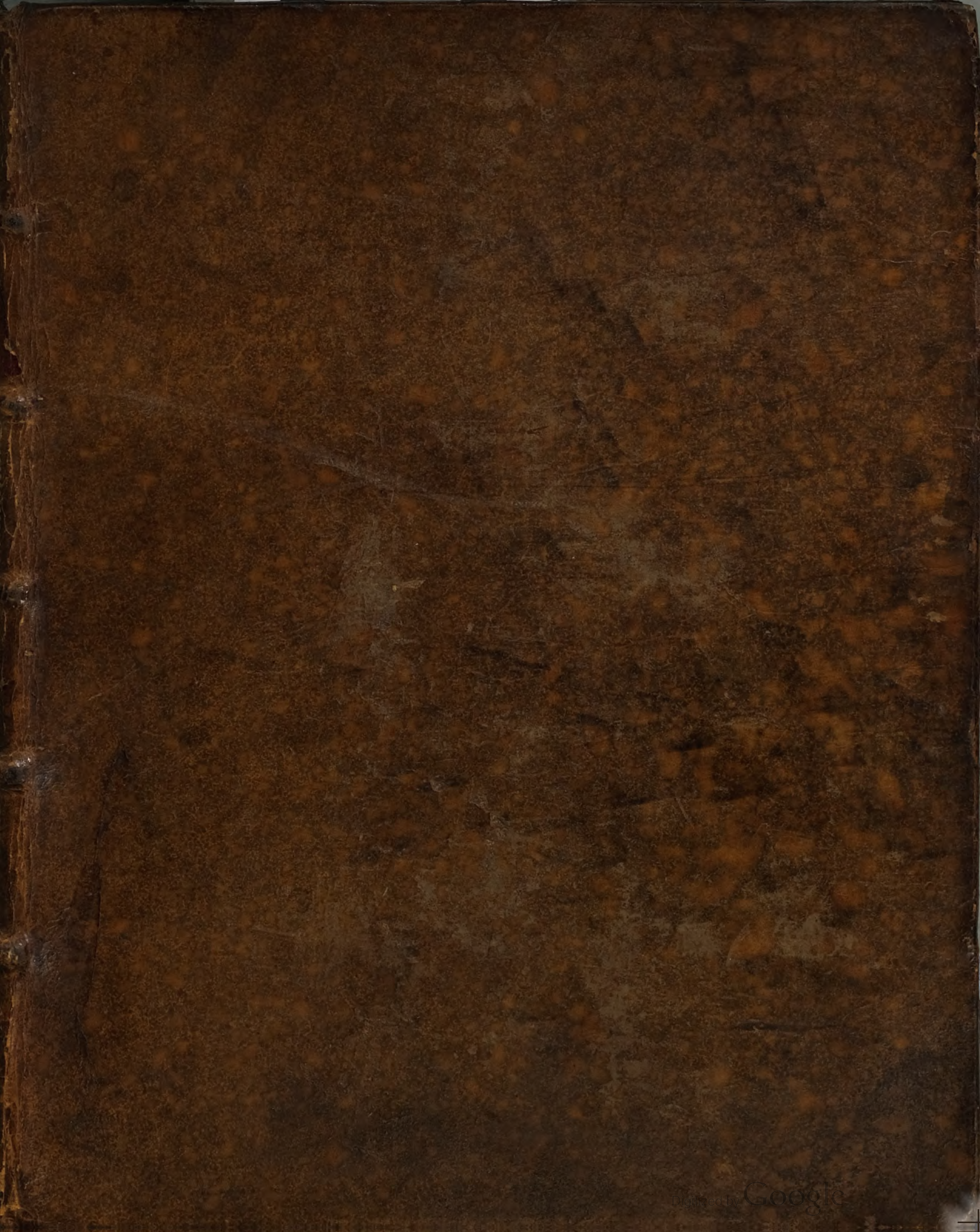


A
SON ALTESSE SERENISSIME ELECTORALE
MADAME
LA COMTESSE PALATINE,
BOUQUET
POUR LE JOUR DE SA FETE
EN LUI PRESENTANT L'HISTOIRE DU JAPON.



L'Heureux jour, Auguste Princesse,
Qui rappelle en nos cœurs les transports les plus doux!
Quelle fut vive alors la publique allègresse,
Quand l'amour lui dicta ses premiers vœux pour vous?



Ce jour à jamais mémorable.
Renouvelle à nos yeux le plus beau de nos jours.
Trop heureux, si le Ciel à nos vœux favorable
Au gré de vos Sujets en prolonge le cours!

Dans

Dans l'éclat qui vous environne
Nous goutons de la paix le charme & les plaisirs.
Nos plus sincêres vœux, Dieu même les couronne.
En vous comblant de gloire il comble nos désirs.



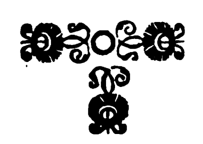
La vertu, la haute sagesse,
Les nobles qualités de l'esprit & du cœur,
Tout ce qui brille en vous, reléve la Princesse,
Et de tous vos Ayeux efface la splendeur.



Mais parcourez dans cet Ouvrage,
D'un Peuple jadis saint les fideles portraits.
Ces monumens sacrés, témoins de mon hommage,
De votre propre cœur vous offriront les traits.



En lisant de tant d'Héroïnes
Les sublimes vertus, les combats glorieux,
PRINCESSE, vous verrez en ces ames divines
Les trésors qu'en naissant vous reçutes des Cieux.



HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON;

OÙ L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE de la nature & des Productions du Pays, du Caractere & des Coûtumes des Habitans, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion;

ET L'EXAMEN DE TOUS LES AUTEURS, qui ont écrit sur le même sujet.

AVEC LES FASTES CHRONOLOGIQUES DE LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS.

TOME PREMIER.

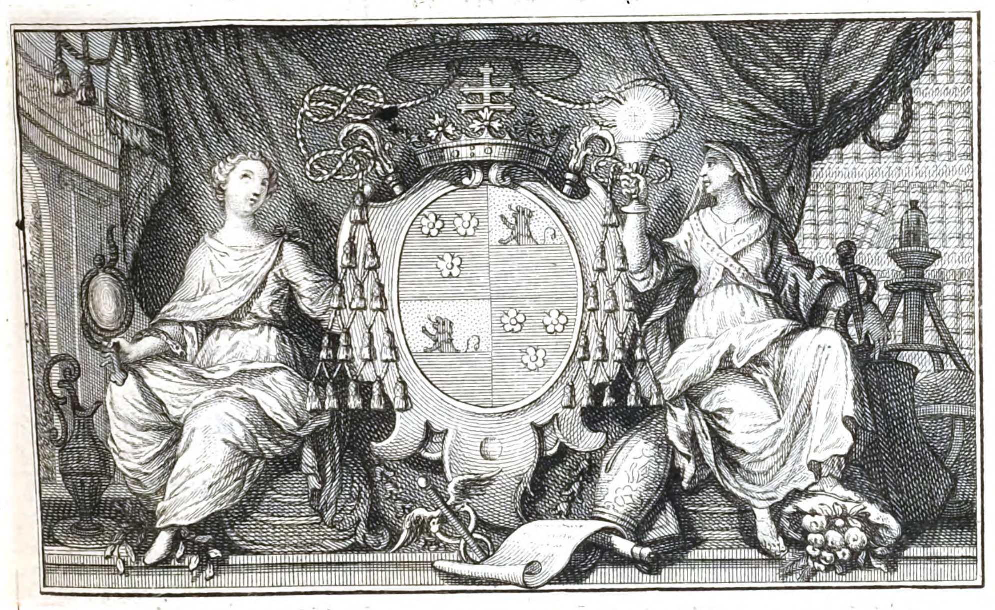


A PARIS,
Chez JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.


STAATSBIBLIOTHEK
BAMBERG



A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURY,
PRINCIPAL MINISTRE.



ONSEIGNEUR,

Lorsque j'ai sollicité auprès de VOTRE EMINENCE la permission de publier cet

Ouvrage ſous ſes auſpices, mon deſſein n'étoit nullement de remplir une Epître dédicatoire de ſon Eloge. Je ſçai, MONSEIGNEUR, *combien ma plume eſt au-deſſous d'une pareille entrepriſe, & perſonne n'ignore qu'on ne vous fait point ſa Cour par des loüanges. L'Europe entiere vous reſpecte & vous admire, mais elle ne témoigne ſon reſpect & ſon admiration, que par ce ſilence, qui dit plus que tous les Panégyriques; & ce ſilence, c'eſt beaucoup moins encore la ſageſſe & le bonheur de votre Miniſtere, qui le lui impoſent, que cette modeſtie ſévere, ce rare déſintéreſſement, & cette noble ſimplicité, que vous avez placez avec vous ſi près du premier Trône du Monde. Ce qui m'a fait uniquement ſouhaiter de voir votre Nom à la tête de mon Livre, c'eſt que j'ai cru y remarquer de grands rapports entre le ſujet, que j'y traite, &* VOTRE EMINENCE.

En effet, MONSEIGNEUR, *ſi la Pourpre Romaine, dont vous relevez ſi fort l'é-*

clat, rappelle à ceux, qui en ſont revêtus, la diſpoſition actuelle, où ils doivent être de verſer leur ſang pour JESUS-CHRIST, & ſi jamais Egliſe particuliere n'a vû couler avec tant d'abondance celui de ſes Enfans, que celle du Japon; s'il n'a manqué à cette belle Chrétienté, pour être encore aujourd'hui, comme elle l'a été pendant près d'un ſiécle, la plus belle portion du Troupeau de JESUS-CHRIST, que de n'avoir jamais eu que des Miniſtres, qui ſe comportaſſent dans les fonctions de leur Apoſtolat avec cette modération & cette prudence, dont vous nous donnez tous les jours de ſi grands exemples; enfin ſi le caractere dominant de la plus vertueuſe, & la plus héroïque Nation de l'Orient nous retrace ſi bien cette fermeté, & cette égalité d'une ame dégagée de toute paſſion, qui font celui de VOTRE EMINENCE, devois-je balancer un moment à vous ſupplier de vouloir bien recevoir ſous votre protection une Hiſtoire, où l'on vous retrouve dans ce qu'elle préſente de plus

frappant ? Il eſt bien certain du moins que je ne pouvois jamais eſpérer une occaſion plus favorable de rendre publics les ſentimens de vénération & le reſpectueux dévouëment, avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX,
de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

JE ſuis perſuadé qu'il n'eſt point d'Auteur, qui formant le deſſein d'écrire une Hiſtoire, s'y propoſe de n'être pas ſincere : on ne doit point juger un homme aſſez pervers, pour vouloir de gayeté de cœur en impoſer au Public. Comment donc arrive-t-il qu'il y ait ſi peu d'Hiſtoires, où la vérité ne ſoit pas altérée, même dans des faits eſſentiels ? C'eſt qu'il eſt peu, ou qu'il n'eſt peut-être point d'Hiſtoriens, qui ſoient aſſez heureux, ou aſſez attentifs, pour ſe garder tout à la fois de deux écuëils, également dangereux, & preſque inévitables dans cette pénible carriere : je veux dire, l'ignorance & la prévention.

La pareſſe, la précipitation, la trop bonne opinion de ſoi-même, le défaut de diſcernement & une exceſſive crédulité ; un ſeul de ces défauts ſuffit pour faire échoüer contre le premier écuëil. Les préjugez de la naiſſance & de l'éducation, dont il eſt ſi rare qu'on ſe défaſſe entierement ; les engagemens de l'état, qu'on a embraſſé ; la paſſion, l'intérêt, je ne ſçai quelle ſympathie ſecrete, qui ſaiſit le cœur, ſans qu'on s'en apperçoive, & l'affectionne même à des inconnus, entraînent comme néceſſairement ſur le ſecond. J'en pourrois ajoûter un troiſiéme, qui eſt le défaut de liberté.

Où trouver en effet un homme aſſez laborieux, pour prendre, ſans ſe laſſer, la peine de faire toutes les recherches néceſſaires pour bien remplir toute l'étenduë de ſon ſujet : aſſez patient, pour ſe donner tout le loiſir de bien digérer ſes Mémoires : qui ait aſſez de pénétration, pour démêler le vrai à travers les ténebres, dont il eſt enve-

loppé ; qui n'abuse jamais de sa facilité ; qui se défie toujours assez de soi-même & des autres, pour ne point prendre son parti, sans un mûr examen : qui soit assez en garde contre ses premieres idées, pour être toujours disposé à les corriger, si on lui en fait connoître le peu de justesse : assez docile, pour profiter des lumieres d'autrui : un homme enfin, que l'intérêt ne guide point, que la passion n'aveugle point, que le cœur ne séduise point, qu'aucune crainte ne retienne, qu'aucune espérance n'ébloüisse, qu'aucun engagement ne préoccupe, & que nulle autorité ne gêne ?

Jugeons-en par les Ouvrages les plus estimez en ce genre parmi les Modernes, dont nous sommes plus à portée de connoître le foible & les défauts. Chaque Nation a ses Historiens, & plusieurs ont traité les mêmes sujets : sont-ils toujours de même avis, & ne reconnoît-on pas du premier coup d'œil dans quels Pays ils sont nez, quels préjugez ils avoient succez, pour ainsi dire, avec le lait ; dans quelle prévention ils ont été élevez, ou quel parti ils ont eu intérêt de favoriser ? Guichardin & Mezeray, les Peres Mariana & Daniel s'accordent-ils sur tout ce qui s'est passé dans les Guerres d'Italie ? Bentivoglio, Strada, & Grotius donnent-ils les mêmes couleurs aux Troubles des Pays-Bas ? Les Ecrivains François & les Anglois exposent-ils sous le même jour les longs démêlez des deux Maisons Royales des Valois & des Plantagenêts ? Maffée convient-il toujours avec les Historiens Portugais sur ce qui s'est passé dans la Conquête des Indes Orientales ? Herrera, Oviedo, Solis, tous trois Espagnols, ne se trouvent-ils pas souvent en contradiction au sujet du Nouveau Monde, & sur combien d'articles n'ont-ils pas été contredits par les Ecrivains des autres Nations, & par le cé-

lebre Las Casas, leur Compatriote? En un mot il est bien peu des plus considérables évenemens des derniers siécles, dont les Relations ne varient pas, sur des points même capitaux. A travers tant de nuages, le moyen, dira-t-on, de distinguer la vérité?

Je réponds qu'elle se découvre d'elle-même, ainsi que le Soleil, malgré les vapeurs, qu'il attire de la Terre, & que comme ce bel Astre ne laisse pas d'éclairer le Monde, lors même que les nuages & les broüillards le dérobent à nos yeux, la vérité se démêle avec le tems de toutes les obscuritez, qui paroissent l'éclipser: & n'est-ce pas à la faveur de son flambeau, qu'on reconnoît avec le tems ceux, qui se sont trompez, & en quoi ils se sont éloignez du vrai? Il ne faut pour cela qu'examiner de près les motifs, qui les ont fait parler si diversement; apporter à la lecture de leurs Ecrits les mêmes précautions, qu'ils auroient dû prendre, pour faire le discernement des Mémoires, sur lesquels ils ont travaillé; & surtout se dépoüiller de toutes sortes de préjugez. Il n'y a que ceux, qui lisent sans réflexion & avec préoccupation, qui ne sçachent pas à quoi s'en tenir, quand ils trouvent de l'opposition entre les Historiens; c'est ce que j'ai eu plus d'une fois occasion d'observer, en consultant les Auteurs, qui ont travaillé avant moi sur l'Histoire du Japon.

Jamais peut-être aucun sujet n'a en si peu de tems exercé tant d'Ecrivains: on pourra s'en convaincre par la Liste, que j'en ai donnée à la fin de cet Ouvrage; & jamais plus de motifs contraires n'ont conduit leurs Plumes; mais si tous ont répandu des ombres sur leurs Ecrits, la vérité n'a pas autant de peine, qu'on pourroit croire, à les percer. Pour peu qu'on soit attentif, on découvre d'abord d'où vient le tour, que ces divers Historiens tâchent de

donner aux faits, qu'ils rapportent ; & des principes, qu'ils établissent, on en peut tirer des conséquences toutes contraires à celles, qu'ils en tirent, & beaucoup plus justes. C'est que d'un côté les passions se contredisent & se trahissent, & que de l'autre il est impossible que la vérité n'échappe par quelque endroit, quand on la cherche avec soin, & quand on la veut sincerement trouver.

Aussi de tous les Mémoires, que j'ai consultez pour écrire cette Histoire, il n'en est aucun, dont je n'aye profité, & dont les défauts mêmes ne m'ayent servi ; ce qu'on n'aura nulle peine à croire, si l'on fait réflexion qu'il n'est pas plus étonnant de voir la vérité se faire jour au travers de l'erreur & du mensonge, que de voir les corps naturels sortir, pour ainsi dire, du sein de la corruption. Au reste, en déclarant que j'ai profité des fautes & des défauts de ceux, qui m'ont devancé, je ne me flatte point de n'être pas tombé moi-même dans plusieurs ; je crois avoir démontré que cela est impossible : mais pour les reconnoître, pour s'en garantir, & pour saisir le vrai, s'il m'arrive de ne le pas montrer dans toute sa pureté, je crois pouvoir avancer qu'il ne sera pas besoin d'être fort en garde contre moi, par la raison que j'y ai été moi-même beaucoup.

Qu'on ne dise donc plus, qu'en fait d'Histoire, le Pyrrhonisme est établi de maniere à ne lui pouvoir rien opposer de solide ; il ne l'est que pour les esprits superficiels, & pour ceux, qui s'imaginent que la lecture des Historiens est un amusement. Après la Religion, l'Histoire est la plus succulente nourriture de l'ame, mais cette nourriture ne profite, qu'autant qu'elle est digérée ; & quand elle ne l'est pas, elle fait sur les Esprits le même effet, que les alimens sur les corps, lorsque l'estomac en est surchar-

gé, ou qu'ils ne lui sont pas propres. J'espere qu'on ne trouvera point ici hors de leur place ces réflexions, que j'ai faites en composant cet Ouvrage; elles convaincront au moins mes Lecteurs, que je sens toute la difficulté du travail, qui depuis quelques années occupe une bonne partie de mon tems; & peut-être me fera-t-on la grace de croire, que je n'ai rien négligé pour les surmonter.

J'ai peu de chose à dire en particulier au sujet de cette Histoire, qui n'est pas mon premier essai sur le Japon; si ce n'est que j'ai éprouvé, en y travaillant, combien il est mal-aisé de refondre & de perfectionner un Livre, qu'on a fait dans sa jeunesse, & dont on aime jusqu'aux défauts, qui se ressentent le plus de cet âge. Il semble que les Auteurs ont pour les premieres productions de leur esprit les mêmes foiblesses, qu'on remarque dans les Peres pour les Enfans, qui leur sont nez dans un âge avancé. S'ils conviennent en général de leurs imperfections, ils ne les trouvent pas toujours telles, quand on vient au particulier & au détail. Seroit-ce que par un effet de cet amour-propre, qui naît avec nous, & qui ne meurt qu'avec nous, les uns sont flattez d'être encore Peres, & les autres d'être déja Auteurs dans un âge, où il n'est pas ordinaire de l'être?

On me demandera sans doute, si j'ai prétendu écrire une Histoire curieuse, ou composer un Livre de piété; & si en voulant faire en même tems tous les deux, je ne me suis pas mis en risque de ne faire ni l'un ni l'autre? A cela je réponds que j'ai eu en vûë de remplir toute l'étenduë de mon Titre: c'est-à-dire, de mettre ensemble, & dans le meilleur ordre, qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai pû sçavoir du Japon, suivant le Plan général, que j'ai déja publié, & que l'on trouvera à la suite de cet Avertissement. Je suis même persuadé qu'il n'est pas possible de faire au-

trement, si l'on veut donner une bonne Histoire de ce célebre Empire, & que ce seroit la défigurer, que de vouloir en exclure la Religion, ou s'y borner absolument. Mon dessein est qu'on trouve ici de quoi s'édifier, & de quoi s'instruire; de quoi nourrir sa piété, & de quoi se remplir l'esprit de connoissances utiles: j'y ai même de tems en tems ménagé de quoi se délasser de l'attention, que demande une lecture sérieuse.

Il est vrai que l'Histoire Ecclésiastique est ce qui fait en quelque façon le fond de cet Ouvrage; parce que c'est la seule partie, pour laquelle nous ayons des Mémoires complets. Si quelques-uns jugent que je m'y suis trop étendu, & que je n'ai pas assez consulté en cela le goût de notre siécle, peut-être aussi s'en trouvera-t-il d'autres, qui accoutumez à pleurer toujours en lisant l'Histoire du Japon, parce qu'ils n'en ont jamais lû que ces traits frappans, si capables d'attendrir un cœur, qui s'intéresse à la gloire du Christianisme, dont elle est remplie, n'approuveront pas que j'en aye interrompu le récit, pour leur présenter des objets, qui ne feront pas sur eux les mêmes impressions. Mais pour contenter tout le monde, falloit-il faire deux Ouvrages au lieu d'un, & des Ouvrages, dont les sujets sont tellement liez ensemble, qu'on ne peut les séparer, sans y laisser de grands vuides, & sans rompre la liaison des faits? Je ne veux point d'autre preuve de ceci, que l'exemple des Historiens, qui ont tenté de faire ce partage.

Tous en ont senti les inconvéniens, & j'ose dire qu'ils n'ont fait, pour y remédier, que des efforts insuffisans. Ceux qui n'ont prétendu écrire que l'Histoire de l'Eglise du Japon, ont bien compris la néceffité de donner à leurs Lecteurs quelques connoissances du Pays; mais en craignant de trop s'étendre sur cette matiere, ils l'ont traitée

trop ſuccinctement, & n'ont bien peint, ni les Japonnois, ni le Japon. Ils ont même paru peu inſtruits des véritables cauſes de la révolution ſurvenuë dans cette Egliſe; ce qui étoit pourtant eſſentiel à leur deſſein, & par-là ils ont tronqué un ſujet, ſur lequel on les a d'ailleurs taxez d'avoir été trop diffus.

Les autres, pour éviter d'entrer trop avant dans les affaires du Chriſtianiſme, n'ont publié que des matériaux informes, ſans ſuite & ſouvent ſans ordre. Je n'en excepte pas même le dernier de tous (a), eſtimable d'ailleurs par ſes recherches & par ſa candeur, & qui étoit trop raiſonnable, pour donner à ſes Journaux & à ſes Mémoires le titre impoſant, ſous lequel on les a imprimez après ſa mort. Outre ce défaut, le peu que ce Voyageur & les autres Proteſtans, qui ont parlé du Japon, ont dit du Chriſtianiſme, eſt ſi peu exact, qu'on voit bien qu'ils ne l'ont pas puiſé dans les bonnes ſources, & qu'ils ſe ſont livrez ſans examen à des Relations dictées par leur prévention contre les Catholiques.

Le parti, que j'ai pris entre ces deux extrémitez, a été de retrancher de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique tous les détails, qui ne ſervoient qu'à charger la narration de faits trop petits & trop peu variez: en quoi je me ſuis réglé ſur la maniere, dont M. Fleury a écrit l'Hiſtoire des Martyrs de la primitive Egliſe, excepté que je n'ai point rapporté les Actes & les Interrogatoires, comme il a fait, & que je me ſuis contenté d'en donner le précis. Quant à l'Hiſtoire Civile, Politique & Naturelle, je lui ai donné toute l'étenduë, qu'elle pouvoit avoir, en mettant chaque choſe à ſa place.

Pour juger des retranchemens, que j'ai faits à la premiere, il ſuffit de ſçavoir que le Pere Bartoli, dont l'Ou-

(a) Kœmpfer.

vrage ſur le Japon eſt ſi eſtimé en Italie, a employé ſeize cent pages *in folio* à décrire les progrès & la décadence de la Foi dans cet Empire, depuis la mort de Saint François Xavier en 1552. juſqu'à l'année 1640. & que pluſieurs faits aſſez intéreſſans ont encore échappé à ſon exactitude; & qu'ayant réduit moi-même, il y a vingt-cinq ans, à trois volumes *in* 12. ſon Hiſtoire, avec toutes les additions, que j'avois jugées néceſſaires, j'ai encore plus retranché, que je n'ai ajoûté, de détails de Religion dans les neuf, que je donne préſentement au Public.

Pour ce qui eſt de la ſeconde, qui intéreſſera peut-être le plus grand nombre de mes Lecteurs, je ne crains point d'aſſûrer que perſonne avant moi ne l'a encore traitée avec autant d'étenduë, & qu'on ne trouvera nulle part, au moins dans les Imprimez, ce qui manquera à mon Ouvrage. Enfin, rien ne ſera plus aiſé, que de paſſer plus légerement ſur les choſes, qu'on ne goûtera pas: les titres des Paragraphes, que j'ai fort multipliez à ce deſſein, ſeront pour cela d'une grande commodité. Ceux qui cüeillent des fleurs dans un Parterre, ne ſont point choquez d'y en voir, dont ils ne ſoient pas curieux; ils le ſeroient même de n'y pas appercevoir cette variété, qui en fait l'agrément. En un mot je ſerois fort flatté, ſi l'on n'avoit à me reprocher qu'un peu de ſuperflu, qui ne le ſera pas même pour tout le monde: car l'eſprit d'irréligion, qui inſpire aujourd'hui tant de dégoût pour les Livres de piété, n'eſt pas encore auſſi univerſel, que bien des gens ſe le perſuadent; il faut même eſpérer qu'il ne régnera pas toujours, qu'on s'en laſſera, comme d'une méchante mode, qu'on en reconnoîtra l'illuſion, & qu'on reviendra à l'heureuſe & ſage ſimplicité de nos Peres.

PROJET

PROJET
D'UN CORPS D'HISTOIRES DU NOUVEAU MONDE;

AVEC LES FASTES CHRONOLOGIQUES de toutes les Découvertes, & des principaux Etablissemens, qui ont été faits par les Européens depuis le milieu du quinziéme siécle, jusqu'à présent dans l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

QUOIQUE l'on ne comprenne ordinairement sous le nom de Nouveau Monde, que la seule Amérique, je lui donne ici une signification plus étenduë; car j'y comprens tous les Pays, qui étoient inconnus aux Européens avant le XIV. siécle. Or voici en peu de mots le Plan du Corps historique, que j'annonce.

Je commence par faire observer que la plûpart des Provinces de ce que j'appelle le Nouveau Monde, n'ont entr'elles aucune liaison, & qu'il en est même peu, dont l'histoire puisse naturellement entrer dans celle d'un autre. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle Espagne? On ne peut gueres écrire l'histoire d'un seul Royaume de l'Europe, qu'on ne touche à celle de tous les autres: on ne s'aviseroit pourtant pas d'écrire une Histoire générale de toute cette partie de l'Ancien Monde; combien à plus forte raison seroit-il insensé de vouloir faire un Ouvrage suivi de celle de l'Amérique? Il en faut donc séparer les parties, qui n'ont aucune dépendance les unes des autres; réünir celles, dont on ne pourroit parler séparément, sans tomber dans des redites, ou sans les mutiler, telles que sont la Nouvelle France & la Loüisiane, & donner au Public toutes ces Histoires l'une après l'autre. Or voici ce que j'ai imaginé pour leur donner une uniformité, qui en fasse un tout lié par la méthode, qu'on y gardera.

Je mettrai à la tête, ou à la fin de chaque Histoire, un Catalogue exact de tous les Aüteurs, qui ont écrit sur le même sujet, ne l'eussent-ils fait qu'en passant, pourvû que ce qu'ils en ont dit, mérite qu'on y fasse quelqu'attention. Je marquerai en même tems les secours, que j'aurai tirez de chacun, & les raisons, que j'aurai euës de les suivre, ou de m'en écarter; en quoi je tâcherai de faire en sorte, qu'aucune prévention, ni aucun autre intérêt, que celui de la vérité, ne conduise ma plume.

A ce premier préliminaire j'en ajoûterai un second, qui sera une Notice générale du Pays. J'y ferai entrer tout ce qui regarde le caractere de la Nation, son origine, son

Gouvernement, sa Religion, ses bonnes & ses mauvaises qualitez, le climat & la nature du pays, & ses principales richesses; mais je rejetterai toujours à la fin de l'Ouvrage tous les Articles de l'Histoire Naturelle, qui demanderont d'être traitez en détail, & toutes les Pieces, qui n'auront pû avoir lieu dans le corps de l'Histoire, & qui pourront néanmoins apprendre quelque chose d'intéressant : comme ce qui regarde le Commerce & les Manufactures, les Plantes & les Animaux, la Médecine, &c.

Pour ce qui est du corps même de l'Histoire, j'y garderai le même ordre, que j'ai suivi en écrivant l'Histoire de l'Isle de Saint Domingue, & dont il m'a paru que le Public n'étoit pas mécontent. Je n'y omettrai rien d'essentiel, mais j'y éviterai les détails inutiles. Je sçai que la nature de cet Ouvrage en demande, que d'autres Histoires ne souffriroient pas. Des choses assez peu intéressantes en elles-mêmes font plaisir, quand elles viennent d'un Pays éloigné, mais je comprends qu'il faut choisir & se borner.

De cette maniere on pourra avoir une connoissance entiere de chaque Région du Nouveau Monde; de l'état, où elle étoit, quand on l'a découverte : de ce qu'on a pû apprendre de l'Histoire de ses premiers Habitans; de ce qui s'y est passé de considérable, depuis que les Européens y sont entrez; de ce qu'elle renferme de plus curieux; & l'on sçaura ce que l'on doit penser de ceux, qui en ont écrit jusqu'à présent. Ainsi l'Histoire du Nouveau Monde ne sera plus en danger de périr par sa propre abondance; les choses, qui sont véritablement dignes de la curiosité des Lecteurs, n'y seront plus noyées dans les inutilitez, pour ne rien dire de plus; ni embarassées dans les contradictions, & il sera aisé de faire un discernement juste de ceux d'entre les Auteurs des Relations & des Voyages, qui méritent seuls le décri, qu'ils ont attiré sur tous les autres, d'avec les Ecrivains, qui par leur sincérité, & leur application à s'instruire, se sont rendus dignes d'être regardez comme des guides sûrs & des témoins irréprochables.

Au reste, il étoit bien tems de rendre ce service au Public, tandis que nous avons encore des regles certaines de critique pour distinguer les Pieces légitimes & authentiques de ce nombre prodigieux d'Ecrits hazardez, dont la plûpart alterent la vérité jusqu'au point de la rendre méconnoissable, & qui en feroient enfin perdre absolument la trace, si on laissoit aller le débordement plus loin. Jamais en effet la démangeaison d'écrire n'a été plus loin, qu'en cette matiere. Qui pourroit nombrer les Relations, les Mémoires, les Voyages, les Histoires particulieres & générales, qu'ont enfantez la curiosité de voir & l'envie de raconter ce que l'on a vû, ou ce que l'on a voulu passer pour avoir vû? Mais il nous reste encore un rayon de lumiere, à la faveur duquel nous pouvons dégager la vérité de ce monstrueux amas de fables, qui l'ont presqu'entierement éclipsée; & dont la plûpart, quoique soûtenuës des agrémens du stile, & du pernicieux assaisonnement de la satyre, du libertinage & de l'irréligion, ne demeu-

rent en possession d'être entre les mains de toutes sortes de personnes, au grand préjudice des mœurs & de la piété, que parce qu'on ne leur a encore rien opposé de meilleur.

Si dans la revûë, que je ferai de toutes les Pieces, qui ont quelque rapport à mon Ouvrage, il m'en échappe quelques-unes, ce sera pour l'ordinaire, parce qu'il ne m'aura pas été possible, ou que je n'aurai pas jugé qu'il convînt de les tirer de l'obscurité, où elles seront demeurées ensevelies, & mon silence à leur égard sera la seule critique, qui leur convienne. S'il m'arrive pourtant d'en omettre, qui méritent de n'être pas oubliées, je réparerai ce défaut, dès qu'on m'en aura averti. De cette sorte, si on peut reprocher avec fondement à ces derniers siécles une licence effrénée d'écrire, plus capable d'établir parmi le commun des hommes un vrai pyrrhonisme en fait d'histoire, que d'instruire ceux, qui s'adonnent à cette lecture, & plus propre à dégrader les Héros, qui ont rempli le Nouveau Monde de l'éclat de leurs exploits, & de leurs vertus, par le fabuleux, qu'on y a mêlé, qu'à leur procurer l'immortalité, qui leur est dûë; on trouvera dans cet Ouvrage un remede à ce désordre, & ceux qui viendront après nous, seront plus en état, qu'on ne l'a été jusqu'ici, de faire justice à tout le monde.

On me demandera peut-être, si je me suis flatté de pouvoir exécuter un dessein si vaste, & pour lequel il semble que la plus longue vie seroit encore trop courte. A cela je réponds que la nature de cet Ouvrage ne demande pas que toutes les parties, qui le composeront, soient de la même main; qu'il ne souffrira point de la diversité du stile; que cette diversité y aura même son agrément, & qu'il ne sera question que de suivre toujours le même plan, ce qui est fort aisé. C'est ici à peu près la même chose, que la découverte de l'Amérique. Le plus difficile étoit fait, quand elle fut une fois commencée. Il y a donc tout lieu de croire que l'entreprise continuëra après moi; & si j'ai l'avantage d'en avoir donné l'idée, ceux qui me succéderont, auront la gloire de l'avoir perfectionnée.

Il ne me reste plus qu'à prévenir le Public sur la dépense inévitable dans l'exécution d'un tel Projet, afin que le prix des Volumes ne le révolte point. Premierement, on n'y doit épargner, ni les Cartes, ni les Plans; & je suis persuadé que cet Article ne trouvera point de Contradicteurs. Rien n'est plus nécessaire dans l'Histoire, dont la Géographie & la Chronologie sont les deux yeux; surtout, lorsqu'il s'agit de Pays, qui ne sont pas assez connus. En second lieu, on fera graver tout ce que l'Histoire Naturelle fournira de plus curieux; mais on ne le fera, que quand on pourra s'assûrer d'avoir été bien servi. Enfin, il y a dans les différentes manieres de s'habiller & de s'armer de tant de Peuples divers, dans les cérémonies de leur Religion, & dans leurs coûtumes, bien des choses, qu'on sera fort aise de voir représentées au naturel; mais on aura soin d'ailleurs de retrancher tout ce qui ne servira qu'à enchérir inutilement les Volumes.

Comme rien ne nous astraint à

aucun ordre dans l'arrangement des sujets, & qu'il est assez indifférent par où commencer ce Corps Historique; l'accueil favorable, que le Public a fait au grand Ouvrage du Pere DU HALDE sur la CHINE, a donné lieu de juger qu'on ne devoit point différer de publier l'Histoire du Japon, par la raison que ces deux Empires, malgré la différence du caractere des deux Peuples, ont entr'eux de grands rapports, & font en quelque façon un Monde policé à part, séparé du nôtre par une infinité de Nations barbares; en sorte que l'histoire de l'un doit naturellement faire désirer celle de l'autre.

Il est vrai que jusqu'à présent on avoit plus travaillé sur le Japon, que sur la Chine, sans doute parce que le Christianisme y avoit fait de plus prompts & de plus éclatans progrès, & peut-être aussi, parce que la vertu & la valeur des Japonnois, la noblesse de leurs sentimens, l'élévation de leur génie, & la beauté de leur naturel, ont picqué davantage la curiosité du Public: mais personne n'a encore entrepris de réünir dans un Corps d'Histoire tout ce qui regarde ce sujet; la plûpart de ceux, qui l'ont traité, s'étant presque bornez à l'Histoire Ecclésiastique, & l'ayant écrite dans un détail, qui n'est pas du goût de notre siécle; & les autres ne nous ayant laissé que des Mémoires tronquez, sans liaison, & qui ne font bien connoître, ni le Japon, ni les Japonnois.

Il a paru depuis peu un Ouvrage, (a) dont le titre fit espérer au Public d'y trouver tout ce qu'on peut desirer sur cette matiere; mais il n'y eut peut-être jamais de Titre moins rempli, & ceux, qui ont lû ce Livre, conviendront que, si on en retranche ce qui est étranger au sujet, les redites, & certains détails de Voyages & de Commerce, qui n'intéressent que peu de personnes, il ne restera pas, des deux Volumes *in folio*, dont il est composé, de quoi remplir un Volume raisonnable *in douze*. Il est vrai que dans ce peu, il y a des choses neuves, des recherches faites avec jugement, & qui peuvent servir à éclaircir bien des endroits des Histoires précédentes; mais tout n'y est pas exact, & autant que ces nouveaux Mémoires peuvent répandre de jour sur ceux, que nous avions déja, autant ont-ils besoin d'en recevoir.

(a) Histoire Naturelle, Civile & Ecclésiastique du Japon, par le Docteur Engelbert Kœmpfer.



FASTES CHRONOLOGIQUES DE LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

1363.

Guinée. ON ne sçait pas au juste en quelle année les François ont commencé à trafiquer en Guinée ; mais il est certain qu'en 1364. les Marchands de Dieppe fréquentoient cette Côte, où leur mémoire est encore très-chere aux Habitans, qui se la transmettent par tradition. La bonne conduite de ces Navigateurs, & les manières fort opposées des autres Européens, qu'ils ont connus depuis, ont produit cet effet. On a conservé le nom de *petit Dieppe* à un endroit de la Côte du *Grain*.

1383.

Etablissement des Diépois à la Mine. Etablissement des François de Dieppe à l'endroit, où est aujourd'hui le Fort de la Mine. Les Guerres Civiles de France sous les Regnes de Charles VI. & de Charles VII. les obligerent en 1410. de l'abandonner.

1401-1405.

Isles Canaries. Les Isles *Canaries*, que quelques-uns prétendent être *les Isles Fortunées* des Anciens, ont été ignorées des Européens Modernes jusques vers le milieu du quatorziéme siécle. Des Navigateurs Gennois & Catalans en ayant eu quelque connoissance vers l'an 1345. Louis de la Cerda Comte de Clermont, qui avoit été deshérité par Alphonse X. Roi de Castille, son Ayeul, fut couronné peu de tems après Roi des Canaries à Avignon par le Pape Clement VI. mais il ne prit point possession de ce Royaume, & les Canaries retomberent dans l'oubli. Au commencement du quinziéme siecle, ou vers la fin du précédent, Henri III. Roi de Castille les donna à Jean de Bethancourt, Gentilhomme Normand, d'autres disent à Robert de Braquemont, depuis Amiral de France, qui y envoya Bethancourt son Parent. Celui-ci s'empara en 1401. ou en 1405. des Isles de *Lançarote*, de *Fuerte Ventura*, & de *Fer*, & s'y fit reconnoître pour Roi. Maciot de Bethancourt, son Successeur & son Parent, céda peu de tems après son droit à l'Infant de Portugal Dom Henri Comte de Viseo, lequel y envoya Ferdinand de Castro, Grand Maître de sa Maison. Les Auteurs ne s'accordent pas sur le tems, auquel furent découvertes les autres Isles. Ce qui est certain, c'est que le Roi de Castille ayant reclamé contre la cession de Maciot de Bethancourt, en vertu du Droit de Souveraineté, qu'il prétendoit sur les Canaries, il y eut un Traité entre ce Prince & l'Infant de Portugal, par lequel ces Isles furent renduës à la Couronne de Castille.

qui les possede encore aujourd'hui.

1412.

Premiere Navigation des Portugais.

Premiere Navigation des Portugais le long de la Côte d'Afrique; leurs courses se terminerent longtems au Cap de *Bojador*, qu'ils n'osoient doubler.

1418.

Porto Santo.

Découverte de l'Isle de *Porto Santo* par Tristan Vaz, & Jean Gonzalez Zarco Portugais. Ils lui donnerent ce nom, parce qu'ils y aborderent le jour de la Toussaint.

1419.

Madere.

Découverte de l'Isle de *Madere* par les mêmes. Chacun donna son nom à la pointe, où il prit terre, & Gonzalez ayant trouvé auprès de la sienne une Grotte, où se retiroient des Loups Marins, il nomma ce lieu *Cambra de Lobos Marinos*, & prit le surnom de *Cambra*, & plus communément *Camara*, qui est demeuré à son illustre Famille. Le nom de *Madera* fut donné à cette Isle, parce qu'elle étoit toute couverte de bois: car *Madera* en Portugais signifie bois, d'où vient notre mot de *Madrier*. Quelques Auteurs Anglois ont avancé que Madere avoit été découverte plus de soixante ans auparavant par un Homme de leur Nation, nommé Machin, que la tempête y avoit jetté par hazard avec sa Femme: ils ajoûtent que Machin étant devenu veuf, s'étoit remis en Mer, avoit donné connoissance de sa découverte aux Castillans, & que sur cet avis des Navigateurs Espagnols & François étoient allé croiser dans ce Parage, qu'ils n'avoient pû trouver Madere, & qu'ils avoient fait plusieurs descentes dans les Canaries.

1439.

Cap de Bojador.

Gil Añez Portugais double le Cap de *Bojador* accompagné d'Antoine Gonzalez Baldaya. On prétend que ce Promontoire est le même, qui est marqué dans Ptolemée sous le nom de *Canarea*. Celui de *Bojador* lui fut donné par les Portugais, à cause que pour le passer, il faut assez longtems voguer à l'Ouest, puis revenir à l'Est. Voguer en Portugais c'est *Bojar*.

1440.

Cap Blanc.

Nuño Tristan Portugais découvre le *Cap Blanc*. Quelques Auteurs placent aussi en cette même année la découverte du *Cap Verd*; mais ce n'est pas l'opinion la plus reçûë.

1442. 1443.

Rio del Oro, Arguyn.

Antonio Gonzalez Portugais découvre *Rio del Oro*. L'année suivante il découvrit les Isles d'*Arguyn* vis-à-vis du Cap Blanc. L'Infant D. Henry y fit bâtir un Fort, dont les Hollandois s'emparerent en 1638.

1445.

Angra.

Gonzalo de Cintra Portugais découvrit sur la même Côte de *Nigritie* une grande Baye, où il fut tué. On l'appella de son nom *Angra de Cintra*, c'est-à-dire, Baye de Cintra. Peu à peu on s'est accoutumé à dire *Angra*, sans rien ajoûter.

1446.

Cap Verd.

Nuño Tristan, dont nous avons déja parlé, découvrit le *Cap Verd*. Il passa devant le *Senega* sans le reconnoître; car le Cap Verd a le *Senega* au Nord, & le *Gambea* au Midi. Ces deux Rivieres sont les principales branches du *Niger*. Quelques-uns attribuënt la découverte du Cap Verd à Denis Fernandez, lequel accompagnoit apparemment Tristan.

1447.

Senega. Lançarote Portugais découvre le *Senega*, que les gens du Pays nommoient *Ovedec*. Il lui donna le nom de *Senega*, ou *Sanega*, qui étoit celui d'un Négre de considération, qu'il y fit Esclave, & qui se racheta. Lançarote prit d'abord le Senega pour un bras du Nil. Quelques-uns rejettent cette découverte à l'année suivante.

1448.

Açorres. D. Gonzalo Vello Commandeur de Almouros partit cette année de Portugal, pour aller reconnoître les *Açorres*, ainsi nommées de la quantité des Vautours, qu'on y trouva, car *Açor* en Espagnol & en Portugais signifie Vautour. On les appelle aussi les *Terceres*, du nom de la principale de toutes, qui étant la troisiéme, qu'on rencontre en venant de Portugal, fut nommée *Tercera*. Le Commandeur ne reconnut que les Isles de *Fayal*, de *Pico*, de *S. Georges*, *la Graciosa*, *la Tercera*, *Sainte Marie*, & *S. Michel*. Cette derniere est célebre par la fameuse Bataille Navale, que le Marquis de Santa Cruz y gagna en 1582. sur Dom Antoine, qui se disoit Roi de Portugal. Toutes ces Isles étoient sans Habitans, lorsque le Commandeur de Almouros y arriva, & il y commença un Etablissement. Celles de *Flores* & de *Corvo* n'ont été connuës, que quelques années après. On rencontra dans celle de Flores des Familles Flamandes, que quelque naufrage, ou quelqu'autre accident pareil y avoit apparemment dégradées. Boterus dit que les Açores ont été découvertes en 1439. mais il y a bien de l'apparence qu'il se trompe, & que les Familles Flamandes y étoient même avant ce tems-là. C'est aux deux Isles de Flores & de Corvo, qui sont Nord & Sud, que les Portugais avoient placé d'abord leur premier Méridien, sur ce qu'ils crurent avoir observé que l'aiguille aimantée ne varioit point par leur travers. D'autres Navigateurs assûrent que cette observation est fausse. Ce qui est certain, c'est que les Portugais ont depuis placé leur premier Méridien au pic des Açorres, & que plusieurs autres Nations les ont suivis en cela. Celui des François est à l'Isle de Fer, une des Canaries. On trouva dans l'Isle de Corvo une Statuë Equestre d'une espece de terre cuite, montée sur un pied d'estal de même matiere, où il y avoit des caracteres, qu'on n'a pû déchiffrer. Le Cavalier montroit de la main droite l'Occident, comme pour faire entendre qu'il y avoit des Terres de ce côté-là.

1449.

Découverte des *Isles du Cap Verd* par Antoine Nolli Gennois, au nom de l'Infant Dom Henri Comte de Viseo. La premiere, où il aborda, fut nommée l'*Isle de Mai*, parce qu'il y prit terre le premier jour de Mai. Il en reconnut en même tems deux autres, ausquelles il donna les noms de *S. Jacques* & de *S. Philippes*. Le reste ne fut découvert qu'en 1460, par les Portugais, qui commencerent alors à les peupler toutes. Le Pere du Jarric se trompe, quand il dit que les Portugais firent cette découverte en 1446. & Sanut n'est pas plus autorisé à l'attribuer à Louis de Cadamosto Noble Venitien, envoyé, dit-il, par l'Infant de Portugal pour découvrir de nouvelles Terres; à moins, qu'on ne dise que Cadamosto commandoit l'Escadre, qui recon- Isles du Cap Verd.

nut en 1460. celles de ces Isles, que Nolli n'avoit point vûës. Quelques Auteurs prennent ces Isles pour les *Gorgones* de Pomponius Mela; d'autres pour les *Gorgades* de Pline; d'autres pour les *Hespérides* si vantées des Anciens; d'autres enfin pour les *Isles Fortunées*, & tous ces divers sentimens sont appuyez sur d'assez bonnes conjectures. Je crois plus vraisemblable que les *Hespérides* étoient les *Canaries*; & les *Isles Fortunées*, celles du *Cap Verd*. Mais le nom de *fortuné* convient beaucoup mieux au Cap Verd même, qu'aux Isles, dont il s'agit, où l'air n'est pas sain, & qui n'ont rien de fort recommandable.

1471.

Isles de S. Thomé. Isle du Prince. Le Cap de Sainte Catherine. La Mine.

Jean de Santaren, & Pierre de Escovar Portugais envoyez par Dom Fernand Gomez, découvrent l'Isle *de Saint Thomé*, celle *du Prince*, & le *Cap de Sainte Catherine*, qui fut ainsi nommé, parce qu'ils le reconnurent le jour de la Fête de cette Sainte. Ils trouverent sur toute cette Côte beaucoup de Mines d'or, ce qui fit donner à tout le Pays le nom *de la Mine*.

1472.

Isle d'Anno-Bon.

Les mêmes découvrirent le premier jour de l'année suivante une nouvelle Isle, qu'ils appellerent *Anno bueno*, à cause de la circonstance du jour. On la nomme communément *Anno-bon*.

1477.

Estotiland. Labrador.

On prétend qu'en cette année Jean Scalve Polonois, reconnut l'*Estotiland*, & *la Terre de Labrador*; mais cela n'est pas bien prouvé: il est certain au moins qu'il n'y fit aucun Etablissement. On regarde même aujourd'hui comme fabuleux, tout ce qui a été dit de l'Estotiland.

1481.

Diego de Azambuja Portugais, bâtit le Fort de *S. Georges de la Mine* à l'endroit, où un siécle auparavant les François en avoient eu un.

S. Georges de la Mine.

1484.

Diego Cam Portugais, découvre le Royaume de *Congo*, lequel comprenoit alors ceux d'*Angola*, de *Matamba*, & plusieurs autres, qui en ont été séparez depuis. Il paroît que ce fut à son retour, du moins c'est dans le même voyage, qu'il entra dans le Royaume de *Benin*. Il y eut avis que le Roi de Benin recevoit d'un Prince beaucoup plus puissant que lui, l'investiture de son Royaume par un Manteau royal & un bâton, où il y avoit une Croix semblable à celle de Malte, & que les Etats de ce grand Monarque étoient éloignez de deux cent cinquante lieuës du Benin; il en instruisit le Roi de Portugal son Maître, qui crut que c'étoit le Prête-Jean; & trois ans après Pierre de Covillam, & Alphonse de Payva furent envoyez vers les Etats de ce Prince, qu'on ne doutoit point qui ne fût l'Empereur des *Abyssins*. Les deux Voyageurs allerent s'embarquer à *Adem*, Port de l'Arabie Heureuse, puis s'étant séparez, Payva prit la route d'Abyssinie, & mourut en chemin: Covillam prit celle des Indes, alla à *Cananor*, à *Goa*, à *Calicut*; retourna en Afrique, prit terre au Royaume de *Sofale*, passa delà à *Ormuz*, d'où il se rendit à la Cour de l'Empereur des Abyssins.

Congo. Benin. Prête-Jean.

1486.

Barthelemy Diaz, Pierre Diaz son Frere, & Jean Infanté, Portugais, découvrirent le *Cap de Bonne Espérance*:

Cap de Bonne Espérance.

rance : ils y essuyerent de violentes tempêtes, & le nommerent le *Cap des Tourmentes*; mais le Roi de Portugal, qui comprit que cette découverte lui ouvroit le chemin des Indes, changea ce nom en celui, qu'il porte encore aujourd'hui.

1492.

Premiere découverte de l'Amérique.

L'onziéme d'Octobre de cette même année Christophe Colomb Génois, qui s'étoit mis au service des Rois Catholiques, découvrit la premiere Terre de l'Amérique. C'étoit une des Isles *Lucayes*, qui se nommoit *Guanahani*, & qu'il appella *San-Salvador*. Il en reconnut ensuite plusieurs autres; puis celle de *Cuba*, & enfin l'Isle *Hayti*, qu'il nomma *Isle Espagnole*. Les François la nomment *S. Domingue*, du nom de sa Capitale.

1493.

Ligne de Démarcation.

Alexandre VI. fait tracer la fameuse ligne de *Démarcation* pour mettre d'accord les Espagnols & les Portugais au sujet de leurs découvertes. Elle passoit par le milieu de l'espace de Mer, qui est entre les Açorres, & les Isles du Cap Verd; mais dans la suite elle fut reculée de trois cent soixante & dix lieuës à l'Ouest.

Petites Antilles.

Au mois d'Octobre de la même année Christophe Colomb découvrit la plûpart des petites Antilles, & donna à plusieurs les noms, qu'elles ont conservez jusqu'à présent. Il reconnut ensuite l'Isle *Boriquen*, & y mit pied à terre. Il donna à cette Isle le nom de *S. Jean-Baptiste*; on y a ajoûté depuis celui de *Puerto Ricco*, & on l'appelle communément *Saint Jean de Porto-Ric*.

Isabelle.

Peu de tems après il bâtit dans l'Isle Espagnole la premiere Ville, que les Européens ayant euë dans l'Amérique, & la nomma *Isabelle*, en l'honneur de la Reine de Castille, qui portoit ce nom.

1494.

Jamaïque.

Christophe Colomb découvrit *la Jamaïque* le quatorziéme de Mai. Il lui donna le nom de *Sant-Yago*, mais celui de *Jamaïca*, qu'elle portoit, a prévalu. Il s'assûra dans ce même Voyage que *Cuba* est une Isle.

1497.

Terre Neuve.

Estotiland.

Jean & Sébastien Gabot, ou Gabato, Pere & Fils, envoyez par Henri VII. Roi d'Angleterre, reconnurent l'Isle de *Terre Neuve*, puis une partie de la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*. Ils s'éleverent, dit-on, jusqu'au cinquante-cinquiéme dégré de latitude Nord, & l'on asûre qu'ils ramenerent en Angleterre quatre Sauvages: cependant de bons Auteurs ont avancé qu'ils n'avoient débarqué en aucun endroit, ni du Continent, ni des Isles. D'autres ont prétendu depuis que l'*Estotiland*, nom, que l'on donnoit autrefois à la partie septentrionnale de Labrador, avoit été découvert en 1390. par des Pêcheurs de *Frisland*, & l'on cite pour ce sentiment Antoine Zani, Noble Vénitien, qui étoit, dit-on, alors à la Cour du Roi de *Frisland*. Antoine Zani, & Nicolas son Frere étant partis des Côtes d'Irlande, avoient été poussez par la tempête sur le *Frisland*, qu'on croit communément faire partie du Continent de *Groënland*.

Premier Voyage des Portugais aux Indes.

Le huitiéme de Juillet de la même année, qui étoit un Samedi, Dom Vasco de Gama partit de Lisbonne pour aller en Ethiopie, & aux Indes par le Cap de Bonne Espérance.

Terre de Natal.

Le jour de Noël il découvrit une Terre, qu'il nomma *la Terre de Na-*

tal, à cauſe de la circonſtance du jour de ſa découverte.

1498.

Riviere des Roys. Mozambique. Quiloa, &c.

Le ſixiéme de Janvier ſuivant il apperçut un grand Fleuve, qu'il nomma *la Riviere des Roys*, enſuite le *Mozambique*, les Royaumes de *Quiloa*, de *Mombaça*, de *Melinde*, & de *Sofale*, & prit en pluſieurs endroits poſſeſſion du Pays au nom de la Couronne de Portugal. Le vingtiéme de Mai il arriva à *Calicut*. Barros dit qu'il partit du Mozambique le vingt-quatriéme d'Avril, & qu'il arriva en vingt-deux jours à Calicut; s'il dit vrai, ce fut le ſeiziéme, & non le vingtiéme, qu'il moüilla devant cette Ville.

L'Iſle de la Trinité.

Le dernier jour de Juillet de la même année, Chriſtophe Colomb apperçut l'Iſle de *la Trinité*. Les uns diſent qu'il lui donna ce nom, parce que d'abord elle lui parut comme une Montagne à trois têtes: d'autres prétendent qu'il avoit fait vœu de nommer ainſi la premiere Terre, qu'il découvriroit. Le douziéme d'Août il alla à terre, & ne douta plus que la Trinité ne fût une Iſle.

Continent de l'Amérique. L'Orenoque.

La veille il avoit apperçu une autre Terre, qu'il prit auſſi d'abord pour une Iſle, & qu'il nomma *Iſla Santa*, mais il reconnut bientôt que c'étoit le Continent, & il donna à toute cette Côte, qu'il rangea à la vûë, le nom de *Paria*, ou il trouva que les Habitans la nommoient ainſi. Quelques jours après, ayant couru un grand danger dans une des Embouchures de l'*Orenoque*, il l'appella *Boca del Drago*. De-là il paſſa au Golphe des Perles, & découvrit trois

Iſle des Perles.

Iſles, la *Marguerite*, à laquelle il donna ce nom, à cauſe des perles, qu'on pêchoit dans ce Golphe, *Cochem*, & *Cubagua*. Celle-ci, où étoit la plus grande pêche des Perles, en a longtems porté le nom.

1499.

Le ſeiziéme de Mai Alphonſe de OJEDA, Gentilhomme Eſpagnol, accompagné d'Americ Veſpuce, Florentin, & de Jean de la Coſa, le plus habile Pilote, qui fût alors en Eſpagne, aborda au Continent de l'Amérique à deux cent lieuës à l'Orient de l'Orenoque, parcourut la Côte pendant deux cent autres lieuës juſqu'au *Cap de la Vela*, auquel il donna ce nom, découvrit le Golphe de *Maracaïbo*, & donna le nom de *Venezuela*, c'eſt-à-dire, de petite Veniſe, à une Bourgade, qu'il trouva bâtie ſur l'eau, à peu près comme cette grande Ville, nom, qui a depuis été étendu à toute cette Province; & reconnut toute la Côte de *Cumana*. Americ Veſpuce, qui n'étoit que Bourgeois ſur l'Eſcadre, & aſſocié dans l'Entrepriſe d'Ojeda, publia la Relation de cette découverte, dont il ſe donna tout l'honneur; & pour perſuader au Public qu'il avoit le premier de tous les Européens abordé au Continent de cette grande partie du Monde, il oſa avancer que ſon Voyage avoit été de vingt-cinq mois. Ojeda, interrogé juridiquement ſur ce fait, le pémentit avec ſerment; mais comme il en avoit été cru d'abord ſur ſa parole, on s'étoit accoutumé à donner ſon nom au Nouveau Monde, & l'erreur a prévalu ſur la vérité.

Le Cap de la Vela. Venezuela. Cumana.

Sur la fin de la même année Chriſtophe Guerra, & Pero Alonſo Niño Eſpagnols découvrirent la pointe de *Ayala*, qui eſt Nord & Sud, de la pointe Occidentale de la

Ayala, & ſes Salines.

Marguérite : il y trouva de fort belles Salines.

1500.

Cap de S. Augustin au Brésil. Maragnaon.

Vincent Yañez Pinçon, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier Voyage, étant parti d'Espagne sur la fin de Décembre 1499. passa la ligne le premier de tous les Sujets du Roi Catholique, & le vingt-sixiéme de Janvier 1500. il découvrit un Cap du *Bresil*, qu'il nomma le *Cap de Consolation*, & en prit possession au nom de la Couronne de Castille. Les Portugais ont depuis donné à ce Cap le nom de *Saint Augustin*. Yañez Pinçon fit ensuite quarante lieuës à l'Ouest, & crut appercevoir l'embouchure d'une grande Riviere, qu'il nomma *Maragnaon*. On a depuis reconnu que ce n'étoit qu'une Baye, dans le fond de laquelle il y a une Isle, appellée depuis *Maragnaon*, & qui a donné son nom à toute une Province du Brésil. Trois Rivieres assez belles se déchargent dans la Baye, mais aucune ne porte le nom de *Maragnaon*. Le Pere Christophe d'Acuña Jésuite Espagnol, dans sa description de la Riviere des Amazones, prétend que la Riviere de *Maragnon*, c'est ainsi qu'il l'appelle, sort de ce grand Fleuve, & se va rendre dans la Mer. S'il y a une pareille Riviere dans l'endroit, où il place celle-ci, ce ne pourra être qu'un bras de l'Amazone, puisqu'elle en sort ; mais on ne la connoît pas, & cet Auteur a été trompé par de faux Mémoires. Des Capucins François ont eu une Mission dans l'Isle de *Maragnaon*, qu'ils écrivent *Maragnan*, suivant la prononciation Portugaise, au lieu que les Espagnols écrivent, & prononcent *Maragnon*.

Bresil, Sainte Croix. Second Voyage aux Indes.

Le huitiéme de Mars de cette même année, & selon quelques-uns, le neuviéme, Dom Pero Alvarez CABRAL partit de Lisbonne pour le second Voyage des Indes. La veille de Pâques, après avoir essuyé une horrible Tempête, qui dissipa une partie de sa Flotte, & en fit périr quelques Navires, il fut jetté avec le reste sur la côte du Brésil, & entra dans un Port, qu'il appella *Porto Securo*. Il donna ensuite à tout le Pays le nom *de Sainte Croix*, & en prit possession au nom du Roi de Portugal son Maître. Le nom de *Brésil*, ou pour parler, comme on faisoit alors, de *Brasil*, est celui, que lui donnoient les Naturels du Pays, & il a prévalu sur celui *de Sainte Croix*. Cabral, après cette Expédition, poursuivit sa route ves les Indes, arriva à Calicut le treiziéme de Septembre, de-là il passa à Cananor, puis à Cochim.

Au reste on regarde aujourd'hui comme fabuleux un bruit, qui courut dans le tems des premieres découvertes de Christophe Colomb, & auquel les Envieux de ce grand Homme avoient donné vogue : sçavoir, qu'une caravelle, qui portoit en Angleterre des Vins d'Espagne, après avoir été longtems contrariée par les Vents, fut contrainte de courir au Sud, puis à l'Ouest, & se trouva à la fin sur une Isle, où l'Equipage fit descente, d'autres disoient à la côte de *Fernambouc* ; mais on convenoit que c'étoit au Brésil. On ajoûtoit que le Pilote Andalousien, Biscayen, ou Portugais, car on ne s'accordoit point sur la Patrie de cet Homme, étant repassé en Europe, après avoir perdu presque tout son Equipage, étoit mort dans

l'Isle de Porto-Santo, chez Colomb, qui y étoit établi, à qui il avoit laissé tous ses Mémoires, & qui en avoit profité pour découvrir l'Amérique. Cette affaire fut depuis discutée au Conseil des Indes, & la calomnie vérifiée. D'ailleurs, pourquoi Colomb n'auroit-il point passé la ligne pour trouver ce prétendu Pays, puisqu'il devoit être marqué dans ses Mémoires qu'il la falloit passer pour y arriver ?

Terre-Neuve.

Cette même année Gaspar de Cortereal, Gentilhomme Portugais, aborda à l'Isle de *Terre-Neuve* dans une Baye, à laquelle il donna le nom de la *Conception*, qu'elle garde encore aujourd'hui ; & visita toute la côte Orientale de l'Isle. On lui attribuë encore d'autres découvertes dans le Continent voisin, mais sans beaucoup de fondement. Ce qui est certain, c'est qu'accoûtumé à des climats plus doux, & l'esprit rempli de l'idée des richesses de l'Afrique & des Indes, il se degoûta bientôt d'un Pays, où il ne voyoit que des Rochers affreux couverts de neiges, des Rivieres & une Mer glacées, & où il n'y avoit point d'autre Commerce à faire, que celui d'un Poisson, dont on ne connoissoit point encore le prix. Il reprit donc la route de Portugal, & périt en chemin. Champlain prétend que Cortereal fit deux voyages en Terre Neuve, & périt dans le second ; il ajoûte que Michel de Cortereal son Frere ayant voulu continuer la même Entreprise, eut le même sort.

1501.

Golphe d'Uraba.

Au commencement de Janvier de cette année Rodrigue de Bastidas Espagnol, accompagné de Jean de la Cosa, dont nous avons déja parlé, partit de Cadix pour faire de nouvelles découvertes, & après avoir passé le Golphe de Maracaïbo, découvrit plus de cent lieuës de côtes au-delà du Cap de la Vela, qui avoit été le terme de la Navigation d'Ojeda ; entra dans le Golphe d'Uraba & poussa jusqu'à l'endroit, où fut depuis bâtie la Ville de *Cartagene*. Quelques-uns ont avancé, je crois sans fondement, qu'il avoit donné ce nom à la Baye, qui le porte aujourd'hui.

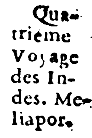
Troisiéme Voyage aux Indes. Isle de Juan de Nova.

Dans le même tems Dom Jean de Nova partit de Lisbonne pour le troisiéme Voyage des Indes, & chemin faisant découvrit par les huit dégrez de latitude Nord une Isle, qu'il nomma *la Conception*. Ayant ensuite doublé le Cap de Bonne Espérance, il découvrit une autre Isle, vers les sept ou huit dégrez de latitude Sud, & lui donna son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui.

1502.

Isle de Sainte Hélene.

Dom Juan de Nova revenant des Indes découvrit la fameuse Isle de *Sainte Hélene*, à laquelle il donna ce nom. Quelques Cartes marquent une autre Isle de même nom sous les mêmes paralelles, & beaucoup plus à l'Orient, découverte, dit-on, depuis peu, mais plusieurs la croyent fabuleuse.



Quatriéme Voyage des Indes. Meliapor.

Au mois de Mars de la même année Dom Vasco de Gama, qui avoit fait le premier Voyage aux Indes, partit pour le quatriéme. Etant arrivé à Cochim, il y reçut des Ambassadeurs des Chrétiens de *Meliapor*, qui lui demanderent à être reçûs sous la protection du Roi de Portugal.



Golphe & Cap de Honduras Gracias à Dios Porto Bello.

Au mois d'Août de cette même année Christophe Colomb découvrit le Cap & le Golphe de *Honduras*. Le douziéme de Septembre il reconnut un autre Cap, qu'il nomma *Gratias à Dios*, & le second de Novembre un Port, qu'il appella *Puerto Bello*, communément appellé *Porto Bello*. Il entra ensuite dans quelques autres Ports de la même côte, dont quelques-uns ont depuis changé les noms, qu'il leur avoit imposez.

1503.

Rivieres de Bethléem & de Veragua, Mines d'or.

Le sixiéme de Janvier suivant il entra dans une Riviere, à laquelle il donna le nom Bethléem, en mémoire des Rois Mages, qui ce jour-là entrérent dans l'Étable, où étoit né le Sauveur des Hommes : de là il passa dans celle de *Veragua*, qui n'en est qu'à une lieuë, & où il trouva des mines d'or. La Province de Veragua fut dans la suite érigée en Duché en faveur de Dom Loüis Colomb Petit-fils du grand Christophe Colomb ; & comme ce jeune Seigneur mourut peu de tems après, sans laisser de postérité, sa Sœur Isabelle Colomb porta ce Duché & les autres Titres de sa Famille dans une branche de la Maison de Bragance, qui s'intitula de *Portugal Colomb*, & qui vient de tomber de la même maniere dans celle de Liria Barwizk.

Socotora. Guardafu. Cinquiéme Voyage des Indes.

La même année Dom Alphonse d'Albuquerque, depuis surnommé le Grand ; Dom François d'Albuquerque son Frere, & Dom Antoine de Saldaña, partirent chacun avec une Escadre pour le cinquiéme voyage des Indes. Dans ce voyage Diego Fernandez Pereyra, qui commandoit un des Vaisseaux de l'Escadre de Saldaña, découvrit l'Isle de *Socotora*. Alphonse d'Albuquerque toucha lui-même au Cap de *Guardafu* le plus Oriental de l'Afrique, & étant arrivé aux Indes, il bâtit dans l'Isle de Cochim une Forteresse, à laquelle il donna le nom de *Sant-Tago*.

1503.

Grand Banc de Terre-Neuve.

Des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons, faisoient depuis quelque tems la Pêche des Moruës sur *le grand Banc de Terre-Neuve*, & sur les côtes de l'Isle de même nom, du Continent voisin & de tout le Golphe de Saint Laurent. On ne sçait pas au juste en quel tems ils commencerent à fréquenter ces Mers.

1505.

Monomotapa.

Pedro de Añaya Portugais étant dans le Royaume de Sofale, eut en cette année la premiere connoissance de l'Empire de *Monomotapa*.

1506.

En cette année Jean Denis de Honfleur en Normandie publia une Carte des Côtes de l'Isle de Terre-Neuve, & des environs.

Maldives. Ceylan.

La même année Dom Laurent d'Almeyda Fils du Vice-Roi des Indes Dom François d'Almeyda, ayant eu ordre de son Pere d'aller reconnoître les *Maldives*, fit d'abord la découverte de Ceylan. On prétend qu'il découvrit ensuite les *Maldives*, & cela est beaucoup plus vraisemblable, que ce qu'on ajoûte, qu'il découvrit la même année l'Isle de *Madagascar*, & lui donna le nom de Saint Laurent ; car il paroît certain que depuis la découverte de Ceylan il n'a point quitté les Indes.

Madagascar. Isles de Tristan da Cugna.

Sur la fin de la même année Dom Tristan da Cuña Portugais, sur le rapport, que lui fit Rui Pereyra un de ses Capitaines, qu'il avoit touché à l'Isle de *Madagascar*, & qu'elle portoit le Poivre, s'y transporta en personne. Avant que de doubler le Cap de Bonne Espérance, il avoit découvert les Isles, qui portent encore aujourd'hui son nom. Marc Pol de Venise a parlé de Madagascar, & il est certain que les Chinois connoissoient cette Isle longtems avant les Européens. On assûre même qu'ils y ont envoyé des Colonies. Plusieurs croyent que c'est la *Cerné* de Pline, & la *Mamuthias* de Ptolémée.

Yucatan.

La même année Jean Diaz de Solis, & Vincent Yañez Pinçon pénétrerent dans le fond de la Baye de *Honduras* & lui donnerent le nom de la *Nativité*. Ils reconnurent ensuite une partie de la côte de *l'Yucatan*, dont Christophe Colomb avoit eu quelque connoissance, lorsqu'il avoit découvert la Baye de Honduras : mais ils ne firent gueres que la ranger à la vûë.

1508.

Sumatra. Malaca. Ormutz.

Quelques Auteurs placent en cette année la découverte du Cap de *Guardafu*, & l'attribuënt à Dom Diego Lopez de Siqueyra. Peutêtre ce Général en prit-il une connoissance plus exacte, que n'avoit fait Dom Alphonse d'Albuquerque. Il est certain que cette même année Siqueyra découvrit l'Isle de *Sumatra*, qu'on croit assez communément être l'ancienne *Trapobane*, & que delà il passa à *Malaca*. Ce fut aussi alors, qu'Albuquerque bâtit une Forteresse à *Ormuz*.

Canada.

La même année on vit en France un Sauvage du *Canada*, qu'un Pilote de Dieppe, nommé Thomas Aubert, y avoit amené.

1509.

Jean Diaz de Solis & Vincent Yañez Pinçon passerent la ligne, & côtoyant la Terre du Brésil, mirent par tout des marques de prise de possession au nom de la Couronne de Castille. Brésil.

La même année Jean de Esquibel fit un Etablissement à la *Jamaïque* par ordre & au nom de l'Amiral des Indes Dom Diegue Colomb Fils & Successeur du grand Christophe Colomb. Jamaïque.

1510.

Le seiziéme de Février de cette année le Grand Albuquerque se rendit Maître de la Ville de Goa. Cette Ville fut reprise par les Indiens jusqu'à deux fois, & toujours reconquise par les Portugais, qui en ont fait la Capitale de leur Empire dans les Indes. Goa.

La même année Jean Ponce de Leon Espagnol fit la conquête de l'Isle de Portorico par ordre de Dom Diegue Colomb. Portorico.

Alphonse de Ojeda nommé par la Cour d'Espagne Gouverneur de la *Nouvelle Andalousie*, & Diego de Nicuessa nommé Gouverneur de la *Castille d'Or*, partirent cette même année de l'Isle Espagnole pour aller prendre possession de leurs Provinces, & y faire des Etablissemens. La Nouvelle Andalousie commence au Cap de la Vela, la Castille d'or se termine au Cap de Gratias a Dios. Le Golphe d'Uraba fait la séparation de l'une & de l'autre. Nouvelle Andalousie. Castille d'or.

La même année Ojeda bâtit dans son Gouvernement la Ville de *Saint Sebastien de Buena Vista*, & Nicues- Saint Sebastien de Buena

Visla. Nombre de Dios. Sainte Marie l'Antique, premiere Ville Episcopale du Continent de l'Amérique. sa commença un Etablissement à *Nombre de Dios*. Quelque tems après le Bachelier Enciso, un des Capitaines d'Ojeda, fonda la Ville de *Sainte Marie l'Ancienne* sur les bords du *Darien*, qui se décharge dans le Golphe d'Uraba. Cette Ville, qui a été la premiere du Continent de l'Amérique honorée du titre de Ville Episcopale, n'a subsisté que neuf ans, au bout desquels tous les Habitans, & le Siege de l'Evêque ont été transportez à *Panama*.

1511.

Cuba. Diego Velarquez fit en cette année par ordre de Dom Diegue Colomb la Conquête de l'Isle de *Cuba*, & y établit des Colonies Espagnoles.

Malaca. Au mois d'Août de cette même année le grand Albuquerque se rendit maître de *Malaca*. Le Roi de Siam lui envoya des Ambassadeurs, pour le complimenter sur cette Conquête.

Java, Amboyne, Moluques. Ensuite de ce Siege, François Serrano & Diego de Abreu, qui y avoient servi avec distinction, furent envoyez à la découverte des *Moluques*. Ils se séparerent; Abreu prit d'abord terre à l'Isle de *Java*, puis decouvrit l'Isle d'*Amboyne*, laquelle est environnée d'autres petites Isles, qu'on appelle les *Ambones*. Il passa ensuite aux Isles de *Banda*, & n'alla pas plus loin. Serrano pénétra jusqu'à *Ternate*. On divise les *Moluques* en grandes & petites : celles ci sont les Moluques proprement dites ; les principales sont *Ternate*, *Tidor*, ou *Tadura*, *Molir*, *Machian* & *Bachian*. Les grandes sont *Gilolo*, que les Portugais nomment *Patochine* : on l'appelle aussi l'Isle *du More*, & les petites Moluques, qui en sont fort proches, sont marquées dans les Cartes sous le nom d'*Archipel du More*. C'est dans cette Isle, que Saint François Xavier pénétra, malgré tout ce qu'on a pû lui dire pour l'en dissuader, & où il fit tant de conversions. Les autres grandes Moluques sont *Amboyne*, les Isles de *Banda*, *Timor*, & *Celebez* ou *Macaçar*, ainsi nommée des deux principaux Royaumes, qui la partagent aujourd'hui.

1512.

Floride, les Martyrs. Jean-Ponce de Leon, le Conquerant de Portorico, cherchant une Fontaine de Jouvence, qu'on lui avoit dit être dans l'Isle de *Bimini* une des Lucayes, se trouva par hazard à la côte de la *Floride*; il lui donna ce nom, parce qu'il y aborda la semaine de Pâques Fleuries; d'autres disent, parce qu'il y trouva les Campagnes toutes semées de fleurs. Il découvrit ensuite plusieurs petites Isles, qu'il appella les *Martyrs*. Elles sont à l'entrée du Canal de *Bahama* & bordent le Cap de la Floride. Le Canal de Bahama est la décharge du Golphe Mexique dans la Mer du Nord, & tire son nom d'une des Isles Lucayes. Il n'y a point de Riviere, qui ait un si grand courant à son embouchure. L'Isle de Bahama forme deux Canaux ; on passoit d'abord par celui, qui est à l'Est, & c'est ce qu'on appelle le vieux Canal : le courant n'y est pas si fort, mais il est dangereux par les écueils qu'on y trouve en grand nombre. Le nouveau Canal commence aux Martyrs, & c'est aujourd'hui le plus fréquenté.

1513.

Mer du Sud. Golphe de Saint Michel. Isles des Perles.

Le vingt-cinquiéme de Septembre de cette année Vasco Nugnez de Balboa, qui commandoit à Sainte Marie l'ancienne du Darien, découvrit la *Mer du Sud*. Il en prit possession le vingt-neuf au nom de la Castille, y étant entré jusqu'à la ceinture, tenant son bouclier d'une main & son épée de l'autre. Le même jour il donna le nom de *Saint Michel*, dont on célébroit la Fête, à un Golphe, que fait la Mer en cet endroit: il y découvrit aussi plusieurs petites Isles, où l'on pêchoit des Perles, & leur en donna le nom. Il avoit eu quelque tems auparavant connoissance du Perou. En retournant à Sainte Marie, il découvrit toutes les Terres qui sont entre cette Ville & la Mer du Sud.

1514.

Ambassadeurs du Roi des Abyssins. Sainte Marthe. Carthagene.

En cette année un Ambassadeur de David Empereur des Abyssins arriva à Lisbonne.

La même année Dom Pedrarias Davila, Gouverneur de la Province du Darien, commença des Etablissemens dans les Provinces de Sainte Marthe & de Carthagene, dont il découvrit la plus grande partie.

1515.

Perou.

Alonso Perez de la Rua Espagnol commence la découverte du *Perou*.

Le Chagre.

La même année Diego de Albitez Espagnol découvrit la Riviere du *Chagre*, qui est longtems navigable, prend sa source assez près de la Mer du Sud, & traverse en tournoyant une bonne partie de l'Isthme de Panama.

1516.

Premiere Ville Espagnole sur la Mer du Sud.

Fondation de la Ville de *Nata* dans la Province de Veragua par le Licencié Espinosa. C'est la premiere Ville, que les Espagnols ayent euë sur la Mer du Sud.

Rio Janeiro, Rio de la Plata.

Le premier jour de la même année Jean Diaz de Solis, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, entra dans une grande Riviere du Brésil, qu'il nomma *Rio Genero* ou *Enero*, Riviere de Janvier. Les Portugais, qui en sont aujourd'hui les Maîtres, la nomment *Rio Janeiro*. Diaz découvrit ensuite *Rio de la Plata*, à laquelle il donna son nom, & l'appella *Rio de Solis*. Il y fut tué par les Sauvages. Rio de la Plata est une longue Baye formée par le confluant de l'*Uruguay*, & du *Parana*, qui reçoit beaucoup plus haut le *Paraguay*, en un endroit, qu'on nomme le *Port de l'Assomption*, de même que la Dordogne & la Garonne se réünissant forment la Gironde.

1517.

Yucatan, Campeche.

François Fernandez de Cordouë s'embarque à la Havane par ordre de Diego de Velasquez Gouverneur de Cuba, le huitiéme de Février, & découvre l'*Yucatan* depuis le Cap de *Cotoche* jusqu'à *Potonchan*. Il trouva dans cet intervalle une Bourgade nommée *Kimpech*, où depuis l'on a bâti la Ville de *Campeche*.

Les Portugais à la Chine, Catay.

Au mois d'Août de cette même année Fernand d'Andrada Portugais arriva à la Chine. C'est le premier Voyage, que les Portugais ayent fait dans ce grand Empire, plus connu auparavant sous le nom de *Catay*. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Catay n'est que la partie Occidentale & Septentrionnale de la Chine. Ce qui est certain, c'est que *Cambalu* Capitale du Catay est la même Ville que Pekin.

1518.

1518.

Nouvelle Espagne. François Fernandez de Cordouë étant mort à son retour de l'Expédition de l'Yucatan, Jean de Grijalva fut envoyé par Velasquez pour continuer ses découvertes. Il découvrit d'abord l'Isle de *Cozumel*, & la nomma l'Isle de *Sainte Croix*; puis la Riviere de *Tabasco*, à laquelle il donna son nom : on trouve encore l'un & l'autre nom dans les Cartes; ensuite l'Isle, ou, comme on parle aujourd'hui, la *Baye des Sacrifices*, ainsi nommée, parce qu'il y trouva des hommes, qui venoient d'y être sacrifiez aux Idoles; & l'Isle d'*Ulua*, qu'il appella *Saint Jean*, & qui forme le Port de la *Vera-Cruz*. Il s'avança jusqu'à la Province de *Panuco*, & donna à toutes ces nouvelles découvertes le nom de *Nouvelle Espagne*.

Panama. La même année Dom Pedrarias Davila envoya le Licencié Diego de Espinosa à *Panama* pour y fonder une Ville, ou plutôt, pour y transporter les Habitans & les matériaux de Sainte Marie l'ancienne du Darien. La Ville de Panama a depuis changé de place, on l'a un peu reculée à l'Ouest.

1519.

Vera-Cruz. Le dixiéme de Février de cette année Fernand Cortez partit de la Havanne pour la Conquête de la Nouvelle Espagne. Il débarqua auprès de Saint Jean d'Ulua, y fonda une Ville, qu'il nomma *Villa Ricca de la Vera-Cruz*, en mémoire du jour, qu'il y arriva, & qui étoit le Vendredi-Saint. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancienne *Vera-Cruz*. La Nouvelle est trois lieuës plus à l'Est. Etant arrivé la même année à *Mexico*, il envoya Diego de Ordas reconnoître le Volcan de *Popocotapec* dans la Province de *Tlascala*.

1520.

Ferdinand de Maghaillans, plus connu sous le nom de Magellan, Capitaine Portugais, qui avoit servi au Siége de Malaca, & s'étoit depuis donné au Roi d'Espagne pour quelques mécontentemens, qu'il avoit reçûs du Roi de Portugal son Souverain, ayant reçû des Lettres, que François Serrano son ancien Ami lui écrivoit de Ternate, proposa au Roi Catholique la Conquête des Moluques, & sa proposition ayant été acceptée, il partit avec une Escadre le dixiéme d'Août de l'année 1619. Au mois de Mai de celle-ci il découvrit une Isle, qu'il appella l'Isle *des Chiens marins, de los Tuberones*; il en découvrit encore quelques autres dans le même Parage, comme l'*Isle de Saint Pierre* & l'Isle *des Cocos*, qu'il appella aussi les Isles infortunées, parce qu'il les trouva désertes & incultes. Arrivé à l'entrée du fameux Détroit, qui porte son nom, il donna le nom de Cap *des Vierges* à la premiere Terre, qu'il y découvrit, parce que c'étoit le jour consacré dans l'Eglise à Sainte Ursule & aux onze mille Vierges. Le septiéme de Novembre il entra dans le Détroit : le vingt-sept il se trouva dans la Mer du Sud, qu'il nomma *la Mer Pacifique*. Le nom de *Terre de Feu*, que porte le Pays, qui est au Sud du Détroit, paroît plus moderne. Il vient, dit-on, de ce que les Voyageurs y ont vû quantité de feux : c'étoit peut-être des éclairs, car tout ce Pays est sujet à de grands tonnerres, à cause des vapeurs, que le Premieres découvertes de Magellan, le Détroit & la Terre de Feu.

Soleil y attire des deux Mers. Il paroît par les Mémoires des Hollandois, qui y ont passé, que ce n'est qu'un amas d'Isles, entre lesquelles il y a passage pour les Navires.

Mines dans la Nouvelle Espagne. La même année Fernand Cortez envoya Gonzalo de Umbria reconnoître la Côte méridionnale de la Nouvelle Espagne, & François Pizarro avec Diego de Ordas, la Septentrionnale. On découvrit en même tems des Mines dans ce Pays, & Motezuma Empereur du Mexique se reconnut Vassal du Roi d'Espagne, & lui envoya un Tribut.

Floride. Le Licencié Luc Vasquez d'Ayllon entreprit cette même année de continuer la découverte de la Floride ; il découvrit le *Cap de Sainte Helene*, & la Province de *Chicora*. Le Cap de Sainte Helene est à l'entrée d'une grande Riviere, qui a été nommée depuis le *Jourdain*.

1521.

Isles des Larrons. Cebu, Matan. Découverte des *Isles des Larrons* par Magellan. Outre ce nom il leur donna encore celui d'*Archipel de Saint Lazare*. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *les Isles Mariannes*. Magellan découvrit ensuite l'Isle de *Cebu*, qui est comptée entre les *Isles Philippines*, puis celle de *Matan*, où il fut tué. Après sa mort Gonzalo Gomez de Espinosa fut reconnu Chef de l'Escadre : il ne garda de ses Navires, que la *Trinité* & *la Victoire*, & ayant rencontré un Jonc Chinois, qui alloit aux Moluques, il en reçut un Pilote, qui le conduisit à l'Isle de Tidor, où il arriva le huitiéme de Novembre, Osorius dit que ce fut sur la fin d'Octobre.

Mexico. Cette même année Fernand Cortez se rendit maître de *Mexico*, & cette Conquête mit fin à l'Empire des Mexiquains.

1522.

Un Soldat de l'Armée de Fernand Cortez, nommé Parrillas, découvre la Province de *Mechoacan*. Cette découverte fut suivie la même année de plusieurs autres dans la Nouvelle Espagne, & en particulier de celle du Nicaragua. Gil Gonzales Davila y étoit entré quelque tems auparavant par la Province du Darien, & avoit découvert le Canton *de Nicoya*. Mechoacan, Nicaragua.

La même année le Corps de Saint Thomas Apôtre fut trouvé à Meliapor, & transporté ensuite à Goa par ordre du Vice-Roi des Indes, Dom Edoüard de Menesez ; ce qui n'empêcha point qu'on ne rebâtît la Ville de Meliapor sous le nom *de Saint Thomé*. S. Thomé.

1523.

Jean Verazani Florentin, qui s'étoit mis au Service de François I. Roi de France, fit en cette année un premier Voyage dans l'Amérique Septentrionnale : peu d'Auteurs ont parlé de cette premiere Expédition, dont on n'a eu connoissance, que par une Lettre de Verazani au Roi, dattée de Dieppe du huitiéme de Juillet, où il suppose que Sa Majesté étoit instruite du succès de cette premiere tentative. Amérique Septentrionnale.

1524.

Verazani repartit l'année suivante pour continuer ses découvertes : il arriva au mois de Mars à la vûë des terres de la Floride ; il fit ensuite cinquante lieuës au Sud, & se trouva par les trente-quatre dégrez de latitude Nord. Il remonta au Nord, rangea toute la côte jus- Second Voyage.

qu'à une Isle que les Bretons avoient découverte, & qu'il dit être par les cinquante dégrez. Si c'étoit l'Isle du *Cap Breton*, aujourd'hui *l'Isle Royale*, il se trompoit dans son estime; mais il se peut bien faire qu'il ait abordé à l'Isle de *Terre-Neuve*, où les Bretons faisoient la Pêche depuis plusieurs années. Il prit partout possession du Pays au nom du Roi Très-Chrétien. L'année suivante il entreprit un troisiéme Voyage, dont on n'a rien sçu, parce qu'il y périt, sans qu'on ait pû apprendre de quelle maniere.

Perou. Au mois de Novembre de cette année François Pizarro partit de Panama pour achever la découverte, & pour tenter la Conquête du Perou.

1525.

Isle de Saint Mathieu. Dom Garcias de Loysa Espagnol découvre l'Isle de *Saint Matthieu*, à l'Ouest de celle d'Annobon. On y trouva, dit-on, sur un arbre une Inscription, qui portoit que quatre-vingt-sept ans auparavant des Portugais y avoient abordé.

Isles Célébez ou Macaçar. Isles de Mey. Antoine de Britto, & Garcias Henriquez Portugais, qui commandoient aux Moluques pour le Roi de Portugal, envoyerent cette même année à la découverte de l'Isle *Célébez* ou *Macaçar*. Ceux, qui furent chargez de cette Commission, voulant, après l'avoir exécutée, regagner les Moluques, furent jettez au large par les vents, & se trouverent à la vûë de plusieurs Isles, où ils ne pûrent prendre terre, & qu'ils nommerent les *Isles de Mey*.

Perou. Diego de Almagro partit aussi la même année de Panama, pour aller joindre Pizarro son Associé à la Conquête du Perou.

1526.

Sébastien Gabot ou Gabato Vénitien, qui avoit quitté le Service du Roi d'Angleterre, & s'étoit donné au Roi Catholique, entra cette année dans Rio de Solis, qu'il nomma *Rio de la Plata*, remonta le *Parana*, & navigua quelque tems sur le Paraguay. Parana; Paraguay.

Martin Yñiguez de Corquizano Espagnol découvrit la même année l'Isle de *Mindanao*. D'autres Espagnols, qui en 1521. alloient aux Moluques & qui étoient apparemment des gens de l'Escadre de Magellan, y avoient déja pris terre, mais ils n'en avoient donné aucune notice. Mindanao.

1527.

François de Montejo Espagnol, nommé Gouverneur de l'Yucatan, partit cette année pour en faire la Conquête, & y établir une Colonie. Tout cela fut exécuté avant la fin de l'année suivante. Yucatan.

Ce fut cette même année, ou peu de tems auparavant, que Jean Bermudez Espagnol découvrit sur le chemin des Isles de l'Amérique en Europe une petite Isle, à laquelle il donna son nom. On l'appelle plus communément la *Vermude*. Les Anglois en sont en possession il y a longtems. La Vermude.

La même année Pizarro, après avoir découvert environ deux cent lieuës de la Côte du Perou, jusqu'au Port de *Santa*, au-delà du District de *Quito*, retourna à Panama. Quito.

Bantam dans l'Isle de Java conquise par D. Pedro Mascareñas: cette Ville fut peu de tems après renduë à son Roi, à condition de payer tribut à la Couronne de Portugal. Bantam.

Vers le même tems Edouard Conil Portugais, découvrit les Isles & le Détroit de la Sonde.

Détroit de *la Sonde*. Ce Capitaine étoit sous les ordres de François Sa, lequel s'étoit mis en marche pour cette découverte, mais dont le Vaisseau fut écarté par la tempête.

1528.

Apalaches. Expédition de Pamphile de Narvaez Espagnol dans la Floride, le cinquiéme de Juin il découvrit le Pays des *Apalaches*.

Nouvelle Guinée. La même année André da Vidaneta, autre Capitaine Espagnol, découvrit la *Nouvelle Guinée* entre l'Asie & l'Amérique. On ne sçait pas encore au juste, si ce Pays est un Continent, ou une Isle. Toutefois quelques Auteurs ont avancé qu'on en avoit depuis peu fait le tour par Mer. Jean de Laët prétend que ce fut en 1527. que la Nouvelle Guinée fut découverte par Alvare de Saavedra, qui y fut jetté par la tempête, en revenant des Moluques, où Cortez l'avoit envoyé.

1529.

Venezuela. Découvertes d'Ambroise Alfinger, Allemand, dans la Province de *Venezuela*, qui avoit été concédée par l'Empereur Charles-Quint aux Velsers, riches Négocians d'Ausbourg.

1530.

Perou. François Pizarro s'embarque à Nombre de Dios, pour continuer la Conquête du Perou.

Venezuela. Second Voyage & nouvelles Découvertes d'Ambroise Alfinger dans le *Venezuela*; il y fut blessé dans une rencontre, & revint mourir à Coro.

Nouvelle Galice. Culuacan. La même année Dom Nugno de Guzman fit plusieurs découvertes dans la Nouvelle Espagne du côté de la Mer du Sud. Christophe de Oñate, un de ses Capitaines, fonda par son ordre la Ville de *Guadalaxara* dans la *Nouvelle Galice*, qui étoit une de ces nouvelles découvertes, & qui porte quelquefois les noms de *Guadalaxara*, & de *Xalisco*, sa principale Province. Guzman étoit natif de Guadalaxara en Castille. Il fit aussi en même tems la découverte de la Province de *Culuacan*.

Vers le même tems Diego de Ordas découvrit la Province de *Chiappa* dans la Nouvelle Espagne. Chiappa.

1532.

Le même Diego de Ordas entra peu de tems après dans l'*Orenoque*, & y fit quelques découvertes, qui furent continuées les années suivantes par d'autres Capitaines Espagnols. Orenoque.

Cette même année Dom Nugno de Guzman découvrit la Province de *Cinaloa*, dans la Nouvelle Galice. Cinaloa.

Vers le même tems Dom Pedro de Heredia bâtit la Ville de *Carthagene*, & lui donna ce nom à cause de la ressemblance de sa situation avec celle de Carthagene d'Espagne. Ce lieu se nommoit auparavant *Calemori*. Carthagene.

1533.

François Pizarro fait mourir Atahualpa, & met fin à l'Empire des *Incas*. Perou.

1534.

L'année suivante il entra dans la Province de *Cuzco*, & la soumit. Cuzco.

La même année Fernand Cortez fit découvrir toute la Côte de la Mer du Sud, où est situé le Port d'*Acapulco*. Acapulco.

Ce fut aussi cette même année, que Philippes de Chabot, Amiral de France, ayant engagé le Roi François I. à reprendre le dessein des découvertes commencées par Verazani, & interrompuës par la mort de ce Navigateur, en donna la Canada.

commiſſion à Jacques Cartier, Maloin, habile Pilote. Cartier s'embarqua à Saint Malo le vingtiéme d'Avril, & le dixiéme de Mai il arriva au Cap de *Bonne Viſte*, en Terre-Neuve, ſitué par les quarante-huit dégrez de latitude Nord; puis ayant fait cinq lieuës au Sud-Sud-Eſt, il entra dans un autre Port, qu'il nomma *Sainte Catherine.* De-là il vogua au Sud, paſſa le Golphe de Saint Laurent, & entra dans une grande Baye, où il ſouffrit beaucoup du chaud, & il la nomma *la Baye des Chaleurs.* Quelques Mémoires diſent que des Eſpagnols y étoient allez avant lui, & il eſt certain qu'on l'a quelquefois appellé *la Baye des Eſpagnols.* Il côtoya enſuite une bonne partie du Golphe, prit poſſeſſion de tous les Pays, qu'il avoit reconnus, & retourna en France.

1535.

Lima François Pizarro fonda la Ville de *Lima* le jour de l'Epiphanie, & la nomma la *Ville des Rois*; c'eſt le nom, qu'elle porte dans tous les Actes; Lima eſt celui de la Vallée, où elle eſt bâtie.

Buenos Ayres. Pedro de Mendoza Eſpagnol bâtit la Ville de *Buenos Ayres* ſur la Plata. On la nomme auſſi la Ville de *la Trinité.* Elle a été deux fois abandonnée, & rebâtie, comme elle eſt aujourd'hui, en 1582.

Terre Auſtrale Cette même année une Compagnie de Marchands de Rouen arma quelques Vaiſſeaux, pour aller aux Indes Orientales, & en donna le Commandement au Sieur de Gonneville; ce Capitaine étant arrivé au Cap de Bonne Eſpérance, les Courans & les tempêtes de cette Mer orageuſe le pouſſerent fort loin vers le Midi, où il découvrit un très-beau Pays, dont les Habitans le reçurent avec reſpect & admiration. Ces Peuples ſont, ſuivant la Relation de ce Voyage, doux, ſociables, bien faits, & vivent à peu près comme ceux de la Nouvelle France, mais avec plus de politeſſe. Gonneville amena en France le Fils d'un de leurs Rois, auquel il avoit promis de le remener dans vingt Lunes; mais les Guerres Civiles l'empêcherent de tenir ſa parole, & pour ne point laiſſer ſans appui un jeune Homme, qui lui avoit été confié ſur ſa parole, il en fit ſon Gendre & ſon Héritier.

La même année Fernand Cortez s'étant mis lui-même en Mer, découvrit la *Californie*, à laquelle il donna le nom de *Saint Philippes.* On a cru juſqu'à nos jours que c'étoit une Iſle. Californie.

Le dix-neuviéme de Mai de cette même année Jacques Cartier partit de Saint Malo pour continuer ſes découvertes. Le dixiéme d'Août il ſe trouva dans le grand Golphe de ſaint Laurent, & ce fut alors, qu'il lui donna ce nom, en mémoire du Saint Martyr, dont on célebre la Fête en ce jour. Ce nom s'eſt depuis étendu au Fleuve, qui ſe décharge dans ce Golphe. Celui de Canada, qu'il portoit, eſt celui, que donnoient les Sauvages à tout ce Pays. Golphe de Saint Laurent.

Le quinziéme il découvrit une Iſle fort longue à l'entrée du Fleuve, & la nomma l'Iſle de l'*Aſſomption*; mais celui d'*Anticoſty*, qu'elle portoit, eſt plus en uſage Il remonta enſuite le Fleuve, & le premier de Septembre, après avoir vogué quatre-vingt-dix lieuës, il ſe trouva à l'embouchure du *Saguenay*, grande Riviere, qui vient du Nord. Anticoſty. Saguenay. Hochelaga.

Il navigua encore quatre-vingt-dix autres lieuës sur le Fleuve, & arriva à *Hochelaga*, grande Bourgade de Sauvages, bâtie dans une Isle, au pied d'une Montagne, qu'il nomma *Mont-Royal* ; on l'appelle plus communément *Mont-Real*, & ce nom s'est étendu à toute l'Isle. On ne connoît point de Fleuve, qui conserve aussi longtems une si grande largeur, ni qui soit aussi longtems navigable aux plus grands Vaisseaux, que celui-ci. Les Navires de haut bord le peuvent remonter six vingt lieuës, & de grandes Barques peuvent encore aller soixante lieuës au-delà, jusqu'à l'Isle de *Mont-Real*.

1536. 1537.

Chili. Diego de Almagro, un des Conquerans du Perou, fait la découverte du *Chili*.

Nouvelle Grenade. Sébastien Belalcaçar, Espagnol, découvre la Province de *Popayan*, qui fait partie de la *Nouvelle Grenade*, & la source de la grande Riviere de la *Magdeleine*, dont tout le cours fut reconnu peu de tems après par Dom Ferdinand de Lugo, Amiral des Canaries. Cette découverte & celle, que le même Amiral fit du reste de la Nouvelle Grenade, ne furent achevées, que l'année suivante 1537. Nicolas Ferderman, ou Vredeman, Allemand, y étoit entré l'année précédente par la Coriane.

Paraguay. Jean de Ayola Espagnol, fait de nouvelles découvertes sur le Paraguay, & dans les Provinces des environs.

1539.

Cibola. Le Pere Marc de Niza, Franciscain, etant parti cette année de Saint Michel de Culuacan dans la Nouvelle Galice, découvrit le Royaume de *Cibola*. On ne fit pas grand fond sur les Mémoires de ce Religieux, mais ils donnerent occasion à de nouvelles découvertes.

Floride. Le douziéme de Mai de cette même année Ferdinand de Soto fit voiles du Port de la Havane, pour achever de découvrir & pour conquerir la *Floride*.

Californie. La même année Fernand Cortez partant pour l'Espagne, envoya François de Tello achever la découverte de la *Californie*, dont ce Capitaine rangea presque toute la Côte Occidentale ; il fit ensuite plusieurs autres découvertes en ces quartiers-là.

1540.

Riviere des Amazones. Gonzale Pizarro, Gouverneur de la Province de *Quito* la plus septentrionnale du Perou, découvre le Pays de *los Quixos* dans l'intérieur de cette Province, puis celui, qu'on appelloit de *la Canelle*.

A la suite de cette Expédition, François Oreillana, Lieutenant de Pizarro, ayant été envoyé pour chercher des vivres, découvrit le grand Fleuve des Amazones, & le descendit jusqu'à la Mer, sans se mettre en peine de retourner vers son Commandant ; il donna au Fleuve son nom, qu'il a conservé assez longtems.

Cibola. Quivira. La même année François Vasquez Cornero, ou Cornedo Espagnol, envoyé par Dom Antoine de Mendoza Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, pour continuer la découverte de la Californie, découvrit les Royaumes de *Cibola* & de *Quivira*.

1541.

Chili. Pedro de Valdivia continuë la découverte du *Chili*, & y fait plusieurs Etablissemens.

Canada. Cette même année Jean-François de la Roque, Seigneur de Rober-

val, fit un Etabliſſement dans l'Iſle de *Cap Breton*, aujourd'hui l'*Iſle Royale*, & envoya un nommé Alphonſe de Saintonge reconnoître le Nord du Canada au-deſſus de Labrador, mais on ne ſçait point le détail de ce Voyage.

Camboge, Champea, Iſles Lequios, Haynan, &c. Antoine de Faria y Souſa Portugais découvrit dans le même tems les Royaumes de *Camboge* & de *Champea*; l'Iſle de *Poulocondor*, & celles de *Lequios* & d'*Haynan*, avec quelques autres plus petites, qu'on appelloit *Puertas de Liampo*.

Philippines. Enfin ce fut cette même année, que Ruy Lopez de Villalobos acheva la découverte des Iſles de Luçon: il donna à tout cet Archipel le nom d'Iſles Philippines en l'honneur du Prince d'Eſpagne, qui fut depuis le Roi Philippes II.

1542.

Japon. Le ſixiéme de Mai de cette année Saint François Xavier arriva à Goa, & dans le même tems on découvrit le *Japon*. Cette découverte fut faite dans la même année par deux endroits différens. Fernand Mendez Pinto, Diego Zeimotto, & Chriſtophe Borrello d'une part: Antoine Mota, François Zeimotto, & Antoine Pexota de l'autre; tous ſix Portugais arriverent, ſans avoir connoiſſance les uns des autres, les premiers à l'Iſle de *Tanuxima*, ou *Tacuxima*, d'où Pinto pénétra juſqu'au Royaume de *Bungo*. Les ſeconds furent jettez par la tempête dans le Port de *Cangoxima*, qui eſt du Royaume de *Saxuma*. Aucun d'eux ne nous a marqué, ni le jour, ni le mois de leur Avanture; mais par le récit de Pinto on voit qu'il arriva au Japon vers la fin de Mai.

Nouvelle Grenade. Etabliſſemens & découvertes dans le nouveau Royaume de Grenade, par Fernand Perez de Queſada.

La même année Alvare Nugnez Cabeça de Vaca rétablit pour la ſeconde fois la Ville de *Buenos-Ayres*, remonta le *Parana* & le *Paraguay*, & fit quelques Etabliſſemens dans ces Provinces. Paraguay.

Dans le même tems Jean Ruys Cabrillo Portugais, qui étoit au ſervice du Roi d'Eſpagne, fit pluſieurs découvertes ſur les Côtes de la Californie, & les termina à un Cap, qui eſt par les quarante-quatre dégrez de latitude Nord, & qu'il nomma *Mendocino*, en l'honneur de Dom Antoine de Mendoça, Vice-Roi de la Nouvelle Eſpagne. Cap Mendocino.

Découverte du *Tucuman* par Diego de Rojas. Tucuman.

1543.

Louis de Moſcoſo de Alvarado, qui avoit ſuccédé à Ferdinand de Soto, mort pendant la Conquête de la Floride, deſcendit à la Mer par un grand Fleuve, auquel on donnoit huit cent lieuës de cours. Il n'y a dans ces quartiers-là que le *Miciſſipi*, auquel cela convienne, & il eſt certain que Soto & Moſcoſo ont traverſé pluſieurs fois ce Fleuve. Floride. Miciſſipi

1545.

Un Eſpagnol, nommé Villaroel, découvrit au mois d'Avril de cette année les fameuſes Mines du *Potoſi*, & il commença dès la même année à y faire travailler. Potoſi.

1546.

Michel Lopez de Lagaſpi Biſcayen commença cette année à faire des Etabliſſemens dans les Philippines. Philippines.

1548.

Nuflo de Chavez Eſpagnol découvre pluſieurs Provinces à l'Oueſt Santa Cruz de la Sierra.

de *Rio de la Plata*, & du *Paraguay*, & fonde la Ville de *Santa Cruz de la Sierra*.

1549.

Tucuman. Ce fut cette année, que l'on commença des Etablissemens dans le *Tucuman*, & dans les Provinces voisines.

1552.

Nouvelle Segovie. Jean de Villegas, Gouverneur de la Province de Venezuela pour les Velsers, découvre tout le Pays, où fut depuis bâtie la *Nouvelle Ségovie*.

1553.

Terre de Willops, ou Willougby. Premiere tentative pour trouver un passage à la Chine par le Nord, par le Chevalier Hugh Willougby, Anglois. Il fut obligé par le mauvais tems d'entrer dans un Port de la *Lapponie*, nommé *Arzena*, où il mourut de froid avec tout son Equipage. On a sçu par ses Journaux que s'étant élevé jusqu'aux soixante & douze dégrez de latitude, il avoit vû une Terre, qui se trouve marquée sous son nom: quelques-uns la nomment *Terre de Willops*; mais on l'a depuis inutilement cherchée à l'endroit, où elle devoit être suivant l'indication; c'étoit à l'Ouest de la Nouvelle Zemble, qui n'étoit pas encore connuë.

1554.

Mines de Sainte Barbe & de Saint Jean. Nouvelle Biscaye. François de Ybarra, Espagnol, découvrit cette même année les fameuses Mines de *Sainte Barbe* & de *Saint Jean* dans la Nouvelle Biscaye, & plusieurs autres dans cette même Province. Il fit aussi plusieurs Etablissemens dans les Provinces de *Tapia*, & de *Cinaloa*, qui appartiennent, aussi bien que la Nouvelle Biscaye, à la *Nouvelle Galice*.

1555.

Brésil. Nicolas Durand de Villegagnon, Chevalier de Malte, partit le quatorziéme de Mai de cette année du Havre de Grace, pour aller faire un Etablissement au *Brésil*, & le dixiéme de Novembre il arriva à *Rio Janeyro*, que les Naturels du Pays nommoient *Ganabara*. Il y établit une Colonie toute composée de Huguenots, mais qui ne se conserva pas longtems.

1556.

Waeigatz. Nouvelle Zemble. Etienne Burroug, Anglois, cherchant un passage à la Chine par le Nord, découvrit le Détroit du *Waeigatz* entre la partie méridionnale de la *Nouvelle Zemble*, & le Pays des *Samojedes*; il s'imagina que le Golphe, qui est à l'Est de ce Détroit, étoit une Mer libre, & crut avoir trouvé le passage, que l'on cherchoit; mais le peu de succès des tentatives suivantes fit voir qu'il se trompoit.

1562.

Floride Françoise. Jean de Ribaud, François, part de Dieppe avec une commission de l'Amiral de Coligni, pour aller faire un Etablissement à la Floride. Il moüilla d'abord à un Cap, qu'il nomma *Cap François*, vers les trente dégrez d'élevation de Pôle. C'étoit le même endroit, où Verazani avoit pris terre à son second Voyage. Le premier jour de Mai il entra dans une Riviere, qu'il nomma *la Riviere de Mai*, & y arbora les Armes de France. Il visita ensuite la Côte pendant soixante lieuës, en remontant au Nord, & découvrit plusieurs autres Rivieres, ausquelles il donna les noms de quelques-unes de celles de France. Enfin il bâtit sur celle, qu'il avoit nommée *Port Royal*, un Fort, qu'il appella *Charlesfort*, & que les Anglois appellent aujourd'hui *Charles Town*.

1564.

1564.

Floride Françoise. René de Landonniere arriva l'année suivante dans la Floride Françoise le vingt-deux de Juin, & le vingt-neuf il entra dans la Riviere de Mai, & y bâtit une Forteresse, qu'il nomma la *Caroline*.

1565.

Cebu. Michel Lopez de Lagaspi bâtit dans l'Isle de Cebu, la premiere des Philippines, découverte par Magellan, une Ville du même nom.

1571.

Manile. Fondation de Manile dans l'Isle de *Luçon*; c'est aujourd'hui la Capitale des Philippines.

1574.

Isles de Jean Fernandez. Découverte des Isles de *Jean Fernandez* dans la Mer du Sud, ainsi appellées du nom de celui, qui les découvrit. On n'en compte ordinairement que deux; mais les Cartes en marquent deux autres plus au Nord sous les noms de Saint Felix, & de Saint Ambroise, & on les comprend quelquefois sous le même nom d'Isles de *Jean Fernandez*. Les premieres sont par les trente-quatre dégrez de latitude australe, par le travers du Chili; les Espagnols nomment celle, qui est au plus large, *Isla de Fuera*, & l'autre *Isla de Tierra*, & toutes deux *Desaventuradas*, ou malheureuses. Jean de Laët paroît être du sentiment que ces deux Isles & les deux autres sont les mêmes.

1576.

Premier Voyage de Frobisher. Détroit de ce nom. Le Chevalier Martin de Frobisher Anglois découvrit entre le Groenland au Nord, & une grande Isle au Sud, un Détroit, qui porte son nom. Il rapporta en Angleterre un morceau de Mine.

1577.

Second Voyage. Second Voyage de Frobisher: il fit plusieurs découvertes au-delà de son Détroit, & leur imposa les noms, qui sont marquez dans les Cartes.

1578.

Troisiéme Voyage de Frobisher: il avoit quinze Vaisseaux, & fit voiles d'Angleterre le dernier de Mai. Le vingtiéme de Juin il reconnut la Terre d'*Ouest-Frise*, & en prit possession au nom de la Reine Elisabeth, après lui avoir donné le nom d'*Angleterre Occidentale*. Il prétendit que c'étoit la même Terre, où les deux Freres Zani avoient été, & qu'ils nommerent *Frisland*. Troisiéme Voïage. Ouest Frise Frisland.

1579.

François Drack Anglois découvre la *Nouvelle Albion* au Nord de la Californie. Les Anglois prétendent qu'elle forme un même Continent avec la Terre d'*Yesso*; mais bien des gens croyent aujourd'hui que la Nouvelle Albion est fabuleuse. Drack assûra aussi à la Reine Elisabeth qu'il étoit entré cette même année dans le Détroit d'*Anian*, & qu'il y avoit pénétré vingt lieuës. On ne convient pas encore aujourd'hui de la situation de ce Détroit, dont on parle fort diversement; mais il y a toute apparence qu'il est à l'Est d'Yesso, & peu éloigné de ce grand Pays. Nouvelle Albion. Detroit d'Anian.

La même année D. Alvare Mendoze, & Dom Pedro Sarmiento, Espagnols, découvrirent les Isles de *Salomon* dans la Mer du Sud. Ils lui donnerent ce nom, parce qu'ils y trouverent beaucoup d'or. Quelques-uns placent cette découverte en 1567. Isles de Salomon.

1580.

Arthur Pett & Charles Jackman, Anglois, ayant eu ordre de la Reine Elisabeth de suivre la même route, qu'avoit tenuë vingt-quatre ans auparavant Etienne Burroug, pas- Seconde tentative des Anglois, pour passer à la Chine par le Nord.

ſent le Détroit de Waeigatz, entrent dans la Mer à l'Eſt de ce Détroit, & la trouvent tellement couverte de glaces, qu'après y avoir couru de grands dangers, ils ſont contraints de retourner ſur leurs pas, ſans avoir rien fait. Le mauvais tems les écarta enſuite; on n'a point entendu parler depuis de Pett, & les Anglois renoncerent pour lors à cette Entrepriſe.

1582.

Nouveau Mexique. Le Pere Auguſtin Ruys Franciſcain, ayant fait en 1580. & 81. pluſieurs découvertes au Nord de la Nouvelle Eſpagne, Antoine de Eſpejo les continua en 1582. découvrit plus de quinze Provinces, & donna à tout ce grand Pays le nom de *Nouveau Mexique*.

1583.

Terre-Neuve. Gilbert Humphrey, Chevalier Anglois, à l'inſtigation du Secretaire d'Etat Walſingham, fait voiles vers la grande Iſle de *Terre-Neuve*, en prend poſſeſſion au nom de la Reine Eliſabeth, & y établit la fameuſe Pêche des Moruës, dont l'Angleterre a tiré plus de profit, que ſi cette Iſle avoit été remplie de Mines d'or. D'ailleurs on ne perd point d'hommes à ce Commerce, & rien n'eſt plus capable de former de bons Matelots.

1584. 1585.

Virginie. Philippe Amidas & Artur Barlow, envoyez par le Chevalier Walter Raleig, partirent au mois de Mars 1584. & prirent terre à l'Iſle de *Roënoque*, au Nord de la Floride Françoiſe. A leur retour en Angleterre, ils dirent tant de bien de ce Pays-là, que la Reine Eliſabeth lui donna le nom de *Virginie*, pour immortaliſer la mémoire de ſon célibat. L'année ſuivante on fit un Etabliſſement à Roënoque; mais il n'a pas duré longtems, le Pays ne s'étant pas trouvé auſſi bon, que l'on avoit cru d'abord. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Roënoque, la premiere Terre, qui ait été appellée Virginie, n'eſt pas même aujourd'hui du Gouvernement de la Province, qui porte ce nom, mais de celui de la Caroline Septentrionnale.

Premiere découverte de Davis. Cette même année 1585. Jean Davis Anglois eut ordre de la Reine de continuer les découvertes de Frobisher; il avança beaucoup plus loin que n'avoit été ce Chevalier, & continuä les années ſuivantes avec ſuccès à découvrir le Nord du Canada.

1586.

Cap de Déſolation. Détroit de Davis. Jean Davis après pluſieurs découvertes dans ce qu'on appelloit alors la Mer d'*Eſtotiland*, avança juſqu'à un Cap, où il eſſuya bien des tourmentes & courut de grands dangers; il le nomma *Cap de Déſolation*. L'année ſuivante il découvrit pluſieurs Iſles, & le Détroit, qui porte ſon nom.

1589.

Détroit de Magellan. Dom Pedro Sarmiento envoyé contre François Drack, qui déſoloit toute la Mer du Sud, par Dom François de Tolede Vice-Roi du Perou, découvrit en cette année toute la Côte depuis les quarante-neuf dégrez de latitude auſtrale, juſqu'au Détroit de Magellan, qu'il paſſa. Il prit partout poſſeſſion du Pays au nom de la Couronne de Caſtille.

1590.

Détroit de Davis Cumberlan. La plûpart des Auteurs Anglois placent en cette année la découverte du *Détroit de Davis*. Ce Détroit eſt ſitué entre le Groënland & une

Isle ; que Davis nomma l'*Isle de Cumberlan*.

1594.

Détroit de Nassau. Le Comte Maurice de Nassau ayant repris le dessein abandonné par les Anglois de découvrir un passage à la Chine par le Nord, y envoya trois Vaisseaux sous le commandement de Cornelis Cornelisznay, qui montoit le Cygne de Veere en Zelande. Le second Vaisseau, nommé le Mercure d'Enchuse, étoit commandé par Brandt-Ysbrandtz ou Tetgales ; & le troisiéme, appellé le Bot d'Amsterdam, avoit pour Capitaine Guillaume Barentsz de Ter Schellings, Bourgeois d'Amsterdam. Jean Huighen de Linschooten étoit Commis sur le Mercure, & nous a donné le Journal de ce Voyage. Ils partirent du Texel le cinquiéme de Juin. Le vingt-quatre ils reconnurent l'Isle de *Kilduyn*, où ils moüillerent ; elle est par les soixante-neuf dégrez quarante minutes, à peu près, de latitude-Nord. Ils y établirent leur rendez-vous pour le retour, & le Bot d'Amsterdam se sépara, pour tourner du côté de la *Nouvelle Zemble*, qui étoit déja connuë, & dont quelques Géographes attribuënt mal à propos la découverte à Barentsz, qui montoit ce Bâtiment. Le vingt-un de Juillet les deux Navires apperçurent une Terre, qui suivant leur estime devoit être l'Isle ou la Terre de *Waeigatz*, & le vingt-deux, une ouverture, qu'ils crurent être le Détroit, qui sépare l'Isle de Waeigatz de la Terre ferme. Ils y entrerent, & le nommerent *Détroit de Nassau*. Ils y coururent de grands dangers par les glaces. Au sortir de là ils entrerent dans la Mer de Tartarie, & la trouverent si belle, qu'ils ne douterent plus qu'elle ne dût les conduire jusqu'à la Chine & au Japon. Ils s'avancerent ensuite jusqu'au-delà de l'embouchure du Fleuve *Oby*, puis retournant sur leurs pas, & ayant repassé le Détroit de Waeigatz, ou de Nassau, ils moüillerent le seiziéme d'Août au Nord d'une Isle, qu'ils appellerent l'*Isle Maurice*. Barentsz les rejoignit en cet endroit, s'étant élevé jusqu'aux soixante-dix-huit dégrez, & ayant reconnu la plus grande partie des Côtes de la Nouvelle Zemble. Les glaces l'avoient empêché d'aller plus loin, & il cherchoit un passage au Sud : l'Amiral lui dit qu'il croyoit l'avoir trouvé par le Détroit de Nassau. Au Nord de l'Isle Maurice il y en a une autre, qui fut nommée l'*Isle d'Orange*. Ces Isles sont vers les soixante-neuf dégrez & demi. La Terre, qui est au-delà du Golphe plus à l'Est, fut appellée *Nouvelle Frise Occidentale*, l'Isle de *Waeigatz* fut nommée l'*Isle d'Enchuse*, & tout le Pays, qui est au Sud du Détroit de Nassau jusqu'au Fleuve Oby, reçut le nom de *Nouvelle Hollande*. Le quinziéme de Septembre ils moüillerent au Texel.

1595.

Les mêmes Officiers partirent du Texel le second Juillet avec sept Navires pour continuer leur découverte, mis ils trouverent beaucoup plus de glaces, que l'année précédente, & retournerent avec moins d'espérance de pouvoir passer à la Chine par le Détroit de Nassau. Second Voyage au Waeygatz.

Expédition & découverte de Walter Raleig dans la *Guyane*. Guyane.

1596.

Troisieme Voyage. Spitzberg.

Guillaume Barentsz, qui l'année précédente avoit cru qu'on trouveroit le passage à la Chine par le Nord de la Nouvelle Zemble, entreprit cette découverte ; mais après avoir découvert le *Spitzberg*, qu'il crut être une Isle, & que les Anglois regardent comme une partie du Groenland, il perdit son Navire dans les glaces, & hyverna dans la Nouvelle Zemble, d'où voulant gagner *Cola* en Laponie, il mourut en chemin, toujours prévenu qu'à vingt lieuës au Nord de la Nouvelle Zemble il n'y a plus de glaces, ni rien, qui empêche de pénétrer jusqu'à la Chine. En effet, si ce que dit l'Auteur d'une Relation du naufrage d'un Vaisseau Hollandois arrivé en 1653. sur l'Isle de *Quelpaerts*, est vrai, sçavoir qu'on a vû dans la Mer de Corée des Baleines, qui avoient dans le corps des Harpons de Gascogne, dont on se sert dans la Pêche de Groenland, on ne peut douter que Barentsz n'ait conjecturé juste.

1598.

Isles de Sebald de Wert.

Jacques Mahu, Simon de Cordes, Sebald de Wert, & quelques autres, ayant voulu tenter le passage du Détroit de Magellan, eurent les vents si contraires, qu'ils furent obligez de retourner sur leurs pas, sans avoir pû gagner la Mer du Sud, excepté le Vaisseau, où étoit Guillaume Adams Anglois en qualité de premier Pilote de l'Escadre, & qui alla échoüer sur la Côte Orientale du Japon. Sebald de Wert au sortir du Détroit découvrit trois Isles, qui portent son nom. Ce fut le vingt-quatre de Février. Il s'estimoit par les cinquante dégrez cinquante minutes de latitude Sud.

Isle Maurice.

Le vingt-huitiéme de Septembre de la même année un Navire Hollandois allant aux Indes, découvrit, après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, une Isle, qui fut nommée *Isle Maurice*, en l'honneur du Comte Maurice de Nassau. Elle est aujourd'hui possédée par les François, qui l'ont nommée l'*Isle de France*.

Isle de Sable. Acadie.

Le Marquis de la Roche s'étant fait donner par Henri IV. Roi de France la Commission de continuer les découvertes de Jacques Cartier, découvrit cette même année l'*Isle de Sable*, & une partie des côtes de l'*Acadie*. On prétend que Gilbert Humfrey, dont nous avons déja parlé, avoit perdu trois Navires sur cette Isle en 1581.

1599.

Nouveau Mexique, Mines.

Dom Jean de Onnate fait de grandes Conquêtes dans le Nouveau Mexique, bâtit la Ville de Saint Jean, & découvre quantité de Mines.

1600.

Isles de Sebald de Wert.

Quelques Auteurs mettent en cette année la découverte des Isles de *Sebald de Wertz*.

1602.

Compagnie Hollandoise des Indes.

Les Etats Généraux réünissent en une toutes les Compagnies particulieres de Commerce ; & en forment la fameuse Compagnie des Indes Orientales.

1604.

Acadie, Isle de Sainte Croix.

M. de Monts & Samuel de Champlain achevent la découverte de l'Acadie, & ayant passé une grande Baye, qui en est le terme au Nord, & qu'ils nommerent *Baye Françoise*, ils firent un Etablissement dans une petite Isle, à laquel-

se ils donnerent le nom de *Sainte Croix*. L'Hyver suivant Champlain visita toute la côte jusqu'à dix lieuës en-deçà du *Quinibequi* ou *Canibequi*, Riviere des Canibas, ou Abenaquis.

1605.

Cap Malebare. Cap Codd. MM. de Monts & de Champlain poussent leurs découvertes jusqu'au Cap *Malebare*, vis-à-vis du Cap *Codd*, que les François appellent le *Cap Blanc*, auprès duquel a été depuis bâtie la Ville de *Boston*, que les François prononcent *Baston*, aujourd'hui Capitale de la Nouvelle Angleterre. Champlain prit possession du Cap Malebare, au nom du Roi Très-Chrétien, & y planta une Croix.

1607.

Virginie. Jean Smitz Anglois découvre la Baye de *Chesapeak*, & la Riviere de *Powatan*, qui s'y décharge. Il bâtit sur cette Riviere un Fort sous le nom de *Jamestown*, aujourd'hui Capitale de la Virginie. Il donna aussi à la Riviere le nom de *James* en l'honneur du Roi de la Grande Bretagne Jacques I. mais son premier nom est plus en usage.

Premier Etablissement Hollandois dans les Indes. Cette même année les Hollandois chasserent les Portugais de l'Isle d'Amboyne, & s'y établirent. C'est le premier Etablissement qu'ils ayent eu dans les Indes Orientales.

James Town. Fondation de *Jamestown*, Capitale de la Virginie, par Jean Smitz Anglois.

1608.

Quebec. Le troisiéme de Juillet de cette année Samuel de Champlain fonda la Ville de *Quebec* Capitale de la Nouvelle France, elle est sur la Rive Septentrionnale du Fleuve Saint Laurent à six-vingt lieuës de la Mer, entre une petite Riviere, qui porte le nom de Saint Charles, & un gros Cap, qu'on appelle *le Cap aux Diamans*, parce qu'on y trouve quelquefois des Diamans, qui valent bien ceux d'Alençon. Les Sauvages nommoient ce Cap *Quebeio* ou *Quebec*, qui dans la Langue Algonquine signifie rétrécissement, parce que le Fleuve s'y rétrécit jusqu'à n'avoir plus qu'un mille de large, au lieu qu'immédiatement au-dessous de l'Isle d'*Orleans*, qui commence une petite lieuë plus bas, il a encore quatre ou cinq lieuës.

1609. 1610.

Pierre Ferdinand Giros Portugais, & Ferdinand de Quiros Espagnol, assûrerent qu'en différentes courses, qu'ils avoient faites dans les années 1609. & 1610. ils avoient découvert environ huit cent lieuës de Côtes d'un grand Continent méridionnal, ou Terre Australe, jusqu'à ce qu'ils se trouverent à quinze dégrez de latitude Sud, où ils découvrirent un Pays très-fertile & très-peuplé. Giros commença cette course à la hauteur du Détroit de Magellan. Quiros appella le Pays, dont nous venons de parler, ou quelque autre du même Continent, *Terre Australe du Saint Esprit*: on l'appelle communément *Terre de Quir*. On ne compte que vingt lieuës de là à la Nouvelle Guinée. Quelques Géographes marquent cette derniere découverte en 1606. Terre Australe. Terre de Quir.

La même année 1609. Henri Hudson Anglois, après avoir parcouru les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre, trouva que le Cap *Codd* étoit à quinze lieuës plus à l'Ouest, qu'on ne l'a- Manhate. Nouvelle York.

voit cru. Il découvrit encore dans ce même Voyage une grande Baye par les quarante dégrez de latitude Nord, dans laquelle se décharge une belle Riviere, qu'il appella *Manhatte*, du nom des Sauvages. Ce Capitaine étoit au Service des Hollandois, qui ont été pendant quelque tems en possession de ce Pays, qu'ils appellerent la *Nouvelle Belgique*. Ce furent eux, qui bâtirent la Ville de Manhatte & le Fort d'Orange sur la susdite Riviere. Le Pays porte aujourd'hui le nom de *Nouvelle York*, depuis que les Anglois l'ont échangé contre Surinam.

On lit dans quelques Mémoires qu'en cette même année 1609. un Navire parti d'Acapulco, pour aller apparemment aux Philippines, suivant ce qui se pratique tous les ans, fut surpris d'une violente Tempête, qui lui fit perdre sa route; qu'au bout de deux mois il se trouva à Dublin, d'où s'étant rendu à Lisbonne, le Roi d'Espagne fit jetter au feu tous les Journaux des Pilotes, afin d'ôter aux Etrangers la connoissance d'un chemin si court pour la Mer du Sud.

Hudson & Baffin au Nord du Canada. Baye & Détroit de Hudson.

Enfin cette même année Henri Hudson & Guillaume Baffin pénétrerent fort loin vers le Nord Oüest au-dessus du Canada : ils y découvrirent alors & les années suivantes plusieurs Terres, ausquelles ils imposerent les noms, qu'elles portent encore aujourd'hui.

1611.

Lac Champlain, Iroquois.

Samuel de Champlain pénétra cette année dans le Pays des *Iroquois*, & y découvrit un assez grand Lac, auquel il donna son nom.

Dom Jean de Onnate découvre la *Riviere du Nord*, & le *Lac des Conibas* au-dessus du Nouveau Mexique; la Riviere du Nord est aussi connuë sous le nom de *Rio Colorado*.

Riviere du Nord. Lac des Conibas.

Les Anglois prétendent qu'en cette même année Henri Hudson découvrit le Détroit & la Baye, qui porte son nom; il est au moins très-certain qu'il n'y fit aucun Etablissement, & on ne prouve pas bien que Nelson son Pilote, ait pris possession de l'embouchure des Rivieres de Bourbon & de Sainte Thérese à l'Oüest de la Baye.

Baye de Button New Wales.

Dans le même tems Thomas Button Mathématicien Anglois, découvrit dans ces mêmes Parages un grand Pays, qu'il appella *New Wales* ou nouveau Pays de Galles. Il parcourut ensuite toute la Baye, qui porte son nom, puis l'Isle de *Diggs*, & enfin un autre grand Pays, qu'il nomma *Carys Swans Nest*.

1612.

Détroit de *Cockin* découvert par Jacques Hall Anglois, par les soixante-cinq dégrez au Nord du Canada.

1613.

Isle d'Espérance.

Des Anglois découvrent au Nord du Groenland une Isle, qu'ils appellent *Isle d'Espérance*. Quelques-uns ont cru que c'étoit la même, que Willougby avoit découverte en 1553. mais il y a toute apparence qu'ils se trompoient.

1615.

Hurons.

Samuel de Champlain entre dans le Pays des *Hurons*, & employe l'Hyver à le parcourir.

Nouvelle Belgique.

Cette même année les Hollandois commencerent un Etablissement sur la Riviere de Manhatte, & tout ce Pays commença à porter le nom de *Nouvelle Belgique*.

Isle de l'Ascension.

Cette même année Guillaume Schouten, & Jacques, ou Jacob le Maire Hollandois, partirent du Texel le quatorziéme de Juin pour chercher un nouveau passage à la Mer du Sud, & le troisiéme de Novembre ils découvrirent l'Isle de l'*Ascension*, qui est, dit Schouten dans son Journal, une des Isles *de Martin Vaës* : je n'ai pû sçavoir en quel tems ces dernieres Isles furent découvertes.

1616.

Détroit de le Maire.

Le vingt-cinquiéme de Janvier de l'année suivante, ils se trouverent à l'entrée d'un nouveau Détroit au Sud de celui de Magellan. Des deux Terres, qui bordent cette entrée, ils nommerent celle, qui étoit à leur gauche, à l'Est Sud Est, *Terre des Etats*, & celle, qu'ils avoient à leur droite, à l'Oüest, *Terre de Maurice de Nassau*. Ils entrerent le même jour dans le Détroit. Le vingt-neuf ils découvrirent plusieurs petites Isles, qu'ils appellerent *Isles de Barneveld*, en l'honneur de Jean Van Orden Barneveld Conseiller Pensionnaire de Hollande & de West Frise. Le même jour ils apperçurent un Cap, que Schouten appella *Cap de Horn*, du nom de sa Patrie. Le douziéme de Février le Détroit étant passé, il fut nommé *Détroit de le Maire*, à l'instance de Jacob le Maire; Schouten, qui commandoit le Navire, où le Maire n'étoit que Commis, voulut bien apparemment faire cet honneur à Isaac le Maire Pere de Jacob, & son Associé en l'armement. En s'en retournant par les Moluques en Europe, ils découvrirent plusieurs Isles, la plûpart habitées, & toute la Côte Septentrionnale de la Nouvelle Guinée. En arrivant en Hollande ils trouverent qu'ils comptoient un jour de moins, car ils se croyoient au Lundi, & l'on étoit au Mardi.

Isle d'Edges.

Cette même année Thomas Edges Anglois, découvrit au Nord du Groenland une Isle, à laquelle il donna son nom.

1617.

Isle de Wiches.

Autre Isle découverte au Nord du Groenland par un Gentilhomme Anglois nommé Wiches, qui lui donna aussi son nom.

1618.

Sources du Nil.

Découverte des *Sources du Nil* par le Pere Pierre Païs ou Paëz Jésuite Portugais dans le Royaume de *Gojam*, où ce Missionnaire étoit allé à la suite de l'Empereur des Abyssins.

Nouvelle Hollande.

On place en cette même année la découverte de la Nouvelle Hollande assez près de la Terre Australe. On doute encore un peu si cette Terre, celle de *Janz Tasmen*, celle de *Diemens*, la *Nouvelle Zelande*, la *Carpentaria*, la *Nouvelle Guinée* même, ne se touchent point, & ne sont pas contiguës à la Terre Australe. La premiere Terre de la Nouvelle Hollande, qui fut apperçûë, fut appellée *Terre de Concorde*.

1619.

Nouveau Dannemarck, Mer Christiane.

Jean Munk Danois, ayant entrepris de chercher un passage à la Chine, par le Nord-Oüest au-dessus du Canada, tint la route de Frobisher, s'éleva jusqu'aux soixante-quatre dégrez, où il fut arrêté par les glaces. Il hyverna dans une Anse, où se décharge une Riviere à laquelle il donna son nom. Il appella aussi cette Mer, la *Mer Christiane*,

& tout le Pays qu'il découvrit, *le Nouveau Dannemarrck*.

Terre d'Edels. Terre d'*Edels* découverte dans la Nouvelle Hollande; elle porte apparemment le nom de celui, qui la découvrit.

1620.

Yesso. Le Pere Jérôme de Angelis, Jésuite Sicilien, entre dans le Pays d'Yesso. Il crut dans ce premier voyage, que la Ville de *Matsumay* où il aborda, étoit dans un Continent.

Batavia. Fondation de *Batavia* par les Hollandois dans l'Isle de Java, sur les ruines de l'ancienne Ville de *Jacatra*.

Nouveau Pleymoutz. Des Anglois partis du Port de Pleymouth au mois de Septembre de cette année, fondent le *Nouveau Pleymouth*, qui fut la premiere Ville de la Nouvelle Angleterre.

1621.

Yesso. Le Pere de Angelis étant retourné à Matsumay crut, sans pourtant l'assûrer absolument, que cette Ville est dans une Isle. Les Japonnois paroissoient être aussi de cette opinion.

1622.

Baye de Baffings. Guillaume Baffings Anglois découvre au-dessus du Détroit de Davis une grande Baye, à laquelle il donne son nom. Quelques-uns ont marqué cette découverte en l'année 1615. mais cette opinion n'est pas la plus suivie.

Lewins. Découverte de la Terre de Lewins dans la Nouvelle Hollande.

1624.

Thibet. Le Pere Antoine de Andrada, Jésuite Portugais, découvre le Grand *Thibet*. Marc Pol a parlé de deux Thibets, mais on ne sçavoit pas au juste, où ils étoient situez.

1625.

Premier Etablissement des François dans l'Isle *de Cayenne*, ils en ont été plusieurs fois chassez par les Hollandois; mais depuis l'an 1677. que le Comte d'Etrées la reprit, elle leur est demeurée avec tout le Continent de la Guyane proprement dite. Cayenne.

Cette même année les François & les Anglois aborderent à l'Isle de *Saint Christophe*, chacun de leur côté, sans avoir connoissance les uns des autres. Ils en furent chassez peu de tems après par les Espagnols, mais ils y retournerent bientôt, & cependant les François avoient commencé plusieurs Etablissemens dans les Isles voisines, qu'on appelle les *Isles du Vent*. Saint Christophe.

1627.

Pierre Nuits Hollandois, découvre entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée une Terre, à laquelle il donne son nom. Il paroît qu'on n'y a point été depuis, & tous ces Pays sont encore aujourd'hui très-peu connus. Terre de Pierre Nuits.

1631.

Le Capitaine James Anglois, après avoir reconnu & visité une bonne partie du Nord de la Baye d'Hudson, découvre plusieurs Terres, & leur impose les noms, qui sont marquez dans les Cartes; il appella tout ce qui est à l'entrée de la Baye *New South Wales*, puis il reconnut le Cap *Henriette-Marie*, l'Isle de *Milord Weston*, l'Isle *du Comte de Bristol*, l'Isle du *Chevalier Thomas Roë*, l'Isle *du Comte de Donby*, l'Isle *de Charleton*. Cette derniere est à la hauteur de cinquante-deux dégrez. Nord de Canada.

1633.

Cécile Calvert, plus connu sous le Mariland.

le nom de Lord Baltemore, Anglois Catholique, ayant obtenu du Roi Charles I. la propriété d'un grand Pays, qui est au Nord de la Baye de Chesapeak, entre la Virginie & la Caroline, y envoya son Fils, qui y commença un Etablissement. Ce Pays fut nommé *Mariland*, en l'honneur de Marie de France Reine d'Angleterre.

1637.

Riviere des Amazones. Deux Freres Franciscains, nommez Dominique de Britto & André de Tolede, étant partis de Quito, & s'étant embarquez sur une Riviere, qui en est fort proche, se laisserent dériver au gré du courant, & descendirent toute la Riviere des Amazones jusqu'à la Mer de Para. Sur leur rapport, qui ne donna pas de grandes lumieres, Dom Pedro de Texeyra partit de Para le vingt-cinquiéme Décembre de la même année pour remonter ce Fleuve, dont il prit une plus grande connoissance.

1638. 1639.

Riviere des Amazones. Les Espagnols voulant encore mieux connoître tout le cours de cette grande Riviere, le Gouverneur de Quito engagea les PP. Christophe de Acugna & André d'Artieda Jésuites, à accompagner Dom Pedro Texeyra à son retour à Para. Ces deux Missionnaires, après avoir exactement observé tout le Pays, qu'arrose le Fleuve & les Rivieres, qui s'y déchargent, depuis Quito, où il prend sa source, en allerent rendre compte au Roi Catholique. Nous avons le Journal de ce Voyage par le Pere de Acugna, traduit en François par M. de Gomberville de l'Académie Françoise.

1642.

Découverte des Terres de *Diemens* & de *Tazmann*, par Abel Tazmann Hollandois. On prétend que la Côte Septentrionnale de la premiere avoit déja été reconnuë par un autre Hollandois nommé Zechaen. Terre de Diemens & de Tazmann.

Cette même année les François allerent à l'Isle de *Madagascar*, & y firent un Etablissement. Ils donnerent à toute l'Isle le nom d'*Isle Dauphine*. Madagascar. Isle Dauphine.

1643.

Passage de *Brouwer* à l'Est de celui de le Maire, entre la Terre des Etats, & une autre grande Terre. Il porte le nom de celui, qui l'a découvert. On l'appelle simplement Passage, parce qu'on ne sçait pas encore bien, si c'est un nouveau Détroit, où si l'on n'y fait que tourner autour de la Terre, dont j'ai parlé, pour rentrer dans le Détroit de le Maire. Passage de Brouwer.

La même année Martin Heritszoon de Uriez, montant le Castricoom, Vaisseau de la Compagnie Hollandoise des Indes, entreprit la découverte d'Yesso. S'étant élevé au-dessus du Japon jusques vers les quarante-cinq dégrez de latitude Nord, il découvrit deux Isles séparées par un Détroit de quatorze lieuës de large, auquel il donna son nom. On l'appelle communément *Détroit de Uriez*: des deux Isles, qui le bordent, l'une fut nommée *Isle des Etats*, & l'autre, *Terre de la Compagnie*. Il fit ensuite quelques découvertes de peu de conséquence en Yesso. Yesso. Terre des Etats. Terre de la Compagnie. Détroit d'Uriez.

1656.

Baye d'Hudson. Lac de S. Jean & des Mistassins.

Le Sieur Bourdon Habitant de Canada, envoyé par le Gouverneur de la Nouvelle France dans le Nord, entra dans la Baye d'Hudson, où personne n'avoit encore pénétré, & en prit possession au nom du Roi Très-Chrétien.

La même année le Pere Charles Albanel, Jésuite, & le Sieur de Saint Simon, Gentilhomme Canadien, furent envoyez par le même Gouverneur, pour aller à la Baye d'Hudson par les Terres. Ils remonterent le Saguenay, en découvrirent tout le Nord de ce côté-là, & en particulier les Lacs *de Saint Jean & des Mistassins*, & ayant pénétré jusqu'au Sud de la Baye d'Hudson, ils en prirent possession au nom de la France.

1660.

Caroline.

Charles II. Roi de la Grande Bretagne concede au Duc d'Albemarle, George Monck, & à cinq autres Seigneurs Anglois, tout le Pays qui portoit le nom de Floride Françoise, & qui étoit abandonné des François depuis un siécle. Ils l'établirent & le nommerent *Caroline* en l'honneur de ce Prince.

1667.

Baye d'Hudson.

Zacharie Ghillam Anglois, s'étant élevé dans la Baye de Baffing, jusqu'aux soixante & quinze dégrez, descendit ensuite jusqu'au fond de celle d'Hudson, entra dans une Riviere, qui s'y décharge venant du Canada, & qu'il nomma *Rupert River*, Riviere de Rupert. Quelques années auparavant des Anglois avoient déja fréquenté dans ces mêmes quartiers, & avoient pénétré jusqu'au Lac *Nemiscau*.

1668.

Riviere Danoise.

Deux Navires Danois tentent un Etablissement au Nord de la Baye d'Hudson, & entrent dans une Riviere, qu'ils appellent *Riviere Danoise*. Son embouchure est par les cinquante-neuf dégrez; ils l'abandonnerent l'année suivante.

1673.

Micissipy.

Le Pere Pierre Marquette, Jésuite François, & le Sieur Joliet, Habitant de Canada, découvrent le *Micissipi*. Ils y entrerent par la Riviere *Ouisconsing*, qui s'y décharge, venant du Canada, & le descendirent jusqu'aux *Akansas*.

1674.

Guyane.

Les PP. Grillet & Bechamel, Jésuites François pénetrent dans l'intérieur de la *Guyane* à l'Oüest de l'Isle de Cayenne, où aucun Européen n'étoit encore allé, & y font plusieurs découvertes.

1675.

Moxes, Baures.

Vers ce tems-là le Pere Cyprien Baraze Jésuite Espagnol, partit du Perou, entra dans le Pays des *Moxes*, situé entre les dix & les quinze dégrez de latitude Australe, dans l'intérieur des Terres du Perou. Un Frere Jésuite, nommé del Castillo, y avoit fait une course avant lui. On asśûra au Pere Baraze qu'à l'Orient des Moxes, il y avoit un Pays habité par des femmes belliqueuses. Il entra ensuite dans le Pays de *Baures*, qui confine à celui des Moxes, & il y fut martyrisé en 1682. après avoir éta-

bli un très-grand nombre de Missions dans tous ces Quartiers-là.

1676.

Nouvelle tentative pour aller à la Chine par le Nord. Les Capitaines Jean Vood & Guillaume Flawés Anglois, voulant suivre le passage indiqué par Barentsz, pour aller à la Chine par le Nord, furent arrêtez tout court par les glaces. Vood prétend dans son Journal, que ce passage entre la Nouvelle Zemble & le Groënland est chimérique, que ces deux Terres ne font qu'un même Continent. Sa preuve est que, s'il y avoit un passage, il y auroit un courant reglé, au lieu qu'il n'y trouva qu'une marée, qui monte environ huit pieds, & qui porte à l'Est Sud Est.

1680.

Micissipy. Le Sieur Robert Cavelier de la Salle, natif de Roüen, ayant entrepris de continuer la découverte du Micissipy jusqu'à la Mer, envoye un Canadien nommé Dacan, accompagné du Pere Loüis Hennepin Récollet Flamand, pour remonter ce Fleuve jusqu'à sa source; ces deux Voyageurs allerent jusqu'au quarante-sixiéme dégré, & se trouverent arrêtez par une chûte d'eau fort haute que forme le Fleuve dans toute sa largeur, & qu'ils nommerent *le Sault de Saint Antoine de Padouë*.

Isle de Barbadoës. Cette même année & la suivante le Capitaine Sharp Hollandois, ayant inutilement tenté de passer par les Détroits de Magellan & de le Maire, & par le passage de Brouwer, chercha un chemin plus au Sud, mais il y trouva plusieurs Isles couvertes de glaces, beaucoup de neiges, & quantité de Baleines. Après s'être arrêté quelque tems dans une Isle, qu'il nomma *Isle du Duc d'York*; il courut plus de huit cens lieuës à l'Est, puis autant à l'Oüest, & découvrit une Isle, à laquelle il donna le nom de *Barbadoës*.

1681.

Etablissement de la *Pensylvanie* dans le Pays, qui s'appelloit autrefois la *Nouvelle Suede*, & qui depuis avoit fait partie de la Nouvelle Belgique, aujourd'hui *Nouvelle York*. La Pensylvanie a reçu son nom du Chevalier Guillaume Penn, à qui Charles II. Roi d'Angleterre la concéda en 1680. & qui cette année 1681. y mena les Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, dont il étoit le Chef. Pensylvanie.

1682.

M. de la Salle descend le Micissipy jusqu'à la Mer, & prend possession au nom du Roi Très-Chrétien de tous les Pays, qu'il arrose, ausquels il donne le nom de *Loüysiane*. Loüysiane.

Dans la même année deux François Habitans de Canada, nommez des Groselliers & Radisson, découvrent la grande Riviere *Bourbon* & celle de *Sainte Therese*, qui se déchargent ensemble dans une petite Baye de la Côte Occidentale de la Baye d'Hudson, par les cinquante-six dégrez de latitude Nord. C'est ce que les Anglois appellent *Port Nelson*, prétendant que Nelson Pilote de Henri Hudson l'avoit reconnu en 1611. & en avoit pris possession au nom de la Couronne d'Angleterre. Rivieres Bourbon & de Sainte Therese. Port Nelson.

1684.

Un Navire Japonnois envoyé Yesso. Kamtschatka.

par l'Empereur du Japon pour découvrir le Pays d'*Yesso*, pénetre jusqu'à la Mer, qu'on croyoit séparer l'Isle, où est Matsumai, du Continent; & le Capitaine ayant observé que le courant portoit toujours au Nord, au lieu qu'au rapport du Pere de Angelis, celui, qui est à l'Oüest d'Yesso porte au Sud, en conclut, de même que ce Missionnaire, que cette Mer communiquoit avec une autre. Depuis ce tems-là, mais on ne dit pas en quelle année, un autre Navire Japonnois fut encore envoyé pour le même dessein, & celui, qui le montoit, ayant apperçû un grand Continent, il s'en approcha, & passa l'Hyver dans un Port, qu'il y trouva. A son retour il dit que la Terre s'étendoit fort loin au Nord-Est, & conjectura que c'étoit le Continent de l'Amérique. On ne doute plus aujourd'hui, depuis les nouvelles découvertes des Russiens, que le Continent d'Yesso ne soit ce qu'ils appellent *Kamtschatka*, & qu'ils assûrent être un même Continent avec la Siberie.

1696.

Isles Palaos. Le vingt-huitiéme de Décembre de cette année des Sauvages inconnus arriverent à l'Isle de *Samal*, une des Isles de *los Pintados*, dépendantes des Philippines: ils y avoient été jettez par un mauvais tems; ils y rencontrerent deux Femmes de leur Nation, qu'un pareil accident y avoit dégradées quelques années auparavant, & l'un d'eux avoit déja été obligé de la même maniere de prendre terre à l'Isle de *Caragene* voisine de Mindanao. On sçut d'eux que leurs Isles se nommoient *Palaos*, qu'elles étoient au nombre de trente-deux, & ils en marquerent les noms, la grandeur, & la distance, où elles sont les unes des autres. Elles sont situées à l'Est des Philippines, & au Nord-Est des Moluques. On crut d'abord que c'étoit une de ces Isles, qu'un Navire Espagnol avoit apperçûës en 1686. & que le Capitaine avoit nommé *Caroline*, en l'honneur de Charles II. Roi d'Espagne, & d'autres, l'*Isle de Saint Barnabé*, parce qu'elle avoit été découverte le jour de la Fête de ce Saint Apôtre. La Langue des Insulaires des Isles de Palaos est très-différente de celle des anciens Habitans des Philippines, & même de celle des Insulaires des Mariannes, qui en sont encore plus près: leur prononciation approche de celle des Arabes. On les a nommées *Nouvelles Philippines*, mais les tentatives, qu'on a faites en 1710. & en 1711. pour les reconnoître, ont été inutiles, & ont coûté la vie à plusieurs Jésuites, qui ont péri, les uns sur mer, les autres dans ces Isles mêmes.

1701.

Le Pere Eusebe-François Kino Jésuite, étant parti en 1698. des Missions de *Cinaloa* & de *Sonora*, s'avança au Nord le long de la Mer jusquà la Montagne *de Sainte Claire*, & voyant que la Mer tournoit de l'Est à l'Oüest, au lieu de la suivre, comme il avoit fait jusques-là, il avança dans les Terres, marchant du Sud-Est au Nord-Oüest. En 1699. il découvrit la Riviere Bleuë, ou *Rio Azul*, qui après avoir reçû les Eaux de *la Hile*, va porter les siennes de l'Est à l'Oüest dans le Californie. Rio Azul. Rio Colorado.

grand Fleuve du Nord, ou *Rio Colorado*. Il s'approcha de *Rio Colorado*; il le passa ensuite, & en 1701. il se trouva dans la *Californie*. Il y apprit qu'à trente lieuës de l'endroit, où il étoit, le Rio Colorado se décharge dans une large Baye à la Côte Occidentale de la Californie, laquelle n'est ainsi séparée du Nouveau Mexique, que par ce Fleuve. On avoit cru jusques-là, que Rio Colorado avoit sa décharge dans le Golphe Mexique: sentiment, que M. de Lisle a encore suivi dans sa derniere Carte de la Loüysiane, quoiqu'il ait eu connoissance du Voyage du Pere Kino.

Micissipy. La même année 1701. le Sieur le Moine d'Yberville Gentilhomme Canadien, Capitaine de Vaisseau, entra le premier dans le Micissipy par son embouchure, que M. de la Salle avoit inutilement cherchée en 1684.

1716.

Thibet. Isles Carolines. Le P. Hippolyte Desideri, Jésuite Florentin, entre dans le second *Thibet*. Ce Missionnaire étoit parti le 17. d'Août 1715. de *Ladak*, où réside le Roi du Grand Thibet, découvert en 1624. par le Pere Antoine de Andrada, & arriva à Lassa, Capitale de celui-ci le dix-huitiéme de Mars 1716. Il y a bien de l'apparence que ce second Thibet est le Pays des *Boutans*, où le Pere Dominique de Fano Capucin, pénetra en .... du moins le nom de Lassa, Capitale de l'un & de l'autre, est le même. Quelques-uns prétendent néanmoins que le Pays des Boutans est le second Thibet, & que celui, où alla le Pere Desideri, est un troisiéme. Pour concilier ces deux sentimens, on pourroit dire que Lassa est la Capitale commune à deux Provinces, qui obéïssent à un même Souverain.

1718.

Isle de Lewis. Un Vaisseau Marchand commandé par le Sieur Perrin, étant parti cette année de la Rochelle pour Quebec, fit naufrage, & un nommé Jean-Baptiste Loysel de Rennes en Bretagne, fut jetté sur une Isle inconnuë, où il fut bien traité des Habitans, & mourut vers l'an 1732. On a connu ceci par l'Avanture d'un Navire Anglois, qui étant parti d'Angleterre au mois d'Août 1733. pour la Nouvelle Georgie, fut jetté par la Tempête sur la même Isle; le Capitaine, qui se nommoit Lewis, fut conduit dans une Cabane, où une Inscription tracée avec un couteau, l'instruisit de l'Histoire de Jean-Baptiste Loysel, dont on lui montra les habits & la sépulture. On ne nous a pas encore instruit de la véritable situation de cette Isle, à laquelle le Capitaine *Lewis* a donné son nom, après en avoir pris possession. Loysel, dans l'Inscription, dont nous avons parlé, dit qu'elle lui paroît avoir vingt lieuës d'étenduë; qu'il croit qu'on y trouvera des Mines; qu'elle produit plusieurs Plantes précieuses; & que le terrein en est fort bon.

1720.

Isles Carolines. Deux Bâtimens remplis de Sauvages inconnus abordent en deux endroits differens de l'Isle de *Guahan* la plus grande des Mariannes, l'un, le dix-neuf, & l'autre, le vingt-uniéme de Juin; ils étoient partis en-

semble d'une Isle, qu'ils nommoient *Sarreslop* pour aller à une autre, qu'ils appelloient *Ulée*. Après qu'on les eut interrogez à loisir sur la situation de leurs Isles, on reconnut que c'étoit une d'entr'elles, qui avoit été nommée Isle *Caroline*, ou *de Saint Barnabé* en 1686. Elles sont en très-grand nombre, & divisées en cinq Provinces. Le Pere de Cantova, Jésuite Espagnol, en a dressé une Carte, qui se trouve dans le VIII. Recuëil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions de la Compagnie de Jesus. Il les place toutes entre le sixiéme & l'onziéme dégrez de latitude Septentrionnale, de maniere qu'elles courent par les trente dégrez de longitude à l'Est du Cap du Saint Esprit. Il y a parmi ces Insulaires beaucoup de Noirs, que l'on conjecture y être passez de la Nouvelle Guinée; des Mestices & des Blancs. On juge que ceux-ci viennent de certains Espagnols, qui allant de la Nouvelle Espagne aux Philippines en 1566. furent dégradez dans une de ces Isles, pour avoir conspiré contre leur Commandant. On se préparoit en 1722. aux Mariannes à reconnoître plus particulierement ces Isles, ausquelles on a donné le nom général de *Carolines*, mais on n'a encore aucune nouvelle du succès de cette Entreprise. On prétend qu'il y a de l'argent dans une de ces Isles.

Fin des Fastes Chronologiques du Nouveau Monde.



SOMMAIRE
DU LIVRE PRELIMINAIRE.

SOMMAIRE DE L'HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

LIVRE SIXIE'ME.

LIVRE SEPTIE'ME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Fin de la Table des Sommaires.

HISTOIRE

CARTE DE L'EMPIRE DU JAPON,

Dressée sur les Auteurs Japonois, sur les Memoires des Portugais et des Hollandois.

Et en particulier sur ceux des RRPP. de la Comp.e de Jesus

Par le S.r BELLIN, Ingenieur au Depost des Plans et Cartes de la Marine

ECHELLES

Milles ou Lieues Japonoises evaluées a 2160 T.

5 10 15 20 25 30 35

Grandes Lieues de France de 2853 Toises

5 10 15 20

M.DCC XXXV.

PAIS DE KAMTSCHATKA que les Japonois appellent TERRE DE JESO dont la partie du Sud est tributaire du Prince de Matsumay

Detroit de Kamtschatka

Cap Euroen

On croit toutes ces Isles habitées par des Colonies Japonoises

I. de MATSUMAY dependante de la Province d'oxu appellée par les Russes MATMANSKA

Kubitesima que les Japonois disent habitée par des Pigmés

Oosima

Kosima

Cap de Sangaar

Detroit de Sangaar

Cap de Taajasaki

Mamura

Cap de Nabo

Port de Nambu

I. de Schiltpads ou de Matsima

Cap de Kennis

Isles dependantes de la Province de Fitaqui

Cap d'Awa

Golphe de Jedo

Pointe de Misaqui

ISLE DE SADO

GOLPHE DE SADO

Cap Noto

MER DE CORÉE.

MER DE CORÉE.

ISLE D'OKI

NIPON

Petites Isles Desertes sur quelques unes des quelles les Japonois tiennent des garnisons

I. DE TSUSSIMA

I. D'IKI

I. DE FIRANDO

Isles de Gotto

Baye d'Omura

Baye de Nangasaki

ISLE DE XIMO

Cap Nomo

I. de Meaxima

Isle d'Amacusa

DETROIT DE DIEMEN

I. de Soufre inhabitée

I. de Panellen

I. S.t Claire

I. de Feu

PARTIE DES ISLES DE LIQUEIO

I. d'Iquiseuqui

I. de Tacuxima ou Tanegasima

ISLE DE XICOCO OU I. D'HIU

MER DU JAPON.

Oosima

NoKisima

Mijarissima

FiraKasima

ISLE DE FATSISIO où l'Empereur envoye les Grands en exil



Si vôtre œil vous scandalise, arrachez le.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PRÉLIMINAIRE.



SI l'Hiſtoire eſt une Ecole publique de Morale, de Politique & de Religion; je crois pouvoir avancer qu'il eſt peu d'Ouvrages de ce genre, qui en fourniſſent de plus grandes leçons & des traits plus neufs, que celui-ci. L'Ancien & le Nouveau Monde ne renferment rien de ſi ſingulier que la Nation Japonnoiſe; & l'on feroit preſque tenté de croire qu'elle fait ſeule une claſſe à part, & que ſéparée du reſte des Hommes par une Mer intraitable & toujours en fureur, elle n'a rien de commun dans ſon origine avec les autres. Il paroît au moins certain, que les Japonnois ont tout tiré de leur propre fond, juſqu'à leurs Dieux, dont ils prétendent être deſcendus; & ſi dans la ſuite d'autres Religions, que celle, qui avoit commencé avec la Nation, & qui la flattoit d'une extraction céleſte, ſe ſont introduites dans leurs Iſles; ſi des Philoſophes nez dans leur voiſinage leur ont enſeigné d'autres principes, & leur ont donné un peu plus de politeſſe; ces nouveautez ont trouvé la conſtitution de l'Etat ſi ſolidement établie, & le caractere de la Nation ſi bien formé, qu'elles n'ont produit dans cet Empire aucun changement eſſentiel. Il n'eſt

pas moins vrai qu'on ne trouvera dans aucune autre Histoire plus que dans celle-ci, de quoi loüer & bénir l'excès des miséricordes du Seigneur, & de quoi adorer la profondeur de ses jugemens. Je parle de cette déplorable catastrophe arrivée vers le milieu du XVII. siecle dans l'Eglise Chrétienne du Japon : source intarissable de larmes pour ceux, qui ont un véritable zele de la gloire de Jesus-Christ & de l'Eglise, qu'il a acquise au prix de son Sang.

Ce grand évenement & toutes les révolutions, avec lesquelles il est naturellement lié, est peut-être le point de l'Histoire de ces derniers siecles, qui méritoit le mieux d'être bien développé, & qu'on a jusqu'ici moins éclairci, parce que, malgré la liaison nécessaire des principes, qui l'ont causé, des diverses circonstances, qui l'ont accompagné, & des suites qu'il a eues, on a voulu traiter tous ces faits séparément. Je n'ai donc eu qu'à les réünir pour faire un Ouvrage tout nouveau; mais j'y ai joint encore plusieurs traits, qui manquoient au caractere des Japonnois, une description plus détaillée du riche Pays, qu'ils habitent, les systêmes des différentes Religions, qui sont reçûës parmi eux, beaucoup mieux expliquez; une suite chronologique de leurs Souverains depuis la fondation de leur Monarchie, & tout ce qu'on a pû découvrir de leurs Traditions. Je dis tout ce qu'on a pû découvrir; car cette mystérieuse Nation, aussi jalouse de ses Annales, qu'attentive à écarter tout ce qui pourroit l'exposer à subir un joug étranger, semble appréhender également que l'on sçache ce qui se passe aujourd'hui chez elle, & ce qui s'y est passé depuis l'établissement de sa Monarchie.

J'espere néanmoins la faire connoître, autant que cette connoissance peut nous être utile & nous intéresser, & assez pour regretter, que par un aveuglement sans exemple; elle se soit, pour ainsi dire, arraché les yeux, dans la crainte de succomber à la tentation de les ouvrir à la lumiere de l'Evangile. Enfin j'ai recueïlli avec soin ce que j'ai pû trouver de curieux par rapport à l'Histoire naturelle de ce grand Archipel; mais réservant parmi ces différentes notices, celles que la suite des faits amenera naturellement dans le cours de l'Histoire, & qui pourront servir à délasser le Lecteur par une agréable variété, je vais mettre ici par ordre ce dont il est nécessaire d'être instruit d'abord, & je renvoyerai à la fin de l'Ouvrage ce qui ne seroit peut-être pas du goût de tout le monde, ou qui m'engageroit dans de trop longues digressions.



CHAPITRE PREMIER.

Divers noms du Japon; sa situation, son étenduë, ses dépendances.

Divers noms du Japon.

ON ne sçauroit plus douter que le Japon ne soit le ZIPANGRI ou le CIPANGO de Marc-Paul de Venise. Les Japonnois & les Chinois le nomment communément NIPON, de la plus considerable des Isles, qui forment ce grand Empire; mais ceux-ci, au moins dans les parties méridionales, où Marc-Paul a fait un plus long séjour, prononcent ZIPON ou SIIPON, & ceux-là disent presque NIPHON. Du reste toutes les particularitez que le Voyageur Vénitien rapporte de ce qu'il appelle ZIPANGRI (*a*), conviennent parfaitement & uniquement au Japon. Telles sont ses richesses, particulierement en or, en argent & en perles; son gouvernement monarchique & des plus absolus, la couleur de ses peuples, leur stature, leur Religion, la multitude de petites Isles, qui environnent la plus grande de toutes, & que les Matelots, dit-il, faisoient monter à sept mille quatre cent quarante, en y comprenant sans doute les Rochers & les écuëils, qui s'élevent un peu au-dessus de la mer.

Le nom de NIPON n'est pas le seul que les Japonnois donnent à leur pays; mais c'est celui qui est le plus en usage parmi eux. Il signifie le *fondement du Soleil* (*b*), & il doit son origine à l'ignorance de ces Insulaires; car comme ils ne connoissoient point de peuples à leur orient, & ne sçavoient point que la terre est ronde, ils ne concevoient pas que tout pays est à l'orient des uns & à l'occident des autres, & que pour être en droit de se vanter d'avoir été plutôt éclairé des rayons du Soleil que ceux qu'on a à son couchant, il faudroit être instruit de quel endroit du Ciel ce bel Astre est parti en sortant des mains du Créateur pour commencer sa course. Les Chinois ont été longtems sur cela dans la même erreur que les Japonnois; car ils avoient donné aux Isles du Japon le nom de GEPUAN-QUE, c'est-à-dire, *le Royaume du Soleil levant*, & c'est apparemment de là que les Portugais ont formé celui de JAPAN, qui s'est depuis changé en celui de JAPON.

TENKA, qui est encore fort en usage dans les Livres Japonnois, est moins un nom propre du Japon, qu'un terme générique, que ces Insulaires avoient approprié à leur pays par vanité, comme les Grecs avoient fait autrefois celui de *Ville* pour Athenes & les Romains pour Rome; il veut dire *l'Empire qui est sous le Ciel*, & en conséquence l'Empereur du Japon s'appelloit TENKA-SAMA, *le Monarque qui est sous le Ciel.* Ce peuple en effet s'est crû pendant quelque tems le seul, qui fût sur la terre, & croit encore l'avoir

(*a*) Ou *Zipangu*, d'où quelques Auteurs ont formé le nom de *Cipango.*

(*b*) *Ni* veut dire le feu, & dans un sens plus sublime, le Soleil; *pon*, baze ou fondement.

été l'espace de plusieurs siecles; mais il ne s'approprie plus ce terme; car il appelle la Chine TO-SIN-TENKA, & la Hollande HOLLANDA-TENKA. SINKOXF, & KAMINO-KUNI, *le pays* ou *l'habitation des Dieux*; TONTSIO, *le véritable matin*, sont encore des noms de ce pays, qui ont leur source dans l'idée avantageuse que ses habitans s'en sont formée; mais il y en a un plus ancien que tous les autres, & qui n'a pas une étymologie aussi noble, c'est celui d'AWADSIMA (*a*). Il est fondé sur une tradition fabuleuse, qui porte qu'au commencement du monde le premier des sept Esprits céléstes, dont nous parlerons dans la suite, remua le cahos, ou la masse confuse de la terre, & que du bout du bâton dont il s'étoit servi pour cela, il tomba, quand il l'eût retiré, une écume bourbeuse, qui se condensa & forma les Isles du Japon. La quatriéme de toutes en grandeur a conservé ce nom qui lui est devenu propre (*b*). J'en omets plusieurs autres, dont la liste ne serviroit qu'à ennuyer le Lecteur, & qui ne sont gueres que des expressions diverses de la chimérique antiquité & de l'origine prétenduë divine de ce Pays.

Etenduë & situation du Japon.

Un de nos plus habiles Géographes (*c*) a crû pendant quelque tems, que les trois Isles DES SATYRES, dont parle Ptolemée, étoient les trois plus grandes Isles du Japon. Il se trompoit sans doute; car Ptolemée place les Isles des Satyres au Sud de la ligne équinoctiale, & le Japon est certainement situé les entre 31. & les 42. dégrez de latitude du Nord, & suivant une Carte assez récente, corrigée sur les Observations astronomiques des Jésuites de la Chine, entre les 157. & les 175. dégrez de longitude, depuis le premier méridien de France, qui passe par l'Isle de Fer. Mais nous verrons bientôt, que M. de Lille n'est sorti de cette erreur, que pour tomber dans une autre. La longueur du Japon est Est & Oüest, prenant un peu de l'Est-Nord-Est; sa largeur est Nord & Sud: elle n'est pas aussi inégale que quelques Auteurs l'ont dit; car elle n'est presque jamais moindre que de soixante ou soixante-dix lieuës, en comptant par les dégrez de latitude, & elle n'est nulle part de cent. Quant à sa longueur, en la prenant depuis l'extremité occidentale du FIGEN jusqu'aux côtes orientales d'OXU (*d*), elle est d'un peu plus de deux cent soixante lieuës communes de France, selon le P. Briet, & de deux cent milles d'Allemagne, suivant le compte de Kœmpfer (*e*).

Pour ce qui est de sa situation par rapport aux autres pays, qui l'environnent, il a au Nord & au Nord-Est la terre d'YESSO & une partie de la Tartarie, la Chine & la Corée à l'Oüest, la Californie & le nouveau

(*a*) *Avva* signifie écume, *dsi* la terre; *sima* une Isle.
(*b*) On l'appelle communément l'Isle d'*Avvagi*.
(*c*) M. de Lille.
(*d*) Ou *Osio*.
(*e*) Au Japon les lieuës & les milles sont la même chose; il y en a d'une bonne heure de cheval, & il y en a de trois quarts d'heure seulement: les lieuës de mer au large sont très-courtes, il en faut deux & demie pour faire un mille d'Allemagne: mais sur les côtes on les compte comme à terre.

Méxique à l'Eſt, les Philippines au Sud-Eſt, & la Mer de la Chine au Sud. Au reſte il ſemble que l'Auteur de la nature ait voulu que ces Iſles formaſſent comme un petit Monde ſéparé des autres Régions, qui rempliſſent l'un & l'autre hémiſphere; car elles ne ſont preſque pas abordables. Les côtes en ſont ordinairement ou plattes ou extrêmement élevées, ſans rivage & ſans abri. La mer, ainſi que je l'ai déja remarqué, y eſt la plûpart du tems orageuſe, & les plus habiles Pilotes ne s'y expoſent qu'avec crainte & qu'avec de grandes précautions : mais la Providence a tellement diſpoſé les choſes, que ces Inſulaires peuvent ſe paſſer de tous les autres pays, & qu'ils trouvent dans la bonté du leur & dans leur induſtrie, de quoi fournir aux beſoins, & même aux délices de la vie.

Diviſion du Japon. On diviſe le Japon en pluſieurs manieres. Comme parmi le nombre infini de ces Iſles, il y en a trois principales, dont les autres peuvent paſſer pour des dépendances, elles ont donné lieu à une diviſion aſſez naturelle de cet Empire, quoiqu'en parties inégales. J'ai dit que la plus grande de toutes ſe nommoit NIPON. Elle comprend preſque toute la longueur du Japon; & un Canal fort étroit tout ſemé de Rochers & d'Iſles, la plûpart deſertes & ſtériles, la ſépare à l'Oüeſt & au Sud de la ſeconde nommée SAIKOKF, & plus communément par les Portugais XIMO (a), & une autre au Sud de la troiſiéme, qui eſt celle de XICOÇO ou de SIKOKF. Cette diviſion a ſubſiſté ſeule juſqu'au commencement du V. ſiecle de la Monarchie, que l'Empereur, qui régnoit alors, partagea ſes Etats en trente-ſix Provinces. C'eſt tout ce que nous ſçavons de cette diviſion.

Sur la fin du VI. ſiecle de l'Ere Chrétienne, il s'en fit une autre, en ſept grandes Contrées, qui prirent leurs noms de leur ſituation; ainſi la premiere fut nommée LA CONTRE'E DU SUD-EST; la ſeconde, LA CONTRE'E DES MONTAGNES DE L'EST; la troiſiéme, LA CONTRE'E DU NORD; la quatriéme, LA CONTRE'E DES MONTAGNES DU NORD; la cinquiéme, LA CONTRE'E DES MONTAGNES DU SUD; la ſixiéme, LA CONTRE'E DES CÔTES DE L'OUEST; la ſeptiéme, LA CONTRE'E DES CÔTES DU SUD. Environ un ſiecle après, ces ſept Contrées furent ſoudiviſées en ſoixante-ſix Provinces, auſquelles TAYCO-SAMA ſur la fin du XVI. ſiecle ajoûta les Iſles d'IKI & de TSUSSIMA, qu'il conquit ſur le Roi de Corée, & dont il fit deux nouvelles Provinces.

Enfin il s'eſt encore fait, je ne ſçai pas préciſément en quel tems, une nouvelle ſoudiviſion des ſoixante-ſix Provinces en ſix cent quatre Diſtricts. L'Auteur Allemand (b) que je citerai ſouvent dans la ſuite de cette Hiſtoire, l'attribuë à une eſpece de hazard. Les Gouverneurs, dit-il, qui avoient l'adminiſtration des ſoixante-huit (c) Provinces, s'en étant rendus les maîtres à la faveur des guerres civiles, quelques-uns de ces nouveaux Princes, par

(a) Kœmpfer la nomme encore *Kinſiu.*
(b) Kœmpfer.
(c) Il devroit dire ſoixante-ſix; car ce qu'il rapporte eſt plus ancien que Tayco-Sama.

amitié pour leurs enfans, partagerent entr'eux leurs Etats, & les rendirent indépendans les uns des autres; ce qui ne déplut pas aux Empereurs, qui voyoient avec plaisir ces petits Souverains, qu'ils regardoient comme des usurpateurs, s'affoiblir en se multipliant.

Dépendances du Japon.

Il y a autour du Japon des Isles & des terres, qui à proprement parler ne sont point de cet Empire, mais qui en dépendent, & reconnoissent le Monarque Japonnois pour leur Souverain. Les plus considerables sont les Isles de RIUKU ou LIQUEIO, dont les habitans relevent immediatement du Prince de Saxuma; TSIOSIN, qui est la partie la plus basse & la plus méridionale de la Corée, & l'Isle avec une partie du continent d'YESSO.

Des Isles de Riuku ou Liqueio.

Les Isles de RIUKU sont au Sud-Oüest de Saxuma; & si nous en croyons les Japonnois, elles sont si fertiles, que les mêmes terres y produisent tous les ans deux récoltes de Ris. Les habitans, presque tous Laboureurs, y sont d'une humeur fort gaye & fort douce. Ils vivent contens & sans ambition, & après avoir bien travaillé tout le jour, ils se délassent en bûvant de la Bierre de Ris, & joüant de leurs Instrumens de Musique, qu'ils portent même avec eux, quand ils vont à leur travail. Leur langage est une espece de Chinois corrompu; & dans la derniere révolution de la Chine, plusieurs des habitans de ce vaste Empire se réfugierent dans ces Isles, où ils s'appliquerent au commerce. Il y a déja plusieurs siecles que ces Isles, dont on ne nous a point marqué le nombre, ont été conquises par un Roi de Saxuma, & elles sont demeurées à ses Successeurs. Ces Princes y entretiennent de bonnes garnisons. A cela près, ils regardent ces Insulaires plutôt comme des Tributaires, que comme des Sujets; car tandis qu'ils tirent les deux tiers des revenus des terres du Saxuma, ils se contentent d'un cinquiéme du produit de celles de Riuku, où il se leve encore tous les ans une somme d'argent, qu'on envoye par forme de tribut à l'Empereur de la Chine. Du reste, ce Peuple se gouverne par ses propres Loix, & il a, comme les Japonnois, son DAIRI, auquel il attribuë aussi une origine céleste, & rend presque les honneurs divins.

Depuis que le commerce du Japon est fermé aux Etrangers, les habitans de ces Isles n'y peuvent vendre de marchandises, que pour vingt-trois caisses d'argent chaque année, & il faut que ce soit dans un Port du Saxuma: mais on n'y regarde pas de si près avec eux, qu'avec les Chinois & les Hollandois. Outre les denrées de leurs Isles, les Soyes & les Etoffes de la Chine, ils portent du *Coris*, qui se trouve abondamment sur leurs côtes; c'est une espece de Coquillage, qui sert de monnoye en plusieurs endroits des Indes, & dont on fait au Japon du bleu pour se farder.

De la Corée.

La CORE'E est une Péninsule, qui tient à la Tartarie par le Nord, & qui s'étend au Sud entre la Chine & le Japon; ses habitans passent pour être originaires du premier de ces deux Empires: mais un Empereur du Japon en fit, dit-on, la conquête il y a environ quatorze cent ans. Elle ne demeura pas longtems sous le joug; les Coréens assistez des

Tartares le secoüerent bientôt. Nous verrons en son lieu les Japonnois y porter de nouveau la guerre, & la troisiéme partie de cette Presqu'Isle est demeurée jusqu'à nos jours soumise à l'Empereur du Japon *(a)*. Cette partie n'est éloignée de la grande terre de Nipon que de trente-deux milles, & l'Isle de Tsussima est à peu près au milieu de ce Canal, lequel est semé de quantité d'autres Isles plus petites. La plûpart sont desertes : mais il y a dans quelques-unes de grosses garnisons Japonnoises avec des Gardes-Côtes, pour veiller sur les Vaisseaux, qui passent par-là, & pour les obliger à montrer les marchandises, dont ils sont chargez. Celles qu'on tire de Corée, sont d'excellente Merluche, & d'autres poissons salez, des Noix, des Herbes médecinales, & surtout la racine de GINSENG, qui y est d'une excellente qualité.

Des Isles de Bunesima & de Fatsisio.

Vers l'an 75. du siecle passé, on découvrit par hazard une très-grande Isle absolument deserte, qui fut nommée BUNESIMA ; elle est éloignée de trois cent lieuës à l'Est de la plus méridionale des Isles du Japon appellée FATSISIO. Une Barque étoit partie de celle-ci ; un coup de vent la surprit, & la jetta au large, où elle fit la découverte, dont je viens de parler. Ceux qui étoient dans la Barque rapporterent que cette Isle leur avoit paru un très-beau pays, fertile, bien arrosé, bien boisé, ayant plusieurs Plantes précieuses, & surtout une grande quantité de bois d'ARAK, ce qui pouvoit faire juger que cette Isle est plus méridionale que Fatsisio, l'Arak ne croissant que dans les pays chauds.

Pour ce qui est de l'Isle FATSISIO *(b)*, elle est sous le même méridien que Iedo, & environ à quatre-vingt milles de mer Japonnoises de la côte méridionale de l'Isle de Nipon. Je n'ai trouvé nulle part si elle a des habitans naturels ; ce qui est certain, c'est que l'Empereur y envoye en exil les grands Seigneurs, qui ont encouru sa disgrace ; que ses côtes sont d'une hauteur prodigieuse ; qu'elle n'a pas un seul Havre ; qu'elle est absolument stérile, & tellement inaccessible, que lorsqu'on y conduit de nouveaux Exilez, ou qu'on y porte des vivres, on est obligé d'y élever le bateau par le moyen d'une espece de gruë, & de le descendre de même. Toute l'occupation des Exilez dans un lieu si triste, est d'y faire des étoffes de soye rehaussées d'or. On ne devroit pas, ce semble, attendre de pareils ouvriers, des ouvrages d'une grande perfection ; on assûre néanmoins qu'il n'en sort aucun de leurs mains qui ne soit fini, & que c'est la raison pourquoi l'Empereur a défendu le transport de ces étoffes aux Etrangers. Cette Isle est la derniere d'une suite de quantité d'autres, qui sont presque contiguës, & dont la pre-

(a) Un Missionnaire qui a demeuré trente ans à la Chine, m'a assûré que les Japonnois n'ont plus rien en Corée. Mais cela est difficile à croire, vû ce que Kœmpfer assûre que les Coréens aidez des Tartares ont chassé les Japonnois de l'interieur du pays, & que ceux-ci sont demeurez en possession de la côte de la partie méridionale, qui regarde le Japon.

(b) Ou Fatsisio Gasima.

miere eſt fort proche du Japon.

De l'Iſle & du continent d'Yeſſo.

Yesso ou Ieso eſt la plus ſeptentrionale des Iſles, qui relevent de l'Empereur du Japon. C'eſt une conquête du premier Empereur Cubo-Sama, qui en donna le commandement au Prince de Matsumai, autre Iſle indépendante des Provinces d'Oxu. Peu de tems après les Inſulaires d'Yeſſo ſe ſouleverent, mais ils furent bientôt remis ſous le joug, & ils n'ont pas remué depuis. Le Prince de Matſumai entretient une forte garniſon dans leur Iſle ; & leur Prince naturel, à qui l'on a conſervé une ſorte d'autorité ſur eux, eſt obligé d'envoyer tous les ans une ambaſſade à Matſumai, avec un préſent pour le Prince de cette derniere Iſle. Celle d'Yeſſo eſt par les 42. dégrez d'élévation de pole, & l'on aſſûre que la Langue qu'on y parle tient de celle des Coréens. Derriere cette Iſle eſt la grande terre d'Yeſſo, qui n'eſt pas fort connuë (a). Au reſte c'eſt ſur l'autorité de Kœmpfer que je diſtingue ici deux Iſles entre le Japon & la grande terre d'Yeſſo. Son Traducteur Anglois, & la Carte, qui eſt à la tête de ſon Ouvrage, n'en mettent qu'une, & les Cartes Japonnoiſes n'en mettent point du tout, & placent Matſumai dans le Continent d'Yeſſo. Mais je remets à éclaircir ce point de Géographie, lorſque je parlerai des courſes apoſtoliques de quelques Miſſionnaires en Yeſſo. Il ſuffit de dire ici que l'Empereur du Japon a étendu fort loin ſon domaine de ce côté-là, & qu'il en tire de grandes richeſſes.

Des Iſles d'or & d'argent.

A l'Eſt de la grande terre d'Oxu, & environ à cent cinquante milles de terre, il y a, dit-on, deux Iſles, dont les Japonnois ſont extrêmement jaloux, & dont ils n'ont jamais voulu donner connoiſſance à perſonne. La plus ſeptentrionale, & la plus éloignée du Japon, eſt nommée Gensima, c'eſt-à-dire, *l'Iſle d'argent.* L'autre, qui eſt la plus proche & la plus grande, s'appelle Kinsima, ou *l'Iſle d'or.* C'eſt tout ce qu'on en ſçait ; ou, pour parler plus juſte, ce qu'on en dit ; car je ne trouve pas ce fait ſuffiſamment prouvé, pour être avancé comme certain. On prétend qu'en 1620. le Roi d'Eſpagne Philippe II. envoya un Vaiſſeau pour les découvrir, mais ſans ſuccès. Les Hollandois, ajoûte-t-on, ont ſouvent tenté la même choſe, & n'y ont pas mieux réüſſi. La vérité eſt, que de tout tems les Japonnois ont été beaucoup plus attentifs à ne ſouffrir aucun Navire étranger ſur les côtes orientales, que ſur les autres. Nous le verrons plus d'une fois dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Ç'a été longtems le ſujet d'une grande diſpute entre les Géographes, de ſçavoir, ſi le Nipon eſt une Iſle & tout le Japon un Archipel. On jugera, par ce que je dirai de la terre d'Yeſſo, ſi je ſuis bien ou mal fondé à tenir l'affirmative contre le ſentiment que M. de Lille avoit ſoûtenu d'abord. Il eſt vrai que les preuves ſur leſquelles il ſe fondoit n'étoient pas difficiles à détruire. Les principales étoient l'incertitude des Japonnois ſur ce point, quelques paſſages des Lettres du Pere *Loüis Froez*, & les Mémoires des Hollandois, qui ont été

(a) Les Japonnois la nomment *Okujeſo*, c'eſt-à-dire *Ieſo ſuperieur.*

en

en Ambassade au Japon, où il est marqué expressément, que le Japon est contigu à la terre d'Yesso: mais l'ignorance & l'incertitude des Japonnois ne prouvent pas plus d'un côté que de l'autre, ou pour mieux dire, ne prouvent rien. Le Pere Froez n'a pû rapporter que ce qu'il avoit oui dire à des Japonnois, qui étoient dans ce sentiment; & quant aux Mémoires des Ambassadeurs Hollandois, c'est un Ouvrage si décrié, même en Hollande, qu'il n'est d'aucune autorité; enfin M. de Lille a lui-même changé de pensée dans la suite, quoiqu'il n'ait peut-être pas eu encore toutes les connoissances, sur lesquelles j'espere démontrer qu'il s'étoit trompé.

CHAPITRE II.

Du climat du Japon, de son terroir, de ses Rivieres, des tremblemens de terre, des Volcans, de ses Eaux minerales, de ses Mines, du Sel, de ses principales richesses, des particularitez de ses Mers, de son Commerce, & des monnoyes qui y sont en usage.

Bonheur des Japonnois.

SI la situation du Japon, & ses côtes toutes semées d'écueils, & battuës par une mer toujours intraitable, ont fait ignorer pendant un si grand nombre de siecles, qu'il y eût à l'extrémité de l'Orient une Nation si nombreuse, si spirituelle, si polie & si puissante; on en pourroit, ce semble, tirer cette conséquence entre plusieurs autres, qu'il est dans l'Univers peu de meilleurs pays, puisqu'étant extrêmement peuplé, ses habitans n'ont jamais eu besoin de chercher ailleurs ce qui leur étoit nécessaire, je ne dis pas pour vivre, comme des Sauvages, presque à la maniere des bêtes; mais pour se procurer toutes les douceurs de la vie, pour fournir à la magnificence de la plus fiere & d'une des plus somptueuses Monarchies du monde, & pour cultiver les Arts & les perfectionner, comme ils ont fait. Le témoignage de toutes les Nations, qui ont fréquenté ces Insulaires depuis deux siecles, a mis la chose hors de doute, & l'on convient assez unanimement aujourd'hui qu'il est peu de Peuples, qui puissent plus aisément se passer des autres, que celui-ci, & qui connoissent mieux le prix de cette indépendance.

Les Japonnois sont extrêmement prévenus en faveur du climat, sous lequel ils sont nez, & l'on ne sçauroit nier qu'il ne soit effectivement très-sain, puisqu'on y vit très-longtems, que les femmes y sont très-fécondes, & qu'on y est sujet à fort peu de maladies. Kœmpfer rapporte qu'allant de Nangazaqui à Iedo, il trouva dans le Ximo sur le penchant d'une montagne appellée FIAMITZ, un Village, dont tous les habitans étoient fils, petits-fils & arriere petits-fils d'un seul homme, qui vivoit encore: il ajoûte, qu'ils étoient tous beaux, bien faits, polis, civils, & ayant toutes les manieres des gens élevez à la Cour. Il faut pourtant convenir que le

tems est assez inconstant au Japon; il y tombe pendant l'hyver une prodigieuse quantité de neiges, & le froid y est des plus piquans: l'été les chaleurs y sont intolérables, surtout pendant les jours caniculaires. Il y pleut souvent, & dans toutes les saisons: mais les plus grandes pluyes y tombent pendant les mois de Juin & de Juillet, qu'on appelle pour cette raison *les mois de l'eau*; enfin le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquens. Ce sont là sans doute de grandes incommoditez; mais elles se corrigent l'une par l'autre. La longueur des hyvers donne à l'air tout le tems de se purifier, les pluyes le ramollissent, les différentes productions du pays y causent des exhalaisons bienfaisantes, surtout le Soufre & les Plantes aromatiques, dont ces Isles sont admirablement bien fournies.

Des Goufres ou Tournans.

Les vents, les tourmentes qu'ils excitent, & le grand nombre d'écueils, qui ont si fort décrié les mers du Japon, ne sont pas les seules choses, qui les rendent si dangereuses & si peu navigables. On ne voit en aucune autre un si grand nombre de ces trompes ou colonnes d'eau, que nos Matelots nomment *Fronks*, qui ont fait périr tant de Navires, & qu'on voit encore aujourd'hui rarement sans quelque frayeur, malgré les moyens qu'on a trouvé de s'en garantir. Il paroît que peu de personnes connoissent bien la nature de ce météore. C'est un nuage creux agité en tourbillon, & dont l'extrémité pressant la surface de la mer, se remplit d'eau, comme feroit un tuyau dont on auroit tiré tout l'air. Ce nuage cylindrique ainsi enflé comme un balon, est poussé par le vent avec une très-grande rapidité; & malheur à un Navire, qui se rencontreroit sur sa route & n'auroit pas le tems de l'éviter, ni de le crever à coups de canon, lorsqu'il est encore loin; il n'en faudroit pas davantage pour l'abîmer. Les Japonnois s'imaginent que ce sont des Dragons d'eau, qui ont une longue queuë, & ils ne les appellent point autrement que des *Dragons jaillissans*.

Il y a encore sur les côtes du Japon deux tournans, qui en augmentent le péril. Le premier est au-dessus de l'Isle d'AMAKUSA; on le nomme FAISUKI. Il est surtout dangereux, quand la mer est basse; car dans les marées hautes il est de niveau avec la surface de la mer, & pour peu qu'on ait un vent fort, on peut s'en tirer: mais dès que la mer commence à baisser, on le voit tournoyer avec violence, puis tout à coup il tombe jusqu'à la profondeur de quinze brasses, entraîne avec une extrême rapidité tout ce qui se rencontre dans son courant, & le brise contre des rochers, qu'il renferme dans le centre de son précipice. Les débris en reviennent sur l'eau, quelquefois au même lieu, & quelquefois à plusieurs milles de distance.

Le second tournant est proche des côtes de la Province de KIINOKUNI. On l'appelle AWANO NARROTTO, c'est-à-dire, *le bruissement d'Awa*. Il se précipite avec un bruit éclatant & une très-grande impétuosité, autour d'une petite Isle, ou plutôt d'un Rocher, qui tremble continuellement par la violence de l'agitation qu'il reçoit. Quoique l'aspect de ce Goufre soit effrayant, il est pourtant moins dangereux que

celui de Faisuki, parce que le bruit qu'il fait étant entendu de fort loin, il est plus aisé de l'éviter. Les Ecrivains Japonnois, particulierement les Poëtes, parlent souvent de ce Narrotto : c'est pour eux un fond inépuisable de comparaisons & de moralitez, dont ils sçavent bien profiter.

Du terroir, & des rivieres du Japon.

Le terroir du Japon est en général montagneux, pierreux & assez peu fertile de sa nature : mais l'industrie & le travail infatigable des habitans y ont suppléé, & ont fertilisé jusques aux Rochers même, à peine couverts d'un peu de terre. Ils y font croître toutes sortes de fruits, de légumes & de racines ; d'ailleurs le pays est admirablement bien arrosé, & l'eau douce n'y manque nulle part. On trouve par tout des Lacs, des Fontaines & des Rivieres, dont quelques-unes sont si rapides, qu'on ne peut les passer sans danger, & qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts. Aussi la plûpart ont-elles leur source sur le haut des montagnes, d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par des Torrens, que forment les grandes pluyes des mois de Juin & de Juillet.

Les plus considérables de ces Rivieres, sont 1°. l'UGIN ou UJINGAWA. Cette Riviere a environ un quart de lieuë dans sa plus grande largeur, & elle tombe de la cime d'une montagne avec tant de rapidité, que lors même qu'elle est plus basse, & qu'à peine il y a de l'eau jusqu'aux genoux, il faut cinq hommes robustes, & qui en connoissent bien le lit, pour y faire passer un cheval. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que le fond en est rempli de grosses pierres, qu'il n'est pas aisé de franchir, par la raison que pour peu qu'on leve un pied plus qu'il ne faut pour marcher d'un pas ordinaire, on a de la peine à se soutenir. Il y arrive néanmoins assez peu d'accidens, parce que les guides, dont on se sert pour passer ce gué, en sont responsables sur leur vie. 2°. La Riviere d'OMI. Elle est célebre par son origine, aussibien que le Lac, d'où elle sort. Nous en parlerons plus particulierement ailleurs. 3°. La Riviere d'ASKA ou ASKAGAWA. Ce qu'elle a de remarquable, c'est que la profondeur de son lit change continuellement ; ce qui fournit encore aux Ecrivains & aux Prédicateurs des traits de morale & des comparaisons, qu'ils appliquent toujours fort ingénieusement. Cependant il paroît par ce que je viens de dire de ces trois Rivieres, qu'il ne s'en trouve aucune dans le Japon dont le cours ne soit fort borné, & qui soit bien navigable.

Des tremblemens de terre.

Nous connoissons assez peu de Pays aussi sujets aux tremblemens de terre, que celui-ci : ils y sont si fréquens, que le peuple ne s'en allarme presque plus ; ils ne laissent pourtant pas d'y être quelquefois si violens, que les Villes entieres en sont renversées, & la plûpart des habitans ensevelis sous les ruines. La populace attribuë ces violentes secousses à une grosse Baleine, qui se remuë sous terre. Cela vaut bien la fable du Géant *Enthée* que les Anciens disoient être sous le Mont ETHNA. On ne sçait pas encore ce qu'il y a de vrai dans le bruit, qui s'est répandu il y a quelques années (a),

(a) Voyez la Gazette de France, Article de Vienne, du premier de Novembre 1730. où il faut lire *Meaco*, & non point *Mecao*.

que la ville de MEACO, l'ancienne Capitale de l'Empire, & le séjour des DAIRYS, a été abîmée toute entiere par un de ces accidens, avec perte d'un million de personnes. Il est plus certain qu'en 1703. un grand tremblement de terre joint à un furieux incendie, ruina presque toute la ville de IEDO, où depuis plus d'un siecle les Empereurs CUBO-SAMAS font leur résidence; que du Palais impérial, un des plus riches & des plus superbes Edifices qui fussent alors dans le monde, il ne resta absolument rien sur pied, & qu'il y périt deux cent mille hommes.

Lieux au Japon, où il n'y en a jamais eu.

Il y a, dit-on, certains lieux dans ces Isles, qui n'ont jamais ressenti la moindre secousse, & la multitude est fortement persuadée, que ce privilége est l'effet de la puissante protection des Dieux tutélaires de ces endroits-là : d'autres moins superstitieux, mais aussi mauvais Philosophes, prétendent que ces cantons ne sont point agitez, parce qu'ils posent immédiatement sur le centre de la terre. Tous au reste conviennent du fait. Les principaux de ces lieux privilégiez sont les Isles de GOTTO, la petite Isle de SIKUBUSIMA, où il y a un Temple magnifique & des plus anciens du pays, & la montagne de KOJASAN, renommée par le nombre des Monasteres qu'on y a construits, comme dans un lieu saint.

Des Volcans.

Il seroit au reste fort surprenant, que le Japon ne fût pas sujet aux tremblemens de terre, vû le grand nombre de Volcans qu'on y voit. Il y a près de FIRANDO une très-petite Isle, qui pendant plusieurs siecles a brûlé & a été agitée par de fréquentes & violéntes secousses. On n'y remarque plus rien de semblable aujourd'hui. Il y a une autre Isle vis-à-vis de SAXUMA, que les gens du pays nomment FUOGO, nom qu'ils ont emprunté des Portugais. Elle a une Montagne, qui jette continuellement du feu. Dans la Province de FINGO on voit sur le sommet d'une autre Montagne une large ouverture, qui étoit autrefois la bouche d'un Volcan : mais depuis quelques années il n'en sort plus rien. Dans la Province de CHICUGEN près d'un lieu appellé KUJANOSSA, il y avoit une mine de Charbon de terre, laquelle ayant pris feu par la négligence de ceux, qui y travailloient, n'a point cessé de brûler depuis ce tems-là. Dans le voisinage de SURUNGA, il y a une Montagne nommée FESI, qui ne le céde peut-être en hauteur qu'au seul Pic de TENERIFFE, dont la figure a quelque chose de fort singulier, & qui est charmante à la vûë : le sommet en est toute l'année couvert de neige, & cette neige voltigeant au gré du vent, ce qui est assez remarquable, vû l'élevation du lieu, représente comme un chapeau qui fume sans cesse. On dit qu'il en sortoit autrefois des flâmes, mais que le feu ayant fait une ouverture à côté de la Montagne, les flâmes disparurent. Il en sort encore quelquefois une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable. Je passe plusieurs autres Volcans, qui n'ont rien de particulier, & je remets à parler dans un autre endroit des Eaux brûlantes du Mont UNGEN (a). Ces Eaux

(a) Ou *Unsen*.

Eaux chaudes & minerales.

ne sont bonnes à rien, mais il en sort de la même Montagne, qui est auprès de XIMABARA dans le Figen, de fort salutaires. Les unes sont froides, les autres sont chaudes. Toutes ont leur usage particulier dans la Médecine. Le bain des Eaux chaudes est le remede ordinaire contre ce qu'on appelle au Japon *le mal Portugais*, & en France *le mal de Naples*, que les Japonnois ne connoissoient point avant l'arrivée des Portugais dans leur pays : mais ces Insulaires ne donnent pas à ce remede, qui paroît souverain, le tems d'opérer une guérison parfaite. Ils se contentent de se baigner dans ces eaux chaudes plusieurs fois de suite, & de rester à chaque fois quelques momens dans le bain ; & comme ils se sentent aussitôt soulagez, ils se croyent guéris, & discontinuent le remede, auquel ils se préparent par un autre bain un peu moins chaud, qui est à trois milles de là, vers l'Oüest, dans un lieu nommé OBAMA. On ne dit point que ces Eaux se boivent comme la plûpart des nôtres. Tout le régime qu'on garde en s'y baignant, se réduit à ne rien manger de chaud, & à se mettre au lit au sortir du bain pour se faire suer.

Les Eaux d'Obama sont encore renommées pour d'autres maux ; mais il est rare, que tous ces bains en guérissent aucun radicalement, faute de constance, & peut-être aussi parce qu'ils ne sont pas pris à propos, ni avec les ménagemens nécessaires. Le mal revient donc au bout de quelque tems, & les Malades, au lieu d'attribuer ces rechutes à leur précipitation & à leur ignorance, en rejettent la faute sur les eaux. On a remarqué la même chose parmi les autres peuples de l'Asie. Les Prêtres des Idoles sçavent tirer un profit plus réel des Fontaines de ces quartiers-là. Ils se sont avisez de leur attribuer la vertu d'effacer les péchez ; mais chacune est bornée à une seule espece de crime, & ces imposteurs ont soin de marquer aux coupables la Fontaine, où il faut que chacun se baigne.

Le Sieur François Caron parle de plusieurs Eaux médecinales, qui se trouvent dans diverses Provinces ; mais il ne marque point quelles sont ces Provinces : il se contente de dire qu'elles passent par des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, de sel, de fer & d'étain. Il ajoûte, qu'il en a vû une, qui venoit d'une mine d'étain & sortoit d'une grotte placée au pied d'une montagne proche de la mer, dont l'entrée a environ dix pieds d'ouverture, & qu'autant que la vûë peut s'étendre dans l'obscurité, on voit tout autour de cette ouverture, des pierres taillées en pointe comme des dents d'Eléphant attachées au côté de la grotte. La chaleur de cette Eau est tempérée ; on y peut sans peine tenir la main, & elle coule incessamment. Le même Auteur a vû une autre Fontaine, qui est aussi au pied d'une montagne proche la mer, laquelle a cela de particulier, qu'elle ne coule ordinairement que deux fois le jour, & à chaque fois l'espace d'une heure ; mais lorsque le vent souffle de la part de l'Est, & qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises dans l'espace de vingt-quatre heures. Enfin, il fait mention d'une troisiéme Fontaine, qui a aussi quelque chose de singu-

lier. Elle ſort d'une eſpece de puits, dont les côtez ſont garnis de pierres fort groſſes & fort peſantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule alors avec tant d'abondance, & avec un vent ſi fort, que les pierres en ſont ébranlées. La premiere eau en ſort à la hauteur de trois ou quatre braſſes; ſa chaleur eſt à un dégré, où on ne peut échauffer l'eau ordinaire, & ſe conſerve auſſi beaucoup plus longtems. Le canal, par où cette eau paſſe, eſt revêtu de bonnes pierres; précaution qu'on a cru devoir prendre, de peur qu'elle ne brûle la terre, & de ce grand canal on en a tiré pluſieurs plus petits, qui conduiſent l'eau dans les maiſons, où logent les malades. Au reſte, bien que j'aye diſtingué les Eaux dont parle le Sieur Caron de celles d'Ungen & d'Obama, il ſe pourroit bien faire, que les trois Fontaines, dont il nous a donné la deſcription, fuſſent dans l'un ou dans l'autre de ces deux endroits.

Du Souſre. Hiſtoire de l'Iſle Ivogasima.

Quoiqu'il en ſoit, un ſi grand nombre de Volcans, & de Bains chauds, prouvent aſſez, que le Japon renferme dans ſon ſein beaucoup de ſoufre. Quand on ne le ſçauroit pas d'ailleurs: il eſt véritablement peu de pays, où ce mineral, qui eſt la ſource de tous les métaux, ſoit plus abondant. On en tire ſurtout une ſi prodigieuſe quantité d'une Iſle de la Province de Saxuma, qu'on lui en a donné le nom: mais il n'y a gueres qu'un ſiecle, qu'on a oſé y aborder. On la croyoit auparavant inacceſſible, à cauſe d'une fumée épaiſſe & noire, qui en ſort continuellement, & dans laquelle l'imagination frappée des Peuples d'alentour, ſe figuroit des Monſtres horribles; de ſorte qu'on ne doutoit point, qu'elle ne fût habitée par les diables. Enfin un Particulier fut aſſez hardi pour aller la reconnoître; il en demanda la permiſſion, & il l'obtint; il choiſit cinquante hommes auſſi réſolus que lui, & quand il y fut arrivé, il trouva un terrein plat, & tellement couvert de ſoufre, que, de quelque côté qu'il marchât, une épaiſſe fumée ſortoit de deſſous ſes pieds. L'Iſle fut appellée IVOGASIMA, c'eſt-à-dire, l'*Iſle de Soufre*; & depuis ce tems-là, elle rapporte chaque année au Prince de Saxuma, environ vingt caiſſes d'argent, outre ce que lui produiſent les arbres, qui croiſſent ſur tous ſes rivages. Le pays de Ximabara, où il y a tant de Bains chauds, pourroit auſſi fournir du Soufre en quantité; mais une ſuperſtition, dont on n'a pas eu ſoin de nous expliquer la nature, empêche, dit-on, les habitans de profiter d'un ſi grand avantage. On n'eſt pas ailleurs ſi ſcrupuleux, & le Soufre eſt une des grandes richeſſes du Japon.

Des métaux; de l'or.

Il y a de l'or dans pluſieurs Provinces de cet Empire, & c'eſt un des plus grands revenus de l'Empereur; car on ne peut ouvrir aucune mine, ſurtout de ce métal, ſans la permiſſion du Monarque, qui ſe réſerve les deux tiers de ce que l'on en tire. Il eſt vrai que le Propriétaire étant chargé de faire les parts, il fait ſi bien la ſienne, que ſon tiers égale au moins les deux de Sa Majeſté Impériale. La plus grande partie de l'or du Japon ſe tire de la mine par la fonte; mais on en trouve auſſi dans le ſable en le lavant,

& il y en a toujours un peu dans le cuivre. Les plus abondantes mines de ce précieux métal, & celles dont l'or étoit le plus pur, ont été longtems celles du SADO, une des Provinces septentrionales de Nipon. On y ramasse encore quantité de poudre d'or, dont rien ne va à l'Empereur ; le Propriétaire la garde toute pour lui, & a grand soin d'empêcher qu'on ne fasse ouvrir sur cela les yeux à ce Prince. Les mines d'or de Surunga sont aussi très-estimées ; mais les unes & les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert depuis peu dans la Province de Saxuma, qui pourront dédommager le Japon, quand les premieres seront tout-à-fait usées; il est aujourd'hui très-expressément défendu d'y travailler. Dans l'essai, qui en fut fait, quand on la découvrit, un catti (a) de mine rendit jusqu'à la valeur de six taëls d'or, c'est-à-dire, six de seize.

Une Montagne située sur le Golfe d'OKUS dans le district d'OMURA, après avoir longtems penché d'un côté, tomba dans la mer, il y a environ cinquante ans; & comme on se fut avisé de creuser à l'endroit, où elle avoit été, on y trouva que la moitié du sable étoit d'or pur : il est vrai qu'il falloit creuser beaucoup pour y arriver, & bientôt même on fut contraint de se servir de Plongeurs pour le tirer : mais la dépense & la peine n'étoient rien pour une si riche récolte; le mal est qu'elle dura peu. Au bout de quelques années, un grand tremblement de terre, qui fut suivi de marées extraordinaires, couvrit la mine de bourbier, & d'argile à la hauteur de plusieurs brasses, & les travaux cesserent aussitôt. Les pauvres du voisinage continuerent encore quelque tems de s'occuper à laver le sable des environs ; mais à peine y trouvoient-ils assez d'or, pour avoir de quoi subsister.

Il en est à peu près de même d'une autre Mine de la Province de CHICUNGO. Elle donnoit beaucoup d'or; mais elle s'est tellement remplie d'eau, qu'on ne sçauroit plus y travailler. Elle est néanmoins située de maniere, que, si l'on faisoit une ouverture dans le Rocher, qui est à l'entrée, l'eau pourroit aisément s'écouler. On avoit même, dit-on, entrepris de le faire : mais un orage accompagné de tonnerre & d'éclairs, qui survint dans le moment, qu'on alloit mettre la main à l'œuvre, fit juger que la Divinité, qu'on croyoit présider en ce lieu, ne vouloit pas qu'on déchirât ainsi le sein d'une terre, qui étoit sous sa protection. Enfin, un accident pareil a empêché qu'on n'ouvrît une autre Mine d'or, qui est dans l'Isle d'AMAKUSA; un Torrent sorti tout à coup de la Montagne, au pied de laquelle on commençoit à creuser, inonda tellement la Mine, que tous les ouvrages furent ruinez : les Mineurs eurent même assez de peine à se sauver, & soit paresse, soit ignorance, ou superstition, on n'a point tenté depuis de remédier à cette inondation.

(a) *Catti* ou *Cati*, poids de la Chine & du Japon, qui se divise en seize taëls. Une taël fait une once & deux gros de France ; de maniere que le Catti revient à une livre quatre onces, poids de marc ; il faut cent catis pour faire un pic, qui est cent vingt livres de Paris.

De l'argent du Sowaas.

Il y a des Mines d'argent dans la Province de BINGO, (*a*) & de plus riches encore dans un lieu nommé CATTAMI, situé vers le Nord du Japon; c'est tout ce qu'on en sçait. La réputation constante, qu'ont ces Isles, depuis qu'on les a découvertes, d'être extrémement riches en or & en argent, & le peu de connoissance qu'on a des endroits, d'où l'on tire ces deux précieux métaux, est peut-être la meilleure preuve, qu'on ait de l'existence des deux Isles d'or & d'argent, dont nous avons parlé. Ce qui est certain, c'est que l'argent du Japon, si l'on en croit la plûpart des Auteurs, qui ont parlé de ce pays, est estimé le meilleur du monde, & qu'il a été un tems, qu'on l'échangeoit à la Chine pour de l'or, poids pour poids. Les Japonnois ont encore un métal fort précieux, mais factice, qu'ils nomment SOWAAS (*b*), & dont la couleur tire sur le noir; c'est un mélange de cuivre avec un peu d'or. Quand il est employé, il semble de l'or pur, & il ne lui est gueres inférieur, ni en couleur, ni en beauté. Il n'est point particulier aux Japonnois; mais ils le travaillent avec un art, où aucune autre Nation ne peut atteindre.

Du cuivre, de l'airain, & de l'étain.

Le cuivre qu'on tire du Japon, suffiroit seul pour l'enrichir. Ce sont les Provinces de SURUNGA, d'ATSINGO, & de KIINO-KUNI, qui en fournissent la plus grande quantité. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kiino-Kuni: celui d'Atsingo est grossier, & il en faut mêler soixante-dix cattis avec trente de Kiino-Kuni pour le rendre malléable, & propre à être travaillé. Celui de Surunga est non seulement très-fin, & sans défaut; mais il est encore chargé de beaucoup d'or, & les Japonnois séparent ces métaux infiniment mieux aujourd'hui, qu'ils ne faisoient autrefois, ce qui chagrine fort les Rafineurs de la Côte de COROMANDEL. Il y a encore quelques Mines de cuivre dans la Province de Saxuma, & l'Empereur a permis, il y a environ cinquante ans, d'y travailler. Tout le cuivre du Japon est porté à SACAY, une des cinq Villes Impériales, où on le rafine. C'est présentement une des principales marchandises, dont les Hollandois se chargent, & ils y font un profit considérable. L'airain est assez rare dans ces Isles, & il y est beaucoup plus cher, que le cuivre, parce que la calamine ne s'y trouve pas, & qu'il la faut faire venir du TONQUIN. La Province de BUNGO, & un ou deux autres endroits, produisent un peu d'étain; mais il est si blanc & si fin, qu'il vaut presque de l'argent; cependant il n'est d'aucun usage dans ce pays.

Du fer & du charbon de terre.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois Provinces de BIGEN, de BITSIU, & de MIMASAKA; mais on y en trouve en très-grande quantité. Il est affiné sur les lieux, & se vend presqu'aussi cher que le cuivre. Kœmpfer assûre, que la plûpart des outils de fer sont à plus grand prix, que ceux, qui sont de cuivre, ou même d'airain; qu'on se sert de ces deux métaux pour les ustenciles, les crochets, les crampons, & les autres pieces, qu'on

(*a*) Il y a de l'apparence qu'il faut lire *Bungo*.
(*b*) Ou *Savvaas*.

employe

employe pour les jointures dans la construction des Navires, & dans la fabrique des maisons : mais cet Ecrivain paroît avoir oublié en disant ceci, qu'il nous avoit assûré, que l'airain étoit fort rare, & fort cher au Japon. Les viandes se cuisent dans des pots d'une composition de fer ; où il entre je ne sçai quel alliage. Ils sont très-minces, & plus ils sont vieux, plus ils sont estimez, parce qu'on en a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon ; il s'en tire une grande quantité de la Province de CHICUGEN, des environs de KUJANISSA, & des Provinces septentrionales.

Du Sel. Maniere dont on le fait.

Le sel se fait avec de l'eau de la mer en cette maniere. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit d'un sable fin & fort net, puis on le laisse sécher. La même opération se réïtere, jusqu'à ce qu'on juge le sable suffisamment imbibé de sel ; alors on le ramasse, & on le met dans une cuve, dont le fonds est percé en trois endroits ; on jette encore dessus de l'eau de la mer, & on la laisse filtrer au travers du sable ; on reçoit cette eau dans de grands vases, puis on la fait boüillir jusqu'à une certaine consistance, & le sel, qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Minéraux qui manquent au Japon.

Les Japonnois n'ont ni *Antimoine*, ni sel *armoniac*, & ils ne connoissent pas même l'usage de ces deux minéraux. Le *Vif-argent*, & le *Borax*, leur viennent des Chinois : il y a néanmoins deux sortes de Borax au Japon, mais elles sont mêlées avec d'autres corps, & on ne veut pas se donner la peine, qui est nécessaire pour l'en séparer. Le *Mercure sublimé* y est rare, & à un prix excessif : on en fait le principal ingrédient d'une eau mercuriale, qui est, dit-on, souveraine pour la guérison des ulceres, des cancers, & d'autres maux semblables. Le *Cinnabre* naturel se prend intérieurement dans plusieurs maladies ; l'artificiel est employé dans les couleurs : l'un & l'autre vient de la Chine. Le commerce de cette précieuse marchandise est entre les mains de quelques Particuliers autorisez par des Lettres Patentes de l'Empereur, à le faire seuls. François Caron assûre, qu'il y a beaucoup de plomb au Japon ; Kœmpfer n'en parle point.

Des Pierres précieuses & des Perles.

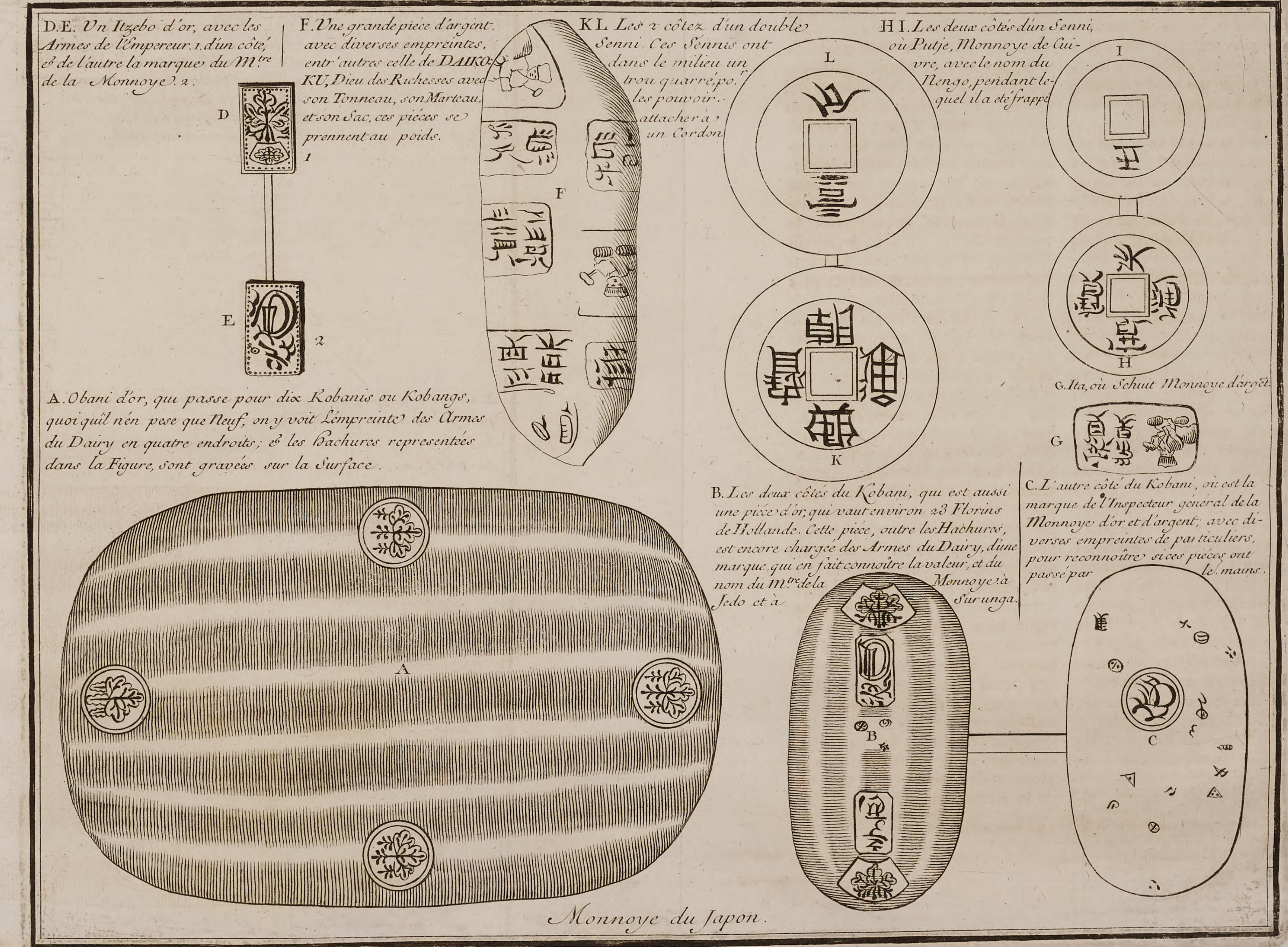
On trouve dans les montagnes de TSUGAAR, ou de TSUGARU, situées à une des extrémitez septentrionales du Japon, des *Agates* de différentes especes. Il y en a surtout de fort belles, d'une couleur bleuâtre, & assez semblable au *Saphir*. Il y a au même endroit des *Cornalines* & du *Jaspe*. Les côtes de l'Isle de XICOCO sont remplies d'Huîtres & de Coquillages, qui renferment des *Perles*, dont les Japonnois ont été longtems sans faire aucun usage. Ce sont les Chinois, qui en les achetant fort cher, leur en ont fait connoître le prix ; on en trouve encore ailleurs. Les plus grosses & les plus belles sont renfermées dans une Huître appellée *Akoja*, qui ressemble assez aux Coquilles de Perse. Elle est à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luisante en dehors ; un peu raboteuse & inégale en dedans ; d'une couleur blanchâtre, éclatante comme la Nacre de perle ordinaire, &

difficile à ouvrir. On ne voit de ces Coquilles qu'aux environs de Saxuma, & dans le Golfe d'Omura, où les Chinois, & les Tunkinois en achetent tous les ans pour trois cent taëls. On asſûre qu'elles ont une qualité prolifique, & que si l'on met quelques-unes des plus grosses dans une boëte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, appellée *Takaraga*, on voit naître une ou deux petites Perles à côté de chacune, & que quand elles sont parvenuës à maturité, ce qui arrive au bout de trois ans, elles se détachent d'elles-mêmes. Mais ces Perles sont fort rares, & ceux qui en ont, les gardent précieusement. J'ai vû dans plusieurs Relations, qu'un très-grand nombre de Perles du Japon, sont rouges. Les Auteurs les plus récens ne parlent point de leur couleur : mais Marc Pol de Venise dit positivement, qu'on y en voit de rouges de figure ronde, qui sont très-estimées.

Du Naphte. Dans une Riviere de la Province de JETSINGO, il y a du *Naphte* d'une couleur rougeâtre : les Japonnois l'appellent terre rouge. Il se tire de quelques endroits, où l'eau est presque dormante, & on s'en sert dans les lampes au lieu d'huile. Il y a de l'*Ambre gris* sur les côtes de Saxuma, & sur celles des Isles de RIUKU ; on en ramasse encore davantage sur les côtes de KHUMANO, & de toute la Province de KIINO-KUNI, de celle d'IXE (a), & des environs. Enfin, on en tire beaucoup des intestins d'une sorte de Baleine, dont nous parlerons ailleurs. L'*Ambre gris* est ordinairement mêlé avec les excrémens de cet animal, lesquels sont comme de la chaux, & presqu'aussi durs, qu'une pierre ; aussi les Japonnois ne donnent-ils point à ce bitume, d'autre nom, que celui d'excrémens de la Baleine. Ce n'est pourtant point là sa premiere origine. Il ne se forme point dans les entrailles de la Baleine, il ne fait que s'y façonner ; il croît au fond de la mer, & sert de nourriture à l'animal, dont on le tire : alors même ce n'est qu'une substance assez difforme, platte, gluante, semblable à la bouse de Vache, & d'une odeur très-desagréable. On le partage en petits morceaux, qu'on presse, & dont on fait des boules. En cet état il se durcit, & acquiert toute sa perfection ; mais il est fort sujet à être falsifié. Nos Insulaires ne regardent l'Ambre gris, comme une marchandise de prix, que depuis qu'ils ont vû l'empressement des Chinois & des Hollandois pour en avoir, & à l'exemple de la plûpart des Nations orientales de l'Asie, ils lui préferent l'*Ambre jaune*, à cause de sa perfection & de son antiquité.

Autres raretez des Mers du Japon. Les Mers du Japon produisent une très-grande quantité de Plantes marines, d'Arbrisseaux, de Coraux, de Pierres singulieres, d'Eponges, & des Coquillages de toutes les sortes, qui ne le cedent point en beauté à tout ce qu'on voit en ce genre dans l'Isle d'Amboine, & dans les Moluques : mais les Japonnois en font si peu d'estime, qu'ils ne veulent pas même se donner la peine de les chercher ; & s'il s'en rencontre par hazard dans les filets des Pêcheurs, ils le portent au plus

(a) Ou Isje.


D.E. Un Itzebo d'or, avec les Armes de l'Empereur. 1. d'un côté, & de l'autre la marque du M.tre de la Monnoye. 2.
D
1
E
2
F. Une grande piéce d'argent. avec diverses empreintes, entr'autres celle de DAIKO-KU, Dieu des Richesses avec son Tonneau, son Marteau, et son Sac, ces piéces se prennent au poids.
F
KL. Les 2 côtez d'un double Senni. Ces Sennis ont dans le milieu un trou quarré, po.r les pouvoir. attacher à un Cordon.
L
K
H I. Les deux côtés d'un Senni, où Putje, Monnoye de Cuivre, avec le nom du Nengo, pendant lequel il a eté frappé
I
H
G. Ita, où Schuit Monnoye d'argēt.
G
A. Obani d'or, qui passe pour dix Kobanis ou Kobangs, quoi qu'il n'en pese que Neuf, on y voit l'empreinte des Armes du Dairy en quatre endroits; & les Hachures representées dans la Figure, sont gravées sur la Surface.
A
B. Les deux côtés du Kobani, qui est aussi une piéce d'or, qui vaut environ 23 Florins de Hollande. Cette piéce, outre les Hachures, est encore chargée des Armes du Dairy, d'une marque, qui en fait connoître la valeur, et du nom du M.tre de la Monnoye à Jedo et à Surunga.
B
C. L'autre côté du Kobani, où est la marque de l'Inspecteur général de la Monnoye d'or et d'argent; avec diverses empreintes de particuliers, pour reconnoître si ces piéces ont passé par les mains.
C
Monnoye du Japon.

proche Temple de FEBIS, qui est le NEPTUNE du Japon, comme une offrande, qu'ils jugent lui être agréable, ou comme un tribut, qu'ils s'imaginent lui devoir rendre des productions les plus rares de l'élément, auquel il préside.

Du Commerce, & des Monnoyes.

Les autres marchandises, qui entrent dans le commerce avec les Etrangers, sont le Coton, le Chanvre, le Lin, le Poil de Chevre, les Etoffes de soye, les Peaux de Cerfs, des ouvrages de Menuiserie, des Cabinets, la Porcelaine, les Drogues médecinales, la Filoselle & la Soye. Il n'y a dans tout l'Empire qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la CASIE (a) varioit beaucoup pour le poids ; chaque Province ayant le sien : mais peu de tems après la réduction de tout le Japon par les Princes, qui occupent aujourd'hui le Trône de CUBO-SAMAS, l'Empereur a fait refondre toutes les différentes Monnoyes, & a fait fabriquer une Casie de cuivre, qui court par tout : il a même acheté une partie des anciennes plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois monnoyes d'or, dont la plus haute est du poids de six Réaux, qui sont quarante Taëls, & le Taël est de cinquante-sept sols de France. Les deux autres sont fort petites ; il en faut dix de l'une pour faire le poids de six Réaux & demi, & autant de pieces de l'autre ne sont que cinq huitiémes d'une Réale, ou un Taël, & la seiziéme partie d'un Taël.

Pour ce qui est de l'argent, l'aliage en est le même, que l'étoit celui de nos Ecus, il y a cinquante ans. Les pieces de cette monnoye sont en forme de bâton, ou de lingot ; on les pese, & on en prend autant qu'il en faut pour faire la valeur de trente Taëls : on les enveloppe ensemble dans un sac, & on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite monnoye d'argent, qui a la figure d'une féve ronde, qui n'a point de poids arrêté, & qui pese depuis un schelling (b) jusqu'à dix. Les Casies viennent après, & c'est la plus petite monnoye du pays.

Je finis ce Chapitre par la *Porcelaine*. Un Voyageur, homme d'esprit, & qui a fait un long séjour à la Chine, m'avoit assûré qu'il ne se faisoit point de Porcelaine au Japon, & que celle, que nous connoissons en Europe sous ce nom, & qui est si estimée, se faisoit à la Chine pour les Japonnois, qui l'y venoient acheter. Il est certain qu'ils y en achetent beaucoup ; mais il ne l'est pas moins, que celle, qui porte le nom du Japon, se fabrique dans le FIGEN, la plus grande des neuf Provinces du XIMO. La matiere, dont on la forme, est une argile blanchâtre, qui se tire en grande quantité du voisinage d'URISIINO, & de SUWOTA, sur les montagnes, qui n'en sont pas fort éloignées, & en quelques autres endroits de cette même Province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, il faut encore la pêtrir, & la bien laver, avant que de la rendre transparente, & l'on

(a) *Casie* ou *Cassie*, petite monnoye du Japon, qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers.

(b) Monnoye de Hollande de six sols piece.

assûre que ce travail est si pénible, qu'il a fondé un Proverbe, qui dit, *que les os humains sont un des ingrédiens, qui entrent dans la Porcelaine.* Je n'ai pû rien apprendre davantage sur la fabrique de cette précieuse Vaisselle. Elle ne differe apparemment pas beaucoup de celle de la Chine, dont nous avons une si belle description dans le XII. Recueil des Lettres édifiantes & curieuses des Missionnaires de la Compagnie de Jesus.

On convient que l'ancienne Porcelaine du Japon est plus estimée, que celle de la Chine, & mérite cette préférence, surtout par ce blanc de lait, qui lui est particulier. Celle d'aujourd'hui a un peu dégénérée. On croit que le secret de préparer la matiere s'est perdu en partie. Celle de Saxe approche beaucoup de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la surpasse même par le gras du dessein & la finesse des traits.

CHAPITRE III.

Des Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, des Maisons particulieres, des Jardins, & du Ciment de Kiomitz.

Des Villes, leur nombre, & leur figure.

On compte dans le Japon jusqu'à treize mille Villes, presque toutes fort peuplées (*a*). Aucune n'est fermée de murailles; les ruës dans la plûpart sont tirées fort droites, & se coupent à angles droits. Les portes n'ont rien, qui les distingue de celles, qui sont au bas de chaque ruë, & qu'on ferme régulierement toutes les nuits. Il y en a pourtant quelques-unes, des deux côtez desquelles on a élevé des pans de murailles, qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes Villes, & dans toutes celles, où quelque Prince réside, ces portes sont plus ornées, mieux fortifiées, & l'on y monte exactement la garde. Le reste est tout ouvert: mais quelques-unes sont enceintes d'une large haye, ou, ce qui est plus rare, d'un fossé. Les Villes Impériales ne sont gueres mieux fortifiées que les autres: mais dans les passages étroits, qui y conduisent, & qu'il est difficile d'éviter, on a construit de bonnes portes, où il y a toujours une nombreuse garde, & l'on y examine avec soin tous ceux, qui y entrent.

Les Bourgs & les Villages.

Les Bourgs & les Villages, dont Kœmpfer fait monter le nombre

(*a*) Don Jean Cevicos qui a parcouru une bonne partie du Japon en 1610. ne parle pas des Villes du Japon, comme étant aussi peuplées que le dit Kœmpfer; mais il faut observer qu'alors les Japonnois trafiquoient beaucoup au dehors, & que depuis qu'il ne leur est plus permis de sortir de leur pays, il doit y avoir sur cela un grand changement. D'ailleurs, Cevicos ne parle gueres que du Ximo, & cette grande Isle avoit plus contribué que les autres parties du Japon à la guerre de Corée, parce que les Chrétiens y étoient en plus grand nombre qu'ailleurs, & que Tayco-Sama en vouloit diminuer le nombre, & affoiblir les Princes, qui faisoient profession de cette Religion, ayant même eu dessein de les laisser tous en Corée.

jusqu'à neuf cent neuf mille huit cent cinquante-huit, & qui sont ordinairement bâtis le long des grands chemins, sont très-peuplez, surtout dans la grande Isle de Nipon. Les petits Marchands & les Manœuvres font la meilleure partie de leurs habitans, & se logent ordinairement le long des grands chemins; la plûpart même de ces Bourgs ou Villages, ne consistent que dans une double rangée de maisons; mais si longue, qu'il n'y a presque point de séparation d'un Village à l'autre, & que toutes les routes un peu fréquentées sont, pour ainsi dire, bordées de maisons à droite & à gauche. Celles des Paysans sont fort peu de chose; elles sont composées de quatre murailles basses, couvertes d'un toît de chaume, ou de bardeau. Sur le derriere le plancher est un peu plus élevé, & c'est là qu'est le foyer; tout le reste est couvert de nattes assez propres. Derriere la porte de la ruë, qui est toujours ouverte, pend une rangée de grosses cordes, qui forment une espece de jalousie, laquelle n'empêche point de voir, & fait qu'on n'est point vû. Il paroît bien de la misere dans ces maisons; mais à l'aide de quelques provisions de ris, de racines, & d'autres légumes, tous subsistent, se portent bien, & sont contens. Au reste, c'est une chose surprenante, que le nombre des boutiques, qu'on voit dans toutes les Villes, & jusques dans les plus petits Villages; & il n'est pas aisé de comprendre, comment un pays aussi isolé que celui-là, peut fournir à un si grand commerce au dedans, n'en faisant qu'un fort médiocre au dehors.

Des Places.

Chaque Ville, & la plûpart des Bourgs ou Villages, ont une Place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple *la volonté suprême*, comme on parle dans le pays; c'est-à-dire, où l'on publie les Edits, & les ordres particuliers de l'Empereur. C'est le Seigneur, ou le Gouverneur de la Province, qui les fait notifier en son propre nom; & pour l'instruction des passans, ils sont écrits en gros & beaux caracteres sur une planche attachée au-dessus d'un poteau, qui a pour le moins deux toises de hauteur; on les y laisse longtems; ainsi on y en trouve de différentes dattes: on y en voit aussi des Gouverneurs, des Seigneurs particuliers, & des Magistrats; & l'on trouve quelquefois des pieces de monnoye sur le poteau, pour ceux, qui donneront des lumieres sur ce qu'on veut sçavoir.

Il y a d'autres Places situées hors des Villes & des Villages, & toujours à l'Occident, qui sont destinées pour l'exécution des Criminels. On les reconnoît aisément par les poteaux, & par les instrumens, qu'on y laisse pour inspirer de la terreur.

Des Châteaux.

Les Châteaux des Princes & des Seigneurs sont ordinairement situez ou sur les bords des grandes Rivieres, ou sur quelqu'éminence; & ils occupent presque toujours un fort grand terrein. La plûpart ont trois enceintes, dont chacune a son fossé, & une muraille de terre ou de pierre, avec une porte fortifiée. Le Seigneur loge au centre; où il y a une tour blanche & quarrée à trois étages, avec un petit toît en forme de couronne, ou de guirlande. Dans la seconde enceinte sont logez les

Gentilshommes de la chambre, les Intendans, les Secretaires, & les autres Officiers. La premiere est occupée par les Soldats, les Domestiques, & autres personnes semblables. Les espaces vuides sont cultivez; on en fait des Jardins, où l'on y seme du Ris. Les murailles, qui sont blanches, les bastions, les portes, sur lesquelles on éleve de petits bâtimens à deux ou trois étages, & la Tour du milieu, dont je viens de parler; tout cela relevé par des peintures, & le vernis, qui y sont prodiguez au-delà de ce qu'on peut dire, fait de loin une assez belle perspective. Il y a pour l'ordinaire au dehors une place destinée à la revûë des Troupes. Du reste, les fortifications de ces Châteaux sont assez bonnes pour un pays, où le canon n'est presque pas en usage; & ceux, à qui ces Places appartiennent, sont obligez de les tenir toujours en bon état: cependant s'il arrive que quelque partie en tombe, on ne peut la relever sans une permission expresse de l'Empereur, qui l'accorde aujourd'hui très-rarement. La politique présente des Monarques Japonnois est de ne plus souffrir qu'on bâtisse de nouveaux Châteaux; aussi le nombre en étoit-il réduit, il y a plus de quarante ans, à cent quarante-six dans toute l'étenduë de l'Empire, la plûpart à la porte des grandes Villes.

Des maisons des Particuliers.

Les Maisons des Particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, & il est rare, qu'elles les ayent, à moins qu'on n'en veüille faire des magasins. Les Palais même des Empereurs n'ont qu'un étage; quoique quelques Maisons particulieres en ayent deux: mais alors le premier (a) est si bas, qu'on ne peut gueres s'en servir, que pour serrer les meubles nécessaires dans l'usage ordinaire. Ce sont les tremblemens de terre, si fréquens au Japon, qui obligent de bâtir ainsi: mais si ces Maisons ne sont pas comparables aux nôtres pour la solidité, ni pour l'élévation, elles ne leur sont inférieures, ni pour la propreté, ni pour la commodité, ni pour un certain agrément, que les Japonnois donnent à tout ce qu'ils font. Presque toutes sont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez de chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour éviter l'humidité; car il paroît qu'en ce pays-là on ne connoît point l'usage des caves; & comme les Maisons sont fort sujettes à être brûlées, il y a dans chacune, un endroit séparé, & fermé de murailles de maçonnerie, où l'on a soin de tenir toujours ce que l'on a de plus précieux: les autres murailles sont faites de planches, & couvertes de grosses nattes, qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les Maisons des personnes de condition sont divisées en deux appartemens; d'un côté est celui des femmes, qui pour l'ordinaire ne paroissent point; de l'autre est la salle où l'on reçoit les visites. Les femmes ont plus de liberté parmi les Bourgeois, & le petit peuple: elles se laissent voir; mais en général les personnes du sexe sont traitées avec beaucoup de respect, & se distinguent par une grande rete-

(a) Ce qu'on appelle ici le premier étage, n'est autre que le rez-de-chaussée.

nuë. Jusques dans les plus petites choses on a de grands égards pour elles ; on trouveroit fort mauvais qu'on y manquât, & il ne leur est pas permis de le souffrir. Les plus belles Vaisselles de Porcelaine, ces Cabinets, ces Coffres si estimez, qui se transportent par tout, ne servent point pour orner les appartemens, où tout le monde est reçu; on les tient dans les lieux sûrs, dont j'ai parlé, & où l'on n'admet que les meilleurs amis. Le reste de la maison est orné de Porcelaines communes, de Pots pleins de Thé, de Peintures, de Livres manuscrits & curieux, d'Armes & d'Armoiries. Le plancher est couvert de nattes doubles & bien rembourrées, dont les bords sont des franges, des broderies, ou d'autres ornemens semblables. Selon les Loix ou l'usage du pays, elles doivent toutes avoir une toise de longueur, & une demie de largeur.

Les deux appartemens, qui divisent le corps de la maison, consistent en plusieurs chambres, séparées par de simples cloisons, ou plutôt par des especes de paravents, qu'on peut avancer, ou reculer comme l'on veut; en sorte que les chambres s'élargissent, ou se retrécissent selon le besoin. Les portes des chambres, & les cloisons, sont couvertes de papier, même dans les maisons les plus magnifiques: mais ce papier est orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures, dont le platfond est toujours embelli: en un mot, il n'y a pas un coin dans la maison, qui n'offre quelque chose de riant & de gracieux: aussi peut-on dire, qu'en cela, comme en toute autre chose, ces Insulaires on conservé plus que tous les autres peuples, le vrai goût de la nature, & qu'ils ont bien plus songé à l'embellir, qu'à lui substituer l'art, ou la rendre méconnoissable par l'artifice. Au reste, toute cette aménité coûte peu; on ne se sert pour les maisons d'aucuns matériaux, qui ne se trouvent sur les lieux, & qui ne soient à un prix fort modique.

Il est encore à observer, que cette maniere de disposer les appartemens rend les maisons plus saines: premierement, parce que tout est bâti de bois de sapin & de cedre; en second lieu, parce que les fenêtres sont ouvertes de telle façon, qu'en changeant les cloisons de place, on y donne un passage libre à l'air. Le toît, qu'on couvre de planches, ou de bardeau, est soutenu de grosses poutres; & quand la maison a deux étages, le second est pour l'ordinaire bâti plus solidement que le premier. On a reconnu par expérience, que l'édifice en résiste mieux aux tremblemens de terre. Les dehors n'ont rien de fort gracieux par rapport à la construction. Les murailles, que j'ai dit être de planches, & qui sont fort minces, sont en bien des endroits enduits d'une terre grasse, qui se trouve auprès d'Ozaca, & au défaut de cette terre, qui est fort belle, on répand sur tout le dehors de la maison plusieurs couches de vernis; les toits même en sont couverts. Ce vernis est relevé de dorures, & de peintures. Les fenêtres sont chargées de pots de fleurs; & il y en a pour toutes les saisons, si on en croit François Caron: mais quand les naturelles manquent, on y sup-

plée par les artificielles. Tout cela fait un effet qui charme l'œil, s'il ne le contente pas autant que feroit une belle architecture.

Le vernis n'est pas plus épargné dans les dedans. Les portes, les portaux, une galerie, qui regne ordinairement sur tout le derriere des maisons, & d'où l'on descend dans le Jardin, en sont enduits, à moins que le bois n'en soit si beau, qu'on n'en veüille pas cacher les veines, & les nuances; car alors on se contente d'une couche légere d'un verni transparent. On ne trouve dans les chambres ni bancs, ni chaises; la coutume étant au Japon, comme dans tout le reste de l'Asie, de s'asseoir à terre; & pour ne point gâter les nattes, qui couvrent le plancher, & servent de sieges, on n'y marche jamais avec les souliers, ou, pour parler plus juste, avec les sandales, qu'on quitte en entrant dans la maison. On couche sur ces mêmes nattes, sur lesquelles les personnes aisées étendent un riche tapis, & une machine de bois sert d'oreiller. C'est une espece de coffre presque cubique, creux, & composé de six petits ais joints ensemble fort proprement, & vernissez; il a environ un empan de long, & un peu moins de largeur. La plûpart des ustenciles de ménage sont d'un bois mince, couvert d'un verni épais tirant sur le rouge foncé. Les fenêtres sont de papier, & ont des volets de bois en dedans & en dehors; mais on ne les ferme que la nuit, & ils ne paroissent point pendant le jour; leur unique usage est d'empêcher, qu'on n'entre dans la maison à la faveur des ténebres, ou par la cour, ou par la galerie.

Des Foyers.

Dans la salle où l'on reçoit le monde, il y a toujours une grande armoire, vis-à-vis la porte, & c'est contre cette armoire, qu'on place les personnes, dont on reçoit la visite. A côté de l'armoire il y a un buffet, sur lequel on met des Livres, qui traitent de la Religion, & ordinairement à côté de la porte; il y a une maniere de balcon placé de telle maniere, que sans se lever de l'endroit, où l'on est assis, on peut avoir vûë, ou sur la campagne, ou sur la ruë, ou sur le Jardin. Comme on ignore au Japon l'usage des cheminées, on ménage dans les plus grandes chambres, sous le plancher, un trou quarré & muré, qu'on remplit de cendres & de charbons allumez, ce qui répand assez de chaleur pour échauffer toute la chambre; quelquefois on met sur le foyer une table basse, qu'on couvre d'un grand tapis, sur lequel on s'assied, quand le froid est bien piquant, à peu près comme on fait en Perse sur ce qu'on appelle un *Kurtsii*. Dans les chambres, où il ne peut y avoir de foyer, on y supplée par des pots de cuivre & de terre, qui font à peu près le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer, pour attiser le feu, ce qui se fait avec la même adresse, dont on use de deux petits bâtons vernissez à la place de fourchettes pour manger.

Ornemens des appartemens de parade.

Dans les maisons des personnes fort riches, & dans les grandes Hôtelleries, on ne laisse pas de trouver des choses assez curieuses, qui servent ordinairement à amuser les Voyageurs. Ce sont, 1°. un grand papier bordé en maniere de cadre d'une broderie fort propre, & assez souvent

ſouvent fort riche. On y repréſente quelque Divinité, ou quelque figure d'une perſonne éminente en vertu. Le pinceau en paroît groſſier, mais les traits en ſont hardis, & prennent ſi bien les proportions, & la reſſemblance, qu'on y reconnoît d'abord celui, qu'on a eu deſſein de repréſenter. Quelquefois au lieu d'un portrait on ſe contente de tracer ſur le papier une Sentence morale de quelque fameux Philoſophe, ou d'un Poëte célebre : on y en voit même, qui ſont écrites de leur propre main, ou bien ce ſont de ſimples traits fort bien executez d'un habile Ecrivain. 2°. Des Peintures repréſentans de vieux Chinois en maniere de groteſques, des Oiſeaux, des Arbres, des Payſages, qui ſont appliquez ſur des paravents, & toujours d'une main de maître. 3°. Des Pots de Fleurs, qu'on a ſoin de changer ſelon la ſaiſon, d'entrelaſſer avec des branches, & de diſpoſer avec un art, & un goût infini. 4°. Des Caſſolettes d'airain, ou de cuivre, jettées en moule dans la forme d'une Gruë, d'un Lion, ou de quelqu'autre animal rare, & toujours d'un travail exquis. 5°. Quelques pieces d'un bois rare, dont les veines & les couleurs ſont admirables, & diſpoſées d'une maniere, qui ſurprend, ſoit qu'elles ſoient une production de la nature, ou un effet de l'art. Quelquefois ces pieces de bois n'ont de remarquable, que leur figure, & quelque jeu bizarre de la nature. 6°. Des Toilettes de réſeau, ou des Etoffes à ramage parfaitement travaillées, ſemblables à celles, dont on orne les balcons, les fenêtres, le haut des portes, & les paravents. 7°. La Vaiſſelle, les Porcelaines, & les autres uſtenciles rangées ſur le plancher dans un très-bel ordre.

Mais ce qu'on trouve dans les grandes Maiſons, & dans les plus belles Hôtelleries de plus curieux, & de plus frappant, ce ſont les Jardins. Il n'eſt perſonne de tous ceux, qui en ont parlé, qui ne convienne, qu'on ne ſe laſſe jamais d'en admirer la beauté, la magnificence, & le bon goût. Ils occupent tout l'eſpace, qui eſt derriere la maiſon, & ils ſont de la même longueur, ordinairement quarrez, & murez à la maniere des citernes ; ce qui donne lieu de croire, que le terrein en eſt creuſé à quelque profondeur. On y deſcend par une galerie, qui avance derriere la maiſon, & au bout de laquelle il y a un Bain & une Etuve ; car les Japonnois ont la coutume de ſe baigner ou de ſe faire ſuer tous les ſoirs. Des Jardins.

Une partie du Jardin eſt pavée de pierres rondes de diverſes couleurs, qu'on prend au fond des Rivieres, ou au bord de la Mer ; le reſte eſt couvert de gravier, qu'on a ſoin de nettoyer tous les jours : le tout eſt dans un deſordre apparent, qui a un agrément infini. Les plus grandes pierres occupent le milieu, & forment une allée, dans laquelle on peut ſe promener : des Plantes, qui portent des fleurs, & dont il y a toujours quelqu'une de rare, ſont diſpoſées d'eſpace en eſpace, & forment une agréable variété. A un des coins du Jardin, il y a un petit Rocher ou Coteau parfaitement imité ſur la nature, orné d'Oiſeaux, ou d'Inſectes d'airain jettez au moule, & placez avec art. Souvent un petit Ruiſſeau ſe précipite du haut

du Rocher avec un doux murmure, & tout cela est exécuté avec une perfection, qui ne laisse rien à desirer. A côté du Rocher, il y a un petit Bois planté à la main, & composé d'arbres, qui peuvent croître fort près les uns des autres : enfin, on trouve dans un autre endroit un petit Vivier environné d'Arbres & rempli de Poissons. Quand le terrein ne permet pas d'avoir de pareils Jardins, on y supplée par quelques Fruitiers sauvages, tels que sont des Pruniers, des Cerisiers, ou des Abricotiers. Kœmpfer dit qu'on a soin de les greffer, non pas pour en rendre le fruit meilleur, car ils n'en portent point; mais pour en avoir plus de fleurs. Plus ces Arbres sont vieux, tortus & difformes, plus on en fait de cas : on en laisse quelquefois croître les branches, jusqu'à ce qu'elles entrent dans les chambres ; mais pour l'ordinaire on les ébranche, pour leur faire porter des fleurs plus larges, & en plus grande quantité ; elles sont effectivement fort grandes, souvent doubles, & d'un très-bel incarnat. Dans les plus petites maisons, qui ne peuvent pas même avoir de ces Arbres, on pratique une ouverture, où l'on a soin de tenir une cuve pleine d'eau, dans laquelle on conserve une sorte de poisson, qui a la queuë dorée, ou argentée ; on y ajoûte quelques pots à fleur, ou bien on plante certains Arbres nains, qui croissent aisément sur la pierre ponce, sans qu'il y ait dessus aucune terre, pourvû que la racine soit toujours dans l'eau. Le petit peuple en plante souvent de cette espece devant les portes de ses maisons.

Je ne parle point ici des Palais des Empereurs, & de quelques Princes, dont nous avons des descriptions assez exactes ; l'occasion s'en présentera plus naturellement ailleurs. Les plus considérables de ces Palais sont bâtis de pierres, aussibien que toutes les Forteresses, dont le nombre n'est pas aujourd'hui, à beaucoup près, aussi grand qu'il l'étoit au tems des guerres civiles. Les pierres, qui sont employées à ces Edifices, sont d'une grandeur prodigieuse, & posées les unes sur les autres sans ciment; ce n'est pas que le Japon soit dépourvû de ciment ; il s'en fait même de fort estimé dans un lieu nommé Kiomitz, dont le principal ingrédient est la résine tirée des sapins, qui croissent sur les montagnes voisines : mais il y a bien de l'apparence, qu'il est fort rare dans les Provinces éloignées de cet endroit-là. *Du ciment de Kiomitz.*



CHAPITRE IV.

De la maniere de voyager au Japon, des Chemins, des Ponts, de l'équipage des Voyageurs, des Voitures d'Eau, de la construction des Navires, des Postes, des Hôtelleries, quelques autres particularitez, qui regardent les Voyages, & leurs incommoditez.

IL y a peu de pays, où l'on ait plus travaillé à faciliter les voyages, que dans celui-ci; soit qu'on considere la beauté des chemins, la commodité des voitures, le grand nombre d'Hôtelleries, ou d'autres lieux de rafraîchissement & de repos, qu'on trouve presque à chaque pas; soit qu'on fasse attention à la multitude de Valets, de gens de service de toutes les especes, qu'on a presque pour rien dans un pays, où les hommes sont si communs, & où le peuple est peut-être mieux discipliné, plus serviable, plus accoutumé à la subordination & au travail, que nulle part ailleurs. Je commence par les chemins; mais je crois devoir avertir ici, que la police, qu'on admire aujourd'hui dans le Japon, & surtout celle, qui regarde l'utilité & la commodité du public, n'est dans cette perfection, où nous la verrons en plusieurs endroits de cet Ouvrage, que depuis la derniere révolution, qui a mis sur le trône de Cubo-Samas la famille, qui l'occupe aujourd'hui, & qui a réüni tout le Japon sous ses loix.

Des chemins. Dans la premiere division, qui fut faite de cet Archipel en sept grandes Contrées, chaque Contrée fut séparée des autres par des chemins d'une largeur extraordinaire; & comme elles furent ensuite soudivisées en plusieurs Provinces, on dressa autant de nouvelles routes, qui toutes aboutissent aux grands chemins, comme les petites Rivieres se vont perdre dans les grandes. Il s'est encore fait depuis, ainsi que nous l'avons remarqué, une nouvelle division des Provinces en Districts particuliers, & elle a produit de nouveaux chemins de traverse; & tout cela s'est fait avec une attention, qui ne sçauroit aller plus loin. On peut juger de la largeur de tous ces chemins par une chose, dont Kœmpfer a été plusieurs fois témoin; c'est que les plus grands trains des Princes & des Seigneurs peuvent s'y croiser, sans rien déranger à l'ordre de leur marche; alors le train, qui monte, c'est-à-dire, qui va du côté de Meaco, prend la gauche, & celui qui descend, ou qui s'éloigne de cette ancienne Capitale, prend la droite; or ces trains sont souvent de vingt mille personnes, & quelquefois de beaucoup plus.

Toutes les routes un peu fréquentées ont les distances marquées de mille en mille pas géométriques (*a*), Distances marquées dans les chemins.

(*a*) Il y a bien de l'apparence, que Kœmpfer, de qui tout ceci est tiré, se trompe, quand il donne mille pas géométriques à ces distances; car il dit ailleurs, que les milles, ou les lieuës, sont en quelques endroits d'une heure de chemin, & en d'autres de trois quarts d'heure seulement.

comme il étoit autrefois en usage parmi les Romains, & ces marques qui se comptent, à commencer depuis le grand Pont de Iedo, qu'on appelle par excellence LE PONT DU JAPON, sont deux petites buttes élevées des deux côtez du chemin, sur le sommet desquelles on a planté des arbres : de cette maniere, un Voyageur, en quelque lieu, qu'il se trouve, peut sçavoir à toute heure, de combien de milles il est éloigné de la nouvelle Capitale de l'Empire. De plus, à l'extrémité de chaque Contrée, Province, ou District, il y a un pilier de bois, ou de pierre, sur lequel on a écrit en gros caracteres, quelles sont les Provinces, ou les terres, qui aboutissent en cet endroit-là, à qui elles appartiennent, & de combien de milles, la Ville, ou le Château le plus proche en est éloigné.

Police pour la propreté des chemins.

Les chemins, & jusqu'aux plus petites routes, sont plantez des deux côtez, de Sapins, ou d'autres pareils arbres, qui, par leur ombre, sont pour les Voyageurs d'une grande commodité, & d'un grand agrément ; à quoi il faut ajoûter, qu'il se rencontre par tout des Fontaines, qui entretiennent l'air dans une grande fraîcheur. Pour ce qui regarde la propreté des chemins, on y apporte des soins, qui passent tout ce qui se pratique en cela dans les pays le mieux policez. On y a creusé des fossez & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres basses, qu'elles fertilisent, & l'on y a élevé des digues, pour arrêter celles, qui tombant des montagnes, ou des autres lieux élevez, pourroient causer des inondations : de sorte qu'ils sont en tout tems pratiquables, autant que la nature du terroir, ou la rigueur de la saison le peut permettre ; car en hyver la grande abondance des neiges y produit une incommodité, à laquelle on n'a pas encore pû remédier : je m'étonne que l'on ne s'y soit point avisé de se servir de raquettes, ou de traînes, comme on fait en Moscovie, & dans le Canada.

Les Villages les plus proches sont chargez des travaux, dont je viens de parler ; tous les jours on nettoye les chemins, & lorsque quelque personne de grande considération doit y passer, des hommes gagez exprès vont devant, pour voir, si tout est en bon état. Il y a aussi de distance en distance des monceaux de sable pour unir & sécher le chemin au cas, que les grandes pluyes l'eussent rompu. Enfin, les Seigneurs, & les Gouverneurs de Province, trouvent toujours de trois lieuës en trois lieuës des Cabinets de verdure dressez exprès pour eux, où l'on a ménagé de petits réduits pour leur commodité, & pour leurs besoins. Au reste, ce qui regarde l'entretien ordinaire de ces chemins ne coûte pas beaucoup ; car tout ce qui peut les salir, est de quelqu'usage pour les Paysans : les pommes, & les branches, qui tombent des Sapins, & des autres arbres, leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare en quelques Provinces, & toutes les autres immondices servent à engraisser la terre ; de sorte qu'ils s'empressent d'eux-mêmes à les venir enlever.

Des Ponts.

Il y a plusieurs chemins, qui traversent les montagnes, dont quelques-unes sont si escarpées, & si

hautes, qu'on est obligé de s'y faire porter dans des litieres. On a bâti des Ponts sur toutes les Rivieres, qui l'ont permis, & il y en a de très-longs. La plûpart sont de bois de cedre, très-solides, & si bien entretenus, qu'ils paroissent toujours, comme s'ils venoient d'être achevez. Comme on peut parcourir tout le Japon, sans payer aucun droit de Doüanne, on ne sçait pas non plus ce que c'est que le droit de péage; on est seulement en quelques endroits dans l'usage de donner à ceux, qui gardent les Ponts, une petite piece de la valeur d'un liard, quand on passe dessus. Il y a plusieurs de ces Ponts, qui ont plus de cent toises de long. Il y en a un à IODO, petite Ville entre Osaca, & Meaco, qui a quatre cent pas & quarante arches : presque tous sont ornez de très-belles balustrades, & avancent au moins de deux toises de chaque côté. Ces quatre toises ne sont point comptées dans leur longueur.

Equipages des Voyageurs.

Les Japonnois n'usent de hauts-de-chausses que dans leurs voyages, & ces hauts-de-chausses sont extrêmement larges jusqu'aux genoux : ils vont ensuite toujours en retrécissant jusqu'à la cheville du pied, & sont fendus des deux côtez pour y faire entrer les deux bords de la robe, qui sans cela incommoderoit beaucoup ceux, qui marchent : il y en a, qui portent aussi alors une maniere de juste-au-corps, ou de manteau court; d'autres, au lieu de faire descendre le haut-de-chausse assez bas pour couvrir la jambe, y suppléent par de larges rubans, dont ils se couvrent depuis le genou jusqu'au pied. Les domestiques, & la plûpart de ceux, qui sont chargez, ne portent rien de tout cela: & quoiqu'ils n'ayent qu'une espece de brayer assez court, ils se troussent jusqu'à la ceinture, sans aucun égard pour la pudeur : rien n'est même plus ordinaire, que de voir jusques dans les Villes, les hommes, & les femmes, qui travaillent à quelque chose de pénible, laisser tomber leurs robes sur leurs ceintures, & demeurer tout-à-fait nuds jusques-là : on prétend qu'il ne leur vient pas à l'esprit, qu'il y ait en cela de l'indécence; & il est certain qu'encore que cette Nation soit généralement parlant fort dissoluë, tous ceux, qui l'ont connuë de plus près, conviennent, ainsi que je l'ai déja observé, que le sexe y est à cela près d'une modestie, & d'une réserve, qui peut servir de modele à toutes les autres. Cela est-il plus difficile à concilier, que les Peintures & les Statuës, qu'on ne craint point d'exposer tous les jours à la vûë dans les maisons chrétiennes, où l'on se pique d'une plus grande régularité, & même d'une plus grande sévérité?

Les hommes, non plus que les femmes, ne sortent jamais sans avoir un éventail à la main, & dans les voyages ils en ont, sur lesquelles les routes sont marquées, aussibien que les bonnes Hôtelleries, & le prix des vivres. Au défaut de ces éventails, on se sert, pour sçavoir tout ce que je viens de dire, de petits Livres, qu'on trouve par tout à acheter de petits garçons, dont le métier est de mandier sur toutes les routes.

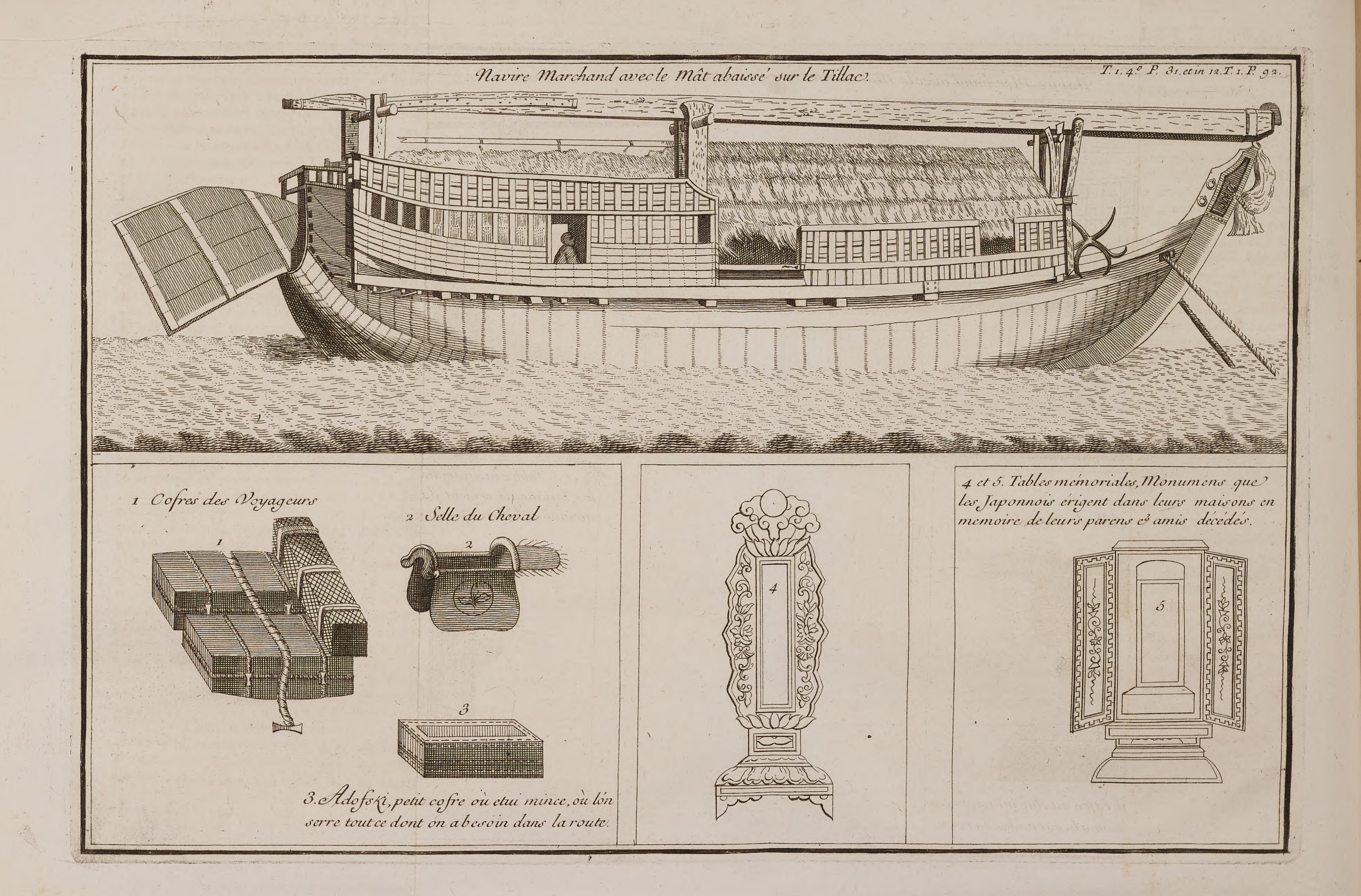
Maniere dont on est à cheval.

Il y a dans la maniere, dont on est à cheval en ce pays, quelque chose d'embarassant en apparence, & de fort commode en effet. On

met sur le cheval une selle de bois toute simple & toute unie, assez semblable aux bats des chevaux de poste de Suede. De peur que cette selle n'incommode l'animal, on insere dessous un petit coussin, on y ajoûte une housse, qui lui couvre tout le dos, & sur laquelle sont les Armes, ou la marque du Cavalier; une piece d'un drap assez grossier pend de chaque côté, & pour empêcher que le cheval ne se couvre de bouë, on lui en attache les deux bouts sous le ventre; la tête est couverte d'un réseau, dont les fils sont déliez, mais forts; c'est pour les garantir, & surtout les yeux, de la piqûre des mouches, qui sont fort incommodes au Japon. Enfin, on lui met des clochettes au col, au poitrail, & en d'autres endroits; on passe par-dessus la selle deux courroyes, qui pendent à droite & à gauche, & ausquelles on attache deux porte-manteaux, qui sont en équilibre; pour les affermir davantage, on met par-dessus en travers une petite boëte fort mince faite d'un papier gris très-fort, qui pose sur la croupe, & qui est arrêtée à la selle avec des sangles. Comme on peut l'ouvrir aisément sans la détacher, on y met quantité de petites choses, dont le Cavalier peut avoir besoin. Le vuide, qui est entre les deux porte-manteaux, est rempli de quelque chose de mou, & c'est là que le Cavalier est assis, les jambes croisées, comme s'il étoit à terre sur sa natte, ou pendantes, s'il le juge à propos: mais il doit avoir une très-grande attention à s'asseoir précisément au milieu, sans quoi il ne manqueroit pas de tomber, ou même de faire tomber le cheval, qui ne doit pas être fort à son aise sous un pareil harnois. Pour prévenir les accidens, lorsqu'il faut monter ou descendre une montagne, le Valet tient la main sur la boëte, qui retient tout le reste dans son assiette.

Cependant un Japonnois à cheval de la maniere, que je viens de décrire, & ayant sur sa tête un large chapeau de paille, & sur le corps un manteau de papier (a) vernissé, qui le couvre tout entier avec son cheval, pour le garantir des ardeurs du Soleil, & des autres injures de l'air, fait, surtout de loin, une figure assez grotesque. Le Cavalier ne touche point à la bride de son cheval; c'est un Valet, qui la tient, & qui marche au côté droit, près de la tête, chantant avec ses camarades, quand il en a, quelque chanson joyeuse pour se desennuyer, & pour animer le cheval. Quand les personnes de qualité vont rendre visite en cet équipage, ils tiennent eux-mêmes la bride, mais ce n'est que pour la façon, l'animal est toujours mené par un ou deux Valets, qui le tiennent par le mords. Les étrivieres sont courtes; mais un large cuir pend des deux côtez de la selle, comme il se pratique chez les Tartares. Les étriers sont de fer ou de sowaas, fort épais, & fort pesans, d'une forme assez semblable à la plante des pieds, & ouverts d'un côté, afin que le Cavalier puisse s'en débarasser en cas de chute. Pour l'ordinaire ils sont bien travaillez, & garnis de pieces de rapport d'argent. Les rênes sont de soye, attachées au mors. Il y a encore d'autres

(a) Ce papier est double & vernissé, & résiste à la pluye.


Navire Marchand avec le Mât abaissé sur le Tillac.
T. 1. 4.° P. 31. et in 12. T. 1. P. 92.
1 Cofres des Voyageurs
1
2 Selle du Cheval
2
3
3. Adofski, petit cofre ou etui mince, ou l'on serre tout ce dont on a besoin dans la route.
4
4 et 5. Tables mémoriales, Monumens que les Japonnois érigent dans leurs maisons en memoire de leurs parens & amis décédés.
5

ornemens, qu'il seroit trop long de décrire. On ne finiroit pas non plus, s'il falloit détailler toutes les petites commoditez, sans lesquelles un Japonnois aisé se met rarement en voyage. Je dirai seulement encore, que le Cavalier ne monte pas à cheval par le côté, mais par le poitrail à droite, ce qui est fort incommode pour ceux, qui ont les jambes roides.

Des Litieres de deux especes.

Les femmes, & souvent même les hommes, voyagent dans des litieres, qui sont portées par des domestiques, ou par des porteurs de profession. Ces litieres sont de deux sortes; celles des personnes de qualité s'appellent *Norimons*, les autres se nomment *Cangos*. Rien n'est plus riche, ni plus superbe que les Norimons, surtout ceux, dont on se sert dans les Villes pour les visites, ou pour les cérémonies : leur forme differe peu des Cangos ordinaires; quelques-uns même n'en sont distinguez, que par les bâtons, qui servent à les porter. Ceux des Cangos sont simples, massifs, tout d'une piece, & plus petits. Ceux des Norimons sont plus grands, bien ornez, creux, faits de quatre petits ais d'un bois mince, proprement joints, courbez en arc, & fort légers. La grosseur & la longueur en sont reglées par les Ordonnances du Prince, & proportionnées à la qualité d'un chacun. Si quelqu'un passe en cela ce qui lui est permis, il est réprimandé par le Magistrat, & quelquefois condamné à l'amende : mais on n'y regarde pas de si près pour les Dames.

Le dedans du Norimon est un quarré long, assez grand, pour qu'on y puisse être couché, & fermé de bambous proprement entrelassez, vernissé, & quelquefois orné de peintures exquises. Ces voitures n'ont que deux fenêtres collatérales; ainsi l'on n'y voit point devant soi. Quand il pleut, on les couvre de papier vernissé, & les Voyageurs, qui sont à cheval, ont des manteaux de la même étoffe. On connoît encore la qualité de ceux, qui sont dans les Norimons, par le nombre des porteurs, & par la maniere, dont ils prennent les bâtons. Il y a de ces voitures qui n'ont que deux porteurs; il y en a, qui en ont huit & plus. Quand on porte un Prince du Sang, ou le Seigneur d'une Province, il faut tenir le bâton sur la paume de la main; pour ceux d'une qualité inférieure, on les porte sur les épaules. Les Porteurs ont tous la livrée de leur Maître, & dans les voyages, il y en a un nombre suffisant, pour qu'ils puissent se relever tour à tour. Il y a des Cangos, que bien des gens de condition préferent aux Norimons pour les voyages, & dont il faut nécessairement se servir, pour passer les montagnes. Ils sont petits, & l'on n'y est pas fort à son aise, parce qu'on est obligé de s'y tenir courbé, & les jambes croisées. Ils ressemblent à des paniers; le couvert en est plat, & le fonds concave. Les plus petits ont trois Porteurs dans les endroits difficiles, & l'on franchit avec ces voitures des endroits, où l'on auroit de la peine à passer à cheval.

Des Voitures d'eau.

Pour naviguer sur les Rivieres, & le long des côtes de la Mer, on se sert de bateaux, qui sont faits à peu près, comme les Strubes de Russie, avec lesquelles on remonte le Volga, depuis Moscou jusqu'à

Caſan. Les voiles en ſont moitié noires, & moitié blanches : mais on ne peut paſſer certaines Rivieres peu profondes, & fort rapides, que dans des bacqs, qui ſont conſtruits d'une façon toute particuliere. Le fond en eſt plat, & plie aiſément; de ſorte que s'ils touchent ſur le ſable, ils peuvent gliſſer doucement par deſſus, & ſe dégager. En général, tous les Navires & les Bateaux, qu'on voit au Japon, ſont de bois de ſapin, ou de cedre; mais la conſtruction en eſt différente, ſuivant l'uſage, qu'on en veut faire, & les lieux, pour leſquels on les deſtine. Les bateaux de plaiſir ont auſſi leur ſtructure particuliere, laquelle change ſelon le caprice de ceux, qui les font conſtruire. La plûpart ne vont qu'à la rame, & tous ont deux ponts; mais le premier eſt bas & fort plat; le ſecond a des fenêtres, & l'on peut, avec des paravens, y ménager pluſieurs chambres. Ils ſont ornez de banderoles, & ont pluſieurs autres ornemens, qui font un très-bel effet, ſurtout, quand pluſieurs bateaux vont de compagnie; comme, lorſque quelque grand Seigneur prend cette voiture pour voyager, ou pour ſe promener; car ils en ont toujours un grand nombre.

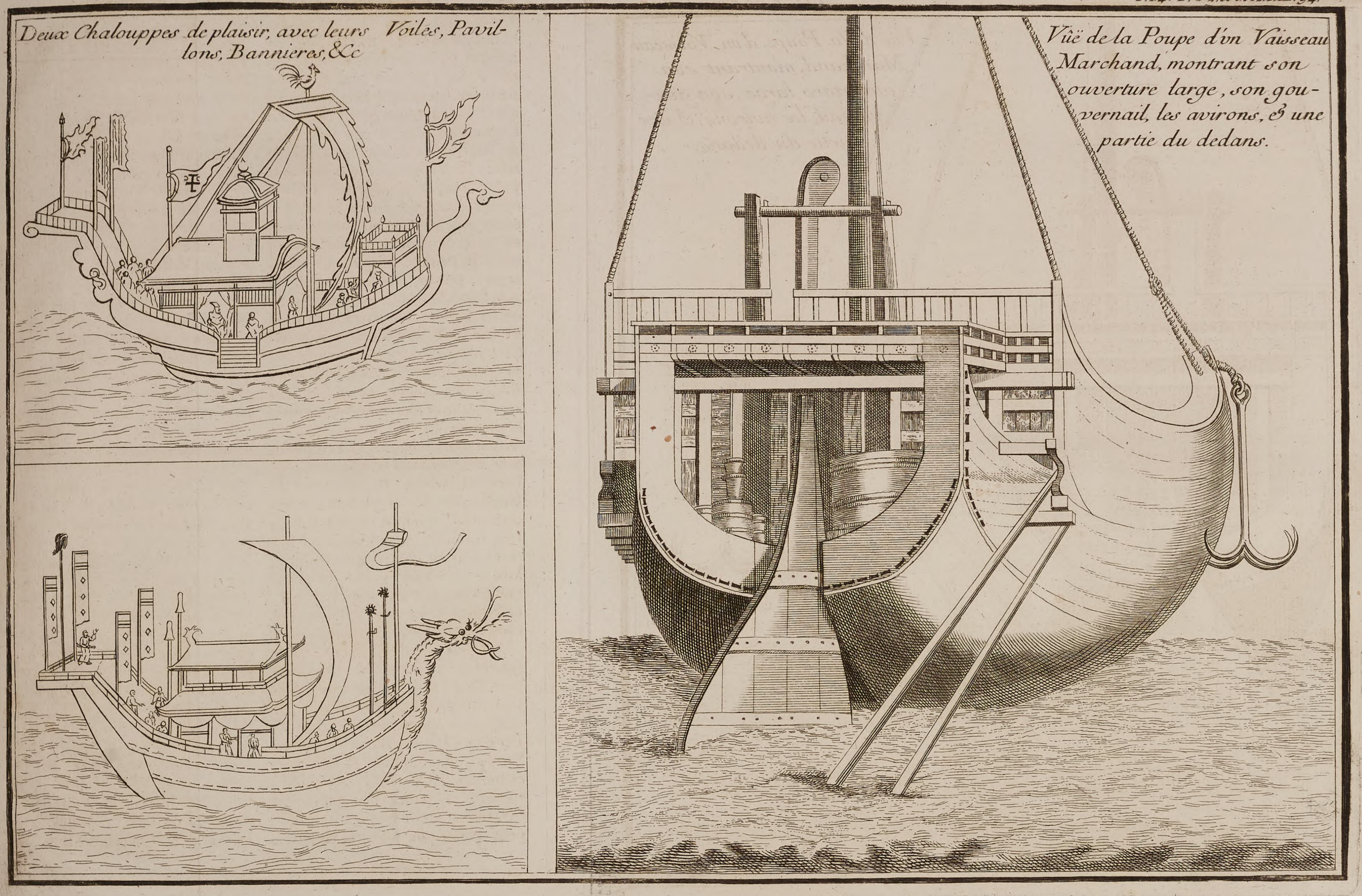
Des Navires Marchands.

Les plus grands Bâtimens, qui ſe fabriquent au Japon, ſont des Navires Marchands, qui ne vont pourtant jamais bien loin au large, & qui ſervent uniquement à tranſporter d'une Iſle, ou d'une Province à l'autre, des hommes & des marchandiſes, qu'il ſeroit impoſſible, ou trop coûteux, de tranſporter par terre. Cette navigation, ou, pour parler plus juſte, & en termes de l'Art, ce cabotage a bien des agrémens, & très-peu de riſques. Preſque toutes les petites Iſles, qu'on rencontre à chaque inſtant ſur ſa route, & principalement celles, qui ſont en ſi grand nombre entre le Nipon & Xicoco, ſont montagneuſes, ſtériles, & incultes: mais on ne va jamais bien loin, ſans en rencontrer quelqu'une, où l'on eſt ſûr de trouver un Havre commode, de l'eau douce, quelque terrein paſſablement bon, & par conſéquent des habitans; d'ailleurs, elles ſont toutes aſſez bien boiſées, & c'eſt une promenade fort divertiſſante, que de les côtoyer ainſi; ce qui fait que les Pilotes n'y font pas ordinairement une grande diligence; la moindre apparence de mauvais tems leur ſert de prétexte, pour y relâcher, ou pour s'y arrêter.

Leur Fabrique.

Il faut avoüer, qu'avec des Bâtimens auſſi fragiles, & ſur une Mer auſſi aiſée à s'agiter, & ſi terrible dans ſa fureur, il faut être bien aſſûré du tems, pour ſortir d'un Havre, où l'on ne manque de rien; mais depuis près d'un ſiecle les Loix de l'Empire ne permettent pas d'en conſtruire de plus forts: les marchandiſes n'y ſont pas même à couvert de l'eau du ciel, ni des vagues de la mer, pour peu qu'elles ſoient groſſes. C'eſt une précaution des Empereurs, pour ôter à leurs Sujets juſqu'à la tentation de faire de longs voyages. La poupe de ces Navires eſt toute ouverte, & la ſtructure en eſt ſi légere & ſi foible, que dès que le vent fraîchit un peu, il eſt véritablement de la prudence de chercher un abri, ou du moins de jetter l'ancre, de ſerrer les voiles, & d'amener les mats. En

un


Deux Chalouppes de plaisir, avec leurs Voiles, Pavillons, Bannieres, &c.
Vüë de la Poupe d'un Vaisseau Marchand, montrant son ouverture large, son gouvernail, les avirons, & une partie du dedans.

un mot, les Sauvages du Canada, & ceux de la Floride, font de plus grands trajets dans leurs Canots d'écorce, & dans leurs plus petites Pirogues, qu'on n'en oseroit risquer sur ces Vaisseaux.

Pour l'ordinaire, ils ont quatorze toises de longueur sur quatre de largeur, & depuis le milieu jusqu'à l'éperon, ils vont en pointe : les deux bouts de la quille s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. Le corps du Bâtiment n'est pas convexe, comme celui des Navires Européens; mais la partie, qui est dans l'eau, s'étend presque en droite ligne. La poupe est large & platte, & a dans le milieu une grande ouverture, qui va jusqu'au fond de calle, & laisse voir presque tout le dedans du Navire. On avoit d'abord imaginé cette ouverture, pour manier plus aisément le gouvernail; on avoit ensuite trouvé le moyen de s'en passer; mais quand l'entrée du Japon fut entierement fermée aux Etrangers, on la jugea utile pour empêcher de conduire les Navires en haute mer, & on en fit une Loi. Le tillac s'éleve un peu vers la poupe : il est plus large vers les côtez, & dans cet endroit il est plat & uni; il est de planches de sapin, qui ne sont ni fermes, ni attachées ensemble; & quand le Bâtiment a toute sa charge, il est fort peu au-dessus de l'eau. Une espece de cabane, de la hauteur d'un homme, occupe le pont du Navire presque d'un bout à l'autre, & le milieu de cette cabane sert de magasin pour tous les agrès, & les apparaux, qui ne sont pas actuellement employez: elle déborde des deux côtez, d'environ deux pieds; elle a tout autour des fenêtres, qui se brisent, & qu'on peut ouvrir & fermer aisément; on y pratique de petites chambres fort commodes, & dont les planchers sont couverts de nattes. Dès qu'il pleut, on amene le mât, qui se couche sur le pont, & on étend la voile par-dessus, afin que les Matelots y puissent être à couvert. Si la pluye est trop forte, on met par-dessus cette voile, des nattes de paille, dont le tissu est très-serré.

Ces Vaisseaux n'ont qu'une voile, qui est faite de chanvre, & fort grande. Le mât, qui est de la longueur du Bâtiment, est placé une toise plus près de la poupe, que de la proüe. On le leve, & on le baisse avec des poulies. Les ancres sont de fer, & les cables de paille cordonnée, & plus forts de beaucoup qu'on ne croiroit. Il y a dans un Vaisseau depuis trente jusqu'à cinquante Rameurs : ils sont assis sur des bancs placez aux deux côtez de la poupe, & rament en cadence sur un air, qui sert en même tems à regler leurs rames, & à les encourager. Ils n'étendent pas leurs rames à la maniere des François; c'est-à-dire, droit en avant, & fendant justement la surface de l'eau; mais les laissent tomber presque perpendiculairement, & d'une maniere peu differente de celle des Anglois, puis ils les relevent. Cette façon de ramer, non seulement a tous les avantages de la nôtre, mais elle donne bien moins de peine, & paroît meilleure; du moins pour un païs, où il faut souvent passer par des canaux fort étroits. C'est sans doute aussi pour cela, qu'on ne fait point les rames droites, mais un peu recourbées, avec un joint mobile

dans le milieu, qui les faisant céder à la pression de l'eau, fait qu'on peut les relever plus aisément.

Les diverses pieces de charpente, qui composent ces Bâtimens, & toutes les planches sont attachées ensemble dans les joints, & aux extrémitez, avec des crampons & des lames de cuivre : l'éperon est orné d'un nœud de franges fait de petits cordons noirs. Quand les personnes de qualité s'embarquent sur ces Navires, ils font tendre à côté du gouvernail, une cabane de drap sur lequel leurs armes sont cousuës, & s'ils sont constituez en dignité, ils y font dresser leurs piques. De l'autre côté, il y a une giroüette à l'usage des Pilotes. Quand on ne peut moüiller tout contre terre, on ôte le gouvernail, dès qu'on jette l'ancre, & on en appuye le bout sur le rivage, ensorte qu'en passant par l'ouverture de la poupe, on passe sur le gouvernail, qui sert ainsi de planche, pour aller à terre.

Des Postes.

Dans presque tous les Villages, & les Hameaux, qui se rencontrent sur les routes fréquentées, on a établi des Postes, qui appartiennent aux Seigneurs des lieux ; & où l'on peut trouver en même tems, & à un prix réglé, des chevaux, des valets, des porteurs, & en un mot tout ce dont on peut avoir besoin pour continuer son voyage : ces Postes ne sont jamais éloignées les unes des autres de plus de quatre milles, & souvent elles ne le sont, que d'une lieuë & demie ; les maisons, où elles sont, ne logent personne, mais on trouve dans chacune des Commis, qui tiennent registre de tout ce qui s'y passe, ou des Messagers pour porter les Lettres, les Edits, les Déclarations, & autres Missives de l'Empereur, des Princes, & des Gouverneurs ; il faut qu'ils les portent sur le champ & en diligence, jusqu'à la prochaine Poste : on a même soin, qu'ils soient deux ensemble, afin que, s'il arrivoit quelque accident à l'un des deux, l'autre pût achever la commission. Quiconque les rencontre, fût-il Prince, doit leur laisser le chemin libre, & on les reconnoît au son d'une clochette qu'ils sonnent, sitôt qu'ils apperçoivent quelqu'un.

Des Hôtelleries.

Mais de toutes les commoditez, ausquelles on a pourvû, pour l'agrément & la facilité des voyages, le nombre & la propreté des Hôtelleries, est ce qu'il y a de plus marqué : il y en a presque à chaque pas sur toutes les routes, principalement dans les endroits, où il y a Poste. Elles sont toutes à deux étages ; mais pour l'ordinaire, il n'y a de bien logeable que le haut ; le bas ne peut guéres servir que de magasin. Elles n'ont pas plus de largeur, que les maisons des Particuliers, & presque toutes ont un jardin fermé de murailles blanches. Quand il n'y a personne dans l'Hôtellerie, tout y est ouvert ; on en ôte même les paravents, qui font la séparation des chambres, & alors du grand chemin on apperçoit ces jardins, ce qui amuse agréablement les passans. Le plancher du premier étage est élevé environ d'une toise au-dessus du rez-de-chaussée ; & comme il déborde du côté du chemin, il forme une espece de parapet, qu'on couvre d'un toît, & où l'on met des bancs, pour la commodité de ceux qui voyagent, & qui peuvent s'y reposer à l'ombre & à couvert.

Dans les grandes Hôtelleries, on pratique un passage pour la com-

modité des personnes de distinction, qui peuvent y entrer avec leurs Norimons, & aller à leurs appartemens, sans traverser le devant du logis, qui est ordinairement obscur, mal propre, & que le foyer de la cuisine remplit de fumée. Les petites gens & les domestiques ne laissent pas d'y loger, & il n'y a que ceux, qui ont quelque apparence, qu'on reçoive dans l'appartement de derriere, où tout est d'une propreté enchantée. On y trouve aussi des commoditez, dont les plus grandes maisons ne sont pas toujours aussibien fournies; il n'en est aucune, qui n'ait ses bains, & ses étuves, & l'on y est servi, comme les plus grands Seigneurs le sont dans leurs Palais. Aussi la coutume est-elle, de ne point quitter une Hôtellerie, sans avoir fait balayer, & nettoyer l'appartement qu'on y a occupé. On regarderoit comme une marque, non seulement d'impolitesse, mais encore d'ingratitude, d'y laisser la moindre saleté. Les Japonnois trouvent les Hollandois mal propres, quoique ce soit celle des Nations de l'Europe, qui ait plus de soin de la propreté.

Les lieux de repos & de rafraichissement pour les Voyageurs.

Outre les Hôtelleries, on rencontre par tout, jusqu'au milieu des bois, de petits cabarets, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie, sur tout du *Sacki*, & du *Thé* en abondance; mais le Thé, aussibien que celui qu'on peut aller prendre dans d'autres petites cabanes, dressées exprès de distance en distance, n'est pas de la meilleure espece, ou du moins de la plus agréable au goût; c'est-à-dire, qu'il est de la troisiéme récolte: il est vrai que bien des gens prétendent que c'est le plus sain, & celui qui se conserve plus longtems dans sa bonté, pour les raisons que nous en apporterons ailleurs.

Ce qui rend les chemins si fréquentez.

Il y auroit sans doute lieu d'être surpris de ce grand nombre d'Hôtelleries, & d'autres lieux de rafraîchissement, dont toutes les routes du Japon sont pour ainsi dire semées, si l'on ne sçavoit pas la grande circulation de commerce, qui se fait dans toutes les Provinces de cet Empire; que les Pélerinages de dévotion y sont très-fréquens, que les grands Seigneurs exigent de leurs Vassaux de continuelles visites, qu'eux-mêmes sont souvent obligez de se rendre à la Cour de l'Empereur, & que toutes ces visites se font avec un cortege, qui passe tout ce qu'on en peut croire. Kœmpfer en a rencontré plusieurs dans les deux voyages, qu'il a faits à Iedo, à la suite du Directeur du Commerce des Hollandois; il nous assûre qu'il y en avoit de vingt mille hommes, & que ce n'étoit pas encore les plus nombreux. Nous en donnerons la description dans le dernier Livre de cet Ouvrage.

Differentes sortes de personnes, qu'on rencontre sur toutes les routes.

Les voyages ne laissent pourtant pas d'avoir au Japon de grandes incommoditez; la premiere, est la foule qu'on y rencontre presque partout: car en quelque saison que ce soit, elle est si considérable, qu'on croiroit qu'il n'est resté personne dans les Villes, ni dans les Villages, & que toute la Nation est en mouvement, pour quelque révolution. Je parlerai ailleurs des Pélerinages, qui contribuent beaucoup à cet embarras; les pauvres les font en demandant l'aumône, & quoiqu'ils la demandent avec toute la politesse, & la soumission possible, on ne lais-

se pas d'en être fort importuné, aussibien, que d'un nombre prodigieux de gens, qui arrêtent les Voyageurs, pour leur vendre d'assez mauvaises Marchandises, & surtout des vivres de peu de valeur: comme des gâteaux de toute espece, des confitures assez insipides, des racines cuites dans l'eau & le sel; ils vendent encore des souliers de paille, pour les hommes, & pour les chevaux, des cordes, des colifichets, des raretez de Provinces, par où l'on passe, & des Livres de Voyages.

Filles de joye sur toutes les routes.

Après tout, il en coûte peu pour se délivrer de ces importuns; mais tous les gîtes sont infectez d'une vermine, dont il n'est pas si aisé de se garantir. Ce sont des Courtisanes, qui font presque autant de lieux de débauche, de tous les Cabarets, & de toutes les Hôtelleries, surtout dans les petits Bourgs, & les Villages de l'Isle Nipon. Sur le midi, lorsque ces malheureuses ont achevé de s'habiller, & de se peindre, elles vont se mettre aux portes des maisons, ou sur les parapets couverts, dont j'ai parlé; elles invitent effrontément les passans à préférer leur Hôtellerie aux autres; il arrive même souvent, qu'à force de crier, & de se quereller, elles font un tintamarre, dont toutes les campagnes voisines retentissent. On rapporte l'origine de cet affreux désordre, à JORITOMO, le premier des CUBO-SAMAS, qui usurpa sur les DAIRYS la souveraine puissance. Ce Général, dit-on, craignant que ses Soldats, fatiguez de ses longues & pénibles expéditions, ne l'abandonnassent, songea à les retenir sous ses Enseignes, en leur procurant partout sur le passage de ses armées, dequoi adoucir leurs fatigues, & les dédommager des plaisirs légitimes, dont il les retenoit si longtems privez, & il imagina cet infâme commerce, dont la contagion se répandit bientôt partout, & même au-delà du Japon, que les Chinois ont accoutumé depuis ce tems-là de nommer le Bordel de la Chine: car comme on ne souffre rien de semblable dans ce vaste Empire, plusieurs de ses Habitans passoient au Japon, pour y satisfaire en liberté leur passion brutale; on voit même, en quelques endroits de ces Isles des maisons publiques pour l'infâme péché de Sodome, auquel on assûre que les Japonnois sont fort enclins.

Des jours ausquels les Japonnois ne croyent pas devoir se mettre en voyage.

Enfin, les voyages occupant une bonne partie de la vie des Japonnois, il seroit étonnant qu'un Peuple aussi superstitieux que celui-là, n'y fît pas entrer la Religion. Il y a des jours, ausquels il seroit impossible d'engager bien des gens à se mettre en chemin. Un fameux Astrologue nommé ABINO-SEI-MEI, en a dressé une liste, qui est imprimée dans tous les Livres de voyage. On fait sur la naissance de ce Charlatan un conte assez ridicule; il nâquit, dit-on, d'un Roi nommé ABINO-JASSIMA, & d'un Renard, que ce Prince avoit sauvé des mains des Chasseurs. Cet animal en reconnoissance d'un si grand bienfait, s'apparut peu de tems après à son Libérateur, sous la forme d'une très-belle femme, dont le Roi devint éperduëment amoureux. SEI-MEI, qui fut le fruit de cet amour monstrueux, acquit une très-grande connoissance du mouvement, & de l'influence des Astres, & se rendit très-sçavant dans toute les parties de la Science

Astrologique. Toutefois, comme il y a des conjonctures, où il est indispensable de se mettre en route, qu'il se trouve dans toutes les Religions des esprits forts, qui se font un mérite de ne pas croire comme la multitude, & que de trop fréquentes expériences n'auroient pas manqué de faire sentir la fausseté des prédictions du nouvel Astrologue, cet imposteur imagina un moyen de détourner les accidens funestes attachez aux jours marquez dans sa liste; ce fut de prononcer certaines paroles, qu'il mit en Vers, pour les rendre plus faciles à apprendre par cœur, & à retenir; mais ce Peuple n'y a pas grande foi, & évite, autant qu'il peut, de se mettre en chemin aux jours marquez par Sei-Mei.

CHAPITRE V.

De l'origine, & du caractere d'esprit des Japonnois, de leurs bonnes & mauvaises qualitez. Paralelle des Chinois & des Japonnois. Portrait de ces Insulaires, & leur habillement.

Idées que les Japonnois ont de leur origine.

LE plus grand chagrin, qu'on puisse faire aux Japonnois, c'est de dire qu'ils sont originaires de la Chine, & le Pere Martini n'étoit pas bien instruit, quand il a dit le contraire. Ces Insulaires ne souffrent pas même, qu'on leur donne aucune origine étrangere. Leurs Isles, si on veut les en croire, sont leur premier pays, & leurs premiers-peres sont les Dieux mêmes. A la vérité ils ne donnent point à ces Dieux une génération éternelle, mais ils leur attribuënt une antiquité si reculée, que, s'ils disoient vrai, les Egyptiens avec toutes leurs prétentions, seroient encore de beaucoup leurs cadets. Ils disent que dans le premier mouvement du cahos, qui, selon eux, est le principe de toutes choses, leurs Dieux furent produits par leur pouvoir invisible. De la maniere dont ils s'expriment quelquefois, on diroit que tous ces Dieux ont paru en même tems dans le monde; ils parlent néanmoins d'une succession d'Esprits célestes, d'Etres purement spirituels, qui ont gouverné le Japon pendant une suite de siecles indéterminée, & incompréhensible; c'est ce qui forme la premiere Dynastie de leurs Empereurs.

Les noms de ces premiers Monarques sont purement métaphoriques, & les Histoires du Japon ne rapportent aucune particularité de leur vie, & de leur regne. Il est vrai que quand les Auteurs, qui en parlent, veulent expliquer leur substance spirituelle, on trouve qu'ils n'en ont pas une idée fort juste, & qu'ils les conçoivent seulement comme des substances formées d'une matiere extrêmement subtile. Ils donnent des femmes aux quatre derniers; cependant, ils n'engendroient point à la maniere des corps. Le dernier fut le seul, qui connut charnellement son épouse, & il en eut un fils, lequel commença une seconde Dynastie de DIEUX-HOM-

MES. Cette Dynastie n'est composée, que de cinq ; mais on donne à chacun plusieurs milliers d'années de regne ; ils eurent tous, ajoûte-t-on, un grand nombre de fils, qui peuplerent les Isles du Japon, & les DAIRYS, qui sont la troisiéme Dynastie, sont issus du fils aîné du premier des cinq demi-Dieux.

Conjectures sur leur véritable antiquité.

Dans le vrai on ne sçauroit contester à cette Dynastie, la seule qui soit réelle, une très-grande antiquité. Dans un Livre Chinois, imprimé au Japon en 1608. & qui se garde dans la Bibliotheque du Roi de France à Paris, on comptoit cent huit Empereurs de la famille des Dairys, qui regnoit alors. Kœmpfer en comptoit cent quatorze en 1692. & il les nomme tous. Enfin, les fastes chronologiques du Japon, s'accordent parfaitement avec la chronologie Chinoise, rapportée par le P. Couplet, au moins quant à l'époque de la fondation de la Monarchie Japonnoise par SYN-MU, le premier des Dairys. Mais il falloit, ce semble, des preuves plus certaines, que n'en a eu Kœmpfer, pour avancer, comme il a fait avec tant d'assûrance, que les Isles du Japon, ont été peuplées immédiatement & directement après la confusion des Langues, & l'on ne voit pas trop, sur quels Mémoires il a pû nous tracer dans un si grand détail, toute la route qu'ont tenuë leurs premiers Habitans, pour s'y rendre des campagnes de SENNAAR. Il parle beacoup plus juste, lorsqu'il dit, qu'un des plus sûrs moyens de connoître l'origine d'un Peuple, & les differentes Révolutions, que le mélange des autres Nations y a produit, c'est la Langue qu'il parle ; mais pour appliquer ce principe à son sentiment, il faudroit sçavoir, si la Langue Japonnoise a véritablement tous les caracteres d'une Langue originale, & jusqu'à quel point elle s'est conservée dans sa premiere pureté. Or c'est surquoi le public n'est pas en état de juger, ne pouvant raisonnablement le faire sur le témoignage d'un seul homme, dont la capacité en ce point peut être révoquée en doute.

Sur quoi on a cru en Europe qu'ils étoient originaires de la Chine.

On a longtems cru en Europe, que les Japonnois étoient originaires de la Chine, & peut-être ne l'a-t-on conjecturé d'abord, que sur ce qu'on a appris avec étonnement, que dans ces quartiers reculez de l'Orient, où l'on ne sçauroit pénétrer, qu'après avoir traversé des pays immenses, habitez par des Barbares ; il y avoit deux Nations policées, qui n'avoient gueres au dehors de commerce qu'entre elles, & dont l'une est beaucoup moins nombreuse, que l'autre. On a voulu appuyer ce sentiment de deux traditions, qui ne prouveroient pourtant pas encore ce que l'on prétend, quand elles seroient aussi fondées, qu'elles le sont peu. Voici la premiere.

Plusieurs familles Chinoises, dit-on, ayant conspiré contre l'Empereur leur Souverain, & la conspiration ayant été découverte, ce Prince condamna à la mort tous ceux, qui se trouveroient coupables ; il ignoroit sans doute, que le nombre en fût aussi grand qu'il l'étoit. Il fut pourtant obéï d'abord, mais bientôt il ne se trouva plus assez de Bourreaux pour executer tant de Criminels. Alors des personnes sages, & que l'Empereur écoutoit volontiers, représenterent à ce Prince, qu'il avoit

assez répandu de sang, & qu'il seroit mieux de commuer la peine de ce qui restoit de ces malheureux en un exil. Il les crut, & fit transporter une grande multitude de personnes de tout âge, de tout sexe, & de tout état dans les Isles du Japon, qui étoient entierement désertes. On prétend que *Linschoot* est le premier Auteur de ce conte, & qu'il n'en est fait nulle mention dans aucune Histoire, ni Chinoise, ni Japonnoise.

Linschoot a véritablement soutenu cette Histoire comme vraye, & comme l'époque de la Colonie Chinoise, qui a fondé la Nation Japonnoise. Il apporte en preuve de ce qu'il avance sur cela, jusqu'aux objections qu'on pourroit lui faire, telle que la diversité des manieres, des coutumes, du langage, & de la Religion; car si on l'en croit, cette diversité n'a été affectée par les Japonnois, que par haine contre les Chinois, & pour mieux cacher une origine, qui ne leur fait pas honneur. Elle consiste en effet, presque toute dans des choses assez peu décisives. Les Chinois ne se rasent jamais les cheveux, (a) ni la barbe; les Japonnois se rasent une partie de la tête, & se rasent, ou plutôt s'arrachent la barbe; les premiers se saluent tout de bout, & en se touchant la main; les seconds se courbent extraordinairement en se saluant. Ceux-là saluent de la main & de la tête; ceux-ci du pied, en secoüant les sandales, qui sont leur chaussure ordinaire: or ces usages sont purement arbitraires, & on n'en peut rien conclure, ni pour, ni contre le sentiment de Linschoot.

Voici la seconde tradition sur laquelle on fonde l'origine Chinoise des Japonnois. (b) L'Empereur XICU ou TI, Chef de la seconde Famille (c) CIN, qui monta sur le Trône de la Chine en l'année 209. avant J. C. trouvant la vie de l'homme trop courte, se mit en tête de chercher un spécifique contre la mort; il envoya pour cet effet des personnes habiles dans tous les pays, qu'il connoissoit: ce fut en vain. Cependant un de ses Médecins, qui de son côté songeoit aux moyens de se mettre à couvert de sa tyrannie, voulut profiter de cette occasion, & voici ce qu'il imagina il dit à ce Prince, qu'il sçavoit très-certainement, que ce qu'il souhaitoit avec tant de passion, se trouveroit dans les Isles du Japon; mais que c'étoit une plante si délicate, & d'une organisation si tendre, que si elle n'étoit cueillie par des mains bien pures, & avec de grandes précautions, elle perdroit toute sa vertu, avant que d'arriver à la Chine; sur quoi il lui proposa d'envoyer sur les lieux, trois cent jeunes hommes & autant de jeunes filles, tous bien choisis,

(a) Autrefois cela étoit ainsi; à présent, ils ont la tête rasée, à la réserve d'une queuë, qui leur pend par derriere, & il n'est pas vrai que les Chinois ne se courbent pas en se saluant; cela n'est vrai que dans les saluts ordinaires entre personnes, qui sont familieres ensemble.

(b) Le Pere Martini le nomme en Latin *Chingus*; & dit que quand il se vit le Maître de l'Empire, il se fit nommer *Xius*.

(c) La quatriéme Famille qui a régné dans la Chine, se nommoit aussi *Cin*; mais le Pere Couplet observe que le caractere & l'accent étoient differens. Celle-ci est la septiéme Famille.

& d'une constitution saine. Il ajoûta, qu'il se chargeroit volontiers de les mener lui-même. L'Empereur y consentit. Le Médecin s'embarqua avec sa petite Colonie, arriva heureusement au Japon, & n'en sortit plus. (a)

Les Japonnois parlent de ce fait dans leurs Annales; ils marquent même l'endroit, où le Médecin Chinois aborda; & on y montre les débris d'un Temple, qui fut bâti en son honneur, en reconnoissance de ce qu'il avoit apporté dans leur Pays la Politesse, les Arts, & les Sciences utiles; mais cela même prouve, que la Nation subsistoit dès-lors. Ils ajoûtent, que l'Empereur Chinois, dont il est ici question, se nommoit SI; qu'il régnoit quatre cens cinquante-trois ans après la fondation de leur Monarchie par SYN-MU, c'est-à-dire, un peu plus de deux cent ans avant J. C. & que sa mémoire est en exécration parmi les Chinois. C'est Kœmpfer, qui rapporte ces particularitez touchant ce Prince, dont François Caron fait un portrait beaucoup plus avantageux, & qu'il nomme KIU.

Les Japonnois sont plutôt Tartares que Chinois d'origine.

Quoiqu'il en soit, la différence sensible, qui se remarque entre les Habitans des diverses Provinces du Japon, tant pour la figure, que pour le caractere d'esprit, ne laisse aucun lieu de douter, que plusieurs Nations n'ayent contribué à peupler ces Isles, soit par des Colonies envoyées exprès, soit par des naufrages, qui peuvent avoir été fort fréquens sur une Mer aussi orageuse que celle, qui les environne. On ne peut nier, par exemple, que dans les Provinces Occidentales du Ximo, il n'y ait plusieurs Familles originairement Portugaises; mais si quelque Peuple voisin a formé le corps de la Nation Japonnoise, il y a tout lieu de croire, que ce sont les Tartares, plutôt que les Chinois. Les Annales de la Chine disent formellement, qu'en l'année 1196. avant Jesus-Christ, les Tartares commencerent à peupler les Isles de la Mer Orientale. Et en effet, outre bien des manieres communes aux Tartares & aux Japonnois, il y a un si grand rapport entre le génie belliqueux & la fermeté d'ame de ces deux Peuples, qu'un Japonnois seroit bien défini, *un Tartare poli & civilisé.*

Différences entre les Chinois & les Japonnois.

La seule différence des Langues Chinoise & Japonnoise, suffiroit pour convaincre quiconque, que nos Insulaires ne sont point sortis de la Chine. Mais il n'est pas vrai, comme l'avance Kœmpfer, que les Chinois ayent trois Langues principales, qui sont entierement inconnuës au Japon, à l'exception de quelques mots, qui signifient certaines choses, dont l'usage y a été porté de la Chine, plusieurs termes, lesquels regardent les Arts & les Sciences, qu'on sçait avoir été enseignées aux Japonnois par les Chinois; & un certain langage sçavant, qui regne non seulement à la Chine & au Japon, mais encore dans la Corée, dans le Tonquin, dans la Cochinchine, & dans tous les autres Royaumes voisins. Ceci, dis-je, n'est pas exact. On ne connoît à la Chine que deux Langues, la Man-

(a) Le Pere Martini dit qu'il se fit Roi, ce qui ne peut s'entendre que de la Province, où il s'établit.

darine;

darine, qui eſt propre de la Province de Nanquin, & qui eſt très-douce, & celle du Peuple, qui eſt aſſez rude. Il n'y a point de Langue particuliere pour les Sçavans; les Lettrez écrivent avec les caracteres ordinaires dans les grands ſujets, d'une maniere, à la vérité, qui leur eſt propre, & que les autres ne peuvent pas lire, mais ils ne parlent jamais autrement que les non-Lettrez. Ce que l'Auteur Allemand ajoûte de la prononciation Chinoiſe, n'eſt pas moins faux. Nous n'avons pas de preuves pour le contredire ſur ce qu'il aſſûre que la Japonnoiſe eſt nette, articulée, diſtincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une ſyllabe; mais il a été mal inſtruit au ſujet de la Chinoiſe, qu'il prétend n'être qu'un bruit confus de pluſieurs conſonnes ſur un ton, qui eſt une eſpece de chant très-déſagréable. Quant aux lettres particulieres; ſelon lui, les Japonnois ne peuvent donner de notre H aucun ſon, que celui de l'F. Au contraire, les Chinois prononcent aiſément l'H, mais ils n'ont ni R, ni P, ni B, & les Européens y ſuppléent par une L. Cela eſt vrai, & les Chinois different en cela des Japonnois, qui prononcent bien l'R, le D, & les deux autres conſonnes, dont nous venons de parler. Les Caracteres Chinois ſont ſimples & expreſſifs; les Japonnois ſont groſſiers & informes; les premiers ſont poſez les uns ſur les autres, ſans qu'il y ait entre deux aucune particule, qui les lie, parce que chaque Caractere eſt un mot; les ſeconds ſont, à la vérité, poſez de même en ligne perpendiculaire; mais le génie de la Langue Japonnoiſe exige que les Caracteres, qui ſont auſſi des mots, ſoient quelquefois tranſpoſez, ou quelquefois joints enſemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet uſage; ce qui eſt ſi néceſſaire, que quand on imprime au Japon des Livres Chinois, on eſt obligé d'ajoûter ces mots ou ces particules, pour mettre les Japonnois à portée de les lire & de les entendre.

Quant à la Langue, ou pour parler plus juſte, l'écriture ſçavante, elle eſt à peu près la même à la Chine & au Japon: elle conſiſte en Caracteres ſignificatifs, les idées étant attachées à la figure, avant que d'être attachées au ſon, par lequel on exprime cette figure, & c'eſt ce qui fait que ce genre d'écriture eſt compoſé d'un ſi grand nombre de Caracteres, parce que chaque Caractere n'eſt que l'image de la choſe qu'il repréſente. Cette méthode eſt plus difficile que la nôtre, mais moins ſujette aux ambiguitez. Les idées ſont exprimées indépendamment du ſon; & l'écriture parle véritablement aux yeux. La préciſion des idées eſt ſi juſte, que l'on change ces Caracteres en avançant en âge ou en dignité. Il en eſt de même des Plantes, & d'une infinité d'autres choſes; on les exprime par différens Caracteres, ſelon leur dégré de perfection, & ſelon leur uſage. Cette diverſité ſurcharge la mémoire, mais elle donne une idée claire & diſtincte de chaque choſe, telle qu'elle eſt actuellement.

2. Leur Religion

Après tout, je le répete, il faudroit poſſéder parfaitement ces deux Langues, pour prononcer, que malgré ces différences, il n'y a pas dans

le fonds quelque marque, à quoi on pût connoître, si elles n'ont pas la même origine, & s'il ne faut point attribuer au mélange des Etrangers, dont les deux Nations n'ont pas été plus exemptes l'une que l'autre, ce qui fait aujourd'hui leur opposition. Mais voici, ce me semble, quelque chose de plus fort contre le sentiment de Linschoot ; c'est la Religion primitive des Japonnois, dont on ne voit à la Chine aucune trace, qui a une liaison essentielle avec la fondation de la Monarchie, & qui subsiste encore toute entiere, malgré les progrès étonnans qu'ont fait dans ces Isles la morale de Confucius, & les Sectes étrangeres venuës des Indes ; car soit que cette Religion ait pris naissance avec la Nation même, ou qu'elle se soit formée par les soins des premiers Empereurs Japonnois, il en résulte également que les Japonnois sont étrangers par rapport aux Chinois ; puisque s'ils étoient une Colonie venuë de la Chine, il est évident qu'il leur seroit resté quelque vestige de l'ancienne Religion de leurs ancêtres.

3. Les mœurs & les caracteres d'esprit des deux Nations.

Une troisiéme preuve plus convaincante encore que les deux premieres, c'est l'extrême différence, qui se remarque entre les mœurs & le caractere d'esprit de ces deux Peuples ; différence, dont on trouve des vestiges dans les traditions Japonnoises les plus anciennes, & qui est effectivement si grande, qu'on diroit que la Providence en bornant ces deux Nations à elles seules l'espace de tant de siecles, ait voulu partager entre elles tout ce qu'il peut y avoir de bon & de mauvais dans les manieres & la conduite des Peuples civilisez. On ne trouvera peut-être pas mauvais que je donne ici quelque étenduë à ce paralelle, bien plus propre assûrément à faire connoître les Japonnois, que quelques traits d'opposition de leurs mœurs avec les nôtres, qu'on a ramassez avec affectation, & d'où on a crû pouvoir conclure qu'ils devoient être appellez nos *Antipodes Moraux*. En effet, prendre le blanc pour la couleur de deüil, & le noir pour celle, qui marque la joye ; monter à cheval à droite, par la raison que dans une action si noble, il ne faut point appuyer sur le pied gauche ; se revêtir de ses habits de cérémonie dans la maison, & les quitter quand on en sort ; saluer du pied, & non de la main ou de la tête, comme on fait au Japon ; ce sont des choses, qui n'ont nul rapport à la maniere de penser, encore moins aux sentimens du cœur, d'où résulte le véritable caractere d'esprit ; ce sont de purs usages, ausquels un simple caprice, ou quelque chose de plus indifférent encore peut avoir donné lieu. Il n'en est pas ainsi de ce qui différencie les Chinois & les Japonnois ; on en jugera par ce que je vais dire.

Paralelle des Chinois & des Japonnois.

Le Chinois ne fait rien, qui ne soit mesuré, c'est la sagesse, qui regle toutes ses actions. L'honneur est le principe, sur lequel roulent toutes les démarches des Japonnois ; on diroit que le premier met toute sa gloire à suivre exactement les maximes d'une prudence presque toujours animée par l'intérêt ; & que toute la sagesse du second consiste à ne s'écarter jamais des regles d'honneur, quelquefois fausses, & souvent excessives, qu'il s'est prescrites. De-

là naissent la plûpart des vertus, & des défauts de l'un & de l'autre : le Chinois est circonspect, timide, modeste, paisible, d'une exactitude la plus scrupuleuse & la plus embarassante, lorsqu'il s'agit de marquer son respect envers ses Maîtres, ses Parens, & son Souverain ; mais dans les hommes du monde les plus habiles à feindre, & les plus attentifs à rapporter tout à eux, cette révérence extérieure n'est pas toujours le fruit d'une véritable affection, & d'un attachement sincere à ses devoirs. D'ailleurs, non seulement cette Nation est la plus intéressée de l'Univers, mais il semble même, qu'elle en fasse gloire. La fourbe, l'usure, le larcin & le mensonge, ne sont point diffamans à la Chine, où un Marchand surpris en falsifiant sa Marchandise, croit en être quitte pour dire ; *vous avez plus d'esprit, que moi.*

Le Japonnois, au contraire, est franc, sincere, bon ami, fidele jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, se souciant peu du bien, ce qui lui fait regarder le commerce comme une profession vile ; aussi n'y a-t-il point de Peuple policé, qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté, que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, & qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonnois, que le pur nécessaire ; mais tout y est d'une propreté, qui charme ; & leur visage respire un contentement parfait, & un souverain mépris de tout ce qui est superflu. Toutes les richesses de ce puissant Etat sont entre les mains des Princes & des Grands, qui sçavent s'en faire honneur ; la magnificence ne va nulle part plus loin, & nous n'avons peut-être rien dans l'Histoire des plus opulentes Monarchies, qui soit au-dessus de ce qu'on voit en ce genre au Japon.

La merveille est que le Peuple voit tout cela sans envie ; s'il arrive même qu'un grand Seigneur, par quelqu'accident funeste, ou pour avoir encouru la disgrace du Prince, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins fier, ni moins respecté, que dans le tems de sa plus brillante fortune ; & dans quelque misere que soit réduit un Gentilhomme, il ne se mésalliera jamais. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions, & un homme de la lie du Peuple se tiendra offensé d'une parole un peu moins mesurée, que lui aura dit un Seigneur, & se croira en droit de lui en marquer son ressentiment ; d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, & que tous se respectent mutuellement. Il en est de même de la grandeur d'ame, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zele pour la patrie, du mépris de la vie, & d'une certaine audace, que tout Japonnois porte marquée sur son visage, & qui l'excite à tout entreprendre ; cela n'est point borné à ceux qu'un sang illustre distingue des autres : il n'est ni âge, ni sexe, ni état, qui n'en fournisse des exemples, qu'on ne se lasse point d'admirer. En voici quelques-uns, qui m'ont paru plus capables de prouver ce que j'avance.

Exemple de deux filles, qui se donnent

Une Servante ayant fait rire à ses dépens, de maniere qu'elle se crut deshonorée, quoique le sujet

La mort par un faux principe d'honneur.

en fût fort léger, & qu'il n'y eût point de sa faute, elle se prit aussitôt le sein, le porta à sa bouche, se l'arracha avec les dents, & en mourut sur l'heure. Un grand Seigneur devint éperduëment amoureux d'une autre fille, qu'il avoit enlevée à la veuve d'un Soldat, pour la mettre dans son Serrail; la mere l'ayant sçu, écrivit à sa fille pour lui représenter sa misere, & l'exhorter à profiter de sa situation pour la soulager. Le Seigneur surprit la fille dans le tems qu'elle lisoit cette Lettre: il lui demanda à la voir, & elle refusa de la montrer; il fit instance, & la fille ne pouvant se résoudre à découvrir la honte de sa mere, fit un bouchon de sa Lettre, & l'avala avec tant de précipitation, qu'elle étouffa; un sentiment de jalousie excita la curiosité du Seigneur: il fit ouvrir la gorge de cette malheureuse, & ayant lû le Billet, il fut au desespoir d'avoir soupçonné une personne qu'il aimoit, & ne trouva point d'autre remede à sa douleur, que de faire venir chez lui la mere, qui avoit été l'occasion de ce malheur, & qu'il entretint jusqu'à sa mort dans l'abondance de toutes choses.

Et une femme pour garder la fidélité à son mari.

Il y a plus de véritable vertu dans ce que je vais raconter. Un Gentilhomme du Fingo avoit une femme d'une beauté rare, dont il étoit uniquement aimé, & qui l'auroit rendu heureux, s'il eût pû cacher son bonheur; mais l'Empereur le sçut, & il lui en coûta la vie. Quelques jours après sa mort, l'Empereur fit venir sa veuve, & voulut l'obliger à demeurer dans son Palais; elle répondit que Sa Majesté lui faisoit un honneur, à quoi elle étoit sensible; mais qu'elle lui demandoit en grace de pouvoir pleurer en liberté son mari pendant trente jours, & la permission de régaler ensuite ses parens dans le Palais. Tout cela lui fut accordé, & l'Empereur ajoûta, qu'il vouloit être du festin; il y vint en effet, & y but beaucoup. Au sortir de la table, la Dame s'approche du balcon; & faisant semblant de s'y appuyer, elle se précipite en bas de fort haut; car la fête s'étoit passée au dernier étage d'une tour, & se tuë pour mettre en sûreté son honneur, & satisfaire à la fidélité qu'elle avoit jurée à son Epoux.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrez au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Il n'est point de péril, à quoi un Japonnois ne s'expose pour défendre & servir son ami. Les tortures les plus exquises ne feront jamais nommer à un criminel ses complices. Si un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, & le prie de lui conserver la vie & l'honneur, celui-ci y employera jusqu'à la derniere goutte de son sang, & jusqu'au dernier sol de son bien, sans s'embarasser des suites, ni de ce que pourront devenir sa femme & ses enfans.

Suite des vertus & des défauts des Japonnois, & des Chinois.

Les querelleurs, les mauvaises langues, les grands parleurs, sont au Japon dans un souverain mépris. On les y regarde comme gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hazard, ils passent dans l'esprit de ces Insulaires, comme un trafic sordide & une occupation indigne de gens d'honneur. Or en tout ceci, on ne remarque point la maniere de penser des Chinois. Dans les hommages que le Japonnois rend à ses

Dieux, & dans le respect qu'il porte à ceux, dont le caractere, ou la place exige de lui de pareils devoirs, on ne sçait ce qui y a plus de part, ou de la Religion, ou du naturel, ou de l'éducation. Il en faut excepter la maniere, dont il se conduit à l'égard de ses Princes : car il n'y a ordinairement que la force & la crainte, qui le retiennent dans la soumission ; mais on peut dire que c'est bien plus la faute des Souverains, que celle des Sujets, les Princes ayant des manieres trop fastueuses pour un Peuple, qui de son côté est naturellement fier & porté à l'indépendance, mais capable de se soumettre par raison, & de s'en faire une de la nécessité.

Du reste, cette Nation est altiere, remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages ; & malgré sa vie dure, & son caractere naturellement sévere, elle porte la dissolution plus loin peut-être, qu'aucune autre. Le Chinois est plus mol, plus pliant, moins dangereux dans ses haines ; & s'il n'est pas moins dissolu, il cache mieux son desordre. D'ailleurs, il a tout à craindre de la rigueur des Loix, qui ne tolerent point le scandale en cette matiere ; il est pourtant plus aisé de ramener un Japonnois de ses égaremens : il est plus vertueux par sentiment, naturellement religieux, & plus docile, parce qu'il suit plus la raison. Il aime la vérité, dût-il y trouver sa condamnation ; & quand on lui a fait connoître qu'il a tort, il en convient de bonne foi ; il veut sincerement être instruit de ses obligations & de ses défauts ; & l'on assûre que tous les gens de qualité ont chez eux un Domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. Enfin ce Peuple a en horreur la mauvaise foi ; & le mensonge le plus léger est puni de mort au Japon.

Le Chinois semble avoir substitué la politique à la Religion, qu'il paroît regarder comme une affaire de pure police. Delà viennent d'une part ces déférences si excessives des Disciples pour leurs Maîtres, du Peuple pour le Magistrat, & de tous les Ordres de l'Empire pour la personne du Souverain ; & de l'autre, le mépris, où sont les Bonzes, qui sont les Ministres des Dieux, & la maniere extravagante & ridicule, dont les Dieux mêmes sont traitez. (a) Le Japonnois donne à la Religion autant qu'on le peut exiger dans les principes de celle qu'il a embrassée ; il ne lui manque que de bien prendre son parti ; on ne l'accuse point de faire servir la Religion à ses intérêts ; & dans ceux même, qui ne croyant pas aux Dieux du pays, ne laissent pas de leur rendre à l'exterieur le culte prescrit, ce n'est point hypocrisie, c'est amour de l'ordre, c'est crainte de scandaliser le Peuple, qu'ils jugent avoir besoin d'un frein de cette nature.

Il est pourtant vrai, que comme l'honneur & la sagesse ne sont point des principes contraires, les Chinois & les Japonnois ne different pas absolument en tout. Ils sont les uns & les autres également sobres, ils ont le sens droit, du zele pour le bien

(a) Ceci ne regarde que la Religion étrangere, introduite à la Chine dans le premier siecle de l'Ere Chrétienne ; & qui y est fort méprisée des Grands & des Lettrez.

public, de la douceur dans l'usage de la vie, & beaucoup de politesse. Mais cette derniere qualité est plus universelle au Japon qu'à la Chine, où les petites gens s'accablent d'injures grossieres; au lieu que parmi les Japonnois, tous se traitent avec une honnêteté & des égards, qu'on admireroit ailleurs dans les personnes les mieux élevées. Du reste, il faut convenir, que jusques dans les vertus, qui sont communes à ces deux Peuples, on apperçoit la différence des principes, d'où elles partent. Ainsi le Chinois est modéré par tempéramment, & souvent par intérêt; & le Japonnois par fierté, & par force d'esprit: tous les deux sont grands Maîtres dans l'Art de se posséder; mais il y a plus en cela de Philosophie dans le premier, & plus de grandeur d'ame dans le second: il est vrai qu'il la pousse jusqu'où elle peut aller; on ne le voit jamais s'échapper dans ces emportemens si ordinaires parmi nous; on n'a point d'exemple qu'un Japonnois ait blasphêmé ses Dieux; on l'entend même rarement se plaindre, & presque tous conservent dans les plus grands revers de fortune une fermeté, qui tient du prodige, & qui passe tout ce que les Stoïciens ont jamais affecté d'insensibilité. Un pere condamne son fils à la mort sans changer de visage, & cependant sans cesser de se montrer pere; les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus d'attention. Si quelqu'un sçait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les endroits, où il croit le devoir plutôt rencontrer: il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service, mais il ne perd pas un moment de vûë la résolution de s'en venger, s'il en a reçu quelque injure, & si l'occasion lui manque, son fils est chargé de la vengeance.

Le Chinois est encore plus habile à joüer en cela son personnage, mais le Japonnois se vengera aussi sûrement, & plus noblement; on peut même dire, qu'il ne dissimule pas pour tromper, il croit n'en avoir pas besoin; mais s'il attend, c'est pour ne pas manquer son coup; & il n'est jamais plus à craindre, que quand il est tranquile & de sang froid. Enfin, les uns & les autres s'estiment infiniment, & ont un souverain mépris pour les Etrangers; l'un, parce qu'il est accoutumé à croire sa Nation la plus ancienne, la plus sage, la plus puissante, & presque la seule Nation du monde; l'autre, parce qu'il n'a besoin de personne, & qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gayeté féroce, & qu'il se donne sans façon pour le plus léger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie, le rend cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses plus proches; dur & inhumain envers les foibles, & les infirmes; léger & inconstant par caprice & par mépris. On peut dire qu'en cela, comme en bien d'autres choses, c'est l'Anglois de l'Asie.

Le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine; les manieres des Japonnois, le tour de leur esprit, un certain air aisé & naturel, les rendent bien plus propres à la societé que les Chinois, & les rapprochent davantage des Nations les plus polies de l'Europe; cela paroît surtout, dans la ma-

niere dont ils se visitent, & dont ils se régalent. Kœmpfer attribuë à cette conformité de mœurs & de caractere, les progrès surprenans, que les Portugais firent d'abord dans cet Empire, pour l'avantage de leur commerce. Il y avoit, dit-il, une certaine ressemblance pour le tour d'esprit & les inclinations de ces deux Peuples ; on pouvoit remarquer dans les uns & dans les autres, beaucoup d'affabilité, & une gravité sérieuse & agréable tout ensemble. D'ailleurs, on voit dans les Lettres des premiers Missionnaires du Japon des détails sur la maniere, dont ils étoient reçûs des Petits & des Grands, où l'on ne remarque rien d'étranger ni de gêné. Ce que nous avons rapporté des agrémens de leurs Campagnes & de leurs Jardins, est encore une preuve que ces Insulaires ont beaucoup plus le goût Européen que les Chinois.

Enfin, pour dernier trait de leur caractere, je joindrai la beauté de leur naturel à la noblesse & à l'élévation de leur cœur. Les Seigneurs, les Peres & les Maris, ont droit de vie & de mort sur leurs vassaux, leurs enfans & leurs femmes. Il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs domestiques. A la vérité, comme les Maîtres répondent des fautes de leurs serviteurs, ils ont sur eux une très-grande autorité ; & s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, ils sont absouts en prouvant la faute pour laquelle ils les ont tuez. Cependant c'est bien moins par crainte, que par amour, que tous demeurent dans le devoir. Les sentimens du cœur dans ces Insulaires sont en même tems si grands & si tendres, que saint François Xavier n'en parloit qu'avec admiration. « Je ne sçaurois finir, dit-il » dans une de ses Lettres, lorsque je » parle des Japonnois, qui sont véri- » tablement les délices de mon cœur. Ses Successeurs ont tenu le même langage ; leurs Mémoires sont remplis de traits frappans, qui marquent le bon cœur de leurs Neophytes, leur reconnoissance pour les plus petits services, leur attention à leur faire plaisir ; & toute la suite de cette Histoire, fera voir que ce portrait n'étoit point flatté. Un de ces Religieux nous apprend que les nouveaux Chrétiens étoient extrêmement sensibles aux moindres témoignages d'amitié de leur part ; que les plus pauvres, après avoir travaillé tout un jour pour eux, étoient transportez de joye, s'ils les voyoient contens ; qu'au contraire, si par inadvertance on les laissoit aller, sans leur donner aucun signe de satisfaction, ils étoient inconsolables. Enfin, que les plus légers offices rendus à des particuliers, attiroient souvent aux Missionnaires des remerciemens de la part des Magistrats mêmes, quoique Payens.

Du beau naturel des Japonnois.

Il est vrai qu'un si riche fonds ne demeure point en friche. Le soin des peres & des meres pour l'éducation de leurs enfans, & l'exactitude des Prêtres pour instruire les Peuples des principes de la Religion & de la Morale, ne peuvent aller plus loin, & n'ont rien d'égal que l'amour, le respect, & la soumission des enfans pour leurs peres & leurs meres, & la vénération des Peuples pour les Ministres des Dieux. La Religion Chrétienne avoit encore perfectionné des sentimens si vertueux ; mais voici dans des Payens

une preuve convaincante qu'ils sont naturels à cette Nation. C'est un fait que je trouve dans un Mémoire écrit en 1604. & dont l'Auteur avoit été témoin oculaire.

Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, & ne subsistoit que de leur travail; or comme ces jeunes gens ne pouvoient pas gagner suffisamment pour entretenir toute la famille, ils prirent, pour mettre une bonne fois leur mere à son aise, une étrange résolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit un voleur à la Justice, recevroit une somme assez considérable. Les trois freres, que la pauvreté de leur mere touchoit beaucoup plus que leur propre indigence, s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, & que les deux autres le meneront au Juge : ils tirent au sort, pour sçavoir qui sera la victime de l'amour filial; & le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier & conduire comme un criminel. Le Magistrat l'interroge, il répond qu'il a volé : on l'envoye en prison; & ceux qui l'ont livré, touchent la somme promise.

Leur cœur s'attendrit alors sur le danger que couroit leur frere; ils trouverent moyen d'entrer dans la prison, & croyant n'être vûs de personne, ils l'embrasserent amoureusement, & l'arroserent de leurs larmes. Le Magistrat, qui par hazard les apperçut, fut extrêmement surpris d'un spectacle si nouveau : il appelle un de ses gens, lui donne ordre de suivre les deux délateurs, & lui enjoint expressément de ne les point perdre de vûë, qu'il n'ait découvert de quoi lui éclaircir un fait si singulier. Le Domestique s'acquitta parfaitement de sa commission, & rapporta, qu'ayant vû entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en étoit approché, & les avoit entendus raconter à leur mere tout ce que je viens de dire; que la pauvre femme à ce récit, avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son fils. Le Magistrat surpris au point qu'on peut imaginer, fait venir son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions, à dessein de l'obliger à se couper; & n'en pouvant venir à bout, il lui déclare enfin qu'il sçait tout. Ensuite après l'avoir tendrement embrassé, il alla faire son rapport au CUBO-SAMA, qui charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois freres, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cent écus de rente, & cinq cent à chacun des deux autres.

Exemple mémorable touchant le point d'honneur.

Le point d'honneur ne porte pas ce Peuple à des actions moins extraordinaires. Deux Gentilshommes s'étant rencontrez sur un escalier du Palais de l'Empereur, leurs épées se frotterent par hazard l'une contre l'autre; celui qui descendoit, s'offensa de cet accident, dont il voulut rendre l'autre responsable; celui-ci s'excusa, & protesta qu'il n'avoit eu aucun dessein de le toucher; puis il ajoûta, que le malheur après tout, n'étoit pas grand; que ce n'étoit que deux épées, qui s'étoient touchées, & que l'une valoit bien l'autre. « Je vais vous faire » voir, reprit le premier, la diffé-

» rence

» rence qu'il y a de l'une à l'autre; » & sur le champ, il tire son poignard, & s'en ouvre le ventre. Le second, sans rien repliquer, monte en diligence pour servir sur la table de l'Empereur un plat qu'il tenoit à la main, & revient ensuite trouver celui, qui lui avoit fait la querelle, & qui expiroit: il lui dit, que s'il n'avoit pas été occupé du service de son Prince, il l'auroit prévenu, mais qu'il le suivroit de près, & mourroit content, puisque ce seroit après lui avoir fait voir que son épée valoit bien la sienne. En achevant ces mots, il se fend aussi le ventre, & va expirer à côté de son adversaire. Deux Européens se seroient coupez la gorge l'un à l'autre: je ne décide point où il y a plus de fureur; mais je crois que les uns n'ont rien à reprocher aux autres, si ce n'est que les Japonnois ayant pour principe d'honneur, qu'il est honteux à un homme de craindre la mort, raisonnent plus juste en se la donnant pour avoir cet avantage sur leurs ennemis, & vont plus sûrement à leur but. D'ailleurs, il n'est point question parmi eux de seconds; comme autrefois parmi nous, & c'est une grande folie de moins.

Magnificence des Japonnois dans leurs festins.

Cependant il ne faut pas être surpris, si avec un caractere si aimable, les Japonnois sont sensibles aux plaisirs de la societé. Ils se régalent souvent, & ils le font avec une propreté & une sorte de magnificence, qui ne préjudicie pourtant point à la sobrieté, dont ils s'oublient rarement. Ce que nous trouverions plus à redire dans ces festins, c'est un cérémonial, qui ne finit point; il est vrai qu'ils s'en acquittent avec une aisance & un ordre, qui ne se peut exprimer. Parmi un grand nombre de Domestiques & d'Officiers de toutes les sortes, on n'entend pas une parole, & on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornez de rubans de soye, & on ne sert pas une Perdrix, ni aucun autre oiseau, qui n'ait le bec & les pattes dorées: tout le reste est orné à proportion; la musique accompagne ordinairement le festin; en un mot, les yeux & les oreilles ont de quoi se repaître, mais il n'y a point d'excès à craindre du côté de la bonne chere.

Au reste, je n'avance rien ici de l'esprit, de la politesse, de la magnificence, & du beau naturel des Japonnois, que sur le témoignage d'Auteurs, qui ont eu tout le tems & tous les moyens de s'en instruire par eux-mêmes. Un d'eux (a), qui a longtems vêcu dans l'ancienne Capitale de l'Empire & à la Cour même des Empereurs, & de plusieurs Rois particuliers, ne craint pas d'assûrer, qu'il n'est point en Europe de Nation plus spirituelle que celle-là; & » s'il se trouve, ajoûte-» t-il, des personnes, qui ayant été » au Japon, pensent autrement que » moi, c'est sans doute, parce » qu'ils n'ont séjourné que sur les » côtes de la Mer, où les habitans » sont assez grossiers, & différent » considérablement de ceux, qui » habitent dans les grandes Villes » & dans le centre de l'Empire. Kœmpfer donne assez à entendre en plusieurs endroits de ses Mémoires, qu'il regarde les Japonnois comme un Peuple fort spirituel; & s'il n'a

(a) Le P. Loüis Froës.

pas poussé plus loin le caractere qu'il en fait, c'est qu'il ne les a pas pratiquez assez familierement pour les connoître par tous les endroits; il a peut-être été plus soigneux que les Missionnaires, d'étudier les productions de leur pays; il prétend avoir trouvé le secret de foüiller dans leurs Archives; il a vû les Grands en spectacle, & environnez de tout le faste, qu'ils affectent d'étaler aux yeux du public: il a traité avec des Facteurs & des Commis; mais il n'a jamais pû pénétrer jusques dans leur cœur, parce que cela demande une familiarité, dont il n'est plus question dans ce pays-là, à l'égard des Etrangers.

Les principales sources de leurs bonnes qualitez.

Mais la principale source du bon ordre qu'on admire au Japon, & ce qui donne aux bonnes qualitez de ces Insulaires tout l'éclat, qui les distingue si fort de la plûpart des autres Peuples, c'est un sentiment de Religion, qui est né avec eux, & dont la vivacité passe tout ce qu'on en peut dire. Heureuse disposition, à laquelle, après la grace, on doit attribuer les étonnans progrès du Christianisme dans ces Isles, & qui avoit fait presque autant de Saints, qu'il y a eu de Japonnois Chrétiens! Leur grandeur d'ame, & le mépris qu'ils font de la vie, avoient ajoûté à cela un caractere héroïque, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les fastes de l'Eglise. Il est vrai qu'ils portent naturellement ces deux qualitez à un point qui les distinguera toujours de toutes les autres Nations de l'Asie. Leurs Histoires sont remplies de faits, qui donnent à connoître que les Romains, dans les plus beaux jours de leur antique vertu, n'étoient pas les seuls, qui fissent voir au monde des Citoyens, tels que les *Decius*, les *Scevolas*, & les *Horatius Cocles*. Je n'en rapporterai ici qu'un seul exemple.

Un homme se sacrifie pour le Public.

FIOGO, petite Ville de la Province de SETZ, a un Port assez bien fermé; il est, surtout, à l'abri des vents de la part du Sud, par une jettée de sable appuyée contre des Montagnes, & qui s'avance dans la Mer à l'Est, environ la troisiéme partie d'une lieuë d'Allemagne; on la prendroit d'abord pour un ouvrage de la nature, mais ç'en est un de l'Art; & l'on en est moins redevable, disent les Annales du Japon, à l'Empereur FEKI (*a*), lequel y a dépensé des sommes immenses, qu'au zele d'un (*b*) particulier pour le bien public. Cet homme voyant tous les travaux qu'on s'obstinoit à faire dans ce lieu-là, renversez presqu'aussitôt par des orages, qui survenoient, & le peuple persuadé que c'étoit un effet de la colere des Dieux de la Mer, se dévoüa, pour les appaiser; & pour les engager à ne plus s'opposer à la construction d'un ouvrage si utile, il se fit enterrer tout vif dans les fondemens; & rien n'empêcha depuis, dit l'Annaliste, qu'on n'achevât la digue.

(*a*) Il n'y a point d'Empereurs de ce nom dans la suite chronologique des *Dairys*, que nous donnerons à la fin de ce Livre, ni dans celle des *Cubo-Samas*; mais il y a eu une faction, qui avoit à sa tête un Prince nommé FEKI, & peut-être prit-il le nom d'Empereur. On trouve même un jeune FEKI âgé de sept ans, que sa Nourrice voulant sauver par mer, & désesperant de soustraire à ceux, qui le poursuivoient, précipita dans les eaux avec elle, après l'avoir embrassé.

(*b*) Quelques Auteurs en mettent trente.

Des hommes, qui portent aussi loin le mépris de la vie, sont capables de tout oser & de tout exécuter; on en cite des exemples, où il y a bien peu de vraisemblance, quoiqu'on ne puisse pas en contester la vérité. Nous en verrons plus d'un dans la suite de cette Histoire. Il s'en faut bien qu'on remarque dans les Chinois cette audace, ni cette générosité ; ils aiment la patrie, mais cet amour ne les porte pas ordinairement jusqu'à se sacrifier pour elle. D'ailleurs, ils aiment la paix, & les Japonnois ne respirent que la guerre ; ils ne risquent pas aisément leur vie, & les Japonnois ne craignent rien tant que de paroître appréhender la mort ; & c'est en partie à cela, qu'il faut attribuer l'acharnement, qui paroît dans toutes leurs guerres.

Avantages du Gouvernement Chinois sur le Japonnois.

On n'en doit pourtant pas conclure, comme ont fait la plûpart de nos Ecrivans, que l'Empire du Japon n'est pas moins agité au dedans par les factions, & les guerres intestines, que la mer, qui les environne, par les vents impétueux & les tempêtes, qui y ont causé tant de naufrages. Il est certain qu'en ce qui regarde la Police & le Gouvernement, les Chinois ont été leurs Maîtres, aussi bien que dans les Sciences & dans les Arts ; mais ces sages Politiques n'ont pas assez compris, que pour s'assûrer la paix, il faut toujours être en état de faire la guerre, & que les Trônes ont besoin d'être soutenus par la valeur autant que par la sagesse ; aussi peut-on dire, que si la Chine n'a rien à craindre du dedans, elle doit tout appréhender du dehors. Un petit Roi Tartare l'a subjugué de nos jours, & ce n'est pas la premiere fois qu'elle a été conquise par des peuples, qu'elle méprisoit. Combien le Japon, qui n'a gueres plus d'étenduë que deux de ses Provinces, lui a-t-il donné d'allarmes ?

Il est vrai qu'à juger de ce dernier Empire par ce qui s'y est passé depuis la fin du XVI. siecle jusques vers le milieu du suivant, on pourroit croire que si le génie belliqueux, & la bravoure des habitans, le mettent à couvert d'une domination étrangere, dont en effet il a été jusqu'ici heureusement préservé, les défauts du Gouvernement y exposent l'Etat à de continuelles révolutions. Mais cette regle n'est pas sûre ; & vouloir conclure de ce qui s'est passé sous le regne de deux ou trois Empereurs, que cette Nation est mal gouvernée, ce seroit raisonner aussi mal, que si on prétendoit prouver qu'un homme n'est pas d'une bonne constitution, parce qu'il a essuyé une longue & fâcheuse maladie. Après tout, il faut convenir que l'Empire Chinois a cet avantage sur le Japonnois, & même sur tous les autres de l'Univers, qu'il prouve une antiquité, contre laquelle on ne peut rien opposer de raisonnable, & qui ne peut s'attribuer qu'à la sagesse de ses Loix, & à l'esprit tranquile & constant de ses Peuples. Il est en effet si bien fondé & si solidement établi, qu'encore qu'il ait plus d'une fois changé de Maîtres, il n'a jamais rien perdu de la beauté de son Gouvernement ; en sorte qu'après avoir été la conquête des Etrangers, il a toujours, pour ainsi dire, maîtrisé ses vainqueurs, en les assujettissant à le gouverner selon ses propres loix &

ſes anciennes coutumes.

Il eſt néanmoins plus glorieux ſans doute aux Japonnois de n'avoir jamais ſubi aucun joug étranger. Leurs Annales font mention de deux tentatives des Tartares ſur leurs Iſles; & MARC-POL de Veniſe, qui étoit à la Cour de la Chine dans le tems de la ſeconde, en parle ainſi dans ſes Mémoires. (*a*)

» Le grand CHAM CUBLAI, (*b*) » informé des grandes richeſſes de » l'Iſle Zipangri, penſa aux moyens » de la réduire ſous ſon obéïſſan- » ce. Il y envoya deux Généraux, » dont l'un ſe nommoit ABATAN, » & l'autre NONSACHUM, ou VO- » SANCHIM, & il leur donna deux » grandes Armées. Ces deux Chefs » s'embarquerent aux Ports ZAR- » THEN & QUINSAI avec une flotte » conſidérable, qui portoit de nom- » breuſes troupes de Cavalerie & » d'Infanterie; & ayant débarqué » dans l'Iſle Zipangri, ils y firent » de grands ravages. Mais ils ſe » broüillerent d'abord, aucun d'eux » ne voulant recevoir les ordres de » l'autre, ce qui fut cauſe du peu » de ſuccès de cette expédition, » car ils ne pûrent ſe rendre maî- » tres d'aucune Ville; ils ne prirent » qu'un ſeul Château, dont ils fi- » rent paſſer au fil de l'épée toute » la Garniſon; mais il ſe trouva » huit de ces Zipangriens, qui por- » toient à leurs bras (*c*) certaines » pierres précieuſes, & que le fer » ne put percer; de ſorte qu'on fut » obligé de les aſſommer à grands » coups de bâton.

» Il arriva un jour, que s'étant » tout à coup levé une grande tem- » pête ſur la mer, une partie de la » flotte Tartare fut briſée contre le » rivage. Le reſte, pour éviter le » naufrage, s'éloigna de terre; mais » la tempête étoit ſi violente, que » pluſieurs Navires périrent encore » avec perte d'un grand nombre de » Soldats. Les autres ſe ſauverent, & » gagnerent une petite Iſle déſerte, » qui n'étoit éloignée de ZIPAN- » GRI que de quatre milles. Ceux, » dont les Navires avoient réſiſté à » la violence de la tourmente, s'en » retournerent à la Chine (*d*); ceux » qui avoient gagné la petite Iſle, » étoient au nombre de trente mil- » le; & comme ils n'avoient point » de Bâtimens pour en ſortir, & » que le pays ne pouvoit pas leur » fournir de quoi ſubſiſter, ils s'at- » tendoient d'y mourir de faim.

» Enfin, la mer étant devenuë » calme, les habitans de Zipangri » mirent en mer une Flotte conſidé- » rable, & vinrent en grand nom- » bre, mais avec peu de précaution, » pour faire main-baſſe ſur ces mal- » heureux Tartares, qu'ils croyoient » trouver ſans armes, & hors d'état » de ſe défendre. Ils débarquerent » ſans ordre; & laiſſant leurs Na- » vires, ils s'avancerent dans l'Iſle. » Les Tartares, qui s'en apperçû- » rent, s'éloignerent le plus qu'ils » pûrent de la Mer; & quand ils » virent les Zipangriens fort loin » de leurs Bâtimens, ils allerent par » des chemins détournez s'en empa- » rer, firent voiles vers Zipangri, &

(*a*) Voyez une autre Relation de cette tentative dans la ſuite chronologique des Empereurs du Japon, au XC. Dairy.

(*b*) Quelques Mémoires le nomment COBILAI; il étoit fils de TOLAI, quatriéme fils de GENGHISCAN.

(*c*) Une autre Verſion de Marc-Pol de Veniſe, porte entre la peau & la chair.

(*d*) *Ad propria redierunt.*

» laisserent leurs ennemis fort étonnez de se trouver à leur place, » & dans le même embarras, d'où ils » venoient de les tirer par leur imprudence. Ils arborerent ensuite » les pavillons Zipangriens ; & les » habitans de Zipangri les prenant » pour leurs gens, qui revenoient » victorieux, allerent en foule au-» devant d'eux. Les Tartares en-» trerent ainsi sans résistance dans » leur Ville, en chasserent tous les » habitans, & n'y laisserent qu'un » petit nombre de femmes.

» Le Roi de Zipangri apprenant » ces nouvelles, arma en diligence » d'autres Navires, & commença » par délivrer ceux de ses Sujets, » qui étoient dégradez dans l'Isle » déserte. Il fit ensuite investir la » Ville, dont les Tartares s'étoient » emparez ; ce qui fut exécuté avec » tant d'ordre & de promptitude, » que les Assiegez ne pûrent ni sor-» tir, ni recevoir aucun secours. Le » Roi de Zipangri, de son côté, » s'attendoit bien, que si le Grand » CAM étoit informé de la situa-» tion, où se trouvoient ses Trou-» pes, il ne manqueroit pas de leur » envoyer un renfort considérable. » Ainsi toute son attention fut à em-» pêcher qu'on ne l'en instruisît. Il » y réüssit ; les Tartares soutinrent » le siege pendant sept mois ; mais » enfin, ayant perdu toute espé-» rance d'être secourus, ils remi-» rent la place à son légitime Sei-» gneur, qui les laissa retourner chez » eux en toute liberté. Tout ceci » arriva l'an du Seigneur 1289. (a)

Au reste, ce qu'on peut conclure de plus certain de tout ce que nous venons de voir du caractere des Japonnois, c'est que ces Insulaires réünissent presque toutes les qualitez, qui font le bonheur des Monarchies, & celles qui ont rendu les Romains, dans les plus beaux jours de leur République, le premier peuple du monde : je veux dire, le mépris des richesses dans les Particuliers, & la magnificence dans les Grands ; la passion de la gloire, l'élevation des sentimens, & le mépris de la vie également dans les uns & les autres ; une soumission pour les Souverains, qui est le fruit de la raison & de la Philosophie ; un respect pour tous leurs Supérieurs, que leur donne l'éducation ; un attachement à tous ceux, qui leur sont unis par les liens du sang ; de l'amitié & des bienfaits, qui ne peuvent venir que d'un principe d'honneur, & d'un cœur bien placé. Il n'est point douteux qu'avec de tels Sujets, les Monarques Japonnois pourroient conquerir l'Asie entiere, s'ils ne jugeoient sagement, qu'il leur suffit pour leur gloire de n'avoir pas à craindre d'être conquis ; & pour leur bonheur, de régner sur un peuple, dont la fidélité n'a point de bornes ; & s'ils n'étoient persuadez que les conquêtes sont souvent plus nuisibles aux Conquérans, qu'aux peuples subjuguez : qu'elles affoiblissent l'Etat dominant, en dispersant ses forces, altérant le caractere du peuple vainqueur, par le commerce qu'il est obligé d'entretenir avec les vaincus, & le corrompant par le mélange des mœurs & des coutumes ; inconvéniens que ces Princes ont sans doute voulu prévenir par les Edits rigoureux, dont nous parle-

(a) Une autre Version de MARC-POL, porte 1269.

rons à la fin de cette Histoire.

Portrait des Japonnois.

Pour ce qui est de la figure extérieure, les Chinois & les Japonnois n'ont rien à se reprocher. Ceux-ci sont fort mal faits, & ont un air tout-à-fait étranger par rapport à nous. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, mais moins enfoncez que les Chinois; les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre; le nez court, un peu écrasé & relevé en pointe; les sourcils épais, les jouës plattes, les traits grossiers, & très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent, ainsi qu'on l'a déja remarqué. Mais tout cela n'est pas égal dans toutes les Provinces, & les grands Seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du visage. Peut-être, qu'une certaine fierté noble, qu'ils sçavent soutenir sans affectation, & qui paroît leur être naturelle, contribuë à les rendre moins difformes. Pour ce qui est des femmes, tout le monde convient qu'elles sont en réputation de beauté; Kœmpfer ne craint pas même d'avancer, que celles de la Province de Figen sont les plus belles personnes de l'Asie; & les François, qui en 1685. firent le voyage de Siam avec le Chevalier de Chaumont, ont parlé de Madame Constance, comme d'une femme, dont la beauté égaloit la vertu. Cette Dame étoit née à Siam de parens Japonnois, & on sçait que ce pays n'est pas propre à embellir un sang, qui ne seroit pas beau. La coutume introduite au Japon parmi le sexe, de se peindre le visage, pourroit bien faire douter, que l'agrément, qu'on trouve aux femmes Japonnoises, fût naturel, s'il étoit bien décidé, que ce masque de peinture, & cette vivacité de couleur artificielle contribuent à l'augmenter.

Habillemens des hommes.

L'habillement des Japonnois est noble & simple; les grands Seigneurs, & avec quelque proportion, tous les Gentilshommes, portent de longues robes traînantes, de ces belles Etoffes de soye à fleurs d'or & d'argent, qu'on travaille dans l'Isle FATSISIO (*a*), & dans une autre plus petite nommée KAMAKURA, qui n'est qu'à une bonne lieuë de la côte de IEDO, qui est pour le moins aussi inabordable que FATSISIO, & pareillement destinée à l'exil des Grands. De petites Echarpes, qu'ils ont au col, leur font une maniere de Cravatte, & une autre plus large leur sert de Ceinture pour assujettir la Tunique de dessous, qui est aussi fort riche. Leurs manches sont larges & pendantes; mais la parure dont ils sont curieux, sont le Sabre & le Poignard, qu'ils passent dans leur ceinture, & dont la poignée, & souvent même le fourreau, sont enrichis de Perles & de Diamans. Les Bourgeois, qui sont presque tous Marchands, Artisans ou Soldats, ont des habits, qui ne descendent que jusqu'à mi-jambe, & dont les manches ne passent point les coudes. Le reste du bras est nud, mais tous portent des armes, & se piquent d'en avoir de très-propres; ils different encore des personnes de qualité, en ce qu'ils ont le derriere de la tête rasé, au lieu que ceux-ci se font raser le haut du front, &

(*a*) Ces belles Etoffes ne se font pas de la Soye du Japon, qui n'est pas fort fine. On fait aussi au Japon des Draps & toute sorte de Toiles de Chanvre.

T.1. 4.° P. 54. et in 12 T.1. P. 162.



Soldat Japonnois. | Artisan Japonnois.

Habillement des Dames du Japon. T. 1. 4.° P. 54. et in 12. T. 1. P. 162.



Habillement de deüil pour les deux Sexes.

laissent pendre le reste de leurs cheveux par derriere, en quoi ils trouvent une bonne grace, dont ils sont si jaloux, qu'ils ont presque toujours la tête découverte, si ce n'est en voyage. J'ai dit qu'alors ils se couvrent d'un grand Chapeau de paille, quelques-uns sont de bambous : les uns & les autres sont très-proprement travaillez, & les femmes en portent aussibien que les hommes ; on les attache sous le menton avec de larges bandes de Soye doublées de Cotton ; ils sont transparens & fort légers, & dès qu'une fois ils sont moüillez, la pluye ne passe point au travers ; ils ne donnent pas un grand air aux hommes, dont la taille courte & grosse est de loin plus de moitié cachée par ces larges coëffures ; mais on prétend qu'ils ne font pas mal aux femmes, qui en usent même assez communément dans les Villes.

Habillemens des femmes. Celles-ci sont encore plus magnifiquement vêtuës que les hommes. Toutes sont coëffées en cheveux, mais différemment selon leur condition. Les femmes du bas peuple se contentent de relever leurs cheveux sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme font les Espagnoles & les Italiennes. Les Dames laissent tomber les leurs négligez avec art sur le derriere de la tête, ou ils sont noüez en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille gauche, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une Perle, ou quelque Pierre de prix ; elles ont encore à chaque oreille un petit rond de Perles, qui leur donne beaucoup de graces : leur ceinture est large, & semée de fleurs & de figures, dont la beauté ne cede en rien au reste de l'ajustement. Sur quantité de longues vestes elles ont une Robe flottante, qui traîne de quelques pieds : je dis sur quantité de longues vestes, car c'est sur leur nombre, qu'on juge de la qualité des personnes. On dit qu'il monte quelquefois jusqu'à cent, ce qui me paroît exageré, quoiqu'on ajoûte, que ces vestes sont si deliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Quand les Dames de la premiere qualité marchent à pied par la Ville, ce qui est fort rare, c'est toujours avec une nombreuse suite. Une troupe de filles magnifiquement parées, les suivent, portant, l'une des mules de prix, l'autre des mouchoirs, d'autres, des confitures de toutes les sortes dans de grands bassins. Ces filles suivantes sont précédées des Femmes-de-Chambre, qui environnent leurs Maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un para-sol en forme de Dais, dont la crépine est fort riche. Les femmes Chrétiennes, lorsqu'elles alloient à l'Eglise, avoient sur la tête un voile, qui non seulement leur couvroit entierement le visage, mais qui leur pendoit encore jusqu'aux pieds. D'ailleurs, la coutume du pays est, que les Dames ne font, ni ne reçoivent aucune visite, qu'elles n'ayent un linge sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une seule fois l'année ; & pour l'ordinaire, surtout quand elles doivent aller un peu loin, elles sont portées, aussibien que toutes femmes de leur suite, dans des Norimons.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, changent d'habillement à mesure, qu'ils avancent en âge ; mais

je ne trouve rien de bien marqué sur ces différentes manieres de se vêtir. En général, tous sont légérement couverts, & ne portent pour l'ordinaire rien sur la tête; aussi les accoutume-t-on de bonne heure au froid. J'ai déja remarqué, que toute leur chaussure consistoit dans une espece de sandale, qui n'est point attachée, & qu'on quitte aisément: elles sont faites indifféremment de peau de Cerf, & d'un tissu de paille, de jonc, ou de bambou fort bien travaillé & très-léger; tous portent des éventails comme dans le reste de l'Orient.

Du changement de noms.

Rien ne cause plus de confusion dans l'Histoire de cet Empire, que l'usage, où sont les Japonnois, de changer souvent de nom. Ce changement se fait régulierement trois fois; au sortir de l'adolescence, on quitte celui, qu'on avoit reçu en naissant, & celui, qu'on prend alors, se laisse aussi dans la vieillesse: on dit pourtant que celui de la famille demeure toujours, aussi bien, que celui de la Terre, ou de la Principauté qu'on possede; mais j'avoüe que cet article est fort incertain: on prend encore d'autres noms, que l'on ajoûte, ou que l'on substituë aux premiers, comme lorsqu'on passe d'une condition à une autre, ou que l'on est élevé à quelque grande Dignité. Ces changemens de noms propres, se font toujours avec de grandes cérémonies. Quelques Auteurs n'ont pas sçu cet usage, ou n'ont pas eu soin d'en avertir, ce qui cause quelquefois d'assez grands embarras aux Lecteurs. Pour l'éviter dans cette Histoire, je me suis attaché aux noms, sous lesquels ceux, dont j'aurai à parler, ont d'abord été connus, à l'exception des Empereurs, au sujet de qui ces changemens ne peuvent produire aucune obscurité.

CHAPITRE VI.

Des Epoques des Japonnois. Des Arts & des Sciences, qui sont cultivez au Japon, & du soin qu'on y prend de former l'esprit des jeunes gens.

Des Sciences spéculatives.

IL ne paroît pas que les Japonnois ayent beaucoup cultivé les Sciences purement spéculatives, si on en excepte les matieres de Religion, où les Ministres des Dieux s'exercent sans cesse à la dispute; mais pour ce qui concerne les Mathématiques, la simple Métaphysique, & même la Physique, ils n'y sont pas fort versez. Le P. Almeida, & quelques autres Missionnaires, ont cependant avancé, qu'ils étoient grands Physiciens; mais ils n'entrent sur cela dans aucune preuve. Il est certain qu'ils connoissent fort peu le Ciel, & qu'ils n'ont en cela aucun avantage sur les Nations les plus sauvages de l'Amerique; leur Architecture est très-informe; leurs époques, leurs élémens, la maniere dont ils partagent les heures, & dont ils comptent les années, ne

donnent

donnent pas une grande idée de leur ſcience des combinaiſons, & des calculs.

De leurs époques.

Ils ont trois ſortes d'époques ; dont la premiere commence avec le regne de SYN-MU, le premier de leurs Empereurs, & le chef de la Dynaſtie, qui eſt encore aujourd'hui ſur le Trône ; elle précede, ainſi que je l'ai déja obſervé, l'Ere Chrétienne de ſix cent ſoixante ans. Ils ont reçu les deux autres des Chinois ; l'une s'appelle NENGO : elle fut inventée à la Chine pour mettre plus de certitude dans la Chronologie, & elle fut introduite au Japon ſous le regne du trente-ſixiéme Dairy, ou Empereur de la race de Syn-Mu ; elle comprend un certain nombre d'années, qui eſt rarement au-deſſus de vingt, & très-ſouvent au-deſſous ; c'eſt au Dairy à l'établir, à lui choiſir un nom, & une figure, & à la faire ceſſer pour lui en ſubſtituer une autre. Il la date toujours de quelqu'évenement remarquable, ou de quelque changement important arrivé dans la Religion, ou dans l'Etat, & dont elle ſert à conſerver le ſouvenir. Son plus grand uſage eſt dans les Almanachs, les ordres des Princes, les proclamations, les Journaux, & les dates des Lettres ; on l'employe auſſi dans les Livres imprimez, ſurtout dans ceux, qui ont rapport à l'Hiſtoire ; mais on y ajoûte l'année courante de la premiere époque. Le nouveau NENGO commence toujours avec la nouvelle année, quoiqu'il ait ſouvent été inſtitué pluſieurs mois auparavant, ce qui vient peut-être de ce qu'il faut du tems pour la notifier aux Provinces.

L'autre époque Chinoiſe, que les Japonnois ont adoptée, conſiſte en Cycles, ou Périodes de ſoixante années, leſquelles ſont formées d'une combinaiſon des douze Signes céleſtes avec les Lettres de leurs noms. Les Caracteres de ces douze Signes étant combinez cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens ſix fois avec les Signes céleſtes, il en réſulte ſoixante Figures compoſées, ou ſoixante Caracteres, dont chacun ſe prend pour une année. Les ſoixante années expirées, un nouveau Cycle recommence. Par le moyen de cette époque, les Hiſtoires & la Chronologie des Japonnois s'accordent toujours avec celles des Chinois, à cette différence près, que les Chinois marquent non ſeulement l'année, mais le nombre du Cycle, ce que les Japonnois ne font point. Cette diverſité n'a peut-être point d'autre ſource, que l'orgueil de ceux-ci, leſquels ne veulent pas avoir ſans ceſſe devant les yeux cette longue ſuite de Cycles Chinois, qui ſe ſont écoulez avant la fondation de leur Monarchie, & la fait paroître beaucoup plus moderne, que la Chinoiſe.

Des Signes céleſtes, & des heures.

Les douze Signes céleſtes ſelon les Japonnois ſont, 1°. la Souris. 2°. Le Taureau. 3°. Le Tygre. 4°. Le Lievre. 5°. Le Dragon. 6°. Le Serpent. 7°. Le Cheval. 8°. Le Mouton. 9°. Le Singe. 10°. Le Coq. 11°. Le Chien. 12°. Le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, & ils ont un très-grand ſoin de marquer dans leurs Hiſtoires, non ſeulement quel jour un fait eſt arrivé, mais encore à quelle heure, & à quelle partie de

l'heure. Au reste, ce qu'ils appellent jour, est tout le tems que le Soleil est sur l'horison, d'où il arrive, que les heures sont plus courtes, ou plus longues suivant la saison, ce qu'on assûre n'être sujet à aucun inconvénient.

Des Elémens.

J'ai dit que les Japonnois reconnoissent dix élémens; dans le fonds, ils n'en ont que cinq; à sçavoir le bois, le feu, la terre, la mine, & l'eau; mais chacun de ces élémens sont désignez avec deux sortes de caracteres, ce qui les double. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'hyver & l'équinoxe du printems, à distance égale de l'un & de l'autre; c'est-à-dire, vers le cinquiéme de Février; mais comme on célébre au Japon la nouvelle Lune avec beaucoup de solemnité, ils ne comptent l'année que de la nouvelle Lune la plus proche de ce jour-là. Leurs mois sont absolument lunaires, mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; en sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept plus longues que les autres d'une Lune.

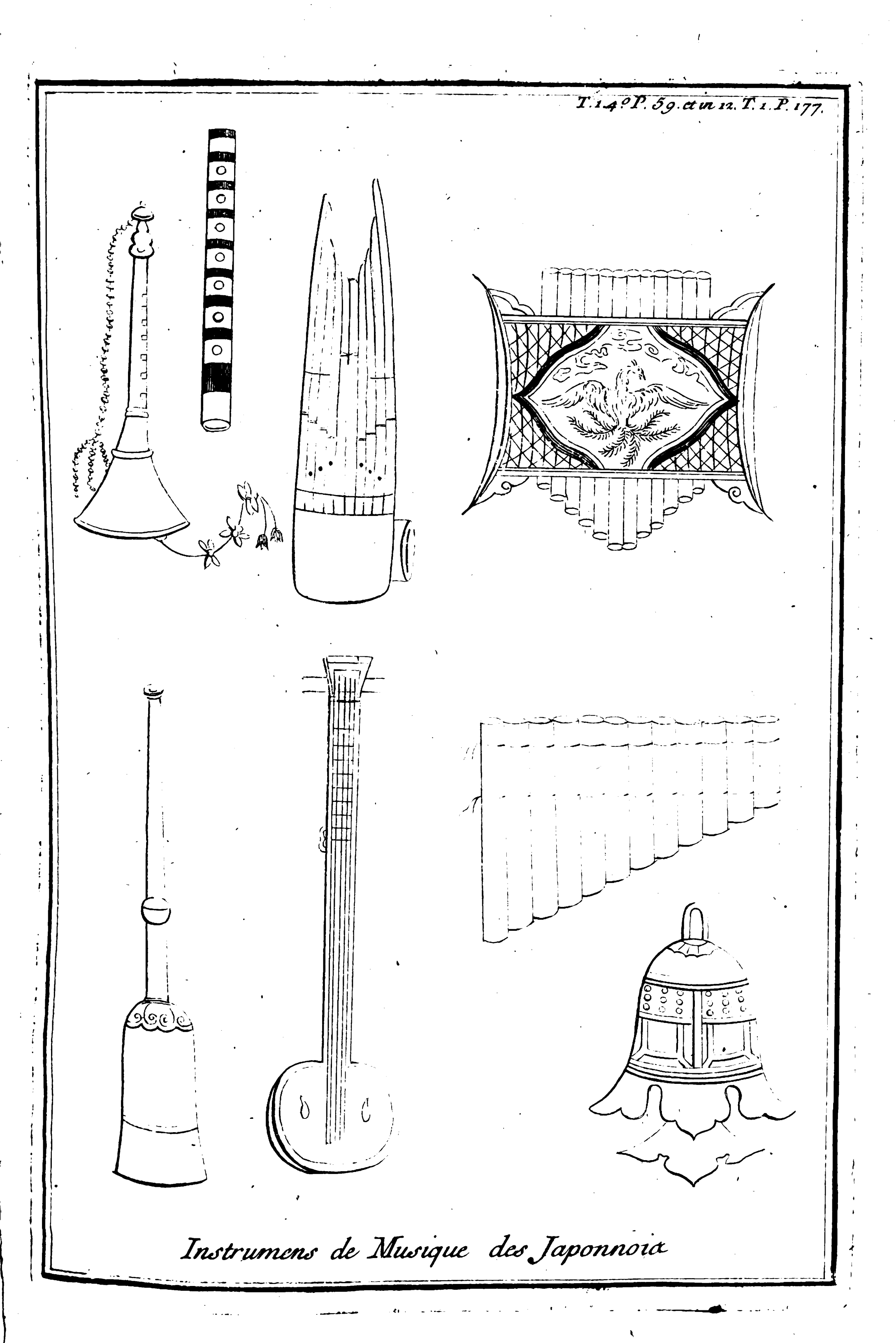
De l'Arithmétique.

Les Marchands ont une Arithmétique assez simple, & qu'on prétend être fort sûre, & fort aisée: ils se servent pour cela d'une table, sur laquelle ils fichent des bâtons, surmontez d'une petite boule; ils trouvent tout d'un coup par-là les Regles de l'Addition, de la Soustraction, de la Multiplication, ou de la Division, à peu près de la même maniere, que font les Chinois, de qui il y a bien de l'apparence qu'ils ont reçu cette méthode. Je parlerai ailleurs de leurs Caracteres, & de leur maniere d'écrire.

Du soin qu'on prend de cultiver l'esprit des jeunes gens. L'Eloquence, la Poësie, la Peinture, la Musique.

J'ai déja observé, qu'on ne neglige rien dans cet Empire pour cultiver l'esprit des enfans, & qu'en cela on ne met aucune différence entre les deux sexes; les femmes y sont communément sçavantes; on leur en donne tous les moyens, & tout le tems: car elles ne doivent se mêler d'aucune affaire; mais on commence l'éducation des uns, & des autres par le cœur; on les prend ordinairement par douceur, on les accoutume de bonne heure à se conduire par honneur, & par raison, & cela réüssit presque toujours. On s'applique ensuite à leur apprendre la Langue, à bien lire, à bien former les caracteres, & à bien parler; ils font de tout cela une étude sérieuse; mais avant toutes choses, on les instruit de leur Religion, on leur apprend à discerner le vrai, & à raisonner juste; ensuite on leur donne des leçons d'Eloquence, de Morale, de Poësie, & de Peinture; & ceux qui ont le plus pratiqué cette Nation, conviennent qu'il en est peu, qui ayent plus de génie pour ces beaux Arts. Les Japonnois ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connoître le cœur humain, & un talent rare, pour en remuer à leur gré tous les ressorts. Les Missionnaires, qui ont entendu leurs prédications, ont avoüé que rien n'est plus touchant, plus pathétique, plus fini, plus dans le vrai goût de l'éloquence, que ces discours, & qu'il est assez ordinaire de voir fondre en larmes tout l'auditoire; ils ajoûtent, que leur Poësie a des graces singulieres.

Ils réüssissent surtout dans les Pieces de Théâtre. Ces Pieces sont distribuées en Actes & en Scenes



Instrumens de Musique des Japonnois

Instrumens de Musique des Japonnois.

comme les nôtres; ils en font le plan dans le Prologue; mais ils ne disent rien du dénoüement, afin de mieux surprendre les Spectateurs, & de les tenir toujours en suspens. Les décorations sont belles, & accommodées au sujet. Les intermedes sont des Ballets, ou quelque farce bouffonne; mais tout est moral dans leurs Tragédies & dans leurs Comédies. Le stile des premieres a de l'emphase, & de l'énergie; les actions les plus héroïques, & surtout les prétendus Martyrs de leur Religion, en sont le sujet ordinaire. Ils ont aussi un goût de peinture fort particulier, & dans lequel ils excellent; leur pinceau est fort délicat; mais il paroît qu'ils s'appliquent peu aux Portraits; ils se bornent à des figures d'oiseaux, de fleurs, & autres semblables; c'est toujours sur des feüilles de papier, qu'ils les tracent, & il y a de ces feüilles, qui ont été venduës jusqu'à quatre mille écus d'or. Il faut pourtant avoüer, qu'on n'a rien vû de leur part en Europe, que de fort grossier en ce genre; mais cela ne prouve pas absolument, qu'il y ait en ceci de l'exagération; car on ajoûte, que ces sortes de peintures se conservent dans les Cabinets avec un grand soin, & que ceux, qui les ont, en sont fort jaloux. Quant à leur Musique, elle est fort insipide, ils n'ont ni voix, ni méthode, ni aucun instrument, qui mérite qu'on en parle.

De leurs Livres, & de leur Jurisprudence.

Ils font beaucoup de Livres, & ont de fort nombreuses Bibliotheques; mais ces Livres ne traitent gueres, que de la Morale, en quoi ils sont grands Maîtres; de leurs Histoires, de la Religion, & de la Médecine. Ils n'en ont aucun sur la Jurisprudence; ils ont néanmoins quelques constitutions, mais en petit nombre; en récompense elles sont très-bien faites, & très-exactement observées, parce que la moindre contravention est séverement punie, qu'il n'y a point de grace à espérer, ni d'appel d'aucun Tribunal, lorsqu'il s'agit des Ordonnances de l'Empereur, ou des Loix Imperiales. Les Princes, & les Grands de l'Empire, sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité: on se contente, lorsqu'ils sont convaincus de quelque malversation, de les bannir dans les deux Isles, dont j'ai parlé, ou, si le crime est capital, on leur ordonne de se fendre le ventre, & toute leur famille doit mourir avec eux, si l'Empereur ne leur fait grace. Cette exactitude rigoureuse est plus capable de contenir le Peuple dans le devoir, que ne feroit le plus long Code; d'ailleurs, les Princes, les Magistrats, & les peres de famille, décident souverainement sur les Procès, qui naissent dans l'étenduë de leur Jurisdiction, & qui n'ont pû être accommodez par arbitrage. Si la Loi n'est pas précise en faveur de l'une des Parties, c'est le bon sens, qui préside à ces Jugemens. Les Rescrits de l'Empereur sont exprimez en peu de mots; jamais le Prince n'apporte de raison de ce qu'il ordonne, & pour l'ordinaire il ne détermine point la peine attachée à la contravention; c'est aux Juges subalternes à le faire. On croit que ce stile concis, & cette maniere précise de l'Empereur, siéent bien à la Majesté du Souverain; c'est assez qu'il sçache lui-même ce qui l'oblige à porter la Loi. Ce seroit un crime de révoquer en

doute son discernement, & la justice de ses Arrêts.

Des Académies.

Les plus sçavans des Japonnois en toutes sortes de Sciences, sont les Ministres des Dieux; ils tiennent toutes les Académies, & ils sont seuls chargez de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans; on prétend neanmoins qu'ils en sortent rarement avec leur innocence, & que leurs Maîtres leur apprennent autre chose que les bonnes mœurs. Le nombre des Académies est fort considérable. S. François Xavier nous apprend dans ses Lettres, que de son tems, il y en avoit quatre aux environs de Meaco, dont chacune avoit bien trois à quatre mille Ecoliers, & que ce n'étoit rien au prix de celle de Bandouë, la plus considérable de l'Empire. Les personnes du sexe sont élevées de la même maniere dans les Communautez de Filles.

De l'Exercice des Armes.

Dès que les jeunes gens sont de retour dans la maison paternelle, on leur fait faire leurs exercices. On commence par leur donner des armes, qu'ils ne portent point jusques-là; cela se fait en grande cérémonie; c'est une vraye Fête, qui fait sentir que la Guerre est la passion dominante de cette Nation. Ces jeunes gens ont bientôt appris à manier les armes, & ils le font avec une dextérité, qui leur est particuliere. Les Européens, qui leur porterent des armes à feu, furent surpris de la facilité, avec laquelle ils apprirent à en user; aussi est-il vrai de dire, que tout Japonnois est né Soldat. Ces Insulaires ne sont jaloux, que de leurs armes, & ils ne les quittent que pour dormir; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit; ils tirent l'épée pour le moindre sujet, mais cela n'est point permis dans les Villes, & ce réglement, auquel on tient exactement la main, empêche bien des desordres.

De l'Histoire.

Les Fastes de l'Empire se composent dans la Cour du Dairy; c'est l'occupation des Princes & des Princesses du Sang impérial; la plûpart en font des Copies, d'où l'on peut conclure, qu'on ne les imprime pas, si ce n'est après un certain tems. Jusques-là, on les garde fort soigneusement dans le Palais, & on ne les communique pas aisément aux Etrangers. C'est sans doute à cette réserve, qu'il faut attribuer le silence de nos Missionnaires, sur l'ancienne Histoire d'un pays, dont ils ne pouvoient pas douter que les différentes révolutions n'eussent pû faire la matiere d'un Ouvrage très-intéressant.

De la Médecine.

Les Japonnois sçavent mieux la Médecine que la Chirurgie; il paroît même, qu'il n'y a au Japon aucun Chirurgien de profession. Les Médecins sont tout à la fois Droguistes & Botanistes; & un Valet les suit par tout avec une cassette, où il y a douze tiroirs, & dans chacun, cent quarante-quatre petits sachets remplis d'herbes, & de drogues, dont ils prennent ce qu'il faut, puis ils les mêlent, & en composent les remedes chez le malade. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est la science du poulx, ils la possédent dans un point de perfection, où nul autre peuple n'est arrivé, si on en excepte les Chinois. On assûre, qu'après avoir considéré pendant une demie heure le poulx d'un

malade, ils connoiſſent tous les ſymptômes, & les cauſes de la maladie ; ils ne fatiguent point leurs malades de remedes, mais on s'accommoderoit aſſez peu en Europe de la maniere, dont ils les traitent. Ils ne leur tirent jamais de ſang, & ils ne leur donnent rien à manger, qui ſoit cuit; par la raiſon, que l'eſtomac affoibli par la maladie, ne peut rien digérer, qui ne ſoit dans ſon état naturel. Ils ne leur refuſent non plus rien de ce qu'ils demandent, perſuadez que la nature toujours ſage, malgré le dérangement des humeurs, n'appete rien, qui puiſſe lui être contraire. Leur plus grande attention eſt à prévenir les maladies, & ils ſont convaincus que rien n'y contribuë davantage, que l'uſage fréquent, & preſque journalier du bain.

De la petite Vérole, & de ſes remedes.

On diſtingue au Japon trois ſortes de petites Véroles ; la premiere eſt celle, qui eſt ſi commune parmi nous, & ſi dangereuſe, quand elle eſt traitée par les regles générales de la Médecine. La ſeconde eſt ce que nous appellons la Rougeole. La troiſiéme eſt particuliere au pays ; ce ſont des puſtules aqueuſes, qui viennent peut-être, de ce que l'on n'uſe communément dans ces Iſles, que de boiſſons froides ; mais il ne paroît pas qu'aucune de ces maladies ſoit regardée comme fort ſérieuſe ; & ſi on en croit Kœmpfer, on les traite toutes fort peu ſérieuſement. Selon ce Voyageur, on tient, que pour en guérir, il ſuffit d'envelopper le malade d'un drap rouge. Il ajoûte, que quand quelqu'un des enfans de l'Empereur en eſt attaqué, non ſeulement ſa chambre & ſon lit doivent être garnis de rouge ; mais que ceux, qui les approchent, doivent avoir des habits de cette couleur. Juſqu'ici on avoit bien ouï dire, qu'il eſt des maux, qu'on guérit par l'imagination, mais on ne ſçavoit point encore qu'il en fût, qu'on pût guérir par les yeux.

De deux remedes généraux pour la plûpart des maladies.

J'ai parlé ailleurs des Bains chauds, & du peu de ſecours, que les Japonnois en tirent par un effet de leur impatience naturelle ; mais on peut dire que la plus grande partie de leur médecine conſiſte dans l'application de deux remedes externes, à ſçavoir le feu & l'aiguille. Ce ſont même comme deux remedes généraux, qui tiennent chez eux la place de la ſaignée, qu'ils ne connoiſſent point. Ils employent le premier contre les obſtructions, qu'ils regardent comme la ſource de preſque toutes les maladies ; & le ſecond contre les vents, auſquels ils attribuent toutes les douleurs aiguës. Nous en traiterons dans le dernier Livre de cet Ouvrage, qui ſera conſacré à l'Hiſtoire naturelle.

Les Arts Méchaniques.

Les Arts Méchaniques ſont fort cultivez au Japon. Il ne paroît pas, que les Japonnois y ayent rien inventé ; c'eſt de la Chine, qu'ils les ont reçûs preſque tous, mais les Chinois les ont bien moins perfectionnez qu'eux. Tout ce qui ſort des mains de nos Inſulaires, eſt achevé. Rien n'eſt comparable à ce qu'ils font en matiere de Gravûre, de Dorure & de Ciſelure ; leur Papier eſt ſans comparaiſon meilleur, que celui des Chinois, qui n'ont auſſi jamais pû imiter la fineſſe & la propreté des Etoffes de ſoye, que font ſurtout les Exilez des Iſles de FATSISIO & de KAMA-KURA. On connoît en Europe le prix de la Porcelaine du Japon, & on ſçait que les ſabres

y sont d'une trempe, à laquelle rien ne résiste ; il en est de même du Vernis : celui du Tonkin & de la Chine n'en approche point, & les Japonnois l'appliquent d'une maniere, qui leur est propre. Ils excellent aussi par-dessus tous leurs Voisins dans la composition de leurs boissons, & dans l'aprêt des viandes, & ils ont le secret de donner du goût aux choses les plus insipides. Sur la côte de KANA-GAWA, à cinq ou six lieuës de Iedo, il se trouve une très-grande abondance, d'une certaine Algue de mer, qui croît sur des coquillages ; il y en a de deux sortes, l'une est verte & déliée, l'autre est rougeâtre, & plus large ; on les recueille, quand la mer est basse, & on en fait un manger délicieux. Après les avoir bien épluchées, on les met dans une Cuve d'eau fraîche, pour les laver ; on étend ensuite l'Algue verte sur une piece de bois, où on la coupe en petits morceaux, comme on fait le tabac à fumer ; on la lave de nouveau, & on la jette dans un grand crible long de deux pieds, où l'on verse de l'eau fraîche : au bout de quelque tems, on l'en retire avec une espece de peigne fait de roseaux, & on la presse avec la main ; en sorte qu'on en fait une pâte épaisse, dont on exprime toute l'eau, puis on la laisse sécher au Soleil. L'Algue rouge n'est pas si commune, & on ne la découpe point, comme la verte. Du reste, on la prépare de même, & on en fait de petits gâteaux.

De leur adresse à travailler.

La délicatesse des petits ouvrages du Japon n'est pas la moindre preuve de leur adresse dans les Arts Méchaniques. On a vû à Paris, il y a environ trente ans, un de ces ouvrages, qui y fut admiré comme un prodige, & comme digne d'être mis en paralelle avec le fameux COLOSSE DE RHODES, C'étoit une Idole toute entiere bien proportionnée, distincte en toutes ses parties, assise dans une niche, le tout fait avec la moitié d'un grain de ris ; l'autre moitié faisant une espece de piedestal, sur quoi la niche & la Divinité étoient posées.

De la Culture des terres, & du Commerce.

Mais le plus grand usage, que le peuple fait de son industrie, & de son application au travail, est dans la culture des terres ; il n'en laisse pas un seul pouce inutile, il leur donne une façon, qui les rend propres à tout ce qu'il veut leur faire porter, & il en tire tout l'avantage, qu'elles peuvent lui procurer ; aussi y a-t-il dans toutes les parties, qui composent ce grand Etat, une si prodigieuse circulation par le commerce, qu'il faut l'avoir vû pour en avoir une juste idée. Il n'est pas croyable combien les Ports, & jusqu'aux petits Havres, sont remplis de Navires, de Bateaux, & de Barques ; combien on trouve dans les Provinces de Villes riches & marchandes. Quand on voit les côtes de la mer, & les grandes routes, on diroit que toute la Nation y est établie, ou en mouvement pour s'y rendre. Cependant il n'y paroît pas dans l'interieur du pays ; les Campagnes sont peuplées, comme si les Villes étoient désertes, & les Villes fourmillent de monde, comme si les Campagnes étoient abandonnées. Tous travaillent, personne n'est oisif ; & si on fait réflexion, qu'en cela il n'y a point de différence de saisons, on ne s'étonnera plus, que ce

Peuple se soit plutôt prêté au Commerce étranger, qu'il ne l'a recherché ; & l'on ne pourra s'empêcher d'avoüer, qu'il a seul trouvé le secret, qu'il ne tient peut-être qu'à plusieurs autres de posséder ; c'est à sçavoir, de se suffire à lui-même. Nous parlerons ailleurs plus en détail du Commerce & de l'Agriculture.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement général & particulier du Japon ; de la Police des Villes ; des Magistrats, & des Loix.

Nature de ce Gouvernement, & le changement, qui s'y est fait.

LE Gouvernement du Japon a toujours été Monarchique, & des plus absolus ; tout y est réglé par la volonté du Souverain, lequel avant la grande révolution, qui a donné un nouveau Maître à l'Empire, étant originairement le Chef de sa Nation, le centre de la Religion, & en quelque façon regardé lui-même comme un Dieu, le plus pur sang du Soleil, & revêtu d'un droit incontestable à l'Apothéose, réünissoit en sa personne tout ce qui peut fonder une autorité reconnuë pour légitime, & sans bornes. Les choses ont changé depuis, ainsi que nous le verrons bientôt ; la force & la constitution du Gouvernement en ont été ébranlées ; le Japon a vû & voit encore aujourd'hui deux Maîtres ; l'autorité partagée a été d'abord affoiblie ; les Grands de l'Empire ont profité de ces divisions, & se sont érigez en Souverains ; la chûte du pouvoir suprême a coûté bien du sang, il n'en a pas moins coûté pour le relever ; enfin l'Empereur héréditaire est resté dégradé, ce n'est plus qu'une ombre de Majesté ; mais comme on a toujours continué de l'encenser, & qu'il ne connoît plus gueres de la Souveraineté, que ce vain appareil, qu'on lui en a conservé, il s'en contente. Il n'est point descendu de son Trône, mais il n'y régne pas, & il voit avec une insensibilité, que l'habitude & la nécessité ont en quelque façon justifiée, un autre Trône élevé vis-à-vis du sien, moins idolâtré à l'extérieur, mais où toute la puissance réside ; celui, qui y est assis, étant devenu le centre des affaires, & le premier mobile de ce grand Corps. Cette puissance usurpée a été légitimée par le tems ; ceux qui en ont été revêtus depuis un siecle & demi, après avoir par leur valeur, & leur sage conduite subjugué toutes celles, qui s'étoient élevées à l'ombre de l'usurpation, ont conservé l'éclat extérieur de la Royauté à ceux, qu'ils en ont dépouillez ; pour donner un nouveau lustre à leur Cour, ils ont laissé à ces Princes le titre de Rois, mais ce sont des Rois de Théâtre, qui rampent aux pieds du Trône impérial, & que leur Couronne ne garantit pas de la foudre.

Voilà en deux mots, quel a été dans les premiers tems, & quel est aujourd'hui l'état de cette puissante Monarchie, & une idée générale de

toutes les Révolutions qu'elle a souffertes ; elle en a essuyé de toutes les sortes ; jamais Pays n'a vû de plus sanglantes Batailles ; mais s'il a eu plus qu'aucun autre le malheur de voir ses propres Provinces le théâtre sanglant des plus funestes catastrophes, on ne peut lui disputer cette gloire, qui lui est propre, de n'avoir jamais été vaincu, que par lui-même, & d'avoir triomphé de tous les Ennemis étrangers, qui l'ont attaqué, ou qu'il est allé plus d'une fois chercher jusques chez eux.

Du Gouvernement des Provinces & des Villes.

J'ai dit ailleurs, qu'il y avoit peu de Loix dans cet Empire ; mais les Princes ou Seigneurs, qui gouvernent les grandes Villes, & les Provinces sous l'autorité de l'Empereur, ont dans chaque Ville un Officier, ou Magistrat, qui regle la Police, a la direction des affaires publiques, & exerce définitivement, & sans recours à aucun Tribunal supérieur, la Justice civile & criminelle, hors certains cas privilegiez, qui sont du Ressort des Gouverneurs; mais toutes peuvent être portées d'abord au Conseil d'Etat, où l'on juge suivant les Loix, les Arrêts imprimez, les Ordonnances de l'Empereur, & les Avis des Jurisconsultes. Quant aux differends, qui surviennent entre les Particuliers, lorsque l'Etat n'y est point interessé, ils se terminent plus souvent par la médiation des Arbitres choisis de part & d'autre, que par la forme judiciaire, qui d'ailleurs ne peut être longue ni embarassée de procedures, parce que le Juge décide d'abord, & ordinairement ne suit point d'autre regle, que celle du bon sens. La sévérité du Gouvernement, qui ne laisseroit pas impunie une injustice manifeste, encore moins l'oppression des foibles & des petits; les surveillans, qui éclairent les Magistrats, & le caractere de la Nation assez raisonnable, pour se rendre justice, mais trop libre, pour se laisser opprimer, sans reclamer l'autorité des Loix, & qui parleroit assez haut, pour se faire entendre jusqu'au Trône ; tout cela prévient la plus grande partie des inconvéniens, qu'on pourroit craindre d'une forme de Justice si prompte, & d'un pouvoir si despotique ; à quoi il faut ajoûter, que les Sentences de mort ne peuvent être exécutées sans un ordre du Conseil d'Etat.

Enfin, il est vrai de dire que la prudence de ceux, qui gouvernent, & leur affection pour le Peuple, sçavent prévenir jusqu'aux occasions de faire des fautes. Les Loix sont séveres, & d'autant mieux observées, que la plus légere transgression est toujours suivie de châtimens corporels, & quelquefois de peine de mort; mais elles sont fort sages, & toutes ont en vûë le bien public. Aussi les exécutions sont-elles rares, si ce n'est à NANGAZAQUI, où la tentation présente de frauder les droits du Prince, engage un grand nombre de malheureux dans des fautes, qui ne sont jamais impunies, quand elles sont découvertes, & qu'il est difficile de dérober à la connoissance des Magistrats, & de leurs Officiers.

Des Sentences de mort.

Il faut pourtant convenir, que les Arrêts de mort ne sont pas toujours reçus avec autant de soumission, que les Jugemens en matiere civile; il n'est pas même aisé de se saisir d'un Criminel, qui a eu le tems de prendre ses mesures, & il y a quelquefois bien du sang répandu, avant que de pouvoir mettre la main sur un homme

homme, qui a pris le parti de se défendre ; mais comme il ne peut gueres éviter de périr, du moins en se défendant, qu'il court même presque toujours risque d'être brûlé vif dans sa maison avec toute sa famille ; que par sa rebellion il attire avec lui dans l'abîme, où il se précipite, tous ceux, qui lui appartiennent, & qu'on a trouvé le secret d'attacher une sorte d'infâmie à cette résistance, qui marque un amour de la vie, dont un Japonnois est censé deshonoré, ceux qui se piquent de courage, & ne veulent point passer par la main d'un Bourreau, se fendent le ventre, dès qu'ils sont condamnez à mort, ou craignent de l'être : quelques-uns en reçoivent l'ordre du Prince, & c'est le supplice ordinaire des Grands, surtout pour le crime d'Etat, quand on ne veut pas les traiter à la derniere rigueur.

Celui des petites gens est la croix, ou le feu ; on leur coupe aussi quelquefois la tête ; mais cela est plus ordinaire pour les Gentilshommes, & les Seigneurs. Alors, quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans son logis, & cette mort, qui n'a rien de diffamant pour celui, qui la donne, deshonore aussi moins celui qui la reçoit ; il y a cependant toujours un peu de honte à mourir de la main d'un autre ; la plûpart demandent la permission de se fendre le ventre : & quand un criminel l'a obtenuë, ou qu'il s'y est résolu, de quelque maniere que ce soit, il assemble sa famille, & ses amis, se pare de ce qu'il a de plus précieux, fait un discours éloquent sur la situation, où il se trouve ; après quoi montrant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Quelqu'odieux, que soit le crime qu'on a commis, ce genre de mort en efface la honte : on ne parle plus du criminel, que comme d'un brave, & sa famille ne contracte aucune tache, ni ne peut être dépoüillée de ses biens. Pour ce qui est des affaires criminelles ordinaires, voici l'ordre des procedures, qu'on y garde. Dès qu'un Particulier est accusé de quelque crime, ou malversation, son affaire est portée d'abord devant le Conseil de la Ruë ; c'est-à-dire, devant l'OTTONA, ses Lieutenans, & les Chefs de Compagnie, dont nous parlerons tout à l'heure ; s'ils la trouvent trop embarassante, ils la renvoyent au Conseil commun de la Ville, qui peut aussi, pour la même raison, s'en décharger, & de cette maniere, elle peut aller jusqu'aux Gouverneurs, dont les ordres adressez aux Habitans, passent aussi successivement par les mains de tous les Officiers, avant que d'être signifiez au Coupable.

Du Gouvernement des Villes Impériales.

Mais autant que la maniere de rendre la Justice au Japon est simple, autant le Gouvernement des Villes, & des Provinces, est-il composé, & chargé d'un détail, & d'un cérémonial, qui doivent infiniment gêner un Peuple aussi vif, & aussi jaloux de sa liberté, que celui-ci. Les Souverains ont sans doute cru nécessaire d'en user ainsi, pour contenir des Sujets de ce caractere, & il y a bien de l'apparence que toutes les Villes sont gouvernées à proportion sur le même modele. Cela est vrai au moins des cinq Villes Impériales, qui sont MEACO, IEDO, OZACA, SACAI, & NANGAZA-

QUI (*a*); ainſi pour avoir une idée de la Police intérieure du Japon, il nous ſuffira d'entrer dans le détail de ce qui ſe paſſe à Nangazaqui, la ſeule Ville de cet Empire, dont on puiſſe avoir aujourd'hui quelque connoiſſance.

Des Gouverneurs généraux.

Chaque Ville Impériale a deux Gouverneurs, dont l'un réſide à la Cour de Iedo, tandis que l'autre eſt dans ſon Gouvernement, & c'eſt la volonté de l'Empereur, qui regle le terme du ſéjour de l'un & de l'autre; mais depuis l'année 1688. Nangazaqui a trois Gouverneurs, dont il y en a toujours deux, qui réſident en Cour, & pour l'ordinaire tous les ſix mois l'un des deux eſt relevé par le troiſiéme, qui eſt à Iedo; au reſte, les Familles de tous ces Seigneurs ne ſortent jamais de la Capitale; ce ſont des ôtages, qui répondent au Prince de leur fidélité: on aſſûre de plus, que tout le tems, qu'un Gouverneur eſt en exercice, aucune femme ne peut approcher de ſon Palais; mais je ne trouve nulle part la raiſon de cet uſage.

Les appointemens de ces Gouverneurs ne ſont pas conſidérables, ils ne paſſent jamais dix mille *taëls*; mais les profits caſuels ſont immenſes; & l'on s'enrichiroit pour toujours dans ces places, ſi les préſens, qu'il faut faire à l'Empereur, & aux Grands de la Cour, n'abſorboient une bonne partie des gains, qu'on y peut faire. D'ailleurs, la dépenſe de la Maiſon de ces Gouverneurs va très-loin; ils ont en premier lieu deux ou trois Majordomes, ou Intendans, qui pour l'ordinaire ſont gens de condition. En ſecond lieu, ils ont dix Officiers principaux, dont l'emploi eſt de leur donner des avis ſur leur conduite dans les occaſions importantes, & d'exécuter les ordres, qui leur ſont donnez journellement, ſoit qu'il s'agiſſe d'expéditions militaires, ou d'affaires civiles. On les envoye auſſi en Ambaſſade auprès des Rois & des Seigneurs de Province, & alors ils ont une ſuite très-nombreuſe.

Après ces dix Officiers, il y en a trente d'un ordre peu inférieur, & dont les fonctions ſont auſſi aſſez peu différentes. Autrefois les uns & les autres étoient nommez par l'Empereur, de qui ils recevoient leurs appointemens, & de tems en tems, quelques ordres particuliers, qu'ils exécutoient ſans aucune dépendance des Gouverneurs, auprès deſquels ils étoient plutôt regardez comme des ſurveillans, que comme des ſubalternes; mais l'abus, que quelques-uns firent de cette indépendance, ſujette à de grands inconvéniens dans une Ville auſſi commerçante, que l'eſt NANGAZAQUI, a fait que l'Empereur, en y établiſſant un troiſiéme Gouverneur, lui a donné, & à ſes Collegues, le droit de ſe choiſir eux-mêmes leurs premiers Officiers, & a augmenté conſidérablement leur autorité ſur eux; & non ſeulement ils ſont nommez par les Gouverneurs depuis ce tems-là, mais c'eſt encore d'eux, qu'ils reçoivent leurs appointemens.

Le nombre des Officiers inférieurs à ceux, dont je viens de parler, des Gardes & des Domeſtiques de ces mêmes Gouverneurs, eſt incroyable, & l'on n'entre point dans leur

(*a*) On écrit Nagaſaqui, mais on prononce Nangazaqui.

Palais, qu'on ne s'imagine entrer chez un Souverain ; leur train eſt magnifique, & ils ne vont jamais à la Cour, qu'avec un cortege de plusieurs milliers de perſonnes. L'autorité des Gouverneurs de NANGAZAQUI s'étend, non ſeulement ſur les habitans de la Ville, mais auſſi ſur les Etrangers, qui y trafiquent, c'eſt-à-dire, ſur les Chinois, & les Hollandois. On peut bien juger que ce n'eſt point là une des moindres ſources de leurs profits ; car outre que cette autorité eſt ſans bornes, & qu'elle comprend le droit de vie & de mort, rien n'y eſt ſouſtrait de ce qui concerne le Commerce. Les cauſes des Chrétiens ſont auſſi de leur reſſort, & en quelqu'endroit, qu'on en découvre quelqu'un, on l'amene dans les priſons de NANGAZAQUI.

Des Magiſtrats annuels. Tous les Gouverneurs Impériaux préſident à un Conſeil composé de quatre Magiſtrats, qu'on nomme les Anciens, & qui étoient effectivement choiſis autrefois parmi les plus vieux habitans ; mais ces Charges ſont devenuës en quelque façon héréditaires : on nomme tous les ans un de ces quatre Magiſtrats, qui s'appelle LE GARDIEN, ou LE SURVEILLANT. Son emploi eſt d'informer les Gouverneurs de ce qui ſe paſſe d'important, de faire le rapport des grandes affaires, qui doivent ſe traiter dans le Conſeil ; & au cas qu'il ſurvienne quelque différend entre lui & ſes Collegues, c'eſt à lui à porter l'Affaire devant le Tribunal de l'Empereur, ou avec le conſentement de ce Prince, d'en remettre la déciſion aux Gouverneurs.

Autrefois les quatre Magiſtrats, ou *Anciens* de NANGAZAQUI, dépendoient immédiatement du Conſeil d'Etat, & en recevoient leurs Proviſions. Ils joüiſſoient auſſi du privilege de porter leurs cimeterres comme les Grands de l'Empire, & de ſe faire précéder d'un picquier ; mais à meſure que le pouvoir & la dignité des Gouverneurs de cette Ville ont crû, les Magiſtrats annuels ont vû leur autorité renfermée dans des bornes plus étroites, & les marques d'honneur, qui les diſtinguoient, s'évanoüir. On leur a ôté juſqu'au droit de choiſir les Officiers de la Bourgeoiſie, & celui de regler les Taxes ; en un mot, on les a réduits à peu de choſe. Cependant lorſque celui, qui a exercé la Charge de *Gardien*, a fini ſon tems, il va à la Cour de Iedo pour y ſaluer l'Empereur, & pour porter au Conſeil un Mémoire contenant ce qui s'eſt paſſé dans la Ville durant le tems de ſon adminiſtration.

Ces Magiſtrats ont leurs Subdéléguez, appellez OTTONAS, qui ſont comme des Juges de Police, ou des Capitaines & des Commiſſaires de Quartiers. Les DSIOJOSIS viennent après, & ſont pour les affaires de dehors : ils ont ſous eux quatre Officiers, qu'on change tous les ans, & dont la fonction eſt d'être en même tems auprès des Gouverneurs, comme les Répondans des quatre Anciens. Les Gouverneurs s'en ſervent auſſi pour faire ſçavoir leurs volontez aux OTTONAS, aux DSIOJOSIS, & aux Interpretes pour les Etrangers. Ces derniers Emplois ſont fort délicats & fort pénibles, & demandent beaucoup de prudence & de circonſpection ; De leurs ſubalternes.

toutefois ils sont peu lucratifs. Les DSIOJOSIS même, n'ont que des appointemens fort modiques; mais c'est de l'Empereur, qu'ils les reçoivent, & cela leur donne un grand relief, & un certain air de distinction, qu'ils soutiennent, dit Kœmpfer, avec une somptueuse pauvreté. Ce sont là les principaux d'entre les Officiers municipaux, ils n'ont point de lieu marqué pour s'assembler: & lorsqu'il est nécessaire, qu'ils se trouvent ensemble, c'est chez le *Gardien*, qu'ils tiennent Conseil. Ce Magistrat préside par tout, où les Gouverneurs ne sont pas.

Des bas Officiers.

Les Japonnois nomment *Messagers de Ville*, ce que nous appellons *Sergens* & *Archers*, car ils confondent les fonctions de ces deux Emplois. Ces Messagers ont été longtems sous les ordres des *Anciens*; présentement ils sont au service des Gouverneurs: ils forment une Compagnie composée d'environ trente Familles, qui demeurent dans une ruë, à laquelle on a donné leur nom (a). On augmente quelquefois leur nombre à NANGAZAQUI selon les besoins, & l'on a bâti exprès dans cette Ville une seconde ruë, qui est destinée à ces nouvelles levées. La plus ordinaire occupation de ces gens-là, est de poursuivre & d'arrêter les criminels: on s'en sert même quelquefois pour les exécutions, surtout quand il s'agit de couper la tête; ils sont fort adroits à désarmer un homme, ils portent toujours sur eux une corde; & quoiqu'au fonds leur office soit méprisé, ils sont réputez nobles, & ils ont droit de porter deux Sabres, comme les Gentilshommes.

(a) Le TSIOOSIMATZ.

La profession la plus vile au Japon, est celle des *Tanneurs*, parceque c'est à eux, non seulement à écorcher le bétail, quand il est mort, à préparer & à tanner les Cuirs, mais encore à faire l'office de Bourreaux; aussi vivent-ils séparez du commerce des autres hommes. Ils demeurent tous ensemble dans une espece de Fauxbourg peu éloigné de la place, où se font les exécutions, laquelle est toujours à l'extrêmité occidentale des Villes, assez près du grand chemin. Ceux qui tiennent des maisons de débauche, sont obligez de leur prêter leurs Domestiques, quand ils en ont besoin. Le moins lucratif de tous les Emplois publics, est celui de *Sonneur*; il est chargé de marquer toutes les heures, en frappant sur une Cloche, qu'on entend par toute la Ville.

Du détail de la Police: de l'OTTONA.

J'ai dit, que le principal Officier de la Police est l'OTTONA; chaque ruë a le sien, dont le soin est, que l'on fasse bonne garde pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des premiers Magistrats, soient ponctuellement exécutez. Il tient un Registre, où sont écrits tous les noms de ceux, qui naissent dans la ruë, qui meurent, ou se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier; leur condition & leur Religion y sont aussi marquées. S'il s'éleve quelque contestation parmi les habitans de son quartier, il appelle les Parties pour essayer de les accommoder, mais il ne peut pas les y contraindre; il punit les fautes légeres, en mettant les coupables aux arrêts, ou en prison. Il doit encore obliger les ha-

bitans à prêter main-forte, pour arrêter les criminels poursuivis par la Justice ; & quand ils en ont saisi quelqu'un, il le fait mettre aux fers en attendant les ordres des Magistrats supérieurs, devant qui il doit porter toutes les Affaires criminelles, & les civiles même, qui passent le pouvoir de sa Charge ; en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans son quartier. Ce sont les habitans mêmes de la ruë, qui les choisissent, & ce choix se fait à la pluralité des voix ; mais il faut qu'il ait l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre possession de son Emploi, ou plutôt, on présente aux Gouverneurs les noms de ceux, qui ont eu le plus de suffrages, & dans ce nombre, il choisit celui qu'il veut. Le salaire de l'OTTONA est le dixiéme du Trésor de la ruë ; & ce Trésor à NANGAZAQUI, est ce qui revient d'une somme, qu'on leve sur les marchandises étrangeres.

De leurs Commis, des Compagnies des habitans.

Chaque Ottona a trois Commis, ou Lieutenans ; outre cela, tous les habitans d'une ruë sont partagez en Compagnies de cinq hommes, mais on n'y reçoit que les Propriétaires des maisons ; & comme ils ne font pas le plus grand nombre, une Compagnie de cinq a quelquefois jusqu'à quinze familles, qui en dépendent. Les Locataires sont encore exempts des taxes & autres impositions, qui se mettent sur les maisons, mais non pas de la garde & de la ronde, qu'ils sont obligez de faire en personne, ou de faire faire pour eux ; ils n'ont voix ni active, ni passive dans les Elections des Officiers de la ruë, & ils ne peuvent pas prétendre d'entrer en partage de l'argent public. D'ailleurs les loyers sont considérables ; ces loyers se payent tous les mois, & l'estimation se fait suivant le nombre des nattes, qui couvrent les planchers des Appartemens. Pour revenir aux Compagnies de cinq, chacune a son Chef, lequel a inspection sur les quatre autres : il est même responsable de leur conduite, & partage avec eux les châtimens de leurs fautes.

Des autres Officiers des ruës.

Le Greffier, ou Secretaire est encore un des Officiers des ruës ; son emploi est d'écrire, & de faire publier les ordres, que l'Ottona donne aux habitans, d'expédier les Passeports, les Certificats, & les Lettres de congé, de tenir les Livres & les Journaux de l'Ottona, qui contiennent la Liste de toutes les maisons du quartier, les noms de ceux, qui les habitent, leur âge, leur profession, leur Religion ; les noms de ceux, qui meurent, la datte & le genre de leur mort, des témoignages authentiques touchant la Religion, qu'ils ont professée en mourant ; en un mot, un détail infini de tout ce qui se passe dans l'étenduë de son quartier. Après le Secretaire, est le *Garde des Joyaux*, ou le *Trésorier*. Cet Officier est le Dépositaire de l'argent public, & il en rend compte à ceux, qui sont préposez pour cela. Tous les habitans sont Trésoriers à leur tour pendant une année, le dernier des Officiers de quartier est le *Messager* ; c'est à lui à informer l'Ottona, si quelqu'un meurt ou quitte la ruë, & généralement de tout ce qu'il importe à ce premier Officier de sçavoir : il lui remet aussi les Requêtes des habitans & les Certificats, que ceux-ci ont reçûs des Chefs de

Compagnie : il recueïlle l'argent ; que chacun contribuë pour le présent, qui se fait en certain tems aux Gouverneurs, & aux principaux Magistrats ; enfin il porte aux Chefs de Compagnie tous les ordres, dont on le charge, & il les publie dans la ruë, dont il est le Messager.

Des rondes, ou du guet.

On fait toutes les nuits deux rondes dans chaque ruë : les habitans font la premiere en personne tour à tour, trois hommes à chaque fois ; ils ont une espece de Loge au milieu de la ruë, ou au carrefour, apparemment pour s'y retirer en cas de mauvais tems. Les jours solemnels, & toutes les fois, que les premiers Magistrats le trouvent nécessaire, ce guet dure tout le jour ; on le double même lorsqu'il y a quelque chose à craindre, & en ce cas, l'Ottona y assiste lui-même accompagné d'un de ses Lieutenans, & chacun s'acquitte d'autant plus exactement de son devoir, que tous seroient sévérement punis, s'il arrivoit le moindre desordre. D'un autre côté, ce seroit un crime capital, que d'insulter cette Garde, ou de lui faire la moindre opposition. La seconde ronde est celle de la porte ; elle est surtout établie, pour prévenir les accidens du feu, & contre les voleurs, & elle est composée de deux hommes du bas peuple : ils se tiennent séparément aux deux extrêmitez de la ruë, & marchent de tems en tems l'un vers l'autre. Il y a d'autres Gardes & d'autres rondes à NANGAZAQUI, & dans les Villes maritimes le long de la côte, & à bord des Navires, & tous sont obligez pendant la nuit de frapper souvent sur deux morceaux de bois, l'un contre l'autre, pour faire voir qu'ils ne dorment pas ; de sorte que c'est aux dépens du repos des habitans, qu'ils veillent à leur sûreté.

Les répondans sont punis pour les coupables.

Ce qu'il y a de fâcheux dans cette police, & ce qui produit peut-être autant d'inconvéniens, qu'on en a voulu éviter, c'est que ceux, qui doivent veiller sur les autres, sont souvent punis pour eux ; & comme aucun délit n'est puni par des peines pécuniaires, sur ce principe, qu'il ne doit point y avoir de distinction entre les pauvres & les riches, lorsqu'il s'agit de l'interêt public ; on voit assez souvent pour des fautes assez légeres, des personnes condamnées au bannissement, ou à une prison perpétuelle, à la confiscation de tout leur patrimoine, ou à la privation de leurs Emplois, ce qui est sans doute excessif, surtout, quand on n'est pas personnellement coupable. Rien n'est cependant plus ordinaire, car les Officiers des ruës répondent pour les Chefs de Famille, les Chefs de Famille pour tous ceux qui les composent, les Propriétaires pour les Locataires, les Maîtres pour leurs Domestiques, les Compagnies solidairement pour chacun de leurs Membres, les Voisins les uns pour les autres, & quelquefois les Enfans pour leurs Peres & Meres. Il est vrai qu'en les condamnant, on a égard à tout ce qui peut diminuer la faute, à la condition du criminel, & à la portion de la peine, que chacun doit porter, quand plusieurs sont punis pour un seul.

Des visites fréquentes qui se font.

J'ai dit que les ruës ont des portes à toutes les avenuës, & qu'elles demeurent fermées toutes les nuits : on les ferme aussi pendant le jour pour des sujets assez légers ; mais on

le fait toujours à Nangazaqui au départ des Navires étrangers, & cela pour empêcher les Habitans de s'y embarquer, ou de frauder la Doüanne. De plus, dès qu'un Vaisseau se dispose à mettre à la voile, & jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vûë, on fait de très-exactes recherches dans tous les Quartiers pour voir s'il n'y manque personne. Le Messager appelle tous ceux de la ruë, dont il a les noms, & il faut se présenter, dès qu'on est nommé. Si dans des tems suspects quelqu'un veut passer d'une ruë à une autre pour vaquer à ses affaires, il lui faut un Passeport d'un Magistrat, & un homme du Guet l'accompagne partout, où il veut aller.

Ce qui se passe lorsqu'on change de quartier.

Si un Habitant veut quitter la ruë où il demeure, il doit d'abord s'adresser à l'Ottona de celle, où il veut aller loger, lui présenter une Requête, lui exposer les raisons, qui le portent à changer de logis, & accompagner son Placet d'un plat de Poisson. L'Ottona, avant que de lui répondre, s'informe de sa conduite, de son caractere, de sa profession; puis il envoye son Messager à chaque Habitant de son Quartier, pour sçavoir s'il veut bien consentir à recevoir le nouveau Sujet, qui se présente. Si quelqu'un d'eux s'oppose à sa réception, ou a quelque reproche à lui faire; par exemple, qu'il est adonné à l'yvrognerie, qu'il est d'une humeur querelleuse, ou enclin à quelqu'autre vice, la Requête est rejettée; mais s'il obtient ce qu'il desire, il faut qu'il demande au Greffier de la ruë qu'il quitte, un Certificat de ses vie & mœurs, & des Lettres de Congé, qui doivent être signées de son Ottona; il les remet ensuite au Messager, qui les porte à l'Ottona de l'autre ruë, lequel prend aussitôt le Suppliant sous sa protection, & l'incorpore parmi les Habitans de sa ruë; il commence aussi dès ce moment à répondre de lui, mais non pas pour le passé.

Le nouvel Habitant, dès que son nom est inscrit sur le Registre du quartier, où il va demeurer, commence par régaler la Compagnie, dont il est devenu un des membres, & quelquefois il invite à ce repas toutes les autres Compagnies de la ruë: il doit ensuite vendre son ancienne maison, & il ne le peut sans avoir le consentement unanime de tous les Habitans de la ruë, où elle est située, & qui peuvent s'y opposer par rapport à l'Acheteur, qu'ils ne connoissent point ou qui ne leur convient pas. Si on ne lui fait sur cela aucune difficulté, rien ne l'arrête plus; mais l'Acheteur doit payer un droit, qui est ordinairement de huit pour cent, & quelquefois de douze du prix, dont il est convenu avec le Vendeur. Cette somme est mise dans le Trésor public au profit commun des Habitans; une partie leur en est distribuée également; l'autre sert à un grand repas, où apparemment tous les Officiers du quartier sont conviez. Le nouvel Habitant fait ensuite & reçoit les visites de tous ceux de son quartier; tous lui font offre de leurs services, l'assûrant de leur amitié, & lui promettant toutes sortes de secours dans le besoin.

Les mesures qu'on doit prendre, quand on veut faire un voyage.

Lorsqu'un Habitant a un voyage à faire, il commence par prendre un Certificat du Chef de sa Compagnie, ou s'il n'est pas Propriétaire de la maison, où il demeure, de celui, dont il est Locataire. Dans

ce Certificat il est dit, qu'un tel se dispose à partir pour telle ou telle affaire, & qu'il sera de retour dans tel tems. Cet Ecrit passe par les mains de presque tous les Officiers de la Ville, qui y apposent leur Sceau, & tout cela se fait *gratis*, à la réserve de ce qu'il faut au Messager, pour le papier qu'il fournit. Il faut que ce papier se paye beaucoup plus cher qu'il ne vaut, puisque cette taxe fait une partie des émolumens du Messager.

Précautions pour empêcher les querelles.

S'il s'éleve dans une ruë quelque querelle, les voisins les plus proches sont obligez d'abord de séparer les combattans; car si l'un d'eux venoit à être tué, non seulement l'autre le payeroit de sa tête, n'eût-il fait que se défendre, mais les trois familles les plus voisines de l'endroit, où le meurtre auroit été commis, seroient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois; on ne leur donneroit que le tems de faire des provisions pour tout ce tems-là, après quoi leurs portes & leurs fenêtres seroient condamnées; tous les autres Habitans de la ruë auroient aussi leur part au châtiment, on leur imposeroit de rudes corvées, plus ou moins longues à proportion de ce qu'ils auroient pû faire pour prévenir les suites de la querelle. Les Chefs de Compagnie sont toujours plus rigoureusement punis, que les autres; & si un des membres de leur Compagnie se sauve des mains de la Justice, ils en sont responsables. Tout homme, qui met le sabre, ou le poignard à la main, quand bien même il n'auroit pas touché celui, à qui il en voudroit, est condamné à la mort, s'il est dénoncé.

Ce qui se passe à la mort d'un Habitant de chaque ruë.

Lorsque quelqu'un meurt, les membres de la Compagnie, dont il étoit, ou à laquelle il appartenoit, sont priez d'assister à sa mort, pour rendre témoignage qu'elle n'a rien que de naturel, & que le mourant n'étoit pas Chrétien; mais ce dernier article n'est en usage qu'à Nangazaqui, & dans quelques autres endroits du Ximo. Sitôt que le malade a rendu les derniers soupirs, les assistans visitent soigneusement le cadavre, pour voir, s'ils ne trouveront aucune marque de mort violente, ou de Christianisme; & s'ils ne voyent rien, qui puisse faire naître le moindre soupçon, ils en donnent un Certificat signé de leur main, & scellé de leur cachet, lequel est porté au premier Magistrat en exercice.

Des taxes.

On leve peu de taxes sur les Habitans des Villes, & on ne les leve que sur les Propriétaires des maisons; tous les autres n'étant point regardez comme vrais Citoyens, sont exempts des taxes foncieres & de plusieurs autres charges, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. Or voici les taxes qu'on leve sur les Habitans des Villes, 1°. une taxe fonciere levée au nom de l'Empereur, au huitiéme mois de l'année, sur toutes les personnes, qui ont des maisons, ou des terreins en proprieté dans l'enceinte d'une Ville, le tout à proportion de la longueur seulement: on n'a égard à la profondeur, que quand celle d'une maison excede quinze brasses; mais alors le surplus ne fût-il presque pas sensible, on paye le double. 2°. Une espece de contribution volontaire, mais dont personne n'oseroit s'exempter, pour faire un présent au

Gouverneur,

Gouverneur ; elle n'eſt levée non plus que ſur les Propriétaires des maiſons ; mais elle eſt particuliere à Nangazaqui, auſſi bien que quelques autres, dont le produit eſt employé en l'honneur des Dieux, & pour leſquelles on ne force perſonne ; elles ne reviennent que tous les ſept ou huit ans, parce qu'il n'y a chaque année qu'un certain nombre de quartiers, qui y contribuënt. On oblige ſeulement les Propriétaires des lieux de débauche, à donner tous les ans une certaine ſomme. Ainſi il n'y a proprement, qu'une taxe Impériale, qui ſe leve régulierement chaque année. Dans les autres Villes, qui ne ſont pas du Domaine, elles ſe levent au nom des Princes, dont elles dépendent immédiatement. Meaco ſeul eſt exempt de toute impoſition, en vertu d'un privilege, qui lui fut accordé par l'Empereur TAYCO-SAMA.

Du Gouvernement des Villages & de la Campagne, & des levées qui s'y font au nom de l'Empereur.

On peut juger de là maniere, dont les Villages & les Bourgs ſont gouvernez, & des levées, qui s'y font, par ce qui ſe pratique dans le pays, qui, releve immédiatement de Nangazaqui : ce pays, qui eſt à peu près ce que nous appellons la *Banlieuë*, eſt borné par les montagnes voiſines, & l'adminiſtration en eſt confiée à un Officier, qui y leve le droit annuel ſur le ris, ſur le froment, & en général ſur toutes les productions des terres cultivées. Pour le terrein, qui eſt planté d'arbres fruitiers, ou employé en jardinages, le droit ſe paye en argent, & le tout ſe monte à un peu plus de la moitié de la récolte. Le Fermier doit porter dans les Magaſins de l'Empereur, ce qui en doit revenir à ce Prince. L'évaluation en eſt faite par des Experts, qui, avant la moiſſon, vont examiner les champs, & faire leur eſtimation par conjecture ; quelquefois, lorſque la récolte promet plus qu'à l'ordinaire, ils font couper & battre, ce qui ſe trouve dans une braſſe de terrein en quarré, & ſur cela ils eſtiment ce que toute la terre doit rapporter au Prince. Les bois payent une rente fonciere à proportion de leur étenduë, & de la bonté du terroir.

J'ai dit, que les villes de Meaco, Iedo, Ozaca & Sacay, ont chacune deux Gouverneurs, dont l'un eſt toujours à la Cour, tandis que l'autre remplit les fonctions de ſa Charge ; mais il paroît, que les Gouverneurs de Meaco ne ſont pas auſſi aſtraints que les autres à cet uſage : au moins Kœmpfer nous aſſûre qu'ils ne ſont obligez d'aller à la Cour de l'Empereur, qu'une fois tous les trois ans. A Ozaca, les Gouverneurs ſont auſſi chargez de la Banlieuë. Enfin il y a quelques autres différences peu conſidérables dans la Police de ces Villes ; mais ſi elles peuvent occuper utilement les momens perdus d'un Voyageur, elles ne m'ont point paru aſſez intereſſantes, pour arrêter un Hiſtorien, & je n'ai peut-être déja que trop appuyé ſur ces détails.

CHAPITRE VIII.

Des DAIRYS, *ou Empereurs héréditaires du Japon. De l'état présent de leur Cour, & de l'hommage que leur rend le* CUBO-SAMA.

NOus avons vû au commencement de ce Livre, & nous verrons encore mieux dans le dixiéme Chapitre, lorsque nous traiterons de la Religion des Japonnois, que ces Insulaires distinguent trois Dynasties de leurs Empereurs. Les deux premieres sont visiblement fabuleuses ; mais il n'en est pas ainsi de la troisiéme, dont la naissance est l'époque fixe & certaine de la fondation de cet Empire. Elle commence six cent soixante ans avant JESUS-CHRIST, en la cinquante-huitiéme année du trente-cinquiéme Cycle des Chinois, avec le regne de SYN-MU, qui étoit pour lors âgé de soixante-dix-huit ans. Il eut, disent les Japonnois, trois freres aînez, qui régnerent avant lui ; mais leurs regnes furent si obscurs, qu'on ne les compte pas. C'est-à-dire, que l'origine de ce Fondateur de la Monarchie Japonnoise, est dans le vrai fort incertaine ; & c'est apparemment faute de bons Mémoires sur ce qui la regarde, qu'on lui donne pour Pere le dernier des demi-Dieux, qui composent la seconde Dynastie.

Les titres des DAIRYS.

Quoiqu'il en soit, SYN-MU fut le premier, qui commença à policer les Japonnois, lesquels, selon toutes les apparences, étoient avant lui de vrais Sauvages. Son regne fut long, quoiqu'il eût commencé tard à régner ; & il laissa le Trône bien affermi à ses Successeurs, dont la suite chronologique est autorisée d'une tradition, qui ne varie point, & d'Annales, qui sont regardées comme incontestables. C'est pour cette raison, qu'on a donné à ce Prince le titre de NIN-O, qui veut dire, *le plus grand de tous les hommes* ; on lui a encore donné celui de MIKADDO, qui est comme un diminutif de celui de MIKOTTO, que l'on attribuë aux Empereurs des deux premieres Dynasties. On prétend même, qu'il étoit revêtu d'un pouvoir surnaturel, & presque divin ; ce qui se voit par les noms magnifiques, qu'il portoit, & qui ont passé à ses Successeurs, tous sortis de son sang. Les principaux, sont VO, ou (*a*) OO DAI, qui signifie *la Race élevée*. TEN-OO, *Prince céleste*, TAI, TEN-SIN, MIKADDO, DAO, ou DAIRY, qui veulent dire *le Fils du Ciel*, *Empereur*, *Prince*, *Grand*, ou *Seigneur*. Enfin, après leur mort, ils sont mis de droit au rang des Dieux CAMIS, ce qui les a toujours fait regarder, comme des personnes sacrées. Ç'en étoit assez

(*a*) Les noms propres Japonnois, qui commencent par un O, se prononcent presque comme s'il y avoit Vo, d'où vient qu'on prononce VOSACA, VOXU, VOMI, pour OSACA, OXU, OMI, & même VOSUQUI pour USUQUI.

pour les maintenir dans le pouvoir ſuprême, ſi les paſſions n'étoient pas plus fortes que la Religion dans l'eſprit de la plûpart des hommes; ils en ont donc été dépoüillez de la maniere, que nous verrons bientôt. Je vais en attendant marquer en peu de mots, ſur quel pied ils ſont aujourd'hui.

Culte ſuperſtitieux, qu'on rend à leur perſonne.

Après ce que nous avons dit de l'origine prétenduë de ces Princes, il ne faut pas être ſurpris, ſi on leur rend une eſpece de culte religieux. Il ſemble même, que ce culte ait augmenté à proportion, que leur autorité a diminué. On a voulu ſans doute les dédommager par des honneurs divins, de l'obéïſſance, qu'on ceſſoit de leur rendre. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il étoit impoſſible, qu'ils fuſſent idolâtrez, comme ils le ſont maintenant, lorſque le ſoin des affaires les occupoit, qu'ils étoient obligez de ſe tranſporter dans les Provinces de leur Empire, où ils jugeoient leur préſence néceſſaire, & qu'on les voyoit à la tête de leurs armées. On en jugera par le peu, que j'en vais dire.

Il n'eſt pas permis à cet Empereur de toucher la terre, même du pied, elle le profaneroit; ainſi lorſqu'il veut aller quelque part, il faut qu'il y ſoit tranſporté par des perſonnes deſtinées à cet office. On prétend même, qu'il ne ſe montre jamais au grand air. Quelques Auteurs ont écrit, qu'il n'étoit pas permis de lui couper les cheveux, ni la barbe, ni les ongles; mais Kœmpfer nous aſſûre qu'on lui rend ces petits ſervices, tandis qu'il dort. Autrefois il étoit obligé de s'aſſeoir tous les matins ſur ſon Trône, la Couronne en tête, & de s'y tenir pendant quelques heures immobile, comme une Statuë. Cette immobilité étoit priſe comme un augure de la tranquillité de l'Empire; & ſi par malheur il lui arrivoit de ſe remuer tant ſoit peu, ou de détourner les yeux vers quelqu'une de ſes Provinces, on s'imaginoit, que la guerre, la famine, le feu, ou d'autres ſemblables calamitez, ne tarderoient pas à deſoler le pays. Dans la ſuite on jugea à propos de le décharger de cette gênante & ridicule cérémonie, ou bien eux-mêmes ſecoüierent ce joug; & depuis ce tems-là, on s'eſt contenté de laiſſer ſur le Trône la Couronne Impériale, dont l'immobilité eſt plus aſſûrée, & produit, à ce qu'on croit, les mêmes effets.

Leur habillement.

L'habillement du Dairy eſt aſſez ſimple; ſur une Tunique de ſoye noire, il porte une Robe rouge, & par deſſus, une eſpece de Crépon de ſoye, extrêmement fin: il a ſur le haut de la tête une maniere de Chapeau, lequel a des pendants aſſez ſemblables aux fanons d'une Mitre d'Evêque, ou de la Tiare du Pape. Il faudroit un Volume entier pour expoſer en détail toutes les cérémonies, qu'on obſerve en toute rencontre à l'égard de ce premier Chef de l'Empire & de la Religion. D'ailleurs, tout ce qu'on en rapporte, n'eſt pas également certain. Ainſi comme je ne garantirois pas tout ce qu'on prétend qu'il ſe paſſe, lorſque ce Prince ſe marie, & lorſque celle de ſes femmes, qui porte le titre d'Impératrice, accouche d'un Héritier de la Couronne; ni des précautions, qu'on prend pour choiſir une Nourrice à cet Enfant; ni de la dépenſe, ou plutôt de

la profusion de cette Cour ; comme je crois ne pas, dis-je, pouvoir garantir tous ces faits, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en charger cet Ouvrage. On peut juger de ce qui regarde ces derniers Articles par un trait, qui est rapporté dans les Relations de François Caron. Cet Auteur prétend qu'on prépare tous les jours un magnifique souper avec une grande musique, dans douze Appartemens du Palais de ce Prince ; & qu'après qu'il a déclaré celui, où il veut manger, le tout y est aussitôt réüni.

Leurs plaisirs.

Au reste, le Dairy si contraint dans tout ce qui est du cérémonial, n'est point du tout gêné dans ses plaisirs, & il peut s'en procurer de toutes les sortes. Il a douze femmes, dont une seule partage en quelque façon avec lui les honneurs du Trône, & selon quelques-uns, c'est toujours celle, qui la premiere lui a donné un Héritier. On dit, que son Palais est rempli d'Idoles, dont il y en a toujours une, qui est sa Gardienne, tandis qu'il repose. On ne lui apprête jamais deux fois à manger dans les mêmes vaisseaux, & il en est de même de toute sa vaisselle, elle ne sert qu'une fois ; il est vrai, que tout cela est d'argile, mais d'une argile extrêmement propre ; on en casse toutes les pieces à mesure qu'on les leve de sa table ; & l'on est fortement persuadé, que si quelqu'un, qui ne fût pas de la Famille Imperiale, en usoit après lui, la bouche & la gorge lui enfleroient d'abord, & qu'il s'y feroit une inflammation, qui mettroit sa vie en danger. On dit à peu près la même chose de ses habits ; si quelque profane s'avisoit de les porter après lui, sans sa permission, on ne doute point qu'il n'en fût puni sur le champ, par une enflûre douloureuse de tout le corps.

De la Succession de l'Empire.

Toute la Cour du Dairy est composée de personnes, qui se flattent de tirer comme lui leur origine du fils aîné de TENSIO-DAI-DSIN, le premier des demi-Dieux, & le Chef de la seconde Dynastie ; aussi regardent-ils tous les autres hommes, comme font les Indiens de la Caste de BRAMA : ils les appellent tous indifféremment GEGES, & prennent pour eux celui de KUGES. C'est à cette Cour, qu'il appartient de déclarer le Successeur à l'Empire, quand l'Empereur ne l'a point déclaré lui-même, ce qu'il faut entendre sans doute des cas, où ce Prince est mort sans enfans. Cependant on a vû des Dairys, abdiquer la Couronne en faveur d'autres Princes, que de leurs enfans, & quelquefois même en faveur des Princesses, qui étoient à la vérité de leur sang, mais dans un dégré assez éloigné ; des Imperatrices succéder immédiatement à leurs maris, au préjudice des plus proches parens mâles de ceux-ci ; des sœurs régner après leurs freres ; des filles après leurs meres, & avoir pour Successeurs des Princes, qui auroient dû, ce semble, les précéder dans l'ordre de la succession. Enfin, des Collatéraux sont souvent montez sur le Trône avant les fils de leurs Prédécesseurs ; mais la Couronne n'est jamais sortie de la maison de SYN-MU, & elle y est encore depuis vingt-quatre siecles.

Il y a néanmoins, à ce qu'il paroît, des regles établies pour cette succession, mais on ne les sçait point.

& il n'est pas facile de les deviner. Tout se traite dans le Conseil des KUGES avec un secret, qu'il n'a jamais été possible de pénétrer. On n'apprend la mort, ou l'abdication du Monarque, que quand son Successeur est sur le Trône. Il est vrai, que dans les tems, que les Dairys étoient encore en possession de toute la puissance souveraine, il est arrivé plus d'une fois, que ceux, qui se croyoient appellez par le droit naturel à l'Empire, s'en voyant exclus, ont pris les armes, pour se faire justice; mais ces exemples ont été rares, & Kœmpfer n'en cite qu'un seul dans toute la suite chronologique de ces Empereurs, qu'on trouvera à la fin de ce Livre.

Des Officiers de la Cour du Dairy.

Il paroît que de tems immémorial, le premier Officier de la Couronne, & la seconde personne de l'Empire, se nommoit CAMBACUNDONO (a); celui, qui étoit revêtu de ce titre, étoit comme le Vicaire de l'Empire, & le premier Ministre de l'Empereur. Quelques-uns des Empereurs CUBO-SAMAS, ont pris ce titre pour eux, ou l'ont donné à ceux, qu'ils désignoient pour leur succeder, mais ç'a toujours été au Dairy à le leur conférer. Tous les Officiers, qu'on a laissez à ce phantôme de Monarque, sont divisez en plusieurs Classes; lui seul a le droit de les nommer, mais il ne s'avise gueres de refuser ceux, que l'Empereur régnant lui présente pour remplir les places vacantes. Ainsi le droit de nommer aux titres d'honneur, est bien demeuré entre les mains du Dairy, mais il ne lui est pas toujours libre d'en user en faveur de qui il lui plaît; il y en a même, comme celui de MAQUANDAIRO, qui répond à ceux de *Duc*, ou de *Comte*, & celui de CAMI, dont le CUBO-SAMA peut de son chef honorer les Ministres & les Princes, ou Seigneurs de sa Cour, quoique ceux-ci ne le portent jamais, qu'après en avoir eu l'agrément du Dairy. Sur quoi je remarquerai en passant, que le terme de *Cami* est fort équivoque dans la langue Japonnoise; car quelquefois il ne signifie, que *Chevalier*, & quelquefois, il signifie beaucoup plus; on l'ajoûte même aux noms de femmes, aussi-bien qu'à ceux des hommes. Enfin, c'est le nom générique de tous les anciens Dieux du pays; mais alors il ne s'écrit pas de même, que quand c'est un titre d'honneur, il n'y a que la prononciation de semblable.

Des habillemens des KUGES.

De toutes les marques honorables, qui distinguent les KUGES des GEGES, c'est-à-dire ceux, qui composent la Maison & la Cour du Dairy, d'avec tout le reste de la Nation, la plus apparente est la forme de leur habillement, laquelle est, à la vérité, fort variée; mais de telle sorte, qu'on y reconnoît d'abord, quelle est la classe d'un chacun, & quel emploi il exerce. Ils portent tous de longues & larges culottes, & par-dessus une espece de tunique une robe d'une longueur extrême, & d'une figure particuliere, avec une queuë traînante de plusieurs pieds; ils ont la tête couverte d'un bonnet, ou chapeau noir sans apprêt, mais différent pour la figure, selon la qualité de chacun. Quelques-uns ont une large bande de soye ou de crépon noir, cousuë à

(a) Ou le CAMBACU.

ce bonnet ; mais aux uns elle pend sur l'épaule, & aux autres, non : ceux-ci ont devant les yeux une espece de garde-vûë fait en éventail ; ceux-là ont comme une écharpe ou bande large, qui leur tombe des épaules sur la poitrine. La longueur de cet ornement a encore plusieurs dégrez, selon la qualité des personnes. Les Dames de cette Cour sont aussi vêtuës tout autrement que les autres. Les Epouses légitimes du Dairy, dont j'ai dit que le nombre étoit fixé à douze, ont des robes superbes sans doublure, tissuës de fleurs d'or & d'argent ; & si larges, que quand elles ont leurs habits de cérémonie, ce n'est pas pour elles un petit embarras, que de pouvoir marcher. Enfin, c'est l'usage parmi les KUGES, de ne se baisser en saluant, qu'autant qu'il faut, pour que le bout de leur écharpe touche à terre ; ensorte que la longueur de cette écharpe est le distinctif le plus marqué du rang, & de la dignité d'un chacun.

De l'habillement des Dames KUGES.

On s'applique fort à l'étude de toutes les sciences dans la Cour de Meaco. Les plus beaux Esprits du Japon sont là, & le beau sexe y entre encore plus qu'ailleurs en lice avec les Sçavans. Les KUGES aiment fort la Musique ; mais on ne dit pas que la leur vaille mieux que celle des autres Villes ; on asûre pourtant que les femmes y touchent plusieurs sortes d'Instrumens avec beaucoup de délicatesse. Les jeunes gens s'y exercent à monter à cheval, & on y voit souvent des courses de chevaux. En général la jeunesse s'y applique à tous les exercices propres de cet âge. On n'y manque d'aucune sorte de Spectacles ; car il est peu de Nation, qui aime les Spectacles autant que la Japonnoise, & qui y fasse paroître plus de légereté, plus d'adresse, & plus d'une sorte de magnificence, où nous trouverions peut-être à dire un peu de goût ; mais il y a un goût purement arbitraire, qui ne dépend nullement des idées simples, que la nature inspire, & qui doit sa naissance au caprice, & sa conservation à l'usage. Les Almanachs se faisoient autrefois dans cette Cour ; présentement c'est un Particulier, lequel n'est point KUGE, qui les compose à Meaco ; mais ils ne peuvent être imprimez, qu'ils n'ayent été revûs par des Censeurs, & approuvez par le Dairy, & c'est à ces Censeurs à les envoyer à Ixo, où il faut qu'ils soient imprimez.

Leurs occupations & leurs divertissemens.

Lorsque le Dairy étoit le seul maître de l'Empire, il tenoit sa Cour partout, où il le jugeoit à propos, & rarement un Empereur résidoit, où ses Prédécesseurs avoient résidé ; mais depuis l'usurpation des CUBO-SAMAS, Meaco est le séjour fixe de ces Souverains dégradez ; ils occupent tout le quartier du Nord-Est de cette Ville ; & ce quartier est d'une étenduë immense, séparé de tous les autres par un bon fossé, des murs, des remparts, & des portes, qui en font une assez bonne Place pour le pays. Le Dairy est au centre dans un vaste Palais, qu'on distingue aisément de loin par la hauteur & la magnificence de sa Tour. L'Imperatrice y loge avec lui ; ses autres Epouses demeurent dans des Palais attenans, & à quelque distance de ceux-ci sont les Hôtels des Chambellans & des autres Seigneurs, que leurs Charges obligent de se te-

De la résidence du Dairy.

nir toujours auprès de la personne du Prince. Lorsqu'un Dairy se démet de l'Empire, on lui assigne un Palais pour lui & pour sa Maison. Au reste, le Cubo-Sama entretient toujours une grosse Garnison dans cette Cour, sous prétexte de veiller à la conservation du Dairy; mais en effet pour s'assûrer qu'on n'y entreprendra rien contre ses interêts.

De ses revenus.

Le Dairy n'a proprement aucun Domaine; mais le Cubo-Sama, qui s'est emparé du Domaine Imperial, s'est chargé de pourvoir à sa subsistance, & à celle de toute sa Cour. Il s'en acquitte noblement, mais avec une circonspection, qui lui ôte toute crainte d'une révolution de ce côté-là. Il a assigné pour cette dépense le revenu qu'il tire de MEACO, & de ses dépendances, & il y ajoûte encore quelque chose de son Trésor. Tout cet argent est mis entre les mains du Dairy, qui en prend ce qui est nécessaire pour subvenir à ses besoins, & à ses plaisirs: il distribuë le reste à ses Officiers; & comme ce reste est peu de chose pour tant de monde, les Grands s'endettent pour soutenir leur faste, & les Petits suppléent de leur travail, à la modicité de leurs appointemens. Les uns font & vendent des corbeilles de paille, d'autres s'occupent à faire des tables, des souliers, des fers à cheval, & d'autres semblables ouvrages. Le Dairy a encore une ressource pour sa dépense dans le privilege, qu'on lui a conservé, de conférer les Titres d'honneur; & on prétend que par-là il entre des sommes immenses dans son Epargne. C'est encore à lui à prononcer sur certains différends, qui surviennent entre les Grands; & il a pour cet effet un Conseil d'Etat, dont les Membres se nomment CUNGIS, (a) ou CUNIS. Il les envoye même souvent avec le titre de Commissaires Souverains, pour faire exécuter ses Sentences, & l'on comprend bien que ces Commissions sont lucratives.

De la visite, que le Cubo-Sama lui rend.

Tous les cinq ou six ans, l'Empereur Cubo-Sama rend visite au Dairy. Avant que la Famille régnante fût sur le Trône, cela se faisoit tous les ans. On travaille pendant toute une année aux préparatifs de ce voyage: une partie des Seigneurs, qui y doivent accompagner Sa Majesté, partent quelques jours avant elle, une autre partie, quelques jours après, mais le Conseil ne quitte point ce Prince. On compte de Iedo à Meaco, cent vingt-cinq milles; ce chemin est partagé en vingt-huit logemens, dans chacun desquels l'Empereur trouve une nouvelle Cour, de nouveaux Officiers, de nouveaux Soldats, des Chevaux frais, des provisions, & tout ce qui est nécessaire pour la Cour d'un Prince, qui va à la tête d'une armée rendre hommage à un Souverain, dont il est réellement le Maître.

Tous ceux qui sont partis de Iedo avec l'Empereur, s'arrêtent au premier logement; ceux qui l'y attendoient, le suivent jusqu'au second, & ainsi du reste; de sorte que chaque Troupe ne suit ce Prince, que pendant une demie journée: car il fait deux logemens par jour, & arrive en quatorze à Meaco. Mais dès qu'il y est arrivé, toutes les Troupes s'y rendent, les unes plutôt, les

(a) Peut-être que ces termes sont les mêmes, que celui de KUGE d[illegible]figuré.

autres plus tard, selon l'ordre qu'elles en ont reçu, & il ne demeure dans les logemens de la route, qu'une Garnison peu nombreuse. Aussi quoiqu'il y ait cent mille maisons à Meaco, il s'en faut bien, que toute la suite du Cubo-Sama y puisse loger, & l'on est contraint de dresser des tentes hors de la Ville.

Nous ne sommes pas fort instruits de ce qui se passe dans l'entrevûë des deux Empereurs; nous sçavons seulement, que le Cubo-Sama proteste au Dairy une grande soumission, & lui présente ses respects, comme de Vassal à Souverain : il lui fait aussi de magnifiques présens, & en reçoit de pareils. On prétend, que pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin : qu'il boit le vin, puis brise la tasse en morceaux, qu'il garde; & on ajoûte, que cette action est une des preuves des plus marquées de vasselage. Ce Prince retourne à Iedo avec le même équipage, & dans le même ordre qu'il en étoit parti pour Meaco.

CHAPITRE IX.

De l'Empereur Cubo-Sama, *& de sa Cour; de sa puissance; de ses revenus; de ceux de ses Vassaux, & de la subordination entre ces Seigneurs & les Gentilshommes; de ses Troupes; des mariages des Seigneurs, & des Particuliers.*

Du Titre de Cubo-Sama.

DAns les premiers tems de la Monarchie Japonnoise, le Chef de la Milice se nommoit Cubo; avec le tems on ajoûta à ce titre celui de Sama, qui veut dire, Seigneur; l'importance de cette Charge, qui donnoit à celui, qui en étoit revêtu, une autorité presque absoluë sur tout le Militaire, obligeoit l'Empereur à ne la confier qu'à des personnes, dont il se croyoit bien sûr, & pour l'ordinaire, elle étoit l'appanage du second de ses fils, quand il en avoit plusieurs. Ces précautions ont pourtant été inutiles; la derniere, dont je viens de parler, fut même pernicieuse. Un fils d'Empereur, qui se trouve en main toutes les forces de l'Empire, & qui ne voit entre lui & le Trône, qu'un frere, auquel il se croit égal, est aisément tenté de ne pas respecter ses droits; & l'on prétend en effet que les premiers mouvemens, qui se sont excitez entre les Dairys & les Cubo-Samas, ont eu pour auteur un de ces Princes; néanmoins il est certain, que Joritomo, qui est regardé comme le premier Empereur Cubo-Sama, n'étoit point fils d'Empereur; mais la Guerre Civile avoit été commencée par Jositomo son pere, & ce Prince pouvoit être fils d'un Dairy.

Quoiqu'il en soit; car il regne une grande confusion, & il y a bien peu de certitude dans tout ce que les Ecrivains, qui ont parlé du Japon, ont dit de cette révolution; ce fut dans le douziéme siecle de l'Ere Chrétienne, qu'on commença de voir deux Maîtres dans cet Empire. Ils l'étoient alors véritablement

tous

tous deux, & les Dairys reprirent plus d'une fois le dessus dans la suite sur les Cubo-Samas. On a vû un de ces derniers obligé de se fendre le ventre, & les Souverains légitimes disposer d'une place qu'ils auroient apparemment anéantie, s'ils l'avoient pû, & y mettre encore une fois leur fils. Ces alternatives, si l'on en croit le plus moderne des Auteurs, dont je viens de parler, durerent jusqu'au commencement du XVI. siecle: alors, dit cet Ecrivain, un Cubo-Sama fils du Dairy actuellement régnant, usurpa absolument le pouvoir souverain; & il paroît assez vraisemblable, que ce fut alors, que les Grands & les Gouverneurs de Provinces se souleverent & se firent des Souverainetez de leurs Gouvernemens.

De leurs revenus.

Il ne resta donc plus au Cubo-Sama, que l'ancien Domaine de l'Empire: ce Domaine que les anciennes Relations du Japon ont compris sous le nom de GOKINAI, ou de TENSA, renferme cinq Provinces, qui sont celles de XAMAXIRO (a), de JAMATTO, de KAWATSII, d'IDSUMI, & de TSINOKUNI (b). MEACO est Capitale de la premiere, SACAI de la quatriéme, & OZACA de la derniere. Le revenu de ces cinq Provinces, dit Kœmpfer, est évalué à cent quarante-huit Mans, & douze cent Kokfs de Ris, & tous les revenus de l'Empire, ajoûte-t-il, se réduisent à ces deux mesures. Un Man contient dix mille Kokfs, & un Kokf trois cent bales ou sacs de Ris. La monnoye n'ayant été imaginée que pour représenter le prix des choses nécessaires à la vie, & l'usage en étant postérieur à celui de l'échange, il étoit naturel de fixer l'estimation des revenus par le prix du Ris, qui est la denrée la plus commune, & la nourriture la plus ordinaire du pays. Année commune, le Kokf de Ris vaut cinq Siumomes ou Thaëls, le Thaël ou la Siumome vaut trois florins & dix sols de Hollande. Il faut dix Maas de sept sols de Hollande pour faire un Thaël, & ce terme de Maas est également pris pour le poids & pour la monnoye. Trois Maas pesent quatre livres de seize onzes; par conséquent, le Maas differe peu du catti, qui pese une livre & un quart. Soixante Maas ou six Thaëls font un Cobang. Mille Thaëls font une caisse d'argent de trois mille cinq cent florins. Ceci posé, les revenus de l'Empire, selon Kœmpfer, qui sont de deux mille trois cent vingt-huit Mans six cent vingt Kokfs, sont évaluez à quatre cent sept millions quatre cent dix mille florins de Hollande; le Kokf sur le pied de dix-sept florins dix sols, & le Man de cent soixante & quinze mille florins.

François Caron s'exprime autrement, mais son calcul ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Kœmpfer; il dit que le revenu des Rois & des Seigneurs du Pays montent à la somme de cent quatre-vingt millions quarante mille florins, & il le justifie par le compte du revenu de chaque Particulier; il dit que la dépense de la maison de l'Empereur, jointe à ce qu'il donne aux Grands Officiers, & aux principaux Seigneurs de sa Cour & aux Gouverneurs, monte tous les ans à vingt-huit millions trois cent quarante-

(a) Ou JAMATSIIRO.
(b) Ou SITZU.

cinq mille Cockiens de quatre florins chacun, & il prétend que ce Prince ne dépense en une année que deux mois; c'est-à-dire, la sixiéme partie de son revenu; aussi dit-on, que tous les Palais de ces Empereurs sont remplis de richesses inestimables, qui croissent tous les ans.

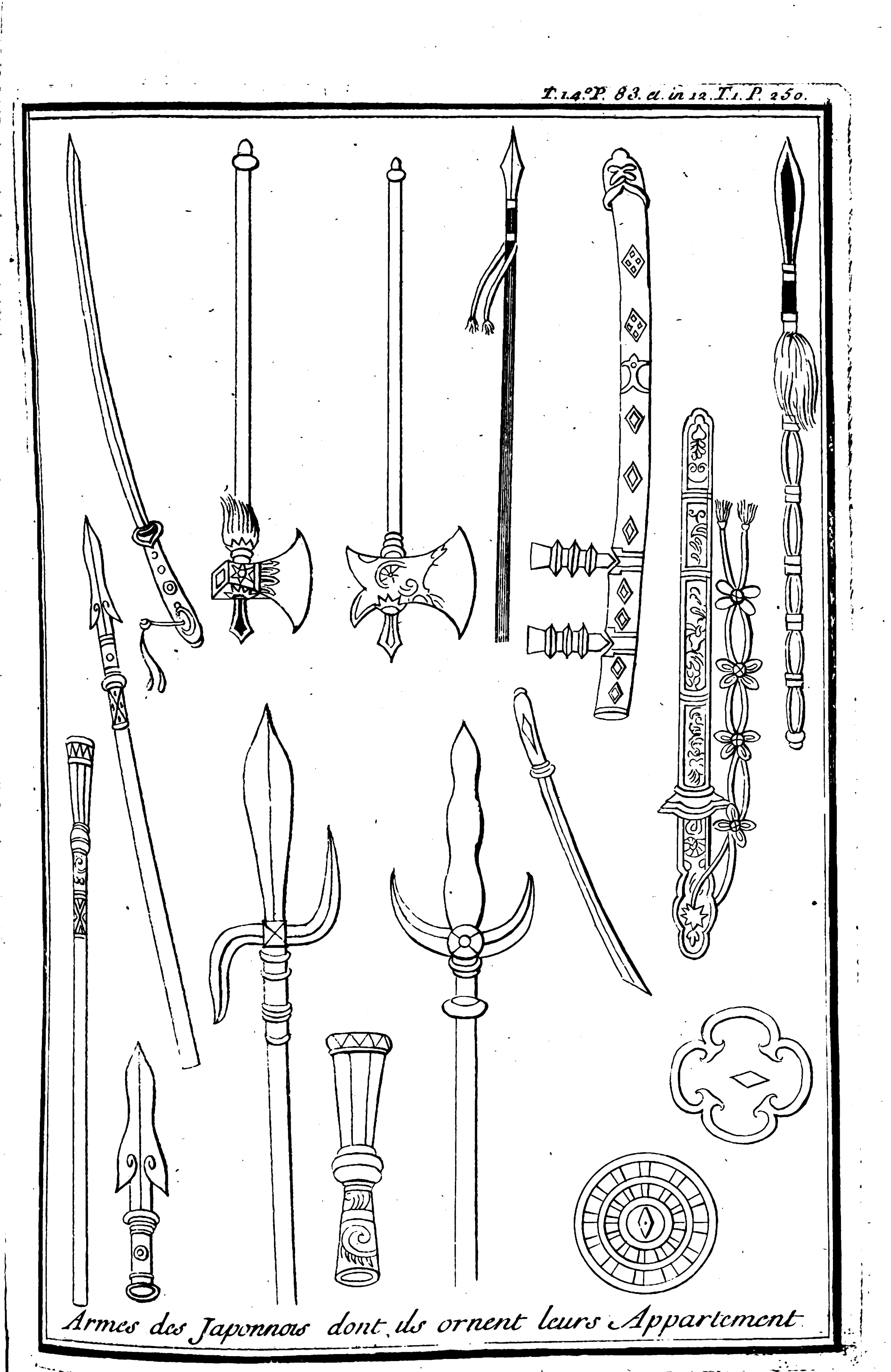
Etat du Japon avant les dernieres Révolutions.

J'ai dit que les Seigneurs & les Gouverneurs des Provinces, qui se trouvoient en place, lorsque les Cubo-Samas acheverent de dégrader les Dairys, s'érigerent en Souverains; on leur donnoit le nom de JACATAS, que nous avons rendu par celui de ROIS, & ils regnerent en effet avec la même indépendance que les Cubo-Samas affectoient à l'égard des Dairys. Chacun avoit son Domaine particulier, qui excédoit toujours la moitié de son Etat, & partageoit le reste entre ses grands Vassaux, que nos Relations appellent CONIKUS, & qui étoient obligez de lui faire service à proportion des terres, qu'ils tenoient de lui. Ces CONIKUS se réservoient aussi une partie de leurs terres pour l'entretien de leurs maisons, & pour leurs autres dépenses, & ils distribuoient l'autre à des Seigneurs d'un Ordre inférieur, qui relevoient d'eux sous les mêmes conditions, sous lesquelles eux-mêmes relevoient du Roi: on les nommoit TONOS, & ils avoient encore au-dessous d'eux de la même maniere & sur le même pied de simples Gentilshommes, & tous ceux qui faisoient profession des Armes.

Il arrivoit de là premierement, que tous ces petits Souverains, & à proportion les Seigneurs, pouvoient mettre sur pied en peu de tems de nombreuses Troupes, qui ne leur coûtoient rien. Nous les verrons en effet dans la suite de cette Histoire, lever des Armées avec une promptitude, qu'on auroit peine à croire, si l'on n'étoit pas instruit de ce que je viens de dire. Il s'ensuivoit en second lieu de cette subordination, que la chûte d'un Roi, ou d'un Seigneur entraînoit ordinairement la ruine de tous ceux, qui relevoient de lui, non seulement parce que suivant les Loix du Japon, quand quelqu'un est disgracié, ou condamné à mort; tous ceux, qui lui appartiennent par les liens du sang, doivent subir la même fortune, si le Prince ne leur fait grace, mais encore parce que tous ceux, qui entroient dans les biens, dont le possesseur avoit été dépoüillé, n'étoient pas obligez de laisser aux Vassaux de leurs prédécesseurs les terres qu'ils tenoient de lui; & comme les revers sont assez fréquens au Japon, cela n'a pas peu contribué à rendre les Japonnois, qui se voyent tous les jours à la veille d'être réduits à la plus extrême misere, très-philosophes sur les accidens de la vie.

Puissance de l'Empereur.

Aujourd'hui que les Empereurs Cubo-Samas sont absolus dans tout l'Empire, ils en usent avec les Rois, qu'ils ont subjuguez, de la même maniere, qu'en usoient ceux-ci à l'égard des CONIKUS, & tout est reculé d'un dégré. De cette sorte plus de la moitié du Japon est du Domaine Impérial, ce qui joint aux taxes, dont j'ai parlé; au droit, qui se leve en leur nom sur le commerce étranger, & à ce qui leur revient des Mines, fait aisément comprendre, comment le Souverain d'un Etat assez peu étendu, est un des plus riches de l'Univers; mais pour achever de donner une juste idée de



Armes des Japonnois dont ils ornent leurs Appartement

sa puissance, il est bon de voir de quelle maniere il est armé en tout tems.

Les Troupes qu'il entretient.

Chaque Seigneur doit lui entretenir des Soldats à proportion du revenu, dont il joüit. Celui, qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantassins, & deux Cavaliers, & tous les autres à proportion. Dans le tems que les Hollandois avoient leur Comptoir à Firando, le Prince, qui régnoit dans ce petit Etat, avoit six cent mille florins de revenu, & il entretenoit six cent Fantassins & six vingt Maîtres, sans y comprendre les Valets, les Esclaves, & tout ce qui accompagne nécessairement une semblable troupe. Enfin, toute supputation faite, le nombre des Soldats, que les Rois & les Seigneurs sont obligez de fournir à l'Empereur, & de soudoyer de leurs propres deniers, est de trois cent soixante-huit mille Fantassins, & de trente-huit mille huit cent Maîtres. Ce Prince de son côté a à sa solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses Places, sa Maison & ses Gardes.

Armes de ces Troupes.

Les Cavaliers sont armez de pied en cape; ils ont des carabines fort courtes, des javelots, des dards, & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les Fantassins n'ont point d'autres armes défensives, qu'un espece de casque; quant aux offensives, ils ont chacun deux sabres, un mousquet & une espece de pique. L'Infanterie est divisée par Compagnies; cinq soldats ont un homme, qui les commande; cinq de ces Chefs, qui avec leurs gens font trente hommes, en reconnoissent un autre, qui leur est supérieur; une Compagnie de deux cent cinquante a deux Chefs principaux, & dix subalternes. Un seul Capitaine commande le tout, & toutes les Compagnies sont encore commandées par un Officier général; la même gradation s'observe dans la Cavalerie.

Comment l'Empereur peut connoître le nombre de ses Sujets.

Les troupes, dont je viens de parler, sont plus que suffisantes, pour faire respecter un Prince, qui ne veut que contenir ses Sujets dans le devoir, & qui n'a point la démangeaison de faire des conquêtes; mais si l'Empereur du Japon avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit très-facile de mettre sur pied de formidables Armées, & cela sans rien déranger dans ses Etats, ni pour le Commerce, ni pour les Arts, ni pour le travail nécessaire à la subsistance du Pays. Il est exactement informé tous les ans du nombre de ses Sujets; soit de ceux, qui habitent les Villes, soit de ceux, qui sont occupez à la Campagne, & cela par le moyen des Compagnies des cinq Bourgeois propriétaires des maisons, dont j'ai parlé ailleurs. Les Chefs de ces Compagnies tiennent un rôle de ceux, qui meurent, ou qui naissent dans les maisons de leur District; ce rôle est porté à l'OTTONA; l'Ottona le remet au Gouverneur, ou au Seigneur du lieu, celui-ci l'envoye au Roi, ou au Prince, ou aux Gouverneurs des Villes Impériales, & ceux-ci le délivrent à deux Officiers chargez par l'Empereur de cette commission, dont ils rendent compte directement à sa Majesté.

De la dépense que font les Grands.

Autant qu'il est aisé à l'Empereur, autant est-il difficile aux Grands de thésoriser; la politique des Souve-

rains étant de les engager dans des dépenses excessives. J'ai dit que les Gouverneurs sont tous obligez de passer six mois à la Cour de Iedo, & de s'y rendre en grand cortege; tous les autres Grands doivent y aller aussi du moins tous les deux ans, & toutes les fois qu'ils y sont appellez: le tems est marqué à chacun pour ces voyages, dont les frais montent fort haut. Avant que d'arriver à Iedo, leur bagage est visité par des Commissaires Impériaux, à qui il est expressément enjoint de veiller à ce qu'il ne s'y trouve point trop d'armes. Il faut encore en mille occasions donner des Fêtes & des repas, qui coûtent infiniment. Leurs femmes & leurs enfans restent toujours à Iedo, & sont obligez d'y vivre avec splendeur. Enfin lorsque l'Empereur veut faire quelque grande entreprise, de quelque nature qu'elle soit, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligez de l'exécuter à leurs frais.

Quand un Prince, ou un Seigneur, bâtit une Maison; outre la porte ordinaire, il en fait faire une autre ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée par tout. Quand l'Edifice est achevé, on couvre cette porte de planches pour en conserver la beauté, & elle demeure ainsi couverte jusqu'à ce que l'Empereur y vienne rendre visite au Maître de la maison. L'usage est de donner en cette occasion un superbe festin à Sa Majesté, & la fête dure trois mois. L'invitation se fait trois ans auparavant, & tout ce tems-là est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux Armes de l'Empereur, qui seul passe par la porte, dont j'ai parlé, après quoi on la condamne pour toujours. La premiere fois, que ce Prince fait l'honneur à un de ses Sujets de manger chez lui, la coutume est qu'il lui fasse un présent: il le fait en grand Monarque; mais ce qu'il donne, n'est encore rien au prix de ce qu'il fait dépenser. La moindre chose, qui vient de sa main, une piece de gibier de sa chasse, qu'il envoye à un Seigneur, le met dans des dépenses inconcevables; ce sont des réjoüissances, qui ne finissent point.

Ces Princes veillent sans relâche à tenir les Grands dans le respect & la soumission, où ils les ont réduits. Ils démembrent & soû-divisent leurs Etats de plus en plus, ce qui sert à deux fins; car en augmentant le nombre des personnes, qui sont capables de servir l'Etat, ils leur ôtent tous les moyens & la tentation de remuer. Ils font joüer encore une infinité d'autres ressorts, pour être instruits de tous les desseins des Grands, pour rompre les liaisons trop étroites, qu'ils pourroient faire entr'eux, pour les mettre en garde les uns contre les autres, pour susciter même entre ceux, dont ils se défient, des jalousies & des inimitiez. Moyens odieux & injustes selon les regles de l'humanité & de l'équité naturelle, dit un Auteur moderne, mais que la politique conseille, ajoûte-t-il, & que la situation des affaires rend quelquefois nécessaires. N'est-il pas plus vrai de dire que la constitution d'un Etat est bien défectueuse, quand il a besoin pour se soutenir de pareils secours?

L'Empereur dans son Domaine, & les Rois ou Princes dans leurs Des Mariages.

Etats, font tous les mariages des personnes, qui composent leurs Cours. Des femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction; on leur bâtit des Palais superbes, & on leur donne une maison, qui feroit honneur à des Reines. Les filles que l'on met auprès d'elles, sont choisies avec beaucoup de soin, & elles servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par troupes de seize: chaque troupe a une Dame, qui la commande, & elles font le service tour à tour, & dans l'ordre prescrit. Ces troupes sont distinguées par la couleur de leurs habits. Pour l'ordinaire, ces filles, qui sont la plûpart des meilleures Maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. Ordinairement on les prend fort jeunes, & lorsqu'elles ont servi jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, on les marie selon leur condition.

Fidélité des Femmes & des Domestiques.

Les inclinations ne sont gueres plus consultées dans les mariages des petites gens; on se marie sans s'être connu: ce sont les parens des deux côtez, qui font tout. Il est vrai, que si l'on n'est pas content l'un de l'autre, on peut se séparer, la liberté est en cela égale de part & d'autre; mais les femmes en usent plus rarement que les hommes, qui peuvent aussi avoir autant de concubines, qu'ils veulent. L'adultere est puni de mort dans les femmes, une simple liberté leur coûte même quelquefois la vie. Rien n'est égal à la contrainte, où on les retient, que leur modestie & leur fidélité. Les Japonnois sont peut-être les seuls hommes du monde, qui ayent trouvé le secret de gagner & de se conserver le cœur de leurs épouses, en les retenant dans une espece de captivité; heureuses de pouvoir faire par inclination ce qu'elles seroient obligées de faire par la crainte des châtimens; mais je ne sçai à quel motif attribuer ce que l'on dit, que les Japonnoises, quand elles se marient, s'arrachent les sourcils.

Les Histoires du Japon sont remplies d'exemples d'un attachement sincere des femmes à leurs maris; on en a vû se porter jusqu'à se laisser mourir de faim, n'ayant pas pû se donner autrement la mort, pour les suivre au tombeau. La fidélité des Domestiques n'est pas inférieure à celle des femmes; il ne meurt pas un homme de condition, qu'un certain nombre de ses serviteurs ne se fendent le ventre, pour l'accompagner en l'autre monde; il y en a même, qui s'engagent à cela en entrant au service de leur Maître, ou bien à l'occasion de quelqu'amitié qu'ils en ont reçûë.

Ce qui arrive à ceux, qui ont trop d'enfans.

Une chose surprend dans un pays si policé, & dans des hommes, en qui la nature reclame si haut & avec tant de succès tous ses droits; c'est l'usage, qui permet d'étouffer, ou d'exposer les enfans, que leurs peres ne se trouvent pas en état d'élever; mais comme il n'est point de vice qu'on ne cherche à ériger en vertu, les Japonnois croyent faire un acte d'humanité, en délivrant ces petites créatures d'une vie, qui leur deviendroit à charge. Les personnes aisées, qui n'ont point d'enfans, adoptent ceux de leurs parens, ou de leurs amis, qui sont de trop. Dans les alliances, on n'a égard qu'au premier dégré de consangui-

nité, sur lequel on ne se relâche jamais.

De ce qui regarde l'héritage.

Dès que les aînez des familles sont parvenus à l'âge viril, les peres se retirent, & leur remettent tous leurs biens ; ils ne s'en réservent, qu'autant qu'il leur en faut pour subsister dans leur retraite, & pour l'entretien de leurs autres enfans. La part de ces cadets est assez modique. Quant aux filles, elles n'emportent, lorsqu'elles se marient, que ce qu'elles ont sur elles : on ne sçait en ce pays-là, ce que c'est que de mettre une femme à l'enchere.

Au reste, on voit parmi les Roturiers les mêmes grades & les mêmes proportions, que nous avons remarquez dans la Noblesse, mais sans aucune subordination des uns aux autres. Dans le premier ordre sont les Marchands, dont j'ai déja observé que la profession n'est pas estimée ; les Artisans composent le second, & les Laboureurs le troisiéme ; ces derniers ne sont gueres que les Valets des Seigneurs : tous ceux, qui ont des terres en propre, les faisant valoir par eux-mêmes ; ainsi il paroît, que tous les Domestiques doivent être compris dans cette Classe, & même les simples Soldats.

CHAPITRE X.

De l'ancienne Religion du Japon : des Dieux Camis, de leur culte, de leurs Temples, & de leurs Ministres.

Les Japonnois, qui ont l'esprit grand, le cœur naturellement droit, & un sentiment intime, qui les porte à tout oser, pour se procurer un bonheur plus durable que cette vie présente, ont voulu connoître toutes les Religions, dont ils ont entendu parler ; & jusqu'au moment que les Prêtres Européens ont été chassez de cet Empire, il a toujours été permis à un chacun d'embrasser celle, qui lui agréoit le plus. Voilà d'où est venuë cette confusion de Sectes, qui partageoient la créance de ces Insulaires, lorsque les Portugais ont commencé à les fréquenter, & qu'il n'est pas aisé de débroüiller ; d'autant que les Missionnaires, de qui il étoit plus naturel d'attendre de plus grands éclaircissemens sur cet article, n'ont parlé nettement, que de la Religion des Indes, introduite au Japon, il y a environ dix-sept cent ans ; ils ont même confondu de sorte ceux, qui en sont les Ministres, avec les Prêtres des autres Religions, qu'il n'est pas possible de les distinguer dans leurs Mémoires.

Sentimens des Auteurs sur les différentes Sectes du Japon.

Si on en croit plusieurs Auteurs, dont le témoignage n'est pas à mépriser, on compte dans le Japon jusqu'à douze Sectes différentes, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les uns, disent-ils, adorent le Soleil & la Lune, d'autres offrent leur encens à diverses sortes d'Animaux : les Camis, qui sont en même tems regardez comme les premiers Dieux & les premiers Souverains du Japon : les Foes, ou les Fotoques (a) des In-

(a) Ou Fotoqes

des ; tous ceux, qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles; qui y ont porté des Loix utiles, quelque Art ou quelque Science ; qui y ont introduit un nouveau culte ; tous ceux-là, dis-je ,y ont des Temples & des adorateurs ; mais la plûpart des Grands passent pour Athées, & croyent nôtre ame mortelle, quoique tous à l'extérieur fassent profession d'une Secte, & qu'ils ne manquent à aucune des pratiques qu'elle prescrit. Enfin les Démons même ont dans ce pays-là des Autels & des Sacrifices ; mais c'est la crainte toute pure, qui leur fait rendre ces honneurs divins ; on n'espere rien d'eux, mais on les craint, & on veut les appaiser.

De la conformité des Sectes du Japon avec la Religion Chrétienne.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de ce cahos informe de Religion, on apperçoit tant de traces du Christianisme, que nous n'avons presque pas un Mystere, pas un dogme, ni même une pratique de pieté, dont il semble que les Japonnois n'ayent eu quelque connoissance. La premiere pensée, qui sur cela se présente à l'esprit, c'est que l'Evangile peut bien avoir pénétré jusqu'au Japon, soit directement & dans toute sa pureté, ainsi qu'un Evêque Armenien assûra à un des premiers Missionnaires Jésuites, qu'il étoit arrivé par le ministere des Prêtres de sa Nation : ou indirectement, & déja corrompu par les Indiens ; les Tartares, ou les Chinois, qu'on n'ignore point aujourd'hui en avoir été instruits par les Syriens sectateurs de Nestorius. Mais il resteroit encore dans ce systême une difficulté à résoudre, c'est à sçavoir, comment les seuls Japonnois, après l'extinction, ou la dépravation totale du Christianisme dans ces Royaumes Orientaux, auroient conservé au milieu de tant de Sectes extravagantes, une si grande partie de la forme extérieure d'une Religion, dont ils avoient perdu jusqu'à l'idée.

D'ailleurs, il est à remarquer, que parmi les pratiques de Religion, qui leur sont communes avec nous, il y en a de plus modernes que les excursions des Syriens, ou si l'on veut, des Armeniens dans les quartiers les plus reculez de l'Asie. Pour moi je ne trouve nul inconvénient à dire, que ces pratiques ne sont pas plus anciennes parmi eux, que l'arrivée des premiers Navires Portugais dans leurs Ports. Il faut se rappeller ici ce que nous avons dit, il n'y a pas longtems, de la manie de ces Insulaires, de vouloir connoître toutes les Religions, & de la grande liberté qu'ils ont toujours euë d'embrasser celle, qui leur agrée davantage. Il est assez naturel de croire qu'ils ont pris de chacune ce qui leur a paru bon ; ainsi quand on leur a vû faire le Signe de la Croix pour chasser le Démon, rien n'empêche d'attribuer cet usage à l'Histoire de la Maison délivrée des malins Esprits, qui fut mandée à S. François Xavier, lorsqu'il étoit encore dans les Indes : & il ne sert de rien d'objecter, qu'une origine aussi moderne auroit pû être reconnuë à la trace par les premiers Missionnaires ; car je répondrai, qu'avant que ces Religieux ayent été en état, ou ayent eu le loisir de faire ces recherches, la trace peut fort bien en avoir été perduë parmi un Peuple, à qui son génie porté à la superstition faisoit saisir d'abord tout ce qui lui paroissoit merveilleux, sans trop s'informer d'où il venoit.

Quelques Auteurs (*a*) ont avancé, qu'une des Sectes du Japon enseigne, qu'il y a un seul principe de toutes choses; que ce principe est clair, lumineux, incapable d'augmentation & de diminution, sage, sans figure, souverainement parfait, & cependant destitué de raison & d'intelligence, sans action & aussi tranquile qu'un homme, dont l'attention est fortement fixée sur une chose, sans songer à aucune autre. On ajoûte que ce principe est dans tous les Etres particuliers, & leur communique tellement son essence, qu'elles sont la même chose avec lui, & se résolvent en lui, lorsqu'elles sont détruites. Mais il est si peu parlé de cette Secte dans les Histoires du Japon, que je suis fort porté à croire, qu'on aura donné ce nom dans quelques Mémoires au sentiment particulier de quelques Docteurs, & il n'est pas surprenant de trouver cette variété & cette confusion d'idées parmi des hommes, qui ne partent pas d'un point fixe & certain.

Origine de la Religion des Camis.

Quoiqu'il en soit, nous n'examinerons ici que les Sectes principales, qui partagent les Japonnois au sujet de la Religion. Elles ne sont pas toutes de même datte. La plus ancienne, & qui ne se soutient presque plus que par son antiquité, & par le rapport essentiel qu'elle a avec la constitution de l'Etat, est la Religion des CAMIS. J'ai dit que l'on donne ce nom aux sept Esprits célestes, qui composent la premiere Dynastie des Souverains du Japon, & aux cinq demi-Dieux, dont la seconde est composée; & j'ai ajoûté que les Empereurs, qui ont régné depuis Synmu, Fondateur de la troisiéme, sont aussi tous admis à ce haut rang après leur mort, & c'est au Dairy régnant à les déclarer tels. La cérémonie de l'Apothéose se fait avec beaucoup d'appareil, & pour l'ordinaire on assigne au nouveau Dieu CAMI l'espece de pouvoir suprême, qu'il doit exercer sur les mortels.

Premiere Dynastie des Camis.

Les Japonnois reconnoissent les Camis de la premiere Dynastie, comme des Esprits purement spirituels; mais ce qu'ils appellent substance purement spirituelle, n'est dans le fonds qu'une matiere plus subtile & plus déliée, ou du moins nous verrons bientôt qu'ils ne sçavent trop que croire, & qu'ils ne s'expriment pas toujours conséquemment sur ce sujet. Ces Esprits sont au nombre de sept, & voici comment les Docteurs de cette Religion parlent de l'origine du premier. *Au commencement de l'ouverture de toutes choses, le Cahos flottoit comme les Poissons nâgent dans l'eau pour leur plaisir. De ce Cahos il sortit quelque chose, qui ressembloit à une épine, & qui étoit susceptible de mouvement & de transformation. Cette chose devint une Ame ou un Esprit, & cet Esprit est appellé* KUNI TOKO DAT SII NO MIKOTTO.

Les six autres qui se succéderent les uns aux autres, sont, KUNI SATZU TSII NO MIKOTTO.

TOJO KUN NAN NO MIKOTTO. Ces trois premiers n'avoient point de femmes, les quatre autres eurent chacun la leur, mais leur maniere d'engendrer n'en fut, ni moins merveilleuse, ni moins incompréhensible.

(*a*) Possevin Bibliot. Select. t. 1. lib. X. cap. 11. pag. 411. Bayle Diction. Histor. Art. JAPON, Rem. O.

UT SII NINO MIKOTTO. Sa femme se nommoit SUFITSI NINO MIKOTTO, & ce fut d'elle qu'il engendra

OO TONO TSINO MIKOTTO, lequel eut pour femme OO TOMA FE NO MIKOTTO, son fils & son Successeur fut

OO MO TARNO MIKOTTO, dont la femme se nommoit OO SI WOTE NO MIKOTTO, & le fils

ISANAGI NO MIKOTTO: celui-ci connut charnellement son Epouse appellée ISANAMI NO MIKOTTO, dont il eut plusieurs enfans; mais en lui finit la succession des grands Esprits célestes, sans doute à cause de cette nouvelle maniere d'engendrer. L'histoire de ces Dieux, qui régnerent un nombre d'années indéterminé & incompréhensible, est remplie d'avantures étranges, & de guerres civiles & sanglantes; c'est tout ce qu'on en a pû tirer des Annales, & de la Tradition du Pays.

Seconde Dynastie.

ISANAGI donc, qui faisoit sa résidence dans la petite Isle d'Awagi, ayant engendré son fils aîné; ce fils, après que son pere eut quitté la terre, commença une seconde Dynastie, qui n'est pas moins fabuleuse que la premiere, mais qui lui étoit bien inférieure en nature; elle ne compte que cinq Monarques, qui ne sont considérez, que comme des demi-Dieux, ou des Dieux terrestres, ainsi que s'expriment les Japonnois. Le premier se nomme TENSIO DAI DSIN, c'est-à-dire, *le grand Esprit répandant des rayons célestes*, c'est le Soleil; tous les Japonnois se prétendent issus de lui, & ce qui fonde le droit héréditaire des Dairys au Trône Impérial, c'est qu'ils viennent de l'aîné de ses fils. Il régna deux cent cinquante mille ans, les quatre autres Dieux terrestres ont régné après lui en cet ordre.

OO SI WO NI NO MIKOTTO; trois cent mille ans.

NI NO KI NO MIKOTTO, trois cent dix-huit mille cinq cent trente-trois ans.

DE MI NO MIKOTTO, six cent trente-sept mille huit cent quatre-vingt-douze ans.

AWA SE DSU NO MIKOTTO, huit cent cinquante-six mille quarante-deux ans. Il n'est point parlé de leurs femmes, & il n'est point marqué non plus, pourquoi la postérité de ce dernier dégénéra tout-à-coup, soit pour l'excellence de la nature, soit pour la durée de la vie; car quoique tous les Dairys soient regardez comme des personnes sacrées, ce sont de purs hommes, tant qu'ils sont sur la terre. On a même changé leur titre de MIKOTTO, qui veut dire quelque chose de divin, en celui de MIKADDO, qui en est un diminutif, & qui a la même signification que celui de DAIRY. Personne n'ignore que les Egyptiens reconnoissent aussi deux Ordres de Divinitez, qui avoient précédé leurs premiers Rois; que les premiers étoient des Dieux, & les seconds des demi-Dieux, ou des Héros. Ne pourroit-on pas dire qu'une Colonie d'Egypte a pénétré jusqu'au Japon du tems de SESOSTRIS, qui en a envoyé en tant de pays différens, & qu'elle y a porté cette opinion chimérique, sur laquelle les Japonnois ont même voulu enchérir, pour se donner une origine encore plus reculée?

Quel est le Dieu le plus

Quoiqu'il en soit, le Dieu le plus révéré au Japon parmi ceux, qui

révéré de la Religion des Camis.

suivent la Religion des CAMIS, est TENSIO DAI-DSIN, le premier des Dieux terrestres : on regarde apparemment tous ceux, qui l'ont précédé, comme trop élevez au-dessus de la terre, pour s'intéresser à ce qui s'y passe. Ceux mêmes, qui ont quitté l'ancienne Religion, pour embrasser les nouvelles Sectes, rendent une espece de culte à ce prétendu Pere de toute la Nation Japonnoise. Les Histoires, ou pour parler plus juste, les Fables anciennes, s'étendent beaucoup sur ses faits héroïques & sur les miracles qu'il a opérez depuis qu'il a disparu aux yeux des hommes ; & il n'est pas une bonne Ville dans l'Empire, qui n'ait un Temple érigé en son honneur.

Signification des mots SIN & CAMI.

Tels sont les premiers Dieux du Japon, dont le culte forme ce qu'on appelle le SINTO, ce qui veut dire la Religion des CAMIS ; car SIN & CAMI signifient la même chose, c'est-à-dire, *Habitans des Cieux*. Mais ce n'est pas aux Empereurs seulement qu'on a affecté ces titres, on en a encore honoré tous ceux, qui se sont distinguez pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, & les grands biens, qu'ils ont procurez à la Nation. Il est vrai que toutes ces Apothéoses ne font que des Dieux inférieurs, qui sont placez dans les Etoiles. Les Japonnois s'expriment quelquefois de maniere à faire juger, qu'ils reconnoissent encore un premier Etre, un Etre suprême ; mais quand on les presse de dire ce qu'ils en pensent, ils ne répondent rien de suivi, & il est certain qu'ils ne lui rendent aucun culte marqué ; il y a même bien de l'apparence, qu'ils le confondent avec le premier MIKOTTO, lequel est quelquefois nommé *la partie la plus pure, & la substance invisible du cahos, sortie de lui par le mouvement, & le pouvoir actif des Cieux & des élémens.*

Le culte qu'on rend aux Camis.

J'ai déja observé que parmi les Adorateurs des CAMIS, tous ne leur rendent pas un culte fort sincere, quelques-uns n'étant pas trop persuadez de l'immortalité de nos ames ; mais le plus grand nombre y procede avec beaucoup de franchise, & une droiture de cœur digne d'une meilleure Religion. Ces bonnes gens comptent pour rien la vie présente, & n'ont pas de plus grand soin, que de travailler à se procurer un bonheur solide & durable dans l'autre monde, c'est-à-dire, à mériter d'être admis dans le Paradis du Dieu, auquel ils se sont spécialement dévoüez : car chaque Divinité a le sien. Il y en a dans l'air, il y en a dans le fond de la mer, il y en a dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les Corps lumineux, qui éclairent le monde. Chacun choisit son Dieu, suivant le Paradis, qui lui plaît davantage, & n'épargne rien pour lui marquer son attachement. De-là vient, que comme le nombre des Dieux augmente tous les jours, qu'on n'en reconnoît jamais un nouveau, qu'on ne lui érige des Temples ; & que parmi les Princes & les Empereurs, c'est à qui laissera à la postérité un plus beau Monument de sa piété & de sa magnificence ; il n'y a pas une Ville au Japon, dans laquelle le nombre des Temples, ou des Chapelles, n'égale presque celui des Maisons. Les richesses de quelques-uns de ces prétendus Sanctuaires ne surprennent pas moins, que leur nombre ; il n'est point rare d'y voir

quatre-vingt ou cent Colonnes de cedre d'une hauteur prodigieuse, & des Statuës colossales de bronze ; on y en voyoit même autrefois d'or & d'argent, avec un grand nombre de Lampes, & quantité d'ornemens d'un grand prix ; & il est encore à remarquer, que les Statuës des Dieux du Japon ont pour l'ordinaire des rayons autour de la tête ; mais tout ceci ne regarde pas seulement le SINTO ; il est même vrai de dire, que les Sectateurs de ces anciens Dieux ne sont pas ceux, qui se piquent le plus de magnificence dans leur culte religieux.

De leurs Temples.

Les Temples, qui sont érigez en leur honneur, sont appellez MIAS, c'est-à-dire, *les demeures des ames vivantes* ; & si l'on en croit un Voyageur moderne (a), le nombre en est dans tout le Japon de vingt-sept mille sept cent ; mais il ya bien de l'apparence qu'il y comprend les Chapelles, qui accompagnent les Temples. On ne sera peut-être pas fâché d'en voir ici la description. Ils sont pour l'ordinaire situez sur des éminences ; ils doivent du moins l'être à quelque distance des terres communes & soüillées par l'usage ordinaire. Une belle promenade plantée d'arbres, & qui détourne du grand chemin, y conduit ; & à l'entrée de cette Avenuë, il y a une porte de pierre ou de bois, avec une planche quarrée d'environ un pied & demi, sur laquelle est gravé ou écrit en Caracteres d'or le nom du Dieu, auquel le MIA est consacré. Ces dehors semblent annoncer un Temple considérable, mais on y est presque toujours trompé ; la plûpart se sentent de l'antique simplicité, qui régnoit lorsqu'on a bâti les premiers, sur le modele desquels tous les autres sont construits. Ce ne sont le plus souvent, que de misérables Edifices de bois, cachez parmi les arbres & les buissons, & n'ayant qu'une seule fenêtre grillée, au travers de laquelle on peut voir les dedans du Temple. Ces dedans sont, ou tout-à-fait vuides, ou ornez d'un simple Miroir de métal, placé dans le milieu, & autour duquel pendent des housses de paille bien travaillées, ou de papier blanc découpé, qui sont attachées à une longue corde en façon de franges ; c'est, dit-on, un symbole de la pureté, & de la sainteté du lieu.

Conjectures sur l'origine des Mias. Description des Mias.

Comme les avenuës, qui conduisent à ces Temples, sont ordinairement plantées de Cyprès, si ces arbres ont eu autrefois, comme parmi les anciens Romains, quelque chose de funebre, on pourroit dire, que les MIAS étoient dans leur origine les Tombeaux des Camis, les seuls Dieux, que les Japonnois ont adorez pendant plusieurs siecles, & que les Cyprès ne sont devenus des arbres de bon augure, que depuis que ces Tombeaux sont devenus des Temples par l'Apothéose de ceux, dont ils renfermoient les cendres. On monte ordinairement aux MIAS par un escalier de pierre assez propre, qui conduit à une espece d'esplanade, où l'on entre par une seconde porte semblable à la premiere, & sur laquelle il y a souvent plusieurs de ces Temples ou des Chapelles, qui accompagnent le Temple principal ; autre circonstance, qui pourroit encore appuyer la conjecture, que je

(a) Kœmpfer.

viens de hazarder, les Chapelles pouvant avoir été originairement les Tombeaux de ceux, qui composoient la famille du Souverain.

De l'intérieur des Mias.

La premiere chose, qu'on rencontre sur l'esplanade, est un bassin plein d'eau, où ceux, qui veulent aller rendre leurs respects à la Divinité, peuvent se laver. Le Temple, à côté duquel il y a un grand coffre destiné à recevoir les aumônes, est élevé d'environ six pieds au-dessus du terre-plein; sa hauteur n'excede jamais celle de trois brasses, & sa largeur est toujours égale à sa hauteur. L'Edifice est soutenu sur des pilliers de bois, & communément quarré; les poutres en sont fort grosses, & il regne tout autour en dehors une galerie, où l'on monte par quelques dégrez. Le frontispice est d'une simplicité, qui répond au reste; c'est devant ce frontispice, & sur la Galerie, qu'on se prosterne devant la Majesté du Dieu. Le lieu prétendu saint est ordinairement fermé, si ce n'est les jours de Fête; la plûpart ont une anti chambre, où les Gardiens du Temple se tiennent assis, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui sont très-riches; cette posture est pour ces Ministres des Dieux la plus respectueuse de toutes. Les portes & les fenêtres de ces anti-chambres sont grillées, & le pavé en est couvert de nattes fines. Le toît des Temples l'est de tuilles de pierre, ou de coupeaux de bois : il avance assez de chaque côté, pour couvrir la Galerie; & il differe de celui des autres bâtimens, en ce qu'il est recourbé avec plus d'art, & composé de plusieurs couches de belles poutres, dont l'arrangement a quelque chose de fort singulier. A la cime du toît, il y a quelquefois une poutre plus grosse que les autres : elle est posée de long; & à ses extrémitez elle en a deux autres, qui se croisent, & souvent une troisiéme derriere, qui est en travers.

Du premier Temple du Japon.

Cette structure est sur le modele du premier Temple, qui est à Ixo, où Isanami, le dernier des sept grands Esprits célestes, & le Pere de Tensio Dai Dsin a fait, dit-on, quelque tems sa résidence; & quoiqu'elle soit très-simple, elle est très-ingénieuse, & presque inimitable. En effet, le poids & les liaisons de toutes ces poutres entrelassées les unes dans les autres, servent beaucoup à affermir tout l'Edifice, & le rendent moins sujet à être renversé par les tremblemens de terre. Il pend sur la porte du Temple une cloche platte, sur laquelle on frappe, quand on arrive au Temple, comme pour avertir le Dieu, qu'on vient l'adorer. Le Miroir, qui est en dedans, est placé de maniere, qu'en regardant par la fenêtre, on puisse s'y voir, & c'est afin qu'on fasse réflexion, que comme on y voit distinctement tous les traits & toutes les taches de son visage, de même toutes les soüillûres & toutes les dispositions secrettes du cœur, paroissent à découvert aux yeux des Immortels.

Description des Mias.

Communément on ne voit dans les Mias aucune Idole, on n'en faisoit point dans les premiers tems de la Monarchie; & si depuis l'introduction de la nouvelle idolâtrie, dont nous parlerons bientôt, on y en a mis quelqu'une, elle est enfermée dans une Châsse, dans le lieu le plus apparent, & vis-à-vis de



Mia, où Temple des Sintoïstes, Bâti sur le modeldu premier Temple de Tensio Dai Dsin.

l'entrée. On l'en tire le jour de la Fête du CAMI, qui ne se célèbre qu'une seule fois dans un siecle. On enferme aussi dans la même Châsse les Ossemens & les Armes du Dieu, & les Ouvrages, qu'il a travaillez de ses propres mains, tandis qu'il étoit sur la terre.

Des Chapelles. Les Chapelles, qui environnent les MIAS, sont quarrées, héxagones, ou octogones, proprement vernissées, ornées au dehors de corniches dorées, & au dedans de miroirs & de plusieurs colifichets; elles sont ordinairement portatives, & on les porte en certains tems avec beaucoup de pompe dans les solemnitez, dont nous parlerons dans la suite. Quelquefois aussi la Statuë du CAMI est portée dans ces Chapelles; mais ceux, qui la portent, marchent à reculons, après avoir fait retirer le peuple, comme indigne de voir la Divinité. Enfin les dehors du MIAS, l'anti-chambre, & d'autres Appartemens, qui y sont souvent joints, sont parez de Cimeterres bien travaillez, de modeles de Navires, de différentes sortes d'Images, & d'autres choses semblables; mais, comme je l'ai déja dit, cet usage ne s'est introduit qu'à l'imitation des Temples de la nouvelle Religion.

Des Ministres de la Religion des Camis. Il paroît, que les Gardiens de ces Temples sont de simples Laïcs. Plusieurs en effet sont mariez, & vivent avec leurs familles auprès des Mias. Il est encore vrai, que quand ils n'ont point leurs habits de cérémonie, ils sont vétus comme les Laïcs: mais je ne voudrois pas assûrer avec Kœmpfer, que tous les Ministres du SINTO, qui sont connus sous les noms de NEGES, de SINSIOS & de CANUSIS, sont regardez comme des personnes prophanes; ce Voyageur semble même se contredire: car il leur donne souvent la qualité de Prêtres, & il nous les représente comme formant entr'eux des Corps Réguliers & vivant en Communauté; mais ce n'est pas en cela seul, qu'il paroît avoir oublié dans un endroit, ce qu'il a dit dans un autre: en voici un exemple, qui a rapport au sujet dont nous parlons.

Contradiction de Kœmpfer. Après avoir dit & répété plusieurs fois, que le KOOSI des Japonnois est le célebre CONFUCIUS de la Chine, d'où il convient lui-même, que ce Philosophe n'est jamais sorti; il en fait tout-à-coup un des Apôtres du Japon, & le transporte dans un Village proche de Meaco, pour en raconter l'histoire suivante. » Le » fameux Apôtre des Japonnois » KOOSI, dont la mémoire est en » odeur de sainteté, passant par cet » endroit, tout le peuple du voisi- » nage le pria instamment de se ser- » vir de son pouvoir miraculeux, » pour le délivrer d'un malin esprit, » qui tourmentoit beaucoup les » Voyageurs & les Habitans, ce » qu'il fit; ils s'attendoient qu'il em- » ployeroit beaucoup de prieres & » de cérémonies, & ils virent avec » beaucoup de surprise, qu'il se con- » tenta de prendre un morceau de » linge sale, qu'il avoit au col, & » de l'attacher autour d'une pile de » pierres, qu'on supposoit être la » retraite de l'Esprit malfaisant. » KOOSI s'apperçut de leur surpri- » se, & leur dit: *Mes amis, vous vous* » *attendez vainement que je fasse beau-* » *coup de cérémonies, elles ne chassent* » *pas les Démons; c'est par la foi qu'on* » *en vient à bout, c'est par la foi que*

» *je fais des miracles.* Mot remarquable, conclut le Chirurgien Protestant, dans la bouche d'un Prédicateur Payen. Il est aisé de voir où tend cette remarque; mais si l'autorité d'un Idolâtre peut être de quelque poids en cette matiere, il falloit, pour donner quelque vraisemblance à ce récit, ne pas faire proférer ce bel axiome au Japon, par un homme qui n'y a jamais été.

Des Docteurs de la Religion des Camis.

Les Docteurs Santoïstes ne passent pas pour être fort sçavans; on prétend même qu'ils auroient assez de peine à rendre compte de la Religion, qu'ils professent. Ce qui est certain, c'est que les Missionnaires ne paroissent pas avoir eu rien à démêler avec eux, & que s'ils n'avoient eu à combattre que cette Religion, il y a tout lieu de croire, qu'ils n'auroient pas eu grande peine à établir le Christianisme sur ses débris. Ils prêchent néanmoins en public, & ils se chargent de l'instruction de la jeunesse de leur Secte. Mais le systême de leur Théologie n'est qu'un composé de fables si monstrueuses & si ridicules, qu'ils n'osent le développer aux plus éclairez d'entre leurs Partisans, & c'est sans doute ce qui a engagé un si grand nombre de Grands, & de beaux esprits dans l'Athéïsme, & dans l'opinion, où sont plusieurs, que nos ames ne sont pas immortelles.

De leurs Traditions & de leurs Histoires.

C'est dans les Archives de ces faux Prêtres, que se conserve l'Histoire fabuleuse de la seconde Dynastie, c'est-à-dire, des demi-Dieux, laquelle n'est qu'une suite mal digérée d'avantures extravagantes, comme de défaites de Géants, de Dragons, & d'autres semblables Monstres, qui désoloient le pays, & remplissoient de terreur les Habitans; quoique de race divine; on n'a rien imaginé, qui en approchât, en faveur des Hercules, des Théfées, & des autres Héros de la Grece. Plusieurs Villes & Bourgades ont tiré leurs noms de quelques-unes de ces actions mémorables. On conserve encore dans les anciens Temples des Epées, dont se sont servis ces Héros, & l'on a d'autant plus de vénération pour ces précieux monumens d'une si respectable Antiquité, qu'on les croit encore animez de l'esprit de ceux, à qui ils ont appartenu.

Des impuretez légales.

Tous les Ministres de la Religion des Camis sont entretenus, ou sur la fondation des Mias, ou des subsides, qui leur sont accordez par les Dairys. Lorsqu'ils vont par la Ville, ils portent par-dessus leurs habits ordinaires de grandes robes communément blanches; ils se rasent la barbe & laissent croître leurs cheveux; ils ont sur la tête un bonnet oblong, roide & vernissé, qui a presque la figure d'un batteau, & qui avance sur le front; ils l'attachent sous le menton avec des cordons de soye, d'où pendent des nœuds de franges plus, ou moins longs, suivant la dignité d'un chacun; & ils ne sont obligez de s'incliner devant les personnes du premier rang, qu'autant qu'il faut pour que ces nœuds touchent à terre, comme nous avons dit qu'il se pratique dans la Cour du Dairy. Leurs Supérieurs ont les cheveux treffez ou relevez sous une gaze noire, d'une façon assez particuliere; & leurs oreilles sont couvertes d'oreillettes d'un empan & demi de long, & de deux pouces de large, relevées auprès des jouës, ou pendantes, suivant les titres

d'honneur, qu'ils ont reçûs du Dairy, à la jurisdiction duquel ils sont soumis pour les affaires Ecclésiastiques ; car pour ce qui regarde le temporel, ils sont sous celle de deux Juges Impériaux des Temples, nommez par l'Empereur Cubo-Sama. Au reste la fierté de ces gens-là est au-dessus de toute expression : ils se croiroient déshonorez, s'ils avoient le moindre commerce avec le petit peuple. Ils ont une si haute opinion de leur sainteté, qu'ils évitent toute liaison avec les Prêtres de la nouvelle Religion, qu'ils regardent comme des séducteurs, qui enseignent une Religion fausse ; mais ceux-ci leur rendent bien la pareille. On dit, que, quand ils vont par la Ville vêtus comme les Séculiers, ils portent deux Cimeterres, comme les personnes de qualité ; mais je croirois assez, que cela ne convient qu'aux simples Gardiens des Temples, qui sont de véritables Laïcs.

Non seulement on ne trouve rien dans leurs Livres sacrez sur la nature des Dieux, & sur le pouvoir qu'ils ont sur les hommes ; ils contiennent même peu de choses touchant l'état des ames après leur séparation. Il est pourtant marqué, que celles des méchans ne sont pas reçûës d'abord dans le Paradis de leurs Dieux ; mais qu'elles demeurent errantes autant de tems, qu'il est nécessaire pour expier leurs péchez ; ce qu'ils peuvent bien avoir encore tiré des Egyptiens. On ne reconnoît point dans cette Religion d'autres Diables, que les ames des Renards, Animaux, qui font de grands ravages au Japon (a). Quelques Rigoristes exigent de grandes conditions pour être admis dans l'Elisée ; les plus ordinaires sont l'observation de certaines Fêtes, le Pélerinage à Ixo, la pureté intérieure & extérieure, l'obéïssance exacte à ce qui est ordonné, soit par la lumiere de la raison, soit par la volonté suprême du Prince, & la mortification de la chair.

De leur Doctrine.

(a) Les Japonnois ne laissent pas de venir à bout de ces Animaux, & leurs peaux sont fort estimées.

CHAPITRE XI.

Des Impuretez légales, des Pélerinages, de plusieurs autres particularitez du Sinto. Schisme dans cette Religion. Des JAMMABUS, *& de deux Sociétez d'aveugles Sçavans.*

De leurs Habillemens.

LA pureté extérieure dans cette Religion consiste principalement à ne se pas soüiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, & à éviter de toucher & même de voir des corps morts. La superstition a fait porter jusqu'au scrupule la précaution en tous ces points. On est impur, & par-là incapable d'entrer dans les Temples, d'en approcher même, & en général de paroître devant les Dieux, pour la moindre contravention à ce qui est ordonné en cette matiere ; mais la peine dure

plus, ou moins, selon la qualité & les circonstances de la faute. Si quelqu'un répand sur soi quelque goute de sang, fût-ce par mégarde, il demeure impur pendant sept jours; si, lorsqu'on bâtit un Temple, un ouvrier se blesse, & que le sang en sorte, il devient incapable de travailler jamais à aucun Edifice sacré; & si cela arrivoit lorsqu'on répare quelqu'un des Temples de TENSIO DAI DSIN, ou qu'on en construit un nouveau en l'honneur de ce Dieu, il faudroit démolir tout ce qui seroit fait, & recommencer sur nouveaux frais. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorsqu'elles ont leurs ordinaires; elles ne doivent même alors pratiquer aucune cérémonie extérieure de Religion. On veut bien croire, que ces incommoditez ne les prennent pas, lorsqu'elles vont en pélerinage à Ixo, & on en fait honneur à la protection du Dieu, qu'elles vont visiter. Si le fait est vrai, il est assez naturel de croire, que c'est un effet de la fatigue du voyage; mais il est plus vraisemblable, qu'elles feignent alors d'être exemptes de ces accidens, pour n'être pas privées du plaisir de voyager, n'y ayant gueres pour elles, que ces occasions de sortir de la contrainte, où on les retient chez elles.

Quiconque mange de la chair des animaux à quatre pieds, excepté du Daim, est trente jours dans le cas de l'impureté légale; mais pour avoir mangé des volatiles, on n'est impur, que l'espace d'une heure. Il en faut excepter le Faisan, la Gruë, & les oiseaux aquatiques, dont on peut manger en tout tems. Pour avoir tué un animal, ou avoir assisté à l'exécution d'un criminel, ou s'être trouvé auprès d'un mourant, ou être entré dans une maison, dans laquelle il y avoit un corps mort, on demeure impur tout le reste du jour. Mais de toutes les impuretez extérieures, la plus considérable est celle, que l'on contracte à la mort de son pere, & avec quelque proportion de tous ses supérieurs.

Ceux qui se piquent d'une plus grande régularité, se croyent soüillez par l'impureté intérieure en trois maniéres. 1°. par les yeux, qui ont vû des choses impures. 2°. par la bouche, qui en a proféré, même par forme de récit. 3°. par les oreilles, qui en ont entendu. On voit dans la plûpart des Temples de la Religion Indienne, dont les Sintoïstes ont pris toutes ces délicatesses; & même en plusieurs endroits des grands chemins, les figures de trois Singes, qui de leurs pattes de devant se couvrent l'un les yeux, l'autre les oreilles, & le troisiéme la bouche; & c'est, dit-on, un emblême, qui représente les trois manieres, dont je viens de parler, de contracter l'impureté légale. Kœmpfer raconte qu'il a vû à Nangazaqui un homme, qui, lorsqu'il avoit reçu la visite d'une personne, qu'il soupçonnoit d'être impure, faisoit laver toute sa maison avec de l'eau & du sel. Cet homme passoit pour un grand hypocrite; il est rare, qu'on n'outre pas la vertu, quand on veut la contrefaire.

De la célébration des Fêtes.

La célébration des Fêtes, qui est un distinctif, & peut-être le plus marqué de la Religion des Camis, occupe une bonne partie du tems de ses plus zélez sectateurs. La plûpart les passent en réjoüissances, ces Peuples sont persuadez que les Dieux

se

ſe plaiſent à voir prendre aux hommes des divertiſſemens innocens. On peut viſiter les Temples en tout tems, mais on ne ſe diſpenſe gueres, pour peu qu'on veüille paſſer pour religieux, de les viſiter au moins en certains jours, ſi on n'a pas un empêchement légitime, & l'impureté légale eſt le plus recevable de tous. Il eſt encore de la décence de ne s'y point préſenter, quand on eſt dans l'affliction : les Immortels, dit-on, qui joüiſſent d'une félicité parfaite, ne regardent pas de bon œil les prieres, qui partent d'un cœur accablé d'angoiſſes. C'étoit là ſans doute un beau champ pour les Miſſionnaires ; ils ne devoient pas avoir beaucoup de peine à faire ſentir à ces Infidéles l'impuiſſance, ou la dureté de ces Dieux, qui leur manquoient dans leurs plus preſſans beſoins ; & il ne faut pas douter qu'ils n'ayent bien profité d'un ſi grand avantage, ayant ſurtout à faire à un Peuple ſi raiſonnable, & ſi capable de ſentiment.

De la viſite des Temples.

Quand on va viſiter les Temples, on commence par ſe laver : on marche enſuite d'un air grave & compoſé ; quelques-uns au ſortir du bain, prennent un habit de cérémonie, & l'on n'y manque jamais aux jours de Fête. Quand on eſt arrivé à l'entrée de la cour, ou de l'eſplanade, ſur laquelle le Temple eſt bâti, on ſe lave encore ordinairement les mains dans le baſſin, qui eſt à côté de la porte : on marche enſuite les yeux baiſſez, & avec une contenance reſpectueuſe ; on monte ſur la Galerie ; & l'on ſe met à genoux vis-à-vis de la porte ; on baiſſe peu à peu la tête juſqu'à terre, on la releve, & les yeux tournez ſur le Miroir, qui eſt en dedans, on adreſſe une courte priere au Dieu : on lui expoſe ſes beſoins : on jette quelques pieces d'argent dans le Temple, ou dans le Tronc : on frappe trois fois ſur la Cloche, & l'on ſe retire pour aller paſſer le reſte du jour en promenades, en jeux, & en feſtins. Il n'y a point de priere marquée pour ces viſites particulieres, chacun dit celles qu'il veut, & quelques-uns les croyent aſſez inutiles. » Les Dieux, diſent-ils, voyent » dans le fond de nos cœurs, ils » ſçavent tous nos beſoins, ils n'e» xigent pas, que nous les leur » repréſentions, encore moins, que » nous macérions notre chair pour » les toucher de compaſſion. Enfin les jours de ſolemnité ſont faits, ce ſemble, pour ſe récréer, & ſe délaſſer : on les choiſit pour les feſtins, qu'on veut ſe donner, les viſites, & les nôces. Les perſonnes publiques les deſtinent ſouvent pour donner leurs audiences ; on eſt alors plus de loiſir. Par-là on donne un air de Religion, non ſeulement à ſes récréations, mais encore à tous les devoirs de ſon état, & de la Société.

Des jours de Fête.

Toutes les Fêtes ont leurs jours fixez ; il y en a trois chaque mois, le premier jour, le quinziéme, & le dernier. Le premier, qui eſt celui de la nouvelle Lune, eſt appellé TSITATZ ; il ſemble plutôt deſtiné aux civilitez réciproques, & aux complimens, qu'à la Religion ; on ſe leve de grand matin, & on va de maiſon en maiſon rendre viſite à ſes ſupérieurs, à ſes parens, à ſes amis, & les féliciter ſur le retour de la Lune. Le reſte de la journée ſe paſſe auprès des Temples, & dans d'autres

lieux agréables, où il y a de belles promenades; là chacun se livre aux amusemens, qui sont le plus de son goût. Le quinziéme, qui est la pleine Lune, est un peu plus consacré au culte des Dieux: mais le dernier est surtout fort solemnel, moins cependant parmi les SINTOÏSTES; car la plûpart des choses, que je viens de rapporter, conviennent aux deux Religions; on va même indifféremment de toutes les Sectes aux Temples d'AMIDA, qui est la principale Idole des Fotoques, & à laquelle ce jour est particulierement consacré.

Outre ces trois Fêtes, qui viennent tous les mois, il y en a cinq, qui sont reparties dans le cours de l'année. A sçavoir; le premier de la premiere Lune, le troisiéme de la troisiéme, le cinquiéme de la cinquiéme, le septiéme de la septiéme, & le neuviéme de la neuviéme. Ces jours par leur imparité sont censez malheureux, & c'est la raison, qui les a fait choisir, afin de divertir les Camis & les Fotoques par toutes sortes de jeux; & de détourner par les souhaits, que l'on se fait mutuellement, les accidens fâcheux, qu'on croit avoir lieu de craindre. Les SONGUATS, qui est la premiere de ces Fêtes, dure presque tout le mois: on se leve le premier jour de bon matin; chacun prend ses plus beaux habits, va chez ses parens, ses amis, ses patrons; & après les complimens ordinaires, leur présente une petite boëte, où il y a trois éventails, ausquels est attaché un petit morceau d'un coquillage appellé *Oreille de mer*, avec le nom de celui, qui fait le présent, C'est, dit-on, pour rappeller le souvenir de la pauvreté, & de la frugalité des premiers tems, où ce coquillage étoit la nourriture la plus ordinaire, & pour faire mieux sentir, par la comparaison, le bonheur & l'abondance du tems présent.

La seconde Fête, qu'on nomme SANGUATZ-SAUNITZ, est proprement la Fête du printems, & des jeunes filles; on en rapporte l'origine à une histoire fabuleuse, que je n'ai pas cru de nature à être ici racontée. La troisiéme, appellée GUOGUATZ SANNIZ, est particulierement destinée pour la récréation des jeunes garçons. La quatriéme, qu'on nomme SISSIGUATZ NANUKA, est celle des Ecoliers; ils passent tout le jour à se divertir, & attachent à de longs bâtons de bambous des vers de leur façon, pour faire voir le progrès, qu'ils ont fait dans leurs études. La cinquiéme, qui porte le nom de KUNITZ ou KUGUATZ KOKONOKA, est une espece de Carnaval. A peine trouve-t-on dans toutes ces Fêtes quelques légers vestiges de Religion. Il en est un peu plus resté dans quelques autres, que l'on solemnise en l'honneur de certains Dieux en particulier, & dont le nombre égale presque celui des jours de l'année.

Des Dieux des Marchands.

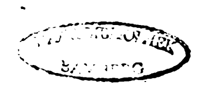
Le sixiéme jour de la neuviéme Lune est singulierement consacré au grand Protecteur de l'Empire TENSIO DAI DSIN; on le célebre dans toutes les Villes & dans tous les Villages par des réjoüissances publiques, par des Processions, & par des Spectacles. Ce Dieu avoit plusieurs freres, dont quelques-uns ont aussi leur culte; & les Marchands solemnisent surtout la Fête de l'un d'eux nommé IEBISU, lequel ayant encouru la disgrace de son aîné,

fut relégué dans une Isle déserte ; il est regardé comme le NEPTUNE du Japon, & cela sur une Tradition populaire, qu'il pouvoit vivre jusqu'à trois jours de suite dans l'eau. Les Pêcheurs & les Mariniers l'ont aussi pour cette même raison choisi pour leur protecteur, & on le représente assis sur un rocher, tenant d'une main une ligne, & de l'autre un poisson nommé TAI, qui lui est particulierement consacré. Ce poisson, qui est très-rare, ressemble à la Carpe, & il est agréablement bigarré de rouge & de bleu : les Japonnois lui donnent le premier rang parmi les poissons.

Les Marchands ont encore trois autres Patrons parmi les anciens Dieux du Pays ; le premier se nomme DAI KOKU ; ils prétendent, que par-tout, où il frappe de son marteau, il en fait sortir les choses, dont on a besoin. Il est ordinairement dépeint assis sur une balle de ris, son marteau à la main droite, & auprès de lui un sac, pour y mettre tout ce qu'il aura fait sortir de la terre. Le second s'appelle TOSSI KOKU : on l'invoque au commencement de l'année, pour obtenir un plein succès dans toutes ses entreprises : il est figuré debout, vêtu d'une grande robe à larges manches, avec une longue barbe, un front prodigieusement large, de grandes oreilles, & un éventail à la main. Le troisiéme est connu sous le nom de FOTEY : sa figure n'a rien de singulier, qu'un gros ventre ; on lui demande surtout de la santé, des richesses, & des enfans. Nous aurons occasion ailleurs de parler du Dieu des Sciences, du Dieu de la Médecine, & du Dieu des Enfers.

Mais de toutes les solemnitez de la Religion primitive du Japon, la plus célebre est sans contredit le MATSURI : c'est la principale Fête du Dieu protecteur de chaque Ville. Kœmpfer, qui a assisté à un Matsuri, célébré en l'honneur d'un ancien Cami, nommé SUWA, Patron de Nangazaqui, nous en a donné la description ; comme elle est fort longue, & qu'elle ne seroit peut-être pas du goût de tout le monde, nous la renvoyons au dernier Livre de cet Ouvrage. Du Matsuri.

Il paroît plus de Religion dans les pélerinages ; les Japonnois y sont fort portez, & il y en a dans toutes les Sectes. Si ce peuple n'a pas la curiosité, ou la liberté de voyager dans les Pays étrangers, il est bien aise au moins de parcourir le sien. Les femmes surtout, qui ne sont jamais mieux, que hors de chez elles, & qui n'ont point de prétexte plus plausible pour courir, que ces voyages de dévotion, n'en manquent aucun. Le plus célebre pélerinage de l'ancienne Religion, est celui, qui se fait au premier Temple de TENSIO DAI DSIN, lequel est dans la Province d'Ixo, où ce Dieu est né ; il est nommé DAI-SIN, c'est-à-dire, *le Temple du grand Dieu* : il est bâti dans une grande plaine, & n'a rien de respectable, que son antiquité ; c'est un mauvais bâtiment de bois fort bas, couvert d'un toît de chaume surbaissé, & assez plat. On apporte une très-grande attention à conserver cet Edifice dans son premier état, afin qu'il serve de monument de l'antique simplicité. On ne voit au-dedans, qu'un grand miroir de métal jetté en fonte, poli à la maniere Des pélerinages.



du païs, & du papier découpé autour des murailles.

Près de cent petites Chapelles bâties en l'honneur des Dieux inférieurs, environnent le MIAS, & la plûpart sont si basses, qu'on a peine à s'y tenir debout ; toutes ont un CANUSI, qui les dessert. Quantité d'Officiers du Temple, qui se qualifient de Messagers de Dieu, habitent au même endroit, & tiennent des maisons pour y recevoir les Pélerins. Assez près delà, est un gros Bourg, qui porte le même nom, que le Temple, & dont presque tous les habitans sont Hôteliers, Imprimeurs, faiseurs de Papier, & de Cabinets, Relieurs, Menuisiers, & Artisans de tous les Métiers, lesquels peuvent entrer dans le commerce, qui se fait en ce lieu-là.

Les vrais SINTOÏSTES, vont tous les ans en Pélerinage à ce Sanctuaire, & nul ne se dispense d'y aller au moins une fois pendant sa vie. On est même persuadé que tout Japonnois zélé pour sa patrie doit s'acquitter de ce devoir de respect, & de reconnoissance envers TENSIO DAI DSIN, sinon en qualité de Dieu, & d'Esprit tutélaire de la Nation, au moins en celle de son Fondateur, & de son premier Pere. Ses vrais Adorateurs tiennent qu'il y a plusieurs graces attachées à ce pélerinage, comme l'absolution de tous ses péchez, l'assûrance d'un état heureux après la mort, la santé, les richesses, les dignitez, une nombreuse postérité, & toutes les autres bénédictions de cette vie & de l'autre. Pour entretenir le vulgaire dans cette croyance, les CANUSIS donnent à chaque Pélerin un Acte authentique de la rémission de ses péchez ; & parce que plusieurs, soit à raison de leur grand âge, ou de leur santé, ou par l'impossibilité de quitter leurs emplois, ne peuvent aller en Ixo, on a soin de leur faire tenir chez eux, moyennant une retribution convenable, ces prétenduës absolutions, ce qui fait un des principaux revenus de ces Ministres, & de leurs Temples. Dans le vrai, la Religion a souvent peu de part dans toutes ces courses : au Japon, plus que partout ailleurs, certaines gens se plaisent si fort à courir, qu'ils en deviennent incapables de toute autre profession ; & quoiqu'on ait fait des réglemens très-sages pour arrêter ces désordres, on n'a jamais pû y réüssir ; il n'y a pas jusqu'aux enfans, qui craignant la colere de leurs peres, qu'ils ont offensez, ne s'enfuyent secretement, pour aller chercher en Ixo une Indulgence, qui leur obtienne leur pardon. La plûpart de ces Pélerins sont obligez de passer la nuit en pleine Campagne, ou faute de trouver place dans les Hôtelleries, ou pour n'avoir pas de quoi y payer leur dépense ; & il est assez ordinaire d'en rencontrer, qui sont morts de misere ; mais ceci regarde particulierement les vagabonds, qui n'osent pas aller chez les CANUSIS, ou qui ne veulent pas se gêner à pratiquer ce que ces Prêtres leur prescriroient.

On peut aller en Ixo dans tous les tems de l'année, mais le plus grand concours est dans les trois premiers mois. L'Empereur Cubo-Sama y envoye tous les ans une Ambassade, en même tems, qu'il en envoye une au Dairy, lequel est dispensé de ce devoir à cause de sa Dignité, & de la sainteté de sa personne. Les Grands & les Princes de

l'Empire font auſſi ce voyage par Procureur, quoiqu'on le puiſſe faire très-commodément. Les plus pauvres portent leur lit ſur leur dos, c'eſt à-dire, une natte de paille roulée ; ils ont encore un bâton de Pélerin à la main, & une écuelle de bois penduë à leur ceinture. Ils ôtent leur chapeau, comme on fait en Europe, pour demander l'aumône : & afin, qu'en cas de mort, ou d'autre accident ſubit, on puiſſe ſçavoir, qui ils ſont ; leurs noms ſont écrits ſur leurs chapeaux, & ſur leurs écuelles. Les plus aiſez ont des habits de Pélerin ſur leurs habits ordinaires.

La premiere choſe qu'on fait en arrivant au terme, c'eſt d'aller chez le CANUSI, auquel on a été adreſſé, ou que l'on connoît déja ; & en l'abordant, il faut ſe proſterner juſqu'à toucher la terre du front ; on va enſuite faire la même choſe devant le Temple, & l'on s'y couche même le ventre & le viſage contre terre. On fait en cette poſture ſa priere au Dieu; & la plûpart de ceux, qui n'ont pas le moyen d'aller à l'Auberge, vont chez le CANUSI, qui ſçait bien qu'il ne perdra rien en les recevant avec une apparente gratuité: car ces pauvres gens ſe piquant encore plus de généroſité, ſe privent d'une bonne partie de leur quête, pour témoigner leur reconnoiſſance à leur Hôte ; de ſorte qu'il leur en coûte ſouvent plus, pour être ainſi logez & nourris gratuitement, qu'il ne leur en auroit coûté dans une Hôtellerie.

Avant que de partir pour s'en retourner, on va recevoir, avec les marques du plus profond reſpect, l'Acte authentique de ſon abſolution renſermé dans une boëte, ſur laquelle ſont écrits les noms du Temple, & celui du CANUSI, de qui on le tient. Il ſe fait partout un grand débit de ces Actes, qu'on porte, ainſi que je l'ai déja remarqué, dans les Provinces, pour ceux, que des empêchemens légitimes exemptent de ces pélerinages, & on y joint toujours un des Almanachs, qui ſe font par ordre du Dairy, & ne s'impriment qu'en Ixo. Suivant un Auteur Japonnois, le vrai Temple de TENSIO DAI DSIN eſt ſur une petite éminence, derriere deux autres MIAS plus grands, éloignez l'un de l'autre de douze ruës. Il ſeroit à ſouhaiter, que Kœmpfer eût été ſur les lieux, pour nous apprendre à laquelle de ces deux Verſions nous devons nous arrêter.

Il eſt encore bon d'obſerver, qu'auſſitôt, que quelqu'un eſt parti, pour ce pélerinage, on attache à la porte de ſa maiſon une corde entortillée d'un morceau de papier bleu, pour avertir ceux, qui ont contracté quelqu'impureté légale, de n'y point entrer, parce qu'on prétend avoir remarqué, qu'il lui en arrivoit du mal, comme des ſonges fâcheux, ou quelqu'autre accident funeſte. Les Pélerins eux-mêmes doivent pendant le voyage s'abſtenir d'approcher d'aucune femme, pas même de la leur, ſans quoi, non ſeulement ils perdroient tout le fruit de leur pélerinage, mais cet Acte de Religion leur deviendroit nuiſible. Pour entretenir le peuple dans ces idées ſuperſtitieuſes, on a grand ſoin de publier des hiſtoires fort étranges, qui prouvent combien le Dieu eſt délicat ſur cet article.

Ceux qui amuſent ordinairement

Des JAMMABUS, ou JAMMABOS.

les Pélerins de pareils contes, sont les JAMMABUS, qui forment une espece de Congrégation Laïque & Militaire de l'ancienne Religion. Leur nom signifie proprement *Soldat de Montagne*; & suivant les regles de leur institution, ils sont obligez, en cas de besoin, de combattre pour le service des CAMIS, & pour la conservation de leur culte. Ils menent la vie Erémitique, font profession de vivre très-durement, voyageant sans cesse dans les Montagnes consacrées à quelque Divinité, & se baignant souvent dans l'eau froide, même au cœur de l'hyver. Il y a, dit-on, onze à douze cent ans, qu'un certain GIENNO GIOSSA, dont on ignoroit la famille, institua cet Ordre; il ne fit lui-même autre chose pendant toute sa vie, que parcourir les déserts les plus sauvages; & par-là, il fit des découvertes, qui ont été dans la suite d'une grande utilité.

Les JAMMABUS sont divisez en deux Congrégations, dont la différence la plus marquée consiste en ce qu'ils ne font pas le même pélerinage, que tous sont obligez de faire une fois l'année, outre celui d'Ixo. Le terme de l'un est une montagne de la Province de BUYGEN, vers les confins du CHICUGEN, deux Provinces du XIMO. Cette Montagne est très-haute, fort escarpée, & environnée de précipices. Les autres vont en dévotion au Tombeau de leur Fondateur dans la Province de JOTSIINO, au sommet d'une autre Montagne, qui n'est ni moins difficile, ni moins dangereuse, que la premiere; elle est même beaucoup plus haute, & il y fait en tout tems un froid excessif. Au retour de ces voyages, les uns & les autres vont rendre visite à leur Général, qui réside à Méaco. Chaque Congrégation a le sien, auquel chacun de ses inférieurs doit dans ces occasions faire un présent. Ordinairement ce présent est récompensé d'un nouveau titre, dont on porte la marque sur son habit (a).

A l'extérieur, on les prendroit pour de simples Soldats; ils ont néanmoins quelques distinctifs, parmi lesquels sont des especes de Chapelets, dont les grains sont raboteux, & dont ils se servent à peu près comme nous faisons des nôtres; mais leurs Statuts n'en parlent point: ainsi il faut qu'ils soient d'une invention plus moderne, que leur institut, qu'ils ont d'ailleurs fort altéré, en y mêlant même des pratiques de la Religion des FOTOQUES. Le P. LOÜIS FROES dit, qu'ils ont je ne sçai quelle toupe de couleur blanche, qui leur pend au col, & qu'ils portent de petits chapeaux, qui ne leur couvrent, que le haut de la tête; mais il y a de l'apparence, qu'ils n'en usent que dans leurs voyages. Ils sont mariez, & il paroît que leurs enfans embrassent tous le même genre de vie que leurs peres.

Leurs sortileges.

Mais ce qui les rend plus considérables, & ce qui est la principale source des richesses, que plusieurs d'entr'eux amassent; c'est qu'ils se sont donné la reputation d'être fort versez dans la science magique. Le peuple ne doute point, qu'ils ne puissent conjurer, & chasser tous les

(a) Ces deux Congrégations de JAMMABUS sont connuës sous les noms de TOSANFAS, & de FONSANFAS.

malins Esprits, pénétrer toutes sortes de secrets, retrouver ce qu'on a perdu, découvrir les voleurs, prédire l'avenir, expliquer les songes, guérir les maladies déséspérées, faire connoître, si les personnes accusées sont criminelles, ou non, & commander par leurs charmes à tous les Dieux du Japon. On croit encore, que leurs prieres sont efficaces, soit en bien, soit en mal, & on les achete fort cher, selon le besoin, qu'on en a, & l'usage, qu'on en veut faire. Ce qui est certain, c'est qu'à les voir, on les prendroit d'abord pour de vrais sorciers : car ils ont toujours les cheveux hérissez, comme s'ils sortoient de dessus le Trépied.

On assûre, qu'un des moyens, dont ils se servent le plus ordinairement, pour connoître ce qu'ils veulent sçavoir; c'est de faire entrer un Démon dans le corps d'un enfant, qu'ils interrogent ensuite sur tous les points, sur lesquels on les consulte. Leur maniere d'opérer sur les malades est assez singuliere; ils commencent par s'informer fort exactement de l'état, où ils se trouvent, & de tout ce qui s'est passé, depuis qu'ils ont ressenti les premieres atteintes du mal; ils examinent ensuite leur temperament; aprés quoi ils tracent sur un morceau de papier, des caracteres, qui ont un rapport particulier avec la nature de la maladie, & la constitution du malade. Cela fait, ils posent le papier sur un Autel, devant quelques Idoles, par la puissance desquelles ils font profession d'agir; ils font ensuite plusieurs grimaces, pour communiquer à ce papier la vertu de rendre la santé au malade; puis ils en forment des pillules, qu'ils lui ordonnent d'avaler tous les matins avec un grand verre d'eau d'une riviere, ou d'une fontaine, qu'ils lui nomment, en se tournant vers un des coins du monde, qu'ils lui marquent aussi.

Les épreuves pour connoître, si les personnes accusées sont innocentes, ou coupables, se font en présence d'une Idole nommée FUDO, qui est représentée assise au milieu des feux & des flammes; mais jamais en public, & toujours dans les maisons, où le crime a été commis, & en présence des Domestiques. D'abord le Magicien n'employe que de simples conjurations, en proférant certaines paroles inintelligibles. Si ce moyen ne suffit pas, il a recours à l'épreuve du feu, qui consiste à faire passer trois fois l'accusé sur un feu de charbon, de la longueur d'une brasse; s'il passe sans se brûler la plante des pieds, il est renvoyé absous; sinon, il est censé criminel. Mais un secret plus infaillible encore, dit-on, pour obliger le coupable d'avoüer son crime, est de lui faire avaler un papier rempli de caracteres, & de représentations d'oiseaux noirs, comme de Corbeaux, & cacheté avec le cachet du JAMMABUS; on nomme ce papier GOOS; & comme les plus estimez viennent de KHUMANO, on les nomme GOOS KHUMANOS : l'accusé doit avaler un morceau de ce papier dans un verre d'eau; & l'on assûre que, s'il est coupable, il souffre beaucoup, jusqu'à ce qu'il ait tout confessé. On colle aussi de ces GOOS sur les portes des maisons, pour les préserver des Esprits malins, & ils servent encore à plusieurs autres usages superstitieux.

Les JAMMABUS ont une infinité

De leur Novi-ciat.

d'autres charmes, par le moyen desquels ils font des choses fort surprenantes ; mais il y a sans doute en tout cela plus de charlatanerie & d'adresse, que de véritable sorcellerie. Il est constant qu'ils en font beaucoup de mystere, & que quand ils y veulent initier leurs Prosélytes, c'est sous les plus effroyables sermens de n'en jamais rien révéler à personne. Cette initiation doit être précédée d'un Noviciat très-rude ; il commence par une retraite de deux mois sur le sommet d'une haute montagne ; & pendant cette retraite, on ne donne à manger aux Candidats, qu'une fois tous les six jours, & jamais que du ris & des herbes ; on les oblige aussi à se baigner tous les jours dans l'eau froide, à se tenir longtems dans une posture très gênante, à se prosterner sept cent quatre-vingt fois par jour ; ce qui les fatigue à un point, qu'on ne peut croire. Lorsque par leur constance à soutenir ces épreuves, ils ont mérité que le Diable se fasse voir à eux, ils sont jugez dignes de l'institut, & on les y admet sans difficulté.

La maniere, dont ils demandent l'aumône.

On ne manque jamais de rencontrer des JAMMABUS dans le voisinage des plus célebres MIAS ; & ils demandent ordinairement l'aumône au nom du Dieu, qu'on y adore ; ils en relevent la sainteté & les miracles d'une voix forte & d'un ton assûré, qu'ils accompagnent d'un bruit assez désagréable de je ne sçai quel instrument, qu'ils portent, & d'une trompette faite en forme de coquille. Ils élevent leurs enfans dans cette vie vagabonde, & pour cet effet, ils les menent avec eux, & vêtus comme eux ; à cela près, qu'ils leur rasent la tête ; au lieu qu'eux se laissent croître les cheveux. Ces petits mandians sont fort importuns & fort incommodes aux Voyageurs, qu'ils vont attendre sur le penchant des collines, & dans les passages étroits & rudes, où il est difficile de se débarasser d'eux, sans leur donner quelque chose.

Des Pélerins bouffons.

On est moins embarassé de certains Pélerins, qui font ces voyages d'une maniere fort comique & assez divertissante. Ils vont ordinairement par petites bandes de quatre, vêtus de toile blanche, comme on l'est ordinairement dans la Cour du Dairy ; deux de ces Pélerins marchent d'un pas lent & grave, mais d'un air délibéré ; puis s'arrêtant tout court, ils prennent une grande civiere, garnie tout autour de branches de sapin & de papier blanc découpé, sur laquelle ils ont mis une espece de cloche fort grande, faite d'une matiere légere ; ou un chaudron, ou quelqu'autre machine, qui fait allusion à de vieilles histoires fabuleuses : un troisiéme portant à la main un Bâton de commandement, orné d'une touffe de papier blanc, marche, ou plutôt danse devant la civiere, & chante d'une voix basse & languissante une chanson sur le même sujet ; & durant ce manege, le quatriéme demande l'aumône aux passans, ou de porte en porte dans les Villages, par où ils passent.

D'autres vont aussi par petites troupes visiter les trente-trois principaux Temples d'une Idole nommée QUANWON : ils sont vêtus de blanc, d'une maniere assez bizarre, & qui est particuliere à ceux de la Secte de ce Dieu : ils ne demandent pas l'aumône, & marchent toujours en chantant,

chantant, & en joüant de la guitarre & d'une espece de violon. On en rencontre d'une autre espece, qui vont tous nuds par les plus grands froids, n'ayant qu'un peu de paille pour couvrir ce qui doit être caché; & cela en vertu d'un vœu, qu'ils ont fait, pour obtenir quelque grace de leur Dieu; ils vivent fort pauvrement pendant tout le voyage, ne reçoivent rien des passans, vont seuls, & courent presque toujours, apparemment pour s'échauffer.

D'une Secte de Mandians.

Enfin il y a une Secte particuliere de Mandians, qui comprend les deux sexes; tous ont la tête rasée, les filles sont sous la protection de certaines Religieuses de Méaco & de KAMAKURA, ausquelles il faut, qu'elles payent un tribut annuel du produit de leurs quêtes; plusieurs font aussi des offrandes au Temple de KHUMANO, dans la Province d'Ixo, où est leur principale demeure, & comme le chef-lieu de ces Mandiantes. On assûre que ce sont les plus belles personnes du Japon; les filles des pauvres gens, qui n'ont reçu de la nature, que la beauté, embrassent cette maniere de vivre, & il est certain, qu'elles ne manquent de rien; mais il est fort à craindre, que la Religion ne serve de voile à ces Pélerines, pour cacher une honteuse prostitution; les filles des Jammabus s'engagent ordinairement dans cette profession, & ces Hermites Montagnards prennent souvent leurs femmes parmi cette canaille. Ces créatures demeurent deux ou trois ensemble, & font tous les jours une course de quelques milles. Dès qu'elles apperçoivent une personne de condition, elles s'en approchent en chantant une chanson rustique, & si elles en reçoivent quelque chose, elles en témoignent leur reconnoissance en accompagnant leur bienfaicteur, qu'elles divertissent pendant quelques heures. Plusieurs ont fait leur apprentissage dans de mauvais lieux; & comme elles sont obligées par leur état d'avoir la tête rasée, elles couvrent cette difformité par le moyen d'un bonnet, ou d'une coëffe noire, qui n'aide pas peu à relever les agrémens de leur visage, qu'elles peignent avec soin; elles sont avec cela assez proprement mises: elles ont des mitaines aux mains, & sur la tête un grand chapeau, qui les garantit des ardeurs du Soleil, & des injures de l'air. Leur contenance & leurs manieres ont je ne sçai quel agrément naturel, & une apparente modestie, si ce n'est, que leur gorge est fort découverte.

Schisme dans le Sinto.

Voilà ce que j'ai trouvé, qui m'a paru plus certain touchant la Religion primitive du Japon. Les Sectes étrangeres, qui se sont introduites dans cet Empire, y ont aujourd'hui beaucoup plus d'éclat; à quoi n'a peut-être pas peu contribué une espece de Schisme, qui s'éleva parmi les Sectateurs des Camis, à l'occasion de ces mêmes nouveautez; car alors les zélez SINTOÏSTES voulurent conserver leur Religion dans son ancienne pureté, si cependant ce terme convient à un mélange aussi monstrueux de superstitions; mais ils ne firent pas le plus grand nombre; on les appella JUITZ. Les autres entreprirent de concilier les deux Partis; & pour cela, ils imaginerent, que l'ame d'AMIDA, le plus célebre des FOTOQUES, s'étoit jointe & confonduë avec celle de TEN-

SIO DAI DSIN. Ces Conciliateurs furent appellez RIOBUS. Enfin les choses en sont venuës à ce point, que presque tous les Japonnois, quand ils sont au lit de la mort, invoquent les Idoles étrangeres, dont le culte, par un effet ordinaire, & presque immanquable dans ces sortes de conciliations en matiere de croyance, a tellement prévalu, que les Missionnaires n'ont presque fait mention, que de cette Religion : la seule d'ailleurs, qui se soit fortement opposée aux progrès de l'Evangile.

Il y a pourtant bien de l'apparence, que les Docteurs de celle-ci se sont appuyez du secours des plus zélez CANUSIS, contre les Prédicateurs du Christianisme; car nous les verrons souvent dans le cours de cette Histoire, prendre tous indifféremment sous le nom générique de BONZES, la défense des CAMIS & des FOTOQUES contre les Chrétiens. La politique & l'honneur de la Nation empêcheront néanmoins le SINTO de tomber jamais : il est trop lié avec la Constitution fondamentale de l'Etat, & les Japonnois ne peuvent le laisser entierement abolir, sans renoncer à ces chimériques, mais trop précieuses prétentions de leur origine céleste. Enfin les CAMIS ont encore des Partisans zélez & accréditez ; & je crois qu'il faut mettre de ce nombre deux Societez d'aveugles Sçavans, qui font deux Corps considérables dans l'Etat.

De deux Sociétez d'Aveugles : des BUSSETS.

Les premiers sont connus sous le nom de BUSSETS, & leur origine n'est pas fort noble ; leur Fondateur fut pourtant le fils d'un Dairy, que Kœmpfer nomme JENGINO, & qui n'est pas, au moins sous ce nom, dans le Catalogue, que cet Auteur nous a donné de ces Empereurs héréditaires; ainsi l'on ne sçauroit fixer l'époque de cette institution. Le jeune Prince se nommoit SENMIMAR ; il étoit très-bien fait, & avoit eu plusieurs intrigues amoureuses à la Cour. Enfin il fixa ses amours sur une Princesse du Sang Impérial ; la passion étoit égale dans les deux Amans, & la joüissance ne fit que l'augmenter, mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. La Princesse mourut, & SENMIMAR en perdit la vûë à force de pleurer. Pour se consoler de cette nouvelle disgrace, & perpétuer en même tems la mémoire de sa Maîtresse, il s'avisa d'instituer une Confrérie, où personne ne pût être reçu, qui ne fût aveugle. Il en dressa les Statuts, & en obtint la confirmation de l'Empereur. Cette Société fut très-florissante pendant plusieurs siecles, mais elle perdit avec le tems beaucoup de son lustre, & fut obscurcie par une autre, qui s'éleva sur ses débris.

Cette nouvelle Société porte le nom de FEKI, & voici à quelle occasion elle fut instituée. L'Empire étoit partagé en deux factions principales, l'Empereur FEKI avoit pour lui la premiere; le Cubo-Sama nommé GENDZI étoit à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son Chef, & ces divisions remplirent longtems le Japon de sang, & de carnage. Après bien des succès divers, les GENDZIS prirent enfin le dessus par la bonne conduite de JORITOMO, devenu Cubo-Sama ; ce Général gagna une Bataille décisive, où l'Empereur fut tué. Cet infortuné Prince avoit un Capitaine d'une bra-

voure & d'une force, qu'on croyoit surnaturelle ; il se nommoit KAKEKIGO, & il s'étoit sauvé avec les débris de l'Armée vaincuë; mais il fut enfin pris, & mené au victorieux. JORITIMO, qui l'estimoit, voulut se l'attacher, & lui en fit la proposition, qu'il accompagna des offres les plus obligeantes; mais il en reçut une réponse, à laquelle il ne s'attendoit pas. » Seigneur, lui dit ce » généreux Captif, j'ai été fidele » Serviteur d'un bon Maître; il est » mort, & jamais personne ne pourra » se vanter, que j'aye eu pour lui » autant d'attachement, que j'en » avois pour mon légitime Souve- » rain. Je sçai, que je vous dois la » vie, mais vous êtes le meurtrier » de mon Maître, & je ne puis » tourner les yeux vers vous, que » je ne me sente porté à venger son » sang en répandant le vôtre. Cette » pensée me fait pourtant horreur: » je sens tout ce que je vous dois, » & je sçais à quoi m'oblige la re- » connoissance envers vous; c'est » pourquoi n'ayant plus rien à vous » offrir, que ces deux yeux, qui » excitent un si cruel combat dans » mon cœur, je vous en fais le sa- » crifice. En achevant ces mots, il s'arrache les deux yeux, les met sur une assiette, & les présente au Cubo-Sama.

Ce Prince effrayé d'un si horrible spectacle, & charmé d'une grandeur d'ame si peu commune, donna sur le champ la liberté à son prisonnier, qui se retira dans la Province de FIUNGA, où il institua une nouvelle Société d'Aveugles, qui s'est depuis extrêmement étenduë. Ils ont leur Général, leurs Officiers, leurs Magistrats, & de grands revenus. Ils font leur principale occupation de l'étude: ils s'appliquent surtout à l'Histoire, à la Poësie, & à la Musique, & ils sont reçûs chez tous les Grands en qualité de Sçavans, & de beaux Esprits. En effet, les Annales de l'Empire, les Histoires des grands Hommes, les anciens Titres des Familles ne sont pas des Monumens plus sûrs, que la mémoire de ces illustres Aveugles, qui se communiquant les uns aux autres leurs connoissances, forment une Tradition historique, contre laquelle personne ne s'avise de s'inscrire en faux. Ils ont des Académies, où ils prennent des Grades, & ils s'y exercent, non seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à mettre en Vers ce qu'ils sçavent, à mettre en chant les plus beaux traits de l'Histoire, & à leur donner tous les agrémens de la Poësie & de la Musique; comme ils sont tous Laïcs, ils n'ont rien, qui les distingue à l'extérieur, non plus que les BUSSETS, si ce n'est, que les uns & les autres se font raser toute la tête.



CHAPITRE XII.

Du BUDSO, *ou de la Religion des Indiens établie au Japon; de ses principales Divinitez. Diverses opinions sur le Dieu* XACA, *& sur sa Doctrine.*

Idole nommée Denix.

QUelques Auteurs prétendent, que dès l'année même de la fondation de l'Empire Japonnois, on porta dans ces Isles le culte de quelques Idoles étrangeres; mais on ne marque point de quel pays elles venoient; on se contente de nous apprendre, qu'elles furent adorées à KHUMANO; & il y a bien de l'apparence, que leur culte fut d'abord confondu avec celui des CAMIS. On ne sçait pas trop non plus, ce qu'il faut penser d'une Idole nommée DENIX, ou COGI, à laquelle je trouve dans de bons Mémoires, que les Japonnois donnoient le premier rang parmi les Dieux. Il est vrai, que de la maniere, dont quelques Auteurs en parlent, c'étoit moins une Divinité particuliere, qu'un symbole, sous lequel on a voulu représenter un seul Dieu en trois Personnes: on lui donne en effet trois têtes, & quarante mains, pour exprimer, dit-on, la Trinité de Personnes, & l'universalité d'opérations. D'autres ne reconnoissent dans cette Figure, qu'un mystere philosophique, expliquant les trois têtes, du Soleil, de la Lune, & des Elémens; le corps, de la matiere premiere; & les quarante mains, des qualitez célestes, & élémentaires, par le moyen desquelles la matiere premiere prend toute sorte de formes.

Du Dieu Amida.

Quelques-uns soupçonnent que DENIX pourroit bien être le même qu'AMIDA, qu'on représente sous une infinité de figures différentes. Ce Dieu est un des plus anciens FOTOQUES des Indes, & il y a au Japon une Secte fort étenduë, qui lui est spécialement dévoüée. On y enseigne entr'autres choses, que, quelques crimes qu'on ait commis, on est assûré de son salut, si on meurt en l'invoquant; par la raison, qu'il a fait, dit-on, une très-rude pénitence, pour expier les péchez de tous les hommes: quelques-uns de ses Partisans ajoûtent, que de vouloir mériter par de bonnes œuvres le pardon de ses fautes, ce seroit lui faire injure, comme si ses mérites étoient insuffisans. J'ai dit qu'il est adoré sous différentes formes; elles sont toutes mystérieuses, & fondées sur quantité de fables, dont on amuse le peuple, mais dont le récit n'a rien de fort intéressant. On lui attribuë même plusieurs choses, qui ne paroissent pas convenir à la même personne: l'Apollon, le Mercure, le Jupiter, & le Bacchus des Egyptiens & des Grecs, ne sont pas plus multipliez, & ne causent pas plus de confusion dans la Mythologie ancienne, que l'Histoire d'AMIDA dans celle des Indiens, & de la plûpart des Peuples de l'Orient.

Le P. Loüis Froëz cité par le P.

Kirker, assûre, que parmi les Japonnois il s'en trouve, qui se forment une idée beaucoup plus noble d'Amida. Ils prétendent, que ce Dieu est invisible, d'une autre nature que celle des Elémens ; qu'il existoit avant la création du Ciel & de la Terre ; qu'il n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin : que toutes choses ont été créées par lui ; que son essence est répanduë dans les Cieux, sur la terre, & au-delà ; qu'il est présent partout ; qu'il gouverne, & conserve toutes choses ; qu'il est immobile, immatériel, & qu'il doit être révéré comme la source intarissable de tous les biens. Ce sentiment est assez semblable à celui des Chinois sur la création du monde.

De Canon & de Gizon. Les Japonnois reconnoissent encore parmi les FOTOQUES deux autres Divinitez du premier Ordre, qu'ils nomment CANON & GIZON. Le premier, disent-ils, étoit fils d'AMIDA ; ils lui attribuënt la création du Soleil & de la Lune ; le second est ordinairement appellé *le Prince du Ciel, & a la tête de Bœuf* ; on le représente avec des Cornes noires, & on prétend qu'il a le pouvoir d'écarter tous les accidens fâcheux de ceux, qui ont recours à sa protection. Plusieurs donnent pour sauve-garde à leurs maisons l'Image d'un Paysan d'YESSO, qu'ils dépeignent tout velu, & tenant de ses deux mains une grande épée ; d'autres ont recours à des figures de Dragons, ou attachent à leurs portes des têtes de Diables, qui ont la gueule béante, de grosses dents, & les yeux enflammez : on y met aussi des branches de certains arbres, qui passent pour porter bonheur, & chasser les Esprits malins ; ou des boëtes d'Indulgences ; ou de grands écriteaux remplis de caractéres ; mais il n'y a gueres, que les petites gens, qui en usent ainsi : les autres s'en tiennent à la sauve-garde du Dieu GIZON, & les Gens de qualité surtout, ne souffrent pas qu'on défigure ainsi leurs maisons.

Histoire de Xaca. Le principal Auteur d'une si monstrueuse Religion a lui-même obtenu un des premiers rangs parmi les Divinitez, dont il a étendu le culte dans une bonne partie de l'Orient. C'est le célebre XACA, dont l'Histoire est écrite si diversement par tous ceux, qui en ont parlé, qu'on croiroit à peine, que c'est du même homme, ou du même Dieu, qu'il s'agit. Je rapporterai les trois principales Versions, qui sont celles des Siamois, sur le récit de Kœmpfer, celle des Japonnois, telle que les premiers Missionnaires du Japon nous l'ont exposée ; & celle des Chinois, qui se trouve dans la Préface du *Confucius* du P. Couplet.

Sentiment de Kœmpfer. La Religion des Siamois, dit le Voyageur Allemand, est la même, que celle des BRAHMANS, qu'il faut distinguer de celle des anciens Persans, adorateurs du Soleil. Le Fondateur du Paganisme Indien est représenté dans le Royaume de Siam, sous la figure d'un Negre d'une grandeur prodigieuse, avec des cheveux frisez & la peau noire, mais dorée, comme par respect : ce sont les paroles de l'Auteur. On voit à ses côtez deux de ses principaux Disciples, & plusieurs autres autour de lui, tous de la même couleur, & la plûpart assis comme lui. Si on en croit les BRAHMANS, la Divinité habitoit dans son ame, & ils en jugent

ainsi non seulement par la sublimité de sa Doctrine, la sainteté de sa vie, & la certitude de ses Prophéties; mais encore, parce qu'ils trouvent dans leurs Traditions, que VICHNOU, après avoir pendant plusieurs centaines de mille ans, pris différentes formes, & visité le monde jusqu'à huit fois, parut sous la figure d'un Negre, auquel ils donnent les noms les plus magnifiques, tels que ceux de *Saint*, d'*Homme sans passion*, & de *Seigneur* : les Ceylanois l'appellent BADHUM, les Chinois & les Japonnois SACKA ou SIAKA, ou simplement FOTOGE (*a*), c'est-à-dire, l'Idole, & y ajoûtent quelquefois SI TSUN, qui veut dire le *grand Saint*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'aucun des Peuples, qui en parlent, ne semble vouloir, qu'il soit né dans son Pays, & qu'ils le font naître réciproquement les uns chez les autres. Pour les accorder tous, Kœmpfer prétend, que XACA n'étoit point Indien, ni même Asiatique, mais un Prêtre Egyptien, qui ayant été chassé d'Egypte, avec ses Confreres par CAMBISE's, porta la Religion Egyptienne dans l'Orient; & voici sur quoi il établit ce sentiment.

Premierement, dit-il, il y a beaucoup de conformité entre le Paganisme Oriental, dont on reconnoît XACA pour Auteur dans les Indes, & celui des anciens Egyptiens : car ceux-ci représentoient leurs Dieux, comme font aujourd'hui les Indiens, sous des formes symboliques d'hommes & d'animaux monstrueux, au lieu que les autres Asiatiques d'endeçà du Gange, comme les Persans, les Caldéens, & tous ceux, qui professoient la même Religion, adoroient les Luminaires des Cieux, surtout le Soleil & le Feu, & il est vraisemblable, que les Indiens faisoient le même dans les premiers tems; car quoique leurs Prêtres ne leur enseignent pas à adorer les Astres, ils rendent néanmoins à ces grands Corps, une espece de culte, qui est toleré, & dont on ne découvre point l'origine.

En second lieu, les deux principaux articles de la Religion des Egyptiens, étoient la transmigration des Ames, & l'adoration des Vaches; or l'un & l'autre subsiste encore parmi les Indiens, surtout parmi ceux, qui habitent à l'Occident du Gange. Personne dans ces quartiers-là n'oseroit tuer le moindre petit moucheron, ni même les insectes les plus nuisibles; par la raison, qu'ils peuvent être animez de quelqu'ame humaine; & les Vaches, dont ils croyent, que les ames sont, pour ainsi dire, déïfiées, y sont servies avec beaucoup de respect & de vénération. Il est encore bon d'observer que, plus ces Infideles sont voisins de l'Egypte, plus ils font paroître de zele pour ces deux articles; au lieu qu'à Siam, & dans les Royaumes plus Orientaux, on ne se fait aucun scrupule de manger de la chair de Vache, pourvû qu'on n'ait donné ni occasion, ni consentement à la mort de cet Animal. Il en est de même de la Métempsicose : cette opinion n'est pas à beaucoup près aussi suivie parmi les Siamois & les autres Peuples d'au-delà du Gange, que parmi les BENIANS de l'INDOUSTAN.

En troisiéme lieu, il y a environ vingt-trois siecles, que Cambisès

(*a*) FOE, ou FOTOQUE.

détruisit la Religion des Egyptiens, tua leur APIS, ou *Vache sacrée*, & massacra, ou exila leurs Prêtres; or si on considere, que les Siamois comptent leur SANCARAD ou époque *Ecclésiastique* depuis la mort de XACA, & que leur année 2233. ou 2234. revient à l'année 1690. de l'Ere Chrétienne, on trouvera, que cette époque s'accorde avec le tems de l'invasion de l'Egypte par Cambisès. Ainsi en supposant, que des Prêtres de MEMPHIS ayant à leur tête un de leurs principaux Chefs, se sont refugiez dans les Indes, qu'ils y ont prêché leur Religion, & que la réputation du nouvel Apôtre lui aura fait donner les noms de BUDHA & de XACA, qui signifient le *grand Saint*, il n'y a rien dans ce sentiment, qui ne soit très-croyable. D'ailleurs XACA, comme je l'ai déja remarqué, est représenté avec des cheveux frisez: or il est certain, qu'aucun Noir de l'Asie ne les a de cette figure, & qu'encore que les Siamois en particulier se les coupent si courts, qu'ils n'ont jamais plus que la longueur d'un doigt, ils se tiennent droits comme la soye d'un Porc. On ne peut nier que ces conjectures ne soient au moins fort ingénieuses.

Sentiment des Japonnois rapporté par Kœmpfer.

Voilà ce que pensoit Kœmpfer au sujet de XACA, lorsqu'il écrivoit ce qu'il avoit vû, ou appris à Siam; mais lorsqu'il parla de la Religion des Japonnois, il se conforma aux traditions de ces Insulaires, & voici ce qu'il en a recueilli. Il suppose alors ce célebre Législateur né dans les Indes la vingt-sixiéme année du regne de SOOWO Empereur de la Chine, ce qui revient, dit-il, à l'an 1209. ou selon quelques-uns à l'année 1207. avant Jesus-Christ; cependant il ne le fait vivre, que soixante & dix-neuf ans, & il le fait mourir l'an 950. avant la naissance du Messie. A l'âge de dix-neuf ans, il quitta son Palais, abandonna sa femme & son fils, & alla mener sous la direction d'un saint Hermite, une vie très-austere, & toute contemplative. Il se tenoit ordinairement assis les jambes croisées, les mains appuyées sur son sein, placées de maniere, que les extrémitez des pouces se touchoient; c'est une posture, qui met, à ce qu'on croit, l'ame dans une profonde aliénation des sens; & dans ces especes d'extases, Xaca pénétra dans les plus profonds, & les plus importans secrets de la Religion; après quoi étant sorti de sa retraite, il se fit suivre d'un nombre infini de Disciples, avec l'aide desquels il répandit par tout sa Doctrine, dont voici les principaux Articles.

I. Les ames des hommes, & celles des animaux sont de la même substance également immortelle, & ne different, que selon les différens sujets qu'elles animent. II. Les ames des hommes, après qu'elles sont séparées des corps, sont récompensées dans un lieu délicieux, ou punies dans un lieu de misere, suivant le bien, ou le mal, qu'elles ont fait. III. Les Dieux different entr'eux dans leur nature, & les ames des hommes dans le mérite de leurs actions; & quoiqu'il y ait divers dégrez de bonheur dans l'Elisée, chacune s'imagine, qu'il n'est point de félicité au-dessus de celle, dont elle joüit. IV. AMIDA est le Chef suprême de ces habitations célestes, le Protecteur général des ames,

mais il est en particulier le Dieu & le Pere de celles, qui sont admises au séjour des Bienheureux. V. C'est par la seule médiation d'AMIDA, que les hommes peuvent obtenir la rémission de leurs péchez, & l'entrée dans l'Elisée; mais pour y parvenir, il faut mener une vie vertueuse, & pratiquer exactement ces cinq préceptes de XACA. Le premier, de ne tuer aucun animal; le second, de ne point dérober; le troisiéme, d'éviter la paillardise; le quatriéme, de ne point mentir; le cinquiéme, de ne point boire de liqueur forte. Comme il y a divers dégrez de plaisir dans l'Elisée, il y en a aussi dans l'enfer de tourmens en quoi on a égard, non seulement à la qualité de fautes, mais encore au nombre des années, que le criminel a vêcu sur la terre, au poste qu'il occupoit, & aux occasions qu'il a eües de pratiquer la vertu. JEMMA O est le Juge, qui préside en ce lieu de tourmens, mais on en peut sortir par le mérite des prieres & des offrandes, que les Bonzes adressent au puissant & miséricordieux AMIDA. Alors en vertu de la Sentence de Jemma O, ces ames retournent sur la terre, pour y animer, non des corps humains, mais des corps d'animaux immondes, dont les propriétez s'accordent mieux avec les passions, ausquelles elles s'étoient abandonnées. Elles n'y demeurent néanmoins, qu'autant qu'il faut pour achever d'expier leurs péchez passez; & durant cet intervale, elles passent de dégré en dégré dans plusieurs corps moins immondes, jusqu'à ce qu'on leur permette d'entrer dans des corps humains, où elles peuvent, en menant une vie vertueuse, se rendre dignes d'un bonheur, qui ne finira point.

Après la mort de XACA, ses deux plus illustres Disciples recueïllirent ses maximes, & tout ce qui fut trouvé écrit de sa main sur des feüilles d'arbre, dont il se servoit faute de papier; & ils en composerent un Livre, qui fut nommé FOKEKIO, *le Livre des belles Fleurs*; on l'appelle aussi par excellence KIO *le Livre*, & c'est comme la Bible de toutes les Nations orientales, situées au-delà du Gange. Les deux Compilateurs de cet Ouvrage ont reçu pour récompense de leur travail les honneurs divins: ils sont placez sur les mêmes Autels, que leur Maître, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

On ne croira jamais, que les premiers Missionnaires du Japon ayent puisé dans des sources moins sûres, que le Voyageur, d'après lequel nous venons de parler de Xaca. En effet, ceux-là ont été instruits par les Docteurs mêmes de la Loi du BUDSO, (on nomme ainsi la Religion des Fotoques du nom de BUDS, ou BUDHA, qui est un de ceux, que les BRAHMINS (a) donnent à XACA;) & celui-ci a écrit sur tous les Mémoires, qu'il a pû ramasser aux Indes & au Japon, & n'a pas eu la liberté de consulter ceux, qui auroient pû lui en apprendre davantage: d'où il est encore arrivé, qu'il n'a pû concilier le sentiment des uns

(a) Ils le croyent une partie essentielle de VISTSNOU ou VICHNOU; ce nom de BUDS est devenu générique parmi les Chinois & les Japonnois, pour tous les Dieux venus des Indes; il signifie la même chose que FOE & FOTOGE, ou FOTOQUE.

avec

avec celui des autres. Voici donc ce que les anciens Missionnaires ont sçû des plus habiles d'entre les Partisans du BUDSO ; on sera surpris d'y trouver des rapports très-singuliers avec l'Histoire du Messie.

Sentiment des Bonzes rapporté par les Missionnaires.

Xaca est, selon les Japonnois, le Dieu de la nature, & son nom signifie *ce qui est sans commencement* ; cependant il est né d'une Reine de DELI dans l'INDOUSTAN, laquelle n'avoit point encore eu de commerce, ni avec son mari, ni avec aucun autre homme. Le Roi fut averti en songe, que son Epouse avoit conçu d'une maniere merveilleuse, ce qui dissipa d'abord les soupçons, que ce Prince commençoit d'avoir contre sa fidélité. Cette Princesse étant morte peu de jours après avoir mis Xaca au monde, une de ses sœurs prit soin d'élever l'enfant, que quelques-uns assûrent avoir fait mourir sa mere en naissant. Il parut aussitôt en l'air deux Dragons aîlez, qui voltigeoient au-dessus de son berceau, & qui jetterent sur lui de l'eau, qu'ils avoient dans leur gueule. Il n'étoit âgé, que de trois mois, qu'il sauta à terre, fit sept pas vers l'Orient, & à chaque pas fit naître une belle fleur. Il s'arrêta ensuite, leva une de ses mains vers le Ciel, étendit l'autre sur la terre, & dit qu'il étoit le Maître Souverain de toutes choses.

Quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, le Roi, dont il passoit pour être le fils, voulut le marier, mais il s'enfuit sur une haute Montagne : d'autres disent dans les Déserts de Siam, où pendant six ans, il pratiqua de grandes austéritez, pour mériter, que les hommes obtinssent en l'invoquant, la rémission de leurs péchez ; & les Bonzes prétendent, que ses mérites furent si abondans, qu'il y en eut assez pour sanctifier jusqu'aux créatures inanimées. Il ne laissoit pourtant pas de recommander la pénitence, surtout le jeûne, & le Baptême des enfans en mémoire de celui, qu'il avoit reçu lui-même par le ministere des Dragons. Les six années de sa retraite étant expirées, il se mit à parcourir les Indes prêchant une Loi nouvelle, & il assembla jusqu'à huit mille Disciples, qu'il envoya dans les Royaumes, où il ne pouvoit pas aller lui-même, & qui y détruisirent les Religions, qu'ils y trouverent établies. Il est vraisemblable, qu'il n'a jamais été à la Chine, & il est hors de doute, qu'il n'a point passé au Japon, où l'on prétend, que tous les jours on trouve en creusant la terre des Statuës des anciens Dieux, que ses Disciples y ont abattuës ; ce qui ne s'accorde pourtant pas avec ce que nous avons dit ailleurs, que dans l'ancienne Religion du Japon, on ne faisoit point d'images des Dieux.

Un des principaux Dogmes de Xaca étoit l'existence d'un Dieu en trois Personnes. Le nombre des Livres qu'il a composez, est prodigieux. Le plus estimé, & le dernier de tous, qu'il intitula FOKEKIO, & dont il rendit à la mort ce témoignage, qu'il ne contenoit rien de vrai, non plus que tous les autres, est d'ailleurs si obscur, qu'apparemment il n'y entendoit rien luimême ; toutefois cette obscurité n'a servi qu'à rendre l'ouvrage plus respectable, & il a parmi les BUDSOÏSTES la même autorité, qu'ont parmi nous les Livres saints. Ils en font

même un des objets de leurs adorations, & ils lui attribuënt la vertu de remettre les péchez. Ces principes semblent annoncer l'immortalité de nos ames ; cependant Xaca insiste fort dans quelques-uns de ses écrits, sur ce que tout retourne dans le néant, d'où il étoit sorti, & sur ce que l'ame meurt avec le corps (*a*). Pour établir cette vérité, il a ramassé un nombre prodigieux d'exemples de choses, qui finissent, sans qu'il en reste le moindre vestige, telles, que le mouvement, la lumiere, le son, &c. Ceux d'entre les Bonzes, qui ont embrassé cette doctrine, ne parlent d'autre chose dans leurs Commentaires sur les Livres de leur Maître, dont ils remplissent les Bibliotheques ; ils y reviennent aussi toujours dans leurs Sermons. La maniere vive & pathétique, dont ils s'expriment sur ce sujet, fait sur l'esprit de leurs Auditeurs, des impressions, qu'on auroit peine à croire ; & il est rare, qu'ils ne soient pas interrompus par des gens, qui levant tous ensemble les mains en haut, s'écrient *néant*, *néant*.

Xaca en mourant laissa à ses Disciples un Décalogue, qui fut comme son Testament. Des dix Articles, qui le composent, il y en a cinq, qu'il leur donna par écrit, & cinq qu'il leur déclara seulement de bouche. Les premiers sont, de ne point mentir, de ne point dérober, de ne point se chagriner de ce qui est sans remede, de ne point tuer, & de ne point commetre d'adultere. Les cinq autres sont d'une morale fort lubrique, & plus digne d'un Docteur, qui tenoit les ames mortelles, que du Prédicateur de l'existence d'un seul Dieu. On célebre tous les ans au Japon avec beaucoup de larmes l'anniversaire de la mort de ce faux Prophete, de laquelle on raconte plusieurs circonstances ridicules : celle-ci entr'autres, qu'il s'y trouva des animaux de toutes les especes, à l'exception du Chat & du Serpent, qui dormoient. C'étoit bien la moindre chose, que pouvoient faire les brutes, pour témoigner leur reconnoissance à l'Auteur d'une Doctrine, qui relevoit si fort leur nature, & qui avoit été quatre-vingt mille fois animal, avant que de naître homme.

L'Histoire de Xaca, suivant les Chinois, rapportée par le Pere Couplet.

Il paroît évident, que les Japonnois ont beaucoup altéré l'Histoire de Xaca, & qu'ils l'ont même défigurée (*b*) en plusieurs manieres ; on en jugera encore mieux par ce que nous en allons dire sur le témoignage du P. Couplet, qui a puisé ce qu'il en a écrit dans les Livres Chinois. Ce prétendu Dieu, suivant cet Auteur, nâquit mille vingt-six ans avant Jesus-Christ. Son premier nom fut XE, ou XEKIA, dont les Japonnois ont formé celui de XACA. Saint François Xavier a paru pancher à juger, que c'étoit un Diable, qui avoit pris la figure d'un homme ; & il faudroit peut-être s'en tenir à ce sentiment, si on vouloit croire tout ce qui a été dit de cet imposteur. Plusieurs ont avancé, que sa mere, qui se nommoit MO-YE, vit en songe, avant que d'être en-

(*a*) Cette contradiction peut être expliquée par la distinction des Doctrines, dont nous parlerons bientôt.

(*b*) Peut-être sur des Traditions Chrétiennes, qui leur sont venuës par des Chinois, ou des Tartares.

ceinte de lui, un Eléphant blanc, qui lui entroit par la bouche, & passa jusqu'à son ventre, ce qui donna lieu de dire, qu'un Eléphant blanc étoit son pere, & c'est-là sans doute, l'origine du grand respect, qu'on porte dans les Indes aux Eléphans de cette couleur. On ajoûte, que Xaca sortit du côté droit de sa mere, qui en mourut sur le champ : ainsi selon les Chinois & les Japonnois, ce prétendu Sauveur des hommes, commença par ôter la vie à celle, qui lui a donné le jour.

Dès qu'il fut né, il se tint ferme sur ses deux pieds ; & après avoir fait sept pas, montrant le Ciel d'une main, & la terre de l'autre, il dit: *Je suis le seul, qu'on doive adorer dans le monde.* A l'âge de dix-sept ans, il épousa trois femmes, d'une desquelles il eut un fils. Deux ans après qu'il eut été marié, il renonça tout-à-fait au monde, abandonna tout ce qu'il y possédoit, & se retira dans un Désert, pour y faire pénitence d'avoir causé la mort à sa mere; là il se mit sous la direction de quatre Gymnosophistes, & il y resta jusqu'à l'âge de trente ans. Un jour, qu'il considéroit l'Etoile du matin, il comprit en un instant l'essence du premier principe, & parut comme inspiré par la Divinité même, ce qui lui fit donner le nom de FOE, qui signifie *Dieu*, ou *Pagode*, ainsi que s'expriment les Indiens. Aussitôt il commença d'instruire les hommes; & comme il avoit apparemment quelque commerce avec les Démons, il fit des choses si extraordinaires, que les peuples embrasserent à l'envie sa Doctrine; il employa quarante-neuf ans à parcourir les Indes, dans le tems même, que Salomon remplissoit les Provinces occidentales de l'Asie de l'éclat de sa sagesse.

Les Chinois font monter jusqu'à quatre-vingt mille le nombre de ceux, qui se déclarerent les Disciples du nouveau FOE, lequel leur assigna à chacun leur grade & leur office ; il en sépara d'abord cinq cent ; & de ceux-ci, cent ; & de ces derniers, dix, qu'il chargea de faire son éloge après sa mort, ce qu'ils exécuterent en cinq mille volumes. Les TALAPOINS de Siam, les LAMAS de Tartarie, & ce que les Européens appellent BONZES, (a) à la Chine & au Japon, sont les Successeurs des Disciples de Xaca, qui n'étoit gueres, que dans sa soixante-dix-neuviéme année, lorsqu'il sentit que sa fin approchoit. Alors il déclara, dit-on, à ses confidens, qu'il n'avoit jamais rien enseigné de vrai, ou du moins, qu'il avoit extrêmement défiguré la vérité par les métaphores, & d'autres figures, dont il avoit accoutumé d'user en enseignant ; mais, que dans l'état, où il se trouvoit, il vouloit la leur apprendre : que son sentiment étoit donc, que hors du vuide il ne falloit rien chercher ; que c'étoit là le seul principe de toutes choses. Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte, ne jugerent pas à propos de faire part de cette confidence indifféremment à tout le monde ; & voilà l'origine de la *Doctrine intérieure* & de la *Doctrine extérieure* des Gymnosophistes Indiens, qui ont adopté les sentimens de Xaca. Celle-ci est un

(a) On ne sçait pas l'origine de ce nom, dont il paroît que les Portugais se sont servi les premiers.

masque, dont ils couvrent la premiere, pour faire illusion au peuple, incapable, disent-ils, de certaines véritez; & qu'il faut contenir dans le devoir par la crainte de l'Enfer. Or voici en quoi consiste l'une & l'autre.

Des deux Doctrines de Xaca.

La Doctrine extérieure, celle qu'on prêche publiquement, & à découvert, contient les Articles suivans: Qu'il y a des récompenses établies pour la vertu, & des châtimens pour le vice: Qu'après la mort les gens de bien sont reçus dans un lieu de délices, où tous leurs desirs sont accomplis; & les méchans renfermez dans un lieu de tourmens, où tout contribuë à les faire souffrir: Que Xaca est le Sauveur des hommes, & que la raison pourquoi il est né d'une femme, ç'a été pour remettre les mortels dans la voye du salut, dont il les voyoit avec douleur s'écarter de plus en plus, & pour expier leurs péchez; afin qu'après leur mort, ils pûssent renaître plus heureusement: Que pour les rendre capables de profiter d'un si grand bienfait, il leur a défendu de tuer aucune créature vivante, de voler, de se soüiller d'aucun vice honteux, de mentir, & de boire du vin. Il leur a encore recommandé six autres points, qui roulent tous sur des œuvres de miséricorde, & dont le principal est d'avoir ~~grand soin~~ des Ministres des Dieux, & de leur bâtir des Monasteres & des Temples. Les Bonzes ont ajoûté à cela bien des pratiques extérieures, qui leur sont d'une grande utilité: comme de se revêtir en mourant de robes de papier, & de Lettres de Change pour l'autre monde, sans quoi on ne parviendroit jamais à l'Elisée, mais on ne feroit que passer d'un corps à l'autre, tantôt dans celui d'un homme, & tantôt dans celui d'une bête.

La Doctrine intérieure, dont on ne fait part qu'à un petit nombre de Disciples, aux Esprits forts, aux Sçavans, & aux plus grands Seigneurs, & dans laquelle tous les Bonzes mêmes ne sont pas initiez, a pour fondement, ainsi que je l'ai déja remarqué, que le vuide est le principe de toutes choses; que les hommes mêmes n'ont point d'autre origine, ni d'autre fin; qu'on ne voit rien sur la terre, qui ne soit composé du vuide & des élemens, & qui ne retourne dans le néant, d'où il étoit sorti; qu'il n'y a point d'autre différence entre les corps, que la figure & la qualité: comme on voit l'eau prendre la forme du vase, où on la met, & suivant la nature du climat, ou du Ciel, par où elle passe, se résoudre en rosée, ou en pluye, former des nuages, de la gréle, ou de la neige; il en est de même des métaux, quand ils sont fondus, on en fait tout ce qu'on veut, & après qu'on leur a donné une certaine figure, refondez-les, il ne reste plus rien de ces figures. En un mot, nulle substance ne differe intrinséquement d'une autre, & toutes ont le vuide pour premier principe: principe infini, qui ne peut être, ni engendré, ni corrompu, mais qui n'a point d'ame, & ne peut avoir aucune puissance active, aucun entendement, aucune appétence.

Cela posé, si nous voulons vivre heureux, il faut, que par une profonde méditation de cette grande vérité, nous en venions jusqu'à nous dépoüiller de toute affection, & de tout sentiment, pour nous rendre semblables à nôtre principe;

à ne plus faire aucun usage de notre raison, à réprimer tous les mouvemens de nôtre cœur, afin de goûter ce repos divin, qui est la suprême félicité. Parvenus à cet heureux état, nous ne laisserons pas de nous conformer extérieurement à ce qui concerne les devoirs de la vie commune : nous pourrons même en donner des leçons aux autres, mais dans le secret du cœur, nous joüirons d'un bonheur inaltérable, que la connoissance de la vérité nous aura fait découvrir au-dedans de nous-mêmes, & nous regarderons comme des idées creuses, tout ce qu'on a coutume de dire de la vertu & du vice, des récompenses éternelles, dont on flatte les uns, & des châtimens, dont on menace les autres; nous n'aurons plus devant les yeux de l'ame, que le vuide & le néant.

Xaca étant mort après avoir fait ce Testament, son corps fut brûlé à la maniere du pays, sur un Bucher de bois odoriférant, & ses cendres partagées entre les hommes, les Esprits, & les Dragons de la mer. Il restoit une de ses dents, que le Roi de CEYLAN obtint, & qui fut longtems l'objet de la vénération & du culte des Indiens. A la fin cette prétenduë Relique tomba entre les mains de Dom Constantin de Bragance Vice-Roi des Indes, lequel refusa généreusement une somme d'or très-considérable, que le Prince, à qui on l'avoit enlevée, lui offrit pour la recouvrer; il la fit ensuite brûler, réduire en poudre, & jetter à la mer.

Xaca Auteur du culto d'Amida.

Xaca parloit souvent dans ses Livres d'un Prophete, plus ancien que lui, & qui avoit fait son séjour dans le Royaume de BENGALE, où les Indiens ont placé leurs Champs Elisées. Les Chinois le nomment OMI-TO, & les Japonnois AMIDA. Nous en avons déja parlé; il n'est pas croyable combien les Indiens ont multiplié les Dieux, qu'ils nomment tous FOES, FOTOQUES, ou FOTOGES; combien de contes extravagans ils en débitent, & combien les ruisseaux, qui sont sortis de cette source d'erreur, s'en sont éloignez par le mélange des Traditions, qu'on y a substituées, & qui se multiplient tous les jours. On en peut juger par les différentes Versions, que nous venons de voir de l'Histoire de Xaca.

CHAPITRE XIII.

De l'établissement de la Religion Indienne dans le Japon; de ses Martyrs, de ses progrès, de ses Pénitens, de ses Pélerinages, du Culte des Démons, des Esprits inférieurs, des pratiques, qui paroissent empruntées du Christianisme; des Langues sacrées, des Sacrifices, des Fêtes.

Epoque de l'introduction du Budsoau Japon.

CE fut l'Empereur Chinois MIM-TI, qui introduisit la Religion de Xaca dans ce grand Empire, ayant pour cet effet envoyé aux Indes des Lettrez avec ordre de s'en instruire exactement; & il y avoit

& de quelle maniere il y fut reçu.

tout au plus un an, que ces Députez étoient de retour à la Chine, que cette gangréne avoit déja gagné la Corée & le Japon. Ce fut vers l'an soixante-douze de Jesus-Christ. On ne peut dire avec quelle avidité les Japonnois la reçûrent. La Doctrine extérieure de Xaca trouva surtout dans ces Insulaires des dispositions admirables à lui donner un grand cours & un grand éclat. Il n'est rien en effet, qui leur paroisse difficile, quand il s'agit de se procurer un bonheur éternel, & d'honorer leurs Dieux. De-là ces Scenes tragiques si fréquentes de personnes de tout âge, & de tout sexe, qui se donnent la mort, qui le font de sang froid, & même avec joye, persuadez qu'ils font une chose très-agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront reçus d'abord dans leur Paradis, sans passer par aucune épreuve.

Martyrs de la Religion du Budso.

Rien n'est plus commun, que de voir le long des côtes de la mer des Barques remplies de ces Fanatiques, qui se précipitent dans l'eau chargez de pierres, ou qui percent leurs Barques, & se laissent submerger peu à peu en chantant les loüanges du Dieu CANON, dont le Paradis est, disent-ils, au fonds de l'Ocean; un peuple infini les suit des yeux, éleve jusqu'au Ciel leur courage, & veut recevoir leur bénédiction, avant qu'ils disparoissent. Les Sectateurs d'AMIDA se font enfermer & murer dans des Cavernes, où ils ont à peine assez d'espace pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer, que par un tuyau, qu'ils ont soin d'y ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance qu'Amida viendra recevoir leur ame au sortir de leur corps. D'autres vont sur des pointes de rochers extrêmement élevez, au dessous desquels il y a des mines de soûfre, dont il sort de tems en tems des flammes; & ils ne cessent point d'invoquer leurs Dieux, & de les prier de vouloir bien accepter le sacrifice de leur vie, qu'il ne s'éleve quelqu'une de ces flammes: dès qu'il en paroît une, ils la prennent pour le consentement du Dieu, & se jettent la tête la premiere au fond de ces abîmes. Enfin il y en a, qui se font écraser sous les roues des chariots, sur lesquels on porte les Idoles en procession, qui se laissent fouler aux pieds, ou étouffer dans la presse de ceux, qui se rendent aux Temples aux jours de grande solemnité. On ne voit rien de semblable dans la Religion du SINTO, & il ne faut pas être surpris, que cette Religion ait été éclipsée par celle-là, chez un Peuple naturellement susceptible de sentimens héroïques, que le SINTO ne réveille point.

Préparations qu'on y apporte.

La mémoire des prétendus Martyrs, dont je viens de parler, est en vénération parmi ceux, qui adorent les mêmes Dieux; on leur érige même quelquefois des Temples, ou des Chapelles; & il ne faut point douter, que ces honneurs ne soient encore pour une Nation aussi avide de gloire, que la Japonnoise, un puissant aiguillon, pour entreprendre des choses si étonnantes. Au reste une action de cette importance demande de grandes préparations. Dès qu'une personne a pris la résolution de quitter cette vie, pour l'échanger contre une meilleure, & plus durable, elle passe plusieurs jours sans dormir, & ceux de ses amis, à qui elle a fait part de son dessein, ne l'abandonnent plus. Le



Martyr futur ne les entretient, que du mépris du monde, & il fait même quelquefois sur ce sujet des discours publics; tous ceux, qui le rencontrent, lui font des présens. Enfin le jour destiné pour son sacrifice étant venu, il assemble ses parens, ses amis, ceux qu'il a engagez à lui tenir compagnie dans l'autre monde, & il fait à ceux-ci une exhortation vive & pathétique, pour les animer à persévérer jusqu'au bout dans un si généreux dessein : le festin d'adieu termine tous ces préparatifs, & au sortir de table, on se met en route. Ceux qui vont se précipiter dans les eaux, font provision d'une faulx, pour couper les herbes, & écarter les autres obstacles, qu'ils pourroient rencontrer sur leur passage.

L'esprit de pénitence, qui regne parmi les Japonnois.

Tous ne portent pas si loin le fanatisme, & n'achetent pas si cher l'espérance d'être bien reçus dans le Paradis de leur Dieu, mais il regne assez universellement dans la Religion des FOTOQUES, un esprit de pénitence, qui fera sans doute élever les Japonnois en jugement contre les Chrétiens au grand jour des vengeances. On en voit un grand nombre, qui de grand matin, au cœur de l'hyver, se dépoüillent tous nuds, & se font verser sur la tête & sur le reste du corps cent, & quelquefois deux cent cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le plus léger fremissement. D'autres entreprennent de fort longs Pélerinages, marchant pieds nuds par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, tantôt au soleil le plus ardent, tantôt à la pluye, ou par le froid le plus piquant, grimpant jusqu'au sommet des rochers les plus escarpez, courant avec une vîtesse inconcevable dans des lieux, où les Daims & les Chamois auroient, ce semble, de la peine à se tenir, & marquant à ceux, qui les suivent, les chemins par les traces de leur sang.

Quelques-uns s'engagent par vœu à invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, prosternez contre terre, frappant à chaque fois le pavé de leur front, qu'ils ont toujours ou écorché, ou plein de durillons; mais pour couper court sur cette matiere, dont le détail nous méneroit trop loin, le seul Pélerinage, que certains Bonzes appellez XAMABUGIS, Disciples zélez de Xaca, font de tems en tems, & que quantité de leurs dévots font à leur exemple, suffit pour montrer, que l'ennemi du genre humain exige & obtient plus de ces Insulaires pour les perdre, que le vrai Dieu ne nous demande pour nous sauver. En voici la description telle, que je l'ai tirée de plusieurs Mémoires, qui m'ont paru les plus sûrs.

Du grand Pélerinage des Budsoïstes.

Environ deux cent personnes s'assemblent tous les ans dans la Ville de NARA, éloignée d'environ huit lieuës de Méaco; & au jour marqué ils se mettent en marche de compagnie. Ils ont soixante & quinze lieuës à faire, pour arriver à leur terme, & les chemins sont ordinairement si affreux, parce qu'ils prennent par les bois & les deserts, que c'est beaucoup, quand ils en peuvent faire une par jour. D'ailleurs, outre qu'ils vont pieds nuds, chacun porte sa provision de ris pour tout le voyage. Il est vrai que cette charge n'est pas considérable, car on ne mange

que le matin & le soir, & à chaque fois on ne prend qu'autant de ris grillé, qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goute, & il faut s'en fournir avant que de partir; mais comme elle manque, ou se gâte bientôt, plusieurs en tombent malades. Quand ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans aucun secours, & la plûpart périssent misérablement.

A huit lieuës de Nara, on commence à monter, & il faut prendre des guides. Certains Bonzes nommez GENGUIS, qui se rendent exprès dans une Bourgade appellée OZINO, sont destinez à cette fonction; ils conduisent les Pélerins pendant huit autres lieuës, jusqu'au Bourg d'OZABA, où ils les remettent à d'autres Bonzes connus sous le nom de GUOGUIS, lesquels sont les Directeurs de ce Pélerinage. Ces deux especes de Bonzes menent une vie extraordinairement pénitente, on ne sçait même, ni de quoi ils vivent, ni où ils se retirent. L'idée qu'on a conçûë de ces hommes extraordinaires, leur figure, qui a quelque chose d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité, avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordez de précipices, qu'on ne cesse point de côtoyer, tout cela inspire une secrette horreur, capable de faire frémir les plus intrépides. De plus ces conducteurs passent pour avoir de fréquens entretiens avec les Démons, & tout ce qu'on remarque en eux, les feroit plûtot regarder comme des Esprits infernaux, que comme des hommes; ils se donnent néanmoins pour les confidens de Xaca, & le peuple les croit des Saints.

C'est en vertu de cette opinion, qu'ils prennent sur les malheureux Pélerins, qui se livrent entre leurs mains, une autorité plus que souveraine. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, & toutes les autres regles prescrites pour l'action importante qu'ils vont faire, après quoi, à la moindre faute, où ils voyent tomber quelqu'un, ils le prennent, & sans autre forme de procès, ils le suspendent par les mains à un arbre, & l'y laissent mourir de rage & de désespoir; car ces pauvres malheureux ne pouvant plus au bout d'un certain tems se soutenir, se laissent tomber, & roulant de précipice en précipice, sont bientôt mis en pieces par les pointes de rochers, & les racines d'arbres, contre lesquelles ils sont jettez. Il faut que les autres voyent cela sans rien dire: un fils, qui s'aviseroit de pleurer son pere; un pere, qui donneroit le moindre signe de compassion, en voyant son fils traité de la sorte, en recevroit pour récompense le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ, où les Bonzes font asseoir tous les Pélerins les mains en croix, & la bouche colée sur leurs genoux. C'est la posture la plus ordinaire aux Japonnois, quand ils prient. Il faut demeurer ainsi un jour & une nuit sans remuer; de grands coups de bâton puniroient sur le champ le moindre mouvement, que l'on se donneroit. Tout ce tems est destiné à examiner sa conscience, & à se préparer à une Confession, qu'on

qu'on doit faire de tous les péchez, où l'on est tombé depuis le dernier Pélerinage. Cet examen fini, toute la troupe se remet en marche, & au bout de quelques lieuës, on apperçoit comme un cercle de montagnes très-hautes, qui paroissent fort proche les unes des autres, & du milieu desquelles s'éleve un rocher escarpé, & isolé, qui semble se perdre dans les nuës; c'est la cime de ce rocher, qui est le terme du Pélerinage. Les GUOGUIS y ont dressé une Machine, par le moyen de laquelle ils font sortir du roc une longue barre de fer, qui soutient une balance extrêmement large; ils placent les Pélerins les uns après les autres dans un des plats de cette balance, & ils mettent dans l'autre un contrepoids pour faire l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, en sorte que la balance se trouve suspenduë immédiatement au-dessus du plus profond de l'abîme, dont le rocher est environné presque de toutes parts. Tous les autres Pélerins sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent entendre le Pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ses péchez. Si les Bonzes croyent s'appercevoir, qu'il ne parle pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouënt la barre; & ce misérable tombe dans le précipice, dont la seule vûë seroit capable de le saisir, & de lui ôter le jugement & la parole.

Dès que l'un a fini, l'autre prend sa place, & quand tous ont passé par cette dangereuse & humiliante épreuve, ils sont conduits dans un Temple de Xaca, où il y a une Statuë d'or massif de ce Dieu, d'une grandeur extraordinaire. Plusieurs Idoles de même métal, mais plus petites, l'environnent comme par honneur, & le nombre en augmente chaque année. Après que les Pélerins ont rendu leurs devoirs à Xaca, & employé vingt-cinq jours en diverses stations autour des montagnes, ils prennent congé de leurs Directeurs, à qui chacun donne la valeur de quatre écus: puis ils se rendent tous ensemble à un autre Temple, au sortir duquel ils se régalent, avant que de se séparer. Enfin chacun se retire chez soi par le chemin, qu'il juge le plus à propos de prendre.

J'ai trouvé dans les Lettres d'un ancien Missionnaire quelques circonstances, qui ajoûtent & changent beaucoup au récit, que je viens de faire; mais il y en a, qui me paroissent assez peu vraisemblables. Il y est dit, qu'on se prépare à cette dévotion par cent jours de continence, mais on n'explique point si cela doit précéder le départ, ou si ces cent jours sont les soixante & quinze, que dure le voyage, & les vingt-cinq, qu'on demeure au terme. Il y est encore marqué, que l'endroit, où les GUOGUIS reçoivent les Pélerins, est le commencement d'un Bois, où l'on entend des cris épouvantables, & où l'on voit des feux de toutes parts, quoiqu'il ne soit point habité; qu'on est souvent surpris, qu'au lieu d'un homme, il en paroît deux parfaitement semblables, si ce n'est que le phantôme n'a point sur la poitrine une petite planche, que tous les Pélerins sont obligez de porter, & sur laquelle sont écrits leurs noms, & celui de leurs Pays; que cette multiplication se fait en même tems de tous les Pélerins, &

qu'aussitôt qu'on a invoqué le Dieu DENIX, tous les phantômes disparoissent : qu'après la Confession, tous jurent sur une certaine Idole, de ne jamais rien révéler de ce qu'ils ont entendu ; que pendant les vingt-cinq jours, qu'on passe au terme du Pélerinage, on ne dort point ; que tous les Pélerins sont vêtus uniformément d'une Tunique d'une grosse toile, & d'une ceinture, qui les tient fort serrez ; qu'ils passent tout ce tems à marcher ensemble par le désert, & que de tems en tems on allume un grand feu, pour les délasser ; que s'il arrive alors à quelqu'un de s'endormir, on le réveille aussitôt à grands coups de bâton ; que tous gardent un profond silence, & ne s'occupent que de la méditation, dont leurs guides ont soin de leur marquer les points ; enfin, que si quelqu'un meurt pendant le voyage, on se contente de couvrir le cadavre de pierres, & de dresser à côté un poteau, sur lequel on marque son nom & son pays.

Après tout, cette diversité n'a rien dans le fond, qui doive surprendre. Les premiers Missionnaires n'entendoient pas d'abord assez la Langue du Pays, pour bien comprendre tout ce qu'on leur disoit. Il ne faut pas douter non plus, qu'on n'ait souvent cherché à mêler du merveilleux dans les récits, qu'on leur faisoit, & ils ont peut-être cru devoir nous instruire de tout ce qu'ils apprenoient, sans prétendre nous obliger d'y ajoûter plus de foi, qu'ils n'y en ajoûtoient eux-mêmes. Enfin il est très-croyable que des Pélerins, qui jeûnent beaucoup, fatiguent extraordinairement, sont dans des transes continuelles, & ne dorment, qu'à la dérobée, voyent bien des choses, qui n'existent, que dans leur imagination échauffée, & prévenuë par les récits de ceux, qui les ont précédez.

Du culte des Démons.

J'ai dit, que les Démons ont des Temples & un culte réglé au Japon ; mais je ne trouve nulle part en quoi précisément consiste ce culte, qui n'appartient peut-être qu'à la Religion Indienne. Ce qui est certain, c'est que la seule crainte en est le motif ; on ne demande rien à ces Puissances Infernales, si ce n'est, qu'elles ne fassent point de mal ; mais comme la crainte est un motif encore plus actif, que l'espérance ; on n'épargne rien pour calmer la fureur de ces Esprits de ténébres. Rien n'est plus superbe, ni plus riche que leurs Temples, & le concours de peuple, qui s'y fait, est au-dessus de toute expression. J'ai lû dans quelques Mémoires, que l'on n'entreprenoit aucune expédition militaire, sans aller auparavant leur rendre ses hommages. On assûre aussi, que ces malins Esprits se font souvent voir en songe à ceux, qui leur sont plus particuliérement dévoüez ; plusieurs Bonzes sont en commerce avec eux, & n'en font point mystere.

Des Esprits inférieurs.

On voit dans quelques Temples la figure d'une femme, appellée QUENENOA, qui tient entre ses bras un petit enfant, & à qui l'on s'adresse pour obtenir sa médiation auprès des Dieux ; mais je n'ai pû sçavoir, à laquelle des deux Religions cette Idole appartient ; peu d'Auteurs en ont parlé, & Kempfer n'en fait point mention : je dis la même chose de certains Esprits d'un ordre inférieur, que les Japonnois reconnoissent, & qu'ils croyent for-

mez, aussi bien que les sept grands Esprits célestes, de la premiere Dynastie des Camis, d'une matiere plus subtile que l'élementaire : ils leur attribuënt à peu près la même qualité & le même ministere, que nous attribuons aux Anges ; ce sont, disent-ils, les Ministres des Dieux, ils contemplent sans cesse la Majesté divine, & ils sont préposez à la garde des hommes ; il est peu de personnes, qui ne portent sur elles la figure de ces Esprits tutélaires.

Des pratiques de Religion que les Japonnois semblent avoir empruntées du Christianisme.

Qui ne croiroit, que les Japonnois ont tiré ce sentiment de nos saints Livres, & reçu quantité de pratiques par des Traditions Chrétiennes ; quoiqu'il ne soit pourtant pas trop aisé de sçavoir, ainsi que je l'ai déja observé, comment elles ont pû parvenir jusqu'à eux? Les plus marquées de ces pratiques sont, 1°. un signe de Croix, mais en Croix de saint André, que ces Insulaires font assez souvent sur eux, principalement le matin en se levant. Quand on leur en a demandé la raison, ils ont répondu, que c'étoit pour chasser le Démon. On sçait d'ailleurs, que le Roi de Saxuma, qui reçut saint François Xavier dans son Royaume, portoit une Croix dans son Ecusson, ce qui est assez surprenant dans un Pays, où la Croix est le supplice le plus infamant. 2°. Un Chapelet composé de cent quatre-vingt grains passez dans un fil, qu'on laisse dans sa longueur. Les Japonnois disent, que toutes les especes de péchez se réduisent au nombre des grains, dont ces Chapelets sont formez. Au reste, les deux Religions ont chacune le leur. Kœmpfer, qui a fait graver celui, dont usent les Sintoïstes, lui donne la même figure qu'aux nôtres. 3°. La coutume de sonner à certaines heures une Cloche, comme nous faisons trois fois le jour pour l'*Angelus*. Au son de cette Cloche tout le monde se met à genoux, & invoque à haute voix le Dieu le plus honoré dans la Secte, qu'il a embrassée. 4°. Les Pélerinages, que nous avons vû être également en usage dans les deux Religions, & y avoir pour but d'obtenir le pardon de ses péchez, & la rémission de la peine. 5°. Les Processions, où l'on porte les images des Dieux, & leurs Reliques. 6°. Les Vœux & les Prieres publiques, pour fléchir le Ciel dans les grandes calamitez. On prétend avoir dans un Temple de Méaco une dent de Xaca, qui y attire bien des offrandes, surtout lorsqu'on a besoin de pluye ou de beau tems. 7°. Le droit d'asyle, dont tous les Temples joüissent. 8°. Des especes de Canonisations, qu'il ne faut pas confondre avec les Apothéoses. 9°. L'ordre Hiérarchique établi dans la Religion des FOTOQUES, & dont nous parlerons bientôt. 10°. Les Lampes & les Bougies allumées devant les Idoles. Nous rapporterons ailleurs quelques autres rapports, qui ne sont pas moins formels, que ceux-ci.

De la Langue sacrée.

Toutes les Prieres & les Loix anciennes, particulierement celles, qui regardent la Religion, sont dans un langage sacré & inintelligible; car on assûre, que ceux mêmes, qui se donnent pour les Interpretes des Dieux, ne l'entendent pas plus, que les autres ; mais ils parlent d'autant plus hardiment, que personne n'est en état de les convaincre d'imposture. Ce langage au reste, paroît plus ancien, que l'introduction du BUDSO

dans l'Empire, mais il a été adopté par les Ministres BUDSOÏSTES, qui passent aujourd'hui pour en être les principaux dépositaires, & qui étant les plus grands imposteurs de l'univers, sont charmez de pouvoir éblouïr le peuple par ce merveilleux, & de lui persuader qu'ils ont avec leurs Dieux un commerce bien plus intime, que les CANUSIS avec les CAMIS.

Du Sacrifice. Quant aux sacrifices, ils sont à peu près les mêmes dans les deux Religions, c'est-à-dire, qu'ils se réduisent par tout à brûler des parfums sur une espece de table élevée en forme d'Autel, & placée vis-à-vis les Idoles; au moins je n'en trouve point d'autres dans aucun Mémoire bien sûr. Le peuple, qui assiste à ces sacrifices, y fait paroître un grand respect; on peut dire encore, que les Bougies allumées devant ces mêmes Idoles, sont une espece de sacrifice, qu'on leur fait.

Des Fêtes. Le BUDSO a aussi laissé dégénérer ses Fêtes en spectacles, mais un peu moins, que le SINTO; elles y ont toujours un extérieur plus religieux. Une des plus considérables est celle du quinziéme jour de la septiéme Lune, on l'appelle *la Fête de l'Homme*, & elle commence par une Procession, où paroissent d'abord quinze ou vingt Chars de triomphe, tirez chacun par trente, ou quarante hommes, & tous remplis de machines symboliques, placées sur de magnifiques tapis. Des troupes d'enfans richement vêtus accompagnent les machines, & jouënt de toutes sortes d'Instrumens. Ceux, qui ont fait la dépense des Chars, ou qui ont inventé les machines, suivent en bel ordre; d'autres Chars, en plus grand nombre, viennent après, ornez de peintures exquises, avec des représentations des plus beaux Monumens de l'antiquité, & environnez de gens armez de toutes pieces.

Ce cortege se rend dans le Temple du Dieu, en l'honneur de qui la Fête se célebre; il y demeure jusqu'au soir, & alors il en sort dans le même ordre. L'Idole le suit portée sur un brancard par des hommes, qui semblent succomber sous le poids de la Majesté divine. La Maîtresse du Dieu paroît ensuite, portée aussi sur un brancard; & après quelques tours par la Ville, se rencontre, comme par hazard, vis-à-vis d'un troisiéme brancard, où est l'Epouse légitime. Ceux qui portent celui-ci, se mettent alors à courir de tous côtez, & tâchent d'exprimer par leur action le chagrin, que cause à la Déesse la vûë de sa Rivale. Ce chagrin se communique bientôt à une partie du peuple, qui fond en larmes; tout le monde s'approche confusément des brancards, comme si chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, son Epouse, & sa Concubine. Au bout de quelque tems, tous reprennent sans beaucoup d'ordre, le chemin du Temple, où les Idoles sont remises à leurs places, & chacun se retire chez soi.

Une autre Fête, qui se célebre à SACAY pendant la sixiéme Lune, a quelque chose de plus simple, & de plus sérieux; on choisit les plus belles & les plus grandes ruës de la Ville, & on en ferme de barrieres toutes les avenuës. A une heure marquée, on voit sortir d'une maison de Bonzes une Idole à cheval, le cimeterre à la main, suivie de deux

Pages, dont l'un porte son Arc, & ses Fléches; & l'autre, un Oiseau de proye. Après eux viennent des gens de pied & de cheval en grand nombre, portant tous quelque chose à la main, plusieurs ayant une grande suite de livrée, & tous répétant sans cesse d'un ton joyeux, *mille ans de plaisir*, *mille milliers d'années de joye*. Les Bonzes du Monastere, d'où cette marche est partie, viennent ensuite; & derriere eux, une nombreuse Noblesse à cheval. Une troupe de Sorcieres vêtuës de blanc les suivent, en chantant les loüanges de leur Dieu; le tout est terminé par un grand Norimon doré, environné de quantité de gens armez, & porté par vingt hommes, qui répetent continuellement, comme par maniere de refrein : *mille ans de plaisir, mille milliers d'années de joye*. Ce Norimon est vuide; néanmoins dès que le peuple l'apperçoit, il lui rend les mêmes respects, que si le Dieu y étoit, & on lui fait quantité d'offrandes, dont les Bonzes sçavent bien profiter.

On ne peut gueres douter, qu'une troisiéme Fête, qui se solemnise pendant la seconde Lune, n'ait eu une origine religieuse, mais elle n'a plus rien de la Religion, & elle est devenuë l'occasion de bien de désordres. Une troupe de Cavaliers vont au sortir de table, bien armez & bien montez, dans une espece d'esplanade, chacun portant sur son dos la figure du Dieu, dont il a embrassé la Secte. Dès qu'ils sont tous arrivez, ils forment divers Escadrons, puis ils se livrent un combat, qui n'est point du tout un jeu; il commence à coups de pierre, ausquelles succedent les fléches, ensuite les lances; enfin on se mêle le sabre à la main, & on ne s'épargne point; c'est le rendez-vous de tous ceux, qui ont quelque querelle à vuider, & on se venge sous le masque de la Religion, & sous les auspices des Dieux. Le Champ de bataille reste toujours couvert de morts, & de blessez, & c'est à quoi se termine la Fête, qui paroît avoir été instituée, pour décider par les armes la presséance entre les Dieux d'un même Ordre.

CHAPITRE XIV.

Des obseques, du Deüil, du retour des ames dans les maisons, & de la maniere dont elles y sont reçûës; des Mariages.

Des obseques.

LEs obseques ont toujours fait parmi les peuples même les plus barbares, un des principaux devoirs de la Religion. Il paroît, qu'elles se font par tout le Japon d'une maniere assez uniforme, malgré la diversité des Sectes, à quelques cérémonies près, que les BUDSOÏSTES y ont introduites; elles ne different pas même beaucoup, lorsqu'il s'agit des pauvres. Les Ministres des Temples vont processionnellement chercher le corps, & le portent en chantant dans leur Cloître, où ils l'inhument, & ils ne reçoivent pour cela aucun salaire, si on ne le leur donne à titre d'aumône; mais ils ont eu grand soin de tirer du mala-

de, avant sa mort, tout ce qu'ils en vouloient avoir. Pour ce qui est des gens de qualité, il y a un peu plus de différence selon les Sectes, ou les Provinces. Voici ce qui se pratique à Méaco, où l'on peut croire, que la présence du Dairy a fait retenir le plus ancien usage.

Une heure avant qu'on leve le corps, les amis du défunt vont en cérémonie, & magnifiquement vêtus, au lieu, où l'on doit le porter, comme pour en prendre possession. Le Convoi commence à l'heure marquée, & marche en cet ordre. 1°. Les femmes, tant les parentes du mort, que celles, qui étoient le plus de sa connoissance; elles sont habillées de blanc, & ont sur la tête un voile de différentes couleurs. Toutes ont leurs Suivantes derriere elles, & les plus qualifiées sont portées dans des Norimons, dont l'appareil ne se sent nullement d'une cérémonie lugubre. 2°. Plusieurs des principaux de la Ville, qui veulent par-là témoigner l'amitié, qu'ils portoient au défunt, & qui sont parez, comme s'ils venoient pour assister à ses nôces. 3°. Après un assez grand intervale, le Supérieur des Bonzes le plus titré dans la Secte, que professoit le mort : il est tout couvert d'or & de soye, porté dans un superbe Norimon, & environné d'une troupe d'autres Bonzes revêtus d'une maniere de surplis, & d'un manteau noir par dessus. 4°. Un homme seul, habillé de cendré, qui est aussi bien que le blanc, une couleur de deüil, portant une torche de pin. 5°. Deux cent Bonzes chantant les loüanges de leur Dieu. Il y a parmi eux un homme, qui frappe sans cesse sur un bassin, comme on fait sur une timbale. 6°. Plusieurs autres hommes, qui portent au bout de longues picques de grands paniers faits de carton, pleins de roses, ou d'autres fleurs artificielles, dont en secoüant les picques, ils forment une espece de pluye ; & comme si ces fleurs tomboient véritablement du Ciel, le peuple s'écrie, que le défunt est allé en Paradis. 7°. Huit jeunes Bonzes de dix-huit à vingt ans, portant sous le bras de grandes baguettes renversées, au bout desquelles est écrit sur de petits drapeaux le nom du Dieu de la Secte, dont étoit le mort. Ce nom est encore écrit sur dix lanternes fermées d'une toile fine, lesquelles sont portées par dix autres Bonzes, qui suivent immédiatement, & sont précédez de deux petites torches, qui ne sont point allumées, mais on doit s'en servir pour mettre le feu au bucher : elles sont portées par deux hommes vêtus de cendré, comme celui, qui porte la premiere. 8°. Une troupe de gens habillez de la même couleur, portant sur le haut de la tête de petits chapeaux de figure triangulaire noüez sous le menton. Ces chapeaux sont d'un cuir noir, & luisant comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y est encore écrit en gros Caracteres, & il l'est aussi en lettres d'or sur un grand Ecriteau de toile fine, qu'un homme porte à la suite de ces derniers.

Après ce cortege, le corps paroît porté par quatre hommes, dans un Norimon extrêmement orné. Il est habillé de blanc ; & dans la posture, où l'on est en priant, chacun selon le Rit de sa Religion. Il a par-dessus ses habits une robe de papier, où sont écrits certains Caracteres



Obséques des Japonnois, comme elles se pratiquent à Meaco.

Mathey fecit.

myſtérieux, qui doivent lui faire ouvrir l'entrée de l'Eliſée. Ses enfans, s'il en a, ſont autour de lui, habillez comme aux jours des plus grandes ſolemnitez; & le plus jeune porte une torche allumée, avec laquelle il doit le premier mettre le feu au bucher. Ce bucher remplit une foſſe creuſée dans la terre au milieu d'un champ fermé de murailles; les murailles ſont tenduës de drap noir, & ont chacune une porte. Aux deux côtez du bucher, il y a deux tables; ſur l'une ſont toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & ſur l'aûtre, un grand braſier.

Dès que le corps eſt entré dans l'enclos, les Bonzes le placent avec le Norimon au milieu du bucher. Leur Chef s'approche auſſitôt; & tenant à la main la torche allumée, que portoit le plus jeune des fils du mort, il tourne trois fois autour du bucher, en la remuant à peu près comme nous ferions l'Encenſoir; puis il récite quelques prieres, enſuite il rend la torche à celui, de qui il l'a reçûë, lequel la jette à l'inſtant au milieu du bucher. Les deux autres torches ſont enſuite allumées, & on s'en ſert pour mettre le feu en pluſieurs endroits du bucher, où l'on verſe de l'huile, des parfums, & pluſieurs autres matieres odoriférentes, & propres à prendre feu. Quand le corps eſt conſumé, la famille environne la table, où eſt le braſier, y répand des parfums, ſe met à genoux, & adore le défunt, dont elle ſuppoſe, que l'ame eſt dans le Paradis de ſon Dieu.

Cela fait, on donne aux Bonzes leur rétribution, à chacun ſelon ſon grade; la moindre eſt de la valeur d'un ducat; il y en a, qui montent à vingt écus. Le lendemain les parens, & les amis du défunt vont recueïllir ſes cendres, & les mettent dans un vaſe doré, qu'ils couvrent d'un voile fort riche, & qu'ils placent dans l'endroit même, où étoit le bucher: il y demeure ſept jours, pendant leſquels les Bonzes y vont faire des prieres. Il eſt enſuite porté au lieu, qui lui eſt deſtiné, & poſé ſur une pierre en maniere de piédeſtal, ſur laquelle le nom du défunt, & celui du Dieu, dont il avoit embraſſé la Secte, ſont gravez. Au bout de ſept mois on recommence preſque toutes les mêmes cérémonies, & on en fait autant au bout de ſept années; il y a même des perſonnes, pour qui on les renouvelle tous les quinze jours, c'eſt ſuivant la dépenſe, que la famille veut faire; les Bonzes ſont toujours prêts, parce qu'ils ſont bien payez. On voit par tout ce cérémonial, que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour ce peuple, qui la regarde moins comme un mal, que comme un paſſage néceſſaire au vrai bonheur.

Le deüil dure deux ans, & pendant un ſi long tems, il faut s'abſtenir de toute ſorte de plaiſirs, c'eſt-à-dire, qu'on commence par prendre part au bonheur du mort, & qu'enſuite on pleure ſa perte. La façon, dont on eſt alors vêtu, inſpire la triſteſſe; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les hommes le ſont à peu près comme les femmes. Les uns & les autres portent une coëffure, qui conſiſte dans une eſpece de bandeau carré, auquel eſt couſu un grand linge, qui tombe par derriere comme un crêpe; la robe de deſſus eſt d'une largeur extraordinaire, & ſe

Du deüil.

ferme sur l'estomach ; elle doit être toute unie, & sans doublure. La ceinture, qui est fort large, & en réseau, fait ordinairement deux tours, & tout l'habillement doit être de toile écruë. Cette simplicité est accompagnée d'une admirable modestie ; on marche lentement, les yeux baissez, & les mains dans les manches.

Retour des ames dans leurs familles, & comment elles y sont reçûës.

Ce que je trouve à la suite de ceci dans les Mémoires, que j'ai ramassez sur cet Article, me paroît convenir uniquement à ceux, qui croyent que les ames mettent trois ans à se rendre au Paradis de leur Dieu. On suppose, que pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur famille; supposition d'autant plus ridicule, que les ames se retrouvant au bout de l'année précisément au même terme, d'où elles sont parties, elles ne pourroient jamais arriver à leur terme. Quoiqu'il en soit, on a établi une Fête, pour les recevoir, & le treiziéme jour de la septiéme Lune y est consacré. Toutes les maisons sont ornées, comme s'il s'agissoit de l'entrée publique d'une personne du premier rang. Le soir, qui précede la Fête, chaque famille sort de la Ville en grand appareil ; & quand on est arrivé au lieu, où se doivent trouver les ames, chacun leur fait de grands complimens sur leur bien-venuë : on les invite à se reposer, on leur présente des rafraîchissemens, & l'on commence avec elles une conversation assez plaisante, qui dure au moins une heure. Après cela une partie de la famille prend congé d'elles, pour aller préparer toutes choses dans la maison. Les autres demeurent encore quelque tems à les entretenir, puis ils les invitent à venir avec eux. La conversation continuë pendant tout le chemin, un grand nombre de flambeaux les accompagnent ; & en entrant dans la Ville, ils la trouvent toute illuminée.

Le dedans des maisons est aussi éclairé par tout, & les tables y sont magnifiquement servies, les morts ont leurs couverts comme les vivans, & suivant le principe de la plûpart des Japonnois, qui croyent notre ame formée d'une matiere extrêmement subtile, on ne doute pas, que celles-ci ne sucent la plus pure substance de tous les mets, qu'on leur présente. Après le repas, chacun va rendre visite aux ames de ses amis, & de ses voisins ; & la nuit se passe ainsi à courir toute la Ville : la Fête dure tout le jour suivant jusqu'au soir (a) ; & alors les ames, qu'on croit suffisamment délassées & rafraîchies, sont reconduites avec la même cérémonie que la veille, jusqu'au lieu, où l'on étoit allé les recevoir. Les campagnes sont encore éclairées cette seconde nuit, afin qu'elles puissent retrouver leur chemin ; & de peur que quelques-unes ne soient restées dans les maisons, & ne se trouvent embarassées pour rejoindre les autres, on jette quantité de pierres sur les toits, & l'on visite avec soin tous les Appartemens, en donnant partout de grands coups de bâton, comme font les Sauvages du Canada, dans une occasion toute pareille. Ce n'est pas même parmi les Japonnois, non plus que parmi ces Barbares, uniquement pour la raison, que je viens de dire, qu'on en use ainsi, mais

(a) Quelques Auteurs semblent dire qu'elle dure deux fois vingt-quatre heures.

encore,

encore, pour n'être point importuné de ces fâcheux hôtes, dont les uns & les autres craignent les apparitions, ainsi que les enfans parmi nous.

Les Mariages. J'ai longtems balancé si j'entrerois dans quelque détail au sujet des mariages des Japonnois, parce que je ne trouve rien sur cela de bien marqué, que dans des Mémoires (a), qui n'ont pas la réputation d'être fort sûrs, & dont l'Auteur se contredit même ici d'une page à l'autre; car après avoir avancé, que » les Japonnois prennent garde surtout, » que le mari & la femme ne different que très-peu en âge, en biens » & en qualité; » il nous assûre qu'au Japon, » le mari non seulement épouse une fille sans bien, » mais même est obligé de lui donner un doüaire. Cependant pour ne rien omettre de ce que j'ai pû recueillir des usages de nos Insulaires, voici ce que cet Auteur, auquel on donnera telle créance, qu'on jugera à propos, a écrit sur cet article.

» Encore que les Japonnois ayent » autant de femmes, qu'ils en veu» lent, il n'y en a qu'une de légiti» me, & qui mange avec le mari; » toutes les autres étant obligées de » la servir: aussi ses enfans héritent» ils de tous les biens du pere, qui » donne aux autres très-peu de cho» se.... Toutes choses étant dispo» sées, on va de grand matin chez » l'un & chez l'autre, qu'on met » chacun dans un carosse, tiré par » des bœufs, ou par des chevaux; » puis on les mene hors la Ville, au » son de plusieurs instrumens, sur » une colline, où chacun va par des » chemins tout différens, au milieu » d'une grande foule, d'où ils au» roient peine à sortir, si des Archers » ne fendoient la presse. Après le » carosse du Marié, suivent quanti» té de chariots chargez de présens » pour la mariée, ou plutôt de son » doüaire; & au même tems, qu'elle » le reçoit, elle le donne à ses pa» rens, en reconnoissance de la pei» ne, qu'ils ont prise de l'élever. » Ainsi un pere est riche, suivant le » nombre de ses filles, principale» ment si elles sont belles, celles-ci » étant mises à bien plus haut prix » que les autres....

» Un peu devant que d'arriver à » la colline, dont nous avons parlé, » la mariée sort de son carosse, & » pendant qu'elle y monte seule de » son côté, le marié avance aussi seul; » l'un & l'autre n'étant escortez que » de leurs parens, qui les accompa» gnent, & de quelques Joüeurs » d'Instrumens; ce qui se fait par » des montées coupées par le milieu » d'une barriere, qui sépare en mon» tant les mariez de leurs proches. » Au haut de la colline, tous ces » gens se séparent, & prennent pla» ce, les parens derriere la mariée, » & tous les Joüeurs d'Instrumens » derriere le marié, l'un & l'autre un » peu éloignez. Ces parens sont deux » à deux sous un parasol porté par » des valets, pendant que de l'autre » côté les Joüeurs d'Instrumens » mettent en pratique tout ce qu'ils » sçavent; les uns étant assis à ter» re, & faisant je ne sçai quel bruit » sur je ne sçai quels instrumens, » qui n'ont rien de semblable aux » nôtres. D'autres frappent avec des

(a) Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies vers les Empereurs du Japon.

» bâtons sur des boules de cuivre, » lesquelles étant creuses & penduës » à des chaînes, qui sont attachées à » deux gros bâtons en travers, font » un certain bruit, sur lequel ces » gens se remuënt en cadence.

» Entre les parens des mariez & » les Joüeurs d'Instrumens, est une » Tente fort éclairée. Tout le de- » hors est couvert de papier huilé, » mais le dedans est tapissé d'une » belle étoffe de soye. Sa figure, » qui est octogone, finit insensible- » ment par six pointes, ou Pirami- » des, soûtenuës de quatre Piliers. » Au milieu de la Tente est un fort » bel Autel, où est le Dieu du Ma- » riage représenté avec une tête de » chien, les bras ouverts, & un fil » de laton entre les mains (*a*). Par la » tête de chien, les Japonnois veu- » lent faire entendre, que la fidélité » & la vigilance sont nécessaires dans » le mariage; comme par le fil de » laton ils représentent l'union étroi- » te, qui doit être entre les mariez... » Devant l'Idole il y a un Prêtre, à » la main droite duquel est la ma- » riée, & à la gauche le marié, cha- » cun desquels tient en main une » torche ardente. La mariée allume » la sienne aux lampes, qui brûlent » à l'entour de la Tente; pendant » que le Prêtre marmote je ne sçai » quelles paroles.... Après, le ma- » rié allume la sienne à celle de la » mariée, & les assistans font un » cri de joye, & leur souhaitent » toute sorte de prospérité dans la » suite de leur mariage, à quoi le » Prêtre ajoûte sa bénédiction....

» Pendant que les nouveaux ma- » riez sont occupez sur la colline à » leurs cérémonies, ceux qui sont » demeurez au pied, ne le sont pas » moins; les uns à jetter dans le feu » les babioles de la mariée, lors- » qu'elle étoit encore enfant; d'au- » tres à mettre en mille postures un » roüet, une quenoüille; d'autres » enfin à faire la ronde à l'entour du » chariot, où est l'argent, qui lui est » donné pour sa dot... Pour con- » clusion, les Prêtres tuent au pied » de la colline deux bœufs de Siam, » & quelques moutons (*b*), qu'ils » sacrifient au Dieu du mariage.... » On ramene *ensuite* la mariée dans » son carosse, parmi les cris de joye » du peuple, & l'harmonie des Mu- » siciens, au logis du marié, où ce- » pendant de jeunes gens sont occu- » pez, les uns à planter des pavillons » sur la terrasse, & autres lieux les » plus élevez: d'autres à se parer de » Guirlandes, & à semer de fleurs » tous les endroits de la maison. » Cette allegresse, dont la dépense » est incroyable, dure ordinaire- » ment huit jours. Pour l'âge au- » quel les Japonnois marient leurs » filles, c'est d'ordinaire à quinze » ou à seize ans, & pas plus tard, » cette Nation ne pouvant se passer » de femmes; & même il arrive sou- » vent, qu'on les marie dès le ber- » ceau, ce qui s'exécute ponctuelle- » ment, aussitôt qu'elles sont en âge.

(*a*) C'est une des manieres dont on représente le Dieu Amida.

(*b*) Il n'y a au Japon des Moutons, que depuis que les Portugais y en ont porté, qui y ont assez multiplié. Les bœufs dont parle ici l'Auteur, sont des bufles, qui sont naturels au Pays.

CHAPITRE XV.

Des Bonzes, ou Prêtres de la Religion Indienne; des Bonzies, & des Temples de cette Religion.

Des Bonzes Budsoïstes.

DE tous les rapports, qui se trouvent entre le BUDSO & le Christianisme; il n'en est peut-être point de si formels que ceux, qu'ont entr'eux les Ministres des deux Religions; car il est vrai de dire, que les (a) Bonzes BUDSOÏSTES composent une Hiérarchie, qui differe très-peu de celle de l'Eglise Catholique. Ils ont un Grand-Prêtre nommé XACO: apparemment parce qu'il est comme le Successeur, ou le Vicaire du grand Xaca. Ce premier Chef de la Religion a un pouvoir suprême, qui s'étend jusques sur l'autre vie: non seulement il peut abréger le tems du *Purgatoire*, mais on lui attribuë même le pouvoir de tirer les ames de l'Enfer avant le tems, & de les placer dans le Paradis, sans qu'elles soient obligées de passer par de nouvelles métamorphoses. D'ailleurs toutes les Sectes du BUDSO lui sont soumises, il peut les abolir, & en établir de nouvelles, & nulle ne peut être reçûë, qu'elle n'ait son attache. C'est à lui à décider sur le sens des Livres de XACA: les Rits & tout le Cérémonial de cette Religion, sont de son ressort. Ceux qui ont avancé, que les apothéoses des Empereurs & des autres Personnes illustres lui appartiennent, ignoroient, que les apothéoses sont plus anciennes, que le BUDSO, & dépendent du seul Dairy, qui est le Chef suprême du SINTO. A la vérité le XACO, qui a la même autorité dans le BUDSO, peut faire dresser des Autels, ériger des Temples, & décerner un culte aux *Saints* & aux *Martyrs* des Sectes, qui dépendent de lui: mais il paroît que dans toutes les Sectes l'apothéose est du ressort du seul Dairy.

Des Tundes.

Enfin lui seul peut consacrer les TUNDES, qui sont comme les Evêques de cette Religion; mais ce n'est pas à lui à conférer cette dignité, à laquelle il y a de grands revenus attachez. L'Empereur Cubo-Sama s'en est attribué le droit. Après que le Xaco a confirmé cette nomination, & consacré le Tunde, il lui accorde le pouvoir de dispenser dans les cas ordinaires. Ces Prélats, si j'ose me servir de ce terme, peuvent encore en vertu de leur consécration, appliquer aux vivans & aux morts les mérites des Dieux & des Saints: pouvoirs, qu'ils ne communiquent aux simples Prêtres, qu'a-

(a) Il paroît que dans les Relations du Japon le terme de BONZES est particulierement affecté aux Prêtres BUDSOÏSTES; peut-être parce qu'il a été donné aux Prêtres Chinois, qui suivent la Doctrine de Xaca; il est certainement moderne, mais je n'en ai pû découvrir l'origine. Il est cependant certain, que sous le nom de Bonzes, les Missionnaires du Japon ont confondu tous les Ministres des faux Dieux: car ils ne distinguent jamais ceux de l'une & de l'autre Religion; & nous en userons de même dans cette Histoire, faute de pouvoir toujours les distinguer.

vec de grandes restrictions. Au reste ces TUNDES sont pour la plûpart Supérieurs des Monasteres de Bonzes, avec lesquels ils vivent en communauté ; car tout le Clergé du BUDSO est régulier, & peut être regardé comme un Ordre Religieux, divisé en plusieurs Congrégations, qui reconnoissent le même Général.

Habillemens des Bonzes BUDSOÏSTES.

En effet ces Ministres sont partagez en plusieurs Sectes; toutes quoique soumises à un même Chef, irréconciliablement ennemies les unes des autres. On les distingue par la couleur de leurs habits; car pour la forme, il paroît qu'elle est presque la même pour tous, & qu'elle a quelque chose de celle de nos Moines. S. François Xavier parle pourtant dans ses Letres de quelques-uns, qui étoient vêtus à peu près comme l'étoient les Ecclésiastiques de son tems; si pourtant ce Saint ne confond point ici, comme ont fait après lui tous les Missionnaires, les Ministres des deux Religions. J'ai observé, que chacun embrasse la Secte, qui lui agrée d'avantage, & il arrive de-là, que non seulement les Villes & les Provinces, mais les familles mêmes & les maisons des particuliers, sont souvent partagées sur le fait de la Religion. Cependant, comme l'animosité des Bonzes entr'eux, ne passe point à leurs Sectateurs avec leurs sentimens sur le culte des Dieux, cette diversité de croyance ne trouble en aucune maniere le repos des familles, & ne porte aucun préjudice à la société civile.

Des différentes Sectes de ces Prêtres.

Le nombre des Sectes, qui partagent la Religion des FOTOQUES, est fort grand, & il s'en forme encore de tems en tems de nouvelles. Dans une Religion aussi tolérante, & dans un Pays, où l'on n'a jamais crû devoir gêner les Peuples sur cet article, avant la persécution, qui s'est élevée contre le Christianisme ; il ne faut qu'un prétendu Saint, ou un homme qui ait la hardiesse de contrefaire l'inspiré, pour ériger un nouveau culte. Je me contenterai d'indiquer ici les principales & les plus anciennes. La premiere est celle des XENXUS, qui n'enseignent, que la doctrine intérieure de XACA ; aussi ne s'attachent-ils gueres qu'aux Grands, dont la pensée inquiétante d'une vie future troubleroit les douceurs, & les avantages, qu'ils trouvent dans la vie présente. On appelle XODOXINS ceux de la seconde Secte ; ils tiennent, ou du moins ils enseignent l'immortalité de nos ames, & rendent un culte spécial à AMIDA. Ce sont ceux de tout le Japon, qui se piquent d'une plus grande régularité : ils suivent à la lettre la doctrine extérieure de Xaca.

La troisiéme est celle des plus zélez partisans de XACA, auquel ils donnent le premier rang parmi les Dieux. Ils ont pris le nom de FOQUEXUS de celui du FOQUEKIO. Ils passent pour être fort réglez, & fort austeres; ils se levent à minuit, pour chanter les loüanges de leur Dieu, & pour méditer sur quelque point de morale, que le Supérieur explique auparavant. S. François Xavier, qui avoit assisté à ces explications, dit qu'elles se font d'une maniere très-touchante. La quatriéme n'est pas tant une Secte particuliere, qu'une Congrégation Militaire. On a nommé NEGORES, les Bonzes, qui la composent, & l'Orient n'a point de Soldats, ni mieux

disciplinez, ni plus aguerris. Personne n'est reçu parmi eux, qui ne soit Gentilhomme, & leur nombre n'étoit au commencement que de trente mille, mais ils se sont fort multipliez dans la suite. Non seulement ils font profession de continence, comme les autres Bonzes; mais ils sont si jaloux de leur réputation sur cet article, & l'on a pris de si bonnes précautions pour les retenir dans le devoir de leur état, qu'il est défendu aux femmes d'entrer dans les Villes, où ils sont établis, & dont ils sont les seuls habitans.

Ces quatre sortes de Bonzes sont les plus répanduës dans le commerce du monde: la plûpart des autres ne fréquentent que les bois, les déserts & les campagnes. Il y en a, qui font profession ouverte de magie, ce sont les ICOXUS; d'autres sont des contemplatifs & des Pénitens, qui n'ont point d'autre demeure, que le creux des arbres: nos Auteurs les ont nommez ARBORI-BONZES. J'ai parlé ailleurs des GENGUIS & des GUOGUIS. Enfin il y a une Secte particuliere de Mandians, qu'on rencontre sur tous les grands chemins, & qui croyent, qu'on leur doit beaucoup de reste, quand on leur a fait l'aumône. Ce sont des Vieillards, qui se tiennent ordinairement deux ensemble, assis à côté du chemin, ayant chacun devant soi le FOQUEKIO, dont ils ont appris par cœur quelques lignes; car la plûpart ne sçavent pas lire: ils récitent à haute voix ce qu'ils en sçavent; & comme ce sont des paroles sacrées & mystérieuses, on les écoute avec respect, & on ne manque point de les récompenser de leur peine.

D'autres sont assez près d'une riviere, ou sur le bord d'une fontaine, où ils pratiquent certaines cérémonies, qu'ils prétendent avoir une grande efficace, pour délivrer les ames, qui souffrent dans l'autre monde. Ils répetent sans cesse NAMAMBA, qui est une abbréviation de NAMU AMIDA BUDSA, c'est-à-dire, *Amida, secourez les ames des Trépassez.* Ils frappent en même tems sur une cloche platte, faite en forme d'un grand mortier écrasé. On voit encore de nombreuses troupes d'autres Mandians, qui se tiennent proche des grands chemins, & ont devant eux une maniere d'Autel, où sont placées des Statuës d'AMIDA, & d'autres Divinitez, de qui dépend le sort des ames après la mort, avec la représentation des supplices destinez à tourmenter ces ames dans l'autre monde; & on s'imagine qu'en faisant la charité à ces imposteurs, on adoucira, ou l'on abrégera les maux de ceux, qui sont dans l'Enfer.

En général le peuple est extrémement infatué de la sainteté des Bonzes BUDSOÏSTES. Cependant il n'est peut-être pas sous le Ciel une Nation plus scélérate. Plusieurs sont persuadez du grand principe de la doctrine secrette de XACA, & agissent conséquemment à cette persuasion. Les autres, qui pensent autrement, ou à qui on n'a pas jugé à propos de communiquer ce grand mystere; se laissent entraîner par l'exemple; mais tous affectent un dehors très-austere. Ils ne parlent que de la vertu; & quoiqu'il coure de très-mauvais bruits sur leur compte, on se laisse prendre à leur extérieur, & à leurs discours. Ils ont tous les cheveux & la barbe rasez; Leurs mœurs.

& quelque tems qu'il fasse, ils ne se couvrent point la tête. On croit qu'ils ne mangent ni chair, ni poisson frais. Ils donnent une bonne partie du jour à la priere, ils chantent à deux Chœurs, comme on fait parmi nous; ils gardent devant le monde un profond silence, ils paroissent toujours dans un recueillement parfait, & leur visage respire la modestie & la pénitence.

Leurs sentimens à l'égard des pauvres & des femmes.

Ce qui contribuë encore davantage à entretenir le peuple dans la vénération, qu'il a pour eux, c'est que d'une part plusieurs sont d'une naissance illustre; car il n'est pas un Prince au Japon, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils Bonze; & que de l'autre on est prévenu de leur grand crédit auprès des Dieux. Delà le débit prodigieux, qui se fait de ces robes de papier, dont on veut mourir revêtu, & sur lesquelles les figures & les plus considérables actions des Dieux sont dépeintes. Ces imposteurs distribuënt aussi des pains bénis, qu'ils prétendent avoir la même vertu, & ils vendent jusqu'aux mérites de leurs bonnes œuvres, en se réservant néanmoins le principal. Enfin, comme il leur importe de gagner tout le monde, & que pour cela il faut flatter les passions, ils s'attachent les plus intéressez en leur donnant des Lettres de Change, qui doivent, disent-ils, être payées comptant au dixiéme dans l'autre monde: peu de personnes veulent mourir sans en avoir quelqu'une à la main, & on les brûle, ou on les enterre avec eux. Ainsi on peut dire que les maisons de ces Prêtres Idolâtres sont des gouffres, où va s'abîmer la moitié des biens des particuliers. Malheureux sont les pauvres, dont la condition, si on en croit ces séducteurs, est maudite, & qui n'ont pas de quoi se racheter de cette malédiction, comme font les femmes riches, qui à force de faire des présens aux Dieux, & à leurs Ministres, peuvent se sauver, malgré la malédiction, qui est aussi portée contre leur sexe.

Leurs occupations. Leur maniere de prêcher.

Une des principales occupations des Bonzes des deux Religions, est de prêcher; ce qu'ils font toujours en grand appareil, mais surtout dans le BUDSO. Le Docteur BUDSOÏSTE revêtu d'habits magnifiques, monte sur une estrade couverte ordinairement de riches tapis de la Chine: il a devant lui une table, sur laquelle est le FOQUEKIO; il ouvre ce Livre, en lit quelques lignes, le referme, & après une courte explication, aussi énigmatique que le texte, il tombe, tantôt sur la morale, tantôt sur les dernieres fins de l'homme. Dès qu'il voit son auditoire émû, il ne manque jamais de profiter à son avantage de la disposition, où il l'a mis, car il finit toujours son discours par déclarer nettement, que le moyen le plus assûré de se rendre les Dieux propices, est d'orner leurs Temples, & de faire de grandes libéralitez à leurs Ministres.

Des Bonzies.

Il y a aussi dans cette Religion, comme dans celle du SINTO, des Filles recluses, qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes de leur sexe. On les nomme BICONIS ou BICUNIS, & nos Relations leur ont donné le nom de BONZIES. On voit en plusieurs endroits des Monasteres des deux sexes, qui se touchent, & des Temples, où les Bonzes & les Biconis chantent à deux Chœurs, les hommes d'un côté, &

les filles de l'autre, les loüanges de leurs Dieux. Les Biconis sont aussi partagées en plusieurs Congrégations, ou plutôt chaque Secte de Bonzes a ses Biconis. Toutes sont vêtuës à peu près comme nos Religieuses, & different aussi entr'elles par la couleur de leurs habits. Elles affectent beaucoup de pudeur, on n'ignore pourtant pas qu'elles ont de mauvais commerces avec les Bonzes, & l'on prétend même que c'est par elles, que s'est introduit au Japon l'art, aujourd'hui si commun dans ces Isles, de se faire avorter. Ce sont ces Filles recluses, qui font les robes de papier, & les autres bagatelles, dont on amuse la crédulité des Peuples, & elles tirent de ce travail une partie de leur subsistance.

J'ai dit ailleurs que tous les Ministres des Dieux du Japon, ne dépendent de leurs Généraux, qui tous résident à Méaco, que pour ce qui regarde le spirituel, & que dans tout le reste ils sont sous la jurisdiction de deux Officiers nommez par l'Empereur. Ces Officiers, qu'on appelle BUGIOS, sont en même tems les Protecteurs, les Inspecteurs, & comme les Sur-Intendans de tous les Temples des deux Religions, & les Juges de ceux, qui les déservent, ou qui en sont les Gardiens; ce qui les met dans une très-grande considération à la Cour. Ils ont aujourd'hui leur Tribunal à Iedo, & jugent sans appel; mais pour condamner à mort, ou du moins, pour que la Sentence soit exécutée, il faut avoir l'agrément, & un ordre signé du Général, de qui le Coupable dépend.

Les Temples des FOTOQUES sont ordinairement beaucoup plus grands, plus élevez, plus riches, & mieux ornez, que ceux des Camis. On les apelle TIRAS, & il y en a dans toutes les Provinces, dont les dedans & les dehors ont quelque chose de si frappant, qu'ils surprennent & attachent toujours les yeux des passans. Rien n'est surtout plus magnifique & plus superbe que leurs toits, qui sont dorez, ou mis en couleur avec le plus beau verni. Ceux qu'on a bâtis dans les Villes & dans les grandes Bourgades, sont situez sur le terrein le plus élevé; ceux de la campagne sont sur le haut, ou sur le penchant des collines & des montagnes; tous ont une vûë charmante, une source, ou un petit ruisseau d'une eau très-claire, un Bois dans le voisinage, & de belles promenades. Ils sont construits des meilleurs bois de Cedre & de Sapin, & ornez en dedans de plusieurs Statuës, ou Images en relief. Il y a dans le milieu un Autel, avec une ou plusieurs Idoles d'or, d'argent, ou de bois doré; & vis-à-vis un grand Chandelier, où l'on brûle des bougies, qui répandent une odeur agréable. » *On croiroit presque*, dit l'Auteur » Protestant, que j'ai déja si sou» vent cité, *être transporté dans une* » *Eglise Catholique Romaine, tant* » *l'Edifice est proprement & artistement* » *orné, si la figure monstrueuse des Ido*» *les, qu'on y adore, ne convainquoit* » *du contraire.* » On compte suivant ce même Ecrivain vingt-deux mille cinq cent TIRAS dans le Japon.

Des Tiras, ou Temples du Budso.

CHAPITRE XVI.

De la Secte des Moralistes.

Son origine.

IL est assez surprenant que nos Missionnaires ne nous ayent point parlé de la Secte des MORALISTES, ou l'ayent fait d'une maniere si confuse ; n'y ayant rien, qui demandât plus d'être bien développé pour l'intelligence de cette Histoire. Kœmpfer nomme cette Secte SIUTO, qui selon lui, signifie *la voye*, ou *la Méthode des Philosophes*. Ce qui est certain, c'est que cette Secte toute philosophe reconnoît pour son Auteur le célebre *Confucius*, dont la mémoire n'est pas moins respectée au Japon, qu'à la Chine ; mais dont il y a bien de l'apparence qu'ils n'ont pas bien connu, ou qu'ils ont altéré la doctrine. Ce grand homme nâquit, selon le P. Couplet, cinq cent cinquante-un ans avant Jesus-Christ, & par conséquent cent neuf ans après la fondation de l'Empire Japonnois. Il n'y a pas long-tems, que l'Empereur CUBO-SAMA lui fit bâtir deux Temples à Iedo, & lorsqu'il les visita pour la premiere fois, il fit à ceux, qui l'accompagnoient, un très-beau discours sur le mérite de ce pere de la Philosophie Chinoise & Japonnoise, & sur les excellentes maximes de Gouvernement, dont ses Ouvrages sont remplis. Ce n'est pas à dire pour cela, que ce Prince fût Moraliste ; il paroît même, que ce n'est, que depuis peu, qu'on rend au Japon les honneurs divins à Confucius, dont nous verrons bientôt qu'on a aboli, ou corrompu la Secte, en y mêlant l'Idolâtrie ; mais il n'y a pas dans cet Empire un homme, qui se pique de science, lequel n'ait le Portrait de ce Philosophe plâcé dans le lieu le plus honorable de sa maison, & l'on ne prononce jamais son nom, sans lui donner quelque marque de respect.

Conduite des Moralistes.

Sa doctrine, qui s'est répanduë au Japon presqu'aussitôt, que dans sa patrie même, fut le premier échec, que reçut l'ancienne Religion du Pays, & la premiere barriere, qui ait arrêté l'inondation des nouvelles Sectes venuës des Indes. Les Moraralistes ne renoncerent pas d'abord au culte des Camis, mais il est certain, qu'ils ne les regardoient pas comme des Dieux, quoiqu'ils se conformassent extérieurement à ce qui étoit établi par les loix, ou par la coûtume, ce qu'ils ne firent jamais en faveur des FOTOQUES, avant la destruction du Christianisme, qui entraîna leur Secte dans sa chûte.

Leur Doctrine.

Quant au fonds de leur doctrine ; ils tiennent que la souveraine perfection de l'homme consiste à mener une vie sage & vertueuse, & ils ne reconnoissent point d'autre récompense, ni d'autre châtiment, que les suites nécessaires, & naturelles de la vertu & du vice ; c'est-à-dire, la satisfaction, que l'on goûte en faisant le bien ; & le remords, qui accompagne toujours le vice ; en quoi ils ne font pas réflexion, que cette satisfaction & ce remords conduisent naturellement

naturellement tout homme, qui raisonne, à reconnoître un Dieu, une providence, & un culte réglé. La nature, disent-ils, nous a donné la raison : quel usage en devons-nous faire ? comment ferons-nous connoître la supériorité, que nous donne sur les bêtes un don si excellent & si précieux, si ce n'est en pratiquant la vertu ? Ils ne reconnoissent point la Métempsicose à la maniere des Indiens ; mais ils enseignent, qu'il y a une ame du monde, un Esprit universel, une puissance répanduë dans l'Univers, qui donne la vie à tout, qui reprend les ames séparées des corps, comme la mer reçoit les eaux, qui s'y rendent de toutes parts ; mais ces ames, ajoûtent-ils, peuvent sortir de-là pour animer d'autres corps. Ils confondent cet Esprit universel avec l'Etre suprême, en lui attribuant toutes les perfections, & toutes les qualitez divines ; & c'est à lui dans le fonds, qu'ils s'adressent, quand ils remercient le Ciel & les Astres de tout le bien, qui leur arrive. Quelques-uns disent, qu'outre cette ame du monde, il y a un Etre intellectuel, & incorporel, qui gouverne la nature, mais qui n'en est pas l'auteur ; au contraire, qui en est la plus noble production, étant engendré par le Ciel & la terre ; dont l'un est actif & principe de génération, & l'autre est passif & principe de corruption : ils prétendent encore, que les Puissances naturelles sont des Etres spirituels ; que le monde est éternel, & que les hommes & les animaux ont été produits par le Ciel & par les cinq élémens sublunaires.

La maniere dont ils en usent à l'égard des morts.

Comme ils n'admettent point proprement de Dieu, ils n'ont ni Temples, ni culte particulier, & CONFUCIUS, pour qui ils ont tant de vénération, n'est que leur maître : ils laissent les Idolâtres lui rendre les honneurs divins. Ils se conforment aux usages du Pays, en ce qu'ils célebrent la mémoire de leurs parens défunts, mais ils le font d'une maniere, qui leur est propre. Ils mettent toute sorte de viandes sur une table dressée exprès pour cette cérémonie ; ils brûlent des chandelles devant les images de ceux, qu'ils veulent ainsi honorer. Ils font ensuite leurs prosternemens, & il y a des tems réglez, où ils font en l'honneur des morts de grands repas ; ils y invitent toute la famille & les amis du défunt, & ils y paroissent vêtus de leurs plus beaux habits. Ils se préparent à cette Fête pendant trois jours, & cette préparation consiste à se laver souvent, à garder la continence, & à s'abstenir avec soin de rien toucher d'impur ; ils ne brûlent point les corps morts, mais après les avoir gardez trois jours, ils les étendent dans une biere, couchez sur le dos, & la tête extrêmement élevée ; ils remplissent quelquefois la biere d'épiceries & d'herbes odoriférantes. Ils accompagnent ensuite le cercuëil au lieu de la sépulture, & ils l'inhument sans beaucoup de cérémonies ; ils regardent la mort volontaire comme un acte héroïque ; soit qu'il s'agisse de prévenir un supplice honteux, ou d'éviter de tomber entre les mains d'un ennemi vainqueur ; c'est-à-dire, qu'ils ont accommodé leur Philosophie au génie de la Nation.

Ce qui a fait tomber cette Secte.

Tandis que le Christianisme a été florissant au Japon, les MORALISTES passerent pour lui être favorables. On les soupçonna même de

n'avoir pas changé de pensée sur cela, lorsqu'on prit la résolution d'exterminer une Religion devenuë odieuse & formidable aux Souverains. Pour s'assûrer d'eux sur ce point, qui étoit regardé comme une affaire d'Etat, on les obligea de choisir dans les deux Religions une Secte, comme tous les autres Japonnois, & d'avoir chez eux l'image, ou du moins le nom du Dieu, qu'ils vouloient honorer particulierement. Depuis ce tems-là le nombre de ces Philosophes est fort diminué. Il faut même, qu'ils soient très-circonspects, pour lire leurs livres, qui étoient autrefois les délices & l'admiration de toutes les personnes d'esprit. On assûre qu'ils faisoient alors la moitié de la Nation ; aujourd'hui à peine les connoît-on.

Un Roi de Figen veut la relever, & ce qui en arrive.

Il y a quarante ans, que le Roi de FIGEN, zélé Moraliste, & grand Protecteur des Sçavans, voulut rendre au SIUTO tout son lustre ; il fonda à ce dessein une Université, lui accorda de grands privileges, & assigna des pensions aux Sçavans ; qu'il fit venir de toutes les parties du Japon. Il eut d'abord un succès, qui passa ses espérances ; mais les Bonzes animez des mêmes motifs, qui les avoit fait si souvent invectiver contre la Religion Chrétienne, firent tant de bruit, que le Restaurateur de la Secte des Moralistes pensa en être le Martyr. Il s'apperçut bientôt qu'il avoit à faire à trop forte partie : il ne changea pourtant pas de sentiment, mais pour se mettre à couvert de la persécution, il abdiqua la Couronne, & remit ses Etats au Prince son fils. Alors, comme il ne paroissoit plus se mêler de rien, on le laissa en repos. Son successeur avoit sucé la Philosophie avec le lait, mais il sçut se comporter avec la sagesse & la discrétion, que demandoit la conjoncture des tems ; & comme il ne donna aucune prise à la malignité de ses ennemis, qui l'observoient de près, il se maintint dans une parfaite liberté de penser ce qu'il vouloit sur la Religion.

Fin du Livre Préliminaire.



SUITE CHRONOLOGIQUE

DES DAIRYS,

OU EMPEREURS HEREDITAIRES DU JAPON;

Depuis la fondation de cette Monarchie par SYN MU, *l'an 660. avant* J. C. *jusqu'à la fin du siecle précédent.*

Avec celle des Empereurs CUBO-SAMAS.

I. DAIRY. SYN MU.

Avant J. C. 660. — De Syn Mu. 1.



CE Prince, dont le nom entier est SYN MU TEN OO, fonda la Monarchie Japonnoise en la cinquante-huitiéme année du trente-cinquiéme Cycle des Chinois; la seiziéme du regne de l'Empereur Tai Mwo, ou Hoci-vam, ainsi que prononcent les Chinois: six cent soixante ans avant la naissance de J. C. étant lui-même âgé de soixante & dix-huit ans (*a*). Son premier nom étoit Swa Fikono Mikotto; il avoit trois freres aînez, qui régnerent avant lui; mais comme ils vécurent peu, & que leurs regnes furent obscurs, c'est à lui que les Japonnois attribuënt la fondation de leur Empire, & ils lui donnent le titre de Nin O, c'est-à-dire, *le plus grand de tous les hommes.* Ce Prince civilisa les Habitans du Japon, qui s'appelloit alors AKITSUSSIMA; il introduisit parmi eux la Chronologie; il partagea le tems en années, en mois, & en jours, sans marquer les semaines; & s'il ne fut pas le premier Auteur des

(*a*) Ceci est conforme aux Tables Chronologiques de la Chine, que le P. Couplet a publiées.

Loix, il les réforma, les fit observer, & régla le système du Gouvernement, tel à peu près qu'il a été depuis.

En la cinquantiéme année de son regne, trois cent quarante-six ans après la mort de Xaca, le quatorziéme jour du neuviéme mois, le grand Philosophe ROOSI nâquit à la Chine (*a*) dans la Province de Sokokf. Il avoit, dit-on, quatre-vingt-un ans, & sa tête grisonnoit déja, lorsqu'il nâquit; c'est ce qui le fit nommer Roosi, *vieux enfant*; car Roo veut dire *vieux*, & Si *enfant*. On croit que l'ame de Kassobosatz, Compagnon de Xaca, & le principal de ses Disciples, étoit passée dans son corps, & cependant sa Doctrine differe entierement de celle de cet ancien Législateur. En effet, Xaca enseignoit (*b*) l'immortalité des ames, la récompense des bons dans l'autre vie, & la nécessité de pratiquer la vertu en ce monde, si on veut être heureux en l'autre; Roosi au contraire, nioit absolument ces véritez importantes, & soutenoit que notre bonheur consiste uniquement à joüir d'une vie longue & heureuse. En conséquence de ce principe, il essaya de trouver dans l'Alchymie une Médecine universelle, qui pût prolonger sa vie, si elle ne pouvoit le rendre immortel; entreprise, que ses Disciples & ses Sectateurs ont poursuivie avec le même succès, dont peuvent se vanter parmi les Europeens ceux, qui cherchent la Pierre Philosophale. Roosi vécut quatre-vingt-quatre ans.

Introduction des Idoles au Japon.

Vers le même tems (*c*) on vit pour la premiere fois des Idoles étrangeres au Japon, & elles furent adorées à Khumano. Syn Mu ayant régné soixante & dix-neuf ans, & assûré le Trône à sa postérité, qui l'occupe encore aujourd'hui, mourut âgé de cent cinquante-sept ans. Avec son regne commence l'Ere Japonnoise Nin O, ou de Syn Mu. Au reste, comme cette suite Chronologique des Empereurs du Japon est prise de Kœmpfer, qui prétend l'avoir copiée sur l'original, je ne garantis pas tout ce que l'Auteur y avance, & qui pourroit être contraire à la Chronologie Chinoise du P. Couplet, laquelle paroît avoir été faite sur de meilleurs Mémoires.

Avant J. C. 580. — II. DAIRY. SUI SEI. — De Syn Mu. 80.

Le Successeur de Syn Mu fut son troisiéme fils; ce Prince avoit cinquante & un an, lorsqu'il commença de régner.

Naissance de CONFUCIUS.

La trentiéme année de ce regne, 399. ans après la mort de Xaca,

(*a*) Le P. Couplet n'en parle point, il dit seulement qu'en la cinquante-quatriéme année du trente-cinquiéme Cycle, qui commença 857. ans avant J. C. LAO-KIUN Auteur de la Secte Epicurienne, qui est nommée *la Secte des Immortels*; mais que ses Sectateurs dépraverent dans la suite, mourut dans la Province HUQUAM, âgé de quatre-vingt ans. Ce Philosophe peut être le même que le ROOSI des Japonnois.

(*b*) L'Auteur de ces Fastes ne connoissoit apparemment pas la doctrine intérieure de XACA, dont nous avons parlé dans le Livre Préliminaire. Chap. XII.

(*c*) Kœmpfer marque positivement cet événement l'an 660. avant J. C. il doit y avoir de l'erreur dans le chiffre, puisqu'il paroît joindre cette époque avec la naissance, ou la mort de ROOSI.

& 551. ans avant Jesus-Christ, le quatriéme jour de l'onziéme mois, le célebre Philosophe KOOSI, que les Chinois prononcent CONFUÇU, & que les Européens appellent CONFUCIUS, nâquit à la Chine (a). Les Auteurs Chinois rapportent qu'au tems de sa naissance on entendit un Concert de Musique dans le Ciel; que les Etoiles se rapprocherent de la terre; que deux Dragons gardoient l'enfant, tandis qu'on le lavoit; que la nature lui avoit marqué le front d'une petite éminence, comme à l'Empereur SIUN; enfin, qu'il avoit toutes les marques d'un futur SESIN, c'est-à-dire, d'un homme d'un esprit incomparable, & d'un profond sçavoir. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, il fut distingué par une taille (b) majestueuse, & un air noble. Ses Ouvrages, & surtout ceux, qui roulent sur la morale, ne sont pas inconnus en Europe: ses Ecrits, où il déploye ses plus belles connoissances pour l'avantage commun des hommes; sa vie vertueuse & exemplaire, & le grand nombre de ses Disciples, qui n'étoient jamais moins de trois mille, lui attirerent tant de réputation parmi ses compatriotes, & dans le Japon, qu'après sa mort on éleva des Temples en son honneur, (c) où jusqu'aujourd'hui on lui rend un culte presque divin; il mourut en la soixante-quatorziéme année de son âge (d).

Sui Sei régna trente-trois ans, & en vêcut quatre-vingt-quatre. Son fils lui succéda.

III. DAIRY. ANNEI.

Avant J. C. 548. — De Syn Mu 113.

Ce Prince monta sur le Trône à l'âge de vingt ans: la trente-deuxiéme année de son regne fut remarquable par la naissance de GANQUAI, homme sçavant, & un des principaux Disciples de Confucius; ce Philosophe nâquit à la Chine dans la Province de Rokokf. On dit qu'à dix-huit ans il avoit les cheveux tout blancs, & paroissoit en tout un vieillard. Il ne vêcut que trente-deux ans; on lui a fait aussi l'honneur de croire que l'ame de Kassobosatz étoit passée dans son corps.

Annei régna trente-huit ans, & mourut dans sa cinquante-huitiéme année. Son second fils fut son Successeur.

IV. DAIRY. TOKU.

Avant J. C. 511. — De Syn Mu. 151.

Cet Empereur étoit âgé de quarante-quatre ans, lorsqu'il succéda à son pere. La quatriéme année de son regne il transporta sa Cour à Keitz, où il mourut après un regne de trente-cinq ans. Il eut aussi pour Successeur son second fils.

(a) Selon le P. Couplet, Confucius nâquit dans la Province de Xamtum, la quarante-septiéme année du trente-sixiéme Cycle des Chinois, qui commença l'an 597. avant J. C. l'erreur n'est, après tout, que d'un an.

(b) L'Annaliste Japonnois dit que Confucius étoit haut de neuf Sacks, & de six Suns, le Sack est un pied, cinq Suns font un demi-pied.

(c) Kœmpfer dit ailleurs, que les Moralistes du Japon, c'est-à-dire, les Sectateurs de Confucius, n'avoient point de Temples, & que les premiers Temples qu'on ait bâtis au Japon en l'honneur de ce Philosophe, sont l'Ouvrage d'un des derniers Empereurs Cubo-Samas.

(d) Kœmpfer dit *soixante & dix-sept*, c'est une erreur de calcul.

V. DAIRY. KOSIO.

Avant J. C. 476. De Syn Mu. 186.

Ce Prince prit le Sceptre à l'âge de trente-trois ans. La cinquiéme année de son regne est marquée par une guerre, qui s'éleva entre les Provinces de Jetz & de Go; c'est la premiere, dont les Annales Japonnoises fassent mention. Kosio régna près de quatre-vingt-trois ans, & son second fils régna après lui.

VI. DAIRY. KOAN.

Avant J. C. 393. De Syn Mu. 269.

Ce Prince monta sur le Trône à l'âge de trente-six ans. Il transporta d'abord sa Cour à Muro, dans la Province de Farima, & quelques années après à Khuroda. Sous son regne il parut une Comete à la Chine (*a*), & il y eut au Japon une éclipse, qui changea le jour en une nuit obscure. Ce regne fut de cent & un an. Le fils aîné de Koan lui succéda.

VII. DAIRY. KOREI.

Avant J. C. 290. De Syn Mu. 371.

Cet Empereur commença de régner à l'âge de cinquante-trois ans.

*Lac & Riviere d'*OÏTZ, *ou d'*OMI.

La sixiéme année de son regne un Lac & une Riviere parurent en une seule nuit dans la Province d'Omi, & près de la petite Ville d'Oïtz.

La trente-troisiéme année, le fameux Tyran Sinosikwo (*b*) nâquit à la Chine.

Premiere division du Japon en trente-six Provinces.

La quarante-sixiéme année l'Empire du Japon fut divisé en trente-six Provinces; c'est la premiere division, dont il soit parlé dans l'Histoire. Korei régna soixante & seize ans, & laissa le Sceptre à son fils.

VIII. DAIRY. KOOKIN.

Avant J. C. 216. De Syn Mu. 447.

Ce Prince fut couronné à l'âge de soixante ans, & alla tenir sa Cour à Karutz. Vers ce tems-là régnoit à la Chine Sinosikwo (*c*), Prince aussi fameux par ses profusions, & par sa magnificence, que redouté de ses sujets pour sa cruauté & sa tyrannie. Il monta sur le Trône de la Chine l'an 246. avant J. C. il envoya trois cent jeunes hommes avec autant de jeunes filles au Japon, sous la conduite d'un de ses Médecins, qui le lui avoit conseillé, sous prétexte de lui aller chercher des plantes, qui ne se trouvoient que dans une seule de ces Isles, & dont il prétendoit, disoit-il, composer un remede universel, pour empêcher l'Empereur de mourir. Cette troupe étant arrivée au Japon, s'y établit; le Médecin se fit Roi, & bâtit un Palais, qui fut appellé Kanjoku, c'est-à-dire, *grande Maison, semblable aux Cieux*; les planchers en étoient couverts d'or & d'argent, & tout le Pa-

(*a*) Le P. Couplet marque deux Cometes à la Chine en la cinquante-trois & la cinquante-cinquiéme années du quarantiéme Cycle, qui commença 357. ans avant J. C. & en la cinquante-septiéme année du même Cycle, une éclypse totale du Soleil.

(*b*) Le P. Couplet ne parle point de cet Empereur, non plus que le P. Martini.

(*c*) Le Pere Couplet dit que la trente-deuxiéme année du quarante-deuxiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 237. avant J. C. Coozu, autrement appellé Lieu Pam, Fondateur de la cinquiéme Race, nommée Nan, commença de régner.

lais étoit d'une grandeur & d'une magnificence, qui sont passées en proverbe. Kœmpfer ne s'accorde pas ici avec ce qu'il dit plus bas, qu'alors on n'avoit point encore vû d'or au Japon. D'ailleurs, quelle vraisemblance y a-t-il dans ce qu'il ajoûte, que le Kanjoku fut brûlé l'an 205. avant J. C. par l'ordre de Kool, qui s'étoit revolté contre la famille de Cin, avoit massacré l'Empereur Syse, Successeur de Sinosikwo, & s'étoit emparé du Trône de la Chine? Enfin, que suivant les Histoires de la Chine & du Japon, l'embrasement de ce superbe Edifice dura trois mois. En effet, s'il y a du réel dans cette Histoire, il faut que ce Palais ait été bâti à la Chine, & non pas au Japon.

Le P. Martini rapporte le fait du Médecin, & le place sous l'Empereur Chinois Chingus ou Xius, Fondateur de la famille Cin, lequel commença à régner la cinquante-deuxiéme année du quarante-uniéme Cycle des Chinois, 246. ans avant J. C. & dont il dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Le P. Couplet l'appelle Chuam Siam Vam: il le fait monter sur le Trône en la quarante-neuviéme année du quarante-uniéme Cycle Chinois, & marque une éclypse du Soleil la seconde année de son regne. Koo Kin régna cinquante-six ans.

IX. DAIRY.

Avant J. C. 157. — De Syn Mu. 504.

KAI KWO.

L'Annaliste ne dit point si ce Monarque étoit fils de son prédécesseur. Il se contente de marquer, que Koo-KIN lui laissa l'Empire, & qu'il en prit possession, étant âgé de cinquante-deux ans. Il transféra sa Cour à Isagawa en la troisiéme année de son regne. La dix-septiéme, le premier Nengo commença à la Chine par l'ordre de l'Empereur Koobu (*a*). Nous avons dit dans le Livre Préliminaire de cette Histoire, que le Nengo est une espece d'époque particuliere, qu'on datte pour l'ordinaire de quelque évenement remarquable, & qu'on exprime par deux caracteres. Il n'est pas limité à un certain nombre d'années, & il dure autant qu'il plaît à l'Empereur. Les caracteres du premier Nengo étoient Ken Ken.

Kai Kwo régna cinquante-neuf ans, & son fils lui succéda.

X. DAIRY.

Avant J. C. 96. — De Syn Mu. 564.

SIU SIN OU SIUNSIN.

Ce Prince prit en main le Sceptre à l'âge de cinquante-deux ans. Il transporta sa Cour à Siki en la quatriéme année de son regne. Trois ans aprés, il y eut grande mortalité au Japon. L'onziéme année il créa l'Office de Seogun, ou Xogun, il en revétit un de ses fils, & lui donna en vertu de ce titre la direction générale des affaires de la guerre, & le commandement des Armées. En la dix-neuviéme année on construisit pour la premiere fois au Japon des Funes, c'est-à-dire, des Vaisseaux. En la soixante-huitiéme; on vit deux Lunes à l'Orient. Cette année fut la derniere du regne de Siu Sin. Son troisiéme fils lui succéda.

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de cet établissement, & donne à l'Empereur Chinois, qui régnoit alors, le nom de XIMTI. Le P. Martini l'appelle NIAO KINGHUS, & ne fait point non plus mention du NENGO.

XI. DAIRY.

Avant J. C. 29. SYNIN. De Syn Mu. 632.

Ce Prince commença de régner à l'âge de quarante & un an. En la trente-sixiéme année de son regne, il plût des Etoiles au Japon. En la quarantiéme, le Ciel étant fort serein à la Chine, il s'y éleva tout à coup un orage accompagné de tonnerres & d'éclairs : on apperçut des Cométes, il parut dans l'air des Dragons & d'autres Météores surprenans. Il tomba du Ciel une pluye de feu. En la soixante-cinquiéme, au septiéme mois, la grêle & les éclairs tuerent plusieurs personnes à la Chine. Cet orage fut suivi d'une famine épouvantable, durant laquelle les hommes se massacroient les uns les autres.

La mort de J. C. supposé qu'elle soit arrivée dans la trente-troisiéme année de ce divin Sauveur, tombe dans la soixante-sixiéme année du regne de Synin (a); par conséquent la naissance du Messie se rapporte à la trente-troisiéme année de ce regne, & la cinquante-huitiéme du quarante-cinquiéme Cycle des Chinois, la premiere de l'Empire de Hiao Pim Ti.

En la quatre-vingt-huitiéme année de Synin, on amena des Indes au Japon, un Cheval d'une vîtesse prodigieuse, & qui faisoit mille lieuës par jour.

La Religion des FOES *prêchée au Japon.*

En la quatre-vingt-quinziéme, Bupo, autrement nommé Kobotus, vint des Indes au Japon, où il apporta sur un cheval blanc le Kio, Livre, qui renfermoit sa Doctrine & sa Religion (b). On lui érigea un Temple sous le nom de Fakubasi, c'est-à-dire, *le Temple du Cheval blanc*, qui subsiste encore; mais mon Auteur ne dit point où il est.

Synin régna quatre-vingt-dix-huit ans. Son troisiéme fils régna aprés lui.

XII. DAIRY.

De J. C. 71. KEIKOO. De Syn-Mu. 731.

Ce Prince avoit quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le Trône. En la vingt-troisiéme année de son regne, une nouvelle Isle sortit du fonds de la mer : elle fut nommée Tsikubasima, & consacrée à Nebis, qui est le Neptune des Japonnois. Trois ans après on y bâtit un Temple sous le nom de Takajanomia, en l'honneur de ce même Dieu, & on y fonda un nombre suffisant de Prêtres (c) pour le service de la Divinité. Ce Temple est devenu très-célebre & fort riche. On assûre que l'Isle de Tsikubasima a toujours été exempte des tremblemens de terre. Keikoo régna soixante ans, & laissa en mourant le Sceptre à son quatriéme fils.

XIII. DAIRY.

De J. C. 131. SEI MUU. De Syn-Mu. 791.

Cet Empereur étoit âgé de quarante-neuf ans, lorsqu'il parvint à l'Empire. Il transporta sa Cour à Sig-

(a) Il y a de l'erreur dans le calcul de cette Chronologie, & il faut que Kœmpfer n'ait pas marqué exactement les chifres.

(b) On tient communément que la Religion des FOES fut introduite à la Chine l'an 70. de J. C. & s'il est vrai qu'elle ne passa au Japon que trois ans aprés, il y a ici une erreur de six ans. KIO veut dire *Livre* : celui-ci est apparemment le FOQUEKIO de XACA, qui, selon les Japonnois, est le Livre par excellence.

(c) Kœmpfer se sert ici du terme de BONZE, qui est moderne, & de l'invention des Portugais, aussi bien que celui de MANDARIN.

ga,

ga ; dans la Province d'Omi. Dans la sixiéme année de son regne, il marqua les bornes de son Empire ; mais on ne nous dit point quelles étoient ces bornes. Il régna soixante ans.

XIV. DAIRY.

De J. C. 191. — TSIUU AI. — De Syn Mu. 851.

Ce Prince étoit neveu du précédent Empereur, & le second fils d'une de ses sœurs, mariée avec Jamatta Daxino Mikotto. Il étoit âgé de quarante-quatre ans, lorsqu'il succéda à son Oncle, après s'être frayé le chemin au Trône par le meurtre de Kumasi Usomu Kuno Mikotto, lequel étoit apparemment le fils de Sei Muu ; mais mon Auteur ne le dit pas. Cet Empereur ne régna que neuf ans, & mourut âgé de cinquante-deux. Il laissa le Sceptre à sa Veuve.

XV. DAIRY.

De J. C. 201. — De Syn Mu. 861.

SINGUKOGU *ou* DSIN GUUKWO GUU, *Impératrice.*

Cette Princesse resta seule sur le Trône à l'âge de trente ans, elle étoit de la famille Impériale, & parente au cinquiéme dégré de l'Empereur Keikoo. Elle fit la guerre aux Coréens, & passa en personne dans leur pays, dès les premiers jours de son regne. Mon Auteur ne dit point, si elle y fit des conquêtes, mais il ajoûte, que s'étant trouvée enceinte, tandis qu'elle étoit occupée à cette expédition, elle repassa au Japon, & accoucha d'un fils à Tsikusen dans la Province de Mikassa, où elle faisoit alors sa résidence. Le jeune Prince fut nommé d'abord Wakono Oosi. L'Impératrice sa mere transfera souvent sa Cour d'un endroit de la même Province à l'autre. Elle mourut après un regne glorieux de soixante & dix ans. On la mit après sa mort au nombre des Déesses, sous le nom de Kassino Dai Miosin. De son tems la Chine eut beaucoup à souffrir des tremblemens de terre, des rébellions, des pillages, & autres calamitez (*a*). Son fils lui succéda.

XVI. DAIRY.

De J. C. 270. — OOSIN TEN OO. — De Syn Mu. 930.

C'est le nom, que prit le fils de l'Impératrice Singukogu, en montant sur le Trône. Il avoit alors soixante & onze ans. Il fut illustre dans la paix & dans la guerre, & le véritable pere de ses sujets, qu'il gouverna pendant quarante-trois ans avec beaucoup de sagesse & de douceur. Il mourut âgé de cent treize ans, & fut honoré après sa mort du titre de frere de Tensio Dai Dsin. On lui donna aussi le titre de Jawatta Fatzman, c'est-à-dire, de Mars de Jawatta. Son quatriéme fils régna aprés lui.

XVII. DAIRY.

De J. C. 313. — NINTOKU. — De Syn Mu. 973.

Ce Prince monta sur le Trône à l'âge de vingt-quatre ans. En la soixante-huitiéme année de son regne, il nâquit à Fida un enfant monstrueux, qui avoit deux visages, quatre bras & quatre pieds. Nintoku fut un Prince vertueux, chéri de ses sujets, qu'il déchargea à diverses reprises des impôts. Il vêcut cent dix ans, & en régna quatre-vingt-sept. On lui érigea un Temple à Tsinokuni, où il fut adoré sous le titre de Naniwa Takakuno Mia Koresirano

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de tremblemens de terre, mais de Guerres civiles, qui avoient commencé avant que cette Princesse régnât au Japon.

Dai Mio Dsin. Il laissa le Trône à son fils aîné.

XVIII. DAIRY.
De J. C. 400. RITSIU. De Syn Mu. 1060.

Ce Prince commença de régner à l'âge de soixante & douze ans. Il tint sa Cour à Koos dans la Province de Jamatto. Il régna six ans. Son frere lui succéda.

XIX. DAIRY.
De J. C. 406. FANSEI. De Syn Mu. 1066.

Ce Prince parvint à l'Empire à l'âge de cinquante-cinq ans. Il tint sa Cour à Siwagaki dans la Province de Kaarwaatz. Il régna huit ans.

XX. DAIRY.
De J. C. 414. INKIOO. De Syn Mu. 1074.

Ce Prince étoit frere des deux précédens Empereurs, & le dernier des fils de Nintoku. Il avoit quarante-neuf ans, lorsqu'il commença de régner. Il établit sa Cour à Aiska, dans la Province de Jamatto. Il fit venir un Médecin de la Chine : il régna quarante ans, & eut pour successeur son second fils.

XXI. DAIRY.
De J. C. 454. ANKOO. De Syn Mu. 1104.

Ce Prince monta sur le Trône en la cinquante-quatriéme année de son âge, & résida tout le tems de son regne, qui ne fut que de trois ans, dans la Province de Jamatto. Un de ses proches nommé Majuwa se révolta contre lui, & le tua. Son frere régna après lui.

XXII. DAIRY.
De J. C. 457. JUU RIAKU. De Syn Mu. 1107.

On ne sçait point quel âge avoit ce Prince, lorsqu'il succéda à son frere, mais seulement qu'il étoit le cinquiéme fils d'Inkioo. On assûre qu'il étoit né avec des cheveux gris; & de-là vient peut-être, dit Kœmpfer, que plusieurs placent son avenement à la Couronne en la soixante-onziéme année de son âge, ce qui ne peut être. Il vangea la mort de son frere par celle du meurtrier. La septiéme année de son regne il épousa la Princesse Wakaki, la déclara Impératrice, & ordonna par une loi, qui subsiste encore, que tous les enfans des femmes du Dairy, qui portoient le titre d'Impératrice, fussent reconnus pour héritiers de la Couronne. Les premiers *Putjes* furent frappez au Japon en la neuviéme année de son regne par un nommé Sinka. On ne nous a pas instruit de la valeur de cette monnoye. Juu Riaku régna vingt-trois ans, & laissa en mourant le Sceptre à son second fils.

XXIII. DAIRY.
De J. C. 480. SEI NEI. De Syn Mu. 1140.

Ce Prince étoit âgé de trente-sept ans, lorsqu'il parvint à la Couronne : il ne régna que cinq ans, & eut pour successeur son Cousin issu de germain, lequel étoit petit-fils de l'Empereur Ritsiu.

XXIV. DAIRY.
De J. C. 485. GENSOO. De Syn Mu. 1145.

Ce Prince monta sur le Trône à l'âge de quarante-six ans, & trois ans après il en descendit, pour y placer son frere. Il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans.

XXV. DAIRY.
De J. C. 488. NINKEN. De Syn Mu. 1148.

Ce Prince avoit quarante & un an, lorsque son frere lui remit le Sceptre, & le porta onze ans. Son fils lui succéda.

XXVI. DAIRY.
De J. C. 499. BURETZ. De Syn Mu. 1159.

On ne dit point à quel âge cet Empereur parvint à la Couronne, ni combien de tems il vêcut : peut-être n'a-t-on pas voulu tenir compte des années d'un Prince, qui deshonora le Trône du Japon par des vices, qu'on n'y avoit point encore vûs. Il fut cruel jusqu'à la barbarie ; il se faisoit un plaisir féroce de couper la tête à des gens, qui ne s'attendoient à rien moins ; & il ouvroit de ses propres mains le ventre des femmes enceintes. On assûre qu'en une de ces occasions, le feu du Ciel tomba fort près de lui, & que pour se garantir de pareils accidens, il fit faire un Appartement tout de pierres. On rapporte encore d'autres exemples de sa cruauté : il arrachoit aux uns les ongles des pieds & des mains ; & les Historiens du Japon ajoûtent, qu'il en fit faire des besicles. Aux autres il tiroit le poil de toutes les parties du corps ; il en faisoit grimper d'autres sur les plus grands arbres, & il les obligeoit à descendre à coups de fléches, ou bien il faisoit scier l'arbre, pour avoir le plaisir de les faire tomber ; & plus ces malheureux souffroient, plus il éclatoit de rire. Le regne de ce Monstre ne fut que de huit ans, & parut bien long.

XXVII. DAIRY.
De J. C. 507. KEI SEI. De Syn Mu. 1167.

Ce Prince étoit arriere petit-fils de l'Empereur Oosin, par une de ses petites-filles, nommée Fkoarusi. Il étoit âgé de cinquante-quatre ans, lorsqu'il monta sur le Trône. Il tint d'abord sa Cour à Tsutsuki dans la Province de Jamatsiiro, d'où il la transporta à Fotoguani dans la même Province. La douziéme année de son regne, DARMA fameux Prophéte parmi les Indiens, troisiéme fils de Kasiuwo, & le vingt-huitiéme, qui occupa le Siége de Xaca, arriva à la Chine venant de Scitensiku, c'est-à-dire, de *la Contrée méridionale céleste*, par où il faut entendre le Continent de l'Inde, qui est au midi de la Chine (*a*).

Kei Sei après un regne glorieux de vingt-sept ans, mourut dans sa quatre-vingt-deuxiéme année : son fils aîné, qui lui succéda, lui accorda les honneurs divins à Jetsiisin, avec le titre d'Askano Dai Mio Sin.

XXVIII. DAIRY.
De J. C. 534. AN KAN. De Syn Mu. 1194.

Ce Prince étoit âgé de soixante-neuf ans, lorsqu'il prit le Sceptre : il établit sa Cour en Jamatto, & mourut après avoir régné deux ans. Il fut mis au rang des Dieux, & fut honoré comme protecteur de la Province de Jamatto, sous le nom de Kimbo Senno Gongin (*b*). Son frere puîné lui succéda.

XXIX. DAIRY.
De J. C. 536. SEN KWA. De Syn Mu. 1196.

Ce Prince commença de régner

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de DARMA ; mait il dit que l'Empereur COÇUVUTI, qui régnoit alors à la Chine, fut fort adonné aux fables Pythagoriciennes des BONZES, que lui-même se fit Bonze, & que l'Impératrice du Nord nommée NU, fit bâtir un Monastere pour mille Bonzes, lequel avoit mille quatre-vingt pieds de haut, & fut nommé *la Maison de la paix éternelle*.

(*b*) Tous les Dairys ont été déifiez après leur mort. On ne marque apparemment ici que ceux, qui ont eu un culte plus solemnel.

à l'âge de soixante & dix ans. Il transporta sa Cour dans un autre endroit de la Province de Jamatto, qu'on ne nomme point. Il ne régna pas quatre ans entiers, & son frere lui succéda.

De J. C. 540. XXX. DAIRY. De Syn Mu. 1200.

KIN MEI, ou KIMME.

Cet Empereur étoit dans sa trente-deuxiéme année, lorsqu'il monta sur le Trône, & il tint sa Cour dans la petite Ville de Skinno Kori. Ce fut un Prince religieux : il favorisa beaucoup la Religion des Foës ou du Budso, qui se répandit extrêmement sous son regne. Il bâtit plusieurs Temples aux Foës, dont il fit faire à la Chine quantité de Statuës. Un Historien Japonnois rapporte à ce sujet ce qui suit.

» Il y a environ mille ans, qu'il » y avoit à Tsiutensiku, c'est-à-dire, » dans le Tensiku mitoyen (par où » il faut entendre la presqu'Isle d'en- » deçà du Gange) un illustre Foto- » que nommé Mokareu, Disciple de » Xaca : vers le même tems la Doc- » trine de Jambadan Gonno Rio- » rai, c'est-à-dire, d'Amida, le » grand Dieu & le Protecteur des » ames séparées des corps, s'intro- » duisit à Fakkusai (*a*), ou à la Chi- » ne (*b*), d'où elle se répandit dans » les Etats voisins. Elle pénétra à » Tsinokuni (le Japon) & s'établit » en un endroit nommé Naniwa, » où l'Idole d'Amida parut à la bon- » de d'un étang, environnée de » rayons dorez, sans que personne » sçût, qui l'y avoit apportée. En » mémoire de cet événement mira- » culeux, ce pieux Empereur insti- » tua le premier Nengo, & le nom- » ma Kon Quo. Cette Statuë mira- » culeuse fut conduite dans le Pays » de Sinono par Tonda Josiimitz, » Prince d'une valeur héroïque, & » d'une grande pieté, & placée dans » le Temple de Singuosi, où, sous » les noms de Singuosi Norai : No- » rai, ou Amida de Singuosi, elle » opéra une infinité de miracles é- » clatans, qui rendirent ce Temple » fameux dans tout l'Empire.

L'Empereur Kimme régna trente-deux ans, & laissa en mourant le Sceptre à son second fils.

De J. C. 572. XXXI. DAIRY. De Syn Mu. 1232.

FITATZU, ou FINTATZ.

On ne sçait rien de l'âge de ce Prince. La troisiéme année de son regne, le premier jour du premier mois, SOTOCTAIS, le grand Apôtre du Japon, nâquit à la Cour de l'Empereur : sa naissance fut précédée & accompagnée de circonstances remarquables. Sa mere, avant que d'être enceinte de lui, le vit en songe environné de Dragons, qui brilloient comme le Soleil, & une voix lui adressa ces paroles : *Moi, le Saint* Gusobosatz *renaîtrai encore pour enseigner le monde, & à cet effet, je descendrai dans ton sein.* A l'instant elle se réveilla, & se trouva enceinte. Huit mois après elle entendit distinctement son fruit parler dans son

(*a*) Kœmpfer entend ici la Chine par FAKKUSAI, & dans son premier Livre, chap. quatriéme il dit, que Fakkusai est la partie Septentrionale de la Corée.

(*b*) Cette Relation ne s'accorde pas avec ce que l'Annaliste a dit plus haut du tems, où la Doctrine de XACA fut introduite dans le Japon.

ſein (a), & accoucha le douziéme mois ſans peine, & même avec plaiſir, d'un fils, qui fut nommé Fatſiſino, & après ſa mort Tais, ou Sotoctais. Ce miraculeux enfant ne tarda pas à donner des ſignes d'une grande piété: les exercices de Religion faiſoient toutes ſes délices, & dès ſes plus tendres années il fut fort adonné à la priere. Il n'avoit que quatre ans, lorſque, tandis qu'il prioit, les os & les reliques du grand Xaca parvinrent d'une maniere miraculeuſe entre ſes mains. Depuis ce tems-là, le culte de ce Dieu s'accrût extraordinairement dans le Japon, & il y arriva des Pays étrangers d'outre-mer un très-grand nombre d'Idoles, de Statuaires & de Prêtres.

La ſixiéme année de Fitatzu, ce Prince publia un Edit portant qu'en ſix différens jours de chaque mois, toutes les créatures vivantes ſeroient miſes en liberté, & que ceux de ſes ſujets, qui n'auroient point de telles créatures, en acheteroient, pour s'acquitter de ce devoir, & avoir occaſion de donner ces jours-là des preuves publiques de leur inclination bienfaiſante.

La huitiéme année, la premiere Image de Xaca fut apportée au Japon, & placée à Nara dans le Temple de Kobuſi, où elle occupe encore la premiere place, & où on la conſerve avec des marques d'une vénération extraordinaire.

La quatorziéme année, un certain Moria ennemi déclaré de Sotoctais, excita de grands troubles de Religion dans l'Empire. Il portoit une haine mortelle aux Fotoques, qu'il arrachoit des Temples, & qu'il jettoit au feu, partout où il les pouvoit trouver: mais au bout de deux ans il fut mis à mort par ſes ennemis. On ajoûte que cet homme ayant jetté dans un lac les cendres des Idoles, qu'il avoit brûlées, il s'éleva tout à coup une tempête épouvantable, accompagnée de tonnerres, d'éclairs & de pluyes. Fitatzu régna quatorze ans, & eut pour ſucceſſeur ſon quatriéme fils.

XXXII. DAIRY.
Joo Mei.

De J. C. 586. — De Syn Mu 1246.

On ne ſçait rien de l'âge de ce Monarque. Ce fut ſous ſon regne, que Moria fut défait & tué; & on bâtit en mémoire de cet évenement le Temple de Sakatatina, dans la petite Province de Tamatſukuri. Joo Mei ne régna que deux ans, ſon frere lui ſuccéda.

XXXIII. DAIRY.
Siu Sian.

De J. C. 588. — De Syn Mu 1248.

On ne ſcait rien non plus de l'âge de cet Empereur.

Seconde diviſion du Japon en ſept grandes Contrées.

Le ſeptiéme mois de la troiſiéme année de ce regne, l'Empire du Japon fut diviſé en ſept grands territoires, ou contrées, appellées Goki Sitzi Do. Cette diviſion ſubſiſte encore, & on doit la marquer dans les Cartes, qui ſe gravent dans le Pays. Siu Sian mourut après cinq ans de regne.

(a) Il eſt bon d'obſerver, que dans le même ſiecle des Miſſionnaires Neſtoriens de Syrie, & ſelon quelques-uns, des Arméniens pénétrerent dans les Contrées les plus ſeptentrionales de l'Aſie. Les Japonnois peuvent bien avoir appris alors quelque choſe de nos Myſteres par les Lamas de Tartarie, qui avoient connu ces Prédicateurs.

XXXIV. DAIRY.

De J. C. 593. **Suiko ou Siko**, De Syn Mu. 1253.

Impératrice.

Cette Princesse étoit la seconde fille de l'Empereur Kimme, & veuve de l'Empereur Fintatz, On ne dit point à quel âge elle fut déclarée Impératrice. La cinquiéme année de son regne, un Prince étranger vint de Fakkusai à la Cour du Japon, dans la seule vûë d'assûrer Sotoctais de ses respects.

La sixiéme année on envoya d'outre-mer une Corneille & un Paon, dont on faisoit présent à l'Impératrice; ces deux oiseaux étoient alors inconnus au Japon, où ils se sont fort multipliez depuis ce tems-là; ce qui prouve, qu'il y avoit un couple de chacun. Les Corneilles surtout sont en si grand nombre dans ces Isles, qu'elles y causent beaucoup de dégât.

La septiéme année il y eut dans toutes les Provinces des tremblemens de terre terribles; un très-grand nombre d'Edifices furent renversez, & plusieurs engloutis. L'année suivante il tomba des feux du Ciel, & ils furent suivis de pluyes, qui causerent de grandes inondations; plusieurs Villes furent submergées toutes entieres. La dixiéme année, on apporta de Fakkusai au Japon un Livre de Religion intitulé Rekkotoso. La douziéme année l'Impératrice fit jetter en fonte une Statuë de bronze de Xaca, dont on fabriqua ensuite de la Monnoye, & à laquelle on substitua une Statuë de plâtre, ou d'une espece de Stuc. La même année on vit pour la premiere fois de l'or au Japon, & il y fut apporté de Corée. La vingt-uniéme année on dit que Darma apparut à Sotoctais dans la Province de Jamatto, sur la montagne de Kattajoka, & qu'ils se parlerent en Vers. La vingt-huitiéme année, le vingt-deuxiéme jour du second mois, Sotoctais mourut âgé de quarante-deux ans. La trente-cinquiéme année des essains de Mouches d'une figure étrange, se répandirent dans le pays avec un bruit extraordinaire, & y causerent de grands dommages. Suiko mourut après un regne de trente-six ans.

XXXV. DAIRY.

De J. C. 629. **Dsiome.** De Syn Mu. 1289.

Le Successeur de cette Princesse étoit petit-fils de l'Empereur Fintatz; on ne sçait rien de son âge; il fit toujours sa résidence en Jamatto. La troisiéme année de son regne, le premier jour du premier mois, nâquit au Japon le fameux Gienno Giosa, Fondateur des Hermites, nommez Jammabus, ou Jammabos, dont nous avons parlé au Livre Préliminaire. La même année il parut une Comete. La douziéme on apperçut une Etoile dans la Lune. Dsiome régna douze ans; l'Impératrice sa femme lui succéda.

XXXVI. DAIRY.

De J. C. 642. **Kwo Goku,** De Syn Mu. 1302.

Impératrice.

Cette Princesse étoit fille adoptive de l'Empereur Fintatz; on ne sçait rien de son âge. La seconde année de son regne, on remarqua cinq couleurs différentes dans les nuës; & la même année pendant le quatriéme mois, il tomba une grande quantité de grêle. Ce regne ne fut que de trois ans.

XXXVII. DAIRY.

De J. C. 645. **Koo Toku.** De Syn Mu. 1305.

On ne sçait rien non plus de l'âge de ce Prince, qui étoit le frere puîné de l'Impératrice Kwogoku. Il transféra son Miaco, c'est-à-dire, sa Cour à Nagora Tojosaki. Il fut le premier, qui honora les Ministres & autres Officiers de titres & de marques de distinction, chacun selon les différens postes, qu'il occupoit. Il régla aussi les honneurs, qu'on rendroit aux personnes en place, qui n'étoient point de sa Cour, c'est-à-dire, qui n'étoient point de la Tribu Impériale. Jusqu'à ce Prince, les années ne furent comptées que par l'époque Nin O, ou du regne de Syn Mu. A la vérité, l'Empereur Kimme institua un Nengo, mais il n'eut point de suite. Koo Toku en établit l'usage, qui n'a point été interrompu depuis. Nous avons expliqué dans le Livre Préliminaire, ce que c'est que cette époque périodique. Le premier Nengo de Koo Toku fut nommé Fakut Sii, & commença avec la sixiéme année du regne de cet Empereur. Il dura vingt-deux ans. Koo Toku n'en régna que dix.

XXXVIII. DAIRY.

De J. C. 655. **Si Me,** De Syn Mu. 1315.

Impératrice.

Cette Princesse, qui ne fut point mariée, étoit fille de l'Impératrice Kwo Goku, & succéda à son oncle ; on ne sçait rien de son âge. Elle établit sa Cour à Fonga dans la Province de Jamatto, d'où elle la transféra la derniere année de son regne à Asakura. Elle régna sept ans.

XXXIX. DAIRY.

De J. C. 662. **Tent-Sii.** De Syn Mu. 1322.

Ce Prince étoit fils de l'Empereur Dsiome & de l'Itoku, c'est-à-dire, du neveu de l'Impératrice Kwa Goku ; on ne dit rien de son âge. La quatriéme année de son regne, qui fut de dix ans, est remarquable par l'érection du fameux Temple See Guansi, & de sa principale Idole ; Ouvrage du fameux Statuaire Cassiga, que son habileté extraordinaire dans sa profession fit *canoniser* après sa mort. La sixiéme année, l'Empereur fixa sa Cour à Siga dans la Province d'Ootz. Dans la dixiéme année, on montra dans la Province de Tsikugo un Cerf, qui avoit huit jambes. Le Successeur de Tent-Sii fut son frere puîné.

XL. DAIRY.

De J. C. **Ten Mu.** De Syn Mu. 1332.

Ce ne fut pas sans peine, que ce Prince s'affermit sur le Trône ; son jeune frere Oto MoNo Oosi le lui disputa les armes à la main, mais il fut défait au bout de cinq mois, & se fendit le ventre de désespoir. L'Empereur en mémoire de sa victoire institua le Nengo Fa Kwo, qui dura quatorze ans, & fut suivi d'un autre, nommé Siu-Wu. Le fameux Temple Midera fut bâti la seconde année de ce regne, qui fut encore célebre par l'arrivée du Livre sacré Issai-Kio ; c'est une espece de Formulaire de Prieres, qui fut apporté de la Chine au Japon. L'année suivante, on y apporta de l'argent de Tsussima, où l'on avoit commencé de travailler aux mines. La quatriéme année, le quatriéme jour du quatriéme mois, le premier

Matſuri fut célébré à Nara. Nous expliquerons à la fin de cet Ouvrage, ce que c'eſt que Matſuri. Au ſeptiéme mois de la ſixiéme année, il tomba de la grêle auſſi groſſe que des pêches. La huitiéme année, on vit des pêches mûres dans le premier mois à Ikodamura. La même année, le troiſiéme jour de l'onziéme mois, les nuages parurent lumineux du côté de l'Orient, on eût dit que le Ciel étoit enflâmé en cet endroit. La neuviéme année, l'uſage de la Monnoye d'argent fut défendu, & on frappa à ſa place des *Semis* de bronze, que les Etrangers appellent *Putjes*.

Troiſiéme diviſion du Japon en ſoixante-ſix Provinces.

Vers ce même tems l'Empire du Japon fut diviſé en ſoixante-ſix Provinces, auſquelles on en a depuis ajoûté deux autres; à ſçavoir, les Iſles d'Iki & de Tſuſſima, qui faiſoient partie du Royaume de Corée, & qui ont été conquiſes à la fin du ſeiziéme ſiecle de l'Ere Chrétienne par Tayco-Sama.

La treiziéme année, le quatorziéme jour du dixiéme mois du regne de Ten Mu, il y eut au Japon un violent tremblement de terre. L'année ſuivante, l'Empereur inſtitua un nouveau Nengo ſous le nom de Sui Wu, lequel ne dura qu'un an. La même année, le neuviéme jour du neuviéme mois, l'Empereur mourut, & ſa mort donna lieu à de grands mouvemens cauſez par la prétention d'Ootzno Oſi. On ne ſçait rien de l'âge de Ten Mu.

De J. C. 687. XLI. DAIRY. De Syn Mu. 1347.

DSITO, *Impératrice.*

Cette Princeſſe étoit veuve & niece de ſon Prédéceſſeur; on n'a point marqué ſon âge, elle fixa ſa réſidence à Fuſiwara, dans la Province de Jamatto. La ſixiéme année de ſon regne, qui fut de dix ans, on commença à braſſer du Sakki, ou de la bierre de Ris à Jekiſinokoſi, dans la Province d'Omi.

De J. C. 697. XLII. DAIRY. De Syn Mu. 1357.

MON MU.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur Ten Mu; on ne dit rien de ſon âge. Il commença ſon regne par l'inſtitution d'un Nengo, qu'il nomma Gen, & qui dura quatre ans. Il en inſtitua enſuite un autre, qui fut appellé Tem Po, & trois ans après un troiſiéme de quatre ans, ſous le nom de Kee Wuum, mais on fit peu d'uſage de ces deux derniers. Mon Mu fut le premier, qui accorda des Tſiaps, ou Armoiries à chaque Province, ce qui arriva la huitiéme année de ſon regne. L'année ſuivante il fit faire une meſure quarrée de bois, que les Japonnois appellent *Seo*, & *Maas*, & les Hollandois, *Ganton*, trois deſquelles contiennent juſte quatre livres de Ris, poids de Hollande; & il l'envoya dans toutes les Provinces de ſon Empire, pour y ſervir d'étalon, ordonnant, ſous des peines très-rigoureuſes, de s'y conformer pour les meſures de Ris, de Froment, & autres grains. Ce Prince régna onze ans.

De J. C. 708. XLIII. DAIRY. De Syn Mu. 1368.

GEN MEI, *Impératrice.*

Cette Princeſſe, dont on n'a point marqué l'âge, étoit fille de l'Empereur Tent Sii; elle établit ſa

Cour

Cour à Nara. Elle institua d'abord un Nengo sous le titre de Wat To, lequel dura sept ans, c'est-à-dire, tout le tems qu'elle régna. La premiere année, elle fit frapper de la Monnoye d'or & d'argent; mais la derniere fut défenduë de nouveau l'année suivante. La même année fut marquée par la naissance d'ABENOKAMER, Prince du Sang Impérial, fameux dans l'Histoire du Japon. La troisiéme année, on éleva le Temple Koobokusi, où il y a une Idole de Xaca, formée d'un mélange de bronze & d'or, ouvrage du célebre Statuaire Taisoquan. La sixiéme année, l'Impératrice donna des noms aux Provinces, Villes & Villages de son Empire, & elle voulut qu'ils fussent marquez dans les Registres publics (a).

XLIV. DAIRY. GENSIOO, *Impératrice.*

De J. C. 715. — De Syn Mu. 1375.

Cette Princesse étoit petite-fille de l'Empereur Ten Mu; elle institua les Nengos Reiki, de deux ans; & Joovo, de sept ans; son regne est fameux par l'apparition miraculeuse des Dieux Khumano, Gongin, Amida, Jakusi, Sensiu, Quanwon, & Bissamonten, qui se montrerent en différens endroits de l'Empire. La cinquiéme année, elle fit quelques réglemens concernant les habits des femmes. Après qu'elle eut régné neuf ans, elle remit la Couronne à son neveu, fils de son frere. Elle vêcut cinq ans après son abdication, & mourut dans sa quarante-huitiéme année; ainsi elle n'avoit que quatorze ans, lorsqu'elle monta sur le Trône, le neuviéme mois de l'année 1375. de Syn-Mu, sur quoi il est bon d'observer que l'année commencée à la mort d'un Empereur, se compte toute entiere parmi celles de son regne, & n'est point comptée parmi celles du regne de son Successeur.

XLV. DAIRY. SIOOMU.

De J. C. 724. — De Syn Mu. 1384.

Ce Prince fixa d'abord sa Cour à Nora, d'où quatre ans après il la transféra à NANIWA. La premiere année de son regne, il institua le Nengo Finki, qui dura cinq ans, & fut suivi du Nengo Tempe, qui en dura vingt. La huitiéme année la mer parut rouge comme du sang sur les côtes de Kij, ce qui dura cinq jours de suite. L'année suivante, il y eut des tempêtes épouvantables, une sécheresse, & une stérilité générale, ce qui causa une grande famine. La treiziéme année on bâtit les premiers Monasteres de Filles. La vingtiéme année on éleva le grand Temple de DAIBODS. Sioomu régna vingt-cinq ans, & sa fille lui succéda. On ne parle point de son âge.

XLVI. DAIRY. KOOKEN, *Impératrice.*

De J. C. 749. — De Syn Mu. 1409.

Cette Princesse monta sur le Trône de son pere le second jour du septiéme mois de l'année 1409. de

(a) On sera peut-être surpris dans la suite de cette Histoire, de retrouver trèspeu des noms de Provinces & de Villes, dont il est parlé dans cette Suite Chronologique; mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs des changemens fréquens, qui se font dans les noms propres, & de leur multiplicité.

Syn Mu. On ne dit rien de son âge, & on ne nous apprend point si elle fut mariée. Avec son regne commença le Nengo Tempe Seofo, ou Foosi, qui dura huit ans, & fut suivi d'un autre appellé Tempo Singo. La premiere année on tira pour la premiere fois de l'or de la Province d'Osio, & il fut présenté à l'Impératrice : jusqu'alors les Japonnois avoient tiré ce métal de la Chine (*a*). La quatriéme année, l'Impératrice bâtit le Temple Too Daisi pour satisfaire à un vœu de l'Empereur son pere. Tandis qu'on étoit occupé à consacrer cet Edifice, un Giogii implora l'assistance de Barramoas, Dieu célebre dans cette partie de l'Inde, qui est au midi du Japon, & cette Divinité lui apparut à l'instant. L'Impératrice bâtit aussi Isia Jamma, & mourut après avoir régné dix ans.

De J. C. 759. XLVII. DAIRY. FAI TAI. De Syn Mu. 1419.

Ce Prince étoit arriere petit-fils de l'Empereur Ten Mu, & le septiéme fils de Tonneri Sin O. La troiséme année de son regne, il alla tenir sa Cour à Fora, dans la Province d'Omi, l'année suivante à Tairanokio, & la sixiéme, à Fairo dans la Province d'Awadsi. Il régna six ans. On ne parle point de son âge.

De J. C. 765. XLVIII. DAIRY. SEO TOKU, De Syn Mu. 1425.
Impératrice.

Cette Princesse étoit fille aînée de l'Impératrice Kooken. Avec son regne commença un nouveau Nengo, qui fut nommé Sinkoke Un, lequel dura deux ans, & fut suivi d'un autre appellé Fooke, qui fut de trois ans. Sous ce regne nâquit Kiamar, qui devint un parfait Kuge. On appelle ainsi tous ceux de la Cour du Dairy, qui excellent en quelque chose. Seo Toku régna cinq ans. On ne dit point combien elle vêcut.

De J. C. 770. XLIX. DAIRY. KOONIN. De Syn Mu. 1430.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur Tent Sii. On ne parle point de son âge. En montant sur le Trône, il institua le Nengo Fooki, qui fut d'onze ans. La seconde année de ce regne, on vit au Japon un orage accompagné de tonnerres & d'éclairs, qui passa tout ce qu'on avoit jamais vû : il tomba du Ciel des feux, qui ressembloient à des Etoiles, & l'air retentit d'un bruit épouvantable. L'Empereur ordonna qu'on célébrât dans tout l'Empire des Matsuris, pour appaiser les JAKUSIS, qu'il croyoit irritez; on appelle ainsi les Esprits malins, qui regnent dans l'air & dans les campagnes. La cinquiéme année, nâquit Kobotais, Prêtre fameux parmi les Japonnois. La huitiéme année, la riviere Fuju Usingawa tarit entierement. La dixiéme année, Abeno Nakemar fameux dans l'Histoire Japonnoise, mourut à la Chine. La même année, il y eut à Méaco un incendie, qui en consuma tous les Temples. L'onziéme année, l'Empereur institua le Nengo Nen Wo, qui ne dura qu'un an. Koonin mourut après douze ans de regne, & laissa l'Empire à son fils.

(*a*) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit plus haut, que sous le regne de l'Impératrice SUIKO XXXIV. Dairy, le premier or, qui fut apporté au Japon, venoit de Corée.

L. DAIRY. KWAN MU.

De J. C. 782. — De Syn Mu. 1442.

Cet Empereur monta sur le Trône à l'âge de quarante-six ans. Il institua d'abord le Nengo Jenriaku, qui dura vingt-quatre ans, c'est-à-dire, tout ce regne. La troisiéme année il transféra sa Cour à Nagajoka dans la Province de Jamatsiiro, & onze ans après à Fejansor.

Premiere tentative des Tartares sur le Japon.

La sixiéme année, des étrangers (a) qui n'étoient point Chinois, parurent les armes à la main dans le Japon, dont ils prétendoient se rendre les maîtres. Les Japonnois se défendirent d'abord avec assez peu de succès, parce que l'ennemi recevoit sans cesse de nouveaux secours; mais au bout de neuf ans, Tamamar leur Général prit le dessus, & tua leur Troji, ou Commandant en chef. La guerre dura néanmoins encore neuf ans, mais enfin ces Barbares furent entierement chassez du Japon.

Kwan Mu régna vingt-quatre ans, & laissa l'Empire à son fils aîné.

LI. DAIRY. FEI DSIO.

De J. C. 806. — De Syn Mu. 1466.

Le regne de ce Prince n'a rien de recommandable; il institua le Nengo Taito, lequel dura tout le tems qu'il fut sur le Trône, c'est-à-dire, quatre ans. On ne dit point combien vêcut cet Empereur, qui laissa en mourant l'Empire à son frere.

LII. DAIRY. SA GA.

De J. C. 810. — De Syn Mu. 1470.

Ce Prince signala son avenement à la Couronne par l'institution du Nengo Koo Nin, qui dura autant que son regne, c'est-à-dire, quatorze ans. On bâtit dans cet intervale plusieurs Temples magnifiques pour les deux Religions. On ne sçait point combien vêcut cet Empereur, qui laissa l'Empire à son frere.

LIII. DAIRY. SIUN WA.

De J. C. 824. — De Syn Mu. 1484.

Cet Empereur étoit frere des deux précédens, & le troisiéme fils de Kwam Mu. A son avénement à la Couronne, il institua un nouveau Nengo, & le nomma Ten Tisio. Il dura dix ans. La seconde année, Urasima revint de Foreisan au Japon âgé de trois cent quarante-huit ans. Il avoit vêcu pendant tout ce tems-là sous l'eau avec les Dieux aquatiques, où les Japonnois prétendent que les hommes ne vieillissent point. Siun Wa mourut après dix ans de regne: on ne dit point à quel âge il laissa le Sceptre à son Neveu.

LIV. DAIRY. NIN MIO.

De J. C. 834. — De Syn Mu. 1494.

Ce Prince étoit le second fils de l'Empereur Sa Ga. Il institua deux Nengos, Sioa, qui dura quatorze ans; & Kassoo, qui fut de trois. Ce regne fut de dix-sept ans. On ne dit point à quel âge mourut cet Empereur, qui laissa le Trône à son fils aîné.

(a) Le P. Couplet dit que vers l'an 711. deux cent mille Tartares firent une irruption dans la partie septentrionale de la Chine, & qu'après s'être enrichis par un grand butin, ils se retirerent chez eux.

LV. DAIRY.
De J. C. 851. — De Syn Mu. 1511.

MONTOKU ou BONTOKU.

Ce Prince commença son regne par l'institution du Nengo Nin Siu, qui dura trois ans, & fut suivi de deux autres; Sai Je, de trois ans; & Tan Jan, de deux. La quatriéme année, il y eut au Japon de grands tremblemens de terre, dont l'un, qui arriva le cinquiéme jour du cinquiéme mois, fit tomber la tête du grand Daibods (a), ou Idole de Xaca, dans son Temple à Méaco. Montoku régna huit ans, & son quatriéme fils lui succéda. On ne sçait rien du tems qu'il vêcut.

LVI. DAIRY.
De J. C. 859. — De Syn Mu. 1519.

SEI WA.

L'avenement de ce Prince à la Couronne fut marqué par l'institution du Nengo To Quam, qui dura dix-huit ans. La cinquiéme année, les Livres de Confucius furent apportez à la Cour du Japon, & lûs avec beaucoup de plaisir. La cinquiéme année nâquit dans la Province de Jamatto Isje fille de Tsike Kugu Prince du sang. Cette Princesse s'est renduë célebre par son sçavoir extraordinaire. Elle a composé un Ouvrage, qui est encore aujourd'hui très estimé dans le Japon. Sei Wa, après dix-huit ans de regne, abdiqua l'Empire en faveur de son fils aîné, & mourut quatre ans après, le huitiéme jour du cinquiéme mois. On ne sçait rien de son âge.

LVII. DAIRY.
De J. C. 877. — De Syn Mu. 1537.

JOSEI.

Ce Prince commença son regne par l'institution du Nengo Geni Wa, qui dura huit ans, c'est-à-dire tout le tems qu'il fut sur le Trône. On ne sçait rien de l'âge de cet Empereur.

LVIII. DAIRY.
De J. C. 885. — De Syn Mu. 1545.

KOOKO.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Nin Mio, & frere de Montoku. La premiere année de son regne, le septiéme mois, il plut du sable & des pierres, qui gâterent presque toute la récolte de ris. A son avenement à la Couronne, il avoit institué le Nengo Nin Wa, qui dura quatre ans. Kooko n'en régna que trois, & laissa en mourant le Sceptre à son troisiéme fils. On ne dit rien de son âge.

LIX. DAIRY.
De J. C. 888. — De Syn Mu. 1548.

UDA.

La seconde année de ce regne est marquée par l'institution du Nengo Quan Pe, qui dura neuf ans. La même année, il y eut de grandes pluyes pendant tout l'Eté, & elles causerent de grandes inondations, dont la récolte de ris fut fort endommagée. Uda régna dix ans; on ne dit point à quel âge il mourut. Son fils aîné lui succéda.

LX. DAIRY.
De J. C. 898 — De Syn Mu. 1558.

DAI GO.

Ce Prince dont on n'a point marqué l'âge, commença son regne par l'institution du Nengo Soo Tai, qui dura trois ans, & qui fut suivi d'un autre appellé Jen Gi, qui en dura vingt-deux. La premiere année, le troisiéme jour du sixiéme mois, l'air s'obscurcit tout à coup de sorte, qu'on ne se voyoit pas. Le P. Cou-

(a) Kœmpfer dit ailleurs que le DAIBODS étoit à NARA, mais il se pourroit bien faire que le titre de Daibods se donnât à toutes les Idoles, & à tous les Temples de Xaca.

plet marque des éclypses de Soleil à la Chine vers le même tems. La seconde année mourut Somme Donno, qui avoit été déclarée Kisseki, c'est-à-dire *Dame Souveraine*; c'est le titre qu'on donne à celle des femmes du Dairy, qui a été nommée Impératrice, & qui est mere dé l'héritier présomptif de la Couronne. La seiziéme année, le second jour du cinquiéme mois, il y eut un incendie à Méaco, où résidoit actuellement l'Empereur; six cent dix-sept maisons furent consumées. La vingt-sixiéme année, on envoya de la Province de Jamatto à la Cour un Liévre, qui avoit huit jambes. Dai Go régna trente-trois ans, & eut pour Successeur son douziéme enfant.

De J. C. 931. **LXI. DAIRY.** De Syn Mu. 1591.

SIUSAKU.

Ce Prince en montant sur le Trône de son pere, institua les Nengos Seo Fei, qui dura sept ans; & Ten Kei, qui dura jusqu'à la fin de ce regne. La seconde année, Massakaddo Prince du sang, & fort accrédité à la Cour, se révolta contre l'Empereur. Cette révolte ne fut étouffée qu'au bout de sept ans, par la défaite & la mort de son Auteur. La troisiéme année, le vingt-septiéme jour du septiéme mois, il y eut un furieux tremblement de terre, & un autre la septiéme année, le quinziéme jour du quatriéme mois. Le feu du Ciel réduisit aussi en cendres plusieurs Temples & Monasteres, surtout la treiziéme année, que les tonnerres & les éclairs se firent sentir dans presque toutes les Provinces. Siusaku régna seize ans. On ne dit rien de son âge.

De J. C. 947. **LXII. DAIRY.** De Syn Mu. 1607.

MURAKAMI.

Ce Prince étoit le quatorziéme fils de l'Empereur Dai Go. Il institua d'abord un nouveau Nengo, nommé Ten Riaku, & qui dura dix ans; puis trois autres, Ten Toku, de quatre ans; Oo Wa, de trois; & Koo Fu, de quatre. La quatorziéme année de son regne, il y eut dans la grande sale de son Palais, nommée Seirodeen, une célebre assemblée sur les affaires de Religion, où les Chefs de toutes les Sectes se trouverent. On ne dit point quel en fut le sujet, ni le résultat. Murakami régna vingt & un an; on ne dit point à quel âge il mourut; il laissa le Sceptre à son second fils.

De J. C. 968. **LXIII. DAIRY.** De Syn Mu. 1628.

REN SEI, *ou* REISEN.

Ce Prince avoit soixante & un an, lorsqu'il succéda à son pere, & il ne régna que deux ans. Il institua le Nengo An Kwa, qui finit avec son regne; il eut pour Successeur son frere, cinquiéme fils de Murakami.

De J. C. 970. **LXIV. DAIRY.** De Syn Mu. 1630.

JENWO, *ou* JENJO.

Ce regne commença par l'institution du Nengo Ten Rok, lequel dura trois ans, & fut suivi de quatre autres; à sçavoir Tei Jen, de trois ans; Tei Quam, de deux; Ten Jen, de cinq; & Jei Quan, de deux. Jenwo régna quinze ans; on ne dit point combien il vécut.

De J. C. 985. **LXV. DAIRY.** De Syn Mu. 1645.

QWASSAN, *ou* QUASSAN.

Ce Prince étoit fils aîné de l'Em-

pereur Ren Sei, & monta sur le Trône dans sa dix-septiéme année. Il institua d'abord un nouveau Nengo, qui fut nommé Gen Wa, & qui ne dura que deux ans. La seconde année de son regne, il fut transporté d'une si grande passion pour la solitude, qu'il sortit secrettement de son Palais, & s'alla enfermer dans le Monastere de Quamsi, où il se fit raser à la maniere des Bonzes, & prit le nom de Nigugakf Foogu; il passa vingt-deux ans dans cette retraite, & y mourut âgé de quarante & un an.

LXVI. DAIRY.
De J. C. 987. Itsi Dsio. De Syn Mu. 1647.

On ne sçait point à quel âge ce Prince succéda à Qwassan, son cousin. Il institua les Nengos Je Jen, de deux ans; Jen Gen, d'un an; Soorak, de cinq; Tsio Toku, de quatre; Tsioo So, de cinq; & Quan Ko, de huit. La huitiéme année de son regne, la mortalité fut grande dans tout le Japon; d'ailleurs, ce regne fut célébre par le grand nombre de Sçavans, qui fleurissoient à la Cour. Itsi Dsio régna vingt-cinq ans.

LXVII. DAIRY.
De J. C. 1012. Sandsio. De Syn Mu. 1672.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Ren Sei. Il institua en montant sur le Trône le Nengo Dsio A, qui dura cinq ans, c'est-à-dire, tout son regne. La troisiéme année, le Palais, où il faisoit sa résidence, fut brûlé. L'année suivante il en fut encore brûlé une bonne partie. Sandsio mourut âgé de cinquante & un an.

LXVIII. DAIRY.
De J. C. 1017. Go Itsi Dsio. De Syn Mu. 1677.

Go, veut dire, *second*, ainsi Go Itsi Dsio, signifie Itsi Dsio II. Ce Prince étoit fils puîné d'Itsi Dsio I. & n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le Trône, qu'il occupa vingt ans. Il institua d'abord le Nengo Qua Nin, qui dura quatre ans, & qui fut suivi de trois autres. Tsi Jan, de trois ans; Mans Ju, de quatre; & Tsioo Quan, de neuf. La cinquiéme année de ce regne, Sai Sin obtint de l'Empereur la permission de se faire traîner dans un Khuruma, ou Chariot couvert, & tiré par deux Bœufs; invention, qui parut si commode, que toute la Cour suivit bientôt son exemple. La même année, le vingt-deuxiéme jour du septiéme mois, il y eut au Japon une furieuse tempête, qui y causa de grands dommages. Le même mois on vit deux Lunes à la Chine (a). La sixiéme année, le Jeki, ou la peste fit de grands ravages dans tout l'Empire. La douziéme année, le quatriéme mois, qui répond à notre mois de Juin, il tomba une si grande quantité de neige, qu'elle couvrit la terre de quatre Sacks, & de cinq Suns, c'est-à-dire, quatre pieds & demi. Le neuviéme jour du huitiéme mois, il y eut encore une furieuse tempête.

LXIX. DAIRY.
De J. C. 1037. Go-Siu Saku. De Syn Mu. 1697.

Ce Prince étoit frere cadet de son Prédécesseur, auquel il succéda en la vingt-huitiéme année de son âge. Il institua les Nengos Tsio Raku, de

(a) Le P. Couplet n'en parle pas.

trois ans ; Tſiokiu, de quatre ; & Quanto Ku, de deux. La premiere année de ſon regne, qui fut de neuf ans, il y eut au Japon un furieux tremblement de terre.

LXX. DAIRY. GO REISEN.

De J. C. 1046. De Syn Mu. 1706.

Ce Prince étoit fils aîné de ſon Prédéceſſeur, & monta ſur le Trône dans ſa dix-ſeptiéme année ; il inſtitua les Nengos Jeiſo, de ſept ans; Tenki, de cinq ; Feiko, de ſept ; & Tſioku, de quatre. La troiſiéme année de ſon regne, Joori Isje ſe révolta contre lui dans la Province d'Osju. Les rebelles ſe ſoutinrent pendant cinq ans, juſqu'à ce que Jori Joſi, Général de la Couronne, qui commandoit en Chef toutes les troupes Impériales, les défit, & tua leurs plus braves Chefs Abino-Sadato, & Takano Munto. Cette rebellion eſt décrite fort au long dans un Livre intitulé *Osju Gaſſen*, c'eſt-à-dire, *les Guerres* d'Osju. Go-Reiſen mourut âgé de quarante ans, après en avoir régné vingt-trois. Son frere puîné lui succéda.

LXXI. DAIRY, GO-SAND SIO.

De J. C. 1069. De Syn Mu. 1719.

Ce Prince ne régna que quatre ans, & mourut dans ſa quarantiéme année. Il inſtitua le Nengo Jenkui, qui fut de cinq ans, & laiſſa le Trône à ſon fils aîné.

LXXII. DAIRY. SIIRAKAWA.

De J. C. 1073. De Syn Mu. 1733.

On ne ſçait point l'âge de ce Prince, qui régna quatorze ans. La ſeconde année de ſon regne il inſtitua le Nengo Seofo, qui dura trois ans, & fut ſuivi de trois autres ; à ſçavoir, Seoriaku, de quatre ans ; Jeeſo, & Ootoku, chacun de trois ans. La neuviéme année de ce regne, il y eut pendant l'Eté une ſéchereſſe extrême, qui ruina preſque tous les fruits de la terre. Siirakawa laiſſa le Trône à ſon fils puîné.

LXXIII. DAIRY. FORIKAWA.

De J. C. 1087. De Syn Mu. 1747.

Ce Prince n'avoit que neuf ans, lorſqu'il monta ſur le Trône, & il l'occupa vingt & un an. Il inſtitua les Nengos Quanſi, de ſept ans; Koſſoo, de deux; Jet Sio, d'un an ; Sootoku, de deux ; Kooa, de cinq ; Tſiooſi & Kaſſio, chacun de deux. Son fils aîné lui ſuccéda.

LXXIV. DAIRY. TO BA.

De J. C. 1108. De Syn Mu. 1768.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, inſtitua les Nengos Teniri, de deux ans ; Tenjei, de trois ; Jeikju, de cinq ; Guanje, de deux ; & Foan, de quatre ; le premier commença, & le dernier finit avec ſon regne, qui fut de ſeize ans. La premiere année, on entendit dans l'air un grand bruit, comme de pluſieurs tambours, & cela dura pluſieurs jours. La quatriéme nâquit Kijomori, Prince du Sang, que ſa rebellion a rendu fameux dans les Hiſtoires Japonnoiſes. To Ba laiſſa en mourant le Trône à ſon fils aîné.

LXXV. DAIRY. SINTOKU.

De J. C. 1124. De Syn Mu. 1784.

On n'a point marqué l'âge de ce Prince, lequel régna dix-huit ans. Il inſtitua les Nengos Tenr Si, de ſept ans ; Tenſio, d'un an ; Tſiooſo, de trois ; & Jeeit Si, d'un an. Ce fut

sous ce regne que fut bâtie la Ville de Kamakura. Sintoku laissa la Couronne à son frere.

LXXVI. DAIRY. KONJEI.

De J. C. 1142. De Syn Mu. 1802.

Ce Prince étoit le huitiéme fils de l'Empereur To Ba. Il institua les Nengos Kootsi, de deux ans; Tenjo, d'un an; Kivan, de six; Nempe, de trois; & Kijsu, de deux. Jorimassa, Prince du Sang, & qu'on pourroit nommer l'*Hercule Japonnois*, vivoit sous ce regne. Ce Prince avec l'aide de Fatsman, qui est *le Mars du Japon*, tua à coup de fleches le Dragon infernal Nuge, qui avoit la tête d'un Singe, la queuë d'un Serpent, le corps & les griffes d'un Tygre. Ce Monstre se tenoit dans le Palais du Dairy, & incommodoit beaucoup, non seulement la personne du Monarque, mais encore toute sa Cour, surtout la nuit, & l'on ne pouvoit reposer sans crainte.

La sixiéme année de ce regne, le vingt-deuxiéme jour du septiéme mois, il parut une Comete. La dixiéme année nâquit à la Cour Joritomo, qui le premier fut grand Seogun, ou Général de la Couronne (*a*). Le pouvoir souverain, & illimité des Dairys, commençoit dès lors à s'affoiblir. Les Princes de l'Empire dominez par l'ambition, se relâcherent peu à peu de la soumission, qu'ils devoient à leurs Souverains, & jetterent les premiers fondemens de ces Royaumes, que l'on a vûs en si grand nombre dans ces Isles, en se rendant peu à peu indépendans dans leurs Gouvernemens. Le mal croissant toujours, le Dairy crut en couper la racine, en revêtant Joritomo de toute l'autorité nécessaire pour mettre les Grands à la raison; mais ce Général se servit de son pouvoir, pour s'ériger lui-même en Souverain, ainsi que nous verrons dans la suite.

Konjei régna quatorze ans; on ne dit point combien il vêcut. Son frere aîné, quatriéme fils de l'Empereur To Ba, fut son Successeur.

LXXVII. DAIRY. GO-SIIRAKAWA.

De J. C. 1156. De Syn Mu. 1816.

Ce Prince institua d'abord le Nengo Foogien, qui dura trois ans. La premiere année de son regne, SSI IN (*b*) se révolta contre lui. Cette révolte donna naissance à une longue & cruelle guerre, qui par rapport au tems, qu'elle commença, fut appel-

(*a*) On assûre plus haut que la Charge de Seogun, ou Xogun avoit été créée par SIUSIN X. Dairy; peut-être fut-elle rétablie par KONJEI; peut-être que ses prérogatives furent augmentées. Le Cubo étoit aussi le Général des Armées Japonnoises; on ne sçait pas trop quelle étoit la différence de ces deux Charges, il paroît seulement, que celle-là avoit la prééminence, mais elles ont été depuis comme réünies sur la tête des Empereurs CUBO-SAMAS.

(*b*) Ce Prince rebelle ne sçauroit être autre, que KIJOMORI, dont nous avons parlé plus haut, & qui devoit avoir alors trente-quatre ans. Il fut défait en 1168. & se retira dans le fameux Monastere MIDIRA, sur la montagne de JESAN, où les Bonzes le protégerent contre la Cour, & contre la Faction de FEKI. Il se fit lui-même Bonze sous le nom de SIOOKAI, vêcut quatorze ans dans cette retraite, & mourut dans sa soixantiéme année en 1182. d'une fiévre maligne brûlante, qui lui fit devenir le corps tout rouge; ce qu'on regarda comme une punition de sa révolte, laquelle donna occasion aux factions de FEKIS & des GENDZIS, & fut la principale cause de l'usurpation des Cubo-Samas.

lée Foo Gienno Midairy, c'est-à-dire, la désolation du tems Foo Gien. La troisiéme année, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre.

Go-Siirakawa, après avoir tenu trois ans le Sceptre, le remit à son fils aîné. Douze ans après il entra dans un Monastere, se fit raser, & prit le nom de Joossin. Il mourut âgé de quarante-trois ans.

De J. C. 1159. **LXXVIII. DAIRY.** De Syn Mu. 1819.

NIDSIOO.

Ce Prince étoit âgé de seize ans, lorsqu'il monta sur le Trône par l'abdication de son pere. Il institua les Nengos Feitsi, d'un an; Jeiraku, d'un an; Oofo, de deux ans; Tsioquan, de deux; & Jeeman, d'un an. La premiere année de son regne, Nobu Jori, & Jositomo, pere de Joritomo, se souleverent contre lui. Cette rébellion & la guerre, qu'elle causa, sont décrites dans les Histoires, sous le nom de Feitsi No Midarri, c'est-à-dire, *la désolation du tems* Feitsi. Deux ans après, Jositomo fut tué dans la Province d'Owari, & son fils fut envoyé en exil à Idsu.

La cinquiéme année, une femme accoucha de trois enfans, qui avoient chacun deux têtes, & quatre pieds. Nidsioo régna sept ans, & mourut âgé de vingt-trois ans. Son fils aîné lui succéda.

De J. C. 1166. **LXXIX. DAIRY.** De Syn Mu. 1826.

ROKU DSIOO.

Ce Prince étoit dans sa dixiéme année, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua le Nengo Nin Jani, qui dura trois ans, c'est-à-dire, tout le tems de son regne. Il laissa le Sceptre à son Oncle.

De J. C. 1169. **LXXX. DAIRY.** De Syn Mu. 1829.

TAKAKURA.

Ce Prince étoit le troisiéme fils de l'Empereur Go-Siirakawa, & il épousa la fille de Kijomori. Il institua les Nengos Kavoo, de deux ans; Sioun, de quatre; Angen, de deux; & Dsiisso, de quatre. La cinquiéme année de son regne, le vingt-troisiéme jour du premier mois, une grande partie de la Ville Capitale, où il résidoit, fut réduite en cendres. La septiéme année, la petite vérole fit de grands ravages dans tout l'Empire. L'onziéme année, l'Empereur transféra sa Cour à Kuwara.

I. Empereur Cubo-Sama. Joritomo.

La douziéme année de ce regne, & la derniere du Nengo Dsiisso, Joritomo défit tous ses ennemis dans la Province d'Isju, & Jorimassa fut tué avec toute sa famille. L'année suivante, qui fut celle de la mort de Takakura, est comptée pour l'époque du regne des Cubo-Samas.

De J. C. 1181. **LXXXI. DAIRY.** De Syn Mu. 1841.

AN TOKU.

On ne dit rien de la naissance de ce Prince, sinon qu'il étoit petit-fils de Kijomori par sa mere : ce qui peut faire juger, qu'il étoit fils de son Prédécesseur, & par conséquent fort jeune, quand il monta sur le Trône. Il institua les Nengos Joowa, d'un an; & Siu Je, de deux. La premiere année de son regne, il y eut une grande famine dans tout l'Empire, causée en partie par les guerres civiles. La même année, Kijomori son ayeul maternel mou-

rut dans son Monaſtere (a). Cette même année, le Général Kadſuwara abandonna le parti des Fekis, & ſe joignit à Joritomo, qui ſe nommoit alors Tiojenoski. Kadſuwara étoit de baſſe extraction, mais par ſon courage & ſes actions héroïques, il devint très-puiſſant. La même année nâquit Jori Je, fils de Joritomo, & qui lui ſuccéda au Trône des Cubo-Samas. L'Empereur An Toku fut obligé d'abdiquer la Couronne, après l'avoir portée trois ans.

De J. C. 1184. LXXXII. DAIRY. De Syn Mu. 1844.

GO-TOBA.

Ce Prince étoit le quatriéme fils de l'Empereur TAKAKURA. Il inſtitua les Nengos Genriaku, d'un an; Buanirz, de cinq; & Kenkiu, de neuf. La premiere année de ſon regne, mourut Jooſnaga Général célebre, & grand partiſan des Gendzis (b).

La troiſiéme année de ce regne, l'Empereur dépoſé An Toku, étant pourſuivi par ſes ennemis, ſe noya dans les Mers orientales. Il avoit pris, en quittant le Sceptre, le nom de Sen Tei; après ſa mort, on lui donna celui d'An Tokuten O, apparemment dans ſon apothéoſe. Environ ce même tems mourut Joſinaga, gendre de Joritomo.

La ſixiéme année de ce regne, Joſitzne autre fameux Général fut tué; ſa mort fut ſuivie de celle de Fide Fira, ſon Lieutenant, & de l'extirpation de toute ſa famille. L'onziéme année, Joritomo alla ſaluer l'Empereur, qui l'honora du titre de Sei Seogun, qu'on a toujours donné depuis aux Empereurs Cubo-Samas. La quatorziéme année, on envoya de l'Iſle d'Awadſi à la Cour un cheval, qui avoit neuf pieds. Go-To Ba régna quinze ans, & ſe démit de la Couronne en faveur de ſon fils aîné. Il mourut âgé de ſoixante ans.

De J. C. 1199. LXXXIII. DAIRY. De Syn Mu. 1859.

TSUTSI MIKADDO.

Mikaddo eſt ici un nom propre, & non pas le titre ſouverain, que portoient tous les Empereurs. Ce Prince n'avoit que trois ans, lorſqu'il monta ſur le Trône. Il inſtitua les Nengos Seotzi, de deux ans; Kennin, de trois; Genkiu, de deux; Ken Je, d'un an; & Soojen, de quatre.

II. Empereur Cubo-Sama. Jori Isje.

La premiere année de ce regne, Joritomo I. Empereur Cubo-Sama mourut après avoir régné vingt ans. Jori Isje ſon fils lui ſuccéda, & au bout de cinq ans, le Dairy l'honora du titre de Sei Seogun. Il fut tué deux ans après, ſelon Kœmpfer, qui cependant ne lui donne que cinq ans de regne.

III. Empereur Cubo-Sama. Sonnetonno.

La ſixiéme année du regne de Tſutſi MIKADDO, ſelon le calcul de Kœmpfer, Jori Isje Empereur Cu-

(a) Voyez la Note ſous le regne de GO-SHIRO KAWA, LXXVII. Dairy.

(b) Les GENDZIS étoient alors ſeuls dominans, Joritomo leur Chef s'étant emparé du Gouvernement. Ce Parti avoit été longtems regardé comme le moins juſte, & le Dairy s'étoit déclaré pour les FEKIS; mais ceux-ci ayant uſé mal de leur victoire, & ayant voulu ſe rendre maîtres de l'Empire, le Dairy ſe tourna du côté des Gendzis, qui prévalurent, & firent ce qu'avoient voulu faire les Fekis.

bo-Sama fut tué, & son frere puîné lui succéda.

Tsutsi Mikaddo, après avoir régné douze ans, abdiqua la Couronne en faveur de son frere cadet, & mourut âgé de trente-sept ans.

De J. C. 1211. **LXXXIV. DAIRY.** De Syn Mu. 1871.

SIUNTOKU.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta sur le Trône, mais seulement qu'il régna onze ans, qu'il se démit de la Couronne, & qu'il mourut âgé de quarante-six ans. Il institua les Nengos Genriaku, de deux ans; Gen Po, de six; & Seokiu, de trois. La quatriéme année de son regne, mourut FOONEN SEONIN, Fondateur de la Secte de Seodosju. La sixiéme année, Sonnetonno Empereur Cubo-Sama fit construire des Vaisseaux de guerre, pour se rendre maître de la mer. Le vingt-deuxiéme jour du second mois de la neuviéme année, les deux magnifiques Temples de Kiomitz & de Giwon furent brûlez.

IV. *Empereur Cubo-Sama.* *Joritzne.*

Sonnetonno ayant occupé dix-sept ans le Trône des Cubo-Samas, mourut, & eut pour Successeur le fils du Cambacu DOOKA, lequel commença de régner en 1221.

De J. C. 1223. **LXXXV. DAIRY.** De Syn Mu. 1882.

GO-FORIKAWA.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur TAKAKURA. Il institua les Nengos Teewo, de deux ans: Gen In, d'un an; Karoku, de deux; An Te, de deux; Quan Ki, de trois; & Tee Jei, d'un an. La premiere année de son regne, le premier jour du second mois, nâquit dans la Province Awa, NITSIIREN, fameux Docteur, & Fondateur d'une Secte, qu'on ne nomme pas. Go-Forikawa régna onze ans, & en vêcut vingt-quatre. Son fils aîné lui succéda.

De J. C. 1233. **LXXXVI. DAIRY.** De Syn Mu. 1893.

SI DSIO.

Ce Prince n'avoit que cinq ans, lorsqu'il commença de régner. Il institua les Ningos Tempoco, d'un an; Bunriaku, d'un an; Kassiuku, de trois; Riaknin, d'un an; Jengo, d'un an; & Nintzi, de trois. Il mourut après dix ans de regne.

V. *Empereur Cubo-Sama.* *Jori Sane*, ou *Jorissuga*.

La neuviéme année de ce même regne, Joritzne Empereur Cubo-Sama, qui tenoit sa Cour à Kamakura Seogun, vint à Méaco saluer le Dairy, selon la Suite Chronologique; cependant suivant le calcul de Kœmpfer, Jori Sane, ou Jorissuga son fils & son successeur, avoit commencé de régner en 1239.

De J. C. 1243. **LXXXVII. DAIRY.** De Syn Mu. 1903.

GO-SA GA.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Tsutsi-Mikaddo. Il régna quatre ans, & mourut en la cinquante-troisiéme année de son âge. Il institua le Nengo Quan Jun, qui dura tout son regne.

De J. C. 1247. **LXXXVIII. DAIRY.** De Syn Mu. 1907.

GO FIKAKUSA.

On ne dit point qui étoit ce Prince; il institua les Nengos Quantsi, de deux ans; Gensio, de six; Koogen, Seoka, & Sooguan, chacun d'un an. L'onziéme année de son regne, le vingt-troisiéme jour du se-

cond mois, il y eut un grand tremblement au Japon. Go-Fikakusa, après avoir régné treize ans, abdiqua la Couronne en faveur de son frere puîné, & mourut âgé de soixante ans.

VI. *Empereur Cubo-Sama.*
Mune Taka Sinno,
ou *Soo-Son Sinno.*

La même année que Go-Fikakusa monta sur le Trône des Dairys, Mune Taka Sinno, fils de l'Empereur Go-Saga, monta sur celui des Cubo-Samas.

LXXXIX. DAIRY.
De J. C. 1260. KAMME JAMMA. De Syn Mu. 1920.

Ce Prince institua les Nengos Bunwo, d'un an; Kosio, de trois; & Bunje, d'onze. La cinquiéme année de son regne, le vingt-uniéme jour de l'onziéme mois, mourut Sinran, Chef de la Secte IKOSIU; & qui avoit été Disciple de Foonen Seonin, Fondateur de la Secte SEODOSJU. La septiéme année, il parut une Comete, qui fut aussi vûë à la Chine (a). La neuviéme année, le huitiéme jour du cinquiéme mois, on vit deux Soleils. Le dix & l'onze du second mois, on apperçut trois Lunes. La quinziéme & derniere année, l'Empereur Cubo-Sama fixa sa Cour à Kamakura. Le Dairy, après avoir régné quinze ans, se démit de l'Empire en faveur de son fils aîné. Il vécut encore trente-deux ans après son abdication, & mourut âgé de cinquante-sept ans.

VII. *Empereur Cubo-Sama.*
Korejas Sinno.

Ce Prince succéda à son Pere, qui régna quinze ans.

XC. DAIRY.
De J. C. 1275. GOUDA. De Syn Mu. 1935.

Les Nengos instituez sous ce regne, sont Gentsi, de deux ans; Kentsi, de quatre; Kooan, de quatre; & Sioo, de trois. Quelques Auteurs n'en marquent que deux, Gentsi, de trois ans, & Kooan, de dix.

Seconde tentative des Tartares sur le Japon.

La neuviéme année de ce regne, le Général Tartare MOOKO parut sur les côtes du Japon, avec une Flotte de quatre mille voiles, & deux cent quarante mille hommes. L'Empereur Tartare Sijsu, qui régnoit alors, après avoir conquis la Chine environ l'an de J. C. 1270. (b) suivant le calcul de Kœmpfer, envoya ce Général pour conquerir aussi le Japon, mais cette entreprise ne réüssit pas: les Camis exciterent une furieuse tempête, qui fit périr toute la Flotte: MOOKO lui-même fut noyé, & il ne se sauva qu'un petit nombre de ses gens.

Marc Pol de Venise rapporte la chose tout autrement, ainsi que nous avons vû au Livre Préliminaire Ch. V. & pour ce qui est du tems, où les Tartares parurent au Japon, il n'est pas aisé de le marquer au juste: une Edition de Marc Pol de Venise place cette expédition en 1289. &

(a) Le P. Couplet en marque deux, mais plus de vingt-cinq ans après.

(b) Le P. Couplet, qui nomme ce Prince XICA, ne marque le commencement de son regne à la Chine, qu'à la dix-septiéme année du soixante-dix-septiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 1264. de J. C. par conséquent en 1281. Il parle de cette expédition, sans en marquer la date; mais il paroît ne donner aux Tartares, que cent mille hommes, dont il n'en revint à la Chine que trois ou quatre. Nous en avons parlé dans le Livre Préliminaire sur la relation de Marc Pol de Venise.

une autre en 1269. Selon la premiere, elle n'arriva qu'après la mort de Gouda ; selon la seconde, elle précéda le regne de ce Prince, sous lequel les Japonnois l'ont placée ; peut-être y a-t-il erreur dans les deux chifres, & il faut peut-être lire 1279.

Quoiqu'il en soit, la dixiéme année du regne de Gouda, Nidsiinin, dont nous avons déja parlé, mourut dans la Province de Musasi. Ceux de la Secte de Foquesiu célebrent tous les ans une Fête le jour de sa mort. Gouda régna treize ans, & mourut âgé de cinquante.

VIII. *Empereur Cubo-Sama.*
Kiume Sinno, ou *Sanno Osi.*

Ce Prince, qui étoit le troisiéme des fils de l'Empereur Go-Fikakusa, monta sur le Trône en 1286. & régna vingt ans.

XCI. DAIRY.
FUSIMI.
De J. C. 1288. — De Syn Mu. 1948.

Ce Prince étoit le second fils de Go-Fikakusa, & cousin de Gouda son prédécesseur. Il institua les Nengos Soowo, de cinq ans ; & Jenin, de six. La premiere année de son regne, le treiziéme jour du troisiéme mois, il lui nâquit un fils, auquel il remit la Couronne, après l'avoir portée onze ans. On ne dit point à quel âge il étoit monté sur le Trône, ni à quel âge il en descendit. On se contente de nous apprendre qu'il a vêcu cinquante-trois ans.

XCII. DAIRY.
GO-FUSIMI.
De J. C. 1299. — De Syn Mu. 1959.

Ce Prince institua le Nengo Seoan, qui dura trois ans ; c'est-à-dire, tout son regne. Il abdiqua ensuite la Couronne, & mourut âgé de cinquante-huit ans. Il laissa le Sceptre à son Cousin, fils aîné de l'Empereur Gouda.

XCIII. DAIRY.
GO-NIDSIO.
De J. C. 1302. — De Syn Mu. 1962.

On ne sçait point l'âge de ce Prince. Il institua les Nengos Kagen, de quatre ans ; & Tokuds, de deux. La cinquiéme année de son regne, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre au Japon. Cette même année est remarquable par la mort de Kiume, Empereur Cubo-Sama, & par la naissance de Taka Udsi, qui fut aussi Empereur Cubo-Sama. Go-Nidsio, après six ans de regne, abdiqua la Couronne.

IX. *Empereur Cubo-Sama.*
Mori Kuri Sinno.

Ce Prince succéda à son pere en 1305. & régna vingt-cinq ans.

XCIV. DAIRY.
FANNA SONNO.
De J. C. 1308. — De Syn Mu. 1968.

Ce Prince étoit frere puîné de Go-Fusimi. Il institua les Nengos Jenke, de trois ans ; Ootsi Jo, d'un an ; Sooa, de deux ; & Bun O, de cinq. Après qu'il eut régné onze ans, il se démit de la Couronne en faveur d'un frere cadet de Go-Nidsio. On ne nous apprend rien de son âge.

XCV. DAIRY.
GO-DAIGO.
De J. C. 1319. — De Syn Mu. 1319.

Cet Empereur institua les Nengos Genwo, de deux ans ; Genko, de trois ; Seotsju de deux ; Karaku, de trois ; Gentoku, de deux ; & Genko, d'un an. La derniere année de son regne fut fort agitée de guerres civiles très-sanglantes, qui sont décrites dans le Livre intitulé *Teifeki*. A la fin de cette même année, il abdiqua la Couronne.

X. *Empereur Cubo-Sama.*
Sonun ou Sonnun Sinno.

Ce Prince étoit fils puîné de Go-Daigo. Il monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1331. & ne régna que deux ans.

XCVI. DAIRY.
De J. C. 1331. KWO GIEN. De Syn Mu. 1991.

Ce Prince étoit fils aîné de Go-Fusimi. Il institua le Nengo SEOKE, lequel dura deux ans. On ne sçait rien de son âge.

XI. *Empereur Cubo-Sama.*
Nari Josi Sinn Oo.

La seconde année de ce regne, Nari Josi Sin Oo succéda à son frere sur le Trône des Cubo-Samas, & ne garda le Sceptre que trois ans. Kœmpfer se trompe dans son calcul, s'il est vrai que cette même année TAKAUDSI XII. Empereur Cubo-Sama vint en cette qualité rendre ses hommages au Dairy. Cette même année TAKAKOKU Général célebre, se fendit le ventre. Kwogien après avoir régné deux ans, rendit le Sceptre à son prédécesseur, lequel l'ayant accepté, institua les Nengos Kemmu & Jen Ken, chacun de deux ans. La seconde année du Nengo Jen Ken, l'Empereur Go-Fusimi mourut, aussi bien que KUSNOKIMAKA Sugge, fameux Général. La même année, le huitiéme mois, il y eut de grands tremblemens de terre au Japon. Go-Daigo ne régna cette seconde fois que trois ans. On ne dit rien de son âge.

XII. *Empereur Cubo-Sama.*
Taka Udsi ou Takadsi.

Il paroît qu'il faut ici placer le commencement du regne de ce Prince, qui étoit fils d'ASKAGO Sanno-KINO Cami Nago Udsi, & qui régna vingt-cinq ans.

XCVII. DAIRY.
De J. C. 1337. QUO MIO. De Syn Mu. 1997.

Ce Prince étoit frere puîné de l'Empereur KWO GIEN, & le quatriéme fils de Go-Fusimi. Le Nengo Jen Ken institué par son prédécesseur continua la premiere année de son regne, & fut suivi du Nengo RIAKUWO, qui dura quatre ans. La seconde année de ce regne, le Dairy honora TAKA UDSI, Empereur Cubo-Sama, du titre de Sei Dai Seogun. Les deux Auteurs, dont Kœmpfer nous assûre qu'il a tiré ces Annales, ne sont pas d'accord sur la durée de ce regne; l'un dit qu'il dura douze ans, l'autre prétend que Quo Mio après avoir régné deux ans, eut pour successeur Go-MURAKAMI, septiéme fils de l'Empereur Go-Daigo, lequel n'est pourtant pas compté dans la liste des Dairys. Quoiqu'il en soit, après que le Nengo RIAKUWO eut duré quatre ans, l'Empereur, qui régnoit alors, en institua tout de suite deux autres, KOO JE, de trois ans; & TEWA, de quatre; vers la fin duquel SIUKWO monta sur le Trône. On ne sçait rien de l'âge de Quo Mio.

XCVIII. DAIRY.
De J. C. 1349. SIUKWO. De Syn Mu. 2009.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, étoit fils aîné de l'Empereur KWO GIEN. Il n'institua aucun Nengo la premiere année de son regne: la seconde année il en institua un sous le nom de Quano, lequel dura deux ans. La premiere année la guerre SiidsioNawatto fut terminée. SIUKWO, après avoir régné

trois ans, eut pour successeur son frere puîné.

XCIX. DAIRY.

De J. C. 1332. GO-KWO GIEN. De Syn Mu. 2012.

On ne dit rien de l'âge de ce Prince, qui institua les Nengos Bunjwa, de quatre ans; Jen Bun, de cinq; Kooan, d'un an; Teeidsi, de six; & Ooan de sept. La troisiéme année de son regne, Josi Kaki troisiéme fils de l'Empereur Cubo-Sama, vint à la Cour du Dairy, lequel envoya l'année suivante le Cubo-Sama même dans la Province d'Omi, pour terminer quelques différens, qui y étoient survenus.

XIII. *Empereur Cubo-Sama. Josi Kaki.*

La huitiéme année, Taka Udsi, Empereur Cubo-Sama, mourut le vingt-neuviéme jour du quatriéme mois. Son troisiéme fils Josi Kaki, dont nous venons de parler, lui succéda, & la méme année il obtint du Dairy le titre de Sei Dai Seogun. L'onziéme année, ce Prince fut envoyé dans la Province d'Omi, pour y commander l'Armée Impériale.

XIV. *Empereur Cubo-Sama. Josimitz.*

La dix-huitiéme année Josimitz fils de Josi Kaki succéda à son pere, & occupa quarante ans le Trône des Cubo-Samas.

Go-Kwo Gien régna vingt ans, & eut pour successeur son fils aîné.

C. DAIRY.

De J. C. 1372. GO-JENWO, *ou* JENJO. De Syn Mu. 2032.

Le dernier Nengo institué sous le précédent regne, continua les trois premieres années de celui-ci, & fut suivi des Nengos Kooraku, qui dura quatre ans; Sei Toku, de deux ans; & Koowa, de quatre. La huitiéme année il y eut une grande famine dans le Japon. La même année, il parut une Cométe. Go-Jenwo régna onze ans; on ne dit rien de son âge. Son fils aîné lui succéda.

CI. DAIRY.

De J. C. 1383. GOKOMATZ. De Syn Mu. 2043.

La seconde année de ce regne, l'Empereur institua le Nengo Sitoku, qui dura trois ans, & qui fut suivi de trois autres; Kakei, de deux ans; Ikoo O, d'un an; Meetoku, de quatre; & Oojei, de trente-quatre.

La neuviéme année de ce regne, il y eut une guerre dans le Pays d'Udsii. La quatorziéme année, le dix-septiéme jour de l'onziéme mois, le fameux Temple Kenninsi fut réduit en cendres. La vingtiéme année une Cométe parut au Printems: l'Eté & l'Automne suivans, il y eut une grande sécheresse, & de furieux tremblemens de terre pendant l'Hyver. La vingt-deuxiéme année, une montagne, qui étoit à Nasno dans la Province de Simotski commença à brûler, & à jetter des pierres & des cendres, mais cela dura peu de jours. La vingt-cinquiéme année, l'Automne fut fort pluvieux, ce qui causa des inondations en plusieurs lieux. Il y eut ensuite des tempêtes & des tremblemens de terre. Gokomatz régna trente ans. On ne dit rien de son âge. Son fils lui succéda.

XV. *Empereur Cubo-Sama. Josimotz, ou Josimotsi.*

Ce Prince, dont le pere se nommoit Takamitz, monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1410. & l'occupa vingt & un an.

CII. DAIRY.
Seo Kwo.

De J. C. 1413. De Syn Mu. 2073.

Le Nengo Oojei commencé sous le précédent regne, continua jusqu'à la quinziéme année de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite un sous le nom de Seootsio, qui ne dura qu'un an.

XVI. *Empereur Cubo-Sama.* *Josi Kassu.*

Ce Prince fut associé par son pere Josi Motsi au Trône des Cubo-Samas, & il paroît qu'il mourut avant lui.

La quatriéme année du regne de Seo Kwo, Usje Suggi se révolta contre cet Empereur. La neuviéme année, le douziéme jour du dixiéme mois, il parut deux Soleils.

XVII. *Empereur Cubo-Sama.* *Josi Nori.*

La seiziéme année, le dix-huitiéme jour du premier mois, Josi Nori, Empereur Cubo-Sama, mourut. Son second fils lui succéda, & régna quatorze ans.

La même année le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge, après avoir régné seize ans. Son fils lui succéda.

CIII. DAIRY.
Gofunna So.

De J. C. 1429. De Syn Mu. 2089.

On ne sçait point quel âge avoit ce Prince, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua les Nengos Jeiko de douze ans; Kakitz, de trois; Bunjan, de cinq; Fotoku, de cinq; Kosio, de deux; Tsiorok, de trois; & Quanisjo, de six. La premiere année de son regne, le cinquiéme jour du huitiéme mois, il parut une grande & terrible Cométe, & une autre l'onziéme année, le troisiéme mois.

XVIII. *Empereur Cubo-Sama.* *Josi Katz.*

La quinziéme année, Josi Katz, fils aîné de Josi Nori, fut associé au Trône des Cubo-Samas, qu'il n'occupa que trois ans. Il mourut une année après son pere. Son frere puîné lui succéda.

XIX. *Empereur Cubo-Sama.* *Josi Massa*, ou *Josimatz.*

La seiziéme année, Josi Massa, Empereur Cubo-Sama, fut honoré du titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année, le Palais du Dairy fut réduit en cendres. Les Historiens Japonnois remarquent que les sept dernieres années de ce regne, il parut dans le Ciel des Phénomenes étranges, qui furent suivis de la famine, de la peste, & d'une grande mortalité dans tout l'Empire. Go-Funna So régna trente-six ans, & laissa l'Empire à son fils.

CIV. DAIRY.
Go-Tsutsi Mikaddo.

De J. C. 1465. De Syn Mu. 2125.

Ce Prince institua les Nengos Bunsio, d'un an, & qui commença la seconde année de son regne: Onin, de deux ans; Fum Jo, de dix-huit; Tsiooko, de deux; Jentoku, de trois; & Me O, de neuf.

La premiere année, le deuxiéme mois, il parut une Cométe, dont la queuë paroissoit avoir trois brasses de long: l'année suivante, il y eut plusieurs tremblemens de terre, & particulierement le vingt-neuviéme jour du douziéme mois. La même année il y eut une si grande famine dans la Chine, que les gens se tuoient

les

les uns les autres pour se manger (a). La troisiéme année, il y eut beaucoup de troubles & de guerres civiles, qui commencerent le seiziéme jour du cinquiéme mois. La cinquiéme année, le dixiéme jour du neuviéme mois, il parut une autre Cométe, dont la queuë sembloit avoir une brasse de long. La septiéme année, il y eut une grande mortalité dans tout l'Empire. La même année, le premier jour du douziéme mois, il parut une troisiéme Cométe, la plus grande, qu'on eût jamais vûë : elle avoit, dit l'Auteur Japonnois, la longueur d'une ruë. La neuviéme année Fotsakawa Katzmotto, Général fameux par son courage & ses exploits, mourut. Après sa mort, il fut honoré du titre de Riu Ans.

XX. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Navo.

La même année, le titre de Sei Seogun fut donné à Josi Navo, Empereur Cubo-Sama, que son pere avoit associé au Trône. L'onziéme année, le sixiéme jour du huitiéme mois, près d'Amagasaki, dans la Province de Setz, des rivieres grossirent de telle sorte, qu'une partie du pays fut inondée, & plusieurs personnes furent noyées. La vingt-cinquiéme année, Josi Navo mourut un an avant son pere. On ne dit pas combien de tems il régna.

XXI. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Tanne.

La vingt-cinquiéme année Josi Massa XIX. Empereur Cubo-Sama mourut fort regretté, & laissa la Couronne à Josi Tanne, son fils puîné.

La vingt-neuviéme année, Josii Symmi, fils de ce dernier, fut honoré du titre de Sei Dai Seogun (b), & peu de tems après alla commander l'Armée dans la Province de Jasiiro. La trentiéme année, le septiéme jour du huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre.

L'Empereur Go-Tsutsi Mikaddo, après avoir régné trente-six ans, mourut âgé de cinquante-neuf, & laissa la Couronne à son fils.

CV. DAIRY.

De J. C. 1501. KASIUWABARA. De Syn Mu. 2161.

Les Nengos instituez par ce Prince sont, Bunki, de trois ans; Jeeseo, de dix-sept; & Tei Je, de sept. Ce dernier continua la premiere année du regne de son Successeur. La quatriéme année de celui-ci, il y eut une grande famine dans le Japon. La sixiéme, le septiéme mois, il parut une Cométe. La huitiéme année, le titre de Sei Seogun fut donné à Josi Tanne, Empereur Cubo-Sama. La dixiéme, il y eut des guerres sanglantes, & des tremblemens de terre. La douziéme, le cinquiéme mois, Josi Tanne alla saluer le Dairy. La seiziéme, il y eut encore une grande famine. Kasiuwabara régna vingt-six ans; on ne dit point combien il vécut. Son fils lui succéda.

(a) Le P. Couplet en marque une trente & un an plus tard, c'est-à-dire, en 1496. & dit que les peres & les enfans se mangeoient les uns les autres.

(b) Cela ne prouve pas qu'il fût dès-lors Empereur, puisque Josi Tanne son pere régna dix-huit ans; mais il est surprenant que Josi Tanne n'ait reçu le même titre, que plusieurs années après son fils. Peut-être y a-t-il ici une transposition; c'est-à-dire, que Josi Tanne pourroit bien être le fils, & non pas le pere de Josii Symmi.

XXII. *Empereur Cubo-Sama. Josi Symmi.*

Ce Prince commença de régner en 1508, à moins qu'il n'ait régné avec son pere, & il n'y a même que ce moyen de justifier le calcul de Kœmpfer, qui lui donne quatorze ans de regne, & trente à Josi Far, son fils & son Successeur.

XXIII. *Empereur Cubo-Sama. Josi Far.*

Il est difficile de marquer au juste en quel tems ce Prince monta sur le Trône.

CVI. DAIRY. GONARA.

De J. C. 1527. De Syn Mu. 2187.

Ce Prince institua la seconde année de son regne un Nengo, qu'il nomma Koraku, & qui dura quatre ans. Il fut suivi de deux autres, Tembun, de vingt-trois ans; & Koodsi, de trois. Peu de tems après qu'il fut monté sur le Trône, la guerre finit entre Fossokawa & Kadsuragawa. Deux ans après, le premier de ces deux Princes se fendit le ventre.

Pendant le regne de cet Empereur, le Japon souffrit deux fois de la peste, & trois fois d'une grande mortalité. Les saisons y furent extrémement pluvieuses, & les eaux si grosses, qu'elles inonderent une grande partie du pays. Il y eut aussi, mais on ne dit pas en quelle année, une tempête si violente, & si générale, qu'elle renversa plusieurs Edifices magnifiques, & entr'autres une partie du Palais Impérial. La cinquiéme année, le vingt-neuviéme jour du sixiéme mois, il parut une Cométe, & on en vit encore une autre le douziéme mois de la douziéme année. La septiéme année, le huitiéme jour du dixiéme mois, il y eut une éclipse de Lune.

Découverte du Japon par les Portugais.

La quinziéme année, le Japon fut découvert par les Portugais. Cette année répond à l'année 1542. de J. C. & 2202. de Syn Mu. Les Auteurs que Kœmpfer a suivis, n'en disent rien, non plus que de tout ce qui regarde les Européens, & la Religion Chrétienne. Il y a bien de l'apparence qu'on aura effacé des Fastes de l'Empire, tout ce qui regarde ces évenemens, afin d'abolir jusqu'au souvenir d'une Religion odieuse aux Japonnois.

XXIV. *Empereur Cubo-Sama. Josi Tir.*

La dix-septiéme année, Josi Tir, fils de Josi Far, Empereur Cubo-Sama, reçut du Dairy le titre de Sei Dai Seogun, & eut le commandement des Armées, mais il ne monta sur le Trône qu'en 1550. puisqu'il mourut en 1565. selon Kœmpfer, qui s'accorde en cela avec les Lettres des Missionnaires, & qu'il ne régna que quinze ans; peut-être aussi régna-t-il conjointement avec son pere jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée la vingt-quatriéme année du regne de Gonara, lequel occupa le Trône trente & un an; on ne dit point à quel âge il mourut. Son fils lui succéda.

CVII. DAIRY. OOKIMATZ.

De J. C. 1558. De Syn Mu. 2218.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta sur le Trône. Il institua les Nengos Jeekoku, de douze ans; Genki, de trois; & Jensoo, de dix-neuf; celui-ci continua pendant les cinq premieres années du regne suivant.

La premiere année de celui-ci, il y eut pendant l'Eté une grande sécheresse, qui fut suivie d'une ex-

trême famine. La huitiéme année, Josi Tir mourut de la maniere, qu'on verra dans cette Histoire.

XXV. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Tira, ou *Taira*.

L'onziéme année Josi Tira, fils de Josi Tir, monta sur le Trône des Cubo-Samas, & fut honoré du titre de Sei Seogun (*a*).

XXVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Aki.

Ce Prince, selon les Annales publiées par Kœmpfer, étoit fils de Josi Tira, & régna cinq ans.

La seiziéme année on prit au Printems une Tortuë, qui avoit deux têtes. La même année, le troisiéme jour du quatriéme mois, quelques scélérats mirent le feu au Kamio, c'est-à-dire, à la partie la plus élevée de Meaco, où le Dairy faisoit sa résidence, (la partie basse s'appelle Si Mio,) & elle fut toute réduite en cendres.

XXVII. *Empereur Cubo-Sama.*
Nobbenaga, ou *Nobunanga*.

Ce Prince étoit fils de Oridano Densio Taira; il régna dix ans, selon les Annalistes de Kœmpfer. Le vingt-troisiéme jour du neuviéme mois, il parut une grande Cométe, qui ne disparut que l'année suivante. La vingt & uniéme année fut très-pluvieuse, & le douziéme jour du cinquiéme mois, la plus grande partie du Pays fut inondée. La vingt-troisiéme année il y eut beaucoup de Maladies, & une grande mortalité dans tout l'Empire.

La vingt-cinquiéme année, le deuxiéme jour du sixiéme mois, Nobunanga Général de la Couronne, & son fils aîné, furent tuez à Meaco.

XXVIII. *Empereur Cubo-Sama.*
Fide Nobu.

Les Annalistes de Kœmpfer donnent trois ans de regne à ce Prince, qu'ils font fils de Nobu Tada, peut-être veulent-ils parler du troisiéme fils de Nobunanga, qui se trouva Maître de l'Empire à la mort de son pere; ou plutôt du petit-fils du même Nobunanga, sous le nom duquel Taico-Sama fit d'abord semblant de régner.

La vingt-sixiéme année du regne d'Ookimatz, ce Prince reçut une Ambassade des Isles de Riuku, autrement appellées les Isles Liqueios, ou Lequios.

XXIX. *Empereur Cubo-Sama.*
Fide-Jos.

La vingt-huitiéme année, Fide-Jos plus connu sous le nom de TAICO-SAMA, fut honoré par le Dairy du titre de Cambacu; c'est surtout depuis ce Prince, que les Dairys ont perdu presque toute leur autorité dans l'Empire. Cette même année, le vingt-neuviéme jour de l'onziéme mois, il y eut un grand tremblement de terre, qui continua par des secousses réitérées, mais moins violentes, presque une année entiere.

La vingt-neuviéme année l'Empereur abdiqua la Couronne en faveur de son petit-fils, & mourut sept ans après; on ne dit point à quel âge.

(*a*) Il est difficile d'accorder ici ces Fastes Chronologiques avec les Lettres des Missionnaires, qui étoient sur les lieux, & qui ne mettent entre Josi Tir & Nobunanga; qu'un seul Cubo-Sama, frere du premier. Nous avons discuté ce point dans le corps de l'Ouvrage.

CVIII. DAIRY. GO JOSEI.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

Ce Prince étoit fils du Prince Héréditaire nommé Jookwo, mort l'année précédente, le ſeptiéme jour de l'onziéme mois. Go Joſei inſtitua la ſixiéme année de ſon regne le Nengo Bunroku, qui dura quatre ans, & fut ſuivi d'un autre nommé Keitsjo, qui fut de dix-neuf.

La troiſiéme année de ce regne, Fide Tſugu (a) neveu de Taïco-Sama, Prince cruel & ſanguinaire, tua Foodsjo dans la Province de Sagami, & extirpa toute ſa famille, conformément aux maximes de la guerre, ſuivies dans le Japon, qui veulent que l'on aille tout d'un coup juſqu'à la racine du mal.

XXX. *Empereur Cubo-Sama. Fide Tſugu.*

Les Annaliſtes de Kœmpfer mettent ce Prince au rang des Empereurs Cubo-Samas, parce qu'il fut en quelque façon aſſocié à l'Empire par ſon oncle, qui le fit enſuite mourir. La cinquiéme année, le titre de Cambacu fut donné par le Dairy à ce même Prince. La ſixiéme année Taïco-Sama déclara la guerre aux Coréens, & envoya contre eux une nombreuſe Armée, diſant que par la conquéte de cette Péninſule, il vouloit s'ouvrir un chemin à celle de la Chine.

La ſeptiéme année, Ookimatz, Ayeul & Prédéceſſeur du Dairy régnant, mourut. L'onziéme année, l'Empereur honora du titre de Nai Dai Sin le favori de Taïco-Sama, & ſon premier Miniſtre d'Etat nommé Jeſi Jas (b). La même année, le douziéme jour du ſeptiéme mois, il y eut de grands tremblemens de terre, & les ſecouſſes continuerent à diverſes repriſes pendant un mois. La douziéme année, le dix-huitiéme jour du huitiéme mois, Fide-Jos prit le nom de Taïco-Sama, qui ſignifie *Grand Seigneur*; & mourut la même année, laiſſant l'Empire à ſon fils unique Fide-Jori, ſous la régence de Jejas (c).

XXXI. *Empereur Cubo-Sama. Fide Jori.*

Ce Prince eut pendant quatorze ans le titre d'Empereur, mais Jejas ſon Tuteur gouverna toujours ſous ſon nom.

La quatorziéme année, Joſijda Tſibbu, qui avoit un Emploi à la Cour de Fide Jori, ſe révolta contre l'Empereur, mais les rebelles furent défaits, & leur Chef fut exterminé avec toute ſa famille (d). La dix-ſeptiéme année le titre de Sei Dai Seogun, qui appartenoit à l'Empereur Cubo-Sama, fut donné à Jeſi Jas, Tuteur de Fide Jori: ſon fils fut honoré la même année de celui de Nai Dai Sin. La dix-neuviéme année, le titre de Sei Dai Seogun fut donné à Fide Tadda, fils de Jeſi Jas. La même an-

(a) C'eſt le même que les Lettres des Miſſionnaires nomment Daïnangandono.

(b) C'eſt le même qui eſt nommé ailleurs Jejas, Geias, & Geiazo, & qui eſt plus connu dans les Lettres des Miſſionnaires ſous le nom de Dayfu-Sama.

(c) Il y a ici bien des fautes de Chronologie, car il eſt certain par les Lettres des Miſſionnaires, que la douziéme année de Go-Joſei, devoit être, l'an 1598. ou 99. de J. C. & que Fide-Jos prit le nom de Taïco-Sama en 1592. & mourut en 1598.

(d) Il y a bien de l'apparence qu'il s'agit ici de la guerre des Régens, que Dayfu-Sama fit paſſer pour une révolte contre l'Empereur ſon pupille, quoiqu'ils fuſſent armez contre lui ſeul, en faveur de ce jeune Prince.

née, le quinziéme jour du douziéme mois, une Montagne sortit de la mer en une nuit près de l'Isle Fatsisio. La vingt & uniéme année un Ambassadeur de l'Empereur de la Chine (*a*) arriva à Suruga, pour faire compliment à Jesi Jas, qui étoit dès-lors regardé comme Empereur Cubo-Sama. La vingt-troisiéme année ce Prince fit bâtir un Château dans la Province d'Owan. La vingt-quatriéme année les Isles Riuku furent conquises par le Prince de Saxuma, & elles sont encore aujourd'hui tributaires de ses Successeurs.

Go-Josei régna vingt-cinq ans; on ne parle point de son âge. Son fils lui succéda (*b*).

CIX. DAIRY.

De J. C. 1612. DAISEOKWO. De Syn Mu. 2272.

Le dernier Nengo du regne précédent, continua les trois premieres années de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite deux, Geniwa, de neuf ans; & Quan Je, de vingt. La seconde année de ce regne, il plut des cheveux en plusieurs endroits, particulierement pendant l'Automne. La troisiéme année, le vingt-cinquiéme jour du dixiéme mois, il y eut un furieux tremblement de terre.

XXXII. *Empereur Cubo-Sama. Jesi Jas.*

Les Annalistes de Kœmpfer donnent quatorze ans de regne à ce Prince; mais ils y comprennent une partie du tems, qu'il régna sous le nom de Fide Jori. Ce qui est certain, c'est que ce fut la troisiéme année du regne de Daiseokwo, que Fide Jori mourut, ou disparut, & que deux ans après, Jesi Jas mourut aussi. Ce dernier fut enterré à Nicquo, & mis au rang des Dieux sous le nom de Gonsensama.

XXXIII. *Empereur Cubo-Sama. Fide Tadda.*

Ce Prince étoit le troisiéme fils de Jesi Jas, & le beau-pere de Fide Jori.

La huitiéme année, qui revient à l'an 1619. de J. C. il parut une Cométe fort remarquable. La dixiéme année, le Dairy épousa une fille de Fide Tadda. La douziéme année Jemitz, ou Jiemitzko, fils de ce Prince, alla à Meaco saluer le Dairy, de qui il obtint le titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année Daiseokwo abdiqua la Couronne en faveur de la plus jeune de ses filles. Il vêcut encore cinquante ans, après être descendu du Trône, & mourut âgé de quatre-vingt-huit ans.

CX. DAIRY.

De J. C. 1630. NIO TE, *ou* SIO TE; De Syn Mu. 2290.

ou, selon quelques-uns, FONIN, *Impératrice.*

Le dernier Nengo institué sous le regne précédent, dura tout le tems de celui-ci.

XXXIV. *Empereur Cubo-Sama. Jemitz, ou Jiemitzko.*

La troisiéme année, le vingt-quatriéme jour du premier mois, Fide Tadda Empereur Cubo-Sama mourut; il fut mis après sa mort parmi les Dieux sous le nom de

(*a*) Il est étonnant que les Annalistes de Kœmpfer ne parlent point de l'Ambassade, que l'Empereur de la Chine, & avant lui le Roi de Corée, envoyerent à Taïco-Sama.

(*b*) De bons Mémoires disent que ce Prince fut déposé par le Cubo-Sama, & son fils mis à sa place.

Taito Konni, ou de Tinto Kuin Sama.

La cinquiéme année, Jiemitzko Empereur Cubo-Sama, alla à la Cour de l'Impératrice. La septiéme année, le dixiéme mois, on permit aux Chinois de revenir trafiquer au Japon, ce qui leur avoit été défendu quelque tems auparavant. Le commencement de la fameuse révolte des Chrétiens à Simabara, dans la Province de Fisen, se rapporte à l'onziéme mois de la huitiéme année. La neuviéme année, le second mois, on fit mourir en un seul jour (douziéme d'Avril 1638.) trente-sept mille Chrétiens. Ce massacre étouffa tout d'un coup la rebellion, & abolit entierement la Religion Chrétienne dans l'Empire.

La douziéme année, le cinquiéme jour du huitiéme mois, nâquit Jietznako, fils de l'Empereur Cubo-Sama, & pere de celui, qui régnoit en 1692. lorsque Kœmpfer quitta le Japon (*a*). La même année il y eut une grande famine & une grande mortalité dans le Japon. NioTe, après avoir régné quatorze ans, remit le Sceptre à son frere puîné. On ne dit point combien elle vêcut.

CXI. DAIRY.

De J. C. 1643. GO-QUO MIO, De Syn Mu. 2303.

& par corruption, GOTOMIO.

Ce Prince ne prit possession du Trône, que sa sœur lui avoit cédé, que le cinquiéme jour de l'onziéme mois, près de deux mois après l'abdication de cette Princesse. Il institua les Nengos Seo Fo, de quatre ans; Kie Jan, de pareille durée; & Seoo, de trois ans.

XXXV. *Empereur Cubo-Sama.* *Jietznako.*

La troisiéme année de son regne, le vingt-troisiéme jour du quatriéme mois, le titre de Seonai Dai Nagon fut donné à Jietznako, Empereur Cubo-Sama (*b*). L'onziéme année, le douziéme jour du huitiéme mois, le feu prit au Palais des Dairys, & en consuma une grande partie avec plusieurs Temples, & autres Edifices voisins. La même année, de jeunes garçons de douze à quatorze ans furent mis en prison, étant soupçonnez d'être les Auteurs de cet incendie.

La dixiéme année, le sixiéme jour du septiéme mois, INGEN Docteur célebre arriva de la Chine au Japon, pour y publier une nouvelle Secte. L'onziéme année, le vingtiéme jour du neuviéme mois, le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge; il fut enterré avec beaucoup de solemnité dans le Temple de Sen Ousi, le quinziéme jour du mois suivant. Son troisiéme frere lui succéda.

CXII. DAIRY.

De J. C. 1654. SI NIN. De Syn Mu. 2314.

Ce Prince institua les Nengos Meiruku & Bautsi, de trois ans chacun; & Seowo, ou selon d'autres, Quan Bun, de douze: mais ce dernier continua jusqu'à l'onziéme année du regne suivant. Quelques Auteurs prétendent que ce fut la premiere année de celui-ci, que les Chinois eurent la permission de tra-

(*a*) Kœmpfer dit ailleurs en plus d'un endroit, que le dernier Empereur Cubo-Sama, dont il parle, & qu'il a vû, étoit frere de son Prédécesseur.

(*b*) Si cette datte est exacte, il faut que le Prédécesseur de ce Prince lui ait remis le gouvernement de l'Etat avant sa mort, car il ne mourut qu'en 1650.

fiquer de nouveau au Japon. La troisiéme année, le treiziéme jour du premier mois, il y eut un furieux incendie à Iedo, résidence de l'Empereur Cubo-Sama; il continua les deux jours suivans, & réduisit en cendres la plus grande partie de cette Ville. La cinquiéme année commença le Rakujo, ou Pélerinage aux trente-trois Temples de Quanwon, dévotion, qui depuis ce tems-là est fort à la mode. La septiéme année une grande partie du lieu de la résidence du Dairy fut aussi consumée par les flammes. La huitiéme année, le premier jour du cinquiéme mois, il y eut un tremblement de terre si terrible, qu'une Montagne de la Province d'Omi, sur la riviere de Katzira, fut engloutie, sans qu'il en restât la moindre trace. Si Nin régna huit ans; on ne dit point combien il vêcut. Le plus jeune de ses freres lui succéda.

De J. C. 1663. **CXIII. DAIRY.** De SynMu 2323.

KINSEOKWO TEI.

Le dernier Nengo du regne précédent continua pendant les dix premieres années de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite trois; Jempo, de huit ans; Tenwa, de trois; & Dsiokio, de quatre. La troisiéme année de son regne, le sixiéme mois, il établit un Tribunal dans toutes les Villes & tous les Villages de l'Empire, pour s'informer de quelle Secte étoient tous les particuliers. La quatriéme année, le quatriéme mois, il ordonna que la Secte Jusja Fuse, qui étoit une branche de celle de Foquesiu, fût abolie. Ceux de cette Secte avoient des idées si ridieules de leur pureté, & de leur sainteté, qu'ils croyoient que le commerce des autres hommes les rendoit impurs.

La sixiéme année, le premier jour du second mois, & les quarante jours suivans, la Ville de Iedo souffrit beaucoup par le feu, qui paroissoit y avoir été mis à dessein; & il sembloit que les Incendiaires en vouloient surtout aux Magazins des Marchands, & aux Maisons, où les Soldats étoient logez. La septiéme année, il y eut une grande famine au Japon, causée par une excessive sécheresse de l'année précédente. Le Dairy ordonna que cent jours de suite, à commencer par le vingtiéme jour du premier mois, on distribueroit du ris boüilli aux pauvres, & que cette distribution se feroit dans tout l'Empire à ses dépens. La huitiéme année, il y eut de grandes tempêtes à Ozaca, & dans plusieurs Provinces maritimes. Elles furent suivies d'inondations, & d'une grande mortalité sur les hommes & sur le bétail.

La neuviéme année, le quatriéme mois, en nettoyant la riviere, qui passe à Ozaca, on y trouva une grande quantité d'or & d'argent, qui y avoient apparemment été jettée dans le tems des dernieres guerres civiles. L'onziéme année, le neuviéme jour du cinquiéme mois, le feu prit à quelques Edifices de la Cour du Dairy, & fut si violent, qu'une partie considérable de la Ville de Meaco fut réduite en cendres; & comme plusieurs Greniers publics avoient été brûlez, le Dairy ordonna qu'on donnât, ou qu'on prêtât trois Kokus de ris à toutes les familles, qui en avoient besoin, comme il se pratique souvent dans les tems de famine.

Récensement de Meaco.

La douziéme année, le second mois, ce Prince établit un Tribunal à Meaco, pour faire le récensement des habitans dans cette Capitale. On trouva que dans les mille huit cent cinquante ruës, dont elle est composée, il y avoit 1050. personnes de la Secte Ten Dai : 10070. de celle de Singon, 5402. de celle de Fosso, 11016. de celle de Sen, 122044. de celle de Seodo, 9912. de celle de Rit, 81586. de celle de Jooke, 41586. de celle de Nis Fonguans, 80112. de Figas Fonguans, 7406. de celle de Takata Monto, 8306. de celle de Bukwo, 21080. de celle de Daïnembuds, & 6073. de celle des Jammabos, ce qui fait en tout quatre cent cinq mille six cent quarante-trois personnes, (sans y comprendre la Cour du Dairy) dont 182070. étoient mâles, & 223572. femelles.

La même année, le troisiéme jour du quatriéme mois, Ingen, ce fameux Docteur Chinois, dont nous avons déja parlé, mourut âgé de quatre-vingt-deux ans dans le célebre Monastere d'Obaku. Les mois suivans, les fruits de la terre souffrirent beaucoup des pluyes & de la grêle, ce qui causa une grande famine, & le Dairy donna des ordres pour distribuer du ris aux pauvres dans les principales Villes. La dix-huitiéme année, & la huitiéme du Nengo Jen po, le huitiéme jour du cinquiéme mois, ce qui revenoit au 24. Juin 1680. Jjietznako Empereur Cubo-Sama, mourut; & fut mis au nombre des Dieux, sous le nom de Gen-Ju In Den.

XXXVI. *Empereur Cubo-Sama. Tsinajosiko*, ou *Tsijnaso-Sama.*

On nommoit encore ce Prince Tsijnajosiko, & son nom entier, lorsque le Dairy l'eut honoré du titre de Sei Dai Seogun, ce qui arriva l'année suivante, étoit, Sei Seogun, Nai Dai Sin i Ukon Jeno Tai So : il étoit frere puîné de son Prédécesseur, & en 1693. il étoit âgé de quarante-trois ans.

La vingtiéme année, & la seconde du Nengo Tenwa, il y eut une grande famine & une grande mortalité au Japon, particulierement à Meaco, & aux environs. Le douziéme mois de la même année, il y eut un incendie à Iedo, & la plus grande partie de cette grande Ville fut réduite en cendres. La vingt & uniéme année, Tokumatz, fils unique du nouveau Cubo-Sama, & son héritier présomptif, mourut; on en porta le deüil dans tout l'Empire, & il fut défendu de joüer d'aucun instrument de Musique, & de faire aucune réjoüissance pendant trois ans. La même année, le cinquiéme jour du douziéme mois, il y eut encore un incendie dans la Ville de Iedo.

Kinsen après avoir régné vingt-quatre ans, résigna la Couronne à son fils. On ne dit rien de son âge.

De J. C. 1687. **CXIV. DAIRY.** De Syn Mu. 2347.

GO-KINSEN, *ou* KINSEOKWO TEI.

Ce Prince institua le Nengo Genroku, dont la cinquiéme année est l'an 1692. de J. C. Les noms de ces cent quatorze Dairys sont tirez d'une Chronique Japonnoise, imprimée dans la Langue Sçavante des Chinois.

Fin de la Suite Chronologique des Dairys, ou Empereurs Héréditaires du Japon.

HISTOIRE



Les ambassadeurs Japonnois aux pieds du Pape Gregoire XIII.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.



IL n'y a pas lieu de s'étonner, ce semble, que des Sauvages errans dans les Forêts, & contens du peu, que la terre leur fournissoit d'elle-même, ou qu'ils pouvoient se procurer par la chasse & la pêche : des hommes sans société, sans police, sans arts, sans sciences, sans aucun commerce, sans tradition, sans connoissance du passé, sans prévoyance pour l'avenir, séparez du reste du monde par d'affreux déserts, ou de vastes mers, sur lesquelles il ne leur venoit pas à l'esprit, qu'on pût naviguer au-delà de quelques Isles voisines. Il n'est pas, dis-je, surprenant que des peuples de ce caractere, ayent ignoré pendant une si longue suite de siecles, qu'il y eût sur la terre des Nations, qui eussent une façon de vivre, des coutumes & des mœurs si différentes des leurs, & n'ayent pas même eu la pensée de se livrer à l'Océan, qui les bornoit, pour voir s'il ne leur cachoit pas un autre monde. Il est bien plus étonnant, sans doute, qu'avec l'expérience & les lumieres, qu'avoient nos ancêtres, ils ayent découvert si tard la moitié de la terre habitée.

Mais qu'une Monarchie florissante, une Nation civilisée, hardie, cu-

rieuse, entreprenante, avide de gloire plus qu'aucune autre, & comptant pour rien les plus grands dangers & la mort même, ait pendant plus de deux mille ans borné ses découvertes à l'Empire de la Chine, à quelques Provinces de la Tartarie, & à un petit nombre d'Isles assez peu éloignées; c'est ce qu'il n'est pas aisé de comprendre, & peut-être n'y a-t-il eu que la difficulté de le croire, qui ait pû faire imaginer sur de vains rapports de noms, & des étymologies forcées, qu'une partie de l'Amérique avoit été peuplée par les Japonnois (a). D'autre part, quelle dût être la surprise de ces Insulaires, lorsqu'ils apprirent qu'au delà de ces Mers, qu'ils avoient regardées comme l'extrémité du monde, il y avoit une si prodigieuse étenduë de Continent, des Isles plus grandes que les leurs, des Royaumes sans nombre, & de si vastes Empires, que ce qu'ils avoient connu jusques-là de l'Univers, n'étoit presque rien, en comparaison de ce qu'ils en avoient ignoré?

(a) Voyez GEORGI HORNI *de originibus Americanis*, où l'Auteur fait venir CHIAPPA de JAPAN, & fait descendre MOTEZUMA des Japonnois, sur ce que ces Insulaires ont plusieurs terminaisons de noms en SAMA, &c.

§. I.

Le Japon est découvert en même tems par deux endroits. Avantures singulieres de FERNAND MENDEZ PINTO *à la Cour du Roi de* BUNGO.

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

CE qui est certain, c'est que ce fut l'année de J. C. 1542. deux mille deux cent deux ans après la fondation de la Monarchie Japonnoise par SYN MU, sous le regne du cent sixiéme DAIRY, ou Empereur Héréditaire, & sous le Gouvernement souverain du vingt-troisiéme CUBO-SAMA, que de purs hazards firent connoître les Isles du Japon aux Européens.

Ce qu'il y a de singulier dans cet évenement, c'est que deux accidens assez semblables obligerent deux Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Isles, la même année, à peu près dans le même tems, & sans que l'un eût connoissance de l'autre; ensorte que ceux, qui les montoient, se crûrent également en droit de s'attribuer l'honneur de la premiere découverte de ce grand & fameux Archipel; & que par le peu de soin, qu'ont eu les uns & les autres de marquer les dates; ou par celui, qu'ils prirent de les supprimer, il n'a jamais été possible de sçavoir au juste, à qui cet honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems, où il étoit aisé de s'instruire de ce fait, on ne s'est pas mis en peine de s'en informer, par la raison sans doute, que pendant plusieurs années, on ne parla gueres, que de la découverte du Japon faite par le Navire Portugais; & il faut convenir, que le silence de presque tous les Historiens sur l'avanture du Navire Chinois, laquelle semble n'avoir été publiée, qu'après que FERNAND MENDEZ PINTO eût mis au jour ses Mémoires; est un

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. Quoiqu'il en soit, voici en peu de mots ce que rapporte ce Voyageur dans ses Mémoires, touchant la découverte, qu'il prétend avoir faite du Japon (a).

Il se trouvoit avec deux autres Portugais, nommez DIEGO ZEIMOTO, & CHRISTOPHLE BORRELLO, dégradé à LAMPACAO (b), Port de la Chine, & fort embarassé à chercher une occasion pour retourner aux Indes ; lorsqu'un Corsaire Chinois, nommé SAMIPOCHECA, qui faisoit la course dans ces Mers, arriva dans ce Port, & leur offrit de les recevoir dans son Bâtiment, qui étoit de ceux qu'on appelle JONCS au Japon & à la Chine. Cet homme leur avoit donné parole de les conduire aux Isles LEQUIOS (c), qui étoient fort connuës des Portugais, mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder; & après qu'il eut longtems battu la Mer, la nécessité de se radouber, & de faire de l'eau & du bois, l'obligea de tourner vers une Isle du Japon, appellée TANUXIMAA (d).

Dès qu'on l'y eut découvert, on envoya deux Barques, pour sçavoir qui il étoit, & ce qu'il prétendoit: il répondit qu'il venoit de la Chine, que son Bâtiment étoit chargé de marchandises, & que son dessein étoit de trafiquer, s'il pouvoit en obtenir la permission. Celui qui portoit la parole, lui dit que le Seigneur de l'Isle, nommé NAUTAQUIM, y consentiroit volontiers, mais à condition qu'il payeroit les droits: & comme il ne fit sur cela aucune difficulté, cet homme le traita fort poliment, lui montra le Port, & l'y conduisit. Ce Port, que Pinto nomme MIAYGIMAA (e), étoit fort peuplé, & le Bâtiment Chinois y eut à peine jetté les Ancres, qu'un grand nombre de Barques l'environnerent, & offrirent à l'Equipage toutes sortes de rafraîchissemens, qu'il acheta.

Deux heures après, Nautaquim parut avec une suite de plusieurs Gentilshommes, & quelques Marchands. La vûë des trois Portugais le surprit, & il demanda au Capitaine, où il avoit pris ces Etrangers, & de quelle Nation ils étoient. Samipocheca répondit qu'ils venoient d'une grande Ville, nommée MALACA, & qu'ils étoient d'un Royaume de la grande Europe, appellé PORTUGAL. A ces mots, Nautaquim parut interdit, & quelques momens après, se tournant vers ceux, qui l'accompagnoient: » Je veux mourir, leur » dit-il, si ce ne sont point là de ces » CHINCHICOGIS, dont il est écrit » dans nos anciens Livres, que vo- » lant sur les eaux, ils doivent se » rendre maîtres de toutes les ter- » res, qu'elles environnent, & sur-

(a) Voyez la critique des Auteurs qui ont écrit sur le Japon, après l'Avertissement.

(b) Ce Port est le même que MACAO.

(c) Voyez ce que nous avons dit des Isles LEQUIOS ou RIUKU, au commencement du Livre Préliminaire.

(d) Il y a tout lieu de croire, que cette Isle est la même, que celle de TACUXIMA, au Royaume de FIRANDO.

(e) Quoique nous ne connoissions point au Japon de Ville qui porte ce nom, cela ne doit point arrêter le Lecteur, par la raison que les noms des Villes & des Provinces du Japon sont fort diversement rapportez dans les Relations & les Histoires.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

» tout des pays, qui possedent de » plus grandes richesses. Nous se- » rons fort heureux, ajoûta-t-il, » s'ils veulent bien se contenter d'ê- » tre nos Alliez.

Il appella ensuite une femme Lequiene, laquelle lui servoit d'interpréte pour la Langue Chinoise, qu'il ne parloit pas aisément, & lui dit de s'informer du Capitaine à quel dessein il avoit amené ces Etrangers au Japon. Celui-ci répondit qu'il les avoit rencontrez à Lampacao, où ils cherchoient une occasion pour s'en retourner aux Indes; & que suivant sa coutume de soulager, autant qu'il le pouvoit, ceux qu'il voyoit dans la peine, il leur avoit donné passage sur son bord, dans l'espérance que, si jamais il se trouvoit réduit à la même nécessité, les Dieux lui procureroient un pareil secours. Cette réponse calma Nautaquim, & il ne fit plus difficulté de passer sur le Jonc du Chinois, mais il ne voulut pas que tous ses gens l'y suivissent, il ne s'y fit accompagner que de quelques-uns des principaux. Il visita fort curieusement tous les coins & les recoins du Navire; il fit quantité de questions aux Portugais, & les pria de le venir voir chez lui.

Le lendemain de grand matin, il leur envoya un fort beau régal de fruits, & le troisiéme jour, eux & le Capitaine Chinois lui rendirent visite. Ce dernier avoit fait porter avec lui des échantillons de toutes ses Marchandises: Nautaquim en parut fort content, & il ne le fut pas moins d'un présent, que lui firent les Portugais. Il commanda ensuite qu'on appellât les plus riches Marchands de la Ville; & ceux-ci ayant examiné les montres des Marchandises, on convint à l'amiable du prix. Cela fait, il fallut contenter la curiosité du Prince; & Pinto, à qui ses deux Compagnons déférerent l'honneur de porter la parole, avouë franchement, qu'en répondant aux questions, qu'on lui fit, il eut moins égard à l'exacte vérité, qu'à la nécessité, où il se croyoit, de donner aux Japonnois une grande idée de sa Nation, & de la puissance du Roi son Maître. Il ajoûte qu'un tel aveu, que rien ne l'obligeoit à faire, doit convaincre ses Lecteurs de sa sincérité, & les empêcher d'être trop en garde contre le merveilleux, qu'ils trouveront dans ses Mémoires.

Nautaquim l'interrogea sur trois choses, que des Chinois & des Lequiens lui avoient dites: la premiere, s'il étoit vrai que le Portugal fût plus grand & plus riche que la Chine? la seconde, si le Roi de Portugal avoit véritablement conquis la plus grande partie du monde? la troisiéme, si ce Prince avoit deux mille maisons toutes pleines d'or & d'argent? Pinto lui assûra qu'on ne lui avoit rien dit de trop sur ces trois articles; il confessa néanmoins qu'il n'avoit pas une connoissance exacte de tous les Palais du Roi son Souverain, parce qu'il n'avoit jamais crû avoir besoin de faire ce compte, difficile d'ailleurs dans un Empire si vaste. Alors le Prince Japonnois se tournant vers les siens, » il n'y a pas » sur la terre un Prince heureux, » leur dit-il, s'il n'est pas Vassal d'un » si puissant Monarque. Il retint les Portugais jusques bien avant dans la nuit, & leur fit préparer un logis proche de son Palais. Il en assigna aussi un pour le Capitaine Chinois,

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

afin qu'il y pût faire commodément sa traite : elle se fit de bonne foi de part & d'autre, & le Corsaire avoüa aux Portugais, que sa carguaison, qui ne lui avoit coûté que deux mille cinq cent Taëls, lui en avoit valu trente mille.

Pendant ce tems-là, Pinto & ses deux Compagnons de voyage se divertissoient à la chasse, & à la pêche : ils visiterent aussi les Temples, qui étoient en grand nombre à la Ville & aux environs. On leur faisoit partout de grandes amitiez, & ils s'apperçurent dès-lors, ce que l'on a souvent remarqué dans la suite, que les Japonnois prennent naturellement beaucoup de plaisir à converser avec les Etrangers. Zeimoto avoit une très-belle Arquebuse, qu'il avoit achetée en Tartarie ; nos Insulaires n'avoient jamais vû d'armes à feu ; & ils parlerent de celle-ci avec admiration à leur Seigneur, qui voulut en voir l'effet. Il en fut surpris au-delà de ce qu'on peut dire, & on n'eut pas de peine à lui persuader, qu'il y avoit là quelque chose de surnaturel. Zeimoto fut regardé comme un homme extraordinaire ; Nautaquim le fit monter sur un de ses Chevaux, voulut qu'il traversât toute la Ville précédé d'un Hérault, qui déclarât à haute voix, que ce Portugais étoit son parent, & devoit désormais être regardé comme tel. Lui-même l'accompagna dans cette espece de triomphe, & lui fit ensuite donner un Appartement dans son Palais. Zeimoto répondit à ces marques de distinction, en faisant au Prince présent de son Arquebuse, & Nautaquim lui envoya sur le champ mille Taëls. Comme les Japonnois sont fort industrieux, ils imiterent bientôt ce qu'ils avoient tant admiré d'abord, & lorsque les trois Portugais partirent du Japon, où ils demeurerent cinq mois, les Arquebuses étoient déja fort communes dans ce Canton.

Il y avoit déja trente jours, que nos Avanturiers étoient à Miaygimaa, & le Corsaire Chinois se disposoit à faire voiles, lorsqu'on vit arriver dans ce Port un Bâtiment envoyé par le Roi de Bungo, avec un Gentilhomme chargé d'une Lettre de ce Prince pour Nautaquim ; lequel l'ayant lûë, fit appeller les Portugais pour la leur communiquer : Elle étoit conçûë en ces termes.

» ORIGENDOO *Roi de* BUNGO, » *& de* FACATAA (a), *Seigneur de la* » *grande Maison de* FIANZIMA, *de* » TOSSA, *& de* BANDAU, *Souve*» *rain des petits Rois des Isles de* GOT» TO, *&* *de* XIMONOSEKI : Mon » cher fils, qui m'êtes aussi cher, » qu'à celui, dont vous avez reçu le » jour ; j'ai appris qu'il est arrivé » dans votre Isle trois Chinchicogis ; » que vos Sujets sont fort charmez » de ces Etrangers ; que ce ne sont » point des Marchands venus pour » trafiquer ; mais des personnes de » condition, d'une grande sagesse, » & qui n'ont que l'honneur en re» commandation. Je comprends » bien par là qu'il y a d'autres Pays » dans le monde, plus vastes que le » nôtre, habitez par une infinité de » Peuples de différentes couleurs, » & l'on m'a informé que ces Etran-

(a) FACATA est, selon toutes les Relations Portugaises, la Capitale du Royaume de CHICUGEN. Ce double A, que Pinto met ici presque partout aux finales, peut faire juger que les Japonnois prononcent ainsi.

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

» gers vous ont instruit de tout ce » qui regarde ces vastes Régions : » c'est ce qui m'engage à vous prier, » mon cher fils, de me les envoyer » avec ELINGEANDONO mon Ambas- » sadeur, afin qu'ils puissent me con- » soler dans les maux, que je souf- » fre, & que vous n'ignorez pas. Si » vous avez quelque peine à vous » en priver, je vous donne ma paro- » le royale de vous les renvoyer » dans peu. Je me remets pour le » reste à mon Ambassadeur, par le- » quel j'attends avec impatience de » vos nouvelles, & de celles de ma » chere fille. A FUCHÉO, le sep- » tiéme de la présente Lune.

Nautaquim, après avoir communiqué cette Lettre aux Portugais, leur dit : » Le Roi de Bungo, mes » chers amis, est mon Seigneur & » mon oncle, frere de ma mere ; je » le regarde comme mon pere, & je » ne lui donne point d'autre nom : » d'ailleurs ma femme est sa propre » fille, & je puis dire, qu'il me ché- » rit autant qu'aucun de ses enfans. » Voilà bien des raisons pour ne lui » rien refuser de tout ce qui est en » mon pouvoir; aussi je m'estimerois » heureux de le pouvoir servir aux » dépens de tout ce que je possede, » & même de ma vie. Ç'en est assez » pour vous faire connoître, que » vous m'obligerez sensiblement de » vouloir bien condescendre à ce » qu'il desire de vous. Je ne prétends » pas néanmoins que vous fassiez » tous trois le voyage, il suffira » qu'un de vous aille à Fucheo, & » je ne veux point que Zeimoto » mon parent s'éloigne de moi. » Pinto & Borello prirent aussitôt la parole, & dirent au Prince, qu'ils étoient ravis de trouver une occasion de reconnoître les obligations, qu'ils lui avoient, & qu'il pourroit choisir celui des deux, qu'il jugeroit à propos d'envoyer au Roi son oncle & son beau-pere. Le Prince fut quelque tems sans répondre ; puis montrant Pinto : » celui-ci, dit-il, » qui paroît plus jovial, & moins » sérieux, conviendra mieux pour ce « que souhaite le Roi mon Seigneur; » j'estime fort la gravité de son » Compagnon, elle le rendroit plsu » propre aux grandes affaires, mais » elle ne guériroit pas la mélanco- » lie, que cause au Roi l'état d'in- » firmité, où il est. Il appella ensuite l'Ambassadeur, & lui dit qu'il pouvoit partir, quand il voudroit & emmener Pinto avec lui. Il fit toucher deux cent Taëls à celui-ci, lequel ayant pris congé du Prince, & embrassé ses Compagnons, s'embarqua sur le Navire de Bungo.

Arrivé à la Forteresse d'OSQUII (a), laquelle est éloignée de sept lieuës de Fucheo ; il y séjourna deux jours, au bout desquels l'Ambassadeur & lui se rendirent par terre à la Capitale, où ils arriverent le même jour. Le Roi ne l'eut pas plutôt appris, qu'il les envoya complimenter par un de ses fils, jeune Prince de neuf ou dix ans, auquel l'Ambassadeur remit une Lettre, qu'il avoit de Nautaquim, pour le Roi son pere ; Origendoo l'ayant lûë, donna ordre qu'on lui amenât le Portugais, & le reçut avec beaucoup de distinction. Il lui demanda, si dans les Pays, où il avoit été, la goute, qui le tourmentoit au point de lui rendre la vie insuportable, étoit connuë, & s'il ne sçavoit point de remede con-

(a) Usuqui, ou Vosuqui.

De J. C. 1542. De Syn Mu 2202.

tre ce mal ? Pinto lui répondit qu'il n'étoit pas Médecin, mais qu'il avoit apporté de la Chine d'un bois, qui avoit la vertu de faire cesser les plus vives douleurs, & qu'assurément, si Son Altesse vouloit en faire usage, elle seroit bientôt soulagée. Le Roi envoya aussitôt dans l'Isle de Tanuximaa, pour chercher ce bois, que Pinto y avoit laissé : celui-ci le fit infuser dans l'eau, fit boire de cette eau au Prince, lequel au bout de quelques jours ne sentit plus aucune douleur, & se leva, ce qu'il n'avoit pû faire depuis deux ans.

On peut juger des caresses, qu'une telle guérison attira à Pinto, & il n'y eut point de sortes de divertissemens, qu'on ne cherchât à lui procurer. On n'avoit pas été moins surpris dans cette Cour, que dans celle de Nautaquim, de l'effet merveilleux des Arquebuses ; mais il arriva à cette occasion un accident, qui pensa coûter cher à Pinto. Le Prince héritier, qui avoit environ seize à dix-sept ans, & qui selon toutes les apparences est ce même Civan, dont nous aurons dans la suite tant d'occasions de parler, voulut avoir le plaisir de tirer quelques coups d'Arquebuse. Pinto s'y opposa autant qu'il put, en faisant entendre au Prince, qu'il y avoit du danger à manier cette Arme, quand on ne la connoissoit pas assez. Le Prince insista, & se plaignit même au Roi son pere du peu de complaisance de l'Etranger. Le Roi pria celui-ci d'accorder à son fils ce qu'il souhaitoit : il fallut se rendre, & le lendemain, qui étoit le cinquiéme d'Août, le jeune Prince alla de grand matin au logis de Pinto, qui avoit promis de le mener ce jour-là à la Chasse. Il le trouva, qui dormoit encore, & ne voulut point qu'on l'éveillât, mais ayant pris son Arquebuse, il alla dans la cour du logis pour s'essayer à tirer. Comme il ne sçavoit pas la mesure de la poudre, qu'il y falloit mettre, il en mit excessivement, & ayant voulu tirer, l'Arquebuse creva entre ses mains ; il eut le pouce de la main droite presqu'emporté, & un éclat le blessa à la tête ; il tomba à la renverse, & on le crut mort.

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

La nouvelle de ce malheur se répandit en un instant dans toute la Ville, & au lieu de s'en prendre à l'indiscrétion du jeune Prince, ou à l'imprudence de ceux, qui l'accompagnoient, on publia que l'Arquebuse enchantée de l'Etranger avoit tué l'Héritier de la Couronne. Ce discours excita un soulevement général contre Pinto, qui réveillé par le bruit, courut, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, au lieu, où l'accident étoit arrivé. Le premier objet, qui s'offrit à ses yeux, fut le jeune Prince, qui nâgeoit dans son sang : comme il ignoroit encore la cause de ce malheur, il se jetta tout perdu & hors de lui-même sur ce corps, qu'il croyoit sans vie : le Roi survint dans le moment, porté dans une espece de Brancard, & demi mort ; la Reine le suivoit à pied fondant en larmes avec ses deux filles, qui toutes échevelées, jettoient des cris lamentables. Toute la Cour s'y rendit à l'instant, & à la vûë du Prince, qui ne donnoit aucun signe de vie, & de Pinto, qui étoit couché sur lui, & plein de sang, il n'y eut personne, qui ne crût que cet Etranger avoit fait le coup. Deux Soldats coururent aussitôt à lui le sabre nud à la main, & lui en alloient casser la tête, lorsque

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

le Roi leur cria d'arrêter, & qu'avant que de faire justice du meurtrier, il vouloit sçavoir, qui l'avoit engagé à une action si noire ?

Le Prince parloit ainsi, parce que la veille on avoit exécuté à mort quelques Gentilshommes pour crime de trahison, & l'on soupçonnoit leurs parens d'avoir voulu venger leur mort sur le jeune Prince. Le Roi fit ensuite appeller deux Domestiques, qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé, & les interrogea sur ce qu'ils avoient vû. Ils répondirent que l'Arquebuse du Chinchicogi avoit ôté la vie à leur Maître, & que sans doute elle étoit ensorcelée. D'autres, qui avoient aussi été présens, firent la même réponse, & tout le monde s'écria aussitôt, que cet Etranger méritoit la mort la plus cruelle, & qu'on ne devoit pas différer son supplice. Le Roi dit qu'il falloit entendre le Coupable lui-même, & fit appeller l'Interpréte, qui saisi de frayeur s'étoit enfui. On le chercha, & on le trouva enfin. Le Roi lui ordonna avec les plus terribles menaces de dire la vérité ; on fit venir trois Sécretaires, pour écrire les réponses de Pinto, & cinq Bourreaux parurent le sabre nud à la main. On avoit commencé par lier les mains de l'Accusé, & on le fit mettre à genoux devant le Roi.

Alors un Bonze nommé ASQUERAM TEIXE', qui étoit Président du Tribunal Criminel, s'approcha de lui, & d'un ton de voix terrible, lui dit : » Enfant du Diable, qui ne » dois attendre d'autre sort, que celui de ces malheureux Criminels, » renfermez dans la profonde caverne de la nuit, laquelle est au centre de la terre, je te conjure de » me dire qui t'a poussé à faire mourir par tes enchantemens ce jeune » Prince, l'ornement & l'espérance » de ce Royaume. Pinto ne répondit rien ; il étoit encore si troublé, qu'on auroit pû, dit-il, lui donner le coup de la mort, sans qu'il l'eût senti. Le Bonze choqué de son silence, lui déclara d'un ton encore plus effrayant, que s'il s'obstinoit à le garder, on le prendroit pour un aveu de son crime, & qu'il devoit s'attendre à l'expier par les plus horribles tortures. Pinto n'étoit point encore revenu à lui, & ne dit mot : alors le Bonze lui donna un grand coup en disant, *parle donc, & dis-moi qui t'a poussé à un forfait si odieux* ! le coup fit son effet, Pinto reprit ses sens, & s'écria, *Dieu sçait que je suis innocent de ce qu'on m'impute, & que je n'ai sçu ce qui est arrivé, qu'après le coup fatal, qui a ôté la vie au Prince.*

A ces mots toute l'assistance jetta un cri de fureur, & pour obliger le prétendu criminel à confesser son crime, & à découvrir ses complices, on étala devant lui l'appareil des tortures, ausquelles on alloit l'appliquer, s'il persistoit à ne rien dire. Dans ce moment le Prince revint à soi, & voyant le Roi son pere abîmé dans la douleur, la Reine & les Princesses noyées dans les larmes, les Courtisans la colere dans les yeux, un grand peuple furieux, des Bourreaux armez de toutes sortes d'Instrumens de supplice, & le Portugais prêt à ensanglanter cette horrible scêne ; il protesta d'une voix languissante, que lui seul étoit la cause de son malheur ; que l'Etranger n'y avoit aucune part, & qu'il supplioit le Roi de lui faire délier les mains. Le Roi lui accorda sur le champ cette satisfaction ;

De J.C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

tisfaction; Pinto fut mis en liberté, & quatre Bonzes s'avancerent pour panser le Prince; mais ayant vû la profondeur de ses playes, ils se retirerent, en disant, qu'il n'y avoit point dans le monde de remede, qui pût le guérir. Le malade fut saisi de frayeur, en les entendant parler ainsi, & pria qu'on lui fît venir d'autres Médecins. Quelques Bonzes s'avancerent, mais ils n'oserent encore mettre la main à ses playes; ils ne lui en témoignerent pourtant rien, mais ils dirent en particulier au Roi ce qu'ils en pensoient. Le Roi au désespoir, demanda, si on ne connoissoit point de Médecins plus habiles que ceux-ci; & on lui indiqua un autre Bonze nommé TEIXÉ ANDONO, qui avoit une grande réputation, mais il demeuroit à FACATA, éloigné de soixante & dix lieuës de Fucheo. Le Roi concevoit bien que dans l'état, où étoit son fils, on n'avoit pas le tems de faire venir ce Bonze; le Prince lui-même dit que, quand cet homme le trouveroit en vie, il étoit déja si foible, qu'alors le remede ne pourroit pas opérer; qu'on le laissât seul avec l'Etranger, en qui il avoit une entiere confiance; & que d'ailleurs, s'il avoit à mourir, il aimoit mieux que ce fût entre les mains d'un homme, qui avoit tant souffert à son occasion, qu'en celle d'un vieux charlatan, à qui l'âge avoit ôté la vûë.

Le Roi ne sçavoit à quoi se résoudre; enfin se tournant vers PINTO, *voyez*, lui dit-il, *si vous pouvez me rendre mon fils: vous m'obligerez à un point, que tout mon Royaume ne suffira pas pour vous en marquer ma reconnoissance.* Pinto lui assûra qu'il espéroit en venir à son honneur, mais qu'il falloit commencer par écarter la foule, parce que les cris, qu'elle faisoit, ne lui permettoient pas de se faire entendre. Le Roi trouva cette proposition raisonnable: chacun eut ordre de se retirer, & Pinto ayant visité les playes du Prince, remarqua que le crane n'étoit point offensé, mais que le pouce ne tenoit presque plus à la main. Il ne laissa point de promettre au Roi qu'en moins d'un mois le Prince seroit guéri; & il se disposoit à lui mettre le premier appareil, lorsque les Bonzes protesterent que, si cet Etranger touchoit aux playes, le Prince mourroit la nuit suivante. Ils ajoûterent que le plus court étoit d'appaiser au plutôt les Dieux, en coupant la tête à un si dangereux homme; sinon, que le Roi auroit le chagrin d'avoir lui-même contribué à la mort de son fils. Le Roi plus irrésolu que jamais, demeura sans parole. La Reine & les Princesses étoient dans la derniere désolation; le Prince, qui souffroit les plus violentes douleurs, poussoit des cris, qui auroient fendu les pierres: les Bonzes faisoient grand bruit, & vouloient qu'on envoyât chercher leur Confrere de Facata, & les Courtisans appuyoient cet avis, en disant que le Bonze n'auroit pas plutôt touché les playes du malade, qu'il seroit guéri; que ce ne seroit pas la premiere œuvre miraculeuse, que ce saint homme auroit faite.

Le Roi étoit sur le point de se rendre, lorsque le Prince recommença à dire, qu'il ne pouvoit pas attendre plus longtems, qu'il souffroit trop, & que certainement le Bonze le trouveroit mort. Le Roi demanda à quelques-uns des plus

sages de sa Cour, ce qu'ils en pensoient, & ils répondirent que le Prince avoit raison, & qu'il y avoit moins d'imprudence à tenter les remedes du Portugais, qu'à laisser si longtems le malade sans soulagement. Alors le Roi prit son parti, fit mille caresses à Pinto, les accompagna des promesses les plus flatteuses, & le conjura de ne plus différer à panser son fils. Pinto obéït, & après s'être recommandé au Seigneur, fit ce qu'il avoit souvent vû faire en pareilles occasions aux Chirurgiens de sa Nation dans les Indes. Enfin, il eut assez de bonheur pour réüssir, & le Prince fut sur pied au moins de vingt jours, de sorte qu'il ne lui restoit plus que les cicatrices, & un peu d'engourdissement dans le pouce. Il est aisé de comprendre quelle fut la joye de toute la Cour; le Roi & la Reine comblerent l'heureux Médecin de présens, & il convient que cette cure lui valut quinze cent taëls.

Sur ces entrefaites, il eut nouvelle que le Corsaire Chinois se préparoit à appareiller; & il demanda son congé. On le lui accorda avec regret, le Roi lui fit équipper un Bâtiment bien fourni de rafraîchissemens, & lui donna un Gentilhomme pour l'accompagner. Il resta encore quinze jours à Miaygimaa; & s'étant enfin embarqué, il alla prendre terre au port de Liampo dans la Chine, où ceux de sa Nation faisoient alors un très-grand commerce. Au reste, je ne prétends point garantir toutes les circonstances de ce récit: l'Auteur, à ce qu'il paroît, aimoit le merveilleux, & l'on a longtems été en garde contre sa sincérité; mais ceux qui ont été après lui sur les lieux, qu'il a parcourus, lui ont rendu la même justice, que bien des gens rendent aujourd'hui à Xenophon; à sçavoir, que s'il a un peu cherché à orner la vérité, il ne l'a point défigurée. Il est surtout bien difficile, ce me semble, de regarder tout ce qu'il dit ici, comme un épisode entierement fabuleux; surtout, si l'on considere qu'il a écrit dans un tems, où plusieurs personnes pouvoient le démentir.

§. II.

Trois autres Portugais découvrent le Japon. Un Gentilhomme Japonnois va trouver saint François Xavier aux Indes. Ses diverses avantures. Il est baptisé à Goa avec ses deux Domestiques. Le saint Apôtre s'embarque avec lui pour le Japon, où il arrive après bien des traverses.

MAis si Pinto en a trop dit sur la découverte du Japon, qu'il prétend avoir faite ceux, à qui seuls on fait communément honneur de cet événement, n'en ont point dit assez; car tout ce que nous sçavons de leur avanture, c'est que trois Portugais nommez Antoine Mota, François Zeimoto, & Antoine Pexota, qui étoient partis de Dodra, au Royaume de Cion, dans l'Isle Macaçar, pour aller à la Chine, furent jettez par une tempête sur les côtes du Japon, & pri-

De J. C. 1542. De Syn-Mu. 2202.

rent terre à CANGOXIMA, au Royaume de SAXUMA, la même année 1542. que Dom MARTIN ALPHONSE DE SOSA, Gouverneur général des Indes, aborda à GOA, menant avec lui le P. FRANÇOIS XAVIER, un des dix premiers Jésuites, & auquel la divine Providence avoit réservé l'Apostolat d'une Nation, qui devoit faire tant d'honneur à l'Eglise de Jesus-Christ.

Les trois Marchands ne furent pas longtems à Cangoxima, sans faire des habitudes, qui noüerent assez promptement le commerce entre deux Peuples, que la conformité du caractere de leur génie, porté naturellement au grand, de la douceur de leurs mœurs, & d'un extérieur plein d'une gravité bienséante, lia d'une assez étroite amitié, du moment qu'ils se connurent. Mais ils firent surtout une connoissance, qui dès-lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit la Religion chrétienne dans le Japon, & dont le Ciel se servit en effet, quelques années après, pour y faire porter le flambeau de la Foi, de la maniere que nous allons voir. Un Habitant de Cangoxima, nommé ANGEROO, âgé de trente-cinq ans, riche, & d'extraction noble, ayant pratiqué pendant quelques jours ces Etrangers, les goûta fort, & ils apprirent de lui que le souvenir des déreglemens de sa jeunesse lui causoient de violens & de continuels remords de conscience; que pour les appaiser, il s'étoit retiré dans une Maison de Bonzes, se flattant que les entretiens & les bons avis de ces Ministres des Dieux pourroient mettre fin à ses inquiétudes; mais que ce remede, bien loin de guérir son mal, l'avoit empiré, & qu'il croissoit de jour en jour.

De J.C. 1541. De Syn Mu. 2204.

Ceux à qui il s'ouvroit de la sorte, firent apparemment tout ce qu'ils pûrent pour le soulager, mais ils le quitterent sans y avoir réüssi. Deux ans après, un autre Marchand Portugais nommé ALVARE VAZ, étant allé trafiquer à Cangoxima, Angeroo lui communiqua aussi ses peines intérieures; Vaz, qui connoissoit le P. François Xavier, & qui avoit conçu une grande idée de sa sainteté & de son pouvoir auprès de Dieu, voulut engager le Gentilhomme Japonnois à l'aller trouver; » c'est un homme chéri du Ciel, lui » dit-il, je ne doute nullement que » vous ne trouviez dans les char- » mes de sa conversation, & dans la » sagesse toute divine de ses con- » seils, ce que vous cherchez inuti- » ment depuis tant d'années. Angeroo se sentit d'abord extrêmement pressé de faire ce que lui disoit le Marchand Portugais; mais considérant qu'il lui falloit abandonner pour longtems sa famille, & s'exposer sur une mer, qui de jour en jour devenoit plus fameuse par les naufrages, il ne pouvoit se résoudre, lorsqu'ayant malheureusement tué un homme dans une rencontre, la crainte de tomber entre les mains de la Justice, l'obligea de s'embarquer sur le premier Navire, qui fit voiles vers Malaca.

Ce Navire étoit commandé par un très-honnête homme, nommé GEORGE ALVAREZ, ami particulier du P. Xavier. Ses bons exemples, & ses discours édifians, firent résoudre Angeroo à se faire Chrétien, mais il ne persista pas longtems dans cette résolution; car

De J. C. 1544.

De Syn Mu. 2204.

n'ayant point trouvé à Malaca le saint Apôtre, qui en étoit parti peu de jours auparavant, le chagrin qu'il en conçut, lui fit oublier les raisons, qui l'avoient contraint de sortir du Japon, & il ne songea plus qu'à y retourner. Quelques Mémoires disent néanmoins, qu'il souhaita de recevoir le Baptême, avant que de s'embarquer, & qu'il fit pour cela de grandes instances auprès de D. ALPHONSE MARTINEZ, Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa, mais qu'il ne put obtenir cette grace. Ce qui est certain, c'est qu'il partit pour la Chine, n'ayant pas trouvé de Navire, qui le remenât en droiture dans sa patrie.

Il fut quelque tems à errer dans ces mers, les vents contraires, & ses irrésolutions l'arrêtant, tantôt dans un Port, & tantôt dans un autre; & il étoit enfin sur le point d'arriver à Cangoxima, lorsque Dieu, qui en vouloit faire le Chef des prédestinez de sa Nation, permit qu'une tempête, après l'avoir mis en grand danger de périr, le força de rentrer dans le port de CHINCHEO, sur la côte orientale de la Chine, d'où il étoit sorti peu de jours auparavant. Le péril, qu'il venoit de courir, ranima en lui l'ardeur presqu'éteinte d'embrasser le Christianisme; & un jour qu'il se promenoit sur le bord de la mer, roulant dans son esprit les différentes pensées, qui l'avoient successivement agité depuis plus de deux ans, il fut agréablement surpris de voir paroître Alvare Vaz, qui alloit mettre à la voile pour s'en retourner aux Indes.

Ce Marchand lui reprocha doucement son inconstance, l'obligea de s'embarquer avec lui, & le remena à Malaca, où le premier homme qu'ils rencontrerent en débarquant, fut George Alvarez, qui leur apprit que le Pere Xavier étoit dans la Ville. Ils coururent sur l'heure le chercher, & les premiers embrassemens du Saint produisirent dans l'ame d'Angeroo un effet si merveilleux, que ce Gentilhomme se trouva tout changé, & commença de sentir renaître une tranquillité d'esprit, qu'il ne connoissoit presque plus. L'Apôtre de son côté, à la vûë d'un Proselyte venu de si loin, ressentit une joye, dont il n'y a que les cœurs Apostoliques, qui soient bien capables. Il s'imaginoit déja renfermer dans son sein toute cette Nation, dont on publioit depuis quelque tems de grandes choses, & pour laquelle il conçut dès-lors une tendresse, qui alla toujours croissant. Angeroo lui réïtéra ses instances pour être baptisé, & comme il s'exprimoit déja passablement en Portugais, le Saint, qui avoit autant d'empressement que lui, de le voir Chrétien, quitta presque toute autre occupation pour l'instruire; mais une affaire de conséquence l'ayant appellé à la côte de la Pescherie, il envoya Angeroo & deux Domestiques, qui l'avoient accompagné, au Séminaire de Goa, où ils arriverent au commencement de Mars de l'année 1548.

De J. C. 1548.

De Syn Mu. 2208.

De la maniere, dont ils entrerent d'abord dans toutes les pratiques, qui étoient en usage dans cette sainte Maison, d'où sont sortis depuis une bonne partie des Apôtres & des Martyrs de l'Orient, on s'apperçut bientôt que ce n'étoit point là des Indiens, ni des Barbares; & le Pere

De J. C. 1548. De Syn Mu. 2208.

Xavier, qui ne tarda point à les rejoindre à Goa, fut extrêmement surpris des progrès, qu'ils avoient faits dans le peu de tems, qu'il ne les avoit point vûs. Il crut néanmoins devoir encore différer leur Baptême : il jugea même à propos, que Côme de Torrez, qui de Grand-Vicaire de Goa, venoit de se faire Novice de la Compagnie, leur donnât de nouvelles instructions. Il avoit remarqué dans ce nouvel Ouvrier, qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, des qualitez fort propres à la Mission du Japon, qu'il méditoit dès-lors ; & il fut bien aise de lui procurer les moyens d'apprendre la Langue & les manieres des Japonnois, en lui donnant occasion de converser souvent avec ceux-ci. Il pensoit aussi que ce n'étoit pas assez d'une connoissance superficielle de nos Mysteres, & des autres articles de notre foi, pour des hommes aussi spirituels & aussi éclairez, que l'étoient les trois Catéchumenes, avant que d'être régénérez dans les Eaux sacrées du Baptême.

Ils le furent enfin le jour de la Pentecôte de l'année 1548. par les mains de l'Evêque des Indes D. JEAN D'ALBUQUERQUE. La grace du Sacrement fut sensible dans tous les trois, mais surtout dans l'ame d'Angeroo, où elle établit d'abord cette paix, après laquelle il soupiroit depuis tant d'années. Il souhaita de porter le nom de PAUL DE STE FOY, en mémoire de la Maison, où il avoit reçu tant de graces du Ciel, & qu'on appelloit indifféremment *le College de saint Paul*, & le *Séminaire de sainte Foy*. De ses deux Domestiques, l'un fut nommé JEAN, & l'autre, ANTOINE. Aussitôt après leur Baptême, le Pere Xavier, qui trouvoit dans le Maître & dans les Serviteurs de grandes dispositions à la sainteté, leur fit commencer les Exercices spirituels, selon la méthode de saint Ignace, sous la conduite du Pere de Torrez ; & pendant cette retraite, qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le Ciel leur communiqua ses faveurs les plus intimes. Le Pere Xavier, qui les visitoit souvent, s'exprime sur cela dans ses Lettres en des termes, qui paroîtroient exagérez, s'ils ne partoient pas de la plume d'un Saint. Paul de sainte Foy ne parloit que de Dieu, & il le faisoit en homme inspiré ; on l'entendoit souvent, lorsqu'il étoit seul, témoigner avec ces élans, qui ne peuvent sortir que d'un cœur embrasé d'amour, le désir qu'il avoit de mourir pour son Dieu, & le zele, dont il étoit dévoré pour le salut de ses compatriotes. *O Japon*, s'écrioit-il, *ô ma chere Patrie ! Ouvres les yeux, & reconnois les ténebres, qui t'environnent. Tu adores le Soleil & la Lune, & tu ne vois pas que ce sont des Créatures inanimées, que le Créateur a formées pour le service de l'homme ! Quelle folie de refuser au Tout-Puissant un hommage, que tout nous invite à lui rendre, & de le transporter à des ouvrages de ses mains, qui naturellement devroient nous porter à le reconnoître & à l'adorer !*

L'homme Apostolique leur donnoit tout le tems, qu'il pouvoit soustraire à ses occupations ; & pour mieux connoître le génie de ce peuple, il s'informoit en même tems des Portugais, qui avoient été au Japon, si tous ces Insulaires étoient du caractere de ceux-ci, dont il

De J. C. 1548. De Syn Mu. 2208.

admiroit la pénétration d'esprit & le bon sens. Tous l'assûrerent qu'il n'étoit pas possible de trouver une Nation plus raisonnable & plus ingénieuse, & qu'ils ne doutoient pas que la Foi ne fît en peu de tems de grands progrès dans ces Isles. Paul de sainte Foy lui donnoit les mêmes espérances, & écrivit sur ce ton-là au saint Fondateur de la Compagnie de Jesus. Ce Néophyte sçavoit déja un peu de Latin, & avoit appris par cœur tout l'Evangile de saint Matthieu. On le voyoit souvent au milieu des ruës & des places de Goa environné d'une troupe de Chrétiens & d'Infideles, proposant aux uns des questions fort subtiles, & tâchant de convaincre les autres de la vérité de notre sainte Religion. Tout cela animoit de plus en plus le zéle du P. Xavier, qui prit enfin sa derniere résolution, que, ni les instances de ses amis, ni la crainte d'une si longue & si périlleuse navigation, ne pûrent jamais lui faire changer.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

Le jour de son départ étant fixé, il nomma pour l'accompagner le P. Côme des Torrez, & le F. Jean Fernandez, à qui les trois Japonnois avoient aussi appris un peu de leur Langue. Il employa ensuite les derniers mois de cette année, & le commencement de la suivante à régler ses affaires, & s'embarqua au mois d'Avril pour Malaca, où il arriva le dernier jour de Mai 1549. Il y apprit des nouvelles du Japon, qui lui causerent bien de la joye. On lui dit qu'un des Rois de ces Isles se disposoit à envoyer une Ambassade au Vice-Roi des Indes, pour lui demander des Ouvriers de l'Evangile, & voici comment l'on racontoit ce qui lui en avoit fait naître la pensée. Des Portugais avoient pris terre dans ses Etats, & on les avoit logez par son ordre dans une Maison, qu'on prétendoit être infestée de malins Esprits; on ne se trompoit pas, disoit la Lettre, les Portugais, qui n'étoient prévenus de rien, y passerent deux ou trois nuits fort mauvaises, & l'un d'eux fut même très-maltraité; ils en devinerent bientôt la cause, & ils eurent recours au Ciel. Ils firent quantité de prieres, puis ils peignirent des Croix sur toutes les portes & les murailles du Logis. Dieu bénit leur piété & leur foi, ils ne virent & n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la Ville, & les Idolâtres apprirent avec admiration le moyen, dont ces Etrangers s'étoient servis, pour chasser le Démon. La nouvelle en alla jusqu'au Roi, qui fit appeller les Portugais, pour s'assûrer de la vérité, & s'instruire des circonstances d'un fait si singulier. Il fut frappé du détail, qu'ils lui en firent, & donna ordre sur le champ qu'on dressât des Croix sur tous les grands chemins, à tous les carrefours des ruës, à toutes les avenuës des Villes, & qu'on en peignît même dans tous les appartemens de son Palais. Ainsi l'Ennemi de notre salut fut le premier, qui donna lieu à ce que le Signe adorable de notre Rédemption fût exposé publiquement à la vénération des peuples dans cette terre infidelle. Le Roi voulut ensuite sçavoir, d'où venoit à la Croix tant de vertu: & la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des Docteurs de leur Religion; c'étoit là l'uni-

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

que objet de l'Ambassade, dont on parloit.

Il y a bien lieu de s'étonner, qu'aucun des Historiens de la vie du Saint, ni aucun de ceux, qui ont écrit l'Histoire du Japon, ne nous ait appris la suite de cet événement, ni quel étoit le Roi, dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le P. Xavier d'aller trouver ce Prince, comme il étoit naturel qu'il fît (a). Ce silence pourroit faire douter, qu'on eût véritablement reçu de pareils avis, si le témoignage de plusieurs Ecrivains, tous dignes de foi, qui racontent ce fait, n'étoit appuyé de l'autorité de l'Apôtre même, qui dans ses Lettres nous en a fait le détail, que je n'ai fait que copier.

Cependant plusieurs Marchands Portugais se disposoient à faire le voyage du Japon, mais par la seule raison, qu'ils n'y alloient pas en droiture, ou qu'ils devoient s'arrêter en chemin, le P. Xavier leur préféra un petit Bâtiment Chinois, de ceux qu'on appelle JONCS. On fut d'autant plus surpris de ce choix, que le Capitaine, qui commandoit ce Navire, nommé NECEDA, étoit le Pirate le plus fameux de ces mers, & tellement décrié pour ses brigandages, qu'on appelloit son Bâtiment *le Jonc du Voleur*. Ce ne fut donc pas sans peine, qu'on vit le Serviteur de Dieu, se livrer à la merci de ce Corsaire, & il n'est rien qu'on ne mît en usage pour l'en dissuader; mais ce fut en vain: toutefois le Gouverneur de Malaca DOM PEDRO DE SYLVA prit pour sa sûreté une précaution, à laquelle vraisemblablement le Ciel attacha la conservation de cette Troupe Apostolique. Il fit jurer Neceda, qu'il meneroit les Peres droit au Japon, & pour s'assûrer encore plus de sa fidélité, il l'obligea de lui laisser en ôtage quelques-uns de ses enfans.

Le quatriéme de Juin, le P. Xavier s'embarqua avec ses deux Compagnons, les trois Japonnois, qu'il avoit amenez de Goa, & quelques Chrétiens, qui devoient lui servir de Catéchistes. Le même jour le vent se trouva favorable, & on appareilla. Après qu'on eut fait environ cent lieuës, il fallut songer à se prémunir contre les TYPHONS, & pour cet effet Neceda alla prendre terre à une Isle voisine. On appelle Typhon dans les Indes, un vent de tourbillon, qui souffle de tous côtez, & qui domine fort sur les mers de la Chine, & du Japon. Un Vaisseau ainsi investi de toutes parts, ne fait que pirouëtter, & les plus habiles Pilotes y sont bientôt au bout de leur art. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces tourmentes durent ordinairement plusieurs jours de suite, ensorte qu'il faut qu'un Bâtiment soit bon & bien gouverné, pour résister jusqu'à la fin. Par bonheur on peut les prévoir, & se mettre en état de n'être pas surpris; car on ne manque jamais d'en être averti par un Phénoméne assez singulier. On voit un peu auparavant vers le Nord trois Arcs-en-Ciel concentriques de couleur de pourpre.

Neceda s'étant fortifié contre les Typhons, leva l'ancre. Il avoit encore sept cent lieuës à faire; néan-

(a) Il y a pourtant bien de l'apparence que ce Prince étoit, ou le Roi de Saxuma, ou celui de Bungo. On ne sçait point, que jusqu'alors les Portugais ayent trafiqué dans les Etats d'aucun autre Roi du Japon.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

moins on s'apperçut qu'il n'alloit point en route. Il s'arrêtoit même à toutes les Isles, qui se trouvoient sur son passage, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre. Le plus souvent cela dépendoit d'une Idole, qu'on avoit exposée sur la Poupe du Vaisseau, & que le Corsaire consultoit à chaque instant. Ainsi les Missionnaires avoient la douleur de se voir à la discrétion de ces mêmes Puissances Infernales, dont ils alloient ruiner l'Empire au Japon: outre cela, on leur faisoit tous les jours mille avanies, & ils coururent plus d'une fois risque de la vie; deux choses surtout y contribuerent.

La premiere fut, que Neceda s'avisa un jour de demander à son Idole, si son voyage seroit heureux? L'Idole répondit que le Navire arriveroit heureusement au Japon, mais qu'il ne reverroit jamais Malaca. Le Pirate crut que cela vouloit dire, qu'il périroit au retour du Japon, & il résolut de chercher à éloigner le plus qu'il pourroit son malheureux sort. Peu de jours après, le Bâtiment étant à l'ancre vis-à-vis de la Cochinchine, un jeune Chinois Chrétien de la suite des Missionnaires, tomba dans la sentine, que par mégarde on avoit laissée ouverte; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête. Tandis qu'on le pansoit, la fille du Capitaine tomba à la mer, & quoique tout l'Equipage s'empressât pour la sauver, elle fut engloutie par les vagues à la vûë de son pere. On peut juger quelle fut la douleur de cet homme; il s'y abandonna sans mesure, & l'on eut assez de peine à le faire revenir de ses premiers transports. Dès qu'ils furent calmez, il voulut sçavoir de son Idole la cause d'un si grand malheur, & le Démon fit réponse, que si le jeune Chrétien n'eût pas été retiré de la sentine, la fille Idolâtre n'eût pas péri. Alors le Corsaire enragé contre les Chrétiens, entra dans des accès de fureur, qui firent croire, qu'il alloit les immoler aux manes de sa fille, mais un bon vent, qu'on attendoit avec impatience, s'étant levé tout à coup, on ne songea plus qu'à en profiter, pour se tirer d'un parage, où il ne faisoit pas sûr de rester, & qui n'offroit à l'esprit, que des idées funestes.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

Enfin après bien des détours, Neceda tourna vers la Chine, & entra dans le Port de CANTON, résolu d'y passer l'hyver; mais à peine y avoit-il jetté l'ancre, qu'il changea de pensée, & fit dessein d'aller hyverner dans un autre Port. Il n'en étoit pas loin, lorsqu'il eut avis par un Bâtiment Chinois, qu'il rencontra, que toute cette Côte étoit infestée de Forbans. Les Corsaires ne se cherchent point, & n'aiment pas à se rencontrer: Neceda eût bien voulu retourner à Canton; mais le vent étoit contraire: le seul parti, qui lui restoit à prendre, fut d'entrer, comme il fit, dans la mer du Japon à la faveur d'un petit vent, qui le conduisit en peu de jours au Port de CANGOXIMA. Ce fut le quinziéme d'Août, que les Missionnaires aborderent à cette terre si desirée, après sept semaines de navigation sur la plus orageuse mer du monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à souffrir de la fureur de cet Elément, que de la férocité de leurs Conducteurs, & de la malice du Prince des ténébres.

§. III.

§. III.

Paul de Sainte Foy convertit sa Famille. Le Pere Xavier & ses Compagnons étudient la Langue du Japon. Particularitez de cette Langue. Origine fabuleuse des Caracteres Japonnois. Paul de Sainte Foy, & le Pere Xavier vont à la Cour du Roi de SAXUMA, *& ce qui s'y passe.*

De J. C. 1549.
De Syn Mu. 2209.

CE fut un grand sujet de joye pour la famille de Paul de Ste Foy, que de le revoir après une si longue absence, & dans le tems, qu'on le croyoit perdu. Les Missionnaires y prirent part, mais ce qui les combla de consolation, c'est que dès les premiers entretiens de ce fervent Néophyte avec sa famille, sa femme, une fille unique qu'il avoit, & la plûpart de ses parens déclarerent qu'ils vouloient imiter son exemple. Il les instruisit lui-même, le P. Xavier les baptisa, & de si heureux commencemens donnant au saint Apôtre tout lieu de croire, que ses travaux ne seroient point infructueux dans une terre si bien préparée, il s'appliqua sérieusement avec ses deux Compagnons à l'étude de la Langue.

J'ai parlé plus haut de la différence de cette Langue avec la Chinoise; j'ajoûte ici, qu'elle est très abondante, extrêmement variée, non seulement, parce que chaque Province a sa dialecte particuliere, mais encore, parce que les caracteres y ont des significations différentes, selon la diversité des personnes, à qui on parle; des sujets, que l'on traite; & du ton, dont on prononce. Elle est extrêmement énergique; figurée & métaphorique, comme le sont presque toutes celles de l'Asie, mais elle a cela de propre, qu'en peu de mots elle dit beaucoup, & que chaque caractere y fait une phrase entiere. Les Japonnois se servent d'un pinceau pour écrire, & le font avec une vîtesse surprenante. Ils font leurs lignes perpendiculaires, & le P. Xavier en demandant un jour la raison à Paul de sainte Foy, celui-ci lui répondit, que l'écriture étant l'expression de la pensée de l'homme, elle ne pouvoit avoir trop de ressemblance avec l'homme, qui avoit été fait droit par le Créateur. Nous parlerons dans le dernier Livre de cette Histoire du Papier du Japon, & de la maniere, dont il se fait.

De J. C. 1549.
De Syn Mu. 2209.

J'ai lû dans quelques Mémoires, que ce qui forme le langage sçavant dans cet Empire, n'est qu'un assez léger changement dans les caracteres, dont les Japonnois attribuënt l'invention à un certain CAMBODAXI, que quelques-uns disent les avoir apportez de la Chine: mais cela n'est pas vraisemblable, suivant ce que nous avons dit de la différence des Caracteres Chinois, & des Japonnois. Cambodaxi, dit-on encore, faisoit son séjour ordinaire à Sacai, mais étant parvenu à une extrême vieillesse, il s'enferma dans une caverne, dont il fit murer l'entrée, & où l'on croit qu'il prie sans cesse les mains élevées vers le Ciel. Il doit y demeurer dix mille ans dans cette posture, & il a prédit, qu'après ce tems-là, il reparoîtroit sur la terre,

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

pour réfuter un faux Docteur nommé MIROZU, qui doit venir prêcher une nouvelle doctrine, & entreprendre d'établir une nouvelle Religion. Cette caverne est, ajoûte-t-on, dans un petit Bourg, appellé COÏA, à treize lieuës de Sacai, où l'on a bâti un Temple magnifique en l'honneur du Prophéte, & un superbe Monastere. L'Anniversaire de la retraite de Cambodaxi se célebre dans tout le Japon avec beaucoup de solemnité; & de toutes les parties de l'Empire on va en pélerinage au Temple de COÏA. Heureux celui, dont les dents peuvent être enterrées au même lieu ! il est sûr, dit-on, d'aller tout droit en Paradis.

Cependant Paul de sainte Foy se crut obligé d'aller rendre ses devoirs au Roi de Saxuma son Souverain, & lui demander sa grace, pour le meurtre, qui l'avoit obligé à disparoître. Il en fut bien reçu, & il en obtint sans peine ce qu'il souhaitoit. Le Roi lui fit ensuite bien des questions sur les avantures de son voyage, sur le commerce & la puissance des Portugais dans les Indes, & sur la Religion, qu'ils y avoient établie. Il satisfit le Prince sur tous ces articles, & s'étendit beaucoup sur le dernier : comme il s'apperçut qu'on l'écoutoit avec plaisir, & que la plûpart des assistans étoient même touchez de ce qu'il venoit de dire, il tira un Tableau, qu'il tenoit caché sous sa robe, & le fit voir au Roi; c'étoit une Vierge très-bien peinte, & qui tenoit entre ses bras l'Enfant JESUS. Le Roi fut si frappé à cette vûë, que par un mouvement subit, dont apparemment il ne fut pas le maître, il mit les deux genoux en terre pour rendre ses hommages à la Mere, & au Fils, dont les visages lui parurent respirer quelque chose d'auguste & de divin. La Reine sa mere, à qui il voulut qu'on portât cette Image, se trouva saisie du même sentiment de Religion, & se prosterna pareillement avec toutes ses Dames, pour adorer le Dieu des Chrétiens. Il fallut encore expliquer à cette Princesse nos principaux Mysteres; elle en fut charmée, & le P. Xavier n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé à cette audience, qu'il en fit demander une pour lui-même.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Il n'eut pas de peine à l'obtenir, parce que Paul de sainte Foy avoit fait naître dans cette Cour un grand désir de le voir. Le Saint se prépara à cette action par de ferventes prieres, & par un redoublement de ferveur. Il sentoit plus, qu'il n'avoit encore fait, la difficulté de persuader à un Peuple superstitieux & superbe, de changer de Religion; d'obliger des Sçavans accoutumez à se voir écoutez comme des Oracles, d'avoüer qu'ils avoient été trompez dans la chose du monde, où il est moins pardonnable de l'être ; enfin de faire adorer la Croix, & d'en faire respecter les opprobres à des Grands, dont le faste & l'orgueil n'avoit rien d'égal. Il ajoûtoit dans les Lettres, qu'il écrivit alors aux Indes & en Europe, que les plus grands obstacles, qu'il prévoyoit au succès de son entreprise, seroient sans doute de la part des Bonzes; qu'il étoit bien résolu de se ménager avec ces faux Prêtres, dont le crédit étoit grand parmi le peuple, mais qu'il n'étoit pas moins déterminé à faire son devoir dans toute l'étenduë d'un zele réglé par la prudence : heureux, s'il

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

y trouvoit l'occasion de donner sa vie pour Jesus-Christ!

Ce fut le vingt-neuviéme de Septembre, qu'il se rendit à la Cour de Saxuma, après avoir recommandé son entreprise à S. Michel, & mis le Japon sous la protection de ce Chef de la Milice céleste. Le Roi & la Reine mere reçurent l'Apôtre comme un homme extraordinaire, le jour ne suffit pas pour l'entretenir, & on le retint jusques bien avant dans la nuit. On ne se lassoit pas de l'entendre parler de la Religion, & l'on trouvoit qu'il en parloit d'une maniere ravissante; mais l'on ne revenoit point de la surprise, où jettoit tout le monde la vûë d'un homme, qui avec tant de mérite avoit renoncé à tout, & entrepris de si périlleux voyages, pour annoncer à des inconnus & à des Etrangers, dont il n'espéroit rien, la connoissance du vrai Dieu. Ce noble désintereffement, & ce courage héroïque dans les Missionnaires, furent longtems l'admiration des Japonnois, qui sçavent estimer la grandeur d'ame; & après la grace, contribuerent plus, que toute autre chose, à persuader cette Nation de la vérité d'une Religion, qui inspire de tels sentimens.

Le Roi, qui avoit un grand sens, fit au P. Xavier des questions très-subtiles, & charmé de ses réponses, il lui ajoûta, que si sa Religion étoit la véritable, il devoit s'attendre, que les Démons feroient d'étranges efforts, pour s'opposer à son établissement dans le Japon. Il lui parla ensuite du dessein, où on lui avoit dit qu'il étoit, d'aller à Méaco, & l'avertit que cette Capitale de l'Empire étoit toute en trouble, & par conséquent peu disposée à l'écouter: d'ailleurs, que la saison étoit bien avancée, pour entreprendre un voyage si long, & que s'il vouloit différer son départ, il l'y feroit conduire par mer. Ce qui engageoit ce Prince à parler ainsi, étoit une vûë d'intérêt; il vouloit attirer & fixer le commerce des Portugais dans ses Etats, & il se flattoit d'y réüssir, en y retenant un homme si fort considéré de ces Marchands. Pour l'y engager davantage, il le combla de marques de bonté & de distinction, & lui donna un ample pouvoir de prêcher la Loi Chrétienne à ses Sujets; ce qu'il confirma peu de jours après par un Edit.

§. IV.

Le Saint prêche publiquement à Cangoxima. Avis qu'il donne aux Missionnaires de sa Compagnie. Fruit de ses premieres prédications. Conduite des Bonzes à son égard. Il fait plusieurs miracles.

L'Homme Apostolique parut se rendre; & de retour à Cangoxima, lui & ses Compagnons, qui par leur application à l'étude de la Langue, s'étoient déja mis en état de se faire entendre, se montrerent le Crucifix à la main dans les places publiques. La nouveauté du spectacle, & la réputation, que les Prédicateurs s'étoient acquise par la sainteté de leur vie, & par les conversations particulieres, qu'ils avoient

De J. C. 1549.
De Syn Mu 2209.

euës avec plusieurs personnes de considération, leur attirerent une foule d'Auditeurs, à qui ils annoncerent le Royaume de Dieu. On ne se contentoit pas de les entendre en public ; on les suivoit chez eux, & on ne leur donnoit pas un moment de repos. Ce concours leur causoit une fatigue extrême, mais ils en étoient bien dédommagez par le plaisir, qu'ils trouvoient à traiter avec un Peuple, qui leur paroissoit aimer & chercher sincerement la vérité, & qui ne leur objectoit rien, que de solide & de sensé.

Dans une Lettre que le P. Xavier écrivit alors à ses Freres de Goa, il leur manda qu'ils n'avoient qu'à se préparer tous à venir au Japon ; » mais, ajoûtoit-il, vous devez vous » attendre à trouver des esprits sub» tils & exercez dans la dispute. Il » faut aussi compter de prêcher d'e» xemple, autant & plus que de pa» roles ; car les Japonnois, préve» nus que leurs Bonzes menent une » vie fort austere, se scandalise» roient, s'ils voyoient les Prédi» cateurs de l'Evangile moins pé» nitens que leurs Prêtres. Ce que le saint Apôtre proposoit aux Religieux de sa Compagnie, il le pratiquoit lui-même, aussi bien que ses Compagnons, avec tant de rigueur, qu'on ne comprenoit pas comment il y pouvoit résister. Après avoir fatigué tout le jour, ils passoient la nuit en prieres ; on ne les voyoit presque jamais dormir, & leur nourriture n'étoit qu'un peu de légumes à l'eau & au sel. Le Saint écrivit en Europe dans les mêmes termes, qu'il avoit fait à Goa : il eut même la pensée d'écrire au Souverain Pontife, & d'exhorter par une Lettre circulaire, les plus célebres Universitez de l'Europe, à ne pas laisser perdre une moisson mûre & abondante, pour s'amuser à de vaines spéculations, & se remplir l'esprit de connoissances stériles.

Cependant le Mystere d'un Dieu en trois Personnes, & celui d'un Dieu incarné & mort sur une Croix, furent d'abord d'étranges paradoxes pour un peuple, qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel. Quelques-uns, sans vouloir rien examiner davantage, traiterent les nouveaux Docteurs de visionnaires, & leur Doctrine, d'extravagance. D'autres plus raisonnables, suspendirent leur jugement, ne pouvant, disoient-ils, se persuader que des hommes, d'ailleurs si judicieux, eussent voulu courir tant de risques pour leur débiter des fables ; ils se rendirent même plus assidus aux instructions des Missionnaires ; & Dieu bénissant leur zéle à chercher la vérité, ils la trouverent, & s'y soumirent. Le premier, qui demanda le Baptême, fut un homme de basse naissance ; le P. Xavier lui donna le nom de BERNARD, & ce fervent Néophyte quitta tout, pour se mettre à la suite des Serviteurs de Dieu.

Un entretien, que le Pere Xavier eut avec le Supérieur des Bonzes de Cangoxima, servit beaucoup à donner du crédit au Christianisme. Le TUNDE, (a) qui passoit pour l'Oracle du pays, fut surpris de trouver un homme, qui en sçavoit plus que lui, & il ne put s'empecher

(a) On appelle ainsi les Supérieurs des Monasteres des Bonzes, & ce sont comme les Evêques de la Religion des Budsoïstes.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

d'avoüer, que personne au monde ne surpassoit en science & en esprit le Chef des Religieux d'Europe. A l'exemple, & sur le témoignage de ce Docteur, qui par excellence avoit été surnommé NINGIT, c'est-à-dire, *le cœur de la vérité*, tous les Bonzes de Cangoxima parurent faire une estime particuliere du Saint; mais le déréglement secret de leurs mœurs, & la crainte de décheoir du haut rang d'estime où ils étoient, les retinrent dans l'idolâtrie; il n'y eut parmi tant d'endurcis, que deux élus, dont la conversion ne laissa pas de faire un grand effet sur le peuple.

Les choses en étoient là, & le saint Apôtre s'attendoit à de nouvelles conquêtes, lorsque les Bonzes, qui venoient de fermer les yeux à la lumiere, les ouvrirent tout à coup sur leurs intérêts temporels. Ils firent réflexion, que si de bonne heure ils ne s'opposoient aux progrès de la nouvelle Religion, ne recevant plus les aumônes, qu'on avoit accoûtumé de leur donner, ils n'auroient bientôt plus de quoi subsister; sur quoi ils prirent leur parti. On les vit aussitôt aller de maison en maison, pour décrier les Missionnaires; ils n'assistoient plus à leurs instructions, que pour les tourner en ridicules, & ils en vinrent jusqu'à les outrager de paroles. Une conduite si violente ne leur réüssit pas; on comprit aisément quel en étoit le motif, & on leur en fit de sanglans reproches; on leur remontra, que c'étoit par de solides raisons, & non par des injures, qu'il falloit combattre leurs adversaires, & on leur représenta que ceux-ci menoient une vie exemplaire, & pratiquoient des vertus, qui donnoient un grand poids à la doctrine, qu'ils prêchoient: enfin qu'ils établissoient cette doctrine sur des principes, qu'il n'étoit pas aisé de renverser.

Les miracles que le P. Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces, que tout le reste, pour faire taire les Bonzes, ou du moins, pour rendre inutiles leurs invectives. Je n'en rapporterai qu'un seul.

Un homme de condition venoit de perdre une fille unique, laquelle faisoit toute sa consolation, & il avoit été frappé de cette perte à un point, qu'on craignit pour sa vie. Des Néophytes, qui étoient allez chez lui pour le consoler, touchez de l'état déplorable, où l'avoit réduit sa douleur, lui conseillerent de redemander sa fille au Dieu des Chrétiens, & d'employer auprès de lui le crédit du grand Docteur des Portugais. Il les crut, alla se jetter aux pieds du Saint, & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre sa fille. Le Saint se trouva si attendri à la vûë de cet homme, à qui l'amertume, dont il avoit le cœur pénétré, ôtoit presque le jugement & la parole, qu'il ne put lui-même proférer un seul mot. Il se retira assez brusquement, en jettant un grand soupir, s'enferma dans son Oratoire avec Fernandez, & tous deux firent à Dieu une de ces courtes, mais vives prieres, qui pénétrent les Cieux.

Xavier dans le moment se sentit exaucé (*a*), il retourna aussitôt à

(*a*) C'est ce même miracle que le Poussin a voulu représenter dans le magnifique Tableau, qu'on voit au grand Autel de l'Eglise du Noviciat des Jésuites de Paris; mais il en a changé toutes les circonstances.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

l'endroit, où il avoit laissé ce pere infortuné, l'aborda d'un air inspiré, & ne lui dit que ces deux mots : *allez, Monsieur, vos vœux sont accomplis.* Le Gentilhomme, qui ne comprenoit rien à ces manieres, en fut choqué, & sortit fort mécontent; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il aperçut un de ses Domestiques, qui accouroit vers lui, & qui du plus loin, qu'il le vit, lui cria, que sa fille étoit vivante. Il s'arrêta tout interdit, & un moment après il la vit elle-même, qui venoit au-devant de lui. Il doutoit encore, si ses yeux ne le trompoient point, lorsque sa fille se jetta à son col, & le tint étroitement embrassé. Elle lui raconta ensuite, qu'au même instant, qu'elle avoit rendu les derniers soupirs, deux horribles Démons s'étoient jettez sur elle, & l'avoient voulu entraîner dans les Enfers, mais qu'elle avoit été arrachée d'entre leurs griffes par deux hommes vénérables, qui heureusement s'étoient rencontrez sur son passage, & qu'aussitôt elle s'étoit trouvée pleine de vie & de santé, sans qu'elle pût dire comment cela s'étoit fait. Le pere pleuroit de joye, tandis que sa fille parloit; il comprit aisément, quels étoient les deux hommes, qui lui avoient rendu sa fille, & il la mena sur l'heure au logis des Missionnaires. Sitôt qu'elle apperçut le Pere Xavier & Fernandez, elle s'écria, que c'étoit là ses deux libérateurs, & courut se prosterner à leurs pieds; son pere en fit autant, & l'un & l'autre demanderent dans le moment à être instruits & baptisez.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

Tant de merveilles rendirent le saint Apôtre cher & respectable aux Cangoximains; mais une chose, qui arriva dans le même tems, leur fit connoître combien il étoit dangereux de l'offenser, & jusqu'à quel point le Dieu qu'il leur annonçoit prenoit ses intérêts. Un Idolâtre lui parla un jour insolemment & avec outrage, le Pere ne lui répondit que ces deux mots : *mon ami, Dieu vous conserve la bouche*; & sur le champ, ce malheureux fut frappé d'un chancre à la langue, qui en fut toute rongée avec des douleurs intolérables, & avec une infection, que lui-même ne pouvoit supporter. Il y avoit tout lieu de croire, que des évenemens si inoüis, & des prodiges, dont on ne s'étoit point encore avisé au Japon de croire les Dieux mêmes capables, seroient suivis de la conversion de toute la Ville, & de tout le Royaume; les Bonzes en jugerent ainsi, & ils se persuaderent, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'ils vouloient détourner les malheurs, qui les menaçoient.

§. V.

Les Bonzes s'assemblent pour chercher les moyens d'arrêter le progrès de l'Evangile. Leur discours au Roi, & quel en fut le succès. Paul de Sainte Foy est obligé de s'exiler.

APrès bien des délibérations sur une affaire de cette importance, ils convinrent qu'il falloit aller trouver le Roi, l'intimider, & l'engager, à quelque prix que ce fût, à abolir dans ses Etats une Religion,

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

qui s'établissoit visiblement sur les ruines de leurs Sectes. Ils choisirent les plus apparens d'entr'eux, & il y a bien de l'apparence, qu'il y avoit parmi eux des Docteurs des deux Religions, d'autant plus qu'il s'agissoit d'une affaire, où ils avoient un interêt commun. Ce qui est certain, c'est que les Deputez parlerent au nom de toutes les Sectes. Ces Députez s'étant donc présentez devant le Prince, celui qui portoit la parole, lui dit:

» Seigneur, nous venons de la » part d'AMIDA & de toutes les Di» vinitez, qu'on adore dans cet Em» pire, vous demander si vous êtes » résolu d'abolir entierement leur » culte, & de vous rendre vous» même adorateur d'un Dieu cru» cifié, dont les Ministres sont trois » misérables, qui ne trouvant pas » de quoi vivre aux Indes, en sont » venu chercher au Japon. Le soin » de nos Personnes exposées tous » les jours à la rage d'une populace, » que ces Enchanteurs ont séduite, » n'est pas ce qui nous fait parler: » mais pouvons-nous voir sans dou» leur les Temples abandonnez, » les Autels sans parfums, & les » Dieux immortels deshonorez? » Aucun de nous, Seigneur, n'a pû » encore se persuader, que vous » ayez quitté la Religion de vos Pe» res, & qu'il vous soit venu seule» ment à l'esprit, que la Chine & » le Japon, les deux Nations les » plus éclairées de l'Univers, ayent » été l'espace de tant de siécles dans » l'erreur, sur la chose du monde en » quoi il est moins excusable d'er» rer. Mais si vous leur avez sur » cela rendu justice, permettez» nous de vous le dire, vous n'en » êtes que plus coupable; vous » adorez nos Dieux, & vous fa» vorisez une Doctrine, qui les dé» grade; vous reconnoissez qu'ils » ont des foudres en main, & vous » protegez des impies, qui levent » contre eux l'étendart de la ré» bellion; & que diront les autres » Rois, que diront nos Empereurs, » quand ils sçauront, que de votre » propre autorité, vous avez intro» duit dans cet Empire une Reli» gion, qui en sappe tous les fon» demens? mais, que n'entrepren» dront pas contre vous les zélez » Sectateurs des Camis & des Fo» toques; & assistez du secours du » Ciel, que n'exécuteront-ils pas? » Attendez-vous, Seigneur, à voir » tous vos voisins, entrer à main » armée dans vos Etats, & y por» ter partout la désolation. Atten» dez-vous à voir tous ceux de vos » sujets, qui n'ont pas encore fléchi » le genoüil devant le Dieu des » Chrétiens, se joindre à vos en» nemis, persuadez, qu'ils doivent » encore plus de fidélité aux Dieux » tutélaires de la patrie, qu'à vous » mortel & homme comme eux. » Tout est permis dans ces rencon» tres; & si les Rois n'ont de pou» voir, que ce qu'ils en ont reçu » des Dieux immortels, du mo» ment qu'ils refusent à ces Etres » souverains les hommages, qui » leur sont dûs, ils se dépoüillent » eux-mêmes de tout ce qui les di» stinguoit du reste des hommes. » Songez donc, Prince, à profiter » de cet avis, que le Ciel vous don» ne par notre bouche; ne nous » obligez pas à fermer nos Tem» ples, & à nous retirer avec nos » Dieux; car alors n'y ayant plus

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

» rien dans le Saxuma, qui fût capable d'arrêter la colere divine, » nous ne répondrions pas de ce » qui pourroit en arriver.

Il faut connoître toute la fierté des Prêtres du Japon, & sçavoir le crédit, qu'ils ont sur l'esprit des peuples, pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente, & aussi remplie de maximes séditieuses, ait été faite à un Roi jaloux de son autorité au point, que le sont tous les Monarques de l'Asie. Rien n'étoit pourtant plus capable d'établir solidement le Christianisme dans ce Royaume, que cette audacieuse démarche des Bonzes, & peut-être de les perdre eux-mêmes. Le Roi de Saxuma étoit haut; & quoiqu'il fût du nombre de ces Princes, qui sçavent se plier & dissimuler, quand ils y trouvent leur avantage, il n'étoit pas d'humeur à souffrir, que ses Sujets lui fissent la loi; mais il se voyoit dans des circonstances, où il crut pouvoir accorder son intérêt avec son autorité, en temporisant; il ne parut pas être choqué du discours des Bonzes, mais il ne leur fit point une réponse favorable; & ce qui l'obligea d'en user ainsi, c'est qu'on attendoit de jour en jour des Navires Portugais.

Par malheur on apprit peu de tems après, que ces Navires avoient pris la route de FIRANDO, & l'on sçut bientôt, qu'ils y avoient moüillé l'ancre; la seule commodité du moüillage avoit engagé les Portugais à ce changement, mais il ne fut pas possible de faire entendre raison sur cela au Roi. Ce Prince perdoit doublement; car outre que ses Etats ne profitoient plus du commerce, ce profit passoit au Roi de Firando son ennemi. Il entra en fureur, & les Bonzes jugerent bien, qu'ils n'avoient plus qu'à le laisser faire. Sa premiere démarche fut d'appeller le P. Xaxier, à qui il fit les reproches les plus sanglans de l'ingratitude des Portugais, qu'il avoit, disoit-il, comblez d'amitié; & qui de gayeté de cœur, & sans aucun sujet, lui préféroient son Rival, dans le tems même, qu'il protégeoit leur Religion, & qu'il engageoit ses Sujets à l'embrasser. On ne dit point, qu'il ait ordonné au Saint de sortir de son Royaume; il y a même bien de l'apparence qu'il se posséda assez, pour ne pas faire cet affront à un homme, à qui il avoit rendu de fort grands honneurs, & pour ne pas se broüiller sans retour avec les Portugais, mais on vit bientôt paroître un Edit, qui portoit défense, sous peine de la vie, à tous ses Sujets, de renoncer au culte des Dieux de l'Empire.

Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude on déféra à cet Edit. Tout commerce cessa d'abord avec les Missionnaires de la part de ceux, qui n'étoient pas encore Chrétiens; mais la piété & la ferveur des nouveaux Fideles consolerent un peu leurs Pasteurs d'une si soudaine révolution. Dans ce petit troupeau, qui n'étoit gueres composé, que de cent personnes, il n'y eut pas un Néophyte, qui ne témoignât une reconnoissance infinie, d'avoir été choisi de Dieu préférablement à tant d'autres, pour lui former un Peuple saint au milieu d'une Nation idolâtre. C'étoit une chose admirable, de voir sur cela les transports de leur zele; on ne pouvoit les entendre, ni les voir,

sans

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2149.

sans être attendri jusqu'aux larmes, & sans être étonné de l'abondance des graces, dont le saint Esprit avoit rempli leurs cœurs ; cependant tout persuadé qu'étoit le P. Xaxier, qu'ils donneroient plutôt mille vies, que de renoncer au Christianisme, il ne voulut pas, dans la nécessité, où il se voyoit de les quitter, les laisser sans armes & sans défense au milieu de tant d'ennemis. Il les assembla plusieurs fois, pour les fortifier dans leurs bons sentimens, & pour les instruire de ce qu'ils devoient répondre à ceux, qui entreprendroient d'ébranler leur foi, & de séduire leur raison. Il s'attacha surtout à leur bien expliquer les principaux Mysteres de la Passion du Sauveur des hommes, dont les Japonnois ont toujours été extraordinairement touchez.

Enfin il recommanda à Paul de sainte Foy de veiller à la conservation de cette Eglise naissante, qui alloit être sans Chef & sans guide, exposée à toute la fureur, & aux fausses subtilitez des Ministres de l'idolâtrie. Paul se sentit infiniment honoré de cette commission, & quitta tout pour vacquer uniquement à un si saint Ministere. Mais Dieu n'avoit pas comblé ce fervent Néophyte de tant de faveurs, pour n'en faire qu'un Chrétien ordinaire. Les Bonzes ne pûrent souffrir, que le départ des Missionnaires n'eût ramené au culte de leurs Dieux aucun de ceux, qui l'avoient abandonné. Ils s'en prirent à Paul de sainte Foy, & lui susciterent tant d'affaires fâcheuses, qu'ils l'obligerent à se bannir volontairement de son pays. Ce petit triomphe fut pourtant le seul fruit, qu'ils retirerent de leurs véxations, & tous les mouvemens, qu'ils se donnerent, pour pervertir les Fideles, furent inutiles. Ceux-ci choisirent un d'entr'eux, pour prendre la place de Paul de sainte Foy : & la bonne odeur, qu'ils répandirent partout, multiplia considérablement leur nombre en peu de tems, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

§. VI.

Saint François Xavier part de Cangoxima. Description d'un Château, où il préche J. C. Son arrivée à Firando, & de quelle maniere il y fut reçu. Il passe ensuite à Amanguchi, & delà, à Méaco. Quel fut le succès de ce voyage. Description d'un Temple de la Religion du SINTO.

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

CEpendant le P. Xavier, persuadé que la même raison, qui avoit changé le Roi de Saxuma à son égard, engageroit celui de Firando à le bien recevoir, résolut de l'aller trouver. Il partit de Cangoxima au mois de Septembre de l'année 1550. après treize mois, ou environ de séjour dans ce Royaume, un des plus considérables du Ximo, & même de tout le Japon. A six lieuës de la Ville, il se trouva au pied d'un Château, qui appartenoit à un Seigneur nommé EKANDONO, Vassal du Roi de Saxuma, & dont l'aspect le frappa. Il étoit à dix

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Bastions revêtus de pierres de taille environnez d'eaux, & il n'y avoit de communication de l'un à l'autre, que par des ponts-levis. Les fossez étoient extraordinairement profonds, quoique creusez dans le roc. Le Château même, quoique très-vaste, ne paroissoit gueres qu'un rocher escarpé au milieu de l'eau-vive. Ces dehors ne promettoient, ce semble, rien que d'affreux; mais lorsqu'on avoit passé un chemin étroit, qui conduisoit au-dedans de la place, on étoit tout surpris de trouver un Palais également superbe & délicieux. Galeries, Portiques, Terrasses, Jardins, Appartemens, tout causoit une surprise, qui n'étoit pas le fruit de la nouveauté seule; chaque piece étoit travaillée avec un art & une délicatesse infinie; & il régnoit dans le tout un goût naturel, qui plaisoit infiniment.

Le P. Xavier fut invité d'entrer dans ce Château, & il y fut reçu d'une maniere, qu'il n'avoit pas lieu d'espérer. Il profita de cet accueil pour y annoncer Jesus-Christ. Tous les Domestiques du Palais, & tous les Soldats de la Garnison, étoient accourus pour le voir; car on sçavoit les merveilles, qu'il avoit opérées à Cangoxima. Le Saint parla avec tant de force, & Dieu donna tant d'éficace à ses paroles, que le même jour il baptisa dix-sept personnes. Presque tous les autres auroient suivi cet exemple, si Ekandono, qui craignit qu'on ne lui fît des affaires à la Cour de Saxuma, ne s'y fût opposé. Mais comme il avoit eu lui-même avec le P. Xavier un entretien, dont il avoit été charmé, & que la Religion Chrétienne lui paroissoit bonne, il voulut bien que sa femme & son fils aîné fussent baptisez en secret. Le saint Apôtre demeura dans ce Château autant de tems, qu'il lui en fallut, pour y donner de la solidité à son ouvrage. Il recommanda ensuite ce petit troupeau à l'Intendant de la maison d'Ekandono, vieillard d'une prudence & d'une vertu singuliere. Il lui laissa une copie de son Catéchisme, qu'il avoit traduit en Japonnois; il régla toutes les pratiques de piété, qu'il crut convenir à ces Néophytes, & jusqu'aux exercices de pénitence, à quoi il voyoit les Japonnois fort portez. Enfin il continua sa route vers Firando, où il arriva en peu de jours.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Le Royaume de Firando (a) n'a de considérable, que sa Capitale, située vers les trente-trois dégrez, trente ou quarante minutes de latitude Nord, & quelques petites Isles assez peuplées. Ce seroit très-peu de chose que ce petit Etat, sans la commodité du port de Firando, & la sûreté du moüillage (b). Le P. Xavier entra dans le Port au bruit de toute l'Artillerie des Vaisseaux Portugais, dont les Capitaines le

(a) C'est très-peu de chose, que ce Royaume, & il ne fait que la quatriéme partie de l'ancien Royaume de Figen, le plus grand des neuf, qui diviserent d'abord l'Isle de Ximo. De la maniere, dont les Hollandois parlent du Roi de Firando, qu'ils ne nomment jamais, que le Seigneur de Firando; c'étoit un Prince fort pauvre, avant que leur commerce l'eût enrichi.

(b) L'embouchure de ce Port est fort étroite & dangereuse pour les Vaisseaux; mais le Port est assez large, & les Navires y sont à l'abri de toutes sortes de vents & d'orages. Le fond est de limon, mais l'on y manque quelquefois d'eau.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

menerent ensuite malgré lui comme en triomphe au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup de distinction. Les Portugais, en le présentant à ce Prince, lui dirent, qu'il voyoit devant lui l'homme du monde, pour qui le Roi leur Maître avoit plus de considération; puis, comme ils eurent ajoûté, qu'il venoit de Cangoxima, & les raisons pourquoi il en étoit sorti, le Roi le caressa beaucoup, & lui donna un plein pouvoir de prêcher Jesus-Christ dans ses Etats. Aussitôt les Missionnaires commencerent leurs instructions; & le succès, dès les premiers jours, ayant surpassé leur attente, le P. Xavier conçut, que si la faveur d'un aussi petit Prince pouvoit tant pour la conversion de ces peuples, ce seroit encore tout autre chose, s'il pouvoit avoir la protection des Empereurs.

Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer au voyage de Méaco, où le Dairy & le Cubo-Sama faisoient alors leur séjour ordinaire; mais il ne jugea pas à propos d'abandonner entierement ses nouvelles conquêtes; il laissa donc à Firando le P. de Torrez, & accompagné de Jean Fernandez, & & de deux Chrétiens, dont l'un étoit ce Bernard, qui le premier avoit reçu le Baptême à Cangoxima, il se mit en chemin sur la fin d'Octobre. Il gagna par mer Facata, Capitale du Royaume de Chicugen, & après avoir marché quelque tems, il se rembarqua, & fit voiles vers XIMONOSEQUI (a), un des plus célebres Ports du Japon, & qui sert d'Embarquadaire à AMANGUCHI Capitale du Royaume de NAUGATO, le plus occidental de tous ceux de la grande Isle de NIPON. On voit dans ce Port un fameux Temple de la Religion des Camis, lequel a été bâti à l'occasion que je vais dire. C'est un point de l'ancienne Histoire du Japon, que Kœmpfer a fort embroüillé, & que je n'ai pû bien éclaircir, qu'à l'aide d'un Mémoire, qui ne m'est tombé entre les mains, que depuis l'impression du Livre Préliminaire de cet Ouvrage. Il est parlé en plusieurs endroits de la derniere Histoire du Japon, des deux Factions, qui sous le nom de FEKIS & de GENDZIS, partagerent longtems tout cet Empire, & produisirent enfin la grande révolution, qui lui a donné deux Maîtres. L'Auteur paroît supposer en plusieurs endroits, qu'il s'agissoit du Trône Impérial, & donne en effet le nom d'Empereur au dernier des Fekis, dont la défaite mit fin à la Guerre Civile. Il se trompe; il y a bien de l'apparence, que les Fekis & les Gendzis étoient deux branches de la Maison Impériale; mais elles ne se firent la guerre, que pour avoir le Commandement général des Troupes, & le titre de Cubo-Sama, auquel ce commandement étoit alors attaché (b).

Il est certain que cette guerre fut très-longue & très-sanglante, les Empereurs faisant pancher la balance, tantôt en faveur d'un parti,

(a) Ou SIMONOSEQUI.

(b) Le Généralat des Troupes & la direction des affaires de la Guerre étoient dans les commencemens affectez au titre de SEOGUN, ou XOGUN. Il paroît que dans la suite, ce titre devint purement honoraire, & nous voyons par les Fastes Chronologiques des Dairys, que ces Princes le conféroient ordinairement aux Empereurs CUBO-SAMAS.

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

& tantôt en faveur de l'autre. Enfin les Fekis ſuccomberent par la bonne conduite de JORITOMO Chef des Gendzis; il gagna une Bataille déciſive, où le Général ennnemi fut tué ſelon Kœmpfer dans ſon premier Volume; mais dans le ſecond il dit que ce Prince ſe ſauva à la Chine, où il avoit par avance envoyé ſept Navires chargez d'or & d'argent, & où après ſa mort on bâtit un magnifique Temple en ſon honneur. Il ajoûte que cet infortuné Feki avoit un fils âgé de ſept ans, que ſa Nourrice voulut auſſi ſauver par mer, » mais que ſe voyant pourſuivie de » près, & jugeant qu'il lui étoit im» poſſible d'éviter de tomber entre » les mains de l'ennemi, elle em» braſſa fortement le jeune Prince, » & avec ce courage, & cette réſo» lution, qui eſt ſi particuliere à la » Nation Japonnoiſe, elle ſe jetta » avec lui dans la mer. » Ce fut, dit-il encore, pour conſerver la mémoire de la mort prématurée du jeune Feki, que fut bâti le Temple de Ximonoſequi. On le nomme AMADAIS, & le même Ecrivain rapporte, que l'étant allé viſiter avec le Directeur du Commerce des Hollandois, qu'il accompagnoit à la Cour de Iedo, un jeune Prêtre les reçut à l'entrée, & les conduiſit dans une eſpece de Salle tenduë de crêpe noir, à la façon des Théâtres du Japon, & que le plancher étoit couvert dans le milieu d'un tapis broché d'argent. On voyoit, ajoûte-t-il, ſur un Autel l'Image de FEKI; elle repréſentoit un agréable enfant, qui avoit de grands cheveux noirs; à ſes deux côtez étoient les figures de deux Princes du Sang Impérial, grands comme nature, & vêtus comme on l'eſt à la Cour du Dairy. Le Prêtre, qui avoit conduit les Hollandois en ce lieu-là, alluma une lampe, & fit un diſcours fort touchant ſur l'infortune de Feki; puis il les mena dans une autre chambre, qui joignoit celle-ci, où il leur montra les Portraits dorez de pluſieurs perſonnes, dont il avoit fait mention dans ſon diſcours; de-là il les fit entrer dans une troiſiéme chambre fort grande, où le Supérieur de la Maiſon entra avec eux : il étoit vêtu, comme les autres CANUSIS(a), d'une robe de crêpe noir, avec un ruban d'argent, qui venant de l'épaule droite, lui pendoit au côté gauche. Une piéce quarrée de même étoffe, lui pendoit par derriere entre les deux épaules, & c'étoit la marque de ſa dignité. Je reviens au voyage du Pere Xavier.

AMANGUCHI Capitale du NAUGATO, étoit alors une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches, & par conſéquent une des plus débordées Villes du Japon; & ce qui la rendoit ſi conſidérable, étoit ſon heureuſe ſituation pour le commerce, car elle étoit comme l'entre-pôt de celui, qui ſe faiſoit alors entre les deux grandes Iſles de NIPON & de XIMO; la fertilité de ſon terroir, la douceur de ſon climat, par les vingt-quatre dégrez vingt minutes de latitude Nord; & des Mines d'or & d'argent, qu'on avoit découvertes dans ſon voiſinage. Le P. Xavier avoit pris ſon chemin par cette Ville; mais quoiqu'il n'eût aucun deſſein de s'y arrêter, toutefois au récit, qu'on lui fit, des déſordres, qui y régnoient, il ne put retenir

(a) Il faut ſe ſouvenir qu'on nomme ainſi les Prêtres de l'ancienne Religion.

De J. C. 1550. son zele. Il se montra au peuple le Crucifix à la main, & il parla du Royaume de Dieu avec cette liberté, que le Sauveur du monde a tant recommandée à ses Apôtres.

De Syn Mu. 2210.

Un certain air plus qu'humain, qui paroissoit dans toute sa personne, les étonnantes véritez qu'il prêchoit, l'autorité qu'il sçavoit se concilier, tout cela le fit écouter d'abord; quelques-uns même goûterent sa Doctrine, qu'ils trouverent fondée en raison. Ils s'informerent qui étoit cet homme si extraordinaire; ils apprirent ses travaux, ses voyages, la sainteté de sa vie, son courage, son désintéressement, ses miracles; ils l'admirerent, mais ils s'en tinrent là. Le jour du salut n'étoit point encore venu pour ce peuple. La populace même, qui n'examine jamais les choses à fond, & qui juge beaucoup des hommes par l'extérieur, se mocqua du Docteur étranger, qui étoit pauvrement vêtu, l'outragea de paroles, & alla jusqu'à le poursuivre à coups de pierres. Une audience, que le Serviteur de Dieu eut d'OXINDONO Roi de NAUGATO; & dans laquelle il confondit un fameux Bonze en présence de toute la Cour, calma un peu cette fureur; quelques-uns demanderent le Baptême; mais le nombre de ces Elûs fut très-petit: enfin les Missionnaires, après un mois de séjour dans Amanguchi, poursuivirent leur route vers Méaco.

C'étoit sur la fin de Décembre, les pluyes, les vents, les neiges, les torrens rendoient les chemins impraticables, surtout les chemins détournez, qu'il falloit prendre pour éviter de tomber dans des Partis de guerre, dont toutes ces Provinces étoient remplies. A chaque pas nos Voyageurs s'égaroient, & couroient risque de tomber dans quelque précipice, ou de se noyer en passant des rivieres rapides & profondes, ou d'être écrasez par des glaçons énormes, qui pendoient du haut des rochers, sous lesquels il falloit passer. Avec cela leur nourriture n'étoit qu'un peu de ris, que Bernard portoit dans un sac. A seize lieuës de Méaco, le P. Xavier tomba malade; il manquoit de tout, & néanmoins il guérit en peu de tems.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

A peine la fiévre l'eut-elle quitté, qu'il se remit en marche; il étoit fort peu couvert, & il marchoit ordinairement pieds nuds; mais c'étoit presque une nécessité, à cause des ruisseaux & des ravines, qu'il falloit continuellement traverser. Ce qui l'inquiétoit davantage, étoit l'ignorance des chemins. Un jour, qu'il se trouvoit fort embarassé, pour éviter certains endroits dangereux, dont on l'avertit: (quelques Auteurs disent qu'il s'étoit égaré); il apperçut un Cavalier, qui alloit du côté de Méaco; il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, & s'offrit à porter sa malle. Le Cavalier accepta l'offre, & ne laissa pas d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Sitôt que les dangers furent passez, le Pere fut obligé de s'arrêter, & ses Compagnons, qui avoient eu bien de la peine à le suivre de fort loin, l'ayant enfin rejoint, le trouverent dans un état digne de compassion; les ronces & les cailloux lui avoient déchiré les pieds, & les jambes lui creverent peu de tems après en plusieurs endroits.

Voilà de quelle maniere la plûpart des Historiens du Saint racon-

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

tent ce fait ; mais Fernandez plus croyable que tous, en change dans ses Lettres plusieurs circonstances, ou plutôt il en ajoûte, qu'on n'auroit pas dû omettre. Il dit qu'on les avoit avertis, que des Maraudeurs couroient la campagne ; que cet avis les obligea à prendre un détour, & que le P. Xavier craignant de s'égarer, se donna en qualité de valet à plusieurs Marchands, qui s'étoient joints ensemble, pour faire plus sûrement le voyage de Méaco : qu'un de ces Marchands, sans considérer, que le saint homme étoit à pied, & chargé de son propre paquet, lui donna encore sa valise à porter, & qu'après avoir couru toujours le galop, pour éviter les Partis, ils l'obligeoient, tout épuisé qu'il étoit, à prendre encore soin de leurs chevaux. Il ne dit point combien de jours dura cette marche, ni ce que lui, & les deux Japonnois, qui l'accompagnoient, devinrent pendant ce tems-là ; il fait seulement entendre, que le Saint n'en fut pas quitte pour un ou deux jours, & il ajoûte, qu'après une si excessive fatigue, on ne pût l'engager à se reposer, & qu'il tiroit tant de force de la priere, qu'il étoit encore le premier à encourager ses Compagnons.

Comme il lui fallut passer quelques bras de mer, il y courut le même danger, qu'il avoit essuyé sur terre, parce que toutes les côtes étoient infestées de Pirates. Outre cela, comme dans les Villes & les Bourgades, où il passoit, il ne pouvoit s'empêcher de parler de Dieu à ceux, qui s'attroupoient autour de lui ; il ne retiroit point ordinairement d'autre fruit de son zele, que des insultes. Il fut même deux fois blessé à coups de fleches, & dans deux endroits différens, il auroit été accablé sous les pierres, qu'on commençoit à lui jetter, si à chaque fois des orages survenus tout à coup n'eussent écarté la multitude, dont il étoit investi : il fut pourtant assez heureux pour baptiser quelques enfans, qu'il trouva moribonds & apparemment exposez dans la ruë, ou sur les chemins ; & la joye qu'il ressentoit, en procurant ainsi le Roïaume du Ciel à ces petits innocens, sembloit lui rendre en un moment toute sa force, & lui faire oublier tous ses maux.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Enfin il arriva à Méaco. Cette Ville est dans la Province de JAMATSIRO, une de cinq, qui composent la TENSE, c'est-à-dire, le Domaine de l'Empereur. Sa situation n'a rien de beau ; elle est loin de la mer, bâtie dans une plaine stérile, & environnée de montagnes fort hautes, sur lesquelles on voyoit alors quantité de ruines de Monasteres, & qui étant toujours couvertes de neige pendant l'hyver, causent un froid excessif, outre que le seul vent, qui souffle bien librement entre ces montagnes, est celui du Nord. On prétend, que Méaco avoit eu autrefois vingt milles de long, & neuf de large ; & il paroissoit bien par les ruines des Edifices, qu'on voyoit encore tout autour de la Ville, & fort loin dans la campagne, qu'elle étoit véritablement d'une grandeur immense. Aussi un des noms, qu'on lui donnoit, signifioit, *chose digne d'être vûë*, mais elle n'avoit alors de grand, que ses ruines, & la guerre, qui y paroissoit plus allumée, que jamais, la menaçoit d'une entiere désolation. Quel-

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

ques Auteurs disent, qu'on y comptoit pourtant encore cent mille maisons, mais en y comprenant les Monasteres, dont le nombre étoit prodigieux. D'ailleurs les deux Empereurs y avoient alors toutes leurs Cours.

Quoiqu'il en soit, Méaco tous les jours à la veille de devenir un champ de bataille (a), n'étoit pas propre à recevoir la lumiere de l'Evangile, & le P. Xavier ne tarda pas à s'en appercevoir. Il ne put même obtenir audience, ni des Empereurs, ni du Xaco, & il se vit réduit à faire dans les quartiers les plus fréquentez, ce qu'il avoit fait ailleurs, c'est-à-dire, à prêcher au peuple, qui étoit assemblé autour de lui par curiosité. Mais comme il sentit bientôt qu'il perdoit son tems à parler à un Peuple tout occupé de factions & du tracas des Armes, il reprit, quoiqu'avec bien du regret, la route de Firando. Il se consola néanmoins dans la pensée, qu'il avoit prêché JESUS-CHRIST dans la Capitale du Japon, & qu'il avoit beaucoup souffert pour y arriver; ce qui dans les Hommes Apostoliques, est un vrai dédommagement du peu de succès de leurs entreprises. Il lui fut même dit intérieurement, que cette semence divine, qu'il croyoit avoir jettée dans une terre ingrate, ne seroit pas perduë, mais proportionnée aux fatigues, qu'il avoit essuyées dans une si pénible expédition. Nous ne tarderons pas à voir que ce sentiment étoit une de ces inspirations, dont les Saints sçavent mieux que les autres faire le discernement.

(a) Kœmpfer dans sa Suite Chronologique des Dairys, parle d'une Guerre Civile entre deux factions puissantes, qui avoit commencé l'an 1511. & qui finit vers l'an 1527. Il ajoûte qu'environ l'an 1560. le Cubo-Sama, qu'il nomme JOSI TIR, se fendit le ventre; tout ceci s'accorde assez mal avec notre Histoire.

§. VII.

Le Pere Xavier retourne à Firando, d'où il va à Amanguchi. Il visite le Roi de Naugato, & en est bien reçu. Succès prodigieux de ses Prédications. Il répond à plusieurs questions différentes par une seule réponse, & reçoit le don des Langues. Zele des nouveaux Chrétiens, & les objections qu'ils font à Saint François Xavier. Belle action de Fernandez, & quel en fut le fruit.

LE saint Apôtre arriva à Firando en assez bonne santé, & sans aucun accident fâcheux; mais il n'y resta qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour changer son extérieur trop négligé. Il avoit eu le loisir de se convaincre de la nécessité de ce changement, & il sçavoit, qu'une des premieres regles d'un Prédicateur de l'Evangile, est de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jesus-Christ. Il ne dédaigna pas même de se charger de quelques raretez d'Europe, que le Vice-Roi des Indes, & le Gouverneur de Malaca lui avoient données, pour faire des présens aux Princes Japonnois, & dont il avoit cru d'abord pouvoir se passer, aussi bien que des Lettres de recommandation, que

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

ces deux Seigneurs lui avoient encore remises, & qu'il jugea alors pouvoir lui être de quelque utilité. Après quelques jours de repos, il partit pour Amanguchi avec les mêmes personnes, qui l'avoient accompagné à Méaco. On en fut surpris à Firando; la maniere, dont il avoit été traité la premiere fois dans cette Ville, & le peu de disposition, qu'il y avoit trouvée à l'écouter, ne devoient pas, ce semble, l'engager à y retourner; mais les Saints ont des lumieres, que les autres hommes n'ont pas, & la suite fit voir, que c'étoit l'Esprit de Dieu, qui conduisoit le P. Xavier à Amanguchi.

Il commença par demander une audience au Roi, & OXINDONO voyant les Missionnaires dans un autre équipage, qu'ils n'avoient paru d'abord, les reçut bien, agréa les présens, que le Saint lui fit, témoigna qu'il auroit égard à la recommandation du Vice-Roi des Indes, & du Gouverneur de Malaca; & le même jour il lui envoya une assez grosse somme d'argent. Il la refusa, & le Roi charmé d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes, qui ne plûrent pas aux Bonzes. Dès le lendemain, il accorda aux deux Prédicateurs la permission de publier la Loi du vrai Dieu dans toutes les terres de son obéïssance, & en fit afficher les Patentes dans les endroits ordinaires. Peu de jours après, sur ce qu'on lui représenta, que ces Religieux n'avoient point de demeure fixe, & que souvent même ils ne sçavoient, où se retirer, il leur donna une maison de Bonzes, qui depuis quelque tems n'étoit pas habitée.

Le P. Xavier & ses Compagnons ne furent pas plutôt logez, & en état de faire commodément les fonctions de leur ministere, que tout Amanguchi se remua, & que, comme si ce Peuple fût tout à coup sorti d'une profonde léthargie, il se fit chez eux un concours, qu'on auroit peine à imaginer. Le P. Xavier écrivit alors au P. IGNACE DE LOYOLA, son Général, & au P. SIMON RODRIGUEZ, que du matin au soir son logis ne désemplissoit point, & que les Missionnaires, qui viendroient au Japon, devoient s'attendre à de grandes importunitez, surtout de la part des personnes de condition; qu'on ne leur laisseroit pas toujours le tems, ni de dire la Messe, ni de réciter leur Breviaire, encore moins de reposer & de prendre leurs repas. En effet dans ces commencemens tous venoient chez eux en même tems, la plûpart y demeuroient tout le jour; tous vouloient à la fois, qu'on éclaircît leurs doutes, & qu'on répondît à leurs questions; de sorte, qu'on n'entendoit qu'un bruit confus de gens, qui parloient tous ensemble, & qui crioient à pleine tête.

Dieu tira son Serviteur de cet embarras par un prodige, peut-être inoüi jusqu'à lui. On avoit vû renouveller dans les Indes en sa faveur le miracle, qui surprit si fort Jerusalem le jour de la Pentecôte, lorsque les Apôtres prêchant dans leur Langue naturelle, ils se firent entendre à quantité de personnes dans la Langue d'un chacun. Ici le Saint étant interrogé sur des matieres fort opposées entr'elles, il satisfaisoit à plusieurs questions d'une seule réponse. D'abord la confusion empêcha, qu'on ne fît réflexion à une chose aussi

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

aussi merveilleuse, & bien des gens même, qui ne songeoient qu'à ce qu'ils avoient dans l'esprit, ne s'aviserent jamais de penser, qu'il y eût du merveilleux dans la maniere prompte & précise, dont le Docteur étranger leur répondoit. De-là vint que, comme les Missionnaires, qui succéderent au P. Xavier, mettoient plus de tems à satisfaire ceux, qui les interrogeoient, on disoit qu'ils n'avoient pas autant de science, ni d'esprit que lui. L'Homme Apostolique reçut encore à Amanguchi le don des Langues, qui lui avoit été tant de fois communiqué depuis son arrivée en Orient; car outre qu'il parloit le Japonnois avec une facilité & une élégance, où les Naturels même du Pays parviennent rarement, il prêchoit tous les jours en Chinois aux Marchands de cette Nation, qui trafiquoient dans cette Ville, quoiqu'il n'eût jamais étudié leur Langue.

Ce n'étoit plus seulement le peuple, qui vouloit entendre les Docteurs étrangers; les Grands les invitoient à venir chez eux; & ce fut en cette occasion, que le Pere Xavier s'appercevant qu'on lui parloit quelquefois avec trop de hauteur, & un certain air de mépris, qui lui parut rejaillir sur son ministere, il montra de son côté une grandeur d'ame, & même une sainte & noble fierté, qui imprima dans l'ame de ses Auditeurs un profond respect pour le Dieu, qu'il leur annonçoit. Il recommanda la même chose à Fernandez, qui dans ces occasions marquoit trop de modestie, & peut-être de timidité; & cela réüssit: on s'accoutuma à regarder les Prédicateurs de l'Evangile, comme les Envoyez d'un Dieu puissant, & on les écouta avec respect. Ils ne tarderent pas à recueillir les fruits de tant de travaux, & ce succès leur donnoit une nouvelle vigueur. » Je suis tout » blanc, écrivoit alors le P. Xavier » à ses Freres en Europe, néan» moins je suis plus robuste que ja» mais. Aussi faut-il convenir, que » les fatigues, qu'on essuye pour in» struire un peuple ingénieux, qui » aime la vérité, qui prend la rai» son pour guide, & qui veut sincé» rement se sauver, causent une joye » bien sensible. » Au bout de quelque tems, le Serviteur de Dieu se trouvant un peu de loisir, entreprit les Bonzes, qui malgré l'animosité des Sectes, s'étoient tous réünis contre leur Ennemi commun. Il les défia plus d'une fois à la dispute: il se tint plusieurs conférences publiques, où ces Prêtres Idolâtres furent confondus, & ces victoires achevant ce que l'autorité, que le Saint s'étoit acquise par sa sainteté & ses miracles, avoit heureusement commencé, en moins de deux mois plus de cinq cent personnes, la plûpart gens de marque, reçurent le Baptême.

On voyoit surtout ceux, qui dans les commencemens avoient paru plus animez contre la nouvelle Religion, témoigner plus d'empressement à l'embrasser, & travailler ensuite avec plus de zéle à la faire embrasser aux autres. Ce zele du salut des ames fut toujours depuis la vertu favorite des Japonnois convertis; on eût dit, qu'ils ne se croyoient Chrétiens, qu'autant qu'ils faisoient paroître d'ardeur pour la propagation du Christianisme. Le plus grand avantage, que le P. Xavier tira de ces premieres saillies de ferveur, ce

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

fut d'être instruit à fonds des endroits foibles, par où on pouvoit attaquer avec plus de succès les ennemis du nom Chrétien, & il en sçut profiter en habile homme. Une chose arrêtoit pourtant encore le progrès de l'Evangile. On avoit eu de la peine à prouver aux Japonnois, que ceux, qui pendant leur vie n'auroient pas adoré le vrai Dieu, brûleroient éternellement dans les Enfers. Ils ne pouvoient concilier ce point de foi avec la bonté infinie du Seigneur. *Si le Verbe incarné*, disoient-ils, *est mort pour tous, pourquoi sa mort n'est-elle pas utile à tous ! S'il condamne à des supplices éternels tous ceux, qui n'ont pas embrassé sa foi, pourquoi a-t-il différé pendant plus de quinze cent ans à nous la faire annoncer* ? Les Bonzes ne manquoient pas d'appuyer ces objections, & ajoûtoient, que les Prêtres des Chrétiens n'étoient bons à rien, puisqu'ils n'avoient pas le crédit de tirer une seule ame des Enfers, comme ils faisoient eux tous les jours par les mérites de leurs jeûnes & de leurs prieres : que ce Dieu même étoit, ou bien cruel, s'il ne vouloit pas faire cesser les peines des damnez ; ou bien impuissant, s'il ne le pouvoit pas.

Le saint Apôtre ne fut pas fort embarassé à répondre à ces difficultez, ausquelles les Peres de l'Eglise ont répondu tant de fois. Il fit surtout bien sentir, que la Religion, qu'il prêchoit, est aussi ancienne que le monde, & que la nature même en a gravé tous les principes dans nos ames avec des traits inéfaçables. Il fit convenir les plus sçavans, que la morale de Jesus-Christ étoit en vigueur au Japon, avant qu'aucune Secte Idolâtre y eût été introduite ; il persuada à tous que la seule malice des hommes en avoit pû obscurcir la lumiere. Il soutint, suivant la Doctrine de S. Thomas, que tous ceux, qui s'étoient perdus, n'étoient tombez dans ce malheur, qu'après avoir altéré la pureté de cette même morale, dont il n'étoit pas possible de s'écarter, sans ressentir au-dedans de soi-même des remords, qui y rappelloient; enfin il conclut par assûrer, que personne ne ressentiroit les tristes effets de la Justice divine, qui ne fût le premier à se condamner, & à rendre témoignage à l'équité de l'arrêt, qui l'auroit précipité dans l'abîme ; que ce qu'ils ne comprenoient pas présentement, parce que c'étoit un mystere impénétrable, ils le comprendroient dans l'éternité, où ils verroient avec évidence, & louëroient sans cesse cette Justice souveraine, qu'ils devoient présentement se contenter de croire & d'adorer.

Ils se rendirent à ces raisons ; mais si le Saint fut assez heureux pour convaincre leurs esprits, il ne vint pas sitôt à bout de calmer leurs cœurs. Les Japonnois aiment tendrement tous ceux, qui leur sont attachez par les liens du sang, & la mémoire de leurs Ancêtres leur est chere & précieuse. Ils ne pouvoient digérer, qu'on les obligeât à les regarder comme des réprouvez : *Quoi donc*, s'écrioient-ils fondant en larmes, *nos peres, nos enfans, nos parens, nos amis seront pendant toute une éternité les malheureuses victimes, & l'objet des vengeances d'un Dieu, qu'ils auroient sans doute adoré, s'ils l'eussent connu ? & ce grand Dieu, qu'on nous représente, comme la bonté & l'équité même, n'aura aucun égard à leur igno-*

rance? Ils fondoient en pleurs en parlant ainsi, tout retentissoit de leurs sanglots, & des cris, qu'une pensée si touchante leur faisoit pousser vers le Ciel, & les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers Néophytes.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup alors à déterminer quantité de personnes, qui flottoient encore entre l'erreur & la vérité. Un jour que ce saint Religieux prêchoit dans une place publique, un homme de la lie du peuple s'approcha, comme pour lui dire un mot à l'oreille, le Prédicateur s'arrêta, se tourna de son côté, & dans le moment ce malheureux lui couvrit le visage d'un crachat. Il s'éleva aussitôt quelques éclats de rire; néanmoins presque toute l'assemblée fut indignée; mais comme on eut vû Fernandez, qui sans faire paroître la moindre émotion, s'essuyoit, & continuoit son discours; la sotte joye des uns, & l'indignation des autres se tournerent en admiration: chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque, que par tous les raisonnemens du Prédicateur.

Un jeune Docteur, qui avoit une grande réputation de sçavoir, fut si frappé de cette action, que dès le lendemain il demanda le baptême, & sa conversion fut la source de plusieurs autres. Entre ces nouveaux Prosélytes, il y en eut un, dont le changement causa bien du chagrin aux Bonzes, parmi lesquels il étoit sur le point de s'engager. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une grande espérance, & d'une naissance distinguée. Il avoit toujours été fort assidu aux instructions des deux Religieux: son esprit étoit convaincu, la patience de Fernandez l'avoit ébranlé, la conversion du jeune Docteur le détermina. Le P. Xavier lui donna au Baptême le nom de LAURENT, & peu de tems après le reçut dans la Compagnie de JESUS. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, qu'il fit honneur au choix du saint Apôtre.

§. VIII.

Vains efforts des Bonzes pour se remettre en crédit. Le Roi de Naugato changé à l'égard du Christianisme. Saint François Xavier passe au Royaume de BUNGO. *Honneurs que lui rendent les Portugais. Caractere du Roi de Bungo. Ce Prince invite le Saint à le venir voir. Il y va, & ce qui se passa à cette premiere audience.*

LAurent ne fut pas le seul, qui manqua pour lors aux Bonzes; personne ne prenoit plus parti parmi eux, & leurs jeunes gens les quittoient par troupes. Les Missionnaires instruits par ces transfuges des mysteres d'iniquité, que ces imposteurs cachoient sous les dehors de la plus austere vertu, les démasquoient aux yeux du peuple; & comme, en même tems qu'ils découvroient la corruption de leurs mœurs, ils faisoient sentir la foiblesse de leurs raisonnemens, ils invitoient les fidéles à en-

De J. C. 1550.

De Syn Mu 2210.

trer en lice avec eux ; ce qui eut un tel succès, qu'on voyoit tous les jours des enfans & des femmes faire tomber en contradiction les plus fameux Docteurs. Ceux-ci, pour se rétablir dans l'esprit du Public, tenterent de nouveau la voye de la dispute, & proposerent d'assez bonnes difficultez ; mais on y répondit d'une maniere, qui leur ferma la bouche, & ils furent contraints d'abandonner de nouveau cette batterie.

Ils réüssirent un peu mieux à la Cour par une intrigue, qu'ils y avoient fait joüer secretement ; & l'on s'apperçut bientôt, qu'ils avoient gagné le Roi. Oxindono ne révoqua point ses Edits, mais il dépoüilla quelques Néophytes de leurs biens ; ce qui ne fit pourtant qu'augmenter le nombre de ceux, qui demandoient le Baptême, & animer davantage la ferveur de ceux, qui l'avoient reçu ; jusques-là que le P. Xavier ne craignit point de mander en Europe, que de trois mille Chrétiens, qu'on pouvoit bien compter dans Amanguchi, il n'y en avoit aucun, qui ne fût sincerement dans la disposition de perdre tout ce qu'il possédoit au monde, & la vie même, pour conserver sa foi. Il arriva encore, que les Bonzes ayant écrit de toutes parts, pour décrier les Missionnaires, ces Lettres engagerent les peuples des Royaumes circonvoisins à s'informer de ce que c'étoit, que ces Docteurs Etrangers, dont on disoit tant de bien & tant de mal ; & qu'apprenant par des témoignages non suspects, les grandes choses, qu'ils faisoient à Amanguchi ; leurs noms devinrent célebres dans tout l'Empire.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Cependant le P. Xavier songea tout de bon à prendre des mesures, pour établir solidement une Mission, qui commençoit à prendre un si bon train, & résolut de retourner aux Indes, afin d'y chercher des Ouvriers tels qu'il jugeoit que le Japon en demandoit ; laborieux, sçavans, humbles sans bassesse, courageux, fermes, résolus à tout souffrir, d'une conduite irréprochable, maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion, & suffisamment versez dans les controverses & dans la dispute, pour se déméler des sophismes des Bonzes. Il eut en même tems nouvelle, qu'un Vaisseau Portugais commandé par Edouard de GAMA, venoit d'arriver au Port de FIGI (a), dans le Royaume de BUNGO, un des plus considérables du XIMO, & qu'il ne tarderoit pas à reprendre la route des Indes, où il apprit par la même voye que sa présence étoit nécessaire. Sur cet avis il fit venir de Firando le P. Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, & partit pour Figi accompagné seulement de ses deux fideles Catéchistes. Il fit une bonne partie du voyage à pied, quoiqu'il le pût faire tout entier par mer ; mais il se trouva si mal à une lieuë de Figi, q'il fut contraint de s'arrêter. Alors ses deux Compagnons prirent les devants, pour avertir les Portugais de sa venuë, & Gama monta sur le champ à cheval avec environ trente Portugais pour aller au-devant de l'Homme de Dieu.

Ils le rencontrerent, qui s'étoit déja remis en chemin, & ils furent assez surpris de le voir seul, marchant à pied, & portant sa Chapelle sur son

(a) Quelques Auteurs le nomment FIGEN, je crois que c'est une faute.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

dos. Ils descendirent de cheval, dès qu'ils l'apperçurent, & l'ayant joint, ils le saluerent de la maniere la plus respectueuse. Ensuite Gama lui présenta un cheval, qu'il lui avoit fait amener; mais il le pressa inutilement de l'acccepter, ce qui l'obligea lui & tous ses gens de marcher aussi à pied, & de faire suivre leurs chevaux. Sitôt que l'Apôtre parut à la vûë du Port, le Navire orné comme dans les plus grandes cérémonies, & l'Equipage étant sous les armes, le salua de quatre décharges de toute son artillerie. Le bruit du canon, qu'on entendit à FUCHEO Capitale de Bungo, & qui n'est gueres qu'à une lieuë de Figi, fit craindre au Roi, que les Portugais ne fussent attaquez par certains Corsaires, qui couroient la côte, & il leur envoya offrir du secours; mais il fut bien étonné, lorsqu'il sçut que l'arrivée d'un seul homme avoit causé tout ce fracas, & que les Portugais s'estimoient plus heureux de le posséder, que si leur Navire eût été chargé des plus précieuses Marchandises de l'Orient. Ce Prince a tant de part à l'Histoire que j'écris, que j'ai cru nécessaire d'en tracer ici le Portrait.

CIVAN (a) Roi de Bungo, étoit alors un Prince âgé d'environ vingt-deux ans; & dans une si grande jeunesse il n'étoit pas seulement considéré, comme un des plus braves & des plus spirituels Monarques du Japon; mais il passoit encore pour un des plus sages. Il possédoit presque toutes les vertus morales; surtout une grande équité, beaucoup de modération, une prudence consommée. Il étoit sobre, libéral, bienfaisant; il avoit les inclinations nobles, le naturel heureux, l'esprit excellent, le sens droit; il s'attachoit à ses amis, comme auroit pû faire un simple particulier, & il les combloit de biens en Souverain. En un mot on peut dire que le Roi de Bungo avoit une belle ame, & une grande ame, un cœur vraiment royal, & digne d'un Trône plus éclatant. On ne lui connoissoit qu'un seul foible; c'étoit la dissolution qu'il portoit fort loin. Il en avoit honte lui-même; mais il ne faisoit que de vains efforts pour surmonter une si infame passion.

Il y avoit déja quelque tems, que ce Prince connoissoit la Religion Chrétienne, & voici quelle fut l'occasion, qui la lui fit connoître. Des Portugais du vivant de son Pere avoient abordé à un Port du Royaume de Bungo; leur Navire étoit richement chargé, & quelques Courtisans voulurent engager le Roi à s'en saisir. Ce Prince y étoit presque résolu, lorsque Civan également touché de compassion, pour des Etrangers, qui n'avoient pas mérité un traitement si injuste, & chagrin du deshonneur, qu'une action si indigne alloit attirer sur son pere, l'alla trouver, & lui parla avec tant de force, qu'il lui fit prendre des sentimens plus désintéressez. Les Portugais apprirent bientôt & le danger, qu'ils avoient couru, & à qui ils avoient obligation de l'avoir échapé. Ils en témoignerent leur reconnoissance au jeune Prince, qui les reçut

(a) On ne peut gueres douter que ce Prince ne soit le jeune Prince de Bungo, dont il est parlé dans la Relation que Fernand Mendez Pinto a faite de la découverte du Japon.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

bien, leur marqua qu'il les verroit volontiers, & les engagea par ce favorable accueïl à lui faire souvent leur cour.

Comme la plûpart de ces Marchands étoient gens de bien, leurs bons exemples & leurs discours édifians toucherent le Prince de Bungo. Il voulut sçavoir quelle étoit la Religion, que professoient des personnes si réglées, & un d'entr'eux nommé DIEGO VAZ, lui donna quelque teinture du Christianisme. Depuis ce tems-là il avoit entendu parler du P. Xavier, & sans trop s'arrêter à ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient publié, il le regardoit comme un homme favorisé du Ciel, & desiroit passionnément de le voir & de l'entretenir. Il apprit avec joye que le saint Homme devoit passer par ses Etats; & dès qu'il le sçut arrivé à Figi, il lui écrivit la Lettre du monde la plus aimable & la plus honnête, & la lui envoya par un jeune Prince de sa Maison, à qui il donna une suite fort leste.

L'Homme de Dieu reçut la Lettre du Roi avec les marques du plus profond respect; mais il fit paroître dans cette rencontre tant de noblesse & de grandeur d'ame, que Civan, sur le rapport de son Ambassadeur, ordonna qu'on n'omît rien pour faire au grand Docteur des Portugais la plus magnifique réception. Edouard de Gama de son côté entreprit de persuader au Saint, de quelle importance il étoit de rendre cette action la plus célebre, qu'il seroit possible. Il lui représenta, que lui-même avoit éprouvé en plus d'une occasion, combien les Japonnois méprisent la pauvreté: qu'il étoit nécessaire de les convaincre une bonne fois, que si les Prédicateurs de l'Evangile n'étoient pas environnez de ce faste, qu'affectoient les Ministres des Dieux du Japon; leur pauvreté & leur modestie ne venoient point d'une indigence forcée, mais du mépris, qu'ils faisoient des biens & des honneurs de ce monde; qu'il devoit se souvenir, qu'il étoit revêtu du caractere de Légat du Saint Siége; enfin qu'il falloit détromper la populace, qui au Japon, plus qu'ailleurs, se prend par les apparences, & lui faire changer les idées extravagantes, que les Bonzes tâchoient de lui donner des Religieux d'Europe.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Quoiqu'il pût dire, il s'apperçut assez, que son discours n'avoit pas fait impression sur l'humble Missionnaire, à qui l'exemple des Apôtres, & du Prince même des Apôtres, qui avoit triomphé de la fierté Romaine par l'humilité de la Croix, fournissoit des réponses à son raisonnement, qui lui paroissoient sans replique; mais il lui déclara, qu'il n'en seroit pas le maître, & après avoir concerté avec ses gens la maniere, dont ils le meneroient à l'audience du Roi, ils travaillerent toute la nuit aux préparatifs. Dès que le jour parut, on partit au bruit du canon sur deux Barques & une Chaloupe, toutes couvertes des plus beaux Tapis de la Chine, & ornées de bannieres magnifiques. Dans une des Barques étoient des Trompettes, des Hautbois & quantité d'autres Instrumens, qui annonçoient de fort loin la venuë du Serviteur de Dieu. Quantité de Portugais étoient dans l'autre. Le P. Xavier accompagné d'Edouard de Gama étoit dans la Chaloupe, qui tenoit le milieu. On remonta ainsi lentement une ri-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

viere, qui mene de Figi à la Capitale.

Toute la Ville étoit accouruë à ce spectacle, & le Saint fut reçu à la descente de sa Chaloupe par un Corps de Troupes réglées, commandé par un Officier de marque, lequel lui offrit un Norimon, qu'il refusa. Alors les Portugais commencerent à marcher en cet ordre. Edouard de Gama paroissoit le premier, tête nuë, & une canne de Bengale à la main : quatre autres Portugais le suivoient, portant tous quelque chose à l'usage du Pere, qui venoit ensuite, ayant sur une soutane de camelot, un surplis & une Etole brodée en or d'un fort grand prix. Environ trente Portugais marchoient après, avec une contenance fort noble, & chacun suivi de son valet. Ils étoient tous superbement vêtus, & portoient des chaînes d'or, qui leur donnoient un fort grand air. Ce cortege traversa toute la Ville au son des Flûtes, des Trompettes, & des Hautbois ; les ruës, les fenêtres & les toits mêmes étoient remplis d'une multitude innombrable de peuple, & tout retentissoit des bénédictions, que l'on donnoit à l'Homme Apostolique, qu'une certaine majesté douce, qui brilloit sur son visage, & une certaine modestie religieuse relevoient infiniment, de sorte que tous les yeux étoient tournez sur lui.

A l'entrée de la place du Palais, il trouva six cent Gardes richement vêtus, rangez dans un très bel ordre, & dont les armes brillantes jettoient un éclat, qui éblouïssoit les yeux. A la vûë du Saint, ces Gardes firent plusieurs évolutions, & lui rendirent tous les honneurs militaires, qu'on ne rend qu'à la personne du Roi, puis lui ouvrirent un passage au milieu d'eux. Avant que de passer la porte, par où l'on entre dans la premiere cour, le cortege s'arrêta, & les cinq premiers Portugais s'étant mis à genoux devant le Pere, Edouard de Gama lui présenta la Canne de Bengale, un autre lui chaussa des mules très-précieuses, un troisiéme étendit sur sa tête un magnifique parasol. Les deux derniers se rangerent à ses côtez ; l'un portoit son Catéchisme dans un sac de satin bleu, & l'autre un Tableau de la Vierge, enveloppé d'un voile de damas rouge. Il s'éleva en même tems un fort grand bruit de gens, qui s'écrioient : *Est-ce donc là ce misérable, dont les Bonzes d'Amanguchi ont publié, que la vermine, dont il étoit couvert, avoit horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte, que la sienne ? ont-ils quelqu'un parmi eux, qui ait cet air de grandeur ? & s'il étoit tel, qu'ils ont voulu nous persuader, ces gens-ci lui rendroient-ils tant d'honneurs ?*

Le Pere entra d'abord dans une longue Galerie, qui le conduisit dans une grande Salle, où un enfant de sept ans, qu'un vénérable Vieillard tenoit par la main, le complimenta, & lui dit avec une grace singuliere des choses si relevées, que les assistans en parurent surpris. Le Pere, qui ne douta point, que ce compliment n'eût été appris par cœur, répondit à l'enfant, selon que le demandoit son âge ; mais il trouva dans ses repliques tant de raison & de solidité, qu'il crut devoir changer de stile. Il a toujours été persuadé depuis que cet enfant avoit été en ce moment inspiré du Ciel.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

De cette premiere Salle, l'enfant, qui servoit au Pere d'introducteur, le mena dans un autre Appartement, qui étoit tout rempli de Noblesse, & dès que le Serviteur de Dieu parut, tous se prosternerent jusqu'à frapper la terre du front, ce qu'ils recommencerent jusqu'à trois fois. Cette maniere de saluer est la plus respectueuse, qui soit en usage au Japon (a). Ensuite deux jeunes Seigneurs s'avancerent, & firent au Serviteur de Dieu un compliment en Vers, d'un stile extrêmement figuré. On passa de-là sur une Terrasse bordée d'Orangers; & de la Terrasse on entra dans une troisiéme Salle fort spacieuse, où FACARANDONO frere unique du Roi, attendoit l'Homme Apostolique, accompagné des principaux Officiers de la Couronne. Alors l'enfant se retira un peu à l'écart, & le jeune Prince fit au Pere toutes les civilitez, qu'on a coûtume de faire aux Personnes du premier rang. Entre plusieurs choses obligeantes qu'il lui dit, il l'assûra, que ce jour étoit pour le Roi son frere le plus beau de sa vie, & un jour de réjoüissance pour toute la Cour, & pour toute la Ville. Il le conduisit ensuite à l'anti-chambre, & lui donna toujours la main.

Enfin la Chambre du Roi fut ouverte, & tous les yeux furent éblouïs par l'éclat de l'or, qui y brilloit de toutes parts. Ce Prince étoit debout, & paroissoit souffrir impatiemment, que sa grandeur l'eût arrêté. Il fit trois ou quatre pas, dès qu'il vit le Serviteur de Dieu; il fut frappé de je ne sçai quoi de grand, qu'il remarqua dans toute sa personne, & au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois fois jusqu'à terre. Le Pere tout confus, se jetta aux pieds du Roi, & les voulut toucher du front, suivant l'usage du païs; mais Civan ne le permit pas, & l'ayant pris par la main, il le fit asseoir à son côté. Le Prince son frere fut placé au-dessous, & les Portugais vis-à-vis mêlez avec les Courtisans. Le Roi dit d'abord au Pere tout ce qui se peut dire d'honnête, & ne l'appella jamais que son ami. Le Saint, après avoir répondu à tant de marques de bonté par toutes celles de respect & de dévouëment, qu'il put imaginer, parla de Jesus-Christ, & le fit en homme, qui, aussi bien que S. Paul, se pouvoit dire son Ambassadeur. Son discours fut long, mais accompagné de tant de grace, de solidité, & d'éloquence, que le Roi charmé, s'écria: *Nos Bonzes ne parlent point comme cela*: il ajoûta quantité de choses à l'avantage du Christianisme, & retombant sur les Bonzes, il parla vivement contre les fables, que ces imposteurs débitent avec impudence, & sur les contradictions, où l'on ne manque jamais de les surprendre, pour peu qu'on veüille les suivre dans leurs raisonnemens.

Il y avoit parmi les Courtisans un de ces Prêtres Idolâtres, nommé FAXIANDONO, homme vain & capable des plus grands emportemens. Il prit la liberté de remontrer au Roi, qu'il ne lui appartenoit pas, mais aux seuls Ministres des Dieux, de parler, quand il s'agissoit de Religion. Civan d'abord ne fit qu'en rire; mais cette modération du Prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du Bonze, il n'est point d'ab-

(a) Quelques Mémoires le nomment la GROMENARE.

surdité

De J. C. 1551.
De Syn Mu. 2211.

surdité, qu'il ne dit; il s'étendit principalement sur la grande sainteté des Bonzes; sur la profondeur de leur doctrine; sur les austéritez, qu'ils pratiquoient; sur les visites célestes, qu'ils recevoient très-souvent; enfin sur la prééminence de leur profession, qui les mettoit en quelque façon au-dessus des Rois, & des Empereurs mêmes: de-là il s'emporta jusqu'à parler avec hauteur au Roi, qui sans s'émouvoir fit signe au Prince son frere de lui imposer silence, & de le faire sortir de sa place: il lui ordonna ensuite lui-même de se retirer, ajoûtant par maniere de raillerie, qu'il avoit fort bien prouvé la sainteté des Bonzes; puis prenant un ton plus sérieux, *allez*, dit-il, *des hommes comme vous, ont plus de commerce avec les Démons, qu'avec les Dieux.* Alors le Bonze tout hors de lui-même, dit tout ce que la fureur lui put inspirer, jusqu'à ce que le Roi lassé de l'entendre, le fit chasser. Il se retira, mais écumant de rage, & il se laissa aller à de si grandes extravagances, que sa folie fit compassion aux plus sages. Civan fut toujours celui, qui fit paroître plus de sang froid; & après que le Bonze fut sorti, il continua jusqu'au dîner à s'entretenir familierement avec le Pere Xavier.

Dès qu'on eut servi, le Roi se leva, prit le saint homme par la main, & lui dit: » Les Souverains dans le » Japon ne peuvent donner une plus » grande marque de distinction à » ceux qu'ils veulent honorer, » qu'en les faisant manger à leur ta» ble; mais pour vous, mon cher » Pere, je vous demande en grace » de me faire cet honneur, & je vous » conjure instamment de ne me » point refuser cette grace. » Le Pere s'inclina profondément, & dit qu'il prioit le vrai Dieu de reconnoître pour lui tant de faveurs, en éclairant un si grand Prince de ses plus vives lumieres: *Plaise au Maître, & au Seigneur du Ciel & de la terre*, dit Civan, *d'accomplir vos desirs; ce sont aussi les miens:* en achevant ces mots, il se mit à table.

Jamais au Japon deux personnes ne sont assises à la même table, chacun a la sienne; elles sont fort petites & fort basses, parce qu'on est assis à terre, sur des nattes plus ou moins élevées, suivant la condition d'un chacun. On ne les couvre point de nappes, mais on les leve à chaque service, & comme elles sont vernissées, & que les Japonnois sont fort propres, elles ne se gâtent point, ou du moins on en est quitte pour les essuyer. Le Pere Xavier mangea seul auprès du Roi, & ce Prince fit toujours les honneurs de sa table, tandis que les Portugais étoient à genoux, & les Gardes assis sur leurs talons, ce qui est pour eux la posture la plus respectueuse, comme je crois l'avoir déja observé.



§. IX.

Le Saint prêche avec succès à FUCHEO. *Il donne au Roi de forts bons avis. Conversion d'un fameux Bonze. Efforts des Bonzes pour le perdre. Mort tragique du Roi de* NAUGATO. *Le frere du Roi de* BUNGO *est élû à sa place. Le Saint se dispose à partir du Japon. Nouveau complot des Bonzes contre lui.*

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Le repas fini, le P. Xavier prit congé du Roi, & s'en retourna au logis des Portugais dans le même ordre & avec les mêmes honneurs, qu'il étoit venu au Palais. Dès le lendemain il prêcha en public, & toute la Ville accourut pour l'entendre ; jamais homme ne fut écouté avec plus d'avidité ; on le regardoit comme un Prophete envoyé du Ciel, pour confondre l'orgueïl des Bonzes, & l'on étoit persuadé avant qu'il parlât. Le Saint profita de cette favorable disposition, & annonça le Royaume de Jesus-Christ avec une autorité, qu'il ne s'étoit point encore donnée, depuis qu'il étoit au Japon. Cela lui réüssit, & il ne se passoit point de jour, qu'on ne vît quelque conversion d'éclat.

Mais il n'y en eut point, qui fît plus d'honneur à la Religion, que celle d'un Bonze d'un grand mérite nommé SACAI-EERAN. Ce Docteur avoit entrepris de disputer contre le P. Xavier, & s'étoit fait un point d'honneur de soutenir la cause des Dieux. Il défia le P. Xavier, qui accepta le défi avec joye. A peine la dispute étoit commencée, que le Prêtre Idolâtre entrevit la lumiere ; il ne se rendit pas pour cela, & voulut faire bonne contenance ; mais il ne put tenir longtems contre la grace, qui agissoit puissamment sur son cœur. On le vit tout à coup comme un homme interdit, sans parole & sans mouvement : un moment après il se jetta à genoux, leva les yeux & les mains vers le Ciel, & d'une voix forte s'écria : *Je me rends à vous, Jesus-Christ, fils unique du Pere éternel ; Je confesse que vous êtes le Dieu tout-puissant ; vous seul méritez les adorations des hommes, qui sont l'ouvrage de vos mains : mes Freres, pardonnez-moi, si jusqu'à présent je ne vous ai débité que des mensonges ; j'avois été trompé le premier.* Il est plus aisé d'imaginer, que d'exprimer, combien une action de cette nature émut toute la Ville. Plus de cinq cent personnes demanderent avec instance à être baptisées ; mais le P. Xavier n'étoit pas dans un Pays, où ce fût assez d'un bon mouvement, & d'une instruction légere, pour faire des Chrétiens : il sçavoit les combats, que les Prêtres des Idoles livroient aux Néophytes, & hors le cas d'une véritable nécessité, il ne conféroit ordinairement le Baptême à aucun adulte, qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces Sophistes. Il ne baptisa donc le Bonze Prosélyte, qu'après l'avoir instruit suffisamment ; & s'être bien assûré de la sincérité de sa conversion.

Il ne se passoit point de jour, qu'il n'allât au Palais, & il s'appliquoit avec soin à profiter du bon accueïl, que lui faisoit le Roi, pour ménager

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

la conversion de ce Prince, qu'il avoit extrêmement à cœur, & sur laquelle il avoit fondé de grandes espérances. Il commença par lui inspirer de l'horreur pour ses déreglemens, & s'il ne le rendit pas tout à fait chaste, il lui donna de l'estime pour la chasteté, & lui fit rompre certains commerces scandaleux, qui le deshonoroient. Il travailla avec plus de succès encore à le désabuser de mille fausses opinions, que les Bonzes suggerent avec soin, surtout aux Grands. Une des plus absurdes, & que l'Homme Apostolique combattit aussi plus vivement; c'est que la pauvreté rend les hommes criminels; qu'on péche, en faisant du bien aux pauvres, & qu'il y a de la justice à les maltraiter, comme si l'on entroit alors dans les vûës des Dieux, qui les ont maudits. Le Pere Xavier fit voir sans peine à Civan le ridicule de cette doctrine, & le fit changer de sentiment & de conduite à l'égard des misérables, pour lesquels il fut toujours depuis pénétré d'une compassion tendre & efficace.

Une suite du principe des Bonzes touchant les pauvres, étoit, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que les femmes, qui n'avoient pas assez de bien pour élever de nombreuses familles, se croyoient en droit d'étouffer, ou d'exposer leurs enfans, dès qu'ils étoient nez, ou même de se faire avorter. Le Saint s'éleva hautement contre ce désordre, d'où s'ensuivoit un libertinage affreux. Le Roi n'eut aucune peine à entrer sur cela dans ses sentimens, & défendit sous les peines les plus séveres de si énormes abus. Enfin le Serviteur de Dieu trouva pour la réforme de la Cour & de la Ville des facilitez, qu'on ne trouve pas toujours dans les Etats des Princes Chrétiens. Le Roi avoüoit qu'il se sentoit émû jusqu'au fonds de l'ame, dès qu'il le voyoit, & que cette émotion ne manquoit jamais de produire dans son cœur un sentiment d'horreur pour toutes les abominations de sa vie.

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

Les Bonzes de leur côté ne s'endormoient pas, & comme ils virent que leur crédit tomboit de jour en jour, & qu'ils deviendroient bientôt la fable des Grands & des petits, s'ils n'y apportoient un prompt remede, ils mirent tout en usage pour prévenir ce malheur: ils tâcherent, mais en vain, de décrier l'Apôtre dans l'esprit du public; ils ne réüssirent pas mieux auprès du Roi, qu'ils entreprirent d'intimider. Ils crurent qu'il leur seroit plus facile de soulever la populace, & ils se flatterent, que dans la confusion d'une émeute populaire, rien ne les empécheroit de se défaire de leurs Ennemis, mais le Roi informé de leur dessein, donna partout de si bons ordres, que personne n'osa branler. Ce stratagême réüssit mieux aux Bonzes d'Amanguchi, que le Pere de Torrez ne menoit gueres moins mal, que le Pere Xavier faisoit ceux de Fucheo, & il eut des suites bien funestes pour le Naugato.

Ces faux Prêtres avoient tenté de confondre le Missionnaire dans la dispute, mais ils n'en avoient retiré que de la confusion. Ils essayerent ensuite la voye de la calomnie, puis celle des remontrances au Roi, qui n'agissoit pas assez vivement à leur gré contre les Chrétiens, & qui souffroit les Docteurs étrangers dans ses Etats. Comme ils virent que tout

De J. C 1551.

De Syn Mu. 2211.

cela étoit inutile, ils engagerent un Seigneur de la Cour à prendre les armes. Celui-ci charmé de trouver une si belle occasion de colorer sa révolte du prétexte de la Religion, leve des Troupes, & vient brusquement fondre sur Amanguchi. Le Roi pris au dépourvû, & qui crut le mal bien plus grand, qu'il n'étoit, s'enferma dans son Palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, & se fendit lui-même le ventre. Tel fut le sort déplorable d'OXINDONO, qui pour avoir voulu se ménager entre les Bonzes & les Missionnaires, ne gagna ni les uns, ni les autres, attira sur lui la colere divine, & fut la malheureuse victime d'une politique presque toujours funeste, & que l'exemple ne corrige point.

Après la mort de cet infortuné Prince, les Rebelles, quoiqu'ils ne rencontrassent plus nulle part de résistance, firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrerent de gens armez, égorgerent un nombre considérable de personnes de tout âge & de tout sexe, & mirent le feu à plusieurs quartiers de la Ville. Ce qu'il y eut de plus surprenant, & ce qui ne peut gueres s'attribuer qu'à un miracle de la providence de Dieu, c'est qu'aucun Chrétien ne périt dans ce massacre, & que les deux Missionnaires, qu'on cherchoit partout, pour les immoler à la haine des Bonzes, trouverent un azile chez leurs Ennemis mêmes. Ils en furent redevables à l'estime, qu'une Princesse Payenne avoit conçûë pour eux. Les Bonzes, à qui elle faisoit beaucoup de bien, s'étoient assez déclarez, qu'ils en vouloient surtout à ces Religieux; mais elle leur fit dire, qu'ils lui répondroient de tout ce qui pourroit leur arriver; de sorte qu'ils se virent obligez d'être eux-mêmes les gardiens de ceux, contre qui ils avoient excité cette tempête. Ils les retirerent d'abord dans un de leurs Monasteres; mais comme ils ne s'y étoient résolus, qu'après que leur bienfaictrice les eût menacé de les faire chasser de la Ville, s'ils le refusoient; cette Dame ne les crut pas encore en sûreté entre leurs mains, & les fit conduire sous bonne garde dans son Palais.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Enfin l'orage cessa, comme il avoit commencé, lorsqu'on avoit moins sujet de l'espérer. Les Conjurez disparurent, sans qu'on ait jamais bien sçu, ni ce qui les y avoit contraints, ni ce qu'ils étoient devenus. Alors les principaux Seigneurs s'assemblerent, pour élire un Roi, & le choix tomba sur FACARANDONO, frere du Roi de Bungo, jeune Prince, en qui l'on admiroit une grande douceur, jointe à beaucoup d'esprit & de courage. La Cour de Civan reçut avec joye les Députez du Naugato, & célébra l'élection du nouveau Roi avec toute la magnificence possible. Le Pere Xavier ne manqua point d'aller féliciter les deux Rois sur un événement si heureux, & Facarandono lui donna parole, qu'il ne seroit pas moins favorable aux Chrétiens, que l'étoit le Roi de Bungo son aîné.

Cependant il y avoit déja plus d'un mois, que le Serviteur de Dieu étoit à Fucheo, attendant que la saison fût propre pour la navigation des Indes: enfin le jour du départ fut fixé, & il alla en cérémonie prendre congé du Roi. L'audience fut longue, & se passa toute en regrets de la part de Civan, lequel

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

témoigna plusieurs fois aux Portugais, qu'il leur portoit envie de ce qu'ils alloient avoir le plaisir de joüir si longtems de la compagnie d'un homme, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir conserver dans sa Cour. Le Pere de son côté, après avoir donné à ce bon Prince toutes les marques de respect & de reconnoissance, qu'il lui devoit, lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avoit dit dans les différens entretiens, qu'ils avoient eus ensemble. Il insista beaucoup sur la briéveté du tems, & le terme fatal, où aboutissent tous les plaisirs & toutes les grandeurs de la terre. Il le pria de réfléchir souvent sur ce qu'étoient devenus tous les Empereurs & tous les Rois du Japon, qui avoient régné jusques-là avec plus de gloire, & avoient mené une vie plus délicieuse; il le conjura de penser, que bientôt il ne seroit lui-même, que ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, un peu de cendre & de poussiere; avec cette cette différence, qu'ayant été instruit & convaincu des véritez du salut, il auroit à rendre à Dieu un terrible compte d'une grace, qui n'avoit été accordée à aucun d'eux. Le Roi touché jusqu'aux larmes, l'embrassa tendrement, & se retira sans lui rien répondre.

Les Bonzes cependant vouloient absolument se venger, & laver la honte de leurs défaites dans le sang de tous ceux, qu'ils en regardoient comme les auteurs. Ils ne pouvoient se résoudre à voir tranquillement partir leur Ennemi couvert de gloire, & pour ainsi dire, la palme à la main, & ils ne digéroient point d'être devenus odieux & méprisables à la Cour & à la Ville. Ils reprirent d'abord la pensée d'exciter une sédition, comme avoient fait leurs Confreres d'Amanguchi: & à la faveur du tumulte, ils comploterent de piller le Navire Portugais, d'y mettre le feu, & de faire passer au fil de l'épée tous les Européens & les Chrétiens. Leur dessein étoit même d'exterminer toute la Famille Royale; mais leurs mesures se trouverent fausses. Tout le peuple avoit pour le Pere Xavier une vénération parfaite, & tous les efforts qu'on fit, pour lui inspirer d'autres sentimens, furent inutiles. Les Bonzes eurent beau publier, que le Docteur étranger étoit un enchanteur; qu'il se nourrissoit de chair humaine; qu'il déterroit les corps pendant la nuit, qu'un Démon parloit par sa bouche; que les Dieux irritez menaçoient de faire un exemple du Roi pour tout le Japon; & que, pour se soustraire à la colere du Ciel prête à éclater, il ne lui restoit qu'un seul moyen, qui étoit de leur immoler les sacrileges, qui détruisoient leur culte, & tous ceux, qui participoient à leur impieté, ils ne gagnerent rien. Enfin comme les Portugais pressoient leur départ, ils craignirent que le Missionnaire ne leur échapât, avant qu'ils pûssent avoir leur revanche de toutes les victoires, qu'il avoit remportées sur eux, & ils résolurent, ne pouvant faire mieux, de tenter encore une fois de le confondre dans la dispute.

§. X.

Le Pere Xavier est défié par un fameux Bonze. Il accepte le défi. Premiere Conference. Les Bonzes font soulever le peuple. Intrépidité du Saint. Il se tient cinq autres Conférences. Le Saint part du Japon, pour retourner aux Indes, où l'on fait des réjoüissances publiques pour l'heureux succès de son voyage.

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

UN jour donc que le Saint étoit retourné au Palais, pour prendre encore une fois congé du Roi; on avertit ce Prince, que FUCARANDONO demandoit une audience, & souhaitoit de l'avoir en présence du Docteur des Portugais. Fucarandono étoit alors un des plus fameux Bonzes du Japon. Il avoit professé trente ans la Théologie de Xaca, & s'étoit acquis une si grande réputation, que ses décisions étoient regardées comme des oracles; c'est un Grade parmi les Bonzes, où peu de Docteurs parviennent; & ceux, qui y sont parvenus, sont censez réellement infaillibles. Les Bonzes de Fucheo avoient mandé à celui ci les progrès du Christianisme, & le danger, où se trouvoit le Japon, de voir cette Religion étrangere s'établir sur les ruines de toutes les Sectes de l'Empire; qu'ils ne connoissoient plus d'autre remede à un si grand mal, que de bien faire sentir à ceux, qui s'étoient laissez séduire; que leur nouveau Maître étoit un ignorant, mais que lui seul pouvoit désabuser le peuple prévenu en sa faveur, venger les Dieux des attentats de cet imposteur, & ramener les Japonnois au culte, qui leur étoit dû; qu'il vînt donc au plutôt au secours des Immortels, dont les Temples étoient sur le point d'être abandonnez. Le Docteur sans se faire prier, se mit aussitôt en chemin; & se flattant d'une victoire, qu'il croyoit facile, il se hâta de joindre son Adversaire, qu'il apprit être sur le point de s'embarquer.

De J.-C. 1551. De Syn Mu. 2211.

Au nom de Fucarandono, le Roi parut un peu déconcerté; il comprit d'abord quel étoit le dessein de ce Bonze, & il a depuis avoüé, que, quelqu'idée, qu'il eût du sçavoir, & de l'esprit du Pere Xavier, il avoit craint de le commettre avec un homme, qu'il croyoit n'avoir point son pareil dans le monde. Le Serviteur de Dieu s'apperçut de l'embarras du Prince, en devina la cause, & le conjura de faire entrer le Bonze. Civan rassûré par la résolution, que faisoit paroître le Saint, consentit à ce qu'il souhaitoit. Fucarandono entra; & après qu'il eut rendu ses devoirs au Roi, il prit sans façon la place, que le Pere Xavier lui céda par modestie. Il le regarda ensuite fixement, & lui demanda, s'il le reconnoissoit? le Serviteur de Dieu lui répondit, qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir jamais vû. Alors le Bonze faisant l'étonné, » cela est-il possible, lui dit-il? Tu » ne te souviens pas, qu'il y a quinze » cent ans, que nous trafiquions en- » semble à Frenoyama? je vois bien, ajoûta-t-il, d'un ton mocqueur, & regardant l'assemblée d'un air triomphant, » je vois bien, que j'aurai

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

» bon marché de cet homme-là.

Le Pere comprit aisément que le Docteur tenoit la transmigration des ames ; pour le tirer de ses principes, d'une maniere, qui fût à la portée de ses Auditeurs, il commença par lui demander, s'il n'étoit pas constant par les Annales du Japon, que Frenoyama n'étoit habité, que depuis environ neuf cent ans ? Le Bonze se tira mal de cette objection, qu'il n'avoit pas prévûë de la part d'un Etranger ; & comme pour cacher son embarras, il se fut attaché à prouver que l'oubli du passé étoit une punition des Dieux, pour avoir mal vêcu ; il ne s'apperçut pas, qu'il mettoit contre lui toute l'Assistance, & donnoit à son Ennemi un grand avantage sur lui ; aussi le Pere en sçut-il bien profiter, & il le rendit muet sur cet article. Fucarandono ne pouvant donc avancer de ce côté-là, fit au Pere quantité de questions, que la pudeur ne permet point de rapporter. Il espéroit en se jettant sur cette matiere, se rendre favorables les Courtisans, qu'il sçavoit être plongez pour la plûpart dans les plus infâmes débauches ; mais il fut trompé dans son attente. Il battit ensuite quelque tems la campagne, comme un homme, qui se perd, & enfin il s'emporta de telle sorte, que tout le monde en fut choqué. On l'avertit de faire réflexion, que le Docteur Européen, sans sortir des bornes de la modération & de la bienséance, sans s'échauffer, sans rien dire, qui ne fût établi sur les principes du bon sens, prouvoit solidement tout ce qu'il avançoit, & donnoit à tout ce qui lui étoit objecté, des réponses, qui satisfaisoient ; bien loin de profiter d'un avis si sage, il parla avec tant de hauteur & d'insolence, que le Roi le fit chasser.

Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur tous les Bonzes ; ils ferment les Temples, ils refusent les offrandes du peuple, ils publient, que les Dieux sont irritez ; enfin ils viennent à bout d'émouvoir la populace. Les Portugais, qui virent les esprits disposez à un soulevement général, ne se crurent pas en sûreté dans une Ville, où l'autorité du Prince n'étoit plus respectée. Ils rentrerent dans leur Navire, & s'éloignerent de terre ; mais un moment après, Gama faisant réflexion que le Pere Xavier étoit resté à Fucheo, où leur retraite l'exposoit à la rage des Bonzes & de leurs suppôts ; il se mit dans sa chaloupe, & courut le chercher. Il le trouva dans la maison d'un pauvre Catéchumene, où quelques Chrétiens s'étoient assemblez. L'Apôtre les consoloit, les animoit au Martyre ; & comme il ne doutoit point qu'on ne vînt incessamment pour l'égorger, il bénissoit le Ciel de lui avoir enfin accordé, ce qui faisoit depuis si longtems toute son ambition.

Gama n'omit rien pour l'obliger à chercher un azile dans son bord, mais ce fut en vain. » Y pensez-» vous, lui dit l'homme Apostoli-» que ? Quoi ! j'abandonnerois mon » troupeau à la merci des loups ? » A Dieu ne plaise, que je deshonore ainsi mon Ministere, & que » les Bonzes puissent se vanter de » m'avoir contraint de leur céder le » champ de bataille ». Gama touché d'une résolution si héroïque, se

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

retira sans rien repliquer, rentra dans son Navire, assembla ses Officiers & ses Associez, leur déclara que le Pere Xavier étoit déterminé à mourir avec ses Néophytes; leur ajoûta, que lui-même étoit dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du Serviteur de Dieu; que pour eux, ils pouvoient prendre leur parti, qu'il leur abandonnoit tout ce qui lui revenoit des effets du Navire, & le Navire même; qu'ils avoient de bons Pilotes, & des vivres en abondance; qu'il ne s'étoit point engagé à les conduire en personne, & qu'il alloit rejoindre le Saint, & mourir avec lui, s'il ne pouvoit pas lui sauver la vie. Ce discours attendrit les Portugais; ils eurent honte de leur fuite précipitée; ils rapprocherent le Navire, descendirent à terre, & rentrerent dans la Ville en posture de gens déterminez à tout risquer pour la conservation du Pere Xavier. Ce retour leur fit honneur; les Fideles en furent édifiez, & les Mutins intimidez; le tumulte cessa, & les Bonzes se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hazard d'une dispute.

Ils eurent bien de la peine à en obtenir l'agrément du Roi, qui ne l'accorda, après bien des instances, qu'à des conditions fort dures. La principale fut, que ce qui seroit une fois décidé à la pluralité des voix, seroit regardé comme incontestable, & qu'il ne seroit plus permis d'y revenir. Les autres renfermoient de fort bons réglemens, pour éviter le bruit, & mettre de l'ordre dans les questions & dans les réponses. Le lendemain on avertit le Roi de grand matin, que Fucarandono étoit dans la premiere cour du Palais à la tête de tous les Bonzes de Fucheo, & des environs; quelques Mémoires en font monter le nombre à trois mille. Civan pour se défaire de gens, qui lui sembloient avoir un autre dessein, que de disputer, leur fit remontrer, qu'il n'étoit, ni raisonnable, ni de leur honneur, qu'ils fussent tant de gens contre un homme seul; il ajoûta, qu'il vouloit bien néanmoins que Fucarandono amenât avec lui trois ou quatre de ses Confreres, mais qu'il n'en souffriroit pas davantage. Il fallut obéïr, l'Armée des Bonzes fut congédiée, & Fucarandono étoit à peine entré dans la salle, où se devoit tenir la Conférence, que le Pere Xavier arriva avec encore plus d'appareil, que le jour de sa premiere audience, les Portugais, qui l'accompagnoient, ne lui parlant qu'à genoux. Cette espece de triomphe du Saint, fit bien du dépit à ses Ennemis; les discours, qu'ils entendirent, qu'on tenoit dans l'Assemblée, ne les chagrinerent pas moins; mais ce qui acheva de les déconcerter, ce fut l'accueïl que le Roi fit au Serviteur de Dieu. Ce Prince s'avança assez loin pour le recevoir, l'embrassa, le fit asseoir auprès de lui, & l'entretint quelque tems en particulier avec beaucoup de familiarité.

Enfin la Conférence commença; elle roula d'abord sur l'existence & l'unité de Dieu. Le Pere Xavier prouva l'une & l'autre d'une maniere également solide & sensible: puis s'étendit sur les principaux attributs de la Divinité, sur les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des hommes; & après avoir répondu à toutes les objections,

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

objections, qu'on lui fit sur tous ces points, & qui furent absolument les mêmes, qui ont été faites aux premiers Apologistes du Christianisme : il appuya beaucoup sur le mérite de la foi, & sur la nécessité des bonnes œuvres. Il le faisoit pour détruire certaines fables, dont nous avons vû que les Bonzes amusoient les peuples, en leur faisant accroire que pour être heureux en l'autre vie, il suffisoit de mourir revêtu de robes de papier, ou chargé de Lettres de Change, dont ces Imposteurs tiroient un gros profit, ce qu'il ne manqua pas de faire observer à ses Auditeurs. On en demeura là dans cette séance; l'homme Apostolique fut souvent interrompu par les applaudissemens de toute l'Assistance, & il paroissoit à tous, qu'on leur ôtoit comme un bandeau de devant les yeux. Ils furent surpris d'avoir été si longtems les dupes de tant d'impostures grossieres, & surtout d'avoir adoré comme des Dieux, des hommes aussi foibles qu'eux, & la plûpart plus vicieux encore.

Nous ne sçavons point ce qui se passa dans la séance suivante; le Portugais, dont on a suivi les Mémoires pour cet endroit de la vie du Saint, & qui étoit présent, avouë ingénuëment, que tout ce qui y avoit été traité, surpassoit de beaucoup la portée de son esprit. Il marque seulement, que le Pere Xavier, surpris de la subtilité de quelques raisonnemens, qu'on lui fit, dit aux Portugais, qu'il avoit besoin, pour les réfuter, d'un secours extraordinaire du Ciel, & les pria de joindre leurs prieres aux siennes, pour l'obtenir. Cet homme ajoûta, qu'après que le Saint eut cessé de parler, les Bonzes mêmes se confesserent vaincus, & convinrent, qu'ils n'avoient rien à lui repliquer pour lors, mais qu'ils tâcherent de mettre leur honneur à couvert, en faisant entendre qu'ils cédoient plutôt à la subtilité d'esprit de leur Adversaire, qu'à la bonté de sa cause.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Le jour suivant on parla des Pauvres, & les Bonzes entreprirent de faire voir, que la conduite du Ciel à leur égard, étoit une conviction de la malédiction portée contre eux. Le Serviteur de Dieu réfuta si aisément, & d'une maniere si plausible leurs principaux argumens, que tous les Assistans lui applaudirent. Il s'attacha surtout à montrer par des raisons tirées de l'expérience, que ce qu'on appelle communément les biens, & les maux de la vie, ne sont ni de véritables biens, ni des maux réels, & le silence de ses Adversaires lui donna une victoire complette. Comme on étoit sur le point de congédier l'Assemblée, les Bonzes ne pouvant s'accorder entre eux sur un point de Doctrine, dont on ne nous a pas instruits, se querellerent assez vivement, & en alloient venir aux mains, si on ne les eût fait sortir.

Sur le soir le Roi, qui vouloit finir ces disputes, alla prendre le Pere Xavier à son logis, & le conduisit au Palais parmi les acclamations du peuple, après avoir averti Fucarandono de s'y rendre. D'abord tout se passa en excuses & en civilitez réciproques; & le Roi charmé de cette conduite des Bonzes, leur en témoigna beaucoup de satisfaction. Dès que chacun eut pris sa place, un de ces Religieux Idolâtres demanda

De J. C. 1551.
De Syn Mu. 2211.

au Pere, comment il accordoit le péché originel & la chûte des Anges, avec la bonté infinie, la suprême sagesse, & la toute-puissance de Dieu ? » Car enfin, ou votre Dieu » prévoyoit ces péchez & les terribles suites, qu'ils devoient avoir, » ou il ne les prévoyoit pas : s'il ne » les prévoyoit pas, ses lumieres » sont bornées, & il n'est pas tel, » que vous le prétendez. S'il les pré» voyoit, pourquoi n'a-t-il pas » empêché ce qui devoit être la cau» se de tant de maux ? » Un autre prit aussitôt la parole, & demanda pourquoi Dieu n'avoit pas racheté le monde aussitôt après la désobéïssance du premier homme? & ce qu'avoient fait ceux, qui étoient morts avant Jesus-Christ, pour être frustrez d'une Rédemption, qui a ouvert le Ciel à ceux, qui sont venus depuis ?

L'Apôtre ne fut, ni surpris, ni embarassé de ces objections, si souvent rebattuës dans les premiers siécles du Christianisme. Il n'ignoroit pas ce que disent les Peres & les Théologiens, à sçavoir, qu'il importoit à la gloire de Dieu, qu'il fût servi & adoré par des créatures libres & intelligentes ; c'est-à-dire, qui connussent le bien, qu'elles devoient pratiquer, & le mal, qu'elles devoient éviter, & qui pûssent prendre leur parti par une détermination exempte de toute contrainte & de toute nécessité ; que notre propre intérêt demandoit que cela fût ainsi, puisque nos mérites croissent à mesure, que nous usons bien de notre libre arbitre, & que notre bonheur doit être la récompense de nos mérites, ausquels il faut qu'il soit proportionné ; que pour convenir de ces points, il suffisoit de consulter la raison, & de supposer, que Dieu est équitable : Que tous les maux, qui ont suivi le péché du premier homme, & celui des Anges rébelles, sont de deux especes : le péché, & les miseres de la vie : que Dieu en permettant l'un, & en nous envoyant les autres, ne faisoit rien, dont nous pûssions raisonnablement nous plaindre, puisqu'il nous donne assez de graces, pour éviter le péché, & que les calamitez de la vie présente, si nous les souffrons avec patience, & avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de dégrez, qui nous élevent à la souveraine félicité.

De J. C. 1551.
De Syn Mu. 2211.

Quant au délai de la Rédemption, le Pere fit voir qu'il n'avoit apporté aucun préjudice à ceux, qui ont précédé le Rédempteur ; par la raison, qu'on pouvoit avoir part à cet inestimable bienfait, avant que l'ouvrage fût consommé. Il prit de-là occasion de parler des Nations, ausquelles l'Evangile n'avoit pas été prêché d'abord ; il montra qu'elles étoient inexcusables, de n'avoir pas adoré le vrai Dieu ; puisqu'elles avoient la Loi naturelle, qui les devoit conduire à la connoissance de cet Etre suprême, & dont l'exacte observation leur auroit mérité sans doute d'être éclairez des plus essentielles véritez de la Religion Chrétienne. Je suppose donc, continua-t-il, qu'un Infidéle cité au Tribunal de Dieu, & obligé de dire, pourquoi il n'a pas rendu à son Créateur les hommages souverains, qui lui sont dûs, s'avise de répondre ? » Sei» gneur, je ne sçavois pas ce que » c'étoit que ces hommages, que » vous exigiez de moi. Votre rai-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

» son, lui répondra le souverain Juge, vous apprenoit une partie de vos devoirs; si vous les aviez remplis, je vous aurois fait connoître les autres. » Qu'aura-t-il à repliquer? Le Saint fortifia ce raisonnement d'un précis exact des motifs de crédibilité, sur quoi sont appuyées la foi en Jesus-Christ, & toutes les véritez du Christianisme; & il en conclut, que la Mission du Fils de Dieu, & la réalité de sa prédication, de sa mort & de sa résurrection, étant une fois démontrées, il ne s'agissoit plus de vouloir sonder les mysteres impénétrables de la sagesse du Créateur; ni la profondeur de ses jugemens secrets; mais qu'il falloit se rendre avec docilité à l'autorité infaillible de ses décrets; autorité qu'il a déposée entre les mains de ses Ministres, qui, quoiqu'hommes sujets à l'erreur, ont dû être revêtus d'un caractere infaillible, pour être en état de conduire les autres hommes. Toute l'assemblée se récria dès que le Saint eut cessé de parler, & on l'admira d'autant plus, que d'abord on avoit jugé sans réponses les difficultez, qui lui avoient été proposées.

Personne ne doutoit qu'à ce coup les Bonzes ne se rendissent; mais leur obstination & l'endurcissement de leur cœur leur tenant lieu de raison, ils parurent plus éloignez que jamais de reconnoître la vérité, qui se découvroit sous des traits si lumineux; & ils tomberent dans des excès, dont on eut honte pour eux. Ils nioient tout, jusqu'aux principes, & ils ne s'appercevoient pas, que leur Adversaire tiroit avantage de ce qu'ils avançoient, & rejettoient inconsidérément, & qu'il les faisoit tomber dans de continuelles contradictions. Enfin le Roi fatigué leur fit imposer silence. Il s'éleva aussitôt parmi les Assistans un petit sourire accompagné de quelques railleries, dont ces faux Prêtres se tinrent étrangement offensez: ils s'en plaignirent au Roi: *Quoi, Seigneur*, lui dirent-ils, *vous souffrez qu'on nous insulte en votre présence!* Alors le Pere Xavier prit la parole, & par son entremise il se fit une espece d'accommodement, qui engagea tout de nouveau la dispute.

Un Bonze s'avisa de dire, qu'il étoit assez inutile de venir de si loin annoncer un Paradis, qui ne convenoit qu'aux bêtes: que celui des hommes étoit sur la terre, & qu'ils en joüissoient pendant la vie, plus ou moins, suivant leurs mérites: que celui dont le Docteur étranger parloit, étoit dans le Ciel, mais qu'il étoit sans doute destiné pour les Animaux privez de raison, qui pendant leur vie n'avoient que du mal, & qui par conséquent devoient avoir leur récompense dans l'Empirée, si Dieu étoit juste. Il n'étoit pas difficile de renverser un systême aussi absurde, & suivant lequel le seul Animal raisonnable étoit privé de l'immortalité, qu'on sembloit assûrer aux bêtes. Aussi le Bonze fut-il universellement traité d'extravagant. Le saint Apôtre n'eut gueres plus de peine à détruire la prétention d'un autre, qui vouloit prouver, que la différence des états & des situations, où se trouvent les hommes sur la terre, ne peut venir que de la diversité de leurs mérites; mais il prit occasion de ces absurditez, pour dire de très-belles choses sur la nature de nos ames, sur notre fin derniere, & sur la sagesse & la provi-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

dence de Dieu. Les Bonzes n'y repliquerent rien de sensé ; & le Roi, qui les vit sur le point de retomber dans leur premier desordre, se leva sans dire mot, prit le Serviteur de Dieu par la main, & le remena chez lui.

Ainsi finirent ces fameuses disputes de Fucheo, dont le bruit se répandit bientôt par tout le Japon. La véritable Religion y triompha d'une maniere bien éclatante ; mais l'homme Apostolique n'en recueillit point le fruit ; le Roi ne se déclarant point, aucun des Courtisans ne parla d'embrasser une Loi, à laquelle ils venoient tous de donner unanimement la préférence sur toutes les Sectes de l'Empire. Le vingtiéme de Novembre, le Pere Xavier alla dire un dernier adieu au Roi, & fit de nouveaux efforts pour engager ce Prince dans les voyes du salut ; mais il ne put en tirer que des promesses vagues, & quelques soupirs. Il s'embarqua au sortir du Palais, & dès le même jour on leva les ancres. Bernard, & son Compagnon, qui avoit nom MATHIEU, s'embarquerent avec le Saint. Celui-ci mourut presqu'en arrivant à Goa. Bernard passa en Europe, alla jusqu'à Rome, puis s'étant retiré en Portugal, il entra dans la Compagnie de JESUS, & finit saintement ses jours au College de Conimbre.

On apprit bientôt aux Indes les grands succès, que le zele du Pere Xavier avoit eus au Japon ; & partout on donna des marques publiques de la part qu'on y prenoit ; mais celui, qui fit paroître sa joye d'une maniere plus éclatante, fut Dom PEDRO DE SYLVA, Gouverneur de Malaca. Ce Seigneur fit rendre à Dieu de solemnelles actions de graces d'une si belle ouverture à l'Evangile chez une Nation, dont on estimoit déja si fort la sagesse & le courage. Tous les Ordres de la Ville allerent en Procession à l'Eglise de Notre-Dame du Mont, où le Pere Xavier, lorsqu'il étoit à Malaca, avoit accoutumé de dire la Messe, & de faire les principales fonctions de son Ministere. Le Gouverneur y parut lui-même à la tête des Troupes, qui étoient sous les armes, & le Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa y chanta la Grand'-Messe. Tout le reste du jour il y eut de grandes réjoüissances par toute la Ville, les rues demeurerent tapissées jusqu'au soir, & on y brûla des parfums, qui embaumoient l'air. Il y eut pendant la nuit des illuminations dans tous les quartiers, & la Fête fut terminée par le baptême de quatre Japonnois, qui étoient venus aux Indes, pour s'instruire par leurs propres yeux, de la vérité de tout ce qu'on leur avoit dit chez eux touchant la majesté des Temples du Dieu des Chrétiens, & la dignité du culte, que les Portugais lui rendoient. Nous verrons bientôt combien il eût été à souhaiter, que Dom Pedro de Sylva n'eût pas eu sitôt de Successeur, ou qu'on lui en eût donné un, qui lui ressemblât.

Au reste, il y a bien de l'apparence que le Pere Xavier, quelques pressantes que fussent les affaires, qui le rappelloient aux Indes, n'eût pas quitté le Japon, avant que d'avoir pourvû de Pasteurs les Eglises, qu'il avoit fondées dans le Bungo, dans le Firando, & même dans le Saxuma, s'il avoit pû se résoudre à confier à d'autres le soin de choisir les

De J. C. 1551.

De Syn Mu 2211.

Ouvriers, qu'il convenoit d'envoyer dans cette nouvelle Vigne. Car quoiqu'il fût très-persuadé que les Bonzes n'omettroient rien pour pervertir les Fidéles, & pour gagner ou intimider les Princes; qu'il n'ignorât point le grand ascendant, que donnoient à ces faux Prêtres sur les Peuples & sur les Souverains, la réputation de doctrine & de sainteté, qu'une longue prescription sembloit leur assûrer; leur éloquence, qu'il n'avoit pû s'empêcher d'admirer lui-même; leurs sophismes, & l'air imposant, avec lequel ils débitoient leurs fables; & la haute naissance de plusieurs : quoiqu'il dût connoître par plus d'une expérience, qu'il est bien plus difficile de rétablir une Chrétienté ruinée, que d'en fonder une nouvelle : il étoit encore plus convaincu, que le succès d'une Mission dépend surtout, après la grace de Dieu, du choix des Missionnaires; que ce choix se doit faire suivant le caractere des Peuples, qu'on entreprend de convertir, & qu'on y est souvent trompé, quand on le fait sur le rapport d'autrui.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SECOND.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

POUR peu qu'on soit instruit de ce qui s'est passé dans les Indes pendant tout le cours des conquêtes, qui en avoient donné l'Empire aux Portugais, on conviendra sans peine, qu'il y avoit beaucoup plus à craindre, qu'à espérer pour le progrès de la Religion Chrétienne au Japon, des mesures que cette Nation prenoit pour établir son commerce dans ces Isles. La maniere surtout, dont elle s'étoit comportée à la Chine, d'où la mauvaise conduite de SIMON D'ANDRADE l'avoit fait chasser, pouvoit donner lieu aux Prédicateurs de l'Evangile d'appréhender, que quelqu'accident semblable ne les exclût du Japon, & qu'elle n'entraînât le Christianisme dans sa disgrace; il ne falloit pour cela qu'une de ces incartades, qui étoient partout ailleurs si fréquentes.

Mais Dieu, qui tient en sa main le cœur des Particuliers, aussi bien que celui des Rois, & qui vouloit renouveller dans cette extrémité de l'Orient, toutes les merveilles, qui ont étonné l'Univers à la naissance de l'Eglise, eut soin d'écarter tous les obstacles, que pouvoient mettre à l'exécution de ses desseins l'ambition & l'avarice de ces nouveaux Conquérans de l'Asie; & c'est peut-être là le plus grand miracle, que le Ciel ait opéré en faveur des Japonnois. Véritablement ce miracle ne subsista qu'un certain tems, & avec lui s'évanoüirent toutes les espérances, qu'on avoit conçûës de voir le vrai Dieu adoré seul dans ce vaste Archipel; mais il faut croire que les vûës de la divine Providence sur ces Insulaires étoient alors remplies, & s'abstenir de sonder la profondeur des Décrets éternels.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ce fut le commerce des Portugais, qui introduisit la Religion Chrétienne dans le Japon; mais bien que pendant plusieurs années leur conduite y ait été exemte de tout reproche, il eût été néanmoins à souhaiter, que les Japonnois n'eussent point pratiqué d'autres Européens, que ceux, qui leur annonçoient le Royaume de Dieu; c'est ce qui ne paroîtra point douteux, si l'on fait réflexion que les Provinces de cet Empire, où le Christianisme a été plus florissant, sont celles, où on les a moins connus.

§. I.

Conduite étrange du Roi de Bungo après le départ du P. Xavier. Ce Saint forme le dessein de porter la lumiere de l'Evangile à la Chine. Ce qui fait échoüer son projet. Sa mort. Les Missionnaires du Japon reglent entre eux la maniere, dont ils doivent se comporter. Ferveur des Néophytes. Conversion de deux Bonzes célebres, & leur zele.

De J.C. 1552. De Syn Mu. 2212.

IL est étonnant que le Royaume de Bungo ait été une de ces Provinces, où l'on ait moins vû les Navires de Portugal, puisqu'il n'y en avoit aucun, où ils pûssent se flatter d'être mieux reçus. Il y a bien de l'apparence que les Ports n'y sont pas aussi commodes, & aussi aisez à aborder, que les autres du Ximo. Mais ce qui se passa à la Cour de Bungo après le départ du Pere Xavier, doit causer encore bien plus d'étonnement. Dans la disposition, où l'on avoit cru voir le Roi par rapport à la Religion Chrétienne & aux Sectes du Japon, surtout après les Conférences de Fucheo ; ceux qui ne jugeoient des choses, que par les apparences, comme fait ordinairement la multitude, ne doutoient point que ce Prince n'embrassât incessamment la premiere, & n'abolît les autres dans ses Etats. Il n'en étoit pas de même de ceux, qui le connoissoient plus particulierement, ils prévoyoient bien que son penchant pour les plaisirs, ses passions fortifiées par l'habitude, la crainte d'une révolution semblable à celle, qui venoit d'arriver dans le Naugato, l'éloquence & le credit des Bonzes ; enfin les préjugez de la naissance & de l'éducation, qu'il est si difficile d'effacer entierement, & si aisé de faire revivre, surtout quand ils sont d'accord avec le penchant de la nature ; le feroient longtems balancer, & pourroient à la fin reprendre le dessus dans son cœur.

De J.C. 1552. De Syn Mu. 2212.

Mais, ni les uns, ni les autres ne se seroient jamais avisez de croire que Civan, qui avoit beaucoup de fermeté d'ame, un esprit droit, un grand sens, & qui venoit de confesser publiquement la supériorité du Christianisme sur toutes les Sectes du Japon, fût capable d'une conduite aussi peu suivie, que celle qu'il tint après le départ du Pere Xavier, fondant des Maisons de Bonzes, se déclarant pour une des plus abominables Sectes du Japon, en étudiant les principes, en pratiquant les maximes ; tandis qu'il appelloit & établissoit les Missionnaires dans ses Etats ; qu'il se faisoit ouvertement le Protecteur des Chrétiens, qu'il prenoit en main leurs intérêts, & qu'il permettoit à ses enfans d'embrasser leur Religion. Malgré cela, Dieu le combla de prospéritez ; & ce qui est rare, ces prospéritez ne furent pas sa récompense en ce monde, & ne l'endurcirent point. Le Seigneur ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voye de son cœur, & ne dédaigna point de se servir de lui,

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

même dans le tems qu'il résistoit davantage à ses graces, pour l'affermissement de son culte dans l'Empire du Japon.

D'autre part l'Apôtre des Indes de retour à Goa, n'oublioit point les Japonnois, mais ses vûës s'étendoient bien plus loin; car sur l'estime, que ces Insulaires lui avoient paru faire de la sagesse des Chinois, il s'étoit fortement persuadé que l'Idolâtrie tomberoit d'elle-même dans le Japon, s'il pouvoit l'exterminer à la Chine, & il en forma le dessein. La premiere personne, à qui il s'ouvrit sur cela, fut JACQUES PEREYRA son ami, un des plus riches Négocians, qui fût alors aux Indes, mais qui avoit le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, & un zele pour la propagation de la Foi, qui étoit moins d'un homme de sa condition, que d'un Apôtre. Aussi le Saint le trouva-t-il si disposé à le seconder de tout son pouvoir, & à y employer même, s'il étoit nécessaire, tout son bien, qu'il le fit nommer Ambassadeur du Vice-Roi auprès de l'Empereur de la Chine.

Pereyra s'épuisa en équipages pour cette Ambassade, dont il fit tous les frais, & en présens pour le Monarque Chinois, pour les Princes & pour les principaux Ministres de cette Cour. Les préparatifs d'une expédition, sur laquelle le Pere Xavier fondoit l'espérance, qu'il avoit conçûë de convertir tout l'Orient à la Foi, se firent avec une diligence incroyable, & rien, ce semble, ne devoit faire obstacle à une entreprise si digne de la Nation Portugaise, & si bien concertée, lorsque la jalousie du nouveau Gouverneur de Malaca, Dom ALVARE D'ATAYDE, renversa en un moment de si beaux projets, arrêta l'Apôtre des Indes au milieu de sa course, & réduisit Pereyra presqu'à la mendicité. D'Atayde avoit souhaité pour lui l'Ambassade de la Chine, mais il n'en avoit rien témoigné; il fut choqué de voir une si belle Commission entre les mains d'un Marchand, & d'un homme de basse extraction, & ne prenant conseil que de sa passion, il confisqua le Navire de Pereyra, & l'envoya trafiquer pour son compte à SANCIAN, après y avoir mis un Equipage à sa dévotion. Ce fut le premier acte d'autorité, qu'il fit en qualité de Capitaine général de la mer, que le Pere Xavier lui avoit obtenuë, & dont il lui avoit lui-même apporté les Provisions.

En vain le Serviteur de Dieu employa toute son éloquence, pour le détourner d'une action, qui devoit le perdre, & qui le perdit en effet: en vain dans une maladie dangereuse, qui sur ces entrefaites survint à ce Seigneur, s'attacha-t-il, pour le gagner, à lui rendre les services les plus bas & les plus humilians; envain lui remit-il devant les yeux le terrible compte, qu'il rendroit à Dieu, s'il s'obstinoit à traverser une Entreprise, du succès de laquelle dépendoit peut-être la conversion d'un grand Empire: il ne gagna rien sur cet esprit fier & intraitable. Enfin il l'excommunia, prédit la terrible vengeance, que Dieu tireroit de son injustice & de ses violences; & ne pouvant faire mieux, il s'embarqua sur le même Navire, qui venoit d'être enlevé à Pereyra, auquel il prédit aussi le rétablissement de sa fortune. Il espéroit de rencontrer à Sancian quelqu'occasion

De J. C. 1552.

De Syn Mu 2212.

sion favorable pour la Chine; mais après avoir vû rompre toutes les mesures, qu'il avoit prises pour l'exécution de son projet, il y mourut en peu de jours d'une fiévre ardente, dans une cabanne ouverte à tous les vents, & sans presqu'aucun secours; mort d'autant plus digne d'un Apôtre, qu'elle lui donnoit plus de ressemblance avec celui, de qui les Apôtres tiennent leur mission, & qui les a avertis, que non seulement il les envoyoit, comme son Pere l'avoit envoyé lui-même; mais qu'ils devoient s'attendre à n'être pas mieux traitez que lui.

Le Saint, avant que de mettre à la voile pour Sancian, avoit envoyé au Japon le Pere BALTHAZAR GAGO Portugais, avec deux jeunes Religieux de la même Nation, qui n'étoient pas encore Prêtres, dont l'un se nommoit PIERRE D'ALCACEVA, & l'autre, EDOUARD DE SYLVA. Ces trois Missionnaires prirent terre à Cangoxima vers la mi-Août de l'année 1552, & furent bien reçus du Roi de Saxuma, qui s'étoit réconcilié avec les Portugais. Ils ne s'arrêterent pourtant point dans ce Royaume, & ils se rendirent à la Cour du Roi de Bungo sur la fin du mois de Septembre. Ils avoient des Lettres & des présens du Vice-Roi des Indes pour ce Prince, qui regardant cette politesse & ces attentions, comme un effet de l'amitié du Pere Xavier, y parut très-sensible. Il assigna d'abord aux nouveaux Missionnaires un logement commode, il leur fit entendre, qu'ils lui feroient plaisir de se fixer dans ses Etats; il pourvut à leur entretien, & il les assûra de toute sa protection. Le Pere Gago lui répondit, que cette invitation étoit pour lui un ordre, auquel il déféreroit d'autant plus volontiers, qu'il étoit conforme à ceux du Pere Xavier son Supérieur.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Quelques jours après, lui & ses deux Compagnons firent, avec la permission, & aux dépens du Prince, qui leur donna même un Domestique pour leur sûreté, le voyage d'Amanguchi. Leur dessein étoit de conférer avec le P. de Torrez sur la maniere de se comporter dans l'exercice de leur ministere, & d'établir partout une conduite uniforme. Dès qu'ils furent arrivez, le P. de Torrez, qui avoit été déclaré par le P. Xavier Supérieur Général de la Mission, commença par convoquer une assemblée des plus distinguez d'entre les Chrétiens d'Amanguchi, afin d'avoir leur avis sur diverses choses, qui ne pouvoient se régler, qu'avec une parfaite connoissance du Pays; & après plusieurs conférences il fut arrêté, qu'on s'attacheroit surtout à soulager les pauvres sans aucune distinction de Chrétiens & d'Infidéles; que pour cet effet on établiroit des Hôpitaux, qu'on en donneroit la direction, & que l'on confieroit la distribution des aumônes à ceux d'entre les Fidéles, qui par leur rang & leur crédit, étoient plus en situation de donner du poids à ces bonnes œuvres. Il falloit cela pour ôter aux Bonzes un prétexte de publier, comme ils n'avoient pas manqué de faire d'abord, que la plûpart des nouveaux convertis n'avoient embrassé le Christianisme, que pour se dispenser de leur faire les aumônes ordinaires.

La magnificence, avec laquelle nous avons vû que se font les obseques au Japon, & l'usage des Tables gar-

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

nies des meilleurs mets auprès du Bucher, où l'on a brûlé le corps, ce que le petit peuple imite aussi sur les Tombeaux de ses parens, donnerent lieu de régler un Cérémonial pour les enterremens, dans lequel on eut soin d'allier tellement la pompe extérieure avec la piété, que le peuple, qui veut du spectacle, en fût frappé, & que tout servît à faire respecter la Religion. Outre cela il fut réglé, que pendant le mois de Novembre on diroit tous les jours une Messe pour les morts, & qu'au sortir de cette Messe on donneroit un grand repas aux pauvres. Les Peres firent ensuite en leur particulier des réglemens fort sages : & l'exactitude avec laquelle ils furent observez, produisit partout un concert & une uniformité, qui contribua beaucoup au progrès de la Religion, mais dont on connut encore mieux la nécessité, quand d'autres Missionnaires eurent pris dans la suite des tems une autre conduite.

Le nombre des Chrétiens croissoit tous les jours d'une façon surprenante ; mais leur ferveur avoit quelque chose de plus merveilleux encore, que leur nombre. Jamais surprise ne fut égale à celle des nouveaux Ouvriers, lorsqu'après avoir un peu pratiqué les Fidéles d'Amanguchi, ils eurent découvert les trésors de graces, dont Dieu avoit enrichi cette Chrétienté naissante. Ils voyoient des Courtisans, qui à peine régénérez dans les eaux du Baptême, ne conservoient plus rien de cette fierté si naturelle aux Grands du Japon, & sembloient n'avoir plus d'autre ambition, que de s'abaisser au dessous des plus pauvres. Tous faisoient paroître une piété angelique dans leurs exercices de Religion, & se portoient à des austéritez, qu'on avoit peine à modérer : les Religieux les plus dégagez de la chair & du sang ne sont pas plus détachez de leurs proches, que ces Néophytes l'étoient de leurs parens Idolâtres, avec lesquels ils ne vouloient plus avoir de commerce, qu'autant que la bienséance & la charité l'exigeoient. Les biens étoient en quelque façon communs entr'eux, & les riches ne se regardoient gueres, que comme les œconomes des pauvres. Mais ce qui marquoit plus que toute autre chose combien l'esprit de Dieu possédoit leurs cœurs, c'est qu'on admiroit parmi eux une union, une paix, une charité prévenante, qui charmoient les Infidéles mêmes.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Un autre effet de la vie exemplaire qu'ils menoient, fut qu'elle fit tomber certains discours, que les Bonzes affectoient de répandre partout, & qui eussent pû nuire considérablement aux progrès de l'Evangile : à sçavoir, que la Religion Chrétienne ne différoit presque en rien de celle des Fotoques, qu'elles étoient fondées sur les mêmes principes, qu'elles enseignoient la même Morale, qu'elles prescrivoient les mêmes devoirs ; que le peu de diversité, qui se trouvoit entre l'une & l'autre, & qui se réduisoit à un petit nombre de menuës pratiques, fort indifférentes en elles-mêmes, ne valoit pas la peine, qu'on laissât des Etrangers troubler l'Etat, & mettre la division dans les familles. La différence de la conduite des Chrétiens, & de celle des Idolâtres, suffisoit seule, pour détruire ce que ces discours avoient de spécieux ; les esprits les plus prévenus en étoient

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

frappez, & les Missionnaires mêmes avoüoient dans leurs Lettres à leurs Freres des Indes & de l'Europe, qu'ils ne pouvoient pas tenir contre les exemples de vertu, que leur donnoient leurs Néophytes, & qu'ils avoient honte d'être réduits à suivre souvent d'assez loin les traces, que leur marquoient dans la carriere de la vertu, les plus novices dans la Foi; que rien ne les humilioit davantage, que de voir des personnes de tout âge & de tout sexe, chercher au sortir des Fonts du Baptême, à répandre leur sang pour un Dieu, qu'ils ne connoissoient, que depuis peu de jours; & d'entendre des femmes, des enfans, de pauvres artisans, qui ne pouvoient presque pas s'expliquer sur les affaires les plus communes, parler de la Religion d'une maniere ravissante, toucher les cœurs les plus endurcis, & faire des conversions, qui avoient échoüé entre leurs mains.

Ces considérations & la vie pénitente, dont les Bonzes gardoient au moins les apparences, obligerent ces Religieux à mener eux-mêmes une vie extrêmement austere. Quelques-uns de ceux, qui vinrent dans la suite pour partager leurs travaux, en furent effrayez; il y en eut même, qui avec la meilleure volonté du monde, ne pûrent la soutenir; & l'on ne doit peut-être pas regarder comme une des moindres merveilles, que Dieu ait operées dans l'établissement de la Chrétienté du Japon; que ceux, dont il a bien voulu se servir pour un si grand ouvrage, ayent pû résister à une austérité de vie, dont l'excès ne pouvoit être excusé, que par la nécessité, qui les y avoit réduits. Il est vrai aussi, que rien ne contribua tant, que cette vie pénitente, & les travaux d'une si pénible Mission, à former ces Héros, qui ont soutenu avec tant de gloire la plus terrible persécution, qu'ait jamais essuyée l'Eglise de Jesus-Christ.

Tout étant concerté entre les Missionnaires, de la maniere, que j'ai dit, le Pere de Torrez retint avec lui Edoüard de Sylva, & Laurent, ce jeune Docteur Japonnois, que le Pere Xavier avoit reçu dans la Compagnie. Le Pere Gago partit pour Fucheo avec Fernandez; & Pierre d'Alcaceva fut renvoyé aux Indes, pour informer les Supérieurs du besoin pressant, qu'on avoit de Missionnaires au Japon. Il est vrai qu'on tiroit un secours infini des nouveaux Chrétiens, dont la plûpart, ainsi que je l'ai déja remarqué, étoient Catéchistes, aussitôt que Fidéles, & Dieu donnoit tant de bénédiction à leur zele, qu'en 1554. on comptoit jusqu'à quinze cent personnes baptisées dans le Royaume d'Arima, où aucun Missionnaire n'avoit encore pénétré. Il étoit très-ordinaire de voir des familles entieres recevoir le Baptême en un même jour. Naytondono Gouverneur d'Amanguchi ayant embrassé le Christianisme, plus de trois cent personnes, ses Alliez, ou ses Vassaux suivirent aussitôt son exemple; mais rien ne contribua davantage à faire entrer un grand nombre d'Idolâtres dans le sein de l'Eglise, que ce qui arriva dans ce même tems dans le Bungo à deux Bonzes fort célebres dans tout l'Empire.

Ils étoient venus exprès de Méaco à Fucheo pour voir les Docteurs Portugais, dont on parloit fort diversement dans tout le Japon, &

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

pour s'assûrer par eux-mêmes, si ce que la plûpart avoient publié de leur sainteté & de leur doctrine, avoit quelque fondement. Ils se donnerent tout le loisir d'examiner leur conduite, & celle des nouveaux Chrétiens; ils se rendirent très-assidus aux instructions, que ces Religieux faisoient tous les jours en public; & comme ils étoient sans passion & sans préjugez, & qu'ils avoient un desir sincere de connoître la vérité, ils conçurent bientôt une très-grande estime pour notre Religion. Ils ne laisserent pas d'entrer souvent en dispute avec le Pere Gago; mais ils le firent toujours avec une modération, qui les fit regarder au Missionnaire, comme gens, qui n'étoient pas éloignez du Royaume de Dieu: il espéra même bientôt qu'ils seroient un jour les défenseurs d'une Religion, qu'ils ne paroissoient combattre, que pour s'en mieux instruire.

Enfin un jour qu'il prêchoit dans une Place de la Ville, les deux Bonzes vinrent à leur ordinaire lui proposer de très-bonnes difficultez; il y répondit d'une maniere, qui les satisfit parfaitement; après quoi continuant son discours, comme il eut cité un passage de S. Paul, un des deux Docteurs lui demanda, qui étoit ce PAUL, sur l'autorité duquel il appuyoit si fort? Le Pere commença par lui raconter en peu de mots l'Histoire de l'Apôtre des Gentils; & il avoit à peine fini, que le Bonze prenant la parole, & se tournant vers l'assistance, s'écria: *Ecoutez, Japonnois, je suis Chrétien, & puisque j'ai imité Paul en combattant la Doctrine de* JESUS-CHRIST, *je veux l'imiter en la prêchant aux Infidéles: & vous, mon cher Compagnon,* ajoûta-t-il en s'adressant à l'autre Bonze, *suivez mon exemple, & comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions ensemble annoncer la vérité à ceux, qui ne la connoissent pas.* Ils se jetterent aussitôt l'un & l'autre aux pieds du Prédicateur, & le supplierent de les baptiser au plutôt. Le Pere ne crut pas devoir différer de leur accorder cette grace, il donna au premier le nom de PAUL, & au second celui de BARNABE', comme ils l'en avoient eux-mêmes prié.

Ils furent bientôt en état de travailler au salut des ames, & ils tinrent exactement la parole, qu'ils en avoient publiquement donnée. Paul surtout s'étudia tellement à se former sur son saint Patron, qu'on peut dire, qu'il étoit une copie vivante du Docteur des Nations. Tout ce que la pénitence a de plus austere, n'étoit pas trop rigoureux pour lui; on le voyoit sans cesse avec Barnabé, parcourant les Bourgs & les Villages, & semant le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondans, que le Ciel y concourut plus d'une fois par des prodiges. On peut bien juger avec quel chagrin les Ennemis de l'Evangile voyoient ce triomphe de la Foi. Ils essayerent encore de ruiner le crédit des Missionnaires par les calomnies les plus atroces, & n'y ayant pû réüssir, ils revinrent à vouloir persuader le public, que la morale des Chrétiens ne différoit point de la leur: mais cet artifice fut encore aussi inutile que la premiere fois, qu'ils l'avoient employé.

§. II.

Révolte dans le Bungo. Fernandez par son intrépidité sauve l'Etat. Providence singuliere du Ciel sur les Chrétiens. Le Supérieur des Jesuites des Indes passe au Japon. Ce qui l'y détermine. Il y arrive après bien des traverses. Nouvelles qu'il y apprend.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Une révolte, qui fut sur le point de renverser l'Etat, & mit le Roi de Bungo en danger de sa vie, fit courir un plus grand risque au Christianisme. Le bonheur & la résolution de Civan le tirerent de ce mauvais pas. Il marcha contre les Rebelles avec une promptitude, qui les déconcerta, & il les poussa avec une fermeté, qui leur fit tomber les armes des mains. Il se saisit lui-même des Chefs de la conspiration, & les ayant fait punir suivant la rigueur des Loix, la tranquillité fut bientôt rétablie partout. On accusa les Bonzes d'avoir eu beaucoup de part à ce soulevement; ; & cette accusation, dont ils ne se purgerent pas bien, acheva d'indisposer le Prince contr'eux, & leur fit grand tort dans le public. Le contre-coup en retomba sur la cause, qu'ils soutenoient, surtout quand on eut fait réflexion à la conduite des Chrétiens, qui témoignerent en cette occasion une grande fidélité pour leur Prince. Mais ce qui servit encore davantage à augmenter le crédit du Christianisme, ce fut l'intrépidité, que fit paroître Fernandez au plus fort du tumulte, & qui sauva le Royaume.

Le Roi enfermé, & en quelque façon assiégé dans son Palais, ne sçavoit trop, sur qui il devoit compter. Il ne faisoit pas sûr pour les Missionnaires de se montrer dans une Ville, où un puissant Parti étoit armé autant, & plus même contre-eux, que contre le Souverain : toutefois Fernandez, persuadé que le plus grand service qu'on pût rendre au Roi, étoit de l'instruire de l'état des choses, & convaincu que l'intérêt de la Religion demandoit qu'il s'exposât à tout pour le salut d'un Prince, qui en étoit le Protecteur, passa généreusement au travers des Troupes rebelles, entra dans le Palais, rendit compte au Roi de ce qui se passoit, & le mit en état d'agir, comme il fit, contre les Séditieux. Cette action, & le zele que les Fidéles firent éclater en cette rencontre pour leur Prince légitime, confirmerent Civan dans les sentimens d'estime & d'affection, où il étoit à l'égard du Christianisme. Il assûra même après sa victoire, qu'il croyoit en être uniquement redevable au Dieu, que le Pere Xavier lui avoit annoncé, & que dans le fort du péril il avoit mis en lui toute sa confiance.

Il arriva en cette rencontre une chose, qui ne fit pas moins d'impression sur le peuple, que la maniere inespérée, dont le Roi avoit triomphé de ses Sujets révoltez. Ce Prince ayant fait mettre le feu aux maisons des Coupables, un vent impétueux s'éleva tout à coup, & porta les flammes si loin, que tout le quartier fut consumé en un mo-

De J. C. 1554.
De Syn Mu. 2214.

ment, à l'exception de la maison d'un Chrétien ; d'autres disent, des Missionnaires, qui fut conservée seule au milieu de l'incendie. Le Roi ayant été averti en même tems, que les Peres avoient tous les jours à essuyer mille avanies de la part des Bonzes, fit publier, que leurs voisins lui répondroient de tout ce qui leur arriveroit de fâcheux, & cette menace eut son effet.

Tandis que ces choses se passoient au Japon, Pierre d'Alcaceva, que le Pere de Torrez avoit renvoyé aux Indes, pour y solliciter un renfort d'Ouvriers Apostoliques, étoit arrivé à Malaca avec un Gentilhomme du Roi de Bungo, qui alloit de la part de son Maître appuyer la demande du Missionnaire auprès du Vice-Roi. Il y apprit la mort du Pere Xavier, que son corps enterré deux fois dans la chaulx vive, y étoit demeuré incorruptible, & qu'on se disposoit à le transporter à Goa ; il fut même chargé de l'y conduire avec Jacques Pereyra, & après qu'il eut remis ce sacré dépôt entre les mains de ses Supérieurs, il s'acquitta de la commission, qui faisoit le sujet de son voyage. Dom ALPHONSE DE NOROGNA, qui gouvernoit alors les Indes Portugaises, ayant lû les Lettres, que lui remit l'Envoyé du Roi de Bungo, fut surpris des avantages, que ce Prince offroit de faire à la Religion Chrétienne, & le Pere MELCHIOR NUGNEZ BARRETTO, Vice-Provincial des Jesuites, étant entré dans ce moment chez lui : » que faites vous » aux Indes, mon Pere, lui dit-il, » si l'on peut compter sur ce que le » Roi de Bungo me mande : quand » tout ce que vous êtes ici de Reli» gieux de votre Compagnie, iriez » au Japon, vous ne seriez pas en» core assez pour recueillir l'ample » moisson, qui s'y prépare. » Rien ne pouvoit être plus au gré du Pere Nugnez, que cette invitation du Vice-Roi : » Monseigneur, lui ré» pondit-il, je venois pour consul» ter Votre Excellence sur ce voya» ge, que je me sens fort porté à » entreprendre. » Il y pensoit effectivement ; & voici ce qui lui en avoit fait naître la pensée.

De J. C. 1554.
De Syn Mu. 2214.

Fernand Mendez Pinto, celui-là même, dont nous avons parlé au commencement du Livre précédent, avoit eu de grandes liaisons d'amitié avec le Pere Xavier, & s'étoit trouvé avec lui à la Cour du Roi de Bungo. Las de mener une vie errante & toujours agitée, ou plutôt conduit par une inquiétude d'esprit, qui lui étoit naturelle, il songeoit à repasser en Portugal, & croyoit n'avoir point d'autre vûë en prenant ce parti, que de se retirer du tracas des affaires, pour aller joüir tranquillement dans sa patrie des grands biens, qu'il avoit amassez dans l'Orient. Avant que de s'embarquer pour l'Europe, il voulut mettre sa conscience en repos, & fit une confession générale au Pere Nugnez. Sa confession finie, il entretint quelque tems son Confesseur des grandes choses, qu'il avoit vû faire au Pere Xavier, & des miracles, que le Saint avoit opérez en plusieurs endroits des Indes & du Japon. C'étoit alors l'entretien de toute la Ville : la vûë du Corps de l'Apôtre, qui étoit encore exposé à la vénération publique, & auprès duquel il se faisoit tous les jours de nouveaux prodiges, tenoit tout le monde en ad-

De J. C. 1514.

De Syn Mu. 2214.

miration, & ceux qui avoient eu part à la confidence du Saint, ou qui étoient en état de faire connoître quelque circonstance de sa vie, qu'on ne sçavoit pas, ne pouvoient suffire à contenter sur cela la curiosité des Petits & des Grands, des Fidéles & des Idolâtres mêmes.

Pinto étoit de ce nombre. Il avoit vû le Pere Xavier en plusieurs endroits de l'Orient, & il ne pouvoit se lasser d'en parler. Après qu'il eut long-tems entretenu le Pere Nugnez de son illustre ami, il fit tomber la conversation sur l'éminente sainteté des Chrétiens du Japon, & sur les admirables dispositions, qu'avoit ce Peuple à embrasser le Christianisme; puis, comme il se fut apperçu que ce discours faisoit impression sur l'esprit du Vice-Provincial, se sentant lui-même extraordinairement émû; *Ah! mon Pere*, s'écria-t-il, *seriez-vous homme à aller au Japon prendre la place du Pere Xavier? je vous y accompagnerois volontiers: & que je m'estimerois heureux, si Dieu me faisoit la grace de répandre mon sang pour la gloire de son nom!* Le Pere surpris de ce discours, douta quelque tems, si Pinto parloit sérieusement. Pour s'en éclaircir, il lui exagéra les difficultez d'une Entreprise de cette nature, & lui fit comprendre, qu'une telle résolution ne devoit pas se prendre légerement. Pinto répondit, que rien ne l'arrêteroit, qu'il prévoyoit tout, & que c'étoit avec d'autant plus de connoissance de cause, qu'il avoit déja été sur les lieux, & qu'il ne pouvoit ignorer, à quoi il s'engageoit. Il ajoûta que son dessein étoit d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques Parens pauvres, qu'il y avoit; de fonder un Séminaire à Amanguchi, d'où la foi pourroit aisément se répandre par tout le Japon, & d'employer le reste de son bien aux frais du voyage, & en magnifiques présens pour les Princes du Japon, qui lui paroîtroient les mieux disposez à favoriser le Christianisme.

De J. C. 1554.

De Syn Mu. 2214.

Le Pere Nugnez, après avoir donné à son Pénitent le loisir de réfléchir encore sur ce qu'il proposoit, & pris les avis de tout ce qu'il y avoit à Goa de Personnes zélées & prudentes, ne douta plus que Dieu ne l'appellât au Japon. L'exemple du Pere Xavier, dont il occupoit la place, & qui ne s'étoit jamais arrêté à Goa; ce que le Saint lui avoit dit un jour à lui-même, qu'il le croyoit plus propre au Japon, que partout ailleurs; & le sentiment unanime de tous ceux, à qui il devoit, ce semble, s'en rapporter, l'avoient presque déterminé à ce voyage: le discours du Vice-Roi leva tout ce qui lui restoit encore de doute, & dès le même jour il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma pour l'accompagner le Pere GASPARD VILELA, homme d'un grand mérite, & Ouvrier infatigable, MELCHIOR & ANTOINE DIAZ, ETIENNE GOEZ, LOUIS FROEZ, qui n'étoient pas Prêtres, & cinq jeunes Orphelins, du nombre de ceux, qu'on élevoit dans le Séminaire de Sainte Foy. Il destinoit ces enfans à servir de Catéchistes aux Missionnaires, & il vouloit qu'ils apprissent de bonne heure la Langue Japonnoise. Plusieurs personnes de différens états, des femmes même de qualité voulurent se joindre à lui, & il eut toutes les peines du

De J. C. 1554. De Syn Mu. 2214.

monde à s'en débarasser. La Mission du Japon étoit le grand objet de l'attention de tout le monde, chacun vouloit avoir part à la conversion d'un Peuple si célebre, & qui paroissoit si propre au Royaume de Dieu, & il n'y eut pas une Personne aisée dans les Indes, qui ne voulût au moins y contribuer de ses biens; mais les Missionnaires n'avoient garde d'accepter ces offres pour une Entreprise, dont le désintéressement & la pauvreté évangélique devoient être le principal fondement.

Le Vice-Roi de son côté nomma Pinto son Ambassadeur auprès du Roi de Bungo, & lui fit délivrer de fort beaux présens pour ce Prince. Toute la Troupe Apostolique s'embarqua pour Malaca, où elle prit terre au mois de Juin de cette année 1554. Divers incidens, & une grande maladie, dont le Pere Nugnez y fut attaqué, l'y retinrent onze mois entiers, & le reste du voyage ne fut pas plus heureux. Les Missionnaires, après avoir essuyé plusieurs tempêtes, furent contraints de se réfugier dans le Port de Sancian; ils se rendirent ensuite à LAMPACAO Port de la Chine, où ils demeurerent jusqu'à Pâques de l'année 1556. puis ils passerent à CANTON, où le Pere Nugnez fit plusieurs tentatives inutiles pour introduire la Religion dans ce vaste Empire. Il entreprit même apparemment pour ce sujet plusieurs voyages dans le Pays; car je trouve dans quelques Mémoires, qu'il ne courut pas moins de risques sur terre, qu'il en avoit couru sur mer.

Cependant il avoit reçu pendant son séjour à Lampacao des Lettres de Goa, par lesquelles on le pressoit de revenir aux Indes: on lui en avoit aussi remis une de saint IGNACE, par laquelle le Fondateur de la Compagnie lui témoignoit n'approuver pas, que les Provinciaux & les Supérieurs Généraux entreprissent de ces longs voyages, qui les empêchoient de veiller aux affaires, dont ils étoient chargez; & il y a bien de l'apparence que ces Lettres lui auroient fait prendre le parti de rebrousser chemin, & de renoncer à une Expédition, que son Général n'approuvoit point, & contre laquelle il lui sembloit que le Ciel se déclaroit; mais l'arrivée d'Edoüard de Gama avec des Lettres de TAQUA NOMBO Roi de Firando, le fit encore une fois changer de résolution, & l'engagea à poursuivre sa route. Taqua Nombo avoit appris que le Pere Nugnez étoit en chemin pour le Japon; on l'avoit informé du grand crédit, que sa naissance (a), son mérite, & son emploi lui donnoient parmi les Portugais, & il crut que pour attirer dans son Port les Marchands de cette Nation, il falloit engager ce Religieux à faire un Etablissement dans ses Etats. Rien n'étoit plus obligeant, que la Lettre qu'il lui écrivit, & qu'il chargea Edoüard de Gama de lui rendre; il y faisoit les offres les plus avantageuses pour la Religion, il laissoit même entrevoir, qu'il n'étoit pas éloigné de se faire Chrétien, & il représentoit au Missionnaire, de quelle importance il étoit pour le Christianisme, de ne pas négliger une occasion si favorable de l'établir solidement dans un Royaume, que sa situation rendoit très-

De J. C. 1555-56. De Syn Mu. 2215-16.

(a) Il étoit de l'illustre Maison de BARRETTO.

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

propre à le faire pénétrer dans toutes les Provinces maritimes du Japon.

Rien n'étoit moins sincere, que cette conduite du Roi de Firando, Esprit double & rusé, & que le seul intérêt faisoit mouvoir ; mais toutes les apparences étoient en sa faveur, ou du moins on pouvoit croire, que les mêmes motifs, qui lui faisoient faire ces avances, l'engageroient toujours à les soutenir. La Lettre de ce Prince détermina donc le Pere Nugnez à passer outre malgré les Lettres des Jesuites de Goa, & celle de son saint Patriarche, qu'il crut pouvoir interpréter dans une occasion, où il lui paroissoit, qu'il y avoit tant à gagner, & si peu à risquer ; elle l'engagea même à prendre la route de Firando. Dès que la saison fut propre à naviger, il partit de Canton : c'étoit au mois de Juin de l'année 1656. mais les vents contraires ne lui ayant pas permis de gagner le Port, qu'il cherchoit, il voulut tourner du côté du Bungo. Il battit longtems la mer, & fut enfin contraint de prendre terre dans un endroit, qui dépendoit d'un Seigneur actuellement en guerre contre Civan, dont il étoit Vassal.

On lui dit à son arrivée, que le Bungo étoit dans la derniere désolation, que les Missionnaires y avoient été massacrez, & que le Roi étoit en fuite. Il s'apperçut d'abord qu'il étoit en Pays ennemi, & quoique le vent fût toujours contraire, & que la côte fût semée d'écueils, il se remit sur le champ en mer, & gagna enfin un Port du Bungo, d'où il se rendit par terre à Fucheo. Il y apprit ce qui avoit donné lieu aux bruits, dont nous venons de parler ; mais pour raconter par ordre ce qui s'étoit passé dans ce Royaume depuis les premiers troubles, que Civan avoit si heureusement pacifiez, il faut reprendre la chose de plus haut.

§. III.

Amanguchi pillé & brûlé. Irruption de MORINDONO *dans le Naugato. Maniere, dont on fait la guerre au Japon. Le Roi de Naugato est défait & tué. Nouveaux troubles dans le Bungo. Le Pere Nugnez voit le Roi. Avanture singuliere de Fernand Mendez Pinto.*

IL y avoit un peu plus de quatre ans, que Facarandono Roi de Naugato gouvernoit son Royaume plutôt en Pere, qu'en Souverain : Amanguchi sous une domination si douce avoit bientôt réparé ses ruines, & cette grande Ville étoit même devenuë plus florissante que jamais. Le Roi au milieu d'une paix si profonde, n'étoit pourtant pas sans inquiétude. Son élevation sur le Trône, n'avoit pas été généralement approuvée ; & quelques-uns des Grands Vassaux de la Couronne, qui n'y avoient point eu de part, avoient toujours constamment refusé de le reconnoître : de sorte qu'il y avoit dans l'Etat deux Partis, dont il étoit aisé de prévoir, que l'animosité mutuelle causeroit tôt ou

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

tard de grands désordres. Ce que l'on avoit appréhendé arriva; l'orage, après avoir quelque tems grondé, creva tout à coup; chacun courut aux armes, & avant que le Roi eût pû pourvoir à la sûreté de la Capitale, il s'y trouva deux Armées prêtes à s'entr'égorger.

Le Prince, pour qui il n'étoit pas sûr de paroître dans une si grande confusion, avant que de s'être bien assûré de ceux, qui lui étoient véritablement attachez, se vit obligé d'attendre dans une Forteresse, où il eut à peine le tems de se retirer, quelle seroit l'issuë de ces premiers mouvemens. Elle fût bien funeste, on en vint aux mains dans toutes les places, & dans toutes les ruës de la Ville; & après que de part & d'autre on se fut lassé de répandre du sang, quelques Soldats ayant mis le feu en divers quartiers de la Ville, plus de dix mille maisons furent réduites en cendres, avant qu'on eût eu le tems d'arrêter l'incendie. Un spectacle si triste desarma enfin les plus échauffez, & l'on ne songea plus de part & d'autre, qu'à garantir de l'embrasement, ce que les flammes n'avoient point encore consumé.

Mais Amanguchi n'avoit pas expié tous ses crimes, & la Justice divine ne jugea pas à propos d'en différer plus longtems le châtiment. Il n'y avoit gueres qu'un mois, que cette Ville avoit recouvré sa premiere tranquillité, lorsque MORINDONO, Prince voisin du Sacai, jeune, brave, entreprenant, & parent d'Oxindono, dernier Roi de Naugato, forma le dessein de profiter de la triste situation, où étoient les affaires de ce Royaume, pour venger la mort de ce Prince, qu'il croyoit être l'ouvrage des Partisans de Facarandono, & pour enlever à ce jeune Roi une Couronne, à laquelle il prétendoit avoir plus de droit, que lui. Il eut bientôt assemblé une Armée, qui se trouva fort leste, & avec laquelle il alla camper à une lieuë d'Amanguchi, où il reçut en peu de tems des renforts considérables, que le Roi de Chicugen, & quelques autres Princes du Ximo lui envoyerent.

De J. C. 1555-16

De Syn Mu. 2215-16

Il n'y avoit qu'une victoire, qui pût maintenir Facarandono sur le Trône; car outre l'état déplorable, où sa Capitale étoit réduite, on ne sçait au Japon, ce que c'est, que de faire traîner les guerres en longueur: temporiser, demeurer dans un Camp des mois entiers, pour attendre une occasion favorable, faire des marches, précisément pour s'observer, ou pour donner le change à l'Ennemi, se mettre à couvert derriere des lignes, ouvrir des tranchées, aller à la sappe; tout cela n'est gueres du goût des Japonnois, & s'ils n'ignorent pas absolument toutes ces ruses & ces regles de l'Art militaire, ils les mettent rarement en pratique. Les querelles entre les Souverains se terminent à peu près comme les différends entre les Particuliers, & les plus grandes Révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main. Ces prompts & subits revers de fortune, dont nous verrons tant d'exemples dans la suite de cette Histoire, viennent encore de ce qu'il n'y a presque point de Villes fortes dans cet Empire, & de ce que la plûpart des maisons y sont de bois. Le vernis & les peintures, qui rendent celles des personnes aisées si

propres & si riantes, & qui les conservent contre les injures de l'air, contribuënt aussi beaucoup à ces desolations fréquentes, ausquelles les plus grandes Villes sont si sujettes; car on peut bien juger, que quand le feu y a une fois pris, il n'est presque pas possible d'en approcher, pour l'éteindre, surtout dans le cas d'une irruption de l'Ennemi; & pour l'ordinaire dans ces occasions, il ne faut qu'une maison en feu, pour brûler tout un quartier, ou même toute une Ville.

Le Roi de Naugato comprit donc bien, qu'il ne falloit pas attendre dans une place plus qu'à demi ruinée un Ennemi puissant, qui y avoit de grandes intelligences. Il se mit à la tête de ce qu'il put rassembler de Troupes, & alla présenter la Bataille à Morindōno, qui ne la refusa point. Ce Prince avoit une Armée nombreuse, & composée de vieux Soldats; celle du Roi, formée à la hâte, n'étoit ni disciplinée, ni aguerrie; aussi fut-elle aisément défaite, & l'infortuné Facarandono perdit dans une seule action la Couronne & la vie (a). Morindono profitant de sa victoire, entra dans Amanguchi, qui ne fit point de résistance, en permit le pillage à ses Soldats, & fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva les Armes à la main. Les Chrétiens dans ce massacre furent encore moins épargnez que les autres, parce qu'on sçavoit leur attachement au parti de leur Prince légitime, & les Missionnaires eurent bien de la peine à se sauver dans le Bungo. Ils ne dûrent leur salut qu'au zele de quelques-uns de leurs Néophytes, qui risquerent tout pour les soustraire à la fureur des Victorieux.

Peu s'en fallut, qu'échappez de ce danger, ils ne retombassent dans un autre d'autant plus grand, que le Bungo étoit leur derniere ressource dans le Japon. On eut à peine appris dans ce Royaume ce qui venoit de se passer dans le Naugato, que le feu mal éteint de la derniere conspiration s'y ralluma tout à coup. Une nouvelle Ligue mieux concertée que la premiere, & formée avec un secret étonnant, éclata, lorsque la Cour ne pensoit à rien moins, & Fucheo se vit attaqué par une puissante Armée, avant que le Roi sçût qu'il y eût des mécontens dans son Royaume. Tout ce qu'il put faire dans une pareille surprise, fut de se sauver avec ses trésors dans une Forteresse, qu'il avoit à six lieuës de là, située sur le haut d'un rocher tout environné de la mer. Les Conjurez apprirent cette fuite avec bien du chagrin: elle rompoit toutes leurs mesures; & comme ils étoient persuadez que le Roi, qui étoit fort aimé de ses Sujets, ne tarderoit pas à se voir à la tête d'une Armée, contre laquelle ils ne se croyoient pas en état de tenir, ils se retirerent, & congédierent leurs Troupes.

Selon quelques Mémoires, le Pere de Torrez étoit à peine arrivé dans le Bungo, que le Roi fut averti d'une conspiration, qui se tramoit fort secretement contre lui, & qu'on se vit au moment de voir Fucheo subir le sort d'Amanguchi: mais la pré-

(a) On le crut ainsi d'abord assez communément; nous verrons néanmoins dans la suite que quelque tems après, il courut un bruit qu'il s'étoit sauvé; mais ce bruit ne paroît pas avoir été bien fondé.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

ence d'esprit de Civan le tira de ce mauvais pas. Il prévint les Rébelles, tomba sur eux au moment, qu'ils y pensoient le moins, leur tua sept mille hommes, & alla faire le dégât dans leurs terres; toutefois après cette Expédition, ne se croyant pas en sûreté dans sa Capitale, ou voulant s'épargner le chagrin d'en voir les environs tout en feu, il prit le parti de se retirer dans une Forteresse, qui passoit pour imprenable. Il n'y fut pas longtems sans s'appercevoir, qu'il avoit fait sagement de ne pas rester à Fucheo; il n'avoit pas connu tous les Mécontens, dont quelques-uns étoient restez armez; mais quand ils eurent appris sa retraite, ils congédierent leurs Troupes, & disparurent.

Quoiqu'il en soit, telle étoit à peu près la situation, où se trouvoit le Bungo, lorsque le Pere Nugnez arriva à Fucheo. Le Roi n'avoit pas encore jugé à propos d'y retourner, & l'on n'y étoit pas encore trop rassûré. Ainsi la conjoncture n'étoit nullement favorable aux desseins, qui avoient amené au Japon le Vice-Provincial. Pinto ne laissa pourtant pas d'aller trouver le Roi dans sa Forteresse. Il lui remit les présens, & les lettres du Vice-Roi des Indes, & il en fut parfaitement bien reçu. Civan parut très-sensible aux politesses de Dom Alphonse de Notogna; mais il le fut encore plus à la nouvelle de l'arrivée du Successeur du Pere Xavier dans ses Etats, & la joye qu'il en ressentit, lui faisant oublier que sa Capitale n'étoit pas encore une demeure bien sûre pour lui, il y retourna sur le champ, pour y recevoir le Pere Nugnez. Sa présence acheva de remettre l'ordre & la tranquillité dans cette Ville, & le Royaume commença dès-lors à joüir d'une paix, qui dura longtems, & qui fut très-avantageuse à la Religion.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

Le Roi fit ensuite avertir le Pere Nugnez, qu'il avoit une grande impatience de le voir, & ce Religieux ne différa pas un moment à se rendre au Palais. Les Portugais, qui se trouvoient à Fucheo, voulurent l'y conduire en cérémonie, & l'on prétend que tout s'y passa avec le même éclat, qu'on avoit vû à la premiere entrée du Pere Xavier. On ajoûte que le Vice-Provincial y étoit revêtu du même surplis, avec lequel on avoit enterré le Corps du Saint dans la chaulx vive, & qui étoit aussi entier, & aussi propre, que s'il n'eût jamais servi. Ce qui est certain, c'est que le Roi lui dit en l'embrassant, qu'il lui sembloit voir le saint Homme, qu'il avoit aimé comme un autre lui-même. Il le prit ensuite par la main, & le fit entrer avec Fernandez dans son Cabinet. Ils y furent au moins deux heures, & pendant tout ce tems-là, on n'y parla que de la Religion. Il ne se peut rien de plus fort, que ce que le Pere Nugnez dit au Roi par la bouche de son Compagnon, pour l'engager à se déclarer Disciple d'un Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection d'une maniere si sensible: & il parut bien par les fréquens soupirs, qui échapperent à ce Prince, que son cœur étoit touché, mais qu'il résistoit encore. Il répondit enfin, & tâcha de persuader au Pere, qu'il n'étoit, ni de la prudence, ni même de l'intérêt du Christianisme, qu'il fît sitôt une démarche d'un si grand éclat. Il protesta qu'il la feroit, quand il en

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

feroit tems, & qu'il se tenoit bien assûré que Dieu, qui connoissoit la droiture & la sincérité de ses intentions, disposeroit les choses de maniere, qu'elles tourneroient à sa gloire, & au bien de la Religion.

Le Pere Nugnez sentit bien qu'il seroit inutile d'insister davantage : il prit congé du Roi, & fit ensuite avec Fernandez quelques excursions dans le pays, où la ferveur des Chrétiens lui donna bien de la consolation ; mais sa santé altérée par les grandes fatigues, qu'il avoit essuyées pendant son voyage, ne lui permit pas de mener plus longtems la vie dure & austere, à laquelle les Missionnaires s'étoient réduits. Il vouloit pourtant aller trouver le Roi de Firando, qui l'avoit invité d'une maniere si pressante ; mais comme il se disposoit à ce voyage, il tomba dans une langueur, dont il ne lui fut pas possible de se remettre. Ainsi, contraint de retourner à Goa, sans avoir eu la consolation de convertir un seul Japonnois ; il comprit qu'il auroit fait plus sagement, de se rendre sans raisonner aux ordres de son Supérieur, que d'écouter un zele, qu'il devoit soumettre à l'obéissance. Il a depuis fait de grandes choses dans les Indes ; mais Dieu ne le vouloit point au Japon, & ne permit pas même que rien réüssît de tous les projets, qu'il avoit formez pour l'accroissement de cette Eglise ; car les grandes espérances, que Pinto lui avoit données, de se consacrer au salut des Japonnois, s'en allerent toutes en fumée. Mais pour achever le récit de ce qui regarde ce fameux Avanturier, il faut reprendre son Histoire, où nous l'avons interrompuë.

La nuit, qui précéda son départ de Goa, le Pere Nugnez, & les Religieux, qui devoient accompagner ce Pere au Japon, s'étant retirez dans une Chapelle consacrée à la sainte Vierge, ils y renouvellerent leurs vœux, suivant ce qui se pratique tous les six mois dans la Compagnie de Jesus. Au milieu de la cérémonie, Pinto, qui avoit voulu y être présent, se trouva tout à coup saisi d'un mouvement de dévotion assez extrordinaire, & sans se donner le loisir de réfléchir sur les suites de l'action, qu'il alloit faire, après que tous les Religieux eurent récité la formule de leurs vœux, il se mit à la réciter aussi à haute voix. Quelqu'un voulut l'arrêter, mais le Pere Nugnez fit signe de la main, qu'on le laissât achever, & il la prononça jusqu'au bout ; puis il ajoûta un quatriéme vœu, de consacrer sa personne & ses biens à la Mission du Japon. Quand il eut fini, le Pere Nugnez déclara, qu'il recevoit sa Profession : toutefois comme Pinto étoit nommé Ambassadeur du Vice-Roi, il fut résolu, qu'il ne changeroit point d'habit, qu'après qu'il se seroit acquitté de sa Commission. Cette facilité du Vice-Provincial parut irréguliere à quelques-uns ; & par malheur pour lui la suite le condamna. La ferveur du nouveau Religieux ne se rallentit pourtant pas sitôt ; elle dura pendant tout le voyage, & lui fit faire des actions vrayement héroïques. Il ne bougeoit des Hôpitaux, & l'on voyoit avec admiration un homme si opulent, devenu en un moment pauvre pour Jesus-Christ, s'appliquer avec charité, & avec humilité à rendre aux mala-

De J. C. 1556. De Syn Mu. 2216.

des les services les plus vils. Les Infidéles mêmes faisoient sur une conduite si édifiante des réflexions très-avantageuses à la Religion Chrétienne.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux, qui commençant à goûter Dieu, veulent marcher sans guide dans la voye de la perfection, avoit pris un mouvement de dévotion sensible, pour une inspiration céleste; & sans consulter, ni ses forces, ni son courage, s'étoit imposé des obligations, qu'il n'étoit pas capable de remplir : il soupira bientôt après la liberté, dont il avoit si légerement fait le sacrifice; & comme il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens, il fallut enfin le dispenser de ses vœux. Il retourna aux Indes avec le Pere Nugnez, & comme il ne pouvoit plus y demeurer avec honneur, après une équipée, qui le faisoit montrer au doigt; il repassa bientôt après en Portugal. Il y fit imprimer une Relation de ses voyages, qu'on lit avec bien du plaisir, & qui a été traduite en plusieurs Langues; mais il s'est bien gardé d'y apprendre au public l'avanture, dont je viens de parler, & que j'ai tirée de Mémoires fort sûrs.

De J. C. 1556. De Syn Mu. 2216.

§. IV.

Etat florissant de l'Eglise du Japon. Missionnaires dans le Firando. De quelle maniere ils y sont reçûs. Conquêtes du Roi de Bungo. Progrés de la Religion. Troubles dans le Firando. Premier Martyr du Japon.

LA perte de cet inconstant, si ç'en fut une pour la Compagnie de JESUS, fut bientôt avantageusement réparée. Le Pere Nugnez, avant son départ du Japon, reçut parmi les Enfans d'IGNACE, & laissa sous la conduite du Pere de Torrez, GUILLAUME, & RUYS PEREYRA, deux de ces jeunes Séminaristes, qu'il avoit amenez de Goa; & ils ont depuis rendu de très-grands services à cette Eglise. Mais la plus précieuse acquisition, qu'il fit pour son Ordre, fut celle de LOUIS ALMEYDA, qui étoit arrivé depuis peu de Firando à Fucheo, pour le sujet que je vais dire.

Edoüard de Gama ayant moüillé une seconde fois dans le Port de Firando, & prévoyant qu'il y resteroit quelque tems, souhaita d'avoir un Prêtre, qui administrât les Sacremens à son Equipage. Tous les Missionnaires du Japon étoient alors réünis dans la Capitale du Bungo, ainsi que je l'ai déja remarqué, & l'on compte de Firando à Fucheo quarante-cinq lieuës en droiture, & quatre-vingt-dix, en faisant tout le chemin par mer. Gama proposa ce voyage à Loüis Almeyda, qui l'accepta sans peine, & qui n'eut pas lieu de s'en repentir. C'étoit un Gentilhomme Portugais, âgé d'environ trente ans, d'un beau naturel, & d'un bon esprit. Il avoit assez peu d'études; mais il s'étoit fort appliqué à la Chirurgie & à la Médecine, & il étoit plus que médiocrement habile dans ces deux Arts. Il sentoit néanmoins depuis quelque tems un grand dégoût pour la vie qu'il me-

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

noit, & il voulut profiter de l'occasion, que lui fournissoit son Capitaine, pour se mettre l'esprit en repos. Arrivé à Fucheo, il fit sous la conduite du Pere Balthazar Gago, les Exercices de saint Ignace; & pendant sa retraite, il résolut de quitter le monde, & de se dévoüer tout entier au service de Dieu, & au salut des ames. Avant que d'exécuter cette résolution, il employa cinq mille écus, en quoi consistoit tout son bien, à bâtir dans Fucheo deux Hôpitaux; l'un pour les enfans, que la pauvreté de leurs Parens exposoit à perdre la vie au moment même, qu'ils commençoient à voir le jour; l'autre pour les Lépreux, dont le nombre est assez grand au Japon, & qui y sont fort abandonnez; & cette charité charma tellement le Roi de Bungo, qu'il fonda ces mêmes Hôpitaux avec une libéralité digne de son grand cœur.

On peut juger si avec tant de secours le Christianisme étoit florissant dans ce Royaume. Il est vrai, qu'il ne se pouvoit rien ajoûter à l'éclat, que jettoit partout la piété des Fidéles, aussi mériterent-ils que le Ciel confirmât leur foi par des miracles. Je me contenterai d'en rapporter deux, sur l'autorité de Fernandez, qui en fut témoin. Un Chrétien voyant sa fille prête à mourir d'une maladie, qui venoit de lui enlever son fils, fut inspiré de s'adresser à Dieu, pour obtenir de sa bonté ce qu'il n'espéroit plus des remedes humains. Il recommanda à la Malade de mettre toute sa confiance en la divine miséricorde, & il joignit ses prieres à celles de cette enfant. Elles furent exaucées, dès le lendemain la petite fille fut parfaitement guérie. L'autre miracle a quelque chose de plus marqué; parmi les Catéchumenes, il y en avoit un, qui étoit né aveugle, le Sacrement de la Régénération en lui décillant les yeux de l'ame, lui ouvrit aussi ceux du corps.

Cependant pour satisfaire au désir d'Edoüard de Gama, le Pere de Torrez fit partir pour Firando le Pere Gago, Jean Fernandez, & le Bonze Paul, qui sans être lié aux Missionnaires par aucun engagement, n'en étoit pas moins à leur disposition, & embrassoit avec ardeur toutes les occasions de gagner des ames à Jesus-Christ. Le dessein du Supérieur, en envoyant de si bons Ouvriers dans ce Royaume, n'étoit pas seulement qu'ils travaillassent à la sanctification des Portugais, mais il étoit bien aise de profiter de cette occasion, pour répondre à l'empressement, que le Roi de Firando avoit si souvent témoigné de voir des Prédicateurs de l'Evangile établis dans ses Etats; d'autant plus qu'il prévoyoit bien que le Port de Firando, étant un des plus commodes du Japon, il seroit toujours le plus grand abord des Navires Européens.

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

Les Missionnaires partirent de Fucheo au commencement de l'année 1557. Taqua Nombo les reçut de la maniere du monde la plus gracieuse; il leur dit, qu'il ne lui manquoit plus que le nom de Chrétien, qu'il l'étoit dans le cœur, qu'ils lui feroient plaisir de convertir tous ses Sujets, & qu'il ne seroit pas le dernier à recevoir le Baptême. C'étoit trop dire, pour en être cru, & les Serviteurs de Dieu ne se laisserent point prendre aux discours peu

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

sinceres de ce Prince intéressé ; mais ils jugerent à propos de dissimuler leurs soupçons, & de profiter de la disposition favorable, où le mettoient la présence des Portugais, & le désir qu'il avoit de fixer leur Commerce dans ses Etats. D'ailleurs, ses Sujets ne demandoient qu'à être instruits ; & peu de tems après, on en baptisa en un jour jusqu'à trois cent. Le Roi en témoigna une très-grande joye, & voulut la faire paroître publiquement par une Fête, qu'il donna aux Missionnaires, & à tous les Chrétiens.

Les affaires de la Religion étoient en cette situation, lorsque le Roi de Bungo se crut sur le point de voir encore une fois son Royaume agité de troubles domestiques, mais ses craintes se dissiperent bientôt : il fit si bonne contenance, & mit si bon ordre à tout, que ceux, qui avoient envie de broüiller, ne voyant nulle apparence de réüssir, ne jugerent pas à propos de se démasquer. Le Roi de son côté ne crut pas qu'il fût de la prudence de faire des recherches, qui l'engageant à punir des Factieux cachez, les obligeroient peut-être à lever le masque, par la néceßité de se défendre, & leur feroient trouver des forces dans leur désespoir. Il eut tout lieu de s'applaudir d'une conduite si sage, & tout le monde se tint dans le devoir. Alors se voyant maître absolu chez lui, il songea sérieusement à venger la mort du Roi de Naugato son frere.

Il fit ses préparatifs avec une promptitude extrême, & un si grand secret, qu'il parut en Campagne avec une armée de soixante mille hommes, avant qu'on fût informé de son dessein dans le Naugato. L'Usurpateur surpris n'eut pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'il pût tenir contre une si grande Puissance. Il se retira dans les Montagnes, où il auroit été facile de l'affamer, si le Dairy n'eût offert sa médiation pour un accommodement. Elle fut acceptée, & la paix se fit au grand avantage de Civan. Morindono demeura Roi de Naugato ; mais il perdit toutes ses autres terres, & ses Alliez furent dépoüillez des leurs. Par-là Civan acquit, ou recouvra quatre Royaumes ; car en rapprochant ce trait d'Histoire, qui n'est pas bien développé dans les Relations de ce tems-là, de ce que nous avons dit au commencement du Livre précédent, sur l'autorité de Fernand Mendez Pinto, à sçavoir que les Rois de Bungo se prétendoient Souverains de toute cette partie du Ximo ; il y a bien de l'apparence que les Princes, qui furent dépoüillez de leurs Etats par la Sentence arbitrale du Dairy, étoient, ou des Usurpateurs, ou des Sujets révoltez contre leur Seigneur légitime, qui avoient voulu profiter des troubles du Naugato, pour affoiblir la Maison Royale de Bungo, & en se liguant avec Morindono, s'assûrer un appui, qui les maintînt dans leur usurpation. Quoiqu'il en soit, la Religion Chrétienne tira un grand avantage d'un évenement, qui mettoit le Roi de Bungo en état de donner la Loi à tout le Ximo ; & en effet, elle s'étendit bientôt, non seulement dans les Provinces soumises à Civan, mais encore dans tous les Royaumes voisins.

Les Missionnaires trouvoient toujours dans ce Prince quelque chose

De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

se de plus qu'une protection puissante, & sur laquelle ils pouvoient compter, il vouloit encore qu'ils le regardassent comme leur Ami, & il agissoit avec eux, comme de particulier à particulier. Tous les Chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, recevoient aussi dans toutes les occasions des marques de sa bonté ; il s'en falloit bien qu'il conservât à leur égard ce faste & ces manieres hautes, dont les Souverains du Japon se défont si rarement. Il donnoit aux plus petits un accès facile auprès de sa personne ; & ce qui dans ces Isles passe pour une très-grande marque de considération, il les appelloit ordinairement tous par leurs noms. Il reçut vers ce même tems de nouveaux présens du Vice-Roi des Indes, à qui il en envoya de son côté d'une richesse, & d'une magnificence extraordinaire ; & il y joignit des Lettres très-pressantes à ce Seigneur, pour l'engager à lui fournir le plus qu'il seroit possible, d'Ouvriers Apostoliques.

Taqua Nombo continuoit aussi à faire bon visage aux Missionnaires ; & à la faveur de ces démonstrations, la Chrétienté du Firando devint en très-peu de tems une des plus nombreuses, & des plus ferventes du Japon. Ce qui avança davantage les affaires de la Religion dans ce Royaume, ce fut la conversion d'un Prince de la Maison Royale, qui fut baptisé avec la Princesse sa femme & un de ses freres : il reçut au Baptême le nom d'ANTOINE, & nous le verrons dans toutes les occasions, qu'il eut de faire éclater sa foi & son zele, se comporter en homme, persuadé que Dieu n'a élevé les Princes au-dessus des autres hommes, que pour en faire de plus utiles instrumens de sa gloire. Personne n'a fait plus d'honneur à la Religion dans ces Isles, & n'a peut-être travaillé plus efficacement à y étendre le Christianisme. Il étoit Seigneur des Isles de TACUXIMA & d'IQUISEUQUI ; aussitôt après son Baptême, il y mena un Missionnaire, & l'y seconda si bien prêchant lui-même, & ne dédaignant aucune des fonctions du Ministere Evangélique, qu'en moins de deux mois, on y comptoit jusqu'à quatorze cent Chrétiens, & plusieurs Eglises bâties à ses frais.

Le Bonze Paul eut grande part à ces succès, mais il ne ménagea point assez ses forces, & il fut bientôt la victime de son zele. Il tomba malade, & jugeant que Dieu le vouloit appeller à lui, il témoigna qu'il souhaitoit de mourir entre les bras du Pere de Torrez. Il n'y avoit pas encore, à ce qu'il paroissoit, aucun danger à lui accorder cette consolation, & il y auroit eu de la dureté à la lui refuser ; on l'embarqua sur un Bâtiment, qui alloit à Fucheo ; & à peine y fut-il arrivé, que les Médecins l'avertirent qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il en témoigna une joye, qui ne se peut exprimer ; il reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec des transports d'amour, dont les Saints sont seuls capables ; & peu de tems après, il alla recevoir dans le Ciel la récompense dûë à ses travaux & à son éminente vertu, que Dieu avoit autorisée par plus d'un évenement miraculeux.

Cette mort & le départ du Pere Gago, qui avoit été appellé dans

De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

le Chicugen, avoient laissé Fernandez seul dans le Firando. Le Pere GASPAR VILELA fut envoyé à son secours, & trouva cette Chrétienté dans une situation à faire espérer que le Royaume entier alloit se déclarer pour Jesus-Christ. Tous ces Néophytes étoient Catéchistes, & l'on ne pouvoit suffire à baptiser ceux, qu'ils gagnoient à l'Evangile. Le Pere Vilela passant un jour dans une ruë de Firando, apperçut un enfant, qui accouroit pour lui parler; il l'attendit, & dès que l'enfant fut à portée de se faire entendre, il demanda le Baptême: le Pere lui répondit, qu'il le baptiseroit dès qu'il seroit suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'enfant, *car je sçai tout ce qu'il faut sçavoir pour cela*. Le Pere l'interrogea, & trouva qu'il disoit vrai; il vouloit pourtant le remettre au lendemain, mais l'enfant protesta, qu'il ne bougeroit point de la place, qu'il n'eût obtenu ce qu'il souhaitoit, & il fallut le contenter. Quelques jours après, le Pere Vilela fut fort étonné de voir son petit Néophyte, qui lui amenoit son pere, sa mere, ses freres, & ses sœurs, qu'il avoit convertis, & parfaitement instruits de nos Mysteres.

Les Bonzes de Firando voyoient avec le chagrin, qu'on peut bien imaginer, ces progrès de la Religion, & la prévention du peuple en faveur des Missionnaires; ils crurent d'abord, comme avoient fait ceux de Fucheo, & d'Amanguchi, qu'il n'y avoit point de remede plus efficace contre ce prétendu mal, que de convaincre une bonne fois les Docteurs étrangers dans une dispute réglée; mais comme ils ne se tirerent pas avec honneur des premieres Conférences, ils jugerent que le plus court étoit de décrier les mœurs & la conduite de ceux, dont ils étoient eux-mêmes forcez de publier le sçavoir. Ce second expédient n'ayant point encore eu le succès, qu'ils en attendoient, ils entrerent en fureur: ils la déchargerent d'abord sur une Croix, au pied de laquelle les Chrétiens avoient accoutumé de faire leurs prieres, & ils la firent abattre pendant la nuit. Le Ciel ne laissa point une telle impiété sans châtiment; néanmoins par l'indiscrétion des Fideles, cette action eut des suites fâcheuses pour la Religion; quelques Néophytes suivant avec trop de chaleur le premier mouvement, qui les saisit à la vûë de leur Croix renversée, allerent mettre le feu à une Maison des Bonzes, tirerent les Idoles d'un Temple, qui en étoit proche, en brûlerent une partie, & jetterent les autres à la mer. Les Bonzes accoutumez à voir les Chrétiens souffrir patiemment les plus grandes injures, ne s'étoient point attendus à ces marques de leur ressentiment; ils n'en furent pourtant pas aussi fâchez, qu'ils feignirent de l'être, & ils se promirent bien d'en tirer un grand avantage. Après avoir délibéré entre eux sur ce qu'il convenoit de faire en cette rencontre, ils prirent le parti d'aller trouver le Roi, & lui firent demander une audience; ils l'obtinrent; & après avoir fait à ce Prince une peinture très-vive de l'entreprise des Chrétiens, ils le conjurerent de venger les Dieux & leurs Ministres, & demanderent que le Pere Vilela fût banni pour toujours du Royaume.

De J. C. 1558. De Syn Mu. 2218.



De J. C. 1558.
De Syn Mu. 2218.

Le Roi, qui appréhenda, ou feignit d'appréhender quelque trouble, les assûra qu'ils seroient contens, & dès qu'il les eut congédiez, il fit prier le Pere Vilela de s'absenter pour quelque tems, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, dont il ne pourroit pas le garantir; ajoûtant qu'il seroit le maître de revenir, dès que les esprits ne seroient plus si échauffez. Le Missionnaire, qui connoissoit ce Prince, & le sçavoit au moins très-éloigné de faire un coup d'autorité en sa faveur, vouloit partir sur l'heure même, mais le Prince Antoine ne put souffrir cette espece de triomphe de ceux, qui avoient eu le premier tort. Il va trouver le Roi, lui demande, s'il y a bien pensé de faire sortir de ses Etats, un homme de mérite, que lui-même y a invité, & cela, pour satisfaire le ressentiment d'une troupe de Prêtres séditieux, qui ont contrevenu aux ordres de leur Souverain, en insultant des Etrangers, qu'il avoit pris sous sa protection. Il tâcha surtout de picquer le Roi d'honneur, en lui faisant comprendre jusqu'à quel point les Bonzes porteroient leur insolence, dès qu'ils auroient compris qu'il les craignoit; mais il ne sçavoit pas que Taqua Nombo se trouvoit dans des circonstances, où il lui importoit de ménager ces Religieux idolâtres.

Un Seigneur, parent ou allié de ce Prince, avoit fait la guerre au Roi de Bungo, & s'étoit vû contraint de subir la Loi du Vainqueur, qui l'avoit dépoüillé de ses Etats. Civan, informé que le Firandois avoit sous main donné du secours à son Ennemi, se préparoit à entrer en armes dans le Firando; Taqua Nombo avoit besoin de toutes ses forces pour soutenir la guerre contre un Prince puissant & victorieux; & il crut que c'étoit là une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi accréditez, & aussi séditieux que les Bonzes. Dans le même tems, le Pere Vilela reçut une Lettre du Roi de Bungo, par laquelle ce Prince lui mandoit de sortir incessamment du Firando; il ne lui en marquoit point la raison, mais le Missionnaire l'apprit peu de jours après du Pere de Torrez: c'étoit la même, que nous venons de rapporter; il fut donc obligé d'abandonner son Eglise; il la confia à Fernandez, que le Prince Antoine retira dans ses Isles. Il parut bien dans la suite aux traitemens, que le Roi de Firando fit aux Chrétiens, qu'il n'avoit jamais aimé leur Religion, mais ils demeurerent inébranlables dans la Foi, & leur constance leur mérita la gloire de donner à l'Eglise le premier Martyr, qui ait arrosé le Japon de son sang.

Ils avoient dressé une nouvelle Croix à quelque distance d'une des portes de la Ville, & ils y alloient tous en commun faire leurs prieres à certaines heures. Une femme esclave, dont le Maître étoit Idolâtre zélé, y alloit fort régulierement, quoique son Maître le lui eût défendu. Un jour, qu'il apprit qu'elle y étoit retournée, il s'emporta fort contre elle, & lui jura qu'il lui en coûteroit la vie, si elle continuoit dans sa désobéïssance; elle lui répondit, que la mort ne faisoit pas peur aux Chrétiens, qu'elle continueroit à le servir avec la même

De J. C. 1559. De Syn Mu. 2219.

fidélité, dont elle lui avoit donné jusques-là des preuves certaines; mais qu'elle ne devoit pas manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, qui étoit son premier Maître, & dès le lendemain elle se rendit comme les autres à la Croix. L'Idolâtre entra en fureur, dès qu'il le sçut, & courut après elle; il n'étoit pas encore bien loin, qu'il l'apperçut qui revenoit; il tira aussitôt son sabre, & l'attendit. La généreuse Chrétienne s'approcha de lui sans s'émouvoir, se mit à genoux, & lui présenta sa tête, que le Barbare lui abattit d'un seul coup. Les Chrétiens enleverent son corps, & lui donnerent une sépulture honorable, en rendant graces à Dieu de la constance, qu'il lui avoit inspirée, & s'animant à imiter son exemple.

§. V.

Le Roi de Firando contraint de payer tribut au Roi de Bungo. L'ancien Roi de Chicugen attaque Facata. Les Bonzes lui en ouvrent les portes. Ce que les Missionnaires eurent à souffrir dans cette révolution. Affection des Chrétiens pour ces Religieux.

L'Année suivante, les Troupes Bungoises entrerent dans le Firando, & Taqua Nombo, après s'être assez bien défendu pendant quelque tems, ne put éviter le sort qu'avoient eu ses Alliez, qu'en se soumettant à payer un tribut à son Ennemi, lequel étendoit insensiblement sa domination, & répandoit la terreur de ses armes jusqu'à l'extrêmité Occidentale du Japon; mais il perdit bientôt plus qu'il ne venoit d'acquérir. Le Pere Vilela étoit à peine arrivé à Fucheo, où le Pere de Torrez l'avoit rappellé, qu'il y fut joint par le Pere Gago, lequel fut obligé de se sauver de Facata, pour les raisons, & de la maniere que je vais dire. Ce Missionnaire assisté de Guillaume Pereyra, prêchoit avec succès l'Evangile dans le Chicugen, dont Facata est la Capitale; & cela par la protection du Roi de Bungo, à qui nous avons vû, que ce Royaume avoit été cédé par le Traité d'Amanguchi. Ce n'étoit pas la moindre des nouvelles acquisitions de Civan. Le Chicugen situé dans la partie septentrionale du Ximo, est une des plus riches contrées de cette grande Isle; & Facata bâtie à l'entrée d'une grande plaine sur le bord de la Mer, a un assez bon Port, & des plus fréquentez du Japon, éloigné d'environ vingt lieuës de Firando, & de cinquante du Bungo.

Civan avoit donné à ce Royaume un Gouverneur, qui y rendit bientôt la nouvelle domination odieuse; & comme les fautes des Officiers & des Ministres, quand elles ne sont, ni punies, ni réparées, deviennent celles des Princes, un des meilleurs Rois, qu'ait jamais eu le Japon, passoit dans le Chicugen pour un Tyran. Le Prince, qui avoit été dépoüillé de cet Etat, fut bientôt informé du mécontentement des Peuples, & lorsqu'on y pensoit le moins, assisté de Morindono, dont l'alliance lui avoit été jusques-là si

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

funeste, il entra dans le Chicugen avec une assez bonne Armée, & vint insulter Facata. Le Commandant, quoique surpris, fit si bonne contenance, & sçut si bien retenir les Habitans dans le devoir, en leur représentant les horreurs, où est exposée une Ville forcée, que l'Ennemi ayant voulu tenter l'escalade, fut repoussé partout.

La Place étoit conservée au Roi de Bungo, si le Gouverneur avoit connu tous ceux, dont il devoit se défier, & s'il s'étoit surtout mis en garde contre les entreprises des Bonzes : mais la nuit suivante, ces Prêtres Idolâtres, qui ne pouvoient souffrir la domination d'un Prince Protecteur déclaré du Christianisme, ouvrirent les portes de Facata, & y introduisirent leur ancien Roi, qui y entra comme dans une Ville prise d'assaut, & en donna le pillage à ses Troupes. Le Gouverneur se sauva dans la Citadelle, où il fut forcé, & passé au fil de l'épée, avec tous ceux, qui l'y avoient suivi. Alors toute l'attention des Bonzes fut à empêcher que les Missionnaires ne leur échapassent, & à animer le peuple & les Soldats contr'eux. Ils faisoient observer à tout le monde, que dans tous les endroits, où ces Docteurs Etrangers avoient voulu établir leur Religion, la guerre & la désolation les y avoient suivis: Amanguchi deux fois pris & brûlé, Fucheo nageant dans le sang de ses Citoyens, le Firando plein de troubles & de factions ; enfin Facata, qui jusqu'à ce jour n'avoit jamais vû sa tranquillité altérée par la moindre émeute, devenu tout à coup un lieu d'horreur, fournissoient un grand champ à leurs invectives ; mais ils se donnoient bien de garde d'ajoûter, qu'ils étoient eux-mêmes les Auteurs de tous ces désordres, & qu'on ne les devoit attribuer, qu'à la haine, qu'ils portoient au Christianisme, ou plutôt à leur jalousie, à laquelle ils comptoient pour rien de sacrifier l'Etat.

Cette réflexion étoit pourtant ici d'autant plus aisée à faire, que la perte & la désolation de Facata étoient visiblement leur ouvrage. Mais on ne la fit pas, & il n'est pas aisé de comprendre, combien leurs discours irriterent toute la Ville contre les Ministres de l'Evangile. On courut sur l'heure mettre le feu à leur logis, qui fut en moins de rien réduit en cendres avec leur Eglise ; on porta la fureur jusqu'à combler un puits, qui leur avoit fourni de l'eau, & jusqu'à enlever la terre du lieu, qu'ils avoient occupé ; comme si elle eût été maudite, & profanée par leur séjour. Un Gentilhomme, qui avoit tout quitté pour ne vacquer qu'à Dieu & à son salut, & qui s'étoit retiré chez eux, où il menoit une vie plus angélique qu'humaine, fut cruellement massacré, & ils auroient subi le même sort, si de bonne heure ils ne s'étoient soustraits à l'orage, qu'ils avoient prévû quelque tems avant qu'il crevât.

Le Pere Gago avoit fait embarquer à la faveur des ténebres Jean Fernandez, qui l'étoit venu joindre depuis peu, avec tous les ornemens de l'Eglise & les Vases sacrez, dans un Bâtiment, que la Providence avoit fait rencontrer dans le Port. Pour lui, son Compagnon Pereyra, un Catéchiste Japonnois, nommé SYLVESTRE, & un Portugais, qui demeuroit avec eux, ils ne voulurent

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

pas s'éloigner des Chrétiens, ils se contenterent de se bien cacher; mais comme on fit réflexion, qu'ils ne pouvoient éviter à la fin d'être découverts, & qu'ils s'apperçûrent bien eux-mêmes du danger, auquel ils exposoient ceux, qui les avoient retirez, ils se virent contraints de passer dans un second Navire, qui étoit moüillé à une demie lieuë de la Ville. Ils y furent reçus d'une maniere à leur faire juger qu'ils n'y seroient pas plus en sûreté, que dans la Ville même. Il n'est sorte d'insultes, & de mauvais traitemens, qu'ils n'eussent à essuyer de tous ceux, qui composoient l'Equipage, & cela dura quatre jours.

On apprit enfin à Facata, qu'ils étoient dans ce Navire, & on y envoya trois Barques chargées de Soldats, pour les prendre. Il s'étoit répandu un bruit, qu'ils avoient de grandes richesses, & l'espérance de tirer d'eux une grosse rançon, étoit la seule raison, qui avoit empêché le Patron du Navire de les immoler d'abord à la fureur du Peuple. Cette même opinion fut encore ici leur salut. Les Soldats leur demanderent où étoit leur argent? ils répondirent qu'ils n'en avoient point, & qu'on ne leur avoit laissé, que ce qu'ils avoient sur le corps. Effectivement le Capitaine du Navire leur avoit enlevé tout ce qu'ils avoient, qui se réduisoit à très peu de chose. Les Soldats de Facata se le firent donner par force, puis retournerent vers les Missionnaires, qu'ils mirent presque tous nuds : il faisoit toutefois un très-grand froid, quoiqu'on fût au mois d'Avril. On les fit ensuite passer dans une des Barques, où le Pere Gago fut reconnu par un Japonnois de ses amis, qui lui donna de quoi se couvrir : du reste ils reçûrent toutes sortes de mauvais traitemens de ceux, qui les gardoient. Ce fut bien pis encore, quand ils furent à terre; les Soldats, qui se rencontrerent sur le Port, voulurent avoir leur part de la dépoüille, & les Serviteurs de Dieu faillirent à être les victimes de la querelle, qui s'éleva à ce sujet; ils en furent pourtant quittes pour être mis encore tout à fait nuds, & pour bien des insultes & des menaces.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

La Canaille s'étoit attroupée autour d'eux, & ils s'attendoient à tout moment à être égorgez, mais Sylvestre ayant trouvé le moyen de s'échapper, alla avertir un Chrétien fort accrédité dans la Ville du danger, où les Missionnaires se trouvoient; celui-ci ne perdit point de tems, il leur porta des habits, fit retirer tout le monde, & les mena chez lui. Il alla ensuite chez le Commandant, de qui il obtint à force de présens la permission de les garder. Pereyra avoit été emmené par un Soldat, le généreux Chrétien le fit chercher, & l'ayant trouvé, il donna vingt écus au Soldat, qui le lui remit entre les mains. Les Prisonniers resterent quelques jours dans cette maison, où l'on n'omit rien pour les refaire de tant de fatigues, & de mauvais traitemens; leur Hôte les confia ensuite à un de ses amis, dont la maison étoit encore plus sûre, que la sienne, & ils y demeurerent deux mois. Après tout, tant qu'ils restoient à Facata, ils ne pouvoient compter sur rien; mais la difficulté étoit d'en sortir. Le Pere Gago écrivit au Pere de Torrez, pour lui apprendre sa situation, & le prier de

lui envoyer des chevaux dans un endroit, qu'il lui marqua. Cela fut exécuté dans le moment ; & lorsque le Pere Gago eut avis que les chevaux étoient au rendez-vous, il s'y transporta enveloppé, aussi bien que ses Compagnons, dans des especes de Cappes, dont les femmes usent quelquefois en ce pays-là ; ils passerent ainsi sans être reconnus, & rencontrerent les chevaux conduits & escortez par un grand nombre de Chrétiens, résolus d'aller, s'il étoit nécessaire, jusqu'à Facata, & d'enlever de force les Serviteurs de Dieu, ou de périr à la peine.

Leur joye fut grande, lorsqu'ils les apperçûrent; ils avoient apporté avec eux quantité de rafraîchissemens, & cette précaution ne fut pas inutile. Quand les Missionnaires furent à cinq ou six lieuës de Fucheo, ils commencerent à rencontrer des troupes nombreuses de Fidéles, qui venoient au-devant d'eux, & à chaque fois il falloit entrer dans des tentes, que ces bonnes gens avoient dressées à côté du grand chemin, & s'y rafraîchir, ou s'y reposer. Plus ils approchoient, & plus la foule grossissoit; on auroit dit qu'il n'étoit resté personne dans la Ville, & toutes les Campagnes retentissoient de cris de joye, & d'actions de graces au Seigneur Dieu, qui sçait délivrer ses Serviteurs des plus grands dangers par des voyes, qui ne sont connuës que de lui. Les Missionnaires entrerent ainsi dans Fucheo comme en triomphe ; & parce qu'on sçavoit, qu'ils avoient tout perdu, il n'y eut pas un Chrétien, qui ne leur offrît son présent. Les uns leur apportoient de l'argent, les autres de l'étoffe & du linge, ceux-ci de la Vaisselle de Porcelaine, ceux-là de petits meubles à leur usage ; il n'est pas concevable, jusqu'où on porta l'attention, mais rien ne les touchoit au prix de l'affection, avec laquelle tout cela se faisoit.

§. VI.

Description du Lac d'Oïtz, ou d'Omi, & de la Montagne de Iesan. *Un Bonze de Iesan demande un Missionnaire au Pere de Torrez, qui lui envoye le Pere Vilela. Particularitez de ce voyage. Le Missionnaire apprend en arrivant à Iesan la mort du Bonze. Il va à Méaco, y souffre beaucoup, & y fait de grandes conversions.*

CEpendant la révolution du Chicugen, & les broüilleries du Firando, ayant encore une fois réüni dans le Bungo tout ce qu'il y avoit au Japon d'Ouvriers Apostoliques, le Pere de Torrez songea sérieusement à exécuter un dessein, qu'il avoit fort à cœur depuis quelque tems : voici de quoi il s'agissoit. A trois lieuës de Méaco, en suivant le grand chemin, qui conduit de cette Capitale à Iedo, on trouve la petite Ville d'Oïtz, à l'entrée du Royaume d'Omi ; elle est composée d'une ruë, qui tourne en forme d'arc, & de quelques autres plus petites, qui y aboutissent à droit & à gauche ; elle peut avoir environ mille mai-

De J. C. 1559. De Syn Mu. 2219.

sons, & elle est du Domaine Impérial. Elle est située sur le bord d'un Lac, qu'on appelle quelquefois le Lac d'Omi, & plus communément le Lac d'Oïtz. Ce Lac, disent les Annales du Japon, se forma en une nuit; le terrein, dont il occupe la place, ayant été englouti par un tremblement de terre. Il n'a pas beaucoup de largeur, mais il s'étend au Nord près de soixante lieuës jusqu'au Royaume de Canga. Il est très-poissonneux, il a surtout une grande quantité de Saulmons, qui sont excellens, & tous ses bords sont couverts de Canards sauvages; il se décharge dans deux rivieres, dont l'une descend à Méaco, qu'elle traverse, & l'autre passe à Iodo & à Ozaca.

Assez près de ce Lac, environ à six lieuës de Méaco, & sur la gauche en allant à Iedo, est une Montagne très-haute, dont la vûë est charmante, & qui se nomme Iesan, ou Iosan; différence, qui n'est apparemment, que dans la prononciation; comme il arrive à la plûpart des noms, qu'on trouve si diversement écrits dans presque toutes nos Relations. Iesan veut dire *belle Montagne*. Les Ecrivains Portugais la nomment Frenoxama, & ont été suivis par tous ceux, qui ont travaillé sur leurs Mémoires; mais comme ce nom signifie *Montagne*, il est vraisemblable, qu'ils ne s'en sont servis, que parce que les Japonnois l'ont donné par excellence au Mont Iesan. Il a huit lieuës de long, & l'on y compte encore aujourd'hui jusqu'à trois mille Temples (en y comprenant sans doute les Chapelles), plusieurs Villages, & un très-grand nombre de Monasteres. Sa situation, & plus encore la prétenduë sainteté du lieu, en avoient fait un azile pour les Habitans de Méaco pendant les guerres civiles; toutefois ce prétendu Sanctuaire n'avoit pas toujours été bien épargné, & au tems, dont je parle, le nombre des Temples, qui avoit été avant les troubles aussi grand pour le moins, qu'il l'est aujourd'hui, étoit réduit à six cent; celui des Monasteres étoit à peu près égal. Ce lieu au reste est délicieux; ce ne sont que vallées entrecoupées de ruisseaux & de fontaines, qui vont se perdre dans de petits bois très-agréables. De loin la Montagne ne paroît qu'une épaisse forêt, parce que les arbres y sont d'une hauteur surprenante.

Parmi le nombre infini de Bonzes, qui habitoient ce beau pays, il y avoit un Tunde, qui ayant beaucoup entendu parler du Christianisme, souhaitoit passionnément de sçavoir ce que c'étoit, que cette Religion étrangere. Il écrivit pour cet effet au Pere de Torrez, lui manda, que sans son grand âge, il eût été le trouver; mais que la chose ne lui étant pas possible, il le prioit de se transporter jusqu'à Iesan, ou d'y envoyer quelqu'un de ses Religieux. » Vous avez passé » bien des Pays, lui disoit-il à la fin » de sa Lettre, traversé bien des Mers, » & couru bien des risques, pour » procurer de la gloire à votre Dieu; » refuserez-vous de venir sur cette » Montagne, où vous avez un si grand » intérêt d'établir votre Religion? « Le Pere de Torrez, lorsqu'il reçut cette Lettre, n'avoit auprès de lui aucun Missionnaire, dont il pût disposer, & sa présence étoit nécessaire dans le Bungo; il répondit au Bonze,

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

ze, qu'il lui envoyeroit le premier de ses inférieurs, qui se trouveroit libre, & qu'en attendant, il le prioit de lire attentivement un petit Ecrit, qu'on lui présenteroit de sa part. C'étoit un abrégé de la Doctrine, & des principaux devoirs du Christianisme, qu'il avoit composé, & qui étoit très bien fait. Peu de tems après le Pere Vilela, & ensuite le Pere Gago arriverent à Fucheo, pour les raisons que j'ai dites; aussitôt le Supérieur Général songea à tenir au Bonze de Iesan la parole, qu'il lui avoit donnée, & il lui envoya le Pere Vilela, Laurent, & un jeune Japonnois, qui devoit servir de Catéchiste aux deux Missionnaires.

Le Pere Vilela, avant que de partir, se fit raser les cheveux & la barbe, & s'habilla à peu près comme les Bonzes, pour faire voir qu'il étoit Docteur dans sa Loi, & parce qu'on l'avertit que sans cela il auroit de la peine à être reçu à Iesan. Il paroît pourtant, que dans la suite on s'est accoutumé à voir les Docteurs Européens dans leurs habits ordinaires; mais je ne trouve rien de bien certain sur cet article. Les Missionnaires s'embarquerent au mois de Septembre sur un petit Bâtiment, qui faisoit voiles vers Sacai, & ce voyage fut pour eux un tissu de croix, sous le poids desquelles un courage moins ferme, que le leur, eût cent fois succombé. Tout l'Equipage du Navire étoit idolâtre & fort superstitieux; les calmes survinrent, qu'on étoit encore presqu'à la vûë du Port, d'où l'on étoit parti, & pour obtenir un vent favorable, il fut résolu de faire quelqu'offrande à un des Dieux de la mer: il fallut pour cela faire une quête, & celui qui en fut chargé, s'adressa au Pere Vilela, comme aux autres; l'Homme Apostolique répondit, que ce n'étoit pas à des Dieux sourds & impuissans, mais au seul Créateur du Ciel & de la terre, qu'il falloit s'adresser, pour obtenir de pareilles graces, nul autre que lui n'ayant droit de commander à la nature. A ces mots on le reconnut pour ce qu'il étoit, les Matelots se mirent fortement dans la tête, que c'étoit lui, qui étoit cause de la bonace; & comme elle continua encore quelque tems, & qu'ensuite il s'éleva un vent contraire, il ne se peut dire combien d'outrages les Missionnaires reçûrent de ces Barbares, qui ne s'en tinrent pas même aux injures; car ils les frappoient souvent comme des esclaves, ils les laissoient plusieurs jours de suite sans leur donner à manger, & ils furent plus d'une fois sur le point de les jetter à la mer.

Une vision, ou si l'on veut, un songe, qu'eut le Pere Vilela, & dans lequel il lui sembla, que l'Apôtre des Indes lui promettoit de l'assister, & lui recommandoit d'avoir bon courage, le fortifia beaucoup, & il eut soin d'animer ses Compagnons. Enfin on les abandonna dans un Port, où l'on avoit pris terre, & l'on avertit tous les Patrons de Navires, qui s'y rencontrerent, que ces Etrangers étoient les Ennemis des Dieux, & qu'on ne pouvoit, sans se rendre criminel, avoir aucun commerce avec eux. Par-là les Serviteurs de Dieu se virent réduits à une petite Barque assez mauvaise, sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le Ciel prit leur cause en main, & récompensa d'une maniere écla-

De J. C. 1559. De Syn Mu. 2219.

tante la charité de celui, qui les avoit reçus. Tous les Navires, qui leur avoient refusé le passage, & celui, qui les avoit amenez jusques-là, ou périrent par la tempête, ou furent la proye des Corsaires; tandis que la seule Barque, où ils étoient, continua sa route sans aucun accident.

De Sacai, où la Barque s'arrêta, les Missionnaires prirent leur chemin par terre, & gagnerent SACOMOTO, petite Bourgade, qui est au pied du Mont Iesan. Le Pere Vilela s'y arrêta, & envoya Laurent pour avertir de son arrivée le Bonze, à l'occasion duquel il avoit entrepris ce voyage. Laurent ne le trouva plus, il y avoit peu de jours, qu'il étoit mort; mais son Successeur au gouvernement de son Monastere, nommé DAÏZEMBO, consola le Missionnaire, en lui assûrant que le Défunt avoit protesté, avant que d'expirer, qu'il croïoit fermement tous les articles contenus dans l'Ecrit, que le Pere de Torrez lui avoit envoyé. Il ajoûta, que lui-même, & dix de ses Inférieurs, souhaitoient fort d'entendre un Docteur Européen, & qu'il n'étoit pas éloigné des sentimens, dans lesquels il avoit vû mourir son Prédécesseur. Laurent retourna en diligence donner ces nouvelles au Pere Vilela, qui sur le champ se transporta au Monastere de Daïzembo.

Le Bonze, & les autres, dont celui-ci avoit parlé à Laurent, furent merveilleusement satisfaits des entretiens, qu'ils eurent avec le Missionnaire; mais aucun n'osa se déclarer pour le Dieu des Chrétiens. Daïzembo dit même en secret au Pere Vilela, qu'il étoit persuadé de la vérité de tout ce qu'il venoit de lui enseigner; mais qu'il craignoit, qu'on ne le fît mourir, s'il renonçoit à la Religion du pays: d'autres l'avertirent, qu'avant que de faire aucune démarche dans une affaire aussi importante, que celle de prêcher une nouvelle Religion, il falloit avoir l'approbation du XACO, qui étoit alors à Iesan, & qu'ils lui conseilloient d'aller voir ce Chef de leur Religion. Le Pere eût bien souhaité en effet d'avoir un entretien avec le Xaco, mais il ne lui fut jamais possible de parvenir jusqu'à lui; & comme il ne vit plus aucune apparence de rien faire à Iesan, il prit le parti d'aller à Méaco, où il arriva le dernier jour de Novembre.

Il se retira d'abord dans une maison, qui tomboit en ruine, il y demeura plusieurs jours avec son Compagnon & son Catéchiste, & ils s'y préparerent par la priere & par la pénitence à la grande œuvre, qu'ils alloient entreprendre. Leur retraite finie, le Pere Vilela, qui trouva moïen de saluer l'Empereur Cubo-Sama, dont il fut parfaitement bien reçu, & qui lui permit de prêcher sa Religion, se montra dans les quartiers les plus fréquentez de la Ville le Crucifix à la main. Méaco étoit alors assez tranquille, & la singularité du spectacle assembla d'abord autour du Prédicateur toutes sortes de personnes, à qui il annonça le Royaume de Dieu; mais la plûpart le traiterent de visionnaire, les Bonzes se mirent de la partie, & ayant débité parmi le peuple tout ce que leurs Confreres d'Amanguchi & du Ximo avoient imaginé, pour rendre odieux & méprisables les Docteurs Portugais, ceux-ci ne pouvoient plus paroître nulle part, qu'ils n'essuyassent des

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

huées, & qu'on ne les appellât Mangeurs de chair humaine.

Ils eurent même bientôt sujet de craindre quelque chose de pis; l'animosité du peuple contr'eux devint extrême, & ils ne se regarderent plus que comme des victimes destinées à la mort. Un Habitant fort aisé les avoit reçus chez lui, il appréhenda qu'on ne lui en fit une affaire, il leur dit assez doucement de se retirer ailleurs; & comme le Pere Vilela ne se pressoit point de sortir; ce Barbare leva le sabre sur lui, & peu s'en fallut, qu'il ne le lui déchargeât sur la tête. Le Missionnaire fut contraint de se refugier dans une cabanne, où il n'avoit qu'un peu de paille pour se coucher, & où il souffrit beaucoup de la faim, du froid, & de l'humidité; tout cela néanmoins ne fit qu'enflammer son zele, il continua ses prédications, comme si elles eussent été reçûës avec applaudissement, & cette intrépidité le fit enfin estimer de tous ceux, qui sçûrent se mettre au dessus de la prévention, ou que la passion n'aveugloit pas; on se rendit plus attentif à ses discours, & plusieurs commencerent à goûter sa Doctrine.

Il sembloit néanmoins, que personne n'osoit se déclarer, & il paroissoit qu'on craignoit les Bonzes & la Cour. Enfin un Gentilhomme d'Amanguchi, que les uns nomment ALQUIMEXA, & les autres ICHIMARA, fut le premier, qui rompit la glace. Il se fit baptiser avec deux de ses amis, & leur exemple fut bientôt suivi de plusieurs Personnes de considération. La faveur de MIOXINDONO contribua beaucoup à ce succès, mit en honneur la Religion Chrétienne, & fit respecter ses Ministres. Ce Seigneur, dont nous parlerons beaucoup dans la suite, étoit favori du Cubo-Sama, que nous entendrons toujours désormais sous le nom d'Empereur, & le Pere Vilela, qui étoit d'un caractere fort aimable, & avoit des manieres très-insinuantes, avoit trouvé de l'accès auprès de lui. Il obtint par son crédit une seconde audience de l'Empereur, qui lui accorda des Patentes en bonne forme, & fit défense sous peine de la vie, de l'inquiéter dans ses fonctions. Tout cela produisit un grand effet; les Bonzes n'oserent plus rien entreprendre contre des gens, que le Souverain prenoit sous sa protection, & pour qui le Favori s'étoit déclaré. Il y eut même plus; car on vit alors, ce qui ne s'étoit point encore vû ailleurs, les plus considérables de ces Religieux Idolâtres embrasser comme à l'envie le Christianisme.

Celui, dont la conversion fit plus de bruit, & qui donna l'exemple aux autres, fut un nommé QUENXU. De la maniere, dont on parle de ce Docteur dans toutes les Relations, que j'ai vûës, c'étoit encore toute autre chose, que Fucarandono: dans la vérité Quenxu étoit un de ces sages Payens, qu'une profonde étude de la nature conduit insensiblement à une connoissance superficielle, mais stérile de son Auteur. Sa Chambre étoit parée d'emblêmes & de sentences, qui contenoient une morale fort saine, & qui marquoient assez que quarante ans de solitude, qu'il avoit employez à contempler les Mysteres de sa Secte, n'avoient point effacé en lui l'idée d'un premier Etre, sans commencement & sans fin. On y voyoit entr'autres un

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

Tableau, qui passoit pour une piéce fort rare ; il représentoit un arbre sec au milieu d'une belle prairie, & le Bonze avoit mis au bas ces deux Dystiques, qu'un de nos Auteurs (*a*) a ainsi traduits en notre Langue.

Arbre sec & sans fruit, sans feüille & sans verdure,
Dis-moi, si tu le sçais, qui t'a mis en ce lieu ?
C'est le Dieu tout-puissant, auteur de la nature,
Sans lequel je ne suis qu'un bois à mettre au feu.

Que l'homme est composé d'une nature étrange !
Ce n'est qu'un pur mélange,
De l'Etre & du Néant, qui vit & ne vit pas,
Il n'est jamais content, & le veut toujours être.
Sitôt qu'il vient à naître,
Il court à tous momens de la vie au trépas.

Le docte Bonze, dès qu'il entendit parler du Pere Vilela, eut envie de le connoître, moins pourtant par curiosité, que par vanité. Il l'alla trouver, & d'un air de suffisance accompagné de mépris, il lui dit, qu'il ne venoit pas pour apprendre de lui quelque chose, mais qu'il ne seroit pas fâché de l'entendre parler de sa Religion. Le Pere le reçut avec cette modestie, qu'inspire la vérité, puis entrant en matiere, il voulut établir l'existence d'un premier Principe. A peine avoit-il commencé son discours, que l'Esprit Saint toucha le cœur du Religieux Idolâtre ; il lui parut, qu'on lui ôtoit un bandeau de devant les yeux. Le Missionnaire s'apperçut, qu'il pâlissoit de tems en tems, que son attention devenoit plus sérieuse, enfin qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire.

(*a*) Le Pere Crasset.

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

Encouragé par ce changement, dont il auguroit bien, il s'étendit fort sur la conformité, qu'ont les principes de la Morale Chrétienne, avec les lumieres de la raison, & fit voir combien au contraire les Sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le Bonze immobile, comme un homme interdit, jettoit de momens à autres de profonds soupirs, & ne répondoit rien. Enfin la grace prit le dessus, & il fallut se rendre. *Je suis Chrétien*, s'écria-t-il tout d'un coup ; *je suis Chrétien, baptisez-moi.* Le Missionnaire ne se fit point prier, l'opération céleste dans l'ame de ce Prosélyte étoit trop sensible, pour en pouvoir douter un moment. Quenxu fut baptisé à l'heure même, & le bruit d'un événement si singulier s'étant répandu d'abord, il y eut jusqu'à quinze Bonzes des plus distinguez, qui demanderent le Baptême. Parmi ces illustres Néophytes, il y en avoit un, à qui l'innocence & l'austérité de sa vie avoient sans doute préparé les voyes à la grace de sa conversion. Il est vrai qu'il n'y avoit rien de si dur, que la maniere, dont il vivoit. Le desir qu'il avoit d'aller au Ciel, lui avoit fait faire vœu d'enseigner gratuitement le FOQUEKIO toute sa vie. Huit ans avant que le Pere Vilela vînt à Méaco, le Bonze songea une nuit, que des Prêtres venus de l'Occident, lui montroient le chemin du Ciel ; & le lendemain il apprit qu'il en étoit arrivé deux à Amanguchi. Il fut des premiers à entendre les Prédications du Pere Vilela, & il vint exprès de FARIMA, où il demeuroit. Il en fut fort satisfait, mais ce fut la conversion de Quenxu, qui acheva de le déterminer.

§. VII.

Les Bonzes s'élevent contre le Pere Vilela, & ce qui en arrive. Le Pere Gago retourne aux Indes, & pourquoi : ce qui lui arrive en chemin. Le Pere Vilela va à Sacai. Description de cette Ville.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

DE si grands succès sembloient répondre au Missionnaire d'une abondante récolte, lorsque les Bonzes exciterent contre lui un orage d'autant plus dangereux, que le Xaco se mit à leur tête : la partie fut liée avec tant de secret, qu'avant que les Chrétiens eussent le vent de ce qui se tramoit, les mesures étoient prises pour perdre leur Docteur. Le Gouverneur de Méaco, gagné par une grosse somme d'argent, promit à leurs Ennemis de le chasser de la Ville ; & il ne s'agissoit plus, que de trouver un prétexte pour le faire, sans contrevenir aux Ordonnances de l'Empereur. Le Pere fut averti de ce qui se tramoit contre lui, par Mioxindono, qui lui conseilla de se retirer dans une de ses Forteresses, & d'y rester, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup, qu'on se disposoit à lui porter. Il déféra à cet avis, & il ne pouvoit gueres s'en dispenser ; mais il connut bientôt, qu'on avoit eu tort de le lui donner. Il fut informé, que sa retraite étoit regardée comme une fuite, & que les Infidéles en triomphoient ; il retourna donc sur le champ à Méaco, & résolu à tout événement, il parut dans cette Capitale avec plus d'assûrance, que jamais. Dieu bénit son courage ; les Bonzes furent étonnez, Mioxindono parla à l'Empereur, & ce Prince défendit par un nouvel Edit de troubler les Prêtres Européens dans l'exercice de leur Ministere.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

Cet avantage remporté sur les Ministres des Idoles, & la faveur déclarée de la Cour Impériale, disposerent admirablement les esprits en faveur du Christianisme ; de sorte que les deux Religieux commencerent à recueillir avec joye, ce qu'ils avoient semé avec tant de fatigues. On venoit de toutes parts leur demander le Baptême ; & bientôt leur plus grand embarras fut de trouver du tems, pour satisfaire à tous ceux, qui vouloient être instruits. La ferveur des Fidéles s'accrut avec leur nombre ; & comme ils brûloient du desir de faire adorer le Dieu, qu'ils venoient de connoître, les plus sçavans d'entr'eux composerent un petit Traité en forme de Lettre adressé aux Chretiens du Bungo, où ils opposoient la Loi de JESUS-CHRIST aux différentes Sectes du Japon, & faisoient voir combien elle leur est supérieure. Il n'est pas croyable de combien de conversions ce petit Ouvrage fut l'occasion, ou l'instrument.

De la maniere dont les esprits paroissoient partout disposez à recevoir l'Evangile, il est constant qu'il ne manquoit que des Ouvriers pour l'annoncer. On en demandoit de plusieurs Provinces au Pere de Torrez ; mais il ne lui en venoit point des Indes ; & pour comble de chagrin, il fut encore obligé de se priver du seul Prêtre, qu'il eût avec lui dans le Ximo. Mais ce fut bien moins cette perte, qui le toucha, que

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

le principe, qui la causa, & les circonstances, dont elle fut accompagnée. Un des premiers Missionnaires, sur qui l'Apôtre des Indes avoit jetté les yeux pour la Mission du Japon, après qu'il eut reconnu que cette Nation demandoit des Prédicateurs d'un grand mérite & d'une vertu peu commune, fut le P. Balthazar Gago; & rien ne doit faire concevoir une plus grande idée de ce Religieux, que la préférence, qui lui fut donnée par un si bon Juge, sur tant de Saints & de grands Hommes, qui firent alors changer toute l'Asie de face, & parmi lesquels il y a eu tant d'Apôtres & de Martyrs.

Le Pere Gago fit d'abord honneur au choix de son Supérieur. Il apprit si aisément la Langue Japonnoise, qu'en très-peu de tems, il fut en état de la parler avec facilité, & même avec élégance. Il fit dans le Bungo, dans le Firando, & dans le Chicugen des conversions innombrables; sa vertu, & la douceur de ses manieres lui avoient tellement gagné le cœur de tous ses Néophytes, que leur attachement à sa personne alloit jusqu'à une véritable tendresse. Enfin les miracles, que Dieu opéra plus d'une fois par son ministere, & surtout le pouvoir, qu'il avoit reçu, de chasser les Démons, répandirent fort loin sa réputation. Ce qu'il souffrit dans la prise de Facata avoit achevé de le rendre infiniment cher & précieux à toute cette Eglise naissante. Mais ce Géant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course, & par un secret jugement de Dieu, qui voulut sans doute apprendre à tant d'Hommes Apostoliques, que quoiqu'ils eussent fait & souffert pour son Nom, ils ne pouvoient avoir trop de défiance d'eux-mêmes : un des plus saints, des plus zélez, & des plus infatigables Ouvriers, qui fussent alors dans l'Orient, fut du nombre de ceux, qui après avoir mis la main à la charuë, regardent lâchement derriere eux.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

Il n'y avoit pas longtems, que le Pere Gago étoit revenu de Facata, qu'on apperçut en lui un grand changement; cet homme, à qui jusques-là rien n'avoit paru difficile, trouvoit alors tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmitez ne lui permettoient pas de demeurer plus longtems au Japon. Il y a bien de l'apparence, que la violente situation, où il s'étoit trouvé à la prise de Facata, lui avoit affoibli l'esprit; car depuis ce tems-là il parut tout un autre homme. Le Pere de Torrez, qui le remarqua, & qui jugea fort sagement, qu'un Missionnaire en cet état ne seroit plus désormais fort utile à la Mission du Japon, consentit, quoiqu'avec bien du regret, à son départ; & la nouvelle ne s'en fut pas plutôt répanduë, que la désolation fut extrême parmi tous les Fidéles. Mais, ni la douleur du Supérieur de la Mission, ni les larmes des Néophytes, ne pûrent faire changer de résolution au Pere Gago, qui pour cacher sa foiblesse au Public, ou plutôt pour se tirer des mains de ces nouveaux Chrétiens, fit courir le bruit, qu'il alloit chercher aux Indes un renfort de Prédicateurs. Il s'embarqua le septiéme jour d'Octobre de l'année 1561. sur le Vaisseau d'Emmanuel de Mendoze, qui faisoit voiles vers Malaca.

Il n'alla pas bien loin, sans reconnoître, que Dieu le poursuivroit

De J. C. 1561. De Syn Mu. 2221.

comme un autre Jonas ; car après quelques jours d'une navigation assez tranquille, le Navire, où il étoit, fut assailli d'une des plus rudes tourmentes, qu'on eût peut-être vûës dans ces mers. Alors le Missionnaire fugitif sentit tout le poids de la colere du Ciel. Il se reprocha cent fois son infidélité, & il s'offrit en sacrifice, pour le salut d'un Equipage, sur lequel il crut avoir attiré cette tempête ; il refusa même une place, qu'on lui présenta dans l'esquif, où plusieurs songeoient déja à se jetter, & pendant quinze jours, que dura la tourmente, il fit tout ce qu'on eût pû attendre de lui dans le tems de sa plus grande ferveur. Enfin le Navire alla se briser dans un Port de l'Isle de HAÏNAN, où quoiqu'il abordât tout desagréé, tout le monde eut le tems de se sauver. Le Pere Gago se rendit ensuite à Goa, & ne laissa pas de rendre encore quelques services dans les Indes à la Compagnie & à l'Eglise ; mais ce ne fut, ni avec le même zele, ni avec le même succès, que dans ses premieres annnées : sa conduite étoit d'ailleurs fort réglée, & dans le fonds on le plaignit beaucoup plus, qu'on ne le blâma. Il parut même sur la fin de ses jours reprendre une nouvelle vigueur, & l'on vit renaître en lui quelqu'étincelle de ce feu divin, dont il avoit si long-tems brûlé ; cependant il n'atteignit jamais au dégré de sainteté, dont il étoit déchû. Mais revenons à des objets plus consolans, quoique moins instructifs peut-être pour plusieurs de ceux, qui liront cette Histoire.

La réputation du Pere Vilela n'étoit plus renfermée dans l'enceinte de Méaco, ni même bornée aux environs de cette Capitale de l'Empire. Il fut appellé à Sacai par un des principaux de la Ville. SACAI aujourd'hui Ville Impériale, & située dans la Province d'IZUMI, étoit au tems, dont nous parlons, une des plus opulentes, & des plus fortes Villes du Japon. Elle est au Nord de Méaco par les trente-cinq dégrez trente minutes de latitude septentrionale, baignée de la mer à l'Occident, & du reste environnée d'un fossé fort large, & toujours rempli d'eau. Elle ne reconnoissoit alors aucun Prince particulier ; le Gouvernement y étoit Républiquain, & quelques Relations assûrent, qu'il différoit fort peu de celui de Venise. La Police y étoit admirable ; les moindres fautes contre le bon ordre & la tranquillité publique, y étoient séverement punies, & l'on y avoit joüi d'une paix profonde, tandis que toutes les Provinces circonvoisines étoient dans le trouble & dans l'agitation ; mais cette Ville riche, puissante, plongée dans les délices, qu'attire toujours l'abondance, & fiere de sa prospérité, n'étoit pas bien disposée à recevoir l'Evangile, & la Foi n'y a jamais fait de grands progrès.

Parmi tant d'endurcis, il y avoit une Famille prédestinée ; le Pere Vilela fut reçu comme un Ange du Ciel par le Gentilhomme, qui l'avoit fait venir, & dont il baptisa en peu de tems toute la maison. Ce Missionnaire a écrit des choses merveilleuses de cette famille, qui étoit une des plus puissantes de tout le pays, surtout d'un enfant de quatorze ans, qui ne respiroit que le martyre. En effet il avoit été rempli dans le Baptême d'une si grande abondance de graces, qu'il sembloit

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

un Séraphin tout embrasé de l'amour de Dieu. Après le départ du Pere Vilela, il obtint de ses parens la permission d'aller à Fucheo, pour y joüir de l'entretien des Missionnaires, qui y étoient toujours en plus grand nombre qu'ailleurs, & voici ce que Loüis Almeyda, qui étoit pour lors dans cette Ville, en a écrit dans ses Lettres. » Il ne se » voit rien de plus parfait dans l'ordre de la Nature, ni dans celui de » la Grace, qu'un jeune homme, qui » nous est venu de Sacai. Il approche tous les huit jours du Sacrement de l'Autel, & c'est ordinairement avec une abondance de » larmes, qui inspireroit de la dévotion aux cœurs les plus durs. » Rien n'est plus humble, on voit » avec étonnement un enfant de » condition aimer à se confondre » avec les plus pauvres. Il s'est même fait entierement raser la tête, » pour n'avoir plus aucune marque » de Noblesse; ses habits sont simples, & sa nourriture est des plus » grossieres, aussi paroît-il résolu à » renoncer entierement au monde, » quand il aura atteint l'âge nécessaire pour cela. » Après que cet admirable enfant eut resté quelque tems à Fucheo, ses parens le redemanderent, & le Pere de Torrez le reconduisit par terre jusqu'au Port de VOCOXIURA, qui est de la Principauté d'OMURA, où il devoit s'embarquer; il y trouva un Navire, qui chemin faisant s'arrêta dans le Port de Firando. VINCENT, c'étoit le nom du jeune Chrétien de Sacai, y voulut rendre visite à la femme du Prince Antoine, qu'il apprit être alors dans la Ville; & comme il la trouva qui se disposoit à la Confession avec tous ses Domestiques, il leur fit un discours si pathétique, sur la pénitence Chrétienne, qu'on auroit dit que le saint Esprit parloit par sa bouche. C'étoit assez l'usage dans cette nouvelle Eglise, d'accoutumer les enfans à parler en public, sur les points principaux de la Religion & de la Morale Chrétienne, & ils s'en acquittoient avec une grace nonpareille, & avec un succès, qui passe tout ce qu'on en peut dire, mais il y avoit dans celui-ci quelque chose d'extaordinaire, & qui sembloit surnaturel. Vincent avoit une sœur nommée MONIQUE, dont nous aurons bientôt occasion de dire des choses aussi merveilleuses, que ce que nous venons de voir de son frere.

§. VIII.

*Loüis Almeyda visite les Eglises du Ximo. Union entre les Chrétiens. Soin que l'on prenoit de l'éducation de la jeunesse Chrétienne. Charité des Fideles. Almeyda parcourt le Royaume de Saxuma. En quel état il trouve les Chrétiens d'*EKANDONO*: ce qui se passe entre lui & le* TONO.

LE Pere Vilela demeura fort peu de tems à Sacai, où il s'apperçut bientôt, qu'il ne devoit pas compter de faire beaucoup de fruit, & il retourna à Méaco, où le nombre des Prosélytes croissoit tous les jours.

De J. C. 1561. De Syn Mu. 2221.

jours. Mais tandis que ce grand Ouvrier établissoit si solidement le Christianisme dans le centre de l'Empire, Loüis Almeyda, qu'une constante application à l'étude de nos Mysteres, & de la Langue Japonnoise, jointe à une vertu héroïque, avoit rendu très-capable d'être employé au Ministere Evangélique, visitoit les Eglises du Ximo, qui étoient destituées de Pasteurs, & guérissoit en même tems les corps & les ames : il commença par le Firando. Il trouvoit dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté libérale de Dieu, qui sembloit n'avoir point de réserve pour les Japonnois ; mais deux choses le frapperent plus, que tout le reste, ainsi que lui-même s'en explique dans une de ses Lettres aux Jésuites des Indes. La premiere étoit l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi ces nouveaux Fidéles à un point, qu'on avoit toutes les peines du monde à les retenir dans les bornes de la discrétion. La seconde est, qu'aussitôt qu'un Infidéle avoit reçu le Baptéme, quelque grossier, & quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs, il devenoit formidable aux Bonzes. Le Missionnaire cite plusieurs traits de ces deux merveilles, & il ajoûte en particulier par rapport à la seconde, qu'on voyoit tous les jours les plus vils artisans, des femmes, & des enfans, faire aux plus célebres Docteurs des questions, & leur proposer des difficultez, ausquelles ils ne pouvoient répondre, & les jetter dans des embarras, d'où ils ne se tiroient point.

Ce qui contribuoit encore plus à conserver & à augmenter la ferveur primitive dans cette Chrétienté, c'est l'union étroite, qu'on avoit trouvé le secret d'établir, & qu'on avoit grand soin d'entretenir, non seulement entre les particuliers de chaque Eglise, mais aussi entre toutes les Eglises ; ce qui y causoit une sainte émulation, dont les fruits se rendoient de jour en jour plus sensibles. Elles s'écrivoient mutuellement pour se consoler dans les persécutions, qu'on leur suscitoit ; pour s'animer à la sainteté ; pour s'exciter à la persévérance ; & pour se communiquer ce qui se passoit de plus édifiant dans chacune : aussi pouvoit-on dire des Fidéles du Japon, ce que S. Luc rapporte des premiers Fidéles, qu'ils n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame. Il arrivoit encore de ce petit commerce de piété, que les exemples de vertu, que donnoient les particuliers, étoient connus partout, & que le fruit n'en étoit pas renfermé dans l'enceinte d'une Ville, ou d'une Bourgade.

Mais ce qui servoit principalement à donner de la stabilité à tout le bien, qui se faisoit dans l'Eglise du Japon, c'est le soin extraordinaire, qu'on y prenoit de l'éducation de la jeunesse. Non seulement il y avoit dans chaque Mission une Ecole publique, où l'on enseignoit la Doctrine Chrétienne ; quelques principes des Belles-Lettres, le Chant de l'Eglise, & même un peu de Musique ; mais les Missionnaires prenoient chez eux ceux d'entre les enfans, en qui ils remarquoient de meilleures dispositions, & plus de talens. C'étoit surtout ceux-là, qu'on exerçoit à parler en public de la maniere, que j'ai dit. On les accoutu-

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

moit aussi peu à peu à l'oraison mentale, & aux autres exercices établis dans les Séminaires. Ces enfans entroient dans tout avec une facilité & une affection surprenantes ; on leur voyoit pratiquer des vertus, qui auroient fait honneur aux Religieux les plus consommez ; plusieurs ne pouvoient entendre parler de la Passion du Sauveur des hommes, sans fondre en larmes, & ils s'exprimoient sur ce sujet de maniere, à faire comprendre, qu'ils sentoient parfaitement ce qu'ils disoient.

Tous les Vendredis ils s'assembloient dans l'Eglise, d'où ils alloient processionnellement vers une Représentation du saint Sépulchre, vêtus en Pénitens, & portant chacun un instrument de la Passion. On les voyoit marcher avec une modestie, & une piété, qui ne se sentoient point de leur âge, & ils paroissoient pénétrez de la grandeur, & de la sainteté du Mystere, qu'ils représentoient. A mesure qu'ils arrivoient au terme de la Station, ils se prosternoient contre terre, & formoient à haute voix des actes, & des aspirations conformes aux instrumens, dont ils étoient chargez, & ils les terminoient toujours par demander avec larmes la grace du martyre. Quand tous avoient fini, pour faire voir combien ils étoient disposez à répandre leur sang pour Jesus-Christ, ils se découvroient les épaules, & prenoient tous ensemble une rude discipline à la vûë de leurs Peres & de leurs Meres, & de tout le Peuple, à qui la ferveur de ces petits Innocens faisoit pousser des soupirs & des sanglots, dont tout retentissoit. Que ceux, qui regarderont ces détails comme des minucies, souffrent que je m'y arrête quelquefois, en faveur de ceux, qui en seront édifiez, & qui ne me pardonneroient peut-être pas de les avoir retranchez absolument dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où je dois écrire pour tout le monde. D'ailleurs ce sont ces particularitez, qui font mieux connoître le génie d'une Nation ; puisqu'il est certain que la Grace, lors même qu'elle agit plus souverainement sur les cœurs, se conforme presque toujours au caractere dominant de ceux, dont elle triomphe.

Cependant une Chrétienté établie sur de tels fondemens ne pouvoit pas manquer de produire ces exemples merveilleux de vertus, qui ont étonné l'Univers, & qui ne trouveroient peut-être point croyance parmi nous, si ceux mêmes, qui avoient le plus d'intérêt à les ensevelir dans le silence, ne les avoient aussi hautement publiez, que les Catholiques. Mais si ces grands succès adoucissoient les travaux des Missionnaires, & leur rendoient leurs Néophytes bien chers, il n'est pas moins vrai, que l'excès de ces travaux, les mauvais traitemens des Bonzes, & le courage, avec lequel ces Religieux s'exposoient sans cesse à toutes sortes de périls, pour gagner des ames à Jesus-Christ, inspiroient aux Fidéles un attachement incroyable pour leurs personnes. Cela paroissoit en toute occasion ; mais principalement, lorsqu'il arrivoit quelque nouvel Ouvrier au Japon. Dès qu'ils le sçavoient proche, presque tous alloient au-devant de lui, marchant deux à deux, & chantant des Pseaumes, ou quelque Motet, dont les paroles étoient ti-

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

rées de l'Ecriture, & accommodées au sujet. Au moment que le Missionnaire paroissoit, ces bonnes gens saisis des joye, & les yeux baignez de pleurs, ne pouvoient plus que pousser des cris entrecoupez de sanglots : ils couroient en cet état, & sans ordre se jetter à ses pieds, & demeuroient quelque tems en cette posture autour de lui, les bras élevez vers le Ciel, comme s'ils eussent vû un Ange, qui en fût descendu pour les y conduire. Ils éclatoient ensuite en actions de graces, qu'ils rendoient à Dieu, de leur avoir envoyé un nouveau Pasteur : puis ils le conduisoient à l'Eglise, où ils chantoient le *Te Deum*.

Leur charité mutuelle entr'eux, n'étoit pas moins admirable. Il n'arrivoit aucun Chrétien d'une autre Eglise, qu'on n'envoyât quelqu'un pour le recevoir, quand on étoit averti de sa venuë ; l'Eglise étoit toujours le lieu, où on le conduisoit d'abord, & jamais on ne le laissoit aller à l'auberge : tout l'embarras de ces Voyageurs, & encore plus des Missionnaires, étoit pour se déterminer entre tous ceux, qui vouloient les posséder. C'est Loüis Almeyda, qui nous instruit de tous ces faits, dont il avoit une connoissance d'autant plus parfaite, qu'aucun Missionnaire n'a plus souvent que lui parcouru tous les endroits du Japon, où l'Evangile a pénétré de son tems. Les Lettres, par lesquelles il rend compte à ses Supérieurs de l'état, où il trouvoit les Eglises, qu'il visitoit, sont remplies d'un grand nombre de traits, que je supprime avec regret, mais il m'a paru nécessaire de le suivre dans son voyage.

De J. C. 1561-62.

De Syn Mu. 2221-22.

De Firando, ce Missionnaire entra dans le Saxuma, & passa par la Forteresse d'EKANDONO, où il avoit reçu dans sa route un ordre précis de se rendre incessamment. C'étoit au cœur de l'Hyver, & il trouva en quelques endroits les chemins tellement bouchez, que pour avancer, il lui falloit souvent abattre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Il fut surpris de voir la maison d'Ekandono presque toute Chrétienne ; mais il ne s'y arrêta point pour lors, parce qu'il étoit pressé de se rendre à Cangoxima. Il apprit en arrivant dans cette Ville, que le Roi de Saxuma y étoit, & il alla le trouver, pour lui rendre une Lettre du Pere de Torrez. Ce Prince reçut la Lettre avec toutes les marques d'une parfaite estime pour la Personne du Supérieur, & fit beaucoup d'amitié à Almeyda. Le Missionnaire voulut profiter de ce favorable accueïl, pour inspirer au Roi des pensées de salut ; mais il s'apperçut bientôt qu'il parloit en vain, & que ce Prince pouvoit, s'il étoit bien ménagé, devenir favorable au Christianisme, mais qu'il ne seroit jamais Chrétien.

De Cangoxima, Loüis Almeyda passa à un autre Port nommé TOMARIN, où le Navire d'Emmanuel de Mendoze étoit encore moüillé, & il remit à ce Capitaine deux Lettres, dont le Roi de Saxuma l'avoit chargé. L'une étoit pour le Vice-Roi des Indes, & l'autre pour le Provincial des Jésuites. Il prioit l'un de choisir ses Etats, pour y établir le Commerce des Portugais, & il offroit à l'autre une Maison, pour y fixer le séjour ordinaire du Supérieur de la Mission. De

De J. C. 1561-62

De Syn Mu. 2221-22

Tomarin, notre Voyageur retourna à Cangoxima, où il visita tous les Chrétiens, & les trouva tels pour la ferveur, mais en bien plus grand nombre, que l'Apôtre des Indes ne les avoit laissez. De leur côté, ils profiterent de la présence du Missionnaire en gens, qui avoient une faim extrême du pain de la divine parole, & Almeyda baptisa un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y avoit deux Seigneurs, parens, ou alliez du Roi, avec toutes leurs familles. Enfin, avant que de partir de ce Port, il eut la consolation d'y voir une Eglise bâtie au vrai Dieu.

La patience, la fidélité, la vertu, & le zele de ces Chrétiens, pour le service de leur Souverain, dont ils lui avoient donné plusieurs preuves éclatantes, avoient charmé ce Prince, & lui faisoient souhaiter que tous ses Sujets embrassassent une Religion si sainte. Almeyda eut le bonheur de recueïllir les fruits de cette bonne volonté du Roi, & ne trouva aucun obstacle aux desseins, qu'il forma pour rendre de plus en plus cette Chrétienté florissante. Il visita aussi les Bonzes, qui furent charmez de ses bonnes manieres, & une cure considérable, qu'il fit sur la Personne d'un de leurs Tundes, acheva de les lui gagner tous: quelques-uns même demanderent le Baptême; mais comme ils déclarerent, qu'ils ne pourroient se dispenser d'assister aux Funérailles du Prince, s'il venoit à mourir, & d'y faire leurs fonctions, il ne les baptisa point. Enfin rien ne l'arrêtant plus à Cangoxima, il retourna chez Ekandono, comme il s'y étoit engagé, & il apprit en y arrivant la mort du Vieillard, que le Pere Xavier avoit chargé du soin des Chrétiens de ce Château.

Avant que de songer à lui donner un Successeur, il voulut connoître par lui même tous ceux, qui composoient ce petit Troupeau, & quelque prévenu, qu'il fût en leur faveur sur le bruit public, il trouva qu'on n'en disoit pas encore assez. Il voyoit des Femmes, des Enfans, des Soldats, des Domestiques, qui n'avoient jamais vû de Prêtre, qu'une seule fois en passant, dans l'exercice familier des plus sublimes vertus du Christianisme : tous s'adonnoient à l'Oraison, à la Pénitence, & à toutes les bonnes œuvres, dont ils pouvoient trouver l'occasion ; ils se retiroient le plus souvent qu'il leur étoit possible, dans une forêt voisine, & y restoient plusieurs jours de suite uniquement occupez de Dieu & de leur salut ; d'où il étoit aisé de conclure, que le Saint Esprit au défaut des hommes, avoit été leur Maître dans la science divine. L'éclat d'une si grande sainteté avoit fait presqu'autant de Prosélytes, qu'il étoit resté d'Infidéles dans cette Forteresse après le départ du Pere Xavier, & Almeyda les trouva si bien instruits, qu'il les baptisa tous. Il nomma ensuite pour présider aux Exercices de Religion, le fils du Seigneur même, & il lui associa un jeune homme, en qui il avoit remarqué un grand esprit, & beaucoup plus encore de ferveur.

Ce Néophyte composa peu de tems après un fort bel Ouvrage, qui fut d'une grande utilité à toute l'Eglise du Japon. C'étoit un abregé de l'Histoire Sainte depuis la création du monde, jusqu'à la Résurrection de Jesus-Christ. Les souffran-

De J. C. 1561-62

De Syn Mu. 2221-22

De J. C. 1561-62. De Syn Mu 2221-22

ces & les opprobres de la Passion de l'Homme-Dieu y étoient surtout représentées d'une maniere fort touchante ; aussi ne pouvoit-on entendre l'Auteur parler sur cette matiere, qu'on ne se sentît le cœur embrasé des flammes de l'amour céleste. Un jour qu'Almeyda, après lui avoir raconté les persécutions, que l'Eglise avoit souffertes à sa naissance, lui demandoit ce qu'il feroit, supposé que le Roi son Souverain lui ordonnât d'abjurer le Christianisme ? » Voici, dit-il, ce que je lui répondrois. Seigneur, voulez-vous que » je vous sois fidéle, & que j'aye » toujours toute la soumission, qu'il » convient à un Sujet d'avoir pour » son Roi ? voulez-vous que je té» moigne du zele pour votre service » dans les occasions, où je pourrois » vous être utile, & qu'aucun inté» rêt particulier ne me fasse jamais » oublier ce que je vous dois ? vou» lez-vous que je sois doux, modé» ré, complaisant, plein de charité » envers mes égaux ; que je souffre » avec patience tous les mauvais » traitemens, qu'on me fera ? or» donnez-moi donc de demeurer » Chrétien ; car il n'y a que d'un » Chrétien, qu'on puisse raisonna» blement attendre tout cela.

Parmi tant de sujets de consolation, une chose affligeoit sensiblement le Missionnaire. Ekandono ne pouvoit se déterminer à se faire Chrétien, quoiqu'il fût persuadé de la vérité du Christianisme, qu'il l'aimât, & qu'il prît un plaisir singulier à en entendre parler. Almeyda n'omit rien pour le toucher ; mais un jour, qu'il le pressoit extraordinairement, il en reçut cette réponse.

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

» Le Dieu du Ciel, que vous me » prêchez, & que je reconnois pour » le seul vrai Dieu, m'est témoin » que mon cœur l'adore, & que sa » Loi y est gravée ; & sans cela au» rois-je permis à ma famille, & » même au moindre de mes Su» jets, de l'embrasser ? mais vous ne » sçavez pas les mesures, que je suis » obligé de prendre avec la Cour » de Saxuma. Vous croyez, parce » que le Roi vous fait bon visage, » qu'il voit de bon œil le progrès » de votre Doctrine : vous vous » trompez : ce Prince ne s'emba» rasse pas beaucoup de ce que fait » le peuple, parce que ses démar» ches ne tirent pas à conséquence, » & que son attachement à votre Ré» ligion peut attirer les Portugais » dans ses Ports : ainsi il la tolere, & » fait même semblant d'être bien aise » qu'elle s'établisse parmi les gens du » commun ; mais il s'en faut beau» coup qu'il soit dans les mêmes » dispositions par rapport à la No» blesse. J'espere toutefois de la » Bonté divine, qu'elle fera naître » le moment favorable, auquel je » pourrai sans aucun risque ne rien » déguiser de mes véritables senti» mens. » Le Missionnaire vit bien par ce discours, qu'il étoit inutile d'insister davantage. Il prit congé de ce Seigneur, & partit pour le Pays d'OMURA, où il venoit de recevoir un ordre du Pere de Torrez de se rendre incessamment. Nos Relations ne disent plus rien depuis ce tems-là du Seigneur d'Ekandono.

§. IX.

*Description de la Principauté d'*OMURA. *Caractere du Prince. Offres qu'il fait aux Portugais. Le Roi de Firando en fait de pareilles, mais elles sont moins sinceres. Facata reçoit de nouveau l'Evangile. Almeyda va trouver le Prince d'Omura, & en est bien reçu. Il commence un Etablissement à* VOCOXIURA. *Conduite indigne du Roi de Firando, & ce qui en arrive.*

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

LA partie la plus occidentale du Ximo se divise en quatre pointes, qui avancent considérablement dans la Mer, & peuvent être regardées comme quatre Péninsules. Celle qui regarde le Nord, & plusieurs petites Isles, qui en sont fort proches, composent la Principauté d'Omura, dont la Capitale, qui porte le même nom, & qui vraisemblablement le lui a donné, est située dans le fonds d'une Baye, sur le bord de la Mer, mais elle n'a tout au plus qu'une rade, qui n'est pas même des plus sûres. Ce petit Etat est de la Province de FIGEN, aussi bien que le TACACU, ou le Royaume d'ARIMA, celui de FIRANDO, & celui de GOTTO : il a même toujours relevé du premier de ces Royaumes, qui est le plus considérable des trois. Aussi les Princes d'Omura n'ont-ils jamais pris le titre de Roi, pas même dans le tems, que plusieurs conquêtes assez considérables, & l'établissement du Port de Nangazaqui, dont ils étoient les maîtres, les eurent rendus aussi riches, & aussi puissans, que la plûpart de ceux, qui le portoient ; & c'est à tort, que quelques Auteurs le leur ont donné, puisqu'il est certain, qu'ils n'ont jamais cessé d'être Vassaux des Rois d'Arima.

SUMITANDA, qui gouvernoit alors ce petit Pays, étoit fils puîné de XENGANDONO Roi d'Arima, & avoit reçu de la nature toutes les qualitez, qui attirent le respect & l'amour des peuples. Comme il n'avoit pas été élevé dans l'espérance de régner, il n'avoit paru d'abord en lui qu'un Sujet soumis, non seulement aux volontez du Roi son Pere, mais encore à l'égard de son Frere aîné, après que Xengandono eut abdiqué la Couronne en faveur de ce jeune Prince, comme cela se pratique assez souvent au Japon. La valeur de Sumitanda faisoit le soutien du Royaume, & ne donnoit point d'ombrage ; sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce & bienfaisante, ses manieres & son air affables le rendoient les délices du Peuple, & ne causoient point de jalousie au Souverain. Un Prince de ce caractere n'étoit pas né pour être toujours Sujet. Le Seigneur d'Omura, qui étoit proche parent du Roi d'Arima, mourut sans laisser d'autre enfant, qu'un fils naturel, qui fut jugé incapable de lui succéder. La Princesse veuve adopta Sumitanda, & au grand contentement de tous ses Sujets le déclara Prince d'Omura. Le changement de sa fortune n'en fit aucun dans sa Personne, il soutint dans sa nouvelle dignité l'opinion,

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

qu'on avoit conçûë de son mérite, & il gouverna avec tant de bonté & de grandeur, que difficilement on auroit pû trouver un Prince, qui aimât plus ses Sujets, ni des Sujets, qui fussent plus affectionnez à leur Prince.

Il y avoit environ douze ans, que Sumitanda étoit Prince d'Omura, lorsqu'il lui tomba par hazard entre les mains un Livre composé par le Pere Vilela, où la vérité de la Religion Chrétienne étoit nettement expliquée, & solidement prouvée. Il le lut avec attention, & se sentit fortement porté à embrasser le Christianisme. Pour ne point agir avec précipitation dans une affaire de cette importance, il souhaita de conférer avec quelqu'un des Religieux Européens, & comme il ne vouloit point découvrir son dessein, il proposa à son Conseil d'attirer dans ses Ports les Vaisseaux Portugais. Il exagéra l'utilité, que ses Etats pourroient tirer de ce Commerce, & ajoûta, que le meilleur moyen d'engager ces Marchands à lui donner la préférence sur tous les autres Princes du Japon, étoit de leur offrir de plus grands avantages, qu'on ne leur en faisoit ailleurs, & surtout de donner aux Ministres de leur Religion un Etablissement dans ses terres.

Ce projet fut universellement applaudi, & le Prince en donna aussitôt avis au Pere de Torrez, lui manda que le Port de VOCOXIURA seroit ouvert aux Vaisseaux Portugais, qu'ils y seroient exempts de tous droits, qu'il leur céderoit toutes les terres, qui sont à deux lieuës à la ronde; qu'il y auroit une Maison pour les Missionnaires, & qu'aucun Idolâtre ne pourroit s'y établir sans leur consentement. Le Supérieur n'avoit garde de négliger une si belle occasion d'étendre le Royaume de Dieu. Il n'eut pas plutôt reçu la Lettre du Prince, qu'il écrivit à Almeyda de se transporter à Omura, & lui envoya toutes les instructions, dont il avoit besoin, pour traiter avec Sumitanda. Ce fut ce qui obligea ce Religieux à quitter plutôt, qu'il n'auroit souhaité, le Royaume de Saxuma.

Cependant le Roi de Firando eut le vent de ce qui se projettoit à Omura, & résolut de ne rien omettre pour en traverser l'exécution. Dans cette vûë, il écrivit une Lettre très-obligeante au Pere de Torrez; il le prioit d'oublier le passé, d'être bien persuadé que tout ce qui étoit arrivé, s'étoit fait malgré lui, qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens à l'égard du Christianisme, où il avoit paru d'abord; que la seule nécessité des affaires l'avoit obligé de les dissimuler pour un tems, & que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un de ses Religieux, il connoîtroit par la maniere, dont il en useroit avec lui, combien sincerement il estimoit la Religion Chrétienne, & le cas qu'il faisoit de ceux, qui la prêchoient. Le Supérieur n'étoit pas en état de faire ce que souhaitoit ce Prince, auquel il ne croyoit pas d'ailleurs devoir beaucoup se fier: il lui fit néanmoins une réponse honnête, & l'assûra, qu'aussitôt qu'il auroit reçu un renfort de Missionnaires, qu'il attendoit des Indes, il feroit tout son possible pour le satisfaire.

Je ne sçais ce qui étoit arrivé dans le Chicugen, depuis la Révolution, qui avoit fait perdre ce Royaume

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2262.

au Roi de Bungo ; mais à peu près dans le tems, dont je parle, la Ville de Facata députa au Pere de Torrez, pour le conjurer de lui envoyer un Missionnaire. Le Supérieur n'avoit alors auprès de lui qu'un jeune Jesuite nommé Damien. Il le fit partir sur le champ avec un Catéchiste pour Facata, & ils y furent très-bien reçûs. Damien avoit du talent pour gagner les cœurs ; en moins de deux mois il baptisa plus de cent personnes de marque, & un très-grand nombre de gens du commun. Il auroit même poussé ses conquêtes plus loin, si la disette d'Ouvriers eût permis au Pere de Torrez de le laisser plus longtems dans cette Ville.

Pendant toutes ces négociations & ces mouvemens, Almeyda se rendit à Vocoxiura, & visita ce Port, dont il fut extrêmement satisfait ; c'est en effet un des plus beaux & des plus grands du Japon ; il a deux lieuës de circuit, & dans cette grande étenduë il y a quantité de pointes de terre, & de rochers, qui forment un grand nombre de petits havres, tous à l'abri des vents; parce qu'à l'entrée du Port il y a une petite Isle, qui en garantit les Navires, & qui rompt les vagues de la Mer. On avoit assûré au Missionnaire, que le Prince d'Omura étoit dans ce Port, mais il ne l'y trouva point, & au lieu de l'aller chercher à sa Capitale, où il y avoit toute apparence qu'il étoit, il jugea plus à propos de pousser jusqu'à Fucheo, pour s'y aboucher avec le Pere de Torrez, qui sur le champ le renvoya dans la Principauté d'Omura avec Fernandez.

Les deux Missionnaires partirent de Fucheo le cinquiéme de Juillet de l'année 1562, & arriverent en peu de jours à Facata, où Fernandez resta quelque tems. Le vent étant bon pour aller à Vocoxiura, Almeyda s'y rendit en peu de tems, mais il n'y trouva point le Prince, lequel étoit à quinze lieuës de cette Ville. Il l'y alla trouver, & il en fut reçu avec une bonté, dont il crut se devoir tout promettre. Ce Prince le fit asseoir à son côté, & l'invita deux fois à manger avec lui. Il donna aussitôt ses ordres pour faire dresser les Patentes de la concession du Port de Vocoxiura sur le pied, qu'il l'avoit proposé, & recommanda expressément, qu'on n'y mît rien, qui ne fût approuvé par le Missionnaire, lequel de son côté ne voulut rien faire de son chef, & envoya le projet au Pere de Torrez.

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

Le Prince eut ensuite quelques conférences avec lui sur la Religion, & lui proposa quelques difficultez, qui lui étoient survenuës en lisant l'Ecrit du Pere Vilela. Almeyda lui leva d'autant plus aisément tous ses doutes, qu'il avoit à faire à un Prince, dont le cœur étoit touché, & qui avoit l'esprit droit. Cela fait, il partit pour Vocoxiura, & Sumitanda lui donna un Gentilhomme Chrétien, frere du Gouverneur d'Omura, pour l'accompagner & l'aider à commencer l'Etablissement, dont on étoit convenu. Dès qu'ils y furent arrivez, ils mirent les Ouvriers en œuvre, & l'on eut bientôt dressé une Chapelle propre, & une Maison de bois de Cédre, qui est fort commun en ce pays-là. Almeyda se disposoit à y faire ses fonctions, lorsqu'il fut fort surpris de voir arriver le Pere de Torrez ; voici quelle fut l'occasion de ce voyage.

Le

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Le Roi de Firando eut à peine fait au Supérieur Général les offres, que nous avons vûës, qu'un Navire Portugais étant venu moüiller dans son Port, il se repentit de ses avances, & dit publiquement, qu'il n'étoit point en peine d'avoir les Vaisseaux d'Europe dans ses Etats; que son Port étant le plus commode du Japon pour eux, ils le préféreroient toujours aux autres, de quelque maniere qu'il en usât avec les Chrétiens; que ce n'étoit point à cela, que regardoient les Marchands de Portugal; puisque, si cette considération eût eu quelque pouvoir sur eux, on n'auroit dû les voir jusques-là, que dans les Ports du Roi de Bungo, Protecteur déclaré de leur Religion, où on ne les voyoit pourtant presque jamais.

Ces discours, qui furent rapportez au Pere de Torrez, & même à la Cour de Bungo, acheverent de faire connoître ce Prince, & le démasquerent plutôt, qu'il n'auroit souhaité. On jugea donc, que pour l'honneur de la Religion, & pour celui de la Nation Portugaise, il falloit engager le Capitaine du Navire, qui étoit dans le Port de Firando, à se retirer ailleurs, & le Pere de Torrez partit sur le champ, pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le Roi de Firando fut surpris des honneurs, que le Capitaine rendit au Missionnaire à son arrivée sur son Bord, mais il le fut bien plus encore, quand il apprit que le Vaisseau avoit levé les ancres, & que le Capitaine avoit déclaré en partant, qu'il ne pouvoit demeurer dans un pays, où l'on maltraitoit ceux, qui professoient la même Religion que lui. Il prit en effet le chemin de Vocoxiura, qui n'est éloigné de Firando, que de huit lieuës par Mer, & où il arriva en peu d'heures.

§. X.

La Ville de Vocoxiura bâtie pour les Portugais & les Chrétiens. Conversion du Prince d'Omura. La Religion Chrétienne prêchée dans le Royaume d'Arima, & à Ximabara. Baptême du Prince d'Omura. Action d'éclat de ce Prince, son zele pour le salut de ses Sujets. Il convertit la Princesse sa femme. Il fait cesser la persécution, que le Roi son Pere faisoit aux Chrétiens. Les Chrétiens de Ximabara sont persécutez, leur patience & leur constance.

QUantité de Chrétiens de Firando suivirent de près le Supérieur à Vocoxiura, & tous les jours il en arrivoit de bien d'autres endroits, même des Royaumes les plus éloignez. Plusieurs s'y fixerent dans l'espérance, que ce Port alloit devenir le centre du Commerce, & le principal Etablissement des Missionnaires. Par-là Vocoxiura, qui peu de mois auparavant n'avoit que quelques Cabannes de Pêcheurs, prit la forme d'une jolie Ville, & le Pere de Torrez, qui avoit envoyé Almeyda tenir sa place à Fucheo, fut obligé d'appeller Fernandez à son

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

secours. Quelques affaires le contraignirent peu de tems après à faire un voyage dans le Bungo, & il visita chemin faisant plusieurs endroits, où il y avoit des Chrétiens, & des Prosélytes en quantité, qui soupiroient après le Baptême: il l'administra à plusieurs, & ayant réglé les affaires, qui lui avoient fait quitter Vocoxiura, il retourna dans ce Port, auquel il donna le nom *de Notre-Dame de Délivrance.*

Le Prince d'Omura étoit toujours à l'extrémité de ses Etats, où des affaires importantes demandoient sa présence. Enfin la seconde semaine du Carême, il se rendit à Vocoxiura avec un très-grand train. Dès que le Pere de Torrez en fut averti, il alla en cérémonie lui rendre ses devoirs accompagné des principaux Portugais, & le pria de lui faire l'honneur, que le Roi de Bungo lui faisoit tous les ans, de venir manger chez lui, le jour qui lui seroit plus commode. Sumitanda lui répondit, que ce seroit pour le lendemain. Tout s'y passa de maniere, qu'on ne douta point que ce Prince ne fût Chrétien dans le cœur. Il fut servi à table par les Officiers Portugais, & suivant le cérémonial de la Cour de Portugal. Après le repas il voulut avoir un entretien en particulier avec le Pere de Torrez, qui le conduisit à l'Eglise, & ils y demeurerent longtems enfermez, n'y ayant avec eux, que le seul Fernandez.

Le Prince leur dit d'abord, » je » suis venu ici, mes Peres, pour » vous entendre parler de votre Re» ligion. Regardez, je vous prie, » mon cœur, comme une terre bien » préparée, ne craignez point d'y » répandre la semence de la parole » divine; j'espere qu'avec le se» cours du Ciel elle y fructifiera. » Au reste mon intention n'est pas » d'en borner les fruits à moi seul, » je compte bien de les étendre à » tous mes Sujets. » On peut juger de la joye, que causa aux Missionnaires une déclaration si précise. Le Pere de Torrez pria le Prince de trouver bon que Fernandez, qui parloit beaucoup plus aisément que lui la Langue Japonnoise, lui expliquât nos principaux Mysteres, & Sumitanda y consentit. Fernandez fit un discours, qui, quoique fort long, fut écouté du Prince avec beaucoup de plaisir & d'attention; il ne fut interrompu, que par la nuit, qui survint; mais un Tableau de la Vierge tenant son Fils entre ses bras, qu'on avoit mis sur l'Autel, l'occupa encore quelque tems, & lui donna occasion de faire plusieurs questions sur les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des hommes. Il ne pouvoit détourner ses yeux de dessus cette Peinture, & il lui sembloit que le céleste Enfant lui tenoit au cœur un langage, qu'il n'entendoit pas encore bien; mais qui le remplissoit néanmoins d'une véritable joye. Un éventail, que le Pere de Torrez prit la liberté de lui présenter, & sur lequel il y avoit une figure de Notre-Seigneur, & plusieurs représentations des Mysteres de sa vie, donnerent encore lieu à bien des demandes; & les réponses, que lui fit Fernandez, le satisfirent parfaitement. Enfin il étoit minuit, lorsque le Prince sortit.

Le lendemain il envoya au Pere de Torrez le Frere du Gouverneur d'Omura, pour lui dire de sa part, qu'il ne lui restoit plus aucune dif-

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

ficulté sur tout ce que Fernandez lui avoit expliqué, qu'il étoit Chrétien dans le cœur, & qu'aussitôt que Dieu lui auroit donné un fils, il se feroit baptiser; mais que s'il faisoit une démarche d'un si grand éclat, avant que d'avoir un Héritier, elle pourroit exciter de grands troubles dans ses Etats; que cependant il le prioit de trouver bon qu'il portât une Croix sur sa poitrine. Cette action n'étoit gueres moins capable de produire le mauvais effet, que ce Prince craignoit, s'il recevoit le Baptême; mais on ne voit pas tout, & l'on ne réfléchit pas assez dans les choses, qu'on souhaite avec ardeur: il parut bien dans la suite que le cœur de Sumitanda étoit pris, & qu'il n'étoit plus le maître de ses mouvemens. Ce Prince partit peu de jours après pour Omura, où il fit faire une Croix d'or, & non-seulement il parut en public avec ce signe adorable de notre salut, mais il se montra même en cet équipage à la Cour du Roi d'Arima son Frere. Ce Prince lui demanda s'il étoit Chrétien, il répondit qu'il ne l'étoit pas encore, mais qu'il le seroit, dès que le Ciel lui auroit donné un fils. Il lui parla ensuite avec tant de force de la Loi du Dieu des Chrétiens, qu'il lui fit naître le desir d'avoir des Missionnaires dans ses Etats.

En effet peu de jours après deux Gentilshommes arriverent à Vocoxiura, avec des Lettres du Roi d'Arima pour le Pere de Torrez, par lesquelles ce Prince le conjuroit de lui envoyer un Missionnaire. Le Supérieur vouloit y aller lui-même, d'autant plus que le Roi lui offroit dans le Port de COCHINOTZU un Etablissement pareil à celui de Vocoxiura; mais sa santé ne lui permit pas de faire ce voyage; & Almeyda, qu'il avoit rappellé depuis peu de Fucheo, eut ordre de partir pour la Cour d'Arima. Le Missionnaire ne perdit point de tems, mais il trouva tout le Royaume en armes, & le Roi sur le point de se mettre à la tête de ses Troupes. Il eut néanmoins quelques conversations avec ce Prince, qui lui parut bien disposé, & très-docile: il en obtint toutes les Patentes nécessaires pour l'Etablissement de Cochinotzu, & des ordres au Gouverneur, pour y faire bâtir une Eglise au vrai Dieu, & une Maison aux Missionnaires.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Muni de ces piéces, il prit congé du Roi, & partit pour Cochinotzu. Le Pere de Torrez lui avoit fort recommandé de passer par XIMABARA, Place forte, qui appartenoit à un Prince Vassal & Beau-Frere du Roi d'Arima. Ce Prince n'avoit pû apprendre les changemens prodigieux, qu'opéroit partout la Religion Chrétienne, sans concevoir un très-grand desir de s'en instruire: il en écrivit au Pere de Torrez, qui chargea Almeyda de voir ce Prince, en allant à Cochinotzu. Almeyda alla descendre au Palais, où il fut retenu à souper. Après la table on le mena dans une grande Salle toute remplie de Noblesse, & quoiqu'il fût extrêmement fatigué du voyage, il fallut qu'il parlât jusques bien avant dans la nuit. Le fruit de ce premier discours fut un Rescrit du Prince, qui exhortoit son Peuple à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à l'embrasser. Le Missionnaire trouva les Sujets aussi bien disposez que leur Seigneur; & quoiqu'il parlât trois fois par jour en pu-

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

blic, il ne pouvoit encore contenter tous ceux, qui vouloient l'entendre. Ses travaux ne furent pas infructueux; quantité de gens de tout âge & de toute condition se déclarerent Chrétiens; surtout après, que la Fille unique du Prince, laquelle n'avoit encore que quatre ans, eût été baptisée avec toute sa maison.

Almeyda eût bien souhaité, qu'il lui fût permis de faire un plus long séjour à Ximabara; mais il apprit qu'on étoit fort inquiet à Cochinotzu, de ce qu'il tardoit si longtems à s'y rendre: il s'y rendit donc; le Gouverneur le logea chez lui, & fit aussitôt publier un ordre de la part du Roi, par lequel il étoit enjoint à tout le monde d'assister aux instructions publiques, qu'on alloit commencer. On obéït avec joye: le Missionnaire & son Catéchiste prêchoient tous les jours; l'un le matin, l'autre le soir: outre cela, ils expliquoient au sortir de dîner la Doctrine Chrétienne aux enfans. Jamais peut-être la Parole de Dieu ne fut reçûë avec plus d'avidité, & ne fructifia davantage. En moins de quinze jours, le Gouverneur, sa Femme, ses Enfans, & plus de deux cent cinquante personnes furent baptisées, & au bout d'un mois toute la Ville étoit Chrétienne, ou se disposoit à l'être. La suite fera voir que des conversions si promptes n'avoient point été précipitées. Cochinotzu est un lieu délicieux, la Cour y passoit en ce tems-là une bonne partie de l'année, ce qui y attiroit beaucoup de Noblesse, & la plûpart des nouveaux Chrétiens étoient des plus considérables du Pays. Les Personnes de ce rang se déterminent avec plus de précaution à faire une démarche de cette importance, & sçavent aussi bien mieux la soutenir, après l'avoir faite.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Vers ce même tems, c'est-à-dire, pendant la Semaine sainte, le Prince d'Omura revint à Vocoxiura, & eut envie d'y faire bâtir un Palais pour lui; mais comme s'il n'eût plus été le maître d'un lieu, qu'il avoit consacré à la Religion, il voulut en avoir l'agrément du Pere de Torrez, & il le lui envoya demander par son fidéle LOUIS, c'étoit le nom qu'avoit reçu au Baptême le frere du Gouverneur d'Omura. Le Supérieur de son côté pria le Prince de faire publier dans ses Etats plusieurs Réglemens de Police, qu'il jugeoit nécessaires; & non seulement il obtint ce qu'il demandoit, mais il fut ordonné à tous les Infideles, qui demeuroient à une certaine distance de Vocoxiura, de venir dans la Ville à certains jours, qui furent marquez, pour se faire instruire de nos divins Mysteres. Vers la Fête de l'Ascension le P. de Torrez fit le voyage d'Omura, où il n'avoit point encore été, & qui n'est qu'à dix lieuës de Vocoxiura: il y fut reçu par ordre du Prince avec de grands honneurs, & il y obtint un emplacement pour bâtir une Eglise.

Peu de tems après la Princesse d'Omura parut enceinte, & alors Sumitanda crut devoir dégager la parole, qu'il avoit donnée de recevoir le Baptême, dès qu'il se croiroit assûré d'un Successeur. Il en écrivit au Pere de Torrez, mais il l'avertit, que comme il vouloit bien vivre avec le Roi d'Arima son frere, il souhaitoit d'avoir son agrément. Il ajoûta, qu'il ne pouvoit pas entreprendre sitôt de détruire entierement

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

le culte des Idoles dans ses Etats, & que les Bonzes, qui y étoient fort puissans, devoient être ménagez avec beaucoup de prudence; que du reste, il ne négligeroit rien, pour faire adorer partout, où il seroit le Maître, le seul Dieu, qui a créé le Ciel & la terre, & devant qui toutes les Créatures intelligentes doivent fléchir le genoüil. Le Pere de Torrez lui fit dire, qu'il ne pouvoit être dans de meilleures dispositions, & le Prince n'eut pas plutôt reçu cette réponse, qu'il partit pour Vocoxiura avec trente Gentilshommes, qu'il avoit gagnez à Jesus-Christ.

Le Supérieur averti de son arrivée, alla lui rendre ses devoirs, & eut avec lui dans son Cabinet une conversation, qui dura toute la nuit. Tout le jour suivant fut employé à voir, si les trente Gentilshommes étoient suffisamment instruits; car, pour ce qui est de leur sincérité, le Prince en avoit répondu, & sur le soir, tous se rendirent à l'Eglise. Le Prince en y entrant se prosterna devant l'Autel, les trente Prosélytes en firent autant à son exemple, & formerent comme un cercle autour de lui; après qu'ils y eurent demeuré quelque tems en priere, le Missionnaire leur fit un petit discours sur les suites de l'engagement, qu'ils alloient prendre avec Dieu, & le termina par une courte récapitulation des principaux devoirs d'un Chrétien. Il leur fit ensuite réciter à haute voix l'un après l'autre leur Profession de foi; enfin ils leverent tous les mains au Ciel, & en cette posture, ils reçurent le Sacrement de la Régénération avec des sentimens de piété, qui tirerent les larmes des yeux de toute l'Assistance. Le Pere de Torrez donna au Prince le nom de BARTHELEMI, & il n'est plus connu depuis ce tems-là dans les Relations Portugaises, que sous le nom de *Dom Barthelemi.*

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

Dès le lendemain il fut obligé de partir, pour aller joindre l'Armée du Roi d'Arima son Frere, qui l'attendoit, & malgré les résolutions, qu'il avoit prises de ménager son zele, il éprouva bientôt qu'un cœur possédé de l'Esprit de Dieu, n'écoute plus rien, quand il s'agit des intérêts du Ciel. C'est une coutume en ce Pays-là, de ne point se mettre en Campagne, sans avoir rendu ses hommages à une célebre Idole nommée MANSTEM (a), qui y est regardée comme le Dieu de la Guerre. Lorsque les Troupes sont assemblées, elles vont au Temple, où cette prétenduë Divinité est adorée sous la figure d'un Géant armé, le Casque en tête, & pour Cimier, un Coq déployé, qui couvre presqu'entierement le Casque de ses aîles. En approchant du Temple, on déploye les Enseignes, on met bas les Armes, & on pratique plusieurs autres Cérémonies militaires, mêlées de superstitions.

Sumitanda prit à l'ordinaire le chemin de la Pagode; on en fut surpris, car tout le monde sçavoit qu'il avoit été baptisé la veille, mais l'étonnement changea bientôt d'objet. Le Prince marcha jusqu'à la porte du Temple, sans rien témoigner de son dessein: puis s'arrêtant tout à coup, il met le Cimeterre à la main, fait signe aux Troupes de n'avancer pas davantage, & entre seul avec ses Gardes dans le Temple. Là il

(a) Quelques Relations le nomment MORISTEM, d'autres MANTISTEM.

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

commande, qu'on jette l'Idole par terre, & qu'on la tire dehors la corde au col; il sort lui-même, & à grands coups de Sabre il met la Statuë en piéces, en disant : *Combien de fois, Dieu sourd & impuissant, m'as-tu trompé!* Il fit ensuite réduire en cendres le Temple, & planter une Croix sur ses ruines. Ce fut un spectacle bien nouveau, & bien consolant pour les Fidéles, de voir un Prince Néophyte, au sortir des sacrez Fonts du Baptême, portant le saint Nom de Jesus, & le Signe adorable de notre Rédemption sur ses Armes & sur ses habits, plus semblable au Chef d'une Religion Militaire, qu'au Général d'une Armée d'Infidéles, brûler les Temples, & abattre les Statuës de ces mêmes Dieux, dont il avoit si souvent encensé les Autels.

Sumitanda ne borna point son zele à ce coup d'éclat, il entreprit la conversion de toutes ses Troupes; & l'on voyoit avec admiration ce Prince au milieu du tumulte d'un Camp, occupé à instruire lui-même ses Officiers, & jusqu'aux moindres Soldats, des véritez de notre Religion. Mais tandis qu'il faisoit l'office de Missionnaire, il ne négligeoit point le devoir de Général, & le Ciel combattant d'un côté pour lui, tandis que de l'autre il secondoit son zele, il fit triompher la Religion de l'Idolâtrie dans ses Etats, & Dieu le fit triompher de ses Ennemis. De retour chez lui après la fin de la guerre, qui fut terminée par un accommodement, dont le Roi de Bungo fut l'arbitre, il ne voulut plus garder aucune mesure avec les Infidéles, & son propre Pere fut le premier, à qui il jugea à propos de faire connoître cette résolution.

Ce Prince haïssoit la Religion Chrétienne, & n'avoit vû qu'avec un extrême regret un de ses Fils l'embrasser, & un autre l'établir dans son Royaume. Le parti qu'il prit pour contenter sa haine, fut de maltraiter ceux des Chrétiens du pays d'Omura, qui tomberent sous sa main. Sumitanda résolu de ne le pas souffrir, tenta d'abord toutes les voyes, que sa prudence lui put fournir, & que sa tendresse & son respect pour un Pere, qui avoit été son Roi, lui suggérerent, pour lui faire prendre d'autres sentimens; mais quand il vit ses prieres & ses raisons également inutiles, il parla plus ferme, & déclara à son Pere, que les Chrétiens d'Omura étoient ses Sujets, qu'il sçavoit ce qu'il leur devoit, & l'obligea enfin à les laisser tranquilles. Il profita ensuite du repos, que lui donna la paix, pour faire régner le vrai Dieu dans sa Principauté. Ses industries, pour gagner des ames à Jesus-Christ, étoient infinies; mais les exemples admirables, qu'il donnoit de toutes les Vertus Chrétiennes, étoient encore plus efficaces, que ses discours & tous ses soins. Pour montrer à ses Sujets, jusqu'à quel point il faut honorer les Ministres du Dieu vivant, il ne parloit jamais au Pere de Torrez, qu'auparavant il n'eût quitté ses Armes. Il continua jusqu'à la mort à porter une Croix sur sa poitrine, & toute sa Cour imita son exemple en ce point. Chaque jour il donnoit à manger à cinq ou six mille pauvres, & il se croyoit honoré de les servir lui même; d'autant plus grand en s'abaissant ainsi,

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

que jamais Prince n'eut le cœur naturellement plus haut, & n'a sçû mieux se faire rendre ce qui lui étoit dû.

Une chose manquoit encore à son bonheur; la Princesse sa Femme, appellée CAMIZAMA (a), l'avoit vû avec bien du regret quitter la Religion de ses Peres, & souffroit fort impatiemment tout ce qu'il faisoit en faveur du Christianisme; mais comme elle avoit un très-bon esprit, Sumitanda ne désespéra point de la gagner; il se chargea lui-même de l'instruire de nos Mysteres, & Dieu donna tant d'efficace à ses paroles, que la Princesse demanda le Baptême. Il fut si peu maître de la joye, qu'il en ressentit, qu'il partit aussitôt, pour en aller porter la nouvelle au P. de Torrez, lequel en rendit sur le champ de solemnelles actions de graces à Dieu. Le Serviteur de Dieu étoit bien persuadé, que le Prince d'Omura étoit sincerement Chrétien, & solidement vertueux, mais il sçavoit l'empire, que prend une femme sur l'esprit d'un mari, qui l'adore; & l'exemple du Roi de Bungo, que la sienne retenoit dans l'Idolâtrie, le faisoit trembler.

Cependant Almeyda étoit retourné à Ximabara, & cette Ville continuoit à donner de grandes espérances, que bientôt elle seroit toute Chrétienne. Les Bonzes surpris des rapides progrès, qu'y faisoit la Religion, députerent au Palais les Principaux d'entre eux, qui avoient à leur tête un oncle du Prince, pour lui représenter le tort qu'il se faisoit, & le danger, où il exposoit son Etat, en y introduisant une Loi nouvelle. Cette démarche fut sans effet, & ils en firent paroître un ressentiment, qui auroit pû les porter à quelque extrêmité fâcheuse, si le Prince n'eût pris le parti de dissimuler. D'un autre côté, une conduite si peu ferme, fit d'abord appréhender à Almeyda, que ce Seigneur ne se refroidît à l'égard du Christianisme; mais il reconnut bientôt que sa crainte étoit vaine, & que les Bonzes n'avoient, ni gagné, ni intimidé personne. Ils s'en étoient apperçus les premiers; & n'espérant plus aucune justice, s'ils ne se la faisoient eux-mêmes, ils abattirent un jour toutes les Croix, que les Fideles avoient dressées en divers lieux, & firent à ces Néophytes toutes les avanies, dont ils pûrent s'aviser.

Ceux-ci peu sensibles à leurs propres injures, se crurent dans l'obligation de venger sur ces impies la Majesté divine, qu'ils avoient outragée; mais Almeyda les désabusa, & leur persuada de n'opposer aux insultes & aux sacrileges entreprises de leurs Ennemis, qu'une inaltérable patience. Le Prince, qui vouloit prévenir jusqu'aux moindres prétextes de révolte, se joignit à lui pour calmer les Chrétiens, ausquels il donna sa parole, qu'il puniroit d'une maniere éclatante tous ces attentats, dès qu'il le pourroit faire sans trop risquer. Ils se continrent donc, les Bonzes en devinrent d'abord plus insolens; mais comme ils virent, qu'ils ne gagnoient rien, que le Missionnaire alloit toujours son train, que les conversions étoient

(a) J'ai observé ailleurs, que ce nom pouvoit bien n'être pas un nom propre, mais un Titre d'honneur.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

de jour en jour plus fréquentes, & que le Prince n'en paroiſſoit pas moins attaché au Chriſtianiſme, ils comprirent que le plus sûr pour eux étoit de ſe tenir en repós, & que s'il y avoit quelque choſe à eſpérer pour eux, ils ne le devoient attendre que du tems, & des occaſions.

Alors le Prince ſe déclara plus hautement, qu'il n'avoit encore fait; & comme les Fideles n'avoient point d'Egliſe, il leur céda un terrein très-avantageux & très-agréable, pour en bâtir une, à laquelle il aſſigna un revenu conſidérable; elle fut bientôt achevée, parce qu'il n'y eut aucun Chrétien, qui ne voulût mettre la main à l'œuvre, & le Seigneur ne dédaigna pas de témoigner par un miracle évident, qu'il agréoit leur ſervice, & qu'il avoit choiſi ce lieu pour y être particulierement honoré. A peine l'Egliſe étoit achevée, qu'on y porta un Enfant moribond, pour y être baptiſé; la Cérémonie ne fut pas plutôt finie, que ce petit Innocent, qui ne faiſoit que de naître, levant les mains au Ciel, prononça diſtinctement ces paroles, qui furent ouïes d'un grand peuple: *Je m'en vais joüir de Dieu*, après quoi il expira.

Fin du Livre ſecond.



HISTOIRE



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE TROISIE'ME.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

LE Japon s'ouvroit ainsi tous les jours de plus en plus à l'Evangile ; mais la disette des Ouvriers empêchoit qu'on ne donnât à ces nouveaux Etablissemens une certaine solidité, & qu'on ne profitât de la disposition favorable, où étoient les Peuples, pour avancer l'Oeuvre de Dieu. Enfin le septiéme de Juillet 1563. il en arriva trois fort à propos, deux Prêtres ; à sçavoir, les Peres LOUIS FROEZ, Portugais, & JEAN-BAPTISTE MONTI, Ferrarois ; le troisiéme, qui n'étoit pas Prêtre, se nommoit JACQUES GONZALEZ. Le P. Froez s'étoit embarqué à Goa plusieurs années auparavant avec le Pere Nugnez, pour passer au Japon, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'Expédition du Vice-Provincial ; mais celui-ci avoit été obligé de le laisser à Malaca, pour y faire une Classe. Quelque tems après il reçut les Ordres sacrez ; & comme il eut été une seconde fois destiné à la Mission du Japon, il profita, pour s'y rendre, de la premiere occasion, qui se présenta. Personne n'a rendu de plus grands services à cette Eglise que ce Religieux, auquel nous sommes encore redevables d'une bonne partie des Mémoires, sur lesquels ont travaillé ceux, qui en ont écrit l'Histoire.

§. I.

Le Pere Monti & Loüis Almeyda dans le Bungo, où le Roi continuë à favoriser la Religion. Le Prince d'Omura abolit une Fête pleine de folie & de superstition. On se révolte contre lui, & à quelle occasion. Piege tendu au Pere de Torrez, & comment il l'évite.

QUelques jours avant l'arrivée de ce nouveau renfort, le Pere de Torrez avoit encore rappellé Almeyda à Vocoxiura : c'étoit pour l'envoyer dans le Royaume de Bungo, où les Fideles étoient sans au-

De J. C. 1563.

De Syn Mu 2223.

cun secours spirituel depuis plus de six mois. Ces fervens Néophytes, qui pendant tout ce tems-là n'avoient pû se confesser, & qui craignoient d'oublier leurs péchez, les avoient mis par écrit. Ils firent plus encore; car les trois Religieux, dont je viens de parler, étant débarquez sur ces entrefaites, & le Pere Monti ayant eu ordre d'aller avec Almeyda dans le Bungo, dès qu'on eut appris à Fucheo son arrivée, il n'y eut pas un Chrétien, qui ne voulût se confesser à lui, quoiqu'il ne pût les entendre, que par le moyen d'un Interprete. Leur candeur, leur simplicité, la vive douleur, dont ils étoient pénétrez pour les fautes les plus légeres, & l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi eux, tout cela parut au nouveau Missionnaire quelque chose de si merveilleux, qu'il avoit de la peine à en croire ses yeux.

Le Roi de Bungo faisoit alors presque toujours sa résidence à Vosuqui, & il s'y étoit formé une jolie Ville, qui devint encore plus considérable dans la suite. Le Pere Monti & Almeyda y allerent lui rendre leurs devoirs, & Civan leur fit l'accueïl, qu'il avoit accoutumé de faire aux Ministres de l'Evangile. Ce Prince sçavoit déja en général, ce qui s'étoit passé au sujet de la Religion & des Portugais dans la Principauté d'Omura, & les progrès de la Foi dans les Provinces circonvoisines; il voulut en apprendre toutes les circonstances, & il fut touché du récit, que lui en fit Almeyda.

A l'exemple du Souverain, tous les Courtisans donnerent aux deux Religieux de grandes marques de considération; mais aucun ne parloit de se faire Chrétien; parce que le Roi, qui étoit le Protecteur déclaré du Christianisme, & qui s'intéressoit à son établissement, autant que pouvoient faire les Missionnaires mêmes, s'en tenoit là, & ne donnoit aucun signe, qu'il pensât à aller plus loin. Les deux Religieux n'ayant donc plus rien, qui les arrêtât à la Cour, retournerent à Fucheo, où le Roi les suivit de près. Ils le prierent alors de vouloir bien honorer leur Maison de sa présence, comme il avoit fait toutes les années précédentes; & non seulement il le leur promit, mais il ajoûta qu'il y meneroit un Ambassadeur, que le Cubo-Sama venoit de lui envoyer, » & vous m'obligerez, leur dit-il, » de lui faire les mêmes honneurs, » qu'à ma propre Personne, afin » de l'engager par-là, à favoriser » votre sainte Loi dans les occa- » sions, où vous pourriez avoir be- » soin de protection à la Cour de » l'Empereur.

Sur ces entrefaites ce Prince reçut une Lettre du Pere de Torrez, qui lui mandoit, que sans une fâcheuse guerre, où le Roi d'Arima & le Prince d'Omura son Frere étoient engagez contre un puissant Voisin nommé Riozogi, leur Parent, les Etats de ces deux Princes, seroient bientôt tous Chrétiens, & qu'il étoit de la gloire d'un grand Roi comme lui, de terminer ce différend par une bonne paix, ainsi qu'il avoit déja fait l'année précédente dans une pareille occasion. Civan entra avec joye dans ce que lui proposoit le Supérieur; il écrivit aux trois Princes, pour leur offrir de nouveau sa médiation. Elle fut encore acceptée; on conclut une suspen-

sion d'Armes, qui fut bientôt suivie d'un Traité, où tous les Partis trouverent leur avantage ; & le Prince d'Omura de retour chez lui, & débarassé de toute autre occupation, ne songea plus qu'à faire la guerre à l'idolâtrie.

L'abolition d'une Fête pleine de folie & de superstition, qui se célébroit tous les ans dans ses Etats en l'honneur des Morts, & qui est précisément la même, que j'ai décrite plus haut (*a*), fut le premier effet de son zele ; mais parce que dans ces occasions on faisoit de grandes aumônes aux Bonzes, pour ôter à ces faux Prêtres tout prétexte de publier, que c'étoit par avarice, qu'on abolissoit ces pratiques, il fit distribuer aux Pauvres autant, & plus encore qu'on n'avoit accoutumé d'y dépenser. Tout réüssissoit dans ce que ce Prince entreprenoit pour la gloire du nom de Dieu, & la Princesse se disposoit tout de bon à recevoir le Baptême avec toute sa Maison ; mais la vertu de Sumitanda étoit déja assez solidement établie, pour être mise aux plus rudes épreuves, & Dieu ne voulut pas priver plus longtems l'Eglise du Japon de la gloire, qui pouvoit lui revenir des grands exemples de fermeté, qu'un Prince si accompli devoit donner à tout l'Empire dans les plus grands revers de fortune.

Le Conseil de Sumitanda étoit composé de douze Gentilhommes, dont, ni par caresses, ni par raisons, il n'avoit encore pû engager aucun à suivre son exemple. Ces Conseillers trouvoient même fort mauvais que le Prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne Religion de l'Empire ; & après avoir inutilement tenté la voye de la représentation, pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée, ils résolurent enfin de pousser les choses aux dernieres extrêmitez ; déterminez à le perdre, s'ils ne pouvoient le réduire à ce qu'ils souhaitoient. Pour mieux cacher leur dessein, & pour s'assûrer de Vocoxiura, ils feignirent d'être gagnez par les persuasions du Prince, & ils lui demanderent la permission d'aller dans ce Port, pour s'y faire instruire par le Pere de Torrez. Une résolution si subite, & qui paroissoit si concertée, lui fit naître des soupçons, & il se défia que c'étoit un piege qu'on lui tendoit ; il accorda néanmoins ce qu'on lui demandoit ; mais il fit avertir le Pere de Torrez de ne pas trop compter sur la sincérité des Prosélytes, qui alloient le trouver, & de les bien éprouver, avant que de les recevoir au saint Baptême. Il eût encore fait plus sagement, s'il se fût tenu lui-même un peu plus sur ses gardes. Quant au Pere de Torrez, il n'eut pas la peine d'examiner les Conseillers du Prince, ils n'allerent point à Vocoxiura, parce qu'ils trouverent plutôt qu'ils ne pensoient, une occasion d'éclater & de se saisir de la Capitale même ; voici ce qui y donna lieu.

C'étoit une coutume inviolable dans ce Pays, que tous les ans, à certain jour, le Prince se rendoit en grand cortege dans un Temple, où étoit la Statuë de son Prédécesseur, lui offroit de l'encens, & pratiquoit en son honneur plusieurs autres cérémonies, qui sentoient for-

(*a*) Voyez le Livre Préliminaire, Chapitre XIV.

un culte religieux. Le jour marqué étant venu, Sumitanda, qui ne ménageoit plus rien, alla au Temple, en fit tirer la Statuë du Prince; & ne la regardant plus que comme une Idole, qui avoit reçu les honneurs divins, il se crut dans l'obligation de venger sur elle la Majesté de Dieu, & la fit jetter au feu. Il n'en falloit pas tant pour révolter tout ce qu'il y avoit encore à Omura d'Idolâtres zélez. Traiter de la sorte son Parent, son Prédécesseur, faire cet affront à sa Bienfaictrice, à sa Mere d'adoption, en deshonorant la mémoire de son Epoux, ce ne fût rien moins dans leur esprit, qu'un attentat, qui rendoit indigne de l'autorité suprême un Prince assez dénaturé, pour oublier à qui il avoit obligation de ce qu'il étoit. Sa perte est aussitôt jurée; on prend des mesures pour faire soulever la Ville; on donne avis de tout à ce Fils illégitime du feu Prince, qui avoit été jugé incapable d'occuper sa place, & on l'invite à venir au plutôt venger l'injure faite à son Pere, & à se montrer digne d'un rang, dont on l'avoit injustement exclû. Ce Seigneur possédoit sans ambition quelques Terres dans le Royaume de GOTTO; mais l'éclat d'une si haute fortune l'ébloüit, & il se laissa persuader qu'il n'avoit qu'à paroître, pour être reconnu Prince d'Omura.

Ce premier pas fait, les Conseillers d'Etat engagerent RIOZOGI à reprendre les armes & à attaquer le Roi d'Arima, lequel pris au dépourvû, ne pourroit pas être en état de faire beaucoup de résistance; ce qui les délivreroit de la crainte d'une diversion de la part de ce Prince. Les Rebelles ainsi assûrez du dedans & du dehors, songerent d'abord à faire venir à la Capitale le Pere de Torrez, qui devoit être la premiere victime immolée à leur ressentiment. Pour empêcher qu'il ne leur manquât, quelques-uns des moins suspects représenterent au Prince, qu'il différoit trop le Baptême de la Princesse sa femme, & qu'il étoit de sa Dignité, que la Cérémonie s'en fît dans Omura même, à la vûë de tout le Peuple, qu'un tel exemple disposeroit plus que toute autre chose à embrasser le Christianisme. Sumitanda fut charmé de ce discours, il lui faisoit trop de plaisir, pour qu'il ne le crût pas sincere; il commença à se persuader, que ceux, qui lui parloient de la sorte, n'étoient pas eux-mêmes éloignez du Royaume de Dieu, & sur le champ il dépêcha au Pere de Torrez un Gentilhomme nommé Loüis, qui étoit frere du Gouverneur d'Omura, & dont nous avons déja parlé plus d'une fois, pour le prier de venir incessamment le trouver.

Loüis arriva à Vocoxiura le treiziéme d'Août, & trouva le Pere de Torrez occupé d'une affaire, qu'il ne pouvoit gueres différer. D'ailleurs, ce Religieux ne se portoit pas bien. Il répondit néanmoins à l'Envoyé du Prince, qu'il partiroit le lendemain de l'Assomption de la Vierge, pour se rendre à ses ordres. Cette réponse ne satisfit pas le Prince, & inquiéta fort les Conjurez, qui craignoient, que ce retardement ne leur fît manquer leur coup; ils engagerent Sumitanda à faire de nouvelles instances, & Loüis fut renvoyé sur le champ à Vocoxiura, où

De J. C. 1563.
De Syn Mu. 2223.

il arriva le quatorze fort tard. Il eut beau dire, le Supérieur, à qui ces empressemens donnoient apparemment à penser, ne crut pas que la chose pressât tellement, qu'il fallût se mettre en chemin, & abandonner son troupeau le jour de la Fête. Le seiziéme, il dit la Messe de grand matin, résolu de partir aussitôt après; mais comme il faisoit son action de graces, & qu'il recommandoit à Dieu avec beaucoup de ferveur le succès de son voyage, il se sentit tout à coup inspiré d'attendre encore de nouveaux ordres du Prince, avant que de quitter Vocoxiura, & il lui manda les raisons, qui le déterminoient à y rester.

§. II.

Le Palais d'Omura brûlé. Le Prince se sauve avec peine. Propositions, que lui font les Conjurez, il les rejette. Le Roi d'Arima chassé de ses Etats, & détrôné par son Pere. Victoire du Prince d'Omura. Les Infideles mémes l'attribuënt à l'assistance du Dieu des Chrétiens. Vocoxiura est ruiné. Dangers, que courent les Missionnaires. Constance des Chrétiens.

Loüis, fort surpris de cette résolution, qu'il ne sçavoit à quoi attribuer, reprit un peu chagrin la route d'Omura. Il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque FARIBA, un des Chefs des Conjurez, tomba sur lui avec un détachement de Soldats, lui demanda, où il avoit laissé le Missionnaire? & sans attendre sa réponse, le tailla en pieces avec tous ceux, qui l'accompagnoient; puis alla rejoindre les Rebelles. Ceux-ci avoient déja mis le feu au Palais & à la Ville, & le Bâtard d'Omura avoit été solemnellement proclamé Prince. Sumitanda dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes, qui consumoient son Palais, & assailli par des Ennemis furieux, dont le nombre croissoit à chaque instant, ne perdit pourtant point courage. Il arma tout ce qui étoit resté autour de lui de Sujets fideles, il se mit à leur tête avec le Gouverneur d'Omura, qui avoit en même tems à sauver son Prince, & à venger son Frere; passa sur le ventre à tout ce qui se mit en devoir de l'arrêter, & gagna un petit bois, où il jugea à propos de se tenir caché, jusqu'à ce qu'il se vît assez de forces pour faire tête aux Séditieux; mais les provisions lui manquerent bientôt, & il auroit péri de faim, si un Chinois, qui étoit à son service, n'avoit trouvé le secret de lui porter des vivres, sans être apperçu. Enfin sa Troupe s'étant un peu grossie, il se retira dans une Forteresse, qui étoit très-bien munie, & en état de défense.

Les Conjurez, après l'avoir ainsi manqué, se diviserent en deux bandes. Le Bâtard d'Omura avec la premiere alla s'asSûrer du Port de Vocoxiura, qu'il réduisit en cendres, mais il n'y trouva personne, parce qu'au premier bruit de ce qui se passoit, la plûpart des Habitans, & les Missionnaires s'étoient réfugiez

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

sur les Navires, qui étoient en rade. La seconde Troupe s'attacha au Prince, & le tint assiégé, dans l'espérance de le réduire au moins par la famine. Jusques-là Sumitanda se doutoit bien que sa Religion étoit le motif d'un soulevement si général. Il en eut bientôt toute la certitude, qu'il souhaitoit pour sa consolation, car ses Sujets lui firent déclarer, qu'ils mettroient bas les Armes, s'il vouloit adorer les Dieux de ses Peres, & rétablir leur culte, qu'il avoit aboli. Il n'eût pas accepté cette offre, quand il y eût trouvé toutes ses sûretez; ainsi sans s'amuser à écouter des Rebelles, qui prétendoient lui faire la loi, il ne songea qu'à se bien défendre, & il le fit avec une vigueur, qui les étonna.

Tandis que ces choses se passoient dans la Principauté d'Omura, Riozogi étoit entré dans le Royaume d'Arima, & il y tenoit la campagne; le Roi, qui avoit été surpris, s'étant vû aussi obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures Places; alors Xengandono voyant ses deux fils à la veille d'être détrônez, assembla quelques Vassaux de sa Maison, qui lui étoient restez affectionnez, entra dans le Royaume d'Arima; & son Armée grossissant à mesure qu'il avançoit, il contraignit bientôt Riozogi de se retirer. Il reprit ensuite les rênes du Gouvernement, & non content d'ôter à son fils aîné le Sceptre, qu'il crut que son incapacité, ou plutôt son inclination pour les Chrétiens, l'avoit mis en danger de perdre, il l'éloigna de sa Cour. Il y a bien de l'apparence qu'il auroit traité de la même maniere Sumitanda son cadet, si ce brave Prince eût eu besoin de son secours, pour se tirer du mauvais pas, où il se trouvoit; mais il avoit pour lui le Dieu des Armées, qui dès le commencement de cette révolte lui avoit donné des assûrances de la victoire, non seulement en lui inspirant une confiance, qui le soûtint au plus fort du danger, mais encore en lui montrant comme à Constantin le Signe du salut dans l'air, & en lui faisant connoître, comme autrefois au premier Empereur Chrétien, qu'il combattroit pour lui.

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

Toutefois ce Prince, pour ne manquer à rien de ce que la prudence demandoit de lui, ayant sçû que de puissans Voisins armoient par terre & par mer en faveur des Rebelles, ne crut pas devoir demeurer plus longtems dans une Place, où il étoit facile à ses Ennemis de l'affamer. Il prit donc le parti d'en sortir, & il le fit en plein jour, força un quartier des Assiégeans, & tint la campagne. Il s'approcha ensuite d'Omura, & demeura campé à la vûë de cette Capitale. Il apprit peu de jours après que Fariba, le Roi de Gotto, & celui de Firando étoient débarquez avec de nombreuses Troupes, & marchoient à lui; alors sentant renouveller sa confiance en Dieu, dont il soutenoit la cause, il décampa, & s'avança vers les Ennemis, pour leur épargner la moitié du chemin, & malgré l'extrême inégalité de ses forces, il eût à peine reconnu leur Armée, qu'il fit sonner la charge. C'étoit le quatriéme d'Octobre; sa petite Troupe toute composée de Chrétiens, entra dans les premiers Bataillons, en criant *vive Sumitanda*, les culbuta, & les renversa sur ceux, qui suivoient sans ordre, parce qu'ils

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

n'avoient pas eu le tems de se mettre en bataille, & en un moment cette formidable Armée se trouva dans un désordre, dont il ne lui fut pas possible de se remettre.

Les Chrétiens ne cesserent de tuer, que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, & jamais Victoire ne fut plus complette & ne coûta si peu. Aussi personne ne douta que le Dieu de Sumitanda n'eût vaincu pour lui. Ceux des Alliez, qui échaperent au carnage, assûrerent qu'ils n'avoient pû soutenir l'éclat, qui sortoit des Croix, que les Soldats Chrétiens portoient sur leurs habits: plusieurs même ajoûterent, qu'ils en avoient vû une en l'air toute rayonnante de lumiere, & semblable à celle qui étoit dans le grand Etendart du Prince. Enfin il sembloit que tous les Elemens se fussent armez pour une Cause si juste; car tandis qu'on se battoit sur terre, une horrible tempête dissipa la Flotte ennemie: aussi le Roi de Firando avoit-il accoutumé de dire depuis, que le Prince d'Omura étoit sorti avec honneur d'une si fâcheuse affaire, parce qu'il étoit bon Chrétien; témoignage que le Tout-Puissant arrache de tems en tems de la bouche de ceux mêmes, qui s'obstinent le plus à le méconnoître.

La joye d'un succès si peu attendu fut pourtant mêlée de quelqu'amertume; tout le Pays étoit dans un état déplorable, & Xengandono ennemi mortel de notre sainte Foi, à laquelle il attribuoit le malheur de sa famille, ne pouvoit souffrir la moindre marque de Christianisme. Les Princes ses Fils n'étoient pas dans une situation, qui leur permît de prendre la défense de la Religion contre un Pere, qui régnoit, & se trouvoit à la tête d'une Armée victorieuse, & Sumitanda tout vainqueur qu'il étoit lui-même, crut devoir se ménager avec lui. Ce Prince étoit surtout inconsolable de la ruine de Vocoxiura, où il ne restoit pas un seul Habitant, ni une maison sur pied.

Le Pere de Torrez étoit toujours dans cette rade, dont il n'avoit pû se résoudre à s'éloigner, quoique le Prince Antoine de Firando lui eût dès le commencement de la Révolte envoyé des Bâtimens bien armez, pour le transporter dans ses Isles; il s'étoit contenté d'y envoyer Fernandez avec les Vases sacrez & les Ornemens de l'Eglise, & résolu de périr plutôt, que d'abandonner ses chers Néophytes, qui s'étoient réfugiez auprès de lui, il avoit voulu attendre avec eux, quel seroit le succès de cette guerre. Il apprit des premiers la victoire du Prince d'Omura; mais il sçut en même tems que les Chrétiens d'Arima étoient dans l'oppression, que Damien avoit couru de grands risques à Ximabara, & Paul son Catéchiste à Cochinotzu; mais que les Fidéles les avoient fait évader, & les conduisoient par des chemins sûrs à Vocoxiura, où ils arriverent en effet sans aucun accident fâcheux.

D'autre part le Pere Monti, sur les premieres nouvelles, qui s'étoient répanduës dans le Bungo de la conspiration, avoit envoyé Loüis Almeyda sur les lieux, pour s'informer de ce qu'étoient devenus les Missionnaires, & lui avoit donné ordre de visiter les Eglises, sur lesquelles l'orage étoit tombé. Ce Religieux prit sa route par Ximabara, & quoiqu'on l'assûrât dans tous les lieux de-

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

son passage, qu'il ne trouveroit plus nulle part, ni Missionnaires, ni aucun vestige de Christianisme, & qu'il risquoit tout en se montrant dans un Pays, où le nom Chrétien étoit en exécration, il s'approcha sans rien craindre du Port de Ximabara. A peine eut-on appris dans la Ville, qu'il étoit dans le voisinage, qu'il se vit en un moment environné de Chaloupes remplies de Chrétiens, qui lui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Ces bonnes gens lui raconterent les maux, qu'ils avoient soufferts de la part des Infideles, & lui jurerent une fidélité inviolable au service du vrai Dieu. Il les consola le mieux qu'il lui fut possible, & leur promit tous les secours, qui dépendroient de lui; mais il n'entra point dans ce Port, parce que les Fidéles l'avertirent, qu'il ne faisoit pas sûr pour lui d'y paroître.

Il passa donc à Cochinotzu, où il ne fut pas moins édifié de la ferveur des Chrétiens. Xengandono avoit mis dans ce Port un Commandant, qui les maltraitoit fort & les veilloit de près. Ils ne laisserent pas d'être instruits d'abord de l'arrivée d'Almeyda, & deux d'entr'eux oserent bien se mettre en plein jour dans une Chaloupe, pour lui porter les complimens, & lui faire les excuses de tous les autres. La nuit suivante une troupe des plus considérables le visiterent à son bord, & lui firent les larmes aux yeux mille protestations de ne jamais chanceler dans la Foi, qu'il leur avoit prêchée le premier. *Eh! quelle Religion embrasserions-nous*, disoient-ils, *si nous renoncions à celle de Jesus-Christ? A qui dans nos peines & dans nos dangers aurions-nous recours, si nous étions assez malheureux, pour abandonner notre Dieu? Ah! quelque rigueur qu'il paroisse exercer sur ses enfans, il leur fait bien sentir, qu'il est le meilleur de tous les Peres: aussi a-t-il gravé son amour dans nos cœurs avec des traits, que rien ne pourra jamais effacer.*

§. III.

Nouvelle Victoire du Prince d'Omura. Etat de la Religion dans le Ximo. Le Roi de Naugato assiege Méaco: les Bonzes NEGORES *défont une Armée Impériale. Ils sont défaits à leur tour, aussi-bien que le Roi de Naugato.*

De Cochinotzu le Missionnaire, qui avoit appris que le P. de Torrez étoit sur les Navires Portugais, dans la rade de Vocoxiura, l'y alla trouver; il y arriva le vingtiéme de Septembre, & le rencontra avec le Pere Loüis Froez & Jacques Gonzalez, qui ne l'avoient point quitté. Le quatriéme d'Octobre la Bataille se donna, comme nous l'avons dit, & le Prince Victorieux en envoya sur le champ donner avis au Pere de Torrez. Les Portugais la célébrerent aussitôt par plusieurs décharges de toute leur Artillerie, & par tout ce qu'ils pûrent imaginer de témoignages d'une joye sincere. Le Supérieur vouloit aller d'abord complimenter Sumitanda, & le Roi d'Arima son Frere, qui étoient à Omura; mais on ne jugea pas que ce voyage fût encore à propos, & le Pere se contenta

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

tenta d'écrire aux deux Princes. Peu de tems après on eut nouvelle qu'ils s'étoient mis aux trousses de Fariba & du Bâtard d'Omura, qui tomberent tous deux entre leurs mains, & payerent leur rébellion de leur tête; après quoi Sumitanda réünit toutes leurs terres à son Domaine.

Sur ces entrefaites, la saison étant propre pour la navigation des Indes, les Portugais se préparerent à mettre à la voile; & le Pere de Torrez, qui ne jugeoit pas sa présence fort utile dans la Principauté d'Omura, songea à retourner dans le Bungo. Il commença par envoyer le Pere Froez au Prince Antoine de Firando. Ce Prince avoit déja Fernandez dans ses Isles, ainsi que je l'ai dit, mais la Princesse ELISABETH son Epouse souhaitoit fort d'avoir un Prêtre, & avoit écrit au Supérieur des Missions, que s'il étoit nécessaire pour obtenir cette grace, de lui envoyer ses Enfans le lui demander à genoux, elle les feroit partir sur l'heure. Le Pere de Torrez s'embarqua ensuite avec Almeyda & Gonzalez sur un petit Bâtiment, que les Chrétiens de Ximabara lui avoient envoyé.

De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

On comptoit huit cent Chrétiens dans cette Ville, mais il y avoit peu d'espérance d'en augmenter sitôt le nombre, parce que la crainte du vieux Roi d'Arima paroissoit avoir beaucoup refroidi l'affection du Prince de Ximabara pour le Christianisme. On ne conseilla pas même aux Missionnaires de s'arrêter longtems dans ce Port, dont le Gouverneur nommé LEON, les avoit reçus chez lui, malgré les defenses de Xengandono. Ils se rembarquerent donc, & se rendirent à l'Isle de TACAXI, qui n'en est qu'à deux lieuës, & qui est le commencement du Royaume de Bungo de ce côté-là; ils y arriverent au commencement du mois de Février de l'année 1564, & le Pere de Torrez y fixa pour quelque tems sa demeure, parce qu'il y étoit à portée de secourir toutes les Eglises du Ximo, qui pouvoient avoir besoin de son Ministere. Il envoya de-là Loüis Almeyda à Fucheo, avec ordre d'en faire partir Damien, & un Catéchiste nommé AUGUSTIN pour Méaco.

De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

A peine Almeyda avoit mis à la voile, qu'Edoüard de Sylva, qui depuis la révolution du Naugato, n'avoit point quitté le Royaume de Bungo, arriva pour complimenter le Pere de Torrez de la part du Roi Civan, & lui marquer la joye, qu'il avoit de le posséder de nouveau dans ses Etats. Il étoit de plus chargé d'une Lettre de ce Prince pour le Commandant de l'Isle, par laquelle il lui étoit enjoint de faire sçavoir à tous les Habitans, qu'ils pouvoient librement embrasser la Religion Chrétienne, & de punir séverement quiconque molesteroit en aucune façon ceux, qui la prêcheroient, ou l'embrasseroient. Edoüard de Sylva s'étant acquitté de sa commission, passa à l'Isle de CAVAXIRI, voisine de Tacaxi, avec de semblables recommandations du Roi, & le Pere de Torrez lui ordonna d'y rester

Tandis que ces choses se passoient dans le Ximo, la Foi s'établissoit solidement dans le centre de l'Empire, mais ce n'étoit pas sans de grandes traverses. Nous avons vû que le Pere Vilela avoit fait une excursion à Sacai. Il y étoit arrivé au mois d'Août 1561, accompagné de Lau-

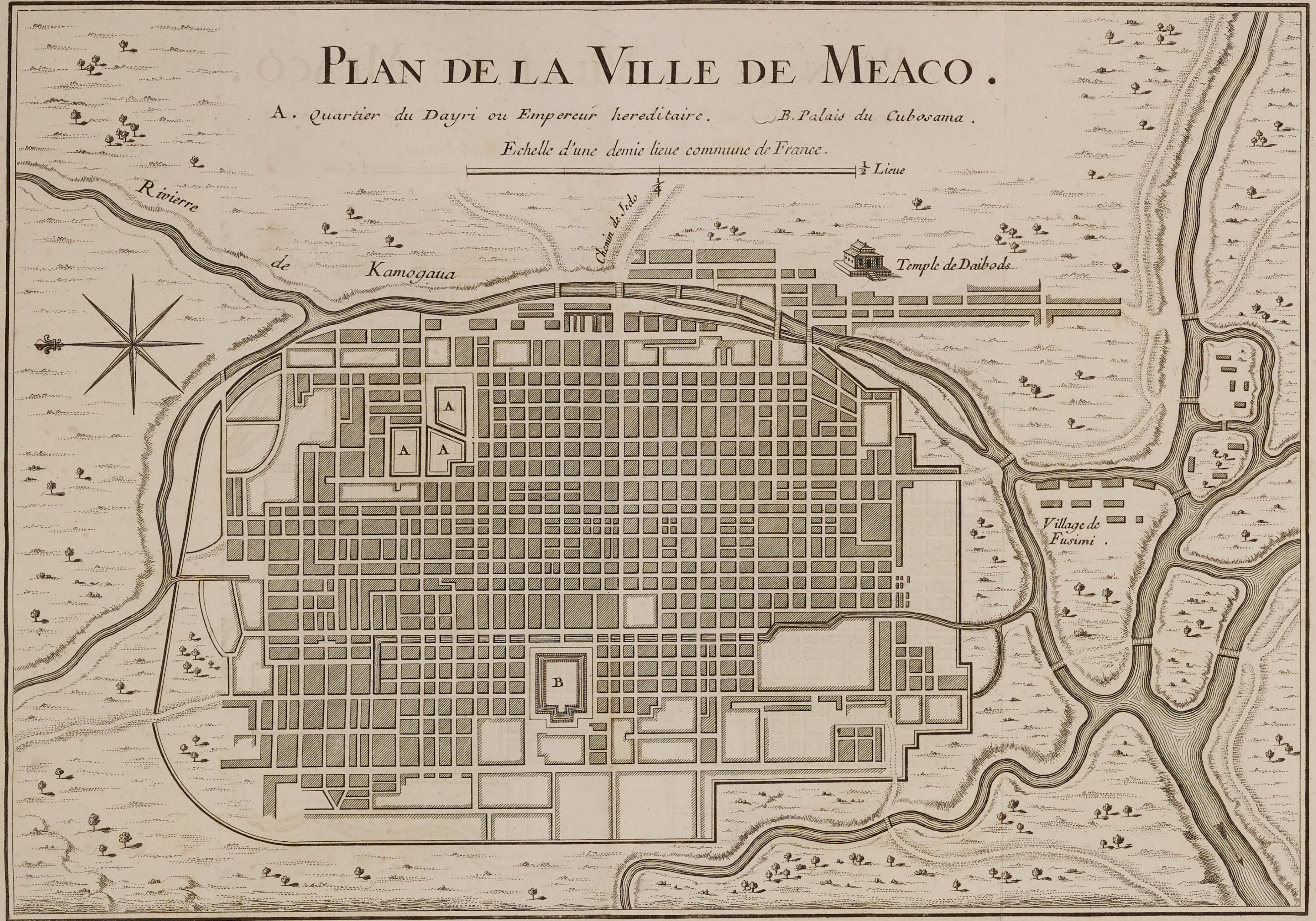
De J. C. 1561-64
De Syn Mu. 2221-24

rent; il y demeura un mois entier, mais excepté le Gentilhomme, qui l'y avoit appellé, & sa famille, il n'y avoit baptisé personne : aussi se disposoit-il à en partir pour retourner à Méaco, lorsqu'il apprit des nouvelles de la Capitale, qui retarderent de quelques jours son départ. Morindono Roi de Naugato, & quelques autres Princes des plus puissans de l'Empire, mécontens du Cubo Sama, avoient mis sur pied une Armeé de quarante mille hommes, & le Roi de Naugato la mena en personne dans la Tense. Les Bonzes NEGORES, à qui la Cour Impériale avoit aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils armerent de leur côté avec une promptitude incroyable, & joignirent Morindono, avant que l'Empereur fût même instruit, qu'il y eût des Armées en campagne contre lui. Par-là le Roi de Naugato se trouva en état d'entreprendre le Siége de la Capitale; il y marcha sur le champ, & se présenta devant la Ville, qui se trouva sans munitions, sans provisions, & presque sans Troupes.

Le Cubo-Sama ainsi pris au dépourvû, couroit risque de succomber sous de si grandes forces, s'il n'avoit pas trouvé le moyen de faire avertir un de ses Oncles & son Beau-Frere de l'extrêmité, où il étoit réduit. Ces deux Princes ne perdirent point de tems, assemblerent leurs Vassaux, & s'approcherent de Méaco avec des forces suffisantes, pour faire lever le Siége, & le Roi de Naugato l'auroit en effet levé sans les Negores, qui eurent l'adresse d'attirer l'Oncle de l'Empereur du côté de Sacai, où ils lui taillerent en pieces la meilleure partie de ses Troupes. Cette victoire releva le courage abbatu de Morindono. Ce Prince donna un assaut à Méaco, qu'il força & dont il donna le pillage à ses Soldats. C'étoit fait de l'Empereur, qui s'étoit refugié dans la Citadelle, sans aucune espérance d'y être secouru, si ses Ennemis eussent agi de concert; mais les Negores ne songeant qu'à poursuivre l'Oncle de l'Empereur, qu'ils avoient battu, & qui s'étoit retiré dans des lieux sûrs, ne firent pas attention, qu'ils se mettoient hors d'état de secourir le Roi de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus, en cas que les uns & les autres fussent attaquez, comme ils le furent en effet presqu'en même tems.

Car l'Empereur ayant fait secretement lever vingt mille hommes de bonnes Troupes, sortit de la Citadelle sans être apperçu, traversa la Riviere de Méaco, & alla brusquement tomber sur les Negores, qui furent presque tous taillez en pieces. Le reste fut entierement dissipé. L'Armée victorieuse renforcée par celle, qu'elle venoit de délivrer des Negores, marcha ensuite vers Méaco, tout fuyant devant elle. Morindono vit bien alors qu'il étoit perdu, s'il ne s'accommodoit promptement avec le Cubo-Sama : il ne négligea rien, il négocia à la Cour du Dairy, où il avoit de bons amis, & par l'entremise de ce Prince, il fit sa paix. Quelques Mémoires disent, que ce fut le Beau-Frere de l'Empereur, qui défit les Negores, & que le Cubo-Sama l'ayant appris, fit une sortie sur le Roi de Naugato, tandis que son Oncle & son

T. 1. 4° P. 291. et in 12. T. 2. P. 462.



Dheulland Sculp.

Beau-Frere l'attaquerent de leur côté, & qu'il n'échappa aucun des Soldats de Morindono, qui occupoient Méaco. Tous conviennent que pendant ces troubles, les Chrétiens de la Capitale, que Laurent eut le courage de visiter au fort du péril, se comporterent en Sujets fidéles, & que les Bonzes, qui s'étoient emparez de leur Eglise, furent obligez de l'abandonner, dès que le Cubo-Sama fut rentré triomphant dans la Ville. Le Pere Vilela ne tarda pas ensuite à y retourner, & y arriva sur la fin de 1562, ou au commencement de l'année suivante; mais avant que de raconter le succès, qu'eurent ses Prédications dans cette grande Ville, où nous allons dans peu voir la plus florissante Chrétienté du Japon; il est bon de dire ici en quel état se trouvoit alors cette Capitale de l'Empire Japonnois, & d'en donner une description exacte.

MEACO, ou MIACO (a) signifie Ville, & celle-ci est ainsi nommée par excellence, comme Athenes & Rome l'ont été au tems de leur plus grande splendeur. J'ai déja dit qu'elle est située dans la Province de JAMATSIRO, une des cinq, qui composent le GOKINAI ou la TENSE, & sur les deux bords d'une grande Riviere, qui coule dans une Plaine fort vaste. Elle est divisée en Haute & Basse Ville. Sa longueur, du Nord au Sud, est de trois quarts de lieuë d'Allemagne, & sa largeur, de l'Est à l'Ouest, d'une demie lieuë. Elle est environnée d'agréables Collines, & de plusieurs Montagnes, d'où découlent un grand nombre de Ruisseaux, & de très-belles Fontaines, sans quoi le pays seroit tout à fait stérile, le terrein y étant naturellement fort aride, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Du côté de l'Est, la Ville est bornée par une Colline bien boisée, & toute semée de Monasteres, de Temples, & de Chapelles, qui font une perspective charmante, mais c'est encore toute autre chose, quand on les voit de près. Tous ces Bâtimens ont quelque chose de singulier; leur situation est des plus agréables, le tout fait un lieu enchanté, & tel que l'imagination la plus vive peut à peine se le figurer. Nous parlerons bientôt des principaux Temples, qui sont dans son territoire, & nous les représenterons tels, qu'ils étoient alors; & comme ils ont été pour la plûpart ruinez par les guerres civiles, dont nous parlerons dans la suite, nous remettrons à la fin de cet Ouvrage à les faire connoître dans l'état, où ils sont aujourd'hui. La Riviere de Méaco sort du Lac d'Oïtz : deux autres Rivieres, qui ne sont gueres que des Torrens, & qui entrent dans la Ville du même côté, ont leur source dans les Montagnes voisines. Ces trois Rivieres se réünissent dans le centre de la Ville, où l'on voit un Pont de deux cent pas de longueur : de là toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest.

Les ruës de Méaco sont étroites, mais régulieres & très-longues, & toutes se coupent à angles droits, les unes allant du Nord au Sud, & les autres de l'Est à l'Ouest. Tout le Nord est occupé par la Cour du Dairy, & le Château, où demeuroit alors le Cubo-Sama, & où il entretient encore aujourd'hui une forte

(a) On le nomme aussi KIO.

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

Garnison, est à l'Oüest de ces deux quartiers, qui sont très-vastes; le premier est environné de murs & de fossez, & il consiste en douze ou treize ruës. Le Château, qui est bâti de pierres de taille, est aussi entouré d'un fossé rempli d'eau, revêtu d'un mur, & précédé d'un premier fossé sec: les maisons de Méaco sont généralement parlant étroites, & n'ont jamais plus de deux étages, y compris le rez-de-chaussée; elles sont bâties de bois, de chaulx, & d'argile, & les toits en sont couverts de bardeaux. Cette Ville a une grande incommodité, c'est la poussiere, qu'y excite la multitude prodigieuse de peuple, qui remplit les ruës à toute heure.

Sur la fin du dernier siecle elle avoit encore, suivant le recensement, qui en fut fait alors, cinq cent vingt-neuf mille sept cent vingt-six Habitans, outre les Etrangers, qui y étoient en grand nombre, & la Cour du Dairy, qui forme comme une seconde Ville. Il est hors de doute, qu'avant que les Cubo-Samas eussent transporté leur Cour à Iedo, elle étoit beaucoup plus peuplée. Il est certain aussi qu'elle est encore présentement le grand Magazin des Manufactures du Japon, & le centre de tout le Commerce de l'Empire. On y porte presque toutes les Marchandises, qui viennent des Païs Etrangers, & même des Provinces du Japon; la plûpart des Marchands s'y assemblent, pour acheter les unes & les autres; à peine y voit-on une maison, où il n'y ait quelque chose à vendre. C'est là qu'on rafine le Cuivre, que l'on bat la plus grande partie de la Monnoye, que l'on imprime les Livres, & que l'on fait au métier ces riches Etoffes à fleurs d'or & d'argent, qui se transportent dans les Pays Etrangers (a): les meilleures teintures, les ciselures les plus exquises, les Instrumens de Musique de toutes les especes, les Cabinets vernissez, les ouvrages en or & dans les autres métaux, surtout en acier; enfin les lames de la meilleure trempe, & les autres Armes se travaillent à Méaco dans une grande perfection, aussi bien que les bijoux de toutes les sortes. Je reviens au Pere Vilela.

(a) Nous avons remarqué ailleurs, que celles, qui se fabriquent dans les Isles de Fatsisio & de Kamakura, ne sortent point du Pays.

§. IV.

Ferveur des Chrétiens de la Capitale. Nouveaux efforts des Bonzes contre les Missionnaires. Deux Bonzes sont nommez Commissaires pour examiner la Religion Chrétienne. Ils se convertissent.

LEs choses étoient si favorablement disposées pour la Religion après les troubles, dont nous avons parlé, que le Pere Vilela s'attendoit à faire dans cette Capitale une abondante récolte: les succès de ses travaux passerent encore de beaucoup ses espérances. Les Mémoires détaillez, que nous en avons dans ses Lettres, & dans celles des autres Missionnaires, qui étoient alors au Japon, ne contiennent rien d'inférieur

De J. C. 1563-64. De Syn Mu. 2223-24.

à ce qu'on lit de plus merveilleux dans les Annales des plus heureux siecles de l'Eglise. Mais ce qui donnoit surtout une grande idée de la sainteté des Chrétiens de Méaco, c'étoit de voir avec quel soin ils s'appliquoient à la pratique des vertus, qui devoient leur coûter davantage. Plusieurs d'entr'eux étoient de la plus haute Noblesse, c'est-à-dire, naturellement les plus fiers des hommes : d'ailleurs nous avons vû combien la compassion envers les Pauvres, est éloignée de paroître une vertu aux Grands du Japon, puisqu'ils se font même un devoir de Religion de leur dureté envers les Misérables. Cependant c'étoit principalement dans les exercices d'humilité & de charité, que ces Fidéles aimoient à s'employer, & on voyoit souvent les plus riches se réduire au pur néceſſaire, qui n'étoit pas même toujours réglé par la discrétion, pour enrichir les Hôpitaux.

L'Homme Apostolique continuoit d'avoir beaucoup d'accès auprès de l'Empereur, & ce Prince fit voir dans une occasion assez importante, combien il l'estimoit. Ce Religieux fut informé, que Morindono maltraitoit fort les Chrétiens d'Amanguchi; il en porta sa plainte au Cubo-Sama, qui voulut bien se faire l'Intercesseur de ces Fideles persécutez auprès de leur Souverain : il lui envoya un Gentilhomme, pour le prier de laisser ses Sujets en liberté de suivre la Religion, que prêchoient les Religieux d'Europe. Mais une démarche de cet éclat pensa être funeste à ces Missionnaires, & leur attira un orage, auquel ils n'échapperent, que par un de ces coups du Ciel, qui font sentir combien Dieu est le maître des cœurs. Les Bonzes ne pûrent voir sans fremir les suites, que devoit naturellement avoir une si puissante protection; & toujours appuyez de leur Grand-Prêtre, résolurent de faire un nouvel effort pour faire chasser les Docteurs Etrangers de Méaco, & s'ils le pouvoient, de tout l'Empire. Ils s'adresserent à DAXANDONO, qui avoit la principale autorité dans la Ville Impériale, où il rendoit la Justice au nom de l'Empereur, & ils mirent tout en œuvre pour l'engager à publier un Edit contre la nouvelle Religion.

De J. C. 1563-64. De Syn Mu. 2223-64.

Daxandono répondit à ceux, qui lui furent députez à ce sujet, que pour faire consentir la Cour à ce qu'ils demandoient, il falloit la bien persuader que la Religion Chrétienne étoit aussi mauvaise, qu'ils le prétendoient; & que tout ce qu'il pouvoit leur accorder, étoit de la faire examiner par des personnes capables d'en juger. Rien n'étoit plus à desirer pour la bonne cause, que cet examen, supposé que les Examinateurs fussent bien choisis ; mais ils le furent très-mal. On mit cette affaire entre les mains de deux Bonzes, dont l'un se nommoit XIMAXIDONO, & l'autre CICONDONO. Le premier étoit le Confident & le principal Conseil de Mioxindono, le plus puissant particulier de l'Empire; le second avoit été Précepteur du Cubo-Sama, & tous les deux étoient des plus animez contre les Missionnaires. Aussi ce choix persuada tout le monde que c'étoit fait du Christianisme ; & il n'y eut pas un seul des amis du Pere Vilela, qui ne fût d'avis, qu'il se retirât au moins pour un tems. Il les crut, & partit avec Laurent pour Sacai. Il n'eut pas

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

lieu de se repentir d'avoir ainsi cédé au tems ; son absence ralentit d'abord un peu cette chaleur, avec laquelle on le poussoit. Enfin le Seigneur prit en main sa défense, & le salut vint d'où il y avoit plus à craindre. Voici comment la chose se passa.

Un pauvre Chrétien de la campagne nommé JACQUES étoit allé demander justice à Daxandono contre un Idolâtre, à qui il avoit prêté une somme d'argent, & qui refusoit de la lui rendre. Ximaxidono un des deux Commissaires pour l'examen de la Religion Chrétienne, entra dans le moment, que ce bon homme plaidoit lui-même sa cause, & le reconnoissant pour Chrétien à un Chapelet, qu'il portoit sur lui : *Tu es donc*, lui dit-il en l'interrompant, *de la Religion des Européens ? oüi graces au Ciel*, répond le Paysan, *j'en suis : & qu'enseigne de bon votre Loi*, reprend le Bonze ? *je ne suis pas assez sçavant pour vous le dire*, replique le Chrétien, *mais je puis bien vous assûrer, qu'elle n'enseigne rien que de bon.* Ximaxidono ne laissa pas de le questionner sur bien des articles, & le Seigneur, qui dénoüe, quand il lui plaît, la langue des Enfans, pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion le Villageois, qu'il parla sur l'existence & les Attributs de Dieu, sur le Culte qu'il exige des hommes, sur l'immortalité de nos ames, & sur nos divins Mysteres, d'une maniere si éloquente, & même en si bons termes, qu'il ravit tous les Assistans en admiration.

Le Bonze surtout l'écouta fort attentivement ; il fut ensuite quelque tems sans rien dire : puis, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : *allez*, dit-il au Chrétien, *faites-moi venir votre Docteur ; si les Disciples*, ajoûta-t-il, *sont si sçavans, que sera-ce du Maître* ? Jacques ne perdit pas un moment, & sans songer davantage à l'affaire, pour laquelle il étoit venu à Méaco, il courut à Sacai, où racontant la chose comme il l'avoit conçûë, il dit au Pere Vilela, que le Bonze Commissaire étoit converti, & qu'il le demandoit pour le baptiser. Le fait étoit trop singulier, pour être cru sur le témoignage d'un homme, qui pouvoit être trompé ; & tous les Chrétiens de Sacai s'accorderent à soutenir, qu'il ne seroit pas prudent au Pere de s'exposer sur cet avis. Il vouloit partir néanmoins, dans la pensée, que si c'étoit une feinte pour l'attirer à Méaco, il auroit apparemment le bonheur de donner son sang pour Jesus-Christ. Mais on l'arrêta de force, & tout ce qu'il put obtenir, fut que Laurent iroit voir de quoi il s'agissoit.

Laurent partit sans différer d'un moment, & les Fidéles commencerent à faire des prieres pour l'heureux succès de son voyage. On lui avoit recommandé de revenir, dès qu'il seroit instruit de ce qu'on vouloit sçavoir ; & on lui avoit ajoûté, que s'il étoit plus de quatre jours absent, on le croiroit mort ou prisonnier. Il tarda pourtant un peu plus, & on le pleuroit déja, lorsque son retour combla de joye tous les Fidéles ; car non seulement il confirma tout ce qu'avoit dit le Paysan, mais il assûra de plus, que Cicondono avoit été converti par son Collegue, & que tous deux vouloient recevoir le Baptême de la main du Pere Vilela. Il n'y avoit plus à délibérer, & le Pere partit



De J. C. 1563-64
De Syn Mu. 2223-24

sur l'heure. Ceci se passoit les derniers jours d'Avril, & au commencement de Mai. Le Missionnaire en arrivant dans la Capitale trouva ses deux Prosélytes, qui avoient encore gagné à Jesus-Christ un grand Seigneur nommé XICAIDONO, parent de Mioxindono, fort estimé pour son érudition, qui passoit pour un des plus beaux Esprits de la Cour, & qui étoit Gouverneur d'une Place forte nommée IMORY, à huit lieuës de Méaco ; ils étoient d'ailleurs tous trois si bien instruits, & tellement pénétrez des grandes véritez du salut, que le Pere Vilela ne crut pas devoir différer à les baptiser.

De J. C. 1563-64
De Syn Mu. 2223-24

§. V.

Suites de cette conversion. Toute une illustre Famille reçoit le Baptême. Progrès de la Religion Chretienne dans le Firando. Actions de charité des Chrétiens. Conduite peu sincere du Roi de Firando. Les Bonzes font empoisonner le Gouverneur de Ximabara. Zele du Prince d'Omura.

DE's le lendemain Xicaidono, qui fut nommé SANCHE au Baptême, mena Laurent à Imory, & il eut la consolation d'y voir baptiser en peu de tems jusqu'à soixante & dix personnes de la premiere Noblesse du pays, & cinq cent Habitans. Le zele des deux Bonzes ne fut, ni moins vif, ni moins efficace ; ils composerent ensemble un Traité de la Religion Chrétienne, qui produisit partout des effets merveilleux ; mais le plus grand avantage, que la Religion tira de cet heureux évenement, fut la conversion d'un Seigneur nommé TACAYAMA, grand homme de guerre, d'une probité peu commune, fort instruit des Mysteres de toutes les Sectes du Japon, & très-attaché au culte de ses Dieux. Le Baptême des deux Bonzes ayant fait du bruit, & jetté toute la Cour dans l'étonnement, Tacayama dit un jour, qu'il en étoit d'autant plus surpris, qu'il ne croyoit pas fort difficile de réduire le Prédicateur étranger au silence ; & pour montrer qu'il ne parloit pas en l'air, comme il eut appris que le Pere Vilela prêchoit dans une Place de Méaco : il l'alla entendre, & le Sermon fini, il entreprit de réfuter tout ce que le Missionnaire avoit avancé. Ce Religieux comprit d'abord, qu'il avoit affaire à un homme d'esprit, & qui en sçavoit bien autant que les plus habiles Bonzes ; il répondit néanmoins sans peine à tout ce qu'il lui objecta, & parla d'une maniere si sensée & si solide, que son Adversaire n'eut rien à lui repliquer.

Mais ce qui surprit davantage Tacayama, ce fut de voir en un moment non seulement son esprit convaincu, mais son cœur même changé de telle sorte, qu'il ne se reconnoissoit plus. Il comprit alors que celui-là seul est Dieu, qui sçait se rendre maître des cœurs, & avec cette franchise, & cette bonne foi, qui est la meilleure marque d'un bon esprit, il confessa ses erreurs & son

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

ignorance. Il ne donna ensuite aucun repos au Pere Vilela qu'il ne l'eût engagé à le suivre dans ses Terres, où l'Homme Apostolique le baptisa avec sa femme & six de ses enfans. Le Pere fut nommé DARIE, la Mere eut nom MARIE, & l'aîné des Fils fut appellé JUSTE. C'est ce fameux JUSTE UCONDONO, si célebre dans les Relations Portugaises & Espagnoles de ce tems-là, illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné une place distinguée parmi les Héros Chrétiens, plus illustre encore par ses vertus, & par ses souffrances pour la cause de Dieu, & qui eût fait l'ornement de sa Patrie, si l'ingratitude de sa Nation, n'eût pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangere, un homme, qu'elle eût dû envier à ses voisins, si le Ciel l'eût fait naître parmi eux.

Tacayama avoit deux freres aînez, tous deux d'un grand mérite : le premier, dont je n'ai pas trouvé le nom, étoit Seigneur de SAVA, & dans une si grande considération auprès de l'Empereur, que ce Prince se reposoit sur lui de tout ce qui regardoit la Police & le bon ordre à Méaco. Le second se nommoit VATADONO, & nous aurons souvent occasion d'en parler dans la suite.

Quelques Mémoires paroissent confondre le Seigneur de Sava avec Daxandono, & le font répondre à un Manifeste des Bonzes de Iesan, contre la Doctrine Chrétienne, où ces Religieux Idolâtres concluoient à abolir cette nouvelle Religion, & à chasser du Japon ceux, qui la prêchoient; ils lui font, dis-je, répondre, qu'il falloit écouter les Docteurs Etrangers, avant que de les condamner, & que si leur Loi se trouvoit véritablement pernicieuse, il ne falloit pas les chasser, mais les punir de mort, comme des Séducteurs du Peuple, les Destructeurs du Culte des Dieux, & les Perturbateurs du repos public. Mais quoique ceci s'accorde assez avec la réponse, que fit Daxandono aux Députez des Bonzes & du Xaco, nous verrons bientôt, qu'assurément Daxandono n'étoit pas frere de Vatadono, & ne fut jamais Chrétien.

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

Les affaires de la Religion alloient aussi toujours de mieux en mieux dans les Royaumes Occidentaux, principalement dans celui de Firando, où quoique le Pere Froez, & Jean Fernandez n'eussent pas la Cour favorable, ils ne pouvoient suffire à instruire, & à baptiser ceux, qui se présentoient. Le Prince Antoine étoit toujours l'ornement & le soûtien de cette Chrétienté naissante, où l'on pratiquoit les Vertus les plus sublimes avec une ferveur, dont les Infidéles mêmes étoient touchez. Les Portugais, qui en étoient souvent les témoins, s'exprimoient sur cela à leur retour aux Indes, & dans leurs Lettres en Europe, en des termes, qui auroient paru exagérez, si tous n'eussent pas tenu le même langage; & il y en eut plus d'un, qui ne pouvant résister à la force des grands exemples de détachement, d'humilité, & de pénitence, qu'ils admiroient dans ces Néophytes, abandonnerent généreusement de grands biens, & renoncerent aux espérances les mieux fondées, pour embrasser la Pauvreté Evangélique.

L'union & la charité, qui régnoient parmi ces fervens Chrétiens, n'avoient rien de moins frappant que leurs autres vertus; il n'arrivoit

De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

rivoit point de disgrace à aucun particulier, qu'aussitôt elle ne fût réparée à frais communs. Le feu prit la nuit de Noël, de l'année 1564. à la Sacristie, dans l'Isle de TACUXIMA; & les flammes portées par un vent très-violent, réduisirent en cendres l'Eglise, la Maison des Missionnaires, & environ quinze autres, avant qu'on eût pû arrêter l'incendie. Il faisoit un froid très-piquant, & les Maisons brûlées appartenoient à de pauvres gens, qui par cette perte, se trouverent dans la plus affreuse indigence, exposez à toute la rigueur de la saison: mais ils n'y furent pas longtems; les plus aisez les recueillerent d'abord, & le bruit de cet accident ne se fut pas plutôt répandu dans l'Isle voisine d'IQUIZEUQUI & à FIRANDO, que les Fideles accoururent de toutes parts au secours de leurs Freres. Les Maisons furent rebâties & meublées avec une diligence incroyable; on pourvut aux autres besoins de ces malheureux avec profusion; en sorte qu'ils se trouverent plus à leur aise après leur disgrace, qu'ils ne l'étoient auparavant; il en arriva autant à Firando peu de jours après, & la charité des Fideles n'y parut pas avec moins d'éclat.

Sur ces entrefaites, le Pere Froez eut avis, que deux Navires Portugais paroissoient à la hauteur de Firando; & peu de tems après, il reçut des assûrances de ceux, qui les commandoient, qu'ils n'entreroient point dans le Port sans son agrément. Le Roi instruit de cette démarche des Capitaines, envoya sur le champ faire des excuses au Pere, de ce qu'il ne l'avoit pas encore rétabli dans l'ancienne demeure des Missionnaires, & lui donna sa parole, qu'il le feroit incessamment. Le Pere sur cette promesse, se hâta un peu trop d'écrire aux Commandans des Navires Portugais, qu'ils pouvoient moüiller à Firando; mais s'étant apperçu que le Roi ne se pressoit point d'exécuter ce qu'il avoit promis, il prit une Chaloupe, alla au-devant d'un troisiéme Navire nommé la SAINTE CROIX, qui suivoit de près les deux premiers, & persuada sans peine à PIERRE ALMEYDA, qui le montoit, de se tenir au large, jusqu'à ce que ce Prince eût dégagé sa parole. Enfin Taqua Nombo fit d'assez mauvaise grace, ce qu'on souhaitoit de lui, & Almeyda entra aussitôt dans le Port.

Le Christianisme étoit aussi toujours sur un très-bon pied dans le Bungo; mais il devenoit de jour en jour plus florissant dans le Royaume d'Arima, & dans la Principauté d'Omura. Xengandono venoit de mourir; le Prince son fils aîné étoit remonté sur le Trône, mieux disposé que jamais à l'égard des Chrétiens, & les Victoires de Sumitanda faisoient taire les Bonzes, & les retenoient dans le devoir. Il y eut alors quelque commencement de persécution à Ximabara, où le nombre des Fideles s'étoit accru de moitié depuis les troubles. Le Prince voulut les contraindre à prendre part à une Cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans en son honneur, & où il entroit de la superstition, & ils le refuserent: il les menaça, mais ils répondirent, qu'ils ne craignoient point la mort; & que quand il voudroit leur procurer l'honneur du Martyre, il les trouveroit à l'E-

De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

glise sans armes, & dans l'impatience de répandre leur sang pour une si belle cause. Il leur fit dire, qu'il ne demandoit d'eux, qu'une simple démonstration d'obéïssance, ils furent inébranlables ; & comme il estimoit dans le fonds leur Religion ; il cessa de les molester, & ne put même refuser à leur constance les Eloges qu'elle méritoit. Les Bonzes ne firent point paroître la même équité ; mais comme ils n'oserent s'en prendre à la Multitude, ils déchargerent leur chagrin sur le Gouverneur LEON, qu'ils regardoient avec justice comme le plus ferme appui, & le Chef de ces braves Chrétiens, & ils le firent empoisonner.

Ce qui soutenoit si fort la Religion dans ces quartiers-là, c'étoit la présence du Pere de Torrez, qui malgré son grand âge, & ses infirmitez, ne se refusoit à rien. Dès qu'il eut appris la mort de Xengandono, il accourut à Cochinotzu, où il ne lui coûta presque rien, pour rendre à cette Chrétienté, si longtems opprimée, tout son premier lustre. Son dessein étoit d'aller ensuite à Omura ; mais l'absence du Prince, occupé à poursuivre quelques restes de Conjurez, lui fit remettre ce voyage à un tems plus favorable. D'ailleurs Sumitanda avoit les armes à la main, & les Ennemis des Chrétiens n'osoient remuer. Ce Prince reçut dans le même tems des Lettres de DOM SEBASTIEN, Roi de Portugal, qui le félicitoit sur sa conversion au Christianisme, & sur son zele à procurer le même bonheur à ses Sujets, & qui lui juroit une amitié éternelle. Il fut extrêmement sensible à cette attention d'un si puissant Monarque ; mais il n'avoit pas besoin d'aiguillon ; & s'il y avoit quelque chose à réformer dans sa conduite, c'étoit qu'il se ménageât un peu plus, surtout avec les Bonzes, qui pour être soumis en apparence, n'en étoient pas moins à craindre, & qui ne lui avoient pas encore porté tous les coups, dont ils étoient capables.

Cependant la Sainte-Croix avoit amené au Japon trois nouveaux Ouvriers, à sçavoir les PP. MELCHIOR DE FIGUEREDO, JEAN CABRAL, & BALTHAZAR ACOSTA, ce qui donna moyen au Supérieur Général d'envoyer du secours au Pere Vilela, qui en avoit un pressant besoin ; il lui destina le Pere Loüis Froez, qu'il fit remplacer dans le Firando par le Pere Acosta ; & il lui joignit Loüis Almeyda, mais celui-ci ne devoit point rester à Méaco. Le Pere Cabral fut envoyé à l'Isle de Tacuxima, & le Pere de Figueredo demeura avec le Supérieur à Cochinotzu. Le sujet du voyage d'Almeyda étoit, que le Pere de Torrez vouloit être instruit par un Témoin oculaire de l'état de la Religion dans la Capitale de l'Empire, & des dispositions qu'avoient les Provinces circonvoisines à recevoir l'Evangile ; & personne n'étoit plus propre qu'Almeyda à lui rendre un compte exact de tout ce qu'il lui importoit de sçavoir.

§. VI.

*Le Pere Froez & Loüis Almeyda partent pour Méaco. Ce qui leur arrive à l'Isle d'*Hiu. *Le premier court un grand risque à Ozaca. Histoire d'une jeune Demoiselle Chrétienne. Description d'un repas à la Japonnoise.*

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

LEs deux Missionnaires se joignirent à Fucheo, d'où ils partirent ensemble le dernier jour de Décembre 1564. Ils s'embarquerent dans un des Ports du Bungo, sur un petit Navire, excessivement rempli de monde, & ils y essuyerent de très-violentes tempêtes. Il y en eut une surtout, qui fit périr presque sous leurs yeux un Bâtiment, dont les débris qu'ils apperçurent autour de leur Vaisseau, donnerent beaucoup de frayeur à l'Equipage, & aux Passagers; mais ce qui inquiétoit le plus ces Religieux, c'est qu'il n'y avoit avec eux que des Idolâtres, qui nuit & jour offroient des vœux au Soleil, à la Lune, aux Cerfs, & à plusieurs autres sortes d'Animaux. Enfin ils aborderent à une Ville, appellée FARA, où ils apprirent, que six hommes, & deux femmes s'étoient tout récemment précipitez dans les eaux, en invoquant Amida. Toute la Ville étoit encore en rumeur à ce sujet; on avoit bâti aux prétendus Martyrs un petit Temple assez près du Rivage, & l'on y avoit ajoûté huit Colonnes, une pour chacun de ces Désespérez. Le toit du Temple étoit hérissé de bâtons, d'où pendoient des especes de banderolles de papier; & toutes les murailles étoient couvertes d'Inscriptions en Vers, où le mérite d'une Action si héroïque, étoit relevé en des termes magnifiques. L'usage est de brûler la Barque, qui a servi à porter ces Fanatiques, quand ils ne l'ont pas fait couler à fonds avec eux, & qu'ils se sont jettez de dessus ses bords, comme avoient fait ceux-ci. La curiosité porta les Missionnaires à examiner de près le Temple; ils s'en approcherent, & ils apperçurent une troupe de vieilles femmes, qui en sortoient: elles avoient toutes une espece de Chapelet à la main, & elles furent extrêmement scandalisées de voir que ces Etrangers ne donnoient aucune marque de respect à un lieu si saint selon elles; d'autres se contenterent de plaindre leur prétendu aveuglement. Au reste, le Temple étoit sans ornement, & les Missionnaires n'y remarquerent rien de fort particulier.

De Fara, les Serviteurs de Dieu poursuivirent leur route vers l'Isle d'HIU, où ils arriverent en huit jours. Cette Isle a, dit-on, cent lieuës de circuit: elle n'est marquée sous ce nom dans aucune Carte, que j'aye vûë; mais on ne peut gueres douter, que ce ne soit l'Isle de XICOCO, dont une des Provinces porte le nom du Royaume d'Yo; d'autant plus, qu'Almeyda ajoûte, que l'Isle d'Hiu se divise en quatre Provinces, ce qui est vrai de l'Isle de XICOCO. Le Pere Froez & Almeyda y rencontrerent quelques Chrétiens, qui avoient reçu le Baptême à Méaco, & qui étoient éta-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

blis dans cette Isle. Un des plus considérables leur rendit visite, & les entretint sur la Religion d'une maniere, qui les satisfit beaucoup. Ces Insulaires étoient fort polis, & parloient très-bien leur Langue; aussi les Missionnaires commencerent-ils là à connoître la différence qu'il y a entre les Japonnois du centre de l'Empire, qui se sentent du voisinage des deux Cours Impériales, & qui ont des Académies fondées pour l'instruction de la jeunesse, & la perfection des Arts & des Sciences, d'avec ceux du Ximo, où ces avantages sont fort rares. Ils séjournerent huit jours dans l'Isle, & ils eurent la consolation d'y baptiser six personnes, puis ils se rembarquerent, & gagnerent en six jours le Port de XIMAQUIMO, qui est à peu près à moitié chemin de Fucheo à Sacai.

On étoit instruit dans cette derniere Ville de leur voyage; & dès qu'ils en furent proches, un homme de qualité nommé SANCHE, celui-là même, qui le premier y avoit appellé le Pere Vilela, leur envoya un Bâtiment plus grand, & plus sûr que celui, où ils étoient, avec des rafraîchissemens, dont ils avoient un extrême besoin. Il comptoit bien de les retenir quelque tems chez lui; mais dès le lendemain de leur arrivée, le Pere Froez voulut partir, & Sanche n'ayant pû venir à bout de lui faire changer de résolution, engagea plusieurs Chrétiens à l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Pour Almeyda, qui étoit chargé de visiter tous les endroits, où il y avoit des Chrétiens, il ne put refuser à Sanche de faire quelque séjour à Sacai, après quoi, comme il se disposoit à en partir, il tomba dans une très-grande maladie, causée par le froid excessif, qu'il avoit souffert dans sa route.

Le Pere Froez au sortir de Sacai, alla coucher à Ozaca, qui n'en est qu'à trois lieuës, & cette nuit-là même, le feu prit à un quartier de cette grande Ville, dont il consuma jusqu'à neuf cent Maisons. Ozaca étoit alors au pouvoir d'un Bonze, qui s'en étoit emparé, & y régnoit en Tyran; & comme avant l'arrivée du Missionnaire, on y avoit été instruit de son voyage, & que les Bonzes avoient eu soin de publier, que les Docteurs Européens ne manquoient presque jamais d'attirer quelque grand malheur après eux, la Maison, où il s'étoit retiré, fut d'abord investie d'une multitude de Peuple, qui le vouloit mettre en pieces; mais ses Conducteurs & son Hôte, qui étoit Chrétien, le firent heureusement évader. Il eut encore beaucoup à souffrir pendant le reste de son voyage, & il y courut de grands risques. Sans doute, que Dieu, qui le destinoit à de grandes choses, l'y voulut disposer par ces traverses, qu'on a toujours regardées dans les Hommes Apostoliques, comme des assûrances infaillibles de grands succès. Enfin il arriva en bonne santé à Méaco.

Almeyda de son côté, après trois semaines de douleurs très-vives, se trouva si affoibli, qu'il fut obligé de s'arrêter assez longtems à Sacai, mais son séjour dans cette Ville n'y fut pas inutile à l'Oeuvre de Dieu. Tout infirme qu'il étoit, il prêchoit tous les jours, & le reste du tems, il l'employoit à des Instruc-

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

tions particulieres, dont il retiroit de grands fruits. J'ai dit ailleurs, que son Hôte avoit un Fils & une Fille, qui furent baptisez avec lui. La Fille, qui avoit reçu au Baptême le nom de MONIQUE, étoit alors âgée d'environ quinze ans, & sa ferveur croissoit avec le nombre de ses années. Elle vint un jour trouver le Missionnaire en particulier, suivie d'une Femme, qui avoit été sa Gouvernante, & commença par se jetter à genoux devant une Image de la Mere de Dieu, qu'Almeyda portoit partout avec lui dans ses voyages. Dans cette posture, qu'elle ne voulut point quitter, quelque instance que lui en fît le Missionnaire, elle lui parla ainsi : » Vous » sçavez, mon Pere, que je suis » Chrétienne, la bonté infinie du » Dieu que j'adore, m'a encore fait » une autre grace, il m'a inspiré le » desir de n'avoir point d'autre » Epoux, que lui : je reconnois que » je suis redevable de cette insigne » faveur à la protection toute puis- » sante de la Reine des Vierges, au » service de laquelle je me suis dé- » voüée pour le reste de mes jours; » & pour tâcher de m'en rendre » plus digne en imitant sa vie re- » tirée, son humilité, son mépris » du monde, & son application » continuelle à la priere, mon des- » sein est de me faire couper les » cheveux, puis de supplier mon » Pere de me mettre au rang de ses » Esclaves, & de m'employer aux » plus vils Ministeres de la Maison. » Cependant, continua-t-elle, les » larmes aux yeux, j'apprends avec » bien de la douleur, qu'on pense » sérieusement à me faire épouser » un Frere de ma Mere, lequel, » non seulement n'est pas Chrétien, » mais est un des Hommes du Mon- » de, qui porte plus loin la supers- » tition, & l'attachement au culte » des faux Dieux. Vous voyez à » quel péril je suis exposée ; ce sont » sans doute mes péchez, qui obli- » gent l'Epoux sacré des Vierges à » me rejetter ; mais je ne désespere » pas encore de le regagner ; & je » vous conjure par tout le zele, » que ce grand Dieu vous inspire » pour le salut de nos ames, de » m'aider à vaincre les obstacles, » qui s'opposent à mon bonheur, » & d'employer votre crédit auprès » de ceux, de qui je dépends, pour » les engager à rompre une alliance, » dont je me sens beaucoup plus » d'horreur, que de la mort même.

L'Homme Apostolique loüa fort le généreux dessein de la jeune Demoiselle ; mais il l'avertit que le genre de vie, qu'elle méditoit, avoit ses difficultez & ses écueils ; il les lui exposa, sans lui en rien déguiser ; il lui dit que le Mariage étoit un Etat sanctifié par la grace du Sacrement, & que ses Parens avoient sans doute jugé que le desir de la posséder pourroit peut-être changer le cœur de l'Epoux, qu'ils lui destinoient ; il lui ajoûta, que si après s'être bien consultée, elle ne se sentoit pas toute la force, dont elle auroit besoin, pour fournir la rude & épineuse carriere, où elle vouloit s'engager, elle feroit sagement de n'y point entrer, & de laisser à ceux, qui lui avoient donné le jour, tout le soin de disposer de son sort ; mais qu'elle feroit fort bien de ne jamais consentir à l'Alliance, qu'on lui proposoit, surtout, si son Oncle s'obstinoit à demeurer Infidéle. Elle lui repliqua, qu'elle

connoissoit toute sa foiblesse, mais qu'elle avoit mis en Dieu sa confiance, & qu'elle espéroit, qu'il lui donneroit la force de triompher d'elle-même, & de tout ce qui pourroit s'opposer à un dessein, qui ne pouvoit venir que de lui; qu'elle en avoit eu une espece d'asśurance dans une épreuve, qu'elle avoit faite d'un jeûne de trois jours, sans rien boire, ni rien manger; que jamais elle ne s'étoit sentie si forte, & que ces jours avoient été pour elle un avant-goût des joyes du Paradis; qu'elle espéroit que celui, qui l'avoit ainsi soutenuë & consolée dans cette occasion, ne l'abandonneroit pas dans l'exécution d'un projet, dont elle avoit tout sujet de croire qu'il étoit l'auteur.

L'Esprit de Dieu étoit trop sensible sur cette vertueuse Fille, pour laisser aucun doute au Missionnaire, que Dieu ne l'eût suscitée, comme une de ces Epouses choisies, qu'il prend plaisir à favoriser de ses plus intimes communications. Il lui promit de ne rien omettre pour faire changer de résolution à sa famille, & il la renvoya fort satisfaite. Le lendemain il alla trouver Sanche, & lui représenta que le Mariage, qu'il méditoit pour sa fille, ne convenoit en aucune maniere; que la Loi de l'Eglise ne permettoit pas à une Niéce d'épouser son Oncle, hors le cas d'une grande nécessité, & qu'il n'édifieroit pas les Fidéles, s'il donnoit pour Epoux à sa fille un Idolâtre entêté, qui pourroit la séduire, ou la maltraiter: enfin que Monique avoit une aversion insurmontable pour cet Etat, & qu'il lui sembloit que le Seigneur vouloit posséder son cœur sans partage.

A la premiere de ces raisons Sanche répondit, que si sa Fille n'épousoit pas celui, sur lequel il avoit jetté les yeux, elle ne trouveroit pas dans toute la Ville un parti, qui lui convînt pour la naissance; à la seconde il dit, que ce Mariage lui avoit paru le moyen le plus sûr de gagner à Jesus-Christ un des plus déclarez Ennemis du Christianisme; à la troisiéme, qu'il étoit engagé de maniere à ne pouvoir reculer avec honneur, & sans choquer un homme puissant, qui aimoit éperduëment sa fille. *Pour ce qui est de la quatriéme*, dit-il, *je n'ai rien à repliquer, si elle est aussi réelle, que vous le croyez.* Il protesta qu'il ne vouloit rien faire en cela, non plus qu'en tout le reste, qui pût tant soit peu blesser sa conscience, & qu'après lui avoir représenté la situation, où il se trouvoit, il s'en remettoit absolument à sa décision. En effet, comme il vit qu'Almeyda ne goûtoit point ses raisons, il rompit l'affaire, sans se mettre en peine des suites. Tout le tems que le Missionnaire resta encore à Sacai, il s'appliqua fort à donner à la pieuse Monique des regles de conduite, pour le genre de vie, qu'elle vouloit embrasser; mais il avoit compris d'abord, qu'elle recevoit des leçons d'un plus grand Maître que lui, & il ne craint point d'assûrer dans ses Lettres, qu'il ne pouvoit la voir sans être pénetré d'une véritable vénération pour sa vertu, & sans se représenter ces illustres Epouses de Jesus-Christ, que l'Eglise a placées sur les Autels.

Le jeune frere de cette sainte fille nommé VINCENT, dont nous avons déja rapporté les premieres ferveurs, n'étoit, ni moins prévenu des béné-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

dictions céleſtes, ni moins docile à l'Eſprit Saint, qui s'étoit emparé de ſon cœur. Almeyda lui demanda un jour, juſqu'à quel point il aimoit Jeſus-Chriſt ſon ſouverain Seigneur & ſon Maître : *Juſqu'à donner tout mon ſang pour lui*, répondit-il : *ô que je ſerois heureux*, ajoûta-t-il, *ſi je me voyois hacher en piéces pour ſon amour ! mon cœur me dit, ce me ſemble, que Dieu me feroit la grace de lui être fidéle juſqu'au dernier ſoupir.*

Il y avoit auprès de Sacai un Seigneur ami de Sanche, & fort connu à la Cour de l'Empereur ; Almeyda lui rendit viſite, & il paroît même que ce Seigneur l'avoit invité à le venir voir : du moins le Miſſionnaire n'eut-il pas lieu de regretter le tems, qu'il employa à le viſiter, ayant eu le bonheur de faire dans ſa maiſon & parmi ſes Vaſſaux, pluſieurs Proſélytes de conſéquence. Il quitta enfin ce Pays-là, & comme il eut appris que le Pere Vilela étoit à Imory, qui n'eſt qu'à ſix lieuës de Sacai, il ſe diſpoſa à l'y aller trouver. Mais ſon Hôte, avant que de le laiſſer partir, voulut lui donner un repas de cérémonie, & j'ai cru que je ferois plaiſir à mes Lecteurs de mettre ici ce qu'il en a rapporté dans ſes Lettres. On y verra quelques particularitez aſſez curieuſes touchant les Maiſons, les Ameublemens, & le Cérémonial des Japonnois.

De la Chambre de Sanche, Almeyda fut conduit par une porte aſſez étroite dans une Galerie, au bout de laquelle on lui fit monter un Eſcalier de Cedre d'une ſtructure admirable ; & ſi propre, qu'il ſembloit, que perſonne n'y avoit encore marché. Cet eſcalier menoit à un petit veſtibule, d'où, par un paſſage auſſi étroit que la premiere porte, il entra dans la Salle du Feſtin. Ces ſortes de Salles ne ſervent jamais à d'autre uſage. Tout étoit dans celle-ci d'une propreté, qui enchantoit, & ſi bien travaillé, qu'on ne peut rien imaginer de plus fini. Tout un côté étoit garni d'Armoires faites comme les nôtres. Il y avoit à une des extrémitez de la Salle un Foyer iſolé, tel à peu près, que ceux, dont j'ai parlé ailleurs, il n'avoit pas plus d'une aulne de circuit. Il étoit conſtruit d'une terre glaiſe fort noire, mais ſi luiſante, que les plus belles glaces ne le ſont pas davantage ; on voyoit ſur ce Foyer un Trépied d'un très-beau travail, & ſur ce Trépied il y avoit une Chaudiere de fer, qui avoit coûté ſix cens écus d'or à Sanche, lequel comptoit encore de l'avoir eu pour rien. On ſe mit à table, & Almeyda, ſans entrer dans aucun détail, ſe contente de dire, qu'on y ſervit de tout ce que le Pays produit ; cependant il ajoûte, qu'il n'y avoit pas de quoi y faire d'excès ; mais en récompenſe l'ordre, le ſilence, la propreté, la modeſtie, la gravité, qui régnoient dans ce repas, le charmerent, & il aſſûre, qu'il faut l'avoir vû pour s'en former une idée, qui ſoit juſte.

A la fin on apporta le Thé ſuivant la coutume, & le Maître du logis fit étaler devant ſon Hôte tout ce qui ſert à le préparer. Il faut être connoiſſeur, & connoiſſeur dans le goût des Japonnois, pour priſer ces choſes. Almeyda remarqua un Trépied de fer, qui à force d'avoir ſervi, avoit eu beſoin d'être pluſieurs fois raccommodé, & n'étoit plus qu'un compoſé d'un grand nombre de pié-

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

ces ; il ne servoit qu'à soutenir le couvercle de la chaudiere, quand on la découvroit. Sanche prétendoit néanmoins que ce Trépied n'avoit point de prix, ni son pareil dans tout le Japon. Il lui avoit coûté mille écus d'or, & il ne l'auroit pas donné pour beaucoup plus. Tous ces Ustenciles avoient chacun leur enveloppe de soye, & se conservoient dans des étuits précieux. Le Thé, qu'on servit à Almeyda, étoit en poudre : nous en parlerons ailleurs en traitant de ce célebre Arbrisseau.

§. VII.

Honneurs, que Mioxindono fait au Pere Vilela & à Loüis Almeyda. Description de NARA *& de trois Temples fameux.*

ALmeyda trouva le Pere Vilela à Imory, dont Mioxindono étoit le Maître : ce Seigneur y étoit lui-même, & y avoit une Cour, qui ne le cédoit, qu'à celle de l'Empereur. Plusieurs de ses Courtisans étoient Chrétiens, & ils traitoient le Pere Vilela avec les mêmes respects, qu'on rendoit au Prince ; jusques-là, qu'en public ils ne lui parloient qu'à genoux. Dès qu'Almeyda fut arrivé, ils le menerent à l'audience de Mioxindono. Le Pere Vilela voulut l'y accompagner, & ce Seigneur voyant ces deux Religieux prosternez à ses pieds, se prosterna aussi de son côté. On en fut extrêmement surpris, car ce Seigneur étoit regardé comme le Dieu de l'Empereur, qui ne faisoit rien que par son canal, ce qui le rendoit l'Homme de l'Empire le plus puissant. Il leur fit ensuite présenter du Thé, & tout le tems qu'ils resterent à Imory, il les traita avec une distinction, qui ne se ressentoit, ni de sa fortune, ni de son humeur, car il étoit le plus fier des hommes. Les deux Missionnaires prirent enfin congé de lui, & allerent visiter Xicaidono, ce Seigneur Chrétien, qui avoit reçu le Baptême avec les deux Bonzes Commissaires, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtems, & qui étoit Gouverneur d'Imory ; mais il étoit alors dans l'Isle de CANGA, dont il étoit Seigneur, & où il avoit fait bâtir une fort belle Eglise. Le Pere Vilela y baptisa plusieurs Idolâtres, & Xicaidono, en congédiant les Missionnaires, leur donna une somme considérable pour bâtir une Eglise toute semblable à Sacai. L'Isle de Canga est dans l'embouchure d'une Riviere, qui se décharge dans la Mer assez près de Sacai. Elle a cinq lieuës de circuit, & elle est fort peuplée. Elle fut bientôt toute Chrétienne par les bons soins du Seigneur, & pendant les troubles, dont nous parlerons bientôt, elle servit de retraite aux Missionnaires, & à un très-grand nombre de Fidéles, qui ne se trouvoient point en sûreté à Méaco, ni dans le Royaume d'Izumi.

Peu de jours après Almeyda retomba malade, & le Pere Vilela le fit transporter à Méaco, où il ne guérit qu'au bout de deux mois. Dès qu'il put marcher, il reprit la visite, dont il étoit chargé, & il commença par Nara, qui n'est qu'à une journée

journée de Méaco. Daxandono, qui en étoit Seigneur, y avoit un magnifique Château, & plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient attachez à sa fortune, y avoient bâti de fort belles Maisons à plusieurs étages, & dans un goût d'Architecture, qui approchoit fort de la nôtre. Les toits en étoient extrémement minces & & d'une propreté achevée. Les Murs de la Ville & les Tours en avoient de semblables, & le Missionnaire assûre, que tout cela faisoit un coup d'œil fort singulier, & qu'il ne se souvenoit pas d'avoir rien vû de si beau. Il remarque encore, que dans le mortier, dont on se servoit en ce Pays-là, ce n'étoit pas du sable, qu'on méloit avec la chaulx, mais une espece de papier fort blanc. Les tuiles, dont les toits étoient couverts en quelques endroits, avoient deux doigts d'épaisseur, le fonds en étoit d'un très-beau noir, & elles étoient ornées de figures, qui produisoient une variété charmante. On prétend que les couleurs, qu'on y avoit répanduës, conservent leur éclat plus de cinquante ans.

Les dedans des plus belles Maisons étoient boisez & lambrissez de Cedre, & les piéces en étoient unies avec tant d'art, qu'on n'en appercevoit pas les jointures. On voyoit partout des bas reliefs de même matiere, qui représentoient les plus beaux traits de l'Histoire du Japon, & le tout étoit varié par des compartimens, où l'or & le vernis n'étoient point épargnez. Mais rien n'étoit comparable au travail des Colomnes; elles étoient aussi de Cedre, & d'une seule piéce, quoiqu'extrêmement hautes. Les Bazes & les Chapiteaux étoient de Cuivre doré, & l'on avoit sculpté sur les Colomnes des feüillages & des fleurs, qui faisoient un très-bel effet. Ce qui surprit davantage Almeyda, ce fut un petit Cabinet, qu'on lui fit voir; il avoit quatre brasses & demie en quarré, & il étoit fait d'un bois précieux de couleur de safran, ondé & nuancé avec des couleurs si vives, qu'il ne put se persuader qu'elles fussent naturelles. L'aménité des Jardins répondoit parfaitement à cette magnificence; il ne se pouvoit rien voir de plus délicieux, & l'odorat n'y étoit pas moins charmé que la vûë.

Le Missionnaire vit encore dans ce voyage un Temple dédié à Xaca, & nommé CUBUCUI, dont il fut encore plus frappé, que de tout ce que nous venons de dire. Avant que d'y entrer, il lui fallut passer trois grands Portiques soutenus de très-belles Colomnes. On montoit au premier par un escalier de pierre bien travaillé, & la porte en étoit flanquée de deux Statuës Colossales, qui avoient une massuë à la main. Du troisiéme Portique on montoit au Temple par un second escalier, qui ne le cédoit point au premier, & deux Lions d'une grandeur énorme en gardoient l'entrée. La Statuë de Xaca étoit au milieu du Temple: ce Dieu étoit assis, & avoit ses deux Fils à ses côtez. Ces trois Figures avoient chacune sept coudées de haut. Tout le pavé étoit de grandes pierres quarrées; les Murailles & les Colomnes, qui régnoient autour du Temple, étoient peintes en rouge, & les Colomnes, qui étoient de Cedre, avoient coûté chacune cinq mille écus d'or. Almeyda ne garantit pourtant point ce fait, mais il

De J.C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

dit que cela étoit marqué dans les Archives du Temple. Le Toit, couvert de ces belles tuiles, dont j'ai parlé, avoit quatre brasses de saillie, & l'on ne comprenoit pas ce qui pouvoit soutenir en l'air un si énorme poids. Le Missionnaire ne marque point de quelle matiere étoient les trois Statuës de Xaca & de ses deux Fils.

A côté de ce Temple il y avoit un Réfectoire pour les Bonzes, bâti à peu près dans le même goût. Il avoit quarante brasses de long & douze de large; il étoit joint à un corps de logis, où il y avoit deux rangées de Cellules de quatre-vingt-dix chacune; plusieurs autres Appartemens magnifiques, une très-belle Bibliotheque, soutenuë sur vingt-quatre Colomnes d'une brasse & demie de circonférence; des Bains, toutes sortes de commoditez ménagées avec art, & surtout une Cuisine, qui se faisoit remarquer par son extrême propreté, & par un Ruisseau d'une eau très-pure, qui couloit au milieu. Almeyda y apperçut une Chaudiere de Cuivre de deux doigts d'épais, laquelle servoit à faire boüillir le Thé pour l'usage ordinaire. Il y avoit six cent ans que le Temple étoit bâti, il avoit en face un Etang de deux cent cinquante pieds de diametre, rempli de Poissons, ausquels il étoit défendu sous de grosses peines de toucher.

De-là on conduisit le Missionnaire au Temple de COSANGA, où l'on adoroit une Divinité, à laquelle on ne demandoit que des prospéritez temporelles. Avant que d'y arriver, il lui fallut passer une très-belle Prairie, d'où il entra dans un Bois fort épais, au milieu duquel on avoit coupé une Allée d'environ mille pas de long; vers le milieu de cette Allée le terrein s'élevoit un peu, & pour monter plus aisément, on y avoit fait des dégrez de pierre. L'Allée étoit bordée de deux rangées de Pins & de Cedres entremélez, qui faisoient une fort belle symétrie, & dont les têtes se joignoient tellement, que le Soleil n'y pouvoit percer.

Almeyda assûre, qu'il y vit des Cedres, dont le tronc, d'une rondeur parfaite, avoit cinq brasses de circuit. Un petit Ruisseau couloit le long de cette Avenuë, & achevoit d'en faire un lieu délicieux. En approchant du Temple, on appercevoit deux rangées de Pilastres de pierres quarrées, sur lesquels étoient posées des Lanternes d'un bois noir, avec leurs bazes, le tout enrichi d'ornemens de Cuivre doré d'un grand travail. Chacune de ces Lanternes étoit surmontée d'un Chapiteau de pierre en forme de cone, qui la couvroit assez, pour la défendre de la pluye & des vents. Ces premieres Lanternes étoient suivies d'autres de Métal doré, d'une magnificence extraordinaire; on en comptoit en tout cinquante, elles étoient allumées toutes les nuits, & les noms de ceux, qui les avoient fondées, étoient écrits en Lettres d'or sur les Pilastres, qui les soutenoient.

On découvroit ensuite un somptueux Monastere de Filles, qui s'étoient consacrées au service du Temple; ce qu'elles ne pouvoient faire, qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Leur habillement étoit fort propre; & elles avoient un très grand soin d'avoir de quoi désaltérer les Pélerins, dont le concours est toujours fort grand

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

en ce lieu-là. Quand on avoit passé ce Monastere, on entroit dans un très-beau Portique, lequel se terminoit au Temple, où les seuls Prêtres avoient droit d'entrer. Almeyda y en apperçut quelques-uns, qui étoient assis; ils avoient de longues Robes de Soye, & sur la tête des chapeaux d'une palme de haut. Les Pélerins jettoient dans le Portique ce qu'ils vouloient donner à ces Prêtres. Le Missionnaire n'a pas voulu hazarder la description de ce Temple, où il ne put entrer, n'osant le faire sur les Mémoires qu'on lui en donna. Il en vit au même endroit plusieurs autres, & partout il remarqua une somptuosité, un goût, une délicatesse de travail, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Mais il s'est surtout appliqué à bien décrire le DAÏBUT (a); on sera peut-être bien aise de sçavoir en quel état il étoit alors, avant que de voir comme il est aujourd'hui.

Le Frontispice avoit trois portes, dont celle du milieu étoit la principale; il y en avoit deux autres collatérales, & toutes étoient d'une hauteur prodigieuse. Le Temple étoit au milieu d'un Portique, dont tous les côtez avoient soixante brasses de long. Le Temple n'en avoit que quarante de long, & trente de large. Les dégrez pour y monter, & tout le pavé étoient de grandes pierres quarrées. En entrant par la grande Porte, on voyoit d'abord en face deux Figures Colossales, & deux autres aux deux côtez, qui avoient un air extrémement farouche; elles avoient soixante & dix pieds de haut. L'une avoit nom TAMONDEA, & l'autre BESAMONDEZ. Le Peuple disoit, que ces Dieux présidoient chacun à un Ciel, & ils avoient aussi chacun un Démon sous les pieds. Au milieu du Temple on voyoit le Dieu XACA entre ses deux Fils CANON & XIXI; Canon est pourtant regardé ordinairement comme le fils d'Amida; la Statuë de Xaca étoit de Cuivre: elle étoit assise sur une Rose, & le tout avoit quatorze aulnes de large; les deux autres n'en avoient que neuf; ces deux dernieres étoient de bois, mais si bien dorées, & elles avoient à la tête des rayons d'un si grand éclat, qu'on n'en pouvoit soutenir la vûë. Derriere étoient deux autres Statuës, semblables aux deux collatérales, dont j'ai parlé. Leurs noms étoient HOMOCONDIS & ZOIALIS. Ces Dieux ont aussi leurs Cieux, où ils président. Une espece de Tribune régnoit tout le long de chaque côté du Temple; on y entroit par quatre Portes, & chaque Tribune étoit divisée en deux Chambres dont les murailles avoient deux brasses de haut: une Chambre toute semblable à celles-ci, étoit dans le Temple même, & on y voyoit une Chaire magnifique. Une petite Galerie bien travaillée, large de vingt-sept pouces, environnoit ces Tribunes. Le Lambris du Temple étoit soutenu de quatre-vingt-dix-huit Colomnes d'une hauteur prodigieuse; parfaitement rondes, de trois brasses & demie de circonférence, & toutes de Cedre; il n'y avoit alors, que soixante & dix ans, que ce Temple avoit été achevé pour la premiere fois, & l'on avoit été vingt ans à le bâtir; trente ans après il fut brûlé & rebâti, mais avec moins de magnificence, ce qui paroissoit surtout

(a) Ou DAIBODS.

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

à quelques Bazes des anciennes Colomnes, qui étoient encore sur pied, & par où l'on jugeoit que ces Colomnes surpassoient beaucoup en grandeur celles, que vit Almeyda. Une Tour de bois solidement bâtie joignoit presque le Temple, elle étoit soutenuë sur trente piliers, & elle portoit une Cloche, qui ayant été mesurée par un Chrétien en présence du Missionnaire, fut trouvée avoir deux brasses de diametre à son ouverture, six brasses de circonférence, & trois & demie de haut; son épaisseur étoit de treize pouces & demi: elle rendoit un son très-agréable, & qu'on entendoit de fort loin. Les Cerfs & les Pigeons sont consacrez au Dieu Xaca, qu'on adore dans ce Temple; & à deux Milles aux environs de la Ville de Nara, il n'étoit pas permis de leur faire le moindre mal, aussi y étoient-ils très-familiers, & en très-grande quantité.

§. VIII.

Almeyda va à TOKI *& à* SAVA. *Zele du Seigneur de Sava. Almeyda est visité à Sacai par Mioxindono. Conversion du Roi de* TAMBA. *Les Missionnaires sont admis à l'Audience publique de l'Empereur & de l'Impératrice Mere. Description de deux Temples. Magnificence des Environs de Méaco. Sermon d'un Bonze.*

De Nara l'Homme Apostolique se rendit à TOKI, petite Ville, qui n'en est éloignée que de cinq lieuës, & où il y avoit plusieurs Chrétiens, quoiqu'aucun Missionnaire n'y eût jamais paru. Almeyda les trouva parfaitement instruits, & remplis de ferveur & de zele. De Toki il alla à SAVA, Place forte, située sur une Montagne assez haute à six lieuës de Toki, & à vingt lieuës de Méaco du côté de l'Orient. Le Seigneur de Sava avoit suivi de près l'exemple de Tacayama son Frere; il y avoit près d'un an qu'il étoit baptisé, & il avoit reçu au Baptême le nom de FRANÇOIS. Almeyda dit qu'il n'avoit point vû de Japonnois d'une plus grande taille; il avoit l'air aimable, & il étoit grand homme de guerre. Une bonne partie de ses Vassaux étoient déja Chrétiens, quoique le Pere Vilela ne lui eût encore rendu qu'une assez courte visite; mais ce Seigneur étoit lui-même l'Apôtre de sa Place. Almeyda, qui trouva le secret de l'entendre parler de la Religion à ses Domestiques, sans être apperçu, assûre qu'il leur dit les choses du monde les plus touchantes, & finit son discours en leur déclarant, que désormais il ne pourroit plus se fier à quiconque n'adoreroit pas le vrai Dieu, qui est celui des Chrétiens, & qu'il ne mettoit pas même au nombre des hommes ceux, qui fléchissoient le genoüil devant les Idoles du Japon.

La présence du Missionnaire n'étoit pas fort nécessaire dans un lieu, dont le Seigneur étoit lui-même si zélé Prédicateur de l'Evangile; Almeyda le quitta donc, quoiqu'avec bien du regret, & reprit la route de Sacai, où il devoit s'embarquer pour retourner dans le Ximo. Il apprit en arrivant dans cette Ville, que la vertueuse Monique venoit encore de

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

refuser un Parti très-avantageux, qui s'étoit présenté pour elle à Méaco, & qu'elle étoit résoluë, plus que jamais, à servir le Seigneur dans la retraite & dans la pénitence. Cependant on fut surpris à Sacai d'y voir arriver Mioxindono avec une très-grande suite de Gentilhommes, uniquement pour y rendre visite au Missionnaire, dont il avoit appris le retour, & le départ prochain pour les Royaumes Occidentaux; & il faut avoüer qu'une bonne partie des progrès, que faisoit la Foi dans les Provinces, qui environnent la Capitale, & dans la Capitale même, étoit en partie le fruit de la protection de ce Favori, qui peu de tems auparavant avoit été déclaré Roi d'IMORY & de CAVAXI. Ce Prince avoit un Sécretaire Chrétien, dont la fidélité, & le désintéressement avoient contribué, plus que toute autre chose, à lui donner une grande idée du Christianisme.

Daxandono étoit aussi alors dans un grand crédit auprès du Cubo-Sama, & depuis la conversion des deux Bonzes, à qui il avoit donné commission d'examiner la Religion Chrétienne, il s'étoit déclaré le Protecteur des Missionnaires. C'étoit la disposition, où le Pere Froez, qui s'étoit rendu à Méaco le dernier jour de l'année 1565, y avoit trouvé les esprits par rapport au Christianisme. Naytadono Roi de TAMBA, jeune Prince fort considéré à la Cour Impériale, venoit de recevoir le Baptême, & bien des Personnes du premier rang paroissoient ébranlées par un si grand exemple. Tant d'illustres conversions produisirent l'effet, qu'elles devoient naturellement produire; & malgré le secours, qui venoit d'arriver au Pere Vilela, il se trouvoit tous les jours accablé par le travail, surtout après que le Pere Froez & lui eurent été admis publiquement à l'Audience de l'Empereur avec tous les Grands de l'Empire, qui suivant la coutume, venoient rendre leurs hommages à ce Prince au commencement de l'année (a).

C'est une cérémonie, qui avoit quelque chose de bien auguste de la maniere, dont elle se pratiquoit alors. L'Empereur assis à la maniere des Orientaux sur une estrade élévée & fort spacieuse, dans une Salle où l'or brilloit de toutes parts, voïoit devant lui d'un coup d'œil prosternez contre terre tous ses grands Vassaux, Rois, Princes, & grands Officiers de la Couronne; les uns plus près de sa Personne, les autres plus éloignez, chacun selon son rang, & tous un présent à la main; car c'est un crime au Japon, que de paroître les mains vuides devant son Supérieur. Un petit geste du Souverain, une inclination de tête, baisser, en regardant quelqu'un, l'Eventail, que selon la coutume du Pays il tenoit à la main, tout cela étoit estimé une grande faveur. Le Monarque ne laissoit pas après l'Audience de s'entretenir assez familierement avec ceux, qu'il admettoit à sa confidence. Les deux Missionnaires furent cette fois-ci de ce nombre, & l'on vit avec une surprise extrême deux pauvres Religieux fort simplement vêtus, honorez de la conversation de ce Prince aux yeux d'un très-

(a) Il faut se souvenir que l'année Japonnoise commence vers le cinq ou le six de Février.

grand nombre de Seigneurs, & des Premiers de la Cour, sur qui il daignoit à peine jetter quelques regards. On apporta ensuite le Thé, & l'Empereur en fit présenter aux deux Peres.

La Mere du Cubo-Sama, qui voulut bien aussi recevoir leur visite, non seulement leur fit les mémes honneurs, mais elle leur donna de sa propre main certains Fruits, qu'on appelle ZACANAS, & qui se salent, comme on fait en Europe les Olives. Le Pere Froez dit dans ses Lettres qu'il trouva cette Princesse au milieu d'un cercle de Dames, assise vis-à-vis d'un Oratoire très-propre, consacré à AMIDA, qui y étoit représenté sous la figure d'un Enfant, le Diadême en tête, & couronné de rayons; qu'il régnoit dans tout cet Appartement une modestie, un silence, & un air de piété, qui le charmerent, & qu'il eut bien du regret que cette Cour, où l'on vivoit d'ailleurs dans une grande innocence, ne fût pas Chrétienne.

Ce jour fut le plus beau, qui eût encore luî sur l'Eglise du Japon. & aucun nuage n'empêchoit d'espérer que cette sérénité ne fût durable: tout concouroit même à faire juger que le Christianisme alloit dominer dans la Capitale de l'Empire, & jusques dans le Palais de l'Empereur; mais de si belles apparences s'évanoüirent en un instant, & la Chrétienté de Méaco sauvée de tant de dangers, établie sur des fondemens si solides, & cultivée avec tant de soins, étoit presque à la veille de se voir ensévelie sous les ruines de l'Etat par une des plus étranges Révolutions, qui se lisent dans l'Histoire; mais avant que de raconter les causes & les circonstances d'un Evénement si triste, il est bon de faire connoître en quelle situation les affaires de la Religion se trouvoient alors dans les Provinces voisines de Méaco.

Pour satisfaire tous ceux, qui dans cette Capitale vouloient traiter avec les Missionnaires, il auroit fallu y envoyer tous les Religieux, qui étoient alors au Japon; cependant on les invitoit de toutes les Villes des environs, & même de plusieurs Royaumes assez éloignez. Le véritable zele ne se refuse à rien, & entreprend souvent jusqu'à ce qui paroît impossible, suivant toutes les lumieres de la prudence humaine. Depuis quelque tems le Pere Vilela avoit eu la précaution de bien instruire des Mysteres de notre sainte Religion de jeunes gens de bon esprit, & de les exercer à la dispute contre les Bonzes, en leur assignant à chacun une Secte particuliere, dont ils étudioient le foible, & qu'ils combattoient ensuite avec un fort grand succès. Pour eux, ils étoient presque toujours en course, & comme les occupations de leur Ministere ne les empêchoient pas d'observer tout ce qu'ils rencontroient sur leur passage, qui paroissoit mériter quelque attention; j'ai cru qu'on ne me sçauroit pas mauvais gré de rapporter dans l'occasion, ce que je trouverois dans leurs Mémoires de plus capable de satisfaire la curiosité de mes Lecteurs.

A quatre lieuës de Méaco le Pere Froez visita un Temple bâti par d'anciens Dairys en l'honneur d'Amida, & souvent renouvellé par leurs Successeurs. Il avoit alors environ sept cent quarante brasses de

long; les portes en étoient d'une hauteur prodigieuse, & presque à l'entrée on appercevoit une Statuë d'Amida, vêtu comme le sont les Brachmanes aux Indes : il étoit assis, avoit la tête rase, aussi bien que la barbe, & les oreilles percées : quantité de petites clochettes lui pendoient sur la tête, & tout autour de lui il y avoit trente figures de Soldats armez de dards : d'autres représentoient des Ethiopiens en posture de Danseurs, des Vieilles, qui paroissoient de vrayes Sorcieres, & des Démons.

Les Vents & le Tonnerre avoient aussi leur représentation, & celle du Tonnerre surtout avoit quelque chose d'épouvantable : les deux côtez du Temple s'élevoient en Amphithéâtre, & l'on y montoit par un dégré de sept marches, qui régnoit dans toute la longueur de l'Edifice. Sur ces dégrez étoient rangées en bel ordre mille Statuës, cinq cent de chaque côté, toutes jettées au moule, & représentant le Dieu Canon fils d'Amida. Ce Dieu avoit le visage fort beau, & trente bras fort petits, à la réserve de quatre, qui étoient proportionnez au reste du Corps, & dont deux étoient posez sur les reins, & les deux autres portoient des javelots. Il avoit sur la poitrine sept faces d'homme toutes couronnées & environnées de raïons. Les Statuës, les clochettes, & les chaînes, qui les soutenoient, étoient d'or fin parfaitement bien travaillées. Tout ce Temple jettoit un éclat, que la vûë avoit de la peine à supporter.

A deux milles de-là s'éléve une petite Colline, au pied de laquelle on voyoit plusieurs Monasteres bâtis dans la plus agréable situation du monde, & plusieurs Temples, qui avoient chacun un goût particulier d'Architecture, & tous quelque chose de somptueux. Les Démons étoient adorez dans quelques-uns sous des figures encore plus horribles & plus hideuses, que celles, que nous leur donnons. Un de ces Temples attira surtout les regards du Pere Froez : il étoit dédié au LÉZARD, qui est reconnu au Japon pour le Dieu des Sciences. C'est là que les jeunes Etudians vont prendre leurs Grades, & l'on y voit sur une Estrade élevée de trois marches, la Chaire du Docteur, qui est chargé d'examiner les Candidats, avec un Siége bas, où ceux-ci sont assis pendant leur Examen. Une figure énorme de Lézard, dont la queuë repliée en rond faisoit plusieurs tours, occupoit presque tout le Plat-fonds; & la raison, pour laquelle on l'avoit placée en cet endroit, c'étoit afin que les Etudians s'accoutumassent, en invoquant la Divinité, à lever les yeux vers le Ciel.

La Maison de campagne de l'Empereur, ses Jardins, la beauté de Méaco & de ses environs, la richesse de son Commerce, la magnificence des Temples & des Palais au dedans & au dehors, tout cela étoit alors au-dessus de ce qu'on peut imaginer. Les choses ont bien changé depuis, non seulement parce que ce Pays a presque toujours été le Théâtre des guerres civiles, mais encore parce que les Empereurs ont transporté ailleurs leur Cour. Ce qu'il y avoit de plus frappant alors, étoit le nombre & la somptuosité des Monasteres. Dans un Bois assez proche de la Ville le Pere Froez en compta jusqu'à cinquante, qu'on lui assûra avoir été bâtis pour des Fils de Rois

De J. C. 1562-64

De Syn Mu. 2222-24

& d'Empereurs, quand ils se faisoient Bonzes : en parlant d'un de ces Monasteres, voici ce qu'il en dit. » J'entrai par une porte luisante » comme le verre, tant le vernis en » étoit beau, dans une cour vaste » & spacieuse, & pavée de pierres » fort noires. Tout à l'entour régnoit » une Galerie, dont il sembloit que » les murailles fussent de cristal. De-» là je passai dans un Jardin, qui » me parut comme enchanté; tout » y étoit extraordinaire, il y avoit » d'espace en espace de petits Tertres » tous plantez de jeunes arbres, & » l'on alloit de l'un à l'autre par de » petits Ponts fort propres. Les Al-» lées du Jardin étoient d'un gros » sable luisant, & de cailloux noirs » comme du geai; on y voyoit des » Fleurs de tant de sortes, qu'il s'en » trouvoit tous les jours de l'année » de fort belles, & en grand nom-» bre; ainsi il régnoit dans ces beaux » lieux un Printems perpetuel.

Le Missionnaire vit dans le même Bois un Temple dédié au Roi des Démons. Sa Statuë, qui étoit effroyable, & qui tenoit un Sceptre en main, étoit escortée de deux autres, qui ne lui cédoient point en laideur. Celui qui étoit à gauche, sembloit écrire les péchez des hommes, & l'autre, lire ce qui étoit écrit; autour du Temple étoient représentez les différens tourmens, que souffrent les Méchans dans l'Enfer. Mais comme les Bonzes ont persuadé ces Peuples qu'on peut se racheter de ces peines par des offrandes au Souverain des Enfers, il y avoit peu de Temples plus fréquentez, que l'étoit celui-ci, & où l'on apportoit plus d'argent. On montra aussi au Missionnaire dans un autre Temple une Machine de bois faite en maniere de Tour, avec un artifice admirable, & peinte des plus belles couleurs. Elle contenoit tous les Livres qu'a composé Xaca. Nous avons déja observé, que le nombre en est prodigieux, & il n'est pas possible de croire, qu'un seul Homme ait pû les écrire tous, eût-il vécu plusieurs siécles.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Le Missionnaire avoit fort envie d'entendre prêcher un Bonze; mais ceux qui l'accompagnoient lui dirent d'abord que la chose n'étoit presque pas possible, & que si le Prédicateur s'appercevoit qu'un Docteur Européen fût dans son Auditoire, il descendroit sur le champ de Chaire. On trouva pourtant moyen à la fin de le placer dans un endroit, où il ne pouvoit pas être vû, & voici ce qu'il nous apprend de cette action dans une de ses Lettres.

L'Auditoire étoit composé au moins de cinq mille personnes, & ce qui attire une si grande foule de monde à ces Discours, ce n'est pas précisément la réputation de l'Orateur, mais la persuasion, où sont ces Peuples, qu'en y assistant, ils obtiennent la rémission de leurs péchez. Aussi quelque prodigieux que soit partout le nombre des Temples, on prêche dans la plûpart, & tous sont remplis à chaque fois qu'on y prêche : il y en a, où le même Bonze prêche cent jours de suite. Une heure avant que le Sermon commençât, toute l'Assemblée se mit à genoux au son d'une petite Cloche, & demeura tout le tems en cette posture, un Chapelet à la main, & les bras élevez vers le Ciel, répétant sans cesse d'un ton harmonieux, *Amida, sauvez-nous*. Les Bonzes Budsoïstes ont tellement mis dans la tête

De J. C. 1565. — De Syn Mu. 2225.

tête à ceux, qui ont embrassé leur Religion, que pour être heureux dans l'autre vie., il suffit d'invoquer sincérement & de cœur le Dieu Amida, que ces bonnes gens ont sans cesse à la bouche ces paroles, *Amida, sauvez-nous*, & que c'est toujours au nom d'Amida, que les Pauvres demandent l'aumône.

L'heure de la Priere étant écoulée, on sonna une plus grosse Cloche, que la premiere, & il se fit un profond silence. » Alors, dit le Pere Froez, je vis paroître un bel » Homme revêtu d'une robe de soye » traînante, de couleur de pourpre, » doublée de blanc; il s'assit sur un » Siége fort élevé, & tellement placé, que tout le monde le pouvoit » aisément voir. Il avoit devant lui » une table, & sur cette table un » Livre ouvert (c'étoit le Foquekio » de Xaca) il en lut quelques lignes » d'un ton grave & d'un air d'autorité, le referma, & commença son dis» cours. » Le Missionnaire ajoûte, qu'il parla avec une grace, une force, une noblesse de pensées, des termes si propres & si choisis, que depuis ce tems-là il ne fut plus étonné, ni des mouvemens, que ces Sermons excitent dans l'ame de ce Peuple, ni de la vénération & du crédit, où sont de pareils Prédicateurs.

Le Pere Froez étant de retour à Méaco, le Pere Vilela en partit à son tour, pour se rendre dans le Royaume de MINO, où il avoit conçû de grandes espérances d'introduire le Christianisme, mais il n'étoit pas encore bien loin, lorsqu'il fut rappellé à la Capitale, où l'on jugeoit sa présence nécessaire, parce qu'on y commençoit à sentir les premieres secousses des Mouvemens, qui ébranlerent bientôt l'Empire jusques dans ses fondemens, & dont il faut maintenant que je parle.

§. IX.

Mioxindono conspire contre l'Empereur. Il engage Daxandono dans sa Révolte. Fausse démarche du Cubo-Sama. Il est assiégé dans son Palais, où les Rébelles mettent le feu. Il sort le sabre à la main, & il est tué en combattant. Belle action d'un de ses Pages. Sa Mere, sa Femme, un de ses Freres sont mis à mort. Un autre de ses Freres est épargné. Autre Faute des Conjurez.

MIoxindono Roi d'Imory & de Cavaxi, étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un Sujet puisse jamais espérer de monter par la faveur de son Souverain. Son mérite, sa réputation, plusieurs Victoires, qu'il venoit de remporter sur ses propres Ennemis, après avoir plus d'une fois dompté ceux de son Maître, le faisoient regarder de l'Empereur comme l'ornement de sa Cour, & le soûtien de son Trône. Mais tant de grandeurs n'avoient pû encore satisfaire son ambition, & il portoit ses vûës beaucoup plus haut. L'Empereur l'avoit approché de trop près du Trône Impérial, pour ne pas l'exposer à la tentation d'y aspirer; & quand l'ingrat crut qu'il ne lui coûteroit plus qu'un parricide, pour y monter, toute sa vertu s'évanoüit; il se détermi-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

na sans peine à un crime, dont il se flattoit que le succès seroit une vertu.

Cette résolution prise, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour exécuter son détestable dessein, parce qu'il avoit à sa disposition toutes les Troupes, accoutumées à n'obéïr qu'à lui, & à vaincre quand elles l'avoient à leur tête; mais il falloit écarter sous différens prétextes tous ceux, qu'il désespéroit d'engager dans son Parti, & il y réüssit. Il fut un peu plus embarassé au sujet de Daxandono, que sa Charge retenoit nécessairement à Méaco, & qui n'ayant gueres moins de crédit à la Cour que lui, n'étoit pas homme à entrer dans son projet en qualité de Subalterne, & le feroit infailliblement échoüer, s'il n'y entroit pas. Le parti qu'il prit, fût donc de lui offrir de partager avec lui l'Empire, & à ce prix il le gagna sans peine. Assûré de ce côté-là, il assembla un grand nombre d'Officiers & de Soldats, qu'il distribua en divers quartiers autour de Méaco, il leur donna ses ordres pour se joindre au premier signal, & il avertit tous ceux, qui lui étoient attachez dans la Ville, de se tenir prêts pour agir de leur côté, quand il seroit tems.

Il étoit difficile que tant de mesures fussent prises avec un grand secret, & il falloit au moins les couvrir de quelque prétexte. Le Roi d'Imory fit courir le bruit, qu'il ne faisoit tous ces préparatifs, que pour une Fête, qu'il vouloit donner à l'Empereur. En effet quelques jours après il entra dans la Capitale avec un nombreux cortége, alla droit au Palais, fit en cérémonie au Cubo-Sama ses remercimens pour quelque nouvelle faveur, qu'il en avoit reçûë, & le supplia de lui faire l'honneur de se trouver à un souper, qu'il lui avoit fait préparer dans une Maison de campagne assez près de la Ville. Un tel remerciment & une telle invitation donnerent à penser à l'Empereur; plus il y pensa, & moins il lui parut dans l'ordre, qu'un Sujet vînt le remercier en faisant une si grande montre de sa Puissance, & lui donnât un repas à la tête d'une Armée. Quelques avis secrets, qu'il reçut en même tems, changerent ses soupçons en une juste défiance: il crut que le plus sûr étoit de sortir de Méaco, & dès la nuit suivante il partit accompagné de quelques Seigneurs, sans rien dire de son dessein, non pas même à ceux, à qui il confioit ainsi sa Personne. Ce ne fut, qu'après avoir fait une demie lieuë, qu'il leur découvrit la cause de sa sortie, mais ils lui représenterent si vivement la honte d'une fuite si précipitée, & l'affection, que tous ses Sujets lui portoient, qu'ils l'obligerent à retourner sur ses pas, & à rentrer dans son Palais.

On n'a pas sçu, si ces Courtisans, en donnant ce Conseil à l'Empereur, n'avoient pas agi de concert avec les Conjurez; mais il est certain que Mioxindono fut instruit dès la pointe du jour de tout ce qui s'étoit passé. Alors jugeant bien que le succès de son Entreprise dépendoit de la diligence, il donna avis à Daxandono de ce qu'il venoit d'apprendre, & tous deux sans différer d'un moment, s'approcherent de la Ville avec toutes leurs Troupes; & en allerent placer eux-mêmes l'Elite à toutes les Avenuës du Palais. Cela ne se put faire, sans que le bruit en

vint aux oreilles de l'Empereur, qui envoya son Beau-Pere s'informer, de quoi il s'agissoit. Dès que ce Seigneur parut sur le Pont, les deux Chefs de la Révolte s'approcherent, lui mirent en main un Billet, & lui dirent avec assez de hauteur, qu'il le portât à son Gendre. Il l'ouvrit, & voyant qu'on y demandoit sa tête, & celle de l'Impératrice sa Fille, il fit aux deux Traîtres les reproches les plus sanglans, mit le Billet en piéces, entra chez l'Empereur; & pour lui faire comprendre que tout étoit désespéré, il se fendit le ventre, & tomba mort à ses pieds.

Le Fils de ce Seigneur courut sur le champ à la tête de quelques Braves, pour venger sa mort; mais ils ne furent pas suivis, de sorte qu'il fut aisé aux Ennemis de les envelopper, & de les tailler en piéces. Au reste, il paroît par quelques Mémoires que le grand crédit de cette Famille, & peut-être aussi l'abus, qu'elle en faisoit, avoient causé dans cette Cour des haines & des Factions, qui furent en partie l'occasion, ou du moins le prétexte de cette Révolte. Quoiqu'il en soit, tandis qu'on déliberoit dans le Palais sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une si grande extrémité, les Rébelles y mirent le feu, & il fallut songer à se sauver. L'Empereur à la tête de deux cent de ses Gardes, & de quelques Seigneurs & Gentilshommes en petit nombre, qui se rangerent autour de sa Personne, entreprit de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis, & d'abord il renversa tout ce qui se rencontra devant lui; mais il trouva bientôt une résistance, qu'il n'étoit pas en état de vaincre, & après avoir longtems combattu en Héros, il se vit seul au milieu des Corps morts de ses fidéles Serviteurs, qui lui en avoient fait un rempart en mourant, & ayant en tête une Armée, qui croissoit à chaque instant.

Il combattoit pourtant encore, & personne n'osoit l'approcher, lorsqu'il reçut un coup de demie pique dans le ventre; il fut ensuite blessé d'une Fléche à la tête, puis de deux coups de Sabre, qui lui couperent le visage. Enfin nageant dans son sang, & ne pouvant plus se soutenir, il se fendit le ventre, alla tomber sur les Corps de ses Braves, & expira dans l'instant. Un Page de quatorze ans se fit admirer après la mort de l'Empereur; comme il se battoit en désespéré, les Rébelles charmez de sa valeur, voulurent l'avoir vif: il s'apperçut bientôt qu'on ne cherchoit qu'à le lasser, & il crut, qu'il y auroit pour lui de l'infamie à survivre à son Maître. Il s'avance aussitôt vers les Chefs, comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude & leur perfidie, jette son Epée au milieu du Champ de Bataille, prend son poignard, s'en ouvre le ventre en croix, puis se l'enfonce dans la gorge, & va expirer sur le Corps de l'Empereur.

Pendant ce carnage une partie des Conjurez étoit entrée dans le Palais, & y avoit fait main-basse sur tout ce qui s'y étoit rencontré, sans distinction d'âge, ni de sexe. La Mere de l'Empereur, & un des Freres de ce Prince, qui étoit en bas âge, furent impitoyablement égorgez; une partie des Dames & des autres Femmes du Palais avoient été ensevelies dans les flammes, qui

De J. C. 1565. — De Syn Mu. 2225.

gagnoient toujours, & consumoient des richesses immenses. On cherchoit avec empressement l'Impératrice; qu'on avoit fait secretement sortir de la Ville, & qui s'étoit réfugiée dans une Maison de Bonzes. Elle y fut enfin découverte au bout de quelques jours, & on y envoya des Soldats, qui lui trancherent la tête. Elle écrivit auparavant à ses Filles, qu'elle mouroit innocente de tout ce que ses Ennemis lui avoient imputé; qu'elle recevoit la mort comme une grace du Dieu Amida, qui vouloit sans doute la faire joüir plutôt des délices du Paradis, & la rejoindre à son Epoux. Elle demanda ensuite au Supérieur des Bonzes l'absolution de ses péchez, & ce Prêtre la lui mit par écrit sur la tête, & lui fit faire je ne sçai quelle simagrée, pour gagner l'Indulgence, que ce Dieu, disent-ils, accorde à tous ceux, qui l'ont constamment honoré pendant leur vie. Enfin elle mourut avec des dispositions & des sentimens, qui en auroient fait une Sainte dans la vraye Religion.

Plusieurs Princesses, & des Femmes de toute Condition étoient tombées entre les mains des Conjurez, qui après leur avoir fait souffrir tout ce qu'on peut attendre de la brutalité du Soldat en pareille occasion, les égorgerent toutes, à l'exception de deux Filles du Cubo-Sama, qu'un Chrétien fut assez heureux, pour sauver, sans qu'on s'y opposât. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que les deux Chefs de la Révolte épargnerent un Frere du même Empereur. Ce Prince étoit Bonze, & ce fut apparemment ce qui le leur fit négliger; ils comptoient bien sans doute de s'asfûrer de sa Personne; ils s'en saisirent en effet, mais ils le garderent mal; ils ne s'opposerent pas non plus à ce qu'on rendît les derniers honneurs au Corps de l'Empereur, & on fit à ce Prince des Obséques magnifiques dans un superbe Temple, qu'il avoit fait bâtir, & choisi pour le lieu, où dévoient reposer ses Cendres. On asfûre qu'un de ses Favoris, qui étoit fort loin de Méaco, lorsque son Maître fut tué, vint en poste se fendre le ventre sur son Tombeau.

De J. C. 1565. — De Syn Mu. 2225.

Il étoit, ce semble, de l'interêt des Chefs de la Conjuration d'arrêter le plutôt qu'ils pourroient le désordre & le carnage, pour ne pas s'attirer la haine toujours implacable du Peuple. Mais dans les Guerres Civiles, & dans toutes celles, où l'Autorité est partagée entre plusieurs, il est rare que tous aillent bien de concert au même but. Il paroît que ce fut par là qu'échoüerent les projets du Roi d'Imory, & du Prince de Nara. Ceux qui les avoient aidé à se défaire de l'Empereur, ne les mirent pas en état de s'emparer du Pouvoir suprême, & tout aboutit à répandre bien du sang, & à persécuter tous ceux, qui avoient montré de l'attachement au Souverain; sans considérer, que la meilleure maniere de se délivrer de ces dangereux Ennemis, c'est de s'en faire des Amis, & que ceux, qui se sont opposez à la Tyrannie par vertu, sont des Sujets fidéles, qu'on ne sçauroit trop ménager pour le tems, où elle sera en quelque façon légitimée par le succès, & par la soumission volontaire des Peuples.

Après que les premieres fureurs furent passées, on se contenta d'envoyer en exil ceux, qu'on décou-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

vroit encore avoir eu quelque sorte d'attachement à la Famille Impériale : les Missionnaires furent de ce nombre ; & dans la douleur de voir la dissipation de leur Troupeau, & de si belles espérances évanoüies, ce ne fut pas une légere consolation pour eux, de n'avoir perdu, que par leur fidélité, & par celle, qu'inspire aux Sujets pour leur Prince légitime, la Religion qu'ils prêchoient, les bonnes graces des Traîtres, jusques-là leurs plus déclarez Protecteurs, mais dont la faveur ne pouvoit continuer, sans les rendre coupables aux yeux du Public. Ils s'attendoient bien, qu'on ne tarderoit pas à les venir égorger chez eux ; mais ils commencerent à se rasſûrer un peu, quand ils virent arriver dans leur Logis le Sécretaire de Mioxindono. Nous avons dit plus haut que cet Homme étoit Chrétien, & qu'il faisoit honneur à la Religion par sa conduite ; il ne se démentit point dans une conjoncture si délicate, & il détesta hautement la trahison de son Maître. Il paroît qu'il travailla ensuite à mettre en sûreté la vie des Missionnaires. Ce qui est certain, c'est que le Pere Vilela eut permission de se retirer à Imory & le Pere Froez avec Damien, dans l'Isle de Canga. Il y a même bien de l'apparence, qu'ils y furent conduits par des Chrétiens attachez à Xicaidono Gouverneur d'Imory, & Seigneur de Canga. C'est ce que le Pere Froez fait assez entendre dans une Lettre, que nous avons de lui, écrite de cette Isle au mois d'Août, & où il dit à la fin : » Pour vous faire connoître combien tout étoit disposé dans Méaco à embrasser notre sainte Religion, lorsque ce furieux orage est venu moissonner nos espérances, le jour (a) de notre départ, nous baptisâmes deux Bonzes & deux Laïcs de la Maison de Mioxindono.

On a même tout lieu de croire, que ce Prince ne changea point dans le fonds de sentiment à l'égard des Missionnaires; d'ailleurs il avoit dans sa Maison un très-grand nombre de Gentilshommes Chrétiens, ausquels il n'avoit osé rien déclarer de son dessein, & qu'il ne vouloit pas perdre. Enfin on prétend que ceux-ci ayant sçu que Daxandono avoit envoyé des Soldats pour brûler la Maison des Peres, & pour les faire mourir eux-mêmes, toute cette Noblesse y courut pour les défendre, & qu'on n'osa entreprendre de les forcer. On asſûre encore que ce fut par leur avis, que le Pere Vilela sortit de Méaco, pour prévenir l'Edit de Bannissement, qu'on se préparoit à porter contre lui, & qu'il se retira à Imory, où il n'avoit pas à craindre d'être insulté; mais le Pere Froez & Damien étant restez quelques jours après lui dans la Ville, pour voir quel train prendroient les affaires, ils furent obligez d'en sortir aussi, parce que le Dairy s'avisa de révoquer à la priere de Daxandono les Patentes, que le feu Empereur avoit fait publier en faveur de la Religion Chrétienne, & qu'on leur conseilla de prévenir les suites de cette affaire, mais toutes ces circonstances ne me paroissent pas également certaines.

Quoiqu'il en soit, à peine étoient-ils partis de Méaco, qu'on y publia l'Edit de proscription contre eux, & contre leur Religion, qui fut dé-

(a) Ce fut le 22. de Juillet.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

clarée abominable. Alors les Bonzes triompherent, mais ils ne gagnerent pourtant rien. Les Fidéles destituez de guides se soutinrent avec une fermeté, que rien ne put ébranler, & le Pere Froez en avoit eu avant son départ des assûrances, sur lesquelles il croyoit pouvoir compter. Il avoit aussi chargé un Chrétien, qui avoit été Bonze, de prendre soin de la Chrétienté de Méaco pendant son absence; & ce Néophyte s'en acquitta parfaitement. Il assembloit tous les jours les Fidéles pour les instruire, & les exhorter à la constance; & leur ferveur devint si grande, que le Pere Vilela se crut obligé de leur écrire du lieu de sa retraite, pour les prier de la modérer; il le fit aussi pour un autre sujet, qui étoit d'une bien plus grande conséquence. Il eut avis que les plus considérables d'entre eux se donnoient de grands mouvemens pour forcer le Roi d'Imory & le Prince de Nara à leur rendre leurs Pasteurs, s'ils ne pouvoient l'obtenir par prieres; il leur représenta que ces démarches pouvoient avoir de fâcheuses suites, & qu'elles étoient contraires à l'esprit du Christianisme; qu'il falloit laisser faire au tems, & qu'avec la patience on viendroit à bout de toutes choses.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2226-26

Ce fut de Sacai, que le Pere Vilela écrivit ces Lettres; il s'étoit retiré dans cette Ville, qui étoit libre; le Pere Froez l'y étoit venu joindre, & ils n'y manquoient pas d'occupation. Les Habitans ne leur en donnoient pas à la vérité beaucoup, mais il leur venoit des Prosélytes de toutes les Provinces du Japon, & la plûpart étoient des Seigneurs, des Gentilshommes, ou des Bonzes; ils furent même invitez à l'Université de BANDOUE, mais ils ne crurent pas devoir s'éloigner de Méaco, où la moindre révolution pouvoit en causer une en leur faveur; outre que la moisson, qu'ils recueïlloient à Sacai, étoit quelque chose de plus certain, que ce qu'on leur promettoit à Bandouë.

§. X.

Zele du Roi de Bungo pour la propagation de la Foi. Mort précieuse d'un Missionnaire. Etat de la Religion dans le Firando : on inquiéte le Prince Antoine, Le Roi de Firando viole le Droit des Gens. Impiété du Prince son Fils. Ressentiment des Chrétiens. La Flotte de Firando battuë par les Portugais. Mort de Jean Fernandez, & du Prince Antoine de Firando.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

AU mois d'Avril de l'Année suivante, le Pere Vilela fut appellé dans le Ximo, & il prit sa route par le Bungo, où il s'arrêta. Le Roi de Bungo faisoit toujours paroître une affection pour les Missionnaires, & un zele pour la propagation de leur Loi, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer dans un Prince Idolâtre. Comme on lui marquoit assez souvent la surprise, où cette conduite jettoit tout le monde, & que les Bonzes mettoient tout en usage, pour le regagner, il leur parla un

De J. C. 1665-66

De Syn Mu. 2225-26

jour en ces termes. » Vous trouvez » mauvais, que je favorise de tout » mon pouvoir la Religion des Eu- » ropéens, & moi je suis surpris, » que vous ne l'approuviez point. » N'est-il pas visible que cette Loi » attire la bénédiction du Ciel sur » ma Maison & sur mes Etats, que » mes Coffres se remplissent, & que » mon Domaine s'étend à vûë d'œil, » depuis que je protége ses Minis- » tres ? Je ne possédois que trois » Royaumes, quand ils ont mis pour » la premiere fois le pied dans mes » Ports, & j'en posséde aujourd'hui » cinq, mes Finances étoient épui- » sées, & il n'y a pas un seul Roi » au Japon, qui pour le présent soit » aussi riche que moi ; vous me fe- » rez donc plaisir de ne me parler » plus d'une chose, sur laquelle je » suis bien résolu de ne pas chan- » ger. » Mais ce qu'il y avoit de plus consolant pour les Missionnaires, c'étoit une certaine odeur de sainteté répanduë dans cette Eglise, & qui faisoit sentir qu'elle étoit la Mere de toutes les autres.

L'Isle de TACAXI, où depuis quelque tems le Pere de Torrez faisoit son séjour ordinaire, parce qu'elle fait la séparation des Royaumes de Bungo & d'Arima, n'étoit déja presque plus peuplée, que de Chrétiens. L'Isle de CAVAXIRI, où Edoüard de Sylva avoit été envoyé en 1564. donnoit aussi de grandes espérances d'une entiere conversion ; mais le zele de ce fervent Ouvrier croissant avec ses succès, & personne n'étant à portée de le modérer, non plus que ses austéritez excessives, il en fut la victime. Il tomba dans une langueur, qui le consuma peu à peu ; & on ne le sçut malade, que quand il n'y eut plus de remede. Almeyda courut aussitôt à son secours, mais il arriva trop tard, le saint jeune Homme étoit un fruit mûr pour le Ciel. Il pria Almeyda de le faire conduire à Tacaxi, afin qu'il eût la consolation de mourir entre les bras de son Supérieur, & de recevoir les Sacremens de l'Eglise. Il n'y avoit aucun danger à lui accorder cette grace, le trajet de Cavaxiri à Tacaxi étant assez court. Almeyda le fit donc embarquer ; & à peine eut-il le tems de se confesser & de communier, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompense dûë à ses travaux, & à ses vertus. Il ne fut pas seulement regretté des Missionnaires, qui n'avoient personne pour le remplacer, mais il le fut encore des Japonnois, qui avoient eu occasion de le pratiquer, & ausquels il s'étoit rendu fort aimable. Il avoit beaucoup travaillé sur la Langue Japonnoise, qu'il possédoit parfaitement ; il parloit même assez bien le Chinois ; & comme le Bungo faisoit alors un grand commerce avec la Chine, il avoit gagné à Jesus-Christ plusieurs Marchands de cette Nation.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

L'Eglise de Firando étoit toujours persécutée, & toujours fervente. Le Roi ne se contraignoit plus jusqu'à dissimuler ses sentimens, mais les Chrétiens étoient en grand nombre dans ses Etats ; & y avoient des Chefs Puissans. D'ailleurs, le Roi ne vouloit pas rompre avec les Portugais ; ainsi il n'aimoit pas les Fidéles, mais il ne les inquiétoit point ; il gardoit même des mesures avec les Missionnaires. Il leur avoit enfin permis de rebâtir leur Eglise de Firando ; & quand elle fut ache-

De J. C. 156-66

De Syn Mu. 2225-26

vée, le Prince Antoine l'engagea à la visiter, & à témoigner publiquement l'estime, qu'il faisoit des Ouvriers de l'Evangile. Les Bonzes ne s'accommodoient point de cette conduite du Roi, le progrès de l'Evangile les allarmoit, surtout après que Fernandez eut convaincu dans une célebre dispute, & ensuite converti un de leurs plus fameux Docteurs, qui aussitôt après son Baptême, renversa & brûla toutes les Idoles d'un Temple, dont il avoit la Garde, y dressa une Croix, & en fit un lieu de dévotion. D'autre part, le Fils aîné du Roi, & quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui pensoient sur la Religion Chrétienne comme le Roi, & n'avoient pas les mêmes intérêts que lui à ménager les Missionnaires, ne manquoient aucune occasion de molester ceux, qui embrassoient la Foi. Cela tenoit continuellement ces Néophytes dans l'attente d'une persécution ouverte, & l'espérance du Martyre leur en avoit inspiré un très-grand désir.

On faisoit tomber autant que l'on pouvoit sur le Prince Antoine & sur sa Famille les Effets de la haine, que la Cour portoit au Christianisme; mais ce Prince étoit Puissant & dans une grande estime; il avoit toujours commandé les Armées avec une autorité presque absoluë, & les Troupes lui étoient fort attachées; ainsi on n'osoit l'inquiéter directement sur sa Religion, mais on cherchoit toutes les occasions de le chagriner, & il s'en présenta une dans le tems, dont je parle, qu'on ne laissa point échapper. La conformité d'inclinations, & un même zele pour la propagation de la Foi, avoient lié entre ce Prince & Sumitanda une amitié très-étroite, malgré les Guerres assez fréquentes, que se faisoient le Roi de Firando & le Prince d'Omura. On en étoit bien instruit à la Cour de Firando; toutefois on n'y avoit jamais conçû aucune défiance de la fidélité du Prince Antoine. Enfin on se lassa de lui rendre justice, & peut-être de chercher inutilement de quoi le rendre criminel.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

Le Roi de Firando apprit qu'un Portugais accompagné de quatre Japonnois, Sujets du Prince d'Omura, étoit venu à Firando, & avoit rendu des Lettres de Sumitanda au Prince Antoine; ces Lettres ne contenoient que de purs complimens. Ces deux Princes s'en écrivoient souvent de semblables, & on ne s'étoit point encore avisé d'y trouver à redire; mais pour cette fois-ci, on y soupçonna, ou l'on fit semblant d'y soupçonner du mystere. Le Roi entra dans une fort grosse colere, s'écria que le Prince Antoine étoit un traître, ordonna sur le champ qu'on arrêtât les Chrétiens d'Omura comme Espions, & peu après il les fit sabrer. Le Prince Antoine fit paroître en cette rencontre une modération, à laquelle on ne s'attendoit pas; on ne l'avoit apparemment accusé, que pour lui donner lieu de se porter à quelque éclat, qui le rendît véritablement criminel; mais il sçut se contenir & se justifier, sans donner aucune prise; on n'admira pas moins la joye, que les quatre Chrétiens témoignerent, lorsqu'on leur signifia l'injuste Arrêt porté contre eux; car comme ils sçavoient bien, que l'aversion du Roi pour leur Religion

De J. C. 1565-66
De Syn Mu. 2225-26

gion en étoit le véritable motif, ils remercierent Dieu de la grace, qu'il leur faisoit de mourir pour la gloire de son saint Nom. Pour ce qui est du Prince d'Omura, il ne tarda pas a être vengé de l'affront, que le Roi de Firando venoit de lui faire.

Quelque tems après, il arriva encore une autre chose, qui fit bien connoître combien la Cour de Firando étoit envenimée contre la Loi du vrai Dieu. Les Fidéles de ce Royaume avoient envoyé aux Indes un Navire, pour y acheter tout ce qui étoit nécessaire à la décoration de leur nouvelle Eglise. Des Idolâtres en furent avertis, & détacherent plusieurs Bâtimens, qui allerent attendre le Navire à son retour, & l'enleverent. Parmi les Ornemens, dont il étoit chargé, il se trouva un Tableau, qui représentoit la Mere de Dieu montant au Ciel; on le porta à un Seigneur de la Cour, nommé CATANDONO, l'Ennemi le plus irréconciliable, & le plus emporté qu'eût la Religion Chrétienne dans cette Cour. Il n'eut pas plutôt ce Tableau entre les mains, qu'il en donna avis au Prince Héritier, & tous deux commirent sur cette Image des impiétez, qu'on ne peut rapporter sans frémir. Ils firent plus; car après avoir défiguré le visage de la Vierge d'une maniere à faire horreur, ils exposerent le Tableau à la risée des Infidéles.

Le Prince Antoine, le Prince Jean son Frere, & plusieurs Gentilshommes Chrétiens ayant appris cet attentat, résolurent de venger d'une maniere éclatante l'honneur de la Mere de Dieu, dûssent-ils périr pour une si belle cause. Le Pere Acosta, qui fut aussitôt informé de leur résolution, les alla trouver, & leur représenta que leur ressentiment étoit juste; mais qu'en s'y livrant avec trop de chaleur, ils alloient causer une Guerre Civile, dont les suites ne pouvoient manquer d'être funestes à la Religion; il leur persuada enfin, quoiqu'avec bien de la peine, de s'adresser au Roi, pour lui demander justice, ajoûtant que ce Prince ne pourroit se dispenser de la leur faire, s'ils s'y prenoient comme ils devoient, pour l'obtenir; mais un nouvel incident, qui survint dans le tems qu'ils délibéroient sur le parti, qu'ils devoient prendre, aigrit plus que jamais les Esprits.

Un Domestique du Prince Antoine, entre les mains duquel on avoit saisi les Ornemens d'Eglise, dont nous avons parlé, rencontra dans une ruë de Firando, un des Domestiques de Catandono, qui avoit eu part à cet enlevement, l'attaqua, & le désarma. Catandono le prit pour un affront fait à sa Personne, & voulut en avoir raison; il communiqua sa résolution au Prince de Firando, & prit avec lui des mesures, pour renverser l'Eglise des Chrétiens, & perdre le Prince Antoine. Celui-ci fut averti de ce qui se tramoit, il en instruisit le Prince Jean son frere, & tous les Chrétiens, qui prirent d'abord les armes. Leurs Ennemis les voyant sur leurs gardes, n'oserent passer outre; & le Roi, qui fut soupçonné de favoriser sous main son Fils, & Catandono, craignant qu'ils ne reçûssent quelque affront, dont toute sa Puissance ne pourroit pas les ga-

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

rantir, fit prier le Prince Antoine d'en demeurer là, lui protesta qu'il n'avoit rien sçû de ce qui s'étoit passé, & l'assûra qu'il employeroit toute son autorité, pour empêcher que désormais on ne lui donnât, ni aux Chrétiens, aucun sujet de mécontentement.

Cette démarche du Roi fit beaucoup de chagrin aux Bonzes, qui s'étoient bien promis de profiter de ces broüilleries pour perdre les Chrétiens; & pour attiser de plus en plus le feu de la discorde, ils firent enlever une Croix, qui étoit dans le Cimetiere des Chrétiens. Le Prince Antoine se douta bien, d'où venoit le coup, & déclara publiquement qu'il faisoit son affaire propre de tout ce qui regardoit l'honneur de Dieu; qu'il sçauroit bien trouver le coupable, ou que les Bonzes lui en répondroient, & qu'il ne laisseroit pas une seule de leurs Maisons sur pied. Ces menaces furent efficaces, on le connoissoit incapable d'en faire de vaines, & dès le lendemain la Croix fut remise en son lieu.

Sur ces entrefaites, Dom JEAN PEREYRA, Gouverneur de Macao, arriva de la Chine sur un Navire très-richement chargé. Son dessein étoit de moüiller à Firando; mais ayant appris en approchant du Port, que les Chrétiens n'étoient pas bien traitez dans ce Royaume, il tourna du côté de FACUNDA, qui appartenoit au Prince d'Omura, & voulut bien, qu'on sçût à Firando, ce qui lui avoit fait changer de pensée. Le Roi outré de dépit de voir que son Ennemi, à qui il venoit de faire de gayeté de cœur le plus sanglant outrage, en arrêtant & en massacrant quatre de ses Sujets en tems de paix, alloit s'enrichir à son préjudice, arma secrettement une Flotte de cinquante voiles, & l'envoya sous la conduite de Catandono, pour brûler tout ce qu'il trouveroit de Navires Portugais dans les Ports du Prince d'Omura. Pereyra, quoique surpris & bien plus foible que ses Ennemis, ne s'étonna pourtant pas de leur nombre; & il les reçut avec tant de résolution, qu'il leur tua bien du monde, & même de leurs principaux Officiers, & obligea la Flotte à se retirer fort mal en ordre.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

La Chrétienté du Japon fit alors une perte, qu'elle pleura avec des larmes bien sinceres. Jean Fernandez mourut à Firando (a) d'une langueur que lui avoit causée l'excès de ses travaux.

Ce Religieux étoit d'une Sainteté éminente, qui avoit souvent donné de l'admiration à l'Apôtre des Indes. Il travailla longtems dans les Royaumes de Naugato, & de Bungo, & dans la Principauté d'Omura, avec des succès, qui firent dire au Pere Côme de Torrez, que si le Japon étoit redevable au Pere Xavier d'avoir reçu la Foi, il avoit obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perduë après le départ du Saint. Non seulement il sçavoit sa Religion en Homme, qui l'avoit apprise à l'Ecole de celui, qui a rendu les Apôtres si sçavans, mais en Saint, qui la pratiquoit avec toute la sublimité de l'Esprit Apostolique. Aussi fit-il partout des fruits incroyables.

Pour surcroît d'affliction, on ap-

(a) Le Pere Loüis de Guzman met cette mort à la fin de Juin de l'année 1566.

De J. C. 1565-66 De Syn Mu. 2225-26

prit que deux Ouvriers d'un grand mérite, qui étoient en chemin pour secourir leurs Freres du Japon, dont la plûpart excédez de travail, ne se soutenoient plus, que par une espece de miracle, & qui seroient arrivez fort à propos, pour remplir le vuide, que la mort d'Edoüard de Sylva & celle de Jean Fernandez avoit laissé dans cette Eglise, avoient péri dans le Golphe de Siam sur un Vaisseau richement chargé, & qui portoit de magnifiques présens du Roi de Portugal pour le Prince d'Omura. L'un étoit le Pere PIERRE RAMIREZ, & l'autre se nommoit le Pere FERDINAND ALVAREZ. Cette perte fut d'autant plus sensible au Pere de Torrez, qu'il recevoit tous les jours des Lettres de plusieurs Rois & Princes, qui lui demandoient des Missionnaires. On prétend même, que le Roi de Siam écrivit au Pere Acosta, que s'il vouloit venir dans ses Etats, pour l'instruire des véritez Chrétiennes, lui & le Prince son Fils se feroient baptiser; mais ce Missionnaire n'avoit garde de courir après des espérances si éloignées, & si incertaines, tandis que le seul Royaume de Firando lui offroit une récolte abondante & assûrée.

Il n'est presque plus parlé depuis ce tems-là du Prince Antoine, ni de son Frere; les Lettres, qui nous auroient instruit de la suite de leur vie, se sont apparemment perduës; je trouve seulement, que le premier mourut en 1582. aussi saintement qu'il avoit vêcu, & qu'il fut jusqu'à la fin de ses jours tel que nous l'avons vû jusqu'ici. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses Enfans, & dans le reste de sa Famille, qui se montra toute entiere digne d'avoir eu un tel Chef, & qui fit bien plus de cas des vertus, qu'elle avoit héritées de lui, que des Etats, qu'il lui avoit laissez, puisqu'elle ne craignit point de les sacrifier à sa Religion.

§. XI.

Description du Royaume de Gotto. Animal singulier. Caractere & Religion des Habitans du Gotto. Le Roi demande des Missionnaires. La Religion fait de grands progrès malgré bien des contradictions. Guerre entre le Firando & le Gotto. Belle action d'un Gentilhomme Chrétien, qui assûre la Victoire aux Gottois.

MAis tandis que le Roi de Firando mettoit tout en usage, excepté la force ouverte, pour abolir dans ses Etats une Religion, que son intérêt l'obligeoit à y tolérer; un Prince autant, & peut-être plus que lui attaché au Culte des Idoles, l'introduisoit dans les siens: ce fut le Roi de Gotto. Cinq petites Isles, dont il y en a trois assez peuplées, formoient alors ce Royaume, qui n'est pas plus considérable que celui de Firando, & qui fait partie du Figen. Ces Isles ne sont gueres éloignées que d'une demie lieuë les unes des autres; & ce sont les premieres Terres que l'on trouve, quand on arrive des Indes à Nangazaqui, dont elles sont presqu'à la vûë; il n'y a que la plus grande, où est la Ville Capitale, qui soit véritablement fertile, mais la Chasse est

abondante partout; & les Habitans y font un assez grand commerce de Poissons, surtout de Baleines, & de Sel. Nous avons vû dans la Relation de Fernand Mendez Pinto que de son tems le Gotto relevoit du Roi de Bungo, mais il est certain qu'il n'en relevoit pas alors.

Dans une de ces Isles, il y a une Montagne de six lieuës de long, qui est toute couverte d'Arbres, & où l'on trouve un Animal fort singulier. C'est un Quadrupede, dont la Peau est veloutée & de couleur d'or; sa Figure approche de celle d'un Chien, mais il a les pieds beaucoup plus courts; sa Chair est très-délicate, & lorsqu'on le sert sur la Table des Grands; il est de la magnificence de le servir tout entier avec sa Peau. Quand cet Animal est vieux, il se jette dans la Mer, & devient Poisson. Loüis Almeyda, qui rapporte cette singularité dans ses Lettres, avouë, que la premiere fois, qu'on lui en parla, il se prit à rire, mais qu'il fut bientôt convaincu par ses propres yeux qu'on ne lui en avoit pas imposé. Un jour qu'il étoit à OCICA Capitale du Royaume, on apporta au Roi de Gotto un de ces Animaux, qui n'étoit encore métamorphosé qu'à demi. Comme le Roi lui en fit présent, il eut tout le moyen de le considérer à loisir. Une de ses pattes étoit déja presque toute changée en nageoire, & l'on voyoit de pareilles naissances de changement en plusieurs autres parties de son Corps.

La Ville d'Ocica, dont je viens de parler, n'est pas tout à fait sur le bord de la Mer, mais elle est très-peu éloignée du Port, qui est assez bon. Elle est à cinquante lieuës de Firando au Midi, à soixante & dix de Cochinotzu, & à soixante ou soixante-cinq de Facata. Les Habitans de Gotto sont fort superstitieux; les Astres réglent tout chez eux; ils ont des Augures, dont l'emploi est d'observer les jours heureux ou malheureux, & les Ministres des faux Dieux sont tous-puissans dans ces Isles. On y adore surtout deux Divinitez, qu'on ne connoît point ailleurs, & qui sont représentées sous des Figures de Géants; on s'adresse à l'une, pour obtenir les biens de la vie présente; on fait des vœux à l'autre, pour être heureux après la mort; & tous les ans au commencement de l'année on célebre en l'honneur de la premiere une Fête, qui dure quinze jours, pendant lesquels il n'est pas permis de parler de la mort, ni de l'autre monde, de peur que quelque pensée chagrinante ne vienne à troubler la joye, que la Divinité exige alors de ses Adorateurs.

En 1563. le Gotto étoit gouverné par un Prince, que sa douceur rendoit extrêmement cher à ses Sujets: nous avons vû qu'il avoit appuyé les Révoltez d'Omura; le succès si peu attendu, & si miraculeux d'une Guerre, où selon toutes les apparences humaines Sumitanda devoit succomber, l'avoit extrêmement frappé; il voulut être instruit d'une Religion, pour laquelle ce Prince avoit si généreusement risqué sa Couronne & sa vie, & connoître le Dieu, qui l'avoit rendu victorieux avec une poignée de Soldats ramassez, de tant de forces liguées. Il envoya un Gentilhomme à Firando avec une Lettre pour le

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

Pere Acosta, par laquelle il invitoit ce Missionnaire à se transporter dans ses Isles. Le Pere communiqua cette Lettre au Pere de Torrez, qui ne put se résoudre à tirer de Firando le seul Prêtre, qui fût dans ce Royaume; mais il envoya au Roi de Gotto Almeyda & Laurent, lesquels s'embarquerent à Cochinotzu vers la fin de Janvier de l'année 1566.

Ils apprirent en arrivant au Port d'Ocica, que le Roi n'étoit pas dans cette Capitale; d'ailleurs on y célébroit la Fête, dont je viens de parler: ainsi ils ne jugerent pas à propos de débarquer. Le Roi revint au bout de quelques jours, les invita à se rendre auprès de lui, & donna ordre qu'on leur préparât un logement commode. Aussitôt ils mirent pied à terre, & ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, pour aller du Port à la Ville, qu'ils rencontrerent le Roi, qui venoit au devant d'eux. Ce Prince leur témoigna une extrême envie d'être instruit des Mysteres du Christianisme; & comme la Cour étoit fort grosse à cause du commencement de l'année, Almeyda pria le Roi d'engager toute cette Noblesse à assister aux Conférences, qui se tiendroient sur ce sujet. Le Roi le lui promit, & ajoûta que lui-même ne manqueroit aucune occasion de l'entendre. Il avoit déja eu la précaution de disposer toutes choses pour ces Assemblées; il y avoit destiné une des plus belles Maisons de la Ville, & avoit fait magnifiquement orner l'Appartement, où elles devoient se tenir. Cet Appartement consistoit en deux Salles séparées par un rideau; l'une étoit pour la Reine & les Dames, qui pouvoient ainsi entendre sans être vûës: on avoit élevé dans l'autre une Estrade, sur laquelle le Roi voulut que les deux Missionnaires fussent assis à ses côtez. Les deux Salles se trouverent remplies, & Almeyda pria le Roi de trouver bon que Laurent, qui étoit Japonnois, parlât seul, ajoûtant qu'un Etranger, comme lui, ne devoit pas se hazarder de parler devant une si auguste Assemblée.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Le Roi agréa cette proposition, Laurent parla le premier jour pendant trois heures, & le fit de maniere, qu'Almeyda, qui l'avoit entendu plusieurs fois, ne douta point que Dieu ne lui eût, selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, inspiré la plûpart des choses qu'il dit en cette occasion. Toute l'Assistance parut charmée, & le Roi surtout fut tellement touché, que les Missionnaires ne le crurent pas éloigné du Royaume de Dieu. Il y avoit tout à se promettre d'une si favorable disposition; mais par un de ces secrets jugemens de Dieu, qu'il faut se contenter d'adorer, il arriva que le Roi, qui de sa vie n'avoit été malade, fut tout à coup saisi d'une fiévre ardente, accompagnée de douleurs très-vives par tout le corps. Les Bonzes ne manquerent pas de publier aussitôt, que les Dieux punissoient ce Prince, d'avoir voulu introduire une Secte Etrangere dans ses Etats, & ils n'eurent pas beaucoup de peine à persuader un Peuple accoutumé à ne reconnoître aucune cause naturelle des accidens funestes.

Le lendemain le Roi se trouva encore plus mal, & l'on ordonna par tout le Royaume des Pénitences, des Prieres & des Sacrifices, pour appaiser la colere des Dieux. Ces

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Pénitences consistoient à garder la continence, & à s'abstenir de manger de la chair : mais tout fut inutile, & le mal du Roi ne diminuoit point. On peut juger de l'inquiétude, que causa ce contretems aux deux Ouvriers Evangéliques, & du danger, qu'ils couroient de la part d'un Peuple superstitieux, passionné pour son Roi, qui ne pouvoit manquer de leur attribuer l'état, où étoit réduit ce Prince, & que les Bonzes animoient sans cesse contre eux. Ils ne perdirent pourtant pas courage, ils mirent toute leur confiance au Seigneur, & ils espérerent que le Ciel tireroit sa gloire de ce qui sembloit devoir fermer pour toujours ce Royaume à l'Evangile.

Par bonheur les Bonzes entreprirent de guérir le Roi par la vertu de leurs sortileges, & n'y réüssirent pas: le Malade empira même beaucoup après qu'ils eurent fait toutes leurs simagrées dans sa Chambre. Alors Almeyda fit prier ce Prince de vouloir bien lui permettre qu'il le vît: le Roi y consentit, & après qu'Almeyda eut examiné la nature du mal, il y appliqua un remede, dont il avoit déja fait plusieurs expériences heureuses. Dès le lendemain la fiévre se trouva considérablement diminuée, & le Missionnaire en prit occasion d'engager le Malade à mettre sa confiance au seul Dieu, qui est le souverain Arbitre de la vie & de la mort, de la santé & de la maladie. Le Roi le lui promit, mais sur le soir ses douleurs de tête augmenterent : Almeyda les lui appaisa sur le champ, & lui procura une nuit fort tranquille. Le troisiéme jour la fiévre disparut entierement, & le lendemain il ne restoit plus au Malade, qu'un peu de foiblesse.

La joye fut grande dans tout le Palais, & se communiqua bientôt par tout. On élevoit jusqu'au Ciel le Médecin Européen, & le Roi lui envoya de fort beaux présens, qu'il distribua à divers Seigneurs, dont il vouloit se ménager la protection. Quelques jours après le Roi voulut que Laurent recommençât ses instructions; toute la Cour s'y trouva, excepté ce Prince, qui ne crut pas devoir s'exposer encore; mais dès la seconde Conférence, tandis que Laurent parloit, le feu prit à un des Quartiers de la Ville, & porté par un vent impétueux, en réduisit une grande partie en cendres. Il survint dans le même tems au Roi une tumeur à un doigt, laquelle lui causa de très-vives douleurs, & plusieurs Personnes de la Famille Royale tomberent malades. Alors tout le Peuple se révolta contre les Religieux Etrangers, & il y avoit tout à craindre pour eux, si Almeyda n'eût promptement guéri le Roi & les autres Malades. Encore ne put-il jamais ôter de l'esprit à bien des gens, que le Ciel étoit irrité contre le Royaume, à cause du mépris, qu'on y paroissoit faire de l'ancienne Religion. Rien n'est plus utile aux Hommes Apostoliques, que ces revers: non seulement ils épurent leur zele, & fortifient leur confiance; mais, ce qui leur est encore plus nécessaire, ils les retiennent dans la défiance d'eux-mêmes, ils les empêchent de s'attribuer rien du succès de leurs travaux; ils leur font sentir que tout vient de Dieu, & ils les conservent dans l'humiliation de cœur, en exerçant un Ministere, qui les rend égaux aux Anges mê-

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

mes : enfin ils leur font toucher au doigt, qu'ils sont envoyez pour planter & pour arroser, mais que c'est à celui, qui les envoye, à donner l'accroissement.

Almeyda étoit pourtant toujours bien venu à la Cour, mais tout se passoit en civilitez ; & comme il ne voyoit plus aucun jour à la Conversion de ce Peuple, il écrivit au Pere de Torrez, qu'il croyoit son séjour inutile dans le Gotto. Le Roi, qui en fut averti, n'oublia rien pour le retenir ; ses manieres, sa vertu, sa douceur charmoient ce Prince, le désintéressement, avec lequel il distribuoit ses remedes à tous ceux, qui en avoient besoin, lui paroissoit quelque chose de grand, surtout quand il l'opposoit à la conduite si contraire des Bonzes, les plus intéressez & les plus durs des Hommes. La Maison des Missionnaires étoit trop petite, pour l'affluence de ceux, qui venoient les consulter, ou qui s'adressoient à eux dans leurs maladies, mais presque personne ne parloit de se faire Chrétien, ce qui détermina enfin Almeyda, sitôt qu'il eut reçu les ordres de son Supérieur, qui le rappelloit, à demander au Roi la permission de se retirer.

Le Roi en conçut un très-grand chagrin, il lui dit qu'il avoit tort de désespérer sitôt du succès de ses travaux, & que lui-même & son Fils pensoient sérieusement à se déclarer Adorateurs du Dieu des Chrétiens. Il lui ajoûta, que s'il vouloit bâtir une Eglise dans son Royaume, il pouvoit choisir telle situation, qu'il jugeroit à propos : enfin qu'il n'avoit qu'à demander, & que rien ne lui seroit refusé. Des offres si obligeantes ne firent point changer de résolution au Missionnaire ; il répondit qu'il avoit ses ordres, ausquels il ne pouvoit se dispenser d'obéïr ; mais pour ne point irriter un Prince, dont la faveur devoit être ménagée, il lui protesta, qu'aussitôt qu'il pourroit disposer de soi, il reviendroit se consacrer au salut de ses Sujets, ou qu'il engageroit le Pere de Torrez à lui envoyer quelqu'un à sa place. Le Roi lui demanda cette promesse par écrit, & il la donna. Ce Prince voulut aussi lui donner un Ecrit de sa main, par lequel il s'obligeoit, en cas qu'il tînt parole, à accomplir de son côté toutes les promesses, qu'il lui avoit faites ; mais Almeyda lui dit, qu'il ne vouloit point d'autre asśûrance, que sa parole Royale, & il s'embarqua avec son Compagnon.

A peine étoit-il en Mer, qu'une Tempête violente le mit à deux doigts du naufrage, & le contraignit de rentrer dans le Port. Il crut alors que Dieu le vouloit dans ce Royaume ; il manda au Pere de Torrez les raisons, qu'il avoit d'y rester, & le pria de lui faire sçavoir sur cela ses dernieres volontez. Le Roi, la Reine, & toute la Cour furent charmez de son retour, & le Roi écrivit sur le champ au Pere de Torrez, pour le conjurer de lui laisser le Missionnaire ; il accompagna sa Lettre de toutes sortes de rafraîchissemens, & il combla plus que jamais les deux Religieux de caresses, & de tout ce qui pouvoit les asśûrer de son estime & de son amitié. Aucun Prince du Japon n'avoit encore eu avec les Docteurs Etrangers des manieres plus aimables. Il y eut même bientôt quelque chose de plus ; les Instructions publiques re-

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

commencerent, & devinrent enfin fructueuses. Vingt-cinq Gentilshommes demanderent le Baptême, ce qui parut faire beaucoup de plaisir au Roi; & quoique les Bonzes eussent encore voulu prendre avantage contre la Religion Chrétienne de quelques ravages, que firent des Corsaires sur les Côtes de Gotto, on les laissa dire; les Prosélytes continuerent à se disposer au Sacrement, & la Cour à donner les mains à tout ce qui pouvoit avancer l'Oeuvre de Dieu.

Mais rien ne persuada plus les Missionnaires, qu'ils pouvoient compter sur la constance & le courage des nouveaux Catéchumenes, que la docilité, qu'ils trouverent en eux, lorsqu'il fallut leur déclarer, qu'un Chrétien ne pouvoit avoir qu'une Femme, & qu'une Epouse légitime ne pouvoit jamais être renvoyée, hors certains cas extraordinaires, pour faire place à une autre; car la Polygamie & le divorce étoient fort en usage dans ce Royaume. Ils s'étoient attendus l'un & l'autre, que ces Loix seroient un écuëil, où la résolution de plusieurs échouëroit; ils se tromperent heureusement; ni tendresse, ni raison d'intérêt, ni la crainte de s'attirer des Familles puissantes, rien n'arrêta aucun de ceux, qui se disposoient au Baptême; les Concubines furent éloignées; l'indissolubilité du Mariage fut acceptée, & le nombre des Chrétiens devint en peu de tems très-considérable.

Bientôt même la Capitale ne fut pas la seule à profiter du séjour des Serviteurs de Dieu dans ce Royaume. Almeyda fut appellé à OCURA petite Ville, qui n'est qu'à une lieuë & demie d'Ocica. Le Seigneur du lieu, sa Mere, & trois de ses Freres furent les premiers à se soumettre à l'Evangile, & leur exemple fut en très-peu de tems suivi de presque tous les Habitans. Le principal Temple de la Ville fut renversé, & sur ses ruines on bâtit une fort belle Eglise, qui fut achevée avec une diligence incroyable: aussi personne ne s'étoit-il dispensé d'y mettre la main. Laurent, qui étoit resté dans la Capitale, eut encore la consolation d'y voir une Eglise érigée au vrai Dieu, & la Chrétienté du Gotto fut dès-lors regardée comme une des plus florissantes du Japon.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Une Guerre, qui survint sur ces entrefaites au Roi de Gotto, donna lieu à ce Prince de reconnoître, que si rien n'étoit capable d'obliger les Chrétiens à violer la Loi de leur Dieu, il pouvoit aussi s'assûrer de n'avoir point de Sujets plus fidéles. Quelques Corsaires de Firando avoient fait peu de tems auparavant une descente dans une des Isles du Gotto, y avoient massacré quelques-uns des Insulaires, & emmené plusieurs Prisonniers. Les Gottois, après s'être reconnus, armerent en diligence une petite Flotte, coururent après l'Ennemi, & ne l'ayant pas rencontré, firent sur les Côtes de Firando ce que les Firandois avoient fait sur les leurs. Dans le même tems un des Vassaux du Roi de Gotto, & qui étoit Beau-Frere du Roi de Firando, se révolta contre son Seigneur, lequel fut averti que Taqua Nombo étoit l'Auteur de cette Révolte, & ne visoit à rien moins, qu'à le détrôner. Il comprit bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit détourner l'orage. Il fit ses préparatifs

avec

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

avec autant de secret que de promptitude, & entra sur les Terres de son Vassal, avant que ce Seigneur sçût qu'il armoit : aussi tout plia devant lui, & le Rébelle fut obligé d'aller chercher une retraite chez son Beau-Frere, qui non seulement le reçut bien, mais entreprit encore de le rétablir & de le venger.

Il arma aussitôt une Flotte de deux cent voiles, & comme le Roi de Gotto ne sçavoit pas sur laquelle de ses Isles fondroit l'orage, il prit le parti de border de Troupes réglées toutes les Côtes, où il y avoit à craindre une descente, & de faire retirer les Habitans dans les Montagnes & dans les Bois. Almeyda, qu'une fiévre violente avoit fort affoibli, fut obligé de s'y retirer aussi avec son Compagnon, & la fatigue du voyage augmenta considérablement son mal. La Flotte Firandoise parut enfin, & aborda à la plus grande des Isles du Gotto, brûla quelques Villages, & après vingt-cinq jours de pillage, elle remit à la voile, & se retira. Le Roi de Gotto avoit de son côté pris ses mesures pour avoir une Flotte, mais comme elle étoit de moitié plus foible que celle de Firando, il ne jugea pas à propos de se mesurer avec celle-ci; ainsi il ne la poursuivit point; & il envoya la sienne dans une Isle dépendante du Roi de Firando, où l'on n'étoit point du tout sur ses gardes, & où elle se dédommagea pleinement des ravages, que les Firandois avoient faits dans le Gotto.

Or la coutume étoit dans ce Royaume, qu'avant de se mettre en Campagne, les principaux Officiers se rendoient dans le Palais du Roi, pour y faire serment de bien servir; & entr'autres superstitions, dont cette Cérémonie étoit accompagnée, il falloit boire d'un certain vin, qui avoit été auparavant offert & consacré aux Dieux du Pays. Le Roi présentoit lui-même la coupe à tous ceux, qui étoient dans l'Assemblée, & chacun avant que de boire disoit : *Puisse toute la colere des Dieux tomber sur moi, si je manque à la fidélité, que je dois à mon Seigneur.* La Flotte de Gotto étant sur son départ, ceux, qui y avoient quelque Commandement, s'assemblerent chez le Roi, suivant la coutume; plusieurs étoient Chrétiens; & le premier d'entre eux, à qui le Roi présenta le Vin, fut un peu embarassé : il prit néanmoins le parti de faire comme les autres, mais en protestant, qu'il regardoit ce Vin comme un Vin ordinaire, & qu'il n'y reconnoissoit aucune vertu. Il se disposoit donc à le boire, lorsque le Gouverneur d'Ocica, qui étoit aussi Chrétien, & avoit reçu au Baptême le nom de JEAN, lui cria d'arrêter, & de ne pas donner un si grand scandale à tous les Fidéles : puis s'approchant du Roi avec une respectueuse asûrance, » Seigneur, » lui dit-il, vous serez bientôt convaincu que vous n'avez point de » Sujets plus dévoüez à votre service, que les Chrétiens; mais voulez-vous que le serment, que vous » exigez aujourd'hui de nous, soit » inviolable? trouvez bon que nous » jurions par le seul Dieu vivant, » que nous adorons, & qui seul » peut donner la victoire. » Le Roi, qui connoissoit cet Officier, & qui étoit prévenu en faveur de sa Religion, consentit que les Chrétiens jurassent de la maniere, dont il leur étoit permis de le faire, & fit com-

De J. C. 1666. De Syn Mu. 2226.

prendre qu'il comptoit bien autant sur eux, que sur les Infidéles. En effet les Chrétiens se distinguerent fort dans l'Expédition, dont j'ai parlé; ils portoient tous des Croix sur leurs habits, & quoiqu'il y eût eu quelques actions assez vives; aucun d'eux ne fut tué. Il n'y eut pas jusqu'aux Infidéles, qui n'attribuassent cet événement à la vertu de la Croix, & tous la voulurent aussi avoir pour sauve-garde sur leurs Armes.

Ce que je viens de rapporter du refus, que firent les Chrétiens de prêter le serment à la maniere accoutumée, est placé par quelques Auteurs avec assez de vraisemblance avant l'entrée du Roi dans les terres de son Vassal, & ils ajoûtent que le Rébelle ayant accepté, ou n'ayant pû éviter la Bataille, que le Roi lui présenta, comme on commençoit à se mêler, un jeune Chrétien nommé Xyste, remarqua le Général Ennemi, qui par sa valeur & sa bonne conduite inspiroit beaucoup de résolution à ses Troupes, courut à lui, l'attaqua, & après un assez long combat, qui tint quelque tems les deux Armées en suspens, le prit au défaut de son Armure, & le renversa à ses pieds; que la mort du Chef fut le commencement de la déroute de l'Ennemi, & que ce fut pour venger la mort de ce Général, que le Roi de Firando son Beau-Frere fit équiper cette Flotte de deux cent voiles, dont l'effet répondit si peu au bruit, qu'avoit fait un si grand Armement. Cependant la santé de Loüis Almeyda ne se rétablissant point, il fut contraint de retourner à Cochinotzu. Laurent resta encore quelque tems auprès du Roi de Gotto, mais il fut aussi rappellé pour aller au secours du Pere Froez, qui le demandoit, & ce Royaume demeura deux ans entiers sans aucun secours spirituel.

De J. C. 1566. De Syn Mu. 2226.

§. XII.

Fermeté des Chrétiens de Ximabara. Progrès de la Foi dans plusieurs quartiers du Ximo. Action de vigueur du Prince d'Omura. Martyrs dans le Firando.

La Chrétienté de Ximabara se soutenoit toujours malgré le crédit & la persécution des Bonzes, & les variations du Prince, qui estimoit dans le fonds le Christianisme, mais qui craignoit encore plus les Ministres des faux Dieux. On se crut même en 1566. au moment de voir des Martyrs dans cette Eglise; mais les Fidéles se présenterent de si bonne grace à la mort, que le Prince ne put se résoudre à perdre quinze cent Sujets, dont la fidélité envers leur Dieu lui répondoit de celle, qu'ils lui devoient à lui-même, & qu'il sçavoit bien qu'ils lui garderoient au péril de leur vie, quand il n'exigeroit rien d'eux contre leur conscience.

Le Pere de Torrez, le Pere de Figueredo, & le Pere Vilela parcouroient alors avec de grandes fatigues cette partie du Ximo, & recueilloient partout de grands fruits de leurs sueurs. Le Royaume d'Arima est séparé de celui de Fingo par un grand Bras de Mer, où il y a plusieurs Isles très-peuplées, qui

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

relevent de ce dernier. La plus considérable étoit alors possédée par deux Seigneurs, dont l'un portoit le titre de Seigneur d'AMACUSA, qui est le nom de l'Isle ; & l'autre s'appelloit le Seigneur de XEQUI. Quelques Auteurs ont fait deux Isles de ces deux Etats, mais ils se sont trompez. Celui-ci, qui étoit parent du Roi d'Arima, demanda un Missionnaire au Pere de Torrez, auquel il envoya pour cet effet un Courier à Cochinotzu, qui n'est qu'à sept ou huit lieuës de Xequi ; & le Supérieur lui accorda le Pere Vilela, qui en peu de mois baptisa plus de six cent Personnes.

La Principauté d'Omura s'ouvroit aussi toujours de plus en plus à l'Evangile par le zele & la fermeté de Sumitanda ; il est vrai que plusieurs Idolâtres zélez, dont il ne pouvoit encore purger ses Etats, & qu'il avoit inutilement travaillé à gagner à Jesus-Christ, ne paroissoient attentifs, qu'aux occasions de le faire périr avec tous les Chrétiens, & tout autre que lui auroit succombé cent fois sous tant d'efforts redoublez ; mais les Vertus Chrétiennes n'avoient point diminué en lui les Vertus Militaires & Politiques ; & il n'étoit aucun Prince au Japon, qui fût plus craint de ses Voisins, ni mieux obéï de ses Sujets. Voici un fait, qui montre avec quelle vigueur il sçavoit agir dans les occasions les plus périlleuses.

Il apprit en 1565. qu'une Troupe de Mutins s'étoient saisis d'un Château assez près de la Capitale, & d'où ils la pouvoient incommoder beaucoup. Dès le même jour il assembla tout ce qu'il trouva de Troupes sous sa main, & alla investir ces Rébelles. Sur le soir il choisit trente Braves, tous Chretiens, leur demanda s'ils étoient prêts à le suivre partout, où il voudroit les mener ? & tous ayant répondu que rien ne les arrêteroit, tant qu'ils l'auroient à leur tête, il donna ordre au reste de l'Armée de se mettre en Bataille entre la Ville & la Place assiégée. Dès que la nuit fut obscure, il conduisit sa Troupe d'élite par divers sentiers fort secrets, & arriva avec elle sans avoir été reconnu jusqu'au sommet de la Montagne, sur laquelle la Forteresse étoit bâtie. Il en occupa toutes les Avenuës, & à la pointe du jour il fit si brusquement son attaque, que la Garnison surprise ne rendit point de combat : Elle voulut se sauver du côté de la Ville, mais elle y rencontra l'Armée du Prince, qui acheva de la tailler en piéces, & il n'en resta pas un seul, qui ne fût, ou tué, ou pris.

De J. C. 1566. De Syn Mu. 2226.

Aprés ce succès la Chrétienté d'Omura alla toujours croissant en nombre & en ferveur. Mais ce que les Victoires de Sumitanda produisoient dans cette Principauté, la persécution & le sang des Martyrs le faisoit dans le Firando. Le Roi y continuoit à regarder les Chrétiens de mauvais œil, & cela suffisoit aux Ennemis du Christianisme, pour leur faire tout le mal, dont ils se pouvoient aviser. Quelques-uns pousserent même leur haine jusqu'aux dernieres extrémitez ; un Bonze nouvellement converti paya de sa tête le zele, qu'il faisoit paroître pour la Cause de Dieu. Quelques autres Néophytes eurent le même sort ; mais les Infidéles ne gagnerent à cela, que de voir le culte de leurs Dieux plus abandonné.

Fin du Livre troisiéme.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE QUATRIE'ME.

De J. C. 1566.
De Syn Mu. 2226.

TAndis que le Christianisme devenoit de jour en jour plus florissant dans les Provinces Occidentales du Japon, une nouvelle Révolution le rétablit dans son premier lustre à Méaco, & la Providence parut disposer tellement les choses, qu'on eut tout lieu d'espérer de la voir avec le tems devenir la Religion dominante dans tout l'Empire. Voici ce qu'on a pû sçavoir de plus certain de ce grand Evenement, dont on n'a pas eu assez de soin de nous instruire dans le détail : les Missionnaires, qui étoient sur les lieux, s'étant contentez de nous en apprendre les principales circonstances, autant qu'il étoit nécessaire pour l'intelligence de leurs Mémoires, un peu trop bornez, à ce qui concernoit leur Ministere.

§. I.

Le Frere du feu Empereur se sauve des mains des Meurtriers de son Frere, & se réfugie dans une Forteresse appartenante à Vatadono. Eloge de ce Seigneur. Caractere de NOBUNANGA. *Vatadono marche contre les Rebelles. Il les défait. Nobunanga rétablit le Frere de l'Empereur sur le Trône.*

MIoxindono & Daxandono voyant peu de disposition dans la Capitale de l'Empire à les reconnoître pour Souverains, s'étoient avisez de faire courir le bruit, que leur dessein n'avoit jamais été d'usurper la suprême Puissance, mais de délivrer les Peuples de la tyrannique domination de quelques Particuliers, qui gouvernoient sous le nom du feu Empereur; que n'ayant pû sauver ce malheureux Prince, à qui sa bravoure aveugle & hors de saison, avoit fait creuser l'abyme, où il s'étoit précipité, ils étoient résolus de placer sur le Trône Impérial le Bonze CAVADONO VOYACATA son Frere, dont l'humeur douce & bienfaisante, & la piété, qu'il avoit puisée dans le Monaste-

De J.C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

re, faisoient espérer un regne plus heureux. Quoiqu'ils puissent dire, ils ne persuadèrent personne, non pas même le jeune Prince, qui se voyant leur Prisonnier, ne songea qu'à se tirer de leurs mains ; il y réüssit, & les Rebelles furent étrangement surpris, d'apprendre qu'il étoit dans la Forteresse de COCA, d'où toute leur Puissance n'étoit pas capable de le tirer.

Cette Place appartenoit à Vatadono, Frere aîné de Tacayama, & cadet de François Seigneur de Sava, dont nous avons rapporté plus haut la conversion, & dont il n'est plus fait aucune mention dans toute la suite de cette Histoire. Vatadono n'avoit pas encore reçu le Baptême, mais il se disposoit à le recevoir, & les Missionnaires n'avoient alors personne dans le centre de l'Empire, sur la protection de qui ils comptassent davantage. Ce Seigneur avoit en effet toutes les vertus Chrétiennes, & toutes celles, qui font les grands Hommes ; mais rien ne fait mieux son Eloge, que la conduite qu'il tint en cette occasion ; car l'on peut dire qu'il surmonta la tentation la plus délicate, où un Héros puisse être exposé, & qu'il fit une action, dont on voit bien peu d'exemples dans l'Histoire. En effet, avec toutes les qualitez & toutes les ressources, qui peuvent assûrer le succès d'une grande Entreprise, & se voyant entre les mains l'Héritier de la Couronne, non seulement il n'en abusa point, pour s'élever lui-même, mais il aima mieux se faire le Subalterne d'un Prince plus puissant que lui, & dont il connoissoit la droiture, que de risquer son Souverain, en hazardant de le rétablir avec ses seules forces. Il songea donc, dès que Cavadono se fut jetté entre ses bras, à lui procurer un appui, que toutes les forces des deux Assassins de l'Empereur ne fussent pas capables de contrebalancer, & il le trouva dans le Roi de VOARY.

NOBUNANGA Roi de Voary, étoit un de ces Hommes, qu'un génie supérieur & universel distingue d'abord de tous les autres, & met au-dessus des Eloges ; il avoit le cœur haut, & un courage, qui lui faisoit croire tout possible. Il étoit splendide, magnifique, désintéressé, maître de lui-même, intrépide, d'une grandeur d'ame, d'une vivacité, & d'une pénétration d'esprit, qui tenoient du Prodige ; & qui jointe à la science de toutes les parties de la Guerre, qu'il possédoit dans un dégré éminent, au talent qu'il avoit de découvrir les plus secrettes pensées de ceux, qui l'approchoient, sans se laisser jamais pénétrer lui-même ; & à ce Caractere droit & sincere, qui marque si bien un Homme, en qui les vertus sont vrayes & naturelles, en ont fait le Héros du Japon, & un des plus grands Princes, qui ayent régné en Orient dans ces derniers siecles. Il étoit alors âgé de trente-six ans, sa taille étoit avantageuse, quoiqu'un peu trop mince ; sa complexion délicate, mais par le soin, qu'il avoit eu dès sa plus tendre jeunesse de s'accoutumer aux plus rudes fatigues de la Guerre, il s'étoit rendu capable de supporter les plus grands travaux. Il parut toujours plus jaloux d'être le Maître des Empereurs, que d'être Empereur lui-même ; & s'il monta sur le Trône des Cubo-Samas, il le fit beaucoup

De J. C. 1566. De Syn Mu. 2226.

plus tard qu'il n'eût pû le faire ; & dans des conjonctures, où il parut y avoir été en quelque façon forcé. On lui a reproché d'avoir porté la défiance jusqu'à tuer de sa main son propre Frere ; mais le défaut qu'on lui reprocha plus universellement, fut la fierté ; il traitoit les Grands avec une hauteur presque barbare ; les Rois mêmes, qu'il avoit subjuguez, n'osoient le regarder en face, & un seul de ses regards rendoit tout possible à ses Officiers pour lui obéïr, & leur faisoit faire des choses incroyables. Il n'alloit jamais sans une Garde de deux mille Hommes à Cheval ; mais pour sa Personne, il étoit toujours très-simplement vêtu ; une peau de Tygre lui servoit ordinairement de Cuirasse, & souvent il l'étendoit à terre, pour s'asseoir dessus. Il étoit sobre, mais dissolu à l'excès, & ce vice fut longtems regardé comme le seul obstacle, qui l'empêchât de se faire Chrétien. On se trompoit apparemment, & il parut bien enfin que l'unique Dieu de Nobunanga étoit son ambition. Il n'avoit hérité de ses Ancêtres, qu'une partie du Royaume de Voary, mais il en avoit déja conquis jusqu'à dix-huit, lorsque la gloire de rétablir un Empereur sur le Trône parut le flatter assez, pour lui faire interrompre le cours de ses Conquêtes, & préférer la qualité de Libérateur, & d'Arbitre de l'Empire, à celle de Conquérant.

Tel fut le Prince, que Vatadono opposa au Roi d'Imory & au Prince de Nara ; mais il fallut du tems à ce Seigneur pour s'attacher, ou pour écarter tous ceux, dont il crut avoir quelque chose à craindre, ou à espérer ; & pendant cet intervale, il s'appliqua à fortifier ses Châteaux, & surtout celui de Coça, où il traitoit Cavadono en Empereur. Les Rébelles de leur côté, ne s'endormoient pas, ils connoissoient les Ennemis, qu'ils alloient avoir en tête, mais ils ignoroient encore jusqu'à quel point leur perfidie étoit détestée. Ils l'apprirent bientôt ; car au premier bruit, qui se répandit, que Nobunanga armoit, pour remettre l'Empire à son Maître légitime, & que Vatadono serviroit sous lui, tant de Gens se rangerent auprès de l'un & de l'autre, qu'au bout de quelques jours, ils se trouverent en état de tenir la Campagne. Les deux Traîtres étoient dans le Royaume d'Izumi, avec un corps de douze mille Hommes de vieilles Troupes. Nobunanga y envoya Vatadono, auquel il en donna quinze mille, & il partit lui-même pour aller faire monter à Cheval tous ses Vassaux. Vatadono usa de diligence, & se posta avantageusement dans une grande Plaine à la vûë de Sacai, où les Rébelles s'avancerent promptement pour le combattre, avant que son Armée fût plus forte.

De J. C. 1567. De Syn Mu. 2227.

Les Armées demeurerent dans l'inaction jusques vers la fin du Carême, qu'il se donna à peu de jours de distance deux Combats très-sanglans ; le premier n'eut rien de bien décisif ; mais dans le second, Vatadono après avoir soutenu deux charges très-vigoureuses de Mioxindono, le rompit, fit un grand carnage de ses Gens, & ne pardonna qu'à ceux, qui prirent parti dans ses Troupes. Le premier fruit de cette Victoire, fut la réduction de la forteresse de Cavacci, & la Con-

De J. C. 1567.
De Syn Mu 2227.

quête d'une bonne partie des Etats du Roi d'Imory. Vatadono s'approcha ensuite d'Imory, où Xicaidono, dont nous avons déja parlé plusieurs fois, commandoit pour Mioxindono. Ce Prince & son Collegue, qui avoient rétabli leur Armée, accoururent pour secourir la Place; mais ce fut en vain, & deux (a) Combats, qui se donnerent encore vers les Fêtes de Pâques, & dont le dernier acheva la défaite entiere des Rébelles, rendirent Vatadono maître de la Campagne.

Nobunanga apprit ces heureuses nouvelles, lorsqu'il se disposoit à joindre Vatadono à la tête de cinquante mille hommes, & elles lui firent changer de dessein: il tourna du côté de la Capitale, & y mena l'Empereur. Tout plia sous une si grande Puissance, & le nouveau Cubo-Sama prit paisiblement possession de la Couronne, que personne n'étoit plus en état de lui contester. Mais comme le Palais Impérial avoit été réduit en cendres, Nobunanga logea le Prince & sa Maison dans les plus beaux Monasteres de Bonzes, puis il distribua son Armée dans tous les autres. Les Foquexus surtout furent fort maltraitez en haine de Daxandono, qui étoit de leur Secte, & parce que le Roi de Voary sçavoit que ces Prêtres séditieux avoient élevé jusqu'au Ciel le Prince de Nara, pour avoir, disoient-ils, délivré le Japon d'un Empereur, qui favorisoit ouvertement une Religion étrangere.

De J. C. 1567.
De Syn Mu 2227.

(a) Les Relations de ce tems-là parlent assez confusément de tous ces Combats, & peut-être qu'il faut réduire les quatre dont nous venons de parler, à deux Actions, qui avoient duré chacune deux jours.

§. II.

De quelle maniere Nobunanga traite les Bonzes. Sévérité de ce Prince. Il fait démolir les Temples & les Maisons des Bonzes. Vatadono sollicite le rétablissement des Missionnaires à Méaco, & l'obtient malgré le Dairy. Le Pere Froez est admis à l'Audience de Nobunanga, & ce qui s'y passe. Edit du Cubo-Sama en faveur de la Religion Chrétienne.

Ces Ministres des faux Dieux eurent beau se récrier contre une Entreprise, qu'ils traitoient d'attentat & de sacrilege, ils ne gagnerent rien, & comprirent même bientôt qu'il leur falloit baisser le ton; mais ils n'étoient encore qu'au commencement de leurs disgraces. Nobunanga voulut bâtir un nouveau Palais pour l'Empereur, & l'emplacement de l'ancien ne lui parut pas assez grand: il y avoit tout proche quelques Monasteres de Bonzes, il commanda de les abattre, & la maniere haute, dont ces ordres furent exécutez, fit comprendre à tout le monde, que le parti le plus sage étoit de se soumettre, & de se taire. Tout le tems que les travaux durerent, il y eut défense de sonner d'autre Cloche, qu'une seule, que le Roi fit placer dans la Citadelle, pour ap-

De J. C. 1567. De Syn Mu. 2227.

peller & congédier les Ouvriers; & ceux, qui vouloient visiter les Ouvrages, étoient obligez de passer sur un Pont-levis, ou le Prince se tenoit pour l'ordinaire.

A le voir ainsi présider lui-même à la Bâtisse de ce Palais, presque toujours le Cimeterre à la main, couvert de sa peau de Tygre, & cinquante mille Hommes sous les Armes, on eût dit, qu'il fortifioit un Camp, ou qu'il assûroit sa domination dans une Ville prise d'assaut. Tout le monde travailloit, les Grands comme les Petits, chacun avoit sa tâche réglée; & ce qui étonnoit, c'est qu'avec un si grand nombre de Gens de Guerre, on n'entendoit parler d'aucun désordre; l'œil vigilant, & la sévérité du Général retenoient tout le monde dans le devoir, & l'on étoit persuadé, que la moindre faute ne demeureroit pas impunie, surtout depuis qu'un Soldat ayant osé lever le Voile d'une Femme, pour la regarder au visage, le Roi, qui l'apperçut, courut à lui, & sans autre forme de Procès, lui coupa la tête avec son Sabre. On prétend que le nombre des Ouvriers, qui travailloient en même tems, monta jusqu'à vingt-cinq mille, & qu'il ne fut jamais au-dessous de quatorze mille. On ajoûte que des Princes mêmes, & des Seigneurs, pour faire leur Cour à Nobunanga, ne dédaignerent pas de mettre la main à l'œuvre, & de se confondre parmi les plus vils Manœuvres, trop heureux, quand ce Prince vouloit bien les favoriser d'un regard.

L'Ouvrage néanmoins n'avançoit pas à son gré, parce que les pierres ne se trouvoient pas aisément; & comme ce retardement l'impatientoit beaucoup, il donna ordre qu'on lui apportât toutes les Statuës de pierre, qui étoient dans les Temples de Méaco & des environs. Il fit plus; car pour épargner la dépense des charrois, il fit traîner avec des cordes ces fameuses Divinitez, qu'on avoit si longtems encensées, & qu'on regardoit depuis tant de siécles, comme les Protectrices de l'Empire. On abattit même des Temples entiers, pour en avoir les Matériaux, & on n'épargna, ni le fameux DAIBODS, ni aucun des plus célebres Sanctuaires de la Religion Japonnoise, qui étoient dans le voisinage de la Capitale.

A ce spectacle les Bonzes perdirent enfin patience, & menacerent de la colere des Dieux; mais le Roi de Voary, qui n'y croyoit pas, se mocqua de ces clameurs, & ne jugea pas même les Bonzes dignes de son indignation. Le Peuple ne laissa pas de craindre d'abord; mais comme il ne vit aucun effet de ces menaces, il s'accoutuma peu à peu à s'en mocquer aussi. Après tout, les Bonzes eussent volontiers passé à Nobunanga le traitement, qu'il faisoit à leurs Idoles, s'il eût voulu les épargner eux-mêmes; mais après que le Palais de l'Empereur fut achevé, son Libérateur voulut avoir aussi le sien; & pour ne pas perdre de tems, il fit enlever la charpente & les lambris, non seulement de plusieurs Temples, mais encore des plus beaux Monasteres, pour les placer dans son Palais.

Sur ces entrefaites, Vatadono, après avoir dissipé les restes de l'Armée ennemie, & réduit sous l'obéissance de l'Empereur la plûpart des Forteresses,

De J. C. 1567.

De Syn Mu. 2227.

Forteresses, qui tenoient pour les Rébelles, arriva à Méaco, & fut reçu de ce Prince & du Roi de Voary, comme le méritoient ses services. Le premier usage, qu'il voulut faire de sa faveur & de son crédit, fut d'employer l'un & l'autre au rétablissement des Missionnaires. Il exposa aux deux Princes la maniere indigne, dont on avoit traité les Docteurs Européens, pour avoir été fidéles au feu Empereur. Il ajoûta, ce qui étoit vrai, qu'il n'avoit pas tenu aux Bonzes Foquexus, qu'on ne les eût mis à mort, & qu'ils auroient infailliblement été sacrifiez à la rage de ces Séditieux, si Daxandono n'avoit appréhendé de perdre tous les Chrétiens, qui étoient à son service, & ausquels il avoit sçû déguiser son attentat. & ses pernicieux desseins, sous le spécieux prétexte du Bien public.

Une représentation si juste, faite à deux Princes par un homme, à qui ils devoient, l'un sa Couronne, & l'autre une partie de sa gloire, ne pouvoit manquer d'être favorablement écoutée. Le rappel des Missionnaires fut signé, & il ne s'agissoit plus que d'avoir le consentement du Dairy, par les mains duquel il est de l'usage de faire passer ces sortes de graces. Vatadono fit prier les Conseillers de ce Prince de vouloir bien expédier promptement le Brevet; mais ils répondirent, qu'ils ne pouvoient s'employer pour les Ministres d'une Religion, qui avoit le Démon pour Auteur, & qui apprenoit à manger les Hommes. Cette réponse le choqua, & il fit dire à ceux, qui la lui avoient faite, qu'il se passeroit bien de leur phantôme d'Empereur; & que malgré qu'il en eût, il mettroit les Prédicateurs étrangers en possession de leur Maison & de leur Eglise de Méaco. Cette maniere de les traiter lui réüssit; ils voulurent revenir, & lui offrirent de faire ce qu'il souhaitoit, mais il méprisa leurs offres, comme il avoit méprisé leur refus, & envoya son Frere Tacayama à Sacai, où le Pere Froez étoit encore, pour le lui amener.

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

Tacayama ne perdit pas un moment de tems, & arriva à Sacai le vingt-sixiéme de Mars de l'année 1568. Le Missionnaire avant que de quitter Sacai, disposa les Chrétiens de cette Ville-là pour la Communion Paschale, qu'il leur fit faire le Dimanche des Rameaux; & le lendemain il se rendit à Méaco, où il entra au milieu des acclamations des Fidéles, dont la plûpart allerent fort loin au-devant de lui. Un Triomphe si complet fit frémir les Bonzes, qui résolurent de mettre tout en œuvre pour en prévenir les suites. Un des plus accréditez fit dire au Roi de Voary, qu'il avoit à lui communiquer des choses très-importantes pour le salut de l'Empire, & pour sa propre conservation; Nobunanga répondit, qu'il pouvoit venir le trouver, & le Bonze lui déclara d'un ton de Prophéte, que si le Docteur des Chrétiens n'étoit incessamment chassé de Méaco, il alloit arriver de grands malheurs, & que la Capitale surtout étoit menacée d'une entiere désolation.

Le Roi l'écouta avec beaucoup de sang froid, puis lui tournant le dos, sans lui rien repliquer, *le sot Homme!* dit-il à ceux, qui étoient autour de lui, *prend-il Méaco pour un Village, qu'un Etranger sans Ar-*

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

mes puisse venir à bout de le détruire ? Quelques jours après, Vatadono voulut présenter le Missionnaire au Roi ; mais on lui dit que ce Prince étoit occupé à entendre un concert, & qu'on ne pouvoit pas le voir. Il le conduisit de là au Palais de l'Empereur, qui n'étoit pas non plus visible, parce qu'il étoit incommodé. Dès le jour même Nobunanga dit à Vatadono, qu'il n'avoit pas reçu la visite du Pere des Chrétiens, parce qu'il ne sçavoit pas trop quel compliment faire à un Etranger, qui étoit venu de si loin. Cependant les Bonzes triompherent de ce refus, & Vatadono, qui se crut engagé d'honneur à consommer son ouvrage, ne laissa point les Princes en repos, qu'il n'en eût obtenu pour le Pere Froez la permission de leur faire la révérence.

Il alla ensuite lui-même accompagné de trente Gentilhommes prendre le Missionnaire à son Logis, & il traversa une bonne partie de la Ville, marchant à pied à côté de lui. Ils trouverent le Roi sur le Pont-levis, dont j'ai parlé, environné d'une nombreuse Cour, & ayant assez près de lui sept mille hommes sous les Armes. Le Pere en l'abordant se prosterna, mais le Prince le fit relever aussitôt, lui commanda de se couvrir, parce que le Soleil étoit fort ardent, lui demanda son âge, combien d'années il avoit employé à ses Etudes, s'il y avoit longtems, qu'il étoit au Japon, s'il ne comptoit pas de revoir jamais sa Patrie, & supposé que les Japonnois ne se fissent pas Chrétiens, s'il ne retourneroit point aux Indes ? Le Pere satisfit en peu de mots à toutes ces questions, & par rapport à la derniere, il dit qu'encore qu'il n'y eût qu'un seul Chrétien an Japon, il y resteroit pour l'instruire, & pour le fortifier, mais qu'il n'en étoit pas réduit là ; que le nombre des Fidéles étoit déjà fort grand dans l'Empire, & que parmi eux on voyoit des Seigneurs & de grands Princes. Mais *pourquoi*, reprit le Roi, *n'avez-vous plus ni Maison, ni Eglise dans Méaco ?* *Seigneur*, répliqua le Pere, *ce sont les Bonzes, qui nous ont fait chasser de celles, que nous y avions.*

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

Le Roi alors dit beaucoup de mal de ces faux Prêtres, quoiqu'il y en eût plusieurs à ses côtez, & quelques-uns même de Sang Royal. L'occasion parut belle au Missionnaire, pour jetter quelques paroles de la sainteté de l'Evangile, & il fit observer, qu'il falloit qu'il fût bien convaincu de la vérité de sa Religion, pour être venu des extrémitez de la Terre, s'être exposé à tant de risques, avoir tout quitté, & s'être en quelque façon condamné à un exil perpétuel, dans la seule vûë de la prêcher à des Inconnus, dont il n'avoit rien à espérer ; aussi, ajoûta-t-il, » je suis si persuadé qu'on ne peut » rien m'opposer de solide, que je » ne craindrois pas d'entrer en lice » avec tous les Docteurs du Japon. » Vous en ferez, Seigneur, l'essai » quand il vous plaira, que Votre » Majesté assemble tous ceux, qui » ont le plus de réputation dans » l'Empire, je m'offre à disputer » contre tous, à cette condition, » que si je suis confondu, je serai » puni comme un Imposteur, qui » a voulu séduire toute une Nation ; » mais que si j'en sors à mon hon- » neur, & si je démontre la fausseté de » toutes les Sectes, qu'on tolere dans

De J. C. 1568. De Syn Mu. 2228.

» le Japon, vous m'accorderez, & » à tous ceux, qui embrasseront le » culte du vrai Dieu, votre pro- » tection Royale.

Nobunanga admira la résolution du Missionnaire, & se tournant vers les Seigneurs, qui l'environnoient, *il n'y a*, dit-il, *qu'un grand Royaume, qui puisse produire un si grand Génie*; puis adressant de nouveau la parole au Pere, » je doute fort, lui » dit-il, que les Bonzes acceptas- » sent votre défi; car ils sçavent bien » mieux combattre les Armes à la » main, que de se commettre avec » un Homme, qui en sçache plus » qu'eux. » Cette favorable disposition du Prince encouragea le Pere à le supplier de lui faire délivrer des Patentes, qui l'autorisassent à exercer librement les fonctions de son Ministere. Le Roi ne parut pas éloigné de lui accorder sa demande, mais il ne répondit rien de positif. Il ordonna ensuite à Vatadono de conduire le Missionnaire dans tous les Appartemens de son Palais, & de lui faire voir tous les Ouvrages, ausquels il faisoit travailler; & comme après cette visite le Pere repassoit sur le Pont, où étoit encore le Roi, ce Prince lui demanda, s'il étoit content de ce qu'il avoit vû? il répondit que rien au monde ne l'avoit encore tant frappé. Il parut que son compliment étoit bien reçu, & que Nobunanga étoit flatté qu'un Européen admira ce qu'il faisoit. Deux jours après Vatadono mena le Pere à l'Audience du Cubo-Sama, qui lui fit toutes les amitiez possibles, mais tous ces honneurs ne décidoient encore de rien, tandis que la Religion Chrétienne n'étoit point autorisée par un Acte Public, & le Missionnaire sentit bien que c'étoit à la dépense, qu'il tenoit. Enfin les Chrétiens se cottiserent, & le Rescrit fut dressé avec ce titre: PATENTES POUR LA SURETE' DU PERE DE LA CHRE'TIENTE' DANS LA CHAPELLE, QU'ON NOMME DE LA VE'RITABLE DOCTRINE.

§. III.

Nobunanga se réserve toute l'autorité. Un Bonze entreprend de faire chasser les Missionnaires de l'Empire. Caractere de ce Bonze. Dispute du Pere Froez avec lui. Le Dairy proscrit la Religion Chrétienne, & ce qui en arrive.

CEpendant tout le Japon étoit dans l'attente du train, que prendroient les affaires, & de la forme de Gouvernement, que Nobunanga établiroit dans l'Empire. Ce Prince se déclara enfin, il laissa à l'Empereur tous les honneurs du Trône, mais il donna assez clairement à entendre, que toute l'autorité demeureroit entre ses mains, & il nomma Vatadono pour son Lieutenant dans la Tense, & pour son Vice-Roi dans Méaco; ou plutôt il obligea le Cubo-Sama à revêtir ce Seigneur de ces deux Charges. Rien ne pouvoit arriver de plus avantageux à la Religion Chrétienne, & les Bonzes le comprirent bien; aussi firent-ils les derniers efforts, pour regagner Nobunanga. Le Pere Froez

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

sçut qu'ils faisoient agir puissamment le Dairy auprès de ce Prince, & qu'il se traitoit sérieusement de proscrire le Christianisme. Il en avertit sur le champ Vatadono, qui lui répondit de ne point s'inquiéter, que ces discours étoient des inventions des Bonzes pour l'intimider, & que tant qu'il auroit la moindre utorité dans Méaco, il n'y auroit personne assez hardi pour s'opposer au progrès de la Religion Chrétienne, ni pour inquiéter ceux, qui la prêchoient.

Sur la fin de l'Eté le Roi de Voary se disposant à partir pour ses Etats, le Vice-Roi fit dire au Pere Froez, qu'il ne manquât point d'aller souhaiter un heureux voyage à ce Prince; il y alla, & trouva Nobunanga au milieu d'une Cour très-brillante. Il en fut fort bien reçu; & comme il sçavoit que ce jour-là même, un Bonze nommé NIQUIXOXUNI l'avoit fortement sollicité de chasser les Docteurs Etrangers, il le supplia de vouloir bien recommander à Vatadono de prendre en main leur défense pendant que Sa Majesté seroit absente. Le Bonze étoit présent, mais le Pere ne le connoissoit point. C'étoit un petit Homme, tout contrefait, de basse Naissance, & qui avoit dans toute sa Personne quelque chose de monstrueux; mais la beauté & la vivacité de son Esprit le dédommageoient bien de la difformité de son corps, il possédoit surtout au souverain dégré ce manége de Cour, dont les Princes sont si souvent les dupes. Il n'étoit pas sçavant, mais une mémoire heureuse, une facilité surprenante à s'énoncer, & une hardiesse, qui alloit jusqu'à l'impudence, lui tenoient lieu d'étude, & il parloit de tout avec autant d'assûrance, que s'il eût pâli toute sa vie sur les Livres. Il avoit d'abord été Soldat, il avoit depuis mené une vie de Brigand; il n'est sorte de crime, qu'il n'eût commis, & peut-être n'y avoit-il pas sur la Terre un plus méchant Homme. Le Dairy s'étoit servi de lui pour traiter de quelques affaires avec Nobunanga, qui l'avoit goûté, & en avoit fait son Favori, ou plutôt son Bouffon.

Ce Prince voulut, apparemment pour se divertir, le mettre aux prises avec le Pere Froez, & pour engager la dispute, il demanda au Missionnaire, pourquoi les Bonzes haïssoient si fort les Docteurs Portugais? *C'est*, répondit le Pere, *que nous découvrons aux Grands & aux Sçavans les erreurs de leur Doctrine, & que nous faisons voir au Peuple la corruption de leurs mœurs: mais quelle différence si grande y a-t-il donc entre votre Religion & la leur*, reprit le Roi? *La même*, dit Laurent, qui accompagnoit le Pere Froez, *qu'il y a entre la lumiere & les ténebres. N'adorez-vous pas aussi bien que nous les Camis ou les Fotoques*, continua le Prince? *Non, Seigneur*, repartit Laurent, *nous n'avons garde de reconnoître pour Dieux des Hommes, dont on sçait la naissance & la mort, & du pouvoir desquels on n'a aucune preuve, ou pour mieux dire, dont on connoît parfaitement l'impuissance.* Quelques autres questions, que fit le Roi, & qu'il pria le Bonze de faire aussi de son côté, engagerent insensiblement une maniere de Conférence, & Niquixoxuni parut d'abord se posséder assez, mais au bout de quelque tems se sentant pressé, il voulut payer d'effronterie; puis com-

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

me il vit que cela ne lui réüssissoit point, il s'emporta beaucoup, & & conclut brusquement, en criant de toute sa force, qu'il falloit chasser du Japon *toute cette Canaille d'Européens, qui séduisoit le Peuple par ses prestiges* : la conclusion fit rire, ce qui acheva de le déconcerter.

Remettez-vous, lui dit alors le Roi, *& parlez raison, ces Docteurs Etrangers vous répondront peut-être d'une maniere, qui vous contentera*; mais le Bonze étoit si troublé, qu'il ne disoit rien de suivi. Laurent lui demanda s'il sçavoit quel étoit l'Auteur de la vie, & le principe de tout bien? il répondit que non. Le Roi, pour faire diversion, demanda à Laurent si le Dieu des Chrétiens récompensoit exactement la Vertu, & ne laissoit jamais le vice sans châtiment? Le Missionnaire répondit que ce Dieu étoit la Justice même, mais qu'il étoit bon d'observer, qu'il y avoit des punitions & des récompenses de deux sortes; les unes temporelles, & les autres éternelles; les premieres, qui n'étoient que pour cette vie, & les secondes, qui étoient réservées pour la vie future. Cette distinction fit rire le Bonze, & le Pere Froez, qui vit bien que ce Prêtre ne tenoit pas l'Immortalité de l'Ame, s'appliqua fort à rendre sensible ce point de notre Foi. Niquixoxuni l'interrompit en disant qu'il seroit bien aise de voir une Ame, qui survêquît à son Corps; & le Pere, après lui avoir fait toucher au doigt par des comparaisons sensibles, qu'il y avoit réellement des substances spirituelles, qui ne peuvent être l'objet de nos sens, ajoûta que nos ames étoient de ce nombre, & que c'étoit par-là même, qu'on prouvoit, que de leur nature elles sont immortelles, puisqu'elles ne renferment aucun principe de corruption.

De J. C. 1568.

De Syn Mu. 2228.

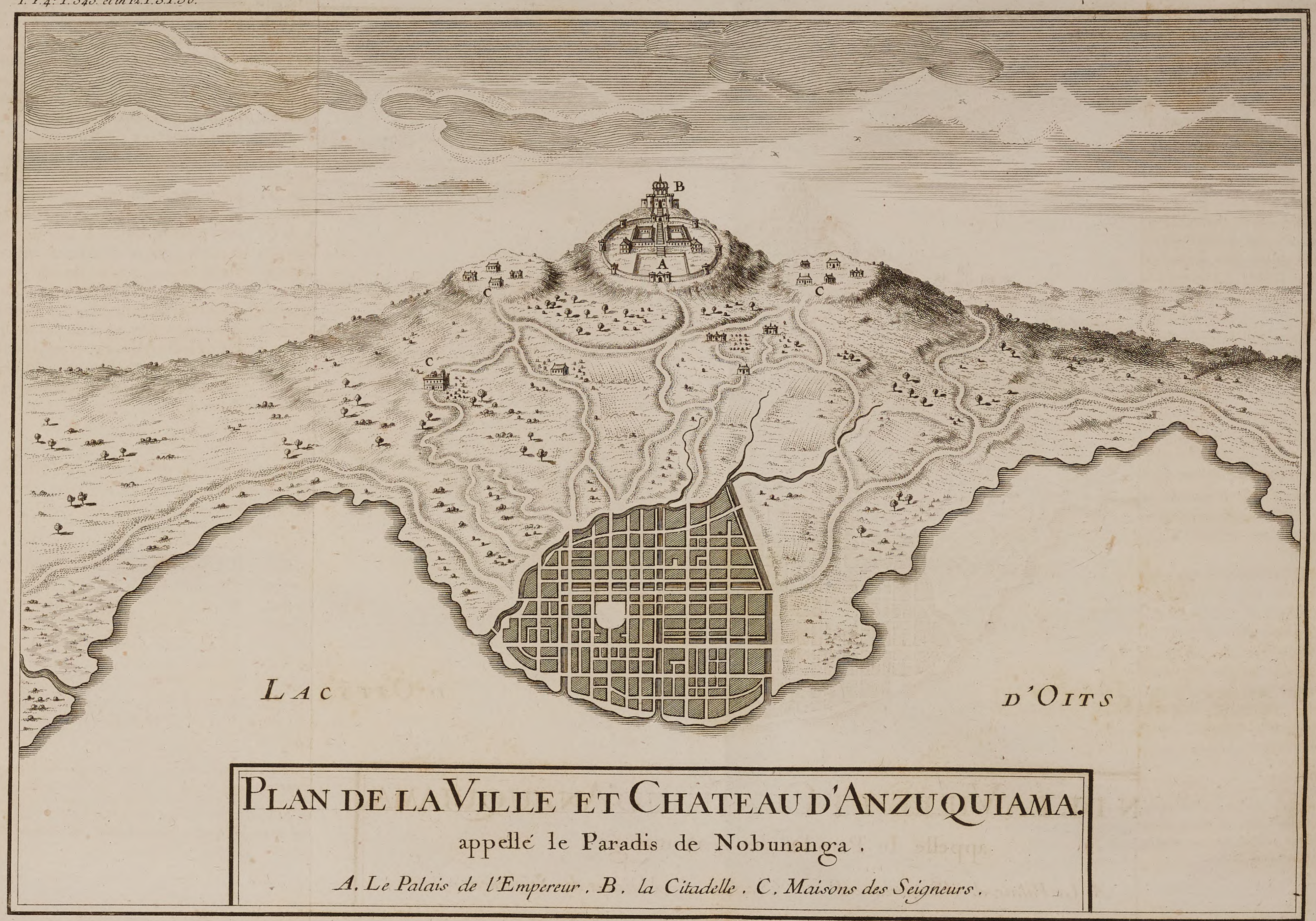
Je n'entends pas cela, reprit le Bonze grinçant les dents & changeant de couleur; *mais puisque vous dites que l'Ame ne meurt point avec le Corps, il faut pour me le prouver, que vous me fassiez voir une Ame vivante, après la mort du Corps, qu'elle animoit, je m'en vais couper la tête à votre Compagnon, & je verrai ce qui en sera.* Il se leve en même tems, passe à l'autre bout de la Salle, y prend un Sabre, qui y étoit attaché à la muraille, & alloit le décharger sur la tête de Laurent, si Vatadono & un autre Officier, qui fut depuis le célebre TAYCO-SAMA, ne lui eussent retenu le bras, & ne l'eussent ensuite désarmé. Nobunanga fut fort choqué de cette insolence; il se modéra néanmoins, & se contenta de faire au Bonze une assez légere réprimande, mais l'Assemblée ne le prit pas de même, & Vatadono dit tout haut, que sans le respect qu'il devoit au Roi, il eût coupé sur le champ la tête à ce *Maraut*. Le Roi continua encore quelque tems à s'entretenir avec les deux Religieux, & fut très-satisfait de tout ce qu'ils lui dirent de la spiritualité & de l'incorruptibilité de nos Ames, de la nature de nos pensées, de la vaste étenduë de nos desirs, & des preuves, qui résultoient de ces principes en faveur d'une autre vie. *Cette Doctrine me paroît très-bonne*, reprit-il, *mais quand j'oppose votre conduite à celle des Bonzes, elle fait encore sur moi plus d'effet que tout le reste.*

Le Pere Froez, qui vit ce Prince assez en goût de l'entendre, ajoûta à ce qu'il avoit déja dit quelques

considérations, qui lui plûrent beaucoup. Il lui fit remarquer, que si l'Homme périssoit tout entier avec le corps, nous serions de pire condition que les Brutes, puisque nous ressentons des maux, dont elles sont exemptes, n'y eût-il que le sentiment réfléchi de la douleur, dont elles ne sont pas capables, & que nous ne joüissons jamais comme elles d'un plaisir pur & tranquile. Il le pria encore de considérer, que nous avons au dedans de nous-mêmes un désir de la félicité éternelle, qui bien approfondi, est une démonstration, que nous sommes faits pour en joüir. De là il commençoit à remonter à l'existence de Dieu, lorsqu'on vint parler au Roi de quelques affaires. Ce Prince, en congédiant les deux Religieux, leur fit mille caresses, & leur promit que jamais il ne souffriroit qu'on les maltraitât; toutefois à peine étoit-il parti de Méaco, que Niquixoxuni obtint du Dairy des Lettres de proscription contre les Missionnaires. Le Dairy écrivit même à Nobunanga, qu'il ne lui appartenoit point, ni au Cubo-Sama, d'autoriser une Religion étrangere par des Patentes. Il ne paroît pas que le Roi de Voary ait daigné s'offenser de cette Lettre, mais le Cubo-Sama, à qui Vatadono en apprit le contenu, en fut extrêmement picqué : il fit déclarer au Dairy, que ces Etrangers étoient sous sa protection, & qu'on auroit affaire à lui, si on s'avisoit de les inquiéter. Le Dairy voulut insister, & mit l'affaire en négociation; mais l'Empereur n'avoit garde de rien faire, qui pût déplaire à Vatadono, ni choquer Nobunanga. Niquixoxuni n'ayant pû réüssir par cette voye, demanda au Dairy la permission de tuer le Pere Froez, & publia qu'il l'avoit obtenuë; Vatadono ne l'eut pas plutôt appris, qu'il envoya signifier à tous ceux du quartier, où demeuroit le Missionnaire, qu'ils lui répondroient de tout ce qui lui arriveroit.

Au commencement de l'année suivante, Niquixoxuni se trouva plus avant que jamais dans la faveur de Nobunanga, qui le rendit si puissant, que Vatadono & l'Empereur même en devinrent jaloux. Il se promettoit bien que pour ce coup les Missionnaires ne lui échapperoient pas. Il jugea néanmoins à propos de se contenir encore quelque tems, parce qu'il redoutoit toujours le crédit de Vatadono, mais le Vice-Roi ayant été obligé d'aller passer quelque tems à sa Forteresse de TACAÇUQUI, laquelle étoit éloignée de Méaco d'environ sept lieuës, le Bonze recommença ses poursuites auprès de l'Empereur pour l'engager à consentir que l'Edit de Proscription porté par le Dairy contre les Docteurs Etrangers fût publié. Vatadono, qui en fut instruit par Laurent, que le Pere Froez lui envoya exprès, voulut voir, s'il ne gagneroit rien par la voye de la raison & par ses politesses; il écrivit au Bonze une Lettre assez civile, mais le fier Idolâtre y répondit avec d'autant plus de hauteur, qu'il s'imagina qu'on le craignoit. » Il y a cinq ans, disoit-» il, que le Dairy a chassé du Ja-» pon le Pere Froez; s'opposer à un » Arrêt si respectable, c'est un at-» tentat, qui n'avoit point d'exem-» ple, avant que vous fussiez dans » la Place, que vous occupez. De-» puis le commencement du Monde » la parole du Dairy est comme la

T. 1. 4°. P. 343. et in 12. T. 3. P. 36.



PLAN DE LA VILLE ET CHATEAU D'ANZUQUIAMA.
appellé le Paradis de Nobunanga.
A. Le Palais de l'Empereur. B. la Citadelle. C. Maisons des Seigneurs.

Deullan Sculp.

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

» sueur du corps, qui n'y rentre jamais ; il vous étoit réservé d'entreprendre de commettre un pareil crime. Si vous êtes sage, vous réfléchirez mûrement sur une conduite si insoutenable, & croyez, que personne ne vous a jamais donné un meilleur conseil. Mes paroles sont une médecine salutaire pour guérir les infirmitez de ceux, qui ont la sagesse de les écouter, & je manquerois au devoir de ma Profession, si je ne vous disois pas franchement ce que je pense. » Laurent fut encore le porteur de cette Lettre.

A peine Vatadono put-il gagner sur soi de la lire toute entiere, il la jetta ensuite par terre, & jura qu'il ne mourroit pas content, qu'il n'eût cassé la tête à ce Prêtre insolent. Il dît ensuite à Laurent, qu'il étoit d'avis que le Pere Froez allât trouver Nobunanga, qui étoit dans son Royaume de Mino, pour lui porter ses plaintes de ce qui se passoit dans la Capitale au préjudice de ses ordres, & il lui donna une Lettre pour XIBATADONO un des Lieutenans Généraux du Roi, par laquelle il prioit ce Seigneur, qui étoit de ses amis, de procurer au Missionnaire une Audience du Prince ; le P. Froez se mit sans différer en chemin pour le Mino, & à peine étoit-il parti, que les Bonzes firent courir le bruit, que le Roi de Voary l'avoit mandé pour le faire mourir. Ces bruits allarmerent les Fidéles, qui craignoient tout de la fureur & du grand crédit de Niquixoxuni, mais le triomphe des uns, & les allarmes des autres ne furent pas de durée.

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

§. IV.

Description du Royaume de MINO *& de la Ville d'*ANZUQUIAMA. *Accuëil que Nobunanga y fait au Pere Froez. Ce Prince écrit en sa faveur aux deux Empereurs. Description de la Forteresse d'Anzuquiama. Vatadono écrit au Bonze Niquixoxuni.*

LE Royaume de MINO est voisin de celui de VOARY ; c'est un Pays délicieux, l'air y est d'une fraîcheur admirable, & le Gibier y est très-abondant. Cette derniere raison avoit surtout déterminé Nobunanga, qui aimoit beaucoup la Chasse, à y fonder une Ville, qui fût comme la Capitale de ses Etats, & qui passât en magnificence tout ce qu'on avoit vû au Japon jusqu'à lui. Elle fut nommée ANZUQUIAMA, & elle étoit située au pied d'une triple Montagne, dont la tête du milieu s'élevoit au-dessus des deux autres, & qui étoit couverte d'Arbres, de Plantes odoriférantes, & des plus belles Fleurs, qui soient au Japon. Ce beau lieu est presqu'environné de toutes parts d'un Lac (a).

(a) Il y a bien de l'apparence que ce Lac est celui d'Oïtz, dont nous avons déja parlé, & en ce cas l'Auteur de cette Description s'est trompé, en ne lui donnant que vingt-quatre lieuës de long, & six de large, puisque nous avons vû qu'il s'étend cinquante ou soixante lieuës au Nord jusqu'au Royaume de Canga. Peut-être aussi le Lac d'Anzuquiama n'est-il qu'une espece de Baye de vingt-quatre lieuës, que forme de ce côté-là le Lac d'Oïtz.

De J. C. 1569. De Syn Mu. 2229.

qui a vingt-quatre lieuës de large, & six de long, & d'où sortent quantité de Ruisseaux, dont les uns se perdent dans d'agréables Prairies, & les autres formoient dans la Ville plusieurs Canaux, qui la rendoient assez semblable à Venise. Le seul endroit, par où l'on pouvoit y entrer, étoit joint à ces délicieuses Prairies, dont je viens de parler.

La Forteresse & le Palais du Roi étoient sur la plus haute des trois Montagnes. Les principaux Seigneurs de la Cour avoient bâti de fort belles Maisons sur les deux autres, aussi bien que tout le long du Côteau jusqu'à la Ville; les Marchands & tout le menu Peuple occupoient le bas, de sorte qu'Anzuquiama s'élevoit en Amphithéâtre. Les ruës y étoient assez larges, pour que six Cavaliers y pûssent passer de front, & régulierement percées; Toutes les Maisons avoient des Jardins magnifiques. Celles des Seigneurs étoient fermées de murailles de pierre, ornées de Pilastres & de Chapiteaux, qui servoient aussi à les rendre plus solides, de maniere qu'elles paroissoient comme autant de Citadelles; mais rien n'égaloit le Palais du Roi, qui terminoit la plus belle vûë, qu'il soit possible d'imaginer en ce genre.

Toute la cime de la Montagne étoit environnée d'un gros mur de pierre de trente coudées de haut, flanqué de distance en distance de fort belles Tours. Après qu'on avoit passé la premiere Porte, on trouvoit une grande Place, & à un des côtez un Théâtre fort vaste, pour les Spectacles & les Fêtes, que le Roi donnoit de tems en tems, avec une magnificence extraordinaire. On montoit ensuite par un bel escalier de pierre, lequel aboutissoit à un Salon accompagné de Corridors, d'où l'on découvroit une partie de la Ville: ces Corridors étoient ornez de Peintures en dehors, ce qui de loin faisoit un effet charmant: il en étoit de même des Fenêtres, des Balcons, & de quantité d'Ornemens en saillie, qui étoient peints avec une grande variété de couleurs; tout cela étoit relevé par un vernis, qui avoit le lustre des plus belles Glaces. Les Corridors conduisoient à une prodigieuse quantité d'Appartemens, entrelassez les uns dans les autres avec tant d'art, qu'on auroit cru être dans le fameux Labyrinte de Crete. Tous ces Appartemens étoient d'une richesse incroyable; l'Or, l'Azur, les plus belles Etoffes, les Meubles les plus précieux, rien n'y étoit épargné; les gonds, les serrures, les pitons des Portes & des Fenêtres, tout étoit d'or fin, & le premier corridor avoit vûë sur cinq ou six Jardins, où l'on n'avoit rien épargné pour en faire des lieux enchantez. On montoit de-là à un second étage, où étoient les Appartemens de la Reine; rien n'étoit plus riant, toutes les Piéces en étoient tenduës d'un Brocard d'une finesse & d'un travail admirables: les corridors de ce second étage avoient aussi la vûë d'un côté sur la Ville, & de l'autre sur d'autres Jardins encore plus beaux que les premiers, & où l'on voyoit de toutes les especes d'Oiseaux, qui se trouvent au Japon. Le troisiéme étage étoit pareillement distribué en Appartemens, où tout étoit d'or relevé par les Peintures les plus fines: on découvroit de là toute la Ville, & on

en

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

en distinguoit toutes les ruës & toutes les Maisons. La Citadelle étoit encore au-dessus & passoit en beauté & en richesses le Palais même : l'on voyoit de-là tout le Royaume de Mino & celui de Voary, dont le Pays est aussi fort uni. Cette Forteresse étoit terminée par une espece de Dôme surmonté d'une Couronne d'or massif. Il étoit à jour, enrichi en dedans & en dehors de Peintures & d'autres ornemens à la Mosaïque d'un si bon goût, & dont le vernis relevoit tellement le lustre, qu'on avoit peine à y arrêter la vûë, & qu'on ne pouvoit en détourner les yeux. Il en étoit de même de tous les toits des Tours, de la Citadelle, & des différens étages du Palais, lesquels étoient tous peints en azur, & jettoient un si grand éclat, quand le Soleil donnoit dessus, que l'œil en étoit ébloüi. Voilà ce qu'on appelloit communément *le Paradis de Nobunanga*. Le Japon n'avoit jamais rien vû, qui en approchât, tout étoit d'un travail exquis, & d'un goût, qui marquoit bien la supériorité du génie de ce grand Prince.

Il avoit encore fait un Ouvrage, qui n'étoit pas moins digne de lui, & qui a subsisté plus longtems; c'étoit un Chemin de vingt-cinq pieds de large, qui prenoit depuis Mino jusqu'à la Mer, en passant par Méaco. On compte quatorze lieuës d'une de ces deux Villes à l'autre, & le chemin étoit planté de Pins des deux côtez. Huit Provinces, dont Nobunanga étoit Seigneur y aboutissoient, & pour l'applanir il avoit fallu percer des Montagnes, abattre des Forêts, combler des Vallées, & faire des Ponts de la même largeur sur les Rivieres ; aussi l'entreprise avoit-elle d'abord paru impratiquable, mais ceux que ce Prince en avoit chargez, ayant osé lui faire des représentations, où il lui sembla qu'on le taxoit de témérité, il fit sur le champ mettre en croix celui, qui portoit la parole, & couper la tête à deux autres Députez, qui l'accompagnoient. Après cet exemple tout devint facile, & l'Ouvrage fut exécuté avec une promptitude inconcevable. On ne vit jamais mieux que tout est possible à un Prince, qui sçait se faire obéïr.

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

Dès que le Pere Froez fut arrivé à Anzuquiama, Xibatadono en donna avis au Roi, & lui dit le sujet, qui l'amenoit: Nobunanga répondit qu'il étoit bien aise de la venuë du Missionnaire, & qu'il prenoit beaucoup de part aux chagrins, qu'on lui donnoit. *C'est*, dit-il, *un Etranger, je lui porte compassion, & je ne souffrirai point qu'on lui fasse aucun tort.* Le Pere ayant appris cette réponse, alla sur le champ au Palais. Comme il y entroit, le Roi, qui sortoit pour visiter les Travailleurs, l'apperçut, & lui fit signe d'approcher; il lui demanda s'il y avoit longtems qu'il étoit à Anzuquiama, & lui fit plusieurs autres questions semblables : ensuite ayant appellé cinq ou six Seigneurs, dont quelques-uns étoient de la Cour de l'Empereur, il les mena avec le Pere dans tous ses Appartemens, que ceux-ci n'avoient point encore vûs, & ils furent même persuadez qu'ils avoient obligation au Missionnaire d'y être introduits.

Après que le Roi les eut conduits partout, il fit venir un Nain, & lui ordonna de danser en leur présence.

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

puis il fit apporter du Fruit & des Confitures. Tout le monde s'étonnant qu'il fît pour un Etranger pauvre & sans caractere, ce qu'il ne faisoit pour aucun Prince; car jamais Roi au Japon ne se familiarisa moins que Nobunanga, & ne prit plus plaisir à humilier les Personnes de la plus haute distinction. Le lendemain le Pere retourna au Palais, & présenta au Roi un Mémoire, qu'il avoit dressé pour le Cubo-Sama, le priant de vouloir bien l'appuyer de sa recommandation. Le Roi le lut, le trouva trop court & trop foible, & sur le champ il en fit écrire deux autres par son Sécretaire; l'un pour l'Empereur, & l'autre pour le Dairy, & il les envoya au Logis du Pere, qui crut qu'il étoit de son devoir d'en aller remercier Sa Majesté, & de lui faire la révérence, avant que de partir pour Méaco. Il fut encore mieux reçu qu'il ne l'avoit été les jours précédens, & le Roi commença par lui dire de ne pas s'embarasser beaucoup de ce qu'on pourroit faire contre lui à la Cour du Dairy, ni même à celle de l'Empereur; que cette affaire-là le regardoit, & que c'étoit à lui seul qu'il auroit désormais à répondre.

Il lui demanda ensuite quand il comptoit de partir, *ce sera, Sire, demain matin*, dit le Pere, *à moins que les ordres de Votre Majesté ne me retiennent. Attendez encore deux jours*, reprit le Roi, *puisque vous avez vû mes Appartemens, je veux que vous voyiez aussi ma Forteresse*. Il lui ordonna de se rendre auprès de lui le lendemain à l'heure qu'il lui marqua, le Missionnaire s'y trouva avec son Compagnon, & il rencontra au pied de la Citadelle sept ou huit Gentilhommes, qui l'attendoient pour le conduire. Il y avoit nuit & jour à la premiere Porte une Garde de quinze ou vingt jeunes Gentilshommes, & un peu plus loin ils apperçurent cent Pages des meilleures Maisons de la Cour, dont tout l'emploi étoit de recevoir les Placets: & comme ils ne pouvoient point passer la premiere Salle, ils les remettoient aux Dames, ou aux Fils mêmes du Roi, qui servoient immédiatement le Prince, & avoient seuls le droit d'entrer partout.

Dès que Nobunanga eut été averti que les deux Missionnaires étoient dans la premiere Salle, il leur envoya son Fils aîné, qui les introduisit dans la Chambre du Roi. Ce Prince fit aussitôt apporter du Thé, en présenta lui-même la premiere tasse au Pere Froez, prit la seconde pour lui, & fit donner la troisiéme à Laurent. Il les fit ensuite monter au plus haut de la Citadelle, où il les entretint deux heures à la vûë de toute la Ville & de toute la Cour, surprises de voir de simples Religieux comblez de tant d'honneurs par un Prince, devant qui tout trembloit, jusqu'aux Empereurs mêmes. Au milieu de la conversation le Fils aîné du Roi s'approcha, le Roi lui dit deux mots à l'oreille, & il se retira. Peu de tems après on servit à souper aux deux Missionnaires, & tandis qu'ils étoient à table, le Roi leur fit apporter à chacun un habit à la Japonnoise, leur recommanda de le porter (*a*), afin qu'on fût in-

(*a*) Il paroît par-là que les Missionnaires étoient quelquefois vêtus à la Japonnoise, au moins lorsqu'ils paroissoient en public, ou à la Cour.

De J. C. 1569.
De Syn Mu. 2229.

struit de l'affection qu'il leur portoit, les assûra de nouveau de sa protection, & les congédia.

Ils partirent le lendemain, & en arrivant à Méaco, ils trouverent toute cette grande Ville dans l'admiration de ce qui s'étoit passé à leur sujet à la Cour du Roi de Voary. Le Pere Froez envoya aussitôt Laurent, pour donner avis de tout à Vatadono, qui retint trois jours le Missionnaire, parce qu'il étoit résolu de se faire Chrétien, & qu'il n'étoit pas encore suffisamment instruit de nos Mysteres. Il lui donna ensuite une Lettre qu'il écrivoit à Niquixoxuni, & qu'il envoyoit toute ouverte au Pere Froez, afin qu'il la vît, avant que de la faire rendre à ce Bonze. Elle ne contenoit que ce peu de mots. » Le Pere des Chrétiens est » allé depuis peu à la Cour de Nobunanga, qui l'a reçu avec une » distinction toute singuliere, & m'a » mandé de le favoriser en tout ce » que je pourrois. C'est ce qui m'engage à vous écrire ces lignes, pour » vous prier d'être son Avocat auprès du Dairy, & vous pouvez » compter que j'en aurai toute la reconnoissance, dont je suis capable. La réponse du Bonze fut toute semblable à celle, que nous avons déja rapportée de lui, & finissoit par des loüanges excessives, que cet orgueilleux Prêtre se donnoit à lui-même sans pudeur. Vatadono n'y répliqua rien, & ayant sçû que le Bonze étoit parti pour la Cour du Roi de Voary, il écrivit à ses amis, pour les prier de prévenir ce Prince sur le sujet de ce voyage. Ils le firent, & Niquixoxuni ayant voulu débuter avec le Roi par le supplier de consentir à l'exécution de l'Edit de Bannissement porté par le Dairy contre les Docteurs Européens, Nobunanga le reçut si mal, & lui parla si durement, qu'il n'osa plus paroître, & retourna sur le champ à Méaco, bien résolu de se venger de Vatadono, qu'il regardoit comme le premier auteur de l'affront, qu'il venoit de recevoir.

§. V.

Disgrace de Vatadono. Avec quel courage il la soutient. Il rentre en grace. Le Bonze Niquixoxuni est chassé de la Cour. Vertu & zele de Vatadono. Etat de la Religion dans le Bungo, & dans la Principauté d'Omura. Commencemens de NANGAZAQUI. *Le Pere Vilela y prêche l'Evangile. Respect des Fideles pour leurs Pasteurs. Le Prince d'Omura ne veut plus souffrir que des Chrétiens dans ses Etats. Baptême de sa Famille. Mort des Peres de Torrez & Vilela.*

LA vengeance est la plus industrieuse de toutes les Passions : Niquixoxuni ayant communiqué son chagrin à plusieurs Bonzes de Iesan, dressa par leur conseil un plan d'accusation contre le Vice-Roi, concerta si bien son intrigue, y fit entrer tant de Personnes ; qui paroissoient désintéressées, chargea son Ennemi de tant de crimes, & sçut si adroitement prendre Nobunanga par tous les endroits, où il étoit le plus sensible, que ce Prince donna dans le piége. Vatadono étant allé au

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

Royaume de Mino pour y faire sa Cour, le Roi lui fit dire, qu'il ne fût pas assez hardi pour se montrer devant lui. Le Bonze, qui étoit retourné à Anzuquiama, voyant son intrigue en si bon train, rechargea encore, & fit paroître son Rival si coupable, que le Roi dépoüilla Vatadono de toutes ses Charges, supprima ses Pensions, saisit ses Revenus, & fit raser une de ses Forteresses.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Chrétiens, qui se trouvoient sans Protecteur dans une Cour, où leur plus mortel Ennemi n'avoit plus de Concurrent ; mais Dieu fit voir dans cette rencontre, que s'il veut bien se servir des Hommes pour l'exécution de ses desseins, il n'a nul besoin de leur secours, & que d'ailleurs il tourne à son gré le cœur des Rois. Jamais Niquixoxuni ne put faire changer de sentiment à Nobunanga sur ce qui regardoit les Chrétiens. Vatadono de son côté n'aidoit pas peu à les consoler par la maniere héroïque, dont il soutenoit sa disgrace. Il cessa de poursuivre son Ennemi, quand il n'eut plus que sa propre injure à venger. Il disoit à ceux, qui le plaignoient, qu'il mettoit au nombre de ses plus heureux jours, celui, auquel il avoit perdu sa fortune pour la cause du vrai Dieu ; que tandis que les Prédicateurs de l'Evangile ne seroient point inquiétez dans leurs fonctions, il ne se croiroit point malheureux, puisqu'il n'avoit que cette seule affaire à cœur, & que si ces Religieux venoient à être chassez du Japon, il quitteroit avec joye le peu, qu'on lui avoit laissé, pour les suivre aux Indes.

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

Une Vertu si pure & si sublime ne pouvoit pas demeurer longtems opprimée par la calomnie, & le Ciel se laissa fléchir aux Prieres, qui se faisoient dans toutes les Eglises, pour obtenir que l'innocence fût reconnuë. Nobunanga ne put oublier, ou se lassa de maltraiter un Homme, à qui il avoit tant d'obligations ; étant revenu à Méaco au bout de quelques mois, il apprit que deux cent Gentilshommes s'étoient fait raser, & avoient abandonné le soin de leurs affaires ; cérémonie, qui se pratique, lorsqu'on est mécontent de la Cour : il en voulut sçavoir la cause, & on lui assûra, que c'étoit par ressentiment de la maniere, dont il avoit traité Vatadono. Il ne dit rien pour lors, mais peu de jours après il donna ordre qu'on fît appeller ce Seigneur, qui vint aussitôt, & parut devant lui en équipage de Proscrit. Ce spectacle toucha le Roi, il se fit apporter un de ses plus riches habits, pour en revêtir Vatadono ; il lui rendit tous ses Emplois, augmenta ses Revenus, le fit monter à Cheval avec lui, & fit une course accompagné de lui seul, exercice qui lui étoit assez ordinaire. Il trouva même bon, que le Pere Froez le remerciât d'avoir rendu ses bonnes graces au Vice-Roi, & il dit à ce Religieux, qu'il avoit raison d'y prendre part, puisque Vatadono étoit un de ses plus zélez Disciples.

Il n'y avoit gueres que quatre ou cinq jours, que ce Seigneur étoit de retour à Méaco, lorsqu'on présenta au Roi de Voary un Mémoire contre le Bonze Niquixoxuni, où ce Calomniateur étoit accusé & convaincu de crimes atroces. Nobunanga le condamna sur le champ

De J. C. 1569.

De Syn Mu. 2229.

à mort; mais le Dairy obtint qu'il lui fit grace de la vie; pour ses Emplois, ils lui furent tous ôtez, & il passa le reste de ses jours dans l'opprobre & dans la plus affreuse indigence. Nous verrons bientôt que Dieu ne tira pas une vengeance moins severe des Bonzes de Iesan, chez qui s'étoient fabriquées toutes les machines, qu'on faisoit joüer depuis tant d'années contre la Religion Chrétienne, & contre ceux, qui se déclaroient ses Protecteurs.

Cependant la nouvelle faveur du Vice-Roi lui fit prendre avec encore plus d'ardeur les intérêts de la Religion, dont il avoit été le Martyr, avant que de l'avoir embrassée. On auroit de la peine à imaginer ce que son zele lui faisoit entreprendre tous les jours pour l'établissement du Christianisme. Sa charité n'étoit pas moins tendre, que son zele étoit actif. Il entroit dans tous les besoins des Nécessiteux, & il n'y en avoit aucun parmi les Fidéles, qui ne le regardât avec justice comme son Pere. Il est assez difficile de dire ce qui l'empêchoit de recevoir le Baptême; il étoit fort instruit de nos Mysteres, sa disgrace lui en avoit laissé tout le loisir, & il en avoit profité. D'ailleurs il pratiquoit des Vertus, qui auroient fait honneur aux Chrétiens les plus parfaits, & la maniere, dont il s'étoit déclaré dans tous les tems pour le Christianisme, montre assez que la Politique n'entroit pour rien dans ces délais. Au reste il ne se démentit jamais, il fut jusqu'à sa mort le Protecteur des Ouvriers de l'Evangile, & l'appui de la Religion, qui lui fut particulierement redevable des grands progrès, qu'elle fit alors dans le centre de l'Empire, à la Cour de l'Empereur, & dans celle du Roi de Voary.

De J. C. 1568-69.

De Syn Mu. 2228-29.

Ces progrès n'étoient pas moins considérables dans toutes les Provinces du Ximo, où la lumiere de l'Evangile avoit pénétré. Le Roi de Bungo n'avoit pas laissé un seul coin dans son Royaume, où Jesus-Christ n'eût été prêché, & il ne tint pas à lui que le Naugato ne devînt tout Chrétien. Morindono ayant fait une excursion sur ses terres, il alla à sa rencontre avec une Armée de quatre-vingt mille hommes, & l'obligea bientôt à se sauver dans ses Etats; il y trouva un Ennemi, auquel il ne s'attendoit pas. Un Seigneur nommé TIROFIRO, qui avoit des prétentions assez bien-fondées sur ce Royaume (a), avoit voulu profiter de l'absence de Morindono, & avec un bon Corps de Troupes, que Civan lui avoit donné, après lui avoir fait promettre de rétablir le Christianisme dans le Naugato, s'il s'en rendoit le Maître, & de l'embrasser lui-même, il y étoit entré; mais ses forces n'étant pas suffisantes pour tenir tête à son Ennemi, il fut défait, & mourut bientôt après de chagrin, & des blessures qu'il avoit reçûës dans un Combat. Quelque tems après le Roi de Naugato, qui n'osoit plus s'attaquer au Roi de Bungo, lequel l'avoit toujours battu, tourna ses Armes d'un autre côté, & elles furent si heureuses, qu'en peu d'années il se trouva Maître d'onze Royaumes, & le plus puissant Prince du Japon après Nobunanga.

La Principauté d'Omura n'étoit

(a) Quelques-uns prétendent qu'il étoit Fils du feu Roi FACARANDONO, Frere du Roi de Bungo.

De J. C. 1568-69

De Syn Mu. 2228-29

pas alors tout à fait tranquille, mais l'orage ne grondoit que de loin. Il grondoit pourtant, & ce fut ce qui obligea le P. de Torrez, à qui Sumitanda avoit proposé le dessein de contraindre tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, de s'y opposer & de conseiller à ce Prince d'attendre qu'il pût s'assûrer d'être obéï, & de s'appliquer plus que jamais à régner sur les cœurs de ses Sujets. Le Supérieur goûta davantage un autre projet, que lui communiqua en même tems le Prince d'Omura; c'étoit de bâtir une Eglise à NANGAZAQUI, où il vouloit attirer les Portugais, afin d'en faire le centre de leur Commerce, & un Azyle toujours assûré pour les Chrétiens & les Missionnaires, quand ils seroient persécutez.

Nangazaqui (a) est un Port situé sur la Côte Occidentale du Ximo, vis-à-vis de la Chine, dont il n'est éloigné que de soixante lieuës. On prétend qu'il avoit tiré son nom des anciens Seigneurs du lieu, & l'on montre au sommet d'une des Collines, qui environnent aujourd'hui la Ville, quelques ruines du Palais de ces anciens Nangazaquis, dont la Postérité ayant manqué, le Port & son District furent réünis à la Principauté d'Omura. Peu de tems après la Ville fut changée de place, & transportée dans un endroit qu'on nommoit FUCAYE, c'est-à-dire, *longue Baye*, où il y avoit quelques Pêcheurs établis. C'est en cet endroit, qu'elle est présentement. C'étoit encore bien peu de chose, lorsque Sumitanda forma le projet, dont nous venons de parler: on prétend même que ce furent les Portugais, qui lui firent ouvrir les yeux sur l'avantage de sa situation, la bonté de son moüillage, & la proximité de Macao & de la Chine. Ce Prince proposa à plusieurs de ces Marchands de s'y établir, & ils y consentirent. Leur exemple fut bientôt suivi d'un grand nombre d'autres Marchands de la même Nation: il y vint aussi quantité de Japonnois Chrétiens, & en assez peu d'années Nangazaqui devint une grosse Ville. Il fut un tems, qu'on y compta jusqu'à soixante mille ames; mais dès lors elle étoit Ville Impériale, comme elle l'est encore présentement. Le nombre de ses Habitans est aujourd'hui bien diminué, ainsi qu'il se verra par la Description, que nous en donnerons en son lieu.

Nangazaqui commençoit donc à peine à prendre quelque forme, lorsque le Prince d'Omura fit au Pere de Torrez la proposition, dont je viens de parler. Le Supérieur l'accepta néanmoins avec joye, & manda au Pere Vilela, qui étoit à Cochinotzu, de s'y transporter. Il obéït, & il y fit tant de conversions, qu'en peu de tems la Ville parut toute Chrétienne. Sumitanda voulut être témoin oculaire d'un succès si prompt, & il en fut touché jusqu'aux larmes. Ceci se passoit en 1568, & le Japon avoit eu au mois de Juin de cette même année un renfort de trois Missionnaires, qui ne pouvoient venir plus à propos. Jamais pluye ne fut mieux reçuë dans une terre desséchée par une longue aridité, que ces nouveaux Ouvriers le fu-

(a) Les Chinois nomment cette Ville TCHANKI, Kœmpfer écrit toujours NAGAZAQUI, mais il dit qu'on prononce ordinairement NANGAZAQUI.

De J. C. 1568-69

De Syn Mu. 2228-29

rent par les Fidéles Japonnois, dont la plûpart ne pouvoient, à cause de la disette de Prêtres, participer que rarement aux Sacremens de l'Eglise, & on ne peut lire sans être attendri, le détail que font ces Ouvriers Evangéliques dans leurs Lettres de la maniere, dont on les reçut au sortir de leur Navire, qui avoit moüillé l'Ancre au Port de FACUNDA, à deux lieuës de Nangazaqui.

Plusieurs se prosternoient & s'étendoient même par terre dans les endroits, où ils devoient passer, souhaitant d'être foulez aux pieds de ceux, dont l'Ecriture dit que les pas sont pleins de charmes; & ce qui doit passer pour un miracle d'humilité dans un Peuple si fier, un Missionnaire ne paroissoit jamais dans une ruë, que tous les Chrétiens, qui s'y rencontroient, jusqu'aux Personnes les plus qualifiées, ne se missent dans une posture respectueuse. Les petites Gens ne leur parloient qu'à genoux, & les autres avoient toujours les yeux baissez, & le corps même un peu courbé en leur parlant. Ces Religieux avoient sans doute de grandes raisons pour souffrir qu'on leur rendît de si profonds respects, & il est bon d'observer, que les Bonzes ayant accoutumé les Peuples à cette maniere d'agir, il étoit important de leur faire bien sentir que le Dieu des Chrétiens méritoit encore plus d'être respecté dans ses Envoyez, que les fausses Divinitez du Japon dans leurs Ministres. Les mêmes Mémoires ajoûtent que la conversation de ces fervens Chrétiens avoit quelque chose de céleste, & que les exemples des Vertus qu'on leur voyoit pratiquer, jettoient tout le monde dans l'admiration. En 1577. onze Portugais fort riches & de bonne Maison en furent tellement frappez, qu'ils demanderent à être reçus parmi les Jésuites. On en admit quatre, les autres furent renvoyez au Provincial des Indes, & un nommé AMADOR DE CASTRO, qui se trouva à Macao, lorsque le Vaisseau, qui les avoit portez au Japon, y fut de retour, a depuis assûré que l'Equipage ne parloit des Japonnois, que les larmes aux yeux, & disoit que pour apprendre ce que c'est que d'être Chrétien, il falloit aller au Japon.

De J. C. 1570.

De Syn Mu. 2230.

Cependant les succès du Pere Vilela dans Nangazaqui, & quelques conversions d'éclat, que fit le Pere de Torrez à Omura, firent reprendre à Sumitanda le dessein, dont le Supérieur lui avoit fait suspendre l'exécution. Ce Prince lui représenta qu'il jugeoit tout ce qui lui restoit de Sujets Infidéles assez bien disposez, pour recevoir la Foi à la premiere sommation, qu'il leur en feroit, qu'il ne se croyoit pas véritablement le Maître dans ses Etats, tandis que les Démons y étoient adorez; qu'il avoit appris de S. Paul, qu'un Chrétien, qui n'a pas soin de ses Domestiques, est pire qu'un Infidéle; qu'un Prince doit être parmi ses Peuples, comme un Pere de Famille dans sa Maison; que tous ses Parens demandoient le Baptême avec instance; qu'il seroit responsable du salut de ceux, qui mourroient désormais dans l'Infidélité; en un mot qu'il étoit résolu de risquer sa Couronne & sa vie, s'il étoit nécessaire, pour une si belle cause. Le Pere de Torrez donna enfin les mains à tout ce que souhaitoit ce Prince,

De J. C. 1570. De Syn Mu. 2230.

& se disposa à conférer le Sacrement à toute sa Famille, c'est-à-dire, à sa Mere, à sa Femme & à ses Enfans.

Sumitanda étoit bien informé que plusieurs des principaux de sa Cour ne différoient de se déclarer eux-mêmes, que parce qu'ils ne voyoient point les plus proches Parens de leur Prince se déclarer : ainsi il crut que le Baptême de ceux-ci disposeroit non seulement ceux-là, mais encore tous les autres à suivre un si bel exemple. Dans cette pensée il les assembla & leur parla en ces termes. » Je n'ai différé de mettre la der- » niere main à l'entiere conversion » de ma Famille, que pour vous » donner le tems & le moyen de » vous instruire des principes de la » Religion Chrétienne. Il me paroît » que vous en devez avoir une con- » noissance parfaite, ainsi rien ne » doit plus vous excuser, ni envers » Dieu, ni envers moi, qui me crois » dans une obligation indispensable » de ne rien négliger pour vous sou- » mettre à Jesus-Christ. Si ce parti » là ne vous convient point, vous » pouvez choisir tel Souverain, qu'il » vous plaira. » Le Prince prononça ce discours d'un air si touché, & même si inspiré, que toute l'Assemblée lui protesta qu'elle étoit disposée à faire au plutôt ce qu'il desiroit.

Les choses en étoient là, lorsque le Pere de Torrez eut avis de l'arrivée du Pere François Cabral, & du Pere Organtin Gnecchi au Port de Xequi. Le premier venoit en qualité de Vice-Provincial, ainsi par son arrivée le Pere de Torrez se trouvoit déchargé du poids de la Supériorité, que son grand âge ne lui permettoit plus de porter. Il crut devoir céder au Pere Cabral l'honneur de baptiser la famille du Prince d'Omura, & il pria ce Prince de le trouver bon. Sumitanda y consentit, & le Baptême des Princesses, des jeunes Princes & des Seigneurs se fit peu de tems après avec toute la solemnité possible : il n'y eut que la Reine Mere du Prince, qui ne fut point baptisée ce jour-là, parce qu'on n'avoit pas encore pû l'instruire suffisamment à cause de son grand âge ; mais elle le fut peu de jours après, & Sumitanda au comble de ses vœux, ne songea plus qu'à tirer d'un si grand nombre de conversions tout l'avantage, qui en pourroit revenir à la Religion.

De J. C. 1570. De Syn Mu. 2230.

Le Pere de Torrez s'étoit bien promis, lorsqu'il alla trouver le Vice-Provincial à Xequi, de l'accompagner ensuite à Omura ; mais à peine étoit-il arrivé dans le premier de ces deux endroits, qu'il y fut attaqué d'une fiévre, dont on ne crut pourtant pas d'abord, que les suites dûssent être funestes. Une foiblesse, qui lui prit peu de jours après, lui fit juger à lui-même, qu'il n'avoit pas encore beaucoup à vivre. Il fit une Confession générale de toute sa vie au Pere Vilela, qui étoit demeuré à Xequi avec lui, parce qu'il devoit incessamment repasser aux Indes, sa santé ne lui permettant pas de demeurer plus longtems au Japon. Le jour suivant le Malade voulut aller recevoir le saint Viatique à l'Eglise ; il embrassa ensuite tendrement tous ses Freres, prit congé des Chrétiens, dont l'Eglise étoit remplie, & peu de tems après il expira le deuxiéme jour d'Octobre dans ces transports de joye, qui commencent dès cette vie

la

De J. C. 1570.

De Syn Mu. 2230.

la souveraine félicité des Saints.

On ne peut dire jusqu'à quel point le Pere de Torrez fut regretté ; la douleur fut universelle, & toutes les Eglises en donnerent à l'envi des marques aussi sinceres, qu'elles furent éclatantes; aussi étoit-il le plus aimable des hommes. Sa douceur, son beau naturel, sa complaisance lui avoient fait autant d'amis, qu'il avoit connu de personnes, même parmi les Infidéles : bien des Gens, qui ne l'avoient jamais vû, mais qui sur sa réputation se sentoient une grande inclination pour lui, le prévenoient par Lettres, & entretenoient avec lui un commerce réglé, auquel il répondoit, autant que ses occupations le lui pouvoient permettre. On assûre même, que dans l'Université de BANDOUE, dont il avoit toujours été très éloigné, il y avoit plusieurs Bonzes, & plusieurs Sçavans, qui entretenoient avec soin son amitié. Pour ce qui est des Chrétiens, leur tendresse & leur attachement pour lui, étoit au-dessus de toute expression. Lorsqu'il étoit obligé de se transporter d'un lieu à un autre, il lui falloit cacher avec soin son départ, & se mettre en chemin la nuit, pour éviter d'être arrêté. Tous ceux qu'il baptisoit, vouloient porter son nom, & il avoit un tel ascendant sur les esprits, que le moindre signe de sa volonté étoit reçu comme un ordre : cela parut surtout dans une occasion d'éclat.

Des Bonzes avoient tué à Omura un Enfant Chrétien, je n'en ai pas trouvé le sujet; le bruit s'en étant répandu, quelques Néophytes se persuaderent qu'il y alloit de leur sûreté, & de l'honneur de la Religion de ne pas laisser ce meurtre impuni; ils s'assemblerent, & jurerent en mettant la main sur leur ventre, ce qui est au Japon une sorte de jurement irrévocable, qu'ils auroient raison de l'attentat des Bonzes ; ou qu'ils périroient à la peine. Ils s'armerent aussitôt de tisons, & de tout ce qui se trouva sous leur main, & criant qu'il falloit tuer les Bonzes, & brûler leurs Monasteres, ils alloient remplir la Ville de désordre & de massacre, lorsque le Pere de Torrez fut averti de ce tumulte. Il courut sur le champ au Palais, & pria le Prince d'interposer son autorité pour remettre l'ordre partout. Sumitanda lui répondit que, quand il s'agissoit de l'honneur, les Japonnois ne connoissoient, ni Souverain, ni Loix, & qu'il ne vouloit pas se commettre avec une Populace justement irritée ; *mais vous, mon Pere*, ajoûta-t-il, *montrez-vous, & je m'assûre que tout sera calme :* en effet à peine le saint Vieillard parut, que tous mirent bas les Armes, & le suivirent à l'Eglise, dont ils lui virent prendre le chemin ; là ils se jetterent à ses pieds, & reçurent avec respect la correction qu'il leur fit, & l'instruction qu'il leur donna pour les préserver à l'avenir de pareilles fautes.

La nuit suivante un Idolâtre ami de quelques-uns de ceux, qui avoient eu plus de part à cette affaire, les alla trouver, pour leur dire qu'il ne désapprouvoit pas leur déférence aveugle pour leur Docteur, & qu'ils avoient fait sagement de lui obéïr dans le moment, mais qu'après tout leur honneur étoit engagé à ne pas souffrir que les Bonzes eussent le dessus : à cela ils répondirent qu'en

De J. C. 1570.

De Syn. Mu. 2230.

recevant le Baptême, ils avoient juré d'observer la Loi divine, qui ne s'accommodoit pas de ces fausses Maximes de la sagesse du siecle, & que la veille ils avoient promis au Pere de Torrez de ne plus penser à ce qui étoit arrivé; que quand leur honneur en devroit souffrir, ils ne pouvoient manquer à la parole, qu'ils avoient donnée à Dieu & à leur Pere. Ainsi on ne parla plus de rien, & le jour suivant le Magistrat alla en cérémonie remercier le Serviteur de Dieu du service important, qu'il avoit rendu à la Ville.

L'Homme Apostolique n'étoit pas moins en vénération parmi les Idolâtres, que parmi les Fidéles. Le Roi d'Arima ne recevoit point de ses Lettres, que par respect il ne les mît sur sa tête. Le Roi de Bungo retira deux fois à sa considération ses Troupes prêtes à désoler entierement des lieux, où il avoit été offensé, & le Prince d'Omura, même avant son Baptême, vouloit que ses Sujets le respectassent encore plus que sa propre Personne. Les plus déclarez Ennemis de la Religion étoient charmez de son zele infatigable, & surpris de l'austérité de sa vie, qui passoit effectivement tout ce qu'on en peut dire. L'amour qu'il avoit des souffrances, lui faisoit dire souvent, qu'Amanguchi avoit été pour lui un vrai Paradis sur la terre, parce qu'il n'y avoit pas été un seul jour sans souffrir beaucoup, qu'il y avoit cent fois couru risque de sa vie, & qu'il n'est sorte d'indignitez & d'affronts, qu'il n'y eût essuyez. Il ne sçavoit ce que c'étoit, que de s'épargner en rien, surtout lorsqu'il s'agissoit du salut des Ames, ou de procurer quelque soulagement à ses Inférieurs; alors rien ne l'arrêtoit, rien ne lui coutoit, ni la longueur & la difficulté des chemins, ni les dangers, ausquels il falloit s'exposer dans un Pays, où il sçavoit par plus d'une expérience, que les Ennemis du Nom Chrétien cherchoient toutes les occasions de le faire périr. Un jour, qu'il se disposoit à un fort long voyage, pour aller au secours d'un de ses Religieux, qui étoit malade, quoiqu'il fût lui-même fort incommodé, les Chrétiens en pleurs accoururent pour le retenir; il leur répondit, qu'il estimoit plus une œuvre de charité, que sa propre vie.

Cette attention à soulager ceux, qui étoient sous sa conduite, devoit paroître d'autant plus admirable, qu'il ne s'accordoit rien à lui-même, & qu'étant naturellement un peu atrabilaire, il eût été fort dur, si la grace n'eût adouci en lui le caractere; tant il est vrai que la Vertu, quand elle a une fois pris le dessus, va plus loin que la Nature, qui dans les Ames les mieux nées a ses humeurs, & se recherche toujours elle-même. Mais Dieu, qui se communique aux Saints à proportion de la violence qu'ils se font, avoit récompensé son Serviteur d'un don de larmes presque continuel, & d'une si grande union avec lui, qu'il sembloit habiter plus dans le Ciel, que sur la terre. Enfin pour achever en deux mots l'Eloge du second Fondateur de l'Eglise du Japon, jamais Homme ne pratiqua plus à la lettre ce Précepte, que Jesus-Christ donne à ses Apôtres, de se faire petits comme des Enfans. Dès qu'il entra en Religion, il oublia tout ce qui l'avoit distingué dans le siecle, pour ne s'étudier qu'à l'ab-

De J. C. 1570. De Syn Mu. 2230.

négation de lui-même. Fervent Disciple, humble Religieux, zélé Missionnaire, vigilant Supérieur, Ouvrier infatigable, il avoit soixante & quatorze ans (*a*), & il pouvoit à peine se soutenir, qu'il fondoit encore des Eglises, & il mourut en travaillant. Trente mille Personnes baptisées de sa main, & cinquante Eglises fondées par ses soins lui donnoient droit de dire, comme l'Apôtre des Nations (*b*), *j'ai fourni ma course, j'ai été fidéle jusqu'à la fin, j'attends la Couronne de justice, que le Seigneur le plus équitable de tous les Juges, me rendra au dernier jour.*

Les Peuples, qui pendant sa vie l'avoient regardé comme un Saint, furent bien confirmez dans cette opinion après sa mort à la vûë de son visage, qui parut alors d'une beauté extraordinaire, & qui sembloit rendre témoignage de la félicité, dont son Ame joüissoit dans le Ciel. Ses Obséques furent célébrées avec un concours surprenant, & accompagnées de ces acclamations des Fidéles, qui dans les premiers siécles de l'Eglise canonisoient les Saints. Les Peres Balthazar Lopez, Alexandre Valla, & Gaspard Vilela s'y trouverent, & ce dernier fit l'Eloge du Défunt. Enfin il n'y eut pas un seul des Assistans, qui ne voulût avoir quelque chose, qui eût été à son usage, & l'on eut toutes les peines du monde à empêcher que ses vêtemens ne fussent mis en piéces. Le Pere Vilela, qui s'embarqua peu de jours après pour les Indes, ne lui survécut pas longtems. Il mourut presqu'en arrivant à Malaca, & alla recevoir dans le Ciel la récompense dûë aux grands travaux, qu'il avoit soufferts, & aux éminentes Vertus, qu'il avoit pratiquées dans la Carriere Apostolique.

(*a*) Le Pere Bartoli ne lui donne que soixante-quatre ans : d'autres le font mourir dans sa soixantiéme année ; il y a de l'apparence qu'ils se trompent. Ce qui est certain, c'est qu'il étoit extraordinairement cassé.

(*b*) 2. Timoth. 4. 7. & 8.

§. VI.

*Le Seigneur de Xequi Apostat & Persécuteur. Fermeté de ses Sujets Chrétiens. Grandes conversions dans l'Isle d'*AMACUSA. *Persécution suscitée par les Bonzes. Admirable constance d'un Enfant. Le Roi de Bungo fait cesser la persécution. Le Prince d'Amacusa reçoit le Baptéme, & convertit la Princesse son Epouse. Persécution dans la Principauté de Ximabara.*

LA Principauté de Xequi, où le P. de Torrez avoit fini sa course, étoit presque toute Chrétienne : le Prince même étoit baptisé, mais comme il n'avoit reçu le Baptême, que pour attirer les Portugais dans ses Ports, se voyant frustré de ses espérances, il retourna publiquement au Culte des Idoles, il voulut même engager ses Sujets à imiter son Apostasie ; mais leur conversion avoit été plus sincere que la sienne, & ils furent aussi plus constans dans leur Foi. Envain il les menaça de l'exil & de la mort, il n'en put ébranler un seul ; ses promesses ne furent

De J. C. 1570.

De Syn Mu 1230.

pas plus efficaces : il crut que s'il passoit des menaces aux effets, il les feroit bientôt changer de langage, il se trompa. Cette persécution, qui donna quelques Martyrs à l'Eglise, ne fut pourtant pas de durée, le Roi de Bungo l'ayant bientôt fait cesser par ses bons offices, aussi bien que celle, qui s'étoit élevée en même tems dans la Principauté d'Amacusa.

C'étoit le Pere Vilela & Michel Vaz, qui avoient prêché la Foi dans les Etats du Seigneur de Xequi en 1567, & les grands fruits, que leur zele y avoit produits en si peu de tems, avoient engagé le Seigneur d'Amacusa à demander au Pere de Torrez un Missionnaire : Loüis Almeyda lui fut envoyé sur le champ, & le Prince le reçut de maniere à lui faire espérer, que ses travaux n'auroient pas moins de succès dans cette Ville, qu'ils en avoient eu partout ailleurs. Pour rendre ses espérances plus certaines, il fit plusieurs demandes au Prince, qui lui accorda tout; mais comme il s'apperçut bientôt que le Seigneur d'Amacusa n'étoit pas fort absolu chez lui, & que ce petit Etat se gouvernoit un peu en République, il ne crut pas devoir faire aucune démarche éclatante, sans être auparavant assûré, que les Chefs du Peuple ne s'opposeroient pas aux progrès de l'Evangile : il ne trouva de leur part aucune difficulté, & il commença ses Instructions, ausquelles le Prince fut toujours des plus assidus. Elles ne tarderent pas à opérer, le Gouverneur de la Ville fut le premier, qui demanda le Baptême, & il lui fut conféré avec beaucoup de solemnité ; on lui donna le Nom de LEON. Son Beau-Pere suivit son exemple : le nombre des Chrétiens monta en très-peu de tems à plus de mille, & la plûpart de ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Pays, fit publiquement profession du Christianisme.

De J. C. 1570.

De Syn Mu. 1230.

Un succès si rapide allarma les Bonzes, qui vinrent à bout d'engager deux Freres du Prince dans leurs intérêts ; ces deux Seigneurs leverent secretement six cent hommes de bonnes Troupes, & quand ils se crurent en état de se faire craindre, ils envoyerent avertir le Prince que leur dessein étoit de se défaire du Gouverneur Leon, qu'ils le prioient de ne le pas trouver mauvais, parce qu'ils n'avoient en vûe, que d'assûrer la tranquillité publique. Le Prince reçut fort mal leur Députation, & fit donner avis au Gouverneur de ce qui se machinoit contre lui. Les Chrétiens, qui furent bientôt instruits de tout, accoururent en foule chez Leon, jusqu'aux Femmes & aux Enfans, bien résolus de ne pas souffrir qu'on attentât à ses jours. Les choses en étoient là, lorsqu'un Bonze vint signifier à Leon de la part des Chefs de la Conjuration, un ordre de se fendre le ventre. Il demanda à ce Prêtre, qui lui faisoit ce commandement ? & il lui ajoûta, qu'il pouvoit retourner à ceux, qui l'avoient envoyé, & leur dire qu'il les attendoit, & qu'il ne les craignoit point. Un second Député vint lui dire peu de tems après, que s'il vouloit sortir du Pays, on ne le poursuivroit pas, mais que c'étoit le seul moyen, qui lui restât de mettre sa vie en sûreté : il répondit, qu'il étoit prêt de mourir pour sa Foi, mais que pour l'exil il n'en recevroit l'ordre que du Prince. Alors les Con-

De J. C. 1570. De Syn Mu. 2230.

jurez s'adresserent au Prince même, & lui parlerent si haut, qu'ils l'intimiderent ; il craignit de voir une Guerre civile allumée dans ses Etats, & il fit prier Leon de céder au tems : le Gouverneur obéït, & se retira à Cochinotzu, où sa Famille & plus de cinquante personnes le suivirent.

Peu de jours après un des Fils du Prince rencontra dans une ruë de la Ville un Enfant, qu'il reconnut pour Chrétien ; il lui fit mille questions, qu'il entremêla de Blasphêmes horribles contre Jesus-Christ : l'Enfant l'avertit de prendre bien garde à ce qu'il disoit, que le Dieu des Chrétiens n'étoit pas un Dieu sourd & impuissant, comme ceux du Japon, & qu'il étoit terrible dans ses vengeances. Le Prince choqué de cette hardiesse, ou feignant de l'être, tire son Sabre, & regardant d'un œil courroucé l'Enfant, qui continuoit toujours à lui parler sur le même ton. *Blasphemer ainsi en ma présence les Dieux, que j'adore*, lui dit-il, *& manquer à ce point au respect, qui m'est dû, ce sont des crimes, qui ne se pardonnent point, tu mourras*; le petit Néophyte sans se troubler repartit : *vous aurez, Seigneur, beaucoup de gloire d'ôter la vie à un Enfant desarmé : mais quel mal me ferez-vous, en me coupant la tête ? vous ne sçauriez nuire à mon ame, qui ne sera pas plutôt séparée de mon corps, qu'elle recevra une Couronne immortelle, & sera éternellement placée dans le sein de Dieu même, le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs.* En disant cela, il se jette à genoux, abat sa robe, & se met en posture de recevoir le coup de la mort. Ce spectacle étonna le Prince & l'attendrit, il releva l'Enfant, lui fit mille caresses, & se retira.

Cependant Almeyda écrivit au Roi de Bungo, de qui, en qualité de Roi de Fingo, toute l'Isle d'Amacusa relevoit, que la Religion couroit risque d'être tout-à-fait proscrite dans cette Isle, s'il n'y interposoit son autorité. Civan manda aussitôt au Seigneur d'Amacusa, que les Chrétiens étoient sous sa protection, & qu'il les lui recommandoit ; il accompagna sa Lettre de fort beaux présens ; & ce Prince infiniment flatté de se voir ainsi recherché par son Souverain, & par le plus puissant Roi du Ximo, parla en Maître à ses Freres, qui firent semblant de se soumettre. Almeyda recommença ses Fonctions, & plus de cinq cent personnes demanderent le Baptême. Alors tous les Bonzes se révolterent, menacerent de quitter le Pays, & vinrent enfin à bout d'exciter un soulevement, dont le Prince craignit d'être lui-même la victime : il fit prier Almeyda de disparoître pour quelque tems, & lui donna sa parole, qu'il alloit prendre de bonnes mesures pour mettre à la raison les Mutins, & qu'il ne tarderoit pas ensuite à le rappeller. Il n'eut pas plutôt donné cette marque de foiblesse, que ses deux Freres prirent les Armes contre lui ; & il couroit risque de succomber, si le Roi de Bungo ne lui eût envoyé des Troupes, avec lesquelles il mit ses Freres à la raison, & rétablit son autorité.

Il rappella aussitôt le Gouverneur Leon, & écrivit au Pere Cabral, pour le prier de lui renvoyer Almeyda. Le Vice-Provincial crut l'affaire assez importante, pour se transporter lui-même dans l'Isle d'Amacusa, & il y mena Loüis Almeyda

De J. C. 1570. De Syn Mu. 2230.

& un autre Jésuite nommé VINCENT. Alors tout le Pays se remua, le concours fut prodigieux aux instructions des Missionnaires, & le Prince fut des premiers à se déclarer. Il reçut le Baptême avec un Fils naturel qu'il avoit, & fut nommé MICHEL. Il travailla ensuite à réduire tous ses Sujets sous le joug de la Foi, & l'on peut dire qu'il fut l'Apôtre de ce petit Etat : la conquête, qui lui donna plus de peine, fut celle de la Princesse son Epouse, qui seule arrêtoit le progrès de l'Evangile. Le Japon n'avoit peut-être pas un plus Bel Esprit, que cette Princesse, ni personne, qui eût une plus parfaite connoissance de toutes les Sectes, qui avoient cours dans l'Empire; & les Bonzes les plus habiles ne se croyoient point deshonorez, en la consultant sur les points les plus difficiles de la Théologie Japonnoise.

La conversion d'une Princesse sçavante & Théologienne n'étoit pas une chose aisée. Par bonheur celle-ci avoit le cœur droit, & n'avoit point étudié par vanité. Ce ne fut pourtant qu'après six années entieres d'un travail, qui auroit rebuté tout autre que son Epoux, qu'elle se rendit. Elle fut baptisée avec ses deux Fils; dont l'aîné, qui reçut au Baptême le nom de JEAN, a illustré ce nom par ses Vertus, & surtout par son héroïque fermeté à soutenir la Foi dans les tems les plus difficiles. La Princesse sa Mere fut nommée GRACE, & répara avec usure le tems, qu'elle avoit perdu par sa résistance. Elle se donna de grands mouvemens pour la conversion des Bonzes, & après qu'elle en eut gagné le plus grand nombre & les principaux, elle obligea le reste à sortir de l'Isle. Enfin à la mort du Prince Michel, qui arriva en 1582, onze ans après son Baptême, il ne restoit plus dans ses Etats aucun vestige d'Idolâtrie.

De J. C. 1570-72. De Syn Mu. 2230-32.

Il s'en falloit beaucoup que les affaires de la Religion allassent aussi bien à Ximabara. Le Prince n'y ménageoit plus rien, ni avec les Fidéles, ni avec les Missionnaires. Il leur avoit ôté leur Eglise, & l'avoit convertie en un usage profane. Il fit enfin publier un Edit, qui proscrivoit le Christianisme de ses Etats. Envain le Prince d'Omura son Beau-Frere le pria de cesser cette persécution, & le menaça même, il ne gagna rien; mais les Chrétiens de Ximabara étoient en grand nombre, & leur ferveur fut à toute épreuve. Il ne fut jamais possible au Prince d'en regagner un seul, & tous, jusqu'aux Enfans, lui protesterent, qu'ils périroient plutôt dans les plus affreux tourmens, que d'abandonner leur Dieu. Il en conçut un dépit, dont il eût apparemment donné de funestes marques, mais sept cent Chrétiens s'étant retirez en une nuit à Cochinotzu, il appréhenda de se trouver sans Sujets, s'il poussoit les autres à bout; il se contenta donc de confisquer les biens de ceux, qui s'étoient ainsi exilez, & que les Fidéles du Royaume d'Arima dédommagerent avec usure de ce qu'ils avoient si généreusement perdu pour Jesus-Christ.

§. VII.

Le Prince de Gotto demande le Baptéme. Il est baptisé en secret. Son zele à procurer le salut des Peuples. Les Bonzes entreprennent de le rappeller au culte des Dieux : & ce qui se passe à ce sujet. Résolution du Pere Alexandre Valla. Le Roi meurt. Le Prince Loüis monte sur le Trône. Ses Vertus.

De J. C. 1570-71

De Syn Mu. 2230-31

MAis de toutes les parties du Ximo, où l'Evangile étoit alors connu, il n'y en avoit point, où la ferveur des Fidéles donnât plus de consolation aux Missionnaires, que le Gotto. J'ai dit qu'après le départ d'Almeyda, qui avoit été contraint de sortir de ce Royaume par le mauvais état de sa santé, les Fidéles furent deux ans entiers sans aucun secours spirituel ; mais leur ferveur n'en souffrit point, & leur nombre augmenta même considérablement. Enfin dans le tems que le Pere de Torrez fut appellé à Omura, pour baptiser la Famille du Prince, ce Religieux reçut une Lettre des Chrétiens du Gotto, qui lui demandoient un Missionnaire avec les plus grandes instances, & lui donnoient avis que le Prince Héréditaire souhaitoit avec passion de recevoir le Baptéme. Le Supérieur fit aussitôt partir pour ce Royaume le Pere Jean-Baptiste Monti, qui fût parfaitement bien reçu du Roi, & trouva le jeune Prince dans les dispositions, qu'on avoit mandées au Pere de Torrez.

Il voulut voir s'il étoit suffisamment instruit, il l'examina sur tous les articles de notre Croyance, & le Prince répondit à tout d'une maniere, qui l'étonna : il lui dit néanmoins qu'il lui manquoit encore une chose essentielle, à sçavoir le consentement du Roi son Pere. Il sembloit que cette condition n'étoit pas difficile à remplir, le Prince y trouva pourtant de grandes difficultez. Le Roi ne s'opposoit point absolument à ses desirs, mais il temporisoit, & vouloit voir comment cette démarche seroit reçuë de ses Sujets. Le jeune Prince se lassa d'attendre, & vouloit passer outre ; le Missionnaire résista quelque tems, mais il crut enfin qu'il ne risquoit rien à contenter son Prosélyte. Il le baptisa en secret, & lui donna le nom de LOUIS. Le Roi ne fut pas longtems sans s'appercevoir que son Fils étoit Chrétien, & ne le trouva point mauvais. Alors le jeune Prince ne se contraignit plus, & les grands exemples de vertu, qu'il commença à donner à cette Chrétienté, la rendirent bientôt une des plus florissantes du Japon.

Quelque tems après le Pere Monti fût rappellé par son Supérieur, qui le fit relever par le Pere Alexandre Valla. Ce Missionnaire fût surpris de trouver dans le Prince Loüis un Apôtre, qui par ses exemples & ses discours travailloit infatigablement à la conversion d'un Royaume, où il se soucioit fort peu de régner, pourvû qu'il eût la consolation de le soumettre tout entier à Jesus-Christ. Il avoit déja gagné la Princesse son Epouse, que le Pere Valla baptisa avec la plus grande

De J. C. 1570-71

De Syn Mu. 2230-31

partie des Dames de sa Maison, & à laquelle il donna le nom de MARIE. Ce Missionnaire s'attendoit, qu'étant puissamment secondé de l'Héritier de la Couronne, rien ne l'empêcheroit de pousser fort loin ses conquêtes spirituelles, lorsque les Bonzes souleverent contre le Christianisme un grand nombre de zélez Idolâtres, qui avoient à leur tête un Frere du Roi.

La premiere démarche de ce Prince fut de faire dire à son Neveu, qu'il ne convenoit pas qu'il y eût deux Religions dans le Royaume, cette diversité ne pouvant manquer d'y causer de grands désordres; ainsi qu'il feroit sagement de retourner au culte des Dieux Tutélaires du Pays, & qu'il l'exhortoit à prendre au plutôt une résolution si conforme à ses véritables intérêts. Le Prince répondit qu'en toute autre chose il se feroit un plaisir de marquer à son Oncle, combien il étoit disposé à suivre ses avis, mais qu'il s'agissoit ici du salut de son ame & de la cause du vrai Dieu; qu'ainsi il le prioit de ne point l'inquiéter sur un article de cette importance, & qui l'intéressoit plus que toute chose au monde. Le Prince Idolâtre vit bien qu'inutilement il feroit de nouveaux efforts pour réduire son Neveu, où il vouloit, & prit le parti de s'adresser au Roi même, auquel il déclara nettement, que s'il n'obligeoit son Fils à abjurer le Christianisme, & s'il ne chassoit le Missionnaire de ses Etats, ni lui, ni tous ceux, qui avoient encore du zele pour l'ancienne Religion, ne le reconnoîtroient plus pour leur Souverain.

Le Roi intimidé voulut engager son Fils à dissimuler, mais ce Prince lui fit la même réponse, qu'il avoit déja faite à son Oncle, & lui ajoûta que pour le tirer d'inquiétude, il étoit prêt à sortir du Royaume avec sa Femme & toute sa Maison, & qu'il renonceroit sans peine à toutes les prétentions, qu'il avoit sur la Terre. Le Roi ne put s'empêcher d'admirer un si grand courage; mais la résolution où étoit son Fils, ne le satisfit pas; il crut que, s'il venoit à bout d'engager tous les autres Chrétiens à faire ce qu'il ne pouvoit obtenir de ce jeune Prince, celui-ci se voyant seul seroit plus docile, & il fit publier un Edit, par lequel il étoit ordonné sous peine de mort à tous ceux, qui avoient renoncé au culte des Dieux du Pays, d'y retourner incessamment. Mais il fut bien surpris d'apprendre que l'Eglise étoit remplie de Fidéles, qui y attendoient la mort avec joye, & que tous les autres étoient dans la même disposition; que son Fils étoit à la tête de ceux-là, & que ce jeune Prince avoit déclaré qu'il vouloit être la premiere victime immolée aux faux Dieux du Japon.

Il arriva encore une chose, qui lui fit comprendre qu'il n'avoit pas bien connu les Chrétiens, quand il avoit cru que la crainte de la mort leur feroit abandonner la Religion, qu'ils avoient embrassée. Un Gentilhomme fort vieux l'étant allé trouver, pour lui demander une grace en faveur d'un Neveu, qu'il avoit, le Roi lui dit qu'il la lui accordoit volontiers, mais à condition, qu'il ne feroit point baptiser son Neveu. *Il est déja baptisé, Seigneur*, repartit le Vieillard, *& aussi résolu que moi à mourir plutôt que de renoncer à sa Foi.* Le Roi choqué de cette

De J. C. 1570-71

De Syn Mu. 2230-31

cette liberté, le renvoya sans lui rien accorder, & le Vieillard s'en alla de ce pas à l'Eglise, témoignant une fort grande joye d'avoir été refusé pour un pareil sujet. Ayant ensuite apperçu le Prince, il s'approcha de lui, & lui dit, » Seigneur, j'ai soi-» xante & dix ans, & je ne ferai » pas un grand sacrifice à Dieu, en » versant mon sang pour sa cause; » vous êtes beaucoup plus jeune, » mais sçachez, que vous n'en êtes » pas moins dans l'obligation de » tout risquer, pour conserver votre » Foi; vous y êtes même plus obligé » qu'un autre, parce que vous êtes » Prince, que les promesses, que » vous lui avez faites, sont des pa-» roles de Prince, & que vous nous » devez l'éxemple.

Cependant le Roi étoit fort embarassé, il aimoit tendrement son Fils, il estimoit les Chrétiens, mais il craignoit une Révolte générale, & ne sçavoit à quoi se résoudre. Enfin le Pere Valla le va trouver, & lui dit, qu'il sçait un moyen infaillible de le tirer de peine. » Ce moyen, » Seigneur, ajoûta-t-il, c'est d'a-» bandonner ma tête aux Ennemis » du vrai Dieu, par-là vous satis-» ferez les Bonzes, vous vous épar-» gnerez bien des violences, qui » coûteroient beaucoup à un Prin-» ce de votre Caractere; votre Etat » recouvrera sa premiere tranquil-» lité; & moi, qui aurai l'honneur » de verser mon sang pour le Dieu » que j'annonce, je prétends bien » gagner à cela plus que personne ». Le Roi avoit l'ame grande, & le cœur bien placé; une générosité poussée si loin le charma, & lui fit redoubler d'estime pour une Religion, qui inspire des sentimens si nobles. Il s'éleva au-dessus de ses craintes, qui faisoient toute la force des Ennemis du Christianisme; il parla en Maître, rappella son Fils, & rassûra les Fidéles. Les Bonzes en frémirent, & résolurent de se défaire du Prince: ils gagnerent un Scélérat, qui leur promit de le tuer, quand il iroit à l'Eglise, & qui l'y attendit en effet tout un jour, mais le Prince n'y alla point ce jour-là. Enfin ces faux Prêtres désespérant de réüssir par la violence, prirent le parti d'attendre une occasion plus favorable.

Elle ne vint pas aussitôt, qu'ils l'espéroient; le Roi mourut, le Prince Loüis monta sur le Trône; & le Christianisme devenu la Religion du Souverain, prit aisément le dessus; mais ceci n'arriva que quelques années après. Pour ce qui est du Pere Valla, il ne resta pas longtems dans ce Royaume après le Baptême du Prince, ayant reçu une Lettre du Pere Cabral, qui lui mandoit de se disposer à partir pour l'Europe, où il étoit obligé de l'envoyer traiter avec le Général de la Compagnie de plusieurs affaires très-importantes. Le Vice-Provincial écrivit en même tems au Prince de Gotto, qu'il ne souffriroit point de cette absence du Missionnaire, dont il iroit bientôt lui-même prendre la place auprès de sa Personne.

Le Pere Valla ne pouvoit se lasser de parler dans tous les lieux, où il passa, des vertus héroïques, qu'il avoit vû pratiquer à ce religieux Prince. Ce qui l'avoit le plus frappé, & ce qui est encore bien plus étonnant au Japon, que partout ailleurs, c'étoit la maniere, dont il traitoit avec lui, lorsqu'il s'agissoit

De J. C. 1570-71. De Syn Mu. 2230-31.

de l'affaire de son salut; car alors il ne lui parloit jamais qu'à genoux; & lorsque le Pere lui représentoit que cette posture ne convenoit ni à l'un, ni à l'autre, » pardonnez-» moi, mon Pere, lui disoit-il: si » mes Sujets & mes Vassaux en-» usent ainsi avec moi, & se pro-» sternent même quelquefois le vi-» sage contre terre; n'est-il pas rai-» sonnable que je fasse le même à l'é-» gard de ceux, qui me parlent de la » part de Dieu, qui me tiennent sa » place, & m'instruisent de ses volon-» tez? Il ne fut jamais possible par là même raison de l'engager à souf-frir la moindre distinction dans l'E-glise; même après qu'il fut monté sur le Trône, il vouloit y être confondu dans la foule, quelque raison qu'on lui apportât au contraire, & il y pratiquoit avec les plus pauvres jus-qu'aux Exercices les plus humilians de pénitence. » Dans la Maison du » Seigneur, disoit-il, il ne doit » point y avoir d'inégalité entre » ceux, qui sont également ses » Créatures. Je sçai qu'il est de » l'ordre établi de Dieu même, » qu'il y ait de la subordination » parmi les Hommes, mais il me » paroît, qu'il faut excepter les » Temples, lorsqu'il s'agit des é-» gards que cette subordination » exige. Enfin partout ailleurs je » suis Roi, & je sçai me faire ren-» dre ce qui m'est dû en cette qua-» lité; mais dans la Maison de Je-» sus-Christ, où il habite corpo-» rellement, je ne suis que Chré-» tien, & tous mes Sujets sont mes » Freres & mes Egaux. » Le Pere Loüis de Gusman, un des Histo-riens du Japon, & qui avoit vû à Alcala le Pere Valla, lorsque ce Religieux passa par l'Espagne pour aller à Rome, nous assûre qu'on ne pouvoit l'entendre parler du Prince de Gotto, qu'on ne fût émû jus-qu'aux larmes.

De J. C. 1571. De Syn Mu. 2231.

§. VIII.

Mauvaise politique de Nobunanga. Il est attaqué par les Assassins du feu Empereur, & les défait. Valeur de Vatadono. Mort tragique de ce Seigneur. Douleur de Nobunanga, & des Chrétiens à cette nouvelle. Massacre des Bonzes de Jesan. Nouveaux progrès de la Religion dans le centre de l'Empire, par la protection de Nobunanga.

Tout paroissoit alors tranquile dans toutes les parties de l'Empire; Nobunanga après avoir établi son autorité dans la Capitale & dans les Provinces du Domaine Impérial, se tenoit assez paisible dans ses Châteaux, d'où il se contentoit de faire de tems en tems quelques excursions dans les lieux, où il jugeoit sa présence nécessaire. Il s'étoit emparé de tous les Etats des Assassins de l'Empereur, mais il leur avoit laissé de quoi subsister avec honneur. Il les méprisa sans doute un peu trop; ou plutôt, ne consultant que sa générosité naturelle, il ne fit pas assez réflexion, que rarement un Ennemi humilié se réconcilie sincerement; & que pour empêcher un Ambitieux de remuer, il

De J. C. 1571. — De Syn Mu. 2231.

faut absolument lui en ôter tous les moyens. Il porta même la sécurité jusqu'à ne pas veiller d'assez près sur les démarches de ces Princes, qui s'en étant apperçus, leverent sécretement une nombreuse Armée, en distribuerent une partie sur le chemin d'Anzuquiama à Méaco, & allerent attendre Nobunanga, qu'ils sçavoient être sur le point de partir de sa Capitale assez peu accompagné. Le Roi de Voary se mit effectivement en chemin; & les deux Princes, qui s'étoient postez dans un lieu avantageux tomberent sur lui, lorsqu'il y pensoit le moins. Leurs mesures étoient bien prises, mais ils avoient affaire à un Homme, qu'il étoit plus aisé de surprendre que de vaincre, & ils douterent trop peu du succès de leur Entreprise. Ils firent leur attaque sans beaucoup d'ordre, dans la pensée que le Roi feroit d'abord retraite du côté de Méaco, & qu'il seroit coupé par les Troupes, qui occupoient les passages, mais ils se tromperent.

Vatadono accompagnoit ce Prince; l'un & l'autre sans s'étonner du nombre de leurs Ennemis, mirent avec une admirable présence d'esprit leur Escorte en Bataille, & reçurent l'Ennemi de si bonne grace, que la Victoire ne balança presque point. Le Roi avoit la droite, & tout plia devant lui; Vatadono trouva plus de résistance à la gauche, mais elle ne servit, qu'à rehausser sa gloire. Il fit des actions de valeur, qu'on auroit peine à croire, & qui étonnerent Nobunanga même; aussi ce Prince lui présentant son sabre au sortir du Combat, déclara, que le succès de cette journée lui étoit uniquement dû; mais il étoit tout couvert de blessures, ce qui l'obligea de se faire transporter à sa Forteresse de Tacaçuqui.

Ses playes, quoique grandes & en grand nombre, ne se trouverent pourtant pas dangereuses; mais comme rien ne le pressoit de retourner à Méaco, ni à la suite de Nobunanga, il résolut de profiter du loisir, que lui donnoit sa convalescence, pour mettre ordre à ses affaires domestiques, & plus encore pour assûrer son salut éternel. Il en donna avis au Pere Froez, & le pria de le venir trouver, pour achever de l'instruire de nos Mysteres, & pour le disposer au Baptême. Le Missionnaire quitta tout, dès qu'il eut reçu la Lettre du Vice-Roi; mais comme il ne pouvoit pas s'absenter longtems de la Capitale, où il avoit plus d'occupation, qu'il n'en auroit fallu à dix Ouvriers, il laissa Laurent à Tacaçuqui, avec ordre de continuer à instruire le Vice-Roi. Il le visitoit lui-même de tems en tems, & il s'attendoit à le voir bientôt au nombre des Fideles, lorsqu'il eut la douleur de le voir enlevé du monde par un accident des plus tragiques.

Le Seigneur d'IQUENDA, Place voisine de Tacaçuqui, n'étoit pas en trop bonne intelligence avec Vatadono; & les Vassaux de l'un & de l'autre, étoient assez souvent aux mains. Pour arrêter ces désordres, & en prévenir les suites, le Vice-Roi avoit fait construire deux Forts sur la Frontiere de son Etat, y avoit mis des Garnisons capables de réprimer les courses, qu'on pourroit faire sur ses Terres, & en avoit donné le com-

De J. C. 1571. De Syn Mu. 2231.

mandement à Tacayama son Frere. Le Seigneur d'Iquenda prit cette précaution pour une déclaration de Guerre, fit sécretement des levées de Troupes, & alla brusquement attaquer le plus avancé des deux Forts. Tacayama, qui s'y étoit renfermé, se défendit avec toute la vigueur possible, & tua bien du monde aux Assiégeans; mais comme il manquoit de vivres, il fit avertir son Frere, que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit bientôt contraint de se rendre.

Vatadono reçut cette dépêche dans l'Eglise, où il assistoit au Sermon. Il sortit, & courut à l'heure même avec le peu de Soldats, qu'il put trouver sous sa main, après avoir donné ordre de faire monter à cheval tous ses Vassaux. Le Seigneur d'Iquenda averti de sa marche, laisse une partie de ses Troupes pour continuer le Siége, va avec le reste au-devant de Vatadono, lui dresse une Embuscade sur sa route, & se saisit d'un poste avantageux. Le Vice-Roi méprisa trop un Ennemi, dont il ne connoissoit pas toute la force; jusques-là, que dans l'impatience d'en venir aux mains avec lui, il laissa son Fils derriere avec un Corps de Troupes, qui l'avoit déja joint, & prit les devants avec deux cens hommes seulement. Il n'eut pas plutôt engagé l'action, que ceux des Ennemis, qui étoient en embuscade, se montrant tout à coup, il se vit enveloppé de toutes parts. Il ne perdit pourtant pas courage, & fit tout ce qu'on peut attendre d'un des plus braves Hommes du monde; mais enfin las de tuer, percé de plusieurs coups, perdant tout son sang, & presque réduit à lui seul, il tomba sur des monceaux d'Ennemis, sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort.

De J. C. 1571. De Syn Mu. 2231.

Nobunanga fut très-sensible à cette perte, mais la surprise & la douleur, où fut toute l'Eglise du Japon en apprenant une si triste nouvelle, ne se peuvent exprimer. L'irréparable perte qu'elle faisoit, & le danger, où elle se trouvoit, n'ayant plus d'appui contre tant de Persécuteurs acharnez à sa ruine, ne furent pas même ce qui fit couler les premieres larmes; on ne songea d'abord qu'à pleurer cet illustre Défunt. Le zele, l'amour, la piété, la reconnoissance empécherent qu'on ne pensât aux suites, que pouvoit avoir un si triste Evenement. Le Pere Froez surtout étoit inconsolable de ce que le Vice-Roi n'avoit pas reçu le Baptême: il se persuada néanmoins que Dieu, qui connoissoit la sincérité du cœur de ce fervent Prosélyte, lui auroit fait miséricorde, & n'auroit pas laissé sans récompense tant de vertus, & de si grands services rendus à la Religion; & il entra d'autant plus aisément dans la pensée d'un grand Docteur de l'Eglise, à l'occasion d'une mort aussi tragique d'un Empereur Catéchumene, qu'il trouvoit dans Vatadono tout ce qui avoit rassûré Saint Ambroise au sujet de VALENTINIEN II. Mais la Providence parut admirable, en ce que privant le Japon d'un aussi ferme soutien, elle le délivra de ses plus dangereux Ennemis par le massacre, qui se fit bientôt après des Bonzes de Jesan. Voici quelle en fut l'occasion.

J'ai déja remarqué que Jesan est le vrai nom d'une suite de Monta-

De J. C. 1571.

De Syn Mu. 2231.

gnes voisines de Méaco, dont il est souvent parlé dans les Relations Portugaises, sous le nom de FRENOXAMA, & qui étoit comme le principal Sanctuaire des Bonzes du Japon. Ces faux Prêtres avoient toujours favorisé le parti de Mioxindono, & de son Collegue; & Nobunanga étoit instruit, que dans le dernier armement, que ces deux Princes avoient fait contre lui, ils en avoient reçu de grands secours. Il étoit résolu de s'en venger; mais pour le faire plus sûrement, il crut devoir dissimuler quelque tems; il s'étoit retiré après sa Victoire, dans le Royaume de Mino; il s'y arrêta peu; & vers le commencement de l'Eté, il reprit la route de Méaco, il y resta jusqu'au mois de Septembre; & tandis qu'il paroissoit occupé de toute autre chose, il fit sourdement ses préparatifs. Il partit ensuite, comme pour retourner dans ses Etats; & lorsqu'on y pensoit le moins, il tourna tout court du côté de Jesan, qu'il avoit ordonné à ses Troupes d'investir de toutes parts.

Les Bonzes comprirent alors toute la grandeur du péril, qui les menaçoit, & virent bien qu'ils étoient perdus, s'ils ne venoient à bout de fléchir le Roi. Ils y employerent tout ce qu'ils avoient de crédit & de sçavoir faire : ils lui firent les offres du monde les plus avantageuses; ils engagerent même le Cubo-Sama & le Dairy à lui écrire en leur faveur, mais ce fut en vain; prieres, soumissions, présens, intercessions, rien ne put appaiser un Prince, qui haïssoit les Bonzes par passion, & par principe, qui sçavoit bien qu'il en étoit haï, & qui devoit s'attendre, qu'ils ne manqueroient aucune occasion de le faire périr, s'il ne les prévenoit. Il commença par brûler Sacomoto, petite Bourgade, dont j'ai parlé ailleurs, & d'où les Assiégez pouvoient l'incommoder. Il les serra ensuite de fort près; & malgré toute leur résistance, ses Troupes pénétrerent jusques dans les plus profondes Cavernes de Jesan, & massacrerent tout ce qu'ils y rencontrerent de ces Religieux idolâtres. Quelqu'un s'étant avisé de représenter à Nobunanga que ces Prêtres étoient les amis des Dieux; *si cela est vrai*, répondit-il, *le Ciel les défendra; mais si ce sont des Hypocrites, qui profanent la Sainteté de leur Ministere par leurs crimes, & abusent de la simplicité des Peuples, je viens venger les Dieux, qu'ils deshonorent.*

Le Pere Froez reprend plus haut le récit de cet événement, & y change quelques circonstances, quoiqu'absolument on puisse le concilier avec les autres Mémoires, que j'ai suivis. Il dit que dans une Guerre, que le Roi de Voary avoit euë contre le Bonze, qui s'étoit rendu Maître d'Ozaca, ceux de Jesan lui avoient refusé le passage sur leurs Terres, & avoient même fourni des vivres à son Ennemi; que ce Prince en représailles, avoit fait mettre en croix tout ce qu'il avoit pû avoir en sa puissance de ces Religieux idolâtres, & que la Guerre finie, il tourna ses Armes contre Jesan; que les Bonzes lui ayant offert une somme considérable d'argent pour l'appaiser, il la refusa; que ces faux Prêtres se voyant sans ressource, ils ne songerent qu'à vendre chérement leur vie, qu'ils se préparerent à une vigoureuse résistance, & qu'en effet

De J. C 1571. De Syn Mu. 2231. ils se défendirent longtems dans les défilez des Montagnes, & sur leurs Rochers; mais qu'enfin ils furent forcez; que tous furent passez sans miséricorde au fil de l'épée, & que tous leurs Monasteres furent brûlez. Ce fut le jour de Saint Michel de cette année 1571. que ces suppôts de Satan furent ainsi exterminez, comme si le Prince de la Milice Céleste, sous la protection duquel nous avons vû que l'Apôtre du Japon avoit mis cet Empire, eût voulu remporter une nouvelle Victoire sur l'Enfer le jour même, que l'Eglise a consacré en son honneur.

Peu de tems après, c'est-à-dire, vers la mi-Décembre, le Vice-Provincial arrivant à Sacai, apprit que tout le Pays étoit en Armes; que Mioxindono & Daxandono avoient levé une nouvelle Armée, pour venger, disoient-ils, la mort des Bonzes de Jesan, & que le Roi d'AVA s'étoit joint à eux; il crut, qu'il ne seroit pas hors de propos de faire une visite à ces Princes, & il commença par le Roi d'Ava. Il lui en fit demander la permission; ce Prince, qui étoit prêt de tenir un grand Conseil de Guerre, voulut bien remettre l'Assemblée à un autre tems, & fit dire que le Supérieur des Docteurs Etrangers seroit le bien venu. Sur cette réponse, le Pere l'alla trouver accompagné de Laurent, & la conversation roula toute sur la Religion Chrétienne. Laurent parla longtems, & avec son éloquence ordinaire; il fut écouté avec beaucoup d'attention; & quand il eut fini, le Roi avoüa que rien n'étoit plus conforme à la raison, que la Doctrine des Chrétiens, & qu'il entendroit toujours très-volontiers de pareils Discours.

De J. C. 1571. De Syn Mu. 2231. Le Pere Cabral alla ensuite rendre ses devoirs à Mioxindono; ce Prince, dont les principaux Officiers étoient Chrétiens, fit au Vice-Provincial le même accueil, qu'il avoit souvent fait au Pere Vilela, & il l'engagea à aller passer quelques jours à Imory; il retint même Laurent auprès de lui, & eut avec ce Religieux plusieurs conversations particulieres, dans lesquelles il lui proposa quantité de doutes sur plusieurs Articles de la Religion, & en particulier sur l'immortalité de nos ames: (c'étoit le point, où en revenoient toujours les Grands du Japon, avec les Ouvriers de l'Evangile;) enfin il lui assûra qu'aussitôt que la Guerre seroit finie, il le verroit volontiers, & l'entendroit avec plaisir discourir du Christianisme. Mais peu de jours après, Nobunanga s'étant approché avec une puissante Armée, Mioxindono & ses Alliez n'oserent l'attendre, & se trouverent fort heureux d'avoir pû échapper, sans avoir été attaquez dans leur retraite.

Je trouve néanmoins dans quelques Mémoires, qu'après la mort de Vatadono, ou du moins après sa retraite à Tacaçuqui, il y eut encore une action très-vive entre le Roi de Voary & les deux Meurtriers de l'Empereur; ces deux Princes, dit-on, apprenant que leur Ennemi se reposant sur sa Victoire, retournoit à Méaco, encore plus mal escorté, qu'il n'en étoit sorti, & que Vatadono n'étoit point avec lui, ramasserent les débris de leur Armée, & prirent en côtoyant toujours l'Armée Royale, la route de

De J. C. 1572.

De Syn Mu. 2232.

la Capitale, dans le dessein de le surprendre, ou de l'attaquer à l'avantage; mais Nobunanga, qui les découvrit d'abord par ses Espions, & pénétra leur dessein, résolut de les surprendre lui-même; & pour le faire plus sûrement, il se mit à marcher à petites journées, & en apparence avec cette sécurité, qu'inspire une grande Victoire. Cette feinte confiance eut son effet; les deux Chefs confédérez se persuaderent, qu'ils viendroient aisément à bout d'un Homme, qui leur paroissoit si peu sur ses gardes; ils commencerent à y être moins eux-mêmes, & à camper sans prendre presque aucune précaution. C'étoit où le Roi de Voary les vouloit amener; dès qu'il eut été averti qu'ils n'avoient plus, ni Coureurs, ni Garde avancée; il tomba la nuit sur leur Camp, qu'il avoit fait très-bien reconnoître, & y fit un grand carnage. Il y a pourtant bien de l'apparence que cette action se passa avant le massacre des Bonzes de Jesan. Ce qui est certain, c'est qu'après la retraite précipitée du Roi d'Ava, & de ses Alliez, Nobunanga, qui croyoit n'avoir plus rien à craindre de gens, qui n'avoient pas osé l'attendre dans un Camp, où ils avoient eu tout le loisir de se bien fortifier, donna de grandes marques de modération; jusques-là, qu'il laissa ses Ennemis joüir tranquillement d'une partie de leurs Etats. Nous verrons néanmoins bientôt un de ses Fils porter le nom de Roi d'Ava.

Pour revenir au Pere Cabral, ce Missionnaire, après avoir séjourné quelque tems à Méaco, où il trouva les Fidéles dans une ferveur, qui lui donna de grandes espérances pour l'avenir, en partit, pour la Forteresse de Tacaçuqui, où il vouloit faire des complimens de condoléance à la Veuve & au Fils de Vatadono. Comme il en approchoit, il rencontra Juste Ucondono, Fils de Tacayama, lequel venoit au-devant de lui, avec une nombreuse suite de Gentilshommes. Il paroît, que toute cette Famille étoit Chrétienne; car mes Mémoires ajoûtent, que le Vice-Provincial leur ayant marqué, qu'il ne doutoit point du salut de Vatadono, il les consola beaucoup. Il resta peu de tems dans cette Forteresse, & il retourna à Méaco, où plusieurs Seigneurs Chrétiens furent d'avis, qu'il demandât une Audience à l'Empereur.

Il suivit leur conseil; le Cubo-Sama le reçut fort bien, s'entretint deux heures avec lui, & lui dit de ne point s'inquiéter de tout ce qu'on pourroit entreprendre contre sa Religion, qu'il l'estimoit, & qu'il se feroit toujours un plaisir de la protéger. Ce Prince n'avoit point varié sur cet Article; mais son autorité ne s'étendoit pas fort loin, & les Missionnaires, après la mort de Vatadono, ne compterent plus que sur le Roi de Voary, qui étoit alors à Anzuquiama; aussi le Vice-Provincial ne crut-il pas devoir différer davantage à lui aller rendre ses devoirs. Le Pere Froez & Laurent, qui étoient fort connus de ce Prince, l'y accompagnerent, & à peine étoient-ils arrivez à Anzuquiama, que le Roi en ayant été averti, fit dire à des Ambassadeurs, & à d'autres Seigneurs, à qui il étoit sur le point de donner audience, d'attendre à un autre tems, & ordonna

De J. C. 1572. De Syn Mu 2272.

qu'on lui amenât sur le champ les Missionnaires, avec lesquels il vouloit manger ce jour-là.

Les Peres se rendirent aussitôt au Palais, & à peine avoient-ils salué le Prince, qu'il leur fit présenter des fruits; il eut ensuite avec eux une longue conversation en présence de plusieurs Grands; elle roula toute sur la Religion: & à la fin, Nobunanga se tournant vers les Seigneurs, *Voilà*, dit-il, *des Hommes tels que je les aime, droits, sinceres, & qui me disent des choses solides, au lieu que les Bonzes avec leurs Camis & leurs Fotoques, ne nous débitent que des Fables, & sont de vrais Hypocrites.* On vint alors l'avertir qu'on avoit servi, & il congédia toute la Cour, à l'exception d'un Seigneur de Méaco, que l'Empereur lui avoit envoyé depuis peu, pour lui faire un compliment, & des présens de sa part, & auquel il dit, qu'il le retenoit à dîner avec lui, pour faire compagnie aux Peres. Ce Seigneur étoit un des plus grands Ennemis qu'eût la Religion dans la Capitale; le Pere Froez pour profiter d'une occasion si favorable, lui dit qu'il espéroit que la bonté, dont le Roi usoit à leur égard, l'engageroit à ne les plus inquiéter desormais. Nobunanga comprit ce que le Pere vouloit dire, & ajoûta, que ce n'étoit pas assez, & qu'il comptoit bien, que ce Seigneur ne manqueroit dans la suite aucune occasion de leur faire du bien, puisqu'il lui en donnoit l'exemple; celui-ci le promit, & fit aux Peres de grandes excuses du passé.

Au sortir de table, le Roi dit au Pere Cabral, qu'il ne vouloit point qu'il partît d'Anzuquiama, sans avoir vû son Palais & sa Citadelle; il lui fit ensuite donner des Chevaux & une Escorte pour l'accompagner jusqu'à Méaco, & commanda expressément à Laurent de le faire avertir exactement de tout ce dont les Peres auroient besoin. Il les congédia enfin en leur donnant sa parole, qu'il leur feroit connoître en toute occasion, combien il les estimoit. Le Vice-Provincial en arrivant à Méaco, trouva qu'on ne parloit dans cette grande Ville, que de l'accueil, que lui avoit fait Nobunanga; & ce qui lui fit plus de plaisir, c'est que les Bonzes n'osant ouvrir la bouche pour se déclarer contre une Religion si puissamment protégée; rien ne s'opposa plus au progrès de l'Evangile, qui se répandit en peu de tems dans tous les Royaumes voisins.

De J. C. 1572. De Syn Mu 2232.

Celui, où les Missionnaires recueillirent des fruits plus abondans de leurs travaux, fut le Royaume de TAMBA, un des cinq, qui composent le TENSE; un Seigneur Chrétien nommé JEAN NAYTADONO, baptisé autrefois par le Pere Vilela, en possédoit la meilleure partie, dont il avoit été gratifié par le défunt Empereur, auquel il avoit rendu de très-grands services; & le nouveau Cubo-Sama avoit confirmé cette Donation. Il paroît même qu'il portoit le titre de Roi de Tamba; & la plûpart des Relations de ce tems-là ne manquent jamais de le lui donner. Ce Seigneur, qui avoit beaucoup de zele pour la Religion, & qui en donna jusqu'à la fin de grandes marques, ainsi que nous le verrons en plus d'un endroit de cette Histoire, crut l'occasion favorable, pour procurer à ses Sujets

De J. C. 1572.

De Syn Mu. 2232.

Sujets & à ses Vassaux, la connoissance de JESUS-CHRIST; il pria le Vice-Provincial de lui accorder un de ses Religieux pour les instruire; & le Pere lui ayant donné Laurent, il le mena lui-même dans ses Terres, où le zéle de ce Missionnaire ne trouva aucun obstacle à l'œuvre de Dieu. Le Pere Cabral y fit lui-même un voyage, & y baptisa plusieurs Personnes de considération. Il passa ensuite au Royaume d'INGA, dont je n'ai trouvé nulle part la situation, mais qui ne doit pas être éloigné de celui de Tamba; & il fut surpris d'y voir deux Eglises bâties, par les soins de deux Vieillards, qui n'étoient encore que Catéchumenes, & ausquels il conféra le Baptême.

Il eût été étonnant, que le Royaume de Voary ne se sentît point du bien inestimable, que la faveur de Nobunanga procuroit à tant d'autres Royaumes. Il ne fut pourtant pas possible pour lors d'y envoyer aucun Missionnaire, parce que le nombre en étoit toujours fort peu considérable; mais un fervent Chrétien, nommé CONSTANTIN, y suppléa. Il avoit dressé un Oratoire dans sa Maison, il y expliquoit les principaux Articles du Christianisme, & il s'y tenoit des Conférences sur les Points, qui avoient le plus de besoin de discussion. Les Infidéles y venoient en foule, & Constantin en baptisa un très-grand nombre. Il se chargeoit de toutes les autres Fonctions du Ministere Evangélique, dont il étoit capable, & il mérita d'être l'Apôtre de sa Patrie.

§. IX.

L'Empereur se broüille avec Nobunanga. Caractere de cet Empereur. La Guerre est déclarée. On se prépare à Méaco à y soutenir un Siége. Nobunanga dissipe deux grandes Armées par le seul bruit de sa marche. Il offre la paix à l'Empereur, qui la refuse. Prise de Méaco. Ce que devint l'Empereur. En quel tems Nobunanga prit le titre de CUBO-SAMA. *Il détruit une Université de Bonzes.*

IL y avoit longtems, que l'Empire du Japon n'avoit été aussi tranquile, qu'il le paroissoit alors. Nobunanga croyoit avoir assez bien établi sa Puissance, pour ne pas craindre, qu'on entreprît de l'ébranler; & pour ne point donner d'ombrage à l'Empereur, il se tenoit ordinairement dans ses Châteaux. Mais c'est un état bien violent, que celui d'un Souverain en tutelle sur son Trône. Il en avoit coûté bien des Combats, le plus pur sang de la Noblesse du Japon, & la désolation de ses plus belles Provinces, pour y réduire les Dairys. Tout fumoit encore après cinq ou six cent ans du feu des Guerres Civiles, que cette grande Révolution avoit allumé. Le Roi de Voary devoit bien s'attendre que la dégradation des Cubo-Samas n'auroit pas des suites moins funestes; aussi ne négligeoit-il rien pour se mettre en état de faire face aux Ennemis, qu'une pareille Entreprise pourroit lui susciter, & ses mesures se trouverent justes.

Le Monarque, sous le nom du-

De J. C. 1572.

De Syn Mu. 2232.

quel il gouvernoit souverainement l'Empire, étoit un Prince naturellement paisible, mais d'un génie borné; avec ce caractère on peut n'être pas susceptible d'ambition, mais on est souvent l'instrument de celle des autres; on devient ombrageux, défiant, délicat; & ce qui est encore plus dangereux, on est en butte aux mauvais conseils, & peu propre à en suivre de bons. C'est ce qui arriva au malheureux Cavadono, & ce qui précipita sa ruine de la maniere, que je vais le raconter en peu de mots; les Missionnaires, qui étoient sur les lieux, ne nous ayant point instruit de bien des circonstances d'une Guerre, dont ils se sont contentez de nous apprendre, qu'elle fut infiniment sanglante, & qu'elle retraça l'image de toutes les horreurs des dissensions précédentes.

Ce fut vers le commencement de l'année 1573. que Nobunanga eut le premier soupçon, qu'il se tramoit quelque chose contre lui à la Cour de l'Empereur. Il étoit déja mécontent de ce Prince, qui à la mort de Vatadono, avoit nommé, sans le consulter, un nouveau Vice-Roi, appellé VIEDONO; mais ce qui le choqua davantage; c'est que Viedono s'attacha dans l'exercice de sa Charge à prendre tout le contrepied de son Prédécesseur. Ces changemens ne manquent gueres d'occasionner des troubles, & de faire des Mécontens. Plusieurs personnes, qui se crurent lézées, s'adresserent à Nobunanga, pour en avoir justice; & le Roi fit ses plaintes avec assez de hauteur au Cubo-Sama. L'Empereur y répondit sur le même ton, & les Esprits parurent fort aigris de part & d'autre. Quelque tems après, Cavadono craignant que le Roi de Voary ne vînt lui enlever un Fils, dont l'Impératrice étoit accouchée depuis peu, & ne le fît enfermer dans quelqu'une de ses Forteresses, commença à se fortifier dans la Citadelle de Méaco, & y fit entrer quantité de vivres, & de munitions de Guerre. Nobunanga ne douta point que ces préparatifs ne fussent contre lui; il en écrivit à l'Empereur, & se plaignit en termes fort mesurez: il fit plus, car pour détruire entierement les soupçons, qu'il voyoit bien qu'on avoit inspirez contre lui à ce Prince, il lui envoya un de ses Fils en ôtage.

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

Le Conseil de l'Empereur fût d'avis, qu'il falloit envoyer le jeune Prince à son Pere, & prendre ouvertement les Armes. « Le Roi » de Voary, lui dit-on, se sent foi» ble, puisqu'il a baissé le ton: ne » lui donnez pas le tems de forti» fier son parti, & profitez de l'oc» casion, qui se présente de secoüer » un joug, que la nécessité des tems » vous a fait subir ». L'inconsidéré Monarque fit tout ce qu'on voulut, & déclara la Guerre à celui, qui seul la pouvoit faire pour lui. Il ne falloit plus, pour porter l'imprudence à son comble, que traiter avec Mioxindono & ses anciens Confédérez; ce fut par où l'on commença; on mit les Assassins de la Famille Impériale en état de se venger de Nobunanga, & de le faire repentir d'avoir sauvé l'Empereur, sans faire réflexion, que par-là on livroit ce malheureux Prince entre les mains de ses plus grands Ennemis, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de consommer

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

leur crime, quand on les auroit aidez à se défaire de celui, qui seul jusques-là les en avoit empêchez. On fit ensuite proclamer un Edit Impérial, qui portoit défense de recevoir chez soi aucun des Sujets du Roi de Voary, & il y eut ordre dans le même tems d'abattre le Palais de ce Prince, ce qui fut exécuté.

Après de telles démarches, on devoit bien s'attendre, que Nobunanga ne demeureroit pas tranquile, & l'on sçut en effet bientôt, qu'il armoit puissamment. Comme il y avoit toute apparence, que ce seroit à Méaco, qu'il porteroit d'abord ses Armes, cette grande Ville fut en un moment remplie de trouble & de confusion, & chacun songea à mettre en sûreté sa Femme, ses Enfans, & ses Trésors. Le P. Froez reçut alors des Lettres de Xicaidono Gouverneur d'Imory, & Seigneur de Canga, qui lui offroit une retraite pour lui, & pour tous ses Confreres dans son Isle. Naytadono, Roi de Tamba, & Juste Ucondono, dont le Pere venoit d'hériter des Etats de Vatadono par la mort du Fils de ce Seigneur, lui firent les mêmes offres; mais il répondit à tous, qu'il ne pouvoit se résoudre à abandonner les Chrétiens dans un tems aussi critique; & d'ailleurs, qu'on n'avoit encore aucun avis certain de la marche de Nobunanga.

Au bout de quelques jours, on vit arriver dans la Capitale le Roi de Tamba, avec deux mille hommes de Troupes choisies, dont toutes les Bannieres avoient de fort belles Croix. Le Prince lui-même portoit sur son Casque un grand Nom de Jesus d'or; il alla sur le champ se mettre en bataille à la vûë du Palais, & l'Empereur fut si charmé de voir cette Troupe, qui étoit en effet fort belle, qu'il augmenta les revenus du Roi. Le lendemain le Vice-Roi alla pour faire prêter à ce Prince le Serment ordinaire, & lui en présenta la formule. Naytadono lui répondit, qu'elle ne lui convenoit pas, qu'il étoit Chrétien, qu'il jureroit suivant les Loix du Christianisme, & donneroit ses deux Freres en ôtage. L'Affaire fut portée à l'Empereur, qui déclara qu'il se contentoit de la parole du Roi de Tamba. Sur le soir ce Prince se rendit à l'Eglise, pour y faire sa priere avec tous ceux de ses Gens, qui étoient Chrétiens; & le jour suivant, il se confessa, & communia avec une piété, qui édifia infiniment toute la Ville.

Cependant Méaco, quoique rempli de Gens armez pour la défense de ses Murs & de son Monarque, n'étoit rassûré qu'à demi, lorsqu'on y apprit que Nobunanga étoit en marche avec une Armée de cinquante mille hommes, & avoit pris la route de cette Capitale; mais que le Roi d'Imory & le Prince de Nara l'attendoient au passage avec des forces, qui n'étoient point inférieures aux siennes, & que XINGUEN, Roi de SANOQUI, tenoit la Campagne avec une Armée de Négores. Ce Prince avoit été Bonze; & pour monter sur le Trône, il en avoit chassé son Pere, & tenoit son Frere aîné dans les fers. La cause, ou le prétexte de son armement, étoit de venger les Bonzes massacrez à Jesan, & de rétablir ce Sanctuaire dans sa premiere splendeur. Il se croyoit in-

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

vincible à la tête de ses braves Négores, & il envoya au Roi de Voary un Cartel, où il se qualifioit de ROI SOUVERAIN DES BONZES DU JAPON, ARMÉ POUR VENGER LES DIEUX ET LEURS MINISTRES. Nobunanga répondit, qu'il acceptoit le Cartel; qu'il ne tiendroit qu'au Roi, qu'ils ne se mesurassent bientôt, & qu'il feroit plus de la moitié du chemin; il marquoit dans sa Lettre, QU'IL ÉTOIT LE MARTEAU DOMPTANT LES DIABLES, ET DÉTRUISANT LES SECTES EXTRAVAGANTES DU JAPON. Il continua ensuite de marcher, mais Xinguen ne l'attendit point & disparut. Mioxindono & Daxandono ne l'eurent pas plûtôt appris, qu'ils en firent de même; & le Roi victorieux, sans avoir tiré l'épée, parut à la vûë de Méaco dans le tems qu'on s'y flattoit encore, qu'il n'oseroit entreprendre de forcer les passages.

Ce fut le propre jour de l'Ascension, que dès le grand matin on sonna le Tocsin à la Citadelle. Le Roi s'étoit avancé jusqu'à une demie lieuë de la Ville, avec un détachement de cinq ou six mille hommes; le reste de l'Armée suivoit sous les ordres de XIBATADONO son Capitaine général. Ce fut alors, qu'il apprit que son Palais avoit été renversé: il en fut outré, mais il sçut se modérer, & envoya sur le champ publier dans son Armée une défense, sous peine de la vie, à quiconque d'entrer dans la Ville. Il envoya ensuite offrir la paix à l'Empereur, le pria de se souvenir, que s'il étoit sur le Trône, il lui en avoit l'obligation, & qu'au reste, il étoit en état de le perdre; ses offres furent rejettées, & l'on assûre, qu'il en versa des larmes. Si elles furent sinceres, elles marquoient une ame bien généreuse; ce qui est certain, c'est qu'il resta quatre jours entiers sans faire aucun acte d'hostilité, & que cette modération lui fit bien de l'honneur dans tout l'Empire.

Ce terme expiré, il détacha sept ou huit mille hommes, avec ordre de désoler & de brûler tout le Pays à quatre lieuës aux environs de la Ville: cela fut exécuté, & l'on ne peut dire le nombre de Bourgs, de Villages, de Maisons de plaisance, de Monasteres, & de Temples, qui furent réduits en cendres en un seul jour. Cela fait, il envoya une seconde fois offrir un accommodement au Cubo-Sama; on eût dit que c'étoit un Pere, qui forcé de punir un Fils ingrat, cherche tous les moyens de l'obliger à recourir à sa clémence, & craint d'appésantir trop son bras en le frappant. Il crut que, si sa présence à la tête d'une Armee, devant laquelle cent mille hommes n'avoient osé tenir, ne suffisoit pas pour lui faire ouvrir les yeux, il prendroit des sentimens plus raisonnables en voyant tous les environs de sa Capitale en feu. Il fut encore trompé, Cavadono vit cette désolation, sans en être émû: peut-être comptoit-il encore sur quelque diversion puissante de ses Alliez; ou de la part du Roi de Sanoqui & des Négores, qui étoient dans le Royaume d'Omi; quoiqu'il en soit, il ne voulut rien écouter.

Mais les Habitans de Méaco jugerent à propos de prévenir l'orage, & firent offrir à Nobunanga une somme considérable, pour être garantis du pillage. La basse Ville, où il n'y avoit que du Peuple, &

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

dont les Députez parlerent à ce Prince avec un air de soumission, qui convenoit à la situation, où ils se trouvoient, obtint ce qu'elle demandoit; la haute Ville, où étoient les Seigneurs & les plus riches Marchands, ne s'y prit pas tout-à-fait de la même maniere, & ses offres furent rejettées; après quoi le quatorziéme de Mai, (a) le Roi rassembla ses Troupes, les mit en bataille, entra dans Méaco, dont les portes lui furent ouvertes, traversa la basse Ville, sans toucher à une seule Maison, comme il s'y étoit engagé, força la haute l'épée à la main, la fit piller & brûler, & se présenta devant la Citadelle.

L'Empereur alors voulut parler de paix, mais il n'étoit plus tems. La consternation étoit extrême parmi ses Troupes; & la maniere, dont le haut Méaco, malgré ses retranchemens & sa nombreuse Garnison, venoit d'être emporté, avoit glacé les plus fermes courages. La patience du Roi étoit poussée à bout; il fallut donc se soumettre, & recevoir la Loi. Nobunanga avoit eu dessein de mettre sur le Trône Impérial le second Fils du Dairy, mais il se ravisa: il ne put se résoudre à détruire son propre Ouvrage, en réduisant à la condition de simple Particulier un Prince, qu'il avoit couronné de sa main, & la vûë du malheureux Cubo-Sama, dont tout le crime étoit d'être le plus imbécile des hommes, le toucha. Il ne voulut donc point le détrôner, mais il ne lui laissa que le titre d'Empereur; ainsi le Japon vit en même tems deux ombres de Souverain, & l'Empire reconnut pour son Maître un Roi particulier, mais plus puissant par ses Conquêtes, que ne l'avoit été aucun Cubo-Sama avant lui.

On n'a pas eu soin de nous apprendre en quel tems, ni à quelle occasion il prit enfin le titre de Cubo-Sama; il n'est pas même certain, qu'il l'ait jamais pris: Kœmpfer le met cependant dans la Liste des Empereurs du Japon, & lui donne dix ans de regne. Suivant ce compte, il faut qu'il ait commencé de régner souverainement en 1572. ou au plus tard, en 1573. qui est le tems, dont nous parlons. Il lui donne pour Prédécesseur immédiat, un Josi Aki, lequel selon lui, fut cinq ans sur le Trône Impérial; & à celui-ci, Josi Tira, ou Josi Taira son Pere, & Fils de Josi Tir, & ne lui fait porter le Sceptre que quatre ans. Or Josi Tir ne sçauroit être, que le malheureux Cubo-Sama, à qui Mioxindono & Daxandono firent perdre la Couronne & la vie. L'Auteur Allemand dit que ce Prince se fendit le ventre, & place sa mort à peu près dans le tems, où arriva la funeste catastrophe, dont nous avons parlé. Son Successeur n'étoit pas son Fils, mais son Frere, ainsi que nous l'avons vû, & les Mémoires, que nous avons suivis en cela, ne peuvent être contestez, ayant pour Auteurs plusieurs Personnes dignes de foi, qui furent témoins oculaires de tout ce qui se passa alors au Japon. Ce Prince ne monta pas sur le Trô-

(a) Ou le vingt-quatriéme; les Relations disent le quatriéme, mais il faut qu'il y ait erreur dans le Chiffre, puisque Nobunanga n'avoit paru pour la premiere fois à la vûë de Méaco, que le jour de l'Ascension.

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

ne aussitôt après la mort tragique de son Frere, & Kœmpfer dit, qu'en effet, il y eut un interregne de deux ou trois ans, ce qui peut fort bien s'accorder avec l'Histoire, en supposant que Cavadono Voyacata, ou Josi Tira, ne reçut du Dairy le titre de Général de la Couronne, ou de Cubo-Sama, que quelques années après son Entrée à Méaco. Mais s'il est vrai qu'après quatre ans de regne il eut pour Successeur Josi Aki son Fils, il faut nécessairement que l'Empereur déposé par Nobunanga, n'ait pas été le même Prince, qui avoit été mis sur le Trône par le Roi de Voary, à moins qu'on ne dise, qu'il avoit associé son Fils à l'Empire, & que ce fut toujours lui, qui parut dans cette Guerre; c'est le seul moyen de concilier tous les sentimens.

Quoiqu'il en soit, Nobunanga, que nous traiterons désormais d'Empereur, parce que toutes nos Relations l'appellent ainsi, & qu'il fut véritablement le Maître de l'Empire depuis le tems, dont nous parlons, jusqu'à sa mort; Nobunanga, dis-je, ne resta à Méaco après sa victoire, qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour y bâtir un nouveau Palais, & pour y tracer le Plan d'une nouvelle Forteresse, où il laissa, aussi bien que dans la Ville une Garnison capable de contenir dans le devoir tous ceux, que son absence pouvoit tenter de remuer; il partit ensuite pour Anzuquiama, sans avoir voulu rendre une visite au Cubo-Sama.

Il apprit sur sa route, qu'un Avanturier, banni de son Pays, étoit entré avec une troupe de Brigands dans le Royaume de Voary pendant son expédition de Méaco, en avoit enlevé une grande quantité de ris, & l'avoit mis en dépôt dans un lieu nommé Facusin, où il y avoit une Université de Bonzes, & qui se trouvoit sur le chemin d'Anzuquiama à Méaco. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toute la haine de l'Empereur contre ces Prêtres idolâtres : il brûla Facusin, & n'y laissa pas une Maison sur pied. Il s'étoit encore fait justice, avant que de partir de la Capitale, d'un Bonze célebre dans tout l'Empire, pour son sçavoir & pour son Eloquence. Il avoit sçu que ce Docteur, tandis qu'on se disposoit dans la Ville à y soutenir un Siége, étant monté en Chaire, avoit osé prêcher contre lui, & dire, qu'il avoit porté la tyrannie à son comble, & que le Ciel ne tarderoit pas à le punir. Il fit chercher cet insolent Prédicateur, & l'ayant trouvé, il lui fit couper la tête, sans vouloir écouter, ni le Dairy, ni le Cubo-Sama, qui firent les dernieres instances pour obtenir sa grace. Les autres Bonzes ne laisserent pas de publier, que les Dieux tireroient incessamment une terrible vengeance de tant de Temples & de Monasteres ruinez, & de leurs Ministres égorgez par ce Prince, & ils avoient persuadé un grand nombre de personnes; mais la constante prospérité, dont on vit que ces prétendus sacriléges étoient suivis, désabusa tout le monde.

§. X.

Disgrace du Roi de Tamba. Histoire d'un Aveugle sçavant, nommé TOBIE. *Zéle de plusieurs Chrétiens des deux sexes. Ligue contre le Prince d'Omura. Sa Victoire. Il entreprend la conversion de tous ses Sujets, & il en vient heureusement à bout. Ce qui se passa à ce sujet dans la Ville de* CORI.

De J.C. 1573.

De Syn Mu 2233.

SUr la fin de ces troubles, les Chrétiens avoient obligé le Pere Froez de sortir de Méaco ; & comme tout le Pays étoit rempli de Soldats, le Missionnaire courut de fort grands risques. Quant au Roi de Tamba, il ne paroît point que le Roi de Voary lui ait sçû mauvais gré pour lors d'avoir servi l'Empereur, dont il étoit Vassal ; mais il est certain que dans la suite il perdit ses Etats, apparemment lorsque Nobunanga se saisit de la Tense, dont ils faisoient partie ; & qu'il demeura toujours attaché à la personne de son ancien Maître, auquel il rendit encore un grand service peu de tems après le départ de Nobunanga ; car ayant appris que ce Prince, qui craignoit toujours que le Vainqueur ne le fît enfermer avec son Fils dans quelque Citadelle, avoit pris la résolution de sortir de Méaco, pour se jetter dans une Forteresse, qu'il estimoit imprenable, il l'alla trouver, & lui représenta si vivement l'irrégularité de cette démarche, & le danger, où il alloit se précipiter sans ressource, qu'il le fit changer de dessein ; de quoi ce Prince lui sçut dans la suite un très-bon gré.

Pour ce qui est de la Religion Chrétienne, comme on sçavoit que le nouvel Empereur la favorisoit ouvertement, elle ne souffrit point pendant les troubles ; & la tranquillité, que les Victoires de ce Monarque avoient établie dans l'Empire, lui fut extrêmement avantageuse. Le Pere Cabral en profita pour visiter les Provinces, où les Fideles étoient sans Pasteurs, & il y rencontra partout de grands sujets de consolation. Quoique depuis dix ans aucun Missionnaire n'eût paru à Facata, le Vice-Provincial y trouva une fort belle Eglise, & des Chrétiens en grand nombre. De-là, il passa dans le Naugato, où la Chrétienté d'Amanguchi, qui avoit été comme la Mere de toutes les autres, gémissoit sous la tyrannie de Morindono. Depuis près de vingt ans, que ce Prince avoit usurpé le Royaume, aucun Ouvrier Evangélique n'avoit eu la liberté d'y entrer, ou du moins de s'y établir. D'ailleurs, Morindono, qui ne connoissoit point d'autre Dieu que son Epée, avoit été longtems occupé à bien affermir sa domination. Il n'avoit ensuite songé qu'à porter la Guerre chez ses voisins, de sorte que ses Etats n'avoient jamais joüi de ce calme si nécessaire, pour disposer les Esprits à la connoissance de la vérité. Enfin très-peu des anciens Chrétiens avoient échappé aux furieux carnages, par lesquels ce Conquérant s'étoit frayé un chemin au Trône. Il ne laissoit pourtant pas

De J. C. 1573. De Syn Mu. 2233.

d'y avoir encore dans Amangu-chi, & aux environs, un petit nombre de Fidéles, qui s'assembloient régulierement chez un d'entr'eux.

Le principal instrument, dont le Ciel s'étoit servi pour conserver ce petit nombre d'Elus, étoit un de ces Aveugles sçavans, dont j'ai parlé dans le Livre Préliminaire de cette Histoire. Les autres firent bien voir, que dans la main de Dieu tout instrument est propre pour l'exécution de ses plus grands desseins. L'Aveugle se nommoit Tobie, & avoit été baptisé par saint François Xavier. Le Saint-Esprit, qui avoit rencontré dans cet Homme des dispositions admirables à la Sainteté, l'avoit comblé de ses dons les plus précieux, & lui avoit surtout inspiré un zele admirable pour le salut des ames. Il étoit d'ailleurs dans une grande réputation de Doctrine; personne ne sçavoit aussi bien que lui l'Histoire ancienne du Japon, & n'en parloit d'une maniere plus agréable; mais après que par les charmes de sa conversation il s'étoit concilié les Esprits, il faisoit tomber le discours sur Jesus-Christ, & sur les plus sublimes Mysteres de notre sainte Religion, & il s'exprimoit sur cela, d'une maniere, qui enchantoit. On prenoit souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les Bonzes; mais comme ceux-ci ne sortoient jamais à leur honneur de ces Combats, ils chercherent longtems une occasion de se délivrer d'un si redoutable Adversaire.

Après bien d'inutiles tentatives, ils crurent que le meilleur moyen d'y réüssir, étoit de lui faire entrer un Démon dans le corps. Quelques Bonzes Sorciers l'entreprirent, & pour empêcher qu'il ne se doutât de rien, & qu'il ne prît ses précautions, ils le défierent à une dispute réglée. Tobie accepta avec joye le défi. L'Assemblée fut nombreuse; & tandis que les uns cherchoient à l'amuser, en lui proposant plusieurs questions captieuses, les autres firent leurs enchantemens. Tobie s'en apperçut, & ne s'en étonna point. Les Magiciens surpris que le Diable ne vînt point, commencerent à crier, & à se débattre, comme si eux-mémes eussent été possédez: alors le généreux Chrétien avec un ris mocqueur, leur dit, comme autrefois le Prophéte Elie aux Prêtres de Baal, de parler plus haut, parce que l'Esprit infernal ne les entendoit point; » mais, ajoûta-t-il, vous » avez beau faire, quand vous évo- » queriez toutes les Puissances des » ténebres, il ne me faut qu'un Si- » gne de Croix pour les mettre en » fuite; & sçachez que dans un » besoin, un Chrétien a pour sa » Garde plus d'Anges, que vous & » tous vos semblables ne pourriez » lui opposer de Démons.

Les Bonzes sans se rebuter, redoublerent leurs prestiges: enfin, dit-on, les Diables parurent; mais laissant là Tobie, qui les attendoit de pied ferme, ils se tournerent contre les Enchanteurs avec des visages si terribles, & se mirent tellement en devoir de les maltraiter, que les pauvres Bonzes tout tremblans de peur, se jetterent demi morts aux pieds de Tobie, lui embrasserent les genoux, & le conjurerent de faire sur eux le Signe de la Croix. » Ce n'est pas assez, dit alors le » Chrétien, de reconnoître la vertu » de la Croix, il faut changer de conduite

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

» conduite & de profession, il faut » adorer ce Signe salutaire, dont » vous êtes obligez de confesser le » pouvoir. Les Bonzes promirent tout, & Tobie sans faire autre chose, que ce qu'on lui demandoit, & menacer les Démons, les fit disparoître dans le moment. Au reste, sans vouloir garantir ce fait, qui n'a rien que de fort croyable dans les principes de notre Religion, je me contente de le rapporter tel, que je le trouve dans mes Mémoires; j'ajoûte seulement, que ceux, qui ont écrit ces Mémoires, & le saint Homme, de qui ils l'ont appris, n'étoient point des Esprits foibles, & en sçavoient bien autant que ceux, qui pourront le regarder, comme un conte fait à plaisir, & qui cependant ne pourront gueres y opposer qu'une incrédulité, dont ils seroient fort embarassez à apporter une raison bien solide.

Une autre personne, qui ne contribuoit gueres moins, que le saint & sçavant Tobie, à faire connoître & estimer la Religion Chrétienne dans ce Royaume, étoit une femme fort âgée appellée MARIE, qui avoit aussi reçu le Baptême de la main de l'Apôtre des Indes. Cette femme voyant que le Saint & son Compagnon ne vivoient que d'aumônes, étoient vêtus pauvrement, menoient une vie extrêmement dure, & faisoient beaucoup de cas des Pauvres, conçut, malgré les préjugez de sa Nation, qu'il y avoit quelque chose de grand dans la Pauvreté Evangelique, elle se sentit aussitôt inspirée de l'embrasser, vendit tous ses biens, qui étoient considérables, en distribua l'argent aux plus nécessiteux, & se réduisit à la plus extrême indigence. Dieu ne laissa pas sans récompense une vertu si pure, il versa sur cette femme toutes les richesses de sa grace, & la généreuse Chrétienne convenoit qu'elle avoit déja reçu le centuple de ce qu'elle avoit consacré au Seigneur. Dès qu'elle sçut que le Pere Cabral étoit arrivé à Amanguchi, elle fit onze lieuës à pied, quoique l'âge l'eût fort affoiblie, pour avoir la consolation de participer aux Sacremens de l'Eglise, dont elle étoit privée depuis si longtems, & pour entendre prêcher un jeune Jesuite Japonnois, qui accompagnoit le Vice-Provincial. Elle fut si transportée des discours de ce Missionnaire, qui étoit en effet très-éloquent, qu'étant retournée dans le lieu de sa résidence, tout le monde étoit surpris de l'entendre parler elle-même des véritez éternelles. Quelques Bonzes l'allerenr voir par pure curiosité, & en revinrent tellement changez, que le Pere Cabral en baptisa quatre, avant que de partir d'Amanguchi. Ce n'étoit pas au reste les premieres conversions, qu'elle eût faites; elle avoit dans sa simplicité une maniere de traiter avec les Infidéles, qui jointe à cette sainteté de vie, qui donne tant d'efficace aux paroles, lui avoit fait enlever bien des ames à Satan.

Une autre femme nommée CATHERINE, âgée de quatre-vingt ans, baptisée encore par le même Apôtre, rendit aussi visite aux Missionnaires, à qui on avoit raconté des choses merveilleuses de cette bonne Chrétienne. Ils trouverent qu'on ne leur avoit rien dit de trop, & le Pere Cabral avoüa que cette femme lui avoit causé bien de la confusion: elle ne parloit que de Dieu, & elle

De J. C. 1573.

De Syn Mu. 2233.

en parloit d'une maniere ravissante ; aussi avoit-elle gagné à Jesus-Christ plus de cent cinquante personnes. L'Homme Apostolique, qui de ses travaux & de ses discours n'avoit gueres tiré d'autre fruit, que des loüanges stériles, eut bien de quoi s'humilier devant Dieu, en apprenant qu'une femme ignorante avoit beaucoup plus fait pour le salut des ames, que lui & son Compagnon, avec toute leur science & toute leur éloquence.

Il baptisa néanmoins avant son départ d'Amanguchi un Homme de qualité, mais à la conversion duquel il n'avoit eu aucune part. Ce Gentilhomme s'étoit trouvé plusieurs fois avec un pauvre Chrétien nommé MATHIEU, qui gagnoit sa vie à vendre des Peignes, des Aiguilles, & autres semblables bagatelles. Ce bon homme ne manquoit jamais en vendant sa Marchandise de parler de l'excellence de la Religion Chrétienne, & le Gentilhomme en fut tellement frappé un jour, qu'il résolut d'embrasser le Christianisme. De retour chez lui, il commença par jetter toutes ses Idoles au feu ; ses Domestiques s'imaginerent qu'il avoit perdu l'esprit, mais il leur parla de maniere à les détromper ; cette action fit du bruit, & les Bonzes dénoncerent le Prosélyte au Tono, dont il relevoit. Il fut cité devant ce Seigneur, lui avoüa qu'il avoit brûlé ses Idoles, ayant reconnu que ce n'étoit que de vains simulachres : il ajoûta qu'il vouloit être Chrétien, & qu'il n'adoreroit jamais d'autre Dieu, que celui, qui de rien a créé le Ciel & la Terre. Il s'attendoit que le Tono vengeroit sur lui ses prétenduës Divinitez, mais ce Seigneur le renvoya en lui disant, qu'il pouvoit être Chrétien, s'il le vouloit, pourvû qu'il lui gardât la fidélité, qu'il lui devoit. Il sçut quelque tems après, que le Supérieur des Missionnaires étoit à Amanguchi, & il courut aussitôt lui demander le Baptême. De retour chez lui, il eut le bonheur de convertir un autre Gentilhomme de ses Voisins.

D'Amanguchi le Pere Cabral passa à Omura, où il venoit d'apprendre que Sumitanda avoit depuis peu couru un nouveau risque de perdre la Couronne & la vie. Ce Prince avoit un voisin, qui étoit Seigneur d'ISAFAY, & Frere de la Princesse sa femme. Il étoit Idolâtre zélé, & faisoit depuis longtems tous ses efforts, pour ramener son Beau-Frere & sa Sœur au culte des Idoles ; n'en ayant pû venir à bout, & espérant peut-être d'agrandir son Etat aux dépens de Sumitanda, il se ligua secretement avec FISCIU Roi de Firando, qui étoit apparemment le Fils & le Successeur de Taqua Nombo, & quelques autres Princes, ennemis de la Religion Chrétienne. On prétend même que le Roi d'Arima fut du nombre des Confédérez contre son propre Frere, avec qui jusques-là il avoit été très-uni.

La Ligue signée, les Alliez ne se croyant pas encore assez forts pour venir à bout d'un Prince accoutumé à passer sur le ventre aux plus grosses Armées avec une poignée de Soldats, s'assûrerent de quelques-uns de ses Vassaux, qui tenoient d'assez bonnes Places, & les engagerent à recevoir des Troupes ; & tout cela fut tramé avec tant de secret, que Sumitanda n'en eut pas le moindre vent. Dès que toutes les

De J. C. 1573.
De Syn Mu. 2233.

mesures furent prises, le Seigneur d'Isafay s'approcha pendant la nuit d'Omura, dont quelques Bonzes lui ouvrirent les Portes, & il s'en rendit sans peine le maître. Le Prince étoit à une demie lieuë de là dans une Forteresse nommée CAGI; il fut averti vers le minuit de ce qui se passoit dans sa Capitale, & que l'Ennemi se disposoit à venir à lui. Il n'avoit auprès de sa Personne que douze Gentilshommes, & la Princesse avoit avec elle une bonne partie de sa Maison; mais c'étoit des femmes, & quelle apparence de pouvoir soutenir avec si peu de monde les efforts d'une Armée entiere? D'autre part, où se retirer, & sur qui compter dans une Révolution si subite? L'embarras étoit égal des deux côtez, & pour le coup Sumitanda se crut perdu.

Il envoya chercher un Missionnaire, qui étant venu sur le champ, le Prince l'embrassa, & lui dit, *je suis fort aise de mourir pour la cause de Dieu; car je suis bien sûr que ma Religion est l'unique motif de ce soulevement.* Le jour venu, il monta au Donjon de la Forteresse, pour voir ce qui se passoit à Omura; & comme il eut apperçu qu'on avoit mis le feu à l'Eglise des Chrétiens, *nous vaincrons*, s'écria-t-il aussitôt, *nos Ennemis font la guerre à Dieu.* En effet il ne tarda pas à recevoir du renfort. Tout ce qu'il y avoit de Chrétiens à Omura, sçachant le danger, où étoit leur Prince, s'étoient d'abord mis en devoir de l'aller secourir; le Prince d'Isafay leur avoit fait couper le chemin; mais trente des plus braves forcerent un Quartier, & gagnerent la Forteresse.

A peine y étoient-ils entrez, que l'Ennemi parut en ordre de Bataille, & se disposa à tenter un assaut. Sumitanda plein de confiance au Seigneur, donna ses ordres partout, fit prendre des Lances aux Dames de la Reine, afin qu'on ne s'apperçût pas du petit nombre de ses Soldats, confia la garde de quelques endroits foibles aux douze Hommes, qu'il avoit eus d'abord avec lui, & avec les trente, qui lui étoient venus d'Omura, il s'approcha de la porte pour agir selon les besoins. La Forteresse étoit bâtie au bord de la Mer, sur des Rochers environnez de précipices, & l'on y entroit du côté de la Ville par un chemin assez large, qui avoit à droite & à gauche des parapets à hauteur d'appui. Le Général Ennemi s'engagea dans ce chemin, où huit Hommes pouvoient tenir de front: Sumitanda le laissa avancer jusqu'à la Porte, qui fut ouverte dans le moment, & tandis que les femmes chantoient des Pseaumes & des Cantiques, il fondit brusquement sur les premiers rangs en invoquant tout haut les sacrez Noms de JESUS & de MARIE, leur tua au moins soixante hommes sans perdre aucun des siens, & mena le reste battant jusqu'au-delà du chemin.

Le Seigneur d'Isafay ne laissoit pas de se rallier, & il n'étoit pas au pouvoir du Prince de l'en empêcher; mais les Habitans d'Omura l'ayant pris en queuë, il en passa encore plus de quatre cent jusqu'à la Forteresse. Quelques-uns des Vassaux de Sumitanda le joignirent peu de tems après avec ce qu'ils purent ramasser de Soldats, en sorte qu'il se trouva avoir deux mille hommes, sur lesquels il pouvoit compter. C'étoit

encore bien peu de chose, eu égard à l'Armée, qu'il avoit en tête; il ne laissa pas de faire une sortie générale, qui lui réüssit de telle sorte, que l'Ennemi s'étant mis à fuir de tous côtez, il rentra dans sa Capitale sans aucune résistance, après avoir fait un grand butin dans leur Camp, qu'ils avoient abandonné.

Il n'y resta pourtant pas longtems, prévoyant bien que l'Armée Ennemie, qu'il avoit plutôt dissipée, que détruite, seroit bientôt rassemblée; & ne jugeant pas qu'il fût de la prudence de s'enfermer dans une Place, qui n'avoit point de défense, il retourna à sa Forteresse, qu'il eut soin de bien fournir de munitions & de vivres, & où il fit entrer une Garnison convenable. Peu de tems après le Seigneur d'Isafay reparut avec son Armée, & la Flotte de Firando s'approcha de la Côte, dans le dessein de faire une descente; mais une horrible tempête, qui s'éleva tout à coup, fit périr une partie des Vaisseaux, & dissipa le reste; ce qui jetta une telle frayeur dans l'Armée de terre, que chacun commença à fuir de son côté. Le Prince d'Omura, qui s'en apperçut d'abord, en profita; il fondit sur ces Troupes errantes & fugitives, en fit un grand carnage, tua de sa main le Lieutenant du Général, fit Prisonnier un de ses principaux Officiers, qui étoit son Sujet, & lui fit couper la tête.

Le Seigneur d'Isafay lui-même fut longtems sans paroître; il avoit eu bien de la peine à se sauver, & l'on asûre qu'il fut quelques jours à courir de côté & d'autre, sans sçavoir où il alloit; la peur l'ayant saisi à un point, qu'il étoit tout hors de lui-même: enfin il se déguisa & gagna ses Châteaux, où il ne se crut pas encore trop en sûreté. En effet Sumitanda, après avoir remis l'ordre dans Omura, porta la guerre chez ses Ennemis, leur enleva plusieurs Places considérables, fit partout un incroyable butin, & retourna dans sa Capitale, après avoir considérablement accru son Domaine, & répandu fort loin la réputation de ses Armes. Les Infidéles firent de sérieuses réflexions sur le succès inespéré de cette guerre; mais rien ne les frappa davantage, que ce qui arriva à un Bonze, lequel en avoit été le principal auteur, & qui avoit ouvert aux Troupes d'Isafay les portes d'Omura; car ce Rébelle étant allé ensuite à l'Eglise des Chrétiens, apparemment pour y mettre le feu, comme il eut apperçu un Surplis dans la Sacristie, il le mit par dessus ses habits, & parut en cet équipage à la porte de l'Eglise, faisant mille bouffonneries pour contrefaire nos Cérémonies saintes; comme il étoit presque nuit, un Soldat, qui le découvrit le premier, le prit pour un Missionnaire, tira dessus, & le tua.

Tant de marques sensibles d'une protection particuliere du Ciel enflammerent tellement le zele de Sumitanda, que dès lors il entreprit de bannir entierement l'Idolâtrie des terres de son obéïssance. Il le déclara au commencement de l'année aux Seigneurs, qui vinrent, selon la coutume, le saluer; il leur parla en cette rencontre d'une maniere si pathétique & si touchante, il leur remit si vivement devant les yeux la maniere, dont le Dieu des Chrétiens l'avoit fait si souvent triompher de ses Ennemis, & il leur témoigna tant

De J.C. 1574-75
De Syn Mu. 2234-35

de bonté, & un si grand zele pour le salut de leurs ames, que tous lui promirent de se faire instruire, & tinrent parole. Il s'adressa ensuite aux Bonzes, il leur fit sentir, qu'étant plus éclairez que les autres, ils devoient aussi reconnoître plutôt la vérité ; il les assûra qu'ils ne perdroient rien en changeant de Religion, qu'il ne leur ôteroit point leurs possessions, & qu'il les leur augmenteroit même plûtôt : enfin il les charma, & tous, à la réserve de quelques-uns, qui se retirerent ailleurs, embrasserent le Christianisme. Plusieurs Temples furent convertis en Eglises, dont en assez peu de tems on compta jusqu'à quarante dans cette Principauté, & plus de cinquante mille Chrétiens. Les Peres GASPARD CUELLO & MELCHIOR de FIGHEREDO furent ceux, qui eurent le plus de part à ces conversions, dans le cours desquelles il arriva bien des choses, que je suis obligé d'omettre, pour ménager la délicatesse de ceux, à qui le merveilleux ne plaît pas, lors même qu'il s'agit d'une Religion aussi miraculeuse dans son établissement, qu'elle est dans sa substance au-dessus de l'entendement humain.

Il ne restoit plus dans toute l'étenduë des Domaines de Sumitanda d'autre retranchement à l'Idolâtrie, que la petite Ville de CORI ; mais les Bonzes en étoient Seigneurs, & le Prince n'y avoit qu'une souveraineté, dont les droits étoient fort bornez. Le Pere Cuello avoit grande envie d'y établir l'Empire de Jesus-Christ, mais il ne pouvoit obtenir du Prince la permission d'y aller prêcher l'Evangile, & la raison de ce refus étoit la persuasion, où étoit Sumitanda, que les Bonzes ne manqueroient pas d'empoisonner tout autant de Missionnaires, qu'il en paroîtroit dans cette Ville. Enfin le Pere ayant promis de ne rien manger ni boire, qu'il ne l'eût fait venir d'ailleurs, il obtint ce qu'il souhaitoit si ardemment ; mais le Prince prit encore pour sa sûreté une précaution, à laquelle Dieu attacha sans doute la conservation du Missionnaire. Il fit partir avec lui un Domestique de confiance, & le rendit responsable de tout ce qui arriveroit au Serviteur de Dieu.

Le Pere Cuello entra donc dans Cori, où il ne fut pas longtems sans connoître, que les appréhensions du Prince d'Omura n'étoient pas mal fondées ; on ne sçauroit imaginer tout ce qui fut mis en œuvre pour le faire périr ; mais au milieu de tant de dangers, dont il étoit continuellement environné, il sentoit au dedans de lui-même comme une certitude, que la Foi triompheroit de ces endurcis. Au bout de quelque tems, les Bonzes furent curieux de sçavoir ce que c'étoit que cette Religion, qu'on venoit leur annoncer d'un autre Monde. Ils furent surpris de voir une Doctrine si conforme aux lumieres du bons sens, & qui élevoit si fort la raison au dessus de l'humanité. Alors la curiosité faisant place à un véritable desir de s'instruire, ils revinrent plusieurs fois : d'autres Bonzes, à qui ceux-ci n'avoient pû cacher leurs sentimens, se joignirent à eux, & bientôt toute la Ville courut chez le Docteur Etranger, qui se vit contraint de prêcher dans les Places publiques, & qui ne trouvoit plus de tems, ni pour satisfaire à ses exer-

De J. C. 1574-75.

De Syn Mu. 2234-35.

cices de piété, ni pour prendre un peu de repos. Il est vrai qu'il fut bien dédommagé de tant de fatigues par la bénédiction, que Dieu donna à ses discours ; car il eut la consolation de baptiser en deux mois dix mille personnes à Cori ; mais il y ruina sa santé. Le succès de son zele l'empêcha d'en modérer l'ardeur, & l'empressement des Habitans de Cori à vouloir être instruits de nos Mysteres, produisit presque le même effet par rapport à lui, qu'on avoit appréhendé de leur opiniâtre attachement à leurs superstitions, & de leur haine invétérée contre les Prédicateurs de l'Evangile. S'il ne périt point par le poison, comme on croyoit avoir lieu de le craindre, l'excès de ses travaux le jetta dans une langueur, qui le consuma en très-peu de tems.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE CINQUIE'ME.

De J. C. 1574-75
De Syn Mu, 2234-75

APrès l'entiere réduction de Cori sous le joug de la Foi, il ne restoit plus dans la Principauté d'Omura aucun Idolâtre déclaré; les bonnes manieres de Sumitanda, & plus encore ses bons exemples, acheverent de gagner les cœurs de ceux, que la crainte, ou la politique n'avoient pû faire plier sous la volonté absoluë de ce Prince. Il s'attacha ensuite à faire estimer la Religion, qu'une douce violence avoit peut-être fait embrasser à quelques-uns; de l'estime ils passerent bientôt à l'affection, & tout ce petit Etat ne fut plus à la fin que comme une Famille, dont le Souverain étoit le Pere, & une Eglise fervente, dont il fut jusqu'à la mort le Modele.

De J. C. 1574-75
De Syn Mu. 2234-35.

§. I.

Le Pere Cabral est appellé par le Roi de Bungo, & pourquoi? Un des Fils de ce Prince reçoit le Baptême malgré les oppositions de la Reine sa Mere. Sa ferveur & son zele. Le Roi de Tosa, son Beau-Frere, dépoüillé de ses Etats, se convertit, & remonte sur le Trône. Il est de nouveau détrôné. Sa constance. Conversion du Roi d'Arima. Sa mort. Persécution dans ce Royaume.

LE P. Cabral eût bien voulu pouvoir demeurer quelque tems dans la Principauté d'Omura, pour y régler les affaires de la Religion; mais deux Lettres très-pressantes, qu'il reçut coup sur coup du Roi de Bungo, l'obligerent d'en sortir, pour se rendre auprès de ce Prince. Voici de quoi il s'agissoit: Civan avoit trois Fils, dont le second étoit celui, qui lui ressembloit le plus par les qualitez, qui font les grands Rois. Nos Relations ne nous ont point appris le nom qu'il portoit, quoiqu'elles nous ayent instruit de ceux de ses deux Freres, dont nous parlerons dans la suite. On remarquoit surtout dans ce jeune Prince,

De J. C. 1575.
De Syn Mu. 2235.

une sagesse, qui le faisoit regarder comme très-digne de porter la Couronne; mais suivant l'usage assez communément reçu au Japon, il étoit destiné à servir aux Autels, aussi bien que son Cadet; car il n'y a qu'une Adoption, ou une Succession, qui puisse en garantir les Enfans des Grands, & des Rois mêmes, quand ils ne doivent point monter sur le Trône de leur Pere. Dans cette vûë, Civan avoit déja bâti un superbe Monastere à Vosuqui, où il faisoit sa résidence ordinaire, & qui par-là, d'un simple Château, étoit devenu une très-belle Ville. Il y avoit aussi donné un Etablissement aux Missionnaires, qui avec le tems, y eurent un Collége, & un Noviciat. Comme il visitoit assez souvent ces Peres, il y menoit ordinairement le jeune Prince, qui s'affectionna tellement à leurs Personnes, & goûta si fort leur Doctrine, que, quand il fut question de le renfermer dans le Monastere, qu'on lui avoit construit, il ne fut pas possible de l'engager, ni par caresses, ni par menaces à y entrer. Il déclara même nettement, qu'il vouloit être Chrétien.

Une déclaration si précise, embarassa d'abord un peu le Roi, & mit la Reine en fureur; mais le jeune Prince, qui n'avoit encore que quatorze ans, ne s'étonna de rien, il gagna le Roi; & n'ayant pû, ni persuader, ni calmer la Reine, il s'affermit contre tout ce qu'il avoit à craindre de sa part. Alors quantité de Seigneurs, que le seul respect humain retenoit dans l'Idolâtrie, parce que jusques-là il n'y avoit eu parmi les Chrétiens du Bungo aucune personne d'une grande distinction, ne dissimulerent plus leurs sentimens, & se firent tout ouvertement instruire. Le Roi l'avoit prévû, & dans le fonds, il n'en étoit point fâché; aussi la Reine, qui sembloit avoir une horreur naturelle du Christianisme, & que les Fideles ne nommoient point autrement, que JEZABEL, à cause de la haine qu'elle leur portoit; la Reine, dis-je, ayant voulu faire un dernier effort, pour obliger son Fils à prendre l'habit de la Secte, qu'on lui avoit choisie, le Roi lui ôta toute espérance d'y réüssir; » nous n'obligeons, lui dit-il, nos Cadets à se » retirer dans des Monasteres, que » pour les empêcher de broüiller » dans l'Etat: or je suis bien assûré, que si mon Fils est Chrétien, » la pensée même ne lui viendra pas » de se révolter contre son aîné; » au lieu que, s'il s'engage dans la » Profession, où nous l'avions destiné, je ne suis pas persuadé que » l'envie ne lui en prendra point; » & qui peut répondre que l'occasion ne s'en présentera jamais?

Civan approuva donc la résolution de son Fils; mais avant que d'en venir à l'exécution, il voulut avoir l'avis du Vice-Provincial, & prendre avec lui les mesures convenables dans une occasion de cette importance. Le Pere Cabral trouva le jeune Prince parfaitement instruit, & dans une grande impatience de se voir au nombre des Fideles, & il ne crut pas devoir differer plus longtems de le mettre au comble de ses voeux. Il le baptisa au mois de Décembre de l'année 1575. en présence de toute la Cour, & d'un Peuple infini, & le nomma SEBASTIEN.

Le

De J. C. 1575. De Syn Mu. 2235.

Le Roi voulut être présent à la Cérémonie, & se tint à genoux tout le tems qu'elle dura : il alla ensuite dîner chez les Peres, & fit mettre à table tous ceux, qui avoient été baptisez avec son Fils. La Reine en conçut beaucoup de dépit, elle fit dire au jeune Prince qu'elle ne le regardoit plus comme son Fils, & lui défendit de se présenter jamais devant elle. Il répondit qu'il lui obéïroit, quoiqu'avec bien du regret ; mais qu'il espéroit que la Mere du Sauveur des Hommes seroit désormais la sienne, & qu'il ne perdroit pas au change.

La ferveur de ce jeune Prince, donnoit de l'admiration à tous les Fideles, & les Missionnaires furent souvent obligez de la modérer. Partout, où il trouvoit des Idoles, il les renversoit ; il n'étoit nulle part plus content qu'à l'Eglise, & il aimoit à s'y confondre avec les plus pauvres ; il ne goûtoit que la priere, & l'entretien des Religieux, ou des plus fervens Chrétiens, & il s'étoit formé une Société de jeunes Seigneurs, Néophytes comme lui, qu'il assembloit tous les Dimanches au sortir du Service, tantôt dans une Maison, & tantôt dans une autre. On y faisoit quelquefois de petites Agapes à la maniere des premiers Chrétiens ; mais l'on n'y tenoit jamais que des Discours édifians, & l'on y prévoyoit surtout ce qu'il faudroit répondre aux Docteurs Idolâtres, quand on seroit obligé de disputer avec eux sur la Religion. Ces Exercices rendoient cette Jeunesse redoutable aux Ennemis de la Foi, dont aucun n'osoit plus entrer en lice avec elle.

Les Ministres des Idoles s'étoient bien attendus, que le Baptême du Prince auroit de grandes suites dans ce Royaume, & ils ne se tromperent point. La haute Noblesse, ainsi que je l'ai déja remarqué, n'attendoit qu'un exemple pour se déclarer ; elle profita de celui-ci ; & la réformation des mœurs, qui s'en ensuivit, fit encore plus d'honneur au Christianisme, que le nombre, & la qualité des nouveaux Chrétiens, qui eurent encore bientôt après la consolation de voir à leur tête un autre Prince d'un grand mérite. La conversion du Prince Sébastien avoit changé tout le systême de la Cour de Bungo sur le fait du Christianisme. Jusques-là, on ne l'y avoit qu'estimée, parce que le Roi se contentoit de le favoriser, mais on ne le croyoit bon, que pour le Peuple ; on prit d'autres sentimens, quand on vit parmi les Chrétiens un des Fils du Roi. Celui, à qui la conversion du jeune Prince fit faire de plus sérieuses réflexions, fut le Roi de Tosa, qui avoit épousé une de ses Sœurs.

Tosa est un des quatre Royaumes, qui partagent l'Isle de XICOCO. Le Prince, dont nous parlons, étoit depuis peu à la Cour du Roi son Beau-Pere, parce qu'il avoit été chassé de ses Etats par un puissant Parti, qui avoit pour Chef un de ses Vassaux, appellé JOSAGAMI : il y vivoit en Philosophe, qui a sçu s'élever au-dessus des disgraces de la fortune, & il fut assez heureux pour s'élever jusqu'à la vraye Philosophie, qui est l'Evangile. Il voulut connoître les Docteurs étrangers, & il goûta leur conversation ; il entendit leurs instructions, & il avoüa, que leur Doctrine lui paroissoit tout-à-fait sensée & fondée en raison ;

De J. C. 1575.

De Syn Mu. 2235.

mais lorsqu'on le pressoit de se rendre à la vérité, qu'il reconnoissoit, le point d'honneur, la crainte de faire parler; l'humilité, dont la Religion Chrétienne fait un devoir indispensable pour tous ceux, qui la professent, & surtout l'exemple du Roi son Beau-Pere, & de la Famille Royale, l'arrêtoient tout court. Véritablement c'étoit quelque chose de bien surprenant, que la conduite de cette Cour à cet égard; & comme c'est la conduite, encore plus que les sentimens des Grands, qui est la regle de celle des autres, dans l'impossibilité d'accorder, ce que le Roi de Bungo pensoit sur le compte du Christianisme, avec la Profession ouverte, qu'il faisoit d'une Religion, que le Christianisme condamne, le mal étoit, que l'inconséquence & la contradiction ne faisoient tort dans l'esprit du public, qu'à la Religion Chrétienne; *il faut*, disoit-on, *qu'elle ne soit pas ce qu'on dit, puisque le sage Roi de Bungo, qui la doit mieux connoître qu'aucun autre, ne l'embrasse pas: & il est naturel de croire, qu'il ne la tolere, que par engagement, ou par intérêt.*

Le Roi de Tosa parloit en cela comme le commun; car quoiqu'on méprise pour l'ordinaire le jugement de la multitude, quand il ne nous intéresse en rien, on croit pouvoir s'en appuyer, quand il est conforme à nos passions; mais quand ce Prince vit que la Maison Royale commençoit à se déclarer, il prit lui-même son parti, & demanda le Baptême au Pere Cabral, qui ne jugea pas à propos de le lui accorder d'abord. Sur ces entrefaites, ce Pere fut obligé de se rendre à Arima, pour les raisons, que je dirai bientôt; & peu de jours après, le Roi de Tosa fut rappellé dans ses Etats par ses Sujets. Sitôt qu'il en eut reçu la nouvelle, il se fit baptiser par le Pere Monti, qui lui donna le nom de PAUL. Il partit ensuite pour ses Etats avec de bonnes Troupes, que lui fournit le Roi son Beau-Pere; il fut reçu sans opposition; le Rébelle Josagami se vit réduit à s'enfermer dans la Forteresse de Fata, qui étoit à la vérité la principale clef du Royaume, & le Roi paisible sur son Trône, ne songea plus qu'à y faire régner Jesus-Christ. Il commença par faire bâtir une Maison & une Eglise pour les Missionnaires, quand il pourroit en obtenir quelques-uns; mais Dieu se contenta de son zele & de sa bonne volonté. Le Bonzes furent effrayez de ces préparatifs, qui les menaçoient d'une révolution en faveur du Christianisme; & ils cabalerent si bien, qu'ils vinrent à bout de rallumer le feu mal éteint de la derniere conjuration. Le Roi pris au dépourvû, ne put sauver sa vie, qu'en s'enfermant dans une de ses Places, appellée NANGAXIMA, la seule, qui lui fût demeurée fidele.

Ce Prince avoit regardé son rétablissement sur le Trône, comme un effet de la bonté paternelle du Seigneur sur ceux, qui le servent. Une si prompte révolution ébranla un peu sa Foi; *si c'est*, disoit-il, *parce que je suis pécheur, que Dieu me punit, mes Ennemis l'ont encore plus grièvement offensé, que je n'ai fait*; il écrivit au Pere Cabral, pour le prier de l'instruire sur cela, & le Vice-Provincial lui fit une réponse, où après avoir beaucoup relevé le prix des adversitez, il prouvoit par plusieurs

De J. C. 1575.

De Syn Mu. 2235.

exemples de l'Ecriture & de l'Histoire de l'Eglise, que des épreuves de la nature de celle, que le Ciel venoit de lui ménager, avoient toujours été regardées par les Saints, comme des témoignages infaillibles d'une prédilection particuliere de Dieu. Cette Lettre, & les discours pathétiques du saint Aveugle Tobie, qui accourut à Nangaxima, dès qu'il sçut la nouvelle infortune du Roi de Tosa, eurent tout l'effet, qu'on en pouvoit souhaiter. Le vertueux Roi entra avec une résignation parfaite dans tous les desseins de la divine Providence sur lui, & fut convaincu, que le Royaume des Cieux méritoit bien d'être acheté au prix de toutes les Couronnes du Monde.

La conversion du Roi d'Arima, qui fut encore une suite de celle du Prince de Bungo, produisit des effets plus avantageux au Christianisme, que le Baptême du Roi de Tosa. Ce Prince avoit étudié à fonds la Religion Chrétienne, & nous avons vû ce qui lui en coûta pour s'être déclaré Protecteur des Fidéles. Les plus grands revers de la fortune ne l'avoient pas fait changer de conduite, il avoit même plus d'une fois paru sur le point de l'embrasser, surtout après la mort du Roi son Pere; mais lorsqu'on s'y attendoit le moins, il se ligua avec le Seigneur d'Isafay son Beau-Frere, & le Roi de Firando contre le Prince d'Omura son Frere. Il y a pourtant tout lieu de juger, que ce ne fut pas le zele de sa Religion, qui l'engagea dans une démarche si contraire au caractere de son esprit, si opposée aux sentimens, qu'il avoit toujours eus pour son Frere, & si peu conséquente à la conduite, qu'il tenoit depuis si longtems avec les Chrétiens. Peut-être que ne croyant pas que Sumitanda pût tenir contre la Ligue, qui se formoit pour le perdre, il étoit bien aise d'avoir sa part de sa dépoüille, d'autant plus, que la Principauté d'Omura étoit, ainsi que je l'ai dit ailleurs, un démembrement & une dépendance de son Royaume. Quoiqu'il en soit, la maniere toute miraculeuse, dont Sumitanda triompha de tant d'Ennemis, frappa le Roi son Frere, & le rappella bientôt à ses premiers sentimens à l'égard d'une Religion, pour laquelle le Ciel se déclaroit par des traits si marquez.

Ces premieres réflexions le porterent à s'instruire à fonds des plus essentiels articles de notre croyance, & comme tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette partie du Ximo, étoient occupez dans la Principauté d'Omura, le seul Almeyda étant resté à Cochinotzu, le Roi lui écrivit pour le prier de le venir trouver. Almeyda se rendit sur le champ à cet ordre, & le Roi l'engagea à commencer sans délai ses instructions, ausquelles il assista très-assiduëment avec la Reine & quantité de Seigneurs, qui étoient dans les mêmes dispositions que lui. Elles opérerent bientôt d'une maniere sensible, & la grace porta surtout dans l'ame du Roi ce trouble salutaire, dont le propre est de produire une véritable tranquillité. Il ne se rendit pourtant pas d'abord, il lui fallut du tems pour rompre les chaînes, qui le retenoient dans une Religion, dont toutes ses passions s'accommodoient assez, & qu'il avoit succée avec le lait. Enfin il ne put tenir contre l'e-

De J. C. 1576. De Syn Mu. 2236.

xemple du Prince de Bungo, & il se disposa sérieusement à consommer cette grande affaire. Almeyda en donna avis au Pere Cabral, & le pria de venir baptiser le Roi. Le Vice-Provincial quitta tout, & partit pour Arima, mais il arriva encore trop tard; le Roi s'imagina que le Missionnaire ne pourroit pas sitôt sortir du Bungo, & voulut qu'Almeyda le baptisât. La Reine, un Frere & une Sœur du Roi, trois de ses Neveux, & un grand nombre de Gentilshommes & de Seigneurs furent aussi baptisez le même jour, qui fut le huitiéme d'Avril de l'année 1576. Le Roi fut nommé ANDRE' au Baptême.

Il étoit question de voir comment une action d'un si grand éclat seroit reçûë; elle fit à la vérité un grand mouvement dans le Royaume, mais il fut tout à l'avantage de la Religion. Le Pere Cabral & Almeyda se virent bientôt dans le plus grand embarras, où jamais Missionnaires se soient trouvez, tous voulant être instruits & baptisez à la fois; & ils y auroient succombé, si par un bonheur inespéré quatre nouveaux Ouvriers n'eussent pris terre sur ces entrefaites au Port de Cochinotzu. C'étoient les Peres ALPHONSE GONZALEZ, CHRISTOPHLE DE LEON, JEAN FRANÇOIS, & ANTOINE LOPEZ. Jamais secours ne vint plus plus à propos, & avant la fin de l'année on comptoit jusqu'à vingt mille Fidéles dans ce Royaume. Pour revenir au Roi, la premiere chose, qui l'occupa après son Baptême, ce fut de convertir en Eglise le principal Temple de sa Capitale, dont il fit assigner les Revenus à la Fabrique, & à l'entretien des Missionnaires. Il prit ensuite des mesures, pour que la même chose se fit dans les autres Villes de son Royaume, & seconda si bien les Prédicateurs de l'Evangile en tout le reste, qu'il pouvoit se flatter de n'avoir bientôt plus un seul Idolâtre dans ses Etats; mais Dieu content de ses desirs, se pressa de le couronner.

De J. C. 1576. De Syn Mu. 2236.

Il lui survint tout à coup dans l'épaule un abcès, qui l'emporta en peu de jours; il n'eut pas même la consolation de recevoir les Sacremens de l'Eglise, parce que le Prince son Fils aîné, zélé Idolâtre, ou plutôt gouverné par les Bonzes, ne permit à aucun Missionnaire, ni à aucun Chrétien de l'approcher. On ajoûte que ce jeune Prince fit tous ses efforts pour obliger son Pere à abjurer le Christianisme; mais ils furent inutiles, & quoique les Bonzes ayent publié que le Roi avoit adoré les Dieux du Pays dans ces derniers momens, & que pour le persuader au Peuple, ils lui ayent fait de magnifiques obséques à leur façon, on a sçu depuis par une voye certaine, que ce Prince étoit mort en baisant un Crucifix, qu'il n'avoit jamais été possible de lui ôter des mains. Sa mort arriva le dernier jour de Novembre de l'année 1577, dix-neuf mois après son Baptême. Il n'eut pas plutôt rendu les derniers soupirs, que son Successeur fit publier un Edit, qui ordonnoit à tous les Docteurs Etrangers de sortir incessamment du Royaume, & aux Chrétiens de retourner au culte des Dieux du Pays; tous les Lieux Saints furent détruits & les Croix abattuës; mais il arriva à cette occasion une chose, qui donna beaucoup à penser aux Infidéles.

De J. C. 1576-77
De Syn Mu. 2236-37

Comme on renversoit une de ces Croix, deux hommes en prirent chacun une grosse piéce, pour s'en faire des jattes propres à se laver les pieds, disant que ces objets de l'adoration des Chrétiens n'étoient bons qu'à cela. Peu de jours après leurs femmes, qui avoient été complices de leur impiété, tomberent dans un puits, & s'y noyerent; les deux hommes, qui s'étoient effectivement lavé les pieds dans leurs nouvelles jattes, eurent bientôt les jambes toutes couvertes d'ulceres. L'un en mourut sans se reconnoître, l'autre eut recours à la clémence du Dieu, qui le frappoit, fut guéri & reçut le Baptême.

De J. C. 1576-77
De Syn Mu. 2236-37

§. II.

Zele du Prince Sébastien de Bungo. Le Roi son Pere abdique la Couronne. Apparence d'une Persécution dans ce Royaume. Le Roi Civan l'a fait cesser. Histoire d'un Neveu adoptif de la Reine. Sa conversion au Christianisme. Les mauvais traitemens qu'on lui fait, sa constance, & celle des Missionnaires.

LE Prince Sebastien de Bungo, dont la conversion avoit donné lieu à tous ces mouvemens, continuoit à faire une guerre implacable à l'Idolâtrie; il s'attira enfin tous les Bonzes du Royaume, qui parlerent d'autant plus haut, qu'ils se sentoient appuyez de la Reine; mais le jeune Prince alla toujours son chemin, & le Roi son Pere le soutint d'une maniere, qui fit juger d'abord à quelques-uns, que lui-même n'étoit pas éloigné de l'imiter. On ne sçut pourtant pas encore trop pendant deux ans que penser à ce sujet, vû la façon, dont il se comporta dans deux affaires, qui survinrent l'une après l'autre dans cette Cour, & qui tinrent pendant tout ce tems-là les esprits en suspens sur ce qui en arriveroit.

Ce Prince, pour se conformer à la coutume du Japon, avoit remis le gouvernement de ses Etats au Prince JOSCIMON son Fils aîné, & la Reine, qui connoissoit la foiblesse d'esprit de ce nouveau Monarque, se promettoit d'en obtenir tout ce qu'elle voudroit contre la Religion Chrétienne; il se présenta bientôt une occasion, qui lui fit connoître, qu'elle ne s'étoit pas tout à fait trompée. Les deux Rois étoient allez pour une partie de chasse à quatre lieuës de Vosuqui, la Reine résolut de profiter de l'absence du Roi son Epoux, pour faire un coup d'éclat, se tenant fort asûrée que son Fils approuveroit tout ce qu'elle auroit fait. Une de ses Filles, à qui elle avoit inspiré toute sa fureur contre le Christianisme, avoit un Page Chrétien nommé ETIENNE, à qui elle ordonna d'aller chercher dans un Temple une Idole, à laquelle elle vouloit faire un sacrifice; Etienne lui dit, qu'il ne pouvoit pas obéir à un commandement de cette nature, & ne doutant point qu'un tel refus ne dût lui coûter la vie, il se retira sur le champ dans la Maison des Peres, ausquels il raconta ce qui venoit de lui arriver.

La Princesse & la Reine sa Mere

De J. C. 1576-77. De Syn Mu. 2236-37.

firent en effet beaucoup de bruit, & le jeune Roi étant revenu sur ces entrefaites à Vosuqui, elles lui peignirent la désobéïssance du Page avec des couleurs si noires, qu'elles n'eurent pas de peine à lui faire signer un Arrêt de mort contre le Page. Joscimon fit même plus, qu'on ne lui demandoit, il protesta qu'il feroit mourir tous ceux, qui ne retourneroient pas au culte des Dieux du Pays. Cette déclaration causa une joye égale parmi les Idolâtres les plus zélez & parmi les Chrétiens; les uns se flatterent de voir bientôt le Christianisme aboli dans le Royaume, les autres croyoient toucher déja à la Couronne du Martyre; mais tous furent trompez dans leur attente.

Le Pere Cabral crut devoir aller informer Civan de ce qui se passoit; il le trouva avec le Roi son Fils, qui étoit retourné le joindre, & il lui demanda, si depuis qu'il avoit abdiqué la Couronne, la Religion Chrétienne étoit proscrite dans le Bungo? Ce Prince fut surpris de cette demande, n'imaginant pas pourquoi on la lui faisoit, parce qu'on lui avoit caché avec soin le dessein des Princesses, & la démarche de son Fils: pour toute réponse après avoir fait le dénombrement des bienfaits, dont il avoit comblé les Missionnaires, depuis leur premiere entrée dans ses Etats, il ajoûta qu'il en avoit reçû le centuple. Il en avoit souvent usé de même, pour calmer les fureurs de la Reine son Epouse, & il n'avoit rien omis surtout pour lui persuader, qu'elle devoit au Dieu des Chrétiens le grand nombre d'enfans, qu'elle avoit eus après plusieurs années de stérilité; mais il n'avoit pû rien gagner sur ce cœur endurci. Le jeune Roi fut plus docile, ce Prince comprit plus, que ne lui disoit le Roi son Pere; il eut honte de sa conduite, & promit de révoquer ses Edits. La Reine sa Mere eut bien de la peine à ne pas faire éclater le dépit, qu'elle en conçut, & ne songea plus qu'à chercher une occasion plus favorable de satisfaire sa haine.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

Elle crut l'avoir trouvée environ un an après. Elle avoit un Frere, qui se nommoit CICATONDONO, riche & puissant, & qui avoit, diton, trente mille Vassaux, c'est-à-dire, qui pouvoit mettre trente mille hommes sous les Armes. Ses revenus étoient proportionnez à cette grande puissance, & au rang qu'il tenoit dans la Cour du Roi son Beau-Frere, où il avoit depuis longtems le Commandement des Armées, & le Gouvernement de trois Royaumes. Une chose essentielle manquoit à son bonheur, il n'avoit point de Fils, & il étoit sans espérance d'en avoir jamais. Pour réparer en quelque façon ce malheur, il adopta le fils d'un CUNGI (a), on appelle ainsi ceux, qui composent le Conseil du Dairy; & cet Enfant, qui n'avoit alors que sept ans, l'auroit rendu heureux, si les mauvais conseils, & la conduite violente de la Reine sa Sœur, ne l'eussent engagé, malgré sa douceur naturelle, à s'opposer

(a) CUNGI, CUNI, ou KUGE; il paroît que c'est le même nom; nous avons vû ailleurs que KUGE est un nom générique, que l'on donne à tous ceux, qui composent la Cour du Dairy, & qui tirent leur origine du premier Empereur: on prétend néanmoins que les CUNGIS sont les Conseillers d'Etat du Dairy.

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

lui-même à son bonheur.

CICATORA, c'est ainsi qu'on appella le Fils adoptif de Cicatondono, n'eut pas plutôt paru à Vosuqui, que tous les yeux se tournerent sur lui. Sa beauté, sa bonne grace, ses manieres nobles & aisées, son adresse dans tous les petits exercices, ausquels on commença de bonne heure à l'appliquer, sa facilité à apprendre tout ce qu'on lui enseigna, charmerent toute la Cour : le Roi & la Reine en particulier le trouverent tellement à leur gré, qu'ils résolurent de lui faire épouser une de leurs Filles, & dans cette vûë, ils prirent un très-grand soin de son éducation.

Il arriva que, comme les Missionnaires étoient bien venus au Palais, & que le Roi leur rendoit d'assez fréquentes visites, Cicatora s'accoutuma à les voir, & s'attacha fort à eux. Son Pere, non seulement ne le trouvoit pas mauvais, mais il le menoit lui-même quelquefois chez les Peres, à qui il recommandoit ordinairement de donner à cet Enfant de bons principes de Morale, de lui apprendre à estimer & à pratiquer la vertu, & d'en faire même, s'ils le pouvoient, un bon Chrétien. Ces Religieux, qui trouvoient dans le Fils adoptif de Cicatondono un naturel heureux, & les plus belles inclinations du monde, n'eurent aucune peine à lui faire goûter notre sainte Loi : tout ce qu'il entendoit dire de nos Mysteres, le touchoit, mais rien ne fit plus d'impression sur son esprit, que la guérison d'une Dame Energumene, que les Bonzes Jammabus avoient inutilement essayé de délivrer, & qu'un pauvre Chrétien delivra en sa présence.

Il en fut extrêmement frappé, forma dans le moment le dessein d'embrasser une Religion, qui rendoit les hommes les plus simples & les plus ignorans formidables aux Puissances Infernales, & s'appliqua sérieusement à s'instruire des véritez Chrétiennes. On s'en apperçut bientôt à la Cour, & comme il avoit déja quatorze ans, & qu'on étoit sur le point de le marier, la premiere chose qu'on fit, fut de lui ôter tout moyen d'avoir aucun commerce avec les Missionnaires ; on prit même la précaution de l'enfermer, & on lui déclara, que s'il ne changeoit de résolution, il ne devoit plus compter d'épouser la Princesse, qui lui avoit été promise. Il ne parut pas fort sensible à cette menace, il répondit qu'il lui étoit impossible de ne pas se rendre à la vérité, qui se présentoit à lui sous des traits si lumineux ; qu'on pouvoit le renvoyer à Méaco, ou le faire mourir ; que l'exil, la mort & les plus affreux tourmens ne l'effrayoient point, & que rien au monde n'étoit capable de lui faire dissimuler ses sentimens sur un sujet de cette importance.

Cette réponse fut prise pour l'effet d'une ferveur passagere, & la Reine se flatta qu'elle auroit toujours assez d'empire sur l'esprit de son Neveu, pour l'empêcher de rien faire contre ses intentions ; elle se trompa. Le Pere Cabral avoit confié l'instruction de Cicatora à ce jeune Jésuite Japonnois, nommé Jean, qui l'avoit accompagné dans ses courses Apostoliques, & soit que ce Religieux se déguisât, ou qu'il eût gagné quelqu'un des Domestiques de son Prosélyte, il le voyoit souvent. A la fin Cicatondono en fut averti, il fit

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

aussitôt venir son Fils, & fut fort surpris d'apprendre de lui-même, qu'il étoit sur le point de se faire baptiser; il en rendit compte à la Reine, qui en fut outrée; elle dissimula néanmoins d'abord une partie de sa colere, & voulut tenter toutes les voyes de douceur, pour ramener son Neveu au culte des Idoles. Rien ne fut épargné de ce qui peut faire impression sur l'esprit d'un jeune homme, mais Dieu fit à Cicatora la grace de triompher d'une si dangereuse attaque.

Aux caresses succéderent les froideurs, aux froideurs les menaces, & les menaces furent bientôt suivies des plus mauvais traitemens; tout fut inutile. On envoya ensuite Cicatora sous bonne Garde, au Royaume de BUNGEN, dont Cicatondono étoit Gouverneur, & on l'y tint enfermé, avec défense de le laisser parler à aucun Chrétien. Le Pere Cabral trouva pourtant moyen de lui écrire, & de recevoir de ses Lettres, par lesquelles il eut le plaisir d'apprendre, que l'Esprit Consolateur le fortifioit d'en haut. Au bout de quelques mois, la Reine & le Prince son Frere, persuadez qu'à l'âge, où étoit Cicatora, on n'est pas capable d'une grande constance, ni à l'épreuve d'une longue persécution, l'envoyerent chercher avec un grand cortege; & dès qu'on sçut qu'il approchoit de Vosuqui, toute la Cour alla en cavalcade, au-devant de lui: on ne lui parla de rien, on supposoit qu'il étoit changé, & on voulut presque le lui faire croire à lui-même, mais il eut grand soin de persuader le contraire; il dit nettement, qu'il étoit toujours, & qu'il ne cesseroit jamais d'être dans ses premiers sentimens.

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

Ce fut véritablement alors, que la Reine entra en fureur, elle fit renfermer son Neveu dans une Chambre du Palais, puis elle le fit élargir, & elle eut encore recours aux caresses, qui furent accompagnées de tout ce que les Cours des Rois ont de plus séduisant. En un mot, il n'est rien, dont cette Princesse ne s'avisât pour le surprendre, pour le corrompre, ou pour l'intimider; sorte de persécution, où il est rare que la vertu ne succombe point; mais celle du jeune Catéchumene n'en fut pas même ébranlée. Enfin, on s'adressa aux Magiciens; mais bien loin de rien gagner par cette voye, Cicatora, qui s'apperçut que l'Enfer se mettoit de la partie, ou qui le craignit, se hâta de recevoir le Baptême. Quoiqu'il fût extrêmement observé, il trouva le moyen d'échapper, & de se rendre à l'Eglise, où le Pere Cabral lui conféra le Sacrement, & le nomma SIMON. Ce fut le vingt-quatriéme d'Avril 1577. trois jeunes Gens de condition furent baptisez avec lui. Il n'eut pas plutôt reçu le Caractere d'Enfant de Dieu, que l'Esprit malin, qui depuis quelques jours le tourmentoit fort, & tâchoit à l'effrayer par mille représentations nocturnes, cessa de le molester; mais Cicatondono & la Reine furent au désespoir, lorsqu'ils eurent découvert, qu'il étoit Chrétien.

La premiere chose qu'ils firent, fut de l'enfermer de nouveau, & d'ôter d'auprès de lui tous ses Pages & ses Domestiques. Ensuite Cicatondono écrivit au Pere Cabral, que depuis qu'il avoit mis dans la tête de son Fils, d'embrasser la Religion des Européens, il ne trouvoit plus

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

plus en lui qu'une rébellion continuelle à ses ordres, au lieu de cette douceur & de cette soumission, qui auparavant le lui avoit rendu si aimable; qu'il le prioit de faire réflexion à la qualité de ce jeune Homme, lequel s'avilissoit tous les jours par cent menuës pratiques de Religion, qui ne sont bonnes que pour le petit Peuple; qu'il faisoit beau voir un Seigneur, destiné aux premiers emplois de l'Etat, se trouver dans une Eglise, confondu avec une vile populace; qu'il devoit être le premier à voir, que cela ne convenoit nullement, & qu'il attendoit d'un homme aussi sage que lui, qu'il engageroit Cicatora à condescendre aux volontez de ceux, qui avoient autorité sur lui. Mais comme ce Seigneur avoit bien senti le peu d'apparence qu'il y avoit, que de telles prieres fussent efficaces, il fit entrevoir au Vice-Provincial ce qu'il avoit à espérer de sa reconnoissance, ou à craindre de son ressentiment, suivant le parti qu'il prendroit.

Le Pere Cabral répondit à cette Lettre, premierement, que la Religion Chrétienne, bien loin de révolter les Enfans contre leurs Peres, les rendoit au contraire plus respectueux & plus soumis, & qu'il étoit bien assûré, que Cicatora lui obéïroit désormais plus promptement encore, & plus aveuglément, que par le passé, en tout ce qui ne seroit point contre la Loi de Dieu. En second lieu, que de se déclarer ouvertement Adorateur du seul Dieu, qui mérite nos adorations, & d'aller dans ses Temples lui rendre les hommages souverains, qui lui sont dûs, ne deshonoroit personne; qu'on n'étoit même Grand, qu'à proportion qu'on s'abaissoit devant la Majesté Divine; que Cicatora ne faisoit rien en cela, que ne fissent tous les jours le Prince Sébastien, les Rois de Tosa, de Tamba, de Gotto, le brave Sumitanda, le Héros du Ximo, & quantité des plus grands Seigneurs de la Cour Impériale, & dans l'Europe un très-grand nombre de Souverains, plus Puissans de beaucoup, que tous les Rois, & l'Empereur même du Japon. Enfin il déclara, que lui & les siens s'estimeroient heureux de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour conserver à Cicatora les sentimens, qu'ils avoient tant travaillé à lui inspirer.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

Cicatondono reçut fort mal cette réponse; mais avant que d'en rien témoigner, il tendit à la simplicité de son Fils un piege, dans lequel le saint jeune Homme donna d'abord. Il lui envoya un homme affidé, pour lui dire, que le Pere Cabral étoit d'avis, que se contentant de conserver la Foi dans son cœur, & de persévérer dans la résolution d'en faire une Profession publique, quand il seroit le Maître de ses volontez, il pouvoit la dissimuler pour quelque tems devant les hommes, afin d'éviter la ruine du Christianisme; sur quoi cet Envoyé le pressa de lui donner une réponse prompte & précise par écrit. Le Néophyte se trouva fort embarassé; la droiture de son cœur ne s'accommodoit pas d'une feinte, surtout dans une affaire de cette importance; mais comme il ne se défioit point de celui, qui lui parloit, parce que tout Payen qu'il étoit, il lui avoit toujours paru fort attaché à sa Person-

De J. C. 1577.
De Syn Mu. 2237.

ne, & qu'il s'en étoit souvent servi avec succès, pour entretenir un Commerce réglé avec le P. Cabral; il lui donna enfin un Billet, par lequel il promettoit à son Pere de ne plus contredire ses volontez, & de lui être soumis en tout.

Cet Ecrit causa une grande joye à la Cour, & fut un vrai triomphe pour les Infidéles, mais il dura peu. Cicatora reconnut bientôt la supercherie, qu'on lui avoit faite, & pria le Pere Cabral de lui marquer ce qu'il devoit faire pour expier sa faute, protestant qu'il n'y avoit rien, à quoi il ne fût disposé pour cela. Le Pere lui manda qu'il falloit que sans tarder il retractât ce qu'il avoit écrit, & qu'il fît une Profession publique de sa Foi, sans se mettre en peine des suites. Il obéït sur le champ, & il écrivit à son Pere, qu'il étoit Chrétien, qu'il n'avoit pas cessé un moment de l'être, & qu'il le seroit toujours, lui en dût-il coûter la vie. Cicatondono ne se posséda plus après avoir lû cette Lettre; & dans le premier mouvement de sa colere, il ordonna qu'on tuât le Pere Cabral, & le Pere Froez, qui étoit arrivé depuis peu à Vosuqui; qu'on mît en pieces le jeune Jésuite, qui avoit instruit son Fils, qu'on fît main basse sur tous les Chrétiens, & qu'on réduisît leur Eglise en cendres. Il envoya même avertir le Vice-Provincial, que c'étoit là sa derniere résolution, & que sûrement il se vengeroit sur lui & les siens de la perte de son Fils, dont ils étoient les Auteurs. Le P. Cabral reçut cet avis, sans en paroître fort émû. » Vous pouvez assûrer le Prince, dit-il à ceux, qui le lui donnerent, que notre chagrin est de » n'avoir qu'une vie à donner pour » une si belle cause; & que quand » il lui prendra envie d'en venir à » l'exécution de ses menaces, il » nous trouvera sans défense.

§. III.

Suite de la persécution de la Reine de Bungo, & de son Frere. Conduite foible du Roi Civan. Ardeur des Chrétiens pour le Martyre. La Reine les accuse de conspirer contre l'Etat. Elle paroît possédée du Démon. Fin de cette persécution.

LE Prince Sébastien étoit témoin de toutes ces scenes, mais il n'y pouvoit pas remédier; les deux Rois étoient absens; la Reine sa Mere, Femme impérieuse, & que le Roi même son Epoux craignoit souvent d'irriter, l'avoit chassé de chez elle, & son Oncle ne gardoit plus avec lui aucune mesure; jusques-là, qu'ayant un jour rencontré un de ses Pages, qui portoit une Lettre de sa part à Cicatora; il la lui prit, & le menaça de le tuer, s'il s'avisoit jamais de se charger de pareilles commissions. D'un autre côté, le Pere Cabral ayant fait avertir les deux Rois de tout ce qui se passoit, Civan se trouva un peu embarassé; il craignoit son Beau-Frere, qui étoit fort Puissant, & avoit tous les Ministres des Dieux à sa disposition. Joscimon n'aimoit pas la Religion Chrétienne, mais par déférence pour son Pere, il dissimuloit ses

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

sentimens : il fit néanmoins prier son Oncle, de ne pas porter plus loin son ressentiment, & Civan crut que cette démarche de son Fils suffiroit pour remettre la tranquillité dans la Cour de Vosuqui ; mais comme on se défioit beaucoup de sa fermeté, lorsqu'il s'agissoit de s'opposer aux volontez de la Reine, & que d'ailleurs il ne se mêloit plus des affaires, la Lettre de son Fils ne parut pas avoir produit un grand effet, & on ne crut pas les Missionnaires fort en sûreté.

Les choses allerent même si loin, que quelques Seigneurs Chrétiens s'enfermerent dans leur Maison, résolus de les défendre au péril de leur vie, si on vouloit entreprendre de leur faire violence. Le Pere Cabral fit tout ce qu'il put, pour les engager à s'en retourner chez eux ; il leur représenta que la cause de Dieu ne se défendoit point par les armes ; que d'une querelle, qui lui étoit personnelle, ou qui n'intéressoit du moins, que le peu, qu'ils étoient d'Etrangers dans le Royaume, ils en alloient faire une Guerre Civile ; & que pour vouloir sauver deux ou trois pauvres Religieux, qui seroient bientôt remplacez, ils exposoient toute une nombreuse Chrétienté aux derniers malheurs. Ils répondirent, qu'il s'agissoit de l'honneur de la Religion, & d'empêcher qu'elle ne reçût un affront dans la Personne de ses Ministres, & qu'ils se croiroient eux-mêmes deshonorez pour toujours, s'ils le souffroient ; qu'au reste, si l'injustice prévaloit, & qu'il leur arrivât de perdre la vie en combattant pour les Autels & pour leurs Pasteurs, ils en feroient avec joye le sacrifice.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

Le Vice-Provincial, qui les vit fermes dans leur résolution, & qui ne doutoit point que Cicatondono ne poussât les choses aux dernieres extrêmitez, fit un Ballot des Vases sacrez, & des Ornemens de l'Eglise, & les voulut envoyer au Pere Monti, qui étoit à Fucheo ; mais il ne trouva pas un seul Chrétien, qui voulût les porter, chacun craignant de perdre la Couronne du Martyre, s'il sortoit de Vosuqui. Il pria un Gentilhomme de s'en charger, & celui-ci le porta à sa Femme, à qui il ordonna de le garder ellemême : elle lui dit, qu'il avoit bonne grace de la laisser ainsi au Bagage, tandis qu'il alloit combattre & mourir pour Dieu. Les Filles de Chambre, à qui l'un & l'autre s'adresserent ensuite, en dirent autant, & il fallut porter ce précieux Dépôt chez un Payen, honnête Homme, qui en répondit.

Sur le soir on ferma l'Eglise, où il n'y avoit encore que les Gentilshommes, dont j'ai parlé, avec le P. Cabral, le Pere Froez, deux jeunes Jésuites Japonnois, & quelques Catéchistes. Comme ils étoient tous en priere, ils entendirent tout-à-coup un grand bruit à la porte : chacun se leve, les Gentilshommes prennent leurs Armes ; on ouvre, & l'on est fort surpris de voir une troupe de Femmes de qualité avec leurs Suivantes, qui venoient, disoient-elles, pour mourir avec leurs Peres en JESUS-CHRIST. Il y en avoit une entr'autres, qui appréhendant que ses Parens ne l'arrêtassent, s'ils la voyoient sortir à une heure induë, avoit percé une mu-

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

raille, (a) pour se rendre à l'Eglise par des chemins détournez. Les Femmes Chrétiennes ayant donné cet exemple, il fut bientôt suivi de tous les Fidéles, non seulement de Vosuqui, mais encore de tout le Pays d'alentour. On les voyoit arriver par troupes des extrêmitez du Roïaume; & quand on leur demandoit ce qui les menoit à Vosuqui, ils répondoient, qu'ils y alloient mourir pour la Foi.

Ce qu'il y avoit de plus étonnant en tout ceci, c'étoit l'inaction du Roi Civan, qui se contentoit de menacer de loin, & de dire en général, qu'il ne souffriroit pas, qu'on entreprît, ni sur les Missionnaires, ni sur les Chrétiens. Il avoit même voulu dès le commencement persuader à Cicatora d'obéir à son Pere; & l'on prétend, qu'il fut d'avis, que le Pere Cabral s'éloignât pour quelque tems, & qu'il lui écrivit que c'étoit le seul moyen de tout pacifier; mais il en reçut, ajoûte-t-on, une réponse, qui lui fit sentir combien cette conduite étoit peu digne de lui, & qui le rendit un peu plus ferme. Il s'expliqua alors de maniere à persuader, qu'il alloit par un coup d'autorité faire cesser cette persécution: il dit, qu'il ne croyoit pas que son Beau-Frere en vînt jamais à aucune violence contre les Peres; mais que s'il s'avisoit d'aller par voye de fait, il auroit affaire à lui. Cicatondono, & la Reine sa Sœur n'en rabattirent pourtant rien de la hauteur, avec laquelle ils avoient commencé d'agir, & le Roi parut encore mollir; il manda au Pere Cabral, qu'il lui conseilloit de ne point différer, & d'avancer même un peu le voyage, qu'il devoit faire dans le Figen, d'y mener avec lui le jeune Religieux, qui avoit instruit Cicatora, rien n'étant plus propre que cette retraite, à calmer un orage, dont il sçavoit que la Reine étoit le principal Auteur; qu'il étoit bien résolu de répudier cette Princesse, mais qu'il avoit encore des ménagemens à garder, avant que d'en venir jusques-là.

D'autre part, le Prince Sébastien, qui avoit trouvé le moyen de s'aboucher avec Cicatora, & lui avoit promis de ne jamais séparer ses intérêts des siens, fit parler à son Oncle sur un ton, qui fit comprendre à ce Seigneur, qu'il n'auroit pas aussi bon marché des Chrétiens, qu'il se l'étoit imaginé. Cependant l'Eglise & la Maison des Missionnaires ne désemplissoient point; les Dames, qui ne pouvoient y rester avec bienséance parmi tant de monde, furent longtems sans pouvoir se résoudre à retourner chez elles, & demeurerent plusieurs jours assemblées dans le voisinage, chez une Niéce de la Reine, jeune Princesse, qui dans cette troupe d'Héroïnes, se distinguoit autant par sa ferveur, & le désir qu'elle avoit du Martyre, qu'elle étoit au-dessus des autres par sa naissance. Il faut avoüer que ce grand mouvement fit beaucoup d'honneur à la Religion Chrétienne; les Japonnois, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois, n'estimant rien tant, que cette grandeur d'ame, qui marque un grand mépris de la vie; & comme ce Peuple passe aisément de l'estime à l'imita-

(a) Il faut se souvenir que ces murailles ne sont ordinairement que des Cloisons, avec un enduit fort mince de plâtre, de terre, ou de ciment.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

tion, on vit alors quantité d'Idolâtres prendre le parti des Fidéles, & demander le Baptême, sans en apporter d'autre raison que celle-ci : *Une Religion, qui inspire tant de courage, ne sçauroit être fausse.*

La Reine & son Frere ne vouloient pourtant pas avoir le démenti de cette affaire ; & comme ils sçavoient profiter de tout, ils firent semblant de craindre que ce concours des Chrétiens de toutes les parties du Royaume, & ces Assemblées nocturnes, qui continuoient, ne dégénérassent en sédition. Ils firent plus ; car ils manderent aux deux Rois, qu'il y avoit une conspiration formée contre leur vie par les Chrétiens, qui ne vouloient plus de Souverains d'une autre Religion que de la leur ; que le Prince Sébastien & Cicatora étoient à la tête de ce complot, & que la résolution étoit prise de mettre l'un des deux sur le Trône.

Cette intrigue ne put être si sécrette, que le Pere Cabral n'en eût le vent, & ne fût assez à tems pour prendre ses mesures. Il écrivit à Civan pour l'instruire de tout : le Prince Sébastien écrivit aussi de son côté au Roi son Pere, & ce Monarque choqué qu'on eût poussé si loin les choses, quoiqu'il eût assez déclaré ses intentions, gagna enfin sur lui de mander à la Reine & à son Beau-Frere, que depuis vingt-sept ans, qu'il connoissoit les Docteurs Européens, & qu'il avoit des Chrétiens dans ses Etats, il ne les avoit jamais reconnu, ni broüillons, ni Rébelles, qu'il les avoit toujours, au contraire, trouvé pleins de zéle, & d'une fidélité à toute épreuve ; qu'il se tenoit bien assûré qu'ils n'avoient pas changé, & qu'il ne vouloit pas non plus changer à leur égard ; que s'il avoit pris hautement la protection de tous ceux, qui dans les autres Royaumes étoient persécutez pour leur Religion, à plus forte raison le feroit-il pour ceux, qui avoient été ses Sujets ; & que si son Beau-Frere chassoit de chez lui son Fils adoptif, parce qu'il étoit Chrétien, par cette raison là même, il le recevroit dans son Palais, & le mettroit au nombre de ses propres Enfans. Enfin, que si la Reine persistoit à vouloir perdre des Gens, qu'il aimoit, & qu'il estimoit, il pourroit prendre un parti, qui la mettroit hors d'état d'en venir à bout, & qui la feroit repentir de son obstination.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

Il écrivit ensuite au Pere Cabral une Lettre remplie de témoignages les plus sinceres d'estime & d'amitié, & cette maniere ferme eut enfin son effet : à quoi ne contribua pas peu une maladie fort douloureuse, & fort extraordinaire, dont la Reine fut attaquée sur ces entrefaites. On fut assez longtems sans connoître la nature de son mal ; mais on crut enfin qu'elle étoit possédée du Démon. Les Bonzes, pour cacher un accident, dont ils craignoient que les Chrétiens ne triomphassent, entreprirent de prouver, qu'il n'y avoit rien, que de naturel dans ce que souffroit cette Princesse. Mais les Médecins les démentirent, & déclarerent qu'il n'y avoit point de remedes humains contre le mal de la Reine. Elle-même se trahit, & se montra dans des situations, qui ne laisserent aucun doute sur son état. On fit tout ce qu'on put,

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

pour la tenir renfermée, mais inutilement, & bientôt toute la Ville fut persuadée que la Possession de cette implacable Ennemie du nom Chrétien étoit réelle.

La Reine de Bungo avoit une Sœur, qui entroit dans tous ses sentimens; Dieu lui fit aussi sentir la pesanteur de son bras. Le feu prit à son Palais, sans qu'on ait jamais pû découvrir, par où, ni comment cela étoit arrivé. Il n'y eut personne, qui ne reconnût, que c'étoit une punition du Ciel sur cette Princesse, à qui il n'avoit pas tenu, qu'on ne brûlât l'Église des Chrétiens; & ce qui confirma tout le monde dans cette pensée, c'est que tous les Appartemens qu'occupoit la Princesse, ayant été consumez, le feu s'arrêta tout à coup à ceux du Prince Sébastien, qui logeoit alors chez sa Tante.

Tant de marques de l'indignation du Ciel toucherent enfin la Reine; elle promit de ne plus molester les Fidéles, & fut délivrée du malin Esprit, qui la tourmentoit. Quant à Cicatondono, comme il n'agissoit gueres que par le mouvement de sa Sœur, il ne fut pas difficile à appaiser, dès que la Reine cessa de faire du bruit. Les deux Rois revinrent peu de tems après à Vosuqui, & on ne parla plus de rien. Cicatora eut une liberté entiere de faire une profession ouverte de sa Religion : mais l'on fut fort étonné de le voir sortir de sa Retraite dans un état à faire juger qu'on lui avoit souvent refusé le nécessaire. Le Prince Sébastien & lui se jurerent une amitié éternelle, mais le Roi leur fit dire de modérer un peu la vivacité de leur zele, & de ne rien faire, qui pût offenser, ni la Reine, ni son Frere, qui venoit de recevoir de très-bonne grace son Fils dans sa maison.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

§. IV.

Arrivée d'un grand nombre de Missionnaires au Japon. Le jeune Roi d'Arima permet l'entrée de ses Etats aux Jésuites. Zele du Prince Loüis de Gotto. Il convertit toute une Isle. Il monte sur le Trône. Sa mort. Persécution dans ce Royaume. Etat florissant de la Chrétienté de Méaco & des environs.

Peu de jours après le P. Cabral partit pour Nangazaqui, où il étoit à peine arrivé, qu'il apprit que le Pere Balthazar Lopez, envoyé quelques années auparavant aux Indes pour représenter les besoins, que le Japon avoit d'Ouvriers, étoit débarqué à Cochinotzu le quatriéme de Juillet avec douze autres Jésuites, parmi lesquels, il n'y en avoit que cinq, qui ne fussent pas Prêtres. Il donna sur le champ à chacun sa Mission, & comme on lui demandoit de toutes parts des Ouvriers, il se trouva bientôt, qu'il ne lui en restoit pas un seul dont il pût disposer. Cela lui fit hâter l'exécution d'un dessein, qu'il méditoit depuis quelque tems. C'étoit de changer la maison de Fucheo en College & celle de Vosuqui en Noviciat, d'autant plus, qu'il se présentoit assez souvent des Portugais, pour entrer dans la Compagnie; car pour ce

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

qui est des Japonnois, nous verrons dans peu que le Vice-Provincial n'étoit pas d'avis qu'on les tirât si-tôt du rang de simples Catéchistes.

Comme il venoit d'apprendre que le Roi d'Arima, à la persuasion du Prince d'Omura son Oncle, avoit changé de sentiment à l'égard du Christianisme, & souhaitoit d'avoir des Missionnaires dans ses Etats, il jugea à propos de lui rendre une visite, & non seulement il en fut bien reçu, mais ce Prince lui fit de grandes excuses de tout ce qui s'étoit passé depuis la mort du Roi son Pere, ce qui engagea le Vice-Provincial à laisser deux de ses Religieux à Cochinotzu. Il envoya aussi le Pere Antoine Lopez & Louis Almeyda dans le Royaume de Saxuma, où Michel Vaz avoit fait une excursion l'année précédente, & où le Roi demandoit avec instance des Missionnaires; ce n'étoit pourtant encore que l'intérêt, qui faisoit agir ce Prince; les Bonzes de son Royaume, où plusieurs de ceux d'Omura s'étoient retirez, étoient puissans, ils s'opposerent ouvertement au progrès de l'Evangile, & la Cour les laissa faire: ainsi tout le fruit du voyage des deux Missionnaires se borna à consoler & à fortifier un petit nombre de Fidéles, que les Ennemis de la Foi n'y laissoient pas fort tranquilles.

La Principauté d'Omura étoit dès lors presque toute Chrétienne, & il y avoit tout lieu d'espérer qu'il en seroit bientôt de même du Royaume de Gotto. Nous avons vû qu'au moment, que le Prince Loüis avoit été régénéré dans les eaux du Baptême, il s'étoit proposé de procurer le même bonheur à tout le Royaume. Il avoit commencé à y travailler en personne d'une maniere, qui auroit illustré l'Apostolat du plus laborieux Missionnaire; on le voyoit sans cesse aller de Bourgade en Bourgade, parcourir les Montagnes & les Bois, pénétrer dans les plus inaccessibles retraites, tantôt pour assister un Moribond, ou pour ensévelir un Mort, tantôt pour baptiser les Adultes, instruire les Prosélytes, exhorter les Infidéles, faire le Catéchisme aux Enfans, & les Prieres publiques partout, où il se trouvoit. Rien ne lui paroissoit petit, lorsqu'il s'agissoit de gagner une ame à Jesus-Christ: aussi ne rencontroit-il nulle part aucun obstacle; ces Insulaires accoutumez à regarder leurs Souverains, comme des Divinitez bien plus inabordables, que les Dieux mêmes, qu'ils adoroient, ne pouvant résister aux discours pleins de bonté & d'onction de ce vertueux Prince, & se trouvant même déja convertis par ses exemples, avant qu'il leur parlât. Le Roi son Pere fut presque le seul, auprès duquel il travailla infructueusement, & ce malheureux Prince n'apporta jamais d'autre raison, pour ne se pas rendre à la vérité connuë, sinon qu'il étoit trop vieux pour changer de Religion. Il tomba enfin malade, & le Prince son Fils, qui ne désespéroit pas encore de le gagner, fit venir de Firando un jeune Jésuite nommé ARIAZ SANCHEZ, pour le seconder; mais le Missionnaire arriva trop tard; il trouva le Roi mort, & le Prince inconsolable de n'avoir pas pû procurer la vie de l'ame à celui, de qui il tenoit le jour.

Le voyage de Sanchez ne fut pourtant pas inutile pour les Isles

de Gotto. Il y en a une plus avancée que les autres vers le Firando, dont les Habitans gagnoient leur vie à faire du Sel, & le Prince s'étoit transporté lui-même dans leur Isle, pour travailler à leur conversion; elle étoit déja bien avancée, lorsque le Prince fut obligé d'interrompre ses travaux Apostoliques, pour aller rendre les derniers devoirs au Roi son Pere, qu'il apprit être dangereusement malade, & qui expira en effet peu de jours après entre ses mains. Il retourna aussitôt dans son Isle, & y mena Sanchez, qui eut le bonheur de baptiser tout ce qui y restoit d'Idolâtres. Je passe plusieurs circonstances de cette conversion, où il y a beaucoup de ce merveilleux, qui seroit aujourd'hui du goût de peu de personnes.

Ceci se passoit en 1576. L'année suivante le Pere de Figheredo fut envoyé dans le Royaume de Gotto, où il ne demeura que quatre ou cinq mois; aussi ce Royaume n'avoit-il pas un besoin si pressant de Missionnaires, parce que les soins du Gouvernement n'empêchoient point le saint Roi Loüis de donner sa principale attention au salut de ses Sujets. Il lui restoit bien peu de choses à faire, pour achever l'entiere réduction de ses Etats sous le joug de la Foi, lorsqu'après trois ans de Regne Dieu l'appella, pour lui faire porter dans le Ciel une Couronne beaucoup plus précieuse, que celle qu'il portoit sur la terre. Il mourut en 1579, laissant un Fils en bas âge déja baptisé, & de même nom que lui. Un de ses Freres, Idolâtre zélé, prit en main la tutelle du jeune Prince, & la Régence du Royaume. Les choses alors changerent entierement de face. Il ne fut pas difficile au Régent d'usurper la Couronne sur un Enfant, qui n'avoit point d'appui; mais comme le jeune Prince, héritier des vertus, encore plus que de la Couronne de son Pere, demeura fidéle aux promesses de son Baptême; le Seigneur le fit dans la suite remonter sur le Trône, qui lui appartenoit. Il est vrai que tout le tems, que régna l'Usurpateur, la Chrétienté du Gotto persécutée sans relâche, & n'ayant pû avoir aucun secours de la part des Missionnaires, se trouva à la fin extrêmement diminuée.

Telle étoit pendant les années 1575, 1576, & 1577, la situation du Christianisme dans le Ximo. Il ne fleurissoit pas moins dans la Capitale de l'Empire, & dans les Provinces voisines, par le crédit, que lui donnoit la faveur constante de Nobunanga, qui continuoit aussi de persécuter les Bonzes à toute outrance, & par le zele de quelques Seigneurs, parmi lesquels se distinguoient toujours le brave & vertueux Tacayama, & à son exemple Juste Ucondono son Fils. Toute l'occupation du Pere étoit de faire des Prosélytes, & le premier jour de l'année 1575. on compta jusqu'à soixante-dix Gentilshommes, qu'il avoit amenez au Pere Froez, pour être baptisez, & qui se trouverent parfaitement instruits; peu de jours après, il en amena encore trente-cinq, & l'on ne peut dire jusqu'où alloit son attention à profiter de tout ce qui pouvoit contribuer à avancer l'œuvre de Dieu. Bientôt même il ne put se résoudre à partager ses soins entre Dieu & le Monde, & pour n'avoir plus rien, qui l'empê-

chât

De J. C. 1575-77 De Syn Mu. 2235-37

chât de se consacrer tout entier à la propagation & à l'affermissement de la Foi, il se déchargea du Gouvernement de son petit Etat sur son Fils, se retira auprès d'une Eglise, qu'il avoit fait bâtir avec une grande magnificence, & n'y voulut plus entendre parler, que de ce qui concernoit le Service de Dieu.

Quand il n'avoit point chez lui de Missionnaire, il en faisoit lui-même toutes les fonctions, qui pouvoient lui convenir. Il présidoit aux Prieres & aux Exercices de Pénitence, qui se faisoient toujours en commun, & tous les ans il choisissoit parmi les principaux Chrétiens quatre des plus distinguez par leur vertu, & les chargeoit de veiller à ce que les Infidéles fussent instruits, les Pauvres secourus, les malades visitez & soulagez dans leurs besoins spirituels & temporels; les Morts ensévelis; qu'on exerçât l'hospitalité envers les Etrangers; en un mot, qu'on n'omît rien de toutes les bonnes œuvres, qui se présentoient à faire. Lui-même étoit de tout, & par son affabilité il s'étoit tellement attaché les cœurs, qu'il n'y avoit personne, qui ne le regardât comme son Pere. Il avoit coutume de dire à la Princesse Marie son Epouse, pour l'engager à entrer toujours, comme elle faisoit, dans toutes ses vûës, qu'il n'y avoit point de vraye vertu dans le Christianisme, qui ne fût accompagnée d'une charité tendre & compatissante envers les Malheureux; mais ses soins les plus empressez étoient pour les Veuves & les Enfans de ceux, qui étoient morts à son service; & il est vrai de dire, qu'ils retrouvoient en lui toute la tendresse d'un Pere & d'un Epoux. Enfin il n'y avoit rien, dont il ne s'avisât, pour mettre en honneur & en crédit la Religion Chrétienne, surtout pour gagner les Bonzes à Jesus-Christ, & il en gagna effectivement un grand nombre.

De J. C. 1575-77 De Syn Mu. 2235-77

Plusieurs autres Seigneurs travailloient avec le même zele & le même succès dans leurs terres, & les Missionnaires pouvoient à peine suffire à baptiser ceux, qui se présentoient, & à leur administrer les autres Sacremens de l'Eglise. Sur la fin de l'année 1576. le Vice-Provincial apprit que le Pere Froez succomboit sous le poids du travail, & il envoya le Pere Jean Lopez pour le relever. Ce Missionnaire arriva à Méaco le premier jour de l'année 1577, & le Pere Froez en partit aussitôt pour le Bungo, où il fut témoin de tout ce qui se passa au sujet de la conversion de Cicatora, dont nous allons reprendre l'Histoire.

§. V.

Le Roi de Saxuma s'empare du Royaume de Fiunga. Il en est chassé par le jeune Roi de Bungo, qui en demeure le Maître. Nouvelle Persécution contre Cicatora. La Reine de Bungo est répudiée. Conversion du Roi.

QUoique Civan Roi de Bungo eût déja mis le Prince Joscimon son Fils aîné sur le Trône, il n'en étoit pas encore descendu lui-même, il y étoit resté pour y établir son Successeur, & le former au

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

grand art de régner. Enfin l'an de Notre Seigneur 1578. il résolut de se retirer ; mais deux choses lui firent encore différer quelque tems l'exécution de ce dessein. La premiere fut la mort du Roi de FIUNGA son Gendre, ou plutôt les suites qu'elle eut. Ce Prince avoit laissé deux Fils en bas âge : le Roi de Saxuma, qui avoit des prétentions sur le Fiunga, crut l'occasion favorable pour les faire valoir ; il leva une Armée avec cette promptitude, qu'on ne voit gueres qu'au Japon, & fondit si brusquement sur ce Royaume, que la Reine surprise eut à peine le tems de se sauver avec ses Enfans chez le Roi son Pere. Civan la reçut comme une Fille, qu'il chérissoit, & comme une Reine malheureuse, dont la disgrace intéressoit également sa gloire & sa tendresse ; mais il fut bien aise de laisser à son Fils tout l'honneur de la venger. Il crut sans doute que ce Prince ne pouvoit pas commencer plus heureusement à régner, qu'en rétablissant sur le Trône un Roi, qu'on en avoit injustement chassé, & qui le touchoit de si près.

Ce ne fut pourtant pas le parti que prit Joscimon, il traita avec sa Sœur d'un échange des droits de ses Enfans à la Couronne de Fiunga contre des Terres, qu'il offrit de lui céder en toute propriété ; & l'y ayant fait consentir sans peine, il leva une Armée de soixante mille hommes, & la conduisit dans le Fiunga. Ce Royaume est divisé en deux parties égales par une belle & large Riviere, qui coule au travers d'un Pays uni, & un des plus délicieux du Japon. L'approche des Bungois obligea d'abord le Roi de Saxuma, qui n'avoit pas assez de Troupes, pour tenir contre tant de forces, de se retirer au-delà de la Riviere, mais Joscimon l'ayant passée, le Saxuman se vit contraint de lui abandonner absolument toute sa Conquête.

Une si glorieuse Expédition combla de joye le vieux Roi de Bungo, il voulut visiter en personne le nouveau Royaume, que son Fils venoit d'acquérir, & il trouva le Pays si charmant, & surtout un Canton appellé CUCHIMOCHI, qu'il le choisit pour le lieu de la retraite, qu'il méditoit ; mais une autre chose l'empêchoit encore de quitter la Cour, & de remettre toute son autorité entre les mains de son Fils. Il vouloit auparavant voir consommer l'affaire du Mariage de Cicatora avec celle de ses Filles, qui avoit été promise à ce jeune Seigneur. Il en fit la proposition à la Reine, qui sentant renaître dans ce moment toute sa haine contre les Chrétiens, déclara qu'elle ne consentiroit jamais à cette Alliance. Le Roi, qui étoit fort las des hauteurs de cette impérieuse Princesse, & qui avoit son dessein, ne répliqua rien : son silence fit croire à la Reine, qu'il n'avoit pas fort à cœur ce qu'il avoit proposé, & elle engagea son Frere à pousser à bout Cicatora, s'il ne changeoit de Religion. Cicatondono entra sans peine dans les vûës de sa Sœur, il n'omit rien pour gagner, pour surprendre, pour intimider son Fils ; il le caressa, il le menaça, il le maltraita ; la Reine se joignit à lui, & jamais la constance Chrétienne ne fut mise à de plus rudes & de plus dangereuses épreuves. Cicatora triompha de tout ; enfin son Pere le chassa de chez lui.

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

Le Saint jeune Homme ravi d'avoir perdu sa fortune pour la cause de Dieu, se retira chez les Missionnaires, & avec un contentement, qui étoit peint sur son visage, il leur dit, que n'ayant plus de Pere, il venoit se jetter entre les bras de l'Eglise sa Mere. Le Roi Civan fut bientôt informé de ce qui se passoit, mais il ne fit pas semblant de l'être, & il envoya dire en secret aux Jésuites de Vosuqui de garder Cicatora dans leur Maison de Fucheo. Cette indifférence affectée trompa la Reine & son Frere. Ils crurent n'avoir rien à craindre du ressentiment du Roi, mais ils eurent bientôt tout lieu de se repentir de n'avoir pas assez étudié ses sentimens & ses inclinations. Lorsqu'on y pensoit le moins, Civan épousa une Dame de qualité, dont le Prince Sébastien avoit épousé la Fille : il fit dire en même tems à la Reine, qu'elle eût à se retirer chez son Frere, & que sa place étoit prise par une autre, qui n'abuseroit pas, comme elle avoit fait, de son rang, & de la confiance de son Epoux & de son Roi.

Cet ordre fut pour la Reine un coup de foudre, & la jetta dans des accès de fureur si violens, qu'on fut obligé de la garder à vûë, pour l'empêcher de se poignarder. Ce grand événement surprit bien du monde ; mais ce qui donna encore plus à penser, c'est que la nouvelle Reine & la Princesse sa Fille étoient toutes deux Catéchuménes, & que le Roi écrivit peu de jours après au Pere Cabral de lui envoyer ce jeune Jésuite Japonnois, nommé Jean, dont nous avons si souvent parlé, & à qui ce Prince ordonna de faire tous les jours des Instructions publiques dans le Palais. On remarqua même qu'il ne perdoit aucune de ces Instructions, qu'il y apportoit une attention infinie, & qu'il paroissoit souvent rêveur, & comme un homme, qui médite un grand dessein. Un jour, qu'on avoit expliqué aux Princesses la Passion de Notre-Seigneur, le Roi s'approchant de la Reine, lui dit assez haut : *voilà, Madame, ce que je trouve de plus grand & de plus incompréhensible dans cette Religion ; mais il faut captiver son esprit, & soumettre son jugement : ce seroit une extrême folie, que de rejetter comme faux tout ce qu'on ne comprend pas.* Les Princesses furent enfin baptisées. Le Roi fut présent à cette action, & fit serment, quand la Cérémonie fut achevée, de n'avoir jamais d'autre Epouse que la Reine.

On s'apperçut, peu de tems après, qu'il jeûnoit tous les Vendredis & les Samedis, & que chaque jour il récitoit le Rosaire ; on sçut encore, qu'étant un jour entré dans son Cabinet, il en avoit tiré deux petites Idoles, qu'il estimoit infiniment, dont l'une représentoit Xaca, & l'autre un de ses Disciples, & qu'après les avoir considérées quelque tems avec beaucoup d'attention, il les avoit fait jetter à la Mer. On ne douta plus alors que ce Prince ne fût sur le point de se déclarer Chrétien, & son Baptême, qui suivit de près, ne surprit personne. Ce fut le vingt-huitiéme d'Août de l'année 1578. que Civan fut solemnellement mis au nombre des Chrétiens par le Pere Cabral, environ dans la cinquantiéme année de son âge. En l'honneur du Pere Xavier, il voulut qu'on lui donnât le nom de FRANÇOIS, il entendit ensuite la Messe, & resta à

De J. C. 1578.
De Syn Mu. 2238.

dîner avec les Peres.

Au reste on peut dire de ce Prince, ce qui a été dit de saint Augustin, sous les auspices duquel il reçut le Sacrement de la Régénération, qu'en faisant profession du Christianisme, il l'avoit faite de la perfection Chrétienne. En effet il prit dès le même instant une si forte résolution de regagner par sa ferveur le tems, que ses irrésolutions lui avoient fait perdre; qu'il parut tout à coup changé en un autre homme, & qu'il tint exactement la parole, qu'il avoit donnée peu de jours après le Baptême de la Reine à ce jeune Missionnaire, qui avoit été chargé d'instruire cette Princesse : car ayant pris ce Religieux en particulier, il lui parla confidemment de la sorte.

» Je ne sçai pas trop ce que pensent de moi les Chrétiens, & surtout les Peres de la Compagnie, ils me regardent peut-être comme un homme, qui ne sçait à quoi se résoudre, & dont les démarches n'ont rien de fort suivi : j'avouë qu'ils ont quelque raison d'en juger ainsi; ils se trompent néanmoins : il n'y a au fonds, ni légéreté, ni tant d'inconséquence, qu'on croit, dans ma conduite. Dès que j'ai eu connoissance de votre Religion, j'ai conçu pour elle une estime, que je n'ai jamais perduë, & si j'ai différé si longtems à l'embrasser, c'est que j'ai voulu m'instruire à fonds de la fausseté de nos Sectes, & que j'étois bien aise de ne me déclarer, qu'après m'être procuré du repos, & avoir remis à mon Fils le gouvernement de mes Etats. La Morale des Bonzes a quelque chose de fort spécieux, mais j'ai bientôt senti qu'elle porte à faux, & qu'elle est établie sur un fondement ruineux; pour ce qui est de leurs Mysteres, plus je les ai approfondis, & moins j'y ai trouvé de quoi me satisfaire. Je n'y vois que ténebres, qu'incertitude, qu'extravagance : votre Loi seule dissipe mes doutes, me rassûre, me contente & me tranquilise; je suis résolu de ne plus adorer, que le Dieu des Chrétiens. Vous pouvez en assûrer le Pere Cabral, & dites-lui que je veux recevoir le Baptême de sa main : le plutôt sera le mieux; & vous verrez que, plus j'ai eu de peine à prendre mon parti, plus je serai ferme, quand je l'aurai pris.

La grace du Sacrement ayant trouvé un cœur si bien disposé, y produisit des fruits surprenans. Ce Prince, qui pendant vingt-sept ans n'avoit pû se déterminer entre la vérité, dont il avoit été tant de fois convaincu, & l'erreur, qui de jour en jour lui devenoit plus visible, ne concevoit pas comment on peut connoître le vrai Dieu sans l'adorer, & au sortir de l'Eglise & de la Maison des Missionnaires, comme il retournoit à son Palais, la vûë des Infidéles, qu'il rencontroit sur son passage, lui faisoit verser des larmes de compassion sur leur aveuglement. Au reste il n'est pas possible d'exprimer l'effet, que produisit cette conversion dans tout l'Empire; car outre qu'il y avoit au Japon peu de Souverains aussi puissans que le Roi de Bungo, ce Prince étoit d'ailleurs dans une si haute réputation de sagesse & de Doctrine, que ceux, à qui l'on apprit la nouvelle de son Baptême, s'accorderent tous à dire, qu'on ne pouvoit gueres faire un

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

plus grand éloge de la Religion Chrétienne, qu'en disant que le sage Roi de Bungo l'avoit embrassée. Il n'y eut que les Bonzes, qui s'aviserent de publier partout que la tête lui avoit tourné, il y avoit déja quelques années; mais on les laissa dire, & leurs discours n'eurent point d'autre effet, que de les rendre encore plus méprisables.

§. VI.

Le Roi de Bungo abandonne tout-à-fait le Gouvernement de ses Etats. Il se retire dans le Fiunga, & y bâtit une Ville toute peuplée de Chrétiens. Le Pere Valegnani arrive au Japon en qualité de Visiteur, & ce qui se passe entre lui & les Missionnaires.

LE Roi cependant, qui ne vouloit plus vacquer qu'à son salut, & qui ne pouvoit plus goûter que Dieu, forma un dessein bien digne d'un grand Prince; il abandonna absolument tout le soin des affaires & du Gouvernement à son Fils, & comme il avoit déja choisi pour le lieu de sa Retraite le Canton de Cuchimochi dans le Royaume de Fiunga, il y fit bâtir une Ville avec une diligence incroyable; il n'eut pas même la patience d'attendre qu'elle fût achevée, pour s'y transporter; persuadé que sa présence feroit encore plus hâter les travaux; & le quatriéme d'Octobre, cinq semaines après son Baptême, il s'embarqua sur une petite Flotte, dont tous les Bâtimens avoient des Pavillons d'un beau Damas bleu semé de Croix rouges relevées en or. La nouvelle Reine, le Prince Sébastien & son Epouse, Cicatora, le Pere Cabral, Louis Almeyda, & le jeune Jésuite, qui avoit instruit les Princesses, s'embarquerent avec le Roi, & furent accompagnez d'un grand nombre de Chrétiens de tout âge & de tout état; Civan s'étant déclaré qu'il n'admettroit aucun Idolâtre dans sa nouvelle Ville. Le Fiunga est dans l'Isle de Ximo, il a le Bungo au Nord, le Vosumi au Sud, la Mer à l'Est, & le Saxuma à l'Ouest. Une suite de Montagnes, difficiles à traverser, le sépare du Bungo, ce qui obligea le Roi à faire ce voyage par Mer; mais il n'est pas défendu du côté du Saxuma, & les Bungois reconnurent bientôt la faute, qu'ils avoient faite de n'avoir pas assez bien fortifié cette Frontiere, après qu'ils eurent reconquis ce Royaume sur les Saxumans.

Le Pere Froez étoit demeuré à Vosuqui avec le jeune Roi, qui peu de jours après le départ de son Pere pour le Fiunga, lui dit, qu'il n'y auroit pour la Religion Chrétienne aucun changement à la Cour par le départ de ce Prince; qu'il sçavoit que les Peres songeoient à établir un College à Fucheo, que non seulement il y consentoit de tout son cœur, mais qu'il leur donnoit le choix de l'emplacement de cette Maison, si celui qu'ils avoient occupé jusques-là, ne leur plaisoit point: qu'ils lui donnassent un Mémoire de tout ce qui leur seroit nécessaire, & que par la maniere, dont il iroit au-devant de tous leurs desirs, ils connoîtroient l'affection, qu'il

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

leur portoit. Les effets répondirent à ces promesses; Joscimon ne ménagea pas même sa Mere, lorsqu'il fut question des intérêts du Christianisme; il eut encore moins d'égard pour les Bonzes, il donna aux Missionnaires un Temple magnifique, bâti autrefois par son Pere, & l'on en fit une Eglise. Une de ses Niéces étant morte sur ces entrefaites entre les mains des Bonzes, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour intéresser leurs Dieux à la conservation de la jeune Princesse, le Roi fit publier que tous les Bonzes Mandians, & tous ceux, qui se mêloient de sortiléges, eussent à sortir dans l'année de ses Etats, sinon qu'il seroit permis à quiconque de les tuer.

Deux choses, disoit-il, lui faisoient tenir cette conduite à l'égard de ces faux Prêtres; l'une étoit le peu de cas, que le Roi son Pere avoit fait des Sectes du Japon, après les avoir étudiées à fonds; & la seconde, la prospérité, dont joüissoit Nobunanga, après tous les maux, qu'il avoit fait aux Bonzes. Jusques-là Joscimon ne connoissoit le Christianisme, que par ce que la Renommée en publioit: il voulut enfin en être instruit à fonds, & il le déclara au Pere Froez, qui commença par lui mettre entre les mains un petit Traité, qu'il avoit fait sur cette matiere. Le Roi son Pere, qui avoit eu de bonnes raisons pour ne le point gêner sur l'article de la Religion, apprit avec bien de la joye sa résolution, & lui envoya à sa priere le Catéchiste des Princesses. Le jeune Prince eut avec ce Religieux de fréquentes conférences, aussi bien que la Reine son Epouse; tout ce qu'il apprit le charma, & il manda au Roi son Pere, que son parti étoit pris d'imiter son exemple, mais qu'il croyoit ne devoir rien précipiter dans une affaire de cette importance: qu'il alloit disposer les Grands de sa Cour à entrer dans ses sentimens, ou du moins à les approuver, & qu'aussitôt qu'il n'auroit plus à craindre aucun mouvement dans ses Etats, il ne tarderoit pas à se déclarer. Cette résolution étoit sage, mais ce qui la fit plus approuver du Roi Civan, c'est qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût encore plus le fruit de la timidité & de l'irrésolution de son Fils, que de sa prudence. Il connoissoit l'esprit léger & inconstant de ce jeune Prince, & il étoit charmé qu'il ne s'engageât point dans une démarche de cette nature, avant que de s'être assûré qu'il la soutiendroit.

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire, au commencement de l'année 1579, le Pere ALEXANDRE VALEGNANI, qui depuis quelques années exerçoit aux Indes l'Emploi de Visiteur Général, arriva au Port de Cochinotzu, pour visiter le Japon, qui étoit compris dans sa Commission, & pour examiner la conduite, que tenoient les Missionnaires dans la prédication de l'Evangile. Comme la premiere nouvelle, qu'il avoit apprise à son débarquement, étoit la conversion de l'ancien Roi de Bungo; il résolut d'abord de se rendre dans ce Royaume, d'autant plus qu'il pensoit à suivre le projet du Pere Cabral, d'établir un Noviciat de sa Compagnie à Vosuqui, & celui, qu'il avoit formé lui-même d'un Séminaire de Nobles dans l'endroit, qui lui paroîtroit plus propre pour le dessein, qu'il se proposoit dans ce

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

dernier Etablissement. Mais les tristes nouvelles, qu'il reçut peu de tems après du Bungo, & dont nous parlerons dans peu, le firent résoudre à ne point sortir de Cochinotzu, qu'il n'y eût terminé les affaires de sa Visite, & il envoya ordre à tous les Missionnaires de le venir trouver dans ce Port.

Ils y vinrent tous, à l'exception de ceux, qui étoient à Méaco, & qui ne pûrent s'y rendre au tems marqué: le Visiteur, qui étoit un des plus grands Hommes, que sa Compagnie ait eus dans l'Orient, se connoissoit trop en Hommes, pour ne pas rendre justice à cette Troupe d'Hommes Apostoliques, parmi lesquels il n'y en avoit en effet aucun, qui ne fût recommandable par de grands services & par de grandes vertus; aussi dans la Lettre, qu'il écrivit alors au Pere AQUAVIVA son Général, pour lui rendre compte de l'état, où il avoit trouvé cette Mission, il ne craint point de lui dire, que de cinquante-neuf Religieux, dont elle étoit alors composée, & parmi lesquels il y avoit vingt-trois Prêtres, il n'en voyoit pas un, qui ne fût digne d'avoir contribué à former la plus belle Chrétienté, qui eût peut-être été depuis les Apôtres: mais il ajoûte qu'ils succomboient sous le poids du travail, qui croissoit tous les jours d'une maniere inconcevable; qu'un seul avoit baptisé en deux ans soixante & dix mille personnes, & que cette disette d'Ouvriers l'avoit convaincu de la nécessité d'établir un Noviciat & un Séminaire; qu'il croyoit aussi qu'il étoit tems de demander au Saint Siége l'érection d'un Evêché, l'Eglise du Japon ne pouvant plus avec bienséance se passer d'un Chef; outre qu'un Evêque pourroit consacrer des Prêtres du Pays, dont on tireroit de grands services, quand ce ne seroit que de conserver dans la Foi ceux, qui y étoient assez solidement fondez, pour n'avoir plus tant de besoin du secours des Missionnaires d'Europe.

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

Dans les entretiens, que le Pere Valegnani eut avec ces Religieux, il leur recommanda sur toute chose ce que Saint François Xavier leur avoit laissé par écrit dans ses Mémoires, de ne jamais oublier qu'ils avoient affaire à une Nation, véritablement capable par son caractere de tout ce qu'il y a de plus héroïque dans la vertu, mais qui par la nature de son Gouvernement présent, & par la situation, où se trouvoient alors les plus considérables Provinces de l'Empire, étoit tous les jours exposée aux plus étranges Révolutions; qu'ainsi il ne falloit jamais compter que sur le présent, sans cesser néanmoins de travailler pour l'avenir: qu'il étoit surtout nécessaire d'user d'une grande prudence & d'une grande dextérité, pour ménager l'esprit de ceux, qui pouvoient contribuer ou nuire au succès de leur Ministere, & qu'il falloit bien plus s'attacher à donner de la solidité à leur ouvrage, qu'à défricher un Terrein, qu'ils n'étoient pas en état de cultiver. Il leur fit remarquer aussi, que leur but principal ne devoit pas être de courir au Martyre, mais de gagner des Ames à Jesus-Christ; & que si l'on pouvoit se flatter de voir jamais un si puissant Empire soumis à l'Evangile, cela n'arriveroit, que par le moyen d'une subordination entiere, & d'une par-

De J. C. 1579. De Syn Mu. 2239.

faite conformité de conduite dans l'exercice du Ministere Apostolique.

Il examina ensuite en particulier avec les Principaux d'entre eux plusieurs points de Discipline, qui pouvoient causer quelque embarras, & après que toutes choses eurent été discutées avec la maturité convenable, & sur les lumieres, que donnoit une longue expérience à ceux, qui composoient cette Assemblée, le Visiteur jugea à propos de ne faire que des Réglemens provisionnels, qu'il dirigea par écrit avec les raisons, sur quoi chaque article étoit fondé, & il les envoya à Rome par la premiere occasion, qui se présenta. On avoit surtout agité dans l'Assemblée de Cochinotzu une question, qui y avoit été fort débattuë, & sur laquelle il paroît qu'on n'avoit pû entierement s'accorder; à sçavoir s'il ne seroit pas mieux de s'établir solidement dans les lieux, où rien n'empêchoit de cultiver en toute liberté la Vigne du Seigneur, que de saisir, comme on avoit fait jusqu'alors, toutes les occasions de répandre la semence de la Foi jusques dans les Provinces, où les guerres continuelles ne permettoient pas d'espérer qu'elle y jettât de profondes racines. L'affaire fut enfin examinée dans le Conseil du Général de la Compagnie, lequel ordonna ensuite aux plus habiles Théologiens, qu'il y eût alors parmi les Jésuites d'Europe, de donner sur ce point leur avis doctrinal, pour être jugé au Tribunal du Vicaire de Jesus-Christ. Il n'y eut pas deux avis, la réponse unanime fut qu'il n'y avoit rien à changer à ce qui s'étoit pratiqué par le passé, & qu'il ne falloit négliger aucune occasion de prêcher l'Evangile dans les Provinces, où il n'avoit pas encore pénétré: nous avons sur cela un fort bel écrit du Pere Jean MALDONAT. Nous parlerons ailleurs d'un autre point aussi important, qu'aucun autre de ceux, qui furent alors traitez, & dont la décision avoit aussi été renvoyée à Rome.

L'Assemblée étant terminée, les Missionnaires retournerent pour la plûpart dans leurs Eglises; mais comme il en étoit arrivé l'année précédente quelques-uns, qui pouvoient à peine commencer alors à s'exprimer passablement en Japonnois, & que plusieurs Princes demandoient avec instance des Ouvriers Evangéliques, il fallut faire quelques changemens à ce qui avoit été réglé avant l'arrivée du Visiteur, & le Pere GREGOIRE DE CESPEDEZ fut envoyé à Méaco avec un Frere pour y remplacer le Pere Loüis Froez, qui ne tarda pourtant pas à y retourner. Le Pere Valegnani, qui étoit toujours dans le dessein de passer dans le Royaume de Bungo, & de là à Méaco, résolut d'attendre dans le Royaume d'Arima, quelle seroit l'issuë de la guerre, qui occupoit alors les deux Rois de Bungo, & dont il faut maintenant que je parle.

§. VII.

§. VII.

Nouvelle irruption des Saxumans dans le Fiunga. Défaite de l'Armée du Roi de Bungo, par l'imprudence de Cicatondono. Cicatora est tué en sauvant la vie à son Pere. Fermeté des deux Rois de Bungo. Joscimon est dépoüillé de toutes les conquêtes du Roi son Pere.

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

LE jeune Roi de Bungo ne paroissoit occupé, que du soin de s'instruire des Véritez Chrétiennes, lorsqu'il eut avis que les Saxumans étoient rentrez dans le Fiunga : il assembla sur le champ une Armée de quarante mille hommes & l'envoya, sous la conduite de son Oncle Cicatondono, au Roi son Pere, dont il ordonna au Général de suivre exactement les avis ; & pour être lui-même en état de veiller à tout, il se transporta dans la Ville de NOCEN, sur la frontiere du Bungo & du Fiunga. L'Armée Bungoise ne fit encore que parcourir ce dernier Royaume, pour le remettre sous l'obéïssance du légitime Souverain, & le Roi Civan s'avança jusques sur la frontiere du côté du Saxuma, où il y avoit encore quelques Forteresses, qui tenoient pour les Saxumans. Au reste on auroit dit, que c'étoit uniquement pour Dieu, que se faisoit cette guerre ; partout, où l'Armée victorieuse passoit, on abattoit les Temples, & on bâtissoit des Eglises, & le Service Divin se faisoit dans le Camp, & dans tous les lieux, où le Roi portoit ses pas, avec la même liberté & la même décence qu'il auroit pû se faire au milieu de la plus profonde paix.

La même chose se pratiquoit à Nocen, où le P. Froez avoit suivi Joscimon, & ce jeune Prince sembloit vouloir l'emporter sur le Roi son Pere par son zele & par toutes les marques de la plus sincere piété. Il apprit un jour que la Reine son Epouse, qu'il avoit laissée à Vosuqui, étoit continuellement aux prises avec sa Belle-Mere, qui avoit formé le dessein de la rappeller au culte des Idoles : il lui envoya aussitôt le P. Froez, qui fut assez heureux pour mettre la jeune Princesse à l'abri de la séduction. Le Missionnaire à son retour à Nocen, eut le bonheur d'y baptiser un Seigneur nommé COTANDONO, qui avoit épousé une Sœur du Roi, & ensuite le Gouverneur de Nocen avec sa femme. Quelques jours après Joscimon reçut par un Courier, que lui dépêcha le Roi son Pere, la nouvelle que trois Forteresses s'étoient renduës, sans qu'il en eût coûté un seul homme à ses Troupes : il étoit à Cheval avec une partie de sa Noblesse, lorsqu'il reçut ce message ; il n'eut pas plutôt lû la Lettre de son Pere, qu'il mit pied à terre, se jetta à genoux, & remercia le vrai Dieu d'un succès, dont il se croyoit redevable à sa seule bonté.

Civan apprenoit ces heureuses dispositions de son Fils avec des transports de joye, qu'il n'est pas facile d'exprimer ; mais ce n'étoit point sur la Terre, que ce Prince devoit goûter toute la douceur des consolations célestes ; Dieu, qui avoit trouvé en lui un Roi selon son cœur, le vou-

lut purifier par les tribulations. Les trois Forteresses, dont nous venons de parler étant prises, il en restoit une quatriéme beaucoup plus considérable, & dont la conquête devoit achever celle de tout le Royaume de Fiunga. Cicatondono en faisoit le siége avec toute son Armée, mais comme s'il eût eu honte d'employer quarante mille hommes contre une si petite Place, & persuadé qu'il étoit, que sa seule présence à la tête d'une Armée victorieuse suffiroit pour la faire tomber en sa puissance, il se contenta de la tenir bloquée, & ne prit aucune mesure, pour se garantir d'une surprise. Il est rare que ces fautes n'ayent pas de fâcheuses suites à la guerre, surtout, quand on a affaire à un Général qui sçait son métier. Le Roi de Saxuma étoit grand Capitaine, & la Place assiégée lui étoit d'une conséquence infinie, parce qu'elle donnoit aux Victorieux une entrée libre jusques dans le centre de ses Etats. Il fit donc un effort pour rétablir son armée, que l'approche de celle de Bungo avoit dissipée, & sa marche fut si secrette, & si prompte, qu'il arriva à la vûë des Assiégeans, lorsqu'ils ne s'attendoient à rien moins, qu'à avoir une Armée sur les bras. Il fallut combattre; le Général Bungois paya de sa personne, mais il fut mal secondé, & apprit à ses dépens que des Troupes, à qui l'on ne fait pas garder une exacte discipline, ne tiennent point contre la surprise; d'ailleurs il fit dans cette occasion une perte, qui mit le comble à sa disgrace.

Il avoit depuis peu rétabli Cicatora dans tous ses droits, & lui avoit rendu toute son estime; mais il eut le chagrin de ne connoître ce qu'il valloit qu'au moment qu'il le perdit. Il étoit environné d'un gros de de Saxumans, contre lesquels il se défendoit avec toute la valeur possible; on en avertit son Fils, lequel accourut aussitôt à son secours & le dégagea : mais la retraite lui ayant été coupée, il fut quelque tems par sa bravoure l'admiration des deux Armées. Enfin il succomba avec la gloire d'avoir sacrifié sa vie pour la conserver à celui, qui avoit été plus son Persécuteur que son Pere, & à qui il laissa avec le désespoir d'avoir perdu l'Etat par son imprudence, le rémord d'avoir persécuté la Vertu dans un Fils, qui pouvoit faire son bonheur & son appui.

On crut pendant quelque tems, qu'il ne survivroit pas à sa défaite, car il avoit été retiré d'entre les morts tout couvert de blessures, mais il guérit pour son malheur & pour celui de sa Patrie. Pour revenir aux Saxumans, leur victoire fut complette : toute l'Armée Bungoise fut taillée en pieces, & la Conquête du Fiunga ne coûta pas plus cette troisiéme fois, & fut plus durable que les deux premieres. Le Roi Civan fut obligé d'en sortir, & Joscimon de quitter Nocen, où il n'étoit pas en sûreté, pour retourner à Vosuqui. Les Infideles, & surtout les Bonzes, ne manquerent pas d'attribuer un si grand revers de fortune à la colere de leurs Dieux, mais les deux Rois les laisserent dire. *Je suis Chrétien*, dit Civan au P. Cabral, *Dieu, qui sonde le fond des cœurs, connoît la sincérité du mien; il sçait la maniere, dont je voulois le servir dans ma Retraite; il en a disposé autrement, il a ses desseins, il faut adorer jusqu'au*

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

mystere, qu'il nous en fait, & soumettre notre foible jugement à sa divine Sagesse.

Le jeune Roi ne fit point paroître moins de fermeté ; il répondit à ceux, qui attribuoient au dessein, qu'il avoit de se faire Chrétien, la perte du Fiunga, qu'il ne se reprochoit, que d'avoir par complaisance pour sa Mere, & pour quelques-uns de ses Vassaux, différé à recevoir le Baptême, & sur le champ il se mit au col un Chapelet. Son malheur, & celui de l'Eglise du Japon, fut qu'il ne persévéra pas longtems dans des sentimens si héroïques, & qui lui firent alors tant d'honneur.

Cependant le Roi de Saxuma ne crut pas tellement son Ennemi abattu par sa derniere défaite, qu'il ne craignît de le voir à la tête d'une nouvelle Armée lui disputer encore le Fiunga, & il prit pour l'en empêcher un expedient, qui lui réüssit ; il se ligua avec RIOZOGI & avec AZEQUI, (a) deux des plus grands Seigneurs du Ximo, & leur persuada de profiter de la consternation des Bungois, pour faire des Conquêtes sur eux. Riozogi étoit né Vassal du Roi d'Arima, mais il avoit déja donné plus d'une allarme au feu Roi André : devenu depuis peu Feudataire du Roi de Bungo, il avoit longtems refusé de lui prêter serment de fidélité, & ne s'y étoit rendu, qu'à la force. Un Sujet soumis de cette maniere ne l'est qu'autant qu'il ne se croit pas en état de secoüer le joug ; le Roi de Saxuma connoissoit bien cette disposition de Riozogi à l'égard du Roi de Bungo, & il n'eut aucune peine à lui persuader d'entrer avec toutes ses forces dans le Royaume de CHICUNGO, qui appartenoit à ce Prince.

Azequi avoit de grandes Terres dans le Royaume de Chicugen, le Roi de Saxuma n'eut pas besoin de le presser beaucoup pour l'engager à s'emparer de ce Royaume, & luimême entra dans le Fingo. Joscimon ainsi attaqué de toutes parts, & ne doutant pas que ces forces dispersées ne se réünissent contre lui, du moment qu'ils le verroient tourner ses armes contre l'un des trois, ne songea plus qu'à mettre le Bungo hors d'état d'être insulté. Ainsi le Roi de Saxuma n'ayant point d'Ennemis en campagne, se rendit maître de la plus grande partie du Fingo. Azequi trouva encore moins de résistance dans le Chicugen, où il étoit très-puissant par lui-même, & il le conquit sans peine tout entier ; il pénétra même dans le BUYGEN, qui appartenoit encore au Roi de Bungo. Riozogi ne réüssit pas moins dans le Chicungo, qui le reconnut pour son Roi, & Joscimon se vit en une seule Campagne dépouillé de toutes les Conquêtes de son Pere, & assez embarassé, comment il pourroit conserver l'héritage même de ses Ancêtres.

On peut bien juger que dans un si grand renversement de l'Etat, les affaires de la Religion Chrétienne n'étoient pas dans une situation tranquille ; le Pere Valegnani eut d'abord la pensée d'accourir au secours de cette Eglise désolée, & de ne pas abandonner les deux Rois dans le tems, que Dieu les frappoit d'une maniere si sensible : il n'auroit pas même attendu si longtems à s'ac-

(a) Ou AQUEZUQUI.

De J. C. 1579. De Syn Mu. 2239.

quitter de ce qu'il devoit à ces deux Princes; mais tout consideré, il jugea sa présence inutile, & peut-être même importune dans la confusion, où se trouvoient les affaires de cette Cour; d'ailleurs elle étoit nécessaire dans le Royaume d'Arima, où le Christianisme après avoir quelque tems gémi dans l'oppression, devint enfin l'unique Religion du Prince & de ses Sujets.

§. VIII.

Effet de la Persécution, que le Roi d'Arima avoit excitée contre les Chrétiens. Ce qui fit changer de conduite à ce Prince. Il prend la résolution de se faire Chrétien. Il y est confirmé par un Bonze, & par quelle raison. Sa fermeté, son Baptême, son zele. Les Portugais songent à mettre Nangazaqui en état de défense.

Nous avons vû dans quelle disposition le jeune Roi d'Arima s'étoit trouvé à la mort du Roi son Pere, à l'égard des Missionnaires & des Chrétiens; il avoit proscrit les premiers, & ordonné aux autres sous peine de mort de retourner au culte des Dieux de l'Empire; & le Japon avoit vû pour la premiere fois des Apostats, qui ne tarderent pourtant pas à faire tous une Pénitence exemplaire de leur infidélité. Le Roi fut beaucoup plus choqué du repentir de ce petit nombre de Foibles, qu'il ne l'avoit été de la résistance des autres, mais il se contenta de menacer, & de faire renverser toutes les Croix. Ensuite ayant sçu que les Missionnaires étoient restez dans leur maison, il y fit mettre le feu. Ces Peres crurent qu'il falloit au moins faire semblant de céder au tems: ils étoient trois dans ce Royaume; le Pere Cabral se retira dans le Royaume de Bungo, & n'évita que par un secours particulier du Ciel, de tomber entre les mains d'une troupe d'Assassins, envoyez par les Oncles du Roi d'Arima, & par les Bonzes, pour le massacrer: les Peres Lopez & Almeyda passerent à l'Isle d'Amacusa.

Leur retraite produisit l'effet, qu'ils en avoient espéré. Les Bonzes les voyant éloignez, & les Oncles du Roi n'entendant plus parler de rien, ne douterent point que le Christianisme ne tombât de lui-même, & cesserent leurs poursuites, d'où il arriva que le Roi, qui n'avoit emprunté que d'eux cette aversion du Christianisme, dont il venoit de donner tant de marques, prit insensiblement des sentimens plus moderez. C'étoit là que les choses en étoient, lorsque le Pere Valegnani arriva au Port de Cochinotzu. Le Visiteur, dès qu'il eut congédié l'Assemblée des Missionnaires, dont nous avons parlé ci-dessus, crut devoir faire avec plusieurs Religieux, une visite au Prince, & il se rendit à Arima. Le Roi le reçut bien, lui parut d'un très-bon caractere, plein de raison & fort docile. Il eut avec lui plusieurs entretiens sur la Religion, & il ne le quitta point, qu'il ne l'eût déterminé à se déclarer au plutôt Chrétien. Un des Oncles du

Roi, un de ses Neveux & quelques Seigneurs de sa Cour entrerent dans les mémes sentimens, & prirent la méme résolution, & il fut réglé, que pour éviter les mouvemens, qu'un changement si peu attendu pourroit produire parmi les Grands, & parmi les Bonzes, la cérémonie du Baptéme se feroit à Cochinotzu.

Le Pere Visiteur s'y achemina aussitôt pour préparer toutes choses. Le jour marqué étant venu, il fut bien surpris de ne point voir le Roi. Ce Prince s'étoit pourtant mis en chemin, mais au moment qu'il alloit entrer dans la Barque, qui le devoit porter à Cochinotzu, il tomba en foiblesse, & on le crut mort; on le rapporta dans son Palais, où il fut quelque tems sans connoissance.

Les Bonzes & tous ceux, qui étoient dans leurs intérêts, s'attendoient bien à tirer un grand avantage d'un accident si triste, mais leur espérance fut vaine; dès que le Roi fut revenu à lui, il assigna un autre jour pour la cérémonie de son Baptéme. Cependant Riozogi fier de la Conquéte du Chicungo, & ne mettant plus de bornes à son ambition, entra avec une puissante Armée dans le Royaume d'Arima, & y prit plusieurs Places, avant que le Roi eût rien appris de son dessein. Il en reçut néanmoins la nouvelle avec une fermeté, qui étonna dans un Prince de vingt ans: il ne changea rien à ce qu'il avoit résolu, si ce n'est, qu'étant obligé de s'avancer sur la frontiere, pour mettre ordre aux affaires de la Guerre, il fit prier le Pere Valegnani de l'y venir trouver au jour, qu'il avoit marqué pour son Baptéme.

Ce qu'il y eut de plus surprenant, & ce qui fait bien voir que Dieu sçait tirer sa gloire de tout; un vieux Bonze, qui toute sa vie avoit été à la Cour d'Arima, & passoit pour la meilleure tête du Conseil, alla trouver le Roi, & lui dit qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il ne pouvoit plus différer à se faire Chrétien. » Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que je » croye au Dieu des Européens; » car je n'en reconnois aucun, mais » l'état de vos affaires demande que » vous vous assûriez du Prince d'O- » mura votre Oncle; lui seul peut » vous tirer du mauvais pas, où » vous êtes engagé, & en vain » le sang lui parlera en votre fa- » veur, si l'intérêt de la Religion » qu'il professe, ne l'engage à voler » à votre secours. Le Roi fut charmé de cette ouverture, qui lui fournissoit une réponse à ceux de ses Vassaux, ausquels son changement de Religion pourroit paroître une démarche imprudente, dans la situation, où il se trouvoit. Cependant le Pere Valegnani fit quelque difficulté de lui administrer pour lors le Baptême, par la raison que si ses affaires tournoient mal, on ne manqueroit pas de l'attribuer à la justice vengeresse des Dieux, qu'il auroit abandonnez.

Ce qui donnoit lieu au Pere Visiteur de penser ainsi, c'est que plusieurs des Grands du Royaume, mécontens de la Cour, & couvrant leur mécontentement du voile spécieux de la Religion, s'étoient déja rangez auprès de Riozogi; mais le jeune Roi s'élevant au-dessus de la politique intéressée du Bonze, & de la timide prudence du Missionnaire, comprit qu'il étoit perdu, si le bras du Tout-Puissant ne le soutenoit,

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

& se hâta de mériter son secours. Il renouvella ses instances auprès du Visiteur, qui ne put enfin se défendre de l'aller trouver dans une Forteresse, où il s'étoit renfermé pour couvrir la Frontiere, & le baptisa avec tous ceux, qui s'étoient déclarez Catéchumenes avec lui, à sçavoir, un de ses Oncles, un de ses Neveux, deux de ses Freres, & plusieurs Gentilshommes de sa Cour. Quelques semaines après, la Princesse, qu'il devoit épouser, sa Mere & deux Princesses du Sang, reçurent aussi le Baptême. Le Roi fut nommé PROTAIS, & sa future Epouse reçut au Sacrement le nom de LUCIE. Ceci arriva pendant le Carême de l'année 1580. Dieu ne tarda pas à faire sentir à ce Prince qu'il n'est point de ressource plus certaine, que la confiance en lui. A peine eut-il assûré la paix de l'Eglise dans ses Etats, en se rangeant sous ses Loix, que le Ciel la lui donna à lui-même : on apprit peu de tems après qu'il y avoit des mouvemens dans les Conquêtes de Riozogi, que plusieurs Vassaux du Roi d'Arima avoient levé une Armée, & que les Portugais, qui avoient conduit le Pere Valegnani au Japon, avoient promis, à la persuasion de ce Pere, de servir le Roi de leurs munitions, & même de leurs personnes. Enfin le P. Visiteur persuadé que Riozogi ne cherchoit plus qu'une belle porte pour sortir du Royaume d'Arima, l'alla trouver, lui représenta les obligations, qu'il avoit à la Maison Royale d'Arima, lui fit comprendre que le Prince d'Omura ne verroit pas tranquillement opprimer son Neveu, surtout depuis qu'il étoit devenu son Frere en Jesus-Christ, & qu'en s'obstinant à courir après une Conquête incertaine, il s'exposoit à se voir dépoüillé de ce qu'il possédoit, & de toute sa gloire. Il lui fit ensuite des propositions très-avantageuses de la part du Roi d'Arima, & elles furent acceptées ; Riozogi mena ses Troupes dans le Chicungo, & après y avoir rétabli l'ordre & la tranquillité par sa présence, il s'avisa de faire des courses dans le Fingo, ce qui le broüilla avec le Roi de Saxuma.

La retraite d'un si dangereux Ennemi remplit de joye le Royaume d'Arima, & tous, jusqu'aux Idolâtres, publioient que le Pere Valegnani avoit sauvé l'Etat & servi de Pere au Roi. Ce Prince lui-même, pour marquer à Dieu sa reconnoissance d'un succès si inespéré, se porta dès-lors avec une ardeur incroyable à étendre la Foi dans toutes les Terres de son obéïssance ; il ruina en peu de jours plus de quarante Temples ; il fit bâtir des Eglises à Cochinotzu, à Aria, à Arima, & on ne fut pas longtems sans en voir jusques dans les plus petites Bourgardes. Le Visiteur songea alors à mettre en exécution le dessein, qui avoit été pris dans l'Assemblée des Missionnaires, de former un Séminaire, où l'on pût élever la jeune Noblesse dans l'étude de la Religion & des beaux Arts ; il comprit que de la maniere, dont le Christianisme s'établissoit dans le Royaume d'Arima, il n'en étoit point de plus propre à une pareille institution, & il en parla au Roi, qui l'approuva, & en pressa l'exécution, à laquelle il contribua de tout son pouvoir. On y ajoûta dans la suite un College, & l'on ne peut dire le

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

nombre d'Apôtres & de Martyrs, qui sont sortis de ces deux Ecoles.

Rien n'arrêtant plus le Pere Valegnani à la Cour du Roi d'Arima, il voulut, avant que de quitter ce Royaume, travailler à soulager la misere des Pauvres Chrétiens de Cochinotzu, que la Guerre avoit ruinez, & les Portugais lui ouvrirent généreusement leurs bourses pour une œuvre si sainte. Il fit ensuite observer aux Principaux Officiers des Navires de cette Nation, que de tous les Ports du Ximo, il n'en étoit aucun, qui fût plus commode, & où il fût plus aisé d'entrer, que celui de Nangazaqui, soit qu'on vînt des Indes, ou de la Chine, mais qu'il n'avoit aucune défense, & qu'ils ne pouvoient pas s'y garantir d'une insulte, & que puisque le Prince d'Omura le leur avoit cédé sur le même pied, qu'il avoit fait d'abord celui de Vocoxiura, il falloit avec l'agrément de ce Prince travailler incessamment à y mettre les Habitans & les Navires en sûreté. L'avis fut trouvé bon, & on le suivit. Sumitanda consentit à tout, & l'on mit d'abord la main à l'œuvre. Depuis ce tems-là Nangazaqui a été longtems le seul Port du Japon, où l'on ait vû des Navires Portugais, si ce n'est lorsque par quelque accident, ils se sont trouvez contraints de moüiller l'Ancre dans quelque autre.

§. IX.

Mauvaise conduite du jeune Roi de Bungo. Le Roi son Pere en tombe malade de chagrin. Ferveur de ce jeune Prince, & Vœu qu'il fait à Dieu. Etat de la Religion dans le centre de l'Empire. Ligue contre Nobunanga. Il se rend maître d'une Forteresse. Embarras d'Ucondono. Les Liguez sont défaits.

Toutes choses étant ainsi réglées dans cette extrémité du Ximo, le Pere Valegnani, à qui l'ancien Roi de Bungo avoit écrit plusieurs fois, pour l'engager à venir au plutôt consommer le grand ouvrage de la conversion du Roi son Fils, se préparoit au voyage de Vosuqui, lorsqu'il reçut une Lettre de Civan, qui le prioit de ne point se presser de quitter le Royaume d'Arima, & qui lui marquoit qu'il auroit soin de l'avertir, quand il seroit tems, qu'il parût dans le Bungo. La raison de ce contre-ordre étoit que Joscimon avoit changé, sinon de sentiment, au moins de conduite à l'égard de la Religion Chrétienne. Ceux d'entre ses Vassaux & ses Courtisans, que ni lui, ni son Pere n'avoient jamais pû rendre favorables à cette Religion, ne l'avoient pas plutôt vû réduit au seul Royaume de ses Ancêtres, qu'ils lui avoient déclaré, qu'en vain il compteroit sur leurs secours, pour conserver ce qui lui restoit, s'il ne juroit sur les Dieux du Pays de restituer aux Bonzes & à leurs Temples, les rentes, qui leur avoient été ôtées, & de rétablir tout l'ancien culte de la Religion Japonnoise. Le jeune Prince, dont le fonds n'étoit pas mauvais, eut bien de la peine à

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

en venir là ; mais comme il se crut perdu sans ressource, s'il ne donnoit les mains à ce qu'on exigeoit de lui, il promit & jura tout ce qu'on voulut.

Il n'eut pas plutôt fait cette démarche, que comme si la vûë des Missionnaires eût été pour lui un reproche de son crime, il parut extrêmement refroidi à leur égard ; il ne laissoit pourtant pas de les recevoir honnêtement, quand ils l'alloient voir ; il les assûroit que son cœur n'étoit point changé, qu'il étoit toujours dans la disposition de se faire Chrétien, & que la seule nécessité, qui n'a point de Loi, disoit-il, l'avoit obligé de promettre ce qu'il étoit bien résolu de ne pas tenir, quand il seroit en pleine liberté d'agir. Rien n'étoit plus sincere, que ce que disoit alors ce malheureux Prince, mais il ne se connoissoit pas lui-même. Les Missionnaires, qui l'avoient fort étudié, se sçurent très-bon gré de ne s'être pas rendus aux instances, qu'il leur avoit faites plus d'une fois, de le baptiser, & le Roi son Pere, qui par une raison toute contraire, mais fondée sur le même principe de l'inconstance & de la légéreté de son Fils, avoit souhaité de le voir lié par le Sacrement, dans la pensée que la grace, qui y est attachée, corrigeroit le défaut du naturel, fut si frappé en apprenant son infidélité, qu'il en tomba dangereusement malade. Il avoit perdu quatre Royaumes,& en quelque façon toute la gloire de trente ans d'un des plus beaux Regnes,qu'on eût vû depuis longtems au Japon, sans qu'il eût paru sur son visage la moindre altération ; une si rare vertu avoit été pour la Religion un véritable triomphe parmi tant de disgraces, & pour ce Prince un nouveau lustre ajoûté aux grandes actions de sa vie : mais toutes ses forces l'abandonnerent au moment, qu'il sentit évanoüir l'espérance de voir incessamment son Fils au nombre des vrais Adorateurs de Jesus-Christ.

Sitôt que Joscimon eut nouvelle de l'état, où son Pere étoit réduit, il accourut avec la Reine son Epouse pour le voir, mais le Malade ne voulut jamais leur permetrre d'entrer dans sa chambre, & quelques jours après se trouvant beaucoup mieux, il dit publiquement que, si quelqu'un s'avisoit de maltraiter le dernier des Chrétiens, il vengeroit son injure, comme la sienne propre. Il songea ensuite à fléchir le Ciel en faveur du malheureux Prince,qui lui causoit tant de chagrins, & il renouvella un vœu,qu'il avoit fait à Dieu, tandis qu'il étoit dans sa retraite du Fiunga, par lequel il s'étoit engagé, non seulement à mourir, plutôt que de transgresser un seul précepte de l'Evangile, mais de suivre encore tous les Conseils, que lui donneroient ses Confesseurs pour le salut de son ame & son avancement dans la perfection : à quoi il ajoûta dans le transport de sa ferveur ces paroles, qui marquoient bien la pureté & la vivacité de sa foi : *De plus je déclare & je jure en votre présence, Dieu Tout-puissant, que quand tous les Peres de la Compagnie de* JESUS, *par le Ministere desquels vous m'avez attiré à la connoissance de votre saint Nom, renonceroient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont enseigné ; quand je serois assûré, ce que je regarde comme absolument impossible, que tous les Chrétiens de l'Europe, & le*

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

le Saint Pere même, qui est à Rome, auroient renié la Foi, que vous m'avez fait la grace de connoître & d'embrasser, je vous reconnoîtrois, vous confesserois, & vous adorerois, comme je vous reconnois, confesse & adore aujourd'hui, en qualité de seul vrai Dieu Tout-Puissant & Créateur de cet Univers, sans douter d'aucun des Articles, que votre Eglise me propose de croire.

Il apprit sur ces entrefaites qu'un Seigneur de la Cour nommé CICAFIRO s'étoit retiré de la Cour, sans prendre congé du Roi son Fils, auquel il avoit fait demander d'un ton, qui ne sentoit en rien le Suppliant, la restitution des Terres, qu'on lui avoit ôtées sous le précédent Regne, pour les donner à la Reine & à Cicatondono son Frere. Aussitôt il manda à son Fils de contenter sur le champ Cicafiro : ainsi la paix fut achetée aux dépens de la Reine répudiée & de son Frere, lequel fut obligé de quitter la Cour. Peu de tems après Cicafiro mourut, & son Fils, qui avoit nom CICACURA, se broüilla de nouveau avec les deux Rois. Civan sentit alors que l'humiliation, où les grandes pertes de l'Etat l'avoit réduit, rendoit les grands Vassaux insolens, & il apprit que Cicacura ayant sçu que le Pere Valegnani devoit passer par ses Terres, pour se rendre à Vosuqui, étoit dans le dessein de l'enlever; ce fut ce qui obligea ce Prince à contremander le Visiteur, qui pour surcroit de chagrin reçut en même tems la triste nouvelle de la mort du Roi Loüis de Gotto, & de la Révolution arrivée dans ce Royaume par la perfidie de l'Oncle du jeune Roi. Mais on tira cet avantage du malheur de ce Royaume, où le Christianisme fut alors proscrit, que plusieurs Chrétiens chassez de leur pays, où ne pouvant pas y espérer le libre exercice de leur Religion, passerent à Nangazaqui, & s'y établirent.

Les progrès, que la Religion Chrétienne faisoit dans le centre de l'Empire & dans toutes les Provinces, qui obéïssoient à Nobunanga, consolerent aussi beaucoup le Visiteur de la triste situation où elle se trouvoit dans les Etats, dont le Roi de Bungo venoit d'être dépoüillé. Le Pere ORGANTIN GNECCHI étoit alors à la tête de toutes ces florissantes Eglises, où le nombre des Fideles croissoit tous les jours d'une maniere incroyable : le zele de ce Missionnaire embrassoit toute la grande Isle de Nipon, & la considération, où il étoit à la Cour de l'Empereur, le mettant en état de tout entreprendre, on compta dans la seule année 1577, jusqu'à onze mille personnes, qu'il avoit baptisées de ses propres mains dans les Royaumes de CAVACCI & de KIINOCUNI. Les trois Fils de Nobunanga n'étoient, ni moins favorables aux Missionnaires, que l'Empereur leur Pere, ni moins déclarez contre les Bonzes. L'aîné, qui se nommoit JONO SUQUENDONO, étoit Roi de Mino & de Voary, & tenoit sa Cour à GUISO dans le premier de ces deux Royaumes. OQUAXEN FUNGADONO, le second, portoit le nom de Roi de FARIMA, & son Pere étoit actuellement occupé à la conquête de cette Province. Le troisiéme, appellé SANXI CHINDONO, étoit Roi d'Ixo. Ces trois Princes vivoient avec les Missionnaires dans une familiarité, qui donnoit tout lieu d'espérer qu'un jour ils seroient eux-

De J. C. 1580.

De Syn Mu 2240.

mêmes à la tête des Chrétiens, & le Roi d'Ixo s'en déclaroit même tout ouvertement. Enfin à l'occasion d'une Fête, que Nobunanga donna à tous les Grands de l'Empire dans sa Ville d'Anzuquiama, au commencement de l'Eté de l'année 1579, ce Prince ayant sçû que le P. Gnecchi souhaitoit fort d'avoir une maison & une Eglise dans cette Ville, où il n'avoit jamais été possible aux Bonzes de s'établir, non seulement il lui accorda sur le champ un emplacement, qu'il avoit refusé à plusieurs grands Seigneurs, qu'il considéroit beaucoup, mais il donna de si bons ordres pour faciliter cette Entreprise, que l'un & l'autre édifice furent achevez en très-peu de tems.

Cependant l'ambition de ce Prince, qui aspiroit tout ouvertement à la Monarchie universelle de ces Isles, lui suscita une guerre, qui auroit eu de grandes suites, si par cette présence d'esprit & cette incroyable diligence, qui jusques-là lui avoient donné un si grand ascendant sur ses Ennemis, il n'eût prévenu plutôt que dissipé l'orage, qui se formoit contre lui. Il avoit mis les deux Assassins du feu Empereur absolument hors d'état de lui causer la moindre inquiétude, & il paroît même que ces deux Seigneurs étoient morts; au moins n'en est-il plus parlé dans l'Histoire, pas même dans l'occasion présente, qui sembloit leur offrir une derniere ressource. Les Rois de Farima, d'Ixo & d'Izumi, le Bonze, qui régnoit toujours à Ozaca, & Araqui Roi de Tsunocuni avoient été dans leurs intérêts; il en avoit coûté à quelques-uns leurs Etats, & les autres ne pouvoient pas se flatter d'être plus épargnez; tous, ou dans l'espérance de se rétablir, ou persuadez, qu'il ne leur restoit point d'autre moyen de se conserver, se liguerent & engagerent Morindono Roi de Naugato dans leur parti.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Araqui étoit Vassal de Nobunanga, mais Tacayama Frere de Vatadono, & Pere de Juste Ucondono, étoit le sien pour la Forteresse de Tacaçuqui. Cette Place étoit la clef de ses Etats, & il prévoyoit bien que Nobunanga feroit ses premiers efforts de ce côté-là; il falloit s'assûrer de Tacayama, ou plutôt d'Ucondono, sur qui Tacayama se reposoit absolument de tout: il commença par lui faire jurer de lui être fidele, puis il l'obligea de lui donner son Fils aîné & une de ses Sœurs en ôtage. Cela fait, les Princes confédérez n'attendoient plus qu'une occasion favorable pour se déclarer, & résolurent de tenir jusques-là leur Ligue fort secrette. Nobunanga en fut pourtant instruit, & crut de son côté devoir dissimuler. Il se contenta de faire dire au Roi de Tsunocuni, qu'il avoit besoin de la Forteresse de Tacaçuqui, & le somma comme son Vassal de la lui mettre entre les mains. Araqui le refusa, & Nobunanga marcha sur le champ pour en faire le siége, il s'étoit flatté qu'elle ne l'arrêteroit pas longtems, mais dès les premieres attaques il s'apperçut bien qu'il s'étoit trompé, & que Vatadono revivoit dans son Neveu. Cette résistance déconcertoit toutes ses mesures, mais jamais homme ne fut plus fertile en expédiens, & voici ce qu'il imagina pour se rendre maître de la Place.

Il connoissoit assez Ucondono, pour être convaincu qu'il n'étoit pas

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

capable d'une trahison, & d'ailleurs il étoit instruit de ses engagemens avec le Roi de Tsunocuni son Seigneur; mais il sçavoit qu'il étoit Chrétien & fort zélé pour sa Religion, & ce fut par-là qu'il l'attaqua; il lui fit dire que s'il ne lui livroit au plutôt sa Forteresse, il alloit immoler tous les Chrétiens à son ressentiment, sans épargner les Missionnaires, & qu'il ne laisseroit pas une seule Eglise sur pied. Cette menace de la part d'un Prince, qui étoit homme à en venir sur le champ à l'exécution, mit Ucondono dans un grand embarras; ne pouvant se résoudre entre deux partis, qui lui paroissoient également extrêmes, il écrivit au Pere Gnecchi, pour le prier de lui mander, à quoi il le croyoit obligé selon Dieu. Le Missionnaire lui fit réponse, qu'il ne devoit point balancer à se soumettre à Nobunanga, qui étoit son Seigneur Souverain, & que s'il refusoit de le faire, il se rendroit coupable de la félonie du Roi de Tsunocuni.

Le Courier d'Ucondono étoit à peine parti avec cette réponse, qu'il en arriva un autre de la part de l'Empereur avec une Lettre, où le Prince ordonnoit à ce Religieux de le venir trouver; il obéït sur l'heure, d'autant plus inquiet du tour, que prendroit cette affaire, que de huit Missionnaires, qu'il avoit sous sa conduite, quatre avoient déja été arrêtez, & renfermez dans une Citadelle. L'Empereur le reçut avec un air de hauteur, qui ne marquoit néanmoins aucun courroux; il lui dit que la Forteresse de Tacaçuqui relevoit de lui, & que ceux, à qui elle appartenoit, ayant pris les armes contre lui, qui étoit leur Souverain, ils avoient perdu tout le droit, qu'ils y avoient eu; qu'il jugeoit néanmoins Ucondono plus digne de compassion, que de sa colere; qu'il entroit tout-à-fait dans sa peine; mais qu'enfin il falloit de deux maux également nécessaires, choisir le moindre; qu'il se déterminât au plûtôt, & que s'il différoit plus longtems à lui rendre sa Place, il alloit faire mettre en Croix tous les Missionnaires, & faire main basse sur tous les Chrétiens, ce qu'il confirma par un horrible serment.

Le Pere Gnecchi lui dit ce qu'il avoit déja fait pour engager Ucondono à se soumettre, il ajoûta qu'il alloit de ce pas le trouver, & ajoûta qu'il n'épargneroit rien pour le résoudre à faire tout ce que souhaitoit Sa Majesté. Il y fut en effet au sortir de chez l'Empereur: un morne silence régnoit dans la Forteresse, & Ucondono tout persuadé qu'il étoit déja par la Lettre, que le Pere lui avoit écrite, ne put presque lui répondre, qu'en lui faisant voir sa Femme & sa Mere en pleurs. Le Missionnaire eut beau lui représenter que la cause, qu'il défendoit, étoit injuste; que quand il s'agiroit de la ruine entiere de toute l'Eglise du Japon, il ne seroit pas permis, pour l'empêcher, de faire la moindre démarche contre son devoir; mais qu'ici son devoir & l'intérêt de la Religion s'accordoient parfaitement, & qu'il prît bien garde de ne pas sacrifier ses plus essentielles obligations à la chair & au sang. Ucondono convenoit de tout, mais au moment de se rendre, il sentoit toute la nature se révolter, & il ne voyoit plus rien.

Le Pere le quitta donc sans en

De Syn Mu. 1580. De J. C. 2240.

avoir pû tirer que des soupirs, mais dès qu'il fut sorti, Ucondono se sentit pénétré d'un remords, qui prit le dessus sur tous les autres sentimens, dont son cœur étoit déchiré. Il entra aussitôt dans son Oratoire, & là prosterné aux pieds du Crucifix, & la face collée contre terre, il conjura le Seigneur de lui inspirer le courage, qui avoit armé le bras d'Abraham contre son propre Fils. Il n'eut pas plutôt fait cette priere, qu'il se sentit tout autre; il fit rappeller le Pere Gnecchi, & lui dit qu'il voyoit bien qu'il falloit faire à Dieu le sacrifice de ce qu'il avoit de plus cher au monde, & qu'il y étoit résolu. Alors toute la Maison retentit de sanglots, & Ucondono retomba dans ses premieres irrésolutions; tout ce qu'il put gagner sur lui, fut de faire assembler sa famille & ses principaux Officiers dans la Chapelle, qui se trouva en un moment remplie de personnes de tout âge & de tout sexe. Une partie de la nuit se passa à conjurer le Seigneur d'avoir pitié d'une famille désolée, & qui le servoit depuis longtems avec tant de ferveur & de zele: aux larmes ils joignirent leur sang, & tous jusqu'aux enfans se déchirerent le corps à coups de discipline.

Cependant le Missionnaire, à qui Nobunanga avoit fait promettre de lui rapporter au plutôt une réponse positive, ne voyant point que tous ces mouvemens aboutissent à rien de décisif, craignit que son retardement ne fît prendre à l'Empereur quelque résolution violente, & dont il ne seroit plus possible d'arrêter les suites funestes, & il songea à se retirer; on s'en apperçut dans la Forteresse, & on y comprit que son retour auprès du Prince, sans avoir rien conclu, alloit rendre le mal incurable; ainsi on résolut de l'arrêter: il s'en douta, & comme il connoissoit le Prince, à qui il avoit affaire, il fit si bien, qu'il sortit sans être vû, mais on courut après lui, & quoiqu'il fît pour attester la parole d'Ucondono, sur la foi duquel il étoit entré, on le retint, sans cependant lui faire aucune violence & sans s'écarter du respect, que l'on portoit à sa personne & à la sainteté de son caractere. Tout cela se faisoit à l'insçû d'Ucondono, qui traitoit avec Dieu seul, & qui passa toute la nuit en prieres dans la même posture, où nous l'avons représenté d'abord.

De J. C. 1580. De Syn Mu. 2240.

Enfin au point du jour il se leva, entra un moment dans son Cabinet & en sortit couvert d'habits déchirez & avec tout l'extérieur d'un homme, qui a renoncé au monde; il assembla ensuite toute sa Garnison, & avec une contenance triste, mais assûrée, il dit que Nobunanga étant son premier Souverain, il n'y avoit point à délibérer sur l'obéïssance, qui lui étoit dûë, qu'il étoit déterminé à lui remettre sa Place, & qu'il comptoit bien que personne de ceux, qui étoient sous ses ordres, ne seroit assez hardi pour s'opposer à une résolution si raisonnable; qu'il sçavoit bien à quoi il exposoit son Fils, & sa Sœur; que l'Empereur ne pouvoit lui faire aucune grace, qui le dédommageât de la perte, qu'il faisoit pour lui obéïr; qu'il ne lui demanderoit rien, & qu'il attendoit sa récompense de Dieu seul, dont la volonté suprême étoit l'unique regle, qu'il consultoit dans une occasion si dé-

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

licate ; qu'il mettoit son Fils & sa Sœur sous la sauve-garde du Tout-Puissant, qui lui étoit témoin, que s'il donnoit encore quelque soupir au danger où il exposoit des têtes si cheres, il n'en étoit pas moins déterminé à faire son devoir ; que la Religion n'anéantissoit point les droits de la nature, & qu'il seroit au comble de ses vœux, s'il pouvoit racheter au prix de tout son sang, la vie de ceux, qu'il exposoit au ressentiment du Roi de Tsunocuni. Il se coupa ensuite les cheveux, & partit pour Méaco avec le Pere Gnecchi.

En entrant chez l'Empereur il se jetta à ses pieds, & lui exposa les raisons, qu'il avoit eues de ne pas lui livrer d'abord une Place, que son Seigneur immédiat lui avoit confiée ; mais que la réflexion qu'il avoit faite sur l'injustice de cette guerre, l'avoit fait frémir en pensant qu'il étoit armé contre son Souverain ; que cependant la tendresse paternelle lui avoit ôté pendant quelque tems la liberté de prendre le parti, que lui dictoient la justice & son devoir ; qu'il avoit enfin gagné sur soi de s'élever au-dessus de toutes ses craintes & de toutes ses foiblesses ; qu'il devoit cette force au Dieu qu'il adoroit, & au service duquel il étoit résolu de consacrer le reste de ses jours, dans la compagnie de ceux, qu'il regardoit comme les Peres de son ame.

La joye qu'eut l'Empereur de voir à ses pieds un homme, qui peu d'heures auparavant bravoit toute sa puissance, & l'arrêtoit au commencement de ses conquêtes, ne l'empêcha pas de comprendre tout ce qu'il y avoit de grand dans la conduite d'Ucondono ; aussi lui donna-t-il toutes les loüanges, qu'il méritoit. Il ordonna à ce Seigneur de laisser croître ses cheveux, & lui promit de lui restituer toutes ses Places, dès que la guerre seroit finie ; il lui augmenta même dès-lors ses revenus au double, puis élevant jusqu'au Ciel la Religion Chrétienne, qui apprenoit aux hommes à distinguer leurs véritables devoirs, & à surmonter, pour les remplir, toute la sensibilité qu'inspire la plus étroite liaison du sang, il protesta qu'il continueroit d'en être le Protecteur, & il tint parole.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Il n'étoit pourtant pas encore maître de la Forteresse de Tacaçuqui. Tacayama Pere d'Ucondono, en avoit pris le commandement aussitôt que son Fils en étoit sorti ; il étoit allé ensuite trouver Araqui, pour l'informer de ce qui se passoit, & des raisons, qui avoient obligé Ucondono de se retirer ; ajoûtant que pour lui il étoit résolu de lui être fidele jusqu'à la fin. Araqui le reçut d'abord fort mal, & fut sur le point de faire mourir sa Fille & son Petit-Fils ; toutefois la vûë de ce brave homme en posture de Suppliant l'attendrit, & les murmures de ses Officiers l'intimiderent : il s'adoucit, & il rendit même les Otages. Tacayama soutint encore quelque tems le siége de Tacaçuqui, mais il fut enfin forcé & pris. Nobunanga le condamna d'abord à perdre la tête, mais à la priere d'Ucondono, & des Missionnaires, il se contenta de l'exiler dans le Royaume de JECIGEN, où Jesus-Christ n'avoit jamais été prêché, & dont il devint l'Apôtre. Il y fit des conversions innombrables par lui-même, & par les Missionnaires, qu'il

De J. C. 1580. De Syn Mu. 2240.

y appella; de ſorte que ſon nom devint plus célebre pendant ſa diſgrace, qu'il ne l'avoit été dans le tems de ſa plus grande proſpérité. Sa réputation s'étendit même juſqu'aux Indes, & ſa mémoire y fut longtems en bénédiction.

De J. C. 1580. De Syn Mu. 2240.

§. X.

Nouvelles Victoires de Nobunanga. Diſpute entre deux Sectes de Bonzes, dont l'une eſt exterminée par l'Empereur. Ce qui ſe paſſe entre ce Prince & les Miſſionnaires. Séminaire de Nobles à Anzuquiama.

CEpendant Nobunanga ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de la Forteresſe de Tacaçuqui, qu'il la rendit à Ucondono, après s'être de nouveau aſſûré de ſa fidélité. Il ſe mit enſuite aux trouſſes d'Araqui, & l'aſſiégea dans une autre Place, où ce Prince avoit eu l'imprudence de s'enfermer. Il s'y défendit quelque tems avec aſſez de valeur; mais ne voyant aucune apparence d'y être ſecouru, il en ſortit ſecretement & s'alla jetter dans Ozaca avec le Bonze, qui s'en étoit rendu le maître. Nobunanga y marcha, força la Place, mais lorſqu'on s'attendoit qu'il uſeroit contre les Rebelles de tout le droit, que lui donnoit ſa victoire, il leur fit grace de la vie, ſe contentant de ne leur pas laiſſer un ſeul poulce de terre: il lui fut fort aiſé après cela de venir à bout de la plûpart des autres Confédérez, & avant la fin de l'année 1579, il ne lui reſtoit plus à réduire, que le ſeul Roi de Naugato, contre lequel il ſe contenta d'envoyer une Armée: nous verrons dans la ſuite ce qu'il lui en coûta, pour n'avoir pas voulu finir par lui-même cette Guerre.

Le Chriſtianiſme profita beaucoup de ſes dernieres Victoires: il ſembloit ne plus faire la guerre que pour ruiner l'Idolâtrie dans l'Empire, & il paroiſſoit ſurtout s'être fait un point d'honneur d'exterminer les Bonzes. Il ſe préſenta alors une occaſion, qu'il ne manqua point, d'éteindre preſqu'entierement toute une Secte de ces faux Prêtres, & la plus opiniâtre Ennemie du nom Chrétien. Les XODOXINS & les FOQUEXUS étoient depuis quelque tems aux priſes ſur un point de Religion, & la diſpute dégénéra bientôt dans une véritable animoſité. Rien n'eſt plus aveugle que l'eſprit de parti, & que cette vivacité ſi ordinaire entre ceux, qui courent la même carriere; une Guerre Domeſtique, allumée par la paſſion, fait oublier l'Ennemi commun, lequel profite toujours de ces diviſions inteſtines, & quelquefois la fureur va juſqu'à négliger ſes véritables intérêts, & le ſoin même de ſa propre conſervation; il ſemble qu'on ſoit content de périr, pourvû qu'on attire dans le précipice ceux, dont on a réſolu la perte. Jamais on ne vit un exemple de ceci plus marqué, que dans l'occaſion, dont il s'agit. Les deux Sectes oppoſées ne cherchoient plus la vérité; elles ne ſe bornoient même plus à la gloire de l'avoir dans leur parti; elles vouloient ſe détruire, & elles s'y prirent de maniere à ne pas manquer

De J. C. 1580.
De Syn Mu. 2240.

leur coup. Elles s'accorderent à prendre Nobunanga pour Arbitre, & accepterent la condition, sans laquelle ce Prince ne voulut pas les juger, à sçavoir, qu'il pourroit punir de mort ceux, qui seroient vaincus.

Le jour de la Conférence ayant été marqué, les plus habiles des deux Sectes se rendirent chez l'Empereur avec un appareil, & un faste, qui témoignoit de part & d'autre une grande assûrance. On disputa longtems, & avec un acharnement, qui convenoit mieux à des Soldats dans une mélée, qu'à des Docteurs dans une dispute. Enfin, les Foquexus furent si vivement poussez par leurs Adversaires, que n'ayant plus rien à repliquer, ils s'avoüerent vaincus. Ils vont aussitôt se jetter aux pieds de Nobunanga, & le supplient de ne point faire exécuter la Sentence, à laquelle ils avoient eux-mémes souscrit; mais ce Prince fut inéxorable, il les fit sur l'heure dépoüiller tous nuds, & foüetter publiquement. Il les obligea ensuite à signer de leur sang leur défaite, & qu'ils méritoient la mort, après quoi il leur fit couper la tête. Il ne s'en tint pas là, il fit transporter dans une Isle deserte, tout ce qu'il y avoit parmi les Foquexus de Gens de mérite, & il condamna les autres à une amende si excessive, que malgré leur crédit & leurs immenses richesses, ils ne furent pas en état d'y satisfaire : de sorte qu'ils se virent réduits à abandonner tous leurs Biens, & à se retirer dans les Provinces, qui ne recevoient point la Loi de l'Empereur.

Mais si la conduite de ce Prince à l'égard des Bonzes avançoit si fort les affaires de la Religion, en décréditant ses plus grands Ennemis, & en diminuant leur nombre, son aveuglement par rapport à son salut, coûtoit bien des larmes à toute l'Eglise du Japon. L'accueil extraordinaire, qu'il faisoit dans toutes les occasions aux Missionnaires, le plaisir, qu'il paroissoit prendre à les entretenir en public & en particulier sur leur Religion, la joye qu'il témoignoit, quand on lui rapportoit les succès de leurs travaux; tout cela fit croire quelque tems à plusieurs, qu'il suivroit l'exemple du Roi de Bungo; mais cette opinion ne fut jamais bien fondée, & dura peu. On fut enfin convaincu, que Nobunanga n'avoit point de Religion, & que si la droiture de son esprit lui faisoit estimer le Christianisme, & ceux qui le prêchoient, il y avoit dans les marques de distinction, dont il les accabloit, une sorte de vanité délicate, qui consiste à tenir dans l'humiliation les Grands, tandis qu'on prodigue les honneurs à ceux, qui n'ont aucun titre pour y prétendre. Néanmoins la multitude, qui réfléchit peu, voyant les Docteurs Etrangers caressez, & honorez par un Prince, qui étoit le plus fier des Hommes, s'accoutuma à les respecter, & conçut une grande idée de leur Doctrine, tandis que les Sages & ceux, qui approfondissoient les choses, profitoient de cette disposition du Prince, pour embrasser en liberté, & pour professer ouvertement la vérité, qu'ils avoient reconnuë. Enfin les Missionnaires, quoiqu'ils ne se flattassent point de voir jamais Nobunanga Chrétien, ne vouloient pourtant pas avoir à se reprocher

De J. C. 1580.
De Syn Mu. 2240.

de n'y avoir pas apporté tous leurs soins, & saisissoient d'autant plus volontiers les occasions, qui se présentoient de parler de la Religion en sa présence, qu'il s'y trouvoit toujours quelqu'un, qui profitoit de leurs discours; outre qu'ils sçavoient que les miséricordes du Seigneur sont infinies, & les mysteres de sa grace impénétrables.

Un jour que la Cour étoit fort nombreuse, on vint dire à l'Empereur que le Pere Gnecchi demandoit à lui faire la révérence. Le Prince aussitôt montrant un visage fort gai, fit ouvrir les deux battans de sa Chambre, & adressant la parole aux Courtisans : » Messieurs, » leur dit-il, si vous ne vous mettez » de mon parti, je serai obligé de » me rendre, & d'embrasser le Christianisme; ces Docteurs étrangers » me poussent à bout, & je ne sçai » bientôt plus que leur répondre ». Comme il parloit encore, le Pere entra avec son Compagnon, qui étoit ce même Laurent, dont nous avons si souvent parlé : ils saluerent l'Empereur, qui les reçut avec sa politesse ordinaire, & même avec une sorte de respect : puis reprenant son air enjoüé, « mes Peres, leur dit-il, » voici une belle occasion de faire » tout d'un coup bien des Conquêtes; redites-nous ce que vous » m'exposâtes dernierement de l'unité de Dieu, de ses perfections » infinies, de sa Providence, & » surtout de sa Justice infléxible » dans la distribution des récompenses & des châtimens, & je vous » réponds, que vous allez faire autant de Chrétiens, qu'il y a ici de » Personnes sensées.

Comme Laurent, ainsi que je l'ai déja remarqué plusieurs fois, parloit sa Langue avec une grace toute particuliere, le Pere Gnecchi avec la permission de l'Empereur, le chargea de ce que ce Prince desiroit. Il obéït, il parla longtems, & il fut écouté avec une attention merveilleuse. Quand il eut fini, chacun se regarda, tout le monde étoit charmé; on confessoit que rien n'étoit plus solide, ni mieux prouvé; il paroissoit même, qu'on s'intéressoit au triomphe de la Religion Chrétienne sur les Sectes du Japon. On donna de grandes loüanges au Missionnaire, mais ce fut tout le fruit, qu'il tira de son discours. Un moment après, l'Empereur prit en particulier les deux Religieux, & leur dit : *Il faut que vous me juriez de me parler sincerement.* Quoique le Pere Gnecchi ne vît pas, où tendoit une telle proposition, il n'eut pas de peine à donner à Sa Majesté toutes les assûrances, qu'elle demandoit. Alors Nobunanga reprenant la parole : » De bonne foi, dit-il, êtes-» vous véritablement persuadez de » tout ce que vous prêchez au » Japon; car je vous dirai, qu'a-» près avoir promis le secret à des » Bonzes, dont je ne vous nomme-» rai point la Secte, ils m'ont avoüé » que tous leurs Mysteres étoient » de pures Fables pour amuser, ou » pour contenir la multitude; vous » pouvez me parler avec la même » liberté, & je vous engage ma pa-» role, que je n'en abuserai pas ».

Le Pere Gnecchi, qui ne s'attendoit à rien moins, qu'à une pareille proposition, s'approcha sans dire mot d'un Globe Terrestre, qui étoit dans la Chambre de l'Empereur, & montrant à ce Prince la vaste étenduë des Terres & des Mers, qu'il lui avoit fallu traverser, pour se rendre au

De J. C. 1580. De Syn Mu. 2240.

au Japon : » Seigneur, lui dit-il, » Votre Majesté paroît faire quel- » que estime de nous ; mais si pour » vous débiter des fables, nous » avions entrepris de si longs voya- » ges, essuyé tant de travaux, cou- » ru tant de dangers, renoncé à nos » Parens, à nos Amis, à notre Pa- » trie, à toutes les espérances, que » nous pouvions avoir sur la terre, » y auroit-il folie pareille à la nôtre ? » Que les Bonzes parlent d'une ma- » niere, & pensent de l'autre, qu'ils » vous disent des choses, qu'ils n'en- » tendent pas, dont ils connoissent » même la fausseté, il n'y a pas lieu » de s'en étonner ; leur fortune & » toute la douceur de leur vie sont » attachées à faire passer ces chime- » res pour des véritez constantes ; » mais que nous revient-il à nous de » notre pénible Ministere & de no- » tre fidélité à remplir nos engage- » mens, & à nous abstenir de tous » les plaisirs de la vie ? En un mot » la maniere, dont nous vivons ici, » notre pauvreté, notre désintéres- » sement doivent suffire pour con- » vaincre les plus incrédules, qu'il » faut que nous ayons des preuves » bien incontestables des véritez, » que nous prêchons, puisqu'il » nous en coûte tant pour les prê- » cher & pour les pratiquer.

Tandis qu'il parloit, Nobunanga tenoit les yeux baissez & fixes, comme un homme abîmé dans une profonde rêverie. Il demeura même dans cette situation quelque tems après, que le Pere eut cessé de parler ; puis reprenant tout à coup son air libre & ouvert, il donna aux deux Religieux mille nouveaux témoignages d'estime & de bonté, & marqua en les congédiant beaucoup de regret de ne les pouvoir entretenir plus souvent. A l'exemple du Maître, les Courtisans, comme il arrive pour l'ordinaire, parurent se disputer, à qui feroit plus d'amitié aux Docteurs Européens ; plusieurs agissoient très-sincerement, & ne tarderent pas à le faire connoître par leur conduite, & les trois Fils de l'Empereur furent de ce nombre. Enfin peu de jours après l'Audience, dont nous venons de parler, l'Empereur donna aux Ouvriers de l'Evangile une nouvelle preuve de son affection pour eux, qui surprit plus toute la Cour, que ce qu'on avoit vû jusques-là.

Vis-à-vis du Palais de ce Prince, le Lac, sur le bord duquel nous avons vû que la Ville d'Anzuquiama étoit construite, avançoit dans les terres, & formoit une Baye, qui séparoit une partie de la Ville de la Montagne, où étoit le Palais ; l'Empereur avoit ordonné qu'on la comblât, & cela s'étoit fait en vingt jours. On ne dit point à quoi il destinoit ce Terrein ; ce qui est certain, c'est que le Pere Gnecchi lui ayant proposé d'y bâtir un Séminaire, pour y élever de jeunes Gentilshommes sous ses yeux, il y consentit d'abord ; il joignit même à cet emplacement celui de deux Maisons voisines, qu'il fit abattre, & il accompagna cette grace d'un compliment, qui en releva infiniment le prix : *Ce que vous me demandez*, dit-il, *je l'ai refusé à de grands Seigneurs, qui vouloient avoir leur Palais en face du mien ; mais j'aime mieux y voir une Maison consacrée au vrai Dieu ; faites-y la plus magnifique Eglise que vous pourrez, ce sera le seul Temple, qu'on verra jamais dans Anzuquiama.* Nous avons vû néan-

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

moins, que les Missionnaires avoient déja une Maison & une Eglise dans cette Ville; mais il y a bien de l'apparence que ce premier Etablissement étoit peu de chose.

Quoiqu'il en soit, on avoit depuis peu élevé à Méaco une très-belle Maison, qui étoit destinée au même usage; Ucondono, & quelques autres Seigneurs Chrétiens furent d'avis, qu'on la transportât toute entiere à Anzuquiama, & les Bâtimens Japonnois ont cette commodité, qu'on les monte & démonte comme on veut. Ucondono donna quinze cent hommes pour le transport; plusieurs Chrétiens s'y joignirent d'eux-mêmes; personne ne voulut recevoir aucun salaire de son travail, & en peu de jours la Maison fut sur pied. Elle étoit fort grande, & elle ne déparoit point la Place, où elle étoit. Nobunanga en fut surpris, & en témoigna beaucoup de joye. Il exhorta les Peres à lui rendre de fréquentes visites, ajoûtant avec une extrême bonté, que rien ne contribuëroit davantage à les accréditer dans tout l'Empire. En effet le Christianisme fit en très-peu de tems des progrès étonnans, surtout parmi de la haute Noblesse. Les choses étoient en ces termes, lorsque le Pere Valegnani arriva à Méaco; mais avant que de voir quel fut le fruit de ce voyage, il faut reprendre la suite des affaires du Bungo, où il avoit passé les derniers mois de l'année 1580.

Fin du cinquiéme Livre.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SIXIE'ME.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

IL est plus dangereux pour un Prince de reculer devant ses Sujets, que devant ses Ennemis : l'un peut faire à sa gloire une bréche facile à réparer : l'autre avilit, & souvent anéantit pour toujours son autorité. A la vérité la prudence demande quelquefois qu'il revienne sur ses pas, & qu'il change de systême. Il est homme, il peut se tromper, & il lui convient encore moins, qu'au reste des hommes, de vouloir par une fausse honte, ou une fierté indigne d'un grand cœur, soutenir ce qu'il a fait de mal à propos : mais il faut que ce changement paroisse venir de la droiture de son esprit, & d'une grandeur d'ame digne de la Majesté du Trône. En un mot, il est nécessaire qu'on sente, qu'il a eu la sagesse de corriger ce qu'il y avoit de défectueux dans sa conduite, mais que jamais personne ne puisse se vanter de l'y avoir contraint. Quelques réels, & quelques crians même, que soient les abus, qui se sont glissez dans le Gouvernement de l'Etat, il n'en est point, qui puisse entrer en paralelle avec celui de la dégradation du Pouvoir suprême, par la raison, que celui-ci entraîne immanquablement tous les autres après lui.

Le jeune Roi de Bungo reconnut trop tard la vérité de cette Maxime fondamentale du grand Art de régner. Quand bien même, à ne consulter que les regles d'une Politique toute humaine, il se fût déclaré trop tôt, ou trop ouvertement en faveur de la Religion Chrétienne ; ce n'étoit point en cédant bassement à des Sujets, qui le menaçoient, ou en prenant, comme il fit, tout le contrepied de ses premieres démarches, qu'il devoit redresser sa conduite, si elle n'étoit pas réguliere. Ceux, qui lui avoient ainsi donné la loi, n'attribuerent pas sa docilité à la force de leurs raisons, mais à la foiblesse de son esprit, & ils se promirent bien d'en profiter, pour établir leur crédit sur les ruines du sien, ainsi qu'il ne sçauroit manquer d'arriver en pareille occasion.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

§. I.

L'ancien Roi de Bungo reprend les rênes du Gouvernement, & range à la raison les Grands du Royaume, qui vouloient donner la Loi à leur Souverain. Réglement pour la conduite des Missionnaires. Fin déplorable du Pere Acosta. Caractere du Pere Cabral. Il s'entête mal à propos contre l'avis du Pere Valegnani, qui le dépose, & le renvoye à Méaco.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

JOscimon n'eût donc bientôt plus que le nom de Roi ; il le ressentit vivement ; &, ce qu'on n'avoit pas attendu de son génie borné, ni de son caractere, que nous verrons dans la suite se développer davantage, il prit pour se tirer de ce mauvais pas, le seul parti, qui lui restoit. Il pria le Roi son Pere de reprendre le timon, que ses foibles mains ne pouvoient pas encore bien gouverner dans un tems d'orage, & Civan y consentit ; mais il ne voulut pas que son Fils descendît du Trône, où il l'avoit placé, il se contenta de s'y asseoir à côté de lui, & seulement pour l'aider à rétablir la subordination dans sa Cour, & le bon ordre dans toutes les parties de l'Etat.

Cicatondono, dont l'imprudence avoit attiré tant de maux sur sa Patrie, étoit celui, qui donnoit plus de peine au Roi son Neveu, & qui parloit plus haut ; ce qui peut faire juger qu'il étoit rentré en possession de ses Biens par la mort de Cicacura, tué peu de tems auparavant les Armes à la main contre son Prince, dans une Bataille, que Civan lui avoit livrée. Ce qui est certain, c'est que ce Prince ayant aussi réduit son Beau-Frere à rentrer dans son devoir, confisqua tout ce qu'il possédoit alors de Biens, & traita de même tous ceux, qui avoient suivi son exemple. Cependant pour ne laisser aucune semence de Guerre civile dans l'Etat, qu'il étoit dans l'impatience de remettre de nouveau tout entier à son Fils ; il pardonna à tous ces Seigneurs humiliez, sans en excepter son Beau-Frere ; mais comme Cicatondono n'avoit point d'Enfans, il l'obligea de reconnoître pour son Héritier CICAMORO le plus jeune des trois Princes ses Fils.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Le Bungo étant ainsi rétabli dans sa premiere tranquillité, on s'attendoit que Civan n'en demeureroit pas là, & qu'il employeroit son Armée, qui étoit fort belle, à reconquérir les Royaumes, qui lui avoient été enlevez, mais ce Prince n'étoit plus d'humeur à faire des Conquêtes pour lui, & il croyoit fort inutile d'en faire pour un Successeur, qu'il ne jugeoit pas capable de les conserver. Il ne songea donc plus qu'à faire fleurir son Royaume, que les Guerres passées avoient fort épuisé, afin de le rendre à son Fils tel, qu'il l'avoit reçu de ses Peres. Ce fut sur la fin des troubles, dont nous venons de parler, que le Pere Valegnani arriva à Vosuqui. Les deux Rois y étoient actuellement, & dès la premiere Audience, qu'il eut de Civan, ce Prince prit avec lui

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

des mesures, pour mettre la derniere main à l'Etablissement du Noviciat, où le Visiteur reçut d'abord seize Novices, dont quelques-uns étoient des Portugais venus des Indes avec lui. Pour ce qui est du Séminaire, il fut dans la suite fondé par le Pape Gregoire XIII. Joscimon ne fit pas moins d'accueïl au Pere Valegnani, que le Roi son Pere n'en avoit fait à ce Religieux : il lui témoigna un très-vif regret de ce qui s'étoit passé, & s'excusa sur la nécessité de ses affaires ; il lui parla avec beaucoup de confiance de ce qui le regardoit, & lui donna sa parole, qu'aussitôt que les troubles du Royaume seroient entierement pacifiez, il se feroit baptiser.

Le Visiteur s'appliqua ensuite à faire quelques Réglemens sur plusieurs points, ausquels il n'avoit pas voulu toucher, qu'il n'eût acquis par lui-même une connoissance exacte du génie & de la façon de penser des Japonnois. Il avoit rencontré dans le Bungo le Pere Cabral, Vice-Provincial, & le Pere Froez, un des plus sages Missionnaires du Japon, & le plus ancien de tous ceux, qui étoient Prêtres. Ce fut particulierement avec eux, qu'il traita, mais il ne fut pas également satisfait de l'un & de l'autre. Il commença par examiner en quoi il étoit à propos de se conformer aux usages du Pays, pour le logement, le manger, la maniere même d'être assis, soit à table, soit ailleurs, de recevoir & de faire les visites indispensables, de saluer, & tout ce qui regarde le Cérémonial civil. Tout bien considéré, il ordonna qu'on se conformât pour toutes ces choses à ce que pratiquoient les Bonzes, & les autres Ministres des Dieux, sur ce principe, que rien ne contribuë davantage à gagner la confiance d'une Nation, que de marquer de l'estime pour ses usages, & que la simplicité, & l'aisance des manieres de l'Europe passeroient toujours pour impolitesse dans l'esprit d'un Peuple Idolâtre au point, que le sont les Japonnois, du plus gênant Cérémonial, qui se puisse imaginer. Aussi dans la Lettre, qu'il écrivit à son Général, pour lui rendre compte de ce Réglement, il lui marque expressément, que l'Ordre le plus austere, qui fût dans l'Eglise, n'avoit point un Noviciat aussi rude, que l'apprentissage, qu'il falloit faire pour se bien conduire au Japon. Jusqu'alors les Missionnaires n'avoient pas tous été également exacts sur ce point, & cette négligence, qui causoit une diversité peu convenable entre des Personnes, dont un des plus essentiels devoirs est l'uniformité de conduite, fut ce qui obligea le Visiteur d'entrer dans un si grand détail.

Mais l'article, qu'il examina avec le plus de soin, fut ce qui regardoit la façon de s'habiller, ou plutôt la matiere de l'Habillement ; car pour la forme, il paroît que les Jésuites n'ont rien changé au Japon à ce qui se pratiquoit sur cela dans les Indes. Or il étoit arrivé au bout d'un certain tems, que quelques Missionnaires avoient cru devoir quitter les Etoffes de fil ou de coton, dont leurs Soutanes étoient faites, pour leur substituer celles, qui étoient propres du Pays, & où il entroit de la Soye. Ils se fondoient sur le vil prix de cette Marchandise au Japon, où les plus petites gens

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

en portent : sur la nécessité, où ils se trouvoient de traiter avec les Grands, & qui demandoit qu'ils fussent décemment vêtus ; sur l'exemple de Saint François Xavier, qui avoit paru à la Cour de Bungo dans un équipage propre à y faire respecter son Ministere, & qui s'étant montré ailleurs avec ses habits ordinaires, y avoit été souvent insulté & baffoüé ; sur ce que le Pere de Torrez avoit toujours eu pour maxime de se conformer aux manieres du Pays, en tout ce qui n'intéressoit pas la conscience, d'où ils concluoient, que les Ministres des Dieux du Japon étant vêtus de longues Robes de Soye, les Missionnaires en devoient user de même ; (mais cette derniere preuve tomboit d'elle-même, parce que le P. de Torrez n'avoit jamais porté de soye.) Enfin sur ce que c'étoit le sentiment du Roi de Bungo, du Prince d'Omura, & de quelques autres Seigneurs zélez pour le bien de la Religion.

Les choses étoient sur ce pied-là, lorsque le Pere François Cabral arriva au Japon avec la qualité de Vice-Provincial. Il regarda cette nouveauté comme un abus dangereux, & après s'être donné le tems d'examiner les raisons de part & d'autre, il se confirma dans son sentiment, & répondit aux objections, qu'on lui fit, qu'il avoit paru devant tout ce que le Japon avoit de plus grand avec l'habit, qu'il avoit apporté des Indes, & qu'il n'en auroit pas été mieux reçu, quand il se seroit montré avec tout le faste des Bonzes. Tous s'étoient rendus à ses raisons, & s'étoient soumis, excepté le Pere Balthazar Acosta, qui le premier avoit introduit l'usage, que le Vice-Provincial proscrivoit ; mais cette résistance, qu'il voulut colorer du prétexte spécieux du bien de la Religion, lui coûta cher. Il ne falloit que des Saints dans la Mission du Japon, & la désobéïssance d'un Particulier, quel qu'en fût le motif, pouvoit y être d'un dangereux exemple ; le Vice-Provincial renvoya le Pere Acosta aux Indes, où il y a de l'apparence, qu'il ne voulut point reconnoître sa faute ; car on l'embarqua peu de jours après pour le Portugal, où il devoit sortir de la Compagnie, soit que cela vînt des Supérieurs, ou de lui-même ; mais il périt malheureusement dans la traverse avec le Navire, qui le portoit. Les Jésuites avoient donc repris au Japon leur premiere maniere de se vêtir, lorsque le Pere Valegnani y arriva, & tout bien considéré, il jugea qu'ils avoient fort bien fait.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Ces Réglemens domestiques étant finis, le Visiteur apporta toute son attention à donner une forme convenable aux Séminaires, qu'il venoit d'établir à Arima & à Fucheo. Son dessein étoit, qu'on multipliât dans la suite ces Etablissemens, le plus qu'il seroit possible, & il s'étoit fortement persuadé, que de tous les moyens de procurer la gloire de Dieu, qui ont été imaginez par le Fondateur de la Compagnie, l'érection des Séminaires pour l'éducation de la jeunesse est peut-être celui, dont le succès est plus certain, & le fruit plus durable. D'ailleurs il étoit d'une nécessité indispensable de former des Ouvriers Evangéliques dans le Pays même, où les besoins croissoient beaucoup

au-delà des secours, qu'on pouvoit tirer des Indes & de l'Europe ; & il est d'une évidence manifeste, que pour s'assûrer de ne pas manquer de bons Sujets, il faut les avoir éprouvez, & formez de longue main. Ce projet étoit si sensé, que le Pere Valegnani ne s'attendoit pas d'y trouver de la contradiction : il y en trouva néanmoins, & de la part du Vice-Provincial même.

Le Pere François Cabral étoit un saint Religieux, un grand Missionnaire, un Supérieur vigilant & aimable, mais il étoit de ces gens de bien, qui s'imaginent aisément penser plus juste que les autres hommes ; & qui par conséquent ne prennent gueres conseil, que d'eux-mêmes, ou plutôt, qui se croyent inspirez, quand ils ont demandé à Dieu de l'être, & regardent comme des Arrêts du Ciel, qui s'expriment par leur bouche, toutes les résolutions qu'ils ont prises aux pieds du Crucifix, où la derniere chose, que l'on dépose, est son propre Jugement. Ce Religieux s'étoit fortement mis dans la tête, que les Japonnois étant naturellement hauts, & communément d'un genie élevé, & d'un esprit excellent, si une fois ils étoient cultivez par l'étude de toutes les sciences divines, & humaines, il en abuseroient, & en viendroient bientôt à mépriser les Européens. Sur ce principe, de vingt-six Japonnois, qu'on avoit reçûs jusques-là dans la Compagnie, & qui presque tous étoient destinez au Sacerdoce, il n'avoit permis à aucun d'autres études, que celles, qui étoient absolument nécessaires pour être employez en second dans le Ministere Evangélique, & il les tenoit toujours dans une très-grande dépendance.

Ce n'étoit assûrément pas l'expérience, qui l'obligeoit à en user ainsi avec les Jésuites Japonnois : rien n'étoit plus modeste, ni plus soumis, & comme ils avoient par-dessus les autres Missionnaires l'avantage de connoître mieux les coutumes du Pays, & de parler leur langue dans une perfection, où il n'est presque pas possible d'atteindre, quand on ne l'a point succée avec le lait, toutes les grandes conversions demandoient leur Ministere; cependant leur humilité & leur soumission n'en souffroient point, & les merveilles, que le Ciel opéroit assez souvent à leur priere, répondoient de leur vertu, & n'en ébranloient point la solidité. Le Pere Valegnani ne laissoit pourtant pas de trouver quelque fondement dans les appréhensions du P. Cabral, du moins pour l'avenir ; car de compter que les choses demeureroient toujours sur le pied, où il les avoit trouvées, ç'auroit été ne pas connoître le fonds de corruption, qui se trouve dans le cœur de l'homme, & dont la fermentation fait tôt ou tard dégénérer les plus saintes institutions. Mais le Visiteur ne pouvoit pas approuver qu'on portât la précaution aussi loin, que la portoit le Vice-Provincial ; il lui représenta qu'il falloit bien choisir les Sujets, qu'on recevoit, les faire passer par des épreuves, qui fussent capables de les établir dans une sincere humilité de cœur, & ne les point engager par des vœux, qu'on ne se fût bien assûré de la bonté de leur caractere; mais il persista à vouloir qu'on n'omît rien pour cultiver l'esprit de tous ceux, qui seroient élevez dans

les Séminaires. Le Vice-Provincial ne se rendit point, & le Pere Valegnani, qui comprit que cet esprit roide & entier, pourroit dans la suite se porter à quelque éclat fâcheux, jugea à propos de le renvoyer à Macao, & de donner sa place au Pere Gaspard Cuello.

§. VI.

Le Pere Valegnani ne juge pas à propos de conférer le Baptême au jeune Roi de Bungo. Il part pour Méaco, & court un grand danger dans sa route. Belle action d'une Princesse Chrétienne. Le Pere Valegnani à la Cour de l'Empereur. Conversion du Roi & de la Reine d'Omi. Magnificence & cruauté de Nobunanga. Histoire d'un jeune Japonnois Apostat, puis Martyr aux Indes.

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

CEpendant le Roi de Bungo ne bornoit pas ses soins à ranger ses Vassaux rebelles à la raison, & à rétablir l'ordre dans ses Etats; il travailloit efficacement à augmenter le nombre des Chrétiens dans sa Cour, & il eut le bonheur de convertir le Chef de tous les Bonzes de son Royaume. Il eût bien souhaité de voir baptiser le Roi son Fils, mais quoique ce Prince eût témoigné un grand repentir de la faute, qu'il avoit faite, le Pere Visiteur ne jugea pas qu'il y eût encore beaucoup de sûreté à lui administrer le Sacrement, & il fit goûter ses raisons au Roi son Pere, dont il fut obligé de prendre congé au commencement du mois de Mars de l'année 1581, pour se rendre à Méaco. Il s'embarqua au Port de Figen, avec les Peres Loüis Froez & Laurent Mexia, sur un Navire, dont le Patron avoit juré au Roi de Bungo qu'il ne toucheroit à aucun des Ports du Naugato.

Le motif de cette précaution étoit un bruit qui couroit, que Morindono, qui haïssoit les Chrétiens, & n'aimoit point Nobunanga, avec lequel il étoit actuellement en guerre, ayant sçû que le Supérieur Général des Religieux Européens devoit bientôt partir du Bungo pour la Capitale de l'Empire, & ne doutant point qu'il ne fît un très-grand chagrin à l'Empereur, s'il l'arrêtoit, avoit envoyé ordre dans tous ses Ports de se saisir de lui, s'il y paroissoit, & avoit même fait armer un Bâtiment pour croiser sur la route, qu'il devoit tenir. Mais quoique le Conducteur des Peres, oubliant son serment, eût deux fois moüillé l'ancre dans les Etats de ce Prince, & qu'il eût été longtems poursuivi par des Corsaires jusqu'à Sacai, il entra sans aucun accident fâcheux dans le Port de cette Ville, d'où les Missionnaires se rendirent par terre à la Forteresse de Tacaçuqui, pour y passer les Fêtes de Pâques. Les réceptions magnifiques, qu'on leur fit par tout sur leur passage, apprirent au P. Visiteur combien la Religion Chrétienne étoit en honneur dans les Provinces du centre de l'Empire: les grands exemples de Vertu, qu'il avoit sans cesse devant les yeux, le convainquirent aussi, qu'on n'avoit point flatté

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

De J. C. 1581.
De Syn Mu. 2241.

flatté cette belle Chrétienté dans le Portrait, qu'on lui en avoit fait.

Un jour, qu'il passoit sur les terres d'un Prince, que les Relations ne nomment point, il fut assez surpris de voir la Princesse venir se jetter à ses pieds, les arroser de ses larmes, & le prier de lui donner sa bénédiction : peu de jours auparavant cette Dame, qui étoit très-bonne Chrétienne, par une faute, où elle étoit tombée par pure ignorance, avoit été la cause, ou l'occasion d'un grand scandale, & toute innocente qu'elle étoit, elle en avoit voulu faire une pénitence publique avec des circonstances bien humiliantes pour une personne de son rang. Le Pere Visiteur donna à sa vertu les éloges, qu'elle méritoit, & la consola beaucoup. Il fut surpris du nombre prodigieux de Chrétiens, qu'il rencontroit partout, & d'apprendre, qu'on en comptoit jusqu'à dix-huit mille dans les seules Terres d'Ucondono. Il demeura chez ce Seigneur jusqu'après les Fêtes de Pâques, après quoi il en partit pour Méaco, où étoit l'Empereur.

Il en fut reçû avec une distinction, qui auroit flatté l'ambition des plus Grands de l'Empire, & de retour chez lui, il y trouva huit beaux Canards, qu'on avoit envoyez de fort loin au Roi de Bandoue, & dont ce Prince avoit fait présent à l'Empereur, comme de quelque chose de fort rare ; mais ce qui toucha beaucoup plus le Visiteur, ce fut la nouvelle, qu'il apprit en arrivant à Méaco, que CIACONDONO Roi d'Omi & la Reine son Epouse avoient depuis peu reçû le Baptême. Ce Roi avoit été dépoüillé de ses Etats par l'Empereur, à la Cour duquel il vivoit en grand Seigneur, heureux d'avoir sçû se dédommager de la perte d'une Couronne corruptible par l'acquisition d'une éternelle, dont il y a tout lieu de croire qu'il joüit maintenant dans le Ciel, étant mort peu de jours après son Baptême, dans la premiere ferveur de sa conversion.

De J. C. 1581.
De Syn Mu. 2241.

On étoit alors persuadé dans tout l'Empire, que ce qui empêchoit l'Empereur, & les Rois ses Enfans d'embrasser une Religion, dont ils ne pouvoient se lasser de vanter la sainteté, étoit uniquement l'article des Femmes, sur le nombre, & le changement desquelles ces Princes ne pouvoient se résoudre à se gêner. Le Roi de Mino s'en expliqua même assez nettement un jour avec les Jésuites : « Vous devriez bien, leur » dit-il, vous relâcher sur ce point en » faveur de ceux, dont la conver- » sion auroit des suites si avantageu- » ses pour votre Religion. Seigneur, lui répondit un de ces Peres, » si » les hommes étoient Auteurs de » la Loi, ils pourroient en dispen- » ser, mais elle vient de Dieu : d'ail- » leurs elle ne nous prescrit rien, » qui soit au-dessus de nos forces. » Cet article en particulier est obser- » vé par des milliers de Chrétiens, » qui ne sont point d'une autre na- » ture que les autres hommes, & la » raison même dégagée des ténebres, » dont la passion cherche à l'envelop- » per, suffit pour en comprendre la » sagesse & pour rendre possible l'ac- » complissement des préceptes, qui » paroissent le plus au-dessus de » nos forces ; il ne faut que jetter » les yeux sur les récompenses, qui » sont promises à ceux, qui les ob- » servent, & sur les châtimens, dont » leur transgression sera suivie : »

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

le Prince approuva cette réponse, mais il en demeura là.

Le Pere Valegnani partit de Méaco avec l'Empereur, qui s'en retournoit à Anzuquiama, après avoir donné dans la Capitale de l'Empire une Fête, où il étala toute sa magnificence, mais qu'il ensanglanta par sa cruauté. Toute la haute Noblesse s'y étoit trouvée dans un appareil, qui les auroit fait prendre tous pour les Souverains d'un grand Etat, parce qu'on sçavoit que le meilleur moyen de faire sa Cour à ce Prince, étoit cette somptuosité; mais comme il avoit donné au troisiéme de ses Fils le titre de Roi d'Ixo, ainsi que nous l'avons déja dit, ayant appris, que les principaux Gentilshommes de ce Royaume en avoient murmuré, il en fit arrêter trente, & leur fit couper la tête: il traita de la même maniere sept Officiers du Royaume de XAMATO, & fit raser leurs Châteaux sur quelque soupçon qu'il avoit conçu contre leur fidélité. Ces exécutions inspirerent une si grande terreur dans tout l'Empire, que le seul nom de Nobunanga faisoit trembler les plus hardis.

Ce qui menoit le Pere Valegnani à Anzuquiama, étoit l'impatience, où il étoit de mettre en regle le Séminaire de cette Ville, & l'Empereur étoit bien aise qu'il vît sa Forteresse & son Palais. Le Séminaire étoit déja composé de vingt-six Enfans de la premiere qualité. Le Pere Visiteur y établit le même ordre qu'il avoit déja établi dans celui d'Arima. Nobunanga, qui voulut tout voir, & tout examiner par lui-même, en fut charmé, & il est certain que si le regne de ce Prince eût été plus long, le seul Séminaire d'Anzuquiama eût fait embrasser le Christianisme à toute la premiere Noblesse du Japon, parce que les Grands Seigneurs & les Rois mêmes, voyant l'intérêt que ce Prince y prenoit, n'auroient pas manqué d'y envoyer leurs Enfans. Enfin le Visiteur ayant eu son Audience de Congé de l'Empereur, en reçut une nouvelle faveur, qui mit le comble à toutes celles, dont Sa Majesté l'avoit honoré jusques-là. Ce Prince lui fit présent d'une tenture de Tapisseries, qu'il avoit refusée au Dairy, & sur laquelle étoit représenté au petit point le Plan de la Ville d'Anzuquiama, avec ses plus beaux Edifices: le fond en étoit très-riche, & l'ouvrage si délicat, que le Pere Valegnani l'ayant envoyée au Pape Gregoire XIII. on convint à Rome, qu'il ne se voyoit rien en ce genre de si beau, ni de si fini.

Le Visiteur, avant que de retourner dans le Ximo, où ses affaires le rappelloient, parcourut toutes les Eglises des environs d'Anzuquiama & de Méaco, & il avoüa à son retour que les termes lui manquoient, pour exprimer tout ce qu'il y avoit vû de grand & d'édifiant. Mais il arriva dans le même tems aux Indes un fait, qui mérite d'avoir ici sa place. Un jeune Japonnois natif de la Province, où est située Méaco, servoit un homme de qualité, dont il encourut la disgrace; ne sçachant plus que devenir, il s'embarqua sur un Navire Portugais, qui retournoit aux Indes, & qui alla prendre terre au Royaume de FUNDA, dont les habitans sont Maures & Mahométans: il resta parmi eux, & quoiqu'il fût Chrétien, il se fit Musulman. Les Portugais de Malaca al-

De J. C. 1581. De Syn Mu. 1241.

loient tous les ans trafiquer au Royaume de Funda; le jeune Japonnois, qui n'avoit pû goûter un moment de repos depuis son infidélité, n'eut pas plutôt appris, qu'il étoit arrivé un Navire de cette Nation, qu'il alla trouver le Capitaine, lui ouvrit son cœur, & le pria de lui donner un azyle sur son bord, jusqu'à ce que le tems fût venu de retourner à Malaca. Le Capitaine y consentit; mais l'évasion du Japonnois étant venuë à la connoissance des Habitans du lieu, ils en porterent leurs plaintes au Roi, lequel, pour obliger les Portugais à remettre ce jeune homme entre ses mains, fit arrêter environ trente d'entre eux, & saisir quarante mille Ducats, qu'ils avoient apportez pour acheter des marchandises du Pays.

Il y eut les jours suivans bien des pour-parlers sur cette affaire, entre les deux Nations, mais ils n'aboutirent à rien. Le Capitaine Portugais déclara, qu'il perdroit plutôt tout, que de livrer aux Mahométans un Chrétien, qui s'étoit jetté entre ses bras, & le Roi de Funda ne voulut de son côté entendre à aucune proposition, quoiqu'on lui en fît de fort avantageuses, s'il vouloit se relâcher. Alors le jeune Japonnois alla trouver le Capitaine, & après lui avoir témoigné une reconnoissance infinie de la générosité, avec laquelle il prenoit ses intérêts; il lui dit, qu'il seroit au désespoir, s'il arrivoit le moindre déplaisir à un seul Portugais pour son sujet, qu'après tout il ne couroit risque que de la vie, & qu'il espéroit que Dieu lui feroit la grace d'en accepter le sacrifice en expiation de son infidélité; qu'il étoit résolu d'aller se présenter au Roi, & qu'il le prioit de ne point s'y opposer. Le Capitaine eut quelque peine à le voir ainsi s'exposer à une mort certaine, il le laissa faire néanmoins, & le généreux Pénitent n'eut pas plutôt mis le pied hors du Navire, qu'il fut investi d'une troupe de Maures, qui le suivirent jusques chez le Roi.

Ce Prince lui demanda pourquoi il avoit renoncé à la Loi de Mahomet? il répondit qu'il étoit Chrétien, qu'il vouloit vivre, & mourir dans cette Foi, & qu'il détestoit Mahomet de toute son ame. A ces mots tous les Assistans en fureur se jettent sur lui, le chargent de coups, & en moins de rien le mettent tout en sang. Tandis qu'on le traitoit avec tant d'inhumanité, il demandoit pardon à Dieu, & le prioit de vouloir bien laver son crime dans le sang, qu'il répandoit pour la confession de son saint Nom. Les Maures l'entendant parler ainsi, le dépoüillerent tout nud, & le foüetterent jusqu'à ce que tout son corps ne fût plus qu'une playe; mais ils eurent beau faire, la constance du Saint Martyr croissoit avec ses souffrances: alors ils lui passerent au col un crochet de fer, qu'ils attacherent apparemment à quelque poteau, ou contre la muraille, & le laisserent en cet état, sans lui rien donner à manger; les Portugais l'assisterent jusqu'à la mort, & ont rapporté, qu'il n'avoit cessé jusqu'au dernier soupir, de réciter le *Credo*, & de prononcer les saints Noms de JESUS & de MARIE.

§. III.

Le Pere Valegnani visite le Roi de Tosa. Zele du Roi de Bungo. Projet d'une Ambassade à Rome de la part des Rois de Bungo & d'Arima, & du Prince d'Omura. Choix des Ambassadeurs. Pourquoi le Pere Valegnani ne veut point qu'on leur donne un grand Equipage. Calomnies contre les Jésuites à ce sujet.

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

POur revenir au Pere Valegnani, ce Religieux n'ayant plus rien, qui le retînt dans les Etats de l'Empereur, s'embarqua au Port de Sacai, & ayant été obligé de prendre un détour, pour éviter les Corsaires du Naugato, il fut porté sur les côtes du Royaume de Tosa dans l'Isle de Xicoco. L'occasion étoit trop belle, pour ne pas rendre visite au Roi de Tosa, qui dépoüillé une seconde fois de ses Etats, ainsi que nous l'avons vû ailleurs, vivoit en simple Particulier dans le Château d'un de ses fideles Sujets. Le Pere Valegnani fut étonné de le trouver aussi content, que s'il eût été sur le Trône, & dans les sentimens de la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu. Dès qu'il apperçut le Missionnaire, il se jetta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, il lui renouvella ensuite sa profession de Foi, & fit paroître tant de grandeur d'ame, que l'homme Apostolique regretta fort, qu'un tel Prince ne fût pas sur le Trône, pour y faire régner Jesus-Christ. Le Roi de Tosa avoit un Fils âgé de treize ans, il pria le Pere Visiteur de le mener au Séminaire d'Arima, ce que le Pere fit avec beaucoup de plaisir. C'est la derniere fois, qu'il est parlé de ce Prince dans les Relations du Japon.

Des côtes de Tosa le Visiteur se rendit au Royaume de Bungo, où le Roi Civan, qui régnoit encore, & la Princesse, qu'il avoit répudiée faisoient tous leurs efforts, l'un pour avancer, & l'autre pour arrêter le progrès de l'Evangile. Mais le Roi, qui avoit pour lui le Ciel, voyoit avec une incroyable consolation de son ame, presque tous ses projets réüssir. Il fit entrer dans le sein de l'Eglise la Reine de Fiunga sa Fille, & deux Fils de cette Princesse, & ces grands exemples, joints à quelques guérisons miraculeuses, qu'opéra dans ce même tems la vertu du Sacrement de Baptême, attirerent à la Foi un grand nombre d'Infidéles. Voilà en général, quelle étoit dans toutes les parties de l'Empire la situation du Christianisme, sur la fin de l'année 1581, mais quoiqu'il y eût alors au Japon plus de cinquante Jésuites, dont chacun avoit plusieurs Catéchistes Japonnois, ils ne suffisoient pas pour administrer les Sacremens, & rompre le pain de la parole aux Fidéles, encore moins pour instruire les Idolâtres, dont plusieurs ne mouroient dans leur infidélité, que faute d'avoir quelqu'un, qui leur ouvrît les yeux, ou qui leur aidât à descendre dans la Piscine mystérieuse.

Ce fut en partie pour remédier plus promptement à un si grand mal, que le Pere Visiteur se hâta de terminer une affaire très-impor-

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

tante, qu'il avoit déja concertée avec les Rois de Bungo & d'Arima, & avec le Prince d'Omura. Il s'agissoit d'une Ambassade d'Obédience vers le Pape de la part de ces trois Princes ; & comme tous trois concouroient au même dessein avec un zele égal, la chose fut bientôt concluë, & il ne fut plus question, que du choix des Ambassadeurs. Le Roi de Bungo nomma d'abord pour le sien le plus jeune des deux Princes de Fiunga ses petits-Fils ; mais ce Prince étoit au Séminaire d'Anzuquiama, & on ne crut pas avoir le tems de le faire venir, parce que le Navire, qui devoit porter les Ambassadeurs aux Indes, pressoit son départ ; ainsi le Roi lui substitua MANCIO ITO, Cousin-Germain du jeune Prince, de la même Maison que lui, & petit Neveu du Roi de Bungo par sa Mere. Cet Ambassadeur n'avoit que quinze à seize ans; mais il avoit l'esprit extrémement avancé, & il ne se pouvoit rien voir de plus sage, ni de plus judicieux. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura son Oncle, ne nommerent qu'un Ambassadeur pour les représenter tous deux, & leur choix tomba sur MICHEL DE CINGIVA, Neveu du Prince, & Cousin-Germain du Roi. Le nom de CINGIVA étoit celui de la principale Terre du Pere de Michel, lequel étoit Frere du feu Roi d'Arima, & de Sumitanda. Ce second Ambassadeur étoit à peu près de même âge, que le premier; il avoit d'ailleurs une bonne grace & un air de Noblesse, qui prévenoient en sa faveur, & inspiroient du respect pour sa Personne. Deux Seigneurs alliez de la Maison Royale d'Arima, dont l'un s'appelloit JULIEN DE NACAURA, & l'autre MARTIN DE FARA, du nom de deux Châteaux, qui appartenoient à leurs Familles, furent donnez aux deux jeunes Princes, pour leur servir de Compagnie; ils avoient tous deux beaucoup d'esprit, & ils firent honneur à ceux, qui les avoient envoyez. Le Pere Valegnani voulut les conduire lui-même, & se fit accompagner du Pere DIEGO DE MESQUITA, qui devoit leur servir de Précepteur, & d'un Frere Japonnois, nommé George Loyola.

Outre l'obéïssance, que les Ambassadeurs devoient rendre au Vicaire de JESUS-CHRIST de la part de leurs Maîtres, ils étoient encore chargez de plusieurs Instructions particulieres, tant pour le Souverain Pontife, que pour le Roi Catholique, dont l'Empire s'étendoit alors dans les deux Indes, par la réünion du Portugal à sa Couronne ; & pour quelques Princes d'Italie, ausquels l'Eglise du Japon devoit une bonne partie des secours spirituels & temporels, qui l'avoient soutenuë jusques-là, & dont elle en attendoit de plus considérables encore dans la suite. Mais ce que Civan avoit le plus à cœur, étoit la Béatification du Pere François Xavier, dont la mémoire lui devenoit de jour en jour plus chere, & plus respectable. Son Ambassadeur avoit des ordres très-positifs de faire sur cela les plus fortes instances auprès du Saint Pere, & elles ne furent pas sans effet. Les Historiens du Saint Apôtre conviennent, qu'encore que toute la Chrétienté de l'ancien & du nouveau Monde s'intéressât à cette Béatification, personne n'agit dans cette affaire, ni plus vivement, ni plus

Iii iij

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

efficacement, que le Roi de Bungo.

Bien des gens avoient été d'avis, que les Ambassadeurs partissent du Japon avec un Equipage magnifique, mais ce ne fut pas le sentiment du Pere Valegnani, qui fit même plus ; car il écrivit au Pape, au Roi d'Espagne, & au Pere Aquaviva, Général de la Compagnie, qu'il croyoit nécessaire de faire à ces jeunes Seigneurs peu d'honneurs, & beaucoup d'amitié ; que cette Nation naturellement fiere, étoit fort portée à croire, que les déférences, qu'on avoit pour elle, lui étoient dûës, & à se croire au-dessus de ceux, qui lui donnoient quelques marques de distinction : qu'il étoit à propos de lui inspirer une grande idée de la magnificence de nos Eglises, & de la puissance des Princes Chrétiens; mais qu'il falloit avoir une attention particuliere à ne lui rien laisser appercevoir, qui pût la scandaliser, ce qu'on ne pourroit gueres éviter, si l'on ne retranchoit le faste, dont on cherche ordinairement à relever les Ambassades ; qu'il jugeoit donc, qu'on devoit traiter ces Envoyez en simples Particuliers, chargez d'une Commission, où la Religion seule étoit intéressée.

Outre les raisons, que le Pere Valegnani alléguoit pour autoriser son sentiment, il en avoit une autre, qu'il ne disoit point, & dont il ne s'ouvrit qu'à son Général. Il prévoyoit, ce qui ne manqua point d'arriver, que cette Ambassade, si elle se faisoit avec éclat, attireroit sur la Compagnie un orage d'autant plus furieux, que la jalousie l'auroit formé. Effectivement, Grégoire XIII. & Philippe II. n'ayant point eu d'égard aux raisons du Visiteur, ainsi que nous le verrons bientôt, peut-être parce qu'ils envisagerent cette Ambassade comme un Evenement, qui illustreroit leur regne, on ne tarda point à voir l'ancien & le nouveau Monde inondez de Libelles, qui la représentoient comme un artifice des Jésuites, lesquels avoient travesti en Ambassadeurs quatre jeunes gens de la lie du Peuple, leur avoient fabriqué des Lettres sous le nom de Princes, qui n'éxistoient point, avoient impudemment trompé les Cours de Rome & d'Espagne, & mis toute l'Europe en rumeur, pour augmenter leur crédit. Un des Auteurs de ces Ecrits diffamatoires eut l'assûrance de le répandre dans le Japon, où il se transporta, & où il ne voulut pas même ouvrir les yeux pour voir ce qui étoit aussi clair que le jour. Le charme ne fut levé, que quand il fut au lit de la mort ; alors il confessa son crime, avoüa que son dessein avoit été de flétrir la réputation de la Société, & fit jetter au feu tout ce qui lui restoit d'Exemplaires de ses Imprimez ; mais le désaveu d'une calomnie, quoiqu'infiniment plus croyable que la calomnie même, n'est jamais si aisément cru, parce qu'il n'est pas reçu avec la même avidité ; & quelqu'authentique qu'il soit, il s'en faut bien, qu'il fasse autant de chemin, parce qu'il n'est point porté sur les aîles de la passion. Les bruits, dont nous parlons, furent encore longtems regardez comme très-bien fondez, même par plusieurs gens de bien, mais qui n'étoient pas assez en garde, ni contre la malignité du cœur humain, ni contre certaines passions délicates & certains préjugez de corps, qu'on prend ordinairement pour un très-bon zele.

§. IV.

Départ des Ambassadeurs. Dangers qu'ils essuyent. Honneurs qu'on leur rend à Goa, à Lisbonne, à Madrid, & dans les Etats du Grand Duc de Toscane.

De J. C. 1582.
De Syn Mu 2242.

CE fut le vingtiéme de Février de l'année 1582, que les Ambassadeurs s'embarquerent à Nangazaqui sur un Navire Portugais commandé par Dom Ignace de LIMA, qui alloit à Macao. (a) Ils arriverent dans ce Port après dix-sept jours d'une Navigation très-périlleuse, & ils furent contraints d'y séjourner dix mois, parce que la saison de la Navigation des Indes étoit passée. Quand elle fut revenuë, le Pere Valegnani se trouva fort embarassé : trois Navires se disposoient à faire voiles vers Malaca ; un Chinois & deux Portugais, dont celui d'Ignace de Lima, sur lequel il étoit venu à Macao, étoit un. L'autre étoit beaucoup plus grand & meilleur : le Capitaine, qui le commandoit, fit de grandes instances, pour engager le Visiteur à lui donner la préférence, mais ce Pere n'osa faire à Lima le déplaisir de l'abandonner, & pour consoler le premier, il mit sur son bord deux Jésuites. Ce Navire fit naufrage à dix lieuës de Malaca, & toute sa charge, qui étoit très-riche, fut perduë ; une bonne partie de l'Equipage périt : les deux Jésuites furent assez heureux pour se sauver avec le reste : mais l'un deux mourut en arrivant à Malaca. Le Bâtiment, qui portoit les Ambassadeurs, courut aussi de grands risques : après avoir essuyé deux rudes tempêtes, qui le mirent à chaque fois à deux doigts du Naufrage, il toucha rudement dans le Détroit de SINCAPOUR, & il ne s'en fallut rien qu'il ne s'ouvrît, mais il arriva heureusement à Malaca le 27. Janvier de l'année 1583. après vingt-neuf jours de navigation, & le premier objet, qui se présenta aux yeux de ceux qu'il portoit, quand il entra dans la Rade, ce furent les débris du grand Navire, dont nous venons de parler, & dont le mauvais tems l'avoit séparé presqu'en sortant de Macao.

De J. C. 1582-83.
De Syn Mu. 2242-43.

Les Ambassadeurs ne resterent à Malaca, que huit jours, & se rembarquerent pour Goa. Cette troisiéme traverse ne fut pas moins rude que les deux premieres, l'eau & les vivres manquerent, les calmes réduisirent l'Equipage aux dernieres extrêmitez, les maladies s'y mirent, le Prince de Fiunga, & le P. Diego de Mesquita furent très-mal, & pour comble de disgraces le vent étant devenu bon, le Pilote manqua sa route ; il crut avoir passé le Cap de COMORIN, qu'il étoit encore bien loin en-deçà, & il alloit périr dans le Canal DES PERLES, entre l'Isle de Ceylan, & la Côte de la Pêcherie, sur les Roches de COLAO, fameuses par les naufrages, qui s'y sont faits, si le Pere Valegnani, qui se doutoit de la méprise, n'eût à force de prieres obtenu du Capitaine qu'il fît jetter la sonde. On ne trouva que quarante brasses d'eau, & l'on moüilla à cinq ou six lieuës

(a) De Nangazaqui à Macao on compte trois cent lieuës communes de Mer, qui en font quatre cent cinquante du Japon. De Macao à Malaca il y a six cent lieuës.

De J. C. 1582-83

De Syn Mu. 2242-43

de Tricandour, où le Pere Visiteur se fit conduire dans une Barque. Il en rapporta quantité de provisions, que les Peres de la Compagnie lui ramasserent en diligence, mais il fit en même tems débarquer les Ambassadeurs & toute leur suite, & se rendit par terre avec eux à MANAPAR; il passa de-là à la Côte de TRAVANCOR, gagna COULAN, & arriva à COCHIN le septiéme d'Avril 1583.

C'étoit justement au commencement de la saison, pendant laquelle ces Mers ne sont point navigables, ou, pour parler plus juste, les Ports de cette Côte ne sont point abordables, parce que les entrées en sont bouchées de Sables mouvans : ainsi quoiqu'il n'y ait que cent lieuës de Cochin à Goa, il fallut rester six mois dans le premier de ces deux Ports, & ce ne fut, qu'à la fin de Septembre, que les Ambassadeurs arriverent dans la Capitale de l'Empire Portugais en Asie. Ils y furent magnifiquement reçus par le Vice-Roi Dom François MASCAREGNAS, qui en les abordant, leur mit à chacun au col une chaîne d'or, de laquelle pendoit un très-riche Reliquaire. Il leur fit ensuite toucher trois mille ducats, pour les frais de leur voyage jusqu'à Lisbonne, & donna ordre qu'on armât en diligence le S. JACQUES, le plus grand Navire, qui se rencontrât alors dans le Port de Cochin, où ils retournerent s'embarquer. Ils appareillerent le vingtiéme de Fevrier 1584. après avoir pris congé du Pere Visiteur, qui se sépara d'eux avec peine, mais qui venoit de recevoir des ordres très-précis de ne point quitter l'Orient, & qui substitua à sa place le Pere NUGNO RODRIGUEZ, Recteur du College de S. Paul.

De J. C. 1582-84

De Syn Mu. 2242-44

Cette quatriéme Navigation fut assez heureuse, & ne fut pas longue, ils essuyerent néanmoins un coup de vent très-violent à la hauteur de la terre de NATAL, un des parages de ces Mers les plus décriez : ils doublerent le Cap de Bonne Espérance le dixiéme de Mai, & le dixiéme d'Août ils entrerent dans le Port de Lisbonne. Le Cardinal Infant ALBERT d'Autriche, Vice-Roi de Portugal, fit aux Ambassadeurs toutes les caresses, dont il put s'aviser, & à son exemple tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans la Ville leur donna de grandes marques de distinction, & d'amitié. Ils furent vingt-cinq jours dans cette Capitale, & tous furent marquez par quelque Fête. Dans toutes les Villes, où ils passerent ensuite, ils furent reçûs par la Noblesse à cheval, au son des cloches & au bruit du canon, & conduits à l'Eglise principale, où l'on chantoit pour l'ordinaire un Motet en Musique : il y eut même quelques endroits, où l'on fit des courses de Chevaux en leur honneur.

Dom THEOTON de BRAGANCE Archevêque d'Evora, envoya son Major-d'homme avec ses Carosses au-devant d'eux jusqu'à MONTEMAYOR, & les garda six jours dans le College des Jésuites d'Evora, où il les défraya ; il les régala même dans son Palais, où ils furent très-édifiez de voir une table de douze couverts bien servie pour douze Pauvres. Le saint Prélat ne manquoit pas un seul jour de pratiquer cet acte de Charité, & de donner à ces Hôtes la nourriture spirituelle, après les avoir régalez avec profu-

sion

De J. C. 1582-84
De Syn Mu. 2242-44

sion. Il fit présent aux Ambassadeurs de tout son Trésor, lequel consistoit en une très-grande quantité de Reliquaires d'or & d'argent, & il y ajoûta une bourse de mille Ecus. C'est à ce grand Archevêque, que nous sommes redevables d'un fort gros Recueïl de Lettres écrites du Japon par les Missionnaires jusqu'à lui.

D'Evora, les Ambassadeurs se rendirent à Villaviciosa, séjour ordinaire du Duc de Bragance; les amitiez qu'on leur fit dans cette Cour, passent tout ce qu'on en peut dire, & quand ils en partirent le Duc Theodore, Pere du Roi Dom Jean IV. leur donna ses carosses pour plusieurs jours, leur fit toucher une somme considérable, & ne les laissa partir, qu'après leur avoir fait promettre, qu'ils repasseroient chez lui à leur retour de Rome. Ils entrerent en Castille par Notre-Dame de Guadeloupe, où ils firent leurs dévotions, de-là ils allerent à Talavera, & ensuite à Tolede, où Dom Jean de MENDOSE, qui fut depuis Cardinal, les caressa beaucoup. Le Prince d'Arima y fut attaqué de la petite Vérole, & on craignit pour sa vie, heureux s'il l'eût perduë dans les dispositions, où il étoit alors! Au bout de vingt jours il fut en état de partir avec les autres; comme ils approchoient de Madrid, ils rencontrerent une troupe de jeunes Seigneurs tous Fils de Grands d'Espagne, qui venoient en Cavalcade au-devant d'eux, & qui présenterent à chacun des Ambassadeurs un Carosse à six chevaux. Le jour même de leur arrivée dans cette Capitale, Martin de Fara tomba dangereusement malade; le Roi lui envoya ses Médecins, & il fut si bien traité, qu'en quinze jours il fut sur pied. Comme les autres n'avoient pas voulu aller sans lui à l'Audience de Sa Majesté, ils assisterent *incognito* à la cérémonie du serment de fidélité, qui fut alors prêté au Prince d'Espagne, ce qui n'empêcha pourtant point qu'ils n'y reçussent de très-grandes marques de distinction de la part du Roi.

Trois jours après, ils eurent leur premiere Audience publique, & tout s'y passa avec une magnificence extraordinaire; le Roi reçut les Lettres & les présens, dont ils étoient chargez pour lui, d'une maniere, qui les charma, & jamais peut-être ce Prince ne parut plus gai & plus affable. Il invita ensuite les Ambassadeurs à entendre Vêpres dans sa Chapelle, où toutes les Dames de la Cour s'étoient renduës pour les voir. Le lendemain l'Impératrice MARIE, Veuve de l'Empereur MAXIMILIEN II. & Sœur du Roi Philippes II. leur envoya ses Carosses, & ils allerent lui faire la révérence; après quoi, ils firent & reçurent les visites de l'Ambassadeur de France, & des Grands d'Espagne, & le premier leur fit de grandes instances de la part du Roi son Maître, pour les engager à prendre leur route par la France, pour aller à Rome; ils s'excuserent, & promirent qu'à leur retour ils iroient rendre leurs devoirs à Sa Majesté Très-Chrétienne, si la chose étoit possible. Le vingt-cinquiéme de Novembre, le Roi suivi de tous les Grands, des Ambassadeurs, & des Conseils Royaux, vint tenir Chapelle dans l'Eglise du Collége Impérial, où ils logeoient, &

De J. C. 1582-84 De Syn Mu. 2242-44

leur rendit visite dans leur Appartement. Ce Prince, & l'Impératrice sa Sœur ne voulurent jamais qu'ils se servissent d'autres Litieres, que des leurs, tant qu'ils furent à Madrid.

Ils en partirent le vingt-six pour Alcala, où ils arriverent le jour même. L'Université les invita à un Exercice public, & le Recteur les reçut à la porte, accompagné de toute sa suite, ce qui ne se pratique jamais, qu'à l'égard du Roi, des Personnes Royales, & des Nonces du Pape. Ils prirent ensuite leur route par VILLAREJO, BELMONTE, MURCIE, ORIGUELA, & se rendirent à ALICANTE, où les ordres étoient déja donnez pour leur Embarquement: partout, où ils passerent, on leur rendit les mêmes honneurs, qu'on auroit pû faire au Roi; ce Prince en avoit donné l'ordre, & il parut bien par l'affection, avec laquelle tout cela se fit, qu'on y déferoit avec plaisir. Sa Majesté Catholique avoit aussi écrit au Comte d'OLIVAREZ, son Ambassadeur à Rome, la Lettre suivante: » Comte, Notre » Cousin, de notre Conseil, & » notre Ambassadeur; Dom Mancio, Petit-Fils du Roi de Fiunga, » Dom Michel, Cousin Germain du » Roi d'Arima, Dom Julien, & » Dom Michel sont arrivez ici du » Japon, conduits par quelques Peres de la Compagnie de JESUS, & » leur dessein est d'aller baiser les » pieds de Sa Sainteté; comme je » souhaite qu'à leur retour dans leur » Pays, ils puissent se loüer du traitement, que je leur aurai fait, & que » cela puisse engager leurs Compatriotes à se faire Chrétiens à leur » exemple, je vous ordonne de leur » rendre tous les honneurs, & tous » les services, qui dépendront de » vous, afin qu'à votre exemple la » Cour Romaine ait pour eux les » égards, que leur Naissance & leur » Vertu exigent; faites-moi sçavoir » leur arrivée à Rome, & la maniere, dont Sa Sainteté les aura reçus. A Madrid, le 24 Novembre 1584.

De Syn Mu. 1582-85 De J. C. 2242-45

Ils resterent huit jours à Alicante, mais étant partis de ce Port le dixneuviéme jour de Janvier, ils furent obligez par les vents contraires d'y rentrer après quatorze jours de navigation. Ils se remirent en mer le 1. de Février, mais une furieuse tempête les jetta dans le Port d'ALCUDIA, en l'Isle de Majorque, où ils resterent quatre jours, & ce fut un coup particulier de la Providence, qui veilloit à leur sûreté; car s'ils eussent été en mer pendant ces quatre jours, ils n'auroient pû éviter de tomber dans une Flotte d'Alger, contre laquelle leur Bâtiment n'étoit pas en état de se défendre, ou dans une Escadre de Galiotes Turques, qui prirent dans le même tems un Navire beaucoup plus fort, & mieux armé que le leur. Ils entrerent le premier jour de Mars 1585. dans le Port de Livourne sur une Frégate, que le Grand Duc avoit envoyée à leur rencontre; toute l'Artillerie du Château les salua à leur débarquement, & les Carosses du Prince les conduisirent à Pise, où Son Altesse les attendoit.

Dès qu'on sçut qu'ils approchoient, presque toute la Cour alla au-devant d'eux, & ils furent conduits d'abord dans un Palais, qu'on leur avoit préparé, & où ils trouverent un dîner magnifique. Après le repas, ils fu-

De J. C. 1582-85

De Syn Mu 2242-45

rent visitez par Dom PIERRE DE MEDICIS, Frere du Grand Duc, & sur le soir ils allerent en cérémonie au Palais de ce Prince, lequel les accueïllit avec une bonté, qui les toucha sensiblement. Ils lui firent les remercimens de toute l'Eglise du Japon ; & il y avoit véritablement peu de Souverains en Europe, dont elle reçût plus de secours ; Son Altesse donna toujours la main au Prince de Fiunga, qui étoit regardé comme le premier Ambassadeur, sans doute parce que le Roi de Bungo, dont il représentoit la Personne, étoit au Japon dans une toute autre considération, que le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura. Pour ce qui est des trois autres Ambassadeurs, (car les deux Seigneurs adjoints furent toujours regardez sur ce pied-là,) le Grand Duc voulut que Dom Pierre leur donnât la main. Au sortir du Palais, le Prince les mena lui-même chez la Grande Duchesse, qui les reçut avec une tendresse de Mere.

Ils passerent tout le Carnaval à Pise, ils allerent ensuite à Florence, conduits par un détachement de la Garde Suisse du Grand Duc commandé par Dom VIRGINIO ORSINI, Neveu de ce Prince, & Fils du Duc de BRACCIANO. A leur arrivée dans cette belle Ville, ils furent visitez par le Nonce du Pape, & le Cardinal Archevêque de Florence, qui fut depuis le Pape Leon XI. les reçut à la Porte de son Eglise Métropolitaine avec la Croix & en habit rouge, quoiqu'on fût en Caréme ; il leur fit aussi de fort beaux présens, & les combla de marques de la plus sincere bienveillance. Dès qu'on sçut à Sienne qu'ils étoient partis de Florence, toute la Noblesse monta à Cheval, & alla au-devant d'eux fort loin dans la Campagne. L'Archevêque même sortit de la Ville, & ils ne cesserent d'être défrayez aux dépens du Grand Duc, que quand ils entrerent dans l'Etat Ecclésiastique, où ils le furent toujours par les Officiers de Sa Sainteté. En quittant la Garde, qui les avoit conduits depuis Florence, ils furent reçus par deux cent Arquebusiers, que Monseigneur CELSI Vice-Légat de Viterbe, leur envoya sur la Frontiere.

§. V.

Leur arrivée à Rome. Le Pape donne une Audience particuliere à Julien de Nacaura, qui étoit malade. Entrée publique des Ambassadeurs. Ils sont reçus en plein Consistoire dans la Salle Royale.

CEpendant le Pere Aquaviva, Général de la Compagnie, qui avoit reçu les Lettres du Pere Valegnani, & qui avoit goûté le sentiment de ce Visiteur sur la réception, qu'on devoit faire aux Ambassadeurs Japonnois, fit auprès du Saint Pere les plus vives instances, pour obtenir qu'ils fussent admis à lui baiser les pieds, & à lui rendre l'obéïssance dûë au Vicaire de JESUS-CHRIST, sans aucun appareil. Il étoit à la vérité un peu tard, pour faire cette demande, vû ce qui s'étoit passé en Portugal, à la Cour d'Espagne, & à celle du Grand Duc ;

De J. C. 1582-85. De Syn Mu. 2242-45.

mais inutilement auroit-elle été faite plutôt, Grégoire XIII. avoit pris son parti, & sur la nouvelle de l'arrivée des Ambassadeurs en Italie, il avoit tenu un Consistoire, où il avoit été conclu, qu'il étoit de l'honneur de l'Eglise & du Saint Siége, de recevoir cette Ambassade avec toute la pompe & tout l'éclat possible; ainsi sans avoir égard aux raisons du Pere Valegnani, & du Général de la Société, dès que le Pape eut avis que les Ambassadeurs étoient à Viterbe, il leur envoya sa Compagnie de Chevaux-Légers. Un nombre considérable de Seigneurs Romains monterent aussi à Cheval; & comme une bonne partie des Gentilshommes des lieux, où ils passerent, se joignirent à eux, presque tout le chemin de Viterbe à Rome s'en trouva rempli.

Le dernier jour de leur marche, qui fut un Vendredi 22. Mars, Julien de Nacaura fut saisi d'une fiévre violente, ce qui joint au desir, qu'avoient ses Collégues d'entrer dans la Capitale du Monde Chrétien sans être vûs, & en priant Dieu, les fit marcher fort lentement, pour n'arriver que la nuit. Mais comme le Duc de Sora, JACQUES BONCOMPAGNI Frere du Pape, & Capitaine de la Sainte Eglise, les avoit joints sur le midi à la tête d'une Compagnie de Chevaux, que plus de mille Seigneurs, ou Gentilshommes les accompagnoient, & que les Chevaux-Légers les précédoient au son des Trompettes; toute la ruë du Cours depuis la Porte DEL POPOLO, & la Place de S. Marc jusqu'au JESUS (*a*), où ils devoient loger, se trouverent remplies d'un peuple infini, qui par leurs acclamations annoncerent leur arrivée à toute la Ville. Le Pere Aquaviva les reçut à la descente de leur Carosse, accompagné de tous les Jésuites, qui étoient à Rome, & les conduisit à l'Eglise, où le *Te Deum* fut chanté en Musique.

Le lendemain vingt-trois, qui étoit destiné à leur Entrée publique, parce que le Pape, qui sentoit ses forces diminuer de jour en jour, craignoit, s'il différoit plus longtems, de ne pouvoir leur donner audience, l'Ambassadeur d'Espagne leur envoya de bon matin ses Carosses, pour les conduire à la Vigne du Pape Jules, qui est le lieu, d'où l'on part pour les grandes Cérémonies. Nacaura étoit toujours fort malade, & les Médecins vouloient qu'il gardât le lit; mais il fit de si grandes instances pour avoir la permission de monter en Carosse avec les autres, disant, que s'il avoit à mourir, il mourroit content, après avoir rendu obéïssance au Vicaire de Jesus-Christ, qu'on fut obligé de lui donner cette satisfaction. Il ne put néanmoins aller que jusqu'à la Porte del Popolo, où sentant ses forces l'abandonner tout à fait, & prévoyant qu'il lui seroit impossible de monter à cheval, il fut obligé de s'arrêter. Alors Monseigneur ANTONIO PINTI le prit dans son Carosse, & le mena au Vatican, où il vit le Saint Pere, & lui baisa les pieds (*b*); il vouloit attendre que le Consistoire

(*a*) C'est le nom de la Maison Professe des Jésuites de Rome, & de leur Eglise.

(*b*) Le Pere Bartoli dit qu'il alla jusqu'à la Vigne du Pape Jules, & monta à Cheval avec les autres, mais que s'étant trouvé mal, & prêt à tomber, Monseigneur Antonio Pinti le prit dans son Carosse, & le mena chez le Pape.

De J. C. 1582-85

De Syn Mu 2242-45

fût assemblé, mais Sa Sainteté l'embrassant amoureusement, l'engagea à se retirer, & lui promit d'assembler une autre fois le Consistoire, afin qu'il eût la consolation de le voir.

Dès que les Ambassadeurs furent arrivez à la Vigne du Pape Jules, l'Evêque d'Imola Maître de Chambre du Pape, les y vint complimenter de la part de Sa Sainteté, & tout étant prêt pour la marche, ils partirent en cet ordre. Les Chevaux-Légers du Pape paroissoient les premiers, la Garde Suisse venoit après, & étoit suivie des Officiers des Cardinaux; on voyoit ensuite les Carosses des Ambassadeurs de France, d'Espagne & de Venise, & ceux des Princes Romains, puis toute la Noblesse Romaine à Cheval; les Pages & les Officiers des Ambassadeurs suivoient avec les Trompettes & les Timbales; les Caméριers du Pape & les Officiers du Palais, tous en Robes rouges, précédoient immédiatement les Ambassadeurs, qui étoient à Cheval, & vêtus à la Japonnoise. Rien n'étoit plus superbe & plus riche, que leur habillement; ils avoient trois Robes longues l'une sur l'autre, mais d'un Taffetas si fin, que toutes les trois ne pesoient pas une des nôtres, & d'un blanc, qui éblouïssoit; encore n'avoient-ils pas choisi les Etoffes les plus blanches, mais celles que portent les Vieillards. Ces Etoffes étoient semées de fleurs, de feüillages & d'Oiseaux parfaitement dessinez, & qui paroissoient travaillez au point, quoique ce ne fût qu'un même tissu; pour les figures, elles étoient distinguées par leurs couleurs naturelles, mais d'une vivacité extraordinaire. Ces Robes étoient ouvertes par devant, & avoient des manches extrêmement larges, & qui ne venoient que jusqu'aux coudes; mais afin qu'ils n'eussent point le reste du bras nud, comme c'est la coutume de l'avoir au Japon, le Pere Valegnani y avoit fait faire des allonges de même Etoffe, aussi bien qu'au collet, qui descend pour l'ordinaire si bas, qu'on voit une partie des épaules découvertes. Ils avoient encore sur les épaules une espece d'Echarpe de trois palmes de long & de deux de large, attachée avec des rubans, croisée sur la poitrine, rejettée en arriere, & noüée comme une ceinture: ces Echarpes étoient d'une Etoffe assez semblable à celle des Robes, mais d'un travail beaucoup plus fin. Ils étoient chaussez jusqu'aux genoux d'une maniere de Brodequins d'un cuir extrêmement fin, fendus au pied entre l'orteil & les autres doigts, couverts en dessous d'une simple semelle attachée avec des courroyes: leurs Cimeterres & leurs Sabres étoient de la plus fine trempe, & les poignées, aussi bien que les fourreaux, étoient garnis de Perles fines, de Pierres de prix, & de plusieurs Figures travaillées en Email. Ils n'avoient rien sur la tête, qui étoit toute rasée, à la réserve du haut, d'où tomboit par derriere un floccon de cheveux. Les traits de leurs visages n'avoient rien de moins étranger, que leurs vêtemens; mais on y remarquoit cet air aimable, que donnent l'innocence & la vertu, une fierté modeste & je ne sçai quoi de noble, qu'inspire un Sang illustre, & que rien ne peut démentir.

Le Prince de Fiunga marchoit le premier entre deux Archevêques, le

Prince d'Arima le suivoit entre deux Evêques, & Martin de Fara venoit après entre deux personnes titrées; le Pere Diego de Mesquita en qualité de leur Interprete, étoit derriere, aussi à Cheval, & un grand nombre de Cavaliers richement vêtus fermoient la marche. Ce fut dans cet ordre, qu'on entra dans Rome; & quoique toute la Ville fût accouruë à ce spectacle, que les ruës, les fenêtres & les toits mêmes fussent remplis de monde, l'admiration & la Religion suspendoient de telle sorte les esprits, qu'il régnoit partout un profond & sacré silence, lequel n'étoit interrompu, que par le bruit des Trompettes, des Timbales & des Hautbois, & par quelques acclamations, qu'on entendoit de tems en tems, & qui sembloient se faire par mesure & de concert. Quand les Ambassadeurs furent sur le Pont Saint Ange, tout le Canon du Château tira, l'Artillerie du Vatican y répondit, ensuite on entendit un concert de toutes sortes d'Instrumens, qui les accompagna jusques chez le Pape.

Dès qu'on sçut qu'ils étoient proche, le Pontife & tous les Cardinaux descendirent à la Salle Royale, laquelle se trouva si pleine, qu'il fallut que les Suisses usassent de violence, pour conduire Sa Sainteté jusqu'à son Trône. A peine y étoit-elle assise, que les Ambassadeurs parurent, chacun la Lettre de son Prince à la main: ils se prosternerent aussitôt à ses pieds, déclarerent en leur langue naturelle d'une voix haute & distincte, qu'ils venoient des extrêmitez de la Terre reconnoître en sa Personne le Vicaire de JESUS-CHRIST, & lui rendre obéïssance au nom des Princes, dont ils étoient les Envoyez, & en leur propre nom. Dès qu'ils eurent fini, le Pere de Mesquita expliqua en Latin ce qu'ils venoient de dire; mais la vûë de trois jeunes Seigneurs, qui avoient essuyé tant de périls & de fatigues, pour venir rendre leurs hommages au Saint Siége Apostolique, étoit un langage, qui n'avoit pas besoin d'Interpréte, & qui pénétroit jusqu'au fonds des cœurs; aussi la plûpart des Cardinaux, & quantité de Personsonnes de la premiere considération ne cesserent de pleurer & de sangloter pendant toute l'Audience. Le Pape lui-même eut bien de la peine à se contenir assez, pour leur dire un mot de consolation; il les releva d'abord, les baisa au front, les embrassa plusieurs fois, les baigna de ses larmes, & leur témoigna une tendresse, dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une Estrade, qu'on avoit dressée exprès, & où ils demeurerent debout, tandis que le Sécretaire du Consistoire lut tout haut les Lettres, qu'ils avoient apportées, & que le Pere de Mesquita avoit traduites en Italien; j'ai cru qu'on les verroit ici avec plaisir dans notre Langue.

§. VI.

Lettres des Princes au Pape. Réponse qu'on y fit de bouche au nom de Sa Sainteté. Honneurs & amitiez qu'Elle fait aux Ambassadeurs. Le soin qu'Elle prend de Julien de Nacaura.

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

LETTRE DU ROI DE BUNGO.

A celui, qui doit être adoré, & qui tient la place du Roi du Ciel, le grand & très-saint Pape.

» Plein de confiance en la grace » du Dieu suprême, & Tout-Puissant, j'écris à VOTRE SAINTETE' » avec toute la soumission possible. » Le Seigneur, qui gouverne le Ciel » & la Terre, qui tient sous son Empire le Soleil & toute la Milice » Céleste, a fait luire sa clarté sur » moi, qui étois plongé dans l'ignorance, & enséveli dans de profon- » des ténebres; il y a plus de trente- » quatre ans, que ce Maître souve- » rain de la Nature, déployant tous » les trésors de sa miséricorde en » faveur des Habitans de ces Con- » trées, y envoya les Peres de la » Compagnie de JESUS, qui ont » semé le grain de la Parole divine » dans ces Royaumes du Japon, » & il a plû à sa bonté infinie d'en » faire tomber une partie dans mon » cœur: grace singuliere, dont je me » crois redevable, très-saint Pere » de tous les Fidéles, aussi bien que » de plusieurs autres, aux prieres & » aux mérites de VOTRE SAINTETE'. » Si les guerres, que j'ai à soutenir, » ma vieillesse, & mes infirmitez ne » m'avoient retenu, j'aurois été » moi-même visiter les saints Lieux, » que vous habitez, & vous rendre » en personne l'obéïssance, que je » vous dois; j'aurois dévotement bai- » sé les pieds de VOTRE SAINTETE', » je les aurois mis sur ma tête, & » je vous aurois supplié de faire de » votre main sacrée l'auguste Signe » de la Croix sur mon cœur. Con- » traint par les raisons, que j'ai dites, » de me priver d'une si douce conso- » lation, j'avois eu dessein d'en- » voyer à ma place JERÔME Fils du » Roi de Fiunga, & mon Petit-Fils; » mais comme il étoit trop éloi- » gné de ma Cour, & que le Pere » Visiteur ne pouvoit différer son » départ, je lui ai substitué MAN- » CIO son Cousin Germain, & mon » petit Neveu. J'aurai une obliga- » tion infinie à VOTRE SAINTETE', » qui tient sur la Terre la place de Dieu » méme, si elle continuë de répan- » dre ses faveurs sur moi, sur tous » les Chrétiens, & sur cette petite » portion du Troupeau, qui est » commis à ses soins. J'ai reçu des » mains du Pere Visiteur le Reli- » quaire, dont VOTRE SAINTETE' » m'a honoré, & je l'ai mis sur ma » tête avec beaucoup de respect. Je » n'ai point d'expressions, pour vous » exprimer la reconnoissance, dont » je me sens pénétré pour un don si » précieux. Je ne ferai pas cette » Lettre plus longue, parce que le » P. Visiteur & mon Ambassadeur in- » struiront plus amplement VOTRE » SAINTETE' de tout ce qui regarde » ma Personne & mon Royaume.

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

» Je vous adore en vérité, très-saint » Pere, & je vous écris la présente » saisi d'une crainte respectueuse. » L'onziéme jour de Janvier de cet- » te année 1582. depuis la venuë » de Notre Seigneur.

François Roi de Bungo
prosterné aux pieds de
Votre Saintete'.

Lettre du Roi d'Arima.

Au très-grand & très-saint Seigneur, que j'adore, parce qu'il tient sur la Terre la place de Dieu même.

» Aidé de la grace de Dieu, je » présente avec humilité cette Lettre » à Votre Saintete'. Il y a deux » ans, que pendant le Carême, » tems, auquel on célebre la pré- » cieuse Passion de Jesus-Christ » notre Seigneur, me trouvant em- » barassé dans une très-fâcheuse » Guerre, & plongé dans les plus » profondes ténebres de la Gentili- » té, le Pere des Miséricordes a dai- » gné faire luire sur moi le Soleil de » la Justice & de la Vérité, & me » mettre dans le chemin du salut » par le ministere du Pere Visiteur, » & des autres Religieux de la » Compagnie de Jesus, lesquels, » après avoir prêché la parole de » Dieu dans mon Royaume, ont » répandu dans mon cœur & dans » celui de mes Sujets, la Grace divi- » ne comme une rosée céleste, par » la vertu du saint Baptême. Je » rends d'immortelles actions de » graces à l'Auteur de tout bien, » pour tant de faveurs, qui rem- » plissent mon ame d'une allégresse » au dessus de toutes mes expres- » sions; & comme Votre Sainte- » te' est le Pasteur de toute l'Eglise, » je desirerois de toute l'ardeur de » mon ame d'aller en personne lui » rendre avec toute la soumission » & l'humilité convenable l'obéïs- » sance, qui lui est dûë, baiser ses » pieds sacrez, & les mettre sur ma » tête; mais mes grandes affaires » ne me le permettant pas, j'envoye » avec le Pere Visiteur Michel de » Cingiva mon Cousin Germain, » pour vous rendre en mon nom » l'obéïssance filiale, que je vous » dois : il vous fera connoître la » sincérité de mes intentions, & les » desseins, que je forme pour la » gloire de Dieu : ainsi je ne vous en » dirai pas davantage, & je finis en » protestant à Votre Saintete', » que je l'adore avec toute la soumis- » sion d'un cœur fidéle, & la plus » profonde vénération. Le huitiéme » jour de Janvier, l'an de Notre » Seigneur 1582.

Protais, Roi d'Arima,
incliné sous les pieds de
Votre Saintete'.

Lettre du Prince d'Omura.

Les mains élevées vers le Ciel, & dans les sentimens d'une vénération profonde, j'adore le très-saint Pape, qui tient la place de Dieu sur la Terre, & lui présente humblement cette Lettre.

» Je prends beaucoup de liber- » té, très-saint Pere, en vous écri- » vant, mais je le fais avec confian- » ce, assisté du secours du Roi des » Cieux, quoique mon stile soit » rude & grossier. Comme je sçai, » que vous tenez sur la terre la place

de

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

» de Dieu même, & que tout le » Peuple Chrétien reçoit de VOTRE » SAINTETE' les salutaires leçons, » dont il a besoin, pour régler sa Foi » & sa conduite, il étoit de mon » devoir de passer les Mers, pour lui » aller rendre en personne mes hom- » mages, & mettre ses pieds sacrez » sur ma tête, après les avoir res- » pectueusement baisez; mais je me » trouve malheureusement privé de » ce bonheur par d'indispensables » affaires, qui ne me permettent » pas de m'éloigner de mes Etats. » Il n'y a pas longtems, que le Pere » Visiteur de la Compagnie de JE- » SUS est venu dans ces Royaumes » du Japon, & après avoir réglé » toutes choses pour le bien de cet- » te Eglise, il s'en retourne vers » Vous. J'ai cru devoir profiter d'u- » ne si favorable occasion, & je fais » partir avec lui Michel de CINGI- » VA, mon Neveu, à qui j'ai don- » né ordre de rendre en mon nom à » VOTRE SAINTETE' l'obéïssance, » que je lui dois. Une Commission de » cette importance est beaucoup au » dessus de son âge & de ses forces, » mais j'espere que vous me ferez la » grace, très-saint Pere, de le recevoir » avec bonté, & de lui permettre » de vous baiser les pieds pour moi » & pour lui-même: je supplie aussi » très-instamment VOTRE SAINTE- » TE' de se souvenir de moi, & de » toute cette Chrétienté, qui est une » si petite portion du Troupeau, » que le Souverain Pasteur vous a » confié. C'est où se bornent tous » mes desirs. Le Pere Visiteur & » mon Ambassadeur informeront » VOTRE SAINTETE' de ce qui con- » cerne mes Etats & ma Personne. Je » finis en vous rendant mes adora- » tions avec crainte & respect. Ce » vingt Janvier de l'année 1582 de- » puis la venuë de Jesus-Christ.

BARTHELEMI, pros- terné sous les pieds de VOTRE SAINTETE'.

Après la lecture de ces Lettres, le Pere GASPARD GONZALEZ Jésuite fit au nom des trois Princes & de leurs Ambassadeurs le discours, qu'on appelle d'obédience: on le trouve tout entier dans l'Ouvrage du Pere Loüis de Gusman, & on pourra le voir à la fin de ce Volume: quand il eut cessé de parler, Monseigneur Antoine BOCAPADU-LI répondit en Latin au nom du Pape en ces termes.

» SA SAINTETE' me commande, » très-nobles Seigneurs, de vous » dire, que Dom François Roi de » Bungo, Dom Protais Roi d'Ari- » ma, & Dom Barthelemi Prince » d'Omura, ont agi en Princes sa- » ges & religieux, quand ils vous » ont envoyez des extrémitez de » l'Asie, pour reconnoître la puis- » sance, dont Dieu par sa bonté l'a » revêtu sur la Terre, puisqu'il n'y a » qu'une Foi, une Eglise universelle, » un seul Chef & Pasteur suprême, » dont l'autorité s'étend sur toutes » les Parties du Monde, où il y a » des Chrétiens, & que ce Pasteur » & ce Chef unique est l'Evêque de » Rome, Successeur de S. Pierre. » Elle est charmée de voir, qu'ils » croyent fermement, & professent » hautement cette vérité avec tous » les autres articles, qui composent » la croyance Catholique, elle en » rend des graces immortelles à la » divine Bonté, qui a opéré ces » merveilles; & la joye, qu'elle en » ressent lui paroît d'autant plus lé-

» gitime, qu'elle a son fondement » dans le zele, qui l'anime pour la » gloire du Tout-Puissant, & pour » le salut des ames, que le Verbe » Incarné a rachetées de son sang. » C'est pourquoi ce vénérable Pon- » tife, & tout le Sacré College des » Cardinaux de l'Eglise Romaine » reçoivent avec une affection véri- » tablement paternelle la protesta- » tion, que vous faites au Vicaire » de Jesus-Christ de leur Foi, de » leur dévotion filiale, & de leur » obéïssance. Sa SAINTETE' desire » ardemment, & prie Dieu, que tous » les Rois & Princes du Japon, & » tous ceux, qui régnent dans les » autres Parties du Monde, imitent » de si beaux exemples, renoncent » à l'Idolâtrie, & à toutes leurs er- » reurs; adorent en esprit & en vé- » rité le souverain Seigneur, qui a » créé cet Univers, & son Fils uni- » que JESUS-CHRIST, qu'il a envoïé » sur la Terre, puisque c'est en cette » Connoissance & en cette Foi, que » consiste la vie éternelle.

Ce discours fini, les Ambassadeurs furent conduits de nouveau au pied du Trône, & baiserent encore une fois les pieds du Pape, après quoi les Cardinaux s'étant approchez, les embrasserent, & leur firent bien des questions sur les avantures de leur voyage, & sur les raretez de leur Pays. Ils répondirent à tout avec tant d'esprit & de sagesse, que la surprise augmentoit à chaque moment. Enfin le Pape se leva en prononçant tout haut ces paroles du Saint Vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum Domine*, &c. & voulut que les deux premiers Ambassadeurs, qui étoient de Sang Royal, lui levassent le devant de sa Robe, & depuis il les fit toujours servir de Caudataires, honneur qui est affecté à l'Ambassadeur de l'Empereur. Quand ils eurent conduit le Saint Pere dans son Appartement, le Cardinal de Saint Sixte Neveu de Sa Sainteté, le Cardinal GUASTAVILLANI, & le Duc de Sora leur firent servir un magnifique dîner.

Après le repas, le Pape voulut les entretenir en particulier, & fut charmé de leurs manieres & de leur conversation; il les envoya de là à l'Eglise de S. Pierre, rendre de nouvelles actions de graces à Dieu, & réïtérer leurs hommages au Prince des Apôtres sur son Tombeau; il fit dire ensuite au Pere Aquaviva, qu'il se reposoit sur lui de tout ce qui les regardoit, qu'il ne vouloit pas qu'ils manquassent de rien, & que ses ordres étoient donnez pour fournir à tous leurs besoins. Non content de cela, il les envoya tous les jours suivans visiter de sa part, & n'en manqua aucun sans leur faire porter des plats de sa Table. Le vingt-cinquiéme, jour de l'Annonciation de la Vierge, ils accompagnerent Sa Sainteté, qui alla selon la coutume en Cavalcade à la Minerve, & furent toujours les plus près de sa Personne; & comme en cette occasion on distribuë des dots à un certain nombre de Filles, le Saint Pere voulut, que ces jeunes Seigneurs y ajoûtassent quelque chose, & leur fit toucher pour cela une somme considérable.

Ils se vêtirent ce jour-là à l'Italienne, mais si magnifiquement, que les seules Etoffes pour trois Habits, qui furent donnez à chacun, y compris tout le Vestiaire de Chambre, montoient à douze mille

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

écus Romains, & les fournitures à proportion. Le Pape leur fit même dire, qu'après que le Carême seroit passé, il les feroit beaucoup mieux habiller. Au reste tout le monde admiroit la maniere aisée & noble, avec laquelle des Etrangers venus d'un Pays, où les usages sont si différens de ceux de l'Europe, & dans un âge si peu avancé, se tiroient d'un Cérémonial, qui coûte toujours à ceux mêmes, qui y sont faits. Avant que de rendre aucune visite, ils souhaiterent de faire celle des sept Eglises, & Sa Sainteté ordonna qu'on les y reçût en Procession, au son des Cloches, & avec les Orgues. Comme on sçut qu'ils devoient voir les Reliques, toute la Ville les y suivit, & jamais on n'avoit vû une si grande affluence de personnes de toutes conditions : ils reçurent encore là une marque de distinction, à laquelle ils furent très-sensibles, c'est qu'on leur donna à baiser toutes les Reliques, celles mêmes, qui ne se montrent jamais au Peuple, que de loin.

Au retour de ce Pélerinage, le Saint Pere les fit appeller, & fit asseoir les deux premiers Ambassadeurs, le troisiéme demeura debout. Il leur commanda ensuite de lui faire un récit fidéle de l'état, où ils avoient laissé la Chrétienté du Japon à leur départ ; & pendant tout le tems qu'ils parlerent, les larmes ne cesserent point de lui couler des yeux. Quand ils eurent fini, il leur dit, qu'il vouloit fonder le Séminaire, que le Pere Valegnani avoit commencé à Fucheo, & sur le champ il lui assigna quatre mille écus Romains de revenu. Ce fut dans cette Audience, qu'ils firent leurs présens à Sa Sainteté. Ils étoient précieux par la rareté, par le travail, & par la matiere ; mais je n'ai trouvé nulle part, en quoi ils consistoient. Le Saint Pere les reçut avec bonté, il conduisit lui-même les Ambassadeurs dans tous ses Appartemens, & il leur dit en les congédiant, que tous les Cardinaux & les plus grands Seigneurs de Rome vouloient les régaler, mais qu'il craignoit que cela ne dérangeât leur santé, qui lui étoit chere ; qu'ainsi il ne vouloit pas, qu'ils acceptassent de pareilles invitations sans son consentement, & il ne le leur accorda, qu'en faveur des Ambassadeurs de l'Empereur, du Roi de France, & du Roi d'Espagne.

Julien de Nacaura étoit toujours malade, & l'on craignit même pour sa vie ; mais par les soins empressez de Sa Sainteté, qui lui envoya ses Médecins, & voulut à toutes les heures du jour être informée de l'état, où il se trouvoit, il fut tiré d'affaires. On ne sçauroit croire jusqu'où alloit l'attention de ce bon Pape pour ce jeune Seigneur ; on lui dit un jour que le Malade avoit une très-grande répugnance à prendre une potion, qui lui avoit été ordonnée, & dont on espéroit un grand effet : il l'envoya prier de se faire cette violence pour l'amour de lui. Il sembloit que le saint Pontife prévît ce que devoit être un jour ce vertueux jeune Homme, & véritablement une vie, qui fut toujours uniquement employée au salut des ames, qui pendant plus de cinquante ans ne fut gueres qu'une mort continuelle au milieu du feu de la plus horrible Persécution, qui ait affligé l'Eglise, & que nous verrons terminée par un glorieux Martyre, méritoit bien, que le Vicaire de Jesus-Christ s'intéressât à sa conservation.

§. VII.

Mort du Pape Grégoire XIII. Election de Sixte V. Son affection pour les Ambassadeurs. Il les fait Chevaliers. Il répond aux Lettres des Princes. Les Ambassadeurs sont reçus Patrices au Capitole. Ils partent de Rome, & la bonne odeur qu'ils y laissent.

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

Le dixiéme d'Avril, cinq jours après l'Audience, dont je viens de parler, Gregoire XIII. mourut, n'ayant été malade, que peu de jours : un moment avant que d'expirer, il s'informa encore de la santé de Nacaura, & il parut dans ce dernier moment que toute sa tendresse pour les Ambassadeurs se réveilloit : le bruit courut même dans bien des endroits, que la joye qu'il avoit eu de leur arrivée, avoit abrégé ses jours : aussi sentirent-ils vivement la perte qu'ils faisoient, & l'on eut bien de la peine à leur en adoucir la douleur ; mais on les assûra, que quiconque seroit élû Chef de l'Eglise, auroit pour eux la même bonté, que le défunt Pape leur avoit témoignée, & quelque tems après les Cardinaux assemblez dans le Conclave, leur envoyerent un Evêque, qui leur donna les mêmes assûrances.

Dès le vingt-cinquiéme du même mois, le Cardinal de Monte Alto fut proclamé Pape sous le nom de SIXTE V. Ce Pontife, avant son Exaltation, avoit été un des Cardinaux, qui avoient fait plus d'amitié aux Ambassadeurs : il redoubla d'affection pour eux, quand il fut sur le Trône Pontifical, jusques-là qu'ayant sçu qu'ils étoient venus sur le champ, pour lui baiser les pieds, il les fit passer devant trois Cardinaux, qui demandoient audience. Il leur demanda des nouvelles de la santé de Nacaura, & il les assûra, qu'ils obtiendroient de lui autant & peut-être plus pour eux, & pour l'Eglise du Japon, qu'ils n'avoient espéré du Pape Grégoire. Enfin il commanda expressément aux Jésuites, qui les accompagnoient, de l'avertir exactement de tous leurs besoins. Ils se trouverent à son Couronnement, & ils y tinrent leur place comme Ambassadeurs de Rois : ils y porterent le Dais, & ils donnerent à laver à Sa Sainteté, lorsqu'elle dit la Messe. Ils eurent les mêmes honneurs, lorsque le Pontife fut intronisé à S. Jean de Latran. Le Saint Pere les invita ensuite à aller visiter sa Vigne, où son Major-d'Homme, & vingt-quatre Prélats les reçurent de sa part & les régalerent splendidement.

Enfin la veille de l'Ascension au sortir de la Chapelle, ils furent faits publiquement, & en présence de presque toute la Noblesse Romaine, Chevaliers aux Eperons dorez. Le Pape leur mit lui-même le Ceinturon & l'Epée, fit chausser les Eperons aux deux Princes par les Ambassadeurs de France & de Venise, & aux deux Seigneurs, par le Marquis ALTEMPS. Il les fit venir ensuite en sa présence tout armez, leur mit à chacun une Chaîne d'or, & sa Médaille d'or au col, les embrassa, & les baisa. Le Prince de Fiunga répondit au nom de tous,

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

qu'en qualité de Chevaliers Chrétiens, ils se croyoient dans l'obligation de combattre les Ennemis de la Foi par tout, où ils les trouveroient; mais que leur joye seroit complette, s'ils avoient l'honneur de répandre leur sang pour Jesus-Christ. Aussi ne fut-ce point avec les Armes, qu'ils venoient de recevoir, qu'ils combattirent les combats du Seigneur, & ils rouloient même déja dans leur tête d'autres projets, dont nous verrons bientôt l'exécution. Le lendemain Sa Sainteté dit la Messe en particulier, voulut qu'ils y assistassent, & les communia de sa main. Elle traita ensuite avec eux & avec le Pere Aquaviva des choses contenuës dans leurs instructions, & dans un Mémoire, qu'ils lui avoient remis dans la premiere Audience, dont elle les avoit honorez. Elle leur tint la parole, qu'elle leur avoit alors donnée; car ils obtinrent beaucoup plus, qu'ils ne demandoient: après quoi il ne fut plus question, que de répondre aux Lettres, qu'ils avoient apportées. Le Pape le fit de la maniere du monde la plus obligeante, & la plus honorable pour les Princes, à qui il écrivoit. Voici ces Réponses, que j'ai tirées du Pere Loüis de Guzman, qui n'a travaillé que sur les Pieces originales, & qui a pû voir les Ambassadeurs à leur passage en Espagne.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Roi de Bungo.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut & la Bénédiction Apostolique.

» La piété singuliere, qui se respire » dans les Lettres, que votre Ambassadeur a remis de votre part » au feu Pape Grégoire XIII. d'heureuse & sainte mémoire, & notre » Prédécesseur sur le Trône Pontifical, a causé une très-grande » joye à Dieu, à ses Anges, & aux » Hommes. Le feu Pape, qui étoit » alors assis sur la Chaire de Saint » Pierre, en a ressenti une consolation, qui ne se peut exprimer: » tous les Cardinaux de la sainte » Eglise, du nombre desquels nous » étions, l'ont partagée avec lui, » & tout le peuple de cette Capitale du Monde Chrétien en a fait » paroître une allégresse incroyable: » c'est ce qu'on a pû juger par l'affluence extraordinaire des Grands » & des Petits, qui remplissoient les » ruës & la salle Royale, où les Ambassadeurs ont rendu leur obéïssance au Saint Siége. En notre » particulier nous en avons rendu » d'infinies actions de graces au Seigneur du Ciel, & depuis que, par » la mort du Saint Pontife, qui occupoit si dignement le premier » Trône du Monde Chrétien, & » qui vient de passer de cette vallée » de misere au lieu de l'éternel repos, nou snous sommes trouvez » malgré notre indignité chargez » du pesant fardeau, qu'il soutenoit » avec tant de gloire; Dom Mancio votre Ambassadeur, nous » ayant renouvellé en votre nom » l'obéïssance filiale dûë au Chef de » l'Eglise, nous l'avons reçu avec » toute la tendresse paternelle, qu'il » méritoit, & nous lui avons donné toutes les assûrances, qu'il pouvoit souhaiter de notre zele pour » votre Personne Royale. Pour » commencer à vous en donner des

» marques certaines, nous vous re- » connoissons pour Roi Chrétien » & Catholique, & nous vous re- » garderons toujours en cette au- » guste qualité. Nous ne pouvons » marquer trop d'estime pour vo- » tre grandeur d'ame, & pour vo- » tre invincible constance au milieu » des malheurs, que le Seigneur a » permis, qui vous soient arrivez. » C'est l'esprit infernal, nôtre très- » cher Fils, qui vous avoit suscité » ces persécutions, mais votre foi » puissamment aidée de la grace » toute-puissante de Dieu, vous a » fait triompher de tout, & l'En- » nemi n'en a retiré que de la con- » fusion. Reconnoissez donc, que » vous devez votre Victoire à la » Bonté divine, qui vous a sou- » tenu. Redoublez de confiance » en un si puissant Protecteur, & » n'oubliez jamais les belles paroles » de l'Apôtre aux Hébreux, quand » pour les consoler, & les encou- » rager, il leur disoit, » *Souvenez-vous*, (a) *mes Freres, de ces jours heureux, lorsqu'éclairez de la lumiere de l'Evangile, vous soutintes le rude combat, que vous livroient vos passions; que tantôt vous étiez en spectacle par les opprobres, & les tribulations, que vous souffriez, & tantôt vous aviez part aux souffrances de ceux, qui étoient traitez de la même maniere. Car vous étiez traînez dans les Prisons avec vos Freres, vous vous êtes vûs avec joye dépoüillez par force de vos biens, sçachant que quelque chose de meilleur vous attendoit, & ne pouvoit vous échapper; ne perdez point cette confiance, dont le Ciel vous a revêtus, parce qu'une grande récompense y est attachée.* « La patience, » Très-Illustre Prince, ne vous est » pas moins nécessaire, qu'à ces pre- » miers Fidéles; elle vous appren- » dra à vous soumettre toujours à » la volonté divine, & vous méri- » terez la couronne de gloire, qui » est promise à cette soumission. Ins- » pirez les mêmes sentimens au » Prince votre Fils, & faites-lui bien » comprendre que les vrais Soldats » de Jesus-Christ ne doivent pas se » laisser abattre par les adversitez, » & ne s'étonnent point de tout ce » qui peut leur arriver de fâcheux » contre leur attente. Le même Apô- » tre, que nous vous avons cité, » nous en avertit, & l'expérience » nous le confirme tous les jours: (b) *Tous ceux, qui veulent mener une vie sainte, & s'attacher à Jesus-Christ, souffriront persécution.* « Ne pensons » donc pas, que Dieu nous ait aban- » donnez, quand il nous arrive quel- » que chose de semblable, il nous » a promis, qu'alors il nous soutien- » droit par sa grace. » *Je suis*, nous dit-il, *avec lui dans la tribulation, je le délivrerai, & je le couronnerai de gloire.* (c) « Il vous servira beau- » coup, pour en venir là de vous » conserver dans une piété tendre, » de rappeller souvent à votre esprit » le souvenir des bienfaits, que vous » avez reçûs de la main libérale du » Pere Céleste, & de méditer sans » cesse la Passion du Sauveur des » hommes. Ce saint exercice est le » plus sûr moyen d'opposer une in- » vincible constance aux plus gran- » des disgraces de la vie. Nous vous » envoyons à ce dessein une par-

(a) Hebr. 10. 32, 33, 34, 35, 36.
(b) 2. Tim. 3. 12.
(c) Psalm. 90. 15.

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

» celle du précieux Bois, où le Fils » de Dieu fut attaché pour le salut » des hommes, & nous l'avons renfermé dans une Croix d'Or, qui » vous sera présentée de notre part » avec une Epée & un Chapeau, » que nous avons béni de la maniere, dont les Pontifes Romains » bénissoient autrefois les Casques la » nuit de Noël. Nous prions le Souverain des Rois d'armer VOTRE » MAJESTE' par sa bonté, de l'Epée » tranchante du Saint Esprit, de » santifier sa tête en la couvrant du » Casque du salut, de la défendre » des embûches & des efforts de » l'Ennemi, & de lui faire remporter sur l'Enfer une pleine victoire. Notre intention est, que l'Epée & le Chapeau vous soient » présentez à la fin d'une Messe, & » à tous ceux, qui y auront assisté » avec dévotion, & auront prié » Dieu, pour la paix de l'Eglise, la » conservation des Princes Chrétiens & l'extirpation de l'hérésie, » s'ils ont une véritable confiance » en la divine miséricorde, au pouvoir des saints Apôtres Pierre & » Paul, & en celui dont nous sommes revêtus, nous accordons » une indulgence pléniere de tous » leurs péchez. La modestie & la piété de votre Ambassadeur & notre » cher Fils Dom Mancio nous ont extrêmement charmez; les vertus, & » les autres belles qualitez, que nous » avons remarquées en lui, nous » le font aimer tendrement. Il informera VOTRE MAJESTE' de tout » ce que nous ne pouvons pas vous » mander nous-mêmes. Sur ce nous » prions instamment le Dieu du Ciel, » qu'il vous accorde, & à tout votre » Royaume, le repos, la paix, la » sûreté, & qu'il vous comble de » tous les biens. Donné à Rome, à » Saint Pierre, sous l'Anneau du Pécheur, ce vingt-six de Mai, l'an de » Notre Seigneur 1585. & le premier de notre Pontificat.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Roi d'Arima.

Noble Prince & notre Fils bien-aimé, Salut & la Bénédiction Apostolique.

» Notre bien aimé Fils Dom Michel votre Ambassadeur en cette » Cour, a remis au Pape Grégoire » XIII. notre Prédécesseur de sainte » & d'heureuse mémoire, qui joüit » maintenant de la gloire, ainsi que » nous devons le présumer, les Lettres, dont VOTRE MAJESTE' l'avoit chargé, & après que ces mêmes » Lettres ont été lûës publiquement, » il a rendu à ce même Pontife l'obéïssance, qui est dûë au Vicaire de » Jesus-Christ, & que tous les Rois » Catholiques ont accoutumé de lui » rendre: cela s'est fait en présence » de tous les Cardinaux de la sainte Eglise, qui se trouvoient pour » lors à Rome, & du nombre desquels nous étions: on n'a peut être » jamais vû un plus grand concours » de personnes de toutes conditions, » & une allégresse publique plus » universelle. Peu de tems après, » comme il a plû à la divine bonté » de nous charger, sans que nous » l'ayons mérité, du Gouvernement de son Eglise, nous avons » aussi reçu avec une tendresse » toute paternelle, les mêmes devoirs d'obéïssance, que Dom Michel nous a renouvellez au nom de » VOTRE MAJESTE', & nous avons

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

» trouvé bon de vous mettre au » nombre de nos très-chers Fils, » les Rois Catholiques de la sainte » Eglise. Nous avons vû avec beau- » coup de joye & de satisfaction, » les témoignages de votre piété, & » de votre Religion, & pour vous » donner moyen d'accroître dans » votre cœur ces sentimens, nous » vous envoyons par votre susdit » Ambassadeur dans une Croix d'or, » une parcelle de la Croix, sur la- » quelle Jesus-Christ le Roi des » Rois & le Prêtre éternel a été at- » taché avec des clouds, & par l'ef- » fusion de son sang nous a fait au- » tant de Rois & de Prêtres du Dieu » vivant. Nous vous envoyons aussi » l'Epée & le Chapeau bénis, ainsi » que les Pontifes Romains ont ac- » coutumé de le faire à tous les » Rois Catholiques, & nous prions » le Seigneur, qu'il soit le soutien de » VOTRE MAJESTE' dans toutes ses » Entreprises. Elle recevra l'Epée & » le Chapeau, ainsi qu'il se prati- » que dans les Cours des Rois de » l'Europe, à la fin d'une Messe, à » laquelle nous attachons une in- » dulgence pléniere de tous les pé- » chez, pour ceux, qui y assiste- » ront, & après s'être confessez, » prieront pour la tranquillité de » l'Eglise Catholique, le salut des » Princes Chrétiens, & l'extirpa- » tion des hérésies, s'ils ont une vé- » ritable confiance en la divine mi- » séricorde, dans le pouvoir, qui a » été donné aux Saints Apôtres » Pierre & Paul, & dans celui dont » nous sommes revêtus nous-mê- » mes. Donné à Rome, à Saint « Pierre, sous l'Anneau du Pécheur, &c.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Prince d'Omura.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut & la Béné-diction Apostolique.

» Dom Michel votre Ambassa- » deur ayant remis au feu Pape » Gregoire XIII. qui étoit alors sur » le Trône de l'Eglise, & qui ré- » gne aujourd'hui dans le Ciel, ain- » si que nous le devons croire, les » Lettres, dont vous l'aviez chargé, » & lui ayant rendu en votre Nom » l'obéïssance, que tous les Fidéles » doivent au Vicaire de Jesus-Christ; » ce Pontife en conçut une joye ex- » traordinaire, aussi bien que tous » les Cardinaux de la Sainte Eglise, » du nombre desquels nous étions » alors, & tout le Peuple Romain, « dont le concours fut prodigieux, » pour être témoin d'une action si » remarquable. La mort du Pape » Grégoire, qui survint peu de tems » après, n'a rien changé dans ce qui » vous concerne; élevé, sans que » nous l'ayons mérité, sur la Chai- » re de Saint Pierre, nous ne sen- » tons pas moins de zele, que n'en » avoit notre Prédécesseur pour vos » intérêts, & pour ceux de vos Su- » jets; & pour gage de notre affec- » tion paternelle, nous vous en- » voyons par votre susdit Ambassa- » deur une Croix d'or, où nous » avons renfermé du Bois de la vraye » Croix, que le Fils unique de Dieu » a teinte de son Sang, lorsque Sa- » crificateur & Victime, il s'est of- » fert lui-même en sacrifice, pour » laver les taches de nos péchez. La » vûë de cette précieuse Relique

» vous

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

» vous rappellera sans cesse la Passion de notre divin Sauveur, vous » fortifiera dans la pratique des » Vertus Chrétiennes, & surtout de » la patience, de l'humilité, de l'obéïssance, de la force & de l'innocence, selon la pensée de Saint » Augustin, qui dit que le Bois, » sur lequel le Fils de Dieu a été » attaché, lui servit de Chaire pour » nous enseigner sa Loi : elle vous » servira aussi de Bouclier contre » tous les assauts, que vous livrera » l'Ennemi de votre salut. Dans tous » les dangers, dit un autre Docteur, » nous devons recourir à la Croix » de Jesus-Christ, nous en faire un » Bouclier contre les suggestions de » l'Esprit de Ténebres, & dire à ce » divin Sauveur, crucifiez ma chair » avec les clouds de votre crainte. » Nous sçavons, notre Fils bien-aimé, que vous êtes sçavant dans cette science; & c'est pourquoi nous » n'avons point voulu vous entretenir d'autre chose. Nous avons été » fort contens de Dom Michel votre » Neveu, & de tous ses Collegues, » & vous apprendrez d'eux ce que » vous serez bien aise de sçavoir de » plus. Dieu vous aide, très-noble » Prince, & vous comble, Vous, & » vos Sujets, de joye & de bonheur. Donné à Rome, &c.

Les Missionnaires du Japon eurent aussi part aux libéralitez du Saint Pere, & l'on peut dire, que ce Pontife n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & à l'affermissement du Christianisme dans le Japon. La derniere visite des Ambassadeurs fut au Capitole, où le Sénateur & les Conservateurs s'étoient assemblez pour les recevoir, en qualité de PATRICES ; on leur fit en cette occasion un très-beau discours Latin, & le Prince de Fiunga répondit en peu de mots, que Rome en ce jour faisoit bien voir que son Empire devoit s'étendre sur toute la Terre, puisqu'en leurs personnes elle prenoit possession de celle de toutes les Nations du monde, qui étoit le plus éloignée d'elle. On leur délivra ensuite à chacun une Patente scellée d'un Sceau d'or, large comme la main, & de l'épaisseur d'un doigt. Le jour de leur départ approchant, ils allerent à saint Pierre baiser les pieds du Pape, qui leur fit toucher dequoi les défrayer jusqu'à Lisbonne, les recommanda au Roi d'Espagne & à la République de Genes par des Brefs, où l'on voyoit toute la tendresse d'un Pere, & ordonna, que dans toutes les Villes, où ils passeroient, on leur fît des réceptions magnifiques.

Nous avons vû que Henri III. Roi de France les avoit déja fait inviter, dès leur arrivée en Espagne, à passer par ses Etats. Son Ambassadeur à Rome le fit encore de sa part avec instance. Celui de l'Empereur Rodolphe II. & celui du Duc de Savoye en firent autant, & Grégoire XIII. avoit donné parole à ces trois Ministres, que leurs Maîtres auroient cette satisfaction ; mais Sixte V. considéra, qu'il y avoit déja plus de trois ans, qu'ils étoient partis du Japon, & qu'ils ne pouvoient user de trop de diligence, pour aller rendre compte à leurs Princes du succès de leur Commission. Il ne voulut pas non plus qu'ils allassent à Naples, parce que dans la saison, où l'on alloit entrer, l'air y est mauvais. Ainsi il se pressa de les expédier, & les exempta même

du Cérémonial d'une Audience publique de congé ; il les vit en particulier, les caressa beaucoup & les congédia pénétrez de la plus vive reconnoissance pour ses bontez.

§. VIII.

Ils partent de Rome : leur voyage jusqu'à Milan. Réception qu'on leur fait à Spolette, à Pérouse, à Lorette, à Bologne, à Ferrare, à Venise, à Mantouë, & à Milan.

De J. C. 1582-85. De Syn Mu. 2242-45.

ILs partirent de Rome le troisiéme de Juillet 1585. & laisserent toute la Ville charmée de leur modestie, de leur bonne grace, de leur esprit, & surtout de leur piété, dont ils donnerent des marques si solides, qu'on les regardoit comme des Saints, & qu'ils soutinrent parfaitement l'opinion, qu'on avoit conçuë depuis longtems de la haute vertu des Chrétiens Japonnois. Les Chevaux-Legers du Pape les accompagnerent tout le jour de leur départ, & une bonne partie de la Noblesse Romaine monta à Cheval, pour leur faire cortege, & les conduisit fort loin ; le Cardinal de Saint Sixte les reçut à Castellana, & les y traita splendidement ; à Spolette on leur présenta les Clefs de la Ville, & ils furent reçus dans la Cathédrale au son des Cloches & des Hautbois. A Assise & à Montesalco, ils visiterent toutes les Reliques de ces deux célébres Sanctuaires. Le Cardinal PHILIPPES SPINOLA leur fit rendre à Pérouse, où il étoit Légat, des honneurs extraordinaires. Lui-même à la tête du Clergé s'avanca pour les recevoir assez près de la porte de la Ville, & fit chanter en Musique ces paroles d'Isaïe (chap. 55.) *Gentem, quam nesciebas, vocabis, & gentes, quæ te non noverunt, ad te current propter Deum tuum, & sanctum Israël, qui glorificavit te* ; ensuite il les régala magnifiquement. A voir de quelle maniere ce Cardinal témoignoit son affection à ces jeunes Seigneurs, ausquels il vouloit même faire dresser des Arcs de Triomphe, si le tems le lui eût permis ; on eût dit, qu'il pressentoit, qu'un de ses Neveux, qu'il aimoit tendrement, qu'il avoit fait élever avec un très-grand soin, & qui étoit alors au Noviciat des Jésuites à Nole, étoit destiné à devenir une des plus fermes Colonnes, & un des des plus illustres Martyrs de l'Eglise du Japon.

De J. C. 1582-85. De Syn Mu. 2242-45.

De Pérouse, les Ambassadeurs se rendirent à Lorette, où ils firent leurs dévotions. Ils allerent ensuite à Ancone, où le Cardinal GESUALDI Légat les traita avec magnificence : ils ne furent pas moins bien reçus à PESARO par le Duc d'Urbain, & à Bologne par les soins des Cardinaux SALVIATI & PALEOTTO, dont le premier étoit Légat, & le second Archevêque de cette Ville. A l'entrée du Ferrarois, ils trouverent le Comte BEVILAQUA avec cinquante Arquebuziers à Cheval, que le Duc de Ferrare avoit envoyez au-devant d'eux : à quelque distance de là, Alphonse d'Est Oncle du Duc les vint complimenter, & les conduisit au Palais avec un Cortege de cent Carosses. Son Altesse les attendoit avec toute sa Cour au bas de son Escalier ; elle les reçut avec mille démon-

ſtrations d'amitié, & les logea dans l'Appartement, où avoit logé Henri III. à ſon retour de Pologne en France, & qui étoit encore tout meublé. Le lendemain ils viſiterent les Ducheſſes de Ferrare & d'Urbain, le Duc ne les quittant point, & donnant toujours la main au Prince de Fiunga. Nacaura retomba malade à Ferrare, ce qui fut cauſe que les Ambaſſadeurs y ſéjournerent quelque tems. Avant que de partir, ils firent préſent au Duc d'un Habit Japonnois complet, & d'un Sabre de grand prix, que le Roi de Bungo avoit porté.

Ce Prince à leur départ leur donna ſa Barque pour les conduire; ils y trouverent trois Chambres richement tapiſſées, & un lit dreſſé pour Nacaura, qui n'étoit pas encore bien rétabli, & avec qui les Médecins de Son Alteſſe s'embarquerent. Une petite Frégate bien armée alloit devant pour les eſcorter; & à l'heure du dîner, deux petites Barques, qui les ſuivoient, s'approcherent de la leur; la Cuiſine étoit dans l'une, & les Offices dans l'autre, & ils furent ſervis, comme s'ils euſſent été à la Table du Duc. Ils eurent le vent ſi favorable, qu'ils arriverent le même jour de bonne heure à QUIOSA. Philippe CAPELLO, qui en étoit *Podeſta*, les attendoit à trois milles de la Ville, à la tête d'une nombreuſe Nobleſſe, dans des Brigantins magnifiquement parez; celui, où on les fit entrer, avoit un Dais, ſous lequel ils reçurent les premiers complimens de la Seigneurie. Ils furent enſuite conduits au Palais au bruit du Canon du Port & de la Fortereſſe, & ils y furent complimentez en Latin par Gabriel FIAMMA, Evêque de Quioſa, un des plus éloquens Hommes, qu'eût alors l'Italie; après quoi on leur ſervit un ſomptueux repas, pendant lequel on fit pluſieurs décharges de Canon, & le ſoir il y eut illumination & Feu d'artifice.

Le lendemain ils partirent pour Veniſe, conduits par l'Evêque & le Podeſta. En paſſant devant les Galeres de la République, ils les trouverent ornées de toutes leurs Banderolles & de leurs Pavillons, & ils en furent ſaluez d'une décharge de toute leur Artillerie Le fameux Sénateur LIPOMANI nouvellement revenu de l'Ambaſſade de Vienne, les attendoit à SAN-SPIRITO, à la tête de quarante autres Sénateurs en Robes rouges; il les complimenta, puis les fit paſſer dans trois *Plattes* Ducales armées & parées comme pour le Doge même. Ils entrerent ainſi dans Veniſe par le grand Canal, ſuivis d'un nombre prodigieux de Gondoles remplies de Perſonnes les plus qualifiées de la Ville: ils deſcendirent à la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, où le *Te Deum* fut chanté par les Muſiciens de S. Marc; ils furent enſuite conduits à leurs Appartemens, qu'on avoit magnifiquement meublez. Sur le ſoir le Nonce du Pape les viſita; le jour ſuivant le Patriarche & les Ambaſſadeurs des Princes leur rendirent auſſi viſite, ils furent toujours traitez aux frais de la Seigneurie, comme l'auroient été des Têtes couronnées; il y avoit à tous les repas un Concert ſur un ſujet de piété; & Conſtantin MOLINA, un des plus vertueux & des plus accomplis Cavaliers de ſon tems, eut ordre de ne les laiſſer

manquer de rien, & de les accompagner partout.

Le troisiéme jour après leur arrivée, ils eurent leur Audience publique : trente Sénateurs les vinrent prendre dans leurs Appartemens. Ils s'embarquerent sur les mêmes Bâtimens, sur lesquels ils étoient entrez à Venise, & furent conduits dans la grande Salle du Conseil, où le Doge Nicolas DA PONTO vénérable Vieillard de quatre-vingt-quatre ans, les attendoit debout, & les fit asseoir à ses côtez ; ils firent leur Compliment en Japonnois, comme ils avoient fait à Rome dans le Consistoire, & le Pere de Mesquita expliqua leur Discours en Italien. Tout le reste de l'Audience se passa en civilitez réciproques, à la fin les Ambassadeurs firent présent au Doge d'un Habit Japonnois, d'une Epée, & d'un Poignard ; le soir ils virent tout ce qu'il leur restoit à voir dans Venise. La Procession du vingt-cinquiéme de Juin, jour de l'apparition de Saint Marc, avoit été différée en leur considération jusqu'au vingt-neuf : elle fut d'une magnificence extraordinaire, on y porta une grande quantité de machines, qui représentoient au naturel divers points de l'Histoire Sainte ; & dans la derniere, qui étoit superbe, les Ambassadeurs furent extrêmement surpris de se voir eux-mêmes rendant hommage au Souverain Pontife. Un autre jour on les mena aux deux Châteaux *di Lido*, entre lesquels la Seigneurie les régala splendidement sur la Mer par le plus beau tems du monde ; elle vouloit aussi avoir leurs Portraits, pour les faire placer avec ceux des Doges, & l'ordre de les tirer fut donné au célebre TINTORETTI, si renommé dans l'Ecole de Venise, mais il n'eut le tems d'achever que celui du Prince de Fiunga. Enfin on leur fit de magnifiques Présens, & les ordres furent donnez pour les défrayer, tant qu'ils seroient sur les Terres de la République.

De Venise ils allerent à Mantouë, & en arrivant à *Villa Franca*, ils rencontrerent le Commandeur Mutio GONZAGA, qui les complimenta de la part du Duc GUILLAUME, & leur fit les excuses de Son Altesse, qu'une incommodité, qui la retenoit au lit, avoit empêchée, leur dit-il, de les venir recevoir elle-même sur la Frontiere. Quand ils furent arrivez en un lieu nommé *Marmiruolo*, qui est à cinq milles de Mantouë, ils y trouverent le Prince VINCENT, Fils aîné du Duc, avec un Cortége de cinquante Carosses, & toute la Maison du Duc à Cheval. Le jeune Prince, après leur avoir fait son compliment, & de nouvelles excuses pour le Duc son Pere, vouloit prendre les devants, pour leur servir, disoit-il, de Fourrier, mais ils lui firent de si grandes instances, pour l'engager à monter en Carosse avec eux, qu'il y consentit enfin. Ils entrerent dans la Ville au bruit de cent pieces de Canon, les Peuples se mettant à genoux par dévotion. Comme ils approchoient du Palais, les Canonades recommencerent, & durerent au moins une heure. On leur avoit préparé des Appartemens superbes, & dès le lendemain matin le Duc, qui se portoit mieux, alla le premier avec le Prince son Fils les visiter dans leurs Chambres. Ce jour-là Son Altesse devoit tenir sur les Fonts de Bap-

De J. C. 1582-85

De Syn Mu. 2242-45

tême un Rabin Juif; il engagea les deux premiers Ambassadeurs à prendre sa place. Le soir il y eut illumination dans le plus beau Quartier de la Ville, & les trois jours suivans se passerent, partie en exercices de piété, & partie en plusieurs sortes de Divertissemens. Enfin il n'y eut rien, dont le Duc ne s'avisât, pour témoigner à ses Hôtes le plaisir, qu'il avoit de les posséder. Lui & le Prince leur firent de fort beaux Présens, & les Ambassadeurs les prierent d'accepter un Habit Japonnois fort riche, & deux Epées fort précieuses. Ils visiterent aussi tous les Lieux célebres, qui sont aux environs de Mantouë, & surtout la grande Abbaye de SAN BENEDETTO, où ils furent reçus processionnellement au son d'une Cloche, qui ne sonne que pour les Personnes Royales. A leur départ de la Ville, le Duc les conduisit lui-même fort loin, & les fit escorter jusques dans le Milanois.

Dès qu'ils furent arrivez à Crémone, un Gentilhomme du Duc de TERRA NOVA Gouverneur du Milanois les vint complimenter de la part de son Maître, & le Cardinal Nicolas SFONDRATI, alors Evêque de Crémone, & depuis Pape sous le nom de Gregoire XIV. les retint deux jours, pendant lesquels il les combla de caresses. De Crémone ils se rendirent à Lodi, où ils resterent encore deux jours, parce que le Duc de Terra Nova n'étoit pas à Milan, & qu'il voulut les y recevoir lui-même. Ils partirent de Lodi le vingt-troisiéme de Juillet avec une nombreuse escorte; ils rencontrerent à moitié chemin un Officier Général avec un détachement de Cavalerie, & peu de tems après Dom Blaise D'ARRAGON, Oncle du Duc de Terra Nova, parut à la tête des Chevaux-Légers & des Arquebuziers à Cheval. Les Ambassadeurs descendirent de Cheval pour recevoir les civilitez de ce Seigneur, lequel leur présenta quatre Genets d'Espagne superbement enharnachez, qu'ils monterent. Toute la Ville étoit sortie dehors; & bien avant dans la Campagne les chemins étoient bordez d'un nombre infini de toutes sortes de personnes. Le Gouverneur lui-même s'étoit avancé au-delà du Fauxbourg avec ses deux Fils, le Marquis d'AVALOS son Neveu, le Magistrat, & plus de cinq cent personnes à Cheval.

Après les premiers complimens, qui se firent avec plus d'affection, que de cérémonie; on commença la Marche en cet ordre. Le Duc mit à sa droite le Prince de Fiunga; le Visiteur du Roi, le Prince d'Arima; le Grand Chancelier, Martin de Fara; & le Président du Grand Conseil, Julien de Nacaura: les Seigneurs, & la Noblesse tous magnifiquement vêtus, suivoient à cheval dans une très-belle ordonnance; les ruës, par où l'on passa, étoient tapissées de tout ce qui s'étoit trouvé de plus précieux dans la Ville, & les Ambassadeurs furent ainsi conduits au College de BRERA, qui est aux Jésuites. Le Dimanche suivant ils assisterent à la premiere Messe solemnelle, que l'Archevêque VISCONTI célébra dans son Eglise Métropolitaine, & ils communierent de la main du Prélat. Le Duc de Terra Nova leur rendit plusieurs visites jusques dans leurs Chambres, & les défraya toujours; & à son

exemple toute la Ville témoigna pour leur faire honneur un zele, qui les toucha sensiblement. Dom Sancho DE PADILLA, Gouverneur de la Citadelle, les y invita à manger, & les reçut dans sa Place au bruit de plusieurs décharges d'Artillerie.

§. IX.

Ils vont à Genes, & s'y embarquent pour l'Espagne. Ils voyent le Roi d'Espagne à Monçon, & vont s'embarquer à Lisbonne. Estime que l'on faisoit d'eux dans tous les lieux, où ils avoient passé.

De J. C. 1582-85
De Syn Mu. 2242-45

SUr le soir du même jour, il vint nouvelle de Genes, que les Galeres, qui devoient les porter en Espagne, étoient prêtes, ce qui les obligea de partir le lendemain, après avoir séjourné toute une semaine à Milan. En mettant le pied dans l'Etat de Genes, ils trouverent deux Députez du Sénat, qui les complimenterent de la part de cet auguste Corps, & à quatre milles de la Ville, quatre Sénateurs parurent avec quantité de Noblesse pour les recevoir. Les Ambassadeurs descendirent de Carosse, dès qu'ils les apperçurent, & après les civilitez réciproques, ils monterent des chevaux, qu'on leur avoit amenez, & dont les harnois étoient d'une grande richesse. Ils furent reçus à la porte de la Ville par quatre Procurateurs, & furent conduits à la Maison Professe des Jésuites au milieu des acclamations du peuple. On se préparoit à leur faire une grande fête, mais le vent étant devenu bon, ils voulurent en profiter : ils rendirent néanmoins auparavant une visite de cérémonie au Doge, qui les reçut debout au milieu de la Salle d'audience, & les reconduisit jusqu'à l'Escalier. Jannetin D'AURIA, qui commandoit dans le Port dix-neuf Galeres au nom du célebre André D'AURIA son Oncle, leur offrit toutes celles, qu'ils voudroient pour leur voyage, & la République les fournit abondamment de toutes sortes de provisions. Ils s'embarquerent le huitiéme d'Août, & ayant toujours eu la Mer belle & le vent favorable, ils arriverent heureusement le dix-sept à Barcelonne.

De J. C. 1582-85
De Syn Mu. 2242-45

Nacaura y eut encore quelques accès de fievre, ce qui obligea les Ambassadeurs de rester plus d'un mois dans cette ville : ils firent ensuite le Pélerinage de Notre-Dame de MONTSERRAT, où on leur rendit de grands honneurs, & delà ils allerent à MONÇON, où le Roi Catholique les attendoit. Ce Prince les reçut debout, comme il avoit toujours fait à leur premier passage : il enchérit encore sur les caresses, dont il les avoit alors comblez, & après leur avoir fait de très-beaux présens, il envoya ses ordres pour leur faire équiper le meilleur Vaisseau, qui se trouveroit dans le Port de Lisbonne : il fournit avec sa libéralité ordinaire à tous les frais de leur voyage, leur fit outre cela toucher une somme considérable, manda au Vice-Roi des Indes de les pourvoir abondamment de tout, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrez au Japon, & voulut qu'à leur débarquement, on leur donnât à chacun un Cheval Arabe. Ils prirent leur route par Sarragoce, dont ils visiterent tous les

De J. C. 1582-85. De Syn Mu. 2242-45.

Sanctuaires, & surtout Notre Dame DEL PILAR, & ensuite l'Université : ils virent encore l'Impératrice Marie à Madrid, & ils entrerent en Portugal par OROPESA.

Ils tinrent la parole, qu'ils avoient donnée au Duc de Bragance, de repasser par chez lui, en allant à Lisbonne. Dom Theoton de Bragance les reçut à Evora à la porte de son Eglise Metropolitaine, accompagné de tout son Clergé, & fit chanter le *Te Deum* en actions de graces de l'heureux succès de leur voyage, puis il les régala pendant neuf jours. Ils se rendirent enfin à Lisbonne dans une Galere, que le Cardinal Infant leur avoit envoyé, & après qu'ils eurent passé quelques jours dans cette Capitale, le Vaisseau, qui les devoit porter aux Indes n'étant pas encore équipé, ils allerent à Conimbre, où on les avoit invitez, & où ils resterent vingt jours. Le Navire étant prêt à mettre à la voile, ils retournerent à Lisbonne, visiterent chemin faisant, les fameux Monasteres de la BATAILLE & D'ALCOBAÇA, & la célebre Eglise de Notre-Dame de Nazareth, & la nuit du treiziéme d'Avril 1586. ils s'embarquerent avec dix-sept Jésuites, qu'ils avoient obtenus du Pape & du Roi d'Espagne pour le Japon.

Ils furent longtems dans tous les lieux, où ils avoient passé, le sujet ordinaire des entretiens : on convenoit, qu'il est infiniment rare de voir dans des personnes de leur âge tant de Noblesse, de raison, de modestie, de vertu & de mérite ; mais ce qui charma tout le monde, ce fut la tendre, & sincere piété, qu'ils firent paroître ; rien ne fut jamais capable de leur faire manquer à aucun de leurs exercices de dévotion, & toute l'attention du Pere de Mesquita, à qui on leur avoit expressément ordonné d'obéïr ponctuellement en tout, fut de modérer leur ferveur. Ils ne pouvoient refuser l'aumône à un pauvre, & quand ils arriverent à Goa, ils n'avoient pas un sol. Ils avoient tous quatre une douceur ingénuë, qui leur gagnoit d'abord tous les cœurs, & on ne pouvoit leur parler, sans se sentir porté à la vertu : ils y avoient fait eux-mêmes de si grands progrès pendant leur voyage, qu'à leur retour au Japon, quantité de jeunes gens demandoient, qu'on les envoyât à Rome, s'imaginant qu'ils en reviendroient Saints.

Mais ce qui montre encore mieux combien ils étoient déja avancez dans la perfection Chrétienne, c'est que de tout ce qu'ils virent en Europe, rien ne les toucha plus, & rien ne demeura plus vivement imprimé dans leur mémoire, que les conversations particulieres, qu'ils avoient euës avec des personnes d'une sainteté éminente. Les principaux furent Dom Theoton de Bragance, Archevêque d'Evora, un des premiers Prélats de son siécle, & que Saint Ignace n'avoit pas jugé à propos de recevoir dans sa Compagnie, où ce Prince avoit voulu se consacrer dès sa plus tendre jeunesse, persuadé qu'il seroit plus utile à l'Eglise en restant dans le monde ; les Cardinaux Paleotto, & Sfondrati ; Eleonor d'Autriche Duchesse de Mantouë, fille de l'Empereur Ferdinand I. & Saint Louis de Gonzague, qui entra cette même année au Noviciat des Jésuites de Rome. Je parlerai ailleurs de leur arrivée à Goa & de leur re-

tour au Japon, où les affaires pendant leur absence avoient bien changé de face, & où il est tems que nous retournions.

§. X.

Vanité de Nobunanga. Il se fait adorer. Son imprudence. Il est trahi & tué dans son Palais, avec son Fils Aîné. Providence de Dieu sur les Missionnaires.

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

LA protection constante, que l'Empereur donnoit aux Missionnaires, & surtout les dernieres marques d'estime, dont il avoit honoré le Pere Valegnani, avoient fort accrédité le Christianisme. Dans le fonds Nobunanga estimoit cette Religion, & s'il eût voulu de bonne foi en embrasser quelqu'une, il y a toute apparence, qu'il n'en eût point choisi d'autre ; mais elle auroit gêné ses plaisirs, & elle se seroit opposée à son ambition, & c'est contre ce dernier écueil, que sa raison même échoüa d'une maniere pitoyable, & à laquelle personne ne s'étoit attendu. Qui auroit cru en effet que ce Prince eût jamais la folie de se faire adorer comme un Dieu, lui qui s'étoit mocqué toute sa vie des honneurs divins, qu'on rendoit aux Camis ? Mais on ne raisonne plus, quand on s'est une fois laissé aveugler par la passion.

Nobunanga fit donc construire un superbe Temple sur une belle colline, qui regardoit Anzuquiama, & quand il fut achevé, ce qui fut fait avec une promptitude incroyable, il fit avec la même diligence & des dépenses énormes applanir un nouveau chemin de Méaco à Anzuquiama. Il ordonna ensuite qu'on apportât dans son Temple toutes les plus belles Idoles, qu'on pourroit trouver dans le Japon, & l'on plaça par son ordre dans le lieu le plus apparent du Temple, une Pierre, où ses Armes étoient gravées avec quantité de Devises. Il parut après cela un Edit, qui suspendoit tout culte Religieux dans l'Empire, & ordonnoit sous de très-griéves peines à quiconque de venir adorer le XANTAI : (c'étoit le nom de la Pierre figurée, dont j'ai parlé,) & lui demander tous ses besoins, avec promesse de les obtenir : on se mocqua de ses promesses, mais on craignit ses menaces. Le concours fut si extraordinaire, que dans la Ville, & dans toute la Campagne on ne pouvoit se tourner, & que le Lac même étoit couvert de batteaux. Le Fils aîné de Nobunanga fut son premier Adorateur, & tout l'Empire suivit son exemple, si on en excepte les Chrétiens, dont aucun ne parut à cette Fête. L'Empereur s'y étoit bien attendu sans doute, & il ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Mais il ne sçavoit pas encore, jusqu'à quel point leur Dieu est jaloux de sa gloire. Son impiété ne fut pas longtems impunie, & la justice Divine parut d'autant plus manifeste dans la vengeance, qu'elle en tira, que l'instrument, dont elle se servit pour précipiter le superbe Nobunanga, étoit plus méprisable.

Ce Prince étoit toujours en guerre contre Morindono Roi de Naugato, & il avoit enfin résolu de faire un

De J. C. 1582. De Syn Mu. 2242.

un effort pour le réduire. Il comptoit qu'après cette victoire, le reste du Japon se soumettroit sans peine, & l'on prétend, qu'il songeoit à tourner ensuite ses armes victorieuses contre la Corée & la Chine. On assûre que des feux, qui parurent dans l'air, au dessus de son Palais, le jour méme, qu'il fut adoré dans son Temple sous le nom de premier Cami, & qui fut le premier de l'année Japonnoise, c'est-à-dire, environ le cinq, ou le six de Février 1582. furent regardez comme de mauvais augure, mais qu'il les prit lui pour un heureux présage de ses conquêtes futures. Ce qui est certain, c'est que Faxiba, qui commandoit son Armée dans le Naugato, lui ayant envoyé un Courier, pour lui dire, que s'il avoit trente mille hommes de plus, il se faisoit fort de conquerir bientôt tous les Etats de Morindono, il partit sur le champ pour Méaco, dégarnit cette Capitale & les Places des environs de toutes les Troupes, qu'il y avoit, en forma une Armée de trente mille hommes, & les envoya sur le champ à Faxiba, sous la conduite d'AQUECHI.

Jamais on ne vit une imprudence pareille à celle de ce Prince, dont la sagesse avoit bien eu autant de part à ses grands Exploits, que sa valeur; mais le Seigneur pour se faire justice des faux Sages, qu'il veut perdre, commence d'ordinaire par leur ôter le jugement. Nobunanga étoit craint, mais comme les Tyrans le sont, c'est-à-dire, qu'il avoit autant d'Ennemis, qu'il y avoit de gens, qui le craignoient. Cependant il porta la sécurité jusqu'à demeurer seul sans Troupes dans une Ville, où il tenoit deux Empereurs dans l'oppression, & en quelque maniere dans les fers, & à confier toutes ses forces à deux hommes, qu'il avoit élevez trop haut, pour ne les pas exposer à la tentation de s'élever encore davantage sur ses ruines, s'il étoit assez imprudent, pour leur en fournir les moyens.

Aquechi étoit une espece de Favori sans naissance & sans autre mérite, que de sçavoir passablement le génie & de bien dessiner, d'être fort intriguant & assez brave. Son manége l'avoit introduit à la Cour, quelques actions hardies à la guerre, lui avoient donné de l'accès auprès de l'Empereur; l'inclination, & la passion qu'ont souvent les plus Grands Hommes de créer, & de mettre au comble des honneurs des personnes, qu'ils ont tirez de la poussiere, soit par vanité, soit par politique, pour humilier les Grands, avoient fait le reste. Aquechi de simple Ingénieur étoit parvenu jusqu'à se voir Roi de TANGO & de TAMBA, & Seigneur des riches Montagnes de Jesan. Les dépoüilles de deux Rois, & celle des plus puissans Bonzes de l'Empire ne l'avoient pourtant pas satisfait, & s'il n'avoit pas encore porté ses vûës jusqu'à détrôner son Maître & son Bienfaicteur, la pensée lui en vint, quand il se crut en état de l'exécuter. A peine eut-il pris le commandement des Troupes, dont j'ai parlé, qu'il s'assûra des principaux Officiers: il gagna les uns, par l'espérance du butin, les autres, en les flattant d'être les vengeurs des Bonzes égorgez, des Rois opprimez, & des Dieux deshonorez; & pour ne leur point laisser le tems de réfléchir entre les mains de qui ils s'abandonnoient,

De J. C. 1582.
De Syn Mu. 2242.

il reprit sur le champ la route de Méaco, après avoir fait courir dans son Armée le bruit d'un contre-ordre, qu'il avoit, disoit-il, reçu de l'Empereur.

On fut assez étonné dans la Capitale de revoir Aquechi, qui n'en étoit parti, que la veille, mais le même faux bruit, qui avoit trompé les Soldats, fit que les Habitans ne s'opposerent point à son entrée, & l'Empereur n'apprit son retour, que quand on vint lui dire, que l'Armée étoit autour de son Palais. Il mit la tête à la fenêtre, pour s'instruire par lui-même d'une chose, qu'il ne pouvoit encore croire, & dans le moment Aquechi lui tira une fléche, qui le blessa au côté : cela ne l'empêcha point de sortir le sabre à la main avec le Roi de Mino son Fils aîné & un petit nombre de Gardes, qui se trouverent auprès de sa Personne : il combattit quelque tems avec cette valeur, qui portoit la frayeur dans l'ame des plus hardis, mais ayant eu le bras cassé d'un coup de mousquet, il fut obligé de faire retraite, & de rentrer dans son Palais; le Roi de Mino l'y suivit, & les Rebelles y ayant mis le feu de toutes parts, ils y furent en peu de tems réduits en cendres avec tous ceux, qui y étoient renfermez. (a) Telle fut la fin tragique du fier Nobunanga. Son sort avoit été jusques-là assez semblable à celui du superbe Nabuchodonosor: Conquerant comme lui, comme lui Protecteur de la véritable Religion, il avoit voulu comme lui, s'égaler à Dieu, mais il n'eut pas comme lui un châtiment de grace, & il ne se reconnut point. Il mourut dans la force de son âge, & au milieu de ses conquêtes, un Mercredi vingtiéme de Juin 1582.

Cette grande Expédition ainsi terminée, Aquechi, qui se crut Maître de l'Empire, se fit apporter les têtes de tous ceux, qui avoient eu part aux bonnes graces du malheureux Nobunanga, & il y en eut bientôt un si grand nombre, qu'elles paroissoient dans une place de Méaco comme une montagne. Les Jésuites de cette Capitale s'attendoient à avoir le même sort, mais celui qui tient le cœur des Rois entre ses mains, arrête quand il lui plaît le bras des Tyrans, & ne leur permet point de passer les bornes, qu'il a marquées à sa vengeance, dont ils ne sont que les vils instrumens : il vint en pensée au Rebelle Aquechi, que les Missionnaires pourroient lui servir à gagner les Seigneurs Chrétiens, qui étoient dans l'Armée de Faxiba, il donna de bons ordres, pour qu'on ne leur fît aucune insulte, & ils furent exécutez.

Il partit le même jour pour Anzuquiama, qu'il croyoit surprendre, mais on y avoit déja eu avis de la mort de l'Empereur, & le Gouverneur s'étoit retiré avec sa Garnison dans la Forteresse, après avoir fait rompre le Pont, qui joignoit la Ville

(a) Les Hollandois dans les Mémoires de leurs Ambassades, disent que ce Prince ne voyant nulle apparence de se défendre dans son Palais, abandonna la Ville, passa la Riviere, & se retira dans un Bois : qu'il y fut poursuivi, & qu'après s'être défendu quelque tems en Prince valeureux, il fut enfin tué. Ils ajoûtent que ce Bois a depuis été appellé *le Bois du Sang Impérial.* Il y a bien de l'apparence qu'ils attribuent à Nobunanga ce qui leur a été raconté de quelqu'autre Empereur.

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

à la Montagne. (a) Aquechi occupa toute son Armée à le réparer, & le Pere Gnecchi profita du tems, qu'il employa à ce travail pour sortir de la Ville avec tout son Séminaire; il est vrai qu'en évitant un péril, il tomba dans un autre encore plus grand. Un Corsaire, qui couroit dans le Lac d'Oïtz, s'offrit à le mener dans un lieu, où il n'auroit rien à craindre de la part des Rebelles; & il s'abandonna à la bonne foi de ce Perfide, qui le conduisit dans une Isle déserte, où son dessein étoit de l'égorger avec tout son monde; mais la même Providence, qui avoit sauvé ses Freres de Méaco, le tira bientôt de ce mauvais pas. Un Chrétien d'Anzuquiama, qui apprit sa retraite, se douta de la trahison, qu'on lui vouloit faire, arma en diligence une Barque, courut à l'Isle, où il étoit; en chassa le Corsaire; & mena le Missionnaire & les Séminaristes à Sacomoto.

Ils n'y eurent pas été longtems, que le Chef des Révoltez, qui avoit déja forcé la Ville & la Forteresse d'Anzuquiama, & enlevé tous les Trésors de Nobunanga, ayant sçu le lieu de leur retraite, envoya prier le Pere Gnecchi, d'écrire à Ucondono, qui étoit dans sa Forteresse de Tacaçuqui, de le venir trouver, & lui promit que, s'il engageoit ce Seigneur dans son parti, il retrouveroit en lui toute la protection, dont le feu Empereur avoit favorisé les Chrétiens & leurs Docteurs. Le Missionnaire répondit qu'il écriroit, mais sans s'expliquer davantage, & sur cette réponse, toute équivoque qu'elle étoit, le Fils aîné d'Aquechi fit escorter le Pere par un de ses Pages, jusqu'à Méaco, où il avoit témoigné beaucoup d'empressement de se rendre.

§. XI.

Ucondono se déclare contre le Meurtrier de l'Empereur. Il est joint par le Roi d'Ava. Il défait les Rebelles. Imprudence du Roi d'Ava: Faxiba s'assûre de lui & se rend Maître de l'Empire. Portrait de ce Prince.

CEpendant le P. Gnecchi écrivit à Ucondono pour lui faire part de tout ce qui se passoit, & des propositions, que lui avoit faites Aquechi, mais il lui ajoûta; qu'encore que leur sûreté parût attachée aux démarches, qu'il feroit, il le prioit de n'avoir égard, qu'à ce que son devoir & la reconnoissance exigeoient de lui. Ucondono, lorsqu'il reçut cette Lettre, avoit déja pris son parti, & assembloit ses Vassaux, mais si secretement, que le Rebelle n'en fut point informé, & ne se tint pas assez sur ses gardes. Effectivement il étoit assez tranquile à Anzuquiama, & ne craignoit rien moins, que d'être attaqué, lorsqu'il apprit, qu'il alloit avoir sur les bras Ucondono, Faxiba & le Roi d'Ava, qui étoient en marche chacun de leur côté pour se joindre.

Le Roi d'Ava étoit, ainsi que je l'ai déja dit, le troisiéme des Fils de Nobunanga: des deux autres Princes l'Aîné avoit péri avec l'Idole, qu'il avoit le premier encensée, le second étoit tombé en démence, &

(a) Elle en étoit séparée par un Fossé.

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

en donna quelque tems après une grande marque, en mettant le feu au Palais d'Anzuquiama, qui fut consumé par les flammes avec la Ville, la Forteresse, & tous les autres Edifices, qui avoient fait de cette Ville la merveille du Japon, & qui par un juste jugement de Dieu furent en trois jours pillez par une troupe de Soldats, & réduits en cendre par un Insensé. L'Empereur peu de jours avant sa mort, avoit donné au Roi d'Ava quatorze mille hommes de bonnes Troupes, pour s'aller mettre en possession de son Royaume & de toute l'Isle de Xicoco. Ce jeune Prince avoit du mérite, une bravoure éprouvée & beaucoup de douceur; il aimoit sincerement la Religion Chrétienne, & avoit même promis de l'embrasser. Il y a bien de l'apparence, qu'il n'étoit pas fort loin de Méaco, lorsqu'il apprit la funeste mort de son Pere: ce qui est certain, c'est que sa jonction avec Faxiba, & avec Ucondono, se répandit dans les Provinces presque en même tems, que la trahison d'Aquechi.

Faxiba fut reconnu pour Général de cette grande Armée, & il parut d'abord n'avoir en vûë, que de servir le Roi d'Ava, qui se portoit pour Héritier de tous les Etats de son Pere. Il mena sur le champ ce Prince à Méaco, où sa présence retint tout le monde dans le devoir; il n'y séjourna pourtant point, & prit avec son Armée la route d'Anzuquiama, où Aquechi étoit encore, & s'amusoit à délibérer & à négocier, tandis qu'il falloit agir. Il en sortit à la nouvelle de l'approche de Faxiba, & il vint à sa rencontre avec huit mille hommes seulement, tout le reste de ses Troupes s'étant dissipé. Il n'avoit pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'avec si peu de forces, il pût tenir tête à une Armée Royale, où le Prince étoit en personne, & qui étoit commandée par deux des plus grands Hommes de guerre, qui fussent alors au Japon; aussi prit-il le parti de se retrancher dans un lieu avantageux. Cette précaution lui fut pourtant fort inutile: Ucondono s'étant avancé avec son petit Corps, qui n'étoit gueres composé que de mille hommes choisis, pour observer en quelle posture il étoit, en fit si peu de cas, qu'il ne craignit point de l'attaquer, le rompit dès les premieres charges, & dissipa de telle sorte toute son Armée, qu'il n'en resta pas dix hommes ensemble. Aquechi se sauva fort blessé, & se déguisa pour tâcher de gagner quelqu'une de ses Forteresses; mais il fut reconnu par des Paysans, qui lui couperent la tête, & la porterent au Roi d'Ava. Ce Prince la fit recoudre au tronc, & le corps fut mis en Croix douze jours après que ce Traître eut ôté la vie & l'Empire à Nobunanga. Ce ne fut les jours suivans qu'un massacre continuel, on ne voyoit autre chose sur les chemins de Méaco, que des têtes, qu'on portoit sur de longs bâtons, & il s'en trouva un jour jusqu'à deux mille, qui venoient d'être placées autour des ruines du Palais du feu Empereur.

Le Roi d'Ava se voyant ainsi défait du seul Ennemi, qu'il crût avoir, songea à se mettre en possession de la souveraine Puissance, & à se faire reconnoître dans tous les Etats de son Pere, mais il s'apperçut bientôt

De J. C. 1582. De Syn Mu. 2242.

que Faxiba étoit bien moins venu pour le secourir & pour venger Nobunanga, que pour occuper sa place. Par malheur pour le jeune Prince, l'Armée venuë du Naugato ne reconnoissoit que ce Général, & tous les Officiers étoient à sa dévotion, le seul Ucondono étoit dans ses intérêts; mais ce Seigneur n'avoit pas des forces suffisantes, pour tenir tête à une si grande puissance, & Faxiba, qui avoit pris toutes ses mesures en habile homme, n'attendoit qu'une occasion pour se déclarer; sa bonne fortune & l'indiscrétion du Roi d'Ava la lui fournirent bientôt. Xibatadono, Oncle maternel du Roi, ayant appris la situation, où étoit son Neveu, crut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre; il assembla une puissante Armée, & fit sçavoir au jeune Prince, qu'il marchoit pour mettre Faxiba à la raison. La prudence vouloit que le Roi dissimulât jusqu'à l'arrivée de son Oncle, il n'en fit rien, il rompit avec le Général, & le fit sans prendre aucune précaution pour mettre sa propre Personne en sûreté.

Faxiba comprit que la diligence étoit nécessaire dans une occasion aussi décisive, mais qu'elle suffisoit; il s'asśura du Roi, & marcha à grandes journées contre Xibatadono, qu'il surprit: ce Général ne se déconcerta pourtant point, mais comme son Armée étoit consternée, il en licentia une partie, & se jetta avec l'élite de ses Troupes dans une Forteresse. La Place étoit bonne, & Faxiba ne l'y auroit pas aisément forcé, mais malheureusement elle se trouva dépourvûë de vivres & de munitions. Xibatadono y fut bientôt réduit aux dernieres extrémitez, & se voyant sans ressource, il se fendit le ventre, & la Place se rendit. Après cette Victoire Faxiba leva le masque; il déclara au Roi d'Ava, que le feu Roi de Mino son Frere aîné ayant laissé un Fils au Berceau, tout ce qui avoit obéi à Nobunanga, appartenoit à cet Enfant, qu'il devoit se contenter de l'Isle de Xicoco, que son Pere lui avoit donnée pour son Apanage, & que pour lui, il alloit prendre la Tutelle du jeune Prince & la Régence de ses Etats. Le Roi, qui se trouvoit à la discrétion de cet Homme, n'eut point d'autre parti à prendre, que de se retirer; tout se soumit à Faxiba, qui ne garda pas longtems la qualité de Régent, & l'on fut ensuite très-longtems sans entendre parler du jeune Roi de Mino, qui fut élevé en particulier d'une maniere peu convenable à sa Naissance & à ses Droits, & vécut sans ambition. Nous le verrons pourtant reparoître quelque tems après la mort de l'Usurpateur, mais sans crédit, sans pouvoir, sans aucune vûë pour sa fortune, & presque sans aucun reste de la grandeur de son Ayeul; de sorte qu'il ne resta de Nobunanga que le souvenir de son nom, qui fut même éclipsé par un Homme, lequel sans avoir à beaucoup près son mérite, sçut profiter de ses Conquêtes, & se rendit beaucoup plus puissant, qu'il n'avoit jamais été.

Voilà de quelle maniere Faxiba parvint à la Souveraine Puissance. Sa Naissance étoit des plus obscures. Il se nommoit d'abord TOQUIXIRO, & il changea de nom, autant que de condition. Il fut quelque tems aux gages d'un Offi-

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

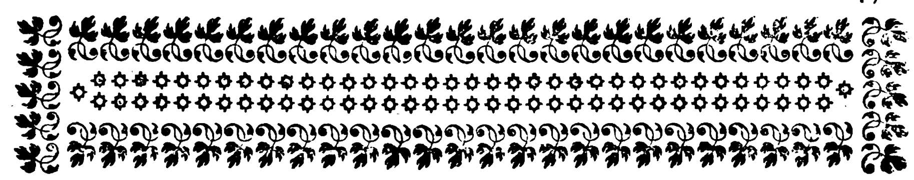
cier, qui étoit fort bien à la Cour de Nobunanga ; & tout l'emploi de Toquixiro chez ce Gentilhomme, étoit d'aller couper du Bois dans une Forêt, & de l'apporter sur ses épaules à la Ville. Son Maître lui trouva de l'adresse & de l'esprit, & le mit dans le Service ; Nobunanga entendit parler de lui, comme d'un Plaisant & d'un Brave, le voulut voir, le goûta, se l'attacha, & se divertit fort de quantité de tours, qu'il faisoit, & qui marquoient de la force & de l'industrie. Toquixiro étoit d'une très-petite taille, assez gros, & extrêmement fort; il avoit six doigts à une main, & quelque chose d'affreux dans l'air & dans les traits du visage. Il n'avoit point de barbe, & les yeux lui sortoient de la tête d'une maniere si difforme, qu'on avoit peine à le regarder. Au travers d'un extérieur si disgracié, Nobunanga, qui se connoissoit en hommes, démêla que Toquixiro pouvoit être bon à quelque chose, & le tira du rang de simple Soldat ; il fit des actions de bravoure & de tête, qui lui procurerent de l'emploi ; il y montra de la conduite & du génie, & il fut avancé ; il passa avec rapidité par tous les dégrez de la Milice : l'Empereur lui donna quelque Corps de Troupes à commander, & il justifia dans toutes les rencontres le choix de son Prince. Enfin Nobunanga l'envoya avec une grande Armée contre Morindono, & lui donna le nom de Faxiba, dont la signification faisoit allusion aux Armes, ou à quelque devise du Roi de Naugato.

On a prétendu que dès lors il avoit songé à s'élever sur les ruines de son Maître, & que pour engager Morindono dans ses intérêts, il le ménagea au préjudice de son devoir, mais je ne trouve pas ce fait assez autorisé, pour le donner comme certain. Un Historien ne sçauroit être trop en garde contre ses conjectures, & contre celles des autres. La naissance, l'immense fortune, l'usurpation, & les mauvaises qualitez de cet Homme, le grand nombre d'Ennemis, qu'il se fit, tout le Japon mis sous le joug, suffisent pour faire juger qu'on a débité à son désavantage bien des choses, qui n'avoient point d'autre fondement, que la haine, qu'on lui portoit ; & la Persécution, qu'il excita contre l'Eglise, peut fort bien avoir rendu les Missionnaires un peu trop crédules sur le mal, que l'on en publioit. Ce qui est certain, c'est que se trouvant en main, lorsque Nobunanga mourut, les principales forces de l'Empire, il s'en servit, pour monter sur le Trône, quoique, comme je l'ai déja remarqué, il feignît pendant quelque tems de n'en être que le Gardien, & le dépositaire de l'Autorité suprême. Il lui falloit du tems pour gagner ceux des Grands, à qui la Famille de Nobunanga étoit infiniment chere, & la mémoire respectable ; & pour accoutumer les autres à lui obéir. Ce fut en faveur des premiers, qu'il fit au feu Empereur les plus magnifiques Obséques, dont on ait jamais entendu parler, & qu'il y assista lui-même portant l'Epée nuë de ce Prince. Quelques Mémoires parlent de ces Obséques, comme d'une véritable Apothéose.

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

Fin du sixiéme Livre.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SEPTIE'ME.

De Syn Mu. 1582. De J. C. 2242.

IL est certain que les Missionnaires & toute l'Eglise du Japon ressentirent vivement la perte de Nobunanga, & plus encore sans doute le malheur du Roi d'Ava, avec lequel il y avoit tout lieu d'espérer que le Christianisme monteroit sur le Trône Impérial : cependant ils eurent bientôt lieu de se rasûrer un peu sur leurs craintes, & leurs espérances mêmes se réveillerent peu à peu tout à fait. Les premieres années du Regne de Faxiba furent assez paisibles ; il n'étoit pas de son intérêt qu'on eût aucun prétexte de remuer ; le plus foible Ennemi n'étoit pas à mépriser dans un tems, où tout pouvoit servir de prétexte à des mouvemens d'autant plus dangereux, que le nouveau Prince ne pouvoit encore bien compter sur personne ; & sa Puissance n'étoit pas encore assez légitime, pour que ceux, qui entreprendroient de l'abattre, dûssent craindre que les Peuples les regardassent comme des Rébelles. Aussi ne changea-t-il rien d'abord dans la maniere, dont son Prédécesseur avoit gouverné. Les Amis de Nobunanga furent les siens, il distingua & caressa tous ceux, qui avoient eu part aux faveurs de ce Prince ; il s'attacha surtout à faire du bien aux Missionnaires, & la Religion Chrétienne prit un tel accroissement pendant les premieres années de son Régne, qu'elle devint, même à la Cour, la Religion dominante.

De J. C. 1582. De Syn Mu. 2242.

§. I.

Etat florissant du Christianisme au commencement du Regne de Faxiba. Riozogi fait la guerre au Roi d'Arima, & lui enleve d'abord la forte Place de Ximabara. Le Roi en fait le Siége, & la reprend, après avoir gagné une grande Bataille, où Riozogi fut tué. Sa prudence à l'occasion d'une mutinerie des Saxumans.

LEs Bonzes n'étoient pas mieux dans l'esprit de Faxiba, qu'ils ne l'avoient été dans celui de Nobunanga ; il en extermina même un très-grand nombre, & ruina quantité de Temples & de Monasteres,

De J. C. 1582. De Syn Mu. 2242.

dont il assigna les revenus à ses Créatures. Il donna aux Missionnaires un des plus beaux Temples, qu'eussent les Négores. Enfin les Ministres des Dieux se voyant méprisez, odieux, & contraints, pour éviter la fureur du Prince, de mener une vie errante & misérable, plusieurs quitterent leur Profession, & quelques-uns embrasserent le Christianisme. Faxiba ne trouvoit à redire dans notre Religion, que sa trop grande sévérité; car il étoit le plus voluptueux de tous les hommes, & donnoit même avec brutalité dans les plus monstrueuses débauches. D'autre part, il croyoit pouvoir compter sur les Chrétiens, dont il y avoit plusieurs parmi ses principaux Officiers. Il n'ignoroit pas la conduite, que le Pere Gnecchi avoit tenuë avec Aquechi; & comme il avoit trouvé le moyen de s'attacher Ucondono & quelques autres Seigneurs, qui étoient les Colomnes de l'Eglise du Japon, il étoit persuadé que tous les Chrétiens étoient à lui, & qu'il ne pouvoit trop s'étudier à augmenter leur nombre.

La grande Victoire qu'Ucondono avoit remportée avec une poignée de monde contre Aquechi, avoit mis ce Seigneur en grande réputation dans tout l'Empire; Faxiba ne se lassoit point de faire son éloge; il avoit mis en lui toute sa confiance, & quelqu'un ayant un jour osé lui dire de prendre garde à Ucondono, qu'il avoit deux visages, & pouvoit bien tramer quelque mauvais dessein contre lui, il fit à ce Flateur une reprimande, qui lui ôta pour toujours l'envie de tenir jamais de pareils discours en sa présence. Ucondono avoit fait transporter dans sa Forteresse de Tacaçùqui le Séminaire d'Anzuquiama; ce fut principalement par son crédit, que peu d'années après il fut transféré à Ozaca, après que cette Ville fut devenuë le Siége de l'Empire, & la plus considérable Ville du Japon, de la maniere que nous verrons bientôt.

De J. C. 1582. De Syn Mu. 2242.

Mais ce qui contribuoit davantage au triomphe de la Religion Chrétienne en ce tems-là, étoit la maniere éclatante, dont les Princes, qui l'avoient embrassée, la faisoient régner dans leurs Etats, plus encore par leurs exemples, que par leurs Edits. Rien d'ailleurs n'étoit plus florissant, que ces mêmes Etats; le Bungo par la sage conduite du Roi Civan s'étoit parfaitement remis de ses anciennes pertes, & ce Royaume gouverné par un Prince, qui retraçoit en sa Personne toutes les vertus des Théodoses & des saints Loüis, paroissoit comme une Ecole de sainteté, qui faisoit l'admiration de tout l'Empire. Il en étoit de même de la Principauté d'Omura & du Royaume d'Arima, & un des plus opiniâtres Ennemis du Christianisme éprouva alors qu'on est invincible, quand a pour soi le Dieu des Armées.

Riozogi fier de ses succès passez, ne s'étoit pas tellement réconcilié avec le Roi d'Arima, qu'il ne conservât toujours le dessein d'ajoûter ses Etats, & ceux du Prince d'Omura, aux Conquêtes, qu'il avoit faites sur le Roi de Bungo. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, il parut en Campagne avec une puissante Armée, & envoya déclarer aux deux Princes qu'il prétendoit qu'ils le reconnussent pour leur Souverain

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

Souverain Seigneur. Sumitanda, que l'orage menaçoit de plus près, & qui craignoit encore plus la ruine du Christianisme, que la sienne propre, ne crut pas se deshonorer en se soumettant à un hommage, qu'il ne se voyoit pas en état d'éviter de rendre; il traita avec Riozogi, & pour assûrance de sa parole, il lui donna trois de ses Enfans en ôtage. Le Roi d'Arima ne fut pas si docile, il ne put consentir à devenir le Vassal d'un Prince, qui avoit été le sien, rejetta avec fierté la proposition de Riozogi, & se résolut à la guerre; mais comme il n'étoit pas prêt, & que son Ennemi l'étoit, il eut le chagrin de se voir enlever la forte Place de Ximabara, qui avoit été depuis peu réünie à sa Couronne, & plusieurs Châteaux, sans les pouvoir secourir.

C'étoit apparemment fait de tout son Royaume, si quelques mouvemens survenus dans le Chicungo, n'y avoient rappellé Riozogi. Cette diversion fit reprendre cœur, non seulement aux Sujets du Roi d'Arima, mais encore au Prince d'Omura son Oncle, qui crut cette occasion favorable pour secoüer le joug, que la seule impossibilité de l'éviter lui avoit fait subir: il ne voulut pourtant point paroître ouvertement dans cette Guerre, mais il envoya de fort belles Troupes au Roi son Neveu. Le Roi de Saxuma, qui craignoit que Riozogi, s'il s'avisoit de pousser plus loin ses Conquêtes, ne vînt jusqu'à lui, en fit autant, & le Roi d'Arima, qui se trouva avec une assez belle Armée, marcha promptement vers Ximabara, pour en faire le siége.

A cette nouvelle Riozogi, qui n'avoit eu aucune peine à pacifier le Chicungo, rentra avec toutes ses forces dans le Royaume d'Arima. Le Roi sur le bruit de l'approche de Riozogi, convertit le siége de Ximabara en blocus, & s'alla mettre en Bataille dans une Plaine à la vûë de la Ville. Il s'en falloit bien que son Armée égalât celle de l'Ennemi, mais Dieu lui avoit donné une confiance, qu'il inspira à toutes ses Troupes. L'Armée de Riozogi étoit de vingt-cinq mille hommes, tous vieux Soldats, & accoutumez à vaincre; rien n'étoit plus beau que l'ordonnance de leur Marche, & rien n'approchoit de la richesse de leurs Armes & de leurs Equipages. Mille Arquebuziers faisoient l'Avant-Garde, & étoient soutenus d'un Corps de quinze cent Piquiers, dont toutes les Piques étoient dorées. Deux gros Escadrons, un de Lanciers, ou de Hallebardiers, & l'autre d'Archers, formoient le Corps de Bataille, & l'Arriere-Garde étoit composée de deux Troupes de mille Arquebuziers, entre lesquelles il y en avoit une de Piquiers. Un train d'Artillerie bien escorté fermoit la Marche avec le Bagage. Le Roi de Chicungo étoit porté au centre de son Armée dans un superbe Norimon; trois de ses Fils étoient à ses côtez; il avoit autour de lui quinze ou vingt Bonzes, parmi lesquels il y en avoit un, qui avoit la réputation de s'entretenir toutes les nuits avec le Démon. Riozogi avoit été Bonze, & ne marchoit jamais en Campagne, sans avoir avec lui une Troupe de ces Religieux Idolâtres.

L'Armée s'avança en cet ordre jusqu'à une petite Hauteur, d'où le Roi de Chicungo ayant découvert

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

les Alliez, il s'écria qu'il avoit honte d'être venu avec tant de forces, pour combattre un Ennemi si foible, & qu'il auroit souhaité que toutes celles de Saxuma & d'Arima se fussent réünies, pour lui donner lieu d'acquerir plus de gloire Il mit aussitôt ses Troupes en Bataille sur trois colomnes, dans le dessein d'attaquer l'Ennemi avec celle du milieu, & de l'investir de toutes parts avec les deux autres, dont l'une marchoit en cotoyant une Montagne, & l'autre le long de la Mer. Le Roi d'Arima de son côté rangea son Armée en cet ordre; il fit embarquer deux Pieces d'Artillerie avec un bon nombre d'Arquebuziers sur un Bâtiment, qu'il avoit à la Côte, pour empécher que les Ennemis ne brûlassent sa Flotte, qui y étoit à l'Ancre. Il plaça un Corps considérable de ses meilleures Troupes, pour tenir les Assiégez en respect pendant la Bataille; & comme il ne lui restoit plus qu'environ sept mille hommes, il en composa un seul Corps, à la tête duquel il se mit avec le Général Saxuman, qui étoit Frere du Roi de Saxuma. Il attendit en cette posture le Roi de Chicungo avec une intrépidité, qui étonna ce Prince. Aussi comptoit-il beaucoup moins sur ses forces, que sur la protection du Seigneur, pour lequel il alloit combattre; car on étoit persuadé dans tout le Ximo, que le sort de la Religion Chrétienne dépendoit de cette Bataille, & toutes les Eglises étoient en prieres, pour son heureux succès.

Elle commença un Vendredi vingt-quatriéme d'Avril vers les huit heures du matin, & dura jusqu'à midi sans se déclarer pour aucun des deux partis. Le dépit de ne pas vaincre animoit les uns, la résolution de ne céder la Victoire, qu'avec la vie, soutenoit les autres, & personne ne reculoit. A la fin les Alliez furent poussez jusqu'à leurs tranchées, mais ceux des Ennemis, qui s'étoient placez le long du rivage, furent mis en désordre par le canon des Vaisseaux, dont aucun coup ne portoit à faux, & l'Auteur de la Relation remarque que les Canoniers ne tiroient jamais, qu'ils ne se fussent mis à genoux, & n'eussent invoqué le nom du Seigneur. Le Roi d'Arima pour avoir perdu du terrein, n'en soutenoit pas moins le Combat, & le Prince ETIENNE un de ses Freres, lequel avoit d'abord été renversé d'un coup d'Arquebuse, qui avoit donné sur son Casque, & ne l'avoit qu'étourdi, s'étant relevé faisoit fuir, ou tomber à ses pieds, quiconque osoit l'approcher. Enfin un Capitaine Saxuman mit fin au combat par une action, qui le couvrit de gloire. Suivi d'une troupe des plus Braves de l'Armée, il perça jusqu'au Roi de Chicungo, lequel entendant du bruit autour de son Norimon, mit la tête dehors, & croyant que c'étoit de ses gens, qui se querelloient, cria, qu'ils prenoient fort mal leur tems, pour vuider leurs querelles particulieres. Dans le moment ceux, qui portoient le Norimon, furent jettez morts par terre, le Norimon tomba, & le Capitaine Saxuman se jettant de furie sur le Roi, lui coupa la tête d'un revers de son Sabre.

De J. C. 1583.

De Syn Mu. 2243.

Le bruit de cette mort s'étant aussitôt répandu dans les deux Armées, la victoire ne balança plus. Le Roi d'Arima poursuivit les fuyards pen-

dant une lieuë, & la terre demeura couverte d'Ennemis; mais le Capitaine Saxuman, à qui ce grand succès étoit particulierement dû, pensa être enséveli sous ses Lauriers. Il avoit été un des plus ardens à la poursuite, & ne voyant plus d'Ennemis, il retournoit joindre le Roi d'Arima, lorsqu'il entendit une voix, qui l'appelloit: il se retourna & aperçut un jeune Soldat de l'Armée de Riozogi, qui lui cria, qu'il avoit un mot de conséquence à lui dire; il l'attendit, ayant déja remis son Sabre dans le fourreau, & le jeune homme s'étant approché, tira le sien avec tant de promptitude, qu'il en déchargea plusieurs coups sur la tête du Saxuman, & l'auroit achevé, si le Fils de ce brave homme, qui n'étoit pas loin, ne fût accouru à son secours. Dès le même jour le Commandant de Ximabara ouvrit ses portes au Victorieux, à condition, que lui & ses gens auroient la vie sauve, & les trois Fils du Prince d'Omura, que Riozogi avoit amenez avec lui, se rendirent au Camp du Roi d'Arima, lequel, après avoir rendu à Dieu de solemnelles actions de graces, de l'avoir si glorieusement tiré d'une affaire, qui n'intéressoit pas moins la Religion que lui, s'appliqua plus que jamais à faire régner dans ses Etats celui, par qui, & pour qui il venoit de vaincre.

La joye publique fut pourtant d'abord mêlée de quelque amertume: les Troupes auxiliaires de Saxuma, voulurent avoir part aux fruits d'une victoire, dont ils s'attribuoient tout l'honneur, & se mirent par voye de fait en possession de deux Forteresses du Royaume d'Arima, que les Troupes de Riozogi avoient évacuées: ils firent plus, ils abattirent toutes les Croix, & les autres marques du Christianisme, qu'ils y trouverent, & ils oserent même proposer d'un ton de Vainqueurs au Roi, de changer de Religion. Cette insolence piqua au vif ce Prince, & mit en fureur tous ceux, qui en eurent connoissance: on pressa fort le Roi de ne la point laisser impunie, mais il n'étoit pas de la prudence d'entreprendre sitôt une nouvelle guerre, dont le succès pouvoit être douteux. Le Roi naturellement sage & modéré, dissimula donc une partie de son ressentiment; il se contenta de répondre aux Saxumans avec toute la dignité & la fermeté, qui lui convenoient, & il ne se parla plus de rien.

§. II.

Conversion de quelques Bonzes. Le Roi de Bungo se rend Maître du Chicungo. Progrès de la Religion Chrétienne dans le centre de l'Empire. Un célebre Docteur reçoit le Baptême. Raisons, qui portoient Faxiba à favoriser le Christianisme.

Peu de tems après le Roi apprit, que la conduite des Saxumans à son égard étoit l'effet d'une intrigue de huit ou dix Bonzes, les seuls, qu'il n'avoit pû encore gagner à Jesus-Christ dans son Royaume, & parmi lesquels il y avoit deux Tundes: il les fit tous venir à son Palais, &

De J. C. 1583.

De Syn Mu. 2243.

leur dit d'un ton de Maître, qu'ils eussent à choisir incessamment, ou de se faire Chrétiens, ou de sortir des Terres de son obéïssance. Une déclaration si précise leur fit comprendre, qu'il falloit prendre leur parti, & ils le prirent sur le champ. Quelques-uns s'exilerent volontairement, pour aller chercher ailleurs la liberté d'exercer leur Ministere, qu'ils ne pouvoient plus espérer dans leur Patrie; les autres se firent instruire, & reçurent de bonne foi le Baptême, & entre autres un nommé MINXI, qui étoit le plus considérable de tous, & avoit toujours tenu un rang distingué à la Cour. Il passoit pour être fort sçavant dans sa Secte, dont il révéla bien des Mysteres aux Prédicateurs de l'Evangile, & il fut jusqu'à sa mort un très-fervent Chrétien.

Tandis que le Roi d'Arima s'occupoit ainsi à purger ses Etats du culte des Idoles, le Roi de Saxuma songeoit à profiter de la consternation, où la mort de Riozogi avoit réduit la famille de ce Prince; il entra avec une bonne Armée dans le Fingo, dont cet Usurpateur lui avoit enlevé une partie, & qu'il reprit sans peine: il comptoit bien de conquerir avec la même facilité le Chicungo, mais le Roi de Bungo, à qui ce Royaume avoit appartenu, le prévint, & rentra dans ses droits; de sorte que le Fils de Riozogi se vit réduit au premier état, où son Pere avoit été avant toutes ses Conquêtes. Le Roi de Saxuma eut bien de la peine à digérer que Civan l'eût ainsi arrêté au milieu de ses victoires, mais il crut devoir attendre une occasion favorable pour s'en venger plus sûrement, & elle ne tarda pas à se présenter. Nous verrons bientôt, quel fut le succès de cette nouvelle guerre, qui eut des suites bien funestes pour la Religion Chrétienne.

Méaco, & les Provinces du Domaine Imperial, quoique sous la domination d'un Prince idolâtre, & qui au fond n'aimoit pas les Chrétiens, ne fournissoient gueres moins de sujets de consolation aux Ouvriers Evangéliques, que le Ximo & les autres Royaumes, où le Christianisme étoit le plus en honneur. Le Pere Gnecchi sollicitoit sans cesse le Pere Cuello Vice-Provincial, de lui envoyer du secours, & il lui en arriva enfin, fort à propos, pour recüeillir une abondante moisson, laquelle périssoit faute d'Ouvriers. Rien n'est plus beau, que le détail, que ce Missionnaire fait dans ses Lettres à son Général des succès, dont Dieu bénissoit ses travaux, & ceux de ses Freres, & j'avouë que j'ai quelque regret de ne pouvoir m'étendre ici sur quantité de traits infiniment édifians, dont le récit consoleroit sans doute ceux, qui ont un véritable zele pour la gloire du nom de Chrétien; mais l'abondance du Sujet que je traite, m'oblige à me borner. Je ne puis néanmoins me résoudre à passer sous silence la conversion d'un célebre Médecin, dont il est vrai de dire, que le changement contribua extrêmement aux progrès incroyables, que fit alors le Christianisme dans la Capitale de l'Empire, & dans les Provinces voisines.

Ce Docteur avoit nom DOSAM, & l'on assûre, qu'il avoit parcouru les plus fameuses Universitez de la Chine & du Japon, & qu'il s'y étoit fait un grand nom parmi tous les

Sçavans des deux Nations : ce qui est certain, c'est qu'il ne s'étoit point borné à la seule connoissance de la nature, & du corps humain, en quoi il n'y avoit peut-être personne en Orient, qui l'égalât. Le désir, qu'il avoit eu de sçavoir, avoit embrassé généralement toutes les Sciences, dont il avoit pû rencontrer des Maîtres, ou dont il avoit trouvé les principes par ses propres réflexions; de sorte que les plus célebres Docteurs n'avoient pas honte de se déclarer ses Disciples. C'est un dangereux écueil pour la sagesse, qu'une telle réputation : on croit aisément n'avoir plus rien à apprendre, quand on se voit ainsi encensé, & généralement reconnu, pour en sçavoir plus que les autres. Par bonheur, pour Dosam, il n'étoit pas de ce caractere, il avoit véritablement beaucoup de connoissances, mais il étoit bien éloigné de penser, qu'aucune ne lui eût échappé, & ce qui est infiniment rare, tout Grand-Maître, qu'il étoit, il paroissoit toujours prêt à devenir Disciple.

Il arriva, que le Pere de Figheredo, dont nous avons souvent parlé dans cette Histoire, fut attaqué d'une incommodité fort extraordinaire, & à laquelle tous les Médecins qu'il consulta, ne trouverent point de remede; on lui conseilla de faire le voyage de Méaco, pour y voir Dosam, il suivit ce conseil, & le Docteur fut surpris de voir un vénérable Vieillard, qui malgré son mal, conservoit une vigueur, laquelle sembloit lui promettre encore un grand nombre d'années à vivre. Il lui demanda ce qu'il avoit fait, pour en venir là, malgré ses fatigues, & ses souffrances, & le Missionnaire lui répondit, que dès sa plus tendre enfance il s'étoit accoutumé à vivre durement, qu'il avoit exercé son corps par les veilles, l'abstinence & les travaux; qu'il lui avoit refusé tous les plaisirs, & que par ce moyen il avoit trouvé le secret de vivre content; que l'incommodité même, qui l'amenoit à Méaco, ne l'inquiétoit point, parce que si elle abrégeoit ses jours, elle le mettroit plutôt, ainsi qu'il croyoit pouvoir l'espérer du Dieu, qu'il servoit, en possession d'une autre vie, incomparablement plus heureuse, que celle qu'il perdroit, & qui auroit encore l'inestimable avantage de ne finir jamais.

Dosam, qui n'admettoit point l'immortalité de nos ames, fut frappé de ce discours, & après quelques momens d'une profonde réflexion, » Vous êtes donc, dit-il au Pere, » du sentiment de ceux, qui croyent » l'ame immortelle. Mais, ajoûta-» t-il, m'expliqueriez-vous bien, » comment il se peut faire, qu'une » partie de l'homme meure, & que » l'autre reste vivante, & par quel » secret deux choses aussi opposées, » que la matiere, & une pure intel-» ligence, contractent entre elles » une union si étroite, que toutes » leurs opérations deviennent en » quelque façon communes? Enfin, » où va l'ame tandis que le corps est » réduit en poussiere, & pourquoi » n'en entend-on plus parler après » cette séparation? » Le Missionnaire répondit à toutes ces questions d'une maniere, qui donna bien à penser au Médecin, & qui lui fit concevoir une grande estime des Religieux d'Europe. Il proposa encore quelques difficultez, ausquel-

les il fut aisé de satisfaire, & il demeura enfin persuadé, que notre ame ayant des opérations purement spirituelles, telles que sont nos pensées & nos désirs, on ne peut se dispenser de reconnoître, pour peu qu'on raisonne, qu'elle est un pur esprit. Delà le Pere lui fit conclure sans peine, que puisque l'ame n'a en soi aucun principe de corruption, elle est immortelle de sa nature : » or si » cela est, ajoûta le Pere de Figheredo, elle est créée pour une fin, qui » lui est propre, & à laquelle cette » vie présente n'est qu'une disposition, & un passage. » Ainsi il conduisit le Docteur par dégré jusqu'à la connoissance d'un Dieu Créateur & Sauveur des hommes, Remunérateur libéral de la Vertu, & sévere Vengeur du crime.

Alors Dosam entrevit la nécessité d'embrasser le culte de ce Dieu, seul digne d'être adoré, & à l'existence duquel il ne trouvoit rien de raisonnable à opposer, mais il fut effrayé des conséquences d'une telle démarche, & de la difficulté d'une entreprise, qui à son âge lui paroissoit comme impossible. Comment arriver à la pureté, que demande le Christianisme, avec des habitudes vicieuses de toute la vie ? Le moyen d'avoüer qu'on s'est trompé dans une affaire de si grande importance, quand on joüit de la réputation de n'avoir rien ignoré ? D'ailleurs les préjugez de l'enfance, les entêtemens, dont les Sçavans se préservent encore moins, que les autres, & ne reviennent presque jamais, parce que bien loin de les juger tels, ils les regardent comme le fruit de leurs études, & de leurs recherches ; la crainte des discours des hommes : tout cela parut au docte Médecin comme autant d'obstacles, qu'il ne croyoit pas pouvoir vaincre : il sentit pourtant bien qu'il le vouloit, il ne se roidit point contre la grace, son impuissance l'humilia, & Dieu, que l'humiliation du cœur ne manqua jamais de toucher, l'éclaira & le fortifia tellement, que sans songer davantage aux suites de son changement, il prit la résolution de s'instruire à fonds de nos saints Mysteres. La vérité qu'il aimoit sincerement se dévoila enfin à ses yeux, & il demanda le Baptême, qui lui fut conféré au mois de Décembre de l'année 1584.

L'étonnement, où cette nouvelle mit tout le monde, & surtout les Sçavans, ne se peut dire, non plus que les suites avantageuses, qu'elle eut pour le Christianisme. Huit cens jeunes gens, qui prenoient les leçons du Docteur converti, suivirent son exemple, & furent imitez d'un si grand nombre de personnes de toutes sortes de conditions, que les Eglises ne pouvoient plus contenir la multitude des Fidéles, qui croissoit tous les jours. On entendoit dire partout : *le Sage a embrassé la Religion des Européens, il faut qu'elle soit la seule véritable.* Faxiba & toute sa Cour ne s'entretinrent quelque tems que de cet Evenement, & les Bonzes au désespoir, ne sçachant de quelle maniere réparer une telle bréche, voulurent engager le Dairy à contraindre Dosam de retourner au culte des Idoles : mais le Sçavant Néophyte étoit trop ferme dans le parti, qu'il venoit de prendre, pour laisser entrevoir la moindre espérance, qu'aucune autorité humaine pût jamais l'ébranler.

De J. C. 1583-84
De Syn Mu. 2243-44

Il n'est point douteux que tant de succès, qui faisoient tous les jours triompher la vérité de l'erreur, ne servissent beaucoup à procurer au Christianisme la faveur & la protection de Faxiba, mais la politique y avoit encore plus de part, que l'estime. Ce Prince voyoit presque tous ceux, qui l'approchoient de plus près, ou favorables à cette Religion, ou ses Sectateurs zélez. Les deux Villes, dont, après Méaco, la conservation lui importoit davantage, étoient Sacai & Ozaca. Le Gouverneur de celle-ci étoit Chrétien, où se disposoit à l'être, & le Régent fut obligé de priver celui de Sacai de son Emploi, & de le donner à un brave Chevalier Néophyte nommé Joachim RIUSA. Le premier Capitaine de ses Gardes & l'homme de l'Empire, qu'il lui étoit d'une plus grande conséquence de s'attacher, étoit Juste Ucondono; le Grand Amiral, & le Colonel Général de la Cavalerie, tous deux ses Favoris, venoient de recevoir le Baptême par les soins du même Ucondono. Le premier étoit Fils du nouveau Gouverneur de Sacai, & se nommoit TSUCAMIDONO. (a) Il reçut avec le Sacrement le nom d'Augustin, & c'est ce Héros si fameux dans les Relations Espagnoles & Portugaises, sous le nom de Dom AUGUSTIN. Le Colonel Général s'appelloit CONDERA, & n'est pas moins célebre dans les Fastes de l'Eglise du Japon; il fut nommé Simon au Baptême. Enfin le premier Secretaire d'Etat, le Grand Trésorier, le Vice-Roi de Voary, & quantité d'autres Seigneurs également distinguez par leurs emplois, & par leur mérite, adoroient le vrai Dieu. Faxiba étoit trop prudent, pour se déclarer contre une Religion, que tant de gens en place avoient embrassée, & que tous les autres estimoient. Il n'avoit pas encore reçu de Titre, qui le fît regarder comme Empereur, & sa domination n'étoit pas assez affermie, pour mécontenter des personnes, dont il avoit besoin, pour achever son ouvrage, & dont il pouvoit encore paroître douteux, s'ils lui avoient plus d'obligation des Emplois, qu'il leur donnoit, qu'il ne leur en avoit lui-même de les accepter.

De J. C. 1583-85
De Syn Mu. 2243-45

(a) Ou TSUNOCAMIDONO.

§. III.

Ucondono & Tongandono donnent à Faxiba leurs Forteresses, & à quelles conditions. Mort du Pere Loüis Almeyda. Ferveur d'un Prince & d'une Princesse du Bungo. Le Roi d'Ava est dépoüillé de ses Etats. Faxiba prend le titre de CAMBACUNDONO. *Ambition de ce Prince.*

QUoiqu'il en soit, ce Prince avoit une attention continuelle à faire plaisir aux Chrétiens, & ce fut alors, qu'il fit transporter à Ozaca le Séminaire d'Anzuquiama, qui étoit toujours à Tacaçuqui. Cet Etablissement, & un autre, que les Missionnaires firent en même tems à Sacai, furent dans la suite d'une très grande utilité à tout le Japon. Il y eut dans ce même tems à la Cour quelques changemens, dont les suites ne fu-

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

rent pas moins favorables à la Religion. Le Régent, qui vouloit s'assûrer de l'Empire, avant que de prendre le titre d'Empereur, jugea qu'il ne pouvoit mieux faire pour parvenir à son but, que de se rendre maître de toutes les Places fortes, qui étoient aux environs de la Capitale; celle de Tacaçuqui étoit de ce nombre, & il la demanda à Ucondono, en lui offrant un dédommagement, qui pouvoit flatter ce Seigneur, peu jaloux de se rendre important par la possession d'une Place forte, située comme la sienne, parce qu'il n'étoit point de caractere à entrer dans les intrigues de Cour, & qu'il avoit besoin d'un plus grand revenu pour soutenir le rang, qu'il tenoit dans les Armées Il ne fit donc point de difficulté de céder sa Place à Faxiba, qui lui donna en échange assez de Terres, pour le mettre de niveau avec la plûpart des Rois. Un autre Seigneur Chrétien nommé Simon TANGANDONO, son voisin, & dont le Château se trouva aussi fort à la bienséance du Régent, céda aussi sa Place pour quantité de Terres, qui lui firent un grand Etablissement dans le Royaume de Mino; mais l'un & l'autre se crurent obligez de prendre leurs précautions, pour s'assûrer que leurs anciens Sujets ne souffriroient point de ce changement par rapport à la Religion, & Faxiba leur fit sur cela des protestations, qui leur parurent sinceres, & qui eurent leur effet, tandis que ce Prince crut devoir ménager les Chrétiens. D'ailleurs ils se promettoient bien d'établir solidement le Christianisme dans leurs nouvelles acquisitions, & ils y réüssirent.

La Chrétienté du Japon fit vers ce même tems une perte, à laquelle toutes les Eglises particulieres, qui la composoient, prirent beaucoup de part. Le Pere Louis Almeyda mourut dans l'Isle d'Amacusa au mois d'Octobre de l'année 1583. trois ans après, qu'il eut été recevoir les Ordres sacrez à Macao. Quoiqu'il ne fût encore que dans la cinquante-neuviéme année de son âge, il étoit extrêmement cassé, aussi n'y avoit-il gueres de Contrées au Japon, que ce zélé Missionnaire n'eût parcouruë avec des travaux incroyables, dans l'espace de vingt-huit ans, qu'il avoit passez dans ces Isles. Il pouvoit faire un dénombrement des dangers, qu'il avoit courus, assez semblable à celui que l'Apôtre des Nations nous a fait des siens, & l'on ne concevoit pas, comment il pouvoit suffire à tout ce qu'il entreprenoit. Puissant en œuvres & en paroles, il finit des jours pleins par une mort digne d'un des plus laborieux Ouvriers, qui ayent travaillé dans cette Vigne.

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

On n'entendoit parler de toutes parts en ce tems-là, que de conversions de Princes, & de Princesses, & des plus fameux Bonzes. Nangazaqui comptoit déja trente mille habitans, & l'on n'y souffroit aucun Infidéle. La ferveur des Chrétiens croissoit avec leur nombre, & leur faisoit faire des choses incroyables. Le Roi de Bungo ayant un jour exhorté une de ses Filles, qui venoit de recevoir le Baptême à demeurer ferme dans la Foi, qu'elle venoit d'embrasser, cette Princesse, à qui on avoit donné le nom de MAXENCE, alla sur l'heure se tracer sur le bras avec un poinçon les sacrez Noms de JESUS & de MARIE, puis répandit

répandit sur la playe une poudre, qui rendit les caracteres ineffaçables. Au bout de quelques jours elle fit voir ces figures au Roi son Pere, & lui ajoûta, que l'amour de JESUS & de MARIE étoit encore plus profondément gravé dans son cœur, que ces caracteres sur son bras.

Cicamoro le plus jeune de ses trois Fils, lequel avoit été aussi baptisé depuis peu, ne donnoit pas moins de consolation au Roi son Pere par sa piété & par son zele pour la propagation de la Foi : j'ai dit plus haut, que Civan avoit obligé son Beau-Frere Cicatondono à déclarer ce jeune Prince héritier de toutes ses Terres, ce Seigneur n'attendit point sa mort, pour les lui céder, il l'en mit en possession, dès que le jeune Prince eut l'âge marqué par les Loix pour gouverner, & il n'y fut pas plutôt, qu'il fit dire aux Bonzes, qu'il n'avoit pas besoin d'eux, & qu'il alloit partager leurs Biens, & les revenus de leurs Temples entre eux, & ses Soldats. Cette déclaration les fit frémir, & ils en porterent leurs plaintes à leur ancien Seigneur ; celui-ci manda à son Neveu, qu'il ne falloit pas aller si vîte dans une affaire de cette importance & qu'il s'exposoit à faire révolter tous ses Sujets; le jeune Prince lui répondit, qu'il ne disconvenoit point de s'être un peu trop pressé, mais que le pas étoit fait, & qu'il étoit résolu de tout risquer plutôt que de reculer. Cicatondono comprit par cette réponse, qu'il n'y avoit rien à espérer pour les Bonzes ; il leur fit observer qu'apparemment leur nouveau Prince ne s'étoit point avancé si fort, sans être sûr d'être soutenu par le Roi son Pere, & que le plus court pour eux étoit de céder : ils prirent donc le parti de se retirer ailleurs avec ce qu'on voulut bien leur donner, & tous les Temples furent renversez.

Cependant le Roi d'Ava supportoit fort impatiemment la honte de voir un Sujet & un homme de néant occuper un Trône, où il croyoit, que sa Famille seule eût droit d'être assise. Il avoit rassemblé quelques Troupes, s'étoit joint au Roi de Micava son Oncle, & il ne laissoit pas de donner de l'occupation à Faxiba. Enfin le Régent voulut une bonne fois se tirer d'inquiétude. Il leva promptement une Armée de soixante-dix mille hommes, se mit en Campagne, obligea les deux Rois à s'enfermer dans une Place, qui passoit à la vérité pour imprenable, mais dont il sçavoit bien le moyen de s'emparer. Elle étoit toute environnée d'une Forêt, à l'exception d'un seul endroit, qu'il ferma d'un bon mur : il détourna ensuite une Riviere, qu'il fit entrer dans la Forêt ; & comme les eaux, par la disposition du terrein, ne pouvoient avoir d'autre issuë, que par l'espace, qu'on venoit de fermer de muraille, la Place assiégée se trouva bientôt au milieu d'un Lac, qui croissoit toujours, sans aucune espérance de secours. Le Roi d'Ava & son Oncle, n'eurent point d'autre parti à prendre, que de se remettre à la discrétion de Faxiba. Le Regent en eut pitié, un reste de respect, pour la mémoire de son ancien Maître l'empêcha de tremper ses mains dans son sang, il fit grace à ces Princes de la vie, mais il ne leur laissa pas un poulce de terre, il leur fit seulement assigner un revenu suffisant,

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

pour vivre avec honneur.

Ce fut après cette victoire que Faxiba, comme s'il n'eût fait que commencer à regner, se fit donner par le Dairy le titre de CAMBACU, ou, comme parlent nos Historiens, de CAMBACUNDONO. Quelques Auteurs ont avancé, que ce nom signifie *souverain Seigneur*; mais il y a toute apparence qu'ils se trompent. Nous avons vû ailleurs, qu'il se donnoit anciennement au premier Ministre du Dairy, & je trouve dans des Mémoires, qui me paroissent assez sûrs, que sa véritable signification est *l'Arche du Trésor*, sans doute, parce que celui, qui en étoit revêtu, avoit le maniment des Finances. On prétend néanmoins que le Cambacu étoit au-dessus du Cubo-Sama, avant que ces Généraux de la Couronne eussent usurpé l'Autorité souveraine. Mais il y a bien de l'apparence que Faxiba prit en même tems l'un & l'autre titre, puisque depuis ce tems-là il fut reconnu Empereur dans tout le Japon. Il demanda en même tems au Dairy une de ses Filles en mariage & l'obtint: par-là le Sang des anciens Camis se méloit avec le sien & en corrigeoit la bassesse; il ne put néanmoins assûrer l'Empire à sa Postérité.

De J. C. 1583-85

De Syn M. 2243-45

Il est plus que vaisemblable que dès lors il songeoit à achever la Conquête de tout le Japon, que Nobunanga avoit si fort avancée; mais il étoit trop sage, pour se déclarer sitôt; il sçavoit que les commencemens d'une Domination usurpée, surtout par un homme nouveau, n'est pas un tems propre pour faire de pareilles entreprises; & jamais Prince ne sçut mieux dissimuler, quand son intérêt le demandoit. Il parut donc occupé de toute autre chose, que du soin de s'aggrandir. Sa manie étoit de copier en tout Nobunanga, & d'essayer de le surpasser, dans les choses mêmes, où ce grand Prince s'étoit fait admirer davantage; mais s'il avoit les idées aussi vastes, il s'en falloit bien qu'il les eût aussi justes; il manquoit toujours un certain goût dans tout ce qu'il exécutoit, & il étoit content, pourvû que le Vulgaire, qui juge à l'œil, ou plutôt à la toise, parût charmé. Cependant comme il employoit quelquefois d'excellens Ouvriers, il ne laissa point de faire de très-belles choses.

§. IV.

L'Empereur rebâtit Ozaca, & l'aggrandit de la moitié; pour l'opposer à Anzuquiama. Situation de cette Ville. De la Riviere de JEDOGAWA *& de sa source. Description d'Ozaca, de ses richesses, de ses Habitans, de son Château. Pierre extraordinaire. Etat de cette Ville sous Cambacundono.*

AInsi parce qu'on parloit toujours avec admiration de la Ville & du Palais d'Anzuquiama, Cambacundono se persuada, que pour effacer en cela son Prédécesseur, il n'avoit qu'à faire une plus grande Ville, qu'Anzuquiama, & y accumuler toutes les richesses de l'Empire, comme il fit, avec plus de profusion, que de véritable magnificence. Il

T. 1. 4.° P. 483. et in. 12. T. 3. P. 458.



Dheulland Sculp.

choisit à ce dessein la Ville d'Ozaca, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, & que Nobunanga avoit conquise sur le Bonze, qui s'en étoit rendu le Maître. Les Missionnaires ne nous ont pas assez instruit de ce qui regarde cette grande Ville, qui depuis le tems, dont je parle, est devenuë Ville Impériale, & qui est encore aujourd'hui en toutes manieres une des plus considérables du Japon. J'y vais suppléer par les Mémoires les plus récens de ceux, qui ont été sur les lieux depuis la derniere Révolution de cet Empire.

Ozaca est dans la Province de SETZU (*a*), dont on ne peut gueres douter qu'elle ne fût la Capitale, avant même que Cambacundono la mît dans l'état, où on l'a vûë depuis. Cette Ville est située par les trente-cinq dégrez cinquante minutes de latitude Nord, dans une Plaine également fertile, agréable & commode, sur les bords de la Riviere de JEDOGAWA (*b*), laquelle est navigable jusques-là. Elle est défenduë à son extrémité orientale par un Château bien fortifié, & à l'occidentale par deux bons Corps de Gardes, qui la séparent des Fauxbourgs. Sa longueur de l'Orient à l'Occident, c'est-à-dire, depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est entre trois & quatre mille pas communs; sa largeur du Midi au Septentrion est un peu moindre. La Riviere passe au Nord de la Ville, à laquelle on assûre qu'elle apporte des richesses immenses; elle coule de l'Est à l'Ouest, & elle va se jetter dans la Mer à mille ou douze cent pas de-là; ainsi son cours n'est pas bien long; car sa source n'est qu'à une journée & demie de la Ville.

Cette Source est le Lac d'Oïtz, ou d'Omi, dont nous avons donné ailleurs la Description. A la sortie de ce Lac, la Riviere traverse un Village nommé TSINATOFAS, où elle a un Pont magnifique, partagé en deux par une Isle, comme le Pont Neuf à Paris; elle coule ensuite près des petites Villes d'UDSI & de JEDO, dont la derniere lui a donné le nom, qu'elle porte: de-là elle continuë son cours jusqu'à Ozaca; mais une lieuë au-dessus il s'en sépare un bras, qui va droit à la Mer. Vis-à-vis de la Ville, & au Nord du Château, elle reçoit deux autres Rivieres appellées JAMATTAGAWA & FIRANOGAWA, qu'on traverse sur de très-beaux Ponts. Toutes ces eaux jointes ensemble, ayant arrosé un tiers de la Ville, on en a tiré un Canal pour fournir la partie du Sud, qui est la plus grande, & habitée par les personnes les plus riches; & pour une plus grande commodité de ce quartier, de ce premier Canal on en a tiré plusieurs autres, qu'on a fait passer dans les principales ruës. D'autres Canaux rapportent ensuite les eaux au grand bras de la Riviere, & ils sont assez profonds pour porter de petits Batteaux, qui par ce moyen peuvent entrer dans la Ville, & décharger les Marchandises devant la porte des Marchands. Tous ces Canaux sont coupez fort régu-

(*a*) Les Ambassades des Hollandois disent dans le Pays de QUIOO. J'ai déja observé que ces changemens, ou cette variété de noms, ne doit point faire de difficulté.

(*b*) JEDOGAVVA veut dire Riviere de JEDO, mais il ne faut point confondre ici Jedo avec la Ville Impériale de ce nom.

De J. C. 1583-85 — De Syn Mu. 2243-45

lierement, & d'une largeur proportionnée. On y a construit plus de cent Ponts, dont quelques-uns sont d'une beauté rare ; il ne manqueroit rien à ce travail, si plusieurs de ces Canaux ne se remplissoient point de vase pendant une bonne partie de l'année, qu'ils n'ont pas assez d'eau pour la pousser dehors ; ce qui ne peut manquer de causer un peu d'infection dans ces quartiers-là.

Un peu au-dessous de la sortie du Canal, qui arrose la partie méridionale de la Ville, un autre bras se sépare de la Riviere du côté du Septentrion, mais il a peu d'eau, & n'est jamais naviguable. Ce n'est gueres qu'une espece de Torrent, qui coule toujours à l'Ouest, jusqu'à ce qu'il se perde dans la Mer. Le grand bras de la Riviere continuë son cours dans la Ville, à l'extrémité de laquelle il tourne aussi à l'Ouest, & après avoir arrosé les Fauxbourgs, & quelques Villages, qui n'en sont pas éloignez, il se sépare en plusieurs branches, dont chacune a son embouchure dans la Mer. Cette Riviere est étroite, mais profonde, jusqu'à la Ville & un peu plus haut. Il y a rarement moins de mille Batteaux, qui montent ou descendent, les uns chargez de Marchandises, & les autres, qui portent des Princes, ou des grands Seigneurs, lesquels demeurent en très-grand nombre à l'Occident d'Ozaca. Les bords de la Riviere sont relevez des deux côtez avec des marches de pierres rustiquées taillées, ce qui fait une très-belle suite d'Escaliers, & donne la facilité de prendre terre partout où l'on veut. Entre la Ville & la Mer il y a deux Ponts à distance égale, d'environ quatre cent pas les uns des autres. Les deux premiers, c'est-à-dire, les deux plus Orientaux, ont six cent brasses de long, & ils sont portez sur trente arches, soutenuës chacune par cinq fortes poutres. Le troisiéme, qui joint les deux principaux bras de la Riviere, a cent cinquante pas de long. Tous trois sont bâtis d'un Cedre bien choisi, & bordez de chaque côté d'une Balustrade ornée de boules de Cuivre jaune.

De J. C. 1583-85 — De Syn Mu. 2243-45

Les ruës d'Ozaca sont pour la plûpart étroites, mais régulieres, & coupées à angles droits, Nord & Sud, Est & Ouest, si ce n'est dans la partie de la Ville, qui est du côté de la Mer, où elles courent Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est, en suivant les divers Canaux, dont j'ai parlé. Elles sont ordinairement très-propres, quoiqu'elles ne soient point pavées, si ce n'est que le long des Maisons il y a de grandes & larges pierres, pour la commodité des gens de pied. Il y a aussi dans chaque ruë un grand espace environné de Balustrades, où sont toutes les choses nécessaires pour éteindre le feu, ou arrêter l'incendie, un Puits, & deux Portes aux deux extrémitez, qui se ferment, quand on le juge à propos. On ne peut alors sortir de la ruë sans une permission de l'Ottona, ou Commandant du Quartier. Il paroît que la plûpart des Maisons ont deux étages, mais elles n'en peuvent pas avoir davantage ; chaque étage n'a même qu'une brasse & demie, ou tout au plus deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaulx & d'argile. Les Boutiques des Artisans ont une espece d'Auvent, où les Ouvriers travaillent à découvert, les Bouti-

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

ques mêmes sont cachées par une grande piéce de Drap noir, qui sert en même tems d'ornement, si on en croit les Japonnois, & plus certainement de préservatif contre les vents & les autres injures de l'air. On suspend au même endroit à celles des Marchands des échantillons & des montres de tout ce qui se vend dans les Boutiques, ce qui est d'une grande commodité. Les toits sont plats, & les Personnes de qualité les couvrent de tuiles, qu'on fait tenir avec de la chaulx; les autres se contentent de couvrir les leurs de bardeaux; dans tout le reste elles different peu, ou point du tout de celles, dont j'ai donné ailleurs la description.

Ozaca est extrêmement peuplé, & les Japonnois, qui exagerent toujours un peu, disent que de ses seuls Habitans on peut lever une Armée de quatre-vingt mille hommes. On ne sçauroit nier au moins qu'après Méaco, ce ne soit la Ville du Royaume la plus marchande, & peut-être même ne le cede-t-elle pas en cela à l'ancienne Capitale de l'Empire, sa situation la rendant également propre au Commerce de Terre, & à celui de Mer. Aussi ne voit-on nulle part ailleurs de plus riches Marchands, ni de plus de sortes d'Ouvriers: néanmoins les vivres y sont à très-bon compte, aussi bien que tout ce qui peut servir au luxe & aux délices de la vie; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme au Japon cette Ville *le Théâtre universel des plaisirs & des passe-tems.* On y représente tous les jours des Piéces de Théâtre, tant en public, que dans les Maisons particulieres. Les Saltinbanques, les Joüeurs de Gobelets, & tous ceux, qui gagnent leur vie à tromper la simplicité, & à abuser de la curiosité des autres, ou qui montrent des Raretez, & des Animaux extraordinaires, sont assûrez d'y bien faire leurs affaires.

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

Sur quoi Kœmpfer raconte que, quelques années avant qu'il allât pour la premiere fois au Japon, la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, ayant envoyé avec les Présens, qu'elle destinoit pour l'Empereur, un *Casuar*, espéce d'Oiseau des Indes, qui avale, dit-on, des pierres & des charbons ardens, le Gouverneur de Nangazaqui ne jugea pas à propos de l'agréer, & ordonna qu'il fût renvoyé à Batavia: qu'alors un Japonnois, qui étoit présent, dit aux Hollandois que, s'il pouvoit avoir la permission de l'acheter, il en donneroit volontiers mille Taëls, & qu'il étoit bien assûré, qu'en le portant à Ozaca, il y gagneroit le double en moins d'une année. Tous les Princes & Seigneurs, que j'ai dit habiter à l'Occident d'Ozaca, ont des Palais dans la Ville même, mais il ne leur est pas permis d'y passer deux nuits de suite, & quand ils en sortent, ils sont obligez de prendre le chemin, qui est à côté du Château. L'eau, qu'on boit à Ozaca, est un peu saumâtre, mais en récompense il se fait dans un Village voisin nommé TANUSSI, le meilleur Sacki de tout le Japon, & il s'y en fait une si grande quantité, qu'on en transporte dans plusieurs Provinces, à la Chine même, & jusqu'aux Indes.

Le Château d'Ozaca est bâti dans une grande Plaine; c'est ce qui reste de plus entier de Cambacundono: il est quarré, & il faut une heure

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

pour en faire le tour à pied en se promenant : il est bien fortifié avec des Bastions, qui sont ronds suivant l'Architecture militaire du Pays. Après celui de Fingo, c'est le plus grand, le plus régulier, & le plus beau, qui se voye aujourd'hui dans le Japon ; il est défendu du côté du Septentrion par le Jedogawa, qui baigne ses murs, après qu'il a reçu les deux autres Rivieres, dont j'ai parlé. Il a la Ville au Midi & à l'Occident, & il en est séparé par une Muraille, qui a des appuis, ausquels Kœmpfer donne sept brasses d'épaisseur ; mais il n'en a pû juger qu'à l'œil : la Muraille même, que ces éperons soutiennent, est très-haute, & très-épaisse, bordée de pierres de taille, & elle a un Terreplein avec une rangée de Cedres & de Sapins. Quand on a passé cette premiere Muraille, on trouve une seconde enceinte, qui est comme un second Château de même Architecture, & qui en renferme un troisiéme. Ces trois enceintes vont en s'élevant comme des Terrasses, & celle du centre a tous les angles ornez de belles Tours à plusieurs étages. Il y en avoit au milieu une cinquiéme d'une grande magnificence, dont le toit le plus exhaussé étoit couvert de deux Poissons monstrueux, qui au lieu d'écailles avoient des *Ubangs* d'or parfaitement poli ; de sorte que, quand le Soleil donnoit dessus, ils jettoient un si grand éclat, qu'on l'appercevoit du Fiunga. Cette Tour fut entierement brûlée par accident vers l'an 1660, ou 61.

A côté de la Porte, par où l'on entre de la premiere Enceinte dans la seconde, on voit une Pierre noire & polie, qui fait partie du Mur : sa grosseur extraordinaire, & la Tradition, qui porte qu'elle a été voiturée par eau à Ozaca, la font regarder comme une chose merveilleuse ; elle a cinq brasses de long, quatre de large, & à peu près la même épaisseur. Ce fut un Gouverneur de Fiunga, qui ayant eu ordre de Cambacundono, lorsque ce Prince faisoit travailler au Château, d'y envoyer les plus grandes Pierres, qu'il pourroit trouver, entreprit d'y faire transporter celle-ci, & pour en venir à bout, il joignit ensemble cinq grandes Barques. Il y a toujours une grosse Garnison dans le Château d'Ozaca, tant pour garder les Trésors de l'Empereur, qui y sont déposez en grande partie, que pour tenir en respect les Provinces d'alentour. Deux des principaux Favoris du Prince en ont le Commandement tour à tour pendant trois ans ; quand l'un revient de la Cour, l'autre y retourne, & il leur est défendu de se parler, ni même de se voir : si le premier a quelque instruction à donner au second, il le doit faire par écrit. Ils n'ont rien à démêler avec le Gouverneur de la Ville, auquel il paroît qu'ils sont supérieurs en dignité. Les Ambassades des Hollandois font mention d'un Château d'Ozaca bâti dans la Mer, & environné de bonnes & fortes Murailles avec quantité de piéces de Canons de fonte à fleur d'eau pour la défense du Havre ; c'est, dit l'Auteur, un Ouvrage commencé par l'Empereur XOGUN-SAMA, & achevé par son Successeur ; mais comme dans la Description d'Ozaca, il ne fait point mention du grand Château de Cambacundono, il pourroit bien s'être

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-45

trompé au moins pour le nom de l'Empereur, qui a construit le Château d'Ozaca.

Voilà ce qu'est encore aujourd'hui cette grande Ville, après avoir souffert les incendies, & les pillages, dont nous parlerons dans la suite de cette Histoire. Lorsque Cambacundono eut résolu d'en faire la Capitale de ses Etats, elle n'occupoit qu'un côté de la Riviere, & elle n'avoit rien de considérable, que sa situation. Le nouveau Prince la fit abattre presque entierement, puis il la rétablit beaucoup mieux : ensuite il fit construire de l'autre côté une nouvelle Ville plus grande que l'ancienne, & il y plaça son Palais sur le bord du Fleuve. Ce Palais étoit d'une grandeur & d'une magnificence incroyable, & tout couvert de tuiles d'or; en sorte que quand le Soleil donnoit dessus, il n'étoit pas possible d'y arrêter les yeux. On ne peut croire avec quelle promptitude tous ces Edifices furent achevez : aussi dit-on, qu'on y a vû jusqu'à soixante mille Ouvriers y travailler en même tems. Mais il paroît qu'il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

De J. C. 1583-85

De Syn Mu. 2243-85

§. V.

Intrigue du Roi de Saxuma. Voyage du Vice-Provincial à Ozaca; les honneurs qu'il reçoit de l'Empereur & de l'Impératrice. Effet que cela produit dans l'Empire.

TAndis que l'Empereur s'occupoit de ces travaux, il s'étudioit à gagner l'affection de tous les Ordres de l'Empire, & il est vrai de dire que les Missionnaires furent ceux, à qui il donna de plus grandes marques d'estime. Sur la fin de l'année précédente, le Pere Gaspar Cuello Vice-Provincial étant à Nangazaqui, où il venoit de lui arriver un nouveau renfort d'Ouvriers, le bruit se répandit, qu'il se disposoit à aller à la Cour d'Ozaca, & ce Religieux fut fort surpris de voir entrer chez lui deux Envoyez de la part du Roi de Saxuma, qui avoient ordre de le prier de remettre son voyage à l'année suivante. Il n'en marquoit point la raison, mais il étoit évident, qu'il avoit en cela un intérêt, qui ne s'accordoit pas avec celui de la Religion, ce Prince ayant toujours été très-opposé au Christianisme. L'on sçut en effet peu de tems après, qu'il songeoit à faire la Guerre au Roi de Bungo, & qu'il appréhendoit, que si le Chef des Religieux d'Europe se trouvoit alors à la Cour de l'Empereur, il n'y agît fortement, pour engager ce Prince à secourir son Ennemi. Le Pere Cuello ne pénétroit point ce dessein, que le Roi de Saxuma tenoit fort caché : d'ailleurs il croyoit devoir ménager ce Prince, qui étoit alors le plus puissant des Rois du Ximo. Le parti qu'il prit, fut de rester à Nangazaqui tout le reste de l'année Japonnoise, c'est-à-dire, environ deux ou trois mois encore.

Il ne se mit même en marche, que le dix de Mars de l'année suivante 1585, & comme si son dessein n'eût été, que de visiter les Eglises, qu'il n'avoit point vûës depuis longtems, il prit la route de Firando. Il y arriva en peu de jours sur un Navire

De J. C. 1585.

De Syn Mu. 2245.

Portugais, & y fut reçu avec un concours extraordinaire des Chrétiens, que le Pere Jean-Baptiste Monti, & Arias Sanchez, entretenoient dans une ferveur admirable : mais le premier étoit fort vieux, & tous les deux étoient tellement excédez de travaux, qu'il fallut songer à leur donner du secours. Le Roi de Firando étoit toujours aussi mal disposé, qu'il l'avoit été à l'égard des Fidéles, mais il ne les inquiétoit point, & il fit même beaucoup d'honnêtetez au Vice-Provincial, jusques-là qu'il exempta de tous droits le Navire, qui l'avoit amené, & qui étoit chargé de marchandises. De Firando le Pere Cuello tourna vers Facata, où il n'entra point, & alla prendre terre dans le Port de Ximonosequi, un des plus fréquentez du Naugato par les Marchands du Ximo. Il n'y resta qu'une nuit, & passa dans un autre Port du même Royaume éloigné de trente-cinq lieuës du premier ; il y fut visité de quelques anciens Chrétiens baptisez par Saint François Xavier, qui lui donnerent, & reçurent de lui beaucoup de consolation : continuant ensuite son chemin, il entra dans le Port de XIBACU, où il apprit qu'on sçavoit déja à Ozaca le dessein de son voyage.

Il eut cet avis par des Domestiques du Grand Amiral Tsucamidono, que ce Seigneur envoyoit au-devant de lui avec des Provisions, & une Escorte, & qui l'inviterent de sa part d'aller se délasser au Port de MURO, qui lui appartenoit ; il s'y reposa effectivement quelques jours, ensuite il se rendit à la Forteresse d'ACAXI, dont l'Empereur avoit fait présent à Ucondono, & où Tacayama Pere de ce Seigneur, la Princesse Marie son Epouse, & une partie de leur famille avoient fixé leur séjour. Le Pere Cuello y trouva une très-belle Eglise, qu'ils y avoient bâtie : les Peres Organtin Gnecchi, & Grégoire de Cespedez, l'y attendoient avec un grand nombre de Gentilshommes Chrétiens des environs de Sacai ; & comme le vent se trouva bon pour continuer son voyage, il se remit en Mer, & moüilla devant Sacai sur la fin d'Avril ; il s'y arrêta quelques jours en attendant des nouvelles d'Ozaca.

De J. C. 1585.

De Syn Mu. 2245.

Il avoit tout lieu d'espérer un accuëil favorable de la part de l'Empereur, sur tout après ce que lui avoit rapporté le Pere de Cespedez, que peu de tems auparavant Cambacundono étant allé visiter la Maison des Peres à Ozaca, il avoit pris en particulier ce Religieux, qui en étoit Supérieur, lui avoit marqué l'estime, qu'il faisoit de la Loi Chrétienne, & de la bonne conduite de ceux, qui la prêchoient, & lui avoit ajoûté : » Une seule chose m'empêche de l'embrasser, si elle permettoit d'avoir plusieurs femmes, » je me ferois baptiser tout à l'heure. » Il avoit déja dit la même chose à Laurent, avec qui il prenoit quelquefois plaisir à s'entretenir familierement & qui lui répondit en riant : » Vous voilà bien embarassé, Seigneur, recevez toujours le » Baptême, vous n'en serez pas plus » avancé pour votre salut éternel, » si vous ne quittez vos Concubines, » mais vos Sujets se feront tous baptiser à votre exemple, & seront » bons Chrétiens. Puis prenant un air un peu plus sérieux, il ajoûta : » Une éternité de peines, ou de

» bonheur

De J. C. 1585. De Syn Mu. 2245.

» bonheur, entre lesquelles il n'y a » point de milieu : cela ne vaut-il » pas bien la peine que vous fassiez » le sacrifice d'un plaisir passager ?

La chose en étoit demeurée là, mais cette disposition du Prince, & les avis que le Vice-Provincial reçut d'Ozaca, ne lui laisserent aucun lieu de douter, que son voyage n'eût tout le succès, qu'il en avoit espéré, & il partit pour Ozaca. Dès qu'il y fut arrivé, Ucondono, Tsucamicondono, Condera & les autres Seigneurs Chrétiens lui conseillerent de demander une Audience à Cambacundono; il suivit leur conseil, & l'Audience ayant été accordée, il commença par envoyer selon la coutume quelques raretez d'Europe, pour être présentées à l'Empereur, & à l'Impératrice; puis il se rendit au Palais à l'heure, qui lui avoit été marquée, & il s'y fit accompagner de plusieurs de ses Religieux, qui étoient les plus connus à la Cour. Ils furent reçûs à la premiere Porte par le premier Médecin, qui leur fit bien des civilitez, & les conduisit chez l'Empereur. Ce Monarque étoit dans l'appartement, où il avoit accoutumé de donner Audience aux Ambassadeurs, & aux Princes, ayant tous ses grands Officiers autour de lui, chacun selon son rang, & à ses pieds un Sécrétaire d'Etat, qui lui nommoit tous les Religieux, à mesure qu'ils entroient, ajoûtant quelque chose d'obligeant pour chacun.

Après les prosternemens, & tout le reste du Cérémonial, l'Empereur congédia tous les Princes & Seigneurs, retint Ucondono seul, fit approcher les Missionnaires, & s'entretint familierement avec eux. Après quelques discours, qui roulerent particulierement sur les Indes, & sur l'Europe, il leur fit apporter un plat d'excellentes figues, qu'on lui avoit envoyées du Royaume de Mino; & comme il vit, que tous les Pages de la Chambre se mettoient en devoir de les servir, il fit retirer ceux, qui n'étoient pas Chrétiens. Pendant cette petite Collation, Cambacundono se leva de l'endroit, où il étoit demeuré assis, s'approcha du Pere Cuello, lui parla de ses grands projets, & ajoûta, que quand il seroit venu à bout de toutes ses Entreprises, il assujettiroit au Dieu des Chrétiens tous les Etats, qu'il auroit subjuguez. Il lui dit ensuite, que la Doctrine des Bonzes répondoit à leurs mœurs, qu'il vouloit purger le Japon de ces faux Prêtres, & mettre les Religieux d'Europe en possession de tous leurs biens, parce qu'il étoit également charmé de leur Doctrine, & de leur piété : il avoit sans doute ses vûës en parlant de la sorte, & d'ailleurs il en disoit trop, pour être cru.

Cette conversation finie, il fit rappeller les Seigneurs Chrétiens, & leur ordonna, aussi bien qu'à Ucondono, de conduire les Peres dans tous les appartemens du Palais. Tout y étoit d'une richesse incroyable, mais rien ne surprit davantage les Missionnaires, qu'une petite chambre toute d'or massif, qui se montoit & se démontoit à vis, qu'on leur fit voir au plus haut de ce Palais. Tandis qu'on les menoit ainsi d'appartement en appartement, l'Empereur parut en deshabillé, faveur qui les étonna infiniment, mais peut-être falloit-il l'attribuer à ce que Cambacundono n'étant pas né

De J. C. 1585. De Syn Mu 2245.

Prince se trouvoit gêné, quand il lui falloit représenter ; quoiqu'il en soit, il leur dit en les abordant, qu'il étoit jaloux du plaisir, que goûtoient ses Officiers dans leur entretien. Il continua de les conduire par tout, puisqu'il les fit monter sur une maniere de Terrasse fort élevée, l'on découvroit les deux Villes d'Ozaca, & la prodigieuse multitude d'Ouvriers, qui travailloient à la Ville neuve. Si ces Religieux furent surpris d'une si excessive dépense, le peuple ne le fut pas moins de voir ce fier Monarque traiter si familierement avec des Etrangers. Enfin les Peres comblez d'honneur & de mille marques d'estime, prirent congé de l'Empereur, lequel pour derniere faveur fit venir toutes les Dames Chrétiennes, & fut bien aise, quelles vissent de leurs yeux la considération, où étoient auprès de lui leurs Docteurs.

Le lendemain le Pere Gnecchi retourna seul au Palais, où il étoit toujours très-bien venu, pour y remercier Sa Majesté. Cambacundono lui demanda, si les Peres étoient contens de lui : *ils sont charmez, & confus*, répondit le Missionnaire. *J'en suis ravi*, reprit l'Empereur, *mais l'Impératrice ne les a point vûs & souhaite de les voir.* Cette Princesse étoit fort superstitieuse, & les Bonzes la gouvernoient absolument : elle s'étoit même employée peu de tems auparavant, pour obtenir du Prince son Epoux, qu'il empêchât Ucondono d'inquiéter ceux, qu'il avoit trouvez dans ses nouvelles acquisitions, mais l'Empereur lui répondit : » J'ai donné ces Terres à Ucondono, je prétens qu'il soit maître » chez lui, si les Bonzes ne sçavent, » où placer leurs Idoles, qu'ils les » jettent à la mer, comme du bois » inutile, mais qu'ils ne m'importunent jamais de pareilles affaires, » qui ne me regardent pas. » On craignoit que cette Princesse ne conservât quelque ressentiment contre les Chrétiens d'avoir essuyé un refus à leur sujet, & le Vice-Provincial fut ravi d'avoir cette occasion de lui parler de Jesus-Christ.

De J. C. 1585. De Syn Mu. 2245.

Il se rendit à son Appartement avec les mêmes Religieux, qui l'avoient accompagné chez l'Empereur, & fut introduit dans sa Chambre par deux Dames Chrétiennes ses Confidentes, & dont l'une étoit Mere du Grand Amiral Tsucamidono & Femme du Gouverneur de Sacai. L'accueil que Sa Majesté fit aux Missionnaires, les surprit d'autant plus, qu'ils l'avoient moins espéré ; mais leur étonnement redoubla, lorsque cette Princesse, à qui on avoit dit qu'ils avoient une grace à demander à l'Empereur, voulut, que le Vice-Provincial lui remît sa Requête : il obéït, & elle la porta sur le champ à Cambacundono, qui en signa deux copies. Le Pere Cuello demandoit trois choses à ce Prince ; la premiere, qu'il fût permis aux Missionnaires de prêcher librement l'Evangile dans toutes les Terres de son obéissance, & que tous ses Sujets pûssent librement l'embrasser : la seconde, que les Maisons des Prédicateurs de l'Evangile ne fussent pas soumises au logement des Soldats, comme l'étoient les Monasteres des Bonzes : & la troisiéme, que ces Religieux étant Etrangers pour la plûpart, fussent exempts de certaines corvées, dont les Princes & les Seigneurs particu-

De J. C. 1585.
De Syn Mu. 2245.

liers ont droit de charger leurs Vassaux : l'Empereur en remettant à l'Impératrice les deux copies, qu'il avoit signées, ajoûta que l'une suffiroit pour tout le Japon, où il prétendoit que sa volonté fût regardée comme une Loi Souveraine ; & qu'il souhaitoit, que l'autre fût envoyée aux Princes Chrétiens de l'Europe, afin qu'ils fussent instruits de l'estime, qu'il faisoit de leur Religion, & de ceux, qui l'enseignoient dans son Empire. (a)

Le jour suivant le Pere Cuello alla encore au Palais accompagné du seul Pere Gnecchi ; l'Empereur les entretint au moins trois heures, & leur raconta tout ce qui s'étoit passé chez Nobunanga entre le Pere Froez & Laurent d'une part, & le Bonze Niquixoxuni de l'autre. » J'y » étois présent, ajoûta-t-il ; & je » puis bien assûrer, que si j'avois » été alors le maître, je n'aurois pas » eu la patience d'entendre toutes » les extravagances, que nous dit cet » insolent Prêtre, & que je lui aurois » coupé la tête moi-même. » La nuit vint que les deux Peres étoient encore chez l'Empereur, qui ne voulant pas les laisser retourner si tard sans rien prendre, leur fit servir à souper dans son Appartement. Pendant qu'ils étoient à table, l'Impératrice leur envoya les fruits les plus exquis, qu'on avoit pû trouver dans Ozaca, & leur fit dire, qu'elle étoit charmée d'avoir si bien réüssi, pour la premiere fois, qu'elle s'étoit employée en leur faveur, & qu'ils pouvoient toujours compter sur sa protection. En effet cette Princesse fut depuis ce tems-là très-favorable au Christianisme, & quelques Ecrivains ont même donné à entendre, qu'après la mort de l'Empereur, elle & son Fils s'étoient fait baptiser, mais on n'a sur cela que des conjectures très-foibles, & il n'est pas même bien certain, qu'elle ait été la Mere de FIDE JORI, qui régna après son Pere.

Cependant les honneurs inoüis, dont Leurs Majestez avoient comblé le Supérieur Général des Religieux Européens, eurent des suites très-avantageuses pour la Religion Chrétienne. Tsucamidono en profita pour engager le Roi de Buygen à lui donner entrée dans ses Etats, & Condera, qui traitoit alors de la part de l'Empereur avec Morindono Roi de Naugato, pour engager ce Prince son ancien ami à reconnoître Cambacundono pour son Souverain Seigneur, obtint en même tems de lui le rétablissement des Missionnaires dans Amanguchi. Enfin il n'eût rien manqué à la satisfaction des Ouvriers de l'Evangile, si le Ximo eût été tranquile ; mais tandis que l'Empereur s'occupoit des moyens d'affermir & d'accroître sa Puissance, les Princes, qui régnoient dans ces Provinces méridionales, s'affoiblissoient en se faisant continuellement la Guerre, & lui préparoient eux-mêmes la conquête de leurs Etats.

(a) Ce n'est pas la coutume au Japon, que les Empereurs mettent leurs noms aux Rescrits, qu'ils donnent ; ils se contentent d'y apposer leur Sceau. Peut-être que l'Auteur de mes Mémoires s'est ici mal exprimé ; peut-être aussi que Cambacundono voulut en cette occasion se conformer à l'usage de l'Europe, parce que l'une de ces Copies devoit y être envoyée.

§. VI.

Etat de la Religion dans le Bungo. Mauvaise conduite du jeune Roi. Mort déplorable du Prince Sébastien son Frere. Joscimon en use indignement à l'égard du Roi son Pere. L'Empereur envoye des Troupes au secours du Bungo. Conquêtes de Condera, le Bungo conquis par les Saxumans. Action hardie d'une Femme Chrétienne. Les Rois de Bungo & de Sanoqui sont défaits par le Roi de Saxuma.

De J. C. 1585-86

De Syn Mu. 2245-46

CIvan Roi de Bungo, après avoir rétabli ce Royaume dans sa premiere splendeur & reconquis le Buygen, & le Chicungo sur le Fils de l'Usurpateur Riozogi, avoit encore une fois remis le Prince Joscimon son Fils aîné sur le Trône, & s'étoit retiré dans un lieu nommé SUCUMI, où il ne songeoit plus qu'à se sanctifier & à faire connoître Jesus-Christ aux Infidéles. Le Prince Sébastien son second Fils, Cicamoro le troisiéme, dont nous avons rapporté il n'y a pas longtems la conversion, & le zele; un Neveu de Cicatondono, & de la Reine répudiée, nommé Paul SCINGANDONO, baptisé depuis peu avec sa Femme, & dont la Foi avoit d'abord été mise aux plus rudes épreuves; & plusieurs autres Seigneurs Chrétiens travailloient à l'envi à procurer l'accroissement du Royaume de Dieu. Il est vrai que le jeune Roi avoit encore changé de sentiment à l'égard du Christianisme, & il y a lieu de croire, que sa Mere & son Oncle n'y avoient pas peu contribué; mais il n'inquiétoit point encore les Chrétiens, & la Reine même touchée de la piété & de la vertu de deux de ses Filles, qui demeuroient avec elle depuis sa disgrace, paroissoit avoir déposé toute cette aversion de la vraye Religion, qui lui avoit attiré son malheur. Elle reçut même fort bien le Vice-Provincial, qui crut devoir lui rendre une visite à son retour de la Cour Impériale, & elle lui envoya de fort beaux présens: enfin dans les trois Royaumes, qui obéïssoient au Roi de Bungo, on comptoit plus de cent cinquante mille Idolâtres disposez à embrasser la Religion de leur ancien Souverain: mais de nouveaux malheurs dissiperent bientôt ces belles espérances.

De J. C. 1585-86

De Syn Mu. 2245-46

A peine Joscimon se vit affermi sur le Trône de son Pere, d'où le grand âge & les infirmitez de ce Prince lui faisoient espérer de ne plus descendre, qu'il tint une conduite, qui fit verser bien des larmes à tous les Fidéles. Il se contenta d'abord de leur faire mauvais visage, mais son méchant naturel, aigri de longue main par les leçons de sa Mere & les sollicitations de son Oncle, joint à la dissolution de ses mœurs, ne lui permit pas de se contenir longtems dans les bornes de cette modération. Il persécuta ouvertement les Fidéles, en fit mourir quelques-uns, & dépoüilla plusieurs des plus riches de leurs biens; mais la main vengeresse de Dieu ne tarda pas à le frapper. Le Roi de Saxuma, qui avoit fait secretement ses préparatifs, & s'étoit de nouveau ligué avec Azequi Usurpateur du Chicugen, leva tout à coup le masque. Azequi

De J. C. 1586-87

De Syn Mu 2246-47

entra dans le Buygen, & peu de tems après le Saxuman tomba sur le Bungo, l'un & l'autre avec des forces, ausquelles Joscimon n'étoit pas en état de résister.

Le parti qu'il prit, fut de conjurer le Roi son Pere d'aller demander du secours à l'Empereur. Civan y alla, Cambacundono le reçut bien, lui témoigna l'estime, qu'il faisoit de sa personne, lui fit de magnifiques présens & l'assûra de sa protection. Ce Prince avoit ses vûës en faisant cette promesse, & sa premiere pensée fut de marcher en personne contre le Roi de Saxuma; mais après avoir mûrement réfléchi sur cette démarche, il crut, qu'il n'étoit pas encore tems de la faire, & il se détermina à envoyer proposer aux Ennemis du Roi de Bungo sa médiation pour un accommodement. Il paroît que son dessein étoit, qu'elle ne fût pas acceptée; car les conditions de cette paix étoient toutes au désavantage de ces Princes; aussi les rejetterent-ils, & pour ne pas donner le tems à l'Empereur de secourir les Bungois, ils se presserent d'entrer en action. Une bonne partie du Buygen fut d'abord subjuguée, & le Bungo se vit sur le point d'avoir le même sort, d'autant plus que quelques-uns des plus grands Seigneurs de ce Royaume étoient dans les intérêts du Roi de Saxuma.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, & ce qui acheva d'attirer sur Joscimon tout le poids de la colere divine, c'est que ce Prince déchargea son chagrin sur le seul Prince Sébastien son frere, qu'il n'avoit jamais aimé, & contre lequel sa Mere, & son Oncle l'avoient fort irrité, depuis que ce Prince étoit Chrétien. Comme on connoissoit la disposition du Roi à l'égard de son Frere, il se trouva de ces pestes de Cour, dont les mauvais Princes sont ordinairement obsédez, qui se firent un mérite de souffler le feu, & persuaderent à Joscimon, que Sébastien étoit d'intelligence avec le Roi de Saxuma. Cette calomnie n'avoit pas même de vrai-semblance, elle fut néanmoins cruë; le jeune Prince fut chassé de la Cour, dépoüillé de tous ses biens, & réduit à une si extrême misere, qu'il en mourut peu de tems après, si ses jours ne furent pas avancez par le poison.

De J. C. 1586-87

De Syn Mu. 2246-47

Joscimon ne pouvoit douter, que le Roi son Pere ne ressentît vivement de si grands excès, mais il crut n'avoir plus rien à craindre de ce Prince, dans le tems même, qu'il n'avoit rien à espérer, que de lui: car pour s'assûrer, que Civan ne songeroit plus à reprendre en mains les rênes du Gouvernement, il avoit sçu persuader à un grand nombre de ses Courtisans de se joindre à lui pour lui en ôter tous les moyens, & il étoit venu à bout de le réduire au point de n'avoir pas plus de crédit, que le moindre de ses anciens Sujets. Civan, qui n'avoit plus d'autre ambition, que celle de se faire un Saint, auroit vû tout cela avec une grande indifférence, si la Religion n'y fût entrée pour rien, mais il n'avoit pû digérer, que son Fils, pour le rendre odieux & méprisable, eût mis dans la tête à ceux, qui l'approchoient de plus près, & eût même répandu parmi le Peuple, que c'étoit lui, qui par son attachement au Christianisme, avoit attiré sur ses Etats tous les malheurs passez, & tous ceux, dont on étoit encore menacé; il étoit même arrivé de-là, que ce

Prince avoit été plus d'une fois en danger de sa vie, & que souvent il manquoit presque du nécessaire. Il falloit être bien maître de son ressentiment pour continuer à servir un Fils si dénaturé : Civan néanmoins le fit, & ayant appris, lorsqu'il étoit encore à Ozaca, le danger, où étoit le Bungo de subir le joug du Saxuman, il pressa de nouveau l'Empereur de tenir la parole, qu'il lui avoit donnée de le secourir.

Cambacundono ne se fit pas prier longtems, Simon Condera Général de la Cavalerie Impériale eut ordre de partir avec une Armée, pour aller apprendre aux Rois de Saxuma & de Chicugen, que si l'Empereur avoit bien daigné faire auprès d'eux l'office de Médiateur, ce n'étoit pas qu'il ne fût en état de leur commander en Maître ; & il écrivit en même tems au Roi de Naugato de joindre Condera avec toutes ses forces. Morindono obéït, & le Pere Cuello ayant sçu, que ces Princes devoient se trouver ensemble au Port de Ximonosequi, s'y rendit pour profiter de cette entrevûë, dans l'espérance de terminer par l'entremise de Condera l'affaire du rétablissement des Missionnaires dans les Etats du Roi de Naugato. Il trouva en arrivant, que Condera l'avoit prévenu ; ce Général le présenta au Roi, qui lui fit un accuëil très-gracieux, lui permit d'avoir des Maisons & des Eglises dans le Port même de Ximonosequi, dans Amanguchi, & dans le Royaume d'Ixo, qui relevoit de lui, & qui appartenoit à un de ses Oncles. Le Pere Cuello ne perdit point de tems. Il avoit amené avec lui des Religieux, qu'il envoya sur l'heure même prendre possession des terreins concédez, avec ordre de bâtir sans délai : ils n'y trouverent aucune opposition, & ces trois Etablissemens furent bientôt d'un grand secours aux Chrétiens du Bungo.

Cette affaire terminée, le Colonel Général, & le Roi de Naugato marcherent contre le Roi de Chicugen, entrerent dans ses Etats, l'obligerent à quitter le Buygen, pour secourir son Royaume, le défirent dans une grande Bataille, le laisserent sans un poulce de terre, & Condera rétablit partout la Religion Chrétienne, que ce Prince Infidéle avoit ruinée dans tous les lieux, où il avoit paru. Le Roi de Saxuma resté seul, n'eût pas tenu longtems contre une Armée victorieuse, si le Roi de Bungo n'eût lui-même rendu cette Victoire inutile. L'Empereur, qui, ainsi que nous l'avons déja remarqué, vouloit quelque chose de plus, que secourir le Roi de Bungo, envoyoit sans cesse de nouvelles Troupes dans le Ximo, pour renforcer l'Armée de Condera, & il nomma pour Généralissime un de ses Gendres, d'autres disent un de ses Freres, nommé CAMIDONO (*a*), mais le Colonel Général avoit dans le fonds toute l'Autorité. D'autre part le Roi de Sanoqui avoit eu ordre de l'Empereur d'entrer avec une nombreuse Armée dans le Bungo, pour aider Joscimon à en chasser les Saxumans ; ce Prince aussi jeune & aussi imprudent que le Roi de Bungo, s'étoit rendu à Fucheo avec de belles Troupes, & croyant que sa présence dans cette Capitale suffiroit pour obliger le Roi de

(*a*) Il paroît que ce nom étoit un Titre d'honneur.

De J. C. 1586-87

De Syn Mu. 2246-47

Saxuma à se retirer, il ne songe qu'à se divertir avec Joscimon, auquel il avoit inspiré la même sécurité.

Le Roi de Saxuma étoit trop habile, pour ne pas profiter de l'avantage, que lui donnoit une conduite si peu sensée; il pressa sa marche, & ne trouvant point d'Ennemi en Campagne, il avoit conquis une bonne partie du Royaume, que les deux Rois le croyoient encore sur la Frontiere. Le seul Scingandono eut l'assûrance de lui faire tête, & l'arrêta; mais ne se voyant point soutenu, & n'ayant avec lui qu'une poignée de monde, il fut obligé de faire retraite; il là fit en bon ordre, entra sans avoir perdu un seul homme dans une de ses Forteresses, & envoya donner avis aux deux Rois de ce qui se passoit. Ils répondirent qu'ils ne tarderoient pas à marcher à son secours; mais au lieu d'accourir où le mal étoit plus pressant, ils tournerent du côté du Buygen. Alors le Roi de Saxuma, Maître de la Campagne, partagea son Armée en deux; il prit avec un Camp volant la route de Vosuqui, & laissa le reste de ses Troupes à son Frere nommé NACAZUCAZA, qui n'étoit ni moins brave, ni moins habile que lui, & qui tourna du côté de Fucheo.

Le Roi Civan étoit dans Vosuqui; mais la Place n'ayant point de défense, ce Prince n'eut point d'autre parti à prendre que de se réfugier dans une Forteresse voisine, qui étoit toute environnée de la Mer. Tout ce qu'il y avoit de Personnes considérables dans la Ville, les Missionnaires, & les jeunes Gens du Séminaire de Vosuqui, (*a*) y entrerent avec lui, mais les derniers n'y resterent pas longtems. Le Roi obligea les Peres de se retirer dans le Naugato avec leurs Séminaristes & tous les Meubles de l'Eglise; & il ne resta qu'environ treize de ces Religieux dans le Royaume, pour avoir soin des Fidéles, à qui un tel secours ne fut jamais plus nécessaire. En effet une Troupe de Bonzes s'étant jointe à l'Armée Saxumane, faisoit partout des désordres infinis. Rien ne fut épargné de ce qui se rencontra sur le passage de ces Furieux, & partout on ne voyoit qu'Eglises ruinées, & que Missionnaires en fuite. Ce qui consola un peu ceux-ci dans un désastre si général & si peu attendu, c'est qu'aucun Fidéle ne se démentit, & qu'il se fit même alors des conversions, qu'on n'auroit pas osé espérer dans de meilleurs tems. L'aînée des Sœurs du jeune Roi de Bungo, l'Ayeul & un des Freres de Scingandono, & plusieurs autres Personnes de distinction jusques-là opiniâtrement attachées à leurs Sectes, demanderent & reçurent le Baptême, & tous donnerent dans les rencontres des preuves éclatantes de la sincérité de leur conversion, dont on n'avoit d'ailleurs aucun lieu de douter, étant faite dans de telles conjonctures.

Une Femme Chrétienne fit pendant ce tems-là une action, qui mérite bien d'avoir place dans cette Histoire. Elle étoit dans une Forteresse bâtie sur un petit bras de Mer, à l'autre côté duquel étoit si-

(*a*) Il n'y avoit point de Séminaire à Vosuqui, mais un Noviciat. Peut-être que les Séminaristes de Fucheo s'étoient réfugiez à Vosuqui, ou bien par le terme de *Seminarium*, il faut entendre le Noviciat.

De J. C. 1586-87

De Syn Mu. 2246-47

tué Vosuqui. Cette Ville ayant été prise par le Roi de Saxuma, qui y entra peu de tems après que Civan en fut sorti, les Chrétiens apperçurent avec bien de la douleur du haut du Château, dont je viens de parler, deux Eglises, & le Noviciat des Jésuites, que les Victorieux avoient réduits en cendres; mais ce qui irrita davantage notre Héroïne, ce fut de voir un très beau Temple d'Idoles, qu'on avoit conservé avec un grand soin: *Quoi donc*, s'écria-t-elle, *souffrirons-nous ce Triomphe de l'Impiété*? & sans délibérer davantage, elle se jette dans l'eau, traverse seule à la nage le bras de Mer, entre dans la Ville, met le feu au Temple & à la Maison des Bonzes, repasse la Mer, & rentrant dans la Forteresse, invite tout le monde à venir goûter avec elle le plaisir de voir consumer par les flammes ces beaux Edifices, dont elle avoit regardé la conservation, comme l'opprobre du Christianisme.

Tandis que ces choses se passoient du côté de Vosuqui, Nacazucasa marchoit en Conquérant vers la Capitale; mais comme le brave Scingandono le harceloit sans cesse par des Partis, qu'il faisoit sortir de sa Forteresse, il tourna de ce côté-là, pour l'y assiéger. Scingandono se défendit si bien, que le Prince Saxuman, qui avoit quelque chose de mieux à faire, jugea à propos de le laisser, & de continuer sa route vers Fucheo. Les Rois de Bungo & de Sanoqui y étoient enfin revenus, & ayant appris que les Saxumans s'étoient encore arrêtez à une autre Place, qu'un Seigneur Chrétien défendoit avec beaucoup de valeur, ils prirent la résolution de les aller combattre. Ils arriverent trop tard, le Commandant avoit été tué d'un coup d'Arquebuze, & la Place étoit renduë: ils ne laisserent pas de présenter la Bataille à Nacazucasa, qui ne balança point à l'accepter, & qui les défit entierement. Le prix de cette Victoire fut la réduction de Fucheo. Les Vainqueurs y entrerent sans résistance, & firent main-basse sur tout ce qui n'avoit pas eu le tems de fuir, pillerent & brûlerent les Eglises, & réduisirent cette malheureuse Ville à n'être plus qu'un amas de ruines. Peu de jours après, comme elle commençoit à se repeupler, parce que le Roi de Saxuma, qui y étoit revenu de Vosuqui, avoit donné sûreté pour ceux, qui voudroient y revenir, la peste s'y mit, & s'étendit dans presque tout le Royaume. Quantité de personnes en moururent, & entre autres la malheureuse Reine répudiée, Mere de Joscimon.

§. VII.

Condera chasse les Saxumans du Bungo. Il convertit le Roi de Bungo, & le rétablit dans ses Etats. L'Empereur paroît avec trois Armées dans le Ximo, & s'en rend le Maître. Il rétablit les Jésuites dans Facata.

CEpendant le Roi de Saxuma voyant qu'il lui restoit si peu à faire, pour être entierement maître du Bungo, donna ce Royaume à son Frere, qui en avoit conquis la meilleure partie, & se disposoit à suivre

De J. C. 1586-87

De Syn Mu. 2246-47

suivre les restes de l'Armée vaincuë, lorsque Condera, qui avoit remis le Chicugen & le Buygen sous l'obéïssance de Joscimon, tandis que ce malheureux Prince perdoit son propre Royaume, parut à la vûë de la Forteresse de Scingandono, où les deux Rois s'étoient réfugiez. Les affaires alors changerent bien de face. Le Roi de Saxuma ne songea plus qu'à se cantonner; il ne demeura pas même longtems dans cette pensée, & laissant à son Frere le soin de défendre, comme il pourroit, sa Conquête, il se retira dans ses Etats. D'autre part l'Armée Impériale, qui avoit fait une marche forcée, fut obligée de s'arrêter quelque tems pour se reposer, & durant cet intervale Condera entreprit une chose, qui fit bien voir que sous le Casque & la Cuirasse il avoit le cœur & le zele d'un Missionnaire, & qu'en faisant la guerre, il avoit moins en vûë sa propre gloire, que celle de Jesus-Christ.

Il étoit parfaitement informé des excès, où Joscimon s'étoit porté à l'égard des Chrétiens; il en avoit été indigné, & ce Prince l'étant allé trouver dans son Camp, il lui reprocha ses crimes, lui parla sur sa conduite avec toute l'autorité, que lui donnoient les services importans, qu'il venoit de lui rendre, & lui fit entendre que c'étoit uniquement ce qui avoit attiré sur lui & sur ses Etats le poids de la colere du Ciel: mais il assaisonna ces reproches de tant de sagesse, & il lui dit des choses si touchantes, qu'il le fit enfin rentrer en lui-même. Alors, pour ne point laisser son Ouvrage imparfait, il lui dit résolument qu'étant instruit, comme il l'étoit, de nos divins Mysteres, il ne devoit pas se promettre le Ciel favorable, s'il n'adoroit le Dieu, qu'adoroit toute sa Famille, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître lui-même pour le seul véritable. La situation, où étoit Joscimon, le rendit docile: d'ailleurs il étoit véritablement convaincu, & ne tenoit à son ancienne Religion, que par le libertinage du cœur, & par la crainte de ses Vassaux. Condera crut l'en avoir détaché, parce que ce Prince lui promit tout: Joscimon lui-même se crut changé, & il l'étoit sans doute, quant à la situation présente de son cœur; mais dans un Homme d'un caractere aussi léger, il y a peu à compter sur ces changemens si prompts, d'autant moins durables, qu'ils ont moins coûté. Cependant Condera, qui jugeoit de ses sentimens par ses paroles, fit sçavoir à Civan la disposition, où il se flatoit d'avoir mis son Fils, & le pria de lui envoyer un Prêtre.

Le Saint Roi à cette nouvelle sembla oublier tous ses malheurs. Il fit partir sur l'heure même le Pere Pierre GOMEZ, lequel après avoir rafraîchi au Prince la mémoire des instructions, qu'on lui avoit autrefois données, le baptisa le 27 d'Avril de l'année 1587, & le nomma CONSTANTIN. Il conféra le même Sacrement à la Reine son Epouse, au Prince son Fils, à deux jeunes Princesses ses Filles, & à plusieurs Personnes de marque, que la seule crainte de lui déplaire avoit jusques-là empêché de se déclarer. Condera songea ensuite aux moyens de mettre les Saxumans hors du Bungo. Il avoit commencé par renvoyer honteusement le Roi de Sanoqui dans ses Etats, dont ce

De J. C. 1586-87 De Syn Mu. 2246-47

Prince ne joüit pas longtems. Il se mit au commencement de Mai aux trousses de Nacazucasa, qui n'osa l'attendre dans aucune de ses Places, & n'ayant fait que parcourir le Royaume, pour le remettre dans l'obéïssance du légitime Souverain, Apôtre & Conquérant tout ensemble, il se rendit à Vosuqui, & présenta au Roi Civan son Fils Chrétien & Victorieux. Une Troupe de Saxumans s'étoit séparée du Gros de l'Armée, pour fuïr plus aisément, & se voyant poursuivie par Scingandono, s'étoit jettée dans une Place assez forte, située vers la Frontiere du Fingo. Scingandono les y assiégea, les força, & il en auroit coûté la vie à tous les Chefs, si quelques Seigneurs Chrétiens, & entr'autres Jean, Seigneur d'Amacusa, ne se fussent trouvez dans cette Place, n'ayant pû refuser au Roi de Saxuma, dont ils étoient Vassaux, d'y entrer pour la défendre.

Les choses en étoient là, lorsqu'on apprit que l'Empereur s'étoit avancé jusqu'à Ximonosequi avec une Armée formidable, commandée sous ses ordres par Ucondono, & qu'il étoit sur le point de passer dans le Ximo sur une Flotte, que lui amenoit le Grand Amiral Tsucamidono. Cambacundono n'apprit qu'en arrivant dans ce Port les malheurs & le rétablissement du Roi de Bungo, & la premiere chose qu'il fit, fut de demander ce qu'étoient devenus les Missionnaires pendant ces troubles, & où étoit le Vice-Provincial? Le Pere Cuello, qui étoit à Amanguchi, averti de cette attention du Prince, partit aussitôt pour l'aller trouver, & le rencontra, qui étoit déja entré dans le Fingo, & qui venoit de réduire la fameuse Forteresse de Fingo, laquelle est encore aujourd'hui estimée la meilleure de tout le Japon. Elle avoit osé faire quelque résistance, & ceux, qui étoient dedans, avoient été condamnez à perdre la tête. Le Vice-Provincial arriva fort à propos pour ces Malheureux; car, comme on vit l'Empereur le recevoir avec une affabilité, & une distinction extraordinaire, on l'engagea à demander leur grace: il le fit, & non seulement il l'obtint, mais Cambacundono voulut qu'ils apprissent par lui-même leur pardon, afin qu'ils ne pussent pas douter qu'ils ne lui en eussent toute l'obligation.

De J. C. 1586-87 De Syn Mu. 2246-47

Le Fingo réduit, tout le Ximo fut sommé de reconnoître l'Empereur pour son Souverain. Trois Armées Impériales l'environnoient par Mer & par Terre: le moyen de rejetter une sommation si imprévûë, faite avec une si grande Puissance, & après dix ans de guerres civiles. Tout plia d'abord, & l'Empereur, sans avoir presque tiré l'Epée, se trouva Maître absolu de cette belle & grande Isle, que la commodité de ses Ports, la fertilité de ses Campagnes, & l'avantage de sa situation, rendent une des plus importantes parties de l'Empire Japonnois. Le Roi de Saxuma, sur qui l'orage étoit tombé d'abord, & qui avoit offensé l'Empereur, en refusant sa médiation, fut le premier à subir le joug, & par cette prompte soumission il mérita que les Royaumes de Saxuma & de Vosumi, qu'il avoit héritez de ses Peres, lui fussent conservez; mais Cambacundono voulut qu'il demeurât en ôtage à la suite de la Cour, & que son Fils aîné

De J. C. 1586-87

De Syn Mu. 2246-47

gouvernât pour lui. Il n'y eut aucun changement dans les Royaumes de Bungo, de Firando, & d'Arima, ni dans la Principauté d'Omura. Le Fiunga fut offert au Roi Civan, mais ce Prince répondit qu'il n'avoit plus d'ambition, que pour régner dans le Ciel. L'Empereur admira ce détachement des choses de la Terre, & y trouva un Héroïsme, qu'il n'avoit point encore connu. Il partagea le Fiunga entre plusieurs Seigneurs, & deux Neveux de Civan y eurent la meilleure part. Le Chicugen & le Chicungo furent donnez à l'Oncle du Roi de Naugato, en échange du Royaume d'Ixo, que l'Empereur retint pour lui, aussi bien que le Sanoqui, qu'il confisqua. Il fut même sur le point de faire couper la tête au Roi de Sanoqui, dont l'imprudence avoit causé la plûpart des malheurs du Bungo. Enfin le Grand Amiral eut la meilleure partie du Royaume de Fingo, & le Colonel Général de la Cavalerie, de grandes Terres dans celui de Buygen. Outre cela, le premier eut la Lieutenance Générale du Ximo. On ne sçait pas au juste quelle part eut Ucondono à ces libéralitez de l'Empereur : quelques Auteurs se sont contentez de dire en général, & sans rien spécifier, que ce Prince lui avoit donné plusieurs Terres dans le Ximo.

Tout étant ainsi réglé dans cette Isle, Cambacundono entra dans le Chicugen, & s'arrêta à Facata, dont le Port lui plut beaucoup, & comme il avoit été ruiné dans la derniere guerre, il ordonna qu'on le rétablît. Le Pere Cuello, qui l'avoit suivi dans ce voyage, & qui paroissoit toujours plus avant dans ses bonnes graces, qu'aucun de ses plus intimes Confidens, lui représenta que les Missionnaires avoient eu une Eglise & une Maison à Facata, & qu'ils n'en avoient été chassez, que par la fureur des Bonzes. L'Empereur lui accorda sur le champ la permission de rebâtir l'une & l'autre, il lui assigna même un terrein fort commode, & ajoûta qu'il n'y auroit dans cette Ville, ni d'autre Temple, ni aucune Maison de Bonzes. Tout rioit alors aux Missionnaires, jamais ils n'avoient été plus en crédit. Les Armées Impériales étoient commandées par des Chrétiens, & la révolution arrivée dans le Ximo n'avoit presque donné pour Maîtres aux Provinces, dont l'Empereur avoit disposé en vertu de son droit de Conquête, que des Seigneurs, ou Partisans zélez, ou Protecteurs déclarez du Christianisme. Mais d'un autre côté les Rois Chrétiens n'étoient plus Souverains, & il est certain que le coup, qui les dégrada, ébranla les fondemens de l'Eglise du Japon; car enfin sur le pied, qu'étoient les choses avant la réduction du Ximo, les Empereurs eussent eu beau faire des Edits contre la Religion Chrétienne, cette grande Isle eût toujours été une retraite assûrée pour les Missionnaires, & un Pays de liberté pour les Chrétiens.

§. VIII.

Mort & Eloge du Prince d'Omura, & de l'Ancien Roi de Bungo.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

MAis avant que les Fidéles eussent eu le loisir de faire ces Réflexions sur les malheurs, qu'ils pouvoient craindre pour la suite, ils eurent à pleurer des pertes présentes, dont rien ne les a jamais consolez. Barthelemi Sumitanda Prince d'Omura mourut après une fort longue maladie, qui acheva de le purifier, & donna un nouveau lustre à ses vertus. La premiere chose, à quoi ce Religieux Prince pensa, lorsqu'il se sentit attaqué, fut à se demander à soi-même un compte exact de toute sa vie. Il appella ensuite le Pere Alphonse LUCENA son Confesseur, & lui fit une Confession générale, avec des sentimens de componction si vifs, & une si grande abondance de larmes, que le Pere au sortir de sa Chambre ne put, dans le transport, où le mettoit ce qu'il venoit de voir & d'entendre, s'empêcher de s'écrier. *O! qu'heureuse seroit l'Eglise de Jesus-Christ, si elle avoit un grand nombre de pareils Pénitens!* Sumitanda délivré de ce premier soin, fit plusieurs dispositions, où il suivit les regles les plus exactes de la Charité & de la Justice, & elles furent si agréables à Dieu, que ce Prince en fut sur le champ recompensé d'une confiance très-sensible en la bonté divine, qui lui répondoit en quelque façon de son salut éternel. Comme il ne vouloit plus entendre parler, que des choses du Ciel, il pria son Confesseur, & deux autres Religieux, de ne le point quitter. De sorte que ces trois Missionnaires étoient obligez de se relever, afin d'avoir le moyen de vaquer à leurs autres exercices & de prendre un peu de repos. Leurs saints discours pénétroient le Malade jusqu'au fond de l'ame, & le faisoient continuellement fondre en pleurs.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

Mais ce n'étoit pas encore assez de tant de vertus pour un Prince, qui depuis son Baptême avoit presque toujours été en danger de perdre ses Etats, & sa vie même pour la conservation de sa Foi, & il paroissoit convenable, pour la consommation d'une si éminente sainteté, & pour l'honneur de la Religion, que Dieu en acceptât le sacrifice volontaire, si souvent offert par Sumitanda dans toute la sincérité de son cœur. La maladie du Prince d'Omura étoit une langueur, qui avoit dégénéré en Phtisie. On lui parla d'un Médecin fameux, qu'on prétendoit avoir un remede infaillible contre ce mal, mais par la seule raison, que la plûpart de ces Empiriques passoient pour employer la Magie dans l'usage de leurs remedes, il ne voulut jamais souffrir qu'on le fît venir. Impatient, comme David, de voir la fin de son exil, il étoit bien éloigné de chercher à le prolonger par un crime.

Dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit appeller sa Famille, lui recommanda la fidélité envers Dieu, & la conjura de réparer le tort, que son peu de zele, disoit-il, & ses mauvais exemples avoient causé à l'Eglise, & après avoir donné sa bénédiction à chacun en particulier, il leur ordonna à tous de se retirer. Dès

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

ce moment le monde n'occupa plus en aucune maniere son esprit ; il ne pensa qu'à Dieu, il ne parla même qu'à lui, & ce fut au milieu de ces entretiens amoureux avec son Créateur, qu'il lui rendit sa grande ame le vingt-quatriéme jour de Mai de l'année 1587. Il eut en mourant la consolation de laisser en la personne du Prince SANCHE son Fils aîné, un Successeur, qui s'étoit en toutes les rencontres montré digne de le remplacer, & qui avoit même confessé Jesus-Christ avec un courage de Héros Chrétien dans la Cour du Roi de Firando, & dans celle de Riozogi, où le Prince son Pere s'étoit vû obligé de l'envoyer en ôtage ; heureux si la fin de sa vie eût répondu à de si beaux commencemens !

François Civan Roi de Bungo ne survéquit au Prince d'Omura, que de quatorze jours. Ce fut le sixiéme de Juin, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses vertus. Dans le peu de tems, que ce Prince avoit été Chrétien, il étoit parvenu à un dégré de perfection si sublime, qu'il étoit également l'admiration des Fidéles & des Idolâtres. On peut lui rendre cette justice, que personne n'a jamais tant contribué à la conversion des Japonnois, que lui. Ce qu'on mandoit tous les ans en Europe des soins, qu'il se donnoit pour la propagation du Christianisme, même avant qu'il l'eût embrassé, faisoit renouveller à chaque fois les vœux, qu'on y formoit pour le salut d'un Roi, qui étoit presque Apôtre avant que d'être Chrétien. Enfin le Pere Aquaviva Général des Jésuites, ordonna des Prieres dans toute sa Compagnie, pour demander à Dieu, qu'il éclairât un Monarque, dont la conversion ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites très-avantageuses pour la Religion, & le Pape Grégoire XIII. accorda à cette même intention aux Jésuites une Indulgence pléniere en forme de Jubilé.

Le Roi de Bungo étoit bien convaincu du tendre, & sincere attachement, que tous les Jésuites avoient pour sa personne ; & du zele ardent, qu'ils témoignoient pour le voir engagé dans la voye du salut. C'est dans cette persuasion, qu'après son Baptême il avoit accoutumé de dire, qu'il étoit enfant de la Compagnie de Jesus. S'il disoit vrai à l'égard de ceux, qui l'avoient effectivement enfanté en Jesus-Christ, tous les autres pouvoient bien avec autant de justice l'appeller leur Pere ; car il ne s'étoit jamais épargné en rien, lorsqu'il s'étoit agi de leur rendre service, & l'on ne sçauroit s'imaginer jusqu'où il portoit l'attention à leur faire plaisir. Il prenoit leurs intérêts avec la même chaleur, que les siens propres, & cela non seulement après qu'il eut renoncé au culte des Idoles, mais dès le premier moment qu'il les eut connus.

Quant aux vertus particulieres de l'incomparable Civan, on peut dire, qu'il posséda dans un dégré éminent toutes celles, qui font les plus grands Saints. Ses austéritez étoient extrêmes, son oraison continuelle, sa patience invincible, & sa douceur inaltérable. Nous avons dit, qu'il s'étoit engagé par vœu à obéir aux moindres avis de ses Confesseurs, qui concerneroient le salut de son ame. S'il montra une grande résolution en prenant cet engagement, il n'eut pas moins de fidélité

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

à l'accomplir : sa dévotion envers la Reine des Anges étoit tendre & solide. Tous les jours au matin il assembloit sa maison pour réciter en commun & à genoux une partie du Rosaire, & il achevoit le reste en son particulier. Tout son tems étoit réglé, autant que ses affaires le lui pouvoient permettre ; il communioit tous les jours ; jamais il ne le faisoit, qu'il ne se fût confessé avec larmes, & chaque année il se retiroit pendant huit jours au Noviciat de Vosuqui, pour y faire les exercices de Saint Ignace.

On peut juger de son zele pour le salut des ames, par ce que disoient les Missionnaires, qui l'avoient le plus pratiqué, à sçavoir, qu'il y avoit peu de Chrétiens au Japon, dont il n'eût procuré directement, ou indirectement la conversion : par le nombre des Temples & des Maisons de Bonzes, qu'il renversa, & que quelques-uns font monter à trois mille, & par ce que lui-même assûroit, qu'il n'étoit point de nuit, qu'il ne s'éveillât en pensant à de nouveaux moyens d'étendre la vraye Religion. Rien ne lui coûtoit pour cela ; il fit des dépenses immenses, & se priva souvent du nécessaire pour bâtir des Eglises. La pureté & la vivacité de sa Foi passerent tout ce qu'on en peut dire ; mais ce qui fit son caractere dominant, depuis qu'il se fut soumis au joug de l'Evangile, & ce qui lui a mérité une place distinguée parmi les Héros du Christianisme, c'est son inébranlable constance dans les adversitez. Pendant la derniere guerre, que le Roi de Saxuma fit au Roi son Fils, la peste ayant gagné la Citadelle de Vosuqui, où nous avons vû, qu'il s'étoit retiré, il fut obligé d'en sortir, & on le vit quelque tems errer comme un autre David dans les bois & sur les montagnes, plus touché de sçavoir son Fils révolté contre son Dieu, & les Infidéles blasphémer son saint Nom, qu'il ne l'étoit de voir sa Famille & ses Etats à la merci d'un Ennemi cruel, & d'avoir à essuyer les reproches de plus d'un Semei. Ce qu'il eut à souffrir dans cette occasion, & dans plusieurs autres, n'est presque pas croyable, & auroit pû attendrir & faire éclater les pierres, pour me servir des termes d'un de nos Historiens ; mais lui, bien loin d'y paroître sensible, se scandalisoit de voir les Missionnaires s'en affliger. » C'est pour la Foi de Jesus Christ, » & à votre sujet, mes Peres, qui me » l'avez annoncé, leur disoit-il, que » je suis persécuté de mes Ennemis, » abandonné de mes Amis, méprisé » & haï de mes Proches, & de mon » propre Fils ; que je ne sçai, où me » retirer, qu'à peine ai-je dequoi vi» vre, enfin qu'il ne me reste plus rien » à perdre, que la vie : mais si vous » m'aimiez, comme vous le de» vez, vous ne me plaindriez pas, » au contraire vous me féliciteriez. » Quel plus grand bonheur en ef» fet, quelle gloire plus véritable, » & plus solide, que de souffrir » pour un tel sujet, & que je m'es» timerois heureux, si tout le Ja» pon, & tout l'Univers même s'ar» moit contre moi, pour avoir pris » en main les intérêts de Jesus» Christ! « Comme il ne lui restoit plus d'autre bien, que la vie, ainsi qu'il le disoit lui-même, il en faisoit sans cesse le sacrifice à Dieu ; il ne voulut plus de Gardes, dès qu'il

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

se vit exposé à toute la fureur des Bonzes, qui avoient soulevé contre lui ses propres Sujets; & un jour, qu'on l'avertit, que des Missionnaires couroient risque d'être égorgez la nuit suivante, il se rendit chez eux seul & sans armes. *Je ne viens point, mes Peres,* leur dit-il en entrant, *pour vous défendre, je n'en ai pas le pouvoir, mais pour mourir avec vous: c'est la seule consolation, qui me reste.*

Après la réduction du Ximo sous l'obéïssance de l'Empereur, il se retira avec le Pere François LAGUNA, son Confesseur, dans son ancienne solitude, que la derniere guerre lui avoit fait quitter, & il ne songea plus, qu'à y vacquer à Dieu, & à passer le reste de ses jours dans la Pénitence; mais sa grande ame épurée par les tribulations, étoit un fruit mûr pour le Ciel. Le chagrin qu'il eut de voir de toutes parts les Eglises renversées, & le peuple révolté contre lui, & contre les Missionnaires, joint à la maladie populaire, dont il avoit été frappé, & dont il n'étoit pas bien remis, fut ce qui contribua le plus à abréger ses jours, & Dieu se hâta sans doute de l'appeller à lui, pour lui épargner la vûë des malheurs, qui menaçoient la Chrétienté du Japon. Sa mort fut précieuse devant Dieu, comme l'est celle de tous les Saints; & les merveilles, qui ont rendu son tombeau glorieux, ont fait penser à le placer sur les Autels: mais la situation, où le Bungo a presque toujours été depuis, a sans doute empêché que cette affaire ne fût suivie. Au reste on n'épargna rien, pour honorer par de magnifiques obseques la mémoire de ces deux grands Princes; mais les larmes, dont on arrosa leurs cendres, furent le plus bel ornement de leurs pompes funebres.

§. IX.

Inquiétude des Missionnaires, & sur quoi elles étoient fondées. Conduite scandaleuse des Portugais. L'Empereur entre en défiance des Jésuites, & s'indispose contre les Européens. Un Bonze Ministre des plaisirs de ce Prince est maltraité par les Chrétiennes d'Arima. Pour s'en venger il porte l'Empereur à proscrire le Christianisme.

CEpendant l'irréparable perte, que venoit de faire l'Eglise du Japon, fut d'autant plus sensible aux Missionnaires, qu'ils se trouvoient dans une situation, où ils avoient beaucoup à craindre, & peu à espérer de l'Empereur. Quoique ce Prince eût paru vouloir enchérir sur la faveur, dont son Prédécesseur les avoit honorez, & sur la maniere, dont il s'étoit intéressé au progrès du Christianisme, il s'en falloit bien, qu'ils comptassent autant sur lui, qu'ils avoient fait sur Nobunanga. Ils croyoient avoir tout à craindre de son humeur farouche, & de son caractere ombrageux. Mais rien ne leur causoit de plus vives allarmes, que la vie scandaleuse, que menoient alors plusieurs Portugais au Japon. Ce n'étoit plus cette vertu édifiante, & austere, qui quelques années auparavant avoit fait tant d'honneur à cette Nation, & avoit été dans

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

l'esprit des Japonnois un préjugé si favorable au Christianisme. Ces Insulaires après avoir longtems trouvé dans la conduite des Marchands d'Europe la preuve pratique des maximes, que leur prêchoient les Ministres de Jesus-Christ, furent étrangement surpris de les voir tout d'un coup se livrer à toute la fureur de leurs passions. On remarqua ensuite qu'ils affectoient de ne moüiller que dans les Ports des Princes Infidéles, & l'on ne douta point, que le motif de ce changement ne fût la crainte d'y avoir les Missionnaires pour témoins de leur libertinage. Tous à la vérité ne donnoient pas dans ces excès, & quelques-uns continuoient à édifier les Fidéles, & à servir l'Eglise, comme avoient fait leurs Prédécesseurs; mais outre, qu'ils étoient en petit nombre, on ne vit jamais mieux, que dans cette occasion, combien l'exemple est plus efficace, pour le mal, que pour le bien.

Toutefois l'Evangile avoit déja pris de si fortes racines dans le Japon, que ces scandales, tout grands, qu'ils étoient, n'auroient pas été capables de prévaloir contre la sainteté des Fidéles Japonnois, dont la bonne odeur se répandoit par tout, & y préparoit les voyes à la propagation de la Foi. Il n'y avoit presque plus de Grand à la Cour de l'Empereur, qui ne voulût être instruit de principes du Christianisme, & qui ne donnât quelque espérance de l'embrasser. Quelques Mémoires assûrent même que le Cubo-Sama dépossédé par Nobunanga, & qui étoit encore traité en Empereur, étoit de ce nombre. Cambacundono paroissoit de son côté vouloir tenir sa promesse de ranger sous les Loix de l'Evangile tous les Royaumes du Japon, à mesure, qu'il les réduiroit sous son obéïssance. Il n'en donnoit presque point, qu'à des Seigneurs Chrétiens; les Rois les plus éloignez demandoient des Prédicateurs. Enfin il sembloit, qu'on fût arrivé au moment, que tout le Japon alloit adorer Jesus-Christ.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

Mais tant de belles apparences s'évanoüirent bientôt, & de ce grand nombre d'illustres Prosélytes, qui faisoient espérer une Révolution générale en faveur de la Religion Chrétienne, à peine y en eut-il un ou deux, qui demeurerent constans jusqu'à la fin. Un mot, qui échappa un jour à l'Empereur, contribua beaucoup à ce fâcheux revers. Ce Prince dans un accès de mauvaise humeur, dont il ne fut apparemment pas le maître, & qui fit connoître plutôt qu'il ne vouloit, ce qu'il avoit dans l'ame, dit tout haut, qu'il craignoit bien que toute la vertu des Religieux d'Europe ne fût qu'un masque d'hypocrisie, & ne servît à cacher de pernicieux desseins contre l'Empire: qu'il étoit même bien trompé, si ces Etrangers ne vouloient point marcher sur les pas du Bonze, qui avoit si longtems été le Tyran d'Ozaca. C'est que ce faux Prêtre ne s'étoit rendu le Souverain de cette importante Place, que par une apparente sainteté, qui lui avoit donné un très-grand ascendant sur les esprits des Peuples, non seulement de cette Ville, mais encore de toutes les Provinces voisines: en sorte que Nobunanga avoit eu plus de peine à le réduire, que ne lui en avoient donné tous ses autres Ennemis ensemble.

Ce discours détrompa bien des gens

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

gens, qui avoient cru Cambacundono dans les mêmes sentimens, que Nobunanga, par rapport au Christianisme. D'ailleurs le Ciel par plus d'un signe extraordinaire avertissoit les Fidéles de se tenir prêts au Combat; plusieurs, & entr'autres Ucondono, avoient eu des pressentimens, qui tenoient toute cette Eglise dans l'attente de quelque grand malheur, & l'on étoit préparé à tout évenement, lorsque l'orage après avoir quelque tems grondé, creva tout à coup, & dans des circonstances, qui ne firent pas d'honneur à l'Empereur.

Il étoit arrivé depuis peu à Firando un Navire Portugais, si grand & si beau, que ce Prince, devant qui on l'avoit fort vanté, eut la curiosité de le voir, & pria le Pere Cuello d'engager le Capitaine à l'amener à Facata, où se trouvoit alors la Cour. Le Vice-Provincial en écrivit au Capitaine, & lui ajoûta, que s'il ne pouvoit pas donner au Prince la satisfaction, qu'il souhaitoit, il n'omît rien, pour faire sentir à Sa Majesté, que la seule impossibilité l'empêchoit d'exécuter ses ordres. Le Capitaine ayant reçu cette Lettre, vint lui-même à Facata, représenta à Cambacundono l'interêt, qu'avoit toute sa Nation, & l'extrême envie, qu'il avoit lui-même en particulier, de conserver ses bonnes graces, mais que Sa Majesté connoissoit trop bien la situation des lieux, pour ne pas sçavoir, qu'un Batiment comme le sien ne pouvoit pas entreprendre le passage de Firando à Facata sans s'exposer à un danger certain de se perdre. L'Empereur témoigna, qu'il étoit satisfait de cette raison, il rendit même visite au Capitaine, & au Vice-Provincial dans le Bâtiment, qui avoit amené le premier à Facata, il s'entretint fort avant dans la nuit avec eux, & jamais on n'eut plus lieu de le croire bien disposé pour la Religion. Néanmoins cette même nuit, qui fut celle du vingt-quatre au vingt-cinq Juillet de l'année 1587. il signa le bannissement des Missionnaires, & le fit signifier au Pere Cuello. Il est vrai, que dans le court intervale de cette visite, & d'une si étrange catastrophe, il étoit arrivé une chose, qui avoit engagé l'Empereur à éclater, plutôt apparemment, qu'il ne l'avoit résolu d'abord.

Ce Prince, le plus dissolu des hommes, en parcourant le Japon, ne se contentoit pas d'ajoûter de nouvelles Provinces à son Empire, mais comme un camp ne lui avoit point paru propre pour loger un Serrail, il avoit laissé ses Concubines à Ozaca, & faisoit enlever, pour satisfaire sa passion brutale, tout ce qui se trouvoit sur son passage de femmes & de filles en réputation de beauté. Un fameux débauché nommé JACUIN TOCUN, qui avoit été Bonze à Jesan, avoit quitté cette profession, & n'en avoit retenu, qu'une haine irréconciliable contre le Christianisme, s'étoit fait Médecin, & suivoit la Cour; il s'y étoit engagé à l'Empereur pour l'infame recherche, dont nous venons de parler, & se rendoit la terreur de tout ce qu'il y avoit dans le Ximo de belles Personnes, à qui l'honneur fût cher.

Cambacundono s'étant arrêté à Facata, & voulant y faire quelque séjour, pour les raisons, que j'ai dites, Tocun alla faire ses courses accoutumées dans le Royaume d'Ari-

De J. C. 1587.
De Syn Mu. 2247.

ma, qui n'en est pas loin. J'ai dit que ce Royaume fait partie du Figen, où les femmes passent pour être les plus belles du Japon, & si on en croit Kœmpfer, ne le cedent à celles d'aucune autre Nation de l'Asie; mais tout y étoit Chrétien, & le Ministre des plaisirs de l'Empereur y fut si mal reçu, qu'il crut avoir fait beaucoup, de s'en être tiré la vie sauve. Outré de ce mauvais succès, il reprit la route de Facata, ne respirant que la vengeance, y arriva quelques heures après que Cambacundono eut quitté le Vice-Provincial & le Capitaine du Navire Portugais, le trouva en grande compagnie faisant la débauche avec d'excellent Vin de Portugal, dont on lui avoit fait présent depuis peu, & entra en jurant contre les Chrétiennes d'Arima, qui l'avoient, disoit-il, voulu assommer, & dont il n'avoit pû obliger aucune à le suivre.

L'Empereur, à qui le Vin commençoit à monter à la tête, se leva aussitôt en colere, & fit serment de faire couper la tête à toutes les Filles & Femmes d'Arima. Tocun & la plûpart de ceux, qui faisoient la débauche avec ce Prince, trouverent l'occasion trop favorable de lui faire changer de sentiment à l'égard du Christianisme, pour n'en pas profiter, & ils s'y prirent d'une maniere, qui ne pouvoit manquer d'avoir l'effet, qu'ils prétendoient. Ils commencerent par lui dire, qu'il se trompoit, s'il s'attendoit à trouver jamais beaucoup de soumission dans ceux, qui suivoient la doctrine des Européens, que cependant cette Secte croissoit tous les jours, & que si Sa Majesté vouloit conserver quelque autorité dans l'Empire, il falloit, qu'elle se hâtât d'y exterminer une Religion, qui faisoit autant de Rebelles de tous ceux, qui l'embrassoient. *Je l'abolirai*, dit l'Empereur, *& je ne veux pas, qu'il en soit parlé davantage.*

De J. C. 1587.
De Syn Mu. 2247.

Le Médecin voyant ce Prince ébranlé, s'approcha de lui, & affectant une grande modération lui dit, que ce n'étoit pas sur des femmes, qu'il devoit se venger, mais sur ceux, qui par leurs damnables maximes les avoient rendu rébelles; qu'il ne convenoit pourtant pas à un grand Prince comme lui d'agir avec précipitation, ni de suivre un premier mouvement de colere, dans une affaire de cette importance; qu'il devoit considérer, mais avec toute la maturité possible, que l'union des Chrétiens entre eux, & leur soumission aveugle envers des Etrangers, en faisoient un corps formidable; que ce corps embrassoit toutes les parties du Japon, qu'il avoit à sa tête des Rois, des Princes, des Généraux d'Armées, & quels Genéraux! Ucondono, Tsucamidono, Condera, & tout ce qu'il y avoit de plus brave dans toute la haute Noblesse: enfin que les Chrétiens pouvoient mettre aisément cent mille hommes sous les armes. Que quelque favorable qu'eût été jusqu'alors Sa Majesté à cette Secte, elle en seroit toujours regardée comme Ennemie: & traitée comme telle, tant qu'elle ne la suivroit pas; que les personnes sensées ne comprenoient pas comment un Prince si sage ne voyoit point le danger, où il s'exposoit en fortifiant comme il faisoit, ce Parti, & que pour peu, qu'il différât de l'abattre, on verroit peut-être bientôt les Chrétiens proclamer Empereur

De J. C. 1587.
De Syn Mu. 2247.

quelqu'un de ceux, entre les mains de qui il avoit lui-même remis toutes ses Forces.

Ces dernieres paroles regardoient particulierement Ucondono, & elles ne tomberent point à terre. Tocun toucha ensuite un autre article, qui ne tenoit pas moins au cœur à Cambacundono : il sçavoit que la folie de ce Prince étoit de vouloir être mis après sa mort au rang des Dieux. C'est pourquoi il lui parla de la sorte. » Avez-vous bien fait » réflexion, Seigneur, que toutes » les Provinces du Japon, par la des- » truction des Temples, & des Mo- » nasteres, ressemblent à des Pays » ravagez par le fer, & par le feu ? » Ucondono seul en a ruiné plus » que bien des Empereurs n'en ont » bâti pendant plusieurs siécles. Ce- » pendant aucun Souverain n'a jus- » qu'ici plus mérité que vous les » honneurs des Camis ; mais qui » vous les rendra, si vous n'arrê- » tez les progrès d'une Religion, » qui dégrade les Camis, & qui » est sur le point d'abolir entiere- » ment leur culte ? Les Prêtres Eu- » ropéens font le tour du monde, » pour venir au Japon ; à les enten- » dre ils n'ont autre chose en vûë, » que de nous éclairer, & que de » nous sauver d'une perdition éter- » nelle : voilà sans doute une gran- » deur d'ame poussée bien loin : » mais est-elle croyable, & n'est- » il pas de votre sagesse de craindre, » qu'il n'y ait quelque dangereux » projet caché sous de si belles appa- » rences ? Souvenez-vous, Seigneur, » du Bonze d'Ozaca, il prêchoit » comme eux une Loi nouvelle, il » s'attacha un peuple infini, dont » il fit des Soldats, il leur promet- » toit un Paradis infiniment supé- » rieur à ceux de nos Dieux, & il les » en avoit infatuez à ce point, que » pour y parvenir, il n'étoit point » de périls, qu'ils n'affrontassent ; » par-là l'Imposteur se fit Roi, il » pensa même à se faire Empereur, » & il y auroit peut-être réüssi, s'il » n'avoit trouvé en son chemin le » grand Nobunanga, qui eut be- » soin de toute sa puissance, pour » le dompter : vous le sçavez mieux, » que personne, Seigneur, vous, qui » eûtes tant de part aux victoires » de votre illustre Prédécesseur. Or » croyez-vous que les Docteurs » Chrétiens ayent moins d'ambi- » tion, que ce Tyran ? Ignorez- » vous, par quelles Puissances ils » sont appuyez ? Qu'ils ont à Nan- » gazaqui, une Forteresse, un Port » ouvert aux secours étrangers, une » bonne Artillerie, des Vaisseaux ; » & de grandes intelligences jus- » ques dans le cœur de l'Empire ? » Il n'y a peut-être pas un moment » à perdre, si on veut les prévenir.



§. X.

Ucondono est exilé. Imprudence de l'Empereur. Vertu du Généralissime. Ferveur de toute sa Famille. Questions faites par ordre de l'Empereur au Vice-Provincial des Jésuites. Reponses de ce Religieux. Il reçoit ordre de sortir du Japon avec tous ses Inférieurs. Le parti qu'il prend.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

RIen ne flatte plus agréablement un Prince, que de lui fournir de quoi justifier ce que lui avoit fait résoudre un premier mouvement de colere. Cambacundono étoit l'homme du monde le plus vain, & qui vouloit le plus paroître mesuré dans ses démarches. Il auroit sans doute bientôt eu honte de son emportement contre les Chrétiens, si on lui eût donné le tems d'en revenir : il fut charmé du discours du Bonze, qui tendoit à lui faire voir la raison de concert avec sa passion, & qui lui donnoit lieu de colorer du prétexte d'une profonde & nécessaire politique, ce qu'il venoit de résoudre sans réflexion ; aussi entra-t-il si aisément dans tout ce que Tocun, & les Seigneurs Idolâtres lui suggererent, qu'il ne put même goûter le conseil, que lui avoit donné le premier, de ne rien précipiter, & qu'avant la fin de la nuit les uns & les autres obtinrent tout ce qu'ils souhaitoient, & peut être plus, qu'ils n'avoient osé espérer d'abord. Le premier coup de foudre tomba sur Ucondono, qui étoit campé avec l'Armée Impériale aux environs de Facata. Un Envoyé de l'Empereur vint lui déclarer, que Sa Majesté ne pouvoit se fier plus longtems à un homme, qui professoit une autre Religion qu'elle, & qui ne manquoit aucune occasion de détruire les Temples des Dieux, qu'elle adoroit ; ainsi, qu'il choisît, ou d'abjurer le Christianisme, ou d'aller sur l'heure même en exil.

Il falloit que Cambacundono eût des Chrétiens une idée bien différente de celle, qu'il vouloit paroître en avoir, pour en user ainsi avec Ucondono. Ce Seigneur étoit adoré des Troupes, & il n'auroit peut-être tenu qu'à lui, de faire repentir dans le moment l'Empereur du traitement, qu'il lui faisoit. Si ce Prince croyoit véritablement son Lieutenant Général capable d'une trahison, quelles mesures prenoit-il pour s'assûrer de sa personne, dans le tems qu'il le poussoit à bout, & le mettoit dans une situation, à n'avoir plus rien à ménager ? mais il sçavoit très-bien, qu'il avoit affaire à un homme aussi incapable de se révolter, qu'il étoit en état de soutenir une révolte. Ucondono écouta froidement l'alternative, que l'Empereur lui faisoit proposer, & répondit, qu'il ne balançoit pas à choisir l'exil, qu'il choisiroit même la mort, plutôt que de manquer à la fidélité, qu'il devoit à son Dieu. L'Envoyé voulut l'engager à faire une réponse moins précise, afin de donner à Sa Majesté le loisir de la réflexion ; quelques Seigneurs Idolâtres se joignirent à ce Gentilhomme, & conjurerent Ucondono de considérer la vieillesse de son Pere, & la jeunesse de ses Enfans, qu'il exposoit aux plus

grands malheurs ; car nous avons déja observé que le bannissement d'un Chef de Famille emporte la confiscation de tous les biens de ceux, à qui il appartient, ou qui dépendent de lui : en sorte, qu'un grand Seigneur, & un Roi même dans cet état se trouve tout d'un coup réduit à la plus affreuse indigence, & n'a pas où se retirer ; personne n'osant lui donner même le couvert, sans l'agrément du Souverain.

Mais Ucondono avoit tout prévû, & rien n'étoit capable de le faire biaiser en matiere de Religion : il protesta, que s'il croyoit qu'on dût affoiblir sa réponse, il iroit la faire lui-même, & l'Envoyé étant parti, il se sentit inspiré de le suivre, de se présenter devant l'Empereur en équipage de Banni, c'est-à-dire, la tête rasée, sans armes, & avec un méchant habit, & de lui annoncer Jesus-Christ. » Il en arrivera, disoit-il, de deux choses l'une, » ou que je le toucherai, & lui » ferai reprendre ses premiers sentimens en faveur du Christianisme, ou que choqué de ma hardiesse, il me fera mourir. C'est là » le pis aller, & ce seroit le comble de mes vœux » : mais on ne lui permit pas de faire une démarche, dont on lui fit sentir, qu'il y avoit tout à craindre pour la Religion. Au point du jour il assembla les principaux Officiers, dont la plûpart étoient Chrétiens ; il leur déclara les ordres de l'Empereur, & la résolution, où il étoit d'y déférer sur le champ. Il est aisé d'imaginer quelle fut la surprise & la douleur de ces Officiers ; tous commencerent par tirer leurs Sabres & à se couper ces cheveux pendants, en quoi nous avons vû, que les Gentilshommes font consister tout l'ornement de leur tête ; & l'action, dont je parle, est la marque d'une douleur inconsolable. Ils s'offrirent ensuite à le suivre, mais il les remercia, & leur fit comprendre, que cette résolution ne convenoit ni à ses propres intérêts, ni à ceux de la Religion.

Il ne reçut pas de moindres témoignages d'affection des Soldats, & tous, jusqu'aux Idolâtres, lui ouvrirent leur bourse. Il remarqua même peu de tems après que toute l'Armée étoit en rumeur, & voulant prévenir les suites de ce commencement d'émotion, il se fit transporter, sans plus tarder, dans une petite Isle, qui est vis-à-vis de Facata, & d'où il partit sur le champ, pour se rendre dans ses Terres. Il fit une si grande diligence, que Tacayama son Pere n'apprit sa disgrace, que par lui-même. Ce vertueux Vieillard, qui loin de la Cour & des affaires, menoit une vie angélique, occupé sans cesse de son propre salut, & de la sanctification des autres, fut plus charmé de voir son Fils Confesseur de Jesus-Christ, que s'il l'eût vû Empereur du Japon. La Femme & les Enfans d'Ucondono, & jusqu'à ses Domestiques, firent paroître la même joye, & cette sainte Famille, après avoir remercié Dieu de la grace, qu'il lui faisoit, de lui donner part à ses opprobres & à ses souffrances, le conjura d'y ajoûter celle de répandre tout son sang pour la défense de sa Loi. La plûpart de leurs Vassaux, & quantité d'Officiers, qui avoient longtems servi sous le Fils & sous le

Pere, les suivirent, & aimerent mieux abandonner leurs biens, & renoncer à leur fortune, que de manquer à ce que la Religion & l'honneur leur paroissoient exiger d'eux en cette rencontre. Sur quoi il me semble nécessaire de remarquer en passant, que dans les Sentences de Mort & de Bannissement, qui furent portées dans la suite contre les Chrétiens, on verra par plusieurs exemples, que les Parens, les Vassaux, les Domestiques, n'y furent compris, malgré la Coutume du Pays, que quand ils ne voulurent pas renoncer à la Religion Chrétienne; les Empereurs n'ayant garde d'en user autrement, dans le dessein, qu'ils avoient de ramener, autant qu'il seroit possible, leurs Sujets au culte des Dieux du Japon.

Pour revenir à Cambacundono, en même tems que ce Prince envoyoit un Exprès à Ucondono, pour lui faire la proposition, dont nous avons parlé, il envoya au Pere Cuello deux Couriers, n'ayant pas même attendu le retour du premier, pour faire partir le second. Le Vice-Provincial couchoit dans le Port, à bord d'un Navire Portugais, parce que la Maison, qu'il avoit eu la permission de faire bâtir à Facata, n'étoit pas encore achevée. Nous avons dit qu'il y avoit reçu la veille une visite de l'Empereur, & rien certainement ne l'avoit pû préparer au coup, qu'il étoit sur le point de recevoir; ainsi on ne peut dire quelle fut sa surprise, lorsque vers la minuit il s'entendit appeller de la part de l'Empereur avec des termes fort méprisans. Il parut, & on lui commanda de venir à terre; il obéït, & celui, qui l'avoit appellé, lui dit: que Sa Majesté Impériale vouloit sçavoir de lui, pourquoi, & par quelle autorité 1°. lui & ses Religieux contraignoient ses Sujets à se faire Chrétiens, 2°. ils engageoient leurs Disciples & leurs Sectateurs à renverser les Temples, 3°. ils persécutoient les Bonzes, 4°. eux & les autres Portugais mangeoient des Animaux utiles à l'homme, tels que sont les Bœufs & les Vaches? enfin qui avoit permis aux Marchands de leur Nation d'acheter des Japonnois, pour en faire des Esclaves aux Indes?

Le Vice-Provincial n'avoit pas encore eu le tems de répondre à ces questions, lorsque le second Envoyé de l'Empereur vint lui lire la Sentence de Bannissement portée contre Ucondono, & sans rien dire de plus, se retira. Le premier Envoyé attendoit la réponse de ce Religieux, qui la lui donna par écrit. Elle portoit, que les Ministres du vrai Dieu étoient venus au Japon des extrémitez de l'Europe, & s'étoient exposez à toutes sortes de dangers, pour faire ouvrir les yeux aux Japonnois, qui étoient sur le fait de la Religion ensevelis dans les plus épaisses ténebres de l'erreur; mais qu'il ne leur étoit jamais venu à l'esprit d'user de violence, & que quand ils l'auroient voulu, il y auroit eu de la folie à le tenter; que si les nouveaux Chrétiens connoissant la fausseté des Sectes du Japon, & persuadez que les Camis & les Fotoques n'étoient rien moins que des Dieux, avoient cru devoir ruiner leur culte, & abattre leurs Temples, il ne falloit pas s'en prendre à leurs Docteurs, qui n'y avoient con-

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

tribué, qu'autant que les Souverains l'avoient trouvé bon; qu'ils n'avoient jamais maltraité les Bonzes, & que toute la persécution, qu'ils leur avoient faite, s'étoit bornée à les convaincre d'erreur dans les Conférences publiques: qu'ils ne mangeoient jamais ni Bœuf ni Vache, excepté, quand ils se trouvoient à la Table des Portugais, ce qui arrivoit rarement: que ni eux, ni les Marchands de leur Nation n'avoient pas cru faire en cela rien, qui pût déplaire aux Japonnois, l'usage étant dans leur Pays d'user de cette viande; que si Sa Majesté ne le trouvoit pas bon, ils n'en useroient plus désormais: enfin qu'ils n'avoient rien omis pour empêcher les Portugais d'acheter des Japonnois, pour les revendre aux Indes comme Esclaves; mais que Sa Majesté pouvoit aisément remédier à ce désordre, en défendant ce Commerce à ses Sujets, & en donnant sur cela de bons ordres dans ses Ports.

L'Empereur ayant lû cet Ecrit, n'y repliqua rien, mais renvoya le même Député au Vice-Provincial, pour lui ordonner de sa part d'assembler au plutôt tous ses Religieux à Firando, & de s'embarquer avec eux pour les Indes dans six mois. Le lendemain ce Prince se leva plus furieux encore, qu'il ne s'étoit couché. Il cherchoit sans doute à pallier son emportement, en le contrefaisant de sang froid, & le voulant faire passer pour le mouvement réfléchi d'une indignation légitime & nécessaire. Il proféra mille blasphêmes contre le Dieu des Chrétiens, & parla des Missionnaires, comme des plus détestables de tous les hommes. Il rendit le même jour un Edit, qui bannissoit du Japon à perpétuité tous les Religieux d'Europe, parce qu'ils y prêchoient, disoit-il, une Loi diabolique, ordonnoit d'abattre toutes les Croix & les Eglises des Chrétiens, défendoit de porter sur soi la moindre marque de Christianisme, & menaçoit les Chrétiens de les obliger, sous peine de mort, ou d'exil, à renoncer à l'Evangile; menace, qu'il n'effectua pourtant jamais. Il étoit ajoûté que les Missionnaires auroient vingt jours pour se rendre à Firando, & que pendant ce tems-là il ne seroit point permis de leur faire aucun tort, mais que ce terme passé, tous ceux, qui seroient découverts dans tout autre endroit que Firando, auroient la tête coupée. Quant aux Portugais, il étoit dit qu'ils pourroient continuer leur Commerce à l'ordinaire, mais qu'ils se donnassent bien de garde de parler aux Japonnois de leur Religion, ni d'amener au Japon aucun de leurs Docteurs.

Cet Edit fut signifié au Pere Cuello, auquel on en laissa une Copie scellée du Sceau de l'Empereur; celui, qui la lui remit, ajoûta que le meilleur avis, qu'il pouvoit lui donner, étoit de ne rien faire, qui pût irriter ce Prince. Il suivit ce conseil, mais il crut devoir écrire à l'Impératrice, qui étoit à Ozaca, & à tous ceux, qui avoient du crédit à la Cour, pour les engager à interposer leurs bons offices auprès de Sa Majesté en faveur d'une Religion, qu'ils ne pouvoient se dispenser d'estimer. Il manda en même tems à tous ceux de ses Religieux, qui étoient établis dans les Terres du Domaine Impérial, de livrer leurs Maisons & leurs Eglises

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

aux Officiers du Prince, après en avoir retiré & mis en sûreté les Vases sacrez & les Ornemens. L'Impératrice lui fit réponse qu'elle étoit infiniment sensible à ce qui étoit arrivé, & qu'aussitôt que l'Empereur seroit de retour à Ozaca, elle tâcheroit de lui faire reprendre ses premiers sentimens en faveur de la Religion Chrétienne : tous les autres témoignerent la même bonne volonté, mais aucun n'osa parler, ni écrire. Tous les Missionnaires de leur côté, à l'exception du Pere Gnecchi, lequel demeura caché, les uns disent à Ozaca, & les autres dans le Port de Muro, & un Frere, qui resta dans le Bungo ; tous, dis-je, au nombre d'environ six-vingts, arriverent avant la fin du mois d'Août dans le Port de Firando ; ceux, qui étoient venus d'Ozaca, furent même obligez d'y mener presque tous leurs Séminaristes, n'ayant pû résoudre ces Enfans à retourner dans leurs Familles, ausquelles ils renoncerent par un Ecrit signé de leur main, aussi bien qu'à tout ce qu'ils pouvoient espérer dans le Monde.

Les Missionnaires apprirent à Firando que la nouvelle de leur Bannissement, & de la disgrace d'Ucondono avoient été très-mal reçûës, & cela leur fut bientôt confirmé par quantité de Lettres de tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Empire, dont plusieurs même leur offrirent de l'argent ; mais on leur marquoit en même tems que l'Empereur ne vouloit point entendre parler de révoquer ses Edits, & qu'il n'y avoit que le tems, qui pût l'adoucir en leur faveur. Sur ces avis, ces Peres résolurent de témoigner toujours à l'extérieur une déférence parfaite aux ordres de ce Prince, & quelques-uns proposerent même d'envoyer les Novices & les Etudians à Macao ; mais ce sentiment ne fut point suivi. Tout bien considéré, on crut qu'un tems de persécution étoit plus propre qu'un autre, à former de jeunes Religieux destinez à l'Apostolat, & qui ne seroient pas même inutiles pendant leurs Etudes & leur Noviciat. Néanmoins, comme la ferveur étoit grande parmi eux, pour empêcher qu'elle ne les portât à quelque indiscrétion dans un tems, où l'on ne pouvoit se conduire avec trop de circonspection, & où il devoit être plus difficile de veiller sur la conduite des Particuliers, le Vice-Provincial jugea à propos de faire plusieurs Réglemens, qu'il fortifia de toute son autorité.

§. XI.

Murmure & cri général contre l'Empereur. Ce Prince maltraite le Roi d'Arima & le Prince d'Omura. Les Jésuites se déterminent à rester au Japon, & se retirent dans les Etats des Princes Chrétiens. Ce qui sauva la Religion dans ces circonstances. Conversion du Seigneur d'Isafay. Zele des Chrétiens. Histoire de la Reine de Tango.

CEpendant les premiers murmures, qu'avoient excitez dans toutes les Provinces du Japon la nouvelle de la Proscription d'Ucondono, & de l'exil des Missionnaires, se changerent bientôt en un cri général : des Idolâtres mêmes disoient publiquement, que la Nation avoit

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

avoit toujours eu une liberté entiere de professer telle Religion, que chacun trouveroit la meilleure, que l'Empereur ne devoit pas la dépoüiller de ce Droit, non plus que la perdre de réputation, comme il faisoit par cette violence, dans l'esprit de tous les Etrangers, qui apprendroient avec étonnement, qu'on eût chassé du Japon des Personnes de vertu & de mérite, uniquement parce qu'ils y prêchoient une Doctrine, à laquelle on n'avoit encore pû rien opposer de raisonnable. On dit même que quelques Infidéles ayant voulu faire compliment au Gouverneur de Ximonosequi, de ce que les Prêtres Européens avoient ordre de sortir de l'Empire, il répondit, que si on en usoit ainsi avec eux, pour les punir de quelque crime réel, il faudroit loüer l'équité de l'Empereur; mais que la raison, pour laquelle il les exiloit, ne lui faisoit pas honneur. Le Gouverneur d'Amanguchi, qui étoit aussi Payen, parla à peu près dans les mêmes termes, & tous deux, après avoir envoyé faire des civilitez à ces Religieux, les prierent de s'adresser à eux, s'il leur manquoit quelque chose pour leur voyage.

Cambacundono n'ignoroit rien de ce qui se disoit à ce sujet, & l'on eut dans la suite plus d'un sujet de croire, qu'il pensoit dans le fond comme tous les autres; mais parmi ses plus grands défauts, il en avoit un, qui rendoit ses fautes irréparables; c'étoit une sotte vanité de ne vouloir rien changer à ce qu'il avoit une fois résolu, pour ne point paroître avoüer qu'il s'étoit trompé. Ainsi il ne songea qu'à faire exécuter ses Edits; & comme il ne pouvoit douter que le Royaume d'Arima & la Principauté d'Omura ne fussent les deux Etats, où il y avoit plus de Chrétiens, il y envoya des Troupes, avec ordre d'en ruiner les principales Forteresses, d'abattre les Eglises, & toutes les autres marques publiques de Christianisme, & de prendre possession en son nom du Port de Nangazaqui. Envain les deux Princes intéressez allerent le trouver, pour lui représenter qu'ils n'avoient point mérité de sa part un traitement si dur : tandis qu'ils étoient à Facata, où ils furent mal reçus, les Commissaires Impériaux entrerent dans le Pays d'Omura, y raserent une des plus fortes Places de cette Principauté, & y démolirent plusieurs Eglises. Ils jugerent donc à propos de retourner chez eux, où ils espérerent de traiter plus utilement avec les Commissaires mêmes. En effet ils en obtinrent à prix d'argent de ne pas pousser les choses plus loin, & Nangazaqui ne fut point encore pour cette fois réüni au Domaine de l'Empereur.

Sur ces entrefaites un Navire Portugais, qui étoit moüillé à Firando, se disposa à faire voiles pour les Indes, & il fut signifié au Capitaine de la part de l'Empereur, qu'il eût à y faire embarquer tous les Jésuites, qui étoient dans ce Port. Alors ces Religieux voyant que la promptitude, avec laquelle ils avoient obéï au premier Ordre de l'Empereur, n'avoit point produit l'effet, qu'ils en avoient espéré, prirent leurs mesures pour ne manquer à rien de ce qu'ils devoient à Dieu, & au Troupeau, qui leur avoit été confié, & protesterent

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

aux Chrétiens allarmez, qu'ils s'exposeroient à tout, plutôt que de les abandonner. Ils reçurent quelque tems après des Lettres de plusieurs Princes du Ximo, qui leur offroient une retraite dans leurs Etats; & quelque danger, qu'eussent couru tout récemment le Roi d'Arima & le Prince d'Omura, d'attirer sur eux toute l'indignation de l'Empereur, ils furent les premiers à faire ces offres. Le Roi fit même plus; car avec un courage digne d'un Héros Chrétien, il entreprit de convertir ceux de ses Sujets, qui faisoient encore profession de l'Idolâtrie, surtout les Habitans de Ximabara, de Cogiro & de Mie, qui avoient été longtems sous la domination du Roi de Saxuma, & il y réüssit au-delà même de ses espérances.

Quelque tems après le Seigneur d'Isafai son Cousin germain, dépoüillé de son petit Etat par l'Empereur, qui en avoit gratifié un Fils de Riozogi, ayant sçu que Cambacundono étoit parti de Facata, pour retourner dans la Tense, vint prier le Roi de lui aider à recouvrer l'Héritage de ses Peres, & lui promit, s'il y rentroit, de se faire Chrétien avec tous ses Sujets. Le Roi lui donna aussitôt des Troupes, qui chasserent le nouveau Seigneur d'Isafay, restituerent au Prince légitime son Patrimoine, & celui-ci ayant tenu sa promesse, tout ce petit Canton, qui touche d'un côté à la Principauté d'Omura, & de l'autre au Royaume d'Arima, ne fut plus peuplé que de Fidéles. Au reste ce n'étoit pas seulement l'éloignement de l'Empereur, qui avoit fait le malheur du Fils de Riozogi, mais le Roi d'Arima, avant que de donner du secours à son Compétiteur, s'étoit assûré du Grand Amiral Tsucamidono, à qui sa Charge, ou sa Commission de Lieutenant Général du Ximo donnoit une grande autorité dans cette Isle. Ce Seigneur, à qui l'on peut dire que l'Eglise du Japon fut redevable de sa conservation dans ces tems critiques & orageux, donna un tour si favorable à cette affaire, qu'il persuada à l'Empereur que le nouveau Seigneur d'Isafay avoit mérité par sa mauvaise conduite la perte, qu'il venoit de faire, & cela étoit vrai.

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

Le Navire Portugais mit enfin à la voile; le Capitaine, après avoir envoyé en Cour un Officier, pour déclarer à l'Empereur qu'il lui étoit impossible d'embarquer tous les Missionnaires, en prit seulement quelques-uns, que le Vice-Provincial envoyoit à la Chine, & les autres quitterent en même tems le Firando, & se répandirent déguisez dans les Etats des Princes, qui les avoient invitez. Le Prince d'Omura en obtint douze; quatre resterent dans les Terres des Princes Jerôme & Balthazar de Firando, Fils & Héritiers de toute la vertu de leur Pere le Prince Antoine: cinq passerent dans le Bungo, & la Princesse Maxence, Sœur du Roi Joscimon, laquelle venoit d'épouser le nouveau Roi de Chicungo, en voulut avoir deux. Le Seigneur d'Amacusa en eut neuf, & tous les autres, qui passoient le nombre de soixante & dix, resterent dans les Etats du Roi d'Arima, qui leur fit bâtir deux Maisons très-commodes, l'une pour eux, & l'autre pour les jeunes Séminaristes, qui étoient venus de Méaco.

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

L'Empereur n'ignoroit point ce qui se passoit dans le Ximo, mais il avoit ses raisons pour le dissimuler, en quoi jamais Prince ne fut plus grand Maître que lui. Il sentoit fort bien, que si Ucondono avoit voulu prendre les Armes contre lui, les Princes & Seigneurs Chrétiens se seroient joints à ce Seigneur, & il avoit de grandes mesures à garder, pour ne pas s'attirer tant de Noblesse sur les bras. Les deux hommes, qu'il devoit plus ménager, étoient le Grand Amiral Tsucamidono, & Condera, Lieutenant Général de la Cavalerie; ils étoient l'un & l'autre aussi déclarez Chrétiens qu'Ucondono, & outre qu'il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de les pousser aussi à bout, il sçavoit bien qu'il ne lui auroit pas été facile de les remplacer; il avoit encore bien des Conquêtes à faire,& ce n'étoit pas le tems de s'affoiblir, ni d'augmenter à sa Cour le nombre des Mécontens. Ces deux Seigneurs connoissoient trop leur Maître, pour n'avoir pas pénétré qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part, & qu'il fermeroit les yeux à tout ce qu'ils pourroient faire en faveur des Chrétiens; ils firent effectivement tout ce qu'on pouvoit attendre des Hommes du monde les plus zélez; & les Princes Chrétiens du Ximo étoient bien assûrez d'en être soutenus.

L'Empereur cependant avoit donné d'abord au Grand Amiral une marque bien sensible de son mécontentement, en faisant chasser sa Mere du Palais, où elle occupoit une des premieres Places dans la Maison de l'Impératrice, qui l'aimoit, & la vouloit conserver; mais cette Dame n'avoit pû se résoudre à dissimuler sa Religion. Cela n'empêcha point Tsucamidono de retirer Ucondono & toute sa Famille avec le Pere Gnecchi dans l'Isle de JUNOGIMA, qui lui appartenoit, & où il ne les laissa manquer de rien. A la vérité il prit, pour ôter à l'Empereur la connoissance de leur retraite, ou du moins pour le mettre en état de pouvoir feindre qu'il l'ignoroit, toutes les précautions, dont il put s'aviser, & il recommanda surtout au Gouverneur de l'Isle, lequel étoit un brave Gentilhomme Chrétien, de n'y laisser entrer aucun Idolâtre. Ce ne fut pourtant pas longtems un secret, quantité de Seigneurs Chrétiens le sçavoient, & bientôt tout le Japon en fut instruit : l'Isle de Junogima devint célebre par le concours d'une infinité de Personnes de marque; & plusieurs furent si charmez de la paix & de la douceur, que goûtoient ces illustres Bannis, qu'ils se défirent des Charges, qu'ils avoient à la Cour, pour venir s'établir avec eux.

On vit alors quelques apparences d'une Persécution dans le Firando, le Roi, qui n'avoit jamais aimé la Religion Chrétienne, & qui n'avoit pas encore découvert les véritables intentions de l'Empereur, crut faire sa cour à ce Prince, en déclarant une guerre ouverte à ses Sujets Chrétiens; mais il quitta bientôt cette pensée, quand il eut appris que les Princes Balthazar & Jerôme assembloient leurs Vassaux, & que tous les Fidéles étoient en mouvement, pour se réünir dans les deux Isles, qui appartenoient à ces Princes. Alors la crainte d'une Guerre civile l'obligea d'attendre, pour satisfaire sa haine, une occasion plus favora-

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

ble, qui ne se rencontra pas sitôt. Ses frayeurs n'étoient pourtant fondées, que sur ce qu'il ne connoissoit pas encore bien les Chrétiens, lesquels mouroient d'envie de répandre leur sang pour Jesus-Christ, & n'étoient nullement disposez à faire la moindre résistance à ceux, que le Roi voudroit leur envoyer, pour leur procurer ce bonheur. Tous les Chrétiens des autres Provinces étoient dans les mêmes sentimens, & il étoit aisé de le voir à la joye, qui éclatoit sur leurs visages, dès qu'ils voyoient luire la moindre espérance d'une Persécution. Il n'est pas possible de dire l'effet, que produisirent partout ces premieres saillies de ferveur : jamais on ne vit tant de conversions, & jusques dans Ozaca, il s'en fit, qu'à peine on auroit osé espérer avant les Edits de l'Empereur ; mais il n'y en eut point, qui surprit davantage, que celle de la Reine de TANGO (a), qu'on peut dire avoir été le premier fruit de la Persécution.

Cette Princesse étoit Fille du malheureux Aquechi, qui fut l'Assassin de Nobunanga : JECUNDONO (b) Roi de Tango, à qui elle fut donnée en mariage, craignant pour sa beauté, qui étoit rare, & qui étoit pourtant la moindre de ses qualitez, ce qu'Abraham avoit tant appréhendé pour celle de Sara, la tenoit toujours enfermée dans un de ses Palais, soit à Ozaca, soit à Tango : elle y vivoit en Philosophe, sans chagrin & sans desirs, & ne paroissoit nullement sensible à la jalousie du Roi son Epoux, quelqu'extraordinaire que soit cette passion parmi les Japonnois. Comme ce Prince étoit des Amis d'Ucondono, & qu'il l'entendoit souvent parler de la Religion Chrétienne, il en entretenoit quelquefois la Reine, qui à l'âge de vingt-quatre ans possédoit tous les secrets de la Théologie Japonnoise, aussi bien, & mieux que la plûpart des Maîtres mêmes. Après avoir essayé toutes les Sectes, qui avoient le plus de vogue, elle s'étoit fixée dans celle des Athées, qui croyent que tout est sorti du Cahos, & y retourne, & que notre Ame n'est qu'un souffle, qui se dissipe. Elle en avoit subi toutes les épreuves; mais quoiqu'elle eût pû faire pour calmer sa raison sur ce qui peut arriver après la mort, ses efforts avoient été inutiles, & ses craintes se réveillerent, surtout lorsque le Roi son Mari eut commencé à lui parler du Christianisme.

La pénétration de son esprit, qui tenoit véritablement du prodige, lui faisoit comprendre beaucoup plus, que le Prince ne lui en disoit ; & comme l'innocence de sa vie avoit préparé son cœur aux impressions de la Grace, elle se sentit bientôt portée par une force, qui lui étoit inconnuë, mais à laquelle il ne lui étoit pas possible de résister, vers cette Vérité, qu'elle ne faisoit encore qu'entrevoir. Il s'agissoit de faire agréer cette démarche au Roi, ou de la lui cacher : ce dernier parti

(a) TANGO est apparemment le même que TANGA ; nous avons vû qu'Aquechi Pere de la Princesse, dont nous parlons, étoit Roi de Tanga : il y a bien de l'apparence que JECUNDONO, en épousant sa Fille, ou après l'avoir épousée, avoit obtenu de Cambacundono cette partie de la Succession de son Beau-Pere.

(b) Ou JACUNDONO.

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

lui parut le plus sûr, & le voyage du Ximo, où ce Prince fut obligé de suivre l'Empereur, lui fit naître une occasion favorable à son dessein. Jecundono l'avoit laissée à Ozaca, où le Pere de Cespedez cultivoit une très-florissante Chrétienté sous la protection de Cambacundono : mais elle étoit si étroitement gardée, & veillée de si près dans son Palais, qu'il lui parut d'abord également impossible d'en sortir, ou d'y introduire un Missionnaire.

Elle découvrit sa peine à une jeune Princesse de son âge, proche Parente du Roi, & qu'on lui avoit donnée pour Compagne, & pour consolation dans l'espece de captivité, où on la retenoit : Heureusement la sympathie, encore plus que l'Alliance, avoit formé entre elles une très-tendre amitié & une confiance réciproque; en sorte qu'elles n'avoient rien de secret l'une pour l'autre. La Princesse n'eut pas plutôt connu l'embarras, où se trouvoit la Reine, qu'elle lui fournit un moyen facile d'en sortir. On devoit célébrer dans peu une Fête, pendant laquelle tous les Temples de la Ville sont ouverts, parce que les Ministres des Dieux ont persuadé aux Peuples, qu'on obtient un pardon général de ses péchez, en les visitant tous. Ce jour n'avoit pas été excepté dans la défense, que le Roi avoit faite de laisser sortir la Reine du Palais : mais comme l'usage est, que les Femmes aillent à ces Dévotions, enveloppées dans des especes de Mantes, qui les couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds, la Reine prit celle d'une de ses Filles, se fit conduire à l'Eglise des Chrétiens, & fit avertir le Pere de Cespedez, que des Dames de qualité, qui avoient de bonnes raisons pour ne se pas nommer, vouloient l'entendre parler de la Religion Chrétienne.

Le Missionnaire leur envoya un Religieux Japonnois, nommé VINCENT, qui parloit sa Langue avec beaucoup de grace, & qui satisfit parfaitement à toutes les difficultez, que la Reine lui proposa. Ce ne fut pourtant point sans combat, que cette Princesse se rendit : la Conférence dura jusqu'au soir, & fut très-vive, & si le jeune Missionnaire n'eût eu autant de sçavoir, que d'éloquence, il se fût trouvé plus d'une fois fort embarassé. Le lendemain la Princesse, qui avoit toute liberté d'aller & de venir, apprit au Pere de Cespedez, qui étoit l'Adversaire, contre laquelle Vincent avoit eu à combattre la veille, & lui laissa par écrit quelques doutes, que la Reine n'avoit pas eu le loisir de se faire éclaircir, ou qui lui étoient survenus depuis; elle fit la même chose les jours suivans, mais en travaillant ainsi pour une autre, elle ne s'oublia pas elle-même. Elle goûta fort les principes, sur quoi roule toute la Loi de l'Evangile, & dès qu'elle se crut suffisamment instruite, elle demanda instamment le Baptême, qui lui fut accordé, avec le Nom de MARIE. Toutes les Filles & Dames d'honneur allerent ensuite successivement de la part de la Reine conférer avec les Missionnaires, & en revinrent Chrétiennes. Enfin cette Princesse, que ces exemples avoient achevé de persuader, déclara qu'elle ne pouvoit plus se souffrir Esclave de l'Enfer au

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

milieu de tant de Personnes, à qui elle avoit procuré la liberté des Enfans de Dieu, & résolut de se faire encore une fois conduire à l'Eglise des Chrétiens, quoiqu'il lui en dût coûter.

Les choses étoient en ces termes, lorsque la Persécution éclata, & le Pere de Cespedez ne voulant point partir pour Firando, sans avoir mis en sûreté le salut de cette Princesse, la fit prier de lui envoyer une Personne de confiance, qu'il pût instruire de la maniere d'administrer le Baptême. La Reine lui envoya sa Cousine, qui, après avoir pris les leçons du Missionnaire, s'acquitta d'une si sainte Commission avec une ferveur, dont les suites lui furent très-avantageuses. La Reine fut nommée GRACE au Baptême, & le Saint-Esprit remplit dans ce moment son cœur d'une suavité, qu'il ne fait sentir qu'aux Ames, dont il a pris possession d'une façon toute particuliere. Pour la Princesse Marie, en exerçant ce sacré Ministere, elle fut tellement enflammée de l'Amour divin, que dès lors elle se regarda comme une Personne consacrée au Seigneur. A peine la Cérémonie fut achevée, qu'elle alla trouver le Pere de Cespedez, se prosterna en sa présence au pied de l'Autel, fit vœu de chasteté perpétuelle, & dès le même jour parut dans Ozaca avec toutes les marques d'une Personne, qui a renoncé au Siécle.

Quelque tems après, le Roi de Tango étant de retour à Ozaca, fut bien surpris d'apprendre ce qui s'étoit passé dans son absence. Il comprit qu'il n'en falloit pas davantage pour le perdre auprès de l'Empereur, & pour prévenir ce malheur, il commença par déclarer à la Reine & à toutes ses Femmes, qu'il falloit au plutôt abjurer une Loi, qu'il ne goûtoit pas, & que l'Empereur avoit proscrite. Comme il vit que, ni ses représentations, ni ses prieres, ni ses menaces n'avoient aucun effet, il eut recours aux mauvais traitemens, pour se faire obéïr; la Reine fut encore moins épargnée, que les autres, & l'on peut dire que son barbare Epoux la fit souffrir à proportion de l'amour passionné, qu'il lui portoit. On sçait combien ces contrastes sont ordinaires dans cette capricieuse passion, & combien aisément on y passe de l'extrême tendresse à la plus excessive fureur.

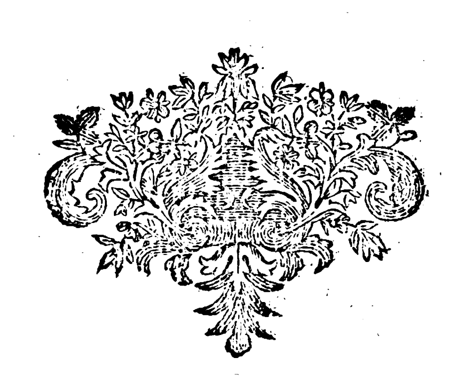
Le Roi ôta à la Reine toutes les personnes, en qui elle avoit quelque confiance, mais autant de fois qu'il changea ses femmes, & ses Officiers, ce furent autant de nouvelles conquêtes pour Jesus-Christ, dont il procura les occasions à la Reine: pendant treize ans, que cette Princesse survéquit à son Baptême, & que dura son Martyre, personne n'entra à son Service, qui ne se fît Chrétien. Véritablement il n'étoit pas possible de résister à ses discours, qu'elle accompagnoit de tant de force & de douceur, qu'on étoit en même tems touché & persuadé: encore moins aux exemples de vertu, qu'elle donnoit à toute sa Cour. Elle baptisa elle-même ses Enfans, & leur donna une très-sainte éducation. Sa patience tenoit du prodige: Jecundono lui porta plus d'une fois le poignard à la gorge, pour l'obliger de renoncer à Jesus-Christ; elle le désarmoit par la joye, qui éclatoit sur son visage. Mais ce qui parut plus admirable en elle, & ce

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

que les Payens mêmes attribuerent à un miracle de la Religion Chrétienne, cette Princesse, avant son Baptême, étoit extrêmement sujette à la colere, & avoit des accès de mélancolie, qui la rendoient à charge à elle-même & aux autres; du moment qu'elle eut reçu le caractere d'Enfant de Dieu, non seulement elle ne ressentit plus aucune atteinte de l'une & de l'autre de ces deux passions, quoiqu'elle ne fût presque pas un moment, sans se trouver au milieu de tout ce qui pouvoit les réveiller, mais sa douceur paroissoit croître à mesure des plus sensibles contradictions; & la sérénité, qui régnoit sur son visage, faisoit connoître que l'Esprit Consolateur avoit répandu dans son cœur cette joye céleste, qui est un des plus précieux fruits, & la marque la moins équivoque de l'innocence & de la sainteté.

Fin du septiéme Livre.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE HUITIE'ME.

De J. C. 1588.
De Syn Mu. 2248.

ON étoit fort persuadé que l'Empereur n'ignoroit rien des nouveaux progrès de la Religion Chrétienne, que nous venons de voir dans le Livre précédent, & l'on s'apperçut bientôt qu'il avoit pris son parti de soutenir à l'extérieur ses premieres démarches, mais de n'en point faire de nouvelles, si on ne l'y contraignoit par quelque indiscrétion. Ainsi les Prédicateurs de l'Evangile persuadez que, pourvû qu'ils se comportassent avec prudence, les affaires du Christianisme iroient, à peu de choses près, comme elles étoient allées jusqu'alors, formerent sur cela leur plan, & Dieu permit que pendant plusieurs années leurs conjectures se trouvassent justes, cette ferveur, qui est ordinairement le fruit des Persécutions, suppléant à l'éclat, que donnoit auparavant à cette Eglise la protection déclarée des Empereurs. Le Pere Gnecchi étoit toujours dans l'Isle de Junogima, d'où il faisoit des courses dans les Villes Impériales & dans les Provinces voisines; pour ce qui est de l'Isle même, où il faisoit sa résidence ordinaire, comme tous les Habitans en étoient Confesseurs de Jesus-Christ, on peut juger avec quelle ferveur Dieu y étoit servi.

§. I.

Apostasie du Roi de Bungo. Il veut obliger ses Sujets à faire un serment impie, & pourquoi il est rejetté par les Chrétiens. L'Empereur fait abattre les Eglises de Méaco, de Sacai, & d'Ozaca. Zele & constance des Princes Chrétiens. Ferveur des Missionnaires. Conversions singulieres operées par le ministere d'un pauvre Chrétien.

LEs Princes du Ximo paroissoient toujours dans la disposition de tout sacrifier à leur Foi; la seule Eglise du Bungo étoit dans la désolation. Constantin Joscimon, depuis son Baptême jusqu'à la mort du

De J. C. 1588. De Syn Mu. 2248.

du feu Roi son Pere, s'étoit comporté en Prince véritablement Chrétien ; il ne fut pas même ébranlé par le changement de l'Empereur, & nulle considération ne put l'empêcher de recevoir plusieurs Missionnaires dans ses Etats, après la répartition, qui se fit à Firando de ces Ouvriers Evangéliques ; mais cette ferveur dura peu. Ce Prince étoit gouverné par son Oncle Maternel Cicatondono, & ce Seigneur avoit toujours le cœur envenimé contre les Chrétiens pour les raisons, que nous avons vûës en plusieurs endroits de cette Histoire. Comme il connoissoit l'esprit inconstant de son Neveu, il ne se donna pas d'abord beaucoup de peine, pour l'amener à son but, persuadé que le tems feroit plus, que ses efforts prématurez ne pourroient faire : il ne se trompa point, & on s'apperçut bientôt d'un grand relâchement dans la piété du Roi.

Alors Cicatondono lui représenta vivement les malheurs, ausquels il s'exposoit en continuant de faire profession, & de prendre la défense d'une Religion proscrite. Dès qu'il le vit intimidé, il parla plus haut, & lui dit que l'unique moyen, qui lui restoit de mettre sa Couronne, & peut-être sa vie en sûreté, étoit de chasser les Missionnaires de toutes les Terres de son obéïssance ; mais ces Peres lui épargnerent une démarche si odieuse ; ils prévinrent l'orage, sans néanmoins sortir du Royaume : quelques-uns se retirerent à Sucumi auprès de la Reine Julie Veuve de Civan, d'autres dans les Terres de Cicamoro Frere du Roi, qui craignant le ressentiment de son Oncle, dont il avoit eu la dépoüille, & se souvenant de ce qui étoit arrivé au Prince Sébastien son Frere, jugea à propos de s'éloigner de la Cour. Paul Scingandono son Cousin germain, qui avoit plusieurs Places fortes, retira le reste chez lui. Cicatondono enhardi par la retraite de ces deux Princes & des Missionnaires, fit encore un pas en avant ; il remontra au timide Joscimon, qu'il ne pouvoit trop s'étudier à effacer de l'esprit de l'Empereur les préjugez, que ce Monarque ne pouvoit pas manquer d'avoir conçûs contre lui, & contre toute sa Famille, la plus ouvertement déclarée de tout tems en faveur de la Religion Chrétienne, & que pour cela il falloit un coup d'éclat, qui persuadât à tout l'Empire, que non seulement il avoit renoncé à cette Secte, mais qu'il étoit résolu de l'abolir dans ses Etats.

Il n'eut aucune peine à gagner ce point, & il ne fut plus question, que de trouver une occasion favorable, pour exécuter un si étrange dessein. Cicatondono n'y fut pas fort embarassé : il dit au Roi qu'il falloit faire courir le bruit, qu'il avoit reçu ordre de l'Empereur de lui faire prêter un nouveau serment de fidélité par tous ses Sujets, & de les faire tous jurer sur les Dieux de l'Empire. Joscimon n'étoit plus qu'une ombre de Roi ; son Oncle, en lui donnant des conseils, lui imposoit des Loix : il consentit à tout, & l'Edit fut publié. Ce n'étoit pas tant aux Chrétiens en général, qu'en vouloit Cicatondono, qu'à Paul Scingandono son Neveu ; sa haine contre ceux-là n'avoit jamais été fort vive, mais sa jalousie étoit extrême contre celui-ci, à qui le feu

Roi, qui l'aimoit tendrement, avoit fait épouser une de ses Niéces ; d'ailleurs il étoit regardé, même à la Cour Impériale, comme un des plus braves Hommes du Japon, depuis que dans la derniere invasion du Bungo par les Saxumans, lui seul avoit osé tenir tête aux Victorieux, qui n'avoient jamais pû l'entamer : tant de mérite & de crédit faisoit ombre à Cicatondono, & la Religion ne fut gueres qu'un prétexte pour le perdre.

Scingandono le sentit bien lui-même, & déclara qu'il périroit plutôt, que de faire le serment impie, qu'on exigeoit. On ne doutoit point que la Cour ne le poussât à bout ; mais le Roi, au moment de faire un coup de cet éclat, fut arrêté par sa propre timidité. La Princesse Reine sa Sœur l'avertit, qu'il risquoit beaucoup en s'attaquant ainsi à un Homme, qui avoit pour lui le Peuple & les Gens de guerre ; que quand il réüssiroit à le faire périr, sa mort seroit peut-être vengée par celui-là même, à qui il voudroit persuader qu'il l'auroit immolé ; que l'Empereur estimoit les braves Gens, & faisoit surtout grand cas de Scingandono, (& c'est en effet ce que portoient expressément quelques Lettres, qu'on avoit depuis peu reçuës d'Ozaca) ; que Sa Majesté Impériale trouveroit sans doute fort mauvais, qu'on eût fait sans son ordre le procès à un Homme de ce rang & de cette considération ; que l'on alloit être étrangement surpris dans tout l'Empire, lorsque l'on apprendroit que le Roi de Bungo persécutoit les Chrétiens, qui vivoient en paix jusques sous les yeux de l'Empereur, & que ses premiers coups eussent porté sur un Homme, qui étoit son Cousin germain, qui lui avoit rendu des services essentiels, & qui faisoit l'ornement de sa Cour. Des avis si judicieux donnez par une Sœur à un Prince, dont le plus grand défaut étoit de se laisser gouverner, eurent dans le moment sur son esprit l'effet, qu'ils devoient naturellement avoir. Les Missionnaires, qui étoient auprès de la Reine Doüariere à Sucumi, ayant appris qu'il étoit ébranlé, l'allerent trouver, & le firent consentir sans peine à se contenter du serment, que les Chrétiens voudroient faire à leur maniere. Ainsi on ne parla plus de rien ; mais ce calme fut de peu de durée. Quelque tems après la Princesse Reine épousa le Prince Barthelemi de Fiunga, à qui l'Empereur avoit depuis peu donné une partie de ce Royaume, qu'il avoit perdu à la mort de son Pere.

C'est dans ce même tems-là, que l'Envoyé du Capitaine Portugais, dont nous avons parlé, étant arrivé à Ozaca, présenta à l'Empereur la Lettre, dont il étoit chargé, & par laquelle le Capitaine marquoit à Sa Majesté l'impossibilité, où il avoit été d'embarquer tous les Missionnaires, & le prioit de trouver bon que ces Peres attendissent une occasion plus favorable. Cambacundono reçut fort mal l'Officier Portugais, & pour toute réponse il donna ordre qu'on renversât toutes les Eglises, qui étoient à Méaco, à Ozaca, à Sacai & aux environs de ces Villes. Il ôta vers ce même tems l'Isle de Junogima au Grand Amiral, & on ne douta point que ce ne fût parce qu'elle servoit de retraite à Ucondono, qui

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

fut obligé d'en chercher une autre dans le Ximo ; mais comme il ne vouloit point paroître agir par ce motif, il prit un prétexte pour réünir l'Isle de Junogima à son Domaine, & donna en dédommagement à Tsucamidono des Terres dans le Royaume de Fingo, dont il possédoit déja la meilleure partie. Il y a même apparence qu'il l'honora alors du titre de Roi de Fingo, comme il avoit honoré Condera de celui de Buygen, au moins est-il ainsi nommé depuis ce temslà dans toutes les Relations.

Cependant les nouvelles preuves, que l'Empereur venoit de donner de sa haine contre le Christianisme, intimiderent les Missionnaires, & ces Religieux craignirent d'attirer sur les Princes Chrétiens, qui les avoient retirez, un orage, dont le contre-coup retomberoit sur eux, & sur toute l'Eglise du Japon. Ils vouloient donc se refugier dans des lieux écartez, où il ne seroit pas aisé de les découvrir ; mais le Roi d'Arima, à qui ils en parlerent d'abord, leur répondit qu'il ne souffriroit pas qu'aucun d'eux sortît de son Royaume. Tous les autres Princes leur déclarerent la même chose, & le Seigneur d'Amacusa protesta en cette occasion qu'il se croiroit le plus heureux homme du monde, s'il se voyoit accablé sous les ruines de son Eglise ; qu'au reste il en faudroit venir là, avant que de faire la moindre insulte dans son Isle au vrai Dieu & à ses Ministres. On devoit d'autant plus compter sur la sincérité & sur la constance de ce Prince, qu'il en avoit déja donné des preuves très-décisives dans une occasion bien délicate : il avoit été Prisonnier de Riozogi, lequel n'avoit rien omis pour l'engager à renoncer au Dieu des Chrétiens, & n'avoit pû même obtenir qu'il dissimulât sa Religion.

Les Prédicateurs de l'Evangile auroient eu honte de se laisser vaincre en ferveur par des Princes Néophytes, qui s'exposoient de si bonne grace à perdre tout ce qu'ils possédoient au monde pour la cause de Dieu, & la conservation de ses Ministres. Aussi aux travaux Apostoliques, dont le poids devenoit de jour en jour plus pesant; aux dangers, qu'ils couroient sans cesse dans leurs excursions, & qui les obligeoient à porter toujours leurs ames entre leurs mains; & à la douleur de voir leur Eglise sur le penchant de sa ruine, ils ajoûterent de nouvelles austéritez pour fléchir la colere du Ciel, & quelques-uns s'y ménagerent si peu, qu'ils y succomberent bientôt. Mais tandis qu'ils se disposoient au combat par les vertus les plus propres de leur état, & les plus convenables à la situation, où ils se trouvoient, Dieu pour les retenir dans l'humilité si nécessaire aux Hommes Apostoliques dans tous les tems, employoit à la conversion des ames dans les Provinces, où il ne leur avoit pas été permis de demeurer, les instrumens les moins propres, ce semble, à un Ministere si relevé : je n'en rapporterai qu'un seul exemple d'un très-grand nombre, que je trouve dans les Relations de ce tems-là.

Nous avons dit qu'il y avoit dans le Naugato un bon Vieillard nommé MATHIEU, que saint François Xavier avoit baptisé à Amanguchi : il étoit extrêmement pauvre, mais

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

ce qui est préférable à toutes les richesses du monde, il aimoit sa pauvreté, & ne l'auroit pas changée pour l'Empire du Japon. ¶ Il gagnoit alors sa vie à aller couper du Bois dans la plus proche Forêt, & à le vendre dans la Capitale. Un jour qu'il étoit allé plus loin qu'à son ordinaire, il s'égara sur des Montagnes, & suivant le premier sentier, qu'il rencontra, il arriva à un Village, dont il trouva tous les Habitans, Hommes, Femmes & Enfans, qui dansoient autour d'une Idole. Cette vûë alluma son zele, il courut à ces pauvres Aveugles, & du plus loin qu'il put se faire entendre : » Que faites-vous, malheureux, s'écria-t-il ? Pourquoi rendez-vous à ce morceau de bois des hommages, qui sont dûs au seul Créateur de toutes choses ? Levez les yeux vers le Ciel, c'est là qu'est le Dieu, qui mérite toutes vos adorations. Puis, sans leur donner le tems de revenir de la surprise, où les avoit jettez une apostrophe si brusque, il s'assit au milieu d'eux, & avec une certaine autorité, que Dieu donne à ceux, par qui il veut opérer de grandes choses, il leur apprit tout ce qu'il sçavoit de la Doctrine de Jesus-Christ.

Ces bonnes gens, qui n'avoient jamais rien entendu de semblable, & que leur simplicité empêchoit d'être en garde contre la vérité, trouverent tout à fait fondé en raison ce que le Vieillard leur exposa, & le prierent de rester avec eux quelques jours, pour achever de les instruire. Il y consentit : il trouva en eux cette docilité, qui nous dispose si bien aux opérations de la grace, & en peu de tems il les baptisa tous. Il s'en retourna ensuite fort satisfait à Amanguchi; mais au bout de quelques jours un de ses Néophytes vint le prier de se transporter de nouveau à leur Village, où ils avoient besoin de ses conseils. Il s'agissoit de répondre au Seigneur du Lieu, lequel ayant sçu ce qui s'étoit passé, avoit fait dire à ces pauvres gens, que s'ils ne renonçoient au Dieu des Chrétiens, il envoyeroit faire main basse sur eux. Le Vieillard commença par leur faire une severe réprimande, de ce qu'ils avoient balancé à choisir la mort, plutôt que de manquer aux promesses de leur Baptême : » mais, ajoûta-t-il, je crains bien que Dieu ne vous trouve pas encore dignes de mourir pour lui; car, mes Freres, vous devez sçavoir que c'est la plus grande grace, qu'il puisse faire à ceux qu'il aime. Helas! depuis tant d'années, que je le sers, je n'ai pû encore y parvenir; qui sçait cependant, s'il n'a pas résolu de vous la faire, tout novices, que vous êtes dans la Foi? ses bontez sont infinies, & ses desseins sont un abîme sans fonds. Quel seroit votre bonheur, & quelle seroit ma gloire, si je me voyois le Pere de tant de Martyrs? Voici donc la réponse, que vous devez faire à votre Seigneur : *Nous vous avons été fidéles, tandis que nous étions Adorateurs des Dieux sourds & impuissans, qu'on encense au Japon; à présent que le Dieu de vérité a dissipé les ténebres, où nous étions plongez, vous pouvez bien autrement encore compter sur notre fidélité. Du reste, nous sommes tous prêts à répandre jusqu'à la derniere goute de notre sang pour le Dieu, que nous ser-*

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

» *vons ; & si vous voulez en venir à* » *l'exécution de vos menaces, vous ne* » *trouverez aucune résistance de notre* » *part.* Allons, mes Freres, continua le saint Vieillard, prenons » courage, mettons notre confiance dans le Tout-Puissant, je veux » demeurer avec vous, & vous donner l'exemple de mourir pour » le Dieu, que je vous ai fait connoître.

Tandis qu'il parloit, il sembloit que l'esprit, dont il étoit animé, se communiquât à ses Auditeurs. Tous l'assûrerent qu'ils étoient prêts de mourir, & le Député fut renvoyé avec la réponse, qui venoit de leur être dictée. Le Tono fut étrangement surpris de voir tant de grandeur d'ame dans des gens de cette sorte, & comme il n'étoit pas de son intérêt de les perdre, il leur fit dire qu'ils pouvoient vivre à leur mode, pourvû qu'ils continuassent dans l'obéïssance, qu'ils lui avoient jusques-là si fidélement renduë. Celui qui fut chargé de leur porter cette parole, les trouva tous assemblez autour de leur charitable Instructeur, qui les exhortoit au martyre, & qui ayant entendu la derniere résolution de leur Seigneur, s'écria les larmes aux yeux : *Je vous l'avois bien dit, mes Freres, que notre Dieu ne nous trouveroit pas dignes de mourir pour lui* ; après quoi il se retira fort triste.

§. II.

Le Roi de Bungo ordonne aux Missionnaires de sortir de ses Etats. Nouvel Edit contre la Religion Chrétienne dans ce Royaume. De quelle maniere il est reçu. Le Roi reçoit une grande mortification à la Cour de l'Empereur, lequel donne de grandes marques de distinction à Scingandono. Ce qui se passe entre ce Seigneur & le Roi. Quelques Martyrs dans le Bungo. Réponse hardie d'une Dame Chrétienne au Roi.

Depuis quelque tems les Missionnaires s'étoient assez multipliez dans le Royaume de Bungo, où les Fidéles avoient plus besoin de secours, que par tout ailleurs ; mais ils ne paroissoient pas en public, & le Roi ne les inquiétoit point. Ce Prince n'étoit pas tranquile du côté de la Cour Impériale, & il résolut enfin d'y faire un voyage, dans l'espérance, que l'Empereur le voyant adorer les Dieux de l'Empire, toutes les impressions, qu'on avoit données à Sa Majesté contre lui au sujet du Christianisme, s'effaceroient entierement. Comme il étoit sur le point de partir, il reçut une Lettre d'un Frere de Cambacundono, qui étoit fort dans ses intérêts, lui mandoit que son voyage à Ozaca ne pouvoit être que très-à-propos, & lui en apportoit les mêmes raisons, qui l'y avoient déterminé ; sur quoi Cicatondono lui dit, qu'assûrément si l'Empereur apprenoit, qu'il y eût des Prédicateurs Européens dans son Royaume, il seroit mal reçu. Joscimon intimidé, fit dire aux Peres, qu'ils lui feroient plaisir de se retirer, vû le danger, où leur séjour dans ses Etats le mettroit, si Cambacundono en étoit ins-

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

truit. Ils lui répondirent, qu'ils se comporteroient avec tant de discrétion, & se tiendroient si bien cachez, qu'ils ne lui attireroient aucun reproche; mais ils eurent beau dire, ils ne le rassûrerent pas: de sorte qu'à l'exception de huit, que le Prince Cicamoro Frere du Roi, & Scingandono retinrent chez eux, tous les autres furent contraints de partir & de se retirer au Royaume d'Arima.

Le Roi délivré de cette inquiétude, se mit en chemin, & rencontra sur sa route un Courier de l'Empereur, qui lui rendit une Lettre, par laquelle ce Prince lui ordonnoit entr'autres choses de ne point souffrir de Chrétiens dans son Royaume. Le Frere de Cambacundono lui mandoit d'exécuter ponctuellement les ordres de Sa Majesté Impériale, mais le Sécretaire de ce Prince, qui étoit grand Ennemi de la Religion Chrétienne, avoit ajoûté de son chef qu'il y alloit de sa vie, s'il ne contraignoit Scingandono à renoncer au Christianisme. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toutes les craintes du foible Joscimon, & il écrivit sur le champ à tous ceux, qui composoient son Conseil, de faire exécuter à la rigueur le commandement de l'Empereur. Il n'y avoit parmi eux, que des Infidéles, ils furent charmez d'avoir trouvé une si favorable occasion de satisfaire leur haine contre le Christianisme, & ils firent aussitôt publier un Edit, qui enjoignoit sous de griéves peines à quiconque, de porter sur soi une marque, à laquelle on pût reconnoître, qu'il adoroit les Dieux tutélaires de l'Empire.

Il y eut véritablement parmi le petit peuple quelques lâches Chrétiens, à qui la crainte du supplice fit oublier leur devoir: mais le nombre en fut peu considérable, & nulle personne de marque ne fit paroître la moindre foiblesse. La Reine Doüairiere fut la premiere, qui s'expliqua sur ce point, & elle le fit en Héroïne: la Princesse Reine, qui n'étoit pas encore mariée, ne montra pas moins de fermeté, & sur ce qu'on l'avertit, qu'elle n'avoit rien à espérer au monde, que de la libéralité du Roi son Frere, & que de lui résister dans une affaire, qu'il avoit tant à cœur, ce n'étoit pas le moyen de l'engager à lui faire du bien, qu'elle devoit même s'attendre au moins à l'exil, si elle n'obéïssoit pas; » J'ai » tout prévû, répondit-elle, si mon » Frere me chasse de sa Cour, je » n'aurai aucune peine à aller de» mander mon pain chez tous les » Vassaux de notre Maison, « Scingandono & toute sa Famille parlerent sur le même ton, & ces grands exemples furent suivis de toute la Noblesse, de sorte que le Conseil du Roi craignant un soulevement général, ne jugea pas à propos de pousser les choses plus loin.

Le Roi de son côté arriva à Ozaca, & dans la premiere audience, que lui donna l'Empereur, ce Prince lui fit de grands reproches, sur ce qu'il avoit donné retraite à un Seigneur, qui s'étoit révolté contre lui. Joscimon s'excusa assez bien sur cet article; mais ayant voulu jetter une partie de la faute sur Scingandono, il gâta tout. Cambacundono le traita de fat, & lui dit qu'il ne sçavoit pas distinguer les gens de mérite, ni reconnoître les services d'un homme, qui lui en avoit ren-

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

du d'essentiels. Il ne pouvoit plus rester à Ozaca avec honneur, après un affront, comme celui-là, il en partit sur le champ, & dès qu'il fut arrivé chez lui, il envoya son Fils à la Cour de l'Empereur avec une fort belle suite de Seigneurs, dont les principaux étoient Cicatondono, & Scingandono. Pour lui, il sembloit, que la justice divine le poursuivoit par tout. Vosuqui avoit été entierement ruiné par les Saxumans pendant la derniere guerre, il avoit rebâti cette Ville beaucoup mieux, qu'elle n'étoit auparavant, mais il eut le chagrin de la voir consumée toute entiere par les flammes; & ce qui étonna infiniment tout le monde, c'est que la Citadelle, qui étoit sur une Montagne fort élevée, presque toute environnée de la Mer, & qui ne tenoit à la Ville, que par un passage fort étroit, fut enveloppée dans l'incendie, sans qu'il fût possible de l'empêcher.

Le jeune Prince de Bungo se mit en chemin pour Ozaca dans le dernier mois de l'année Japonnoise, ce qui revenoit au commencement de Janvier 1589. Scingandono, qui l'accompagnoit, ne sçavoit pas que le Roi & Cicatondono avoient pris des mesures, pour le perdre auprès de l'Empereur; mais le Ciel, dont il soutenoit la cause, le fit triompher de tous les artifices de ses Ennemis. Le Prince s'étant présenté au Palais, pour avoir audience, & le Gentilhomme de la Chambre ayant nommé tous les Seigneurs, qui l'accompagnoient, Sa Majesté, dès qu'elle eut entendu le nom de Scingandono, dit: *Ne faites entrer que lui avec le Prince; c'est*, ajoûta-t-il, *le plus grand Homme de guerre, qui soit dans le Bungo*, & aussitôt il se mit à raconter à ceux, qui formoient sa Cour, les grandes actions de ce Seigneur. Cicatondono fut extrêmement mortifié de cette préférence, mais ce fut bien pis encore, quand au bout de trois jours le Monarque eut invité Scingandono seul avec le Prince de Bungo à dîner dans la Citadelle, & laissa leur Oncle dehors avec les bas Officiers.

De J. C. 1589.

De Syn Mu. 2249.

Le Roi Joscimon ne fut gueres moins sensible à l'affront, qu'avoit reçu son Oncle à Ozaca, que Cicatondono lui-même, & pour s'en venger sur celui, qui en avoit été l'occasion, il résolut de le pousser à bout sur l'article de la Religion. A peine Scingandono étoit de retour dans ses Châteaux, qu'il reçut un ordre de ce Prince de se soumettre à l'Edit Impérial, qui défendoit l'exercice de la Religion Chrétienne dans le Royaume. Scingandono lui fit réponse, qu'il sçauroit rendre bon compte à l'Empereur de sa conduite; que pour lui, qui étoit son Roi, il ne pouvoit pas se plaindre qu'il se fît rien contre son service dans ses Terres; que de tout tems il y avoit eu au Japon une liberté entiere d'embrasser telle Religion, qu'on voudroit; qu'il avoit fait choix de la Chrétienne, & que dût-il lui en coûter la vie, il n'y renonceroit pas; qu'ainsi il pouvoit désormais se dispenser de lui envoyer de pareils messages.

Joscimon ne douta point, que les Missionnaires, qui étoient avec Scingandono, ne lui eussent dicté cette réponse, & forma le dessein de les faire mourir avec ce Seigneur. Il le communiqua à un de ses Officiers, en qui il avoit mis sa princi-

De J. C. 1589.

De Syn Mu. 2249.

pale confiance; mais celui-ci lui représenta que le Roi son Pere, lors même qu'il étoit Adorateur fidéle des Dieux de l'Empire, ayant protégé les Docteurs Européens d'une maniere éclatante, on seroit surpris, & même choqué avec raison, que lui, qui étoit Chrétien, les persécutât, & répandît leur sang: que pour ce qui regardoit Scingandono, il devoit bien s'attendre, que ce Seigneur, qui étoit un très-brave homme, & dont les Vassaux faisoient profession de la même Religion, que lui, se défendroit bien, si on l'attaquoit; enfin, qu'il devoit faire attention à l'estime, qu'en faisoit l'Empereur, qui n'avoit pas ignoré qu'il étoit Chrétien, lorsqu'il l'avoit comblé de graces & d'honneurs, & qu'il y avoit tout lieu de juger, qu'il trouveroit mauvais, qu'on se fût porté contre lui à quelque violence sous ce prétexte.

Le Roi se rendit à ces raisons, mais pour donner aussi quelque chose à l'importunité de son Oncle, qui lui remettoit sans cesse devant les yeux les ordres précis de l'Empereur au sujet du Christianisme, il condamna, ou permit à son Conseil de condamner à mort quelques Particuliers de moindre considération. Ainsi les premiers Martyrs, que la persécution du Japon ait donnez à l'Eglise, périrent par l'ordre d'un Roi Chrétien. Celui auquel on s'attaqua d'abord, fut un vieillard nommé Joram MACAMA, qui avoit longtems servi sous le Regne précédent, & que le feu Roi, qui l'estimoit, s'étoit donné la peine d'instruire luimême de nos Mysteres; on lui trancha la tête, sans en apporter d'autre raison, sinon qu'il étoit Chrétien, & qu'il se donnoit de grands mouvemens, pour empêcher, qu'on n'obéît aux derniers Edits. Son corps demeura exposé dans l'endroit, où l'on laissoit ceux des malfaiteurs, mais les Fidéles trouverent moyen de l'enlever, & de lui donner une sépulture digne d'un Confesseur de Jesus-Christ; & le Ciel fit éclater par plusieurs signes sensibles la gloire, dont son ame joüissoit. Le Roi fit quelques recherches, pour découvrir ceux, qui lui avoient rendu les derniers honneurs, mais ce fut en vain, & on en fit porter la peine aux Amis & à quelques Parens du Défunt, qui furent décapitez.

Un autre Chrétien nommé JOACHIM, qui depuis le départ des Missionnaires, s'occupoit avec Macama à fortifier la Foi des Fidéles, reçut la même récompense de son zele. On ne put avoir son Corps, & comme on ne crut pas celui de Macama en sûreté dans le Royaume, il fut secretement transféré à Arima, où les Fidéles le reçurent avec toute la vénération possible. Dieu fit peu de tems après connoître, combien la mort de ce Saint Martyr avoit été précieuse à ses yeux. Le Délateur, dont on s'étoit servi pour le perdre, fut frappé d'une ulcere à la langue, qui, après la lui avoir rongée & pourrie jusqu'à la racine, le fit expirer dans les douleurs les plus aiguës. Le sort d'un autre Idolâtre entêté, & qui avoit eu la confiscation des biens de Macama, fut fort différent; à peine étoit-il entré en possession du Logis, qu'avoit occupé le Martyr, que changé tout à coup en un autre homme, il n'eut point de repos, qu'il n'eût été instruit & baptisé,

ensuite

De J. C. 1589.

De Syn Mu. 2249.

ensuite se jugeant indigne d'habiter la Maison d'un Saint, il en fit un Oratoire, & alla se loger ailleurs.

Un Prince du caractere de Joscimon est beaucoup plus à craindre, que ces Tyrans, qui trouvent dans leur propre fonds les vices, qui les rendent odieux; par la raison, que ces vices sont rarement sans quelque mélange de vertus, dont on ressent de tems en tems d'heureux effets, au lieu qu'un Roi foible & inconstant, quand, par un malheur presque inévitable, il s'est livré aux conseils de ceux, qui cherchent à profiter de son incapacité, pour le gouverner, se trouve en quelque façon chargé de tous leurs vices, dont il devient l'instrument, sans avoir presque jamais l'occasion de l'être de leurs vertus. On fit pendant presque tout le Regne du Roi de Bungo une expérience bien triste de cette vérité; mais quoique pût faire ce Prince, il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'exterminer le Christianisme dans ses Etats. L'action d'une Femme de qualité l'en persuada surtout d'une maniere, qui dut lui être sensible. Cette Dame parut un jour devant lui avec un Chapelet au col, il le prit pour une insulte, & lui demanda d'un ton de colere, qui l'avoit renduë si hardie, que d'oser paroître en cet état devant lui? » Seigneur, lui ré» pondit-elle, ce Chapelet est un » présent, dont vous m'avez hono» rée; je ne pensois pas faire une » faute, en me parant de cette mar» que de vos anciennes bontez pour » moi. » Enfin il fut fort heureux que son Conseil voyant tous les autres Chrétiens disposez à tout risquer pour leur Foi, craignît une Révolution, dont chacun appréhenda d'être la premiere victime, & qu'on cessât de l'animer contre les Fidéles.

§. III.

Plusieurs conversions dans le Gotto. Ucondono est envoyé au Royaume de Canga. Mort du Pere Cuello, & ses défauts. Arrivée des Ambassadeurs de Rome à Goa. Le Pere Valegnani est nommé Ambassadeur du Vice-Roi des Indes vers l'Empereur du Japon.

Tandis que ces choses se passoient dans le Bungo, & qu'un Roi Chrétien en chassoit les Missionnaires, un Prince Idolâtre les recevoit dans ses Etats; je parle de l'Usurpateur du Gotto. Nous avons vû, que son invasion avoit été le commencement d'une persécution, qui avoit obligé une bonne partie des Chrétiens à se réfugier ailleurs. Il profita d'abord de cette retraite, pour bien établir son autorité; mais quand il vit, que son Neveu, à qui il avoit ôté le Sceptre, vivoit sans ambition, & que personne ne pensoit à remuer en sa faveur, il s'appliqua à regagner les Chrétiens, & y réüssit de telle sorte, que la plûpart de ceux, qui étoient sortis du Royaume, y retournerent. Comme on ne les inquiétoit point sur leur Religion, ils donnerent une libre carriere à leur ferveur: mais il leur manquoit une chose essentielle, c'étoit un Missionnaire. Enfin le Prince, qui les gouvernoit assez paisible-

De J. C. 1589. De Syn Mu. 2249.

ment, permit à deux Jésuites de s'établir dans le Royaume, & ce fut une nouvelle obligation, que ces Peres eurent au Grand Amiral, dont l'Usurpateur crut par-là s'assûrer la protection, supposé qu'il prît envie à son Neveu d'intriguer pour remonter sur le Trône, qui lui appartenoit.

Le crédit du Grand Amiral augmentoit chaque jour, & à sa considération, les plus grands Seigneurs de la Cour, quoiqu'Infidéles, s'intéressoient aux affaires du Christianisme. Condera Général de la Cavalerie, n'étoit gueres moins bien auprès de l'Empereur, & ne s'épargnoit point non plus, lorsqu'il s'agissoit du Service de Dieu; ces deux Seigneurs rendirent alors un grand service au Roi d'Arima, qui étoit sur le point de s'engager dans une fort mauvaise affaire. On eut aussi alors quelque lueur d'espérance de voir Ucondono rentrer en grace auprès de Cambacundono: ce Seigneur contraint de sortir de l'Isle de Junogima pour la raison, que j'ai dite, fut invité par le Grand Amiral à se retirer avec toute sa Suite dans les nouvelles Terres, que l'Empereur lui avoit données au Royaume de Fingo, & Ucondono accepta cette offre. Avant que de se rendre dans cette nouvelle Retraite, il voulut rendre visite au Roi d'Arima, & le bruit s'en étant répandu dans ce Royaume, on ne peut dire le concours, qui se fit des Chrétiens, pour voir ce grand Homme, dont l'exil avoit ajoûté un nouveau lustre à ses grandes actions. Il ne se peut rien ajoûter aux caresses, que lui fit le Roi, & tout le tems, qu'il resta chez lui, ce fut une véritable Fête pour toute sa Cour.

De J. C. 1589. De Syn Mu. 2249.

Il étoit encore à Arima, & il s'étoit enfermé dans la Maison des Jésuites, pour ne vaquer pendant quelques jours, qu'à sa conscience, lorsqu'il reçut des Lettres de plusieurs Amis, qu'il avoit à la Cour d'Ozaca, par lesquelles ils l'exhortoient à se rapprocher, & lui assûroient que l'Empereur le verroit volontiers. En effet ce Prince ayant un jour demandé de ses nouvelles, comme on lui eût répondu qu'on n'entendoit plus parler de lui, & qu'apparemment il avoit passé dans quelque Pays étranger. *Pourquoi*, reprit-il, *seroit-il sorti du Japon? Ce n'a jamais été mon intention.* Peu de tems après il sçut qu'il étoit dans le Ximo, & alors il dit qu'il pouvoit, quand il voudroit, paroître à la Cour. Ses Amis lui en donnerent avis, & le Roi d'Arima lui persuada de partir pour Ozaca. Au bout de quelques jours il reçut une Lettre du Grand Amiral, qui lui conseilloit de ne pas tant se presser; mais l'illustre Confesseur de Jesus-Christ ne desiroit rien avec plus d'ardeur, que ce que l'on craignoit pour lui, & il se rendit en diligence à Ozaca. Cambacundono le reçut de maniere à persuader qu'on alloit le revoir rétabli dans tous ses droits; mais quelques jours après Sa Majesté lui témoigna, qu'il lui feroit plaisir de passer avec sa Famille dans le Royaume de Canga, où il avoit besoin de lui pour des affaires de grande importance, & lui assigna un revenu capable de l'y faire subsister avec honneur. Le Roi de Canga étoit depuis longtems un de ses plus intimes Amis; mais ce Prince reçut un ordre secret de le traiter en Exilé, & obéit, quoi-

De J. C. 1589.
De Syn Mu. 2249.

qu'à son grand regret; de sorte qu'Ucondono se trouva réduit à manquer souvent du nécessaire, & personne alors ne douta que son rappel & les feintes caresses de l'Empereur n'eussent été un piége, pour le tirer sans bruit du Ximo, où le Monarque appréhendoit quelque soulevement en sa faveur.

L'année suivante les Missionnaires du Japon perdirent leur Supérieur Général, le Pere Gaspard Cuello, qu'une fiévre lente, causée par le chagrin de voir le triste état de son Eglise, & par la crainte des nouveaux malheurs, dont elle étoit continuellement menacée, leur enleva. Il mourut à Conzusa le septiéme de Mai 1590. & eut la consolation de finir une vie toute Apostolique par le Baptême de la Princesse Doüairiere d'Isafay, Sœur du Roi d'Arima. Sa vertu & son zele le firent beaucoup regretter des Fidéles, & le Roi lui fit dans Arima, où son Corps fut transporté, des obseques magnifiques. Il méritoit véritablement les pleurs, dont on arrosa son Tombeau, mais il en avoit fait verser plus d'une fois d'une autre nature à ceux, qui travailloient sous sa conduite à la Vigne du Seigneur. Le Pere Valegnani en le substituant au Pere François Cabral, ne l'avoit pas bien connu, car il n'y eut jamais deux hommes plus semblables, que ce Supérieur, & celui, dont il occupoit la place; plus propres à prêcher l'Evangile, & à gagner les Infidéles, autant par l'exemple de leurs vertus, que par la force de leurs discours, mais moins capables de gouverner, & plus persuadez qu'ils pensoient plus juste que les autres. Les fautes, que ce dangereux principe fit faire au Pere Cuello, furent d'autant plus considérables, qu'il se trouva dans des tems plus fâcheux. Les Mémoires, que j'ai eus entre les mains, n'en marquent aucune en particulier, & se contentent de dire, que le Japon s'en ressentit longtems, & que les Missionnaires, qui s'assemblerent après sa mort à Conzusa, eurent beaucoup à faire, pour y apporter le remede, qui pouvoit dépendre d'eux. On lui rendoit la justice de croire, que son intention étoit droite, mais on ne pouvoit lui pardonner, qu'il ne consultât jamais personne, sur ce qu'il avoit à faire, & que quand il recevoit de son Général des ordres, qui n'étoient pas conformes à ses idées, il trouvât mauvais, qu'on voulût de si loin lui prescrire de quelle maniere il devoit se comporter dans un Pays, où la conjoncture des tems obligeoit d'un jour à l'autre de changer de conduite. Les Missionnaires, qui convenoient avec lui que le Général ne pouvoit pas donner des ordres absolus pour une Mission si éloignée, n'en concluoient pas, comme il faisoit, que le premier Supérieur y dût avoir une autorité despotique : ils prétendoient au contraire qu'il falloit l'obliger à ne rien entreprendre d'important, que par l'avis de son Conseil. Le choix, qu'on fit du Pere Pierre GOMEZ, pour lui succéder, ne pouvoit être plus heureux. Ce Religieux étoit doüé de toutes les qualitez, qui avoient fait estimer ses deux Prédécesseurs, & de toutes celles, dont le défaut leur avoit fait faire bien de fausses démarches.

De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

Quatre mois après la mort du Vice-Provincial, c'est-à-dire, le vingtiéme de Juillet 1590. le Pere

De J. C. 1590. De Syn Mu. 2250.

Alexandre Valegnani, & les quatre Ambassadeurs, qui avoient été à Rome, entrerent dans le Port de Nangazaqui. Mais avant que de raconter ce qui se passa depuis leur arrivée au Japon, il est nécessaire de reprendre l'Histoire des Ambassadeurs, où nous l'avons interrompuë, c'est-à-dire, à leur embarquement au Port de Lisbonne le treize d'Avril 1586. Ils eurent beaucoup à souffrir dans cette traversée, surtout vers le Cap de Bonne Espérance, & par le travers de l'Isle de Madagascar, où ils furent même en grand danger de périr. Ensuite les vents leur manquerent, dès qu'ils furent arrivez au Mozambique, & ils furent contraints d'y passer l'Hyver. Ils se remirent en Mer au mois de Mars de l'année 1587, faillirent à faire naufrage le lendemain de leur départ, & arriverent enfin à Goa sur la fin du mois de Mai.

Le Pere Valegnani, qui depuis quinze mois n'avoit eu aucune nouvelle d'eux, fut bien charmé de les revoir en parfaite santé, & d'apprendre de leur propre bouche toutes les circonstances de leur Ambassade. Il en méditoit lui-même une autre, dont il communiqua le dessein au Vice-Roi des Indes Dom Edoüard de Menesez, & dont voici quel étoit le motif. Le Pere Cuello lui avoit mandé les faveurs, dont l'Empereur du Japon continuoit à combler les Missionnaires & les Chrétiens, & avoit ajoûté dans sa Lettre, que pour retenir ce Prince dans des sentimens si favorables, il jugeoit que rien ne seroit mieux, qu'une Ambassade du Vice-Roi des Indes, dont le but seroit de remercier Sa Majesté de la protection, qu'il accordoit aux Missionnaires, & de lui en demander la continuation. Ce Projet plut fort au Pere Valegnani, qui en ayant parlé à Dom Edouard de Menesez, ce Seigneur non seulement l'approuva, mais fit entendre au Provincial, qui devoit retourner au Japon en qualité de Visiteur, qu'il falloit que lui-même fût l'Ambassadeur.

De J. C. 1587-90. De Syn Mu. 2247-50.

Ses raisons étoient, que personne n'étoit mieux instruit que lui, des affaires du Japon, qu'il avoit vû Cambacundono à la Cour de Nobunanga, & que ce Prince avoit été témoin de la considération toute particuliere, qu'avoit euë pour lui son Prédécesseur : enfin qu'il étoit à propos d'honorer par un caractere respectable la Religion Chrétienne dans le premier de ses Ministres au Japon. Tout cela étoit plausible, & le Pere Valegnani n'avoit rien de solide à y opposer. Ainsi malgré sa répugnance, causée par le tour & les couleurs, qu'il prévit que les Ennemis de la Compagnie donneroient à cette démarche, il accepta la Commission, sur ce principe, qu'un bien public & nécessaire ne doit point être laissé par la crainte des fâcheuses interprétations, qu'on peut lui donner. Il proposa ensuite de s'associer les Ambassadeurs venus de Rome, & se fit fort d'en obtenir l'agrément des Princes, dont ils étoient les Envoyez ; son but en ceci étoit, qu'à l'occasion de cette Ambassade, ces jeunes Gens pûssent instruire tout ce qu'il y avoit de Grands au Japon de la puissance des Princes de l'Europe, & de la magnificence du culte, qu'ils rendoient au vrai Dieu. Mais il y a bien de l'apparence que le Pere Valegnani n'accepta l'Am-

baſſade & ne propoſa d'en partager les honneurs avec ces jeunes Seigneurs, qu'après l'arrivée des nouvelles, qu'on apprit à Goa ſur la fin de l'année, de la proſcription du Chriſtianiſme au Japon.

§. IV.

Le Pere Valegnani arrive à Méaco, & ce qui s'y paſſe. Il écrit à l'Empereur. Réponſe de ce Prince. Sa Politique. Réception qu'il fait au Roi d'Arima & au Prince d'Omura. Il rebâtit à Méaco le fameux Temple DAIBODS. *Il fait ſemblant de vouloir rétablir le Dayri dans ſon ancienne ſplendeur. Deſcription du Palais de cet Empereur. Equipage dans lequel il ſort de ſon Palais.*

De J. C. 1589-90

De Syn Mu. 2249-50

CE qui eſt certain, c'eſt que les Ambaſſadeurs ne mirent à la voile, que le vingt-deux d'Avril de l'année ſuivante 1588. Ils furent ſoixante & dix jours à gagner Malaca, ce qui ſe fait ordinairement en un mois, & delà ils ſe rendirent à Macao en vingt-neuf jours. Comme on avoit eu avis au Japon de leur voyage, le Pere Melchior de MORA étoit venu à Macao par ordre du Pere Cuello, pour inſtruire le Pere Valegnani de la ſituation, où ſe trouvoit le Chriſtianiſme dans ces Iſles. Le Viſiteur, après l'avoir entendu, vouloit partir ſur le champ, craignant, que le mal, ſi on le laiſſoit vieillir, ne devînt incurable, mais n'ayant trouvé dans le Port de Macao, qu'un aſſez méchant Jonc Chinois, qui ſe diſposât à paſſer au Japon, il ne put jamais obtenir du Capitaine, qu'il lui donnât paſſage, quelque offre, qu'il lui fît; & peu de tems après on ſçut que ce Bâtiment avoit péri en mer avec tout l'Equipage.

Le refus de ce Capitaine ayant donné au Pere Valegnani le tems de réfléchir plus mûrement ſur ce qu'il convenoit de faire dans la conjoncture délicate, où il ſe trouvoit, & d'en délibérer plus à loiſir avec le Capitaine Général, & tout ce qu'il y avoit de perſonnes de conſidération dans la Ville; il prit par leur conſeil le parti d'écrire à l'Empereur, pour lui donner avis de ſa commiſſion, & lui demander la permiſſion d'entrer au Japon en qualité d'Ambaſſadeur du Vice-Roi des Indes. Jerôme PEREYRA, qui étoit prêt de lever l'ancre, pour aller à Nangazaqui, ſe chargea de cette Lettre & la remit au Vice-Provincial des Jéſuites, qui avant que d'en faire aucun uſage, voulut avoir l'avis des Princes Chrétiens du Ximo. Tous convinrent qu'il falloit mettre cette affaire entre les mains d'un Seigneur Payen, mais ami du Grand Amiral, & qui lui avoit promis de ſervir les Chrétiens de tout ſon pouvoir. Il ſe nommoit ASONADARIO, & l'Empereur paroiſſoit avoir en lui une confiance entiere. Le Roi d'Arima, & les autres Princes lui envoyerent donc la Lettre du Pere Valegnani, & le prierent de dire à l'Empereur, que l'Ambaſſade, dont ce Pere étoit chargé, n'avoit point eu d'autre motif de la part du Vice-Roi des Indes, que de remercier Sa Majeſté des faveurs, qu'elle faiſoit aux Portugais, & en particulier aux Miſſionnaires, & de la prier de les con-

De J. C. 1588-90

De Syn Mu. 2248-60

tinuer, mais que l'Ambassadeur ayant été plus particulierement instruit à son arrivée à Macao du changement arrivé dans les affaires de la Religion, il n'avoit pas cru devoir passer outre sans sa permission.

Asonadario ne trouva aucune difficulté à remettre la Lettre à l'Empereur, auquel il rendit compte du scrupule de l'Ambassadeur. Cambacundono reçut sa Lettre, & l'ayant lûë, répondit que l'Envoyé du Vice-Roi des Indes, seroit le bien venu. Asonadario envoya cette réponse à Arima; où, parce que l'Empereur n'avoit point nommé le Pere Valegnani, & qu'il avoit expressément défendu de laisser entrer au Japon aucun Docteur Européen, quelques-uns crurent, qu'il falloit l'engager à s'expliquer; mais Asonadario, à qui on en écrivit, ne fut pas de cet avis. Il manda au Roi qu'il seroit dangereux de faire faire tant de réflexions à l'Empereur, & ajoûta que la réponse qu'il avoit donnée, quoique conçuë en termes généraux, suffisoit pour la sûreté des Ambassadeurs.

Une autre affaire occupoit alors le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura son Cousin germain, & leur causoit de grandes inquiétudes. L'Empereur, pour goûter les plus doux fruits de ses conquêtes, prenoit plaisir de mander de tems en tems à sa Cour les Souverains, qu'il avoit subjuguez; une vûë de politique entroit aussi dans ce dessein; car ce Prince, tout vain qu'il étoit, ne se repaissoit pas seulement de fumée, & ne faisoit gueres de démarche inutile; il se connoissoit assez en hommes, & en exigeant que ses grands Vassaux lui vinssent rendre en personne leurs hommages, il vouloit les étudier, & tâcher de distinguer ceux, sur qui il pouvoit compter, d'avec ceux, dont il devoit se défier. Les deux Princes, dont je viens de parler, avoient reçu ordre de se trouver à Ozaca au commencement de l'année suivante, qui répondoit au premier jour de Février de l'année 1589. Ils ne sçavoient pas trop, s'ils devoient obéïr à ce commandement, ou chercher quelque moyen de l'éluder, parce qu'ayant retiré chez eux la plûpart des Missionnaires, ils croyoient avoir tout à craindre d'un Prince soupçonneux, & qu'une pareille désobéïssance à ses Edits, devoit avoir extrêmement choqué contre eux.

Comme ils étoient dans cette incertitude, ils apprirent que le Grand Amiral étoit dans le Fingo. Ils lui firent aussitôt sçavoir leur irrésolution, & ce Seigneur leur manda, qu'ils ne devoient point balancer à se rendre auprès de l'Empereur, qu'il étoit lui-même sur le point de partir pour Ozaca, qu'il seroit charmé de les y accompagner, & qu'il leur répondoit, qu'ils seroient bien reçus. Ils suivirent ce Conseil, & se disposerent à aller joindre Tsucamidono, qui les attendoit, pour les embarquer sur ses Navires. Avant leur départ, le Vice-Provincial des Jésuites offrit au Roi d'Arima, de faire sortir de son Royaume tous ses Religieux, afin qu'il pût assûrer à l'Empereur qu'il n'y en étoit demeuré aucun; mais ce Prince n'y voulut point entendre » Si mes Ennemis, » dit-il, ont pris ce prétexte, pour » me perdre, le mal est déja fait, » & ce que vous me proposez n'y » apporteroit aucun remede: le

De J. C. 1589-90

De Syn Mu. 2249-50

» meilleur est de se jetter entre les » bras de la Providence. Toute la » grace, que je vous demande, est » de lever les mains au Ciel avec » tous les Chrétiens, tandis que je » serai en voyage. « L'Eglise du Japon étoit trop intéressée à la conservation de ce Prince, pour que tous les Fidéles ne se portassent point d'eux-mêmes à faire ce qu'il souhaitoit. Tout le tems qu'il fut absent, il se fit partout des prieres & des pénitences publiques, & elles furent exaucées ; Cambacundono combla d'honneurs les deux Princes, & les renvoya chargez de présens.

Ce fut à peu près en ce méme tems, que ce Monarque, qui venoit d'ajoûter une nouvelle Ville à Méaco, y rebâtit magnifiquement le grand Temple de *Daïbods*, lequel avoit été, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, dans la Ville de NARA, où Nobunanga l'avoit ruiné. Dès qu'il fut achevé, il en fit la Dédicace avec un appareil magnifique, où il étala toute sa grandeur. On ne doutoit point alors que son intention ne fût d'y placer sa Statuë, pour s'y faire adorer de son vivant, à l'exemple de Nobunanga : & ce qui confirma tout le monde dans cette pensée, fut que depuis qu'il eut reçu les premiers avis de l'arrivée d'un Ambassadeur du Vice-Roi des Indes, on lui entendit souvent dire, qu'il avoit toujours fort aimé les Prêtres Européens, mais qu'il s'étoit néanmoins déterminé à les faire sortir du Japon, parce qu'ils y vouloient établir une Religion, qui privoit les Empereurs des Honneurs Divins, qu'on leur avoit toujours rendus, au moins après leur mort, depuis la fondation de la Monarchie : qu'ainsi le Christianisme étoit bon en soi, & qu'ils pouvoit être utile ailleurs, mais qu'il ne convenoit pas au Japon.

De J. C. 1589-90

De Syn Mu. 2247-50

La Dédicace du Daïbods achevée, Cambacundono s'avisa de faire publier qu'il alloit remettre les Empereurs Héréditaires en possession de toute leur autorité. Il commença par leur faire bâtir un Palais superbe ; & comme le Dayri venoit d'abdiquer la Couronne en faveur de son Fils, il prit occasion de la cérémonie du Couronnement du nouveau Monarque, pour donner à cette Cour une Fête splendide. Le jeune Dayri y parut comme Empereur, mais après que la comédie eut duré quelques jours, les choses furent remises au même état, où elles étoient auparavant, & le nouvel Empereur n'y gagna que le magnifique Palais, qu'on lui avoit construit.

Voici la description de ce Palais, telle que je la trouve dans les Mémoires des Ambassades des Hollandois : quoique je ne la garantisse pas en son entier, il est difficile qu'elle soit toute de génie, ou d'imagination, & j'ai cru qu'on la verroit ici avec plaisir.

On entre dans le Palais du Dairy par un grand Portail, dont la bordure du toît est semée de boules de Vermeil doré, & ce Portail est au milieu d'une Galerie & de huit Chambres de même structure. Le Platfond de la Galerie représente un Ciel, tel qu'il est aux plus beaux jours. On apperçoit par les fenêtres de la Galerie quantité de Statuës, dont les couleurs sont relevées par le plus beau vernis du Japon & une Banniere, où sont les Armes du Day-

De J. C. 1589-90

De Syn Mû. 2249-50

ri en broderie d'or & d'argent. Le Portail est pris dans la muraille, dont le Palais est environné, & qui est fortifiée d'un grand nombre de bastions, à chacun desquels il y a des Corps de Garde; on trouve ensuite une Cour pavée de Pierres de toutes sortes de couleurs, où, lorsque le Monarque paroît pour sortir dans la Ville, ou pour aller à la Promenade, tout le monde se prosterne en terre. Aux deux bouts de la Cour, sont deux Edifices somptueux, occupez par les Femmes du Prince; chaque appartement a sa cuisine, composée de plusieurs pieces de plein-pied, & derriere ces cuisines est un beau Jardin, dont les murailles ont à distances égales de belles Tours toutes habitées. Du milieu du Jardin il s'en éleve une extrêmement haute, qui fait un effet charmant. Il n'y a dans ce jardin que des arbres rares, & l'on y voit des simples & des fleurs, qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

A travers tant de beautez on découvre le Palais du Dayri : il est fort exhaussé, & fermé d'une muraille, ornée des plus belles Statuës. On monte à ce Palais par un large Escalier de quinze marches de Bronzes, lequel est flanqué aux deux bouts de deux Corps-de-Garde, dont le toît est en cul de lampe, & presque tout d'or. Le tout est bordé à l'ordinaire de Pommes dorées. Des deux extrémitez du Perron on entre dans deux autres Jardins entourez de murailles, & aux quatre coins de chacun, il y a quatre Pavillons de figure octogone, dont la couverture est en coquille. Il ne manque rien dans ces beaux lieux, de tout ce qui peut faire plaisir aux sens. La principale entrée, qui donne sur le milieu du Perron, est ornée de huit grosses Colonnes émaillées, dont les Chapiteaux sont dans les regles de l'ordre Corinthien, & les bases, d'une espece de Marbre blanc. La face de ce Bâtiment est plus exhaussée que le reste, & quelque part qu'on regarde, on apperçoit des Raretez, que les yeux ont peine à quitter. Toute la Sculpture est de blanc poli, sur des fonds d'or mat, ce qui y répand une douceur toute particuliere.

De J. C. 1589-90

De Syn Mu. 2249-50

Les volets & les embrasures des croisées, qui sont en grand nombre, ont les mêmes ornemens. Le Pavé est de pierres, si bien liées & si polies, qu'on le prendroit pour une glace de Miroir. De là on passe dans une seconde Cour pavée de bleu & de noir, & de celle-ci dans une troisiéme, d'où paroît à découvert toute la face du Bâtiment. Des deux côtez sont des Pilastres dans le même goût que les Colonnes, dont nous avons déja parlé; ils soutiennent une Architecture, dont la frise & les corniches, sont aussi de l'ordre Corinthien. Il y a dans les intervales des Figures de Marbre sur des pieds d'Estaux, & des marches de même matiere. On entre d'abord dans un grand Salon, de chacun des angles duquel s'éleve un imposte, qui couronne la face, & soutient un Balustre en rond, qui regne tout autour du Salon.

Le second étage est porté sur seize Colonnes, & l'on y voit cinq Salons tous percez de doubles croisées, dont les premieres sont à demi bouchées par le toît, qui avance. Sur les quatre coins de ce toît sont couchez quatre Dragons volans d'or

bruni

De J. C. 1589-90
De Syn Mu. 2249-50

bruni. Le milieu du troisiéme étage est percé d'une croisée un peu moins large que haute : celles des côtez sont aussi doubles, mais elles different de celle-ci, en ce qu'elles sont en arcade. Le milieu du Château est en Dôme, & s'éleve à perte de vûë. Ce Dôme est couronné d'une bordure fort légere, & crénelée, & son sommet est une Pyramide de boutons faits au tour. A droite & à gauche sont des Galeries appuyées sur dix grosses Colonnes toutes couvertes de lames d'or, & ce qui avance des toîts sur le premier rang des croisées, est aussi de pur or. Derriere les Galeries sont les Salles basses, que le Dayri habite la plûpart du tems. C'est quelque chose de si admirable, que cet Appartement, dit l'Auteur de la Relation, qu'il est mal-aisé de le décrire. Au lieu de vîtres, les Croisées ont des toiles de soye si fines & si unies, qu'on les prendroit pour du Cristal. Le pavé est de Marbre noir, gris, bleu, & couvert des plus belles Nattes, qui se fassent au Japon. Les Salles hautes sont à peu près de même. Mais il y a bien de l'apparence que celui, de qui nous tenons ces détails, n'a pas eu la liberté de voir bien à son aise les dedans de ce Palais, & qu'il en a parlé par ouï-dire.

Quand le Dayri sort de son Palais, c'est toujours dans une Litiere faite à peu près comme nos Carosses, excepté que l'Impériale est soutenuë de Colonnes d'or massif, & chargée en dehors de Figures de toutes les sortes, toutes d'or, & que du milieu il s'éleve une pointe de cinq ou six boutons de même métal. La Litiere est comme enveloppée d'une toile de soye si déliée, que le Dayri peut tout voir au travers sans être vû. Il est porté par quatorze Gentilshommes des plus qualifiez, & qui ont un air fort leste. Sa Garde est assez nombreuse, & outre cela il est environné d'un grand nombre d'Officiers, qui ne le quittent jamais. Un détachement de Soldats marche devant, & sa Litiere est suivie d'un Carosse tiré par deux chevaux, dont les housses sont semées de Perles & de Diamans. Deux Gentilshommes en tiennent les rênes, pendant que de deux autres, qui marchent aux deux côtez, l'un remuë sans cesse un Eventail, & l'autre porte un Parasol. Ce Carosse est magnifique, & c'est celui de l'Impératrice. Une file de belles Calêches tirées aussi par deux Chevaux, & conduites chacune par deux hommes, portent les autres Femmes ou Concubines du Prince. Ces Calêches sont enveloppées comme le Carosse & la Litiere, de toiles fines, qui empêchent d'être vû & qui n'empêchent point de voir. Quantité de Dames & de Courtisans viennent après sans ordre, & forment un Cortege, qui a quelque chose de magnifique.

§. V.

L'Empereur fait la Conquête du Bandouë. Le Pere Valegnani & les Ambassadeurs venus de Rome arrivent au Japon. Leur voyage à la Cour est différé. Le Roi de Bungo se reconnoît. L'Empereur donne lieu d'espérer le rétablissement des Missionnaires. Courage héroïque du Roi d'Arima. Danger que court le Seigneur d'Amacusa.

De J. C. 1589-90.

De Syn Mu. 2249-50.

Cependant Cambacundono au milieu des spectacles, dont il amusoit le Peuple & endormoit les Grands, ne perdoit point de vûë le projet de se rendre maître de tout le Japon, qu'il avoit formé d'abord. Il ne lui restoit plus que le Bandouë à conquerir, mais ce n'étoit pas une Entreprise aisée. Le Bandouë contient huit grandes Provinces, parmi lesquelles sont les cinq, qui composent le QUANTO, où sont situées les Villes de SURUNGA & celle de JEDO, aujourd'hui Ville Impériale, & le séjour des Empereurs CUBO-SAMAS. Cambacundono, avant que de déclarer son dessein, avoit eu soin de disposer tellement toutes choses, qu'il pût mettre sur pied une grande Armée en peu de jours ; & pour n'avoir rien à craindre, ni pour le centre de l'Empire, ni pour ses nouvelles Conquêtes, tandis qu'il seroit occupé ailleurs avec ses principales forces, il s'etoit étudié de longue main à ruiner les Grands, tantôt par des exactions excessives, tantôt par des dépenses énormes, & dont il ne falloit pas se dispenser, quand il avoit témoigné son inclination, les représentations étant ordinairement traitées comme des refus d'obéïr. Il avoit aussi eu la précaution de désarmer les Particuliers. Enfin lorsqu'on y pensoit le moins, il parut en Campagne à la tête de deux cent mille hommes, & au commencement de l'Automne de l'année 1589. il marcha du côté du Bandouë.

Toute cette Contrée obéïssoit à un Prince nommé FOYENDONO, lequel ne parut pas tout-à-fait pris au dépourvû : toutefois comme il ne pouvoit point opposer à l'Empereur des Forces, qui égalassent celles de ce Prince, il avoit pris le parti de bien garnir ses meilleures Places. Il en avoit plusieurs, qu'il croyoit capables de faire une longue résistance, & il espéroit que l'hyver, qui approchoit, & qui est très-rude en ces quartiers-là, feroit périr une bonne partie de l'Armée Impériale, ou obligeroit l'Empereur à se retirer bientôt ; mais Cambacundono avoit plus d'une ressource. Son argent, & ses promesses lui ouvrirent une partie des Forteresses du Bandouë, il en surprit quelques-unes, il en força d'autres, & Foyendono voyant qu'il étoit perdu, s'il résistoit plus longtems, se soumit, ou, ce qui est plus vraisemblable, se retira dans les Montagnes. L'Empereur changea presque tous les Seigneurs particuliers de ces Provinces, & fut de retour à Ozaca avant la fin de l'année. Le Roi de Bandouë voulut profiter de son absence, pour reconquérir ses Etats, mais il fit peu de progrès, & dès que l'hyver fut passé, Cambacundono retourna dans le Bandouë, & mit le malheureux Foyendono hors d'état de remuer jamais.

Tant d'heureux succès firent croi-

De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

re à l'Empereur que tout lui étoit possible, & il ne se proposa rien moins dès-lors, que la Conquête de la Chine, & des Philippines. Nous dirons tout de suite ce qui regarde ces Entreprises, après que nous aurons vû, quel fut le succès de l'Ambassade du Pere Valegnani, qui prit enfin terre au Port de Nangazaqui, le vingt-uniéme de Juillet de cette année 1590. avec les Ambassadeurs revenus de Rome. La joye fut grande parmi tous les Chrétiens à cette nouvelle; le Prince LEON, Frere du Roi d'Arima, étoit sur le Port avec une très-nombreuse suite de Gentilshommes, pour les recevoir à la descente de leur Navire: le Roi lui-même & le Prince d'Omura, la Mere de Michel de Cingiva, & celle de Martin de Fara, arriverent à Nangazaqui peu de jours après, & furent suivis d'un très-grand nombre de Princes & de Seigneurs, la plûpart Parens, ou Alliez des quatre Ambassadeurs, qu'on ne se lassoit point d'entendre parler des avantures de leur voyage. Le saint aveugle Tobie s'étoit aussi embarqué pour venir rendre ses devoirs au Pere Valegnani, & apprendre des nouvelles de l'Europe, mais le Navire, qui le portoit, s'étant brisé contre un écueïl, il fut obligé de s'arrêter. Cet excellent Ouvrier mourut peu de tems après à Sacai, où il étoit allé secourir les Fidéles destituez de Pasteurs, & où il eut la consolation de convertir plusieurs Idolâtres, parmi lesquels il y avoit un Bonze de très-grande réputation.

Quand les Ambassadeurs se furent un peu délassez, ils écrivirent au Pape Sixte V. une Lettre, où après avoir fait à Sa Sainteté le récit de ce qui leur étoit arrivé depuis leur départ de Rome, ils lui rendoient de très-humbles actions de graces de toutes les faveurs, dont Elle les avoit comblez. Ils s'étoient déja acquittez de ce devoir au Mozambique, & à Macao, mais le Saint Pere ne reçut que la premiere de ces Lettres, & il y répondit de la maniere la plus aimable. Ils écrivirent aussi au Roi Catholique, de la libéralité duquel ils s'étoient ressentis jusqu'après leur arrivée au Japon, & à plusieurs autres Princes & Seigneurs Chrétiens, dont ils avoient reçu des marques plus particulieres d'estime & d'amitié.

De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

Le Pere Valegnani de son côté écrivit à l'Empereur, pour lui donner avis de son arrivée, & lui demander en quel tems Sa Majesté auroit pour agréable de lui donner Audience. Asonadario, & Condera, qui venoit d'être honoré du titre de Roi de Buygen, se chargerent de présenter cette Lettre à l'Empereur, qui leur dit que l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes seroit toujours le bien venu, & les chargea d'avoir soin que rien ne lui manquât pour son voyage. Ils lui firent aussitôt sçavoir cette réponse, & ajoûterent qu'il y avoit toute apparence que le Prince s'adouciroit de plus en plus à l'égard des Chrétiens. Le Grand Amiral Roi de Fingo, qui étoit occupé du côté du Bandouë pour le service de l'Empereur, lui manda aussi, qu'il auroit bien du chagrin, s'il ne se trouvoit point en Cour, quand il y arriveroit, & ordonna à la Reine JUSTE son Epouse, qu'il avoit laissée dans ses Etats, de pourvoir à sa subsistan-

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

ce. Rinsa son Pere en usa de même, & lui envoya de l'argent. La Reine Doüariere de Bungo, le Roi & la Reine de Chicungo; en un mot tout ce qu'il y avoit de Seigneurs & de Princes Chrétiens, ou qui n'étoient point Ennemis de la Religion Chrétienne, lui donnerent des marques éclatantes d'une estime sincere, & les Fidéles crurent si bien l'Empereur revenu à leur égard, qu'ils ouvrirent partout leurs Eglises; mais le Pere Valegnani leur fit dire de s'abstenir de s'y assembler, & de célébrer publiquement leurs Fêtes, jusqu'à ce qu'il eût eu son Audience de Cambacundono.

Ce fut par cette même raison, qu'il ne jugea point à propos de délivrer pour lors au Roi d'Arima & au Prince d'Omura les Présens de Sa Sainteté, parce qu'il convenoit que cette action se fit avec une célébrité, que les tems ne comportoient pas encore. Il se contenta de leur faire remettre les Brefs, qui accompagnoient les Présens, par Michel de Cingiva leur Ambassadeur. Ils y répondirent sur le champ, & l'on nous a conservé leurs Lettres, qui sont des monumens authentiques du zele & de la piété de ces Princes. Le Pere Valegnani & les Ambassadeurs reprirent ensuite la route de Nangazaqui, parce que le Roi de Buygen & le Grand Amiral leur avoient mandé de se tenir prêts à partir au premier avis, qu'ils leur en donneroient, & que c'étoit dans ce Port, qu'ils devoient s'embarquer.

Il se présenta peu de tems après une occasion, qui parut très-favorable au Pere Valegnani pour son voyage, & qu'il résolut de ne point manquer. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura furent avertis de nouveau de se rendre à Ozaca, comme j'ai dit qu'il arrivoit de tems en tems à tous les Rois & à tous les grands Seigneurs du Japon; & la circonstance du tems étoit d'autant plus favorable, que le Monarque recevoit les complimens de ses nouvelles Conquêtes; mais une maladie, qui survint à ce Pere, rompit toutes ses mesures & retarda son voyage. Une Lettre, qu'il reçut du Roi de Bungo, le consola beaucoup de ce retardement. Joscimon, dès l'année précédente, ayant appris l'accueil gracieux, que l'Empereur avoit fait au Roi d'Arima & au Prince d'Omura, les deux plus déclarez de tous les Princes Chrétiens, & ceux, qui s'étoient le moins ménagez sur cet article avec la Cour Impériale, & le comparant avec la maniere, dont il avoit été traité lui-même, malgré sa soumission aux Edits, il en conçut une confusion, qui lui fut salutaire. En effet il résolut de réparer tout le mal, qu'il avoit fait, de rappeller les Missionnaires dans ses Etats, & de retourner lui-même au culte du vrai Dieu. Il communiqua son dessein à Scingandono, avec qui il se réconcilia sincerement, & qui se chargea de ménager sa réconciliation à l'Eglise avec le Pere Gomez, qu'il alla trouver à ce dessein dans le Royaume d'Arima. Le Pere Gomez répondit qu'il ne tiendroit jamais à lui, que le Roi de Bungo ne rentrât dans le sein de l'Eglise; mais le Pere Valegnani étant arrivé peu de tems après à Nangazaqui, il lui remit cette affaire entre les mains.

Il ne paroît pourtant pas que



De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

Joscimon se soit beaucoup pressé d'envoyer faire compliment au Visiteur, ni aux Ambassadeurs, parmi lesquels étoit celui du Roi son Pere; mais enfin étant obligé d'aller à Ozaca, pour faire compliment à l'Empereur sur la Conquête du Bandouë, il envoya Scingandono au Pere Valegnani, pour lui renouveller les mêmes protestations, que ce Seigneur avoit déja faites de sa part au Pere Gomez, & pour le prier de ne pas laisser plus longtems son Royaume sans Missionnaires. Le Pere lui fit réponse, que le Fils du saint Roi Civan, & un Prince, dont les égaremens avoient fait verser tant de larmes aux Fidéles, & aux Ministres de l'Evangile, trouveroit toujours dans ceux-ci tous les sentimens & les dispositions, que la reconnoissance & le zele leur pouvoient inspirer; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût à propos d'envoyer des Missionnaires dans ses Etats, avant son retour de la Cour, où il espéroit de le voir.

Le Visiteur profita aussi du loisir, que lui donnoient sa convalescence, & les délais, qu'on apportoit à son voyage, pour régler bien des choses concernant la maniere de prêcher l'Evangile dans un tems, où la moindre indiscrétion pouvoit avoir les plus fâcheuses suites. Il avoit amené avec lui une recruë considérable d'Ouvriers Apostoliques, & on en comptoit alors cent quarante dans tout le Japon, répartis en vingt-trois Maisons, dont les plus considérables étoient le Noviciat, qu'on avoit depuis peu transféré dans les Terres du Prince d'Omura; le College, qui étoit dans la Forteresse de Conzusa au Royaume d'Arima, & le Séminaire, qui étoit fort près du College. Les Royaumes de Firando, de Gotto, de Chicungo & de Fingo, & l'Isle d'Amacusa, où le Seigneur de Xequi s'étoit depuis peu converti, avoient aussi des Missionnaires, mais le plus grand nombre étoit dans le Royaume d'Arima, dans la Principauté d'Omura, & surtout à Nangazaqui. Dans les autres endroits, où les Jésuites n'avoient point d'Etablissemens fixes, ils y suppléoient par de fréquentes courses, qu'ils faisoient secretement, & pour l'ordinaire déguisez, & ils avoient partout des Catéchistes habiles & zélez, qui entretenoient une grande ferveur parmi les Chrétiens, & faisoient tous les jours de nouvelles Conquêtes.

D'autre part l'Empereur, depuis qu'il se voyoit Maître absolu de tout le Japon, paroissoit changé en un autre Homme: il étoit d'une affabilité, dont ceux, qui connoissoient son humeur atrabilaire, étoient extrêmement surpris, & jamais on ne vit plus de jour au rétablissement des Religieux d'Europe dans ses bonnes graces. On avoit déja remarqué qu'il n'avoit point disposé des Maisons, que ces Peres avoient euës à Ozaca, à Sacai, & à Méaco; & divers traits, qui lui échapperent en différentes occasions, donnoient à penser qu'il reconnoissoit sa précipitation dans tout ce qu'il avoit fait contre la Religion Chrétienne. Un jour, qu'on célébroit à Ozaca une grande Fête en l'honneur d'une Idole, il rencontra dans le Palais une Fille d'honneur de l'Impératrice; il sçavoit que cette Demoiselle étoit Chrétienne,

De J. C. 1590. De Syn Mu. 2250.

il l'appella, & lui dit : » Vous ne » prenez pas grand plaisir à nos » Solemnitez ; car vos Docteurs ne » les approuvent pas. » Il continua quelque tems la conversation sur le Christianisme, dont il parla avec honneur, & sur les Missionnaires, dont il dit beaucoup de bien ; puis venant à leur exil, il lui échappa de dire : *il est vrai que j'ai été un peu trop vîte.* L'Impératrice, qui n'étoit pas loin, s'avança aussitôt, & dit, qu'en effet on n'avoit point approuvé qu'il eût traité si rudement des Etrangers, dont personne ne se plaignoit. Alors ce Prince, qui avoit assez de raison pour se rendre quelquefois justice, mais qui n'avoit pas assez de grandeur d'ame pour souffrir qu'on désaprouvât sa conduite, prit tout à coup un visage sévere, & repartit brusquement : *Après tout, j'ai fait ce que je devois.* L'Impératrice vit bien qu'il ne falloit pas insister, & rompit la conversation.

Quelque tems auparavant l'Empereur conversant avec Riusa Gouverneur de Sacai, lui demanda si tous les Docteurs Etrangers étoient sortis du Japon ? Il sçavoit bien que non, mais il vouloit paroître l'ignorer ; Riusa lui dit qu'il en restoit encore plusieurs, parce qu'ils n'avoient point trouvé assez de Bâtimens pour s'embarquer. » Laurent, » reprit l'Empereur, partira-t-il avec » les autres ? Et le moyen, Seigneur, » repartit Riusa, il est trop vieux, » pour s'exposer à un si grand voya- » ge, & je crois bien que l'inten- » tion de Votre Majesté, à qui tout » le monde sçait qu'il a toujours » été fort agréable, n'est pas d'a- » vancer ses jours. Vous avez rai- » son, repliqua l'Empereur, il ne » convient point qu'à son âge il » quitte son air natal. » Ce Religieux mourut deux ans après : il avoit le premier de sa Nation embrassé l'Etat Religieux, & la Compagnie de Jesus l'a toujours mis au nombre de ses plus dignes Enfans. On peut en effet lui rendre cette justice, qu'aucun Missionnaire n'a travaillé dans sa Patrie avec plus de succès au salut des ames. Sa vertu & son éloquence lui avoient donné un grand accès à la Cour des Empereurs, & il y parut toujours en Religieux, & en Apôtre. Il laissa en mourant un grand vuide dans la Mission, où l'on comptoit beaucoup sur son crédit, & sur les bontez, que l'Empereur lui avoit toujours témoignées.

De J. C. 1590. De Syn Mu. 2250.

Enfin pour achever de donner une idée de l'état, où le Pere Valegnani trouva l'Eglise du Japon à son arrivée dans ces Isles, un de nos plus exacts Historiens assûre, qu'on avoit baptisé l'année précédente onze mille cinq cent Idolâtres dans le seul Royaume d'Arima, & presque autant à proportion dans les autres Provinces du Ximo. Il est vrai, que le Roi d'Arima n'épargnoit ni peine, ni dépense, & ne connoissoit point de danger, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Quelque tems après son retour d'Ozaca, il apprit, que deux Missionnaires travailloient infatigablement dans une petite Ville de son Royaume appellée MIGRA, & ne retiroient presque aucun fruit de leurs sueurs, parce que les Bonzes, qui y étoient fort puissans, s'opposoient au progrès de l'Evangile. Comme il avoit fait de très-expresses défenses de troubler les Prédicateurs

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

dans l'exercice de leur Ministere, il fut choqué de cette désobéïssance; il fit appeller le Supérieur des Bonzes de Migra, & le regardant d'un œil courroucé: » Sçavez-vous bien, » lui dit-il, que je suis Chrétien? » & si vous ne l'ignorez pas, qui » vous a rendu si hardi, que de tra» verser le progrès d'une Religion, » que votre Roi professe? « Il lui déclara ensuite, que tous leurs biens étoient confisquez, & qu'il alloit aviser avec son Conseil de quel supplice il puniroit leur résistance à ses ordres. On commença en effet à procéder contre eux, mais les Missionnaires demanderent & obtinrent leur grace. Une générosité si peu attenduë les charma, ils se convertirent tous, & attirerent au Christianisme plus de deux mille personnes.

Une révolte du Prince Jean d'Amacusa contre l'Empereur, qui l'avoit mandé à sa Cour, & où la crainte d'y être arrêté, l'avoit empêché de se rendre, faillit alors à ruiner une des plus belles Chrétientez, qui fût au Japon. Par bonheur Cambacundono envoya pour le réduire, le Grand Amiral, qui auroit fini cette guerre sans effusion de sang, s'il n'avoit pas eu un Collegue Idolâtre, nommé TORONOSUQUE, Parent de l'Empereur, & dont nous aurons plus d'une fois occasion de parler dans la suite: mais les Soldats de ce Général s'étant apperçus d'abord, que le Grand Amiral épargnoit les Chrétiens, & en ayant murmuré, Tsucamidono fut obligé de ne plus rien ménager. Il assiégeoit la forte Place de FIONDO, il y donna un assaut, qui fut soutenu avec une extrême vigueur, & coûta bien du monde aux Assaillans; trois cent Femmes s'y firent surtout admirer, & rendirent longtems la victoire douteuse; enfin elles furent toutes tuées à l'exception de deux, qui furent dangereusement blessées: la Place fut forcée, le Commandant, qui étoit Oncle du Prince, y fut tué; mais Torosonuque, qui avoit perdu ses meilleurs Soldats à cette attaque, ayant été obligé de se retirer, le Grand Amiral resta seul chargé de cette Guerre, & le Prince d'Amacusa se rendit à lui. Il n'eut pas lieu de s'en repentir; Tsucamidono lui promit de faire sa paix avec l'Empereur, & il y a bien de l'apparence qu'il lui tint parole. Ce qui est certain, c'est que cet orage passé, l'Isle d'Amacusa fut, par un effet des bons soins du Grand Amiral, une des parties du Ximo, où la Religion fut longtems plus florissante.

Elle l'étoit toujours infiniment dans le Firando, où elle n'avoit jamais cessé d'être persécutée. Le Roi, fort porté de lui-même à maltraiter les Fidéles, & persuadé plus que jamais qu'il feroit sa Cour à l'Empereur en les maltraitant, n'auroit pas manqué de les pousser à toute outrance, s'il n'eût appréhendé qu'en obligeant les Missionnaires de quitter les Etats, il n'en éloignât les Marchands Portugais, qui depuis les derniers Edits contre la Religion, se conduisoient avec plus de circonspection, qu'ils n'avoient fait les années précédentes. D'ailleurs le Prince Jérôme, dans les Terres duquel ces Religieux demeuroient ordinairement, n'auroit pas souffert qu'on usât de violence contre eux, & il étoit en état de l'empêcher.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

§. VI.

L'Empereur projette de conquerir la Chine. Sa Politique. Injustice des Historiens du Japon à l'égard de ce Prince. Par quelle voye il cherche à ruiner le Christianisme au Japon. L'Ambassade du Pere Valegnani lui paroît suspecte. Il consent à lui donner Audience. Ce Pere est obligé de s'arrêter à Muro, où il se fait un concours prodigieux des Chrétiens, & des Grands de l'Empire.

De J.C. 1590. De Syn Mu. 2250.

CEpendant la maladie survenuë au Pere Valegnani dans le tems que les Amis, qu'il avoit à la Cour Impériale, lui avoient mandé de s'y rendre incessamment, l'ayant obligé de différer son voyage, il s'en fallut peu que ce retardement ne fît échoüer son Ambassade. Cambacundono, qui voyoit toute l'étenduë de l'Empire Japonnois soumise à ses Loix, ce qui étoit sans exemple dans ces Isles, depuis que les Cubo-Samas avoient usurpé l'autorité souveraine sur les Dayris, forma d'abord, ainsi que je l'ai déja remarqué, le dessein de porter la Guerre dans les Pays étrangers; bien plus à la vérité pour éterniser son nom par une Entreprise, qu'aucun des plus puissans Souverains du Japon n'avoit encore tentée, que dans l'espérance de conquerir de nouveaux Royaumes. L'Histoire ne dit point pour quelle raison, ni sous quel prétexte ce Prince déclara la guerre aux Chinois: ce qui est certain, c'est qu'il écrivit à l'Empereur de la Chine une Lettre, dans laquelle il le sommoit de le reconnoître pour son Souverain, & que ce Prince lui ayant envoyé un Ambassadeur, qui ne lui fit pas une réponse conforme à ses prétentions, il fit construire une Flotte prodigieuse, s'assûra du Port de NANGOYA, qui n'est pas loin de Nangazaqui, le fortifia, en fit sa Place d'Armes, & que toute cette Côte parut en peu de tems couverte de ses Vaisseaux. Dans le fond le dessein de l'Empereur en faisant cette Expédition, n'étoit pas aussi insensé, qu'il le pouvoit paroître, & Cambacundono alloit à ses fins par les détours d'une politique assez bien concertée. Rien n'étoit mieux réglé, que le Japon, & il paroissoit bien alors que les Japonnois, non plus que la plûpart des autres Nations, n'ont besoin, pour être soumis & pacifiques, que d'être sous la domination d'un Prince, qui sçache régner. Le crime étoit puni, la vertu récompensée, le mérite placé, les Esprits remuans occupez, ou mis hors d'état de broüiller, & à la réserve de la persécution, qu'on faisoit aux Chrétiens, & dans laquelle l'Empereur fit toujours paroître une modération, qu'on n'avoit pas dû attendre de son caractere, personne n'avoit aucun lieu de se plaindre du Gouvernement. A la vérité ce Monarque n'étoit pas aimé, mais on le craignoit, & on l'estimoit, & cela suffisoit pour retenir tout le monde dans le devoir. Une seule chose l'inquiétoit, plus à la vérité pour l'avenir, que pour le présent, mais assez pour troubler son repos, & pour l'empêcher de goûter la douceur d'une si grande prospérité. Sa passion dominante,

De J.C. 1590. De Syn Mu. 2250.

De J. C. 1590. De Syn Mu. 2250.

minante, ainsi que je l'ai déja remarqué, étoit une vanité, qui ne connoissoit point de bornes, & il vouloit s'assûrer une place parmi les Dieux après sa mort. Or il comprenoit bien que, si le Christianisme prenoit le dessus, il seroit privé des honneurs Divins, & il avoit tout lieu de croire que, pour peu qu'il cessât de s'opposer à ses progrès, il n'y auroit plus bientôt d'autre Religion dans tout l'Empire. Son dessein n'étoit pourtant pas d'employer la violence pour le ruiner, & j'avouë que je trouve la plûpart de nos Historiens fort injustes à l'égard de ce Prince. Il est vrai, qu'il a commencé cette terrible persécution, qui fait encore aujourd'hui frémir d'horreur le Monde Chrétien; mais de plus de deux cent Missionnaires, & de dix-huit cent mille Fidéles, que l'on a vûs au Japon pendant son Regne, il n'en a fait mourir que vingt-six ou vingt-sept, & il n'a exercé sur eux aucune de ces cruautez extraordinaires, qui ont été inventées par ses Successeurs. Si l'on veut même examiner avec soin les motifs, qui l'engagerent à les condamner au supplice, on ne le taxera point d'avoir été sanguinaire. Je ne vois donc pas sur quoi fondé, on nous le représente comme un de ces Tyrans cruels, qui se plaisent à répandre le sang, & comme une bête féroce & intraitable. On pardonneroit peut-être ces expressions dans une Lettre écrite par quelques zélez Missionnaires dans le moment, qu'ils croyoient voir avec une véritable amertume de leur cœur, les espérances, qu'ils avoient conçuës d'établir le Royaume de Dieu sur les ruines de l'Idolâtrie, s'évanoüir pour toujours; mais un Historien qui est comptable au Public de la plus exacte vérité, doit mettre bas toute passion, aussi-bien que tout préjugé. Il est certain, que si Cambacundono eût mérité les noms odieux, dont je parle, absolu comme il étoit, il ne lui eût pas fallu dix ans, pour réduire le Christianisme au Japon dans l'état, où nous l'y voyons aujourd'hui.

Ce n'étoit pas même tout-à-fait son dessein: il paroissoit voir d'un air assez indifférent, que le peuple embrassât cette Religion étrangere, qui le rendoit plus soumis, & plus réglé, mais il ne pensoit pas de même, pour les Grands. La profession ouverte, que plusieurs faisoient de cette Religion l'autorisoit trop; le nombre de ces illustres Chrétiens augmentoit tous les jours, & il n'étoit, ni dans son caractere, ni même de son intérêt d'user de violence, pour les obliger à changer de sentimens, ou pour s'en défaire. Il prit donc le parti de les éloigner sous un prétexte spécieux, & il ne trouva point d'expédient plus sûr pour cela, que de les employer au dehors. Ce fut au moins en partie ce qui lui fit naître la pensée d'attaquer la Chine, & il dressa son Plan sur ce Projet. Il résolut de donner aux Princes Chrétiens la principale part dans cette Expédition, & voici quel étoit sur cela son raisonnement. Il comprenoit, qu'il arriveroit de deux choses l'une, ou que son Entreprise seroit malheureuse, & qu'en ce cas tous ceux, qui lui faisoient ombrage, y périroient; ou que ces Princes feroient des Conquêtes, & qu'alors il pourroit leur abandonner le fruit de leurs Victoires, en échange des

De J. C. 1590. De Syn Mu. 2250.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

Provinces du Japon, dont ils étoient Seigneurs, & dont il gratifieroit ses Créatures : en effet, on s'apperçut plus d'une fois dans la suite, qu'il n'avoit pas fort à cœur le succès de cette Guerre.

Il avoit un peu plus compté sur l'hommage du Gouverneur des Philippines, dont on l'avoit amusé, & dont nous remettons à parler, lorsque nous raconterons les suites fâcheuses, qu'eut cette mauvaise affaire. Il est encore vrai que ce Prince, qui occupoit volontiers de grands projets son imagination portée au vaste & à l'extraordinaire, & qui dans de certains momens croyoit déja voir une bonne partie de l'Orient à ses pieds, devint si rempli de lui-même, & si fastueux, que l'Ambassade du Vice-Roi des Indes, qui d'abord l'avoit assez flatté, commença de lui paroître peu digne de lui, ou du moins peu utile à sa gloire. Il ne fut pas difficile aux Ennemis des Chrétiens, quand ils le virent dans cette disposition, de la lui rendre suspecte. On s'apperçut en effet, qu'il s'étoit laissé persuader, que le Vice-Roi n'avoit aucune part au voyage du Pere Valegnani, & que ce Religieux ne se portoit pour l'Envoyé de ce Seigneur vers lui, que pour l'obliger à rendre ses bonnes graces aux Missionnaires, & cela en vertu d'une coutume, qui a passé au Japon en Loi irrévocable, & suivant laquelle tout homme condamné à la mort, ou à l'exil, s'il a le bonheur de paroître devant l'Empereur, est dès-lors absous de toute Sentence.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

Ce qui fit d'abord soupçonner, qu'il y avoit par rapport à cela quelque changement dans l'esprit de ce Prince, qui étoit allé dans le Quanto, pour achever de réünir ce grand Pays à son Empire; c'est qu'ayant commandé à Asonadario de faire venir l'Ambassadeur à Méaco, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage, & celui-ci ayant envoyé un Courier au Pere Valegnani, pour l'avertir qu'un Navire le viendroit prendre, pour le conduire à cette Capitale, où il l'attendroit, le Navire ne parut point. On apprit ensuite, qu'Asonadario avoit eu ordre de rester dans le Quanto, que l'Empereur étoit à Méaco, & qu'il parloit fort mal de l'Ambassade Portugaise. C'étoit le Grand Amiral & le Roi de Buygen, qui mandoient ces nouvelles, mais ils ajoûtoient, qu'ils avoient pourtant engagé deux Seigneurs Payens à obtenir de l'Empereur, qu'il donnât audience à l'Ambassadeur : qu'ils étoient donc d'avis, que ce Pere vînt incessamment, mais qu'il amenât avec lui le moins qu'il pourroit de Religieux & le plus qu'il seroit possible d'autres Portugais, qui fussent en état de représenter; d'autant plus qu'il s'agissoit d'effacer une Ambassade du Roi de Corée, qui avoit paru depuis peu avec une suite de trois cens hommes. *(a)*

Le Pere Valegnani ayant reçu ces Lettres, les communiqua au Roi d'Arima & aux autres Princes Chrétiens du Ximo, qui lui répondirent, qu'il n'y avoit point à balancer, & qu'il devoit partir incessamment. Il

(a) Je n'ai pû rien trouver, qui pût m'instruire du sujet de cette Ambassade, ni du succès, qu'elle eut. Il y a pourtant bien de l'apparence, que l'Empereur du Japon ayant fait demander passage au Roi de Corée, pour aller conquerir la Chine, ainsi que nous le dirons bientôt, ce Prince cherchoit à détourner ce coup, sans attirer la guerre dans son Pays.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

ne restoit plus qu'à engager les Commerçans Portugais, qui se rencontroient à Nangazaqui & dans les Ports voisins, à faire un effort, pour rendre l'Ambassade plus solemnelle, & ils n'eurent aucune peine à s'y déterminer, persuadez qu'il y alloit, non seulement de l'avantage de la Religion, & de la gloire de leur Nation, mais même de leur intérêt particulier, d'étaler leur magnificence aux yeux des Japonnois : de sorte qu'ils quitterent tout, & n'épargnerent rien pour se mettre en Equipage. Les préparatifs se firent avec une très-grande diligence, & l'Ambassadeur partit sur la fin de Novembre, accompagné des Peres Gnecchi & de Mesquita, de deux autres Prêtres, qui ne sont point nommez, & de quelques jeunes Jésuites Japonnois ; les quatre Ambassadeurs revenus de Rome eurent aussi une suite convenable, & il y avoit outre cela vingt-six ou vingt-sept Portugais, qu'on auroit pris pour des Seigneurs.

Il auroit été trop incommode de traverser le Ximo avec tout ce Cortége, ainsi on le partagea en deux bandes, les Ambassadeurs prirent la route de terre, les Portugais s'embarquerent; le rendez-vous fut donné au Port de Ximonoseki, & de là tout le monde gagna par terre le Port de Muro, où il fallut demeurer deux mois entiers : mais ce séjour, & le voyage depuis Nangazaqui furent véritablement le triomphe de la Religion. Il y avoit longtems, qu'on n'avoit fait tant, & de si illustres conversions, qu'en fit le Pere Valegnani à l'ombre de ce même Caractere, dont certaines gens lui firent dans la suite un crime de s'être revêtu. Les ordres avoient été donnez de lui faire partout de magnifiques réceptions, ils furent exécutez avec toute l'affection possible, même par les Gouverneurs & les Seigneurs idolâtres, & il parut véritablement alors, que la Religion Chrétienne, & ceux qui la prêchoient, étoient fort au goût de tout le monde: mais personne ne rendit plus d'honneur au Pere Valegnani, & ne montra plus de zele pour la Religion, que Tagirandono oncle du Roi de Naugato, & qui avoit épousé la Princesse Maxence de Bungo, par les bons soins de laquelle il avoit depuis peu reçu le Baptême.

Le Port de Muro est dans la Province de Farima, à trente & une lieuës de Sacay & à quarante-six de Méaco. Nous avons dit, qu'il avoit appartenu à Tsucamidono ; il paroît, qu'alors l'Empereur s'en étoit saisi, mais Riusa Pere de Tsucamidono en étoit Gouverneur: & comme il l'étoit en même tems de Sacay, où il faisoit sa résidence ordinaire, il avoit à Muro un Lieutenant, auquel il ordonna de recevoir les Ambassadeurs, & de les défrayer pendant tout le tems, qu'ils resteroient dans ce Port. La cause de ce long séjour fut, qu'Asonadario, ni aucun de ceux des Grands, sur le crédit desquels le Pere Valegnani pouvoit le plus compter, n'étoient à la Cour, & qu'en peu de jours l'Empereur avoit perdu son Fils unique & un de ses Freres, ce qui l'avoit mis de si mauvaise humeur, que personne n'osoit se présenter devant lui. Le Pere jugea néanmoins à propos d'envoyer secretement le Pere Gnecchi à Méaco, où étoit la Cour, pour avoir quelqu'un de confiance dans cette

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

Capitale, qui l'informât sûrement de tout ce qui s'y passeroit.

C'étoit vers la fin de Janvier, c'est-à-dire, dans le tems, que les Rois, & les grands Seigneurs ont accoutumé de se rendre auprès de l'Empereur. La plûpart apprenant que les Ambassadeurs revenus de Rome étoient à Muro avec celui du Vice-Roi des Indes, eurent la curiosité de les voir, & prirent leur route de ce côté-là; plusieurs même, que des raisons particulieres empêchoient d'aller à Méaco, firent exprès le voyage de Muro. On ne se lassoit point d'entendre les jeunes Ambassadeurs parler des avantures de leur voyage, & de tout ce qu'ils avoient vû en Europe; & comme ils avoient grand soin d'appuyer sur la Majesté du Souverain Pontife des Chrétiens, sur la puissance des Souverains de l'Europe, sur la maniere auguste, dont le Service Divin se faisoit à Rome & dans toutes les grandes Eglises, ils en prenoient toujours occasion de dire quelque chose de nos sacrez Mysteres, ce qu'ils faisoient avec tant de grace & de force, qu'on sortoit rarement d'avec eux, sans en être touché.

Ils avoient parfaitement appris la Musique, & chantoient fort bien: ils avoient aussi apporté d'Europe de très-belles Cartes Géographiques, des Spheres, des Montres, des Pendules, & ils s'exprimoient sur tout cela d'une maniere, qui charmoit. Le vieux Morindono Roi de Naugato ne pouvoit les quitter, mais celui, qui leur marqua un attachement plus sincere, fut Damien CAYNOCAMI Fils de Simon Condera, à qui le Roi son Pere avoit déja remis le Royaume de Buygen. C'étoit un Prince, qui à l'âge d'environ vingt ans, alloit de pair avec les plus grands Capitaines du Japon; il avoit été baptisé pendant la Guerre du Ximo, & comme dès sa plus tendre enfance il n'avoit presque point quitté les Armées, il n'avoit pû être instruit de bien des choses, qui concernoient la Religion, & fut bien aisé de profiter de cette occasion, pour acquérir sur cela les connoissances, qui lui manquoient.

§. VII.

Le Roi de Bungo est réconcilié à l'Eglise. L'Empereur s'indispose de nouveau contre l'Ambassade. Les Ambassadeurs vont à Ozaca, où Ucondono leur rend visite. Ferveur de ce Seigneur. Leur marche jusqu'à Méaco. De quelle maniere ils sont reçus dans cette Capitale. Leur Entrée, leur Audience publique. Lettre du Vice-Roi des Indes à l'Empereur.

ENfin le Roi de Bungo se rendit aussi à Méaco, mais il y parut plus pénitent, que Roi, & dans un état d'humiliation, qui convainquit tout le monde de la sincérité de son retour. Toutefois, comme depuis les premieres marques de son repentir, qu'il avoit données par lettres au Pere Valegnani, il n'avoit fait aucune démarche en faveur de la Religion, il n'osa d'abord s'adresser directement à ce Pere, & il interposa auprès de lui le crédit du Prince de Fiunga son Cousin, le premier

De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

des Ambassadeurs venus de Rome. Celui-ci fit quelque difficulté de se mêler de cette affaire, il se rendit néanmoins, aprés avoir tiré parole du Roi, qu'il répareroit tout le mal, qu'il avoit fait. Ce Prince accompagna ses promesses de tant de larmes, & d'instances si vives, que cela joint à ce que l'on devoit à la mémoire du saint Roi Civan, dont on ne pouvoit gueres douter que le crédit auprès de Dieu n'eût obtenu à son Fils la grace de sa conversion, déterminerent le Pere Valegnani à réconcilier ce Prince à l'Eglise, & la cérémonie s'en fit d'une maniere, qui donna aux Infidéles une grande idée de la Religion Chrétienne.

Parmi tant de sujets de consolation les Ambassadeurs n'étoient pas sans inquiétude, & eurent enfin de Méaco des avis, qui firent voir, qu'elle étoit fondée. On leur manda que l'Empereur s'étoit de nouveau expliqué d'une maniere peu avantageuse au sujet de l'Ambassade du Vice-Roi des Indes, & que l'ancien Roi de Buygen lui en ayant voulu parler un jour, il en avoit reçu cette réponse : » Vous êtes » bien hardi de prendre en ma » présence le parti de ces Prêtres » étrangers. Souvenez-vous que je » ne vous ai pas fait tout le bien, » que j'avois dessein de vous faire, » & cela uniquement, parce que » vous êtes Chrétien : « En effet, lorsque ce Prince envoya Condera avec une Armée contre le Roi de Saxuma, il lui promit deux Royaumes, & il ne lui avoit pas même donné celui de Buygen tout entier. La maniere dure, dont l'Empereur venoit de lui parler, ne le rebuta pourtant point; il gagna un des principaux Favoris de ce Prince nommé MAXITA YEMONDONO, lequel prit encore sur lui de servir l'Ambassadeur. Il le fit, mais il fut d'abord très-mal reçu; toutefois, comme il connoissoit son Maître, il lui laissa jetter tout son feu, & ayant rechargé à propos, il en tira enfin cette parole : » si le Pere » Valegnani ne veut que me faire » la révérence, je le recevrai ; mais » s'il vient comme Ambassadeur me » prier de la part du Vice-Roi des » Indes de révoquer l'Edit de bannissement, que j'ai porté contre » ses Confreres, je ne veux ni le » voir, ni lui parler : surtout qu'il » ne s'avise point de me rien dire » en faveur de sa diabolique Religion.

De J. C. 1591.
De Syn Mu. 2251.

On crut avoir beaucoup fait, que d'en être venu là, & le Pere Gnecchi manda au Pere Valegnani, que le sentiment de tous leurs amis étoit, qu'il partît incessamment de Muro, ce qu'il fit. Il se rendit à Ozaca, dont le Gouverneur, à la priere de Condera & de Maxita Yemondono, lui fit une fort belle réception, & lui fournit avec profusion tous les rafraîchissemens, dont il pouvoit avoir besoin. Comme le Pere fut encore obligé de rester quelques jours dans cette grande Ville, il y fut visité de plusieurs personnes de considération, qui n'avoient pû l'aller trouver à Muro. Quantité de Payens l'ayant entretenu, conçurent une grande estime du Christianisme, dont il parloit avec discrétion, mais avec force & dignité, quelques-uns même l'embrasserent dans la suite, & y persévérerent; de sorte qu'il sembloit que tous ces retardemens fussent ménagez par la Providence, pour le salut d'un très-grand nom-

De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

bre de personnes, qui sçurent en profiter.

Les Ambassadeurs étant encore à Ozaca, ils furent agréablement surpris d'y voir arriver Ucondono, & encore plus de voir reluire sur son visage un air de contentement, que n'avoient point ceux, à qui la Fortune prodiguoit ses plus grandes faveurs. Ce Grand Homme leur protesta même qu'il regardoit comme le jour le plus heureux de sa vie, celui auquel il avoit tout perdu pour Jesus-Christ. Il proposa au Pere Valegnani le dessein, où il étoit de quitter tout-à-fait le monde, & de se consacrer tout entier au service de Dieu; mais outre qu'il avoit encore sa Femme & une Famille nombreuse, qui seroit demeurée sans ressource par sa retraite, le Pere fit réflexion, qu'il étoit beaucoup plus jeune, que l'Empereur, & que s'il étoit jamais rétabli dans ses Charges & dans ses biens, il pourroit rendre à Dieu & à l'Eglise des services bien plus essentiels, en restant dans le monde, qu'en le quittant; ainsi il ne fut point d'avis qu'il changeât l'état de vie, où la Providence l'avoit placé.

D'Ozaca les Ambassadeurs allerent par mer, jusqu'au Port de Toba, qui n'est qu'à une lieuë de Méaco, & ils firent ce voyage dans des Bâtimens, que leur avoit envoyez un des Freres de l'Empereur. Ils trouverent en cet endroit de magnifiques Norimons pour eux, & des chevaux pour toute leur suite, avec toutes les commoditez imaginables, par les soins de Condera & de Maxita Yemondono, que l'Empereur avoit chargez de tout ce qui les regardoit; ainsi rien ne les arrêtant à Toba, ils en partirent le lendemain en très-bel ordre. Les présens étoient portez à découvert; la marche étoit disposée avec tant de goût; le Cortege étoit si leste, & tous ceux, qui le composoient, avoient un air si noble, que le bruit s'en étant répandu de toutes parts, le chemin & les campagnes voisines se trouverent remplis d'une multitude incroyable de toutes sortes de personnes. Les Ennemis des Chrétiens avoient d'abord persuadé aux Habitans de la Capitale que cette Ambassade n'étoit rien au prix de celle du Roi de Corée, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtems, mais ils furent bientôt détrompez. Cambacundono lui-même avoit affecté de parler avec mépris des Portugais, & il lui étoit échappé plus d'une fois de dire, que ces Etrangers venoient chercher du pain au Japon, parce qu'ils n'en avoient point chez eux; il changea de ton, sur ce qu'on lui rapporta du Cortege de l'Ambassadeur, & il résolut de le recevoir avec toute la distinction possible. Il commanda que les chemins fussent nettoyez & sablez, & que quand l'Ambassadeur seroit arrivé à Méaco, le Gouverneur & un autre grand Seigneur, qu'il nomma, lui rendissent visite, & le complimentassent en son nom, & qu'il y eût des Sentinelles posées à toutes les avenuës du Quartier, où il seroit logé.

Tout cela fut exécuté avec une cordialité & une affection, qui fit encore plus de plaisir au Pere Valegnani, que les honneurs, qu'on lui rendoit. L'Empereur lui-même ne seroit pas entré dans Méaco avec plus d'applaudissemens. Toutes les



De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

ruës, par où il passa, étoient d'une propreté charmante, & on avoit meublé pour lui & pour les Religieux, qui l'accompagnoient, un des Palais de l'Empereur même: le Pere de Mesquita, qui devoit lui servir d'Interpréte, & les quatre Ambassadeurs revenus de Rome furent logez dans celui du Grand Amiral Roi de Fingo, qui étoit vis-à-vis, & les Portugais de la suite furent distribuez dans les plus belles & les plus commodes Maisons du même quartier. L'Empereur, pour paroître le jour de l'Audience avec cette majesté fastueuse, qu'il affectoit dans toutes les occasions d'éclat, avoit mandé tous les Grands, que le devoir de leurs Charges ne retenoit point nécessairement ailleurs, & leur avoit fait préparer un repas somptueux; ils s'y trouverent en très-grand nombre, & la Cour Impériale n'avoit peut-être jamais été si brillante, qu'elle le fut en cette rencontre. C'est ainsi que ce Prince changeoit d'un moment à l'autre, comme on voit le Ciel serein s'obscurcir tout à coup, & reprendre aussitôt sa premiere sérénité. Il ne falloit pas trop compter sur les bons momens de l'Empereur, mais on ne devoit pas non plus s'effrayer beaucoup de ses mauvaises humeurs, qui se dissipoient d'elles-mêmes.

Le jour de l'Audience avoit été fixé au premier Dimanche de Carême, qui tomboit cette année-là au troisiéme de Mars, & l'Empereur, qui étoit allé depuis peu au Royaume de Voary, s'y rendit dès la veille. Tous ceux, qui devoient composer le Cortége, se trouverent de grand matin au Palais de l'Ambassadeur, d'où la marche commença en cet ordre. On voyoit d'abord un beau Genet Arabe, couvert d'une Housse de Velours incarnat, le Harnois garni d'argent, & les Etriers dorez. Deux jeunes Palfreniers revêtus de longues Robes de Soye, & le Turban en tête, tenoient ce superbe Animal des deux côtez par le mors, & le conduisoient entre deux Portugais montez à l'avantage, & très-bien mis. Le Vice-Roi des Indes avoit envoyé deux Chevaux Arabes, mais il en étoit mort un sur mer. Les Pages, au nombre de sept, venoient ensuite, si richement vêtus, & avec un air si noble, qu'on les eût pris pour des Princes; ils précédoient immédiatement les quatre Ambassadeurs Japonnois, qui étoient habillez à l'Italienne, de ces beaux habits de velours noir, avec de larges passemens d'or, que le Pape Grégoire XIII. leur avoit fait faire, pour paroître à Rome dans les plus grandes Cérémonies. L'Ambassadeur du Vice-Roi suivoit seul dans un Norimon le plus beau, qu'on eût vû de longtems en pareille occasion. Le Pere Jacques de Mesquita, & le Pere Antoine Lopez ses Interprétes, venoient après, chacun dans une Litiere. Les Portugais à Cheval, tout couverts d'or & de Pierreries, fermoient la Marche.

De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

On alla ainsi lentement jusqu'à la porte du Palais Impérial, où DAINANGANDONO, Neveu de l'Empereur, & son Héritier présomptif, reçut l'Ambassadeur à la tête d'un grand nombre de Seigneurs, & le conduisit jusqu'à la Salle d'Audience. Cette Salle étoit fort grande, & divisée en cinq compartimens, qui faisoient comme autant de Parquets. Le premier & le plus élevé de tous

étoit celui de l'Empereur ; il y étoit seul, assis à l'Asiatique, & l'on y montoit tout autour par dégrez ; les quatre autres alloient toujours en baissant ; dans le second il n'y avoit que trois Seigneurs, à sçavoir un Bonze nommé MEUXIQUI, lequel avoit la premiere Dignité de la Maison du Dayri, le Chef du Conseil du même Empereur, & Dainangandono, qui alla y prendre sa place, quand il eut conduit les Ambassadeurs ; dans le troisiéme & le quatriéme étoient les Seigneurs de la Cour & les grands Officiers de la Couronne, chacun suivant son rang & sa qualité ; & dans le cinquiéme, les Gentilhommes, qui devoient faire leur service pendant l'Audience & le Repas. Le tout étoit d'une propreté & d'un arrangement, qui charmoit l'œil. Le pavé étoit couvert de ces belles Stores épaisses de trois doigts, que les Japonnois travaillent avec une délicatesse infinie, & dont on se sert dans les Palais des Grands au lieu de Nattes (a) ; les Murailles & le Plat-Fond étoient revêtus d'émail, d'or, & de Peintures en Paysages, d'un goût exquis, & d'une admirable variété ; dans le fonds de la Salle il y avoit un magnifique Balcon, qui donnoit sur une espece de Parterre d'une grande beauté.

Le Pere Valegnani entra précédé d'un Gentilhomme Portugais, qui portoit la Lettre du Vice-Roi des Indes, écrite sur un beau velin enrichi d'or, scellée d'un cachet d'or, & enfermée dans un petit Coffre fort précieux, & très-bien travaillé. Après tout le cérémonial des prosternemens & des autres façons de cette Cour, dont nous aurons ailleurs occasion de parler, l'Empereur commanda à un Prince de lire tout haut la Lettre du Vice-Roi, dont voici la teneur.

SERENISSIME EMPEREUR,

» Encore que la vaste étenduë des » Pays, qui nous séparent, ne nous » ait pas permis jusqu'à présent d'avoir beaucoup de communication » avec VOTRE MAJESTE', toutefois la renommée m'ayant appris, & les Religieux, qui travaillent dans votre Empire à faire » connoître la Loi du vrai Dieu à » vos Sujets, m'ayant confirmé les » grandes choses, que vous avez faites, & les Victoires, que vous avez » remportées, & qui vous ont enfin rendu le plus puissant Monarque, qui ait régné au Japon depuis un très-grand nombre de siécles ; j'ai cru devoir marquer à » VOTRE MAJESTE' la joye que j'ai » ressentie de tant d'heureux succès, dont le Dieu du Ciel l'a favorisée. Les mêmes Religieux, qui » sont pour la plûpart Sujets naturels du grand Prince, auquel les » Indes obéïssent, & qui avec un » courage vraiment héroïque vont » par toute la Terre, pour apprendre aux hommes à connoître & à » adorer l'Auteur de la nature, m'ont » aussi fait part des insignes faveurs, » dont VOTRE MAJESTE' ne cesse » point de les honorer, & m'ont conjuré de vous en marquer leur reconnoissance, que je partage volontiers avec eux. C'est particulierement le but de cette Ambassade, » dont j'ai chargé le Pere Alexandre Valegnani, qui a l'honneur

(a) Nos Relations les nomment TATAMES.

d'être

De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

» d'être déja connu de vous. Après » qu'il vous aura rendu ses très-humbles actions de graces pour vos » anciennes bontez, il doit vous supplier en mon nom de vouloir bien » les continuer, & j'ose assûrer VOTRE MAJESTE' qu'elle ne sçauroit » répandre ses faveurs sur des Sujets, » qui les ayent mieux méritées. J'y » prendrai en mon particulier toute la part, que je dois, & je chercherai toutes les occasions de les » reconnoître, autant qu'il me sera » possible. J'ai chargé mon Ambassadeur de vous présenter deux » Genets d'Arabie avec leurs Housses & leurs Harnois, deux Epées, » & deux Arquebuzes d'une façon » nouvelle, deux tentures de Tapisserie brochées d'or, deux Armures complettes travaillées en acier, » un Poignard, qui sert aussi de » Pistolet, & un Pavillon pour la » Campagne. A Goa, cette année » 1587 de la Rédemption des hommes (a). Dom EDOUARD DE MENESEZ.

A mesure, qu'on nommoit les Présens, on les plaçoit dans un lieu marqué pour cela : ils furent agréablement reçus, & l'Empereur s'arrêta assez longtems à les considérer : il fit ensuite signe à l'Ambassadeur de s'approcher. Le Maître des Cérémonies l'alla prendre, lui fit monter les dégrez du Trône (b), & le Pere, qui étoit vêtu de l'Habit ordinaire de sa Compagnie, étant aux pieds de l'Empereur, plia le genou, & salua ce Prince à l'Européenne, après quoi Sa Majesté le fit asseoir vis-à-vis d'Elle au milieu des Princes, qui étoient dans le troisiéme Parquet. Les quatre Ambassadeurs Japonnois baiserent ensuite la main à l'Empereur, puis les deux Interprétes, & les autres Religieux de la suite du P. Valegnani, & enfin tous les autres Gentilhommes Portugais, qui furent aussi placez, chacun selon son rang.

(a) Le jour n'est point marqué dans la datte de cette Lettre, que je n'ai trouvée, que dans l'Ouvrage du Pere Louis de Gusman.

(b) C'est-à-dire, du Parquet, où l'Empereur étoit assis, sur une espece d'Estrade.

§. VIII.

Les Ambassadeurs sont régalez. L'Empereur s'entretient familierement avec eux. Il déclare le Pere Rodriguez son Interprete. Sage conduite du Pere Valegnani. Il visite la Princesse de Firando. Ferveur de cette Princesse. Les Rois de Bungo & d'Arima, & le Prince d'Omura reçoivent les Présens du Pape. Les Ambassadeurs, qui les avoient apportez, entrent dans la Compagnie de JESUS.

CEla fait, l'Empereur fit répondre au Compliment de l'Ambassadeur par le même Prince, qui avoit lû la Lettre ; faveur, qui ne se fait point à tous les Ministres Etrangers. Enfin on apporta le Thé dans une Coupe de vermeil doré, Cambacundono en but un peu, puis envoya la Coupe à l'Ambassadeur, à qui il fit donner en même tems cent plaques d'argent & quatre habits de Soye ; les Ambassadeurs Japonnois, les Jésuites, les Portugais eurent aussi leurs Présens, qui furent distribuez avec beaucoup d'ordre & un grand silence ; après quoi

De J. C. 1591.
De Syn Mu. 2251.

l'Empereur se leva, & en se retirant il ordonna à son Neveu de faire dîner les Ambassadeurs, & tous ceux, qui les accompagnoient, & de leur tenir compagnie. Ce Repas, qui étoit encore une distinction extrémement rare, se passa plus en cérémonies, qu'à faire bonne chere, & l'on y garda un profond silence. Il n'y eut à table avec les Ambassadeurs, que trois Princes de la Maison Impériale, & huit Seigneurs, qui portoient presque tous la qualité de Rois; plusieurs Personnes de grande considération étoient debout autour des Tables, & les Portugais mangerent dans une autre Salle.

Sur la fin du dîner, l'Empereur vint en deshabillé dans celle, où les Ambassadeurs mangeoient, & s'assit à côté du Pere Valegnani, avec lequel il s'entretint quelque tems. Il prit aussi beaucoup de plaisir à faire parler les quatre Seigneurs Japonnois sur le grand Voyage, qu'ils avoient fait, & plus encore à les entendre chanter, & joüer de plusieurs Instrumens inconnus au Japon. Il caressa fort le Prince de Fiunga, il lui dit qu'il avoit rétabli son Cousin dans le Royaume de ses Peres, & lui témoigna qu'il seroit bien aise de l'avoir à son service, mais le jeune Seigneur lui déclara nettement, comme il l'écrivit depuis au Pere Aquaviva, qu'il avoit été dès son enfance élevé par les Peres de la Compagnie de Jesus, & qu'il étoit résolu de vivre & de mourir parmi eux. L'Empereur passa ensuite dans la Salle, où l'on avoit servi les Portugais, à qui il fit beaucoup d'amitiez. Ils profiterent de cette occasion, pour lui demander justice contre celui, qui recevoit les Droits de Sa Majesté dans le Port de Nangazaqui, & qui en usoit fort mal à leur égard; il la leur promit de bonne grace, & le Receveur fut cassé.

De J. C. 1591.
De Syn Mu. 2251.

Sur le soir Cambacundono fit appeller Jean Rodriguez Jésuite Portugais, qui n'étoit pas encore Prêtre, & qui servoit quelquefois de Truchement au Pere Valegnani, pour apprendre de lui à monter une Pendule, dont l'Ambassadeur lui avoit fait présent; & comme il goûta fort la conversation de ce jeune Religieux, il s'entretint avec lui bien avant dans la nuit; il lui dit en le congédiant, qu'il partoit le lendemain pour le Voary, & que le Pere Valegnani pouvoit, en attendant qu'il eût répondu au Vice-Roi des Indes, rester à Méaco, à Ozaca, à Sacai, à Nangazaqui, en un mot partout, où il voudroit: » mais, ajoûta-t-il, avertissez-le de » faire en sorte, que les Religieux, » qui l'accompagnent, se compor- » tent avec beaucoup de discrétion, » & ne m'obligent point par un zele » mal entendu de leur Loi, à faire » un coup d'éclat, qui auroit des » suites. » Quelque tems après il fit Rodriguez son Interpréte, ce qui attacha ce Religieux à la Cour, & lui donna lieu de rendre de grands services à la Religion.

Le Pere Valegnani avoit prévenu l'avis, que l'Empereur lui fit donner, mais il n'en travailla que plus efficacement pour la cause de Dieu, & l'on reconnut par une heureuse expérience qu'un Missionnaire Ambassadeur, quand il n'oublie point qu'il est par état le Ministre d'un Dieu crucifié, & qu'il ne sert les Grands de la Terre, que pour se faire tout à tout, peut tirer un grand

De J. C. 1591.
De Syn Mu. 2251.

avantage de ce caractere emprunté, pour accréditer son Ministere. Aussi ce Pere, hors des occasions, où il étoit obligé de représenter, n'étoit que Religieux & Homme Apostolique; & l'on peut dire, qu'en recommandant à ses Inférieurs de ne se ménager en rien, pourvû qu'ils ne donnassent par imprudence aucune prise sur eux; il leur en montra l'exemple par son infatigable application aux devoirs de sa Profession.

Il ne put se dispenser de faire quelque séjour à Méaco, où son Palais ne désemplissoit point du matin au soir. Dainangandono, Neveu, & comme je l'ai dit, déja désigné Successeur de Cambacundono à l'Empire, les Rois de Naugato & d'Ixo, le Prince Héréditaire de Canga, & quantité d'autres de même rang, lui rendirent visite. Le Roi de Zeuxima, Gendre du Grand Amiral, y alla comme les autres, mais ce fut moins par politesse, que pour se faire instruire de nos Mysteres, & le Pere Valegnani le baptisa en secret, parce que ce Prince avoit des mesures à prendre, avant que de se déclarer ouvertement. De Méaco, les Ambassadeurs retournerent à Ozaca, où il n'y eut pas moins de concours chez eux, qu'il n'y en avoit eu dans la Capitale. Au reste la piété avoit la principale part à cette prodigieuse affluence de monde; car comme le Pere Valegnani, & les Jésuites, qui l'accompagnoient, disoient tous les jours publiquement la Messe, & s'acquittoient en toute liberté de leurs autres Fonctions; ce qui ne se faisoit depuis le commencement de la Persécution, qu'en quelques endroits du Ximo; tout ce qu'il y avoit de Chrétiens dans les Provinces, où les Missionnaires ne pouvoient plus pénétrer qu'en cachette, ne faisoient point difficulté d'entreprendre des voyages, les uns de cinquante, les autres de cent lieuës, pour avoir la consolation de participer à nos Divins Mysteres.

Deux Princesses d'une grande vertu engagerent le Pere Valegnani à passer par Firando; l'une étoit la Princesse ISABELLE, Veuve du feu Prince Antoine, & l'autre, la Princesse MANCIE, Epouse du Prince Héréditaire de Firando. La premiere étoit assez tranquille dans les Isles d'Iquizeuqui & de Tacuxima, qui appartenoient à ses Enfans, dont aucun n'avoit dégénéré de la vertu de leur Pere; & les Chrétiens de ces Isles animez par l'exemple de leurs Princes, & à l'abri de la Persécution dans des Lieux, où le Roi n'avoit pas beaucoup d'autorité, augmentoient tous les jours en nombre & en ferveur. Le Pere Valegnani les visita, & ne trouva parmi ces Fidéles, que des vœux à faire pour leur persévérance dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes, dont ils donnoient tous les jours des exemples éclatans.

La Princesse de Firandò étoit Sœur du Prince d'Omura, & son Mariage avoit été le nœud d'une paix nécessaire au repos de sa Famille; mais Sumitanda son Pere, en la donnant au Prince de Firando, avoit tiré parole du Roi, que sa Fille auroit l'exercice libre de sa Religion. On n'avoit pas laissé de l'inquiéter beaucoup sur cet article, mais elle s'étoit toujours soutenuë avec un courage si héroïque au milieu d'une Cour, la plus mal disposée de tout tems à l'égard du Chri-

De J. C. 1591. De Syn Mu. 2251. ſtianiſme, que le Roi ſon Beau-Pere n'avoit pû même obtenir d'elle, que contente de vivre en bonne Chrétienne, elle ne travaillât point à gagner des Ames à Jeſus-Chriſt. Elle le faiſoit avec un ſuccès, qui répondoit à ſon zele, & le Roi avoüoit avec chagrin qu'une Femme pouvoit plus dans ſa Cour, pour étendre ſa Religion, que lui, pour en arrêter le progrès. Le Pere Valegnani ne laiſſa point d'être bien reçu de ce Prince, qui, après lui avoir fait beaucoup de politeſſes, le conduiſit lui-même à l'Appartement de ſa Belle-Fille.

Dès que la Princeſſe apperçut le Miſſionnaire, elle ſe jetta à ſes pieds, quoiqu'il pût faire pour l'en empêcher, & elle les arroſa de ſes larmes, ce qui édifia & attendrit extrêmement tous ceux, qui étoient préſens. Elle ſe confeſſa enſuite, & finit ſa Confeſſion en proteſtant, qu'elle mourroit plutôt de la plus cruelle mort, que de manquer à la fidélité, qu'elle avoit voüée au vrai Dieu. Elle ajoûta que le feu Prince ſon Pere étant au lit de la mort, & elle ayant eu la permiſſion d'aller recueillir ſes derniers ſoupirs, ce Prince l'avoit appellée en particulier, & lui avoit témoigné ſa douleur de l'avoir ainſi obligée à vivre dans une Cour Idolâtre: *C'eſt*, me dit-il, *la néceſſité de mes affaires, qui m'a contraint de contracter une Alliance, que je déteſtois; mais au moins, ma chere Fille, je vous conjure par tout ce qui peut faire impreſſion ſur votre cœur, de garder inviolablement à Dieu la foi, que vous lui devez.* » Il accompagna ces » paroles d'un torrent de larmes, continua la Princeſſe, fondant elle-même en pleurs, » & ne ferois-» je pas bien dénaturée, ſi après » cela je m'oubliois un ſeul moment » de mon devoir? » L'Homme Apoſtolique admira une vertu ſi rare & une piété ſi ſolide. Il fortifia la Princeſſe dans ſes ſentimens, lui dit la Meſſe, la communia, & la laiſſa remplie d'une conſolation, qui ne pouvoit venir que de l'Eſprit Saint. De J. C. 1591. De Syn Mu. 2251.

L'Ambaſſadeur profitoit ainſi de la liberté, qu'il avoit d'aller partout, pour animer & pour accroître la foi des Chrétiens. Enfin il ſe rendit à Arima, pour remettre au Roi les préſens du Saint Pere. Il ne tint pas à ce Prince, que tout ſon Royaume ne prît part à cette Cérémonie; mais le Pere Valegnani le pria de ne point faire un éclat, qui pût irriter l'Empereur. La Fête, pour n'être pas auſſi publique, que ce vertueux Prince l'auroit ſouhaité, n'en fut pas moins auguſte, mais la piété en fit le plus bel ornement. On ne peut dire l'effet, que fit cette Action ſur tous les Aſſiſtans; la Reine & les Princeſſes fondoient en larmes, & tout le Peuple pouſſoit vers le Ciel des ſoupirs, qui interrompoient & attendriſſoient le Célébrant. D'Arima, le Pere Valegnani & les Ambaſſadeurs ſe tranſporterent à Omura, & puis à la Cour de Bungo, où les Préſens & les Brefs du Saint Pere furent reçûs avec les mêmes cérémonies & la même dévotion.

Les Ambaſſadeurs ayant ainſi rempli tous les devoirs de leur Commiſſion, ne différerent pas un moment à exécuter le projet, qu'ils avoient formé pendant leur ſéjour à Rome, d'entrer dans la Compagnie de Jesus. Il n'avoit pas même tenu à eux, qu'ils ne le fiſſent dès ce tems-

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

sa; car on assûre, que s'étant un jour jettez tous quatre aux pieds du Pere Aquaviva, ils le conjurerent avec les plus grandes instances de les admettre au nombre de ses Enfans, & ajoûterent, que s'ils obtenoient cette grace, ils se croiroient plus que récompensez de toutes les fatigues, & de tous les périls, qu'ils avoient essuyez pendant leur long & pénible voyage ; que toute leur ambition, après avoir été les Ambassadeurs des Princes de la Terre vers le Vicaire de Jesus-Christ, seroit d'être, selon l'expression de l'Apôtre, les Envoyez du même Sauveur des hommes auprès des Princes, & des Peuples, qui ne le connoissoient point, & de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour lui procurer des Adorateurs.

Le Pere Général leur répondit, que sa Compagnie tiendroit à grand honneur d'avoir des Sujets aussi distinguez, qu'ils l'étoient par leur naissance, par leur mérite & par leur vertu ; mais qu'outre qu'ils étoient revêtus d'un Caractere, qu'ils ne devoient déposer, qu'au Japon, il pouvoit y avoir des raisons, qu'il ne connoissoit pas, de s'opposer à leur dessein, & qu'il chargeroit le Pere Valegnani de faire ce qui conviendroit, quand ils seroient de retour dans leurs Familles. Ce qui est certain, c'est que ce fut la premiere chose, dont ils parlerent au Pere Visiteur, quand ils l'eurent rejoint aux Indes, & qu'ils ne cesserent de solliciter auprès de lui une grace, qu'ils regardoient comme le comble de tous leurs vœux. Le Pere Valegnani ne parut pas entrer d'abord dans leurs vûës ; il craignoit sans doute que leurs instances ne fussent l'effet d'une ferveur passagere, mais ils le convainquirent enfin par leur constance & par toute leur conduite, que leur vocation venoit du Ciel; de sorte que quand il les vit libres de tout engagement, il ne crut pas devoir différer plus longtems de se rendre à leurs prieres ; il les reçut, & les envoya au Noviciat, que l'on avoit transféré depuis peu dans l'Isle d'Amacusa.

Il est vrai, qu'avant que ces fervens Prosélites se vissent en possession de ce bonheur, les deux plus considérables d'entre eux eurent de rudes combats à soutenir de la part de leurs Meres. Le Prince de Fiunga, qui avoit déja refusé, ainsi que nous l'avons vû, un grand Etablissement à la Cour de l'Empereur, triompha bientôt de la sienne, qui étoit venuë exprès avec son Cadet nommé JUSTE ITO, pour lui faire changer de résolution. Il y eut plus ; car le Prince Juste fut si touché d'entendre son Frere parler des consolations, que l'on goûte en portant sa Croix à la suite de Jesus-Christ, qu'il déclara à sa Mere, qu'il ne vouloit point se séparer de lui : ainsi la Princesse, qui n'avoit pas voulu faire à Dieu de bonne grace le sacrifice d'un de ses Fils, fut obligée de le lui faire de tous les deux.

Michel de Cingiva eut plus de peine à obtenir le consentement de la Princesse sa Mere, parce que le Roi d'Arima se mit de la partie, & n'omit rien, pour ébranler sa constance, jusqu'à lui faire des offres capables de satisfaire la plus grande ambition. Mais rien ne le toucha, & la Princesse, qui avoit un grand fonds de Religion, donna enfin les mains à ce que le seul Fils, qu'elle

eût, & qui par bien des endroits méritoit toute sa tendresse, se consacrât entierement au Ministere Evangélique; mais par un de ces exemples de l'inconstance, & de la fragilité humaine, que Dieu permet quelquefois pour retenir dans la crainte & dans la défiance ceux mêmes, qu'il a le plus prévenus de ses graces, & qui ont commencé avec plus de ferveur la carriere de la sainteté, Cingiva secoüa bientôt le joug du Seigneur, dont il s'étoit chargé avec tant de courage, & nous avons même quelque lieu de croire, qu'il ne persévéra pas jusqu'au bout dans la Foi de son Baptême.

§. IX.

Indiscrétion des Chrétiens. Intrigue des deux Gouverneurs de Nangazaqui pour les perdre. Apparence d'une grande Persécution. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura ne veulent point que les Missionnaires sortent de leurs Etats. Les deux Gouverneurs de Nangazaqui sont déposez.

LA conjoncture dans laquelle ces quatre Seigneurs s'étoient ainsi consacrez au service de Dieu, relevoit encore de beaucoup le mérite de leur sacrifice; mais pour entendre ceci, il faut reprendre la chose de plus haut. Les Fidéles, sur les premieres nouvelles, qui s'étoient répanduës du grand accuëil, que l'Empereur avoit fait à l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes, s'étoient fortement persuadez que cette Ambassade avoit entierement changé le cœur de ce Prince, & ils ne doutoient presque plus que les Edits portez contre la Religion Chrétienne, ne fussent bientôt révoquez. Les Missionnaires avoient eu beau faire pour les détromper, il ne leur avoit pas été possible d'y réüssir, & il ne s'en fallut rien, que la joye, à laquelle ils se livrerent, & le peu de ménagement, qu'ils garderent dans une conjoncture si délicate & si critique, ne replongeassent le Christianisme dans un abîme beaucoup plus profond, que celui, dont ils se flattoient vainement d'être sortis; mais par un bonheur, auquel on n'avoit pas droit de s'attendre, l'Empereur, qui étoit toujours dans le Royaume de Voary, ne fut pas informé de tout ce qui se passoit, & les sages avis de quelques Seigneurs de la Cour modérerent ces saillies indiscrettes,

Ce feu appaisé, ceux mêmes qui avoient porté trop loin leur confiance précipitée, voyant qu'on ne parloit, ni de rétablir les Missionnaires, ni de permettre le libre exercice de la Religion Chrétienne, passerent bientôt de l'excès de l'assûrance à une crainte, qui tournoit presque au désespoir: tant il est vrai, que la Multitude ne connoît point de milieu, parce que pour l'ordinaire elle ne raisonne point, & qu'elle se laisse presque toujours emporter aux premieres impressions: semblable à ces Mers, dont les flots toujours agitez par des vents contraires, qui se succedent les uns aux autres, sont aujourd'hui poussez avec violence d'un côté, & demain avec la même violence d'un autre, & ne paroissent

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

se calmer pendant quelques instans, que pour exciter de nouvelles tempêtes, plus dangereuses que les premieres.

Au reste la crainte des Chrétiens étoit beaucoup mieux fondée, que n'avoit été leur espérance, & voici sur quoi elle l'étoit. Deux Seigneurs Payens nommez CANGONOCAMI, & IQUINOCAMI, tous deux Gouverneurs de Nangazaqui, ne s'étoient point trouvez dans ce Port dans le tems que le Pere Valegnani y arriva des Indes, mais ce Pere ayant passé par leurs Terres, en allant à Méaco, y avoit été reçu avec beaucoup de civilitez par leurs Familles, & ils avoient compté que cette politesse l'engageroit à se servir d'eux, pour ménager sa réception à la Cour; il ne le fit pas, & ils en furent choquez. On eut beau leur représenter, que leur absence avoit obligé l'Ambassadeur de s'adresser à d'autres, ils n'écouterent que leur ressentiment, qui étoit d'autant plus injuste, qu'ils ne s'étoient absentez, que pour ne se point trouver engagez à solliciter une chose, qu'ils avoient d'abord appréhendé de ne pouvoir pas obtenir; mais quand ils virent avec quelle distinction l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes avoit été reçu, ils se repentirent d'avoir manqué une occasion d'être employez avec honneur, & au lieu de s'en prendre à eux-mêmes, par une injustice assez ordinaire aux Grands, de vouloir faire porter aux autres la peine de leurs propres fautes, ils déchargerent leur chagrin sur les Chrétiens, qu'ils résolurent de perdre.

Pour cela ils projetterent deux choses; la premiere, de faire avertir l'Empereur, que les Etats des Princes Chrétiens du Ximo étoient remplis de ces Religieux, qui malgré les défenses expresses de Sa Majesté, y continuoient leurs fonctions ordinaires; la seconde, de persuader à ce Monarque, que l'Ambassade Portugaise étoit supposée, & une pure invention des Docteurs Européens, pour regagner ses bonnes graces. Pour mieux réüssir dans ce projet, ils engagerent dans leur Parti Maxita Yemondono, qui avoit si bien servi jusques-là le Pere Valegnani, & quelques autres Seigneurs Payens, qu'ils sçavoient être Ennemis personnels du Grand Amiral, & de l'ancien Roi de Buygen. Ils s'adresserent ensuite à Jacuin Tocun, ce fameux Bonze Renégat, qui avoit été le principal Auteur de la persécution contre le Christianisme, & qui ne se fit pas beaucoup prier, pour entrer dans leur complot. Ceci se passoit sur la fin de Janvier de l'année 1592. c'est-à-dire, dans le tems, que la plûpart des Grands du Japon se rendoient à la Cour. L'occasion parut favorable aux Ennemis des Chrétiens, pour engager l'Empereur à faire un coup d'éclat, & ils en profiterent.

Cambacundono prit feu aux premiers mots qu'on lui dit sur les deux points, dont j'ai parlé, & il éclata en des menaces, qui firent croire qu'il en alloit venir aux dernieres extrémitez, ce qui produisit un très-mauvais effet. La plûpart des Seigneurs Idolâtres ravis de cette disposition du Prince, donnerent un libre cours à leur haine contre le Christianisme; de sorte que le bruit se répandit de toutes parts, que les Missionnaires, & ceux qui les pro-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

tégeoient, alloient éprouver les plus terribles effets de la colere de l'Empereur : & comme la renommée ajoûte toujours à la vérité, on publioit déja comme une chose certaine, que le Grand Amiral, le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura devoient être bannis, & qu'on se disposoit à mettre tout à feu, & à sang dans leurs Etats. Les Gouverneurs de Nangazaqui avoient grand soin de donner cours à ces bruits fâcheux, & Iquinocami, qui étoit à la Cour, manda à son Lieutenant de faire préparer beaucoup de logemens, pour les Troupes, qu'il devoit conduire incessamment dans le Ximo. Enfin il n'y eut pas jusqu'au Pere Gnecchi, que le Pere Visiteur avoit laissé à Méaco, pour l'informer de tout ce qui s'y passeroit, qui écrivit de maniere à faire juger, que tout étoit perdu.

Peu de tems après le Roi de Firando, qui avoit été témoin de la maniere, dont l'Empereur s'étoit exprimé au sujet de l'Ambassade, & des Missionnaires, retourna dans ses Etats, & engagea quelques Gentilshommes à conseiller comme d'eux-mêmes à la Veuve du Prince Antoine, & à ses Enfans, de prévenir l'orage, qui se formoit sur leur tête, en contenant les Chrétiens plus qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, & surtout en faisant sortir de leurs Terres tous les Missionnaires. Le Prince Jérôme demanda à ceux, qui parloient de la sorte, s'ils avoient ordre du Roi de leur tenir ce discours, & ceux-ci ayant repondu que non : « si cela est, ajoûta-t-il, vous » trouverez bon, que nous ne suivions pas votre conseil, & bien » loin de renvoyer les Peres, qui » sont dans nos Isles, nous voulons » bien que l'on sçache, que tous » ceux, qui seront chassez d'ailleurs, » y trouveront une retraite sûre. » En effet peu de tems après l'Usurpateur du Gotto ayant fait prier les deux Jésuites, qui travailloient dans ce Royaume, de s'absenter pour un tems, le Prince Jerôme ne l'eut pas plutôt appris, qu'il les invita à venir chez lui, ce qu'ils firent.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

Un si bel exemple ne pouvoit manquer d'être suivi par les autres Princes Chrétiens. Le Pere Valegnani apprenant que la colere de l'Empereur ne s'appaisoit point, alla sur le champ trouver le Roi d'Arima, pour lui faire agréer que les Missionnaires sortissent de ses Etats, au moins jusqu'à ce que cette tempête fût appaisée : il fit la même proposition au Prince d'Omura : mais l'un & l'autre répondirent, qu'ils périroient plutôt, que de le souffrir : qu'ils avoient déja couru ce risque plus d'une fois, & que la même Providence, qui les en avoit délivrez, veilloit encore à leur sûreté. Le Pere répliqua, qu'au moins ils trouvassent bon que l'on fît quelques changemens à la disposition présente des principales Maisons des Jésuites, & que l'on prît toutes les mesures possibles, pour ôter à l'Empereur tout sujet de plainte ; d'autant plus, qu'il n'étoit pas douteux, que ce Prince ne fût sur le point de venir en personne dans le Ximo. Il insista particulierement sur ce qu'il lui paroissoit nécessaire de fermer les Eglises les plus exposées, & de tirer le Séminaire, & le College de Conzusa, qui étoit un lieu de passage, & le Noviciat du Pays d'Omura, pour la même raison. Les deux Princes trouverent

De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

trouverent cette proposition raisonnable, & il n'étoit plus question, que de voir, où l'on placeroit ces trois Maisons, lorsque le Seigneur d'Amacusa étant venu rendre visite au Pere Valegnani, & apprenant son embarras, lui offrit son Isle, l'endroit, dit-il, de tout le Ximo, où il étoit plus aisé d'être caché. L'offre fut acceptée, le Noviciat, & le College furent transférez à Amacusa, mais le Séminaire ne sortit point du Royaume d'Arima ; on ne fit que le changer de place, & on le mit dans un endroit nommé FAKIRAO, où il étoit presque tout environné de bois. Les choses en étoient là, lorsque les Ambassadeurs entrerent au Noviciat de la Compagnie, & ces circonstances critiques donnerent un nouveau lustre à leur sacrifice.

Tout étant ainsi réglé, le Pere Valegnani se rendit à Nangazaqui, pour s'y préparer à son départ du Japon, où rien ne le retenoit plus, que la réponse de l'Empereur au Vice-Roi des Indes, & peu de jours après le Navire, qui devoit le reporter à Goa, arriva de la Chine chargé de Marchandises pour le Japon. Mais la surprise du Capitaine fut extrême lorsqu'à peine eut-il moüillé les ancres, qu'il se vit environné de Barques, & qu'on lui déclara de la part des Gouverneurs, que l'on ne lui permettroit pas de rien vendre, s'il ne livroit tout l'or, qu'il avoit sur son Navire, & dont l'Empereur, disoit-on, avoit besoin. Peu de jours après les deux Gouverneurs arriverent eux-mêmes à Nangazaqui ; le Pere Valegnani alla sur le champ leur rendre visite, mais il en fut mal reçu, & quoiqu'il pût dire, pour leur persuader qu'il n'avoit pas eu dessein de les offenser, & pour les assûrer qu'il étoit néanmoins disposé à leur faire toutes les satisfactions, qu'ils voudroient exiger de lui, ils ne voulurent pas même l'écouter.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

Ils ne s'en tinrent pas là, ils entreprirent d'enlever de force tout l'or des Portugais, que le Capitaine n'avoit pas voulu remettre à leurs Lieutenans. Alors ceux-ci, persuadez que l'intention de Cambacundono n'étoit point de ruiner leur Commerce, consulterent entr'eux sur le parti, qu'ils avoient à prendre, & le résultat de leur délibération fut, que le Capitaine envoyeroit un de ses Officiers porter ses plaintes à Sa Majesté de la vexation, qu'on leur faisoit. Ce Député trouva le moyen de faire présenter sa Requête à l'Empereur : elle eut son effet, les deux Gouverneurs furent révoquez, ou du moins interdits ; toute l'autorité dans Nangazaqui resta entre les mains de quelques Chrétiens ; un Gentilhomme partit de la Cour avec l'Officier Portugais, pour tenir la main à ce que la vente des Effets du Navire se fît en toute liberté, & avec ordre d'informer plus particulierement contre les Gouverneurs, afin qu'ils fussent punis, suivant qu'ils se trouveroient coupables ; mais ces deux Seigneurs ayant eu avis de cette Commission, sortirent secrettement de la Ville, & se rendirent à Méaco, où par le crédit de leurs amis ils furent assez heureux, pour recouvrer les bonnes graces de leur Maître.

§. X.

Mauvaise conduite de deux Espagnols. Leur funeste fin. L'Empereur écrit au Vice-Roi des Indes une Lettre, dont le Pere Valegnani refuse de se charger. Il nomme des Commissaires pour examiner si l'Ambassade de ce Pere n'est point supposée. Présens qu'il envoye au Vice-Roi. Réponse qu'il lui fait.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

CEtte affaire n'étoit point encore finie, qu'il en survint une autre, d'autant plus fâcheuse, qu'elle fut suscitée par des Chrétiens, Sujets du Roi Catholique. Deux Espagnols étoient arrivez à Nangazaqui en l'année 1590, l'un venant du Perou, & l'autre des Philippines; le premier, qui se nommoit Jean DE SOLIS, avoit passé par Macao, où le Pere Valegnani, qu'il y avoit rencontré heureusement pour lui, l'avoit tiré d'un fort mauvais pas: le second avoit débarqué dans je ne sçai quel Port du Japon, qui appartenoit à un Seigneur Payen, & où il auroit perdu tout l'or, qu'il avoit dans son Navire, si un Missionnaire, qui parcouroit ce Canton, ne lui avoit aidé à le mettre en sûreté: il étoit passé de-là à Nangazaqui, où il avoit eu quelque démélé avec des Portugais. Solis leur avoit aussi donné des gages, pour assûrer le payement de quelques dettes, qu'il avoit contractées à Macao, & tous deux étoient venus en fraude au Japon, dont le commerce, suivant le Concordat fait entre les Espagnols & les Portugais, depuis la réünion des deux Monarchies, n'étoit permis qu'aux derniers. Un différend, que Solis eut avec quelques Japonnois, l'ayant obligé de sortir de Nangazaqui, il avoit passé dans un Port du Saxuma, où il fit construire un Bâtiment, à dessein, disoit-il, de faire quelques voyages à la Chine, puis de retourner au Pérou. L'Espagnol des Philippines l'y alla joindre, sur ce qu'il apprit que le Gouverneur des Philippines avoit écrit à Macao, qu'il étoit sorti de son Gouvernement sans permission, & sans avoir payé les droits; & comme il ne vouloit pas retourner à Macao, son dessein étoit de passer au Pérou, ou à la Nouvelle Espagne. Pour cela il falloit que l'un & l'autre retirassent l'argent, qu'ils avoient été contraints de déposer entre les mains des Portugais. Pour obliger ceux-ci à le leur remettre, ils s'adresserent à Iquinocami, qui étoit encore Gouverneur de Nangazaqui, & à Toronosuque, dont nous avons déja parlé, & ils obtinrent par leur moyen de l'Empereur, qu'il envoyât deux Commissaires à Nangazaqui, pour forcer les Portugais à restituer l'argent, dont ils étoient dépositaires.

Il est vrai que les Commissaires ayant entendu les Parties, trouverent la chose si injuste, qu'ils ne crurent pas devoir exécuter la Commission, dont ils étoient chargez. Alors les deux Espagnols déchûs de cette espérance, s'adresserent au Pere Valegnani, & le prierent d'engager les Portugais à leur rendre leur argent; & comme ils virent que le Visiteur ne vouloit point se méler de cette affaire, ils le menacerent

De J. C. 1592.
De Syn Mu. 2252.

de publier partout que son Ambassade étoit supposée, & de faire connoître à l'Empereur, quels étoient les Princes Chrétiens, qui retiroient les Missionnaires dans leurs Etats. On ne peut dire combien toute cette conduite scandalisa les Japonnois, & le tort qu'elle fit à la Religion; mais la Justice divine ne tarda point à tirer une terrible vengeance de ces Malheureux. L'Espagnol des Philippines fut tout à coup saisi d'un accident, qui lui ôta la parole, il languit ensuite pendant quatre mois, & mourut en donnant de grands signes de repentir. Nous verrons en son lieu, quel fut le sort de son malheureux Complice.

Cependant le Navire, qui devoit conduire le Pere Valegnani aux Indes, étoit prêt à partir, & l'on n'attendoit plus que la réponse & les Présens de l'Empereur, lorsque ce Religieux eut avis par le Pere Gnecchi, que Cambacundono le prenoit dans sa Lettre au Vice-Roi sur un ton fort haut, & qu'il y avoit joint une invective contre les Missionnaires, toute semblable à celle, dont il avoit accompagné son premier Edit de Bannissement contre eux. Le Pere Valegnani manda aussitôt à ce Religieux de mettre tout en usage, pour faire changer cette Lettre, & de faire entendre à Sa Majesté qu'il ne pourroit jamais se résoudre à la rendre telle qu'elle étoit. Ce n'étoit pas une affaire aisée, mais la Providence suscita à la Religion un Protecteur dans la Personne de GUENIFOIN, Gouverneur de Méaco, qui entreprit de faire ce que souhaitoit l'Ambassadeur, & qui y réüssit. Un jour, qu'il se trouva chez l'Empereur avec l'ancien Roi de Buygen & quelques autres Courtisans, que ce Prince voyoit plus volontiers, le discours tomba sur l'Ambassade Portugaise, & l'Empereur demanda au Gouverneur, si les Présens, qu'il destinoit au Vice-Roi, étoient prêts; celui-ci répondit qu'ils l'étoient, & qu'il n'y avoit plus qu'à les livrer à l'Ambassadeur: » J'ai grand'peur, reprit Cambacundono, que cette Ambassade » ne soit un jeu & une fourberie » des Docteurs Portugais, & j'ai » bien de la peine à envoyer les Pré» sens. Seigneur, repartit Guenifoin, » rien n'est plus aisé, que d'éclaircir » cette affaire: Votre Majesté n'a » qu'à faire venir son Interpréte, & » tout ce qu'il y a ici de Portugais, » Elle les interrogera, & il est diffi» cile qu'ils ne se coupent, s'ils ne » sont pas de bonne foi.

Il n'y avoit gueres d'apparence, que l'Empereur, prévenu au point, qu'il l'étoit, voulût s'en rapporter à de pareils témoignages; mais les hommes les plus défians ont des momens, où on leur persuade tout ce qu'on veut. Cambacundono trouva fort bon l'avis, qu'on lui donnoit, & il commanda que sur le champ on fit venir Rodriguez, qui ne quittoit presque plus la Cour, & qu'on appellât aussi les Portugais, qui se pourroient rencontrer; il ne jugea pas même à propos que cet examen se fit en sa présence, & il en donna la commission à ceux, qui le lui avoient proposé. Rodriguez commença par faire remarquer à ces Seigneurs qu'une Ambassade supposée étoit une chimere, qui n'avoit pas même l'ombre de vraisemblance: » où » veut-on, leur dit-il, qu'un sim» ple Religieux ait pû prendre de

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

» quoi fournir aux frais d'un si » long voyage, acheter de si ra» res Présens, & entretenir une si » nombreuse Suite, au hazard d'ê» tre découvert dans tous les Ports, » où il seroit obligé d'entrer, & » d'encourir la disgrace du Vice» Roi, dont il auroit osé compro» mettre l'autorité ?

Cette réflexion frappa le Gouverneur de Méaco, qui sur le champ rentra chez l'Empereur, à qui il rapporta ce que Rodriguez venoit de lui dire. Ce Prince fit aussitôt appeller ce Religieux, qui lui répeta la même chose, & lui ajoûta, que si Sa Majesté vouloit se donner la peine de faire faire de nouvelles informations, elle pouvoit en attendant ordonner que les Jésuites de la suite de l'Ambassadeur demeurassent en ôtage à Nangazaqui. Cambacundono ne repliqua rien à cela, mais continua de s'entretenir familierement avec Rodriguez; après quoi il se fit apporter les Présens, qu'il avoit destinez au Vice-Roi des Indes. C'étoit deux Armures complettes à la Japonnoise, moins fortes que les nôtres, mais fort belles, & bien travaillées; une maniere d'Esponton, ou plutôt de Hallebarde plus longue & mieux armée, que celles d'Europe, & couverte d'un Fourreau d'or; un Sabre & un Poignard de la plus fine trempe, très-richement garnis. Comme l'Empereur considéroit ces dernieres pieces, quelqu'un s'avisa de lui dire, que c'étoit dommage d'envoyer des Armes si précieuses à des gens, qui n'en connoîtroient point le prix, qu'il seroit aussi bon d'en envoyer de moins fines, & que le Vice-Roi n'en feroit point la différence : » vous di» tes vrai, repartit ce Prince, mais » si des Présens d'un prix ordinaire » peuvent convenir au Vice-Roi » des Indes, il ne me convient pas » à moi d'en faire de tels. » Il demanda ensuite à Guenifoin & aux autres Seigneurs, qui étoient présens, ce qu'ils pensoient de la proposition de Rodriguez touchant les Jésuites, qu'il offroit de laisser en ôtage à Nangazaqui : ils l'approuverent fort; le Gouverneur de Méaco ajoûta même, que plus on retiendroit de ces Religieux, & mieux ce seroit. *Vous avez raison*, reprit l'Empereur, *ayez soin que cela s'exécute*. Ainsi par une disposition admirable de la Providence, les défiances de ce Prince servirent à mettre un plus grand nombre de ces Ouvriers Apostoliques en état d'exercer librement leurs Fonctions.

Sur ces entrefaites Cambacundono perdit encore un Fils, qui étoit né depuis la mort de celui, dont nous avons parlé; il en fut affligé au-delà de ce qu'on peut dire; mais on remarqua dans cette occasion, qu'il n'avoit pas grande dévotion aux Dieux du Pays; cependant la circonstance n'étoit point favorable pour consommer l'affaire de l'Ambassade, d'autant plus que le moins aisé restoit à faire, sçavoir, de changer la Lettre de l'Empereur au Vice-Roi. Guenifoin voulut bien encore prendre sur soi d'en parler à ce Prince : mais il crut devoir laisser fermer la playe, que la mort de son Fils avoit faite à son cœur, & qui le rendit pendant quelque tems de difficile accès. Dès qu'il le vit plus tranquile, il l'alla trouver, lui représenta que le Vice-Roi des Indes en avoit usé trop honnêtement avec

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

lui, & que son Ambassadeur s'étoit comporté trop sagement, pour mériter une réponse, qui choquoit le premier, & marquoit du mécontentement de la conduite du second. » Oserois-je même, Seigneur, vous di» re, ajoûta-t-il, qu'il y va de votre » gloire, & de l'honneur de la Na» tion, sur laquelle vous régnez » avec tant de gloire, de donner » aux Princes Chrétiens une haute » idée de votre sagesse & de votre » modération dans une si grande » prospérité ? D'ailleurs en traitant » avec hauteur le Vice-Roi, vous » offensez le Roi d'Espagne, & ce » Prince, qui a réüni en sa Person» ne les deux plus vastes Monar» chies de l'Univers, n'est pas, ce » semble, un Ennemi, qu'il faille » se faire de gayeté de cœur.

Comme Guenifoin étoit Idolâtre, il n'étoit point suspect à l'Empereur, & pouvoit parler plus librement en faveur des Chrétiens ; aussi sa remontrance eut-elle son effet, & Cambacundono fit écrire une autre Lettre. Ce Prince s'y peint tellement au naturel, que j'ai cru, qu'on la verroit ici volontiers.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

» J'ai reçu avec plaisir la Lettre, » que vous m'avez écrite, & j'ai cru » en la lisant appercevoir la prodi» gieuse distance, qui nous sépare, » comme l'a très-bien remarqué » VOTRE EXCELLENCE. Le Japon » contient plus de soixante Royau» mes ou Principautez, qui ont été » longtems agitez de troubles & de » guerres civiles, par le refus qu'ont » fait ceux, qui s'en étoient saisis, » de rendre à leur Souverain Sei» gneur l'obéïssance, qu'ils lui de» voient. La vûë de tant de mal» heurs m'a sensiblement affligé dès » ma plus tendre jeunesse, & je son» geai dès-lors aux moyens d'y re» médier ; pour cela, je me suis for» tement appliqué à acquerir trois » vertus, les plus nécessaires à la réüs» site d'un si grand projet. En pre» mier lieu, je me suis étudié à me » rendre affable à tout le monde, » afin de gagner tous les cœurs. Se» condement, j'ai tâché de m'ac» coutumer à juger sainement de » toutes choses, & à me compor» ter avec beaucoup de prudence & » de discrétion. En troisiéme lieu, » je n'ai rien omis pour donner une » grande idée de ma valeur. Par-là, » je suis venu à bout de ranger tout » le Japon sous mes Loix, & je le » gouverne avec une douceur, qui » ne le cede point au courage, que » j'ai fait paroître en le conquerant. » Je fais surtout ressentir les effets » de ma tendresse aux Laboureurs, » qui cultivent la terre & entretien» nent l'abondance dans mon Em» pire : toute ma sévérité est pour » ceux, qui s'éloignent des sentiers » de la vertu. Aujourd'hui rien n'est » plus tranquile que le Japon, & » cette tranquillité en fait la force. » Cette vaste Monarchie est comme » une pierre inébranlable, & tous » les efforts de ses Ennemis ne la » sçauroient mouvoir. Ainsi, non » seulement je suis paisible dans » mes Etats, mais on y vient mê» me des Pays les plus éloignez m'y » rendre l'obéïssance, qui m'est dûë. » Présentement je songe à m'assujet» tir la Chine, & comme je ne fais » aucun doute que ce dessein ne » me réüssisse, j'espere que bientôt » nous serons beaucoup plus pro-

De J. C. 1592.
De Syn Mu. 2252.

» che les uns des autres; & que la » communication sera plus aisée entre nous. Quant à ce qui regarde la Religion, le Japon est le » Royaume des Camis, c'est-à-dire du XIM, qui est le principe de » toutes choses; le bon ordre du » Gouvernement, qui y a été établi » dès le commencement, dépend » de l'exacte observation des Loix, » sur lesquelles il est fondé, & qui » ont les Camis mémes pour Auteurs. On ne peut s'en écarter sans » voir disparoître la différence, qui » doit être entre le Souverain & » ses Sujets, & la subordination entre les Maris & leurs Femmes, les » Peres & leurs Enfans, les Seigneurs & leurs Vassaux, les Maîtres & leurs Domestiques. En un » mot, ces Loix sont nécessaires » pour maintenir le bon ordre au » dedans, & pour assûrer la tranquillité au dehors. Les Peres, qu'on » appelle de la Compagnie, sont » venus dans ces Isles pour y enseigner une autre Religion; mais » comme celle des Camis est trop » bien fondée, pour être abolie, » cette nouvelle Loi ne pourroit » servir, qu'à introduire dans le Japon une diversité de Culte préjudiciable au bien de l'Etat. C'est » pourquoi j'ai défendu par un Edit » Imperial à ces Docteurs Etrangers, de continuer à prêcher leur » Doctrine. Je leur ai même ordonné de sortir du Japon, & je suis » résolu de ne plus souffrir, qu'on y » vienne débiter de nouvelles opinions. Je desire néanmoins que » le Commerce soit toujours sur le » même pied entre vous & nous. » J'aurai soin que les chemins soient » libres par mer & sur terre; j'en ai » écarté tous les Pirates & les Brigands. Les Portugais pourront » communiquer en toute sûreté avec » mes Sujets, & je ne souffrirai » point, que personne leur fasse le » moindre tort. On m'a remis fort » fidélement tous les Présens, dont » votre Lettre faisoit mention: je » vous envoye aussi de ma part quelques Raretez de ce Pays, dont » vous trouverez ci-joint la liste. » Je me remets pour vous instruire » du reste à votre Ambassadeur, » ainsi je ne ferai point la présente » plus longue. La vingtiéme année » de l'Ere TENGO, & le vingt-cinquiéme de la septiéme Lune.

Cette Lettre fut renduë au Pere Valegnani avec les Présens de l'Empereur; mais ce Religieux, pour des raisons, que je n'ai pû sçavoir, ne fut pas sitôt en état de partir du Japon.

Fin du huitiéme Livre.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE NEUVIE'ME.

De J. C. 1592.
De Syn Mu. 2252.

DAns le même tems que le Projet de conquerir la Chine sembloit occuper uniquement l'Empereur du Japon, ce Prince en avoit formé un autre, dont la réüssite lui paroissoit beaucoup plus infaillible, qui ne devoit lui coûter presque rien, & dont le succès n'auroit guere moins flatté sa vanité. Dès l'année précédente 1591. il avoit écrit une Lettre très-fiere au Gouverneur des Philippines, par laquelle il le sommoit de le reconnoître pour son Souverain : il n'en avoit point encore reçu de réponse, mais ce retardement ne l'inquiétoit point : nous dirons bientôt ce qui lui avoit inspiré ce dessein chimérique, & sur quoi étoit fondée la confiance, avec laquelle il en attendoit l'évenement; l'ordre des tems veut que nous voyons d'abord quel fut le succès de ses Armes en Corée.

§. I.

Preparatifs pour la Guerre de la Chine. L'Empereur entre à Méaco en triomphe après une Chasse magnifique. Il associe son Neveu à l'Empire. Description de la Corée.

LEs préparatifs pour l'Expédition de la Chine ne répondirent pas d'abord à l'importance d'une telle Entreprise, & pouvoient donner lieu de juger que Cambacundono avoit d'autres vûës, que de conquerir ce puissant Empire. Il n'avoit mis sur pied qu'une Armée de quatre-vingt mille hommes ; il la partagea en quatre Corps, dont le premier fut commandé par le Grand Amiral Augustin Tsucamidono, qui avoit sous ses ordres le Roi de Zenxima, son Gendre, les Rois d'Arima, de Firando, de Gotto, c'est-à-dire, l'Usurpateur de cette Couronne, les Princes d'Omura & d'Amacusa, Jean Naytadono, qui avoit été Roi de Tamba, & le Prince Thomas son Fils; mais ces deux derniers servirent en qualité de simples Volontaires, & comme Amis particuliers du Général.

Damien Cainocami, Roi de Buy-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

gen, eut le Commandement de la seconde Armée. Les Rois de Bungo & de Canga, Paul Scingandono, Cicatondono son Oncle, & plusieurs autres Seigneurs de marque, étoient sous les ordres de ce jeune Prince, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans accomplis. Iquinocami, celui-là même, qui avoit été Gouverneur de Nangazaqui, fut mis à la tête de la troisiéme, & la quatriéme fut confiée à Toronosuque, dont nous avons aussi parlé il n'y a pas longtems. Parmi les Princes, qui accompagnoient Iquinocami, les Historiens ne nomment que le Roi de Saxuma, & ils ne marquent en particulier aucun de ceux, qui étoient avec Toronosuque. Il est vrai que l'Empereur fit dire à tous les autres Princes & Seigneurs du Japon de se tenir prêts à le joindre avec tout ce qu'ils pourroient lever de Troupes dans leurs Terres, & que suivant ce qui fut alors publié, le Monarque devoit passer la Mer à la tête de trois cent mille Combattans, mais ce Projet ne fut point exécuté. J'ai dit que le rendez-vous général avoit été marqué au Port de Nangoya: mais tandis que tout l'Empire étoit en mouvement pour une Expédition, que les plus sages détestoient, & que personne n'osoit blâmer ouvertement, parce que le fier Empereur avoit menacé de faire couper la tête au premier, qui entreprendroit de lui faire sur cela des remontrances; tous les Grands furent mandez à la Cour, où ils se rendirent avec une extrême promptitude, & dans l'Equipage le plus superbe. Voici de quoi il s'agissoit.

Cambacundono, qui avoit, ou qui feignoit d'avoir dessein de faire en personne la Conquête de la Chine, publia que pendant son absence il vouloit donner un Chef à l'Empire. Il prit en effet la résolution d'associer Daïnangandono son Neveu à la Souveraine Puissance, & il fut bien aise de rendre cette action la plus célebre, qu'il seroit possible. La Fête commença par une Chasse, dont la Description, telle que nous l'ont donnée des Auteurs, qui étoient sur les lieux, a quelque chose de ce merveilleux qu'on ne trouve gueres que dans les Romans, mais qu'on ne juge souvent dénué de vraisemblance, que parce qu'on s'accoutume trop à mesurer le vraisemblable sur nos usages, & selon nos idées. On prétend donc que Cambacundono, qui vouloit que son Regne renfermât, & surpassât même toutes les merveilles des Regnes précédens, ayant sçu qu'un Dairy avoit fait une Chasse extraordinaire, prit à tâche d'en faire une, qui l'effaçât; que plus de cent cinquante Rois, Princes, Gouverneurs de Provinces, ou Grands Officiers de la Couronne, tous avec une Suite magnifique, y accompagnerent ce Monarque, & qu'il y fut pris au moins trente mille Oiseaux de toutes les especes.

Au retour de cette Chasse, le Monarque, qui ne se lassoit point de joüir du spectacle de tant de Souverains devenus ses Vassaux, & ses Courtisans les plus soumis, retourna en triomphe à Méaco, comme s'il eût déja triomphé des Chinois, & régla lui-même la marche. Elle commençoit par vingt mille hommes de pied vêtus fort proprement de neuf, avec leurs Officiers, tous portant au bout d'une Canne


CARTE DE LA CORÉE .
Lieues Marines de France de 20 au Degré
ECHELLES
Lis ou Stades Chinoises
Partie d'une Enceinte de pieux qui enferme tout le Canton ou croit la fameuse Racine de Gen-sing que le Tartare fait garder.
Penzcho hun
Songari oula R.
Toumen R.
Lifampao
Tchouitohotun
Tomkir Pira
Yaloukiang
Carpou
Siechanhotun
Ouey
Kiachanhotun
Aihahotun
Fadenhotun
Sanchouihotun
Tatien
Lisanhotun
Toantchuen
Yongtien
Tchangtien
Tapihotun
Litching
Odenhotun
Peitching
Eciyouhotun
Couchan
Yongcham
Yacham
Hongyven
Ninyven
Linchan
Lyuntao
Kiaitchuen
Motao
Pean
Yangte
Koutao
Ynchin
Yongean
Sienteng
Tsang chin
Pingyang R.
Kaotchuen
Sunhe
Tsonghe
Kiangyven
Pelingtao
Inli
Songoa
Fongchang
Ouentchuen
Kiaotao
Ongkin
Tsongio
Tsinchuen
Sinsi
Ytchuen
Pingehan
Yachan
Touchan
Kintcheng
Tchangtouan
Tiaotong
Liantchuen
Syangyang
Kianglayang
Fongten
Sior appellée par les Tartares King-Ki-tao
Caoyang
Tchinhoa
Tsiangpotao
Kiaoke
Paotchuen
Consio
Tenyaga
Tefoutao
Choving
Yoping
Gensan
Sanpou
Ouenovei
Gunun
Tchen
Tehotao
Chovichan
Tsentchuen
Fanlingtao
Taichan
Pinghai
Jesan
Tchianchantao
Pentchay
Pinghing
Tinchang
Ninghai
Paoyn
Cont-cheou
Chentio
Yuenchan-tao
Fouyu
Antong
Angté
Ygin
Nichan
Kunige
Etsin
Teyn
Foquinangi
YoKeou
Yotong
Fengki
Fusancay
Tchapou
Ychan
Tongap
Ytchang
Ouantching
Caochan
Fouan
Kinti
Sining
Sansiangh
Pousan
Caopi
Confou
Longtan
Yuyang
Tsili
Keygan
Nadiso
Singhai
Niyven
Tsiutsang
Onansiven
Tsochoui
Langhohang
Motehang
Tchanping
Taosi
Yongli
Jeham
Yngchang
Hechu
Inya
Kitchang
Ouan
Ynping
Heynam
Liney
Tsachovi
Chinghay
Hetong
Couyang
Yoping
Nitao
Anhai
Tchengte
Pinging
Coutcheng
Yangteng
Chani
Pingchanpo
Moxo
Tadiane
Isle de Quelpaerts ou de Fungma
Dheulan Sculp

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

dorée un des Oiseaux, qui avoient été pris en vie. Ils étoient suivis d'une Troupe nombreuse de Seigneurs à Cheval, qui avoient tous un Oiseau de proye sur le poing; après eux paroissoient vingt Chevaux très-richement enharnachez, qu'on menoit en lesse; ils précédoient deux Norimons ornez de dorures & de Peintures exquises. L'Empereur venoit ensuite dans un magnifique Palanquin de la Chine, précédé & suivi de ses Gardes, & environné des Rois & des Grands de l'Empire, dont les Equipages fermoient la Marche. Il entra ainsi dans la Capitale au milieu des acclamations du Peuple, dont il étoit plus aimé que des Grands, parce que malgré ses grandes dépenses, il ne les accabloit point d'impôts, & que la Multitude se repaît volontiers de ces vastes Projets, & de ces grands Spectacles, qui ne lui coûtent rien, & qu'elle s'imagine donner un grand lustre à la Nation.

Enfin l'Empereur déclara Daïnangandono son Collegue à l'Empire, & lui fit donner par le Dairy le Titre de Cambacundono; pour lui, il se fit nommer TAYCO-SAMA, qui veut dire *Très-Haut & Souverain Seigneur*, & c'est ainsi que nous le nommerons désormais. Il donna de très-sages avis au nouvel Empereur, & ne fit point difficulté de l'avertir de ne point l'imiter en tout. » La » Naissance & l'Education, lui dit- » il, m'ont également manqué, il » n'est pas surprenant qu'il me soit » resté bien des défauts, dont je » m'apperçois très-bien, & dont je » ne pourrai peut-être jamais me » défaire entierement. » Tous les Grands prêterent serment au jeune Monarque, auquel son Oncle laissa son Palais, & assigna des revenus suffisans, pour soutenir son rang, mais à qui il donna très-peu, ou point du tout d'autorité: après quoi tous les Grands furent congédiez, & ceux, qui devoient servir dans les quatre Armées, qui étoient assemblées aux environs de Nangoya, eurent ordre de se rendre à leur Poste. Tayco-Sama partit lui-même de Méaco pour les suivre; mais il s'arrêta à FUCIMI (*a*), qui n'est qu'à une lieuë & demie de cette Capitale, & en ayant trouvé la situation à son gré, il résolut d'y bâtir une Ville, & un Palais, qui surpasât tout ce qu'il avoit déja fait à Ozaca. Il en fit aussitôt tracer le Plan, y mit la premiere pierre, & continua sa route vers Nangoya.

Avant que de partir de Méaco, il avoit envoyé dans ce Port des ordres, à l'arrivée desquels le Grand Amiral Roi de Fingo, qui devoit faire la premiere descente en Corée, n'attendoit plus que le vent, pour mettre à la voile; mais avant que d'entrer dans le récit des Evenemens de cette Guerre, il est bon de faire connoître en peu de mots le Pays, qui en fut le Théâtre.

La Corée est une Péninsule, qui tient par le Nord au Pays des Tartares NIUCHES, ou Orientaux, & à celui des ORANCAYS: au Nord-Ouest, elle est séparée du Continent par une Riviere, que le Pere Martini appelle YALO, & à laquelle

(*a*) FUCIMI est regardé aujourd'hui comme un Fauxbourg de Méaco; il y a bien de l'apparence que cette Capitale a été aggrandie de ce côté-là depuis le tems, dont nous parlons.

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

quelques Auteurs donnent trois lieuës de large (a). Le nom de Corée vient des Japonnois. Le nom Chinois est CHAOSIEN. Dans les premiers tems de la Monarchie Chinoise, ce Pays s'appelloit LEAOTUNG. Le Pere Martini le divise en huit Provinces, dont il marque les noms anciens & modernes. Celle du milieu s'appelle KINKI ; c'est-là, dit cet Auteur, qu'est la Ville de PINGJANG si célebre & si fameuse, où les Rois tiennent leur Cour ; je n'ai pû sçavoir, si c'est la même, que les Japonnois, au tems, dont je parle, appelloient SIOR (b), & qui étoit alors la Capitale du Royaume. Kœmpfer dit sur le témoignage des Japonnois, que ce Pays étoit autrefois divisé en trois parties, que la plus basse & la plus proche du Japon se nommoit TSIOSIN, celle du milieu CORE'E, & la plus haute, qui confine avec la Tartarie, FAKKUSAI. Ces noms sont apparemment Japonnois. Le Tsiosiin est ce qui étoit demeuré aux Empereurs du Japon avant que, les Coréens assistez des Tartares, depuis la derniere Révolution de la Chine, ayent réduit les Japonnois à se cantonner sur la Côte ; ce qui leur suffit dans le Systême présent du Gouvernement.

Les Coréens sont originaires de la Chine, dont ils ont conservé la Langue, la maniere d'écrire, la forme du Gouvernement, mais non pas l'ancienne Religion ; car ils suivent celle, qui est aujourd'hui le plus en vogue dans cet Empire, c'est-à dire, la Doctrine de Xaca, & le Culte des Foës. Ils s'adonnent fort à la Philosophie, & ils s'appliquent beaucoup à l'étude des Sciences ; ils n'enterrent les Corps, que trois ans après leur décès, ils les gardent durant tout ce tems-là chez eux dans des Cercueïls fort propres & bien fermez, comme font aussi les Chinois, & les premiers jours ils leur rendent des honneurs proportionnez au rang, qu'ils tenoient durant leur vie. En quoi ils different davantage des Chinois, c'est qu'ils donnent plus de liberté à leurs Femmes, qu'on voit quelquefois dans les Assemblées des hommes ; ce qui les fait passer à la Chine pour des foux. Ils ne marient point non plus leurs Enfans, comme on fait dans ce grand Empire, sans leur participation ; ils leur laissent même le choix de leurs Epouses.

Le Sang est moins olivâtre en Corée, qu'au Japon ; ce qui peut encore être une preuve, que les Japonnois & les Coréens n'ont pas la même origine. Ceux-ci sont très-dociles & de bon esprit, forts, & adroits, surtout à tirer de l'Arc, ils ont des Arcs de fer, avec lesquels ils tirent des fléches armées de fer, extrêmement pointuës, & grosses comme la jambe d'un homme : leurs autres Armes sont assez foibles, par-

(a) Si on en croit les Hollandois dans la Description, qu'ils ont faite de la Corée, & qu'on trouvera à la fin de ce Volume, la Corée n'est bornée au Nord-Est, que par une vaste Mer, où l'on trouve tous les ans une grande quantité de Baleines, dont une partie porte encore les crochets & harpons des François & des Hollandois, qui vont à cette Pêche aux extrémitez de l'Europe, vers le Nord-Est.

(b) Les Hollandois nomment aussi SIOR la Capitale de Corée ; mais ils changent tous les noms des Provinces & des Villes, dont ils parlent. Ils s'accordent avec le Pere Martini pour la division du Royaume en huit Provinces.

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

ticulierement leurs Epées, qui sont courtes & très-menuës; mais ils manient la Hallebarde avec beaucoup d'adresse; ils sont braves, & se sont souvent rendus redoutables aux Chinois. Ils ne tiennent point sur Terre contre les Japonnois, mais ils leur sont supérieurs sur Mer, parce qu'outre qu'ils ont de meilleurs Navires (*a*), & qu'ils sçavent mieux les manœuvrer; ils ont des Feux d'artifice, qu'ils lancent fort à propos contre leurs Ennemis, & qu'il est difficile de parer. Ils rendent de grands honneurs à leur Roi, qui a un magnifique Palais dans sa Capitale. Les Maisons des Villes sont ordinairement couvertes de tuiles, & pendant l'Hyver, qui est très-rude, les personnes aisées s'y tiennent parfaitement closes par le moyen de certaines nattes, qui sont d'une grande beauté, & bien travaillées.

On ne voit gueres de Places fortes dans ce Royaume, que du côté du Japon; & au tems, dont je parle, le Roi de Corée avoit grand soin de ne laisser entrer dans ses Etats aucun Etranger, à l'exception de quelques Marchands de Zeuxima, dont presque tout le commerce étoit de Moruës & de diverses autres sortes de Poissons. Aujourd'hui ils trafiquent à Nangazaqui, mais sous le nom & la banniere des Chinois. Ils y portent, outre leur Merluche, qui est excellente, & d'autres Poissons salez, des noix, des herbes médicinales très-rares, des fleurs & des racines, & surtout le *Gin Seng*, qui croît en abondance dans les Provinces du milieu du Pays, & dans celles, qui approchent le plus de la Tartarie. Il y portoient aussi autrefois de certains Pots de terre, qui se font dans la Tartarie Orientale; les Japonnois en faisoient grand cas, & les achetoient fort cher, mais depuis quelque tems l'Empereur du Japon en a défendu l'entrée dans ses Etats. Au reste, il n'est rien, que la Corée ne produise, de ce qui est nécessaire à la vie: elle abonde principalement en ris & en froment, mais le ris n'y est pas d'une si bonne qualité qu'au Japon. On y trouve toutes sortes de légumes & de fruits assez semblables aux nôtres, surtout de très-bonnes poires. On y voit plusieurs Manufactures, on y fait du Papier de différentes sortes, & de fort bons Pinceaux de poil de Loup, pour écrire. Il n'est point ailleurs de meilleure gomme de *Sandaracka*, ou de *Cie*, à couleur d'or, dont les Coréens, aussi bien que les Japonnois, font un très-beau Vernis. Enfin il y a de l'or & de l'argent dans les Montagnes, qui ne sont pas en grand nombre, mais dont quelques-unes sont fort hautes; le reste du Pays est assez uni, mais l'Isle FUNGMA (*b*), qui touche presqu'à la terre du côté du

(*a*) Leurs Navires, disent les Hollandois, ont ordinairement deux Mâts, & sont à trente ou trente-deux rames, qui ont chacune cinq ou six Rameurs: de sorte, ajoûtent-ils, qu'il y a sur ces especes de Galeres tant en Matelots, qu'en Soldats, près de trois cent hommes, avec quelques Pieces d'Artillerie, & quantité de Feux d'artifice. Chaque Ville est obligée d'entretenir un Vaisseau équipé & pourvû de toutes choses.

(*b*) Les Hollandois, qui y firent naufrage en 1653. la nomment QUELPAERTS; ils la placent par les 33. dégrez 32. minutes de latitude Nord, lui donnent quatorze ou quinze lieuës de circuit, & prétendent qu'elle est éloignée de la Corée de douze ou treize lieuës du côté du Midi. Ils ajoûtent que ses Habitans l'appellent SEHESURE.

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

Midi, est fort montagneuse. Suivant le Pere Martini l'Empereur Chinois Vuus, ou Vuvam, Fondateur de la Famille de Cheva, ou Xam, & qui commença de régner l'an onze cent trente-sept avant la naissance de Jesus-Christ, donna à un Prince nommé Kiuus, Allié de son Prédécesseur, le Royaume de Corée, à condition de le tenir de lui à foi & hommage. Sous la domination de la Famille Cin, la Corée prit le nom de Leaotung, & il paroît que dans cet intervale, les Rois de Corée se rendirent indépendans; mais Chao-Li, Chef de la Famille de Han, les soumit de nouveau à l'hommage, & fit reprendre à la Presqu'Isle le nom de Chaosien vers l'an 200. de Jesus-Christ. Enfin à l'occasion de la Guerre, dont nous allons parler, & dont les Annales Chinoises traitent fort peu exactement, le Roi de Corée se soumit encore à l'hommage du Monarque Chinois, pour en obtenir du secours contre les Japonnois. Ce Prince étoit un très-méchant Homme, sans foi & sans mœurs. Il fut tué par ses Sujets, & un nommé Ly, s'empara du Royaume, prêta l'hommage à l'Empereur de la Chine, & fut reconnu par ce Prince Roi de Corée. Ses Successeurs ont continué à se reconnoître Vassaux de ce grand Empire jusqu'à la derniere invasion des Tartares, contre lesquels les Coréens se révolterent, parce qu'on leur avoit ordonné de se raser, & de se vêtir à la Tartare; ils ont été néanmoins remis sous le joug par la Famille régnante, & c'est apparemment par le secours de ces Princes, qu'ils ont chassé les Japonnois de presque tout leur Pays.

§. II.

Le Grand Amiral du Japon fait descente en Corée. Il prend d'assaut deux fortes Places, & gagne une Bataille. Ucondono est rappellé à la Cour. Inquiétudes des Missionnaires. L'Empereur est prévenu contre le Grand Amiral, mais il est appaisé par une Lettre de ce Général. Une Armée formidable de Coréens vient au-devant des Japonnois. Elle est taillée en piéces. Mauvaise conduite d'un des Généraux Japonnois. Prise de Sior. Le Roi de Corée s'enfuit à la Chine.

Tayco-Sama n'avoit pas absolument besoin de la Corée, pour faire la guerre à la Chine, mais les Coréens puissans & habiles sur Mer, auroient pû inquiéter ses Troupes; d'ailleurs, la Corée une fois conquise, le Japon pouvoit soutenir longtems la guerre, sans presque rien mettre du sien. L'Empereur ne voulut pourtant pas l'attaquer, sans en avoir au moins une raison spécieuse; il envoya demander au Roi de Corée le passage sur ses Terres, pour mener ses Troupes contre les Chinois, & sur le refus de ce Prince, à quoi il s'étoit bien attendu, le Grand Amiral reçut l'ordre, dont j'ai parlé, de mettre à la voile avec le Corps de Troupes, qu'il commandoit. Le vent devint bientôt favorable, & la Flotte Japonnoise prit heureusement terre

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

dans un Port, auprès duquel étoit une Place très-forte, qu'on appelloit FUSANÇAY : on y comptoit environ trois cent Maisons, la Garnison étoit de six mille hommes, outre un grand nombre de gens, qui s'y étoient jettez des lieux circonvoisins, tous bien armez, & couverts de Cottes d'Armes d'un cuir extrêmement fort. Les Murailles environnées de Fossez très-larges, & pleins d'eau, étoient garnies de deux mille mortiers assez petits, également propres à tirer des boulets & des flêches, & depuis les fossez jusqu'à la greve on avoit semé quantité de chausses-trappes, pour enferrer la Cavalerie.

Tout cela n'empêcha pourtant point l'Amiral Japonnois, qui avoit fait sa descente sans opposition, de sommer le Gouverneur de se rendre, la vie sauve. La sommation fut reçuë avec mépris, & le Gouverneur répondit en riant qu'il alloit envoyer demander au Roi son Maître la permission d'y déférer. Tsucamidono ne repliqua rien, mais il employa toute la nuit suivante à préparer l'assaut. Il le fit commencer sur les quatre heures du matin ; les Coréens le soutinrent en braves gens, mais le Gouverneur ayant été tué, les Japonnois entrerent de toutes parts dans la Place, & passerent au fil de l'épée tout ce qui fit mine de vouloir résister. Ils s'y reposerent tout ce jour-là & le suivant, après quoi ils allerent faire le siége de FOQUINANGI, autre Forteresse plus considérable encore que la premiere, & qui n'en étoit éloignée, que de trois lieuës. Les murailles en étoient mieux bâties & plus hautes, & comme c'étoit la principale défense du Pays, on y avoit fait entrer jusqu'à vingt mille hommes des meilleures Troupes du Pays. Le Grand Amiral s'en approcha vers le midi, n'ayant avec lui, que la moitié de son Armée, & environ vingt mille tant Mariniers que Valets & autres gens de cette espece. Le Commandant de Foquinangi étoit un jeune Seigneur de vingt-deux ans, fort brave, & qui avoit épousé une niéce du Roi. Tsucamidono fit d'abord planter les échelles contre les murailles, y monta le premier, & fut si bien secondé, qu'après trois ou quatre heures d'un combat très-vif, où il n'eut pourtant, que cent hommes tuez, & quatre cent blessez, il remplit le Fossé de cinq mille morts, parmi lesquels fut encore le Commandant, & se trouva Maître d'une Place, que sa situation, & ses Magazins remplis d'une prodigieuse quantité d'Armes, & de provisions de guerre & de bouche, faisoient regarder comme la principale de toute cette frontiere. Aussi après cette conquête, quoiqu'il y eût encore cinq Forteresses à prendre, avant que d'arriver à la Capitale, la consternation fut si grande dans tout le Pays, qu'aucune n'osa s'exposer au sort des deux premieres, & toutes ouvrirent leurs portes au Vainqueur.

Le Grand Amiral n'étoit plus qu'à trois lieuës d'une autre Place considérable, lorsqu'il vit venir à sa rencontre une Armée de vingt mille hommes. Il ne balança point à les attaquer, en coucha par terre plus de trois mille, le reste se sauva dans un bois, qui étoit proche, & la nuit, qui survint, l'empêcha de les y poursuivre. On étoit alors au fort de l'Eté, & l'Empereur n'arriva au

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

Port de Nangoya qu'au mois de Septembre. Ce Prince apprit sur sa route les premiers succès de ses Armes en Corée, & on peut juger de la joye, qu'ils lui causerent.

Le premier effet, qu'elle produisit, fut le rappel d'Ucondono; un jour que l'Empereur s'entretenoit avec plusieurs de ses principaux Officiers du bonheur de ses Armes, quelques Amis d'Ucondono se hazarderent de dire à l'Empereur, qu'un si brave homme ne seroit point de trop dans une si glorieuse expédition; *vous avez raison*, leur dit-il, *& je le verrai volontiers.* Ces généreux Amis ne perdirent point de tems: ils dépêcherent un Courier à Ucondono, qui vint à Nangoya, fut bien reçu & parut même entrer bien avant dans la confidence de l'Empereur; de sorte, qu'il cessa d'etre regardé sur le pied de banni, mais comme il connoissoit son Maître, il ne crut pas devoir se fier beaucoup à ces apparences, & se tint le plus éloigné, qu'il lui fut possible de la Cour. Effectivement l'Empereur ne pensa plus bientôt à lui, & il n'eut aucune part à la guerre de Corée.

Cependant la présence de Tayco-Sama dans le Ximo, causoit de grandes allarmes aux Missionnaires; d'autant plus, que presque tous les Princes Chrétiens étoient en Corée, ou sur la Flotte, & que le Monarque environné d'Idolâtres, & à la tête de presque tout le Japon armé, pouvoit en un moment exterminer le Christianisme dans cette partie de l'Empire, où il avoit toujours été plus florissant. Il ne falloit pour cela, qu'un de ces accès de fureur, où il entroit quelquefois, quand on lui faisoit voir son autorité lézée, & pour l'y faire entrer, il suffisoit de lui faire connoître que le Ximo étoit rempli de Docteurs étrangers; ce qu'il étoit même très-difficile de lui cacher, tandis qu'il étoit sur les lieux. Ce fut ce qui engagea le Pere Valegnani à faire venir à Nangazaqui tous ceux de ses Religieux, qui se trouvoient dans le Royaume de Firando, & dans la Principauté d'Omura, parce qu'ils y étoient trop exposez à être découverts: au lieu qu'à Nangazaqui, où l'Empereur avoit permis d'en laisser un certain nombre, on n'y regardoit pas de si près. Ensuite, par l'avis de quelques Seigneurs Chrétiens, qui étoient à Nangoya, il envoya Roch DE MELO Capitaine du Navire, qui devoit le conduire aux Indes, & Jean Rodriguez saluer Tayco-Sama, & lui faire des excuses de ce qu'il n'étoit point encore parti, la guerre de Corée n'ayant point encore permis aux Portugais de vendre toutes les Marchandises dont leur Navire étoit chargé.

Melo & Rodriguez furent bien reçus, & l'Empereur demanda à ce dernier, si l'Ambassadeur étoit contens des Présens, qu'on lui avoit remis de sa part pour le Vice-Roi des Indes? Rodriguez lui répondit, qu'il en étoit charmé, & qu'en effet il ne se pouvoit rien voir de si riche & de si magnifique; en un mot, qu'ils étoient dignes du plus grand Prince de l'Orient. » Je suis ravi, » reprit l'Empereur, qu'ils soient » de son goût, mandez-lui de faire » ses affaires à loisir, & pour ce qui » est de vous, je vous permets de » faire votre séjour ordinaire à Méaco. « Il restoit encore un grand sujet d'inquiétude aux Chrétiens:

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

Toronosuque & Iquinocami, jaloux de la gloire de Tsucamidono, avoient écrit à l'Empereur, que ce Général les retenoit sans rien faire dans l'Isle de Zeuxima, tandis que pour avoir tout l'honneur de la Conquête de la Corée, il exposoit les Troupes, qu'il commandoit, à recevoir un échec. Ces plaintes avoient porté coup, & le Monarque s'étoit exprimé plus d'une fois sur le sujet de son Amiral, d'une maniere à faire comprendre qu'il étoit fort irrité contre lui.

Tsucamidono étoit alors le principal appui de la Religion Chrétienne, & sa disgrace auroit laissé toute l'Eglise du Japon à la merci de ses plus redoutables Ennemis, mais l'orage, qui le menaçoit, se dissipa en un instant. Un jour que Tayco-Sama invectivoit à son ordinaire contre lui, un Officier arriva de Corée avec une Lettre de ce Général, où après avoir rendu compte à Sa Majesté du succès de la derniere Bataille, il marquoit, que parmi les Prisonniers il s'étoit trouvé un Interprete du Roi de Corée pour la Langue Japonnoise, lequel avoit eu ordre, en cas que les Coréens perdissent la Bataille, d'aller trouver de sa part Tayco-Sama & de lui faire offre, non seulement de mettre bas les armes, mais encore de se joindre à lui, pour la guerre de la Chine, & de marcher à l'avant-garde pour lui servir de Guide. Il ajoûtoit, que conformément aux ordres, qu'il avoit reçus lui-même de Sa Majesté de faire grace à ce Prince, s'il se soumettoit, il lui avoit renvoyé son Interprete avec les conditions, ausquelles il vouloit bien traiter avec lui; qu'il avoit tiré parole de cet homme de revenir au bout de trois jours, & de lui amener quelques-uns des principaux Seigneurs de Corée, chargez d'un plein pouvoir du Roi leur Maître, pour conclure l'accommodement; qu'après le départ de l'Interprete, il s'étoit approché d'une Forteresse, qu'il avoit trouvée abandonnée, qu'il étoit à sept lieuës de celle-ci, & que de-là à SIOR Capitale du Royaume, il n'y en avoit plus que vingt: qu'il attendoit les ordres de Sa Majesté, avant que d'aller plus loin; & que si le Roi de Corée ne vouloit point accepter les conditions, qu'il lui avoit offertes, il se faisoit fort de le chasser de ses Etats en très-peu de tems. Cette Lettre, que l'Empereur s'étoit fait lire tout haut, non seulement désarma toute la colere, qu'on lui avoit inspirée contre ce Grand Homme, mais le transporta de joye à un point, qu'après l'avoir comblé d'éloges, il ajoûta: » j'ai conquis le » Japon avec une grande Armée, » & connoissant les Ennemis, que » j'avois à combattre; mais Tsucamicondono a plus fait: il a pénétré dans un Pays, qui lui étoit inconnu, & en peu de jours, il m'a » rendu Maître d'un grand Royaume. Je le ferai le plus grand Seigneur du Japon, je lui donnerai » plusieurs Royaumes: & si quelqu'un est jamais assez hardi, pour » me parler mal de lui, il éprouve» ra tout le poids de mon indignation.

Cependant Iquinocami & Toronosuque avoient débarqué avec leurs Troupes en Corée, suivant la permission, qu'ils en avoient obtenuë de l'Empereur, & ce dernier avoit marché à si grandes journées par des

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

chemins détournez, qu'il avoit joint l'avant-garde du Roi de Fingo, sur laquelle il voulut prendre le pas; mais celui qui la commandoit, & qui étoit un fort brave homme, lui dit résolument, qu'il ne le souffriroit point, & qu'il n'étoit pas juste, qu'après avoir bien combattu il eût le déplaisir de voir recueïllir à un autre le fruit de ses Victoires. Toronosuque n'osa passer outre, campa dans un endroit un peu écarté, & laissa passer l'Amiral, qui suivoit de près avec le reste de ses Troupes. Ce Général n'avoit point encore reçu la réponse du Roi de Corée, & se tenoit sur ses gardes. Bien lui en prit, car lorsqu'il s'y attendoit le moins, il se trouva vis-à-vis d'une Armée de soixante & dix mille combattans, presque tous Cavalerie, & dans laquelle étoit la principale Noblesse du Royaume.

A cette vûë les Japonnois parurent un peu étonnez, mais leur Général montra tant d'assûrance, & courant de rang en rang leur parla avec tant de résolution, qu'il les mit dans l'impatience d'en venir aux mains. Il profita de cette ardeur, & sur le champ il rangea son Armée en Bataille; les Ennemis en firent autant, & s'étendirent en demi cercle à dessein d'investir les Japonnois. Tsucamidono fit donner le signal du Combat, & ses Gens se jetterent avec tant de furie sur les premiers Escadrons Coréens, qu'ils les mirent en désordre. Ils se rallierent néanmoins jusqu'à deux fois à la faveur de leur nombre, mais les Japonnois animez par l'exemple de leur Général, & d'un de ses Freres nommé Louis, qui n'avoit pas plus de vingt ans, firent des efforts si surprenans, que l'Ennemi plia de tous côtez & prit enfin la fuite. On en trouva huit mille étendus sur le champ de Bataille, un très-grand nombre se noya au passage d'une Riviere; & comme les Vainqueurs les poursuivoient l'Epée dans les reins, on fit beaucoup de Prisonniers, parmi lesquels se trouva un des principaux Officiers de l'Armée, qui avoit été obligé de se rendre au jeune Loüis.

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

Le Roi de Corée n'apprit cette triste nouvelle, que par les fuyards: & comme il ne lui fut pas possible de rassembler ses Troupes pour arrêter une Armée victorieuse, qui n'étoit plus qu'à vingt lieuës de lui, il fit mettre le feu à ses Palais, & à ses Magazins, & se sauva avec toute sa Famille & ses Trésors à la Chine, où il jetta la consternation, en y apprenant qu'en moins d'un mois, vingt mille Japonnois lui avoient enlevé toutes ses Places fortes, gagné deux Batailles, & répandu la terreur dans tout son Royaume. Toronosuque de son côté fut au désespoir de n'avoir eu aucune part à une si belle Victoire, d'autant plus qu'ayant été simple spectateur du Combat, & pour une pique si peu à sa place ayant exposé les Troupes de l'Empereur son Maître à être accablées par le nombre, il devoit s'attendre d'en être séverement châtié. Pour prévenir ce malheur, il fit prier Tsucamidono de trouver bon qu'il le joignît, afin qu'il pût au moins avoir part à la prise de Sior, dont ce Général se disposoit à faire le siége; Tsucamidono lui fit répondre qu'il pouvoit le suivre, mais que l'intention de l'Empereur étoit que chaque corps de Troupes,

De J. C. 1592. De Syn Mu. 2252.

Troupes demeurât sous les ordres de celui, qui le commandoit.

Toronosuque sur cette réponse décampa secrettement & marcha par des chemins de traverses dans l'espérance d'arriver le premier à Sior, mais le Grand Amiral s'étoit douté de son dessein, & comme il avoit de meilleurs guides, il le précéda de plusieurs heures. Il trouva les portes de la Ville, qui étoient de fer, toutes fermées; mais prenant sur le champ sa résolution, il planta ses Echelles, & commanda l'assaut; en moins de rien les Japonnois furent sur les Murailles, & le Roi de Fingo y fit arborer ses Etendarts. A cette vûë les Habitans demanderent quartier, & offrirent aux Victorieux toutes sortes de rafraîchissemens, dont ceux-ci avoient un extrême besoin. Aussitôt le Genéral fit publier une défense sous peine de la vie à ses Soldats, qui étoient presque tous Chrétiens, de causer le moindre désordre, & il fut si exactement obéï, qu'une Garnison de Coréens n'auroit pas vécu plus paisiblement avec les Habitans de Sior, que firent les Japonnois après y être entrez par escalade.

§. III.

Ce qui avoit engagé Tayco-Sama à exiger l'hommage du Gouverneur des Philippines. Mauvaise démarche de ce Gouverneur. Trois Espagnols vont trouver l'Empereur. Ce qui se passe à cette Audience, & quelles en sont les suites. Conversion du Roi d'Inga.

TAyco-Sama apprit ces nouveaux succès avec des transports de joye, dont il ne fut pas le Maître; il ne parloit plus, que de Tsucamidono, il lui écrivit la Lettre du monde la plus obligeante, il lui envoya des Présens considérables, & les accompagna de promesses encore plus magnifiques, qu'il étoit apparemment bien résolu de ne point tenir, au moins si l'on en juge par la suite. Mais au milieu de l'allégresse publique, que causoient au Japon tant de Victoires remportées par des Chrétiens, les Missionnaires & les Fidéles étoient abîmez dans la plus amere douleur. Pour bien entendre de quoi il s'agissoit, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut. Nous avons vû que l'Empereur, en même tems, qu'il prenoit la résolution de conquerir la Chine, avoit aussi formé le dessein de soumettre les Philippines à son obéïssance, & avoit écrit sur cela une Lettre extrêmement fiere au Gouverneur de ces Isles; mais nous avons remis en cet endroit à dire ce qui avoit donné lieu à cette démarche, & quel en fut le succès. C'est ce que je vais faire le plus exactement, qu'il me sera possible; cet évenement ayant été la premiere source des malheurs, qui ont causé la ruine entiere de la Chrétienté du Japon.

Quelques années avant le tems, dont je parle, une espece d'Avanturier, nommé FARANDA, d'une naissance obscure, mauvais Chrétien, & un de ces hommes, qui veulent intriguer à quelque prix que ce soit, pour se faire un nom, & à qui il ne coûte rien de sacrifier leur honneur,

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

leur conscience, le salut, & la tranquillité de l'Etat, à la démangeaison, qu'ils ont de se rendre importans; cet homme, dis-je, étant allé aux Philippines pour y faire le commerce, se mit dans la tête d'obliger le Gouverneur de ces Isles à reconnoître l'Empereur du Japon pour son Souverain. Il communiqua d'abord son dessein à un Seigneur de la Cour nommé FAXEGAVA, avec lequel il avoit des liaisons particulieres, & qui avoit beaucoup de part à la confidence de Tayco-Sama, & il l'engagea à le servir dans cette Entreprise, sur laquelle il avoit fondé l'espérance d'une très-grande fortune; & qu'il lui représenta comme très-facile à exécuter.

Faxegava en parla à l'Empereur, & l'assûra, que le Gouverneur des Philippines ne s'éloignoit pas de lui rendre un hommage absolu. L'Empereur charmé de ce discours, & attribuant à la terreur de son nom la disposition, où on lui disoit qu'étoit ce Gouverneur, lui écrivit la Lettre, dont nous avons parlé, & la fit remettre à Faranda, qui partit aussitôt pour retourner aux Philippines. Arrivé à Nangazaqui, où il devoit s'embarquer, il alla trouver le Pere Valegnani, lui dit qu'il étoit nommé Ambassadeur, & voulut l'engager à écrire aux Jésuites de Manile & au Gouverneur des Philippines, pour leur donner avis de la Commission, dont l'Empereur l'avoit chargé, & pour leur faire comprendre combien il importoit au bien de la Religion, de ne point refuser de faire ce que souhaitoit Sa Majesté. Par bonheur le Pere Gnecchi, qui étoit à Méaco, avoit été instruit de toute l'intrigue, & en avoit informé le Pere Valegnani, lequel répondit à Faranda, qu'il ne connoissoit point le Gouverneur des Philippines, & que les Jésuites de ces Isles ne lui étoient point soumis. Il ne laissa pourtant point d'instruire ceux-ci par une autre voye de ce qui se passoit, & il leur recommanda d'en faire part au Gouverneur. Il marquoit en même tems dans sa Lettre, que cette affaire étoit extrêmement délicate, & qu'il s'agissoit de ménager tellement l'honneur de la Couronne d'Espagne, qu'on ne donnât point occasion à Tayco-Sama de recommencer la persécution contre les Chrétiens; sur quoi il suggéroit les moyens, qui lui paroissoient les plus convenables dans une affaire de cette conséquence.

Le Gouverneur des Philippines, qui se nommoit Dom GOMEZ PEREZ DE MARINAS, ne pouvoit assûrément mieux faire, que de suivre les avis d'un homme aussi prudent & aussi expérimenté, que le Pere Valegnani; mais ce Pere étoit Jésuite, & les Espagnols des Philippines, qui de leur côté cherchoient tous les moyens de partager avec les Portugais de Macao le profit du commerce du Japon, croyoient devoir se défier de ces Religieux, qu'ils regardoient comme Portugais, parce qu'ils n'étoient allez jusques-là au Japon, que sur les Navires de Portugal, & par la voye de Macao; jalousie & défiance, dont nous verrons dans la suite de funestes effets. Dom Gomez n'eut donc aucun égard aux conseils, que les Jésuites de Manile lui donnerent de la part du Pere Valegnani; & ayant reçu la Lettre de Tayco-Sama, par un Neveu de Faranda, parce que celui-ci

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

n'osa point, après le refus du Pere Visiteur de l'avouër pour Ambassadeur, passer lui-méme à Manile, il prit un parti, qui n'eût pas été absolument mauvais, s'il avoit sçu se défier de Faranda & de Faxegava. Il députa à l'Empereur du Japon un Gentilhomme nommé Lopé DE LIANO, & le chargea d'une Lettre pour ce Prince, par laquelle il lui marquoit, qu'il en avoit reçu une sous le nom de Sa Majesté, mais qu'il soupçonnoit avoir été supposée, parce qu'elle lui avoit été renduë par un homme, qui ne lui paroissoit point être d'une condition à être chargé d'une Commission de cette importance, & parce que les Peres de la Compagnie, qui étoient à Nangazaqui, ne lui en avoient rien mandé. Liano partit avec cette Lettre au mois de Juin de cette année 1592. accompagné d'un Pere Dominiquain appellé Jean COBOS, que Dom Gomez lui avoit donné pour Adjoint, & des Lettres de recommandation pour Faranda, & pour Faxegava. Ces Envoyez prirent terre à un Port de Saxuma, où étoit encore Jean de Solis, dont j'ai parlé, il n'y a pas longtems, & qui y faisoit construire un Bâtiment pour aller au Perou. Comme celui-ci avoit encore sur le cœur le refus, que lui avoit fait le Pere Valegnani, de s'intéresser pour lui auprès des Portugais, il saisit cette occasion, qui lui parut immanquable, de se venger; il dit beaucoup de mal des Jésuites aux Envoyez du Gouverneur des Philippines, leur persuada tout ce qu'il voulut contre ces Peres, & fit si bien, qu'il les engagea à le mener avec eux à la Cour, pour y porter ses plaintes contre les Portugais, & les Missionnaires.

Ils partirent sans différer, passerent par Nangazaqui, où ils s'aboucherent avec Faranda, qui ne les quitta plus, éviterent de parler à aucun Jésuite, ni à aucun Portugais, & arriverent dès le lendemain à Nangoya, où ayant eu Audience de Tayco-Sama, ils lui présenterent la Lettre du Gouverneur des Philippines. Faxegava & Faranda étoient présens, & avoient traduit la Lettre en Japonnois, mais d'une maniere très-infidelle, ce qui leur étoit fort aisé, parce que les Espagnols ne sçavoient pas le Japonnois. Ils interpréterent aussi mal tout ce que le Pere Cobos dit à l'Empereur de la part de Dom Gomez, & firent entendre à ce Prince, que ce Gouverneur doutoit bien à la vérité que la Lettre, qu'il avoit reçûë de Sa Majesté, fût véritable, mais qu'au reste, il n'étoit pas éloigné de se conformer à tout ce qui y étoit contenu: ce qui donna une si grande joye au Monarque, que sur le champ il assigna un revenu considérable à Faranda. Il fit ensuite écrire une seconde Lettre au Gouverneur des Philippines, où il lui déclaroit, que la premiere, qui lui avoit été remise, étoit de lui, & qu'il ne manquât point d'y déférer au plutôt, sinon qu'il sçauroit bien l'y contraindre par la force des Armes.

Les deux Envoyez reçurent cette Lettre sans trop sçavoir ce qu'elle contenoit; mais avant que de prendre congé de Sa Majesté, ils lui dirent qu'ils se croyoient obligez de l'avertir, que les Portugais étoient les Maîtres de Nangazaqui, qu'eux seuls profitoient du commerce; qu'ils y exerçoient de grandes violences,

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

& que malgré ses Edits, ils protégeoient les Peres de la Compagnie, qui étoient tous demeurez au Japon. Ils ajoûterent que c'étoit ces Religieux, qui persuadoient aux Portugais de refuser aux Castillans de les admettre à trafiquer avec les Japonnois, ce qui privoit les Etats de Sa Majesté d'un très-grand avantage. Enfin ils n'oublierent rien pour aigrir l'Empereur contre ces Missionnaires, dans l'espérance que, s'ils étoient une fois chassez du Japon, rien n'empêcheroit plus les Espagnols des Philippines d'établir un commerce réglé avec ces Isles. Il n'est pourtant pas certain que le Pere Cobos entrât directement dans un complot si criminel, & qu'il y eût d'autre part, que d'avoir écouté & cru trop légérement ce qui lui avoit été dit contre les Jésuites, & de s'être joint à leurs Ennemis, qu'il sçavoit bien avoir formé le dessein de les perdre.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur prit feu à ce discours: *Quoi donc*, dit-il d'un ton, qui fit trembler tous ceux, qui étoient présens; *des Etrangers, que j'ai proscrits, veulent faire les Maîtres dans mes Etats! Je les en empêcherai bien*; & sur le champ il nomma un Gouverneur de Nangazaqui, où il n'y en avoit point depuis un an, lui ordonna de renverser l'Eglise & la Maison des Jésuites, & d'informer contre les Portugais, au sujet des violences, dont Solis se plaignoit. Tout cela fut exécuté, & les Jésuites se virent contraints de se retirer dans l'Hôpital de la Miséricorde: mais le Gouverneur de Nangazaqui, qui se nommoit TERAZABA, ayant reconnu que l'accusation intentée par Solis étoit fausse, se préparoit à en faire un exemple, lorsqu'on trouva sur le rivage de la Mer le corps mort de ce Misérable. Il s'étoit embarqué dans une Chaloupe, pour aller voir le Navire, qu'il faisoit construire dans le Saxuma; il fut surpris en chemin d'un coup de vent, qui fit tourner sa Chaloupe, & il se noya. L'Envoyé du Gouverneur des Philippines, & le Pere Cobos n'eurent pas un sort plus heureux; car comme ils s'en retournoient à Manile, le Bâtiment qui les portoit fit naufrage, & ils périrent. Je trouve dans un Auteur, que le Navire Espagnol ayant abordé à l'Isle Formose, le Pere Cobos y fut tué par les Insulaires.

On ne peut douter que ces démêlez entre des Chrétiens, ne scandalisassent également les Fidéles & les Infidéles; mais les scandales ne nuisent qu'aux foibles, & à ceux, qui sont mal disposez. Le Pere Valegnani avoit alors entre les mains un illustre Proselyte, qu'il disposoit au Baptême, c'étoit le Roi d'INGA; ce Prince avoit été touché de la retraite des jeunes Ambassadeurs revenus de Rome, & plus encore de quelques conversations, qu'il avoit euës avec le Prince de Fiunga: il s'étoit enfin déterminé à renoncer au culte des Idoles. Son Instructeur craignit avec raison que le procédé des Castillans ne détruisît ce que la Grace avoit si bien commencé; d'autant plus, que le Roi d'Inga s'étoit trouvé chez l'Empereur, lorsque ce Prince leur donna Audience. Mais le Saint Esprit avoit pris possession de son cœur; il comprit aisément qu'on n'écoute plus la Religion, quand on est possédé d'une violente passion; il fut surtout ex-

De J. C. 1592. — De Syn Mu. 2252.

trêmement touché de la prompte punition de l'Auteur de toute cette intrigue : mais ce qui acheva de le gagner à Jesus-Christ, ce fut l'accomplissement d'une espece de Prophétie des Habitans de Nangazaqui. L'Empereur, ainsi que nous venons de le voir, avoit ordonné à Terazaba, nouveau Gouverneur de cette Ville, de raser l'Eglise & la Maison des Jésuites. L'Eglise étoit magnifique, & dédiée à la Sainte Vierge, sous le titre de son Assomption ; & les Fidéles publierent avec une assûrance, qui sembloit venir d'une véritable inspiration, que le Sauveur des hommes ne tarderoit pas à venger l'honneur de sa Mere. Peu de jours après on eut nouvelle, que la Mere de Tayco-Sama étoit morte à Méaco, & l'on sçut qu'elle avoit expiré le jour même, que le sacrilege Arrêt avoit été signé à Nangoya. Cet événement fit une telle impression sur l'esprit du Roi d'Inga, qu'il ne voulut plus différer son Baptême, & il le reçut des mains du Pere Valegnani. Ce Pere partit au mois d'Octobre de cette même année, menant avec lui à Macao le Pere Loüis Froez, dont il avoit besoin, pour les affaires du Japon, & le Pere Gilles DE LA MATA, qu'il envoyoit à Rome, pour informer le Pere Général de l'état, où se trouvoit cette Mission.

De J. C. 1592. — De Syn Mu. 2252.

§. IV.

L'Empereur fait semblant de vouloir passer en Corée. Extrémité, où les Japonnois s'y trouvent réduits. Les Chinois viennent au secours des Coréens. Ils sont défaits par le Grand Amiral. Trahison de leur Général. Bravoure des Japonnois. Lâcheté du Roi de Bungo. Nouveau Combat, qui ne décide de rien.

POur revenir à la Guerre de Corée, l'Empereur en arrivant à Nangoya, avoit donné ordre à toutes les Troupes, qui étoient encore dans l'Isle de Zeuxima, & qui étoient grossies de plus de la moitié, de passer la Mer ; de sorte que les Généraux Japonnois se trouverent bientôt en Corée à la tête de plus de deux cent mille hommes. Il en restoit encore cinquante mille à Nangoya ; l'Empereur disoit sans cesse qu'il les vouloit mener lui-même en Corée, & sous ce prétexte avoit mandé au Grand Amiral de lui renvoyer sa Flotte ; mais dès qu'elle fut arrivée, il écrivit à Tsucamidono, & il fit publier dans son Armée, que son Conseil trouvoit la saison trop avancée, & la Mer trop mauvaise, pour s'exposer à ce voyage, & qu'il ne le différoit que jusqu'au Printems prochain. Dans le fonds il paroissoit évident à tout le monde qu'il n'avoit jamais eu envie de sortir du Japon, & qu'il n'eût pas été fâché que les Troupes, qu'il avoit en Corée, y demeurassent, pour les raisons, que nous avons dites ailleurs ; mais il étoit plus aisé de conquerir ce Pays, que de le conserver.

Les Coréens, en abandonnant les Villes aux Victorieux, s'étoient cantonnez dans des lieux écartez & inaccessibles, après avoir brûlé tout ce qu'ils n'avoient pû emporter, non seulement de leurs effets, mais en-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

core de toutes les provisions nécessaires à la vie ; de sorte que les Japonnois ayant bientôt épuisé le peu, qu'ils avoient apporté de vivres avec eux, se trouverent à la fin dans une très-grande disette. Les Généraux firent sçavoir à la Cour l'extrémité, où ils étoient, mais on ne leur fit point de réponse ; ils rechargerent, & l'Empereur, pour se délivrer de leurs importunitez, fit partir quelques Convois assez mal équipez, dont une partie tomba entre les mains des Armateurs Coréens, & l'autre fut enlevée par les Habitans du Pays. Alors le desespoir s'empara des Troupes Japonnoises, & la nécessité les obligea de se débander pour vivre ; mais tout autant que les Ennemis en rencontroient, ils les assommoient, & en très-peu de tems cette grande Armée se trouva diminuée de plus de la moitié.

Dès que les Coréens virent leurs Ennemis affoiblis jusqu'à ce point, ils songerent à les attaquer avec le secours des Chinois trop intéressez dans cette Guerre, pour en être simples Spectateurs. Les quatre Généraux Japonnois, après leur réünion en Corée, avoient tenu un grand Conseil de Guerre à Sior, où il avoit été résolu, qu'ils partageroient toute la Presqu'Isle en quatre Parties, & que chacun se chargeroit de conserver la sienne. Toronosuque prit du côté des Orancays, qu'il battit en plusieurs rencontres ; mais le grand effort des Alliez se fit contre le Grand Amiral, qui s'étoit approché le plus près de la Chine. Il avoit fait sa Place d'Armes d'une Ville appellée Pean, Capitale de la Province de Peando, une des plus considérables de tout le Royaume. La Ville étoit grande & peuplée, bien fermée de Murailles de pierres, assez basses à la vérité, n'ayant gueres que dix pieds de haut, mais si larges, que deux hommes à cheval y pouvoient marcher de front. Tsucamidono y avoit fait entrer le plus de vivres & de munitions, qu'il avoit été possible, & il comptoit d'y passer tranquillement l'hyver, qui approchoit, lorsqu'il apprit qu'une Armée de Chinois avoit débarqué assez près de-là, & qu'un très-grand nombre de Coréens l'étoit venu joindre.

Il eut bientôt la confirmation de cette nouvelle par l'Ennemi même, qui ne balança point à le venir attaquer dans Péan. Je ne sçai ce qui engagea ce Général à se tenir renfermé dans une Place, où il n'avoit pas assez de Troupes pour en garnir toutes les Murailles : ce qui est certain, c'est que les Ennemis y monterent en plusieurs endroits, & entrerent dans la Ville. Mais ils n'y resterent pas longtems ; les Japonnois les en chasserent avant la fin du jour, en tuerent un grand nombre, & prirent leur Général, qui fut envoyé à Tayco-Sama. Le succès de cette Journée, qui fut suivie de quelques autres rencontres, où les Japonnois eurent toujours du dessus, obligerent Juquequi Officier Chinois, qui par la prise de son Général, se trouvoit chargé du Commandement, à faire des propositions de Paix ; il assûra au Général Japonnois, qu'il engageroit son Maître à envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon, & ne demanda que deux mois de Tréve, pour envoyer à la Cour de la Chine. Tsucamidono ne refusa point la Tréve,

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

dont il avoit encore plus de besoin, que les Chinois, mais il se tint sur ses gardes, & bien lui en prit.

Les Chinois, selon toutes les apparences, n'avoient pas sçu, avant que de parler de paix, à quelles extrémitez leurs Ennemis étoient réduits. Ils l'apprirent bientôt à la faveur de la Tréve, & ils résolurent d'en profiter. Pour le faire plus sûrement, Juquequi fit dire à l'Amiral que son Courier étoit revenu de la Chine, qu'il iroit au premier jour le trouver, mais qu'étant un peu incommodé, il le prioit de lui envoyer un Homme de confiance, avec qui il pût d'avance prendre quelques mesures pour la conclusion du Traité. Tsucamidono reçut ce message presque dans le moment, qu'on venoit de l'avertir qu'une Armée de deux cent mille Chinois & Tartares, qui avoit été renforcée sur la route par un nombre considérable de Coréens, étoit en marche pour l'assiéger de nouveau dans Péan. Il fut quelque tems en suspens sur ce qu'il avoit à faire : enfin il se détermina à envoyer un de ses Pages nommé AMBROISE, avec une escorte de vingt Soldats. Ambroise fut bien reçu & bien traité pendant quelques jours ; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, on le fit embarquer, pour l'envoyer à l'Empereur de la Chine, qui avoit, dit-on, une fort grande envie de voir un Japonnois, depuis qu'il avoit entendu parler des Victoires, que ces Insulaires avoient remportées sur les Coréens. On arrêta en même tems tous ceux, qui acompagnoient le Page ; mais plusieurs s'échapperent, & coururent par des chemins détournez avertir leur Général de la perfidie de Juquequi.

Peu de jours après, l'Armée des Alliez parut à la vûë de Péan, & le Grand Amiral reconnut qu'on ne lui avoit rien exagéré, quand on lui avoit dit que les seuls Chinois montoient à deux cent mille hommes. Il n'avoit plus qu'une poignée de monde ; la famine & les maladies lui enlevoient tous les jours de ses meilleurs Soldats ; & comme par une précaution fort sage, depuis l'endroit, où il avoit débarqué dans la Corée, jusqu'à la Capitale, & depuis la Capitale jusqu'à Péan, il avoit fait construire de distance en distance jusqu'à quatorze Forts, pour se faciliter la communication avec Nangoya, & la retraite en cas de besoin, il étoit obligé d'entretetenir des Garnisons dans tous ces Forts. Il n'y avoit donc nulle apparence à défendre Péan contre de si grandes forces, avec le peu de Troupes, qu'il avoit : il jugea plus à propos d'en sortir, & d'aller au-devant des Ennemis. On fut bientôt en présence, & les Coréens voulurent avoir l'honneur de vaincre seuls un Ennemi, qu'ils ne croyoient plus en état de leur résister. Ils se tromperent, ils essayerent pendant deux jours d'entamer les Japonnois, & furent toujours battus. Le troisiéme jour les Chinois & les Tartares survinrent ; les Japonnois étoient rentrez dans Péan, les Ennemis s'en approcherent, & se présenterent de toutes parts pour l'escalader : ils avoient une très-nombreuse Cavalerie, & leurs Cavaliers avoient des Armures de fer si fortes, que les meilleurs Sabres du Japon ne les pouvoient point entamer. D'ailleurs, la discipline étoit grande dans cette prodigieuse Armée. Leurs Armes offensives étoient l'Arc & la Fléche, la Lance &

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

l'Epée ; mais leur plus grand avantage étoit d'être tout frais, & d'avoir affaire à des gens, qui depuis deux jours n'avoient pas eu un moment de relâche. Il falloit cependant vaincre ou périr ; & cette nécessité donne à de braves gens, qui ont à soutenir une réputation acquise par des Victoires, une grande supériorité sur un Ennemi, qu'ils ont déja battu. Le Grand Amiral ne pouvant plus espérer d'empêcher les Chinois d'entrer dans Péan, en avoit abandonné les Remparts, & s'étoit retranché au centre de la Ville : les Alliez l'attaquerent envain dans ce retranchement tout un jour. Sur le soir Juquequi, jugeant impossible de l'y forcer, & ayant perdu un grand nombre de ses plus braves Soldats, fit sonner la retraite ; mais les Japonnois ne purent souffrir qu'il se retirât en Bataille ; ils le prirent en queuë, le menerent battant jusqu'à son Camp, & couvrirent toute la Campagne de Morts.

Après une si glorieuse journée, Tsucamidono faisant réflexion qu'il n'avoit presque plus un Soldat, qui ne fût, ou blessé, ou demi-mort de faim, & que pour peu que l'Ennemi s'opiniâtrât à l'attaquer, il ne pourroit éviter une entiere défaite, songea à quitter Péan, & à mener rafraîchir ses Troupes dans les Forts, qu'il avoit fait bâtir sur le chemin de Péan à la Capitale ; mais par un contre-tems, qui faillit à tout perdre, Joscimon Roi de Bungo, à qui il en avoit laissé le Commandement, avoit, sur une terreur panique, abandonné les deux plus proches de Péan ; de sorte que le Grand Amiral, qui comptoit d'y faire reposer ses gens, fut surpris de n'y trouver, ni Troupes, ni provisions, & la marche forcée, qu'il fut obligé de faire, pour gagner le troisiéme, où Joscimon s'etoit retiré, mit sa petite Troupe dans l'état, qu'on peut imaginer ; car ces Forts étoient tous à une journée de distance les uns des autres. Aussi n'y a-t-il point de doute que, si les Alliez se fussent avisez de les suivre, ce qui étoit aisé, surtout aux Coréens, ils ne se seroit pas sauvé un Japonnois, d'autant plus qu'on étoit en hyver, & que les neiges étoient fort hautes.

Dès que le Grand Amiral eut fait panser les blessez dans le Fort, où il avoit rencontré le Roi de Bungo, il continua sa route vers la Capitale du Royaume, où les autres Généraux se rendirent presqu'en même tems. Nos Histoires ne nous disent rien des raisons, qui les y obligerent ; mais il y a bien de l'apparence que ce furent les maladies & la famine ; le Pays étant ruiné partout, & les convois du Japon ne pouvant pas arriver jusqu'à eux. Ce qui est certain, c'est que l'Armée des Confédérez s'en approcha dans le dessein de les en chasser. A la premiere nouvelle de la marche des Alliez, Tsucamidono sortit de la Ville avec ses seules Troupes, & alla leur présenter la Bataille, qu'ils accepterent. Elle fut très-sanglante, & la Victoire ne se détermina pour aucun des deux Partis, chacun se retira dans ses quartiers avec une très-grande perte ; mais toute la gloire de cette Action fut pour les Japonnois, qui n'étant pas un contre dix, n'avoient pû être vaincus. Aussi les Alliez tournerent-ils toutes leurs pensées vers la paix, & les Japonnois, qui ne respiroient plus qu'après leur Patrie, ne s'en éloignerent point.

§. V.

§. V.

La paix se fait entre les Chinois & les Japonnois. Conditions du Traité. Précautions de l'Empereur pour conserver ses Conquêtes. Toronusuque est exilé, & le Roi de Bungo dépoüillé de ses Etats. L'Empereur fait désarmer les Chrétiens du Ximo. Dispute de Jean Rodriguez contre deux Bonzes, & ce qui en arrive. Le Gouverneur de Nangazaqui rend un service important aux Missionnaires.

De J. C. 1593. De Syn Mu. 2253.

LEs Préliminaires furent bientôt réglez : ils portoient que les Japonnois évacuëroient Sior, que toutes leurs Troupes se tiendroient dans les Places, qu'ils avoient fortifiées sur la Côte de la Mer ; que toute hostilité cesseroit de part & d'autre, & que deux Ambassadeurs iroient de la part du Roi de Corée conclure la paix aux conditions, qu'il plairoit à l'Empereur Japonnois de lui imposer. Peu de jours après les deux Ambassadeurs partirent pour le Japon, & Juquequi les accompagna jusqu'à Fusançay, où il les remit au Grand Amiral, qui les conduisit à Nangoya. L'Empereur, sur la nouvelle de la premiere Victoire remportée sur les Chinois par Tsucamidono, & sur la promesse, qu'avoit faite Juquequi d'une Ambassade de l'Empêreur de la Chine, pour demander la paix, s'étoit flatté de demeurer Maître de la Corée, & sur ce principe il avoit déja formé son Plan. Il avoit résolu de peupler ce Royaume de Japonnois, d'en donner la moitié au Grand Amiral, & d'y envoyer les Princes Chrétiens du Ximo, avec le Roi de Nangato.

Il y avoit bien à rabattre de ce Projet, mais ce n'étoit pas la faute du Général Japonnois, & Tayco-Sama eut assez d'équité pour en convenir ; il fit à ce Grand Homme tout l'accuëil, qu'il méritoit, & il l'accompagna de bienfaits proportionnez à ses services. Il fit aussi de fort beaux présens aux Ambassadeurs Coréens, & tout le tems, qu'ils furent à Nangoya, il les régala splendidement. On convint enfin des conditions du Traité, qui furent signées. Les voici : 1°. Des huit Provinces, qui composent le Royaume de Corée, cinq demeureront aux Japonnois. 2°. L'Empereur de la Chine donnera une de ses Filles en mariage à l'Empereur du Japon. 3°. Le commerce interrompu depuis longtems entre la Chine & le Japon sera rétabli ; c'étoit les Chinois, qui avoient exclu les Marchands Japonnois de leurs Ports, parce que ceux-ci y commettoient beaucoup d'insolences. 4°. Le Monarque Chinois payera à la Couronne du Japon un tribut annuel pour marquer, qu'il reconnoît sa supériorité sur la sienne. Il est assez surprenant que des Ambassadeurs d'un Prince tributaire s'engageassent de la sorte, aussi ne furent-ils pas avoüez.

De J. C. 1593. De Syn Mu. 2253.

L'ancien Roi de Tamba Jean Naytadono, eut ordre de porter ce Traité à la Cour de la Chine, & comme Tayco-Sama se doutoit bien, qu'on y feroit difficulté de le ratifier, il fit passer en Corée environ cinquante mille hommes de Troupes fraîches, pour garder les

Forteresses, que le Grand Amiral avoit fait bâtir le long de la côte. Elles étoient au nombre de douze, & l'Empereur les pourvut abondamment de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. Il ordonna en même tems aux autres Troupes, qui étoient en Corée de repasser la Mer, mais de lui faire auparavant raison d'un Seigneur Coréen proche Parent du Roi, qui tenoit une des plus fortes Places du Pays, & qui pendant toute la Guerre avoit extrêmement fatigué les Japonnois par les partis, qu'il avoit envoyez contre eux. Tout cela fut exécuté : le Coréen fut assiégé, sa Place prise, la Garnison passée au fil de l'Epée, & s'étant trouvé lui-même parmi les morts, sa tête fut portée à l'Empereur. Le Grand Amiral fut ensuite nommé Lieutenant Général en Corée. Tous les Princes Chrétiens eurent ordre d'y rester, & l'on soupçonna plus que jamais, que leur éloignement du Japon étoit entré pour beaucoup dans le dessein de cette Expédition.

Toronosuque, & le Roi de Bungo furent ensuite mandez à Nangoya. Le premier fut envoyé en exil ; le second fut dépoüillé de ses Etats, mis à la suite du Roi de Naugato l'ancien Ennemi de sa Maison, & eut défense de garder plus de cinq Domestiques. Son Fils eut quelque tems après permission d'avoir jusqu'à cinq cens hommes à son service, & l'Empereur lui assigna sur le Bungo des revenus suffisans, pour soutenir ce reste de l'ancienne splendeur de sa Famille; l'Histoire ne parle plus de ce jeune Prince depuis ce tems-là. Tant d'infortunes tinrent lieu de quelque mérite à Joscimon: ses Sujets, dont il n'avoit jamais eu ni l'amour, ni l'estime, commencerent à le plaindre, d'autant plus qu'on leur donna des Gouverneurs, qui parurent s'être fait une Loi d'abolir la Religion Chrétienne dans ce Royaume, où elle étoit depuis tant d'années la dominante. Ils y entrerent comme dans un Pays de Conquête, & y firent des désordres incroyables : rien ne fut épargné, ni le sacré, ni le profane; mais ce qui toucha jusqu'aux Infidéles mêmes, ce fut de voir presque toute la Famille Royale, & tous ceux, qui lui étoient attachez par les liens les plus étroits du Sang, réduits à la mendicité, & obligez pour la plûpart d'aller chercher un asyle à Nangazaqui, où ils n'eurent plus d'autre ressource pour la vie, que les soins des Missionnaires, & la charité des Fidéles.

La désolation n'étoit pas moins grande parmi les Fidéles du Ximo, & surtout dans la Principauté d'Omura, à Nangazaqui, & dans tous les lieux voisins de Nangoya. Un Seigneur Idolâtre ayant eu quelque démélé avec des Particuliers, Habitans de Nangazaqui, & Chrétiens, ne trouva point de moyen plus efficace de s'en venger, qu'en avertissant l'Empereur, que l'exercice du Christianisme se faisoit toujours dans cette Ville avec autant d'éclat, même depuis la destruction de l'Eglise, & de la maison des Missionnaires, qu'avant les Edits de Sa Majesté. Il fit plus, & pour prendre ce Prince ombrageux par l'endroit, qui lui étoit le plus sensible, il lui dit que les Chrétiens y faisoient de grands amas d'Armes & de munitions, & qu'assûrément ils étoient résolus de

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

se défendre, si on entreprenoit de les inquiéter sur l'article de leur Religion. La simple accusation en cette matiere suffisoit pour persuader Tayco-Sama. Il commanda sur le champ qu'on désarmât tous les Chrétiens du Ximo, & il n'en excepta, que quelques personnes du premier rang : il ajoûta même qu'on ne fît point difficulté de tuer tous ceux, qui ne voudroient point rendre leurs Armes. On sçait combien les Japonnois sont délicats sur ce point, & les Fidéles du Japon n'ont peut-être jamais montré un attachement plus sincere à leur Religion, que par la patience, qu'ils firent paroître en cette rencontre.

La présence de l'Empereur à Nangoya produisit encore un autre effet bien triste pour toute cette Chrétienté. Comme ce Prince faisoit sans cesse construire des Bâtimens de transport, pour envoyer des provisions, des munitions, & des Troupes en Corée, il eut bientôt épuisé tous les bois des environs de ce Port, & il fut obligé d'en envoyer couper dans le Pays d'Omura, où il y en avoit de très-beaux, & en grande quantité; de sorte que tous ces quartiers étoient sans cesse remplis des Officiers de ce Prince, la plûpart Idolâtres; de Soldats, & d'Ouvriers, & qu'il n'étoit presque plus possible aux Missionnaires d'y faire leurs fonctions, sans être tous les jours exposez à être découverts. Le Prince d'Omura étoit en Corée avec toute sa Noblesse, & c'étoit fait de cette Eglise, si la Providence ne lui eût ménagé une ressource dans la Princesse Magdeleine Mere du Prince & Veuve de Sumitanda. Cette Princesse avoit une maison dans un lieu fort retiré; elle la donna aux Jésuites, & pour conserver celle, que ces Peres avoient dans Omura, elle y alla loger elle-même. Quelques Seigneurs, qui avoient obtenu la permission de rester chez eux, suivirent son exemple, & par-là ces Religieux se virent en état de subvenir aux plus pressans besoins des Fidéles. Ils alloient même déguisez à Nangoya, pour administrer les Sacremens aux Chrétiens, qui étoient dans l'Armée & à la Cour, & à ceux, qui sous divers prétextes pouvoient obtenir la permission d'y venir de Corée.

Jean Rodriguez, à qui la qualité d'Interprete de l'Empereur donnoit la liberté de paroître dans tous les lieux, où se trouvoit la Cour, servit fort utilement la Religion dans ces tems critiques; car comme on ne trouvoit point à redire qu'il eût avec lui un Compagnon, il facilita à plusieurs les moyens de faire, jusques sous les yeux du Prince, tout ce qui étoit de leur Ministere. D'ailleurs ce jeune Religieux se faisoit extrêmement aimer dans cette Cour, & la plûpart des Grands le voyoient avec plaisir. Il avoit surtout gagné les bonnes graces de GIXASU (a) à qui Tayco-Sama avoit donné tout le Bandouë, & qui a été depuis si célebre sous le nom de DAYSUSAMA; ce Prince joignoit beaucoup d'estime à l'amitié, dont il honoroit Rodriguez, & cette estime augmenta encore à l'occasion, que je vais dire. Il y avoit à la Cour deux fameux Bonzes, qui servoient d'In-

(a) D'autres le nomment GEIAZO, GYAYASU, JEJAS, ONDOSCHIO; c'est le Chef de la Famille, qui régnoit encore sur la fin du dernier siécle.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

terpretes à l'Empereur pour la Langue Chinoise. Un jour que le Roi de Bandouë s'entretenoit avec eux, le discours tomba sur la Providence, & les Bonzes soutinrent que les Dieux ne se mêloient point du tout de ce qui regardoit les hommes; Gixasu, qui n'étoit pas fort en état de répondre aux raisons, qu'ils apportoient, pour appuyer une si étrange Doctrine, fit appeller Rodriguez, & le mit aux prises avec les deux Docteurs: le jeune Religieux ne refusa point d'entrer en lice, & il réfuta si solidement toutes les preuves de ses Adversaires, que forcez dans tous leurs retranchemens, ils se virent réduits à dire: » c'est la doctrine de Xaca, elle est en termes » exprès dans ses Livres, s'il nous » trompe, ce n'est pas notre faute, » nous ne sçavons que ce qu'il nous » a appris. « Cette réponse fit beaucoup rire le Roi; il publia partout la victoire du Missionnaire, & dit assez haut, qu'il n'avoit jamais mieux senti la supériorité de la Religion Chrétienne sur les Sectes des Bonzes; il étoit néanmoins lui-même dans les principes, que Rodriguez venoit de réfuter si solidement, & il n'en eut jamais d'autres, ou du moins il les suivit toujours dans la pratique.

Quelque tems après le grand Navire du Commerce, qui venoit tous les ans au Japon, étant arrivé, Terazaba Gouverneur de Nangazaqui rendit un grand service aux Missionnaires. Ce Seigneur, après avoir reconnu la fausseté des accusations, que les Espagnols avoient formées contre ces Religieux, avoit admiré la patience, & la modération de ces Peres, qui avoient vû renverser leur Maison & leur Eglise, sans dire un seul mot, & sans recriminer contre leurs Calomniateurs, & il cherchoit une occasion de les servir. Il représenta à l'Empereur, que si Sa Majesté vouloit maintenir le commerce des Portugais, il étoit nécessaire de leur laisser quelques Religieux; outre que ceux-ci, par l'autorité, que leur caractere leur donnoit sur ces Marchands, les contenoient dans l'ordre, appaisoient leurs querelles, vuidoient leurs différens, & les empêchoient de faire la moindre injustice dans leur négoce. Ce discours ne fut point relevé, mais au bout de quelques jours Terazaba ayant trouvé Tayco-Sama en assez bonne humeur, lui dit que Sa Majesté avoit permis aux Peres de la Compagnie de rester à Nangazaqui au nombre de douze; qu'on ne pouvoit pas se comporter plus sagement, qu'ils faisoient, mais que n'ayant plus de Maison, ils étoient réduits à loger à l'Hôpital, où ils souffroient beaucoup; qu'il ne voyoit aucun inconvénient à leur permettre de rebâtir leur Maison, & qu'on ne pouvoit gueres refuser aux Portugais la liberté d'avoir une Eglise, pour y satisfaire aux devoirs de leur Religion. L'Empereur l'écouta fort tranquillement, goûta ses raisons, & lui permit de faire ce qu'il souhaitoit. L'Eglise & la Maison furent bientôt sur pied, & le Gouverneur de Nangazaqui en ayant rendu compte au Monarque, lui fit encore agréer, que le Capitaine du Navire Portugais, & le Pere PASIO vinssent lui en faire leurs remercimens. Tayco-Sama les reçut bien, & après leur avoir fait présenter du Thé, il les renvoya pleins d'espérance de pouvoir un-

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

jour dissiper tous ses ombrages. Au reste l'Empereur avoit enfin mis en sa main la ville de Nangazaqui, & en avoit fait une Ville Impériale, mais je n'ai pû trouver au juste en quel tems; il y a bien de l'apparence que ce fut à l'occasion de la guerre de Corée.

La Chrétienté d'Arima n'étoit pas à beaucoup près aussi tranquille; l'Edit, qui ordonnoit de désarmer les Chrétiens, y avoit été exécuté avec la derniere rigueur, & celui qui en avoit été chargé, avoit fait entendre, qu'il sçavoit qu'on retenoit dans le Pays un grand nombre de Missionnaires, qu'il les connoissoit tous par leurs noms, qu'il étoit instruit des lieux, où ils se retiroient, & qu'il en informeroit l'Empereur. On étoit d'autant plus persuadé, qu'il effectueroit ses menaces, qu'il y entroit un peu de jalousie contre le Roi d'Arima, lequel s'étoit fait beaucoup d'honneur dans la Guerre de Corée, mais un Oncle de ce Prince, qui gouvernoit le Royaume dans son absence, l'appaisa par des présens, & cet orage se dissipa. Le Séminaire étoit toujours à Fakirao, & il n'avoit jamais été plus florissant, non plus que le College, & le Noviciat, qui étoient dans l'Isle d'Amacusa. Cette Isle étoit toute Chrétienne, & fort tranquille, tant parce qu'elle étoit plus éloignée de la Cour, & de l'Armée, que parce que le Grand Amiral y avoit beaucoup d'autorité, en qualité de Seigneur Suzerain, & que personne n'osoit rien faire, qui pût chagriner ce Général dans le haut point de gloire & de crédit, où ses grandes actions l'avoient mis.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

§. VI.

Désolation des Chrétiens dans le Bungo. Mort Chrétienne du Roi de Fiunga & du Prince son Frere. Quatre Missionnaires empoisonnez dans le Firando. Mort du Gouverneur de Sacai. Son second Fils obtient le Gouvernement, & ce que l'Empereur lui dit à ce sujet. Calomnies suscitées aux Jésuites. Le Pere Valegnani propose d'appeller d'autres Religieux au Japon. Edit du Roi d'Espagne confirmé par un Bref du Pape & par la Cour d'Espagne.

IL s'en falloit bien que les Chrétiens du Bungo joüissent de la même tranquillité, mais malgré la persécution, que leur susciterent les Gouverneurs, à qui Tayco-Sama avoit confié ce Royaume, ils demeurerent fidéles au Dieu, qu'ils adoroient, & leur vertu adoucit leurs Tyrans. Un d'entr'eux ayant sçu que la Reine Julie Veuve du Roi Civan, étoit dans le Royaume de Naugato avec une de ses Filles, & que ces Princesses manquoient de tout, il leur fit dire, qu'elles pouvoient revenir chez elles, & qu'il auroit soin, qu'elles y vécussent en personnes de leur rang. Le vertueux Leon Gouverneur de Nocen, & quelques autres Gentilshommes Chrétiens éprouverent les mêmes effets de l'estime, que ce Seigneur avoit conçuë pour leur Religion. Scingandono, qui étoit en Corée, n'eut pas plûtôt appris la misere, où sa Famille

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

étoit réduite, qu'il demanda la permission de repasser la Mer, pour tâcher de lui procurer quelque soulagement, & il la conduisit dans la partie du Fingo, qui obéïssoit au Grand Amiral, où par les bons ordres, que ce Prince y envoya, ces illustres Exilez ne manquerent de rien.

Barthelemi Roi de Fiunga, & le Prince Jerôme son Frere étoient aussi en Corée, ils y tomberent malades l'un & l'autre; s'étant embarquez pour aller reprendre leur air natal au Japon, le premier mourut presque en débarquant, dans l'Isle de Zeuxima, & le second peu de tems après dans le Naugato. Leur mort fut aussi sainte que leur vie avoit été innocente, mais ils laisserent leurs Familles, & leurs Sujets Chrétiens dans une grande désolation. Elle n'étoit pas moindre dans le Firando; la Princesse Mancie Fille de Sumitanda, dont nous avons vû, il n'y a pas longtems la ferveur, avoit assez réüssi à gagner le cœur de son Mari, qui étoit héritier de cette Couronne, & ce jeune Prince donnoit même quelque espérance de se faire Chrétien. Pendant qu'il étoit en Corée, un Fils unique, qu'il avoit, tomba dangereusement malade; la Princesse le croyant prêt de mourir, le fit baptiser en secret, & il guérit sur le champ. Mais le Roi ne changeoit point de sentiment à l'égard des Fidéles; il ne les persécutoit pourtant pas ouvertement, mais les Seigneurs de sa Cour croyant lui faire plaisir en délivrant son Royaume des Missionnaires, en empoisonnerent deux, dont l'un étoit Espagnol, & se nommoit le Pere François CARRION, l'autre appellé le Pere Theodore MANTELS (a) étoit de Liége: le premier mourut sur le champ, & le second, qui étoit plus robuste, tomba dans une langueur accompagnée de douleurs très-aiguës, dont il mourut à Malaca après trois ans de souffrances. Cela n'empêcha point le Pere George CARAVAJAL Portugais & le Pere Joseph FURNALETTI Vénitien, d'aller prendre leur place dans le Firando, mais ils eurent bientôt le même sort, que leurs Prédécesseurs, & ce Royaume demeura quelque tems sans Missionnaires. Le Pere de Guzman raconte la chose de maniere à faire croire, qu'ils moururent tous quatre sur le champ, & ajoûte, qu'on reconnut qu'ils avoient été empoisonnez, parce qu'après leur mort ils jetterent quantité de sang, effet ordinaire d'une sorte de poison, qui est en usage dans le Pays. Cependant il paroît certain que le Pere Mantels est mort à Malaca.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que mourut à Méaco Joachim Riusa Pere du Grand Amiral, & Gouverneur de Sacai. L'Empereur qui l'estimoit beaucoup, l'avoit mené avec lui à Nangoya, l'avoit fait son Trésorier Général, & avoit mis, pour commander à Sacai en son absence son Fils aîné, qui avoit reçu au Baptême le nom de Benoît. Riusa, qui étoit âgé de plus de soixante & dix ans, ne put longtems soutenir la fatigue, que lui donnoit l'exercice de sa nouvelle Charge; il tomba malade & obtint la permission de retourner à Sacai, où son mal étant devenu extrême, il craignit qu'on ne lui

(a) Ou MARTEL.

fit des obseques à la maniere des Idolâtres; il se fit transporter à Méaco, & envoya prier le Pere Gnecchi de le venir trouver. Le Pere qui étoit à Nangazaqui, partit sur le champ, mais il ne trouva plus le Gouverneur, qui étoit mort quelques jours auparavant, & avoit été enterré secrettement, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Benoît se rendit aussitôt à Nangoya, pour apprendre cette nouvelle à l'Empereur, qui lui donna le Gouvernement de Sacai, & lui dit ces paroles, qui font bien voir que ce Prince avoit dans le fonds une grande estime du Christianisme : » Souvenez-vous que » vous étes Chrétien, & que votre » Religion vous ordonne de servir » fidélement votre Empereur.

Mais tandis que Tayco-Sama modérant ses premiers transports, donnoit moyen aux Missionnaires de respirer & de continuer partout l'exercice des fonctions de leur Ministere, les Philippines & la nouvelle Espagne retentissoient des calomnies, qu'on suscitoit à ces Religieux. Il falloit sans doute, que la vertu de ces hommes Apostoliques, pour les mettre en état de soutenir les combats, qui devoient bientôt leur être livrez pour la Foi, fût éprouvée de toutes les manieres. La plus sensible de toutes les épreuves, celle qui vient des faux Freres, leur avoit jusques-là manquée, & Dieu ne voulut pas, qu'ils fussent privez d'une si précieuse portion de sa Croix. Elle ne leur vint pourtant pas du dedans; graces au Seigneur il n'y avoit aucune division parmi eux; mais tous les Religieux ne devroient composer qu'une même Famille, & les Jésuites n'avoient donné lieu à aucun de rompre une union si nécessaire entre des personnes, qui doivent tendre au même but. Ils avoient cependant des Ennemis parmi ceux, qu'ils croyoient pouvoir regarder comme leurs Freres, & ils eurent même à essuyer ce qu'il y a de plus sensible dans cette sorte de persécution, dont l'Apôtre des Nations ne fut pas exempt dans les plus beaux jours du Christianisme; des Saints mêmes s'étant laissé prévenir contre eux au point de ne pouvoir être désabusez, & de croire qu'ils rendroient un grand service à la Religion en les faisant passer pour des hommes sans conscience, & coupables de la plus indigne prévarication. Mais avant que d'entrer dans le récit de ce qui s'est passé à ce sujet, il faut remonter à la source d'un des plus grands scandales, qu'ait peut-être jamais souffert l'Eglise de Jesus-Christ, & dont elle a reçu une playe, qui n'est pas encore fermée.

En 1519. le Pere Alexandre Valegnani étant allé au Japon, ainsi que nous avons vû, en qualité de Visiteur, ne put voir sans un extrême déplaisir un grand nombre d'Eglises sans Missionnaires, & chercha tous les moyens de remédier à un si grand mal. Après y avoir longtems pensé, il proposa aux Supérieurs de la Mission, & aux plus anciens Ouvriers, d'appeller à leur secours quelques Religieux des autres Ordres, puisque la Compagnie n'étoit pas en état de fournir au Japon un plus grand nombre de Sujets. Les sentimens furent partagez, & l'on convint de renvoyer la décision d'une affaire si délicate au Pere Aquaviva Général de la Compagnie. Le Pere

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

Valegnani lui en écrivit, & le Pere Aquaviva, après avoir examiné les raisons de part & d'autre, crut que le plus sage étoit de remettre le tout au jugement du Souverain Pontife, qui étoit alors Gregoire XIII. & du Cardinal Henri Roi de Portugal. Il en parla au premier, il en écrivit au second; & celui-ci étant mort sur ces entrefaites, Philippe II. qui lui succéda, mit l'affaire en délibération dans son Conseil. Elle y fut longtems discutée, & il fut enfin conclu tout d'une voix, non seulement que les Jésuites du Japon ne devoient point appeller d'autres Religieux, pour partager avec eux leurs travaux Apostoliques dans cet Empire, mais qu'il ne falloit pas même souffrir, qu'il y allât d'autres Prêtres, ni d'autres Religieux, que les Jésuites.

Le Pape fut de même avis, & jugea la chose si importante, que le vingt-huit de Janvier de l'année 1585. deux mois avant l'arrivée des Ambassadeurs Japonnois à Rome, il fit expédier une Bulle, dont voici ce qui fait le plus à notre sujet.

» (*a*) Quoique ce Pays soit fort » étendu, & qu'on y ait besoin d'un » grand nombre, ou, pour parler » plus juste, d'un très-grand nombre d'Ouvriers, néanmoins, comme le bien, qu'on y peut faire, » dépend beaucoup moins de la » multitude des Ministres de l'E» vangile, que de la maniere d'agir » avec ces Peuples, de la façon de » les instruire, & de la connoissan» ce du génie de la Nation; il faut » apporter un très-grand soin, pour » ne point permettre à des Person» nes, ausquelles ces Insulaires ne » seroient point accoûtumez, de » s'introduire parmi eux, parce que » cette nouveauté, & cette varieté, » qui les surprendroient, pourroient » produire dans leur esprit un mau» vais effet, & empêcher peut-être, » ou du moins troubler l'œuvre de » Dieu. Faisant donc réflexion, que » jusqu'à présent aucun Prêtre, si ce » n'est ceux de la Compagnie de » JESUS, n'a pénétré aux Isles & » Royaumes du Japon; que ces Re» ligieux seuls ont instruit les Ja» ponnois de nos sacrez Mysteres, » & les ont engagez à faire profes-

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

(a) *Etsi Regio illa latissima sit, & magno, vel potiùs maximo Operariorum numero egeat; tamen, quia utilitas operis non tam in Operariorum multitudine, quàm in agendi & docendi modo, & ingeniorum Gentis illius agnitione consistit, ideò magna adhibenda est cautio, ne permittantur illuc homines novi & incerti pervenire, ex quorum novitate & varietate talis oriatur admiratio, quæ insuetis noxia sit & periculosa, ac Dei opus impedire vel perturbare possit. Proindè considerantes nullos hactenùs Sacerdotes, præter quàm Societatis* JESU, *ad Regna & Insulas Japonicas penetrasse, & eos solos Nationibus illis Christianæ Fidei suscipiendæ autores, præceptores, ac veluti parentes fuisse, ac vicissim illos Societati, ipsiusque hominibus singularem quamdam fidem, pietatem ac reverentiam tribuisse: propterea Nos, cupientes hanc conjunctionem & amoris caritatisque vinculum, ad majorem salutis eorum profectum solidum & incorruptum manere, motu proprio, ex certâque scientiâ nostrâ omnibus Patriarchis, Archiepiscopis, & Episcopis, etiàmque Provinciæ Chinæ & Japonis sub Interdicti Ecclesiastici, & suspensionis ab ingressu Ecclesiæ, & Pontificalium exercitionis; aliis verò Sacerdotibus & Clericis, Ministrisque Ecclesiasticis, Sæcularibus & Regularibus cujuscumque statûs, ordinis & conditionis existentibus, exceptis Societatis* JESU *Religiosis, sub excommunicationis majoris, à quâ, nisi à Romano Pontifice, vel in articulo mortis, absolvi nequeant, pœnis ipso facto incurrendis, interdicimus ac prohibemus, ne ad Insulas Regnaque Japonica Evangelii prædicandi, ac Doctrinam Christianam docendi, aut Sacramenta ministrandi, aliave Munia Ecclesiastica, sine nostrâ, aut Sedis Apostolicæ expressâ licentiâ proficisci audeant*, &c.

sion

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

» sion du Christianisme ; qu'ils sont » les Maîtres, & en quelque sorte » les Peres de ces nouveaux Fidéles, » qui de leur part ont beaucoup » d'attachement, de respect, & d'a- » mour pour la Societé, & pour » tous ceux, qui en sont les Mem- » bres : Nous, qui désirons que cet- » te bonne intelligence, & ce lien » d'amour & de charité soit dura- » ble, & ne reçoive aucune attein- » te, & n'ayant en vûë, que le sa- » lut éternel de cette Nation ; de » notre propre mouvement, & de » notre science certaine, défendons » à tous Patriarches, Archevêques, » & Evêques, même à ceux des Pro- » vinces de la Chine, & du Japon, » (a) sous peine d'Interdit Ecclé- » siastique, de Suspense de l'entrée » de l'Eglise, & de l'exercice des » Fonctions Pontificales, & aux au- » tres Prêtres, Clercs & Ministres » Ecclésiastiques tant Séculiers, que » Réguliers, excepté aux Religieux » de la Compagnie de JESUS, sous » peine d'Excommunication Ma- » jeure; Censures, dont on ne pour- » ra être absous, que par le Saint » Siége, si ce n'est à l'article de la » mort, & le tout encouru par le » seul Fait, d'oser se transporter aux » Isles & Royaumes du Japon, pour » y prêcher l'Evangile, ou pour y » enseigner la Doctrine Chrétienne, » y administrer les Sacremens, ou » y exercer aucune Fonction Ecclé- » siastique, sans une Permission ex- » presse de Nous, ou du Saint Sié- » ge Apostolique, &c.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ce qui a donné occasion à ce Bref, qu'on pourroit peut-être juger avoir été sollicité par les Jésuites, s'il étoit permis de penser qu'un Souverain Pontife, & surtout un aussi grand Homme, que Grégoire XIII. eût été capable de faire servir l'Autorité, dont il étoit revêtu, à satisfaire une jalousie aussi mal placée, que l'auroit été celle de ces Religieux. Mais il ne sera pas hors de propos d'ajoûter ici, que ce n'est pas dans ces derniers siécles, qu'on a commencé de regarder l'uniformité de conduite entre les Missionnaires, comme une des choses les plus nécessaires dans une Chrétienté naissante. Or l'expérience de tous les tems a dû nous apprendre, que cette uniformité est presque impraticable entre les Personnes, qui suivent des Instituts différens, quoiqu'ils ayent dans le fonds la même fin, parce qu'ils ne s'accordent pas sur les moyens, & que chacun est fort éloigné de se relâcher de ses vûës particulieres. On peut voir dans le troisiéme Canon *Deus qui, de vita & honestate Clericorum*, que le Pape Innocent III. un des plus sages & des plus sçavans Pontifes, qui ayent gouverné l'Eglise, porta en cette matiere la précaution si loin, qu'ayant appris qu'il y avoit en LIVONIE des Moines de différens Ordres, qui y prêchoient l'Evangile, il ordonna que tous prissent le même Habit, & vêcussent de la même maniere ; & l'on peut bien juger qu'il croyoit encore plus essentiel, que tous agissent par le même es-

(a) Il n'y avoit point encore en ce tems-là d'Evêque, qui portât le Titre d'Evêque du Japon, Dom MELCHIOR CARNERO, qui l'avoit porté, étant mort; mais le Saint Pere use de ce terme à cause des prétentions des Archevêques de Goa & des Maniles sur la Jurisdiction dans cette Eglise, & parce que ces Prélats & l'Evêque de la Chine résidant à Macao, auroient pû supposer, que cette Bulle ne les regardoit pas.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

prit : ce que Gregoire XIII. n'étoit pas assûré de voir arriver dans le Japon, s'il y laissoit aller divers Ordres Religieux, & ce qui n'arriva pas en effet, quand, malgré ses précautions, cette varieté y eut été introduite.

Ce Pontife & le Conseil du Roi Catholique étoient d'ailleurs fort persuadez, que les bénédictions, que Dieu répandoit sur les travaux des Missionnaires du Japon, étoient bien autant accordées aux sages ménagemens, dont ils usoient à l'égard d'un Peuple difficile, & de ses Empereurs naturellement ombrageux, clairvoyans, & d'une extrême attention sur toutes les démarches des Etrangers, qu'à leur zele, & à leur courage ; & il n'y a pas lieu de douter que Gregoire XIII. n'eût encore devant les yeux cette belle Maxime, que Saint Paul se faisoit gloire de suivre, lorsqu'il disoit, (a) qu'il avoit toujours pris à tâche de ne point prêcher l'Evangile dans les lieux, où le Nom de Jesus-Christ étoit déja connu, de peur de bâtir sur le fondement d'autrui, & afin, que le Sauveur du monde fût annoncé à un plus grand nombre de Nations. En effet, quoique les Jésuites, par la démarche qu'ils avoient faite de demander du secours, eussent bien voulu renoncer au droit, que sembloit leur donner la premiere de ces deux Regles, que l'Apôtre s'étoit prescrites ; le Pape touché de la seconde, agissoit sans doute en Pere commun, en fermant la porte du Japon à un très-grand nombre d'excellens Ouvriers, pour les obliger de se répandre dans d'autres Régions, qui leur offroient des moissons mûres & abondantes ; & toutes choses n'en auroient-elles pas été mieux en toutes manieres, si on s'en étoit tenu à ce qu'il avoit si sagement réglé ?

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

(a) *Sic enim prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne si per alienum fundamentum ædificarem, sed, sicut scriptum est, quibus non est nunciatum de eo, videbunt ; & qui non audierunt, intelligent.* Rom. 15. 20, 21.

§. VII.

Diligences du Roi d'Espagne pour faire publier & exécuter le Bref du Pape. Calomnies des Espagnols contre les Missionnaires & les Chrétiens du Japon. Nouvelle fourberie de Faranda. Il trompe les Peres de Saint François. Le Gouverneur des Philippines envoye quatre de ces Religieux au Japon. Ils sont admis à l'Audience de l'Empereur, qui leur permet d'aller à Méaco. Ils y exercent publiquement toutes leurs Fonctions.

CE qu'il y a de certain, c'est que le Roi d'Espagne n'eut pas plutôt reçu le Bref de Grégoire XIII. si conforme à ce qu'il avoit déja jugé lui-même, qu'il l'envoya au Vice-Roi des Indes, Dom Edoüard de Menezez, lui enjoignant très-expressément de tenir la main à ce qu'il fût exécuté dans toute sa rigueur. Le Vice-Roi obéït, il fit faire des Copies du Bref, & les envoya, sans perdre de tems, à l'Evêque de la Chine, au Capitaine-Major de Macao, & au Gouverneur des Philip-

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

pines. L'Evêque, & le Capitaine-Major s'y conformerent sans peine, & ne trouverent aucune résistance de la part des Portugais, qui ne demandoient pas mieux, que de voir les choses demeurer sur le pied, où elles étoient depuis l'établissement de leur Commerce au Japon; mais il n'en fut pas de même aux Philippines. On ne croiroit pas jusqu'à quel point ce Bref y aigrit les esprits contre les Jésuites. Un Religieux eut même la hardiesse de dire publiquement, qu'il iroit au Japon malgré le Pape & le Roi d'Espagne. Il est vrai, que ses Supérieurs le désavoüerent & le punirent; mais la nouvelle des premiers Edits de Tayco-Sama contre la Religion Chrétienne étant arrivée sur ces entrefaites à Manile, on vit paroître aussitôt une Relation adressée au Roi Catholique, & au Conseil des Indes, dont voici la substance.

Elle portoit que de tant de milliers de Chrétiens, qu'on avoit vûs au Japon, six seulement étoient restez fermes dans la Foi; que de ces six, deux avoient passé par le tranchant de l'épée, & deux autres avoient été bannis; ainsi, qu'il n'en restoit plus que deux. On n'épargnoit pas même les cendres des Morts, & l'on ressuscitoit le Saint Roi de Bungo, François Civan, pour lui faire donner à ces nouveaux Fidéles l'exemple d'apostasier. On ajoûtoit, que toutes les Eglises avoient été brûlées, & que tous les Missionnaires étoient en fuite, partie aux Indes, & partie à la Chine; que s'il en étoit resté quelques-uns au Japon, ils y étoient tellement travestis, & s'y tenoient tellement cachez, qu'il valoit autant, qu'ils n'y fussent pas; en un mot, qu'il n'étoit plus question de Christianisme dans ces Isles. Toutes ces choses se débitoient avec tant d'assûrance, qu'il ne venoit dans l'esprit à personne de les révoquer en doute; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces bruits n'avoient point d'autre fondement, que l'autorité d'un Canarin, qui avoit été Catéchiste au Japon, & qu'on en avoit chassé pour ses crimes; témoignage, qui devoit être d'autant plus suspect, quand même on auroit ignoré l'avanture de ce Malheureux, que les Canarins étoient en ce tems-là fort décriez pour leurs mensonges, & que par une Loi expresse il étoit défendu aux Indes de recevoir leur jurement en Justice, quand il s'agissoit d'un intérêt, dont la valeur excédoit trois écus.

Les choses en étoient là, lorsque Faranda vint à Manile, & y noüa l'intrigue, dont nous avons parlé. Ce Scélerat étoit retourné aux Philippines peu de tems après, que les Envoyez de Dom Gomez Perez de Marinas furent partis du Japon, & ayant appris le malheur, qu'ils avoient eu de périr en chemin, il se porta pour Ambassadeur de Tayco-Sama. On lui demanda ses Lettres de Créance, mais il répondit, qu'ils les avoit confiées au Pere Cobos: du reste il assûra au Gouverneur, que l'Empereur avoit très-bien reçû ce Religieux & son Associé, & continua à joüer le double personnage, qui jusques-là lui avoit si bien réüssi. Dom Gomez ne laissa point d'avoir quelque vent de la réponse, que l'Empereur du Japon avoit faite à ses Envoyez; mais comme il ne voyoit pas encore bien

De J. C. 1593. De Syn Mu. 2253.

clair dans cette affaire, il prit le parti de dissimuler, & de gagner du tems. Cette conduite n'accommodoit point Faranda, il cherchoit des Personnes, qui pussent l'appuyer auprès du Gouverneur, & qui ne fussent pas en garde contre ses intrigues; & il ne les chercha pas longtems.

Il alla trouver les Peres de Saint François, de la Réforme de Saint Pierre d'Alcantara; & comme il avoit apparemment pénétré la disposition, où étoient la plûpart des esprits à l'égard des Jésuites du Japon, il composa un Mémoire des choses, pour lesquelles il assûroit que l'Empereur l'avoit envoyé, & dont les principaux Articles étoient, que ce Prince vouloit vivre en bonne intelligence avec les Espagnols des Philippines; que Sa Majesté desiroit d'établir le Commerce entre eux & ses Sujets, & qu'elle demandoit des Peres Franciscains Réformez, dont on lui avoit extrêmement vanté la Sainteté, & le mépris, qu'ils faisoient des choses de la terre. Il communiqua ce Mémoire à ces Peres, & voyant qu'ils donnoient dans le piége, il présenta son Mémoire au Gouverneur. Dom Gomez ne sçavoit trop que penser, & se défioit beaucoup de la sincérité de Faranda; mais les Franciscains, s'ils ne calmerent pas entierement ses soupçons, le déterminerent du moins à faire encore pour s'éclaircir la même manœuvre, qu'il avoit déja faite, & à écrire de nouveau à l'Empereur.

Ils avoient en cela un intérêt, qui venoit d'un bon zele, & Dom Gomez en avoit un autre. Les premiers avoient une passion extrême d'aller prêcher l'Evangile aux Japonnois, & croyoient qu'il étoit absolument nécessaire de courir au secours de cette Eglise désolée: car quoique, selon toutes les apparences, on eût été un peu désabusé aux Philippines de la prétenduë fuite des Missionnaires du Japon, & de cette Apostasie générale des Japonnois, qu'on avoit publiée partout avec tant d'affectation, bien des Gens étoient encore convaincus, que cette Mission étoit dans un état déplorable, & que le mal demandoit un prompt remede. Dom Gomez de son côté cherchoit toujours l'occasion de lier le Commerce avec le Japon, & il étoit fort persuadé que pour y réüssir, il falloit introduire dans ces Isles d'autres Ouvriers Apostoliques, que les Jésuites, trop attachez, ainsi qu'il le croyoit, aux Portugais, & trop intéressez à y maintenir, autant qu'il dépendroit d'eux, le Commerce exclusif de cette Nation.

Il prit donc enfin son parti, il écrivit à l'Empereur, & chargea de sa Lettre le Pere PIERRE BAPTISTE Commissaire des Peres de Saint François, lequel se fit accompagner de trois autres Religieux de son Ordre; & il lui donna pour Adjoint un Gentilhomme nommé PERO GONZALEZ DE CARAVAJAL. Un Auteur Franciscain assûre que le Pere Baptiste n'accepta cette Commission, qu'après avoir consulté un grand nombre de Théologiens, pour mettre sa conscience en sûreté au sujet du Bref de Grégoire XIII. & que tous lui répondirent unanimement, non seulement qu'il pouvoit, mais qu'il devoit même aller au secours de l'Eglise du Japon; d'autant plus, que



De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

son Ordre avoit reçu depuis peu un autre Bref de Sixte V. postérieur à celui de Grégoire, & en vertu duquel tous les Franciscains pouvoient aller librement prêcher l'Evangile dans toutes les Indes. (a) Ces Députez partirent donc de Manile le vingtiéme de Mai 1593. & Faranda s'embarqua avec eux : ils firent heureusement le Trajet, & prirent terre au Port de Firando, d'où la nouvelle en étant venuë à Nangazaqui, le Pere Gomez Vice-Provincial, qui y faisoit sa résidence, leur envoya un de ses Religieux, pour les complimenter, & leur offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Il y joignit ce qu'il put ramasser de rafraîchissemens, les invita à venir se reposer dans sa Maison, & manda de toutes parts aux autres Jésuites, qui pouvoient se rencontrer sur leur route, de leur rendre tous les services possibles.

De Firando, les Députez se rendirent à Nangoya, où ils arriverent au mois d'Août, ayant passé par Nangazaqui, où ils s'arrêterent plus d'un mois. Ils trouverent Faxegava à Nangoya, & ce Seigneur s'étant abouché avec Faranda, qui ne les quittoit point, concerta avec lui la maniere de les joüer, comme il avoit fait le Pere Dominicain, & son Adjoint. Il leur obtint ensuite une Audience de l'Empereur, à qui ils firent de fort beaux Présens, & qui les reçut d'abord avec un air assez affable ; mais quand il vit qu'ils n'étoient point chargez de lui faire les Soumissions du Gouverneur des Philippines, & que Dom Gomez se retranchoit toujours sur ce qu'il n'avoit point reçu ses Lettres, il s'emporta beaucoup ; & tout ce que leurs Introducteurs purent faire par le tour, qu'ils donnerent à la Lettre du Gouverneur, ce fut d'arrêter les effets de son indignation. Il s'appaisa enfin sur les assûrances, que le Pere Baptiste, mal conseillé par ses faux Amis, lui donna, que le Gouverneur vouloit que les Espagnols, si Sa Majesté leur permettoit de trafiquer au Japon, lui fussent soumis comme des Enfans à leur Pere; ajoûtant néanmoins, que pour ce qui regardoit l'Hommage, il ne pouvoit le lui rendre, sans en avoir eu l'agrément du Roi d'Espagne son Souverain. A cela l'Empereur répondit que la Lettre, qui avoit été renduë à Dom Gomez, étoit de lui, qu'il trouvoit très-mauvais, que ce Gouverneur eût différé si longtems à le reconnoître pour son Souverain ; qu'il devoit lui sçavoir bon gré de n'avoir pas envoyé son invincible Armée aux Philippines, pour les subjuguer, comme elle avoit fait la Corée, & qu'il ne vouloit plus entendre parler de retardement.

Le Pere Commissaire, à qui Faxegava n'avoit pas expliqué fidélement le Discours du Prince, prit alors la parole, & dit à l'Empereur, qu'il alloit faire sçavoir au Gouverneur ses intentions, & qu'en attendant sa Réponse, il s'offroit à demeurer au Japon en ôtage avec ses Religieux. Tayco-Sama lui répliqua qu'il ne vouloit pas leur donner cette permission, s'ils ne juroient auparavant que les Philippines lui feroient soumises & fidelles. Le Pere ne se rebuta point, & pria Sa Ma-

(a) On comprenoit ordinairement sous le nom des *Indes* tout ce qui est à l'Orient & au Midi du Fleuve *Indus*.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

jesté de trouver bon au moins, qu'avant que de quitter le Japon, il pût se former une juste idée de la Puissance & des Richesses de son Empire, afin d'en instruire ses Compatriotes, & qu'il visitât ses magnifiques Palais de Méaco, d'Ozaca, & de Fucimi. L'Empereur y consentit, mais il ordonna à Faxegava de le conduire avec ses Religieux, & de prendre garde, qu'ils ne prêchassent point aux Japonnois. C'étoit pourtant bien leur intention; & la premiere chose, qu'ils firent, quand ils eurent obtenu ce qu'ils souhaitoient, ce fut de prier le Pere Gomez de leur envoyer une Grammaire, & un Vocabulaire pour apprendre la Langue; ce qu'ils obtinrent sans peine.

Cet empressement pour étudier la Langue du Japon ne plaisoit pas fort aux deux Fourbes, qui joüoient ces bons Religieux, & qui dès lors ne songerent plus qu'aux moyens de s'en défaire, d'autant plus que le Pere Baptiste, par le moyen d'un de ses Compagnons nommé GONZALEZ GARCIA, lequel avoit autrefois été Marchand, avoit trafiqué au Japon, & en entendoit passablement la Langue, avoit découvert une partie de leurs menées, & s'étoit expliqué plus ouvertement, qu'ils n'auroient desiré dans une Audience, qu'il avoit euë de l'Empereur. Ces défiances réciproques augmenterent beaucoup dans la suite. Faranda & Faxegava dissimulerent pour porter plus sûrement leur coup, & les Religieux se rassûrant un peu trop sur le Caractere, dont ils étoient revêtus, d'Envoyez du Gouverneur des Philippines, commencerent à ne plus garder de ménagement, & à exercer assez librement les Fonctions du Ministere Apostolique. Par bonheur pour eux, l'Empereur eut pendant quelque tems des occupations plus importantes, qui l'empêcherent de faire beaucoup d'attention à leur conduite.

§. VIII.

L'Empereur se broüille avec son Neveu. Il fait faire de magnifiques Edifices à Fucimi. Description de cette ville. Le Christianisme florissant au Japon. Missionnaires en Corée. Les Peres Franciscains exercent leurs Fonctions avec éclat. Ils veulent s'établir à Nangazaqui, & ce qui en arrive. Faxegava & Faranda prennent des mesures pour les perdre.

CE Prince, que rien ne retenoit plus à Nangoya, en partit au commencement de l'année suivante 1594, pour se rendre à Méaco: il courut de grands risques dans ce trajet; le Vaisseau, qu'il montoit, donna contre un écueil & se brisa; tout l'Equipage fut noyé, lui seul se sauva à la nage, & il eut bien de la peine à gagner la terre. Il avoit fait avertir son Neveu de son départ, & il s'attendoit que ce jeune Prince viendroit au-devant de lui, mais Cambacundono, qui se défioit de son Oncle, prétexta une incommodité, & se contenta d'envoyer à ce Prince un de ses principaux Officiers, pour lui faire ses excuses. Tayco-Sama fit semblant d'en être satisfait, mais au lieu de continuer

sa route vers Méaco, il tourna du côté d'Ozaca, où il commença de gouverner aussi absolument, que si son Neveu n'eût rien été dans l'Empire.

Ce fut aussi alors qu'il acheva les magnifiques Bâtimens, qu'il avoit commencez à Fucimi, avant que de se rendre à Nangoya. Il y fit d'abord construire un Palais, qui en grandeur & en richesses passoit, dit-on, tout ce qu'il avoit déja fait à Méaco & à Ozaca. Il ordonna ensuite à tous les Grands de l'Empire d'y bâtir des Hôtels: quantité de gros Marchands vinrent aussi par son ordre s'y établir, & furent suivis d'un très-grand nombre d'Ouvriers de toutes les sortes; de maniere que Fucimi devint en très-peu de tems une des plus grandes, & peut-être la plus belle Ville du Japon: les ruës y étoient tirées au cordeau, & se coupoient toutes à angles droits; chaque Porte de la Ville avoit une longue & large Avenuë plantée de très-beaux Arbres; la Citadelle étoit hors de la Ville, & répondoit parfaitement à cette magnificence; mais ce qu'on admiroit le plus, & ce qui paroissoit incroyable à ceux, qui ne l'avoient pas vû, vis-à-vis de cette Citadelle on avoit élevé au milieu d'une Plaine une Montagne assez haute, on y avoit planté un bois, dont tous les Arbres avoient été pris fort grands, & dressez à la ligne, & on y avoit percé de très-belles Allées. Enfin on y voyoit tout ce qui peut rendre délicieux un lieu artificieusement champêtre. L'Empereur avoit encore détourné le cours d'une assez grosse Riviere, & l'avoit fait diviser en deux bras, pour entourer la Ville, à laquelle elle servoit de Fossez, assez profonds pour porter les plus grands Bâtimens du Pays. Deux superbes Ponts de pierre, de deux cent pas de long chacun, joignoient la Ville à la Campagne, & les arches en étoient si hautes, que les plus grands Batteaux passoient dessous à la voile. Un des deux bras de la Riviere baignoit le pied de la Montagne, dont nous venons de parler; & pour empêcher qu'elle n'en fit ébouler les terres, qui n'avoient pas encore eu le tems de s'affermir, on avoit élevé de ce côté-là une bonne Muraille de Maçonnerie, qui lui servoit de digue. Au reste on ne peut dire avec quelle promptitude ces Ouvrages furent achevez: aussi l'Empereur n'épargnoit-il, ni les hommes, ni la dépense, quand il s'agissoit de venir à bout de ses desseins.

Le succès d'une si grande Entreprise, & les applaudissemens de la Multitude, qui élevoit sans façon Tayco-Sama au-dessus des plus grands Empereurs, qui eussent régné avant lui au Japon, mirent ce Prince de fort bonne humeur, & tout le monde s'en ressentit, jusqu'aux Chrétiens. On vit donc alors naître quelque lueur d'espérance que le Christianisme alloit recouvrer sa premiere tranquillité; & en effet à l'éclat près, qu'il avoit eu dans ses plus beaux jours, on ne lui pouvoit gueres souhaiter une plus heureuse situation. Rodriguez étoit toujours sur le même pied à la Cour, bien venu de l'Empereur, & se comportant avec beaucoup de sagesse: il y avoit quantité de Missionnaires autour de Méaco, qui sans paroître en Public, travailloient fort utilement

De J. C. 1594. De Syn Mu. 2254.

à maintenir les Fidéles dans la ferveur, & à convertir les Infidéles. Le Pere Gnecchi étoit dans la Capitale même avec la permission de Tayco-Sama, & c'étoit un nouveau service, que Guenifoin & l'ancien Roi de Buygen avoient rendu depuis peu à la Religion. Un jour qu'ils conversoient assez familierement avec l'Empereur, le discours tomba sur les Missionnaires; l'Empereur en parla avec estime, & Guenifoin encouragé par cette favorable disposition, s'avisa de dire qu'il y en avoit un bien vieux & fort infirme auprès de Méaco, qu'il étoit d'ailleurs si tranquile, & se conduisoit avec tant de circonspection, qu'on n'avoit pas cru devoir l'obliger à quitter le Pays, où il étoit depuis trente ans (a), parce que c'eût été l'exposer à un danger manifeste de mourir en chemin; qu'on étoit persuadé que Sa Majesté même, qui avoit plusieurs fois témoigné de la considération pour lui, en auroit eu du chagrin. L'Empereur demanda qui il étoit, & Guenifoin lui dit que c'étoit le Pere Gnecchi: » Il est » vrai, reprit le Prince, que je l'ai » toujours regardé comme un hon» nête Homme, dites-lui qu'il peut » rester à Méaco; je ne crois pas qu'il » abuse de la grace, que je lui fais: » dans l'état, où il est, sans Eglise, » & sans secours, tout ce qu'il peut » faire, c'est de vivre.

A peu près dans le même tems le Grand Amiral, & les Princes & Seigneurs Chrétiens, qui étoient en Corée, firent prier le Pere Gomez de leur envoyer un Missionnaire, & le Vice-Provincial leur envoya le Pere de Cespedez. Ce Religieux passa d'abord à l'Isle de Zeuxima, où la Reine Marie, qui étoit Fille du Grand Amiral, le retint quelques jours. Il y fit plusieurs Conversions, & passa ensuite en Corée, où il fut bientôt suivi de quelques-uns de ses Confreres, qui eurent tous de quoi s'occuper auprès des Japonnois & des Coréens, dont plusieurs embrasserent la Religion Chrétienne, plus touchez encore des grands exemples de vertu, que leur donnoient leurs Vainqueurs, que persuadez par les discours des Ministres de l'Evangile. Aussi faut-il convenir que toute la Fleur de la Noblesse Chrétienne du Japon se trouvoit réünie dans cette grande Péninsule, où n'ayant plus de Conquêtes à faire pour son Souverain, elle entreprit d'en faire pour son Dieu, & y réüssit.

De J. C. 1594. De Syn Mu. 2254.

Tout conspiroit à relever les espérances des Chrétiens. Les Religieux de Saint François, qui s'étoient assez bien mis dans l'esprit de l'Empereur, dont ils avoient étudié l'humeur, & dont ils vantoient en toutes rencontres la magnificence, l'étant allez voir à Fucimi, ils lui firent si bien leur cour, qu'ils se crurent en état d'en obtenir toutes choses. Ils lui représenterent donc qu'ils étoient fort gênez dans la Maison d'emprunt, où on les avoit logez, & le prierent de leur accorder la permission d'en bâtir une à Méaco. Tayco-Sama mit leur Requête entre les mains du Gouverneur Guenifoin, & lui dit de les contenter. Il le fit, & ces bons Peres se trouverent en peu de tems

(a) Il n'y avoit pourtant pas à beaucoup près aussi longtems que le Pere Gnecchi étoit au Japon.

De J. C. 1594.

De Syn Mu. 2254.

en possession d'un Logement fort commode ; mais ils garderent mal les regles de prudence, que ce Seigneur leur avoit prescrites. Ils bâtirent une Eglise, qui fut achevée pour la Fête de la Portiuncule, dont ils lui donnerent le nom; ils célébrerent cette Fête avec autant d'appareil, qu'ils auroient pû faire au milieu de l'Espagne, ou de l'Italie, & ils continuerent depuis ce jour-là à chanter au Chœur, à prêcher publiquement dans leur Eglise, & à faire toutes leurs Fonctions avec une confiance, qu'on ne comprenoit pas (a). Le petit peuple Chrétien en fut édifié, jusqu'à se scandaliser de la conduite si différente des autres Missionnaires ; les Grands, & ceux qui réfléchissoient, en furent allarmez ; on donna à ces Peres des avis, qu'ils ne crurent pas devoir écouter, & qui fomenterent un peu les premieres impressions, qu'ils avoient reçuës aux Philippines contre les Jésuites, lesquels de leur côté ne jugerent pas à propos de changer une conduite, qui leur avoit si bien réüssi jusques là, & dissimulant sagement les petits chagrins, que leur causoient les préventions de ces bons Religieux, ne parurent sensibles, qu'aux suites fâcheuses, que ne pouvoit manquer d'avoir un éclat si hors de saison.

Vers la fin de cette même année trois autres Religieux Franciscains arriverent à Méaco, chargez de nouveaux Présens, & d'une Lettre du Gouverneur des Philippines pour l'Empereur ; ils se nommoient Marcel de RIBADENEYRA, Augustin RODRIGUEZ, & Jérôme DE JESUS. Ils étoient partis quatre de Manile, mais il en étoit mort un en chemin. Tayco-Sama agréa les Présens, & fut peu content de la Lettre, parce qu'elle ne parloit point de l'hommage, qu'il exigeoit des Castillans des Philippines. On l'appaisa par les mêmes excuses, qu'on lui avoit déja apportées de l'impossibilité, où étoit le Gouverneur de faire une telle démarche sans la permission du Roi d'Espagne son Maître ; & le Pere Baptiste, pour profiter du renfort, qu'il venoit de recevoir, acheta une Maison dans Ozaca, & en fit un Convent sous le nom de BETHLEEM. Personne ne s'opposa à cette nouvelle Entreprise, ce qui enhardit le Pere Commissaire à prier Guenifoin de leur obtenir de l'Empereur la permission d'avoir une Maison dans Nangazaqui, parce que deux de ses Religieux avoient besoin d'y aller rétablir leur santé.

Le Gouverneur lui répondit qu'il n'étoit pas nécessaire d'avoir une Maison à Nangazaqui, pour y rétablir sa santé, ni la permission du Prince, pour faire ce voyage. Les deux Religieux partirent donc, & arrivez à Nangazaqui, ils descendirent d'abord chez les Jésuites, qui n'oublierent rien pour leur témoigner une amitié sincere & cordiale ; mais ils n'y demeurerent pas long-

(a) Un Auteur Franciscain nommé le Pere Marien, qui a écrit l'Histoire de la Réforme, dont étoient ces Religieux, prétend que tout ceci se faisoit avec la permission de l'Empereur, & que le Pere Baptiste avoit même obtenu de ce Monarque la même liberté pour les Jésuites, en quoi toute la suite de cette Histoire fera voir combien il se trompe ; mais ce n'est pas la seule fois. On ne peut lire ce qu'il dit de MAZEMONEY, Prince d'Oxu, & du Pere SOTELO, sans reconnoître, combien cet Ouvrage est rempli d'exagérations, & d'erreurs de fait, où la vraisemblance n'est pas même gardée.

De J.C. 1594.

De Syn Mu. 2254.

tems. Il y avoit hors de la Ville une petite Eglise sous le titre de Saint Lazare, laquelle étoit jointe à deux Hôpitaux; on n'y faisoit aucun exercice public de Religion, depuis les derniers Edits de Tayco-Sama; mais c'étoit toujours un lieu de dévotion, que les Fidéles visitoient, autant qu'ils le pouvoient, sans donner d'ombrage aux Officiers de l'Empereur. Les deux Peres Franciscains la regardant néanmoins comme une Eglise abandonnée, s'en mirent en possession, sans s'informer à qui elle appartenoit, y dirent la Messe, & y firent toutes leurs autres Fonctions aussi publiquement, que leurs Confreres les faisoient à Méaco & à Ozaca. Les Directeurs de la Confrérie de la Miséricorde, à qui elle étoit, furent un peu surpris de ce procédé; ils dissimulerent pourtant, mais le Lieutenant de Terazaba Gouverneur de Nangazaqui, lequel étoit alors à Nangoya, en fut allarmé, & ne demeura pas aussi tranquile: il donna avis de ce qui se passoit au Gouverneur, & celui-ci lui ayant ordonné de fermer l'Eglise, de faire publier une défense, sous peine de la vie, à quiconque, d'approcher d'une Croix, qui étoit tout auprès, pour y faire ses prieres, & de lui envoyer la liste de ceux, qui n'obéïroient pas, pour les punir de mort; la consternation fut grande parmi les Fidéles, qui craignirent que cette affaire n'allât plus loin.

Le Gouverneur peu de tems après fit un voyage à Méaco, & demanda à Guenifoin, s'il avoit permis aux deux Religieux des Philippines de prêcher à Nangazaqui, & celui-ci lui ayant assûré que non, il écrivit aussitôt à son Lieutenant de les faire sortir au plutôt de toute l'étenduë de son Gouvernement. Le Pere Gomez n'eut pas plutôt été instruit de cet ordre, qu'il alla trouver les deux Religieux, & les invita à retourner chez lui, où il trouveroit bien le moyen de les garder, & ajoûta qu'il espéroit qu'avec le tems le Gouverneur s'appaiseroit, & leur permettroit de s'établir dans sa Ville; mais ils n'accepterent point ces offres, & aimerent mieux retourner à Méaco, où personne, dirent-ils, ne les inquiétoit dans l'exercice de leur Ministere. Ils ignoroient sans doute que ceux, sur la protection desquels ils comptoient davantage, ne prenoient en apparence si hautement leurs intérêts, que pour les conduire plus sûrement au précipice. En effet Faxegava & Faranda, à qui le long séjour de ces Religieux au Japon, & le progrès, qu'ils faisoient dans la Langue du Pays, causoient de grandes allarmes, prenoient déja des mesures pour les perdre, & voyoient avec une secrete joye qu'ils couroient eux-mêmes à leur ruine. Elle ne fut effectivement reculée, qu'autant de tems qu'il en fallut à l'Empereur, pour se tirer du plus grand embarras, où il se fût jamais trouvé.

§. IX.

Portrait de Cambacundono. Causes de la rupture entre lui & son Oncle ; celui-ci ne dissimule son mécontentement, que pour mieux tromper son Neveu. Entrevûe de ces deux Princes, & ce qui s'y passe.

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

IL y avoit longtems qu'on prévoyoit une rupture entre ce Prince & son Neveu, elle éclata enfin. Cambacundono étoit alors dans sa trente-uniéme année, beau, bien fait, d'un esprit vif & pénétrant, d'un discernement admirable, l'air noble, les manieres engageantes, sage, prudent, sobre, modeste, fort éloigné des plaisirs grossiers, aimant les beaux Arts, se plaisant beaucoup dans la compagnie des Gens de Lettres, & cultivant lui-même avec soin toutes les Sciences, qui peuvent convenir à un Prince destiné à gouverner une Nation telle que la Japonnoise. Un seul défaut effaçoit tant de belles qualitez, & avoit fait un monstre d'un homme, en faveur de qui la nature sembloit s'être épuisé. Ce jeune Prince prenoit plaisir à répandre le sang humain, & rien ne l'occupoit plus agréablement, que de se faire amener un criminel condamné à mort, & de lui faire souffrir de ses propres mains tout ce que lui suggéroit la plus capricieuse, & la plus féroce barbarie, qui fut jamais ; il s'y étoit même tellement endurci le cœur, & il avoit acquis tant d'adresse dans ce cruel amusement, qu'il coupoit un bras, ou une cuisse avec la même facilité, & du même sang froid, qu'il auroit levé une aîle de Volaille. On ajoûte qu'il prenoit des femmes enceintes, & qu'il les disséquoit toutes vivantes, pour examiner la situation de leur fruit. La Religion Chrétienne auroit sans doute adouci des mœurs si monstrueuses, s'il est vrai, comme quelques-uns l'ont assûré, que Cambacundono songeoit sérieusement à l'embrasser : mais Dieu ne l'en jugea pas digne.

Tel étoit le Collegue, que Tayco-Sama s'étoit donné sur le Trône, lorsqu'après la mort de ses deux Fils il désespéroit d'avoir un Successeur de sa race. La premiere cause de leur broüillerie vint de ceux, qui avoient le plus de part aux affaires dans les deux Cours : ils vouloient être chacun de leur côté les Maîtres de tout : il falloit pour cela, que leurs Princes fussent seuls absolus, & comme les Souverains sont souvent les premieres victimes des passions de leurs Ministres, quand ils n'ont pas fait un bon choix, les deux Empereurs se trouverent bientôt broüillez, sans trop sçavoir pourquoi. Cambacundono fut le premier à s'appercevoir que son Oncle avoit changé de dessein à son égard, & il ne douta plus que ce Prince ne songeât à lui ôter le Sceptre, qu'il lui avoit mis en main, lorsqu'il en reçut coup sur coup plusieurs Lettres, qui le pressoient de venir se mettre à la tête de l'Armée destinée à conquérir la Chine, avec assûrance, que cette Conquête seroit pour lui. Il sentit bien qu'on ne lui offroit une Couronne chimérique, que pour avoir un prétexte de lui enlever celle qu'il portoit, & dès-lors il ne regarda plus son Oncle, que comme son Ennemi, ou son Rival.

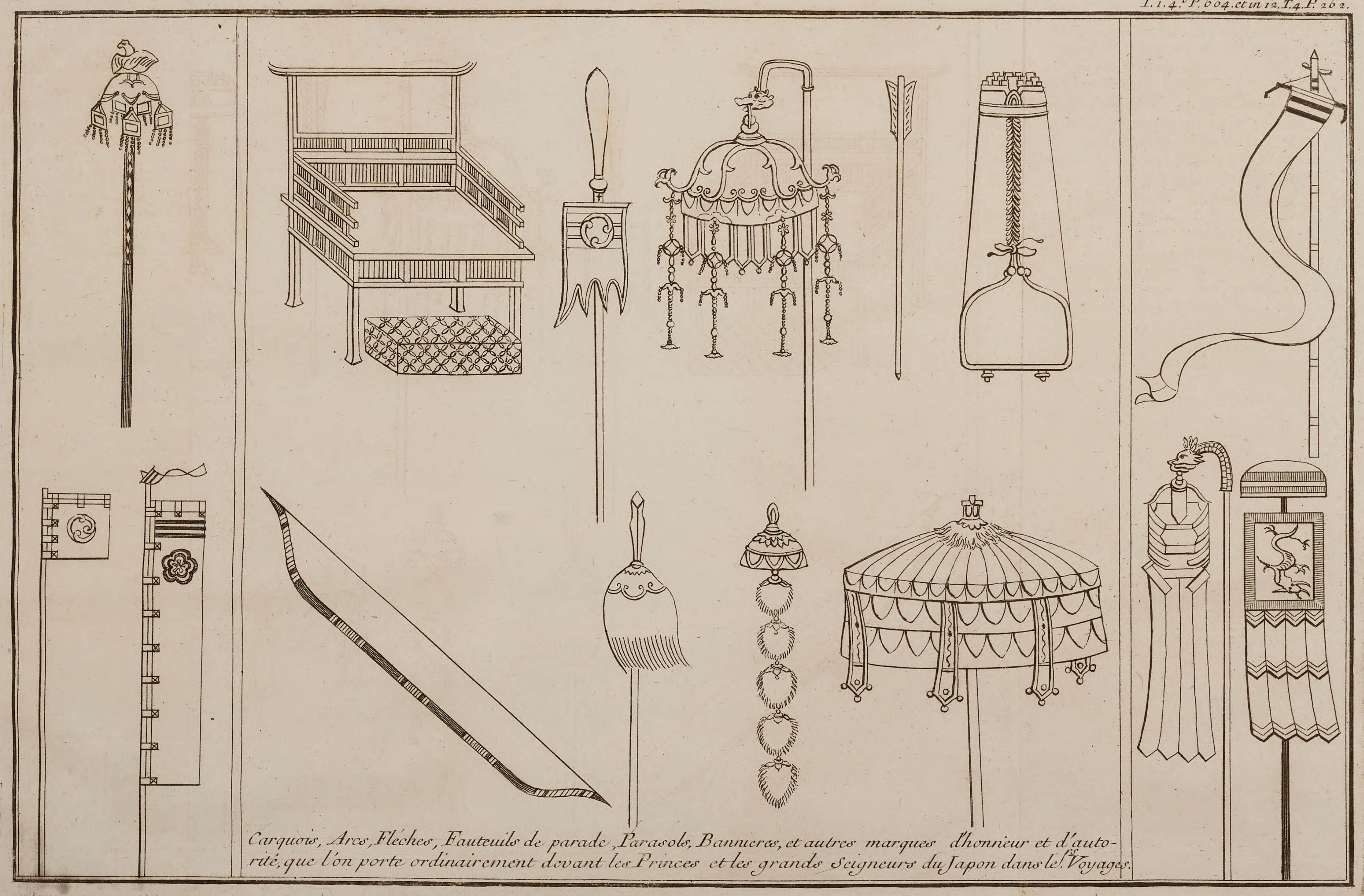
De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

Ce fut pour cette raiſon, qu'il évita d'aller au-devant de lui, lorſque ce Prince revint de Nangoya; mais ce qui mit le comble à ſes défiances, ce fut qu'étant né un Fils à Tayco-Sama, ce Monarque lui fit propoſer d'adopter cet Enfant, lui qui en avoit déja pluſieurs, & de le déclarer ſon Héritier à l'Empire. Il ſentit bien où tendoit cette propoſition, & il crut qu'il étoit tems de prendre ſes ſûretez. Il chercha à s'attacher tous ceux, qu'il ſçavoit être mécontens de ſon Oncle, & pluſieurs en effet s'engagerent à le ſervir tant qu'ils auroient une goute de ſang dans les veines. Le vieux Empereur fut exactement inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, & comprit qu'il falloit perdre ſon Neveu, s'il vouloit éviter de périr lui-même; mais comme il étoit grand Maître dans l'art de diſſimuler, il s'étudia ſurtout à diſſiper tous les ombrages de ce jeune Prince, & il y réüſſit d'abord par un ſtratagême aſſez groſſier.

Il manda à ſon Neveu qu'il manquoit une cérémonie à ſon Aſſociation à l'Empire, & que pour lui montrer, qu'il ne ſe repentoit point de ce qu'il avoit fait en ſa faveur, il ne vouloit pas différer plus longtems à mettre la derniere main à ſon ouvrage; d'autant plus que la guerre de Corée étant finie, rien ne le retenoit plus lui-même ſur le Trône, & qu'il étoit dans la réſolution de le lui céder tout entier. La cérémonie, dont il s'agiſſoit, conſiſte en ce que le Monarque, qui abdique la ſouveraine puiſſance, va en grand cortege viſiter ſon Succeſſeur. Cambacundono donna dans le piége, & ordonna des préparatifs extraordinaires, pour recevoir ſon Oncle. On prétend qu'il fit faire juſqu'à treize mille tables pour le repas, qu'il devoit lui donner. Ces tables, ainſi que je l'ai remarqué ailleurs, ſont fort petites & fort baſſes, parce qu'on eſt aſſis à terre; chaque Convié a la ſienne, & on les change à chaque ſervice. Un grand nombre de celles, qui devoient ſervir dans l'occaſion, dont je parle, étoient d'or moulu, toutes les autres étoient couvertes d'un Vernis rouge ou noir, le plus beau qu'on ait jamais vû: il eſt vrai que tout ce qu'il y avoit de Grands dans les deux Cours étoient invitez à ce feſtin, & que le nombre des Femmes, qui mangent toujours dans un lieu ſéparé, devoit égaler celui des hommes.

Tout étoit prêt, & le jour marqué, lorſque Tayco-Sama envoya prier ſon Neveu de différer la fête de ſix jours. C'étoit rendre inutile une bonne partie des proviſions, que le jeune Prince avoit faites pour le repas, & l'obliger à recommencer une partie de la dépenſe. Ce ne fut pourtant pas ce qui inquiéta davantage Cambacundono, mais il fut extrêmement offenſé d'un bruit qui courut, dit-on, que l'on avoit averti ſon Oncle, qu'il s'expoſoit beaucoup en ſe livrant ainſi entre ſes mains. Il ne lui en fit pourtant faire que des plaintes reſpectueuſes, & il offrit de lui donner toutes les aſſûrances, qu'il pourroit déſirer de ſa fidélité. Tout cela ſe fit de ſi bonne grace, que Tayco-Sama eut honte de ſes défiances, & de ſes craintes; outre qu'il fit réflexion, qu'en ſoupçonnant une trahiſon, on en fait ſouvent naître la penſée. Il réſolut donc d'aller à Méaco le ſep-



Carquois, Arcs, Fléches, Fauteuils de parade, Parasols, Bannieres, et autres marques d'honneur et d'autorité, que l'on porte ordinairement devant les Princes et les grands Seigneurs du Japon dans leurs Voyages.

De J. C. 1595. De Syn Mu. 2255.

tiéme jour, & dès le sixiéme l'Imperatrice (a) partit seule de Fucimi pour la Capitale.

Rien n'étoit plus superbe que la marche de cette Princesse; elle commença par les Gardes de l'Empereur, qui étoient en très-grand nombre, & avoient des armes magnifiques; la Garde-robe de la Princesse venoit après, portée par des Valets-de pied dans trois grands coffres couverts de housses d'une étoffe précieuse brochée d'or & d'argent, avec ses armes, les Gardes-robes des Dames du Palais, & des Filles d'honneur, portées par cinquante Domestiques, suivoient immédiatement. On voyoit après cela les présens, que Leurs Majestez devoient faire à Cambacundono, & à ses principaux Officiers; on y remarquoit surtout quinze ou seize Chevaux superbement enharnachez, & tous couverts d'or & d'argent. Les Grands Officiers de la Couronne, ayant tous une suite nombreuse, une très-belle livrée, & les marques de leur dignité, suivoient les présens, & précédoient les Dames, qui étoient portées dans des Norimons d'une grande richesse: celui où étoit l'Impératrice, paroissoit le dernier, mais à une assez grande distance des autres; il étoit tout couvert d'or avec des courtines, qui faisoient un effet charmant, surtout lorsque le vent les faisoit voltiger. Plus de cent autres Norimons, qui ne le cédoient gueres aux premiers, & qui renfermoient encore autant de Dames, suivoient à la file, & tous étoient environnez de Seigneurs montez à l'avantage, & richement vêtus; un très-grand nombre de Cavaliers très-bien mis, & de Gens de livrée à pied fermoient ce cortege.

L'Impératrice en arrivant au Palais de Cambacundono, lui fit ses Présens, & en reçut de plus magnifiques de ce Prince. La nuit suivante l'Empereur entra *incognito* dans la Capitale, & alla loger dans un quartier assez éloigné du Palais, où il se rendit le lendemain de bon matin en cet ordre, après avoir fait disposer, depuis la maison, où il avoit couché, une double haye de sept cent Gardes qui avoient tous le Cimeterre nud à la main. Trois cent hommes à cheval, tous grands Seigneurs avec les marques de leur dignité, & une nombreuse livrée, commençoient cette seconde marche; ils étoient suivis des Officiers de la Maison de l'Empereur dans le même équipage, & tous portoient quelque chose à l'usage de ce Prince, l'un son Sabre, l'autre son Arc, & ainsi du reste. Tayco-Sama venoit après sur un Char de Triomphe couvert de lames d'or, dont le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Ce Char étoit traîné par des Bœufs, dont les cornes étoient dorées, & les harnois, de velours cramoisi brodé d'or, avec une espece de chaussure de même étoffe; deux autres Bœufs marchoient devant couverts de housses de drap d'or: c'est la coutume des Empereurs, ou pour parler plus juste, des Seigneurs de la Tense, de ne point employer de chevaux pour ces usages dans de pareilles cérémonies. Ce même Char

(a) Quelques Auteurs nomment cette Princesse MANDOCORO-SAMA, & d'autres GUITANO MADOR COROSAMA: cette diversité vient apparemment de la difficulté de la prononciation, & de ce que les premiers n'ont pas mis tout au long le nom de l'Impératrice.

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

étoit environné des plus grands Seigneurs de l'Empire, de tout le Conseil du Dairy, des Pages, & d'une nombreuse Noblesse, qui fermoit la Marche. Rien n'étoit plus riche, ni plus brillant que les armes, les habillemens, & les équipages de tous ceux, qui composoient ce cortege.

Cambacundono fit la moitié du chemin, pour rencontrer son Oncle, & son train ne le cédoit point à celui de ce Prince. Du moment qu'il l'apperçut, il s'arrêta, & l'envoya saluer par Guenifoin Gouverneur de Méaco, & par un des principaux Officiers du Dairy. Tayco-Sama, qui s'étoit aussi arrêté à la vûë de son Neveu, répondit au compliment du Gouverneur en des termes très-obligeans, puis il envoya complimenter à son tour le jeune Prince par FIRANDONO Gendre de Nobunanga, qui étoit Chrétien, & par Jecundono Roi de Tango, qui le prierent ensuite de la part de leur Maître de prendre les devants, ce qu'il fit dans le même ordre, qu'il étoit venu jusques-là. Tayco-Sama en entrant dans le Palais embrassa son Neveu. Les deux Empereurs se firent des Présens d'une richesse inestimable, & Cambacundono fit sa Cour à son Oncle, en le surpassant; car dans ce Pays-là il y a plus de grandeur à recevoir, qu'à donner. Tout le reste du jour, & les deux suivans se passerent en réjoüissances. Jamais on ne vit moins de confusion, ni plus d'ordre : les Japonnois sont admirables en cela, & Guenifoin, qui avoit eu la conduite de tout, & qui étoit homme d'un génie extraordinaire, se surpassa en cette occasion.

Le quatriéme jour FIDANO CAMIDONO, un des plus puissans Seigneurs de l'Empire, régala le vieux Empereur & fit une dépense, dont on ne croiroit pas un Particulier capable. Il y a un cérémonial marqué pour ces Fêtes, que l'on donne aux Seigneurs de la Tense. Il faut que celui, qui a cet honneur, présente neuf fois à boire au Monarque, & lui fasse à chaque fois un présent. Ceux qui furent faits ce jour-là à Tayco-Sama, furent estimez quinze mille Ducats, monnoye d'Espagne. Au reste, quelque habile que fût ce Prince dans l'art de feindre, il ne put assez cacher ses défiances. Son Neveu au contraire montra sans affectation une cordialité, qui persuada tout le monde, hors celui qu'il prenoit le plus à tâche de persuader; il reçut avec la plus sincere reconnoissance les protestations, que lui fit ce Prince, de la résolution, où il étoit, disoit-il, de lui laisser tout le soin du Gouvernement, & de passer le reste de ses jours dans la retraite. Il fit plus; car pour lui marquer une confiance entiere, il le pria de trouver bon, qu'il lui donnât une Fête à Fucimi même : Tayco-Sama y consentit, mais le jour venu, il ne s'y trouva point, ce qui arriva plusieurs fois de suite, & engagea inutilement Cambacundono dans des dépenses excessives.



§. X.

Cambacundono veut s'attacher les Grands, & il est trahi. Son Oncle lui envoye un ordre de se rendre auprès de lui, & il n'obéit point. Tayco-Sama dissimule. Il se rend maître de la personne de son Neveu, & le confine dans un Monastere. De quelle maniere ce jeune Prince est reçu des Bonzes. Sa mort funeste. Réponse hardie d'un Enfant de seize ans à l'Empereur, qui fait couper la tête aux Femmes & aux Enfans de Cambacundono.

De J. C. 1595.
De Syn Mu 2255.

CE jeune Prince soupçonna alors plus que jamais, que son Oncle avoit résolu sa perte, & il crut qu'il étoit tems de prendre ses suretez : il retourna à Méaco, & songea à s'assûrer de tous ceux, qu'il croyoit affectionnez à sa personne. Il confia son secret à un Seigneur nommé XIVARINGO, qui avoit plus de part qu'aucun autre à sa confidence ; mais le Roi de Naugato, à qui celui-ci s'adressa d'abord, découvrit toute l'intrigue. Xivaringo lui ayant proposé de jurer qu'il seroit fidéle à Cambacundono, il répondit qu'il n'avoit point encore manqué au serment, qu'il lui avoit fait d'abord, & que c'étoit lui faire un affront, que de lui en demander un second. Il alla ensuite trouver Tayco-Sama, & lui apprit la proposition, qu'on lui avoit faite. L'Empereur lui dit, qu'il avoit eu tort de ne point prêter le serment, & lui commanda de le faire au plûtôt, pour mieux découvrir tous les complices. L'histoire ne marque point, si le Roi de Naugato le fit ; mais il y a bien de l'apparence qu'il n'y manqua point. Ce qui est certain, c'est que lorsque Cambacundono s'y attendoit le moins, Tayco-Sama lui envoya un ordre de se rendre à Fucimi, où il avoit, disoit-il, une affaire importante à lui communiquer.

Ce Prince ne douta plus qu'il ne fût trahi, & fit dire à son Oncle, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas l'aller trouver, comme il le souhaitoit, mais qu'une incommodité le retenoit au lit. Tayco-Sama, sur cette réponse, lui envoya Guenifoin avec un Mémoire par écrit, après avoir fait jurer ce Seigneur, qu'il le remettroit fidélement, & lui en rapporteroit la réponse. Ce Mémoire contenoit les articles suivans : 1°. qu'il ne comprenoit pas comment son Neveu pouvoit feindre une maladie, pour ne pas se rendre à ses ordres, tandis qu'on le voyoit tous les jours monter à cheval, & ne se relâcher d'aucun de ses exercices ordinaires. 2°. qu'il avoit appris avec horreur, qu'il deshonoroit son Caractere en exécutant de sa propre main les Criminels condamnez à la mort. 3°. qu'il ne sçavoit pas pourquoi il ne sortoit jamais, qu'avec une suite nombreuse de gens armez, outre sa Garde ordinaire. 4°. qu'il vouloit sçavoir pourquoi il se faisoit prêter un nouveau serment de fidélité par les Seigneurs du Japon. Le jeune Prince ne répondit qu'aux deux derniers articles, & sa réponse fut, que c'étoit moins pour sa propre sûreté, que pour celle de son Oncle, & pour assûrer la tranquillité de l'Empire, qu'il prenoit toutes les précautions,

De J. C. 1595.
De Syn Mu. 2255.

De J. C. 1595. De Syn Mu. 2255.

dont on paroiſſoit lui vouloir faire un crime.

L'Empereur fit ſemblant d'être ſatisfait de cette réponſe, il fit ſeulement dire à ſon Neveu, qu'il ſouhaitoit de lui une proteſtation par écrit de lui être fidéle, & Cambacundono la donna ſur le champ. Tayco-Sama l'ayant reçûë, témoigna une joye & une aſſûrance ſi bien feinte, que tout le monde y fut trompé ; il ne parloit que de ſon Neveu, & en parloit en homme convaincu, qu'il n'étoit perſonne au monde, ſur qui il dût compter davantage. Il alla même juſqu'à marquer de l'indignation contre ceux, qui lui en avoient fait des rapports deſavantageux, & proteſta, que quiconque lui en diroit déſormais du mal, ſeroit puni comme Calomniateur. Il mandoit néanmoins ſecretement ſes Vaſſaux, & envoyoit partout des ordres de lever des Troupes, mais ſans bruit. Il avoit marqué Ozaca pour le rendez-vous des premiers, & lorſqu'il eut appris, qu'ils y étoient arrivez, il leva le maſque, & envoya à ſon Neveu un Billet conçu en ces termes : » Je ſuis inſtruit » de vos intrigues, & de vos deſ» ſeins ; c'eſt pourquoi je vous or» donne de venir inceſſamment à » Fucimi ſans autre ſuite, que deux » ou trois Pages, ſi vous n'aimez » mieux attendre mes ordres dans » la Forteresse de QUIYOJOSU dans » le Royaume de Voary, faute de » quoi j'irai moi-même à Méaco ; » il vous en coûtera la vie, & je » mettrai le feu à vos Palais.

Avant que d'envoyer cet ordre, il avoit pris ſes meſures pour faire garder tous les chemins, qui conduiſoient à Méaco, & il fut parfaitement bien ſervi. Cambacundono apprit en même tems la derniere volonté de ſon Oncle, & que toutes les iſſuës, pour ſortir de Méaco, lui étoient fermées ; il comprit que s'il y avoit encore quelque reſſource pour lui, c'étoit dans ſa prompte ſoumiſſion, & qu'il devoit ſe la ménager. Il répondit au Porteur du Billet, qu'il profiteroit de la bonté qu'avoit l'Empereur, de vouloir bien lui permettre de ſe retirer dans le Voary ; mais qu'il vouloit auparavant s'aller jetter à ſes pieds, pour implorer ſa clémence, & lui marquer par une ſi grande confiance, combien il étoit éloigné de vouloir rien entreprendre contre la fidélité, qu'il lui devoit.

De J. C. 1595. De Syn Mu. 2255.

Il ſe rendit en effet à Fucimi, mais l'Empereur ne voulut pas le voir, & le lendemain de ſon arrivée, il lui fit dire de s'en aller ſur l'heure même, ſans repliquer, au Monaſtere de Coya, ſitué dans le Royaume de Tſunocuni au milieu des Bois, & de ne mener avec lui, que dix Pages : il ne le fit pas eſcorter, mais il mit des Eſpions ſur la route, pour être informé ſur le champ, ſi perſonne ne ſe joignoit à lui pendant le voyage. Dès la premiere journée le Fils aîné de Guenifoin, jeune Seigneur de vingt ans, qui avoit éte baptiſé cette même année, & avoit reçu le nom de PAUL, ayant ſçû la route, que tenoit le Prince, auquel il étoit fort attaché, monta à Cheval pour le ſuivre. Il fut d'abord rencontré par des Eſpions de l'Empereur, qui lui repréſenterent le danger, auquel il s'expoſoit ; il répondit que Cambacundono devant coucher dans un endroit, qui lui appartenoit, il ne pouvoit ſe diſpenſer de l'y aller recevoir,

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

recevoir, & passa outre ; mais le Prince, qu'il joignit bientôt, lui ordonna de se retirer, & renvoya avec lui son jeune Frere, qui étoit parmi ses Pages, & qui avoit reçu au Baptéme le nom de CONSTANTIN. L'Empereur fut instruit d'abord de la démarche indiscrette de Paul, mais il ne lui en témoigna rien, non plus qu'au Pere de ce jeune Seigneur, qui étoit malade. Guenifoin étoit un très-honnête homme, & la meilleure tête de la Cour. Sa maladie inquiétoit fort Tayco-Sama, qui l'alla voir, lui dit qu'il perdroit tout, s'il le perdoit ; fit assembler tous ses Médecins, leur déclara qu'ils lui répondroient sur leur tête de la vie du Malade, & ordonna qu'à chaque heure du jour on lui rendît compte de l'état, où il se trouveroit.

Cambacundono fut trois jours à se rendre à Coya, & dès qu'il fut arrivé au premier gîte, il se fit couper les cheveux, & prit le nom de DOY, qui signifioit qu'il espéroit son salut de son innocence : ses Pages se couperent aussi les cheveux, & les deux jours suivans il rencontra un assez grand nombre de ses bons Serviteurs, qui s'étoient déguisez en Paysans, pour le voir passer, & lui témoigner au moins par leur tristesse, la part qu'ils prenoient à son infortune. Les Bonzes de Coya, suivant l'ordre qu'ils en avoient, le reçurent assez mal, & le logerent fort à l'étroit avec ses Pages, ce qui lui parut d'un très mauvais augure ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il vit qu'on ne lui permettoit, ni de parler à personne, ni de recevoir aucune Lettre. Alors il perdit tout ce qui lui étoit resté d'espérance, & son desespoir alla si loin, qu'il voulut se tuër, mais on l'en empêcha. Il avoit encore parmi ses Pages, un Neveu de Guenifoin, nommé MICHEL, & qui ne faisoit que d'être baptisé ; il voulut le renvoyer, comme il avoit fait ses Cousins, & pour l'engager à se retirer, il lui dit qu'il ne comptoit plus au monde, que sur son Oncle, auprès duquel il pourroit le servir ; mais le jeune Homme ne put jamais se résoudre à l'abandonner dans le triste état, où il le voyoit.

Quelques jours après, il vint un ordre de l'Empereur de renvoyer cinq Pages de ceux, qui étoient avec son Neveu ; ils étoient tous nommez, & Michel étoit du nombre. Les malheureux craignent, & esperent sans fondement, & seroient souvent fort embarassez de se rendre à eux-mêmes raison de ces fréquens & prompts retours de l'espérance à la crainte, & de la crainte à l'espérance. Personne dans l'Empire ne doutoit que la mort de Cambacundono ne suivît de près son emprisonnement, & le rappel de ses cinq Pages confirma tout le monde dans cette opinion. Lui seul en jugea autrement, & il se trompa. Au commencement du mois d'Août un Gentilhomme arriva de Fucimi au Monastere de Coya, & présenta au Prince un Ecrit signé de la main de son Oncle, qui lui ordonnoit, & à ses Pages de se fendre le ventre. La Sentence étoit sans appel, & elle fut exécutée sur le champ. Celui qui en étoit chargé, avoit ordre de couper la tête à tous, après qu'ils auroient expiré, & de lui apporter toutes ces têtes ; mais un des Pages de Cambacundono, qui n'avoit que dix-neuf ans, rendit ce service à son Maître & à ses Compagnons, après

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

quoi il se fendit le ventre en croix, & le Gentilhomme lui coupa la tête à lui-même avec un Sabre, que l'Empereur lui avoit mis en main pour cette exécution.

Dès que ce Prince eut appris la mort de son Neveu, il condamna à la même peine trois de ses plus intimes Confidens, qu'il avoit fait arrêter en même tems que lui, & confinez pareillement dans des Monasteres séparez. L'un étoit le complice des cruautez de son Maître, & il en reçut du Ciel le même châtiment. Le second étoit Xivaringo, celui-là même, dont le malheureux Cambacundono s'étoit servi, pour engager les Grands de l'Empire à jurer de lui demeurer fidéles. Le troisiéme étoit un Officier de marque, & très-estimé pour sa bravoure. Ce dernier avoit un Fils âgé de seize ans d'une grande espérance; l'Empereur lui fit dire qu'il l'exemptoit de la Loi, qui veut que les Enfans de ceux, qui sont condamnez à mort, soient soumis à la même peine, & qu'il pouvoit rester chez lui en toute sûreté; mais le jeune Homme fit réponse à l'Envoyé du Prince, qu'il ne vouloit pas survivre à son Pere, lequel n'étoit pas plus coupable que lui, & que Sa Majesté risqueroit beaucoup, si elle l'empêchoit de mourir, puisqu'il étoit résolu en ce cas de ne manquer aucune occasion de venger sur elle-même la mort injuste de son Pere; mais que, pour éviter de punir un crime par un autre, il alloit le défaire de son plus dangereux Ennemi; après quoi il entra dans un Temple, & s'y fendit le ventre.

Cependant la fureur de Tayco-Sama n'étoit pas encore assouvie. Parmi les Femmes de Cambacundono, il en choisit trente & une des plus qualifiées, & les condamna à être publiquement décapitées avec leurs Enfans, au lieu même, où l'on exécutoit les Criminels. On les conduisit au supplice, comme l'on avoit accoutumé d'y conduire les Malfaiteurs, excepté qu'elles étoient revêtuës de leurs plus beaux habits, & ce spectacle, qui attendrit tout le monde, fit vomir bien des imprécations contre le cruel Empereur, qui sans avoir égard, ni à l'innocence, ni à l'âge de tant de Personnes de la premiere qualité, & sans qu'aucune raison de Politique parût l'y obliger, remplissoit de deüil les meilleures Maisons de l'Empire. Cambacundono n'avoit laissé que deux Fils, & une Fille, ils furent exécutez les premiers, & sous les yeux de leurs Meres; & comme si Tayco-Sama eût voulu abolir jusqu'à la mémoire d'un Neveu, par qui il s'étoit cru en danger de perdre la Couronne, & peut-être la vie, il fit raser tous les Palais, & les autres Edifices, qu'il avoit fait bâtir à Méaco & ailleurs.

Fin du neuviéme Livre, & du premier Volume.

ADDITION AU LIVRE VI.

DISCOURS D'OBE'DIENCE PRONONCE' PAR LE PERE GASPARD GONZALEZ *Jésuite, dans le Consistoire, au nom des Rois & des Ambassadeurs.*

» LA Nature a séparé les Isles du » Japon des Pays, où nous som- » mes, par tant de Terres & de Mers, » qu'il y a eu fort peu de person- » sonnes, avant le siécle présent, qui » en ayent eu connoissance; & il » s'en trouve encore, qui ont de la » peine à croire, que le récit, que » nous en faisons, soit véritable. Il » est certain néanmoins, Très-Saint » Pere, qu'il y a plusieurs Isles au » Japon d'une vaste étenduë, & » dans ces Isles quantité de belles » Villes, dont les Habitans ont l'es- » prit subtil, le cœur noble & guer- » rier, le naturel officieux, les ma- » nieres honnêtes, & les inclinations » portées au bien. Ceux qui les » ont connus, ne font aucune dif- » ficulté de les préférer à tous les » autres Peuples de l'Asie, & il n'y » a que le défaut de la Foi, qui » empêche de les comparer à ceux » de l'Europe.

» Cette Foi leur a été prêchée de- » puis quelques années, sous l'auto- » rité du Saint Siége, par des Mis- » sionnaires Apostoliques. Les com- » mencemens en ont été pétits, com- » me ceux de l'Eglise naissante; » mais Dieu ayant donné sa béné- » diction à cette semence Evange- » lique, elle a pris racine dans le » cœur des Nobles, & depuis quel- » ques années sous le Pontificat de » VOTRE SAINTETE', elle a été re- » çûë par les plus grands Seigneurs, » par les Princes & par les Rois du » Japon. Ce qui vous doit consoler, » Très-Saint Pere, pour plusieurs » raisons: mais principalement par- » ce que travaillant, comme vous » faites, avec un zele, & une vi- » gueur infatigable à rétablir la Re- » ligion ébranlée & presque détrui- » te par les nouvelles Hérésies dans » les Royaumes d'Europe, vous la » voyez prendre naissance & faire » de grands progrès dans les Païs » les plus éloignez de l'Univers.

» VOTRE SAINTETE' jusqu'à pré- » sent, avoit oüi faire récit, avec » beaucoup de joye, des grands » fruits, que rapportoit cette nou- » velle vigne plantée avec beaucoup » de travaux aux extrémitez de la » Terre: mais elle peut à présent les » voir, les toucher, & les goûter dans » cette auguste Assemblée, & en fai- » re part à tous les Fidéles de l'Egli- » se: Car quelle joye ne doivent » point sentir tous les Chrétiens, & » principalement le Peuple Romain, » voyant les Ambassadeurs de si » grands Princes, venir du bout du » monde se prosterner aux pieds de

» VOTRE SAINTETÉ, par un pur » motif de Religion, ce qui n'est » jamais arrivé dans aucun siécle ? » Quelle satisfaction pour elle de » voir des Rois les plus généreux & » les plus valilans de tout l'Orient, » domptez par les armes de la Foi » & par la prédication de l'Evangile, » qui viennent se soumettre à l'Em- » pire de JESUS-CHRIST, & qui » ne pouvant pas, pour la distance » des lieux, vous prêter en personne » le serment de fidélité & d'obéïs- » sance, s'acquittent de ce devoir » par des Ambassadeurs, qui les tou- » chent de si près, & qu'ils aiment si » tendrement ? Pour moi, quand je » repasse dans mon esprit la gran- » deur de cette action, je ne trou- » ve rien, qui puisse être plus agréa- » ble au Souverain Chef de l'Eglise, » plus honorable à ce Sacré Colle- » ge, plus glorieux à la Chrétienté » & au Peuple Romain, que cette » illustre Ambassade. La Ville de » Rome s'est crûë autrefois bien for- » tunée sous l'Empire d'Auguste, » lorsque quelques Peuples des In- » des, sur le récit, qu'on leur avoit » fait de ses grandes actions, vin- » rent rechercher son alliance & lui » envoyerent des Ambassadeurs. Il » se fit un grand concours de tou- » tes les Villes d'Italie à Rome, pour » voir cette nouvelle espece d'hom- » mes, ces visages inconnus jusqu'a- » lors aux Romains, la forme de » leurs vêtemens, leur couleur, leur » port & toutes leurs manieres sur- » prenantes. On les dévoroit des » yeux, & on les regardoit comme » des hommes d'un autre monde.

» Si nous comparons cette Am- » bassade des Indiens avec celle des » Japonnois, nous trouverons que » celle-ci est incomparablement plus » noble, plus illustre & plus glorieu- » se. Le Pays des Indiens étoit fort » éloigné ; mais celui de ces Japon- » nois l'est bien davantage ; puisqu'il » leur a fallu trois ans pour se ren- » dre aux pieds de VOTRE SAINTE- » TE' & faire sept mille lieuës de che- » min par mer & par terre, parmi » des dangers infinis. Du tems d'Au- » guste, la gloire de l'Empire Ro- » main avoit passé jusqu'aux Indes : » mais on n'y avoit point senti la » force de ses Armes, ni vû ses Eten- » darts déployez. Les Indiens ve- » noient rechercher l'amitié des Ro- » mains, mais non pas leur rendre » obéïssance ; ils traitoient avec eux » comme égaux & non pas comme » Sujets. Ils desiroient leur alliance, » mais ils ne prétendoient pas se » soumettre à leur domination.

» Ce que nous voyons aujour- » d'hui sur ce grand Théâtre de » l'Univers, est un spectacle bien » plus surprenant : car nous voyons » trois jeunes Seigneurs de sang » Royal se prosterner aux pieds de » VOTRE SAINTETE', non pas » pour lui demander son amitié » comme Egaux ; mais pour lui » rendre obéïssance comme fidéles » Sujets, quoiqu'ils se promettent » qu'elle les aimera comme ses En- » fans. Ceux qui n'ont jamais plié, » que je sçache, sous des armes » étrangeres, & qui n'ont jamais re- » çu la Loi d'aucun de leurs Enne- » mis, ont arboré maintenant dans » leur Pays l'Etendart victorieux de » JESUS-CHRIST, que VOTRE SAIN- » TETE' y a fait porter, & se con- » fessent vaincus par les armes in- » vincibles de l'Eglise Romaine, je » veux dire par la vertu de la Foi.

» Chrétienne & Catholique ; esti-
» mant que cette Victoire ne leur
» est pas moins avantageuse, qu'el-
» le est agréable à toute l'Eglise de
» JESUS-CHRIST & glorieuse à VO-
» TRE SAINTETE', sous les auspi-
» ces de laquelle elle a été gagnée.
» La Religion Chrétienne crut avoir
» fait autrefois une grande Con-
» quête, lorsque par la sage con-
» duite de saint Grégoire le Grand,
» elle vit l'Isle d'Angleterre, séparée,
» disoit-on alors, de tout le reste
» du monde, recevoir la Loi de
» JESUS-CHRIST, & se soumettre à
» l'Eglise Romaine : Mais autant
» qu'elle eut alors de gloire & de
» joye, de voir sous ce grand Pape
» une Isle soumise à son obéïssance,
» autant a-t-elle de douleur à pré-
» sent de la voir séparée par le schis-
» me & l'hérésie, du corps des Fidé-
» les. Mais voici pour sa consola-
» tion, que sous l'heureux & sage
» gouvernement d'un autre Grégoi-
» re, elle voit non pas une Isle,
» mais plusieurs Isles & plusieurs
» Royaumes, & des Nations sépa-
» rées de Rome par un Monde en-
» tier, se venir ranger sous ses Loix,
» de sorte que nos pertes passées,
» quoiqu'à la vérité très-grandes,
» semblent être récompensées par
» ces nouvelles Conquêtes, & par
» l'espérance, que nous avons d'en
» faire encore de plus grandes, ce
» qui doit essuyer nos larmes &
» changer la tristesse de l'Eglise en
» une joye universelle.

» Il me semble que le Roi Pro-
» phete l'avoit prévûë & prédite
» plusieurs siécles auparavant, lors-
» qu'il chantoit sur sa harpe. (a) *Un*
» *peuple, que je ne connoissois point, m'a*
» *servi : Il m'a obéï, aussitôt qu'il a en-*
» *tendu parler de moi.* Isaïe a décrit
» avec autant de pompe la solem-
» nité de ce jour, lorsque parlant
» de l'Eglise, il lui adressa ces pa-
» roles : (b) *Vous appellerez une Na-*
» *tion, qui vous étoit inconnuë, & les*
» *Peuples, qui ne vous connoissoient*
» *point, accourront à vous, à cause du*
» *Seigneur votre Dieu & du Saint d'Is-*
» *raël, qui vous a comblé de gloire.* Le
» saint Vieillard Tobie fait les mê-
» mes conjoüissances à l'Eglise : Dieu
» en lui rendant la vûë du corps, lui
» ouvrit en même tems les yeux de
» l'esprit, pour lui faire voir ce qui
» devoit arriver après la venuë du
» Sauveur. (c) *Vous brillerez*, dit-il,
» *d'une lumiere éclatante, & toutes les*
» *Nations de la terre vous adoreront.*
» *Les peuples viendront des païs fort*
» *éloignez, & ils auront votre Terre*
» *en vénération, comme une Terre sain-*
» *te.* Et afin que les Hérétiques ne
» croyent pas qu'ils mépriseront,
» comme ils font impunément l'E-
» glise Romaine, il ajoûte : (d) *Ceux*
» *qui vous mépriseront seront maudits,*
» *& tous ceux, qui vous blasphêmeront,*
» *seront frappez de malédiction : Heu-*

(*a*) Populus quem non cognovi, servivit mihi : in auditu auris obedivit mihi. *Ps.* 17. *v.* 47.

(*b*) Ecce gentem, quam nesciebas, vocabis : & gentes, quæ te non cognoverunt, ad te current, propter Dominum Deum tuum, & sanctum Israël, quia glorificavit te. *Is.* 55. *v.* 5.

(*c*) Luce splendidâ fulgebis, & omnes fines terræ adorabunt te : Nationes venient ad te de longinquo, & terram tuam in sanctificationem habebunt. *Tob.* 13.

(*d*) Maledicti erunt, qui contempserint te, & maledicti erunt qui blasphemaverint te : Beati omnes, qui diligunt te, & qui gaudent super pace tua. *Ibid.*

» *reux ceux, qui vous aiment, & qui se* » *réjoüissent de votre paix* !

» Je ne sçai comment la douce » mélodie de ces Cantiques divins, » m'a écarté, presque sans y penser, » de mon sujet. Pour reprendre » donc mon discours, vous voyez, » Très-Saint Pere, devant vos » yeux de jeunes Seigneurs de Sang » Royal, qui viennent rendre hom- » mage à VOTRE SAINTETE', au » nom des Rois, qui les ont en- » voyez, ausquels ils sont étroite- » ment conjoints de sang & d'affec- » tion. Si vous considérez la gran- » deur de leur naissance, la ferveur » de leur dévotion, la fermeté de » leur Foi, & le respect profond, » qu'ils ont pour le Saint Siége, dont » un si long voyage est une preuve » suffisante, vous les jugerez très- » dignes d'être admis à baiser les » pieds de VOTRE SAINTETE'; di- » gnes de recevoir sa bénédiction; » dignes enfin d'être aimez en ce » tems, & admirez de tout le monde.

» Toute l'Antiquité a vanté ce Phi- » losophe, homme d'ailleurs très- » vain, qui poussé du desir d'ap- » prendre, entreprit un voyage très- » long: car il entra dans la Perse, il » passa le Mont de Circassie, il pé- » nétra, pour parler avec saint Jé- » rôme, le païs des Albanois, des » Tartares & les Royaumes opulens » des Indes, pour y voir & entendre » un certain HIARCHAS, lequel, assis » sur un trône d'or, discouroit de- » vant un petit nombre de Disci- » ples, de la nature & du mouvement » des Astres, & du cours des années. » Ce desir passionné de sçavoir, » étoit à la vérité grand & rare; » mais après tout, inutile & vain. » Combien plus admirable est le » zele de la Religion & le desir » de la Foi, dont le seul amour a » fait entreprendre à ces jeunes » Seigneurs un voyage beaucoup » plus long & plus dangereux! Car » qu'est-ce que le chemin, qu'a fait » ce Philosophe, si on le compare » avec celui de ces Princes, qui ont » passé presque autant de Mers, & » traversé autant de Païs, qu'en » contient le globe de la Terre pour » venir à Rome, comme au centre » de la Foi & de la Religion? Leur » travail a été sans comparaison plus » grand, leur desir plus violent, » leur intention plus pure, leur » voyage plus difficile & plus péril- » leux: Mais aussi le profit, qu'ils en » retirent, est beaucoup plus grand, » & la récompense plus avantageu- » se. Ils ne voyent pas ici un Phi- » losophe au milieu d'un petit nom- » bre de Disciples: mais Grégoire » XIII. au milieu de cette auguste » Assemblée de Cardinaux, assis, » non pas dans un Trône d'or, mais » dans la Chaire de saint Pierre; » qui dispute, non pas du mouve- » ment des Cieux, mais qui ensei- » gne le chemin assûré pour arriver » au Ciel. O spectacle agréable aux » yeux du corps & admirable à ceux » de l'esprit!

» Ces Ambassadeurs, Très-Saint » Pere, ont vû beaucoup de choses » fort rares dans leur voyage; ils » ont passé par quantité de Royau- » mes, de Terres, de Païs; ils ont » remarqué les mœurs & les diffé- » rentes coutumes de plusieurs Na- » tions. Ils ont été surpris de plu- » sieurs merveilles de la Nature, & » d'une grande variété de choses, » qui se présentoient à leur vûë. » Mais il n'y a rien, qui leur ait

» donné plus de joye & de consolation, rien qui les ait surpris & ravi davantage, que de se voir aujourd'hui dans ce Sacré College en présence de VOTRE SAINTETE'. C'est maintenant qu'ils tiennent bien employez tous les travaux, qu'ils ont soufferts, & toutes les fatigues, qu'ils ont endurées. VOTRE SAINTETE' mettra le comble à leurs desirs, si elle daigne recevoir & agréer l'obéïssance des Rois, qui les ont envoyez de si loin & qui autorisent leur Commission par les Lettres de créance, qu'ils lui ont présentées.

» Ils se promettent cette grace, Très-Saint Pere, de votre bonté paternelle, qui se fait sentir à tout le monde, & ils esperent qu'elle aura des tendresses particulieres pour des Rois, qui donnent des marques si éclatantes de leur Foi, de leur piété & de leur obéïssance, & qui ont rendu des services si considérables à l'Eglise. Car le Roi François, qui est un des premiers & des plus puissans Monarques du Japon, & qui a été baptisé depuis peu, avoit trente ans auparavant tellement favorisé la Religion Chrétienne nouvellement prêchée dans son Royaume, que nous croyons lui être redevables après Dieu, de tout le progrès, qu'elle a fait dans le Japon. C'est lui qui reçut fort civilement le Pere François Xavier, un des dix premiers Peres de notre petite Compagnie, & qui lui permit de prêcher librement notre sainte Foi dans toutes les Terres de son obéïssance. Il a chéri tendrement & protégé tous les Peres, qui sont venus après lui dans ces Païs si éloignez, où ils se voyoient destituez de tout secours humain, & il leur a fourni charitablement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un très-bon Prince, & très-affectionné à notre sainte Foi. C'est lui, qui leur a donné entrée dans les autres Royaumes, & qui leur a procuré par Lettres & par Ambassades, la faveur des autres Rois. C'est lui, qui dans les dangers, où ils se sont trouvez, & dans les guerres, qui sont survenuës, leur a toujours donné un azile assûré dans ses Etats. Que pouvions-nous desirer à un Prince, qui nous faisoit tant de graces, qui nous combloit de tant de faveurs, & qui se montroit si zélé pour la publication de l'Evangile, que la lumiere de la Foi? Il a différé de l'embrasser plus longtems, que nous n'avions desiré; mais enfin par une très-particuliere miséricorde de Dieu nos vœux sont accomplis. De sorte qu'autant que ce retardement lui a porté préjudice, autant semble-t-il avoir réparé ce dommage par l'incroyable ferveur, qu'il fait paroître à présent, pour l'exaltation de la sainte Eglise. On ne peut exprimer l'amour, qu'il lui porte, le zele, qu'il a pour sa défense, & les efforts continuels, qu'il fait pour arriver lui-même à la perfection Chrétienne. Quoiqu'il soit avancé en âge, sujet à de grandes infirmitez, & presque toujours en guerre avec les Rois ses voisins, il avoit toutefois un violent desir, Très-Saint Pere, de voir VOTRE SAINTETE', & de lui baiser les pieds; mais ne pouvant avoir cette satisfaction, il a

» ſubſtitué en ſa place Dom Man-
» cio, que vous voyez, Neveu du
» Roi de Fiunga ſon proche parent,
» diſtingué par ſa naiſſance, par ſa
» vertu & par ſon propre mérite; &
» il vous demande très-humblement
» par ſa bouche d'être reçu à l'o-
» béïſſance du Saint Siége, & mis
» au nombre des Enfans de la Sain-
» te Egliſe.

» Dom Protais Roi d'Arima jeu-
» ne Prince très-accompli, vous
» demande la même grace, & pour
» l'obtenir vous envoye Dom Mi-
» chel ſon Couſin germain. Dom
» Barthelemi Prince d'Omura, Oncle
» du Roi d'Arima & de Dom Mi-
» chel, vous fait la méme priere.
» Je ne parlerai point aujourd'hui
» du Roi d'Arima, qui a donné
» tant de preuves de ſa Foi, & de
» ſa dévotion: mais je ne puis tai-
» re les grandes actions, qu'a fait
» le Prince d'Omura, pour la gloi-
» re de JESUS-CHRIST. C'eſt lui,
» Très-Saint Pere, qui a reçu le
» premier de tous les Princes du
» Japon la Foi & le Baptême avec
» tant de courage & de ferveur,
» que pour avoir briſé toutes les
» Idoles, qui ſe trouverent dans
» ſes Terres, & pour en avoir banni
» la ſuperſtition, il s'attira des per-
» ſécutions horribles, juſqu'à ſe
» voir preſque dépoüillé de tous ſes
» Etats, ſans que pour cela il ait
» chancelé dans la Foi. Au contraire
» il a fait paroître dans ces diſgra-
» ces plus d'attache que jamais à la
» Religion Chrétienne, & par le
» ſecours de Dieu, & ſon invin-
» cible courage, il a recouvré tout
» ſon Domaine. Tout ce qui man-
» que à ſon bonheur & à ſa félici-
» té, c'eſt de n'avoir pû faire par
» lui-même ce que Dom Michel a
» ordre de faire en ſon nom, qui
» eſt de baiſer les pieds à VOTRE
» SAINTETE', & de recevoir ſa bé-
» nédiction. S'il avoit pû ſe procu-
» rer cette conſolation, il ſe ſeroit
» eſtimé le plus heureux de tous
» les Princes.

» O Dieu immortel! Quel coup
» de votre bras, & quel effet de vo-
» tre grace! Voici que dans des
» lieux ſi éloignez du Saint Siége,
» où jamais on n'avoit entendu le
» Nom de JESUS-CHRIST, & où
» jamais ſon Evangile n'avoit été
» prêché; auſſitôt que la Foi y a
» répandu les premiers rayons de
» la vérité, des hommes d'humeurs
» toutes différentes des nôtres, des
» Rois illuſtres pour leur nobleſſe,
» redoutables pour leur puiſſan-
» ce, heureux par l'abondance des
» biens, qu'ils poſſedent, des Con-
» quérans & des Guerriers ſignalez
» par leurs Victoires, reconnoiſſent
» la grandeur & la dignité de l'E-
» gliſe Romaine, & tiennent à grand
» honneur de baiſer les pieds du
» Chef de l'Egliſe, par la bouche
» de perſonnes, qui leur ſont infi-
» niment cheres; & nous verrons à
» nos portes des hommes aſſez aveu-
» gles & aſſez impies, pour vou-
» loir d'une main parricide, tran-
» cher la tête au Corps myſtique
» de JESUS-CHRIST, & révo-
» quer en doute, à leur propre ruine,
» l'autorité du Saint Siége, qui a
» été établie par JESUS-CHRIST
» même, affermie par le cours de
» tant de ſiécles, défenduë par les
» Ecrits de tant de ſaints Docteurs,
» reconnuë & approuvée par tant
» de Conciles? Mais il n'eſt pas juſ-
» te que je me laiſſe emporter à la
douleur;

» douleur; & que je trouble la joye » de ce jour, par le souvenir de nos » miseres.

» » Je reprends donc mon discours & je reviens à mon sujet, » que la varieté de tant de choses » m'avoit presque fait oublier. J'ai » souvent ouï dire ce que plusieurs » Auteurs ont écrit, qu'il y a bien » de la convenance entre le Soleil » & un bon Prince : Car comme le » Soleil ne se contente pas d'éclairer les Astres & les lieux, qui lui » sont proches, mais qu'il répand » ses rayons & ses influences sur les » Païs les plus éloignez : Ainsi le » bon Prince ne doit pas borner » ses libéralitez à quelques lieux, ni » à quelques personnes; mais il doit » répandre ses graces par tout, & » faire sentir ses faveurs aux Nations les plus reculées de la Terre. » Il s'en trouvera peut-être quelques-uns qui pourroient le faire, » mais fort peu, qui en ayent la » volonté.

» Pour vous, ô Très-Saint Pere, » vous ne renfermez pas votre zele » & vos libéralitez dans la Ville de » Rome, ni dans les bornes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Boheme, de la Hongrie, de la Pologne, de la Syrie, de la Grece, de » la Dalmatie; Royaumes & Provinces, où vous avez fondé quantité de Séminaires, qui sont comme autant de Forteresses, pour défendre la Foi, & où vous avez » dressé des monumens éternels de » votre piété & de votre magnificence; mais poussant vos libéralitez au-delà des Indes & de la Chine, & suivant pour ainsi dire la » course du Soleil, vous avez donné jusqu'au Japon, qui est à l'extrémité du monde. Car dès lorsque VOTRE SAINTETE' eut appris que la Foi y étoit prêchée, » qu'elle y faisoit d'heureux progrès, & qu'il n'y avoit point de » meilleur moyen, pour la conserver & l'amplifier, que de former » un grand nombre de Prédicateurs » de la même Nation, vû que les » Habitans de ces Isles ont beaucoup de lumiere & d'esprit : ni la » distance des lieux, ni la grandeur » de la dépense, ni aucune difficulté n'a pû l'empêcher de fonder » en ces quartiers-là des Séminaires » de jeunes Enfans, lesquels croissant en âge, en doctrine & en piété, » conserveront la Foi Chrétienne & » extermineront avec le tems l'Idolâtrie du Païs.

» Ces Ambassadeurs, Très-Saint » Pere, rendent leurs actions de » grace à VOTRE SAINTETE' de la » part de leur Nation, & en leur » propre & privé nom, pour ces » insignes bienfaits, & pour le zele » qu'elle a de leur salut, avec d'autant plus de justice, qu'on les a » assûrez, qu'elle a fondé ces Séminaires la même année, que leurs » Rois & Princes les avoient choisis, pour faire le voyage de Rome : De sorte qu'ils n'ont pas plutôt pensé à vous venir rendre leurs » obéïssances, comme vos véritables & légitimes Enfans, que vous » avez songé comme un charitable » Pere à leurs nécessitez spirituelles, » & à l'affaire de leur salut. Ce qui » nous fait espérer, que puisqu'ils » ont volontairement embrassé la » Foi avec tant de ferveur & de courage, se voyant désormais comblez des graces & des faveurs de » VOTRE SAINTETE' & animez par

» tant de bons Ouvriers, que pro-
» duiront ces Séminaires, ils se por-
» teront avec plus d'ardeur, & en
» plus grand nombre à professer la
» Religion Chrétienne.

» Ainsi, Très-Saint Pere, il arri-
» vera bientôt, que Dieu favori-
» sant les desirs de VOTRE SAINTE-
» TE' & les travaux de notre petite
» Compagnie, vous apprendrez la
» conversion, non pas de quelques
» Villes & de quelques Royaumes
» du Japon, tels que sont ceux, que
» nous vous offrons comme les pré-
» mices d'un champ nouvellement
» défriché : mais de plusieurs autres,
» qui divisent ce vaste Païs, & d'une
» si grande multitude de person-
» nes, qu'il sera presque impossible
» de les compter.

Fin du Discours d'Obédience.

ADDITION AU IX. LIVRE.

DESCRIPTION DU ROYAUME DE CORE'E, tirée du IV. Volume des Voyages au Nord. *

Description de la Corée.

LE Royaume, que nous nommons CORE'E, & que les Habitans du Pays appellent TIOCENCOUK, & quelquefois CAOSI, s'étend depuis le trente-quatriéme dégré de latitude, jusqu'au quarante-quatriéme; si bien qu'il a près de cent cinquante lieuës de longueur du Midi au Septentrion, & environ soixante & quinze de large de l'Orient à l'Occident. Aussi les Coréïens le représentent-ils sous la figure d'un quarré long, comme une carte à joüer. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de pointes de Terres, qui avancent extrêmement en Mer. Il est divisé en huit Provinces, qui, dit-on, renferment trois cent soixante Villes, sans compter les Châteaux, ni les Forteresses, qui sont toutes sur les Montagnes.

L'abord de ce Royaume est très-difficile par Mer, & fort dangereux pour ceux, qui ne connoissent pas ses Côtes, à cause qu'elles sont bordées d'Ecueïls & de Bancs en divers endroits. Du côté du Sud-Est, il est fort voisin du Japon, n'y ayant entre la Ville de POUSAN & celle d'OSACCO, (a) que vingt-cinq ou vingt-six lieuës. Entre deux est l'Isle de SUISSIMA, (b) que ceux de Corée nomment TAYMUTTO. Elle leur appartenoit autrefois, mais par un Traité de Paix fait avec ceux du Japon, ils l'échangerent contre celle de QUELPAERTS.

Du côté du Couchant ce Royau-

* L'Auteur de cette Relation est un Hollandois, lequel ayant fait naufrage en 1653. sur la petite Isle de Quelpaerts, qui dépend de la Corée, fut transporté avec tous ses Compagnons dans ce Royaume, d'où une partie de ces Malheureux sortit au bout de treize ans d'une dure Captivité, & arriva en Hollande en 1588.

(a) C'est OSACA, que les Hollandois écrivent presque toujours Osacco.

(b) Ou TSUSSIMA. Je n'ai trouvé nulle part que l'Isle de QUELPAERTS ait jamais appartenu aux Japonnois, & il paroît que celle de Tsussima fut conquise pendant la Guerre de Corée, sous l'Empire de Tayco-Sama.

me est séparé de la Chine par le Golphe de Nanquin, mais il y touche du côté du Nord, par le moyen d'une longue & haute Montagne, qui empêche que la Corée ne soit une Isle. Il n'est borné du côté du Nord-Est, que par une vaste Mer, où l'on trouve tous les ans une grande quantité de Baleines, dont une partie porte encore les Crocs & les Harpons des François & des Hollandois, qui vont ordinairement à cette Pêche aux extrémitez de l'Europe, vers le Nord-Est. On prend là aussi beaucoup de Harangs en Décembre, Janvier, Février & Mars: ceux qu'on pêche pendant les deux premiers mois, sont gros comme ceux de Hollande; mais ceux qu'on prend après, sont plus petits, & ressemblent à ceux, que nous appellons Harangs à frire, & qu'on mange en Mars & en Avril. D'où nous inférons qu'il y a assûrément un Passage entre la Corée & le Japon, qui répond au Détroit de VAYGATZ. Sur quoi nous avons souvent demandé aux Matelots de Corée, qui fréquentent la Mer du Nord-Est, quelles Terres étoient au-delà, & ils nous ont tous répondu qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût autre chose de ce côté-là, qu'une Mer sans bornes.

De ses Richesses.

Ceux qui vont de Corée à la Chine, s'embarquent au plus étroit du Golphe, car le chemin par terre est trop incommode, à cause de la difficulté qu'il y a de traverser la Montagne, & surtout en Hyver, parce qu'il y fait fort froid, & qu'en Eté on y rencontre quantité de Bêtes farouches. Il est vrai qu'il est aisé de faire le Trajet du côté du Nord en Hyver, parce que le Golphe gele ordinairement assez fortement pour cela. Le froid est très-grand en Corée, car en 1562. nous étant retirez dans les cloîtres, qui sont sur les Montagnes, il tomba de la neige si prodigieusement, que pour aller d'une maison à l'autre, il falloit faire des chemins sous la neige. Pour aller à découvert, ils portent sous les pieds de petits ais, ou des especes de raquettes, ce qui les empêche d'enfoncer, sans les empêcher de monter & de descendre sur la neige. Le grand froid est cause que ceux, qui habitent la Côte du Nord, ne vivent que d'orge, & encore assez mauvais, le ris & le cotton n'y pouvant croître. Les plus accommodez de cette Province-là font venir leur farine du côté du Midi, mais le menu Peuple de ce Quartier n'est vêtu que de grosse toile de chanvre & de méchantes peaux. En récompense la racine de *Nisy* ou *Ginseng* croît là en abondance. Ils la donnent en payement au Tartare *(a)* pour leur Tribut, & en font aussi un grand commerce à la Chine & au Japon. Le reste du Pays est fertile & produit toutes les choses nécessaires à la vie, & surtout du Ris & d'autres grains. Ils ont du cotton & du chanvre, & même des Vers à soye, mais ils ne sçavent pas préparer la soye, pour en faire des Etoffes. Ils ont chez eux de l'argent, du plomb, des peaux de Tygres, & la racine de Nisy, sans parler du bétail, de la volaille, & de beaucoup d'autres choses. Ils ont quantité de Chevaux & de Vaches, ils se servent de Bœufs pour labourer, & de Chevaux pour les voyages. Ils ont aussi des Ours, des Cerfs, des San-

(a) C'est-à-dire à l'Empereur de la Chine.

gliers, des Pourceaux, des Chiens, des Chats, & divers autres Animaux. Nous n'y avons point vû d'Elephans, mais on y voit des Kaymans ou Crocodiles de différente grandeur, qui se tiennent dans les Rivieres. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais ils ont la peau fort tendre sous le ventre : il s'en trouve qui ont dix-huit à vingt aulnes de long, (a) la tête large, le groin de Pourceau, la gueule fenduë jusqu'aux oreilles, l'œil perçant, mais fort petit, les dents blanches & fortes, rangées comme celles d'un peigne. Ils ne remuent en mangeant que la machoire d'en-haut. L'épine du dos de cet Animal a soixante vertebres, & il a de longues griffes aux pieds ; sa queuë est aussi longue, que le reste de son corps. Ils mangent également la viande & le poisson, & sont frians de chair humaine : les Coréfiens nous ont souvent dit qu'on avoit trouvé une fois trois petits Enfans dans le corps d'un de ces Crocodiles. Ils ont outre cela beaucoup de Serpens & d'Animaux venimeux. Pour les Oiseaux, ils ont des Cygnes, des Oyes, des Canards, des Hérons, des Cicognes, des Aigles, des Faucons, des Milans, des Pigeons, des Bécasses, des Pies, des Corneilles, des Aloüettes, des Pinçons, des Grives, des Vanneaux, des Faisans, des Poules, & de tout en quantité, aussi-bien que d'autres Oiseaux inconnus en Europe.

De l'Autorité du Roi.

La Corée est gouvernée par un Roi, dont l'autorité est absoluë, quoiqu'il reconnoisse le Tartare ; car il ordonne de tout, comme il lui plaît, sans prendre conseil de personne. Il n'y a point de Seigneur de Places, c'est-à-dire, qui ait des Villes, des Isles, ou des Villages en propriété ; & tout le revenu des Grands procéde de biens, dont ils n'ont que la joüissance, & du grand nombre de leurs Esclaves ; car nous en avons vû tel, qui en avoit deux ou trois cent. Ainsi les Terres & les Charges, dont le Roi honore les Particuliers, lui reviennent toutes après leur mort.

De la Guerre.

Pour ce qui regarde la Guerre, le Roi entretient beaucoup de Soldats dans sa Capitale, qui ne sont occupez qu'à faire la garde autour de sa Personne, & à le suivre, quand il va dehors. Toutes les Provinces sont obligées une fois en sept ans d'envoyer tous les hommes libres en garde chez le Roi pendant deux mois, si bien que durant toute cette année-là, la Corée est sous les Armes, pour envoyer les uns après les autres tout le monde à la Cour. Chaque Province a son Général, qui a sous lui quatre ou cinq Colonels, lesquels ont chacun autant de Capitaines, qui dépendent d'eux, & qui ont tout le Commandement de quelque Ville, ou de quelque Forteresse ; jusques-là, qu'il n'y a point de Village, où il n'y ait du moins un Caporal, qui commande, & qui a des Dixainiers au-dessous de lui. Ces Caporaux sont obligez de donner tous les ans à leurs Capitaines un Rôle des gens, qui sont dans leur dépendance, & par ce moyen le Roi sçait toujours précisément de combien de monde il peut faire état, lorsqu'il en a besoin. Leurs Cavaliers sont armez d'une Cuirasse, d'un Pot & d'une Epée, & portent outre cela un Arc, des Fléches, &

(a) Sept aulnes de Hollande font quatre aulnes de France.

un Fléau semblable aux nôtres, excepté que les leurs sont garnis de petites pointes de fer. Les Fantassins portent comme eux un Corselet, un Morion & l'Epée, avec le Mousquet, ou la demie Pique : les Officiers n'ont que des Arcs & des Fléches. Les Soldats sont obligez d'être fournis à leurs dépens, de quoi tirer cinquante coups à balle. Chaque Ville fournit aussi tour à tour un certain nombre de Religieux, qu'elle tire de l'étenduë de son Ressort, pour garder & entretenir à leurs dépens les Forts & les Châteaux, qui sont dans les Détroits & aux penchans des Montagnes. Ils passent pour les meilleurs Soldats, & obéïssent à des Officiers pris de leur Corps, qui observent les mêmes Réglemens, que l'autre Milice : si bien que le Roi sçait encore, à un homme près, combien il y en a en état de le servir. Ceux qui ont atteint l'âge de soixante ans, sont exempts de Faction, & leurs Enfans prennent leur place. Le nombre des personnes libres, qui ne sont point dans les Troupes du Roi, & qui n'y ont point été, joint aux Esclaves, fait environ la moitié des gens du Pays. Au reste, si un homme libre couche avec une femme esclave, les Enfans, qui en naissent, sont Esclaves, ils sont au Maître de la mere.

De la Marine.

Comme la Corée est presque toute bordée de la Mer, il faut que chaque Ville entretienne un Vaisseau équipé & pourvû de toutes choses. Leurs Navires ont ordinairement deux mâts, & sont à trente, ou trente-deux rames, qui ont chacune cinq ou six Rameurs ; de sorte qu'il y a sur ces especes de Galeres, tant en Rameurs, qu'en Soldats, près de trois cent hommes. Ces Vaisseaux ont quelques petites pieces de Canon, & quantité de Feux d'artifices. Chaque Province à cause de cela, a son Amiral, qui fait la revûë des Vaisseaux tous les ans, dont ils rendent compte au Grand Amiral, qui se trouve aussi quelquefois aux revûës. Si quelqu'un des Amiraux, ou des Officiers, qui sont sous eux, tombe en faute, il est puni de bannissement ou de mort, comme nous vîmes bannir au Printems de l'année 1666. notre Gouverneur, qui avoit le Commandement sur dix-sept Vaisseaux, pour avoir caché au Roi, que le feu s'étoit pris aux Poudres ; & avoit emporté cinq hommes.

Des principaux Officiers.

Les principaux Officiers de Terre & de Mer, qui composent le Conseil du Roi, s'assemblent chez lui tous les jours, & le servent en toutes les affaires, qui se présentent, sans le pouvoir obliger à rien. Il faut qu'ils attendent qu'on leur demande leur avis, pour le donner, & qu'ils soient nommez pour une affaire, avant que de s'en mêler. Ces Gens-là tiennent le premier rang auprès du Roi, & vivent & meurent dans ces Emplois, ou jusqu'à quatre-vingt ans, supposé qu'ils ne fassent rien de mal, qui les en rende indignes. Il en est de même des autres Charges inférieures de la Cour, qu'on ne quitte que pour monter à de plus hautes. Les Gouverneurs des Places & les Officiers subalternes changent tous les trois ans : il y en a peu même, qui servent ce tems entier, parce qu'ils sont presque toujours accusez de diverses malversations, pendant leur exercice. Le Roi tient partout des Espions, pour être informé de la con-

duite de chacun ; ce qui est cause qu'on en punit souvent de mort, ou de bannissement perpétuel.

Du Revenu du Roi & des Particuliers.

Le Revenu du Roi pour l'entretien de sa Maison & de ses Troupes, consiste aux Droits, qu'on prend sur tout ce que la terre produit, ou qu'on tire de la Mer : il y a pour cela dans les Villes, & dans chaque Village, des Magasins, pour serrer cette Dixme ; car les Fermiers, qui sont ordinairement des gens du commun, prennent le dixiéme de toutes choses, qui se prend sur le champ au tems de la récolte, & avant qu'on ait rien enlevé. Les Grands vivent de leurs propres revenus, comme j'ai déja dit ; & pour ceux, qui sont en Charge, ils vivent des Pensions, que le Roi leur donne à prendre sur les fonds des lieux, où ils résident ; assignant aux Troupes de terre ou de mer, ce qui se leve dans le Pays. Il faut, outre cette Dixme, que les hommes, qui ne sont point enrôlez, travaillent trois mois de l'année à tout ce à quoi le Pays les veut employer. On distribuë tous les ans à chaque Soldat & à chaque Cavalier trois pieces de Toile, pour se vêtir, qui valent en tout une pistole ; ce qui fait une partie de la solde des Milices, qui sont dans la Capitale du Royaume. Voilà ce qui se leve sur le Peuple, qui ne connoît point d'autres Gabelles ou Impôts.

De la Justice Criminelle.

La Justice des Coréfiens est fort févere, furtout à l'égard des Criminels. Celui qui se rebelle contre le Roi, est exterminé avec toute sa race ; ses maisons sont rasées, sans que personne ose jamais les rebâtir; tous ses biens sont confisquez pour le Public, & se donnent quelquefois à un Particulier. Quand le Roi a prononcé un Arrêt, si quelqu'un a la hardiesse d'y trouver à redire, rien n'est capable de le garantir d'un rigoureux supplice, comme nous l'avons vû souvent. Il me souvient entr'autres, que le Roi sçachant que la Femme de son Frere faisoit de très-beaux Ouvrages à l'aiguille, il la pria qu'il pût porter une Veste brodée de sa main ; mais comme cette Princesse le haïssoit mortellement dans son cœur, elle renferma entre les deux Etoffes des charmes & des caracteres d'une si grande vertu, que le Roi ne pouvoit, dit-on, goûter ni repos, ni plaisir pendant tout le tems, qu'il portoit cet Habit. Après s'être bien tourmenté, pour en découvrir la cause, enfin il lui vint en l'esprit ce que ce pouvoit être : il fit découdre la Veste, & trouva la cause de ses agitations & de ses inquiétudes. On ne fut pas longtems à faire le Procès à cette Misérable ; le Roi la condamna à être enfermée dans une chambre, dont le plancher étoit d'airain, & fit allumer dessous un grand feu, dont la chaleur la tourmenta jusqu'à la mort. Le bruit de cette exécution s'étant répandu dans les Provinces, un proche Parent de cette Malheureuse, qui étoit Gouverneur de Place, & fort considéré à la Cour pour ses bonnes qualitez & pour sa naissance, se hazarda d'écrire au Roi, qu'une Femme, qui avoit eu l'honneur d'épouser le Frere de Sa Majesté, ne méritoit pas de mourir par un si cruel supplice, & qu'il falloit être plus indulgent pour le sexe. Le Roi irrité de la hardiesse de ce Courtisan, le manda aussitôt, & après lui avoir fait donner vingt coups de

bâton sur les os des jambes, il lui fit trancher la tête. Ce crime & ceux, dont je vais parler, ne sont que personnels, & n'enveloppent pas la Famille dans le châtiment, comme au Japon.

Si une Femme fait mourir son Mari, on l'enterre toute vive jusqu'aux épaules dans un chemin fort fréquenté, & on met à côté d'elle une hache, dont tous ceux qui passent, & ne sont pas Nobles, sont obligez de lui donner un coup sur la tête, jusqu'à ce qu'elle soit morte. Dans la Ville, où ce malheur arrive, on interdit pour un tems les Juges, on lui ôte même le Gouverneur, la rendant dépendante d'un autre Gouvernement, & ne lui laissant au plus qu'un simple Gentilhomme pour commander. La même peine est ordonnée aux Villes, qui se révoltent contre leurs Gouverneurs, ou qui portent contr'eux de fausses accusations à la Cour. Un Homme, qui tuë sa Femme, & qui peut prouver qu'il avoit raison de le faire, comme l'ayant trouvée en adultere, ou en quelqu'autre grande faute, ne court aucun danger pour cela. Si la Femme tuée étoit Esclave, on en est quitte pour en payer trois fois la valeur à celui, à qui elle appartenoit. Ils font mourir par de cruels tourmens les Esclaves, qui tuënt leurs Maîtres; mais on compte pour rien, qu'un Maître tuë son Esclave, quand ce seroit pour un léger sujet.

Voici comme on punit un Homme, qui en a tué un autre: après qu'on a longtems foulé aux pieds le Criminel, on fait passer du vinaigre sur le Cadavre corrompu, qu'on fait avaler au Patient avec un entonnoir; & lorsqu'il en est plein, ils le frappent à coups de bâton sur le ventre, jusqu'à ce qu'il creve. Pour les Larrons, ils les foulent aux pieds jusqu'à la mort, & quoique ce supplice soit fort rigoureux, les Corésiens ne laissent pas d'être fort enclins à dérober. Si quelqu'un non marié est trouvé couché avec une Femme mariée, on le dépoüille nud, à la réserve d'un petit Caleçon: après lui avoir frotté le visage de chaux, ou lui passe une Fléche à chaque oreille, & on lui attache un petit Tambour sur le dos, qu'on touche aux Carrefours, pour le tourner en ridicule. Ce supplice finit par quarante ou cinquante coups de bâton sur les fesses nuës des Hommes, mais on laisse le Caleçon aux Femmes. Les Hommes sont d'une compléxion fort amoureuse, & si jaloux, qu'ils n'accordent qu'avec peine & rarement à leurs meilleurs Amis la vûë de leurs Femmes & de leurs Filles. Un Homme marié trouvé couché avec la Femme d'un autre, est puni de mort, & surtout parmi les Personnes, qui sont le plus en dignité; il faut même que le Pere du Criminel, s'il est en vie, ou son plus proche Parent fasse l'office de Bourreau. Le Patient peut choisir de quelle mort il veut mourir; mais ordinairement les Hommes demandent qu'on les perce à coups d'Epée par derriere, & les Femmes, qu'on leur coupe la gorge.

Ceux qui ne payent pas à point nommé ce qu'ils doivent au Roi, ou aux Particuliers, sont frappez deux ou trois fois le mois sur les os des jambes, & cela se continue jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé de quoi s'acquitter. S'ils meurent avant que

d'avoir satisfait entierement, leurs plus proches Parens sont obligez de payer pour eux, ou de souffrir les mémes peines ; si bien que le Roi & les Particuliers ne perdent jamais leur dû. Le plus léger supplice de ce Pays-là, est d'être battu sur les fesses nuës, ou sur les gras des jambes ; aussi ne le tiennent-ils pas à honte, parce qu'il est fort ordinaire, & qu'on y est souvent exposé, pour avoir dit une seule parole mal à propos. Les Gouverneurs particuliers, non plus que les Juges subalternes, ne peuvent condamner personne à mort sans la participation du Gouverneur de la Province. Personne ne peut aussi juger les Criminels d'Etat, que le Roi n'en ait été instruit. Pour ce qui est des supplices, voici comment ils donnent des coups sur les os des jambes. On lie ensemble les deux pieds du coupable sur un petit banc large de quatre doigts, & après en avoir passé un autre de pareille hauteur sous les genoux, où on les attache, on frappe entre les deux ligatures avec un bâton long comme le bras, un peu rond d'un côté & plat de l'autre, large de deux poulces, & épais d'un écu blanc. Ces especes de lattes sont ordinairement de chêne, ou d'aulne, dont on ne peut donner de suite plus de trente coups, & trois ou quatre heures après on continue, jusqu'à ce que la Sentence soit exécutée. Lorsqu'il est ordonné qu'on frappera un coupable sous les plantes des pieds, on le fait asseoir à terre, & après avoir attaché un pied à l'autre, par les deux gros doigts, on les pose sur une piéce de bois, qu'ils ont entre les jambes, & on les frappe d'un bâton gros comme le bras, & long de trois ou quatre pieds, tout autant de coups, que le Juge en a ordonné. Pour ce qui est du supplice des fesses, voici comment il se pratique : lorsqu'on a fait deshabiller les hommes, on les fait coucher par terre le ventre dessous, & on les attache à un petit banc. Pour les femmes, on leur laisse un caleçon moüillé, & en cet état, on les frappe d'une latte plus longue & plus large que les précédentes. Comme cent coups passent pour une peine de mort, plusieurs en meurent aussi, même avant que d'en avoir reçu cinquante. Lorsqu'on est condamné à recevoir les coups sur le gras des jambes, on les donne avec des baguettes grosses comme le poulce. Ce châtiment est commun aux femmes & aux jeunes apprentifs. Pendant que ces coups se donnent, les cris des Criminels sont si lamentables, qu'il semble que les Spectateurs ne souffrent pas moins que les Patiens.

Pour la Religion, les Coréfiens n'en ont presque point. Le menu peuple fait bien quelques grimaces devant les Idoles, mais ils ne les réverent gueres, & les Grands les honorent encore moins, parce qu'ils se croyent quelque chose de plus qu'une Idole. Pour marque de cela, lorsqu'un de leurs Parens, ou de leurs Amis vient à mourir, ils se trouvent tous, pour faire honneur au mort, à l'Offrande, qu'un Prêtre fait devant l'Image, & ne craignent point de faire trente & quarante lieuës, pour assister à cette cérémonie, soit pour témoigner leur reconnoissance à quelque Seigneur, ou pour marquer l'estime, qu'ils font de quelque sçavant Moine, & qu'ils en conservent De la Religion

la

la mémoire. Les jours de Fête le Peuple se range dans une espece de Temple, & allument tous un morceau de bois de senteur : après l'avoir mis dans un vase, ils le viennent offrir à l'Idole, & le mettant devant elle, ils font une profonde révérence, & se retirent. Voilà leur culte. Pour leur créance, ils sont persuadez que celui, qui fait bien, en sera récompensé, & que celui, qui fait mal, en sera puni. Du reste ils ne sçavent ce que c'est que de Prédication, ni de Mystere ; aussi ne disputent-ils point de Religion, croyant tous une même chose, & la pratiquant également par tout le Royaume.

Des Moines.

Pour les Moines, ils offrent deux fois le jour des Parfums devant une Idole, & les jours de Fête, c'est un Moine accompagné de tous les Moines de la maison, qui font du bruit avec des Tambours, des Bassins & des Chaudrons. Les Cloîtres & les Temples, dont le Pays est presque rempli, sont la plûpart sur les Montagnes, chacun sous la jurisdiction d'une Ville. Il y a tel Monastere, où l'on voit jusqu'à cinq ou six cent Moines, & telle Ville, qui en compte dans son ressort jusqu'à quatre mille. Ils sont divisez par bandes de dix, de vingt, & quelquefois de trente : le plus vieux commande, & si quelqu'un manque à son devoir, il le peut faire châtier par les autres de vingt ou trente coups sur les fesses ; mais si l'offense est grande, ils le livrent au Gouverneur de la Ville, dont ils dépendent. Comme il est permis à chacun de se faire Moine, tout le Pays de Corée en est rempli, surtout à cause qu'ils peuvent quitter cette profession, quand il leur plaît. Cependant les Moines en général ne sont gueres plus estimez que les Esclaves, à cause des grands Tributs, qu'ils sont obligez de payer, & des ouvrages, qu'ils sont tenus de faire. Leurs Supérieurs sont en grande estime, surtout lorsqu'ils sont sçavans ; car en ce cas-là ils vont de pair avec les Grands du Pays, & sont nommez les Moines du Roi, & en portent l'ordre sur leurs habits. Ils jugent comme Officiers subalternes, & font leurs visites à cheval ; étant fort bien reçûs & régalez partout, où ils passent. Ils ne peuvent rien manger, qui ait eu vie : ils rasent leurs cheveux & leur barbe, & la conversation des femmes leur est interdite. Si quelqu'un manque à ces Réglemens, on lui donne soixante & dix ou quatre-vingt coups sur les fesses, & il est banni du Cloître.

Dans le tems de leur premiere Tonsure, ou incontinent après, on leur fait une marque au bras, qui ne s'efface jamais, & c'est à cela qu'on reconnoît ceux, qui ont été Moines. Ils travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce : quelques-uns vont à la quête, & ils ont tous quelques légeres pensions du Gouverneur. Ils ont toujours chez eux de petits Enfans, à qui ils apprennent avec grande application à lire & à écrire. Si les Enfans veulent être rasez, ils les retiennent à leur service, tirant tout le fruit de leur travail & de leur industrie, jusqu'à la mort du Maître, qui les affranchit, & les met en possession de ses biens, dont ils héritent. Aussi sont-ils obligez d'en porter le deüil, comme de leur Pere, en reconnoissance de toute la peine, qu'ils se sont donnée pour les instruire & pour les éle-

ver. Les Cloîtres & les Temples ſont bâtis aux dépens du Public, chacun contribuë à proportion de ſon bien.

Il y a encore une autre ſorte de gens, qui reſſemblent à ces Moines, tant pour l'abſtinence, que pour le ſervice des Idoles; mais ils ne ſont pas raſez, & ils ſe peuvent marier. Les Coréſiens croyent par tradition que tous les hommes ne parloient qu'un même langage, mais que le deſſein de bâtir une Tour, pour monter au Ciel, avoit cauſé la confuſion des Langues. Les Nobles fréquentent beaucoup les Cloîtres pour s'y divertir avec des Femmes publiques, ou d'autres, qu'ils y menent; parce que la ſituation en eſt ordinairement délicieuſe & plaiſante, à cauſe de la beauté des vûës & des jardinages, de ſorte qu'on pourroit plutôt les nommer des Maiſons de plaiſir, que des Temples; ce qui ſe doit entendre des Cloîtres communs, où les Moines aiment fort à boire. Il y avoit de notre tems dans la Ville de Sior deux Cloîtres de Religieuſes, dans l'un étoient toutes Perſonnes nobles & de qualité, & dans l'autre des Filles du commun. Elles étoient toutes raſées, obſervant les mêmes Regles, & le même ſervice que les hommes. Le Roi & les Grands fourniſſoient à leur entretien, mais il y a trois ou quatre ans, que le Roi, qui regne aujourd'hui, leur donna la liberté de ſe marier.

Des Nobles & des Roturiers.

Après avoir parlé du Gouvernement & de l'Etat Ecléſiaſtique, je dirai quelque choſe des Particuliers. Les Maiſons des Coréſiens de condition ſont magnifiques, mais celles du Peuple ſont très-peu de choſe, auſſi ne lui eſt-il pas permis de bâtir à ſa fantaiſie. Perſonne ne peut couvrir ſon logis de Tuiles ſans permiſſion, ce qui eſt cauſe que la plûpart ne ſont couvertes que de paille, ou de roſeaux. Elles ſont ſéparées les unes des autres par un Mur, ou par un rang de Palliſſades. Elles ſont bâties ſur des Piliers de bois, dont l'intervalle eſt rempli de pierres jusqu'au premier étage: le reſte du bâtiment eſt de bois, enduit par dehors, & recouvert de papier blanc, colé par dedans; les Planchers ſont faits en voute, & ils font faire du feu deſſous en Hyver, ce qui eſt cauſe qu'ils ſont toujours chaudement, comme dans un poile, le Platfond de la Chambre étant couvert de papier huilé. Leurs Maiſons ſont petites, n'ayant qu'un étage, & un grenier au-deſſus, où ils reſſerrent leurs proviſions. Les Nobles ont toujours un corps de logis ſur le devant, où ils reçoivent leurs amis, & logent leurs connoiſſances; & c'eſt là auſſi qu'ils ſe divertiſſent, ayant ordinairement à l'entrée de leurs Maiſons une grande Place, ou baſſe-court, avec un Réſervoir & un Jardin, avec des Allées couvertes. Pour les Femmes, leur appartement eſt dans le fond de la Maiſon, afin qu'elles ne ſoient vûës de perſonne. Les Marchands & les principaux Bourgeois ont ordinairement à côté de leur maiſon un Magazin, où ils mettent leurs Marchandiſes, & régalent, comme j'ai dit, leurs Amis avec du Tabac & de l'Arac.

Il y a parmi eux d'honnêtes Femmes, qui ont la liberté de voir le monde, & d'aller en compagnie, & même en feſtin, mais elles ſont aſſiſes à part, & vis-à-vis de leurs Maris. Ils n'ont preſque de meubles,

que ce qu'il en faut pour la nécessité. Le Pays a quantité de Cabanes & de Maisons de récréation, où les Coréfiens vont voir des Femmes publiques, qui dansent, chantent, & jouënt des instrumens. L'Eté ces sortes de divertissemens se prennent à la fraîcheur des Bois, & sous des Arbres fort touffus. Ils n'ont point de logis affectez pour loger les Passans & les Voyageurs, mais celui qui voyage se va asseoir, où la nuit le prend, auprès de la pallissade de la premiere maison, qu'il rencontre; & là, quoique ce ne soit pas le Logis d'un Grand, on lui apporte suffisamment du Ris cuit, & de la viande préparée pour souper. Au sortir de là on pourroit encore s'arrêter à une autre Maison, & même à plusieurs. Il est vrai que sur le grand chemin de Sior on trouve des logis, où l'on donne à manger & à coucher à ceux, qui voyagent pour le Public, qui en fait la dépense.

Des Mariages.

Ils ne peuvent se marier entre Parens, qu'au quatriéme dégré : ils ne se font point l'amour, parce qu'on les marie à l'âge de huit ou dix ans, & les Filles dès ce moment-là entrent dans la Maison de leur Beau-Pere, si ce n'est qu'elles soient uniques. Elles demeurent donc chez le Pere du Mari, jusqu'à ce qu'elles ayent appris à gagner leur vie, ou à conduire un ménage. Le jour qu'un homme se marie, il monte à cheval accompagné de ses Amis, & après avoir fait le tour de la Ville, il s'arrête devant la porte de sa Maîtresse, où il est fort bien reçu par les Parens, qui prennent la Mariée, & la menent chez lui, où se célebrent les Nôces sans autre cérémonie. Quoiqu'une Femme ait donné plusieurs Enfans à un Mari, il dépend de lui de la répudier, quand il lui plaît, & d'en prendre une autre; mais la Femme n'a pas le même privilege, à moins que le Juge ne l'ordonne. Un Homme peut entretenir autant de Femmes, qu'il en peut nourrir, & aller chez elles à toute heure, sans qu'on y puisse trouver à redire. Mais il n'y a chez lui que sa Femme; les autres sont en Ville, ou dans d'autres Maisons séparées de son ménage. Les Nobles pourtant, outre leurs Femmes, en ont encore deux ou trois autres dans le Logis, mais il n'y en a toujours qu'une, qui domine, & qui a l'Intendance de tout : les autres ont chacune un Appartement séparé, où le Maître du Logis va, quand il lui plaît. Dans la vérité ils ne font pas grand cas des Femmes, & ne les traitent gueres mieux que des Esclaves, les chassent pour les moindres petites fautes, & quelquefois sur de simples prétextes; & en ce cas-là ils les obligent d'emmener leurs Enfans, dont ces Malheureuses restent chargées. Cette liberté de chasser la Mere & les Enfans sert extrêmement à peupler le Pays.

De l'éducation de la Jeunesse.

Les Nobles & les personnes libres ont un assez grand soin de l'éducation de leurs Enfans; ils leur donnent de bonne heure des Maîtres pour apprendre à lire & à écrire, à quoi cette Nation prend un très-grand plaisir. Ils n'usent d'aucune contrainte dans leur maniere d'enseigner, faisant tout faire par douceur, représentant à leurs Ecoliers la science, & le mérite de leurs Ancêtres, & la gloire de ceux, qui par de semblables moyens ont fait de grandes Fortunes, ce qui les pique & les rend assidus. Aussi est-ce une

merveille de voir comment ils profitent, & comment ils expliquent les Ecrits, qu'on leur fait lire; car c'est en cela que consiste toute leur doctrine. Outre cette étude particuliere, il y a en chaque Ville une Maison, où les Nobles, par une ancienne coutume, dont ils sont grands Observateurs, ont soin d'assembler la Jeunesse, pour leur faire lire l'état des affaires du Pays, & les condamnations des Grands, qu'on a fait mourir pour leurs crimes. Pour achever de les perfectionner dans les affaires, il se fait tous les ans des Assemblées dans deux ou trois Villes de chaque Province, où les Etudians se trouvent, pour avoir de l'emploi, soit pour la Plume, soit pour l'Epée. Les Gouverneurs des Places y envoyent des Députez habiles, pour les examiner, & pour faire choix des plus capables, & sur le rapport, qu'on leur en fait, ils en écrivent au Roi. Il se fait aussi tous les ans une Assemblée à la Cour, où l'on examine la conduite de tous ceux, qui sont dans l'emploi. Les plus Grands du Royaume se trouvent là, soit qu'ils soient encore en charge, ou non. C'est-là qu'on distribuë les emplois à ceux, qu'on en croit dignes, & le Roi en fait expédier les Provisions. Les vieux Officiers, qui n'ont été jusqu'alors, que dans la Plume, ou dans l'Epée, font tous leurs efforts en ce tems-là pour avoir charge en l'une & en l'autre profession, pour augmenter leurs revenus. La poursuite de ces sortes d'honneurs ruine souvent les Prétendans, à cause des Présens, & des Festins, qu'ils font pour gagner les suffrages. Il y en a même, qui meurent en chemin, & la plûpart se contentent d'obtenir le titre de l'emploi, qu'ils prétendent, & croyent que c'est beaucoup d'avoir été désignez à une autre Charge.

Des Obséques & du Deüil.

Les Peres chérissent fort leurs Enfans, dont ils sont réciproquement fort respectez. Ils sont tenus des faits l'un de l'autre, & si l'un des deux se retire après une méchante action, l'autre en est responsable. Il n'en est pas de même des Esclaves, qui se soucient fort peu de leurs Enfans, parce qu'ils sont assûrez qu'on les enlevera aussitôt qu'ils seront en âge de travailler, ou de faire quelque chose. Lorsqu'un homme libre meurt, ses Enfans en portent trois ans le deüil: pendant tout ce tems-là ils vivent aussi austerement que les Moines, ne peuvent exercer aucune Charge, & si quelqu'un en a une, ou quelque emploi, que ce puisse être, il faut qu'il s'en défasse. Il ne leur est pas même permis de coucher avec leurs Femmes, & s'il leur naissoit des Enfans durant le deüil, ils ne seroient pas légitimes. Il ne leur est pas permis non plus de se mettre en colere, ni de se battre, & encore moins de s'enyvrer. Ils portent pour marque de deüil une longue robe de toile de chanvre, sans avoir rien dessous, qu'une espece de haire, faite d'un tissu de fil tors presque aussi gros, que le fil de Bambous, ou de Roseaux, dont on fait les cables des Navires. Ils portent aussi en guise de Crêpe une corde faite de cette herbe, sur un Chapeau tissu de roseaux verds. Ils ne vont point sans un gros bâton, ou roseau à la main, ce qui sert à distinguer de qui on porte le deüil. Au reste, comme ils ne se lavent point pendant tout ce tems-là, ils

ſont noirs comme des Mulâtres.

Auſſitôt que quelqu'un eſt mort, ſes Parens courent par les ruës, pleurant, heurlant, & s'arrachant les cheveux. Ils ont grand ſoin enſuite de l'enterrer honorablement en quelque endroit d'une Montagne, qu'un Devin leur indique. Ils ſe ſervent de deux bierres pour chaque Mort, épaiſſes de deux ou trois doigts, qu'ils ferment exactement, & les mettent l'une dans l'autre, afin de réſiſter à l'eau, les enjolivant & les garniſſant, chacun ſelon ſon pouvoir. Ils enterrent ordinairement leurs Morts au Printems & en Automne, & pour ceux qui meurent en Eté, ils les mettent dans une loge de paille élevée ſur quatre pieux, où ils les laiſſent juſqu'à ce que le Ris ſoit moiſſonné. Lorſqu'après cela ils les veulent enterrer, ils les rapportent au logis, & renferment avec eux dans leurs Cercuëils leurs habits, & quelques bijoux. De-là ils partent avec le corps dès la pointe du jour, après avoir fait bonne chere, & s'être réjoüi toute la nuit. Les Porteurs chantent, & vont en cadence, pendant que les Parens font retentir l'air de leurs cris. Trois jours après les Parens & les Amis du Défunt retournent ſur la Foſſe, où ils font quelques offrandes, & enſuite ils mangent enſemble, & font grande chere. Le menu Peuple ſe contente de faire une Foſſe profonde de cinq ou ſix pieds fort bien creuſée, mais les Grands ſont mis dans des Tombeaux de pierre élevez, & ayant au-deſſus une Statuë de même matiere, où l'on voit gravé au bas le nom & les qualitez du Mort, ſpécifiant les Emplois qu'il a eus. Toutes les pleines Lunes ils font couper l'herbe, qui ſe trouve ſur la Foſſe, & offrent là du Ris nouveau. C'eſt-là leur plus grande Fête après celle du nouvel an.

Des Loix de la ſucceſſion.

Ils ne comptent que par Lunes, & de trois ans l'un, ils en intercalent une, ſi bien que cette année-là en a treize, au lieu que les deux autres n'en ont que douze. Ils ont des Devins, qui les aſſûrent ſi les Morts repoſent ou non, & ſi le lieu, où ils ſont enterrez eſt propre, ſur quoi ils ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils les changent quelquefois de place deux & trois fois. Après que les Enfans ſe ſont bien acquittez de ce qu'ils doivent à leur Pere & à leur Mere, par cette longue cérémonie, s'ils ont laiſſé du bien, le Fils aîné ſe met en poſſeſſion de la Maiſon, qui lui appartient avec toutes les Terres, qui en dépendent. Pour les autres biens, ils ſe partagent entre les Garçons, ſans que nous ayons oüi dire que les Filles y euſſent aucune part, parce que les Femmes n'apportent rien en mariage, que leurs habits. Lorſqu'un Pere vient à l'âge de quatre-vingt ans, il ſe déclare lui-même incapable de gouverner ſon bien, & le cede à ſes Enfans, qui entretiennent leur Pere, & continuënt toujours à le reſpecter beaucoup. L'Aîné étant entré en poſſeſſion du bien, fait bâtir aux dépens de la Communauté une Maiſon pour ſon Pere & pour ſa Mere, où il les loge & les nourrit.

Défauts des Coréſiens.

Les Coréſiens ſont fort enclins à dérober, & ſi ſujets à tromper & à mentir, que l'on ne s'y doit pas trop fier. Ils croyent avoir fait une bonne action, quand ils ont attrappé quelqu'un, auſſi la tromperie n'eſt-elle pas infame parmi eux; & ſi quel-

qu'un peut prouver qu'on l'ait trompé dans un marché, soit de chevaux, de vaches, ou de quelque autre chose, il peut en revenir, au bout même de trois ou quatre mois. Ils sont toutefois assez simples & crédules, & nous aurions pû leur persuader tout ce que nous aurions voulu, parce que les Etrangers en sont fort aimez, & surtout des Moines. Ce Peuple est efféminé, & ne fait pas voir dans l'occasion beaucoup de fermeté, ni de courage: du moins c'est ce que plusieurs personnes dignes de foi nous en ont dit, qui ont été Témoins des ravages, que l'Empereur du Japon fit dans leurs Pays, lorsqu'il tua leur Roi, (a) sans parler de ce que Vatrévée nous a souvent raconté de l'entrée du Tartare, qui passant sur la glace s'empara du Royaume; car il nous assûroit, comme ayant été présent à tout, qu'il périt plus de Coréïens dans le Bois, où ils se sauverent, que l'Ennemi n'en tua. Ils n'ont point de honte de la poltronnerie, & ils déplorent le malheur de ceux, qui sont obligez de se battre. Il leur est même souvent arrivé de se retirer avec perte, lorsqu'ils pensoient piller quelque Vaisseau venu d'Europe, jetté par la tempête sur leurs côtes, en voulant aller au Japon. Ils ont une grande horreur pour le sang, & fuyent quand ils en rencontrent. Ils craignent fort les maladies, & surtout les contagieuses, c'est pourquoi ils enlevent aussitôt les Malades, soit à la Ville, ou à la Campagne, & ils les mettent dans des Loges de paille au milieu des Champs. Là personne ne leur parle, que ceux, à qui on les donne en garde, qui avertissent les Passans de se détourner, & lorsque le Malade n'a point d'Amis, qui en ait soin, les autres le laissent plutôt mourir, que d'en approcher. Lorsqu'il y a de la peste dans une Ville, ou un Village, on en ferme les Avenuës avec une haye d'Epines, & on en met aussi sur le toît des Maisons, où il y a des Malades, afin d'avertir ceux, qui pourroient l'ignorer. Ils pourroient dans leurs Maladies se servir des Simples, qui croissent dans leurs Pays, mais le Peuple ne les connoît pas assez, & les Médecins sont presque tous au service des Grands: si bien que les Pauvres, qui ne peuvent faire cette dépense, se servent pour Médecins d'Aveugles, & de Devins, en qui ils avoient autrefois une si grande confiance, qu'ils les suivoient partout à travers les Rivieres & les Rochers, & surtout dans les Temples des Idoles, où ils invoquoient les Démons: mais cette coutume fut entierement abolie par ordre du Roi en l'année 1662.

Avant que le Tartare se rendît Maître de ce Royaume, il étoit rempli de luxe & de débauches, les Coréïens ne faisant que boire & manger, & s'abandonner à toutes sortes de dissolutions, mais présentement que les Japonnois & les Tartares les tyrannisent, ils ont bien de la peine à supporter une mauvaise année, à cause des grands Tributs, qu'ils payent, surtout au Tartare, qui vient l'exiger trois fois l'an. Ils croyent qu'il n'y a dans tout le monde que douze Royaumes, ou Pays,

(a) Aucune Histoire du Japon ne dit que le Roi de Corée ait été tué par les Japonnois, mais bien qu'il le fut par ses Sujets.

commandez (a) par un seul Empereur, qui réside à la Chine, à qui tous les autres payoient autrefois Tribut, mais qui se sont tous mis en liberté, depuis que le Tartare s'est emparé de la Chine, n'ayant pû les subjuguer. Ils nomment le Tartare TIEKSE & ORANKAI. Pour notre Pays, ils le nomment NAMPANKOUK, qui est le nom, que les Japonnois donnent au Portugal, de sorte que ne nous connoissant pas, ils nous le donnent aussi, l'ayant appris depuis cinquante ou soixante ans, que les Japonnois leur apprirent à cultiver le Tabac, à le façonner & à s'en servir; car avant cela il leur étoit inconnu; & comme ils leur disoient que la semence en venoit de Nampankouk, ils nomment souvent le Tabac *Nampankoi*. Ils en prennent tant aujourdhui, que les Enfans y sont accoutumez dès l'âge de quatre ou cinq ans, & il n'y a parmi eux, que très-peu d'Hommes & de Femmes, qui s'empêchent de fumer. Au commencement qu'on leur en portoit, ils l'achetoient au poids de l'argent, & c'est ce qui fait, qu'ils estiment Nampankouk un des meilleurs Pays du Monde.

Leur Commerce.

Leurs Ecrits rapportent qu'il y a quatre mille Contrées différentes, mais la plûpart ne le croyent pas, & disent qu'il faudroit, si cela étoit, que chaque Islette & chaque Banc de sable passât pour une Contrée; n'étant pas possible, ajoûtent-ils, que le Soleil en éclaire tant en un jour. Quand nous leur nommions quelque Pays, ils se mocquoient de nous, soutenant que nous n'entendions parler que d'une Ville ou d'un Village. Leurs Cartes Géographiques ne s'étendent pas plus loin que Siam, à cause du peu de Commerce qu'ils ont avec les Etrangers, qui sont au-delà. Ils ne négocient presque qu'avec les Japonnois & avec les Habitans de l'Isle Suissima, qui ont un Magasin au Sud-Est dans la Ville de Pousan. Ils apportent en Corée du Poivre, du bois de Sapin, de l'Alun, des Cornes, des Bufles, des Peaux de Cerf & de Bouc, & autres Marchandises, que nos Gens & les Chinois vendent au Japon. Ils prennent en échange des Denrées & des Manufactures du Pays. Les Coréfiens ont aussi quelque Commerce à Pekin, & aux Contrées Septentrionales de la Chine, mais il est de grande dépense; car ils ne vont là que par terre & à cheval. Aussi n'y a-t-il que les gros Marchands de Sior, qui vont à Pekin, & qui sont toujours au moins trois mois en leur voyage. Ce Commerce consiste en Toiles, & du reste les Grands & les principaux Marchands achetent & payent avec de l'argent; mais le Peuple ne trafique qu'avec du Ris & des Denrées. Il n'y a qu'un Poids & une Mesure dans tout ce Royaume, mais les Marchands en abusent fort, malgré toutes les précautions & les Réglemens des Gouverneurs. Ils ne connoissent de Monnoye, que les *Casis*, (b) encore n'ont-ils cours, que sur les Frontieres de la Chine. Ils donnent l'argent au poids par petits lingots, comme ceux, qu'on rapporte du Japon.

(a) Les Coréfiens ne pouvoient ignorer que longtems avant la Conquête de la Chine par les Tartares, le Japon étoit un Empire absolument indépendant de la Chine.

(b) Ou Casies.

Leurs différentes Langues, & leur Ecriture.

Leur Langue, leur Ecriture, & leur façon de compter, sont fort difficiles à apprendre. Ils ont beaucoup de mots, pour signifier une même chose, & ils parlent tantôt vîte, & tantôt lentement, surtout les Sçavans & les grands Seigneurs. Ils ont trois sortes d'Ecritures différentes, dont la premiere & la principale ressemble à celle de la Chine & du Japon. Ils s'en servent pour l'impression de leurs Livres, & pour ce qui concerne toutes les affaires publiques. La seconde est comme l'Ecriture ordinaire parmi nous; les Grands & les Gouverneurs en usent pour répondre aux Requêtes, & mettre des Apostilles aux Lettres d'avis & ailleurs : le Peuple ne sçait pas lire cette Ecriture. La troisiéme est plus grossiere, & sert aux Femmes & aux Gens du commun; elle est fort aisée à apprendre & à lire. On écrit de celle-ci plus aisément, que des autres, les noms & les choses, dont on n'a jamais oui parler, cette Ecriture se faisant avec de petits pinceaux fort nets & déliez. Ils ont beaucoup de vieux Livres, tant imprimez, que manuscrits, qu'ils gardent si cherement, qu'on n'en confie le soin, qu'au Frere du Roi. On en conserve des Copies, aussi-bien que des Figures, en plusieurs Villes, afin qu'en cas d'incendie, on n'en fût pas entierement privé. Leurs Almanachs se font à la Chine, n'ayant pas assez d'adresse & de science, pour les faire eux-mêmes. Ils impriment avec des ais, ou formes de bois, & ont une forme particuliere pour chaque côté de papier, ce qui fait la feüille. Ils comptent avec de petits bâtons longuets, comme nous faisons avec des jettons. Ils ne sçavent pas tenir des Livres de Comptes, ou de Marchands; seulement, lorsqu'ils achetent quelque chose, ils mettent le prix dessus, & écrivent ce qu'ils en retirent, & voyent par ce moyen aisément le profit & la perte.

De quelle maniere le Roi paroît en public.

Quand le Roi sort, il est accompagné de toute la Noblesse de sa Cour, portant son Ordre, ou quelque Ouvrage de broderie devant & derriere, sur une Robe de soye noire, avec une Echarpe fort ample, suivi d'une grande troupe de Soldats en fort bon ordre. Devant lui marchent des hommes à cheval, & d'autres à pied, dont les uns portent des Enseignes & des Etendarts, & les autres, divers Instrumens de Guerre, dont ils joüent. Ils sont suivis des Gardes du Corps, qui sont composez des principaux Bourgeois de la Ville. Le Roi est au milieu porté sous un Dais fort riche, qui passe dans un si grand silence, qu'on n'entend pas le moindre petit bruit. Immédiatement devant lui marche un Secretaire d'Etat, ou quelqu'autre Officier de grande importance, avec une Cassette, où il met toutes les Requêtes & les Placets, que les Particuliers présentent au bout d'un Roseau, ou qu'ils font pendre le long des Murailles ou des Palissades, en sorte qu'on ne voit point ceux, qui les présentent. Ceux qui sont établis pour les ramasser, les apportent au Secretaire, qui les met dans la Cassette, & lorsque le Roi est de retour au Palais, on lui présente le tout, pour en juger souverainement : c'est ce qu'il fait, & on exécute ses ordres sur le champ, & sans que personne y contredise. Toutes les Maisons des ruës, où le Roi

Roi passe, sont fermées, tant les portes, que les fenêtres, & personne n'oseroit les entr'ouvrir ; encore moins regarder par dessus la Palissade, ou par dessus la Muraille. Quand le Roi même passe auprès des Grands & des Soldats, il faut qu'ils lui tournent le dos, sans oser regarder, ni même tousser. Aussi dans ces rencontres la plûpart des Soldats se mettent de petits bâtons à la bouche, pour n'être pas accusez de faire du bruit.

Comment l'Ambassadeur de la Chine est reçu.

Quand l'Ambassadeur du Tartare vient, le Roi va en personne avec toute sa Cour, pour le recevoir hors de la Ville, l'accompagne jusqu'à son Logis, & partout chacun lui fait autant & plus d'honneur, qu'au Roi. Toutes sortes de Joüeurs d'Instrumens, de Danseurs & de Sauteurs vont devant lui, tâchant à l'envi les uns des autres de le bien divertir. Pendant tout le tems qu'il est à la Cour, toutes les ruës, qui sont entre son Logis & le Palais, sont bordées de Soldats, qui sont à dix ou douze pieds l'un de l'autre. Il y a deux ou trois hommes, qui ne font autre chose, que de ramasser des Billets, qui sont jettez de la fenêtre du Tartare, pour être portez au Roi, lequel veut sçavoir à toute heure ce que fait l'Ambassadeur. En un mot, ce Prince cherche tous les moyens de le contenter, tâchant de lui faire connoître par toutes sortes de bons traitemens le respect, qu'il a pour le Grand Cham, afin qu'il en fasse un favorable rapport à son Maître.

Fin de la Description du Royaume de Corée, & du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenuës en ce Volume.

A

C

G

K.

T

camidono

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.

Fautes à corriger dans le premier Volume.

P*Age* 4. *colonne* 1. *ligne* 5. Sinkoxf, *lisez* Sinkokf.
Page 14. *col.* 1. *ligne* 32. *ponctuez ainsi* : beaucoup de soufre, quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs. Il est véritablement.
Page 18. *col.* 2. *ligne derniere*, le, *lisez* les.
Page 20. *col.* 2. *ligne* 7. dégénérée, *lisez* dégénéré.
Page 34. *col.* 1. *ligne* 14. une Cabanne, *lisez* un Pavillon.
Page 35. *col.* 2. *ligne* 26. ce n'étoit, *lisez* ce n'étoient.
Page 37. *col.* 2. *ligne* 7. ce Peuple, *lisez* le Peuple.
Page 54. *col.* 2. *ligne* 26. curieux, *lisez* plus curieux.
Page 57. *col.* 1. *ligne* 43. la, *lisez* le.
Page 77. *col.* 2. *ligne* 7. le, *lisez* les.
Page 94. *col.* 1. *ligne* 12. Santoïstes, *lisez* Sintoïstes.
Page 104. *col.* 2. *ligne* 36. vingt-quatre, *lisez* trente-quatre.
Page 112. *col.* 1. *ligne* 18. dans l'Enfer de tourmens, *lisez* de tourmens dans l'Enfer.
Page 207. *dans le titre*, il répond, *lisez* il satisfait. *Ligne* 20. de fautes, *lisez* des fautes.
Page 230. *col.* 1. *ligne* 18. ne les exclût, *lisez* ne l'exclût.
Page 241. *col.* 1. *ligne* 24. 1656. *lisez* 1556.
Page 252. *dans le titre*, résolution, *lisez* Révolution.
Page 261. *col.* 2. *ligne* 12. à tous ceux, *ôtez* à.
Page 262. *col.* 2. *ligne dern.* poursuivroit, *lisez* poursuivoit.
Page 281. *col.* 1. *ligne* 6. des Ouvriers, *lisez* d'Ouvriers.
Page 284. *col.* 2. *ligne* 7. manquât, *lisez* échappât.
Page 286. *col.* 2. *ligne* 12. au premier, *lisez* à ce premier.
Page 361. *col.* 1. *ligne* 18. que vous lui avez faites, *ôtez* lui.
Page 370. *col.* 2. *ligne* 21. envoyer, *lisez* renvoyer.
Page 390. *col.* 1. *ligne* 7. du Page, *lisez* de ce jeune Homme.
Page 398. *col.* 2. *ligne* 12. une liberté, *ôtez* une.
Page 408. *col.* 1. *ligne* 15. dirigée, *lisez* rédigea.
Page 415. *dans le titre*, de ce jeune Prince, *ôtez* jeune.
Page 483. *dans le titre*, Jedogawa, *lisez* Jodogawa.
Page 485. *col.* 1. *ligne* 27. du Royaume, *lisez* du Japon.
Page 487. *col.* 1. *ligne* 34. de la part, *ôtez ces mots.*



Page 491. *col.* 2. *ligne* 19. Buygen, *lisez* Bigen.
Page 495. *col.* 1. *ligne* 1. songe, *lisez* songea.
Page 523. *col.* 1. *ligne* 12. *ôtez toute la parenthèse depuis* comme.
Page 526. *col.* 1. *ligne* 4. une, *lisez* aucune.
Page 533. *dans le titre*, Méaco, *lisez* Macao.
Page 545. *ligne* 14. d'un air, *lisez* d'un œil.
Page 580. *col.* 1. *ligne* 14. & qu'il y eût, *lisez* ni qu'il y eût.

De l'Imprimerie de J. B. Lamesle, ruë vieille Bouclerie, à la Minerve 1736.